PRO VERITATE ET REGNO DEI
CHARLES HOLBROOK LIBRARY
Pacific School of Religion

Digitized by the Internet Archive
in 2025 with funding from
Graduate Theological Union

https://archive.org/details/oeuvrescompltest06unse

Benedictines of our Lady of Angels.
Princethorpe.

TRADUCTION FRANÇAISE

DES ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT JEAN CHRYSOSTOME

TOME SIXIÈME

AVIS IMPORTANT.

Nous avons seuls le droit de joindre aux Œuvres complètes la vie de Saint Jean Chrysostome par l'abbé Martin ; nous sommes seuls propriétaires de cette traduction française : toute reproduction partielle ou totale, contrefaçon ou imitation, sera poursuivie rigoureusement, conformément aux lois.

LOUIS GUÉRIN & C[ie],

ÉDITEURS.

SAINT JEAN
CHRYSOSTOME

ŒUVRES COMPLÈTES

TRADUITES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

sous la Direction

DE M. JEANNIN

licencié ès-lettres, professeur de rhétorique au collége de l'Immaculée-Conception de Saint-Dizier

---

TOME SIXIÈME

Commentaires sur les Psaumes et sur Isaïe. — Homélies sur divers textes. — Synopse de l'Ecriture sainte.

HOLBROOK LIBRARY
PACIFIC SCHOOL
OF RELIGION

BAR-LE-DUC, L. GUÉRIN & Cie, ÉDITEURS

1865

BR
65
C5
1864
V6

86838

TRADUCTION FRANÇAISE

DE

SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

COMMENTAIRE SUR LES PSAUMES.

(SUITE.)

EXPLICATION DU PSAUME X.

POUR LA FIN, POUR DAVID. — SUIVANT UN AUTRE : CHANT DE VICTOIRE POUR DAVID. — SUIVANT UN AUTRE : POUR L'AUTEUR DE LA VICTOIRE.

ANALYSE.

1. De l'espoir en Dieu : force qu'il donne aux justes.
2. Faiblesse des méchants.
3. Vanité des ressources humaines.

1. « C'est dans le Seigneur que je me confie : « comment direz-vous à mon âme : Passe sur « la montagne ainsi qu'un passereau (1). Car « voici que les pécheurs ont tendu leur arc, « ont préparé leurs traits dans leur carquois, « afin d'en percer, dans l'obscurité, les hommes « droits de cœur, comme dans les ténèbres. » D'après un autre (2) : « Car les choses que vous « aviez consommées, ils les ont détruites. » Un autre dit : « Parce que les lois ont été en« freintes ; » un autre, « parce que les pré« ceptes seront broyés (3). » Grande est la puissance de l'espoir en Dieu ; c'est une sûre forteresse, un inexpugnable rempart, une invincible alliance, un port tranquille, une tour imprenable, une arme irrésistible, une puissance sans rivale qui trouve des ressources dans les difficultés mêmes. Grâce à lui, on n'a pas besoin d'armes pour triompher d'adversaires armés ; des femmes remportent la victoire sur des hommes ; des enfants n'ont pas de peine à vaincre les ennemis les plus aguerris. Et faut-il s'étonner que ceux qui espèrent remportent l'avantage dans de simples com-

bats, quand l'univers lui-même n'a pu leur résister? Les éléments ont méconnu leur propre nature pour servir leurs intérêts; des bêtes féroces ont perdu leur férocité ; une fournaise son ardeur. L'espoir en Dieu opère toutes les métamorphoses. Dents aiguës, prison étroite, naturels farouches irrités encore par la faim, tout cela menaçait le prophète, qu'aucune cloison ne protégeait contre des monstres dévorants ; mais l'espoir en Dieu, plus fort que tous les freins, brida ces gueules meurtrières et les contraignit à se détourner. Aussi David, réfléchissant à cela, répond-il à ceux qui lui conseillent de fuir, de se sauver, de chercher son salut dans un lieu sûr : « C'est dans le « Seigneur que je me confie : Comment direz- « vous à mon âme? » Qu'entendez-vous par là? Le maître de la terre, veut-il dire : Voilà mon allié. Celui qui fait tout sans aucune peine, celui-là est mon guide, mon protecteur, et vous m'exhortez à chercher une retraite, c'est sur le désert que vous comptez pour protéger mes jours! Est-ce que le désert est un auxiliaire plus sûr que Celui qui peut tout et ne connaît point d'obstacles? Revêtu d'une si forte armure, vous voulez que je fuie comme si j'étais nu et désarmé ; vous m'engagez à m'expatrier! Mais si vous voyiez un homme à la tête d'une armée, défendu par des remparts et des soldats, vous ne l'exhorteriez pas à se réfugier au désert, ou un tel conseil ferait de vous un objet de risée; et vous renvoyez, vous condamnez à fuir celui qui a pour auxiliaire le Maître du monde, vous lui prescrivez l'exil à cause de la guerre que lui font les pécheurs. J'omettais, en effet, cette autre raison qui me dissuade de prendre la fuite. Quand on a Dieu pour allié et des pécheurs pour ennemis, peut-on prendre l'alarme au moindre bruit, à la façon des oiseaux? Et celui qui donne un tel conseil ne devrait-il pas rougir? Ignorez-vous que l'armée qui m'est opposée ne vaut pas une toile d'araignée. Si l'ennemi d'un monarque terrestre est partout en péril; s'il a peur, s'il tremble, en quelque endroit qu'il se trouve, que dire de celui qui a pour ennemi le Dieu de l'Univers? En quelque lieu qu'il se rende, il a pour adversaire tout le monde et la création même. Car si les amis de Dieu inspirent de la crainte aux éléments, aux bêtes féroces, et du respect à toute la création, les ennemis de Dieu sont en butte aux attaques et aux mépris des êtres inanimés eux-mêmes. Aussi les a-t-on vus, les uns dévorés par les bêtes avant d'avoir touché la terre, les autres consumés par le feu. Mais ils ont des flèches, des carquois et sont tout prêts à combattre. Eh bien! répond David, ils ont préparé leurs carquois : mais ils n'en sont ni plus forts ni plus redoutables. Si je voyais un homme armé d'un arc détendu, je n'en aurais pas peur. En effet, à quoi bon des armes qui n'ont pas la force de nuire? De même ici, soyons tranquilles, puisque la faveur de Dieu manque à nos ennemis. Mais ils trament des stratagèmes, et suivent une voie oblique pour nous attaquer. Ce sont justement ces menées ténébreuses qui m'enhardissent le plus à les braver. Rien de plus faible que le fourbe. Il n'est pas besoin d'armes pour en triompher : il succombe sous ses propres coups et périt victime de ses artifices. Or qu'y a-t-il de plus faible qu'un homme qui se prend dans ses propres piéges? Autre motif de confiance : ce ne sont pas seulement des pécheurs qui s'attaquent perfidement à des hommes secourus de Dieu; ce sont encore des agresseurs de l'innocence. Et rien ne saurait contribuer davantage à les affaiblir. Ils ressemblent à ces animaux qui regimbent contre l'aiguillon : ils se blessent eux-mêmes, sans pouvoir endommager l'aiguillon qui les presse. Enfin, il est une dernière raison qui ôte à cette guerre tout péril pour nous. Quelle est-elle? « Ce que vous aviez consommé ils « l'ont détruit (4). »

Voici le sens de ces paroles : ils vous combattent, ils vous font la guerre afin de ruiner votre loi, vos préceptes : ils veulent les détruire, ces préceptes, quand ils sont consommés. Ou encore il veut dire que ses ennemis sont des transgresseurs de la loi. Et comment seraient-ils forts, s'ils marchent au combat après avoir méconnu vos préceptes? En effet, c'est parce qu'ils les méconnaissent, qu'ils attaquent des justes, et ourdissent contre eux des trames perfides.

2. C'est ainsi qu'il met d'abord en lumière la faiblesse de ses ennemis, en montrant quelle en est la cause propre à eux seuls ; en effet il ne dit pas : ils manquent d'argent, de places fortes, d'alliés, de villes, d'expérience dans la guerre : il passe dédaigneusement sur ces considérations qui lui semblent méprisables, et insiste uniquement sur ce point, que ce sont des hommes injustes, qu'ils attaquent l'innocence, qu'ils renversent les lois de Dieu. Il passe

ensuite à l'armée des justes, et tire de là une nouvelle preuve de la faiblesse de leurs ennemis.— Servons-nous également de cette mesure pour apprécier la force et la faiblesse et n'allons point nous effrayer de ce qui est un sujet de crainte pour le sot vulgaire. — Qu'entendons-nous dire en effet? C'est un homme redoutable et sans scrupules, armé d'opulence et de pouvoir. Raison de plus pour que je le brave: ce sont là des principes de faiblesse. Mais il sait ourdir une trame, dira-t-on. — Ce n'est qu'un nouveau principe d'affaiblissement.

Comment se fait-il donc que de pareils hommes restent si souvent vainqueurs? C'est que vous ne savez pas lutter: c'est que vous combattez pour ces mêmes avantages prétendus qui font leur faiblesse, la gloire et la puissance. Fuyez ces causes de guerre et recourez à d'autres armes, à la modestie contre l'orgueilleux, à la pauvreté contre l'avare, à la tempérance contre le voluptueux, à la bonté contre l'envieux: par là vous vaincrez sans peine. Pour revenir à ce que je disais, voyons maintenant comment David, après avoir fait ressortir la faiblesse de ses adversaires, décrit l'armure du juste. Qu' «a fait le juste?» poursuit-il. Vous savez à quels ennemis il avait affaire: vous voulez maintenant savoir comment il s'arma? Ecoutez. — « Le Seigneur est « dans son saint temple: le Seigneur, dans le « ciel est son trône (5). »

Voyez-vous avec quelle brièveté il fait mention de cette alliance. Qu'a fait le juste? demandez-vous: il s'est réfugié auprès du Dieu qui est au ciel, du Dieu qui est partout. Au lieu de tendre son arc, de préparer son carquois, à l'exemple de son adversaire, de ranger son armée dans les ténèbres, il s'est retranché derrière son espoir en Dieu, comme derrière un rempart contre toutes les attaques; il a opposé à l'ennemi celui qui n'a besoin de rien de pareil, ni circonstances, ni lieux favorables, ni armes, ni argent, et qui, d'un signe, accomplit toutes ses volontés. Voyez-vous quelle invincible et commode assistance? — « Ses « yeux regardent vers le pauvre, ses paupières « examinent les fils des hommes.—Le Seigneur « examine le juste et l'impie; celui qui aime « l'injustice, hait son âme (6). » Suivant d'autres: « Ses paupières éprouvent; » ou: «le « Seigneur est un examinateur équitable; » ou: « il éprouve le juste et l'impie, et celui « qui aime l'injustice est haï de son âme. »

Tel est l'allié, l'auxiliaire prêt à secourir David: un être qui est partout, voit tout, considère tout, qui a pour principal office, qu'on le prie ou non, de veiller sur nous, de pourvoir à nos intérêts, de réprimer l'injustice, de secourir les opprimés, de donner aux uns la récompense de leurs bonnes œuvres, d'infliger aux autres les supplices dus à leurs péchés. Rien ne lui échappe; car ses regards s'étendent sur toute la terre. Et ce n'est pas assez pour lui de savoir ce qui s'y passe, il veut encore y remettre l'ordre. De là ce nom de *juste* qui lui est donné ailleurs. S'il est juste, il ne se résignera pas à laisser aller ainsi les choses. Il se détourne des méchants, il approuve les justes. Le Psalmiste poursuit en montrant la même chose qu'il a déjà fait voir dans le précédent psaume, à savoir qu'il suffit de leurs vices mêmes pour perdre les méchants. « Celui qui « aime l'injustice hait son âme. » — Le vice, en effet, est une chose hostile à l'âme, funeste et pernicieuse: de telle façon que le méchant est puni avant d'être livré au supplice. Vous voyez comment il montre que tout conspire contre ses ennemis, et l'allié qui le secourt, et leurs armes, à eux, qui se retournent contre eux-mêmes, leurs boucliers qui les surchargent et les écrasent. Vous voyez de plus avec quelle facilité il s'est assuré l'assistance de son allié. Il n'est pas besoin de sortir de chez soi, de courir, de dépenser de l'argent: Dieu est partout, il voit tout. « Il fera pleuvoir des piéges « sur les pécheurs: le feu, le soufre et le « souffle de la tempête seront leur part de « breuvage (7). Parce que Dieu est juste, et « qu'il a pris en affection la justice; son visage « a vu la droiture (8). » Un autre dit: « Il fera « pleuvoir les charbons sur les coupables. » Un autre: « Leur visage verra la droiture; » entendez la droiture des justes ou celle de Dieu lui-même.

Après avoir fait connaître la punition que le vice trouve en lui-même, sachant que beaucoup la méprisent, il ébranle maintenant le cœur des méchants par la crainte des châtiments d'en-haut, en se servant pour cela d'un langage expressif et de termes propres à inspirer l'effroi. Il les menace du feu, du soufre, du souffle de la tempête, de charbons tombés du ciel, voulant indiquer par ces mots figurés, ce que le châtiment a d'inévitable, le supplice d'effrayant, les coups, de subit et de désastreux.

3. Qu'est-ce à dire « leur part de breuvage? » c'est-à-dire leur lot, leur propriété; c'est de cela qu'ils vivront, c'est là qu'ils trouveront la mort : le motif vient ensuite : c'est que celui qui voit tout ne consentira pas à laisser de pareils crimes impunis. De là, ces paroles d'un autre prophète : « Votre œil est pur, afin de ne « pas voir les iniquités; et vous ne pourrez « regarder les maux. » C'est ce que David lui-même exprime en disant : « Parce que le Sei- « gneur est juste et qu'il a pris en affection la « justice. » Tel est, en effet, le caractère le plus sensible de la divinité; approuvez la justice, la droiture; pour ce qui est contraire à ses vertus, elle ne saurait jamais en soutenir la vue.

Voilà pourquoi il disait, en commençant ce psaume : « C'est en Dieu que je me confie, « comment direz-vous à mon âme : Passe sur « les montagnes ainsi qu'un passereau? » En effet, ceux qui placent leur confiance dans les biens de ce monde sont tout pareils au passereau qui, dans la solitude où il doit trouver la sécurité, est aisément pris par le premier venu. Tel est l'homme qui se fie à ses richesses. Ainsi que le passereau se laisse attraper par les petits enfants, par la glu, les piéges, et de mille façons; de même le riche est victime, soit des siens, soit de ses ennemis; et son salut est encore plus menacé, à cause du grand nombre d'embûches que lui tendent les hommes, et, par-dessus tout, ses mauvaises passions; c'est un nomade que la crainte chasse de chez lui à tous moments devant des licteurs furieux, un roi irrité, des courtisans perfides, des amis infidèles ; s'il voit surgir des ennemis, il est dans d'inexprimables alarmes; et, jusqu'au sein de la paix, il redoute encore les attaques; car la richesse qu'il possède est éphémère et périssable. Aussi ne cesse-t-il de voltiger, de changer de place, de chercher les déserts, les montagnes, de vivre dans l'obscurité; que dis-je? le jour même n'est pour lui qu'une obscurité profonde où il ourdit des ruses. Mais il n'en est pas de même du juste. « Car les « voies des justes resplendissent comme la lu- « mière. » (Prov. IV, 18.) Ils ne songent ni à nuire, ni à conspirer contre autrui ; leur âme est dans la paix. Au contraire, les hommes artificieux sont toujours dans les ténèbres et dans les alarmes comme les voleurs, les brigands, les adultères; en plein jour même, ils ne voient que ténèbres, dans la crainte qui agite leur âme. Comment s'y prendre pour dissiper ces ténèbres? Il faut s'affranchir de toutes ces pensées et s'attacher uniquement à l'espoir en Dieu, de quelques péchés qu'on puisse être chargé. « Regardez vers les anciennes généra- « tions, et voyez qui a espéré dans le Seigneur « et a été confondu. » Il ne dit pas quel juste? mais « Qui? » juste ou pécheur. La merveille est, en effet, que les pécheurs mêmes, s'ils savent se cramponner à cette ancre, résistent désormais à tous leurs ennemis. C'est que rien n'indique mieux l'amour de Dieu que de se fier à sa bonté quand on succombe sous un pareil fardeau. Autant est maudit celui qui met son espoir dans l'homme, autant est bienheureux celui qui place en Dieu son espérance. Renoncez donc à tout, pour vous affermir sur cette ancre. En effet, Dieu voit tout; il juge les actions des justes, et, non content de les juger, il les fait encore réussir. C'est pourquoi David, après avoir parlé de la justice divine, fait intervenir aussi le châtiment par ces expressions « feu, tempête; » s'il le fait, c'est pour leur bien, c'est pour les rendre plus sages par la considération des supplices. Par tous ces motifs, allons à lui, et ne cessons de diriger vers lui nos regards. Nous obtiendrons ainsi tous les biens en Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

EXPLICATION DU PSAUME XI.

POUR LA FIN, POUR L'OCTAVE. — D'APRÈS UN AUTRE : A L'AUTEUR DE LA VICTOIRE POUR L'OCTAVE. EN HÉBREU : ASEMINITH.

« SAUVEZ-MOI, SEIGNEUR, PARCE QUE LE JUSTE A FAIT DÉFAUT, PARCE QUE LES VÉRITÉS ONT ÉTÉ « ALTÉRÉES PAR LES FILS DES HOMMES. » — SUIVANT UN AUTRE : « PARCE QUE LES FIDÈLES ONT « DISPARU DU MILIEU DES FILS DES HOMMES. »

—

ANALYSE.

1. Difficulté de rester juste au milieu d'une corruption générale.
2. Des paroles inutiles : de la duplicité.
3. Que Dieu est notre maître. — Qu'il faut songer à l'enfer. — Pouvoir de l'humilité.
4. Comment Dieu a honoré les hommes.

1. C'est une chose malaisée que la vertu, un mérite difficile à conserver et par lui-même, et surtout quand celui qui le possède ne voit autour de lui qu'un petit nombre d'hommes vertueux. C'est ainsi qu'un voyage est toujours fatigant, mais l'est surtout pour celui qui chemine seul et sans compagnie. C'est un grand bien que la société de nos frères et les consolations qu'elle nous procure. De là ces mots de Paul : « Nous considérant les uns les « autres pour nous exciter à la charité et aux « bonnes œuvres. » (Hébr. x, 24.) Et s'il faut admirer les anciens justes, c'est moins encore à cause de leur vertu, qu'en considération de la disette de vertu qui régnait alors, et de la difficulté de rencontrer à cette époque des hommes de bien. C'est à quoi fait allusion l'Ecriture en disant : « Noé fut juste, parfait « dans sa génération. » (Gen. VI, 9.) Si nous admirons Abraham, Loth, Moïse, c'est qu'ils brillèrent comme des astres au milieu d'une nuit profonde, des roses parmi des épines, des brebis parmi des loups innombrables, et qu'ils marchèrent, sans s'arrêter, dans une voie contraire à celle que suivait alors tout le monde. En effet, si c'est un embarras d'aller ainsi contre la foule, si l'on s'expose à mille peines en suivant une direction contraire à celle de la multitude ; s'il est pénible, quand on navigue, de diriger son esquif à l'encontre du courant, à plus forte raison en est-il de même, quand il s'agit de la vertu. Voilà pourquoi notre juste se voyant seul dans la bonne voie, tandis que tout le monde marchait dans le sens opposé, fait appel à la Providence en disant : « Sauvez-« moi, Seigneur ! » Voici tout ce qu'il veut faire entendre par là : J'ai besoin du bras d'en-haut, de l'appui du Ciel, de l'assistance de Dieu Pour suivre une voie opposée à la voie commune, j'ai besoin du secours actif de la Providence. Et il ne dit pas : Sauvez-moi, parce qu'il n'y a pas de juste, mais parce que le juste a fait défaut, montrant par là que les progrès du vice et de la maladie avaient fait disparaître ceux qui pouvaient exister. Paul exprime la même crainte en disant : « Ne savez-vous pas « qu'un peu de ferment fait fermenter la pâte « entière? » (I Cor. v, 6.) Et encore : « Les mau-« vaises sociétés corrompent les bons natu-« rels. » (Ibid. xv, 33.) Qu'est-ce à dire : « Les

« vérités ont été altérées ? » Il y a bien des vérités diverses. Quand on parle de couleurs ou d'autres choses pareilles, on distingue les vraies des fausses; on dit vraie pourpre et pourpre fausse; de même quand il s'agit du jaune employé en teinture, ou de pierres précieuses, ou d'aromates, que sais-je encore? Il en est de même des vertus. Ce qui est en effet, voilà la vérité; ce qui n'est point, c'est le mensonge. Les choses dont parle le Prophète avaient été défigurées, obscurcies, non qu'elles eussent perdu leur puissance, mais parce que les hommes les avaient persécutées : voilà pourquoi il ne se borne pas à dire : « Les vérités « ont été altérées, » mais ajoute : « Par les fils « des hommes. » Voyez encore : Il y a un monde véritable, il y a aussi un monde faux. Qu'est-ce que le monde véritable? Celui de l'âme. Et le monde faux? Celui du corps. Il y a une vraie et une fausse richesse. La fausse richesse, c'est la richesse d'argent; la vraie, celle des bonnes œuvres. Il faut faire la même distinction en ce qui regarde le bonheur, la beauté, la puissance, la gloire. Mais la plupart, en toutes ces choses, négligent la vérité, pour courir après le mensonge. De même que l'homme est véritable ou faux; véritable, quand il vit et se meut; faux, quand il n'existe qu'en peinture; on peut en dire autant des vertus.

2-3. « Chacun dit des choses vaines à son « prochain. Leurs lèvres sont trompeuses. Ils « profèrent le mal avec un cœur double. » Il signale ici deux fautes : La première, c'est de dire des choses vaines, la seconde de les dire à son prochain; par choses vaines, il entend soit les choses fausses, soit les choses inutiles et superflues. Paul a dit de même : « Ne vous « mentez pas mutuellement. » (Coloss. III, 9.) Et ce qu'il y avait de pire, c'est que cette corruption était générale. Il ne dit pas tel ou tel, mais « chacun. » Le vice n'était pas à la surface, mais au fond et enraciné dans le cœur. « Un « cœur double » désigne leur profonde duplicité. Voilà un mal plus terrible que les ennemis les plus dangereux. On peut se mettre en garde contre des ennemis déclarés, mais les hommes qui se cachent le visage sous un masque d'emprunt, se dérobent ainsi à la pénétration de ceux que menace leur perfidie, et sont bien plus à craindre que s'ils étaient armés de poignards cachés. « Le Seigneur exterminera « toutes les lèvres perfides et les langues insolentes (4). » Ceux qui disent : Nous glorifierons notre langue (5). » Un autre traduit : « Nous régnerons sur notre langue. Nos lèvres « nous appartiennent. » Un autre : « Sont avec « nous. Qui est notre maître? » Un autre : « Qui dominera sur nous? » Voyez-vous la sollicitude du Prophète, et la prière qu'il adresse pour ces hommes? Ce qu'il dit, en effet, n'est pas dit contre eux, mais en leur faveur. Il ne demande pas leur perte, mais la guérison de leur vice. Il ne dit pas : Dieu les exterminera, mais bien : « Dieu exterminera les lèvres trompeuses. »

3. Ce n'est point à eux-mêmes qu'il en veut : c'est leur langage, c'est leur orgueil, leur perfidie qu'il souhaite de voir anéantie; c'est leur insolence dont il demande la répression. Il raille leur jactance par ces paroles : « Nos lèvres « nous appartiennent. Qui est notre maître? » C'est le langage de la démence et de la folie. Paul donne une leçon tout opposée : « Vous « n'êtes pas à vous-mêmes, vous avez été achetés d'un grand prix (I Cor. VI, 19, 20); » à quoi il ajoute qu'il ne faut pas vivre pour soi-même. Vos lèvres ne sont pas à vous, dit-il, mais au Seigneur. C'est lui qui les a faites, lui qui les a disposées, lui qui les a animées. Mais ces lèvres sont les vôtres : ce n'est pas à dire pour cela qu'elles vous appartiennent; nous possédons l'argent qui nous a été confié; nous avons à loyer la terre que nous tenons d'autrui. Les lèvres aussi, Dieu nous les a données à loyer, non pour en faire sortir des ronces, mais pour amener à bien les germes qui y sont déposés; non pour leur faire produire la jactance ou la trahison, mais l'humilité, les bénédictions, la charité. Pareillement, s'il vous a donné des yeux, ce n'est pas pour que vous les fassiez servir à des regards dissolus, c'est afin que vous les décoriez de modestie : des mains, ce n'est pas pour frapper, c'est pour répandre l'aumône. Comment osez-vous encore dire : « Nos lèvres nous appartiennent, » quand vous les asservissez au péché, à la fornication, à l'impureté? « Qui est notre maître? » O diabolique parole! suggestion du démon! Vous voyez toute la nature proclamer la puissance, la sagesse, la sollicitude, la providence de votre Seigneur; votre corps, votre âme, votre vie, les choses visibles, les êtres invisibles, tout pour ainsi dire, élève la voix et salue la puissance du Créateur : et vous pouvez dire : « Qui est notre maître? »

Folie, délire, corruption : de là tous les maux dont nous sommes assaillis.

Tandis que ces hommes disent : « Qui est « notre maître ? » d'autres confessent à la vérité, le Seigneur, mais suppriment le dogme du jugement et de la peine, courte satisfaction achetée au prix d'un terrible châtiment ! Ils veulent se consoler en oubliant l'enfer ; et ils ne voient pas que par cette sécurité ils se précipitent eux-mêmes dans le gouffre de la perdition. Je vous en conjure donc, souvenez-vous de l'enfer, entretenez-vous de l'enfer ; façonnez, embellissez ainsi votre âme. L'utilité de ces propos est grande. Ce n'est pas sans intention que Dieu nous a menacés de la géhenne, et nous en a révélé, même ici-bas, l'existence : c'est afin de nous corriger par la crainte. Aussi le diable n'épargne-t-il rien pour effacer de notre mémoire cette pensée. N'allez pas la perdre, ne dites point : pourquoi me tourmenter hors de propos ? Hors de propos, dites-vous ? C'est dans l'enfer que vous souffrirez hors de propos. C'est le temps présent qui est opportun pour la souffrance, et non l'autre vie. — Témoin le riche de l'histoire de Lazare : il souffre beaucoup, et n'y gagne rien. Si, au contraire, il avait su choisir le bon moment pour souffrir, il n'aurait pas été condamné à un pareil supplice. — « A cause de l'infortune « des mendiants et des gémissements des pau« vres, je vais me lever, dit le Seigneur. Je les « mettrai dans un lieu de salut. J'agirai en « cela avec une entière liberté (6). » D'après un autre : « Je rendrai leur salut manifeste. »

Apprenez quel est le pouvoir de l'humilité. C'est la force des pauvres (par ce mot j'entends ceux qui ont le cœur contrit), c'est leur soutien dans les épreuves. David ne parle pas ici de vertu, de sagesse ; le malheur, dit-il, voilà ce qui excite Dieu à se lever, ce qui le porte à sévir, à venger. Tel est le mérite attaché à la patience de l'opprimé, telle est la sollicitude de Dieu pour ceux qui sont persécutés, le malheur même devient le plus efficace des appuis pour les malheureux. Grand est le pouvoir des gémissements, ils font descendre la grâce d'en-haut. Tremblez, vous qui maltraitez les pauvres. Vous avez la puissance, l'argent, l'opulence, la faveur des juges ; mais de leur côté, ils ont une arme plus forte, les gémissements, les pleurs et leur oppression même, qui leur procure les secours d'en-haut. Cette arme-là ruine des maisons, en bouleverse les fondements, elle détruit des villes, elle anéantit des nations entières ; je parle du gémissement des opprimés. Dieu honore leurs bons sentiments, lorsqu'au milieu de l'adversité, ils s'interdisent toute parole condamnable et se bornent à gémir, à se lamenter sur leurs propres infortunes. Que veut dire ceci : « Je les mettrai « dans un lieu de salut, j'agirai en cela avec « une entière liberté ? » Entendez manifestement, publiquement, de sorte que tout le monde en soit instruit. N'est-ce donc point toujours manifestement que Dieu nous sauve ? Non, c'est quelquefois en secret, attendu qu'il n'a que faire de l'admiration des hommes. Mais dans la circonstance présente, comme les ennemis de ces pauvres devaient évidemment les insulter, les injurier, les accuser d'être privés du secours divin, Dieu, afin de corriger ces méchants mêmes et de les pousser à s'amender, en les convainquant de l'appui prêté par le Seigneur, annonce alors qu'il rendra manifeste la délivrance des opprimés. « Les « paroles du Seigneur sont des paroles pures ; « c'est un argent éprouvé au feu, purifié dans « la terre (7). » Quelle est donc la suite des idées ? Elle est parfaite et continue. N'allez pas croire, veut-il dire, que ce soient là de vaines paroles, de stériles menaces ; les paroles de Dieu sont pures, dégagées de tout mensonge. De même que l'argent éprouvé au feu ne conserve plus aucun élément étrangé ni emprunté, de même les paroles de Dieu, une fois proférées, ne peuvent manquer de s'accomplir. De là ces mots : « Un argent éprouvé au feu, pu« rifié dans la terre. » Suivant un autre : « Eprouvé au feu, qui passe dans la terre. » En hébreu : Baalil laares, c'est-à-dire : Passé à l'entonnoir, coulant dans la terre. « Sept fois « affiné. »

4. Voyez-vous comment il insiste au moyen d'une image matérielle, sur cette parfaite et absolue vérité ? Il en est des promesses de Dieu comme du métal passé au creuset et au feu, et cela à plusieurs reprises, dégagé de toute substance étrangère, purifié avec minutie. « Vous, Seigneur, vous veillerez sur nous et « vous nous protégerez contre cette généra« tion et pour toujours (8). » Il y a d'autres traductions : « Vous veillerez sur eux ou vous « veillerez sur ces choses et vous nous proté« gerez contre cette génération et pour tou« jours, » ou « durant la génération éternelle. » « Les impies marchent en tournant. » « Marche-

« ront (9), » d'après un autre. Ou encore : « Ils « marcheront dans le cercle des impies. Selon « votre sublimité vous avez honoré les fils des « hommes. » D'après un autre : « Quand au- « ront été exaltés ceux qui sont vils parmi les « fils des hommes. » D'après un autre : « Ache- « tés à bas prix par les fils des hommes. » En hébreu : « Charm zollo lebne Adam. Vous, « Seigneur, vous veillerez sur nous et nous « protégerez. »

Vous le voyez : c'est à chaque instant, ou plutôt sans relâche qu'il se réfugie auprès de Dieu, et cherche en lui son recours : en effet c'est une aide toute puissante, et qui ne cesse jamais d'agir. C'est comme s'il disait: nous n'avons besoin d'aucune assistance humaine: car vous ne cessez pas de veiller sur nous. Qu'est-ce à dire : « Les impies marchent en tournant ? » Suivant les Septante il faut entendre, que nous n'avons rien à craindre, quand bien même les impies nous circonviendraient de toutes parts: car Dieu veille sur nous, nous élève, nous glorifie. Suivant l'autre interprète, voici le sens : Les impies seront repoussés, quand vous aurez exalté ceux qui sont vils parmi les fils des hommes : c'est-à-dire en nous exaltant, nous les dédaignés, nous les humiliés, vous les éloignerez, vous les repousserez. Et que signifie : « Selon votre sublimité ? » C'est-à-dire que vous les avez rendus semblables à vous, autant que cela est donné à l'homme. « Faisons « l'homme à notre image, » est-il écrit, « et « à notre ressemblance. » Ce que Dieu lui-même est au ciel, nous le sommes sur la terre : et de même qu'il n'a point de supérieur là-haut, personne ici-bas n'égale la vertu de cette créature. « Soyez semblables, » dit l'Ecriture, « à votre Père qui est dans les cieux. » (Matth. v, 45.) Il nous fait même participer à son nom : « J'ai dit : Vous êtes dieux, et tous fils du Très- « Haut. » (Psal. LXXXI, 6.) Et ailleurs : « Je t'ai « établi dieu de Pharaon. » (Exod. VII, 1.) Il lui a permis de créer des choses corporelles et incorporelles. Tantôt c'est Moïse qui transforme la création, tantôt tel ou tel élément qui cède à une autre voix. Enfin Dieu nous a prescrit de lui bâtir un temple en nous-mêmes. Vous ne créez point le ciel, mais vous créez un temple pour le Seigneur : et si le ciel même est un séjour de gloire, c'est que Dieu y réside : que dis-je ? la grâce du Christ nous l'a ouvert à nous-mêmes. « Il nous a réveillés et nous a fait asseoir à la « droite dans les cieux. » (Ephés. II, 6.) Et il nous a permis de faire des choses plus grandes que ses propres ouvrages. « Les signes que je fais, lui aussi les fera, et il en fera de plus grands encore. » Au temps de l'Ancien Testament, l'un déplaça la mer, un autre arrêta le soleil, un autre prescrivit le repos à la lune, un autre fit reculer les rayons du soleil; les enfants, dans la fournaise, réprimèrent la fureur d'un élément; la flamme s'apaisa, et fut réduite à murmurer dans son impuissance. Les bêtes féroces elles-mêmes savent respecter les amis de Dieu : même pressées par la faim, elles s'humanisent pour eux. Hommes sensuels, imitez la tempérance des animaux féroces. Des lions virent Daniel, et surent vaincre leur faim. Nous, en voyant venir à nous le Fils de Dieu, nous ne savons pas nous vaincre. Les lions aimèrent mieux mourir de faim que de toucher à la personne d'un saint : et nous qui voyons le Christ errer sans vêtements et sans pain, nous n'abandonnons pas même notre superflu : et du sein de notre opulence nous considérons froidement les souffrances des justes. Un autre ami de Dieu vit la terre lui prodiguer les présents de son sein avec une munificence inouïe jusqu'alors. Et comment s'étonner des marques d'honneur décernées à leurs personnes, lorsque leurs vêtements même, leur ombre, épouvantaient les démons, la mort, la maladie ? Des anges s'inclinèrent devant des hommes, et les comblèrent d'honneurs. Et comment aurait-il pu en être autrement, quand leur maître traitait si magnifiquement ces mêmes créatures ? L'Ancien, le Nouveau Testament, nous en offrent la preuve. De là ces mots : « Selon votre sublimité, vous « avez honoré les fils des hommes. » Réfléchissons à l'éclat de ces honneurs, et sachons en témoigner une juste reconnaissance, si nous ne voulons pas que tant de distinctions ne nous procurent d'autre fruit que le châtiment : duquel puissions-nous tous, maître et auditeurs, être préservés en Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui convient toute gloire, tout honneur, toute adoration dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

EXPLICATION DU PSAUME XII.

POUR LA FIN, PSAUME POUR DAVID. — D'APRÈS UN AUTRE CHANT DE VICTOIRE DE DAVID. — SUIVANT UN AUTRE : POUR UNE VICTOIRE : « JUSQUES A QUAND, SEIGNEUR, M'OUBLIEZ-VOUS COMPLÉTEMENT ? « JUSQUES A QUAND DÉTOURNEZ-VOUS VOTRE VISAGE DE MOI. » D'APRÈS UN AUTRE : « CACHEZ-VOUS ? « — JUSQUES A QUAND PLACERAI-JE DES PROJETS (OU RANGERAI-JE DES PENSÉES) DANS MON AME, DES « CHAGRINS DANS MON CŒUR NUIT ET JOUR ? AUTREMENT : « MES INQUIÉTUDES DANS MA PENSÉE CHA- « QUE JOUR ? »

—

ANALYSE.

1. De l'oubli de Dieu. — En quoi il consiste. — Qu'il est lui-même une marque de la bonté divine.
2. Trois motifs allégués dans la prière de David. — Fondement de sa confiance.
3. Joie de la délivrance. — Devoirs de l'âme délivrée.

1. Ce n'est pas un médiocre avantage que de s'apercevoir de l'oubli de Dieu. Cet oubli n'est pas un mal sensible, mais un pur abandon. Du moins beaucoup de ceux qui sont oubliés l'ignorent et ne songent pas à s'en plaindre. Notre bienheureux au contraire, non-seulement connaissait son malheur, mais encore il en calculait la durée. Cette expression « jus« ques à quand » indique un temps prolongé : voila pourquoi David s'afflige et gémit. Veuillez considérer ici que ce ne sont jamais des choses mondaines comme l'argent ou la gloire qui causent ses pleurs, mais partout la grâce divine. Et à quoi s'aperçoit-il, dira-t-on, que Dieu l'a oublié ? C'est qu'il savait aussi quand Dieu se souvenait de lui, et qu'il connaissait parfaitement ce qu'est le souvenir, ce qu'est l'oubli. Il n'était pas semblable au vulgaire des hommes qui croient que Dieu se souvient d'eux quand ils sont riches, honorés du monde, et que tout réussit selon leurs vœux : cette erreur les empêche de s'apercevoir quand ils sont oubliés. Car ceux qui ne savent point à quels signes on reconnaît le souvenir, sont également incapables de discerner l'oubli. Ignorant les caractères de l'amitié, ils ne distinguent pas davantage ceux de l'inimitié. Dieu oublie souvent, oublie surtout ceux qui jouissent de ces biens fragiles : au contraire il se souvient fréquemment de ceux qui vivent dans l'adversité. Car rien n'appelle plus sûrement le souvenir de Dieu que les bonnes œuvres, la sagesse, la vigilance, la pratique de la vertu : comme il n'est pas d'autre part, de motif d'oubli aussi efficace que le péché, l'injustice, les empiètements sur le bien d'autrui. Ainsi donc, mon très-cher frère, ce n'est pas quand vous êtes dans l'infortune qu'il faut dire : Dieu m'a oublié : c'est quand vous êtes dans le péché, et que tout marche selon vos souhaits. Si vous êtes bien convaincu de cette vérité, vous aurez hâte de renoncer à ces détestables pratiques.

« Jusques à quand détournez-vous votre « visage de moi ? » Voilà le dernier degré de l'oubli. Il emprunte ses images à la nature humaine afin de dépeindre les actes de la divinité, sa colère, ses vengeances. Dieu détourne son visage quand nous ne vivons pas conformément à ses préceptes. « Quand vous « étendrez vos mains, » est-il écrit, « je dé-

« tournerai mes yeux de vous. » En voici maintenant la raison : « Car vos mains sont « pleines de sang. » (Isaïe, I, 15.) Mais la sollicitude divine éclate jusque dans l'abandon; si Dieu détourne son visage, c'est afin de nous ramener plus sûrement. C'est ainsi qu'un amant passionné délaisse, abandonne l'objet de son amour, quand celui-ci lui témoigne trop de dédain : non qu'il le bannisse de sa pensée; il veut seulement le ramener et se l'attacher. Après ce visage qui se détourne, voici maintenant l'oubli avec ses conséquences. Quelles sont-elles? Celles qu'il nous fait connaître ensuite : « Jusques à quand placerai-je « des projets dans mon âme ? » Ainsi que le nautonnier égaré loin du port erre à l'aventure, ainsi que l'homme privé de la lumière, se heurte contre tous les obstacles : de même l'homme oublié de Dieu est livré à des soucis, des inquiétudes, des douleurs sans fin. Et ce n'est pas un faible moyen d'appeler sur soi l'attention de Dieu, que ces soucis, ces inquiétudes mêmes, que ces douleurs dont on est consumé, que de réfléchir à son délaissement. Ainsi Paul dit de lui-même en écrivant aux Corinthiens : « Et qui est celui qui me réjouit, « sinon celui qui est contristé à cause de moi. » (II Cor. II, 2.) Non, ce n'est pas, mon cher auditeur, un mince avantage, que de s'apercevoir que Dieu se détourne de nous, d'en souffrir, de nous en affliger. C'est par là que nous le ramènerons le plus promptement à nous. « Jusques à quand mon ennemi sera-t-il élevé « au-dessus de moi ? » (3.) « Regardez-moi, « exaucez-moi, Seigneur mon Dieu. Eclairez « mes yeux, afin que je ne m'endorme jamais « dans la mort. » (4.)

Si la présence et l'assistance de Dieu écarte loin de nous tout ce qui pourrait nous chagriner; son absence, son oubli, déchire notre âme, attriste notre cœur, nous abandonne aux insultes de nos persécuteurs, multiplie sous nos pas les rochers et les précipices. Mais ce sont autant de bienfaits qui ont pour but d'encourager les indifférents, par toutes ces souffrances, à remonter avec plus de hâte à l'endroit d'où ils sont tombés. « Ta désertion « t'instruira, » est-il écrit, « et ton vice te con- « fondra. » (Jér. II, 16.) L'abandon de Dieu est donc lui-même une forme de la Providence. Quand sa sollicitude et sa tendresse ne rencontrent que le mépris, il s'éloigne pour un temps, il délaisse les tièdes, afin qu'ils secouent leur nonchalance et deviennent plus zélés. Regardez, dit-il : voyez mon ennemi qui s'élève contre moi : et si ce n'est en considération de mon infortune, du moins à cause de son orgueil et de sa jactance, écoutez-moi. Et que demandes-tu donc? A vaincre tes ennemis? Non pas, mais que mon cœur soit éclairé, que les ténèbres répandues sur mon discernement soient dissipées, que la lumière se fasse dans mon intelligence. Voici ce que je demande : « Eclairez mes yeux. Afin que jamais mon « ennemi ne dise » en me voyant précipité dans la mort du péché : « Ainsi j'ai eu l'avan- « tage sur lui (5). » Je l'ai vaincu, ce que je voulais voir s'est réalisé. Qu'est-ce à dire : « J'ai eu l'avantage sur lui ? » C'est-à-dire qu'il a été fort par rapport à moi, quelle que soit d'ailleurs sa force, à parler absolument. Notre défaite lui donne des forces, le rend robuste, redoutable, invincible.

2. Voyez-vous bien que nos péchés n'ont pas seulement pour effet de nous déshonorer, de nous perdre, de nous plonger dans la mort, mais encore de proclamer, par notre défaite, la force et la puissance de nos ennemis : Que dis-je? De les mettre en allégresse et en joie. Ah! quelle folie, quel aveuglement de s'allier avec ses ennemis contre soi-même, de donner lieu de se réjouir et de se féliciter à ceux qui persécutent et oppriment notre âme! Voyez que d'absurdités! Au lieu de vaincre notre ennemi « ses glaives se sont affaiblis à la fin, » est-il écrit, « et l'impie a succombé (Ps. IX, « 7-6) : » au lieu de vaincre, nous sommes vaincus. Ce n'est pas tout, nous rendons notre ennemi robuste et vigoureux, et là ne s'arrête pas encore notre démence, notre inconcevable maladie; nous lui procurons encore des sujets d'allégresse et de joie. C'est vraiment le comble de l'ivresse, le comble des maux que le péché.

« Ils se réjouiront si je suis ébranlé. » Le Prophète allègue trois raisons pour émouvoir le Seigneur, pour attirer ses regards, le déterminer à tourner son visage vers lui, à exaucer sa prière : la force et la puissance de ses ennemis; en second ou plutôt en premier lieu leur orgueil, leur insolence; enfin leur joie, leur allégresse. C'est à peu près comme s'il disait : Si ce n'est pas assez de ma prière, assez de mon infortune pour appeler vos regards, Seigneur, du moins que la jactance de mes ennemis, que la présomption dont leur puissance les pénètre attire votre attention : ils triom-

phent de mes maux, ils se rient de ma chute.

« Exaucez-moi, éclairez mes yeux. » Chassez ce lourd sommeil du péché, ce sommeil dont j'ai dormi presque jusqu'à la mort de mon âme. Pour peu que la sécurité dont je jouis auprès de vous soit ébranlée, c'est un sujet de joie et de forfanterie pour eux ; c'est à leurs yeux une preuve de leur force; ils en conçoivent de l'orgueil, un orgueil insupportable. Que ne feraient-ils pas, si je venais à périr? Vous voyez que le Prophète regarde comme un malheur affreux, comparable au supplice et au châtiment, de réjouir l'ennemi commun, de le voir grandir et prendre des forces. En effet, s'il n'avait pas vu là un mal horrible et intolérable, il n'aurait pas usé d'un pareil moyen pour fléchir Dieu et pour se concilier sa bienveillance. Suivons son exemple : donnons toute notre attention, tous nos efforts, à ne pas exalter notre ennemi, à ne pas le fortifier, à ne pas le réjouir; tout au contraire, à l'humilier, à le ravaler, à l'affaiblir, à lui causer de la honte et de la tristesse. C'est ce qui arrive dès qu'il voit des pécheurs rentrer dans la bonne voie. « Mais moi, j'ai espéré dans « votre miséricorde (6). »

Qu'as-tu donc fait pour demander ces grâces, que Dieu retourne les yeux vers toi, qu'il exauce ta prière, qu'il éclaire les yeux de ton intelligence? Quels sont tes titres? Si d'autres en ont à produire, répond le Prophète, qu'ils les produisent. Moi je ne sais, je ne dis qu'une chose, je fonde en une chose toute mon espérance, je ne fais valoir qu'un motif, votre miséricorde, votre bonté. « Mais moi, j'ai es- « péré dans votre miséricorde. » Voyez-vous l'humilité du Prophète? Voyez-vous la sagesse de ses pensées? En dépit de tous ses mérites, bien suffisants par eux-mêmes, pour émouvoir Dieu, il les passe sous silence, il se borne à invoquer la miséricorde divine. De là il résulte que lorsqu'il parle de ses bonnes œuvres, par exemple, en disant : « Si j'ai fait cela, si j'ai « rendu le bien, » et autres paroles du même genre, il n'emploie ce langage que parce qu'il y est forcé : quand la nécessité ne le contraint pas, il se tait sur ce sujet, et se borne pour toute supplication à rappeler la miséricorde et la bonté de Dieu. Ensuite, persuadé qu'il ne sera point frustré dans son espérance, il ajoute : « Mon cœur se réjouira à cause du salut que « vous me procurerez. »

Voyez-vous la confiance de cette âme? Elle demande : et avant d'être exaucée, elle remercie comme si elle l'était, elle chante les louanges de Dieu, elle se comporte en un mot comme on l'a vu plus haut. D'où venait donc au Prophète cette confiance? De ses bons sentiments, de la ferveur avec laquelle il adressait sa prière : il savait qu'on est toujours entendu de Dieu, quand on l'invoque du fond du cœur par une ardente et vive prière. — Aussi, tandis que les hommes qui prient avec tiédeur et relâchement, même exaucés ressentent à peine le bienfait qu'ils ont reçu : ceux qui adressent leur requête avec zèle et recueillement, sont sensibles à la faveur avant même qu'elle leur soit accordée, par un effet de leurs excellentes dispositions, et la grâce divine leur fait éprouver par avance la satisfaction d'être exaucés : ils témoignent leur reconnaissance, et se rapprochent par là du moment qui doit combler leurs vœux. « Mon cœur se réjouira à cause « du salut que vous me procurerez. » Voilà, veut-il dire, ce qui réjouit mon âme, c'est d'être sauvé par vous; ce qui la contente, c'est que vous soyez vous-même son salut.

3. Voyez-vous ces deux sortes de joie? joie des ennemis causée par la chute, joie de l'âme causée par son propre salut? L'une est celle du malin, l'autre est propre à ceux qui sont sauvés. — L'une est la perte, et de celui qui croit l'éprouver, et de celui qui la cause; l'autre est le salut et la consolation de celui qui la ressent. C'est cette dernière joie, c'est ce contentement-là qu'il faut rechercher pour nous-mêmes : quant à l'autre, fuyons-le, ayons-en horreur. « Je chanterai en l'honneur du Sei- « gneur qui m'a comblé de ses bienfaits, et je « célébrerai le nom du Seigneur Très-Haut. » En commémoration de ce bienfait, veut-il dire, je consacrerai un chant au Seigneur, qui m'a comblé de ses grâces, a humilié mon ennemi, l'a rempli de confusion, l'a convaincu de faiblesse; qui a exaucé ma prière, a tourné vers moi son visage, après avoir dissipé les ténèbres et l'obscurité que je traversais pour aller à la mort : heureux du salut qu'il m'a procuré, je lui consacre ce chant comme un monument indestructible de ses bontés pour moi ; et ce n'est pas aujourd'hui seulement que je le célèbre, que je rappelle ses bienfaits; dans la suite encore je chanterai, je célébrerai le nom du Seigneur, et je conserverai gravé dans mon âme en traits ineffaçables le souvenir de son infinie bienfaisance. Une pareille âme ob-

tient facilement d'être sauvée des maux qui peuvent l'assaillir. Mais ce n'est pas tout : elle se garantit encore de la manière la plus efficace contre le retour de semblables infortunes. Car si elle conserve dans sa mémoire le souvenir du bienfait reçu, il est clair qu'elle ne saurait pas davantage oublier les épreuves dont le bienfait l'a tirée. — Dès lors, gardant souvenir de ses maux, on se remémore avec soin quelle a été l'origine, la cause d'une pareille infortune ; et grâce à ces réflexions, on se fortifie de toutes parts pour l'avenir, de manière à ne pas retomber dans de semblables adversités. — Et en même temps que l'on règle ainsi, que l'on amende sa conduite, on témoigne une vive reconnaissance à son sauveur, en le priant de devenir le gardien de celui dont il a été le libérateur.

Imitons cette manière d'agir, et si nous nous sommes laissé entraîner à quelque faute, ayons hâte de revenir à nous, faisons de notre chute un motif de sûreté, une raison de ne plus faillir. Comment donc faire ? Vous avez un maître en David. Vous avez péché ? Ne vous endormez point sur votre péché ; levez-vous, songez aussitôt que Dieu a détourné de vous son visage, qu'il vous a oublié ; après cela pleurez, gémissez, baignez chaque nuit votre lit de vos larmes, fuyez loin de ceux qui opèrent l'iniquité. Telles sont les leçons nouvelles que vous pouvez encore recevoir de David. Dites avec lui : « Jusques à quand, Seigneur, « m'oublierez-vous toujours ? Jusques à « quand détournerez-vous votre visage de « moi ? » Dites cela, non des lèvres, mais avant tout du cœur. Dites encore tout ce que David fait valoir à l'appui de sa prière. Quand vous aurez tout dit, espérez dans la miséricorde de Dieu ; espérez, ne doutez pas. « Celui qui doute, » est-il écrit, « ressemble au flot de la mer qui « est battu des vents. Que celui qui est tel, ne « pense pas obtenir quelque chose de Dieu. « Car c'est un homme irrésolu, inconstant « dans toutes ses voies. » Espérez donc dans la miséricorde divine, sans jamais douter, et vous ne manquerez pas de voir votre prière exaucée, et une fois exaucé ne devenez pas ingrat, n'oubliez pas votre bienfaiteur, consacrez le souvenir de son bienfait par un monument, par un hymne de reconnaissance au Seigneur. Peut-être êtes-vous incapable d'en composer un vous-même. Eh bien ! convoquez les pauvres, empruntez leurs langues et servez-vous-en pour cet usage. Sachez bien que l'hymne de David a été moins agréable à l'oreille de Dieu, que ne le sera celui que ces voix-là feront entendre en votre nom. En effet, de même que l'harmonie produite par des sons divers fait une musique plus agréable que n'est une simple mélodie, ainsi les voix des pauvres charmeront Dieu comme un délicieux concert. Elevez donc, et à Dieu et à vous-même, un pareil monument, afin de rappeler sa bienfaisance et, tout à la fois, de marquer votre reconnaissance et votre gratitude, par ce signe du souvenir éternel qui doit rester au fond de votre cœur et, de là, diriger votre vie. Oui, dirigeons tous ainsi notre vie, afin que nous devenions dignes, nous aussi, de l'héritage des biens éternels, en J.-C. N. S., à qui gloire et puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

*Traduit par M. X***.*

EXPLICATION DU PSAUME XLI.

« DE MÊME QUE LE CERF ASPIRE APRÈS LES SOURCES (2). »

POURQUOI LES PSAUMES ONT ÉTÉ INTRODUITS ICI-BAS, ET POURQUOI ON ASSOCIE LE CHANT A LEURS PAROLES. — DE LA LONGANIMITÉ DE DIEU.

ANALYSE.

L'homélie sur le psaume XLI fut prononcée à Antioche, l'an 387, après le mois de septembre, entre le septième et le huitième discours contre les Juifs.

1. L'orateur sacré doit prendre en main tantôt la harpe de David, tantôt l'arme de la controverse. L'effet de la musique est grand sur les âmes, voilà pourquoi Dieu fait chanter les psaumes, c'est afin que les âmes suivent sans effort le sens des paroles sacrées.
2. L'orateur conseille de chanter des psaumes pendant les repas, pendant les promenades en tout temps, en tout lieu.
3. Du gémissement de l'esprit; ce que c'est. Que nous pouvons aimer Dieu sans le voir. Trois choses donnent naissance à l'amour.

4-6. Les bienfaits de Dieu envers nous.

7. Exhortation.

1. Lorsque nous vous parlions l'autre jour de Melchisédech, vous étiez surpris de la longueur de nos paroles ; et moi j'étais surpris du zèle et de l'intelligence avec lesquels vous écoutiez, et de cette attention avec laquelle vous nous avez suivi, jusqu'au bout, malgré les proportions que prenait notre discours : d'autant qu'il n'était pas seulement de longue haleine, mais qu'il offrait aussi de grandes difficultés. Mais ni sa longueur ni ses difficultés n'ont mis en défaut votre zèle. Eh bien ! en récompense de votre peine d'alors, nous allons aujourd'hui vous faire assister à un entretien plus simple. En effet, il ne faut, ni tendre sans cesse l'esprit de ses auditeurs, lequel ne tarde pas à se rompre de fatigue, ni toujours lui laisser du relâche et desserrer son frein, car alors il redevient paresseux. Il faut donc varier la forme de l'enseignement, et discourir tantôt sur le ton de la fête, tantôt, sur celui de la controverse et de la lutte. Je vous disais dans les dernières circonstances que lorsque les loups venaient assaillir le troupeau, les pasteurs laissaient là leur chalumeau, et s'armaient de la fronde : eh bien ! maintenant que les fêtes judaïques sont passées, car il n'y a pas de loups plus acharnés que les Juifs, laissons de côté la fronde, et retournons à nos chalumeaux ; faisons trêve aux discours militants, et servons-nous d'un langage plus simple, prenant en main la harpe de David, et vous proposant pour sujet ce verset de psaume que nous avons tous chanté, aujourd'hui. Ce verset, le voici : « De même que le cerf aspire après les sources, « ainsi mon âme soupire après vous, mon « Dieu. »

Mais il faut dire auparavant pourquoi le psaume a été introduit parmi les hommes, et pourquoi ces prophéties se récitent plus particulièrement avec chant. Voici pourquoi on les chante. Dieu s'était aperçu que beaucoup d'hommes étaient tièdes, éprouvaient du dé-

goût pour la lecture des choses spirituelles, et supportaient avec peine le travail que cela leur imposait; il voulut leur rendre la tâche plus agréable, leur ôter le sentiment de la peine, et pour cela, il joignit la mélodie aux paroles prophétiques, afin que tous, entraînés par le rhythme musical, fissent monter vers lui les saintes hymnes avec une grande ferveur. Car il n'est rien, non rien qui élève l'âme, qui lui donne des ailes, qui l'arrache à la terre, qui l'affranchisse des liens du corps, qui lui inspire la divine sagesse, qui lui fasse tout mépriser ici-bas, comme une musique d'ensemble et les accents mesurés d'un divin cantique. Il y a dans le chant et dans la musique un charme si approprié à notre nature, que c'est un moyen de calmer même les enfants à la mamelle, lorsqu'ils crient et qu'ils sont fâchés. Aussi les nourrices qui les portent dans leurs bras vont et viennent mille et mille fois en leur chantant des airs enfantins, qui réussissent à fermer leurs paupières. C'est encore pour la même raison que l'on voit souvent vers le milieu du jour des gens en voyage conduisant leurs bêtes de somme, chanter en même temps, pour adoucir par ces chants les désagréments du voyage. Et non-seulement les voyageurs, mais encore les cultivateurs chantent fort souvent, lorsqu'ils foulent le raisin, ou qu'ils font la vendange, lorsqu'ils donnent des soins à leurs vignes, ou se livrent à n'importe quel autre travail.

Les matelots chantent aussi en maniant la rame. Et quand les femmes font de la toile, et qu'elles démêlent avec la navette les fils embrouillés de la chaîne, elles chantent aussi des airs, soit chacune en particulier, soit toutes en chœur. Or, toutes ces personnes, femmes, voyageurs, cultivateurs ou matelots, ne chantent ainsi que dans le but d'alléger la fatigue de leurs travaux, parce que l'âme, lorsqu'elle entend un air, un chant, est capable de supporter plus facilement toute sorte de peines et de fatigues. Et comme cette sorte de plaisir a pour notre âme un attrait si naturel, Dieu, pour empêcher que les démons ne viennent tout bouleverser en introduisant parmi nous des chants lubriques, Dieu nous a donné les psaumes comme un rempart, et a voulu qu'ils nous fussent à la fois agréables et utiles. Car les chants mondains sont nuisibles, pernicieux, les maux qu'ils causent sont nombreux: ce qu'ils ont de plus impur et de plus déréglé s'introduisant dans le fond des âmes, les affaiblit et les énerve; au contraire le chant tout spirituel des psaumes est d'une grande utilité, d'un grand profit; il nous procure une abondante sanctification, il nous suggère toute espèce de sagesse, parce que leurs paroles purifient nos âmes, et que l'Esprit-Saint ne tarde pas à descendre dans l'âme qui fait retentir de pareils accents. Oui, ceux qui chantent les psaumes avec conscience invoquent par là la grâce du Saint-Esprit, témoin cette parole de saint Paul : « Ne vous enivrez point de vin, « car il produit la débauche; mais remplissez- « vous du Saint-Esprit; » puis il ajoute la manière d'y parvenir : « en chantant, » dit-il, « du fond de vos cœurs, des cantiques et des « psaumes au Seigneur. » (Ephés. v, 18, 19.) Que signifie « du fond de vos cœurs? » C'est-à-dire avec conscience, pour que, la bouche prononçant les paroles, la pensée ne s'en aille pas au dehors s'égarant de tous côtés, mais pour que l'âme écoute les paroles de la langue.

2. Vous le savez, où il y a un bourbier, les pourceaux y courent; mais aussi, où il y a des aromates et des parfums, les abeilles établissent leur demeure: de même, où des chants lubriques se font entendre, les démons se rassemblent; mais là où retentissent des chants spirituels, vient se reposer la grâce de l'Esprit-Saint, sanctifiant et les bouches et les âmes. Et je le dis, non pas seulement pour vous inciter à louer Dieu vous-mêmes, mais aussi pour que vous appreniez à vos enfants et à vos femmes à chanter de pareils cantiques, non pas seulement en faisant de la toile ni en travaillant à d'autres ouvrages, mais particulièrement quand vous êtes à table. En effet, c'est surtout pendant les repas que le démon vous tend des piéges : il a pour lors le secours de l'ivresse et de l'intempérance, des rires immodérés, du laisser-aller de l'âme; c'est donc surtout alors, ainsi qu'avant et après le repas, qu'il faut lui opposer comme un rempart la vertu fortifiante des psaumes; il faut vous lever de table avec votre femme et vos enfants, et chanter en commun les saintes hymnes à Dieu. Car si Paul, tout exposé qu'il était à d'intolérables coups de fouet, les entraves aux pieds et retenu dans une prison, a pu au milieu de la nuit, alors que le sommeil enchaîne tous les hommes avec le plus de douceur, employer le temps, conjointement avec Silas, à louer

Dieu par des hymnes; si ni la nature du lieu, ni les circonstances, ni l'inquiétude, ni la tyrannie du sommeil, ni la souffrance causée par tant de supplices, si rien en un mot ne put le forcer à interrompre ses chants (Act. XVI, 25); combien plus ne devons-nous pas, quand nous sommes dans la joie, quand nous jouissons des biens que Dieu nous accorde, faire monter vers lui des chants d'actions de grâces, afin que si l'ivresse et l'intempérance donnent accès dans notre âme à quelque chose de déréglé, toutes ces pensées folles et mauvaises prennent aussitôt la fuite lorsque survient le chant des psaumes. A l'exemple de tous ces riches qui ont soin d'emplir de baume une éponge et d'en frotter la table, afin que si les mets ont fait quelque tache, la table apparaisse propre quand l'éponge y aura passé; de même les chants spirituels sont un baume dont nous devons emplir nos bouches, afin que si l'intempérance a laissé quelque tache dans l'âme, nous l'effacions au moyen de ces cantiques sacrés, que, nous levant tous nous dirons en commun. « Tu nous as réjouis, Seigneur, par les choses que tu as créées, et « nous nous complairons avec allégresse dans « les œuvres de tes mains. » (Ps. XCI, 5.) Et qu'au chant du psaume succède aussi une prière, afin que nous sanctifiions notre demeure en même temps que notre âme. Car de même que ceux qui amènent à leur table des mimes, des danseurs et des courtisanes, y appellent les démons et satan lui-même, et remplissent leur maison de mille et mille dissensions (car il en résulte des jalousies, des adultères, des débauches et tous les maux imaginables); ainsi ceux qui prient David de venir avec sa harpe, appellent par son intermédiaire Jésus-Christ même dans leur maison. Or, là où est le Christ, nul démon n'oserait jamais entrer, ni même seulement jeter les yeux; mais la paix, la charité, tous les biens en un mot y afflueront comme de source. Ces gens-là font de leur habitation un théâtre; vous autres, faites de votre demeure une église. En effet, là où l'on récite les psaumes, là où l'on prie, là où vient s'assembler le cortége des prophètes, et où l'âme des chanteurs est pleine de l'amour de Dieu, ce n'est point se tromper que d'appeler une pareille réunion du nom d'église. Et quand même vous ne comprendriez pas le sens des paroles, ne laissez pas de former votre bouche à les prononcer; car la langue se sanctifie même par les paroles, quand on les dit avec bonne volonté. Si nous prenons cette habitude, nous n'omettrons jamais ni à dessein, ni par tiédeur, cette belle manière d'honorer Dieu, car l'habitude nous forcera chaque jour, même sans que nous le voulions, à lui rendre ce beau culte. Pour ce chant des psaumes, point de défaite à donner, ni vieillesse, ni jeunesse, ni rudesse dans la voix, ni inexpérience de l'art de la musique. Ce qu'on y cherche, c'est la sobriété de l'âme, la vigilance de la pensée, la componction du cœur, la solidité de la raison, et une conscience purifiée. Si vous entrez avec tout cela dans le saint cœur de Dieu, vous serez dignes d'y figurer auprès de David même. Point n'est besoin ici de harpe ni de cordes tendues, ni d'archet, ni d'art, ni d'aucun instrument : ou si vous voulez, c'est de vous-même que vous ferez une harpe, en mortifiant vos membres charnels, et en mettant votre corps dans une grande harmonie avec votre âme. Car lorsque la chair n'a point de désirs contraires à l'esprit, mais qu'elle cède à ses commandements, lorsque vous la dirigez jusqu'au bout vers la voie excellente et surnaturelle, vous produisez alors une harmonie spirituelle. Il n'est ici nul besoin d'un art longtemps perfectionné; il ne faut qu'une intention généreuse, et en un court instant l'habileté nous viendra. Tout cela n'exige ni un certain lieu ni un certain laps de temps; en tout lieu, en toute circonstance il est possible de chanter les psaumes par la pensée. Même en vous promenant sur la place publique ou en passant dans les rues, même dans la société de vos amis, vous pouvez élever votre âme, vous pouvez vous écrier tout en gardant le silence. C'est ainsi que s'écriait Moïse, et Dieu l'écouta. (Exod. XIV, 15.) Etes-vous artisan? il vous est possible de chanter les psaumes, étant assis dans votre atelier, et tout en travaillant. Etes-vous soldat? vous pouvez en faire autant pendant que vous êtes de service au tribunal.

3. On peut donc chanter les psaumes sans faire usage de sa voix, c'est la pensée qui retentit au dedans de nous. Car ce n'est pas pour les hommes que nous chantons les psaumes, mais pour Dieu qui sait entendre nos cœurs et pénétrer dans le secret de nos pensées. C'est ce que nous enseigne saint Paul, lorsqu'il s'écrie : « L'Esprit lui-même intercède pour nous « par des gémissements ineffables. Et celui qui

« sonde les cœurs sait quelle est la pensée de « l'Esprit, parce que c'est selon Dieu qu'il in- « tercède pour les saints. » (Rom. VIII, 26-27.) Ce qui ne veut pas dire que l'Esprit gémisse, mais que les hommes spirituels, qui possèdent les grâces de l'Esprit-Saint, en priant pour leur prochain et en offrant leurs supplications, le faisaient avec componction et avec gémissements. Faisons donc comme eux, et intercédons chaque jour auprès de Dieu au moyen des psaumes et des prières. Et afin de ne pas seulement en proférer les paroles, mais encore de savoir la valeur des mots, mettons-nous à examiner le début même de notre psaume. Voici ce début : « De même que le cerf aspire « après les sources, ainsi mon âme soupire « après vous, mon Dieu. » C'est l'ordinaire, quand on aime, de ne point tenir secrète son affection, mais de s'en ouvrir à d'autres, de leur déclarer que l'on aime. Car l'amour est ardent de sa nature, et l'âme ne pourrait supporter de le renfermer ainsi sous le silence. C'est pourquoi Paul disait aux Corinthiens qu'il aimait : « Notre bouche est ouverte pour « parler de vous, ô Corinthiens (II Cor. VI, 11) ; » c'est-à-dire : Je ne puis cacher ni tenir secret mon amour pour vous, mais sans cesse et partout, je vous porte dans mon esprit et sur ma langue. Et c'est ainsi que le bienheureux Psalmiste, qui aimait Dieu, et qui était consumé de cet amour, ne pouvait supporter de s'en taire, mais que tantôt il disait : « De même « que le cerf aspire après les sources, ainsi « mon âme soupire après vous, mon Dieu ; » et une autre fois : « O Dieu, mon Dieu, je me « tourne vers vous dès l'aurore. Mon âme a « soif de vous, comme une terre inaccessible, « aride et déserte. » (Ps. LXII, 1.) Car c'est ainsi que l'a traduit un autre interprète. Et en effet, comme il ne peut trouver de langage pour exprimer son amour, il cherche toutes sortes d'exemples, pour nous faire ainsi comprendre sa tendresse, et nous faire partager les mêmes transports. Laissons-nous donc persuader à ses paroles, et apprenons à aimer ainsi.

Et qu'on n'aille pas me dire : Et comment puis-je aimer Dieu, que je ne vois pas ? Il y a bien des gens que nous aimons sans les voir, comme par exemple nos amis, nos enfants ou nos parents, nos proches et nos familiers, lorsqu'ils sont en pays étranger : la privation de leur aspect n'apporte à cela aucun obstacle, c'est même précisément là ce qui enflamme surtout notre tendresse et accroît le besoin que nous avons de leur présence. C'est pourquoi encore, Paul parlant de Moïse, et ayant dit qu'il abandonna richesses, trésors, splendeur royale, tout l'éclat en un mot dont il jouissait en Egypte, et préféra être affligé avec les Juifs ; ensuite pour nous apprendre la cause de cette conduite, qui était que Moïse faisait tout cela pour Dieu, il ajoute ces mots : « Car il demeura ferme comme s'il eût vu « l'invisible. » (Hébr. XI, 25-27.) Vous ne voyez pas Dieu, mais vous voyez ses créatures, vous voyez ses œuvres, le ciel, la terre, la mer. Et quand on aime, il suffit de voir quelque ouvrage de la personne aimée, ou même sa chaussure, ses habits, n'importe quel objet lui appartenant, pour que cet amour se ravive en nous. Vous ne voyez point Dieu, mais vous voyez ses serviteurs, ses amis, je veux dire les saints, qui ont toute sa confiance. Honorez-les maintenant et vous en recevrez un adoucissement extraordinaire, aux regrets que vous avez de ne point le voir. En effet, même lorsqu'il s'agit de nos semblables, nous aimons ordinairement non-seulement nos amis, mais encore les personnes qu'ils aiment. Et si une personne que nous aimons vient à nous dire : J'aime bien un tel ; quand il lui arrive quelque bonheur, il me semble que c'est à moi que l'on fait du bien ; alors nous faisons tout, nous employons toutes nos ressources pour prouver à cette dernière personne tout notre zèle, comme si nous voyions en elle celle même que nous aimons. Eh bien ! il nous est donné dès maintenant de donner cette preuve de notre amour pour Jésus ! Il a dit qu'il aimait les pauvres, et que si nous leur faisions du bien, il nous récompenserait comme s'il en avait lui-même été l'objet. (Matth. XIX, 21.) Faisons donc tout pour leur venir en aide ; que dis-je ? Epuisons pour eux tous nos biens, persuadés qu'en leur personne, c'est Dieu même que nous nourrissons. Si vous voulez vous en convaincre, écoutez cette parole de Jésus-Christ : « Car « vous m'avez vu souffrant de la faim, et vous « m'avez donné à manger ; souffrant de la soif, « et vous m'avez donné à boire ; dans la nu- « dité, et vous m'avez vêtu (Matth. XXV, « 35-36), » et il nous a donné bien des moyens d'adoucir le regret de ne point le voir.

Voici trois choses principales qui font ordinairement naître l'amour en nous : la beauté du corps, la grandeur des bienfaits, et l'amour

qu'on a pour nous. Il suffit même d'une seule de ces circonstances pour produire en nous cette tendresse. Car, sans que la personne nous ait fait aucun bien, si nous apprenons qu'elle nous aime, qu'elle nous loue et nous admire, aussitôt nous nous attachons à elle, et nous la chérissons comme une bienfaitrice. Or, non-seulement cette condition existe en Dieu, mais elles y existent toutes les trois à un tel degré de surabondance que le langage n'y peut atteindre. Et d'abord, la beauté de cette nature bienheureuse et sans tache est quelque chose de si prodigieux et de si inviolable que cela surpasse toute expression et échappe à toute pensée. Et quand je vous parle de beauté, ne soupçonnez là rien de corporel, mon cher auditeur, mais bien une gloire immatérielle et une magnificence ineffable.

4. C'est cette nature que le Prophète publiait en ces termes : « Et les séraphins se tenaient « autour de lui, et avec deux de leurs ailes « ils se couvraient le visage, avec deux autres « ils se couvraient les pieds, et des deux autres « ils volaient, en criant : Saint, saint, saint! » (Isaïe, VI, 2, 3), pénétrés qu'ils étaient de saisissement, d'admiration à la vue de cette majesté, de cette gloire. David aussi, ayant en vue cette même beauté, et frappé de la gloire de cette nature bienheureuse, disait : « Ceins « ton glaive à ton côté, Dieu puissant, dans ta « splendeur, dans ta beauté. » (Ps. XLIV, 4, 5.) C'est pour cela encore que Moïse désirait si souvent le voir, dévoré par cette tendresse et plein d'amour pour tant de gloire. (Exod. XXXIII, 13.) C'est également ce qui faisait dire à Philippe : « Montre-nous le Père, et (136) nous serons sa« tisfaits. » (Jean, XIV, 3.) Que dis-je? tout ce que nous pourrions exprimer ne serait pas même une faible et pâle image de tant de majesté. Faut-il maintenant vous énumérer ses bienfaits? Mais, ici encore, les paroles seront impuissantes. Aussi saint Paul disait-il : « Et « rendons grâces au Seigneur pour le don inex« primable qu'il nous a fait. » (II, Cor. IX, 15.) Et ailleurs : « Qu'aucun œil n'a vu, que nulle « oreille n'a entendu, que le cœur de l'homme « n'a point conçu ce que Dieu a réservé à ceux « qui l'aiment. » (I Cor. II, 9.) Et autre part encore : « O profondeur des richesses, de la « sagesse et de la science de Dieu! Combien « ses décrets sont impénétrables et ses voies « impossibles à découvrir. » (Rom. XI, 33.) Et la tendresse dont il a fait preuve envers nous, quel langage pourra l'exprimer? Saint Jean en était frappé, et c'est pour cela qu'il disait : « Car Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a « donné son Fils unique. » (Jean, III, 16.) Et si vous voulez entendre les paroles mêmes de Dieu, et apprendre toute l'affection qu'il a pour les hommes, écoutez ce qu'il dit par son prophète : « Une femme oubliera-t-elle jamais sa « pitié pour les fruits de ses entrailles? Or, « quand même une femme oublierait cela, « moi je ne l'oublierai pas. » (Isaïe, XLIX, 15.) Et de même que le Prophète disait : « Comme « le cerf désire les sources, ainsi mon âme « soupire après toi, mon Dieu; » de même le Christ nous dit : « Comme l'oiseau rassem« ble sa couvée, ainsi j'ai voulu rassembler « vos enfants, et vous ne l'avez pas voulu. » (Matth. XXIII, 37.) Et autre part : « Comme « un père a pitié de ses fils, ainsi le Seigneur « a eu pitié de ceux qui le craignent. » (Ps. CII, 13.) Il dit encore : « Car autant le ciel est « élevé au-dessus de la terre, autant le Seigneur « a fortement établi sa miséricorde sur ceux « qui le craignent. » (Ibid. 11.) Et de même que le Prophète cherche un exemple pour faire comprendre son aspiration vers Dieu, ainsi Dieu se sert de comparaisons pour nous montrer l'ardent désir qu'il a pour notre salut. Et si le prophète a pris pour exemples un cerf altéré, et une terre desséchée par la chaleur, Dieu prend pour objets de comparaison la tendresse des oiseaux pour leur couvée, la sollicitude des pères pour leurs fils, la hauteur du ciel au-dessus de la terre, et les entrailles maternelles, non pas qu'il ne nous aime que comme une mère aime son enfant, mais c'est qu'il n'y a pas parmi nous d'expressions plus fortes pour prouver l'affection que ces termes-là, que ces comparaisons, que ces exemples. Pour vous convaincre qu'il ne nous aime pas seulement comme une tendre mère aime ses enfants, mais beaucoup plus encore, écoutez ses paroles : « Quand même, » dit-il, « une femme « oublierait le fruit de ses entrailles, moi je ne « l'oublierai pas. » Il a voulu montrer par là que sa sollicitude pour nous est plus ardente que la plus vive tendresse. Réunissez tous ces traits, repassez-les dans votre esprit, et vous ferez naître en vous un brûlant amour, vous y allumerez une flamme resplendissante. Et puisque, même entre les hommes, rien ne fait naître ordinairement le feu de l'amitié comme le souvenir des bienfaits que nous avons reçus,

conduisons-nous de même à l'égard de Dieu.

Réfléchissons à tout ce qu'il a fait pour nous, le ciel même, la terre, la mer, l'air, les plantes qui croissent sur la terre, les fleurs diverses, les animaux domestiques et sauvages, tout ce qui existe dans la mer, au milieu de l'air, les astres qui sont dans le ciel, le soleil, la lune, en un mot toutes les choses visibles, les éclairs, le bel ordre des saisons, la succession du jour et de la nuit, le renouvellement des années. Il a soufflé l'âme en nous, il nous a fait don de la raison, il nous a revêtus de la plus grande autorité. Il nous a délégué des anges, il nous a envoyé des prophètes, et enfin son Fils unique. Et après tant de bienfaits, il vous invite encore, tant par lui-même que par son Fils unique à vous sauver : et saint Paul ne cesse de nous crier de sa part : « Dieu vous y invite par notre « bouche, nous vous en conjurons au nom du « Christ, réconciliez-vous avec Dieu. » (II Cor. v, 20.) Et il ne s'est pas arrêté là : il a recueilli le type de votre nature humaine, et « Il l'a fait « asseoir au-dessus de toute principauté, de « toute autorité, de toute puissance, et de tout « nom qui soit jamais non-seulement dans ce « siècle, mais encore dans le siècle à venir. » (Ephés. I, 21.)

Il est vraiment à propos de dire maintenant : « Qui racontera les puissances du Seigneur? « qui fera entendre toutes ses louanges ? » (Ps. CV, 2.) Et aussi : « Que rendrai-je au Sei« gneur pour tous ses bienfaits? » (Ps. CXV, 12.) En effet, quel honneur pourrait égaler celui de voir les prémices de notre genre humain, de cette race auparavant si déchue, si déshonorée, siéger maintenant à une telle hauteur, et jouir d'un tel honneur ? Puis, ne songez pas seulement aux bienfaits que tous les hommes partagent, énumérez encore ceux dont vous êtes particulièrement l'objet, par exemple lorsque tombé dans les piéges de la calomnie, vous êtes sorti victorieux de ses accusations, ou si, ayant rencontré des brigands à une heure dangereuse, au milieu même de la nuit, vous avez échappé à leurs embûches, ou si vous avez conjuré une peine qui vous était infligée, ou lorsque atteint d'une maladie cruelle, vous avez éprouvé du soulagement.

5. Repassez dans votre esprit tous les bienfaits que vous avez reçus de Dieu pendant toute votre vie, et assurément vous les trouverez en grand nombre, non-seulement dans votre vie entière, mais même pendant un seul jour ; si Dieu voulait nous remettre sous les yeux tous les biens dont il nous comble chaque jour sans que nous y fassions attention, sans que nous nous en doutions, nous ne pourrions pas même les compter. Combien de démons traversent cet air qui nous entoure ! Combien de puissances ennemies ! S'il leur permettait seulement de se montrer à nous, avec leur aspect épouvantable, horrible, ne fuirions-nous pas, ne serions-nous pas perdus, ne serait-ce pas notre destruction ? Oui, en réfléchissant à tout cela, et aussi à nos péchés, à toutes les chutes que nous faisons, ou en connaissance de cause, ou sans nous en apercevoir (car ceci encore ne doit pas compter pour peu de chose parmi les bienfaits de Dieu, que chaque jour il ne tire pas vengeance de nos transgressions) ; en songeant, dis-je, à tout cela, nous serons capables d'aimer Dieu. Si vous considérez tous les péchés que vous faites par jour, tous les bienfaits que vous recevez chaque jour aussi, toute la longanimité, toute l'indulgence dont il vous favorise, si vous réfléchissez que si Dieu se vengeait tous les jours, vous n'auriez pas vécu même un court espace de temps, selon le Prophète qui dit : « Si vous « tenez compte de nos iniquités, Seigneur, « Seigneur, qui pourra résister? (Ps. CXXIX, 3), » alors vous lui rendrez grâces, et vous ne vous irriterez de rien de ce qui vous arrivera ; mais vous verrez que, souffririez-vous mille et mille maux, ce ne serait pas encore une satisfaction proportionnée, et étant dans ces dispositions, vous allumerez en vous un grand désir de Dieu, et vous pourrez dire avec le Prophète : « De même que le cerf aspire après les sources, « ainsi mon âme soupire après vous, mon Dieu. » Mais il est à propos d'examiner pourquoi le Prophète a pris pour comparaison le cerf plutôt qu'un autre animal. C'est que le cerf est très-souvent altéré, et pour cette raison, il accourt continuellement près des sources. Il est porté à l'altération par sa nature même, et aussi parce qu'il dévore les serpents et se nourrit de leur chair. Eh bien! imitez-le : dévorez le serpent intellectuel ; terrassez le péché, et vous serez capable d'être altéré du désir de Dieu. Car de même qu'une mauvaise conscience nous souille et nous jette dans le découragement, de même, quand nous aurons terrassé nos péchés, quand nous nous serons purifiés de notre malice, nous pourrons tourner nos pen-

sées vers les désirs spirituels, invoquer Dieu avec une grande ardeur, allumer en nous une tendresse plus vive, et chanter notre réponse d'aujourd'hui non-seulement en paroles, mais par nos actions elles-mêmes. En effet, lorsque le bienheureux roi, ou plutôt la grâce du Saint-Esprit, a chanté pour nous les psaumes, ce n'était pas seulement pour nous en faire prononcer les paroles, c'était aussi pour que nos actions mêmes en reproduisissent les leçons. Quand vous entrez ici, ce n'est pas seulement, croyez-le bien, pour dire les paroles des psaumes, c'est afin que, lors du chant de vos répons, vous considériez comme un contrat ce que vous répondez. Lorsque vous avez dit : « De même que le cerf aspire après les sources, « ainsi mon âme soupire après vous, mon « Dieu ; » vous avez fait un pacte avec Dieu, vous avez, quoique sans papier ni encre, signé une obligation, vous avez confessé verbalement que vous l'aimez par-dessus tout, que vous ne lui préférez rien, et que vous brûlez d'amour pour lui. Si donc en sortant d'ici vous rencontrez une beauté aux mœurs impures qui cherche à vous séduire et s'attirer votre amour, dites-lui : Je ne puis vous suivre, j'ai fait un contrat avec Dieu, en présence de mes frères, des prêtres, des docteurs ; par les paroles que j'ai répétées en chantant, j'ai confessé que je l'aimais, j'ai promis de l'aimer « de même que « le cerf aspire après les sources. » Je redouterais d'enfreindre ce contrat, je me consacre désormais à mon amour pour Dieu. Si vous apercevez de l'argent sur la place, ou des habillements brochés d'or, ou des gens marchant d'un air fier, avec des serviteurs et des chevaux richement caparaçonnés, que cet appareil n'influe en rien sur vous, mais reprenez en vous-même le même chant de psaume, et dites à votre âme : Nous chantions il n'y a qu'un instant : « De même que le cerf aspire après les « sources, ainsi mon âme soupire après vous, « mon Dieu ; » et nous nous sommes approprié ce texte, nous l'avons rendu nôtre. N'aimons donc rien de ces choses d'ici-bas, afin que cet amour demeure en nous sans mélange, et qu'il ne s'affaiblisse pas par cette division. Cette richesse pourra nous procurer toute richesse, tous les trésors possibles, toute célébrité, toute gloire, tout éclat. Conservons-la bien, et nous n'aurons besoin de rien autre chose. En effet, quand on voit ces hommes que possède un amour honteux, et qui sont épris de quelque belle courtisane, ne faire attention ni aux menaces d'un père, ni aux reproches de leurs amis, ni au blâme de bien d'autres personnes, mais avoir continuellement cette femme pour but, et dédaigner famille, héritage paternel, gloire, considération, exhortations de l'amitié, croyant avoir une ample compensation de tout cela, s'ils sont considérés de l'objet seul de leur amour, cette femme fût-elle de rang infime, sans honneur, la première venue ; et comment donc ceux qui aiment Dieu comme il faut, seraient-ils sensibles aux choses humaines, soit brillantes, soit fâcheuses ? Non, ils ne verront même pas les illusions de la vie présente, tournés qu'ils sont vers l'amour de Dieu, mais ils riront de toutes les prospérités, et mépriseront tous les revers, captivés par leurs saintes aspirations, et ne voyant que Dieu seul, en tous lieux se le représentant, et se trouvant les plus heureux des hommes. Jusque dans la pauvreté, dans l'ignominie, dans les fers, dans les tribulations, dans les derniers des maux, ils jugeront encore leur position meilleure que celle des souverains mêmes, car ils auront dans toutes leurs souffrances une consolation merveilleuse, celle de souffrir pour l'objet de leurs désirs.

6. Aussi saint Paul, qui était chaque jour voisin de la mort, dans les prisons, au milieu des naufrages, dans les déserts, sous les coups de fouet, victime de mille autres supplices, était joyeux et dans l'allégresse, il tressaillait de plaisir et de ravissement (II Cor. XI, 23, 27) ; et tantôt il disait : « Ce n'est pas seulement « dans l'espérance de la gloire de Dieu, c'est « même de nos tribulations que nous sommes « fiers (Rom. V, 2, 3) ; » et tantôt : « Je me ré- « jouis dans mes souffrances, et je complète en « ma chair ce qui manquait aux afflictions de « Jésus-Christ (Coloss. I, 24) ; » et il appelle cela une grâce ; car voici ce qu'il déclare, ce qu'il dit en propres termes : « C'est ainsi que « le Christ nous a fait la grâce, non-seulement « de croire en lui, mais encore de souffrir pour « lui. » (Philipp. I, 29.) Efforçons-nous donc aussi de penser de la sorte, et souffrons avec joie tout ce qui nous arrive de fâcheux. Nous pourrons le souffrir ainsi, si nous aimons Dieu comme le Prophète l'a aimé. Car ce n'est pas seulement ce verset que les fidèles répondent ensemble qui nous fait voir sa tendresse, ce sont encore les paroles qui suivent. Après avoir dit : « De même que le cerf aspire après les

« sources, ainsi mon âme aspire après vous, « mon Dieu, » il ajoute : « Mon âme a eu soif « du Dieu fort, du Dieu vivant; quand irai-je « devant Dieu, quand sa face me verra-t-elle? » (Ps. xli, 3.) Il n'a pas dit : mon âme a aimé le Dieu vivant, ni mon âme a chéri le Dieu vivant; mais, pour dépeindre sa disposition, il a appelé sa tendresse une soif, nous montrant ainsi à la fois l'ardeur de son amour et la continuité de sa flamme. Car de même que les gens disposés à l'altération n'éprouvent pas la soif un jour seulement, ni seulement deux ou trois, mais pendant toute leur vie, parce que c'est leur nature qui les y porte, de même le bienheureux roi et tous les saints n'ont pas été dans la componction un jour seulement, comme tant d'hommes, ni seulement deux ou trois (car il n'y a là rien d'admirable), mais ils étaient continuellement et chaque jour dans un état de pieux amour, et ils faisaient croître en eux cette charité. C'est ce qu'il nous fait voir, lorsqu'il dit : « Mon âme a eu soif du « Dieu fort, du Dieu vivant, » indiquant à la fois le motif de son amour, et voulant pour votre profit montrer comment on arrive à aimer Dieu ainsi. C'est bien, en effet, nous apprendre tout cela que de nous dire d'abord : « Mon âme a eu soif de Dieu, » et d'ajouter ensuite : « Du Dieu vivant; » c'est presque comme s'il conseillait, comme s'il criait à tous ceux qui soupirent après les choses d'ici-bas : Pourquoi cette passion insensée pour des corps? Pourquoi ce désir de gloire? Pourquoi cette recherche de la sensualité? Rien de tout cela ne demeure ni ne vit perpétuellement, toutes ces choses s'envolent et passent plus vaines que l'ombre, plus trompeuses que les songes, plus fugaces que les fleurs printanières; les unes nous abandonnent au sortir de la vie présente, les autres périssent avant même notre existence ici-bas. Leur possession est infidèle, leur jouissance incertaine, leurs changements rapides; en Dieu, au contraire, rien de tel, il vit et dure éternellement sans éprouver ni changement ni vicissitudes Laissons donc là les objets passagers, éphémères, et aimons l'Etre éternel et toujours vivant. Quand on l'aime, on ne saurait être confondu, on ne saurait échouer, ni se voir privé de celui que l'on aime. Celui qui aime les richesses est dépouillé de ce qu'il affectionnait lorsque survient la mort, ou même avant qu'elle arrive; l'homme épris de la gloire de ce monde éprouve le même sort; souvent aussi la beauté corporelle s'éclipse bien plus vite encore que tout cela; en un mot, tout absolument dans la vie actuelle, étant périssable et éphémère, s'évanouit bientôt, avant même de s'être produit et d'avoir pu se montrer. Tout, au contraire, l'amour des biens spirituels est dans une force, dans une fleur de jeunesse perpétuelle, la vieillesse lui est inconnue, pour lui, point de vétusté, il n'est exposé ni au changement, ni à des vicissitudes, ni à l'incertitude de l'avenir; dès ce monde, il est utile à ceux qui le possèdent, et les protége de toute part; puis à leur départ d'ici-bas, loin de les abandonner, il fait le voyage avec eux, il les accompagne dans leur migration, et il les fait briller au dernier jour d'un plus grand éclat que les astres eux-mêmes.

Le bienheureux David le savait, et c'est pourquoi il ne cessait d'aimer, et, ne pouvant contenir son amour au dedans de soi, il se hâtait de manifester à ceux qui l'écoutaient ce feu qui le remplissait intérieurement. Ainsi, après avoir dit : « Mon âme a eu soif du Dieu « fort, du Dieu vivant, » il a ajouté : « Quand « irai-je devant Dieu, quand sa face me verra-t- « elle? » Voyez l'homme embrasé, voyez l'homme enflammé. Sachant qu'au sortir d'ici, il le verra, il est impatient du délai; il ne supporte point ce retard, et il nous montre ici les mêmes sentiments que l'apôtre. En effet, saint Paul gémissait sur l'ajournement de son départ de ce monde (II Cor. v, 2); et David éprouvait le même déplaisir, ce qui lui faisait dire : « Quand « irai-je devant Dieu, quand sa face me verra- « t-elle ? » Et si c'eût été un simple particulier, un homme du vulgaire, de basse condition, vivant dans la pauvreté, c'eût été, même dans ce cas, une grande chose que ce mépris de la vie présente; mais non pas autant que de voir ce souverain, qui jouissait de tant de délices, qui avait tant de gloire en partage, qui avait remporté d'innombrables victoires et vaincu une multitude d'ennemis, dont l'éclat enfin et le renom étaient universels, de voir un tel homme se rire de tout cela, richesse, gloire et délices de toutes sortes, et aspirer aux biens futurs; ceci est le fait d'un esprit magnanime, d'une âme qui sait goûter la sagesse, et qui a pris son vol vers le céleste amour.

7. Suivons cet exemple, et n'ayons point d'admiration pour les choses présentes, afin d'en avoir pour les choses futures : ou plutôt,

admirons celles de l'autre vie pour ne point admirer celles de ce monde. En effet, si nous entretenons sans cesse notre esprit dans la pensée des choses futures, si nous réfléchissons au royaume des cieux, à l'immortalité, à la vie éternelle, à notre place dans les chœurs des anges, à notre séjour avec Jésus-Christ, à cette gloire sans mélange, à cette vie délivrée de toute souffrance, si nous considérons que larmes, chagrins, affronts, mort, découragements, travaux, vieillesse, maladie, infirmité, pauvreté, calomnie, veuvage, péché, condamnation, supplices, châtiment, et s'il est en cette vie présente quelque autre affliction, quelque autre déplaisir, tout cela sera banni loin de nous, et qu'au lieu de ces maux seront venus prendre place la paix, la douceur, la bonté, la charité, la joie, la gloire, l'honneur, la splendeur, et tous les autres biens que la parole ne saurait même exprimer; si nous pensons, dis-je, à tout cela, aucune des choses présentes ne sera capable de nous captiver, et nous pourrons dire avec le Prophète: « Quand « irai-je devant Dieu, quand sa face me verra- « t-elle ? » et si nous sommes dans cette disposition, ni les splendeurs de la vie ne nous tourneront la tête, ni ses afflictions ne nous jetteront dans le découragement; nous ne serons plus jamais en proie à l'envie, soit à la vaine gloire, soit à quelque fléau semblable.

N'entrons donc pas ici comme au hasard, et en répétant nos versets, ne répondons pas comme pour nous en débarrasser, mais armons-nous-en comme d'un bâton pour le moment où nous sortirons. Chaque verset à lui seul suffit à nous inspirer une grande sagesse, à rectifier nos principes, et à nous procurer les plus grands avantages pour notre conduite; que si nous en étudions avec soin chaque parole, nous en recueillerons d'excellents fruits. En effet, il ne faut ici m'objecter ni la pauvreté, ni le manque de temps, ni la paresse de l'esprit. Si vous êtes pauvre, et qu'à cause de votre pauvreté vous manquiez de livres, ou qu'ayant des livres, vous ne jouissiez d'aucun loisir, je ne vous demande que d'observer ces répons des psaumes que vous chantez ici non pas une fois, ni deux, ni trois, mais si souvent, et, sorti d'ici, vous en recevrez une grande consolation. Voyez donc quel trésor ces répons dont je viens de vous parler, nous ont ouvert. Et qu'on n'aille pas me dire qu'avant d'en avoir l'explication, on n'en connaissait pas la portée, car, avant même d'être expliqué, ce verset était facile à saisir pour quiconque l'écoutait et voulait y faire la moindre attention. Si seulement vous vous êtes appris à dire: « De même que le cerf aspire après les sources, « ainsi mon âme soupire après vous, mon Dieu; « mon âme a eu soif du Dieu fort, du Dieu vi- « vant; quand irai-je devant Dieu, quand sa « face me verra-t-elle? » même avant l'explication vous pouvez vous mettre dans l'esprit la sagesse tout entière. Et non-seulement ce répons, mais tout autre que celui-là nous offrira les mêmes richesses. Si vous dites: « Bienheureux l'homme qui craint le Sei- « gneur (Ps. CXI, 1), » et que vous soyez capable de savoir ce que vous dites, vous ne porterez envie ni au riche, ni au puissant, ni à celui qui a en partage la beauté, qui est doué de la force, qui possède des demeures splendides, qui vit au sein du pouvoir, qui est élevé dans les palais, ni à personne de ce genre, mais à l'homme qui vit dans la piété, dans la sagesse, dans la crainte de Dieu, et vous en jugerez ainsi non-seulement relativement à l'avenir, mais encore sous le rapport de la vie présente. En effet, dès ce monde même, ces derniers sont plus puissants que les autres. Survient-il une maladie, l'homme revêtu de la pourpre ne retire de son escorte et de tant d'appareil aucun soulagement à son mal; ses proches, ses parents, tout son monde est là; sous lui, sur lui, ce sont des tissus d'or, et il est là gisant, brûlé comme dans une fournaise. Celui au contraire qui vit dans la piété, qui craint Dieu, n'a peut-être là ni père, ni serviteur, ni personne à ses côtés, mais il a élevé ses regards vers le ciel, non pas même souvent, mais seulement deux ou trois fois, et il a éteint toute cette fournaise. Et c'est ici un fait qu'on est à même de voir se présenter dans toutes les circonstances graves, dans tous les cas imprévus, que les hommes opulents et haut placés, sont troublés, et que les gens pieux et sages souffrent tout avec calme. Mais ce qui passe avant tout cela, c'est que, même sans aucun événement terrible, la conscience de l'homme qui craint Dieu est remplie d'un plaisir plus grand et plus pur que ne l'est l'âme du riche. C'est que ce dernier, lors même qu'il jouit de la nouriture matérielle, est dans un état plus cruel que le malheureux le plus affamé, parce qu'il se souvient de ses maux personnels, et qu'il est en compagnie de sa mau-

vaise conscience ; tandis que l'homme pieux, manquât-il de la nourriture nécessaire, aura meilleur courage que ceux qui regorgent de délices, parce qu'il nourrit en son cœur de précieuses espérances, et qu'il attend de jour en jour la rémunération de ses propres bonnes œuvres. Mais afin de ne pas vous sembler fatigant en prolongeant ce discours, laissant aux plus studieux le soin de recueillir chaque répons et de scruter la vertu qu'ils renferment, je terminerai ici mon allocution, en recommandant à votre charité de ne pas sortir d'ici sans réflexion, mais de vous saisir de ces versets de répons, de les conserver comme autant de perles, de les méditer continuellement chez vous, et de redire tout ceci à vos amis et à vos épouses; et si une passion vous tourmente, si la concupiscence s'élève en vous, ou la colère, ou quelqu'autre de ces passions si insensées, de vous mettre à chanter assidûment ces mêmes versets, afin que nous puissions jouir d'un grand calme pendant cette vie, et obtenir pour la vie future les biens éternels, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec lequel gloire, puissance et honneur au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

EXPLICATION DU PSAUME XLIII.

A L'AUTEUR DE LA VICTOIRE, POUR LES FILS DE CORÉ. — « NOTRE DIEU, NOUS AVONS ENTENDU DE « NOS OREILLES, NOS PÈRES NOUS ONT FAIT CONNAITRE L'ŒUVRE QUE TU AS OPÉRÉE EN LEURS « JOURS, DANS DES JOURS ANCIENS. » — UN AUTRE INTERPRÈTE TRADUIT : « DANS LES JOURS D'AUPARAVANT ; ET UN AUTRE : « DANS LES JOURS DU COMMENCEMENT. »

ANALYSE.

1. Ce psaume fut composé par David, mais il s'applique aux Macchabées.
2. C'est un devoir pour les pères de raconter à leurs enfants les pieuses et nobles traditions.
3. De l'extrême pauvreté des riches.
4. Si Dieu ordonna aux Hébreux qui allaient tourner autour de Jéricho, de prendre leurs armes, c'était pour soutenir leur foi.
5. et 6. Explication des versets 4-11. — *Tout le long du jour* signifie ici toute la vie.
7. et 8. Versets 12-24. — Ce que c'est que l'ombre de la mort.
9. Verset 25. — La beauté du corps n'est que de la boue. — N'admirez la beauté que pour glorifier le Créateur.

1. C'est le Prophète qui prononce ce psaume; mais il le prononce non pas en son propre nom, mais au nom des Macchabées, et il y raconte et y proclame d'avance ce qui doit avoir lieu de leur temps. Tels sont les prophètes : ils parcourent tous les temps, passés, présents et à venir. Mais quels sont ces Macchabées, quelles ont été leurs souffrances, leurs belles actions ? c'est ce qu'il est nécessaire de dire en premier lieu, afin de rendre plus claires les paroles de notre texte. Ce sont des hommes qui, lors de l'invasion d'Antiochus, surnommé Epiphane, alors que ce roi avait tout dévasté, et contraint beaucoup de Juifs à fouler aux pieds la religion de leurs pères, demeurèrent invulnérables à ces tentations (I Macc. I, 11 et suiv.), et quand

la guerre soufflait avec rage et que la résistance n'eût servi de rien, ils se cachaient. Aussi bien, les apôtres faisaient la même chose, ainsi donc, on ne voyait pas toujours les Macchabées, mêlés aux événements, s'élancer au milieu des dangers; mais parfois aussi, cédant à la nécessité, ils fuyaient et ne se montraient point. Puis, lorsqu'ils avaient repris haleine un instant, semblables à de jeunes lions pleins de courage, ils s'élançaient de leurs cavernes, ils se précipitaient hors de leurs retraites, résolus à sauver non plus seulement eux-mêmes, mais encore les autres, en aussi grand nombre qu'ils en seraient capables; alors, parcourant la ville entière et toute la campagne, ils recueillaient tous ceux qu'ils trouvaient sains et saufs; et même parmi les malades et ceux dont la corruption s'était emparée, ils en ramenaient plusieurs, qu'ils persuadaient d'accourir se ranger de nouveau sous la loi observée par leurs pères. Ils leur disaient que Dieu aimait les hommes, et que jamais il ne refusait le salut au repentir. Par ce langage, les Macchabées recrutaient des armées de guerriers généreux; car ces guerriers ne combattaient pas seulement pour leurs femmes, leurs enfants, et leurs serviteurs, pour conjurer la destruction et l'asservissement de la patrie, mais ils combattaient pour la loi et les principes suivant lesquels vivaient leurs pères, et Dieu même était leur chef. Lors donc qu'ils en étaient venus aux mains, et qu'ils exposaient leur vie, ils défaisaient leurs ennemis, ayant confiance non dans leurs armes, mais dans le motif de leur lutte qui leur tenait lieu de toutes les armes possibles. En marchant au combat, ils ne poussaient point de clameurs, ne chantaient pas d'hymnes guerriers, comme font certaines troupes, ils ne faisaient pas venir avec eux des joueurs de flûte, comme cela arrive dans d'autres armées; mais ils invoquaient Dieu, le priant de descendre parmi eux, d'être leur auxiliaire, de leur tendre la main, lui pour qui ils combattaient, pour la gloire de qui ils soutenaient cette lutte. Voyons donc ce qu'elle dit, cette armée de Dieu, fortifiée du secours spirituel, lorsqu'elle va fondre sur l'ennemi. « O Dieu, nous avons en« tendu de nos oreilles. » C'est qu'il y en avait dans leurs rangs qui, à la vue de la multitude et du déploiement de forces d'Antiochus, de ces troupes victorieuses qui enlevaient tout au premier assaut, et songeant d'autre part à leur propre faiblesse et à leur petit nombre, perdaient une partie de leur fermeté, de leur énergie; alors, pour réveiller les courages, et faire voir que Dieu est le chef de qui tout dépend, que même sans armées, nous pouvons avoir le dessus, s'il combat pour nous, le Prophète compose pour ses soldats, sous forme de prière, un avertissement, un conseil, et c'est en s'adressant à Dieu qu'il augmente leur ardeur. Cela entre pour beaucoup dans son exhortation. Sa parole n'eût pas eu, interpellant les siens, la même force qu'adressée à Dieu même. Aussi continue-t-il en ces termes: « Ce n'est pas par leur glaive qu'ils ont hérité « de cette terre, et ce n'est pas leur droite « qui les a sauvés (4). » Ces paroles étaient bien celles d'un homme qui relève des courages faiblissant en face des maux, et cherchant la victoire dans un ordre de choses tout humain. Toute cette prière est donc un encouragement aux soldats, puisqu'elle leur commande de s'en remettre de tout à Dieu, et de rattacher leur victoire à l'espérance des secours d'en-haut. Et pourquoi n'a-t-il pas dit simplement: « Nous avons entendu, » mais a-t-il ajouté: « de nos oreilles? » Est-ce que l'on entend par quelqu'autre organe du corps? N'est-ce point là une surabondance de mots? A Dieu ne plaise! mais c'est une habitude générale parmi les hommes, quand ils racontent des choses dont ils ont la certitude, quand le récit a pour sujet des faits graves et très-importants, et s'adresse à des gens qui n'en sont pas encore très-convaincus, d'ajouter toujours cette expression, en disant qu'ils l'ont entendu de leurs oreilles. Nous avons cette habitude, non-seulement en ce qui concerne l'ouïe, mais encore à propos de nos autres facultés, prenant ainsi à témoin nos différents sens eux-mêmes. Ainsi, c'est le propre de ceux qui veulent convaincre leur auditeur, d'ajouter cette expression: de mes oreilles. Et il en est de même à l'égard de nos yeux et de nos mains, comme quand nous disons: Nous avons touché de nos mains. Et les apôtres disaient: « Ce que « nos yeux ont vu; ce que nos mains ont tou« ché. » (I Jean, I, 1.) Et voyez, dès à présent, dès l'introduction même, la vertu de ces hommes: après tant et de si grands maux soufferts pour Dieu, bannis de leur patrie, privés de leur liberté, tombés au milieu des dangers, plusieurs même d'entre eux, réduits à l'état de fugitifs, s'en allant chercher les montagnes et les déserts, ils ne tiennent pourtant aucun

langage comme celui-ci : Nous avons, pour toi, souffert telle et telle chose ; viens à notre secours ; mais comme si ces titres leur manquaient, comme s'ils n'avaient pas dans leurs propres mérites un motif de confiance, ils invoquent les faveurs dont Dieu prit autrefois l'initiative à l'égard de leurs ancêtres. Que des gens que rien n'autorise à cette confiance, en agissent de la sorte, cela n'a rien d'étonnant, la nécessité les y entraîne ; mais que ces hommes, qui pouvaient parler avec assurance à cause de leurs propres mérites, ne considèrent pas cela comme un titre à leur propre conservation, et ne se fondent que sur la bonté de Dieu, dont leurs pères ont été favorisés avant eux, ceci est la preuve de leur grande humilité ; et par là ils se préparent encore un grand sujet de hardiesse. Car l'invocation seule de Dieu suffit à mettre fin à des guerres innombrables.

2. « Nos pères nous ont raconté. » Ecoutez, vous tous qui négligez vos enfants, qui les laissez chanter des chants diaboliques, et qui négligez les récits divins. Tels n'étaient pas les hommes dont nous parlons, ils passaient toute leur vie à raconter les œuvres de Dieu ; et ils y gagnaient doublement. Car ceux qui avaient reçu de lui des bienfaits, devenaient meilleurs par le souvenir qu'ils en conservaient ; et leur postérité, puisant dans ces récits une grande ressource pour connaître Dieu, acquéraient ainsi du zèle pour la vertu. Leurs livres, c'était la bouche des auteurs de leurs jours, et toutes leurs études comme tous leurs entretiens consistaient dans ces récits, dont rien ne surpassait le charme et l'utilité. En effet, si des narrations de faits ordinaires, ou des fables et des fictions ont en général le don d'intéresser les auditeurs, à bien plus forte raison, en retraçant les événements qui prouvaient combien est grande la bienfaisance de Dieu à notre égard, sa puissance, sa sagesse, et sa sollicitude pour nous, devait-on transporter de joie l'auditeur, et augmenter en lui la vertu. Car c'étaient les témoins et les spectateurs mêmes de ces événements qui les transmettaient aux oreilles d'autrui, et l'audition était aussi efficace que la vue à en établir la croyance. Ceux qui n'avaient été ni témoins, ni spectateurs, ne croyaient pas moins que ceux qui l'avaient été. Et cela même n'était pas médiocrement propre à fortifier la foi. Mais voyons à présent ce qu'on leur avait raconté, et si l'on y faisait mention d'un état de choses analogue au leur. En effet, lorsque l'on a quelque chose à demander, il faut, pour obtenir l'objet de sa prière, la fonder sur une faveur pareille accordée précédemment à d'autres. Je m'explique : un serviteur, par exemple, nous demande un présent ; s'il nous fait voir qu'un autre en a déjà obtenu un semblable, c'est le plus grand droit qu'il puisse faire valoir à en obtenir autant, à moins que son exemple ne soit infirmé par certaines différences. Or, il y a différence de personnes et différence de choses. Si, en effet, celui qui a obtenu est revêtu du même caractère que celui qui demande, et que la chose demandée soit de même nature que la chose obtenue, l'exemple a de la valeur ; si celui qui a obtenu en était digne, et que celui qui demande ne le soit pas autant, une plus grande supplication sera nécessaire. Ceci a besoin d'être éclairci par des passages de l'Ecriture : la Chananéenne, quand elle eut entendu dire cette parole : « Il n'est pas « bien de prendre le pain des enfants pour le « donner aux chiens, » répondit : « Oui, Sei« gneur ; mais les chiens mangent les miettes « de la table de leurs maîtres. » (Matth. XV, 26, 27.) Et saint Paul écrivait aussi : « Si d'au« tres ont part à ce droit sur vous, à bien plus « forte raison nous autres (I Cor. IX, 12) ; » et il fortifiait ici son droit par la différence des personnes. Ecrivant à Philémon, il dit encore : « Car les entrailles des saints se sont « reposées grâce à toi, mon frère ; c'est pour« quoi, quelque enhardi que je sois en Jésus« Christ à te commander ce qui convient, « j'aime mieux t'en conjurer par la charité. » (Philém. 7, 8.) Ici la comparaison repose sur des droits égaux. Et en effet, quand une première personne a obtenu quelque chose, c'est comme une introduction qu'elle ménage à une seconde personne, si celle-ci est revêtue du même caractère que la première, et qu'elle demande la même chose. Mais ce n'est pas seulement ce qu'on a donné aux autres qui donne de la force à notre prière, c'est souvent aussi ce que nous avons déjà reçu nous-mêmes. C'est ce dont saint Paul se prévalait lorsqu'il écrivait aux Philippiens : « Car déjà, à Thessa« lonique, vous m'avez envoyé une première « fois, puis une seconde, ce qui m'était néces« saire. » (Philipp. IV, 16.) Aussi beaucoup de ces personnes qui donnent à beaucoup de monde recommandent-elles de n'en rien dire

à d'autres, de peur que la faveur faite à l'un n'attire à l'auteur du bienfait un grand nombre de demandes, car lorsqu'on a donné aux uns, on ne peut plus recourir à aucune raison pour ne point donner aux autres. Or, il est naturel que les hommes fassent de telles recommandations, parce qu'à force de donner ils deviennent pauvres; mais Dieu, au contraire, proclame et publie ce qu'il donne aux uns pour fournir aux autres un motif de lui demander à leur tour. Ce qu'il donne ne fait que montrer sa richesse plus grande encore. Aussi saint Paul dit-il : « Celui qui est riche « pour tous, et en faveur de tous ceux qui l'in« voquent. » (Rom. x, 12.) Ne voyez-vous pas là un nouveau caractère de la richesse? Imitez, vous aussi, cette libéralité. Car lorsque vous emploierez de la sorte les richesses que vous avez en réserve, vous les rendrez encore plus grandes; et si vous les enfouissez, vous ne faites que les diminuer. Et qu'y a-t-il d'étonnant qu'il en soit ainsi dans l'ordre spirituel, lorsque cela arrive même dans l'ordre matériel? En effet, si un homme, voulant économiser le blé qu'il a chez lui, ne le consomme point, et ne le jette pas dans les champs, il le livre en pâture aux vers; si au contraire il le sème, il augmente sa récolte.

3. Ecoutez, vous tous qui êtes de mauvaise volonté pour l'aumône. Ecoutez, vous qui diminuez vos richesses en les tenant sous clef. Ecoutez, vous dont l'état ne vaut pas mieux que celui d'un homme qui rêve qu'il est riche. La vie présente ne vaut pas mieux qu'un songe; comme certaines gens qui, pendant leur sommeil, se figurent avoir une fortune, quand même ils se croiraient alors possesseurs des trésors des rois, sont néanmoins les plus pauvres du monde quand arrive le jour; ainsi, celui qui dans cette vie n'aura pu rien amasser pour l'autre, sera un jour le plus pauvre de tous, quand même ici-bas il aurait possédé les richesses de tous; il n'aura été riche qu'en songe. Si donc vous voulez me montrer l'homme opulent, montrez-le-moi quand sera venu le jour où nous partirons pour notre patrie de l'autre monde; car pour l'instant je n'admettrai point de distinction entre le riche et le pauvre. Il y a là non des choses véritables, mais plutôt des mots brillants et sonores. De même que le vulgaire appelle πολυβλέποντες les aveugles, et que le fait ne confirme pas l'expression, puisqu'elle désigne précisément ceux qui n'y voient point, de même je prétends que le nom de riches est prodigué ici-bas à ceux qui ne possèdent rien là-haut. Quelqu'un est-il riche en ce monde, c'est à cela surtout que je vois qu'il est pauvre; s'il n'était pas si pauvre, il ne serait pas si riche. Tant qu'un homme, dont la vue est abîmée, n'est pas complétement aveugle, on ne l'appelle pas πολυβλέπων; eh bien! il faut faire le même raisonnement relativement aux riches. Laissons donc de côté la tromperie des mots, et attachons-nous à la vérité des faits. Car les faits ne dépendent pas de leurs appellations, mais c'est la nature des faits qui leur assigne des dénominations conformes à leur essence propre. Un tel est appelé riche, mais il ne l'est pas. Et comment ne l'est-il pas, puisqu'il regorge d'argent, d'or, de pierres précieuses, de vêtements tissus d'or, et de tout le reste? Parce que ce n'est pas l'or, ni les vêtements, ni la fortune, mais l'aumône qui rend l'homme riche. Ces prétendues richesses ne sont qu'un peu d'herbe, de bois et de paille. En effet, quel est le vêtement, dites-moi, qui pourra revêtir en ce jour-là l'homme comparaissant dépouillé de tout devant le terrible tribunal? Aussi saint Paul disait-il avec crainte : « Si « toutefois nous nous sommes trouvés vêtus, « et non point nus. » (II Cor. v, 3.) Quelles richesses pourront alors le sauver du danger? quels serviteurs seront là pour assister leur maître flagellé? quelles habitations? quelles pierres précieuses? quels bains pourront enlever les souillures de ses péchés? Jusques à quand vous trompez-vous vous-mêmes? jusques à quand ne discernez-vous pas la vérité des choses, et êtes-vous en admiration devant des songes, lorsque le jugement est tout près de vous, à votre porte? Mais revenons à notre sujet : « Nos pères nous ont fait connaître l'œuvre « que nous avons opérée en leurs jours, dans « des jours anciens. » Cette parole peut être prise dans le sens anagogique. Car s'ils ont entendu les récits de leurs pères, à nous la grâce de Dieu a donné d'apprendre par la visitation de l'Esprit-Saint ce qui est arrivé à eux-mêmes. Et comment prendre ces paroles anagogiquement? En les appliquant aux bienfaits de la grâce nouvelle qui nous a introduits dans le ciel, qui a daigné nous admettre au royaume éternel, qui a déterminé Dieu à se faire homme, et qui a détruit le mur de séparation qui était entre lui et nous. Mais revenons maintenant au sens historique. « L'œuvre que nous avons

« opérée en leurs jours, dans des jours an- « ciens. » Le Prophète fait mention d'un récit ancien, il met sous nos yeux des bienfaits d'une époque reculée. Et pourquoi ne rappelle-t-il pas quelque événement récent, de fraîche date? Parce que, quand nous parlons à des hommes, il est tout naturel que nous leur racontions du nouveau, et que cela les attache, leur mémoire s'affaiblissant vite; mais pour Dieu, tout est également connu, faits anciens et nouveaux. « *Voici*, » dit le Psalmiste, « vous avez connu « toutes choses, les plus lointaines dans l'ave- « nir et les anciennes. » (Ps. CXXXVIII, 5.) Il n'importe donc pas qu'on lui parle d'événements antiques ou récents, pourvu qu'ils soient appropriés à notre sujet. Eh bien! de quel événement ancien le Prophète veut-il lui parler? Ecoutons : « Votre main a exterminé les na- « tions, et eux, vous les avez plantés; vous « avez affligé les peuples et vous les avez chas- « sés. » Reconnaissez-vous de quelle guerre il parle, de quelle victoire, de quels trophées, ou bien mes paroles manquent-elles encore pour vous de clarté? Je pense que déjà beaucoup d'entre vous en ont saisi le sens; néanmoins pour ceux qui l'ignorent encore, je dois en ajouter l'explication moi-même. De quels triomphes fait-il donc mention? de quels prodiges? De ceux qui eurent lieu en Egypte, de ceux qui eurent lieu dans le désert, de ceux qui eurent lieu dans la terre de promission; ou disons mieux de ceux qui eurent lieu en vertu de la promesse. Car ce ne furent point ceux qui étaient sortis d'Egypte qui parvinrent en Palestine, ils étaient tous morts dans le désert. (Nombres, XIV, 23; Héb. III, 17.) Lors donc que leurs fils et leurs petits-fils, nourris dans le désert, entrèrent en Palestine, alors, dit l'Ecriture, ils n'eurent pas besoin d'armes; mais par leurs clameurs seules ils s'emparèrent des villes; lorsqu'ils eurent passé le Jourdain, la première ville qu'ils rencontrèrent fut Jéricho: or, ils la détruisirent comme des gens en fête plutôt que comme des guerriers. (Josué, VI.) Car ils s'avancèrent ornés de leurs armes, comme on l'est, non pas dans les combats, mais dans une fête et une réjouissance publique; ils s'en étaient revêtus comme d'une parure plutôt que comme d'un moyen de sûreté; ils avaient mis aussi leurs robes sacrées, et dans cet appareil, avec les lévites marchant à la tête de l'armée, ils firent le tour des murs. C'était un spectacle admirable et surprenant, que tous ces milliers de soldats marchant en ordre et en mesure, dans un grand calme et en grande pompe, et, comme s'il n'y eût eu là personne, menant à bien toute l'entreprise avec le seul concert de leurs trompettes. Honte à ceux qui font du tumulte dans l'église! Si, en effet, au retentissement des trompettes, un si bel ordre put régner alors, quelle sera l'excuse de ceux qui, là où la voix de Dieu se fait entendre, empêchent, par le bruit qu'ils font, qu'on puisse entendre distinctement ses paroles? Mais, direz-vous, pourquoi n'a-t-il pas mentionné ceux qui étaient sortis d'Egypte? Parce que tous étaient morts, tous avaient été punis. Et pourquoi tous périrent-ils? Parce qu'ils avaient grandement péché. Et dès lors Dieu concertait un autre plan, c'était que ceux qui devaient entrer en possession de la Palestine n'auraient point été spectateurs des vices de l'Egypte, de la superstition, de tous les genres d'impiété, et qu'ils n'auraient personne à l'école de qui ils pussent apprendre une telle perversité. Car leurs pères étaient si infatués, si esclaves des coutumes égyptiennes, que même, après tant de miracles et au milieu du désert, ils n'avaient pas entièrement effacé en eux les restes de leurs erreurs. Supposez qu'après avoir été à l'école des Egyptiens, ils fussent allés à celle, encore pire, des Chananéens, et jugez à quel degré d'impiété ils seraient descendus. C'est pourquoi Dieu retint dans le désert ceux qui y étaient nés jusqu'à ce que leurs enfants fussent parvenus à l'âge d'hommes.

4. Et je ne parle pas ici d'après moi-même, mais je puis vous montrer dans l'Ecriture les preuves de ce que je dis. En effet, Dieu reproche aux Hébreux, par la bouche d'Ezéchiel, que les ayant conduits dans le désert et leur ayant beaucoup parlé, il n'en était pas écouté. Mais pourquoi leur ordonna-t-il de prendre leurs armes en marchant contre Jéricho? Car la chose eût été plus étonnante s'ils y fussent allés sans armes. Eh bien! s'il leur ordonne ainsi de faire une action purement humaine et de s'adjoindre un secours matériel, c'est principalement pour se mettre au niveau de leur faiblesse. Car que pouvait cet appareil d'armes pour détruire des murailles? Que pouvait aussi le son des trompettes? S'ils eussent eu des hommes à combattre, on aurait pu fonder quelque espoir sur des armes, mais si les murailles devaient tomber, à quoi leur ser-

vait d'être revêtus de leurs armes? Et du temps de Gédéon, les guerriers qui furent pris étaient égaux à ceux qui ne le furent pas, car ils étaient tous en évidence [1]. (Juges, VII.) Pourquoi donc tout cela arrive-t-il ainsi ? Pour que ceux qui reçoivent ces ordres soient amenés à croire. En effet, notre âme vivant avec notre corps, et ne voyant jamais rien d'immatériel, est en admiration devant les objets sensibles, et elle a besoin d'être conduite par les choses visibles aux choses intelligibles. C'est pour cela que les prophètes, en parlant de Dieu, ont été obligés d'emprunter des termes désignant les diverses parties du corps humain, non pas qu'ils voulussent assimiler à nos organes cette nature incorruptible, mais c'était pour enseigner, au moyen de choses humaines, des dogmes surhumains, à cette âme qui vit associée à une nature matérielle. Ainsi, comme l'action même de Dieu est quelque chose d'intelligible, pour que les hommes d'alors n'y fussent pas incrédules, Dieu y met quelque chose de sensible. S'il eût dit : En sept jours la ville sera détruite sans que vous bougiez, sans que vous fassiez rien, peut-être plusieurs n'y auraient pas cru. Au lieu de cela, il leur donne les ordres que nous avons vus, comme pour servir de soutien à leur pensée humaine. Et afin que vous ne supposiez pas que ceci est une pure conjecture, je veux vous raconter une antique histoire qui donnera du crédit à mes paroles. Il y avait un certain syrien qui s'appelait Naaman. Il avait été atteint de la lèpre et était honteux de son mal ; comme il courait aussi un grand danger, il vient en Palestine (car il faut que j'abrége) pour obtenir du prophète la délivrance de son mal. Il arrive donc, et se tenant à la porte de l'homme de Dieu, il appelait celui qui devait le guérir. Le prophète entendit, mais il ne sortit pas, il envoya des gens à Naaman pour lui ordonner de se plonger dans le Jourdain. Comme l'ordonnance était toute simple, très-facile à saisir, et qu'elle n'exigeait pas une intelligence bien profonde, Naaman n'y crut point. Au lieu de cela, que dit-il ? « Je « me disais : il sortira de chez lui, il mettra « sa main sur moi, il invoquera son Dieu et il « guérira la lèpre. » (IV Rois, V, 11.) Vous voyez cet esprit, comme il avait besoin d'une figure sensible. Ne point croire qu'il suffisait de l'ordonnance du médecin, mais qu'il fallait encore l'attouchement de la main, cela tenait à l'état de maladie de celui qui se faisait soigner. Eh bien ! ceci nous donne la clef de bien d'autres choses. C'est pour cela que Jésus ne guérit pas toujours par la parole, mais aussi avec la main. En effet, il mit son doigt sur la bouche et sur la langue du muet ; d'autres fois, c'est par la parole seule, d'autres fois par sa volonté qu'il fait tout, lorsqu'il s'agit de guérir ceux qui viennent à lui. (Marc, VII, 33.)

Et pourquoi cette conduite ? C'est par égard pour la faiblesse de ceux qui viennent le trouver. La preuve en est qu'il donnait des éloges à ceux qui n'avaient pas besoin de ces sortes de signes. « En vérité je vous le dis, que même en « Israël je n'ai pas trouvé une aussi grande « foi (Matth. VIII, 10); » parole qu'il prononce, parce que le centenier ne l'avait pas fait venir chez lui, mais avait dit que son ordre suffisait. Aussi, à l'égard du roi Ezéchias, il n'y a rien de tel, mais seulement une prédiction, à laquelle n'était ajouté aucun signe humain ; et pour cette raison aussi, sous le monarque qui s'enflamma de jalousie à propos de son épouse, l'ordre donné avait quelque chose de plus matériel. Et si vous voulez prendre ceci dans le sens ananogique, « Car toutes choses, » dit l'Apôtre, « leur arrivaient par figure; et elles « ont été écrites pour l'instruction de nous « autres, qui sommes venus à la fin des siè- « cles (I Cor. X, 11) ; » songez aux docteurs les plus excellents de l'Eglise, qui en guise de trompette se servent de la parole pour renverser les murailles de nos adversaires, songez aux peuples qui sont revêtus de toutes les « armes » de Jésus. Ce nombre de sept jours abolit d'avance pour nous le sabbat. Car ces sortes de commandements de la loi n'ont pas été donnés d'une manière essentielle. Aussi l'Ecriture dit-elle au sujet des sacrifices : « Qui « est-ce qui a exigé ces choses de vos mains? » (Isaïe, I, 12.) Et autre part : « Est-ce que les « prières et les viandes sacrées effacent les pé- « chés ? » (Jér. XI, 15.) Et encore : « Est-ce que « vous m'avez offert des victimes et des sacri- « fices dans le désert pendant quarante ans ? » (Amos, V, 25.) Et ceci : « Pourquoi m'apportes- « tu de l'encens de Saba, et du cinnamome « d'un pays lointain ? » (Jér. VI, 20.) Et dans un autre endroit : « Vous n'avez pas voulu de sa- « crifice ni d'offrande. » (Ps. XXXIX, 7.) Et encore : « Dieu veut-il d'autres holocaustes et « d'autres sacrifices, que notre obéissance en-

[1] Cet endroit est très-obscur, et l'éditeur bénédictin avoue ne pas le comprendre.

« vers lui? » (I Rois, xv, 22.) Et ailleurs : « Si « vous aviez voulu un sacrifice, je vous en au- « rais offert. » (Ps. L, 18.) Puis encore : « L'o- « béissance vaut mieux que le sacrifice. » (I Rois, xv, 22.) Elle dit aussi, rejetant les fêtes : « Je hais, je repousse vos fêtes. Eloigne de moi « le son de tes chants, et je n'entendrai pas les cantiques de tes harpes. » (Amos, v, 21, 23.) Puis ailleurs : « Je ne puis souffrir vos jours « de fête, et mon âme hait votre jeûne et votre « repos. » (Isaïe, I, 13, 14.) Et plus loin : « Ce « n'est pas là le jeûne que j'ai choisi. » (Isaïe, LVIII, 5.) Ezéchiel aussi disait : « Je vous don- « nerai des préceptes qui ne seront pas bons, « et dans lesquels vous ne trouverez pas la « vie. » (Ezéch. xx, 25.) Ainsi le sabbat même est ici aboli. Mais pourquoi l'Ecriture dit-elle : « Qui est-ce qui a exigé ces choses de vos « mains? » Je vous laisse cette solution à trouver : or vous serez capables de trouver les choses de ce genre, si vous offrez l'exemple d'une vie pure.

5. Si en effet Dieu appela le centurion Corneille à la connaissance de ses mystères à cause d'une vie vertueuse (Act. x, 4), s'il les fit connaître aussi à l'eunuque, parce qu'il lisait assidûment (Act. VIII, 27 et suiv.), à bien plus forte raison augmentera-t-il la clarté de votre science, à vous qui jouissez déjà de la foi, et qui avez offert l'exemple d'une conduite régulière. Car de même qu'une vie impure empêche la connaissance de ces mystères (comme le dit saint Paul : « Je n'ai pu vous parler « comme à des hommes spirituels, parce qu'il « y a parmi vous des dissensions et des jalou- « sies (I Cor. III, 1, 3); » et Isaïe : « Ils désire- « ront connaître mes voies, comme un peuple « qui aurait pratiqué la justice (Is., LVIII, 2); » de même une vie pure nous conduit à cette connaissance, et aussi le zèle que nous avons pour la chercher. En effet l'Ecriture nous dit : « Cherchez, et vous trouverez. » (Luc, XI, 9.) C'est ce que nous montre encore la parabole de cet homme qui demande des pains à son ami déjà endormi. (Ibid. 5, 8.) C'est encore pour cette raison que Salomon, ayant demandé les dons spirituels, reçut en outre ce qu'il n'avait pas demandé. (III Rois, III, 11.) Ainsi, quand vous aurez pour vous et la persévérance, et la demande spirituelle, et une vie pure, songez quelle facilité vous aurez pour obtenir, puisque la persévérance toute seule y a réussi. Car l'Ecriture ajoute : « Je vous le dis, quand « même il ne lui donnerait pas eu égard à leur « amitié, il lui donnera du moins à cause de « son opiniâtreté. » (Luc, XI, 8.) Mais revenons à notre texte.

« L'œuvre que vous avez opérée en leurs « jours, dans des jours anciens. Votre main a « exterminé les nations, et eux, vous les avez « plantés. » Voyez avec quelle propriété le prophète emploie cette expression. Vous n'avez pas, veut-il dire, arrêté les événements d'alors à la victoire des uns et à la défaite des autres; non, tout a marché plus avant : et pourtant, dans le principe, les conditions de la lutte n'étaient pas égales. Les uns voulaient rester maîtres chez eux, les autres étaient des nouveaux-venus; néanmoins il se fit un tel changement, que les premiers furent radicalement extirpés du sol, et que les derniers y devinrent citoyens et habitants. C'est pourquoi le Prophète dit en parlant de ceux-là : « Votre main « a exterminé les nations »; et en parlant des Juifs : « Elle les a plantés. » Par le mot « main » il désigne la puissance de Dieu. Or si Dieu a voulu que ceux qui arrivaient du dehors, qui n'avaient ni ville ni maison, ni aucun endroit pour se mettre en sûreté ou s'arrêter, devinssent en si peu de temps plus puissants que les habitants mêmes du pays, à bien plus forte raison ne nous abandonnera-t-il pas, l'Ecriture nous le dit, nous qui avons été chassés de l'héritage de nos pères. Et que veut dire ce mot : « Vous les avez plantés? » Cela signifie : vous les avez fixés. En effet ce qui a été planté devient stable et fixe. Eh! quoi? n'ont-ils pas émigré? demandera-t-on. N'ont-ils pas été chassés en des lieux étrangers? Oui, ils ont été chassés, mais non par suite de la faiblesse de celui qui les avait établis; ce fut à cause de la malice de ceux qui avaient été plantés. Si les obstacles ne fussent venus de leur part, rien ne les eût empêchés de demeurer en ce séjour. « Vous avez affligé les peuples, et vous les avez « chassés. » Il y en a qui disent qu'il est ici question des Egyptiens; je pense, moi, qu'ici encore il s'agit des autres nations. Car il a fait éprouver ses châtiments à ces dernières aussi, en manifestant sa puissance de l'une et de l'autre manière, en détruisant les ennemis, et en fortifiant son peuple. « Car ce n'est pas « par leur glaive (4), » ou suivant un autre interprète, « par leur épée, qu'ils ont hérité « de cette terre. Ce n'est pas leur bras qui les « a sauvés; mais c'est votre droite, c'est votre

« bras, et la clarté de votre visage. » Un autre interprète traduit : « la lumière. Parce que vous vous êtes complu en eux. » Il est vrai qu'ils étaient tous armés lorsqu'ils triomphaient à la guerre; mais quoiqu'ils fussent armés, la victoire n'était pas l'œuvre de leurs armes, mais de Dieu qui était leur chef. Voyez-vous comme le Prophète, sous forme de prière à Dieu, nous présente un conseil, nous recommandant de tout remettre entre les mains de Dieu ? Et comment appelle-t-il cette possession un héritage, alors que ni leurs pères, ni leurs aïeuls, ni leurs bisaïeuls n'avaient été maîtres de ce pays, et avaient succombé dans d'autres circonstances? C'est que la promesse avait été faite à leurs pères. « Viens, dit l'Ecriture, dans « la terre que je te montrerai (Gen. XII, 1) ; » et plus loin : « Je te donnerai cette terre, ainsi « qu'à ta postérité. » (Gen. XIII, 15.) Et après s'être servi de ces expressions de « droite » et de « bras, » qui étaient toutes matérielles, voyez comme le Prophète continue le même langage, en ajoutant : « Et la clarté de votre « visage, » c'est-à-dire, votre assistance, votre providence. Car sa volonté, sa présence leur a suffi. Vient ensuite le motif : « Parce que vous « vous êtes complu en eux, » c'est-à-dire, parce que vous les avez aimés, parce que vous l'avez voulu. De sorte que ces événements furent un effet de la grâce de Dieu, et non des belles actions des Juifs, et qu'ils durent ces succès non pas à leur vertu personnelle, mais à la bonté divine. « C'est vous qui êtes mon « roi et mon Dieu, qui donnez vos ordres pour « le salut de Jacob. » (Ibid. 5.) Ou selon un autre interprète : « Donnez vos ordres pour le « salut de Jacob. » Et comment ces paroles arrivent-elles ici ? Par une grande liaison avec ce qui précède. Car voici ce que veut dire le Prophète : Nous sommes les descendants de ces hommes, et vous, vous êtes le même Dieu, qui avez opéré ces choses et alors et de nos jours. D'où vient donc un si grand changement? Le Dieu d'alors n'était pourtant pas autre que vous, vous êtes toujours le même.

6. Il n'est pas vrai non plus que, vous étant le même, je m'attribue, à moi, un autre Dieu, mais « C'est vous qui êtes mon roi et mon « Dieu. » Nous ne nous sommes pas soustraits à votre empire, nous n'avons pas adopté un autre chef. « Qui donnez vos ordres pour le « salut de Jacob ; » c'est-à-dire, le Dieu est le même, et ses desseins sont les mêmes. D'où vient donc un si grand changement dans les événements ? Et que veut donc dire : « Qui « donnez vos ordres ? » Cela signifie : Qui commandez, qui prescrivez que Jacob soit sauvé. Ici encore le prophète nous présente la facilité du secours, et la grandeur de la puissance ; et ce n'est point par hasard qu'il fait mention de son ancêtre : il met en avant la vertu de Jacob comme un titre, voulant par là fléchir Dieu. « C'est en vous que nous heur- « terons nos ennemis (6). » Ainsi, vous êtes le même Dieu, veut dire le prophète : vos desseins sont les mêmes ; de notre côté, c'est vous que nous reconnaissons, et nous avons fait usage des mêmes armes. Car c'est ce que signifie : « C'est en vous que nous heurterons nos enne- « mis. » Un autre interprète traduit ainsi : « Nous heurterons ceux qui nous oppriment. « Et en votre nom nous mépriserons ceux qui « s'élèvent contre nous. » Suivant un autre interprète : « Nous foulerons aux pieds. » Et pourquoi dis-je : « En vous? » veut encore dire le Prophète. C'est qu'il suffit d'invoquer seulement votre nom, pour tout accomplir avec le plus grand succès. Car il n'a pas dit : Nous les vaincrons, ou, nous l'emporterons sur eux ; mais : « Nous les mépriserons, » nous les regarderons comme rien, c'est ce que veut dire le Prophète, nous ne les craindrons pas, mais nous les poursuivrons comme s'ils n'étaient rien. C'est l'idée que rend un autre interprète par l'expression : « Nous marcherons dessus ; » il indique ainsi la victoire de vive force, l'exploit sans lutte, le combat sans crainte. « Car je n'espérerai pas en mon arc (7). » Suivant un autre interprète : « Je ne me suis pas « confié en mon arc. Et ce n'est pas mon glaive qui me sauvera. » Et pourquoi donc t'es-tu servi de ces moyens de défense ? Pourquoi t'armer, et prendre en main l'arc et l'épée ? C'est que Dieu l'a ordonné ainsi ; c'est pour cela que j'ai fait usage de ces armes, mais je me repose de tout sur lui. Voilà comme les Macchabées, fortifiés par l'inspiration d'en-haut, apprenaient à combattre les ennemis corporels, et aussi, les ennemis incorporels. Et vous, par conséquent, lorsque vous luttez contre le démon, dites-vous ceci : Ce n'est pas en mes propres armes que j'ai confiance; c'est-à-dire, ce n'est pas en ma propre force, ni en mes propres mérites, mais en la miséricorde de Dieu. C'était le langage de Daniel : « Ce n'est « pas en nous fondant sur nos propres mérites

« que nous venons jeter à vos pieds nos prières « suppliantes. » (Dan. IX, 18.) Car vous nous avez « sauvés de ceux qui nous opprimaient, et vous « avez confondu ceux qui nous haïssent. » Suivant une autre version : « Parce que vous « nous avez sauvés. » Pourquoi, veut dire ici le Prophète, parler des événements anciens, arrivés à nos ancêtres ? Nous avons nous-mêmes bien des gages de vos desseins à notre égard, nous pouvons compter de brillants trophées, et une suite de victoires admirables, extraordinaires. C'est ce qui lui fait dire : « Vous avez confondu ; » par ces mots il proclame ceci : ô Dieu ! vous ne nous avez pas simplement délivrés et arrachés à nos persécuteurs, mais vous l'avez fait en les couvrant de honte. « Nous serons loués en Dieu tout le long « du jour; et nous rendrons gloire à votre nom « dans l'éternité (9). »

6. Une autre version porte : « Nous chantons « chaque jour des hymnes à Dieu. » En effet, veut dire le Prophète, si le temps de la victoire est passé, celui des actions de grâces nous reste. Par l'expression « tout le long du jour, » il entend toute la vie. En effet, nous ne cessons, ô Dieu! de faire de vos secours le sujet de nos chants et de notre honneur. Car c'est là notre gloire, notre orgueil, c'est de cela que nous sommes fiers auprès de tous les hommes; ce n'est pas d'avoir une cité grande et admirable, ni d'être les premiers à remporter la victoire, ni de l'emporter par la force du corps; mais c'est d'avoir le vrai Dieu, voilà notre orgueil ; et, non pas seulement lorsque vous nous assistez, mais lors même que vous nous abandonnez. Car voilà ce que signifie : « Tout le « long du jour; » comme dit encore saint Paul : « Pour moi, à Dieu ne plaise que je me « glorifie, sinon dans la croix de Jésus-Christ ! » (Gal. VI, 14.) En effet, il n'y a point, non, il n'y a point d'autre gloire pareille à celle-là. C'est ce qui lui fait dire aussi : « Et non-seule- « ment cela, mais encore nous glorifions en « Dieu. » (Rom. V, 11.) C'est que nul sujet de gloire n'égale celui-là. Que personne ne tire donc vanité de ses richesses, ni d'aucune chose de cette vie, mais uniquement de ceci, d'avoir Dieu pour maître. Cela est préférable à toute liberté, cela vaut mieux que le ciel même. Car si l'on a souvent pu trouver à se vanter, devant les hommes, de servir tel ou tel personnage, songez quelle gloire il nous reviendra d'être les serviteurs de Dieu. C'est pourquoi saint Paul aussi compte cela comme un grand titre d'honneur, lorsqu'il dit : « Or, ceux qui « sont au Christ, ont crucifié leur chair (Galat. V, 24.) Ici une « pause » dans le psaume. Un autre interprète, au lieu d'y voir cette indication, traduit le mot par : Toujours. Dans l'hébreu il y a : « Sel » [1]. « Et maintenant, « vous nous avez repoussés, vous nous avez « couverts de honte. » (Ps. XLIII, 10.) Selon une autre version : « Quoique vous nous ayez « repoussés. » Suivant une autre : « Et toutefois « vous nous avez repoussés. » Suivant un autre encore : « Et après cela vous nous avez rejetés. « Et vous ne sortirez pas, ô Dieu ! pour venir « au milieu de nos puissances. » Un autre interprète traduit : « Et vous ne vous avancerez « pas au milieu de nos expéditions. » C'est qu'en effet, quand Dieu nous a repoussés, nous ne tardons pas à être couverts de honte, et en butte aux mauvais traitements de tous. Il appelle ici puissances leurs armées, parce que c'est en elles que consiste la force d'un prince, et Dieu encore ici a bien réglé les choses, de manière qu'il y ait un lien entre le gouvernant et les gouvernés. Le prince a besoin de ses sujets, ceux-ci en même temps ont besoin de leur chef, et ils se sont mutuellement d'une grande nécessité. Car afin de prévenir l'infatuation des princes, Dieu a voulu que les grands eussent fréquemment besoin des petits. Il en a disposé ainsi, même dans l'ordre matériel. Souvent un simple caillou, placé sous une colonne qui chancelle, l'empêchera de tomber, et un petit gouvernail dirige et soustrait, au danger, un vaisseau qui porte des milliers de personnes. Et que signifie : « Quoique vous « nous ayiez repoussés ? » C'est-à-dire, même après de telles souffrances, nous ne nous sommes pas séparés de vous, nous avons continué à vous glorifier, à chanter vos louanges, à mettre notre orgueil en vous. « Vous nous « avez fait retourner en arrière à la vue de nos « ennemis. Et ceux qui nous haïssent nous dé- « pouillaient à loisir. » Suivant un autre interprète : « Vous nous avez mis au-dessous de « tous nos adversaires (11). » Voyez comme il grandit leurs souffrances par ses expressions, comme il amplifie leur malheur, pour faire voir que, bien qu'ils fussent de grands pécheurs, ils avaient subi toutefois un châtiment suffisant !

7. C'est avec cette même redondance que parlèrent les jeunes hébreux dans la fournaise,

[1] Ou plutôt Selah, en caractères hébraïques סלה

alors qu'ils chantaient et qu'ils disaient : « Vous « nous avez livrés entre les mains d'ennemis « impies, acharnés, apostats, et au pouvoir « d'un roi injuste et le plus pervers de toute la « terre. » (Dan. III, 32.) Et encore : « Nous « avons été rendus plus petits que toutes les « nations, et nous sommes humiliés entre « tous sur la terre. » (Ibid. 37.) Le Psalmiste énonce la même idée, et ce qu'il dit revient à ceci : Nous sommes devenus vils entre tous, parce que vous nous avez retiré votre Providence ; et nos malheurs ne se sont pas arrêtés là ; nous sommes devenus la pâture de nos ennemis, qui nous ont déchirés suivant leur caprice. Car c'est le sens de ces mots : « Ils « nous dépouillaient à loisir, » c'est-à-dire sans que personne les en empêchât. « Vous nous « avez livrés comme des brebis destinées à être « mangées et vous nous avez dispersés parmi « les nations (12). » Une autre version donne : « Vous nous avez vannés. » Que veut dire : « Comme des brebis destinées à être man- « gées ? » Cela signifie : Parce que vous nous avez rendus très-faciles à saisir, et que vous avez montré notre peu de valeur. Car il y a aussi des brebis destinées à être conservées, ce sont celles qui sont propres à reproduire l'espèce ; mais les autres, soit par vieillesse, soit par stérilité, ne sont bonnes qu'à être mangées. Mais ce qui était encore plus affligeant, c'était d'avoir été dispersés parmi les nations ; cela était pour eux plus insupportable que tout le reste, parce que chez ces peuples ils ne pouvaient observer exactement la loi, et qu'ils étaient déshérités de leurs usages paternels. Et ce n'est pas chez une seule nation, mais partout, vous donne à entendre le Prophète, et nous ne sommes plus préparés qu'à une chose, à subir de mauvais traitements ; quant à nous venger ou à lever nos bras contre ces hommes, nous ne le pouvons même pas. C'est là le sens de cette comparaison prise des brebis. « Vous avez cédé votre peuple pour « rien (13). » Ou suivant une autre version : « Pour une rétribution peu considérable. » Et une autre : « Sans rétribution considérable. Et « il n'y a point eu de somme importante payée « lors de notre échange. » Un autre interprète traduit : « Et vous ne les avez pas mis à un prix « élevé. » Dans tous les cas voici le sens ; car le texte paraît ici fort obscur, mais prêtez attention, afin de chanter ce verset avec intelligence. Que signifie-t-il donc ? Il exprime l'abjection et la nullité où ils étaient tombés. Vous nous avez abandonnés comme si nous n'avions aucune valeur, comme des gens vils et méprisables. Et le Psalmiste parle ainsi d'après les habitudes humaines. Car c'est la coutume parmi nous, de donner, même pour rien, ce qui n'a aucun prix, aucune valeur ; mais les choses dont nous faisons grand cas, si nous les vendons, ce n'est que fort cher ; quant aux objets auxquels nous n'attachons pas beaucoup de prix, nous en faisons encore cadeau. Ainsi, les serviteurs infidèles, on les vend pour la moitié de leur prix, et d'autres fois on les cède pour rien. Et si la cession à bas prix prouve le peu de valeur de l'objet vendu, à plus forte raison, lorsqu'on n'en demande même aucun prix, lorsqu'on le cède pour rien. C'est donc comme si le Psalmiste disait : Semblable à un homme qui se déferait de ce qui lui appartient et qui n'en demanderait nul prix, ainsi vous nous avez abandonnés comme si nous étions sans valeur, vous nous avez grandement méprisés. C'est encore le sens des paroles qui suivent : « Et il n'y a pas eu de somme « importante payée lors de notre échange ; » c'est-à-dire, quand nous avons été achetés. C'est pourquoi une autre version porte : « Lors de notre estimation ; » ce qui signifie, de notre vente. Car le paiement est un échange ; il arrive maintes fois que lorsque nous donnons un serviteur, nous recevons de l'argent ou de l'or.

14. « Vous avez fait de nous l'objet des « insultes de nos voisins, la moquerie et la « risée de ceux qui nous entourent. » Suivant une autre traduction : « le jouet de ceux qui « nous entourent. »

15. « Vous avez fait de nous la fable des « nations. » Ce châtiment est pénible, intolérable, surtout de se voir injurié par des impies, d'avoir à endurer ce traitement de la part d'ennemis, d'avoir tout autour de soi des gens qui vous insultent, d'être environné de tous côtés par ceux qui vous outragent. Et que veut dire être la fable ? C'est être le texte de leurs récits, l'objet de leurs affronts. Oui, car ceux qui les entouraient étaient des gens tarés, sans cœur, qui non contents de ne pas les plaindre, les accablaient d'outrages, et c'est là ce qui était le plus cuisant pour les Juifs. Je crois que le Prophète veut parler ici des Arabes, un des peuples qui habitaient dans le voisinage. « Vous avez fait de nous l'objet de mou-

« vements de tête parmi les peuples. » Un autre traducteur dit : « Tu nous as fait émigrer à « travers les peuples. » Il y a dans l'hébreu : *Manoud.* Ainsi, ou bien cela signifie : Tu nous as fait passer d'un lieu dans un autre, ou bien le Prophète veut indiquer par cette image du mouvement de tête l'arrogance que donne la joie.

16. « Pendant tout le jour ma confusion est « devant mes yeux. » Suivant une autre version : « Mon déshonneur. Et la honte de mon « visage m'a couvert. »

17. « A la voix de celui qui m'insultait et « parlait contre moi. » Suivant un autre interprète : « Et me diffamait à l'aspect de mon en« nemi et persécuteur. » Cela était pour eux plus cuisant que les supplices. Car comme ils obtenaient toujours et continuellement des succès, et triomphaient de leurs ennemis, toutes les bouches s'ouvrirent, alors qu'ils furent tombés, qu'ils eurent été renversés à terre, et qu'ils ne pouvaient pas même relever la tête, mais qu'ils souffraient des mauvais traitements continuels.

18. « Tout cela est venu fondre sur nous, et « nous ne vous avons pas oublié, et nous n'a« vons pas péché contre votre testament. » Suivant une autre version : « Et nous n'avons « pas trompé votre alliance. » Le Prophète veut dire : Nous avons marché dans une voie opposée à celle des autres. Car ils ont été renversés même avant leurs maux ; et nous, même après nos maux, nous sommes restés fermes, et l'âme inébranlable. Ce qu'ils disent pour donner bon espoir à ceux qui sont avec eux. Aussi, voilà pourquoi, tandis que Daniel et les trois enfants s'écrient : « Nous avons péché, « nous avons prévariqué (Dan. III, 29), » les nôtres disent : « Nous n'avons pas péché contre « votre testament, » pour relever le courage de leurs compagnons d'armes. Car, veut dire le Prophète, si nous avons souffert les plus grands maux, si nous sommes les descendants de ceux qui ont reçu de si grands bienfaits, et si dans nos malheurs nous n'avons point faibli, nous devons espérer une délivrance signalée.

8. Je vous répète donc ce que je vous disais en commençant, que sous la forme d'une prière ils préparent les courages de leurs compagnons, comme s'ils leur disaient ; Pourquoi avez-vous désespéré de votre salut? Nous avons Dieu à notre tête ; même si nous avons commis quelque faute, nous avons subi un châtiment suffisant ; nous sommes demeurés généreusement fermes dans les épreuves ; nous avons pour guide Celui qui conduit toujours même les pécheurs : ainsi nous devons sous tous les rapports nous attendre à une heureuse issue. Et que signifie : « Nous n'avons point péché « contre votre testament? » Cela veut dire : Nous n'avons point failli contre ce qui nous avait été confié, mais nous l'avons gardé avec soin. En effet, c'est la plus grande des injustices, de transgresser cette loi qui nous protége, qui ne permet pas même que nous soyons lésés par le prochain, et qui empêche le vice ; c'est la plus grande des injustices de se montrer ingrat envers une loi qui nous procure de tels biens.

19. « Et notre cœur n'a point reculé. » Autre traduction : « Ne s'est point retiré. Et vous « n'avez pas écarté nos sentiers de votre voie. » Autre version : « Et les choses qui nous diri« gent n'ont point été détournées. » Ou encore suivant un autre : « Et notre cœur ne s'est « point retourné en arrière, et nos pas n'ont « point dévié. » Ce qu'il a dit précédemment, il le redit ici, qu'au milieu d'une telle tempête de maux, ils n'ont pas été le moins du monde agités. Et il exprime fort bien cette idée. Car de même que la loi nous conduit en avant, de même la transgression de la loi nous fait reculer ; et comme la loi nous fait marcher dans le droit chemin, ainsi la transgression de la loi détourne l'homme en des régions désertes et impraticables. C'est donc la loi qu'il appelle ici une route. Quant à ces mots : « Vous avez « écarté, » ou, selon d'autres interprètes : « Et les choses qui nous dirigent n'ont point « été détournées de votre voie ; » le texte hébreu porte : « Ouathet aschourenou meni orach ; » et si l'on veut traduire avec les Septante, et non suivant les autres, par : « Vous avez écarté nos « sentiers de la voie, » cela signifie alors : Vous nous avez exilés de votre temple, et vous nous avez fait habiter la terre étrangère ; ce qui ne leur permettait pas d'accomplir les cérémonies du culte.

20. « Car vous nous avez humiliés dans le « lieu de l'affliction. » Autre version : « Dans « un lieu inhabitable ; » ou encore : « Dans le « séjour des sirènes. Et l'ombre de la mort « nous a couverts. » Un autre interprète traduit : « Vous nous avez murés. » Ceci me paraît se rattacher à ce qu'ils disent plus haut

en racontant leurs maux : « La honte de mon « visage m'a couvert, à la voix de celui « qui m'insultait et parlait contre moi : Car « vous nous avez humiliés. »

Si toutefois on veut le faire rapporter à : « Vous avez écarté nos sentiers de votre voie, » cela offre encore une suite avec l'idée dont nous parlions tout à l'heure. En effet, cela fait voir comment il les a repoussés de leurs sentiers, c'est-à-dire de leurs usages et de leurs lois, pour les mener dans des lieux déserts, et les abandonner au milieu de leurs ennemis. Car c'est le sens de : « L'ombre de la mort nous « a couverts; » le Psalmiste entend par là les dangers qui causent la mort, les dangers dont le trépas est voisin, de même que l'Ecriture les appelle les angoisses de la mort et les portes de l'enfer. Et il représente ici ce que les maux ont d'inévitable sous la figure de l'ombre et d'une chose qui nous couvre, pour exprimer qu'on ne saurait y trouver aucune délivrance ni le moindre relâche. « Si nous avons oublié « le nom de notre Dieu, et si nous avons tendu « nos mains vers un Dieu étranger (21). Dieu « ne recherchera-t-il pas ces crimes? Car il « connaît les secrets des cœurs (22). » C'est le fait de serviteurs fidèles, lorsqu'ils éprouvent de mauvais traitements, de continuer à servir leur maître; ce sont là les enseignements de la sagesse. Et ici, nos héros apprennent en outre à ceux qui écoutent leurs discours, à ne point feindre, mais à servir Dieu de tout cœur. « Car Dieu, est-il dit, connaît les secrets de « l'âme. » Et ils parlent ainsi pour les effrayer, afin qu'ils n'aient aucune pensée qui soit indigne de Dieu. Voyez encore quel grand surcroît de vertu, car le Prophète ajoute : « Car, « à cause de vous, nous souffrons la mort tout « le jour, nous avons été considérés comme « des brebis destinées à être égorgées. » C'est que s'il est grand de demeurer dans le service de Dieu et de ne pas lui échapper pour passer à un autre, il est encore bien plus grand, de lui conserver un tel amour quand nous sommes continuellement menacés de la mort, et exposés à des dangers de tous les jours. Et songez quel haut degré de sagesse il y a en cela, puisque c'est celui que possède saint Paul, énumérant dans son épître aux Romains (Rom. VIII, 36), tout ce déluge de périls auquel l'Apôtre fut exposé. Ainsi, quelles couronnes ne méritèrent pas les Macchabées qui, sous l'ancienne loi, nous apparaissent comme ayant d'avance atteint la mesure des luttes soutenues sous la loi nouvelle? Car ce que dit saint Paul : « Je meurs tous les jours (I Cor. XV, 31), » les Macchabées le font aussi, non pas en réalité, non pas en effet, mais en intention. Et pourquoi le psaume porte-t-il : « A cause de « vous? » C'est-à-dire, il nous était loisible de passer à l'ennemi, d'abandonner les usages de nos ancêtres, et de vivre en sûreté; mais nous préférons endurer de mauvais traitements, et garder les mœurs de nos pères, plutôt que de jouir de la paix après être déchus de ces mêmes mœurs. « Nous avons été considérés comme des « brebis destinées à être égorgées. » Telle est, veut dire le Psalmiste, la facilité avec laquelle on nous détruit. Et par là il fait voir en outre leur douceur. Et malgré cela, quoique étant pour eux une proie si facile, nous demeurons avec notre âme inébranlable. Ici nous devons en outre admirer la puissance de Dieu, de ce que ces hommes exposés à la merci de leurs ennemis comme des brebis destinées à être égorgées, il les a conservés, et de ce qu'il n'a pas laissé tomber victimes de la mort ces hommes qui souffraient la mort tous les jours. « Levez-vous; pourquoi sommeillez-vous, Sei- « gneur (23) ? » Une autre version porte : « Pourquoi êtes-vous endormi ? » Une autre : « Réveillez-vous. » Et une autre : « Eveillez- « vous, levez-vous, et ne nous repoussez pas « jusqu'à la fin. Pourquoi détournez-vous votre « visage (24)? » Et suivant un autre interprète : « Pourquoi cachez-vous votre visage? « Oubliez-vous notre dénuement et notre tri- « bulation ? » Suivant une autre version : « Notre état misérable? » Dans tous les cas, c'est comme s'il y avait : vous pouvez mettre un terme à nos maux; car ce n'est pas par votre impuissance que tout cela arrive, mais par votre permission. Le Psalmiste appelle ici sommeil l'absence d'action de la part de Dieu, il appelle réveil le châtiment, et visage, sa protection, sa providence, sa sollicitude, son secours.

9. « Pourquoi oubliez-vous notre dénue- « ment? » Voyez encore une fois la sagesse du Prophète. Il ne dit pas : nos belles actions; il ne dit pas : notre cœur inébranlable; il ne dit pas : notre âme à l'épreuve des tentations. On met tout cela en avant quand on cherche à se justifier; mais quand on demande assistance, on tire ses arguments de salut de la condamnation que l'on a subie. C'est, dit-il, parce

qu'ils ont été punis, c'est parce qu'ils ont souffert les derniers châtiments.

Saint Paul tient souvent ce langage, et d'autres prophètes aussi. Et ces derniers parlaient de la sorte, quoique ne sachant encore rien de l'enfer, ni du royaume du ciel, sans avoir été instruits à voir tout cela d'une âme élevée, et ils supportaient tout avec résignation : « Car « notre âme a été abaissée dans la poussière ; « notre ventre a été appliqué contre terre (25). » En effet, comme il a dit : « Vous oubliez notre « dénuement, » ce qui signifie notre affliction; il insiste ensuite sur cette affliction. Et voici à quoi revient ce qu'il en dit : nous sommes perdus, nous sommes enfouis, notre état n'est en rien meilleur que celui des morts. Et l'on peut bien dire avec raison de ceux qui sont attachés aux choses de ce monde, que leur âme est abaissée dans la poussière, et de ceux qui sont esclaves de leur ventre, que leur ventre est appliqué contre terre.

En effet, celui qui est enchaîné par l'amour, qui est en admiration devant de la boue, et qui asservit à cette cendre la faculté incorporelle qui existe en lui, cet homme, on peut le dire à juste titre, est dans l'état dont nous parlons. Qu'est en effet la beauté du corps, sinon de la poussière, de la boue, ou plutôt, quelque chose de plus hideux encore ? Si vous ne me croyez pas, allez fouiller les sépultures humaines, et vous verrez cette boue et cette poussière. Car une fois que l'enveloppe corporelle est destituée de la vie présente, alors cette enveloppe apparaît ce qu'elle est : que dis-je ? cela lui arrive même avant la mort. En effet, quand la vieillesse sera venue, ou que la maladie l'aura frappée, vous verrez alors quelle sera son apparence ; car elle n'est que boue ; seulement Dieu, en sage créateur, a fait sortir d'une matière si vile une beauté inexprimable, et cela, non pour vous porter à la fornication, mais afin de vous offrir une preuve de sa sagesse. N'outragez donc pas l'artisan, en faisant de l'œuvre de sa sagesse, l'objet de votre impureté et de votre débauche. Que votre admiration pour la beauté n'aille que jusqu'à rendre gloire à l'artisan ; ne la poussez pas plus avant, vous exciteriez la passion. L'ouvrage est beau : il faut donc adorer l'ouvrier, et non pas lui faire outrage. Si un homme, dites-moi, allait s'emparer de la statue en or de quelqu'un, de l'image de quelque prince, et la souillait de bourbe et d'autres immondices, n'en serait-il pas puni avec la dernière rigueur? Et si une telle irrévérence à l'égard des hommes mérite un si grand châtiment, que devra subir celui qui déshonore de même l'œuvre de Dieu, et surtout lorsqu'ayant une femme il mènera une pareille conduite ? Car ne me parlez pas des désirs de la nature. Le mariage a été accordé aux hommes, pour les empêcher de franchir les limites de la société conjugale. Considérez quel châtiment vous mériteriez. Dieu a pourvu à votre repos et à votre honneur, en sorte que vous puissiez satisfaire cette rage de la nature au moyen de votre femme, et le faire sans danger, à l'abri de toute ignominie. Et vous allez, de gaîté de cœur, outrager celui qui est pour vous si prévoyant ? Car dites-moi, s'il n'eût pas voulu instituer le mariage, quels tourments, quels supplices n'auriez-vous pas eu à endurer ? Ainsi, vous devez remercier et glorifier Dieu de vous avoir retranché la majeure partie de vos peines, en imaginant un adoucissement admirable ; et au lieu de cela, vous l'outragez avec ingratitude, avec impudence, vous transgressez les limites qu'il a posées, et vous avilissez votre propre honneur. N'entendez-vous pas saint Paul vous disant dans ce moment même, et criant au milieu de tous : « Fuyez la « fornication ? » (I Cor. VI, 18.) Que dis-je ? N'entendez-vous pas Jésus-Christ inspirant l'âme de l'apôtre ? Pourquoi étudiez-vous une beauté étrangère ? pourquoi scruter ce visage qui ne vous appartient pas ? pourquoi courir au travers des précipices ? pourquoi vous jeter dans les filets ? Mettez un rempart à vos yeux, une fortification à vos regards, imposez une loi à votre vue. Ecoutez Jésus-Christ qui vous menace, et qui juge vos regards déréglés à l'égal de l'adultère. » (Matth. V, 28.) De quelle utilité est le plaisir, lorsqu'il engendre un ver rongeur, une crainte perpétuelle ? lorsqu'il devient pour celui qui en a joui la source d'un châtiment éternel ? Combien ne vaut-il pas mieux, après avoir, pendant un temps bien court supporté la violence de nos propres pensées, être pour toujours dans le calme, plutôt qu'après avoir fait des concessions, bien courtes aussi, à nos désirs insensés, en être éternellement puni ? « Non, mes enfants, ne faites pas « ainsi : les choses que j'entends dire de vous « ne sont pas bonnes. » (I Rois, II, 24.) Je sais bien quels sont ceux à qui ce discours s'adresse, il ne s'adresse pas à tous ; mais là où il trouve

une blessure, il applique son remède. Pourquoi outragez-vous le mariage ? pourquoi violez-vous la société conjugale ? pourquoi blessez-vous votre propre chair ? pourquoi avilissez-vous votre propre honneur ? Sapez cette passion, extirpez cette mollesse. » (I Cor. VI, 15.) Car la mollesse et l'ivresse sont les sources de la fornication. Si vous ne faites du repos l'usage qu'il faut, il vous amènera l'affliction. Ecoutez ce qui arriva aux Juifs qui avaient forniqué, qui n'avaient pas participé au corps de Jésus-Christ, qui n'avaient pas profité du banquet spirituel. « Ne forniquons « pas, » dit l'Apôtre, « comme certains d'entre « eux forniquèrent, et périrent en un seul jour « au nombre de vingt-trois mille. » (I Cor. X, 8.) « Levez vous, Seigneur, secourez-nous, et « rachetez-nous à cause de votre nom (26). » Suivant une autre traduction : « Soyez-là pour « nous défendre, et délivrez-nous à cause de « votre miséricorde. » Voyez comment nos héros terminèrent leurs discours ; après leur mille et mille exploits, quels motifs croient-ils devoir invoquer pour leur salut ? La miséricorde, la bonté de Dieu ; c'est aussi à cause de son nom. Et que signifie : « à cause de votre « nom ? » Afin que ce nom ne soit point profané. Et il dit souvent lui-même : « Je le fais « à cause de mon nom. » Vous avez vu tout à l'heure l'humilité, la contrition de leurs cœurs ? Et quels sont les motifs qu'ils croient devoir invoquer pour leur salut ? La bonté de Dieu, sa miséricorde : comme les gens qui sont au dépourvu de belles actions, qui n'ont aucun titre à faire valoir pour leur salut, et quoiqu'ils fussent décorés de tant de fatigues et de dangers, ils rapportaient tout à Dieu. Imitons-les donc nous aussi, qui vivons sous la loi de la grâce, et renvoyons la gloire à Dieu, à qui elle appartient dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. E. MALVOISIN.

EXPLICATION DU PSAUME XLIV.

CHANT TRIOMPHANT POUR LES FLEURS DES FILS DE CORÉ. — SUIVANT UN AUTRE : A L'AUTEUR DE LA VICTOIRE AU SUJET DES LIS DES FILS DE CORÉ. AU LIEU DE LIS, LE TEXTE HÉBREU DIT : AL SOSANIM, CANTIQUE D'INTELLIGENCE POUR LE BIEN-AIMÉ. — D'APRÈS UN AUTRE : CHANT D'AMITIÉ DU SAVANT. — D'APRÈS UN AUTRE : EN HÉBREU, IDITHOTH. — LES SEPTANTE DISENT : « POUR LA FIN, POUR « CEUX QUI SERONT CHANGÉS, INTELLIGENCE AUX FILS DE CORÉ, CHANT POUR LE BIEN-AIMÉ. MON « CŒUR A BONNE PAROLE. — SUIVANT UN AUTRE : S'EST ÉCHAPPÉ. — SUIVANT UN AUTRE : MON « CŒUR A ÉTÉ REMUÉ PAR UNE BONNE PAROLE. »

—

ANALYSE.

1. Les juifs et les païens confondus par l'Ancien Testament. — Différence des prophètes et des devins profanes.
2. Explication de la parole d'Isaïe : *Il n'avait pas de beauté.*
3. Miracles de l'Esprit-Saint : ses dons divers. — Différence du langage des Prophètes et de celui des Evangélistes.
4. Deux langages, suivant que le Prophète considère la divinité en elle-même, ou comme incarnée. — Malédiction assumée par le Christ.
5. Figures, expressions de condescendance.
6. Union de la douceur et de la vérité : Exemple de Moïse et de David.
7. Comment le Prophète s'y prend pour atténuer la grossièreté nécessaire de son langage.
8. Diversité de méthode chez les Evangélistes : accord, quant au but.
9. Que la curiosité humaine serait mieux employée à l'enquête sur soi-même qu'à des questions téméraires touchant les desseins de Dieu. — De l'onction en Jésus-Christ.
10. Gloire de l'épouse.
11. Signification mystique de ce passage.
12. Bonheur de la vierge , même ici-bas.
13. Royauté des apôtres : actions de grâces.

1. Je voudrais voir dans cette assemblée tous les Juifs et tous les païens, et recevoir de la main des Juifs le saint livre où je dois lire ce psaume. En effet, vous n'ignorez pas sans doute que devant les tribunaux et partout, les témoignages les moins suspects sont ceux qui sont rendus par des ennemis. Or l'Ancien Testament nous fournit aujourd'hui un témoignage propre à confondre païens et juifs : les Juifs qui le lisent sans le comprendre : les païens qui nous voient emprunter nos livres à nos ennemis. Comment prétendre après cela, que nous les avons fabriqués, quand nous tenons d'autrui, et de ceux-là mêmes qui ont crucifié le Christ, les livres qui proclament sa puissance. Mais en leur absence comme en leur présence, remplissons notre tâche, et arrivons à l'interprétation. C'est au Christ qu'est dédié ce psaume; de là ces titres: « Pour le bien-aimé, « pour ceux qui seront changés. » En effet, le Christ a opéré un grand changement en nous, une grande révolution . un grand bouleversement dans le monde. C'est à ce changement que Paul faisait allusion, en disant : « Si quel- « qu'un est en Jésus-Christ, il est une créature « nouvelle. » (II Cor. v, 17.) Voilà pourquoi le Psalmiste ne dit pas tout d'abord : mon cœur a dit. Comme ces paroles n'avaient rien d'humain, qu'il allait être question de choses célestes et spirituelles, non point inventées par

l'homme mais inspirées par la divinité il emploie le mot de Renvoi pour exprimer cela. C'est là en effet un accident involontaire, à la différence de la parole humaine qu'on profère, qu'on articule, ou qu'on retient à sa fantaisie. Voulant donc montrer que les paroles dont il s'agit ne proviennent point d'un effort humain, mais de l'ébranlement produit par l'inspiration divine, il applique ce mot de Renvoi à la prophétie. Si l'odeur exhalée par notre bouche participe à la qualité des aliments que nous avons mangés, on peut en dire autant de l'enseignement spirituel. Telle nourriture, telle odeur. Voyez comment un autre prophète exprime par une image sensible cette opération intérieure: il mange un livre, et il le mange avec délices: « Et il fut dans ma bouche, » dit-il, « comme « un miel agréable. » Ainsi, ceux qui recevaient la grâce de l'Esprit, en exhalaient l'odeur. Il ne s'agit pas ici de ce renvoi que produisent les aliments, ni de rien de sensible. Ecoutez plutôt de quel genre est l'odeur, et d'où elle sort. Ce n'est pas de l'estomac, qui reçoit les aliments, c'est du cœur. « Mon cœur a eu un « renvoi. » Et l'odeur qui en sort, quelle est-elle? ni celle d'un mets, ni celle d'un breuvage, mais celle que peut laisser un pareil festin, à savoir une bonne parole, une parole au sujet du Fils unique, de ce qu'il y a de meilleur; n'a-t-il pas dit en effet: « Je suis venu non pour « juger le monde, mais pour sauver le monde?» (Jean, XII, 47.) Tout ici respire la douceur, la clémence, mais pareille odeur ne peut sortir que d'un cœur à l'avance purifié. Ainsi qu'un estomac chargé de sucs immondes exhale une odeur analogue, tandis qu'un estomac sain rend une odeur correspondante à son état: ainsi le cœur du prophète, une fois délivré de ses péchés, reçut la grâce de l'Esprit, et en révéla la présence par une bonne parole. Par là nous pouvons apprendre encore une chose, c'est que les prophètes n'étaient point comme les devins. Chez les devins le démon, du moment où il a pénétré dans l'âme, aveugle la pensée, trouble la raison: et c'est sous cette influence qu'ils prédisent l'avenir à l'insu de leur propre intelligence, à la manière d'un instrument inanimé qui rend des sons. C'est ce qu'un philosophe païen exprime en ces termes: « De même que les diseurs d'oracles et les de-« vins inspirés disent beaucoup de choses sans « rien comprendre à ce qu'ils disent [1]. » Ce n'est pas ainsi qu'agit l'Esprit-Saint; il permet au cœur de connaître les paroles proférées par la bouche. Sinon, comment le Prophète aurait-il pu dire: « Une bonne parole? » Le démon, comme un ennemi armé en guerre, livre combat à la nature humaine. L'Esprit-Saint, au contraire, dans sa bienfaisance et sa sollicitude, communique sa pensée à ceux qui le reçoivent, et leur permet d'avoir conscience de ses révélations. « Je dis mes ouvrages au Roi: » suivant un autre, « Mes œuvres. » De quels ouvrages s'agit-il? De la prophétie. De même que c'est l'ouvrage d'un forgeron de fabriquer des cognées, l'ouvrage d'un architecte de bâtir, l'ouvrage d'un constructeur de vaisseaux de façonner des charpentes de navire: de même c'est l'ouvrage d'un prophète de prophétiser. C'est bien un ouvrage en effet: écoutez plutôt ce que le Christ dit des apôtres: « L'artisan « mérite son salaire. » (Luc, x, 7.) Et Paul: « Surtout ceux qui travaillent à la parole et à « la doctrine. » (1 Tim. v, 17.) Si ce n'était pas un ouvrage, comment serait-il question de travail? Et quel ouvrage est plus honorable ou plus utile que celui-là? Point d'industrie qui ne lui soit inférieure. Eh bien! quel est donc cet ouvrage, qu'il dit au Roi? Entendez cet hymne, cette prophétie. Il ne dit pas quel est ce Roi: Par là il montre qu'il s'agit du Dieu de l'univers. Quand nous voulons parler du roi des Perses, nous ne disons pas simplement le roi, mais bien le roi des Perses; et de même pour le roi des Arméniens: mais quand nous parlons du monarque qui nous gouverne, ce nom seul nous suffit pour le désigner. De même le Prophète, voulant parler du roi véritable se contente de dire: « Le Roi. » Ainsi qu'en disant le Tout-Puissant nous disons assez pour nous faire entendre, vu qu'il n'y a pas deux Tout-Puissants: de même il suffit ici de dire le Roi, parce qu'il n'y a pas d'autre roi qui soit Dieu. Aussi bien celui qui parlait était-il roi lui-même. D'où il résulte qu'il ne veut point parler en cet endroit d'un homme, mais bien du Dieu de l'univers. Voilà pourquoi il ne dit pas aux rois, mais au roi; l'adjonction de l'article fait voir de quelle souveraineté il s'agit.

2. Après cela, voulant montrer encore que ces paroles ne proviennent point d'une pensée humaine, d'un travail, d'une méditation, mais de la grâce de Dieu, et que, pour sa part il n'a fait que prêter sa langue, il ajoute: « Ma

[1] Plat. Ap. Socrat. p. 22; et Men. p. 99. D.

« langue est la plume d'un écrivain alerte. » La plume écrit ce que lui commandent les doigts qui la tiennent. Pourquoi : « Alerte ? » Afin de montrer ici encore l'opération de la grâce. Celui qui parle en son propre nom est lent; il perd du temps à réfléchir, à composer; l'ignorance, l'inexpérience, l'entravent et le retardent : mille choses mettent obstacle à la rapidité du discours. Mais quand l'Esprit-Saint agit sur une intelligence, rien ne vient ralentir son action : comme un fort courant d'eau s'élance avec fracas, la grâce de l'Esprit court avec une incomparable vitesse, aplanissant, unissant tout sur son passage. Puis revenant sur ses paroles pour les purger de ce qu'elles peuvent avoir d'humain, il ajoute : « Autre-« ment beau que les fils des hommes. »

Quelques-uns font rapporter ceci à la langue, croient que cette beauté est celle de la plume. Moi, je crois que le Psalmiste a maintenant en vue le Christ : de là cette traduction d'un autre interprète : « Vous avez été paré « de beauté par les fils des hommes. » Dans sa ferveur, dans la violence de son amour, il apostrophe subitement le Christ, ainsi que Jacob dit : « Tu es sorti du germe, mon fils. « Tu t'es couché et endormi comme un lion. » Saisi d'enthousiasme, c'est au Christ désormais qu'il s'adresse. Ne voyez-vous pas ici une comparaison? il ne dit pas « plus beau, « mais autrement beau que les fils des hom-« mes. » Ce sont, veut-il dire, deux beautés différentes. Considérez maintenant comment, tout en commençant, il aborde le mystère de l'incarnation. C'est ce que la suite rend manifeste. Car, après avoir dit : « Autre-« ment beau que les fils des hommes, » il ajoute : « la grâce a été répandue sur vos « lèvres. » Dieu n'a pas de lèvres : ce langage suppose l'Incarnation. Un autre interprète a rendu la chose encore plus claire, en disant : « La grâce est remontée sur tes lè-« vres. » Que signifie, en effet, cette expression, est remontée, sinon en d'autres termes : la grâce qui était en toi a jailli au dehors? Comment donc un autre prophète peut-il dire : « Nous l'avons vu, et il n'avait ni éclat, ni « beauté : mais son apparence était humble, « inférieure à celle des fils des hommes? » (Is. LIII, 2, 3.) Ce n'est point la laideur, à Dieu ne plaise! qu'il veut désigner par là, mais la bassesse de condition. Une fois qu'il eut consenti à devenir homme, il vécut sans cesse dans l'abaissement : il ne voulut point d'une reine pour mère, d'une couche dorée pour berceau; il naquit dans une crèche; il fut élevé non pas dans un palais magnifique, mais dans l'humble échoppe d'un artisan. Puis quand il choisit des disciples, ce ne furent point des rhéteurs, des philosophes, des rois, mais des pêcheurs et des publicains : telle est l'humble existence qu'il rechercha, sans maison, sans riches vêtements, sans table somptueuse, vivant aux dépens d'autrui, insulté, dédaigné, chassé, persécuté. Par là il se proposait de mieux abattre l'orgueil humain. C'est donc parce qu'il écartait de lui toute pompe, tout appareil, parce qu'il n'avait ni suivants, ni satellites, que même il allait quelquefois seul comme un homme du vulgaire, qu'Isaïe a dit : « Nous l'avons vu, et il n'avait ni éclat, ni « beauté, » tandis que le Psalmiste dit : « Au-« trement beau que les fils des hommes, » par allusion à la grâce, à la sagesse qui étaient en lui, à sa doctrine, à ses miracles. Puis il ajoute, pour donner une idée de cette beauté : « La grâce a été répandue sur vos lèvres. » Voyez-vous qu'il s'agit de l'incarnation? Mais de quelle grâce est-il question ici? De celle qui inspirait la prédication de Jésus et ses miracles. Il parle ici de la grâce descendue sur la chair : « Celui sur qui tu verras l'Esprit « descendre comme une colombe et se reposer « c'est celui-là qui baptise. » (Jean, I, 33.) Car il n'est pas de grâce qui n'ait été répandue dans ce temple. L'Esprit-Saint ne lui mesure pas ses dons : « Nous, nous avons reçu de sa « plénitude (Jean, I, 16); » mais ce temple-là reçut la grâce sans restriction. Isaïe a exprimé la même chose en disant : « L'Esprit de sagesse « et d'intelligence se reposera sur lui, l'Es-« prit de conseil et de force, l'Esprit de science « et de piété, l'Esprit de la crainte de Dieu « le remplira. » (Isaïe, XI, 2, 3.) Mais en lui la grâce est complète; chez les hommes, il n'en existe qu'une goutte, une parcelle. Aussi n'est-il pas écrit : je donne l'Esprit, mais bien : « Je répandrai de mon Esprit sur toute chair. » (Joël, II, 28.)

3. C'est, en effet, ce qui arriva. Toute la terre entra en participation de cet Esprit. Le bienfait commença par la Palestine : il passa de là en Egypte, en Phénicie, en Syrie, en Cilicie, dans la région de l'Euphrate, la Mésopotamie, la Cappadoce, la Galatie, la Scythie, la Thrace, la Grece, la Gaule, l'Italie, la Libye

entière, l'Europe, l'Asie, jusqu'à l'Océan. Et à quoi bon cette longue énumération? Tous les lieux qu'éclaire le soleil furent visités par cette grâce : il suffit de cette goutte, de cette parcelle de l'Esprit, pour répandre la doctrine dans l'univers entier. Par elle se montrèrent des signes, par elle les péchés de tous furent rachetés. Néanmoins cette grâce distribuée dans tant de climats n'est qu'une partie, et pour ainsi dire, un arrhe du présent total : « Donnant, est-il écrit, les arrhes de l'Esprit « dans nos cœurs. » (II Cor. I, 22.) C'est l'opération, ici, qui est dite partielle : car le Paraclet est indivisible. Mais voyez quelle source inépuisable : « A l'un est donnée par l'Esprit, « la parole de sagesse; à un autre la parole « de science selon le même Esprit; à un autre « la foi; à un autre la grâce de guérir; à un « autre la vertu d'opérer des miracles dans le « même Esprit; à un autre la prophétie; à un « autre, le discernement des esprits; à un « autre, le don des langues diverses. » Voilà les grâces innombrables que la grâce du baptême a répandues parmi tant de nations, sur toute la terre : tout cela est l'œuvre de cette goutte tombée de l'Esprit. C'était bien une goutte en effet : c'est ce que prouve l'expression : « Je répandrai de mon Esprit, » et cette autre : « Les arrhes. » De là il résulte clairement qu'une faible partie du tout, seulement, a été donnée. Voilà pourquoi Jean a dit, faisant voir la même chose : « Nous avons tous « reçu de sa plénitude : » en d'autres termes, de ce qui déborde, du trop plein de ce qui tombe du vase. Songez donc combien elle est inépuisable cette grâce de l'Esprit, qui suffit durant tant d'années à tout ce vaste univers : et elle ne se trouve point par là réduite ni tarie : elle comble tous les hommes de trésors et de grâces, sans jamais s'épuiser. Ensuite, comme ce mot Esprit s'applique à beaucoup de choses, aux anges, aux âmes, aux vents, et à d'autres objets encore, le Psalmiste a soin de dire mon Esprit. L'esprit de l'homme tient à l'homme même : il en est de même de l'Esprit de Dieu, malgré la distinction des personnes. De là ces mots de Paul : « Qui des hommes sait ce qui « est dans l'homme, sinon l'esprit de l'homme, « qui est en lui? Ainsi, ce qui est en Dieu, « personne ne le connaît que l'Esprit de Dieu « (I Cor. II, 11) :» il ne confond pas les personnes, à Dieu ne plaise! mais il fait voir la noblesse de l'Esprit.

Aussi grand est l'accord de l'âme avec elle-même, aussi grande la parenté de l'Esprit avec le Père. En conséquence, de même que le Fils est appelé Verbe, non qu'il ne soit pas une personne, mais afin de montrer sa parenté avec le Père : de même l'Esprit de Dieu porte le simple nom d'Esprit, tout en restant une Personne. Et, ainsi que le Fils, en sa qualité de Fils par naissance, fait de nous des fils par adoption : de même l'Esprit, comme étant de substance divine, nous octroie les grâces. Si un homme peut tracer une image d'homme, n'est-ce point comme étant homme lui-même? « A cause de cela Dieu vous a béni pour l'é- « ternité. Pour cela, » dit un autre.

Voyez-vous comment, dans sa ferveur, il continue de s'adresser à lui. C'est par le même motif qu'ailleurs il revêt sa prophétie des formes du reproche, par exemple quand il dit : « Pourquoi les nations ont-elles frémi, les « peuples ont-ils médité des choses vaines « (Psal. II, 1)? » il dit ici : « A cause de cela Dieu « vous a béni pour l'éternité. » Sans avoir rien dit de sa naissance, de son éducation, des autres événements de sa vie, il se met brusquement à parler de lui. Pourquoi cela? Parce que raconter les faits dans leur ordre, c'est l'affaire des évangélistes. Voilà pourquoi le Prophète leur réserve ces sujets, qui appartiennent à leur relation. Quant à la prophétie, son rôle est de détacher certaines parties et de s'y arrêter. Aussi les prophètes font-ils partout de même; ils s'emparent de quelques faits historiques, en tracent une esquisse, et passent. C'est pourquoi le Psalmiste se borne à dire : « Dieu vous a béni pour l'éternité, » indiquant ainsi la grâce infinie qui remplissait ses paroles. Observez maintenant le pouvoir de la grâce : « Jésus marchait un jour sur le rivage « de la mer; il trouve Jacques et Jean, et leur « dit : Venez derrière moi, et je ferai de vous « des pêcheurs d'hommes. » (Matth. IV, 21, 22.) Et eux, ayant laissé leur père et leurs filets, ils le suivirent. Une autre fois, il dit à tous ses disciples : « Est-ce que vous voulez, vous aussi, « vous en aller? » Pierre lui répondit : « Seigneur, vous avez des paroles de vie éternelle, « et nous avons cru, et nous avons connu que « vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant; et « à qui irions-nous? » (Jean, VI, 68, 70). — Et pourquoi citer les disciples? Les pharisiens mêmes ayant envoyé des archers, en reçurent cette réponse : « Jamais homme n'a parlé

« comme cet homme.» (Ib. VII, 46.) Et d'autres encore disaient : « Jamais rien de semblable ne « s'est vu dans Israël. Et ils étaient dans l'ad- « miration, parce qu'il les instruisait comme « ayant autorité, et non comme leurs scribes « et les pharisiens. »

4. Que si vous voulez connaître la grâce par vous-mêmes, écoutez ses préceptes, pesez-les, et vous verrez la force de la grâce : « Si quel- « qu'un ne renonce pas à tout, et, en outre, « s'il ne hait pas sa propre âme, il n'est pas « digne de moi. » (Luc, XIV, 33.) Néanmoins, cette parole fut accomplie, tant il possédait de grâce. Et pourtant quoi de plus intime que l'âme? Eh bien ! l'âme même, on la méprise pour obéir au précepte du Christ. Mais vous, en entendant ces mots « Dieu vous a béni, » n'allez point vous scandaliser ni concevoir aucune basse pensée. Comme je l'ai dit plus haut, il s'agit de la chair, de cette chair qui a des lèvres, qui reçoit la grâce, qui reçoit la bénédiction. Quant à Dieu, il n'a besoin ni de bénédiction, ni de grâce, attendu que rien ne manque à la divinité. Il est écrit : « Comme le Père « reveille les morts et les rend à la vie, ainsi « le Fils vivifie ceux qu'il veut. » (Jean, V, 21.) Et encore : « Les œuvres que le Père fait, le « Fils les fait pareillement. » (Ib. V. 19.) Et encore : « Comme mon Père me connaît, moi « aussi, je connais mon Père. » (Ib. X, 15.) Ces mots *Ainsi*, *Pareillement*, *Comme*, excluent toute idée de différence. Mais ici, il s'agit de l'Incarnation. Lui-même, il dit ailleurs : « Si « mon Père m'aime, c'est que je donne ma vie « pour mes brebis. » (Ib. X, 17.) Est-ce donc que son Père ne l'aimait pas auparavant? Alors comment expliquer ces paroles : « Celui-ci est « mon Fils bien-aimé? » (Matth. III, 17.) Il ne s'est exprimé, comme nous venons de voir, que pour manifester la grandeur d'une telle œuvre. Si la comparaison de ces passages donne lieu à quelques explications, il n'en est pas besoin à l'égard de celui qui nous occupe. Si le Psalmiste a commencé par dire : « Autrement beau « que les fils des hommes, et la grâce a été ré- « pandue sur vos lèvres, » et encore : « Pour « cette raison, Dieu vous a béni pour l'éter- « nité, » par allusion à l'Incarnation, c'est afin que vous ne vous scandalisiez pas, lorsqu'il viendra à parler du Fils en termes moins dignes de sa majesté, et que vous voyiez bien de quoi il s'agit. — De même Jacob, prédisant l'Incarnation, disait après beaucoup d'autres choses : « Ses yeux sont brillants comme le vin, et ses dents blanches comme le lait. » (Gen. XLIX, 12.) La divinité n'a point de dents. Un autre Prophète dit encore : « Il frappera la terre par la « parole de sa bouche, et exterminera les im- « pies avec le souffle de ses lèvres. » (Isaïe, XI, 4.) En cela il se rencontre avec Paul qui dit : « Que « le Seigneur détruira par le souffle de sa bou- « che, et exterminera par la manifestation de « sa présence. » (II Thess. II, 8.)

Afin que ces paroles ne vous inspirent point de mépris, le Psalmiste vous montre la puissance de la divinité. Car il ne sépare pas la chair de la divinité, ni la divinité de la chair, non qu'il confonde les substances (à Dieu ne plaise !) mais afin d'en montrer l'union. De là ces paroles : « Dieu vous a béni pour l'éter- « nité. » Comment s'opère cette bénédiction ? par les louanges des anges, des archanges, des trônes, des dominations, des puissances, toute la terre, d'un bout à l'autre, rend gloire et hommage au Dieu fait chair. Adam, le premier homme, fut chargé d'imprécations; celui-ci, au contraire, est chargé de bénédictions. Au premier, il fut dit : « Tu es maudit dans tes « œuvres, » et ses enfants furent frappés à leur tour de semblables malédictions : « Maudit « celui qui fait négligemment les œuvres du « Seigneur; maudit celui qui ne reste pas « fidèle à toutes les choses écrites dans ce « livre; maudit celui qui est pendu au bois. » (Gen. III, 17; Jér. XLVIII, 10; Deut. XXVII, 26; Ib. XXI, 26.) Voyez-vous que de malédictions? Le Christ nous en délivra, en les assumant sur sa tête. De même qu'il s'est humilié pour nous relever, qu'il est mort pour vous rendre immortels; de même il a assumé les malédictions afin que vous fussiez comblés de bénédictions. Qu'y a-t-il de comparable à une bénédiction achetée au prix d'une malédiction ? Le Christ n'avait pas besoin de bénédictions pour lui-même; c'est pour vous qu'il les a gagnées. Quand je dis qu'il s'est humilié, je ne parle pas d'un changement réel, je fais seulement allusion à la condescendance de l'Incarnation; de même, quand je dis qu'il a été béni, je n'entends pas indiquer qu'il eût besoin de bénédiction; je désigne encore par là la condescendance de son incarnation. La nature humaine, donc, a été bénie. Le Christ, ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus, n'est plus en butte à la malédiction, ou plutôt il n'y était pas davantage en butte auparavant; il s'en est seule-

ment chargé, afin de vous en délivrer. « Cei« gnez votre épée sur votre cuisse, puissant, « dans votre jeunesse et votre beauté (4). » D'après un autre : « Votre louange et votre « dignité. » Suivant un autre : « Dans votre « gloire et votre majesté. » Que signifie ce changement de ton et de langage ? Tout à à l'heure il parlait d'un docteur ; c'est ce que veut dire, en effet : « La grâce a été répandue « sur vos lèvres ; » et voici que subitement il nous dépeint un roi en armes, et cela non plus en forme de prophétie, mais en forme de supplication. Il ne dit pas, en effet : il ceindra son épée ; il demande : « Ceignez, dit-il, votre « épée. » Ensuite, il revient à la beauté, et nous dépeint son héros, tantôt comme un guerrier, tantôt comme un beau jeune homme : « Dans votre jeunesse et votre beauté. » Puis, comme un archer : « Vos traits sont aiguisés, « puissant. » Ensuite, comme un vainqueur, un triomphateur : « Les peuples tomberont « sous vous, au cœur des ennemis du roi. » Enfin, il nous montre les parfums que répand sur son corps ce guerrier, ce roi, cet archer, ce vainqueur : « La myrrhe, l'aloès et la cannelle parfument vos habits. »

5. Quel rapport entre ces armes et ces odeurs, ces parfums et cette épée, entre l'enseignement et la guerre, les flèches et la beauté ? D'une part, des symboles de paix ; de l'autre des emblèmes de guerre et de combat. Qui est-ce donc, qui est fait à la fois pour la paix et pour la guerre ? qui exhale l'odeur des parfums, et se revêt d'une armure ; qui habite des palais d'ivoire, et extermine des milliers d'ennemis ? Comment venir à bout de cette difficulté ? En considérant qu'il est ici question du Père en même temps. — Ailleurs encore le Prophète le montre armé, lorsqu'il dit, par exemple : « Si vous ne vous convertissez pas, il fera « briller son glaive ; il a tendu son arc, il l'a « préparé, et y a disposé les instruments de « mort. » (Ps. XVI, 3.) Et ailleurs encore : « Il « revêtira la cuirasse de l'équité. » (Sag. V, 19.) Observez que c'est toujours de son propre mouvement qu'il agit. De même qu'il est dit dans un de ces passages : « Il fera briller son glaive, » sans que personne l'y pousse lui-même de son plein gré : de même on lit ici : « Les traits du « puissant ont été aiguisés, les peuples tom« beront sous vous au cœur des ennemis du « roi. » Puis afin de montrer que Dieu n'obéit en cela à aucune impulsion étrangère, le Psalmiste ajoute : « Votre main vous guidera mira« culeusement. » C'est comme s'il disait : Ce n'est pas d'autre part que vous recevez l'impulsion ; vous vous suffisez à vous-même. — Ecoutez encore le Dieu de paix parler ainsi à ses disciples : « Je ne suis pas venu jeter la paix « sur la terre, mais le glaive. » (Matth. X, 34.) Et encore : « Je suis venu jeter un feu sur la « terre ; et qu'est-ce que je veux, sinon qu'il « s'allume ? » Notre Psalmiste parlant également de celui qui doit venir, prédit comment il viendra : « Il descendra comme une pluie « sur une toison, et comme une goutte qui « tombe sur la terre. » (Ps. LXXI, 6.) Je vous entretiens de ces choses, afin d'éveiller votre attention, et de vous exciter à chercher en vous-mêmes la solution, et le sens enfermé sous l'apparence des mots. Ces mots sont destinés à exprimer les opérations de la puissance divine. De même ici, quand vous entendez ces mots : « Ceignez votre épée sur votre cuisse, » voyez là un mot destiné à marquer le pouvoir : de même pour l'arc et les flèches. Ainsi que l'Ecriture dit de Dieu qu'il se met en colère, non qu'elle lui attribue une passion, mais afin de représenter par là le pouvoir de punir qui lui appartient, et de frapper l'esprit des hommes grossiers : ainsi elle parle ici d'armes, toujours dans le même but. En effet, comme les hommes pour se venger empruntent le secours de certains instruments, l'écrivain sacré, voulant montrer la puissance vengeresse de Dieu, a recours à des noms qui nous sont familiers, non pas pour que nous nous représentions le Seigneur en armes, mais pour que nous soyons plus effrayés de ses châtiments. Mais beaucoup d'hommes, dira-t-on, ont trouvé là un sujet de scandale : c'est un simple effet de leur déraison, de leur étourderie : car, au seul nom de Dieu, ils auraient dû comprendre que ces expressions étaient figurées. Et d'ailleurs l'Ecriture, en d'autres endroits, ne se fait pas faute de témoigner par son langage de l'impassibilité divine. Ecoutez comment ailleurs apparaît la facilité avec laquelle Dieu punit : « Que « Dieu se lève, que ses ennemis soient dissi« pés. » (Ps. LXVII, 2.) Est-il besoin d'armes ? est-il besoin d'épée ? Qu'il se lève, cela suffit. Mais ceci même est encore un peu grossier : de là ces expressions plusieurs fois répétées : « Celui qui regarde sur la terre, et qui la fait « trembler. » Et encore : « Par son aspect fut « ébranlée la terre. » Mais ici même il reste de

la grossièreté. Ecoutez un langage plus relevé : « Il a fait tout ce qu'il a voulu. » (Ps. CXXXIV, 6.) C'est qu'il lui suffit de vouloir : observez d'ailleurs comment, même quand son langage s'abaisse, l'Ecriture atteste l'absolue plénitude de la nature divine. La mention des armes n'arrive qu'après l'appellation de *Puissant* : et après l'énumération des armes, c'est au bras de Dieu seul, qu'est attribuée la victoire, en d'autres termes, à sa nature, à sa puissance : ce qu'un autre prophète indique en disant : « Son pouvoir est sur son épaule. » (Isaie, IX, 6.) Non pour que vous vous représentiez une épaule véritable, à Dieu ne plaise ! mais pour que vous sachiez que Dieu n'a pas besoin de l'assistance d'autrui. « Ceignez votre épée sur « votre cuisse, puissant, dans votre jeunesse et « votre beauté. » Que veut-il dire ici ? Il emploie ces expressions peu relevées pour faire voir la puissance avec laquelle Dieu a gouverné le monde, mis fin à la guerre, et consommé son triomphe. C'était une guerre en effet, une guerre affreuse, la plus cruelle de toutes : il n'avait point à lutter contre une armée de barbares, mais contre les piéges des démons qui corrompaient l'univers entier. De là ces paroles d'Isaïe : « Il partagera les dé« pouilles des forts (Isaie, LIII, 12) ; » et encore « l'Esprit de Dieu est sur moi : pour cette rai« son il m'a oint, m'a envoyé annoncer la « bonne nouvelle aux pauvres, proclamer la « délivrance des captifs. » (Ib. LXI, 1.) C'est encore pour cela que Paul écrit en général au commencement de ses épîtres : « Grâce à vous « et paix par Dieu notre Père. » Et ailleurs : « Car c'est lui qui est notre paix, lui qui des « deux choses en a fait une seule. » (Ephés. II, 14.) Mais, afin que ces mots « Ceignez votre épée, » ne vous fassent pas croire qu'il s'agit d'une épée sensible, écoutez ce qui suit : « Dans votre « jeunesse, » poursuit-il, et, « dans votre « beauté. » L'épée, la voilà : c'est sa jeunesse, sa beauté, sa majesté, sa grandeur, sa magnificence. En effet, son essence n'a besoin de rien pour accomplir ses desseins, puisque rien ne lui manque. Le Prophète l'invoque donc, le pousse à la guerre dans l'intérêt de l'univers. Puis de ces sublimités il redescend à un langage plus humble ; après avoir dit l'épée, la cuisse, il avait haussé le ton, et nommé la jeunesse, de là il redescend à des objets plus charnels, et reprend : « Tends, dirige et règne. » — Par ce mot *tends*, il nous rappelle l'arc et la flèche. Mais aussitôt et après, voulant nous montrer que Dieu n'a pas besoin d'armes, il ajoute : Dirige et règne. » — *Avance*, suivant un autre interprète. Quant à la royauté dont il parle ici, c'est celle que le Rédempteur, après sa venue, a exercée dans les derniers temps, celle qui résulte de l'union intime et de la doctrine.

6. Ces paroles attestent admirablement le désir allumé chez le Prophète par la vue des victoires futures et du monde amené à la vérité. Voilà pourquoi il emploie les formes de l'exhortation. Les petits emploient de pareilles expressions vis-à-vis des grands, quand ils sont transportés de zèle pour eux. « A cause de « la vérité, de la douceur et de la justice. » Il ajoute ce mot « vérité. » Voyez-vous comment l'Ecriture s'explique elle-même , et montre qu'il s'agit d'une victoire purement intelligible et spirituelle ? Comment ce même auteur qui parlait tout à l'heure d'armes, de glaive et d'arc, peut-il ici nommer la douceur ? qu'y a-t-il de commun entre la douceur et la guerre, entre la clémence et le combat ? Le rapport est grand, si l'on y fait attention. David et Moïse étaient doux. L'Ecriture dit du premier : « Sou« venez-vous, Seigneur, de David et de toute « sa douceur. » (Ps. CXXXI, 1) ; et de Moïse : Moïse était le plus doux de tous les hommes qui sont sur la terre. (Nomb. XII, 3.) Néanmoins ces hommes si doux savaient punir mieux que personne. Mais parlons d'abord, si vous le voulez, de leur douceur. Plusieurs fois David avait tenu Saül en son pouvoir ; il aurait pu le tuer ; il ne porta pas la main sur lui, en dépit des conseils d'autrui, il l'épargna et dompta sa propre colère. Quand Séméi l'abreuvait d'outrages et insultait à son infortune, quand ses généraux voulaient courir sus à ce furieux, et lui donner la mort, quelle n'est pas la sagesse de ses paroles ! Voyez encore comment il recommande à ses généraux un fils parricide et perverti : « Epargnez, » leur dit-il, « mon en« fant Absalon. » Et tout au commencement, quand il répond à ses frères envieux et jaloux de sa future victoire, rappelez-vous quelle est la douceur de son langage : « N'est-il pas per« mis de parler ? » dit-il. (I Rois, XVII, 29.) Et Moïse ? Ecoutez comment il plaide la cause de ceux qui avaient tenté de le lapider, et l'auraient tué, s'il n'avait tenu qu'à eux : « Si vous « leur remettez leur péché, remettez-le : » sinon, « rayez-moi aussi du livre que vous avez écrit. »

(Exod. XXXII, 31, 32.) Une autre fois, on l'excitait à la jalousie, on cherchait à provoquer son indignation : il ne répondit que ces sages paroles : « Qui fera que tout ce peuple soit pro-« phète du Seigneur ? » (Nomb. XI, 29.) Sa sœur elle-même l'insulte : avec quelles instances ne prie-t-il pas pour elle ? En bien d'autres choses on peut voir paraître sa douceur, par exemple lorsque repoussé de la Terre promise, et se voyant refuser l'entrée de la Palestine, il s'entretient si paisiblement avec les Juifs. Cependant ce même homme, si plein de douceur, demanda que Dathan, Abiron et Coré, fussent engloutis sous la terre le jour où ils usurpèrent le sacerdoce, et que les autres fussent brûlés, en punition de ce qu'ils avaient offert le feu d'autrui. Ce David si clément tua Goliath, repoussa son armée, et remporta la victoire. En effet, ce qui caractérise par-dessus tout la douceur, c'est le pardon des injures dont on a été victime soi-même, en même temps que l'assistance prêtée aux opprimés. Telle fut la conduite du Christ lui-même, qui disait sur la croix : « Mon père, pardonnez-leur, car ils ne « savent ce qu'ils font. » (Luc, XXIII, 34.) Puis il ajoutait, pleurant sur Jérusalem : « Combien « de fois j'ai voulu rassembler vos enfants, et « vous ne l'avez pas voulu : voici que votre mai-« son est laissée déserte. » (Matth. II, 3, 37, 38.) Souffleté, au lieu de rendre l'affront, il s'excusait à l'insolent : traité de démoniaque, il chassait les démons ; appelé charlatan, ennemi de Dieu, il acheminait vers le Royaume ceux qui l'injuriaient ainsi. Il ne cessait de recommander à ses disciples de se laisser fouetter, persécuter, proscrire, et de rechercher la dernière place : « Que celui qui veut être le premier « parmi vous, » dit-il, « soit votre serviteur. » (Matth. XX, 26.) Et se prenant lui-même pour exemple, il ajoutait : « Comme le fils de l'hom-« me n'est pas venu pour être servi, mais pour « servir et donner son âme en rançon pour « plusieurs. » (Ib. 28.) S'il chasse les démons, s'il fait la guerre aux diables, s'il ruine l'erreur, c'est encore un trait de mansuétude que de guérir tous les vices et d'affranchir ainsi les pécheurs, que de réprimer les entreprises des démons, et de tirer de peine les persécutés. Mais qu'est-ce à dire : « A cause de la vérité, « de la douceur et de la justice ? » Il a parlé de la guerre, du combat, il a montré le guerrier : il parle maintenant des exploits de son règne, de l'espèce de trophée qu'il a élevé, de la nature de sa victoire. Ici-bas, tous les rois font la guerre ou pour des villes, ou pour de l'argent, ou par haine, ou par vanité : rien de pareil chez lui : il combat pour la vérité afin de l'implanter sur la terre ; pour la douceur, afin d'adoucir des êtres plus farouches que des bêtes sauvages, et pour la justice, afin de rendre justes les âmes soumises à la tyrannie de l'iniquité, de les rendre justes d'abord par la grâce, ensuite par les bonnes œuvres. « Et votre « main vous guidera miraculeusement. » Suivant un autre : « Et votre main vous éclairera « sur les choses terribles. » D'après un autre encore : « Et votre main vous montrera des « choses terribles (7). » Voyez-vous comment ici encore, il nous fait entrevoir la majesté propre à l'auteur de tant d'exploits ? De même que, plus haut, après avoir parlé d'armes et d'épée, il était revenu à la jeunesse, et avait ainsi élevé ses auditeurs aux pures contemplations de l'esprit : de même ici, après être descendu à ce détail grossier d'arc et de flèches, il relève peu à peu notre pensée, en nous exposant les motifs de cette guerre, à savoir la vérité, la douceur, la justice. Après celà il nous fait connaître la manière dont la victoire a été remportée. « Et « votre bras vous guidera miraculeusement. » Voici le sens de cette phrase : Sa nature se suffit à elle-même, sa puissance n'a pas besoin d'aide pour voir ce qu'il faut faire, et pour l'accomplir.

7. Un autre dit fort bien : « Votre bras est « terrible. » Rien de plus terrible en effet, de plus effrayant que ces exploits : la mort vaincue, les portes de l'enfer forcées, le paradis, le ciel ouvert, les démons bâillonnés, les choses d'en-haut mêlées à celles d'ici-bas, un Dieu fait homme, un homme assis sur le trône royal ; espérances de résurrection, attentes immortelles, jouissance de biens ineffables, que sais-je encore ? autant de fruits de sa venue. De là ces mots : « Votre main vous guidera vers les « choses terribles ; » il veut montrer que la nature de ce Sauveur, que sa puissance lui suffit pour former, pour accomplir ses desseins. Les Septante traduisent : « Votre main « vous guidera miraculeusement, » c'est-à-dire qu'il ne faut pas admirer seulement ces effets, mais la façon miraculeuse dont ils se sont produits. Une mort a vaincu la mort, une malédiction a anéanti la malédiction et y a substitué la bénédiction : un aliment nous avait fait exclure autrefois, un aliment nous

vaut notre rappel. Une vierge nous avait fait chasser du paradis, une vierge nous procure la vie éternelle. Ce qui nous avait fait condamner nous fait couronner. — Voilà ce que le Prophète a en vue, lorsqu'il dit : « Votre « main vous guidera merveilleusement. » A quoi bon des armes, une épée, un arc, des flèches ? voyez-vous que sa nature, sa puissance se suffisent à elles-mêmes ? Mais voici que pareil à un bon danseur, il quitte les hauteurs pour descendre à des choses plus humbles. « Vos traits sont aiguisés, puissant. Les « peuples tomberont sous vous au cœur des « ennemis du roi (6). » Un autre dit : « Dans « le cœur, les ennemis du roi. »

Considérez comment, en faisant mention des traits, il a soin de nommer « Puissant » celui à qui il s'adresse, afin de vous faire comprendre que les traits lui sont inutiles. Qu'il se suffit à lui-même. Voici la suite des idées ; « Vos traits sont aiguisés, puissant, dans le « cœur des ennemis du roi. » Quant au membre de phrase : « Les peuples tomberont sous « vous, » c'est une parenthèse. Je vois deux manières d'expliquer ce passage, ou bien il s'agit de l'asservissement des Juifs, de la prise et de la ruine de leur capitale, ou bien les traits sont une figure pour désigner le pouvoir de la parole. La parole, en effet, plus vite que la flèche, a fait le tour de l'univers entier, elle a frappé au cœur ceux qui jusque-là avaient été les ennemis du Roi, non pour les faire périr, mais pour les gagner : c'est ce qui arriva pour Paul. Car ce ne serait point se tromper que d'appeler trait cette parole qui, lancée du ciel, toucha ce cœur jusqu'alors hostile, et le rendit ami. « Les peuples tombe« ront sous vous. » Voyez-vous le succès de la guerre, la soumission des révoltés, la prédication, l'initiation ? Car telle est la soumission dont il s'agit ici : être soumis à Dieu, c'est le fondement et le principe de toute élévation. Ainsi donc, il les a délivrés de tout orgueil, de toute vaine gloire, des erreurs suggérées par les démons, et se les est soumis. C'est dans le même sens qu'un autre prophète nous le fait voir ensanglanté : voici ses paroles : « Quel est cet homme qui arrive d'Edon ? la « rougeur de ses vêtements vient-elle de Bo« sor ? » (Isaïe, LXIII, 1.) Point d'armes ici, d'arc, de flèches, mais des vêtements. L'expression est grossière encore, moins cependant que l'autre : et cependant jusque dans l'insuffisance de ce langage le Prophète trouve moyen d'élever notre pensée peu à peu aux choses incorporelles. En effet, à cette question, d'où vient la rougeur de ses vêtements, voici la réponse : « J'ai foulé un pressoir tout seul. » C'est indiquer la facilité de la victoire, l'absence de tout auxiliaire, la force suffisante que le combattant a trouvée en lui-même. De même qu'il dit ici : « Votre bras vous guidera mira« culeusement, » de même en cet endroit : « J'ai foulé un pressoir tout seul. » Autant il est facile, en effet, à un vendangeur d'écraser des raisins, autant il est aisé à Dieu d'accomplir ses volontés : ou plutôt, cela lui est beaucoup plus aisé. « Votre trône, Seigneur, sub« sistera éternellement. Le sceptre de votre « règne est un sceptre de droiture (7). » Vous « avez aimé la justice et haï l'iniquité. C'est « pour cela que Dieu, votre Dieu vous a oint « d'une huile de joie entre tous ceux qui y « ont part avec vous (8). » Un autre traduit : « Votre trône, ô Dieu est éternel, et au delà. » Le texte hébreu pour « Dieu, votre Dieu » porte Eloïm, Eloach. A cela que peut objecter le Juif ? A qui s'appliquent ces paroles ? Et l'hérétique ? Prétendra-t-il que c'est du Père qu'il est dit : « Votre trône, ô Dieu, sub« siste éternellement. » Mais alors comment accorder avec cela ce qui suit : « Pour cette « raison, Dieu, votre Dieu vous a oint ? » Le Père n'est pas l'Oint, il n'est pas oint comme le Christ. Il est donc évident qu'il s'agit ici du Fils unique, à qui s'applique déjà ce qui précède. C'est la même pensée qu'Isaïe exprime en disant : « Son règne n'aura pas de fin. » (Isaïe, IX, 7.)

8. Mais peut-être demandera-t-on comment il se fait que le prophète parle ici de la Divinité même, lui qui précédemment ne parlait que de la Divinité incarnée ? Saint Matthieu ne fait pas autrement. Il commence suivant la chair, et voici son début : « Livre de la généalogie de « Jésus-Christ. » De même saint Luc et saint Marc ; saint Jean seul procède autrement : il commence par placer sur le terrain de la Divinité : « Au commencement était le Verbe, « et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était « Dieu. » Puis il ajoute : « Et le Verbe a été « fait chair, et il a habité parmi nous (14). » S'il s'y est pris autrement que les autres dans la rédaction de l'Evangile, cela ne l'a pas empêché de se montrer tout à fait d'accord avec eux. Et comment, dira-t-on, peut-il y avoir

accord, là où il existe contradiction ? Est-ce que vous ne savez pas que manger est le contraire de ne point manger, boire de ne pas boire, donner de ne pas donner ? Pourtant il arrive souvent qu'un médecin a recours successivement à ces moyens divers ; non qu'il se contredise : il est au contraire parfaitement d'accord avec lui-même, car il ne vise qu'à un but, la guérison du malade. C'est la même chose pour les évangélistes ; l'été est le contraire de l'hiver, cependant il conspire à un même but, la maturité des fruits, l'abondance. Le monde tout entier est composé de contraires : mais il montre un parfait accord pour aider à notre vie. Le Christ lui-même suivit une voie opposée à celle de Jean : il mangeait, tandis que Jean ne mangeait pas. « Jean est venu, qui « ne mangeait, ni ne buvait, et l'on dit : il a « un démon en lui. Le Fils de l'homme est « venu, qui mange et boit, et l'on dit : c'est un « homme de bonne chère, et qui aime le vin. » (Luc, VII, 33, 34.) Mais malgré cette différence de conduite, l'un et l'autre conspiraient à un même but, à savoir le salut de ceux qui devaient être pêchés. — De même pour l'ordre où sont placées la Divinité et l'Incarnation : Jean s'accorde avec les autres, bien qu'il prenne une voie contraire. Comment ? je vais le dire. Au commencement, quand la parole n'était pas encore répandue, il était naturel d'insister sur l'Incarnation, et de consacrer tous ses efforts à établir ce dogme, en préludant par ce qu'il y avait de plus matériel et de plus accessible aux sens. Mais une fois que la doctrine fut enracinée, quand les hommes eurent reçu la nouvelle, alors il devint à propos de remonter plus haut. Voilà pourquoi les prophètes, quand ils viennent à parler du Christ commencent, débutent par l'Incarnation. Voyez par exemple comment Michée prend les choses du plus bas : « Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es au« cunement petite parmi les princes de Juda. « De toi, en effet, sortira le chef qui sera pas« teur de mon peuple Israël. » (Mich. V, 2.) Cependant ce qui devait sortir de Bethléem, ce n'était point la divinité, mais la chair. Mais il ne s'en tient pas là, il remonte jusqu'à la divinité, en disant : « Et sa sortie est du commence« ment des jours de l'éternité. » Isaïe dit aussi : « Voici que la vierge concevra, et enfantera un « fils, et on l'appellera de son nom Emmanuel, « ce qui veut dire Dieu avec nous. » (Isaïe, VII, 14.) Voyez-vous comment Isaïe aussi remonte de la chair à la divinité ? Ailleurs, c'est encore la même chose ; il dit : « Un enfant nous est « né, un fils nous a été donné, et il est appelé « de son nom Ange de grand conseil, admirable « conseiller, Dieu fort, puissant, prince de « paix, père du siècle futur. » (Is. IX, 6.) Il a commencé par l'enfance, par l'incarnation, et voici que, montant par degrés il arrive à la divinité. C'est ainsi que le père s'était révélé d'abord par la création : « Ses perfections in« visibles, » dit Paul, « rendues compréhen« sibles depuis la création du monde par les « choses qui ont été faites, sont devenues « visibles. » (Rom. I, 20.) Aussi se représente-t-il souvent lui-même sous des apparences sensibles, afin d'amener peu à peu le genre humain à la conception des choses incorporelles. Et pourquoi vous étonner de retrouver dans les dogmes cette marche que sa Providence suit dans les préceptes qu'elle nous donne ? Voilà pourquoi le Prophète parle ici comme il fait, s'élevant de la chair à la divinité (car les lèvres sont de la chair,) et redescendant après cela de la divinité à la chair : la diversité de son langage n'est qu'un moyen dont il se sert pour le salut de ceux qu'il instruit : « Votre « trône, ô Dieu, subsiste éternellement : » trône en cet endroit ne signifie point ce qu'on entend généralement par là, mais la royauté. Ici, ce trône est qualifié d'éternel, ailleurs de sublime : « J'ai vu le Seigneur assis sur un « trône sublime. » (Is. VI, 1.) Et ailleurs : « Parce que votre trône est sublime. » Un autre prophète voit Dieu assis sur un trône de gloire. David montre que c'est aussi un trône de bonté : « Miséricorde et jugement sont le re« dressement de son trône. » (Ps. XCVI, 2.)

9. Tout cela doit être entendu de la royauté : c'est elle qui est impérissable sans fin, glorieuse, sublime, forte et solide. De plus elle n'a pas eu de commencement, comme le prouvent ces mots : « Votre royauté est une royauté « de tous les siècles. » (Ps. CXLIV, 13.) Si le trône est un emblème de la royauté, le sceptre symbolise à la fois la royauté et le pouvoir judiciaire. De là ces mots : « Le sceptre de votre « royauté est un sceptre de droiture. » — Là haut, en effet, la justice est toute pure, la droiture sans déviation : ce ne sont plus, comme ici-bas, de simples esquisses. Ecoutez, insensés, écoutez, misérables fous, si toutefois c'est assez dire. De qui veux-je parler ? De ceux qui accusent la Providence et disent : Pourquoi ceci

et cela ? Si l'on se trouve auprès d'un menuisier, qu'on le voie rompre et scier du bois, on ne va pas lui demander compte ni raison de ce qu'il fait; ni les assistants ni le malade lui-même ne vont importuner de questions le médecin qui porte le fer et le feu dans les plaies, qui enferme son client, qui lui impose le tourment de la faim : un pilote peut tendre ses cordages, déployer ses voiles, laisser l'eau pénétrer dans les flancs de son navire, sans être assiégé de questions oiseuses et fatigantes : on se tait, on reste en repos, quelques fautes que ces gens puissent commettre contre les règles de leur art : et cette sagesse ineffable, cette ineffable bonté, cette sollicitude infinie, il ne serait pas absurde d'en scruter les desseins avec une indiscrète curiosité ? Quelle démence ! on ne se chargerait pas volontiers de porter secours aux opprimés, de sacrifier de l'argent pour les pauvres : mais on ne cesse de se demander pourquoi un tel est pauvre, pourquoi un tel mendie, pourquoi tel autre est riche. Mauvais esclave sans raison, au lieu de courber la tête, de t'accuser toi-même, de mettre un frein à ta langue, de maîtriser tes pensées, et de reporter sur un autre objet, sur ta propre vie, cette inquiétude de ton esprit ? Abaisse tes regards sur tes actions, sur l'océan de tes péchés : et si tu es curieux, si tu aimes à questionner, demande-toi compte à toi-même des paroles, des actions, dont ta conduite est souillée ! Mais non : tu renonces à t'examiner toi-même, en dépit du châtiment qui menace ton insouciance, du salut qui serait la récompense d'une pareille enquête, et tu préfères ajouter à tes péchés en citant Dieu devant ton tribunal ! N'entends-tu pas le prophète qui lui dit : « Le sceptre de votre royauté « est un sceptre de droiture ? » Et cet autre qui parle ainsi : « Son jugement sortira comme « une lumière. » (Osée, VI, 5.) Si tu ne sais pas tous les secrets de ton maître, eh bien ! c'est une raison de plus pour toi de le glorifier, de l'adorer : il n'en est pas de plus forte que son ineffable grandeur, que l'incompréhensibilité de son essence, que l'inépuisable industrie de sa sollicitude. « Vous avez aimé la justice et « haï l'iniquité. » Après avoir rappelé plus haut les succès, les victoires, les trophées, le salut donné au monde, la vérité, la mansuétude, la justice répandue, dans l'univers entier, voulant montrer que ces événements n'ont rien d'inexplicable, il se met à faire ressortir la grandeur du conquérant : c'est un Dieu, c'est un roi, un être immortel, un juge incorruptible, un ami zélé des hommes justes, un ennemi des méchants : et c'est parce qu'il est tel qu'il a remporté de pareils succès. Ainsi que personne ne se laisse aller à l'incrédulité. Tant de victoires témoignent et de la puissance et de la volonté du vainqueur. Après avoir énuméré les titres éminents de la divinité, il redescend à la chair et dit : « Aussi Dieu, votre « Dieu vous a oint. » Un autre dit : « Vous a « oint pour cela, » c'est-à-dire pour remporter tous ces succès dont il a été question, bannir l'iniquité, implanter la justice, faire enfin ce que vous avez fait. Mais vous, n'allez pas vous déconcerter en entendant le Prophète attribuer ces œuvres au Père... Il ne s'exprime pas ainsi pour en ôter l'honneur au Fils, mais pour associer le Père à la gloire du Fils, de la même façon que l'Ecriture attribue au Fils ce qui appartient à son Père : « Tout ce qui est à moi « est à toi, tout ce qui est à toi est à moi. » (Jean, XVII, 10.) Paul dit en parlant de la résurrection : « Dieu l'a réveillé d'entre les morts « (1 Cor. VI, 14) ; » et Jean : « Ouvrez ce temple « et dans trois jours je le réveillerai. » (Jean, II, 19.) Mais que signifie cette expression « Huile « de joie ? » Le Christ n'a pas été oint d'huile, il l'a été par le Saint-Esprit. Voilà pourquoi le Psalmiste ajoute : « Entre ceux qui y ont eu part « avec vous, » faisant voir justement par là que l'onction n'a pas été la même. — Il y avait eu beaucoup d'oints avant lui, mais pas un seul n'avait été oint de la même manière : de même qu'il y avait eu beaucoup d'agneaux, mais aucun qui l'égalât, beaucoup de fils, avant qu'il fût le Fils unique. Tout en lui est exceptionnel, non pas seulement ce qui tient à la divinité, mais encore ce qui procède de l'Incarnation : car personne n'avait été oint par un pareil esprit. Que si l'huile est nommée ici, ne vous en étonnez pas : notre écrivain est un prophète, il parle un langage énigmatique. — Et ce mot de « Joie » vient ici à merveille : en effet « le « fruit de l'Esprit est amour, joie, paix. » Un autre dit « D'une huile de beauté. » Le texte hébreu porte « Sason, » c'est-à-dire beauté, gloire, parure. D'ailleurs, s'il faut lire, « De « joie, » le sens n'est pas moins satisfaisant. Ainsi donc qu'en lisant les mots épée, traits, arc, vous n'allez point penser à une épée, à un arc, à des traits, mais à la puissance qui a opéré tant de merveilles, de même ce mot

« huile » ne doit pas vous représenter de l'huile à proprement parler, mais une onction. Car l'huile était un emblème de l'Esprit, et l'Esprit était ici la chose principale et nécessaire.

Puisqu'il en est ainsi, n'hésitez pas à lui donner ce nom de Christ ou d'oint qu'ont porté avant lui Abraham et les prophètes, bien qu'ils n'eussent pas tous reçu l'onction de l'huile. Par exemple, il est écrit : « Ne touchez pas à « mes oints, et ne faites pas de mal à mes pro« phètes.» (Ps. CIV, 15.) Mais quand donc le Christ a-t-il reçu l'onction ? Quand l'Esprit descendit sur lui sous la forme d'une colombe. Par ces mots « Ceux qui y ont eu part, » entendez tous les hommes spirituels. Jean dit de même : « Nous avons tous reçu de sa plénitude ; » et en parlant de Jésus : « Dieu ne lui mesure pas « le don de l'Esprit. » (Jean, I, 16, et III, 34.) Ailleurs il dit : « Je répandrai de mon Esprit « sur toute chair. » Mais en cette occasion ce n'est pas une effluve de l'Esprit, c'est tout l'Esprit, qui est descendu ; d'où ces paroles : « Dieu ne lui mesure pas le don de l'Esprit. « La myrrhe, l'aloès et la cannelle parfument « vos vêtements (9). » Suivant un autre : « cou« lent sur vos habits ; » un autre traduit : « tous « vos vêtements. »

10. Quelques-uns prétendent que le Prophète, par là, désigne allégoriquement la sépulture ; d'autres y voient une allusion au changement survenu dans l'onction. En effet, ce n'étaient pas ces parfums, mais d'autres, que les anciens employaient pour oindre. Afin de montrer que le mode d'onction est différent, le Psalmiste a déguisé, sous une diversité de substances, une différence d'opération. Quant à ces mots « Vos vêtements, » ils signifient que les vêtements mêmes du vainqueur étaient tout pleins de grâce. C'est ainsi que l'hémorrhoïsse n'eut qu'à toucher la frange du vêtement de Jésus pour arrêter ses pertes de sang. — Rien n'empêche d'adopter ou ce sens ou l'autre ; je les juge également acceptables. — En conséquence, ainsi qu'en entendant parler d'arc et d'épée (pourquoi craindre de le redire ?) ou d'autres choses pareilles, vous ne vous arrêtez pas à la lettre : de même ici, sous ces mots « myrrhe et cannelle » cherchez un sens mystique, au lieu de vous figurer des réalités sensibles. « Vos palais d'ivoire, ce qui « a engagé des filles de rois à vous procurer de « la joie dans l'éclat de votre gloire. » Suivant un autre : « Dans votre illustration. »

Il a dit ses victoires : il dit maintenant les honneurs qui s'ensuivent : il sera honoré dans des temples magnifiques. Autrefois l'ivoire était la matière la plus précieuse et la plus recherchée ; d'où ce cri d'un autre prophète : « Malheur à vous qui dormez sur des lits « d'ivoire ! » (Amos, VI, 4.) Et il montre ensuite que la bonne nouvelle n'arrivera pas seulement aux simples particuliers, mais amènera des royaumes entiers à la soumission, et que des palais précieux seront élevés pour le triomphateur. Toutes ces prédictions sont aujourd'hui réalisées. Voulant montrer la puissance de la révélation, le Prophète dit comment elle conquit, subjugua hommes, femmes, pauvres, riches, rois au front ceint du diadème, reines, et les détermina à bâtir de toutes parts des temples à Dieu. Une fois engagé dans ce propos, il s'y étend, et s'arrête à décrire les serviteurs de Dieu et ses suppliants. Pour montrer comment les peuples se soumirent à lui, comment il toucha leur cœur, comment il triompha de ses ennemis, vit son bras partout victorieux, implanta partout vérité, douceur et justice, il recourt encore une fois au langage métaphorique, et trace une figure de l'Eglise conforme à ce que les apôtres en ont dit plus tard, l'un d'eux, par exemple, dans ce passage : « Je vous « ai fiancés à cet unique époux qui est Jésus« Christ, pour vous présenter à lui comme une « vierge pure. » (I Cor. II, 2.) Un autre dit : « Celui qui a l'épouse est l'époux. » (Jean, III, 29.) Un autre : « Le royaume des cieux est « semblable à un roi qui fit les noces de son « fils. » — Le Prophète prédit ici la même chose en faisant paraître à la fois une fiancée et une reine : de là ces mots : « La reine s'est « tenue debout à votre droite. » Suivant une autre version, « a été comme une colonne, » en d'autres termes, s'est tenue immobile, sans bouger, de même que le Christ dit ailleurs : « Les portes de l'enfer ne prévaudront point « contre elle. » (Matth. XVI, 18.) Voyez-vous cet excès d'honneur ? cette majesté ? Celle qui était foulée aux pieds, traînée dans la boue, il l'élève si haut, qu'elle se tient debout à ses côtés : cette captive, cette esclave, cette prostituée, cette impure, voyez-vous à quelle dignité la voilà parvenue ? Elle est debout auprès du trône avec les puissances chargées du service céleste. Pendant que le Fils, comme égal au Père en dignité est assis à la droite, elle se tient là debout. Car toute reine qu'elle est, elle

n'en est pas moins de substance créée. Comment donc Paul peut-il dire : « Il nous a « ressuscités avec lui et fait asseoir dans les « cieux en Jésus-Christ? » Veuillez faire attention. Il ne se borne pas à dire : « Il nous a « ressuscités et fait asseoir ; » il ajoute : « En « Jésus-Christ, » c'est-à-dire par l'entremise du Christ. Puisque notre tête est là-haut, nous qui sommes le corps, nous n'en participons pas moins aux honneurs, bien que restant debout. « Enveloppée d'un vêtement enrichi d'or « et diversement parée. » — D'après un autre : « Avec un diadème d'or de Suphir. »

Si, quand il était question du roi, il ne fallait pas nous figurer un arc et des flèches, de même ici n'allez pas vous figurer des vêtements de fiancée : ne voyez dans ces expressions que des symboles matériels recouvrant des idées dignes de Dieu. — Pour prévenir une pareille erreur, le Prophète lui-même a soin d'ajouter : « Toute la gloire de la fille du roi « lui vient du dedans (14). » Or les vêtements sont ce qu'il y a au monde de plus extérieur, de plus visible, du moins les vêtements du corps: mais quand il s'agit de choses spirituelles, c'est au dedans qu'il faut porter les regards de son esprit. Ce vêtement est l'ouvrage du roi, c'est lui qui en a revêtu la fiancée par le baptême : « Vous tous qui avez été baptisés « dans le Christ, vous avez revêtu le Christ. » (Gal. III, 27.) Avant cela, elle était nue, repoussante, offerte en spectacle à tous les passants. Mais du jour où elle a revêtu cet habit, elle est montée à ce degré d'élévation, elle a été jugée digne de se tenir à la droite. — C'est à propos aussi qu'il parle de parure diverse. Le vêtement, en effet, n'est pas uni. Le salut ne vient pas seulement de la grâce : il nécessite aussi la foi, et après la foi, la vertu. Mais ici il ne s'agit pas de vêtements. L'Esprit s'inquiétait peu de décrire les habits dorés d'une femme. Si Isaïe s'élève contre les femmes parées, si toute l'Ecriture proscrit le luxe : comment le Psalmiste aurait-il pu ici faire l'éloge d'une femme parée ? « Ecoute, ma fille, et vois ; incline ton « oreille ; oublie ton peuple et la maison de « ton père (12). Et le roi désirera ta beauté, » ou « afin que le roi désire. Parce qu'il est ton « Seigneur ; » suivant un autre « car il est ton « Seigneur. Et ils l'adoreront. » Un autre traduit : « Et adore-le. Et la fille de Tyr avec des « présents (13). » — D'après un autre : « Et « la fille forte apportera des présents. Les « riches du peuple supplieront ton visage. »

11. Rien ici de sensible, vous le voyez, rien de matériel ; tout s'adresse à l'esprit seul. Comment s'expliquer en effet cette fiancée, fille de son fiancé, cette fille fiancée de son père ? Au point de vue de la chair cela est impossible, les deux choses ne s'accordent point ; mais au point de vue de la divinité, elles sont conciliables. Celui qui lui a donné par le baptême une vie nouvelle, est aussi celui qui l'a prise pour fiancée. « Ecoute, ma fille, et vois. » Elle lui doit deux choses, l'enseignement par l'entremise de la parole, et la vue par l'entremise des miracles et de la foi ; elle a reçu de lui et des dons et des promesses. Ecoute donc mes paroles, vois mes miracles et mes œuvres et reçois patiemment mes exhortations. Et voyez par quelle exhortation préalable il commence : « Oublie « ton peuple et la maison de ton père. » Comme il l'a prise parmi les Gentils, il commence par lui prescrire de renoncer à ses habitudes d'enfance, de les chasser de son souvenir, de les bannir de sa pensée ; il ne veut pas seulement qu'elle les fuie, il lui défend même d'en garder le souvenir. Et oublie ton peuple et la maison de ton père. En disant le peuple et la maison, il désigne tout ce qui occupe les Gentils, leur vie comme leurs doctrines. « Et le roi dési« rera ta beauté. » Vous voyez qu'il n'est pas question de beauté corporelle ; si tu agis ainsi, lui dit-il, alors tu seras belle, alors le Roi désirera ta beauté. Or ce n'est pas là ce qui fait la beauté corporelle. Elle se rencontre chez les infidèles et il y a de belles femmes qui sont païennes. Mais pour mieux vous convaincre qu'il n'est pas question de beauté sensible, le Prophète fait consister dans l'obéissance la beauté dont il parle ; or, l'obéissance ne produit pas la beauté du corps, mais celle de l'âme. Si tu agis ainsi, alors tu seras belle, tu deviendras un objet d'amour pour ton époux. « Parce « qu'il est ton Seigneur. » Voici que le père se révèle comme époux et maître. Après avoir enjoint à la jeune femme de renoncer à ses parents, d'oublier son peuple, de renoncer à ses habitudes, il fait voir que la raison de ces préceptes est des plus fortes, que son langage se suit parfaitement, que l'obligation d'y obéir est impérieuse. En effet, si ton père est en même temps ton époux et en même temps ton maître, tu dois renoncer à tout pour te consacrer uniquement à lui. Et il ne dit point, parce qu'il est ton pere, mais bien « parce qu'il est ton

« Seigneur, » afin de la toucher davantage; c'est lui ton seigneur, ton maître, ton père, qui a voulu en outre devenir ton époux, ou plutôt ce fait seul d'être devenu son seigneur atteste une sollicitude et une bonté infinies, puisqu'il a fallu l'arracher au joug des démons et à la tyrannie de l'erreur pour l'attacher à son service. Mais il n'en a pas fait seulement sa servante, il en a fait sa fille et sa femme. « Oublie ton peuple et la maison de ton père. » Car tu ne vas pas habiter chez un étranger, tu ne fais que retourner chez celui qui t'a engendrée, qui te touche de plus près que personne, qui veille sur toi et te protége. Car il est à la fois ton maître, ton père et celui à qui tu dois tout. « Et ils l'adoreront, et la fille de Tyr avec des « présents. » — Quelle suite y a-t-il entre ces idées? Une suite parfaite. Il n'y a pas de meilleure méthode pour exhorter. Approche, dit-il, car sa puissance est grande et tous lui obéiront. Et omettant de parler de l'univers, le Prophète désigne seulement une ville voisine, alors plongée dans l'impiété, vraie citadelle du diable, grandement renommée pour son luxe; c'est la partie prise pour le tout.

Il me semble aussi désigner par là en général la débauche et l'impiété : car l'Ecriture est dans l'usage de caractériser la conduite humaine par des noms de ville. C'est ainsi qu'elle dit, par exemple : « Ecoutez la parole « du Seigneur, princes de Sodome : ayez la loi « de votre Dieu, peuple de Gomorrhe. » (Isaïe, I, 10.) C'est aux Juifs que parle Isaïe : mais comme leur conduite rappelait Sodome, il leur applique le nom de cette ville. Et faut-il s'étonner qu'il leur attribue ainsi une patrie, quand ailleurs de la même façon on leur prête des parents : « Ton père est Amorrhéen, et ta « mère Hettéenne. » (Ezéch. XVI, 3.) Et là ne s'arrête point l'invective : quelquefois des noms d'animaux leur sont appliqués, comme dans ce passage du Nouveau Testament : « Serpents, « progéniture de vipères (Luc, III, 7); » et dans l'Ancien : « Ils ont brisé des œufs d'aspics, et « ils tissent une toile d'araignée. » (Isaïe, LIX, 5.) Ailleurs il est dit : « N'êtes-vous pas pour moi « comme des fils d'Ethiopiens ? » (Amos, IX, 7.) C'est ainsi que dans l'endroit qui nous occupe, sont désignés par le nom de Tyriens ceux qui passent leur vie dans l'incontinence et l'impiété. Mais je triompherai de ces hommes, dit-il, je les vaincrai, je les forcerai d'adorer, et non pas seulement d'adorer, mais encore d'offrir des présents et des prémices, ce qui est le culte par excellence, et la marque d'une obéissance sans limites. Les riches du peuple supplieront ton visage. Qu'est-ce à dire, Supplieront? C'est-à-dire, les grands, les puissants d'aujourd'hui t'honoreront, te glorifieront. C'est ainsi, en effet, que les choses se passent dans l'Eglise : les plus riches, les plus élevés en dignité honorent, cultivent les hommes vertueux. Car la vertu est au-dessus de tous les trésors.

12. Vous avez sous les yeux l'Eglise, objet d'hommages universels. « Ton visage » est mis là fort à propos pour signifier ta gloire, ta beauté. Puis, de peur que quelque esprit grossier n'aille interpréter dans un sens matériel ce qu'il a dit du visage, des vêtements, de la beauté, il ajoute : « Toute la gloire de la fille « du roi vient du dedans. » C'est comme s'il disait : Entre dans son âme, contemples-en la beauté : voilà ce dont je parle, en dépit de ces expressions, Vêtements, Beauté, Or, Franges, Broderies, que sais-je encore? C'est du cœur qu'il est question, c'est au sujet de l'âme que je vous instruis, c'est de la vertu que je parle, de la gloire intérieure. Aussi revient-il avec confiance aux images matérielles, une fois qu'il a redressé expressément l'erreur des esprits grossiers. « Environnée de franges d'or, « diversement parée. » — Suivant un autre : « Au moyen d'agrafes d'or revêtue d'habits « de plusieurs couleurs. — Ici encore l'or signifie la vertu. — C'est ainsi que Paul a dit : « Si quelqu'un bâtit sur ce fondement, or, « argent, pierres précieuses, bois, foin, ro- « seaux (I Cor. III, 12) : » ces noms de matériaux divers représentent ici le vice et la vertu. — En effet, craignant que vous ne voyiez dans ces choses le trésor qui, en réalité, est intérieur, le Prophète ne souffre pas que votre imagination s'égare sur les choses du dehors, et il la rappelle vers le dedans. Car la vertu embellit l'âme qu'elle revêt comme ces ornements embellissent le corps qui en est couvert. « Des vierges seront amenées au roi « derrière elle (15). » Un autre dit « Suivront. » Un autre : « Seront présentées. Ses « proches vous seront amenées. Elle seront « amenées en joie et en allégresse. Elles « seront conduites dans le temple du Roi (6). »

Voyez-vous ces vêtements ornés de franges? voyez-vous cette robe dorée, cette fleur de virginité? C'est le vêtement de l'Eglise. Et veuillez considérer la précision avec laquelle

s'exprime le Prophète. Ce n'est pas tout d'abord, ni dès la formation de l'Eglise que fleurit la virginité, c'est plus tard et après un certain intervalle de temps. En conséquence, le Prophète n'en parle qu'après avoir parlé du reste, après avoir dit qu'elle a oublié le peuple et la maison de son Père, qu'elle s'est revêtue de cette parure, qu'elle a resplendi de beauté. De là cette phrase : « Derrière elle ses proches « seront amenées. » Ses proches, non-seulement par le lieu, mais encore par le caractère, celles dont les doctrines répondent aux siennes. Les vierges qui sont parmi les hérétiques ne sont pas des vierges, à dire vrai : car elles ne sont pas proches de la reine. « Elles seront « amenées en joie et en allégresse. » — Ici l'on entrevoit une maxime apostolique derrière les expressions transparentes du Prophète. Quelle est cette maxime ? La voici : « Les épouses « auront tribulation dans leur chair. » (I Cor. VII, 28.) Si les épouses ont en partage la tribulation, les vierges ont pour lot la joie et le contentement. L'une en effet, trouve mille sujets de soucis dans ses enfants, son mari, sa maison, ses serviteurs, ses parents, ses alliés, ses petits enfants, dans sa stérilité ou sa fécondité trop grande : ce n'est pas le moment de décrire ici tous les fléaux du mariage. La vierge crucifiée, détachée du monde, élevée au-dessus des préoccupations charnelles, une fois qu'elle a franchi le détroit, et qu'elle n'a plus de regards que pour le ciel, jouit de l'allégresse de l'Esprit, et vit au sein d'un bonheur sans mélange. Et ce n'est pas seulement la vie présente, c'est encore la vie future que le Prophète désigne allégoriquement, le jour où les vierges, portant dans leurs mains des torches éclatantes, iront au-devant de l'époux afin de lui faire accueil. Il emploie ici l'expression « temple du Roi » pour désigner le palais. « Pour remplacer tes pères des fils te sont nés « (17). Te naîtront, » d'après un autre. Il a été question plus haut de son peuple et de ses pères : « Oublie ton peuple et la maison de « ton père : » S'il ajoute ce qui précède, c'est pour montrer qu'en ce point encore son bonheur sera parfait : elle était stérile, et la voilà mère d'enfants innombrables. — Peu importe, par conséquent, qu'elle ait été enlevée à ses parents. Elle aura autour d'elle une troupe d'enfants si illustre et si glorieuse, que toute la terre en sera couverte.

13. Si je ne me trompe, il s'agit ici des apôtres, qui furent ses docteurs. Ensuite dépeignant leur force, leur puissance et leur gloire, il dit : « Tu les établiras princes sur toute la « terre. » Ces paroles ont-elles besoin d'explication ? Ne le pense pas ; la lumière du soleil, dans tout son éclat, n'est pas plus claire que ces mots. En effet, les apôtres ont visité toute la terre, ils ont été des princes plus puissants que les plus augustes monarques. Les rois dominent de leur vivant, et perdent leur pouvoir avec la vie. — Mais la mort des apôtres n'a fait qu'ajouter à leur empire. Les décrets des rois sont sans force hors de leur royaume ; les préceptes donnés par ces pêcheurs se sont répandus sur toute la surface de la terre. L'empereur des Romains ne saurait imposer des lois aux Perses, ni le roi de Perse aux Romains : les habitants de la Palestine ont imposé les leurs aux Perses, aux Romains, aux Thraces, aux Scythes, aux Indiens, aux Maures, au monde entier : et ces lois sont restées en vigueur non-seulement tant qu'ils ont vécu, mais encore après leur mort : et ceux qui y sont assujétis aimeraient mille fois mieux perdre la vie que d'en secouer l'autorité. « Je « me souviendrai de votre nom dans la suite de « toutes les races : et c'est pour cela que les « peuples publieront vos louanges dans les « siècles des siècles (18). » Un autre traduit : « Je rappellerai votre nom à chaque généra- « tion. Et c'est pour cela que les peuples vous « célébreront éternellement. » Il a fait voir la grandeur de cette puissance d'après l'étendue de la terre, les dimensions du monde, le nombre des peuples qui y seront soumis : — Il se fonde maintenant sur une autre considération pour en montrer la majesté : c'est qu'elle s'étendra non-seulement sur toute la terre, mais encore dans tous les siècles. Votre mémoire sera éternelle, dit-il, en tant qu'elle sera consignée dans nos livres, lisible dans notre conduite, inscrite dans nos maximes. Voyez comment il prédit en même temps la durée de sa propre prophétie, en disant : « Je « me souviendrai de votre nom dans la suite « de toutes les races. » — Quand je serai mort, je chanterai vos louanges jusque dans le sein de la mort. Car si le corps se dissout, l'Ecriture subsiste, et la loi dure. « C'est pour cela « que les peuples publieront vos louanges. » Il finit par où il a commencé, à savoir, par un hommage au Christ. Qu'est-ce à dire *pour cela ?* Entendez : parce que vous vous êtes si-

gnalé par de si grands bienfaits; parce que vous avez donné au monde de pareils chefs, parce que vous avez chassé le vice, implanté la vertu, que vous vous êtes fiancé notre nature; que vous avez répandu ici-bas tant de biens ineffables. Voilà pourquoi le monde entier vous rendra hommage, non pas durant un espace de temps limité, durant dix, ou vingt, ou cent années; non pas dans une région seulement de la terre : mais la terre et la mer, les déserts et les pays habités vous chanteront durant l'éternité entière, et vous rendront grâces pour les bienfaits dont vous les avez comblés. Et nous aussi remercions de tout cela la bonté du Christ, par qui et avec qui gloire au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

*Traduit par M. X***.*

EXPLICATION DU PSAUME XLV.

1. POUR LA FIN, POUR LES FILS DE CORÉ, POUR LES SECRETS. — SELON UN AUTRE : A L'AUTEUR DE LA VICTOIRE D'ENTRE LES FILS DE CORÉ. — SELON UN AUTRE : CHANT POUR LES JEUNESSES. — 2. DIEU EST NOTRE REFUGE ET NOTRE FORCE, IL EST NOTRE AUXILIAIRE PUISSANT DANS LES AFFLICTIONS QUI NOUS ONT VISITÉS. — SELON UN AUTRE : AUXILIAIRE TROUVÉ DANS NOS AFFLICTIONS. — 3. C'EST POURQUOI NOUS NE SERONS POINT SAISIS DE CRAINTE, QUAND LA TERRE SERAIT BOULEVERSÉE ET QUE LES MONTAGNES SERAIENT TRANSPORTÉES AU CŒUR DES MERS.

ANALYSE.

1-2. Qu'il ne faut pas se fier aux ressources humaines qui ne sont rien, mais à Dieu qui fait tout ce qu'il lui plaît avec la plus grande facilité. — La bonté de Dieu est comme un grand fleuve qui verse ses eaux sur le monde.
3. De la paix apportée sur la terre par le Christ. — La colère de Dieu désignée par le feu.

1. Le prophète use de la méthode qui lui est familière, il détourne l'auditeur des choses de cette vie, et il l'élève à l'espérance des biens supérieurs. Ne me parlez ni d'armes, ni de remparts, ni de fossés, dit-il, ni de vos richesses surabondantes, ni de votre habileté dans l'art de la guerre, ni de la multitude de vos chevaux, ni de vos arcs, de vos flèches, de vos cuirasses, de vos nombreux auxiliaires, de vos superbes phalanges, de vos corps robustes, de votre expérience, des forces de l'ennemi. Tout cela n'est qu'une toile d'araignée, une ombre, moins encore. Voulez-vous que je vous montre une puissance inexpugnable, un refuge imprenable, une forteresse inviolable, une tour inébranlable? recourez à Dieu, assurez-vous sa protection puissante. Elle est belle et juste l'expression : « Dieu est notre refuge et notre « force, » elle montre que c'est tantôt en fuyant, tantôt en résistant et en combattant que nous remportons la victoire. C'est qu'en effet il faut faire ces deux choses suivant l'oc-

casion, et marcher en avant et battre en retraite. Saint Paul agissait de la sorte : tantôt il cédait à ses adversaires, tantôt il leur résistait et marchait contre eux armé de la parole de vérité. Le Christ lui-même en usait ainsi pour notre instruction. Faisons de même nous aussi, sachons discerner avec exactitude l'opportunité des temps, craignons la tentation, et pour n'y pas entrer, faisons la prière qui se trouve dans l'Evangile; mais, une fois la tentation venue, plus de faiblesse, mais une résistance généreuse. « Notre auxiliaire puissant « dans les afflictions qui vous ont visités. » Ce que j'ai déjà dit bien souvent, je le répète encore : Dieu ne nous préserve pas toujours des assauts des tribulations, mais dès qu'elles nous assaillent, il nous assiste pour nous donner une fermeté dans le bien qui soit à toute épreuve. Quant au mot du texte qui signifie « puissamment, » c'est à « Auxiliaire » qu'il faut le joindre. En effet, ce n'est pas un secours tel quel qu'il nous prête, c'est un secours surabondant, un secours qui nous procure plus de consolations que les afflictions ne nous apportent de peine. Il ne proportionne pas strictement son aide à la gravité de nos périls, il dépasse toujours cette mesure. « C'est pour« quoi nous ne serons pas saisis de crainte, » dit le Prophète, « quand la terre serait boule« versée. » Voyez-vous comment le secours accordé surpasse l'épreuve soufferte, avec quelle surabondance il arrive? Le Psalmiste ne dit pas seulement : nous échapperons au danger, nous ne périrons pas, mais : nous n'éprouverons pas même ce qui semble le propre de la nature, je veux dire la terreur et la crainte. D'où vient cela? — de la surabondance de secours qui nous arrive.

Par ces mots de « terre, » de « montagnes, » de « cœur des mers, » le Psalmiste ne veut pas parler proprement des éléments, ce sont des expressions figurées pour dire des dangers insurmontables. Quand même, dit-il, nous aurions devant nos yeux une confusion, un bouleversement universels, immenses, des événements tels que le monde n'en vit jamais, une collision formidable éclatant au sein de la créature divisée, la nature troublée, ses limites déplacées, les fondements du monde ébranlés, les éléments rentrant dans le chaos, en un mot la perturbation la plus effrayante qui se puisse imaginer, non-seulement nous serions sauvés, mais nous ne craindrions pas même pour notre salut. Et pourquoi? — parce que le Maître de toutes choses nous donne son recours, nous tend la main, nous assiste. Si la menace de semblables catastrophes ne saurait nous faire céder et faiblir, combien moins le pourraient des ennemis s'avançant contre nous, même en bataille rangée. « Leurs eaux ont fait un « grand bruit et ont été agitées. Les monta« gnes ont été ébranlées dans sa force (4). » Selon un autre interprète : « Le bruit et le « tumulte des eaux et l'ébranlement des mon« tagnes se font dans la glorification de Dieu. » Après avoir dit qu'ils ne craindraient pas même au milieu d'une collision de tous les éléments, le Psalmiste parle de la puissance de Dieu, et dit que rien ne résiste à sa force. C'est comme s'il disait : nous avons raison de ne rien craindre, car ce qu'il fait maintenant ne diffère pas de ce qu'il fait toujours, c'est-à-dire qu'il publie sa puissance par les phénomènes de la création comme par les événements de l'histoire.

Ce que dit le Psalmiste revient à ceci : il secoue, il agite, il transforme tout, comme il lui plaît; tellement tout lui est aisé et facile. Et il me semble qu'il a en vue, quand il parle ainsi, des multitudes de vaillants hommes, des ennemis de haute puissance, des adversaires disposant d'un peuple innombrable. Telle est la puissance de Dieu, veut dire le Psalmiste, qu'il n'a simplement qu'à vouloir pour que toutes ces choses existent. Comment donc pourrions-nous craindre, ayant un tel maître?

« Changement de rhythme [1]. » Un autre interprète met : « Toujours. — Le cours impé« tueux (5); » suivant un autre : « les divisions « du fleuve ; » suivant l'hébreu : « *phalagau*, « réjouissent la cité de Dieu; le Très-Haut a « sanctifié son tabernacle. » Suivant un autre : « sanctuaire de l'habitation du Très-Haut. — « Dieu est au milieu d'elle; elle ne sera point « ébranlée; Dieu la protégera dès l'aube du « jour (6); » suivant un autre : « dès l'aurore ; » suivant un autre : « au premier signe du ma« tin. » Après avoir parlé de la puissance de Dieu, de sa force irrésistible, de la facilité avec laquelle il fait toutes choses, l'auteur passe à la protection dont sa providence couvre les Juifs, et en peu de mots il nous met sous res yeux les biens qu'il leur a départis. Comme s'il

[1] Les Septante, Théodotion et Symmaque traduisent par *diapsalma* (qua voce designari volunt canendi vices aut flexus, dit Bossuet, dissert. de Psal.), et Aquila par 'Aεί, le mot hébreu *Sela* que l'on trouve souvent au milieu et quelquefois à la fin des psaumes.

disait : or ce Dieu si puissant, si fort, si redoutable, qui porte et conduit tout, qui secoue, remue tout, a comblé notre cité de mille bienfaits. Car le mot « fleuve » est mis ici pour exprimer l'abondance des largesses d'en-haut et leur inépuisable épanchement. Tous les biens, semble-t-il dire, coulent sur nous comme de sources intarissables. De même qu'un fleuve divisé en mille canaux arrose les contrées subjacentes, ainsi la bonté de Dieu s'épanche de toutes parts sur nous, à flots abondants et tumultueux, remplissant tout de ses ondes bienfaisantes. Avec une entière sûreté, un secours incessant, elle nous procure encore une grande joie spirituelle ; ce que le Psalmiste veut dire par les mots : « Le Très-« Haut a sanctifié son tabernacle. » Et ce n'est pas là le moindre des bienfaits pour une ville, qu'elle soit appelée le tabernacle de Dieu.

2. Et l'expression de « Très-Haut » n'est pas mise là au hasard, elle fait entendre que celui qui est élevé, celui qu'aucun lien ne peut contenir, que la substance illimitée [1] a daigné appeler la ville des Juifs son sanctuaire et qu'il l'embrasse de toutes parts. C'est ce que veulent dire ces mots : « Au milieu d'elle, » ainsi que ceux-ci qu'on lit ailleurs : « Voici que je suis « avec vous. » (Matth. XXVIII, 20.) Il l'enveloppe de toutes parts ; c'est pourquoi, non seulement elle ne souffrira aucun dommage, mais elle ne sera pas même ébranlée, la raison en est qu'elle peut compter sur le secours le plus prompt, son protecteur étant toujours disposé et prêt à agir. Car voilà le sens de ces mots, « Dès l'aube du jour ; » ils marquent qu'il s'agit d'un protecteur qui n'est jamais en retard, qui ne vient point avec lenteur, dont la force est toujours jeune, vigoureuse, et qui ne manque jamais quand l'heure est venue. — « Les nations ont été troublées (7) ; » un autre : « les nations se sont rassemblées. Les royaumes « ont penché. Le Très-Haut a fait entendre sa « voix ; la terre a été ébranlée. »

Ici le Psalmiste montre l'énergie des secours. Il ne s'agit pas d'assaillants tels quels ; mais des rois, des nations se liguent de toutes parts pour bloquer, pour assiéger une seule ville, et celle-ci non-seulement ne souffre aucun dommage, mais elle surmonte, elle dompte et renverse les assaillants. C'est ce que veut dire ce passage : « Les royaumes ont penché, le Très-« Haut a fait entendre sa voix. » Comme si on disait : le seul son de sa voix prend les villes ; expression grossière et plus digne de l'homme à qui elle s'adresse que de Dieu, à qui elle s'applique. Dieu n'a pas besoin de voix ni de cri pour vaincre mais seulement de sa volonté. Cependant cette dernière manière de parler de Dieu succède à de plus grossières encore, et c'est pour élever les esprits à de plus hautes conceptions que le Psalmiste l'emploie. Ayant partout représenté Dieu comme un guerrier couvert de ses armes, il veut montrer que ce ne sont là que des métaphores, des figures, des façons de parler appropriées à la faiblesse humaine. (Dieu n'a pas besoin d'armes), et c'est pour cela qu'il ajoute : « qu'il a fait en-« tendre sa voix et que la terre a été ébranlée ; » ce qui signifie qu'il ébranle les villes, les nations et les contrées et jusqu'aux éléments. Par la terre l'Ecriture a aussi coutume de désigner les multitudes qui l'habitent, comme lorsqu'elle dit : « Et toute la terre était une « seule langue (Gen. II, 1.) — Le Seigneur des « puissances est avec nous ; le Dieu de Jacob « est notre défenseur. » Au lieu de : « Des puis-« sances, » l'hébreu dit Sabaoth (8).

Voyez comment le Psalmiste passe de la terre au ciel et comment il élève subitement sa parole jusqu'aux peuples innombrables des anges, aux nations des archanges, aux puissances d'en-haut. Que me parlez-vous encore et d'armées, et de barbares, et d'hommes mortels ? semble dire le Psalmiste. Pour vous faire une idée de la force de Dieu, songez à la royauté qu'il exerce, et aux armées innombrables des puissances invisibles qui sont rangées sous son commandement dans les cieux. Et ce terme de « puissances, » est très-bien choisi pour exprimer la force de ces habitants du ciel. Le Psalmiste l'emploie encore dans un autre endroit, disant : « Les puissants par la force, ceux « qui exécutent sa volonté. » (Ps. CII, 20.) Les anges en effet sont très-forts, puisqu'un seul d'entre eux étant sorti des rangs de l'armée du ciel tua cent quatre-vingt-cinq mille hommes. — Que nous fait, direz-vous, la force de Dieu, s'il ne veut pas nous tendre la main ? C'est pour que vous n'ayez pas cette crainte que le Psalmiste ajoute : « Notre défenseur. » Donc il a non-seulement le pouvoir mais encore la volonté de nous secourir. — Mais peut-être n'en sommes-nous pas dignes ? — Ne craignez rien, sa bienveillance est un héritage que nous ont laissé nos pères ; c'est ce que le Psalmiste insi-

[1] Je lis ἄφρακτος, au lieu d'ἄφραστος.

nue par les mots : « le Dieu de Jacob ; » comme s'il disait : c'est son habitude constante, dès la plus haute antiquité, dès l'origine. — « Changement de rhythme ; » un autre : « Tou- « jours. — Venez et voyez les œuvres de Dieu, « qu'il a fait paraître comme des prodiges sur « la terre (9), en abolissant les guerres jus- « qu'aux extrémités de la terre (10). Il rompra « l'arc, il brisera l'arme (un autre dit : il a brisé), « et il brûlera les boucliers dans le feu. » Un autre dit : « il consumera les chars dans le « feu. »

Le Psalmiste a parlé de la terre, de la mer, des montagnes, de la joie céleste descendue dans les âmes, du secours d'en-haut, et maintenant il s'adresse aux spectateurs eux-mêmes, il les prend comme sujet de son discours, et pour les remplir de joie en même temps que pour exciter leur amour envers le Seigneur, il mentionne les trophées, il célèbre les victoires qu'il a remportées pour eux. Et il a eu raison de dire « prodiges, » au lieu de trophées et de victoires. Car les faits qu'il rappelle ne s'étaient pas accomplis selon les lois de la nature ; le sort du combat n'avait été décidé ni par les armes, ni par la force du corps, mais par la seule volonté de Dieu, que la voix des événements eux-mêmes désignait clairement comme le général de son peuple. Puisque les faibles triomphaient des forts, une poignée d'hommes, d'une multitude, ceux qui étaient assujétis de ceux qui les tenaient sous le joug, le Psalmiste a bien raison de nommer de tels événements, des prodiges, puisqu'ils s'étaient accomplis d'une manière surprenante, et qu'ils s'étaient étendus jusqu'aux extrémités de la terre.

3. On ne se tromperait pas non plus si l'on voulait prendre ces choses dans le sens anagogique, et les appliquer au temps présent. Et en effet, Dieu a mis fin à une grande guerre, celle des démons, et il a étendu partout sur la terre le règne de la paix, il n'y a pas jusqu'à la guerre sensible et proprement dite qu'il n'ait apaisée. C'est ce qu'Isaïe annonçait en disant : « Ils convertiront leurs épées en charrues, et « leurs lances en faux ; et une nation ne tirera « pas l'épée contre une nation, et ils ne s'exer- « ceront plus à la guerre. » (Isaïe, II, 4.) Avant la venue du Christ en effet, tous les hommes portaient les armes, il n'y en avait point qui fussent exempts de cette charge, et les villes combattaient contre les villes, ce n'étaient partout que guerres et conflits sanglants. Aujourd'hui la plus grande partie de la terre est en paix, la grande majorité du genre humain vit dans la sécurité, s'occupant des arts, cultivant la terre, et parcourant la mer. La milice n'occupe plus qu'un petit nombre d'hommes chargés de porter les armes pour les autres. Ce petit nombre serait même inutile, si notre conduite était ce qu'elle devrait être, si nous n'avions pas besoin des avertissements, des calamités. Par « le feu, » le Psalmiste entend ici la colère de Dieu ; et il parle d'un fait qui s'est passé réellement, savoir que les Israélites, ayant vaincu leurs ennemis, brûlèrent leurs armes et leurs chars ; Ezéchiel en parle aussi (Ezéch. XXXIX, 10), et tous les hommes instruits savent cette histoire. — « Reposez-vous « et connaissez que je suis Dieu. Je serai élevé « au milieu des nations, je serai élevé au mi- « lieu de toute la terre (11). » Un autre dit : « Soyez guéris et connaissez ; » un autre : « Cessez, afin que vous connaissiez ; » l'hébreu dit : « Ouarphou ouadou. »

Ici l'auteur me semble s'adresser aux gentils et leur dire ceci : connaissez la force de Dieu, et sa puissance qui s'étend sur toute la terre : mais pour cela vous avez besoin de repos, vous avez besoin d'une âme saine. La leçon : « Cessez, etc., » donne le même sens : abandonnez l'erreur, défaites-vous de vos mauvaises habitudes ; levez un peu la tête au-dessus de l'obscurité dans laquelle vous tient courbés la pratique de tous les vices, respirez un instant, afin que, guidés par le lumineux enseignement des prodiges, et jouissant du calme de l'âme, vous appreniez à connaître le Dieu de l'univers. Les miracles ne suffisent point quand l'âme n'est pas bien disposée. Les Juifs ont vu des miracles, et ils n'en ont retiré aucun profit pour leur salut. De même que les rayons du soleil ont besoin pour opérer la vision, de tomber dans des yeux limpides et sains, ainsi les miracles ne peuvent rien sans la disposition de l'âme. Voilà pourquoi, après avoir parlé des miracles, le Psalmiste exhorte ceux qui veulent en recueillir quelque avantage, à se débarrasser des maux qui les enveloppent pour arriver à la connaissance de Dieu, souverain maître de toutes choses. « Reposez-vous et « connaissez que c'est moi qui suis Dieu, » et non pas vos simulacres et vos statues. « Repo- « sez-vous » donc et je vous présenterai de nombreuses preuves. Voilà en effet ce que si-

gnifie ce passage : « Je serai élevé parmi les « nations, je serai élevé au milieu de la terre; » c'est-à-dire, par mes œuvres, vous seront manifestées mon élévation et ma grandeur. Car l'élévation est le propre de cette nature sans mélange et ineffable. Mais puisqu'elle vous est cachée, je vous la montrerai par mes œuvres, non-seulement à Jérusalem et dans la Palestine, mais jusque parmi vous, les gentils. Il s'élève donc en les domptant, en les subjuguant par les miracles qu'il opère partout, miracles à Babylone, miracles en Egypte, miracles dans le désert, afin de les amener à la connaissance de lui-même. — « Le Seigneur des puissances « est avec nous, le Dieu de Jacob est notre dé- « fenseur (12). » Ainsi donc ce Dieu, qui est partout grand, partout élevé, un tel Dieu est avec nous. Ne craignez donc pas, ne vous troublez pas, ayant avec vous un si invincible Maître, à qui convient tout honneur et toute gloire, avec le Père qui est sans commencement, et avec son Esprit vivificateur, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. JEANNIN.

EXPLICATION DU PSAUME XLVI.

1. POUR LA FIN, POUR LES FILS DE CORÉ. — UN AUTRE : A CELUI QUI A FAIT REMPORTER LA VICTOIRE AUX FILS DE CORÉ. — 3. VOUS TOUTES, O NATIONS, APPLAUDISSEZ AVEC LES MAINS. — UN AUTRE : AVEC LA MAIN. TÉMOIGNEZ A DIEU VOTRE ALLÉGRESSE PAR DES CRIS. — UN AUTRE : TÉMOIGNEZ VOTRE ALLÉGRESSE PAR VOS LOUANGES. — 3. CAR LE SEIGNEUR EST LE TRÈS-HAUT, LE DIEU TERRIBLE, IL EST LE GRAND ROI QUI RÈGNE SUR TOUTE LA TERRE.

ANALYSE.

1. Comme doit être entendu, en particulier, le texte ci-dessus, et en général l'Ecriture sainte.
2. Jésus-Christ a vaincu le diable ; comparaison des bienfaits accordés aux Juifs avec ceux dont les Chrétiens ont été comblés ; réfutation des Anoméens.
3. La toute-puissance de Jésus-Christ éclate dans les moyens qu'il a pris pour subjuguer le monde. — S'il ne descendit pas de la croix, ce fut pour rendre son triomphe plus glorieux.
4° Ce qu'il faut entendre par ces mots *Eligit nobis hereditatem suam Jacob, quam dilexit ;* et *Ascendit Deus in jubilo.*
5. Cette trompette dont il est ici parlé n'est autre que la commune voix des Apôtres. — *Siéger*, pour Dieu, est la même chose que régner et régner saintement.

1. Ce psaume traite aussi le même sujet, car il célèbre les victoires remportées et les trophées conquis sur l'ennemi, il invite la terre tout entière à bénir ces heureux événements. Mais peut-être quelques personnes trouveront-elles que c'est là pour des exhortations parties du Saint-Esprit un exorde peu convenable, peu convenable aussi cette invitation qu'il nous fait d'applaudir à grand bruit, et de pousser des cris retentissants. En effet, te dira-t-on, cela n'est guère digne de ceux qui se réunissent dans cette enceinte pour y recevoir

un auguste enseignement : applaudir et claquer des mains, c'est plutôt le fait d'un habitué de théâtre ou de banquets, tandis que ce qui convient à des hommes élevés dans la grâce du Saint-Esprit c'est le calme et la décence. Quel est donc le sens de cette parole, de quels cris, de quels applaudissements veut donc parler le Prophète ? Car c'est là l'habitude des soldats qui entrent en ligne de bataille et se préparent à combattre, je parle de ces cris et de ce grand bruit qu'ils font entendre pour intimider l'ennemi, tumulte bien étranger à la sérénité de l'âme chrétienne. Or le psaume nous commande de faire ces deux choses, d'applaudir et de crier. Que signifie cela ? Ce n'est pas autre chose qu'une démonstration de joie, qu'un symbole de victoire. Ailleurs le Prophète ne nous montre-t-il pas aussi les fleuves applaudissant ? « Les fleuves, » dit-il, « battront des mains à cette vue. » (Ps. XCVII, 9.) Isaïe en dit autant des arbres (Isaïe, LV, 12) ; il nous représente aussi les collines et les montagnes bondissant (Ps. CXIII, 4), non pas pour nous faire croire que les collines et les montagnes bondissent, ou que les fleuves applaudissent et qu'ils ont des mains (ce serait le comble de la sottise), mais pour nous peindre une joie excessive. C'est ce qu'on peut voir même chez les hommes. Et pourquoi n'a-t-il pas dit : Réjouissez-vous et bondissez, mais : Battez des mains, et poussez des cris de joie ? Parce qu'il nous fait comprendre que c'est le signe d'une joie extrême. De même que le Christ, quand il dit (Matth. VI, 17) : « Mais vous, lorsque vous jeunez, parfu« mez votre tête, et lavez votre visage, » ne nous invite pas à faire usage des essences (car nul parmi nous n'a cette habitude), mais à témoigner que nous sommes dans la joie et que la gaîté règne dans notre cœur (il veut en effet qu'on jeûne non pas avec la tristesse, mais avec la joie peinte sur le visage), de même en cette circonstance on nous ordonne, non pas de battre des mains, mais de montrer notre joie et notre bonheur en chantant le psaume. Il serait juste de rechercher plutôt dans ce psaume le sens anagogique, en se mettant au-dessus du fait historique. Car s'il commence et s'il débute par des images sensibles, il mène cependant l'auditeur dans les régions de l'idée pure

Ce que j'ai dit plus haut, je vais le répéter : il est des expressions qu'on doit prendre au pied de la lettre, il en est d'autres qu'on ne doit admettre qu'avec un sens différent du sens littéral, comme dans ce cas-ci : « Les loups et « les brebis paîtront ensemble. » (Isaïe, II, 6.) Nous n'irons pas croire qu'il s'agisse en réalité de loups et de brebis, pas plus que de paille, de bœufs ou de taureaux. C'est une image qui, par la comparaison avec les animaux, nous sert à caractériser les mœurs des hommes. D'autres passages ont une double acception, une sensible pour l'imagination, et une intelligible pour l'entendement : comme nous faisons quand nous interprétons dans le sens mystique ce qui concerne le fils d'Abraham. Nous savons qu'il fut offert en sacrifice (Gen. XXII), et dans ce sacrifice du Fils notre esprit distingue un sens caché, il devine qu'il s'agit de la Croix. De même l'immolation de l'agneau pascal en Egypte est pour nous une image de la Passion. (Exod. XII.) C'est aussi ce que nous devons faire dans la circonstance présente. Car on ne parle pas seulement des Arabes et des peuples voisins, c'est un appel qui s'adresse à toutes les nations : « Parce que « le Seigneur est le Très-Haut, celui qu'on doit « redouter, parce qu'il est le grand Roi qui « règne sur toute la terre. » Dès le début l'attention de l'auditeur s'éveille à l'annonce de tant de biens, et devant cette convocation solennelle de la terre entière, devant cette fête à laquelle Dieu et le Saint-Esprit prennent part, pour ainsi dire, devant cette sainte doctrine qui descend des cieux vers nous. Aussi nous dit-on « Applaudis« sez » c'est-à-dire « réjouissez-vous, bondissez « de joie. » Telle est en effet l'invitation que nous adresse l'Evangile quand il dit : « Bondissez de « joie. »(Luc, VI, 23.) En réalité il ne nous invite pas à sauter, à bondir (ce serait une inconvenance) : il nous peint la joie dans toute sa vivacité. Et certes l'événement dont il s'agit mérite qu'on s'en réjouisse beaucoup. Car toutes les terres que voit le soleil, l'Evangile les a parcourues, et l'univers a été sauvé, et ceux qui auparavant étaient les esclaves de l'erreur ont suivi une religion supérieure au culte des Juifs. « Vous toutes, ô nations, battez des « mains ! » Que ces mains, dit-il, ces mains impures, sacriléges, que souillait chaque jour le sang répandu dans d'immondes sacrifices, ces mains avec lesquelles vous avez immolé des enfants, ces mains qui n'ont pas reculé devant l'infamie, qui ont violé la nature elle-même, que ces mains applaudissent aujourd'hui : « Té-

« moignez à Dieu votre allégresse par des cris ! » Que cette langue qui a servi à vos impuretés, qui a prononcé des blasphèmes, que cette langue répète avec des cris de joie l'hymne du triomphe. Les soldats, quand ils voient plier les bataillons ennemis, ont coutume non pas de continuer à combattre corps à corps, mais d'élever la voix tous ensemble pour achever d'abattre par leurs cris de victoire le courage de leurs ennemis, déjà ébranlé. Terminer la guerre en cessant d'employer la force, en se contentant de pousser des cris sans se servir de ses bras et de ses armes, n'est-ce pas la meilleure preuve d'une brillante victoire et du triomphe ?

2. C'est donc le Christ qui a tout fait : il a mis fin à cette guerre redoutable, il a enchaîné le puissant ennemi, il lui a ravi ses armes. Et comme il aime les hommes, il permet à ceux qui n'ont pas été à la peine de jouir des fruits de sa victoire et de ses trophées, il veut qu'ils se préparent à chanter l'hymne du triomphe comme ceux qui ont coopéré à la victoire. Ecrions-nous donc de notre voix la plus éclatante : « ô mort, où est ton aiguillon ? Enfer, « où est ta victoire? » (I Cor. xv, 55.) Et : « Dieu « est monté au ciel au milieu des cris d'al« légresse (6). » Ainsi s'exprime notre psaume. Et ailleurs : « Tu remontas sur les hauteurs « du ciel, tu as fait la captivité captive ; tu as « reçu des présents parmi les hommes. » (Ps. LXVII, 19 ; Eph. IV, 8,) Les Juifs eux aussi entonnèrent jadis un chant de triomphe quand l'armée des Egyptiens fut submergée : « Chan« tons le Seigneur, » disaient-ils, « car il a fait « éclater sa gloire. » (Exod. xv, 1.) Mais notre chant de triomphe est bien au-dessus du leur; il célèbre non pas la chute des Egyptiens engloutis sous les flots, mais celle des démons, non pas la défaite de Pharaon, mais celle du diable : ce ne sont pas des armes sensibles qui ont été prises, mais c'est le mal qui a péri, non dans les vagues de la mer Rouge, mais dans les eaux du baptême où l'on prend une nouvelle vie : ce ne sont pas des Juifs qui se dirigent vers la Terre promise, mais des Chrétiens qui quittent la terre pour le ciel, ils ne mangent pas la manne (Exod. XVI, 14), mais ils se nourrissent du corps de leur Seigneur (Jean, VI, 31), ils boivent, non pas l'eau qui coule du rocher, mais le sang qui jaillit du côté du Sauveur. (Exod. XVII, 6.) Aussi est-il dit : « Battez des mains » parce que, débarrassés de votre prison de pierre et de bois, vous avez porté vos pas dans les cieux et dans les cieux des cieux, que vous vous êtes tenus debout devant le trône même du roi. « Poussez donc « des cris d'allégresse » en l'honneur de Dieu ; c'est-à-dire, à lui vos actions de grâce, à lui tout l'honneur de la victoire, à lui tout l'honneur du triomphe ! Ce n'était pas une guerre semblable à celle que se font les hommes entr'eux, ce n'était pas un combat sensible, ce n'était pas une lutte entreprise pour conquérir des choses nécessaires à la vie du corps, c'était une lutte qui avait pour objet la conquête du ciel lui-même, la conquête des biens que contient le ciel. C'est lui qui dirigeait cette guerre, c'est lui qui nous permet de prendre part à sa victoire. « Car le Seigneur est le Très-Haut, le « Dieu terrible, le grand Roi qui règne sur « toute la terre. »

Où sont-ils maintenant ceux qui veulent détruire la gloire du Fils unique ? Voici qu'on dit du Fils ce qui a été dit du Père, on l'appelle grand roi : « Ne jurez pas, » est-il dit, « ni par « le ciel, parce que c'est le trône de Dieu, ni « par Jérusalem, parce que c'est la ville du grand « roi. » (Matth. v, 34, 35.) Et ailleurs : « Il est le « Dieu fort, le Dieu puissant. » (Isaïe, IX, 6.) Ce qui se dit d'un roi. Quand donc vous entendrez dire que votre Seigneur a été mis en croix, qu'il a été enseveli, qu'il est descendu aux enfers, ne soyez pas abattus, ne vous désespérez pas : car il est très-élevé, il est très-élevé de sa nature. Or ce qui est naturellement élevé ne saurait déchoir de son élévation, et devenir bas et rempant : au milieu même de son abaissement, son élévation subsiste et se fait voir. Car c'est précisément après sa mort qu'il a montré surtout combien il était puissant contre la mort. « La lumière brille dans les ténèbres, » est-il dit, « et les ténèbres ne l'ont pas comprise. » (Jean, I, 5.) De même son élévation a brillé dans son abaissement. Voyez-le en effet ébranlant le monde du fond des enfers. Alors le soleil détourne ses rayons, les rochers se fendent, le voile du temple se déchire, la terre tremble, Judas se pend, Pilate et sa femme sont saisis d'effroi, le juge lui-même cherche à s'excuser. Quand donc vous entendrez dire qu'il a été lié et fouetté, ne rougissez pas : voyez plutôt comme il fait éclater sa force au milieu des fers. « Qui cherchez-vous ? » (Jean, XVIII, 4.) Il dit, et sa parole les renverse à ses pieds. Voyez-vous combien il est redoutable, lui

dont la voix et le geste font de tels prodiges? Quand donc vous le verrez mort, représentez-vous la pierre du sépulcre soulevée, les anges debout avec crainte autour de son tombeau, les barrières de l'enfer brisées, la mort anéantie, les prisonniers délivrés, et alors vous comprendrez combien il est redoutable. S'il a fait, au jour de son humiliation, des choses si extraordinaires au ciel, sur la terre et dans les enfers, que ne fera-t-il pas le jour où il doit nous apparaître? Ecoutez ce que disent, au temps de son humiliation, ces démons qui écumaient de rage, qui brisaient tous les liens, qui rendaient impraticable la route où ils avaient fixé leur séjour: « Fils de Dieu, qu'y a-t-il entre « vous et nous? Etes-vous venu ici avant le « temps pour nous tourmenter? » (Matth. VIII, 29.) S'ils ont parlé ainsi dans ce temps-là, que diront-ils quand il apparaîtra, quand les puissances des cieux seront ébranlées, que le soleil rentrera dans les ténèbres, que la lune refusera sa lumière? (Math. XXIV, 29.) Aussi est-il appelé « le Très-Haut, le redoutable. » Ce n'est pas tout: quelle parole sera digne de raconter ce grand jour, quand il enverra ses anges sur sur toute la surface de la terre, quand tout chancèlera, quand la terre tremblante s'ouvrira pour rendre les morts déposés dans son sein, quand les corps se dresseront par milliers, quand le ciel se repliera sur lui-même comme un tapis qu'on enroule, quand on établira le redoutable tribunal, quand on verra couler les fleuves de feu, quand les registres seront ouverts, quand ce que chacun a fait dans les ténèbres paraîtra au grand jour, quand les pécheurs commenceront à subir leurs peines, leurs supplices épouvantables, quand viendront les puissances au front menaçant, quand les longues épées effilées seront tirées du fourreau, quand les coupables seront entraînés vers la géhenne, quand tous, rois, chefs d'armées, consuls, gouverneurs de provinces seront payés suivant leurs mérites, quand s'avancera le peuple innombrable des anges, quand les martyrs, les prophètes, les apôtres, les pontifes, les moines s'avanceront par troupes, quand seront distribuées ces récompenses ineffables, ces prix, ces couronnes, ces biens que l'esprit ne peut concevoir? (Dan. VII, 9.)

3. Quelle parole pourra reproduire ce tableau! Si le Prophète qui a entrepris de raconter la création s'est avoué vaincu et a reculé devant sa tâche en disant: « Qu'ils sont grands tes ouvrages, ô Seigneur (Ps. XCI, 5)! si saint Paul, ne considérant la Providence que sous un seul aspect, s'est écrié: « O profondeur des « trésors (Rom. II, 33)! » que dira celui qui voudra peindre ce grand jour? Le Prophète ayant prévu tout cela, disait: « Le Seigneur est « très-haut, il est redoutable, il est le grand roi « qui règne sur toute la terre, » faisant allusion à la délivrance universelle. Sans doute avant ce moment-là il n'en était pas moins le grand roi, mais on ne le savait pas. Car « le monde a « été fait par lui, et le monde ne l'a pas connu. » (Jean, I, 10.) Aujourd'hui il a mis ordre à cela, et c'est en nous unissant à lui qu'il s'est fait reconnaître pour le grand roi. Comment ne serait-il pas le grand roi, lui qui prit de pauvres pêcheurs, dépourvus d'instruction, sans éducation, au nombre de onze, tous gens obscurs, sans patrie, plus muets que leurs poissons, qui ne portaient qu'un seul vêtement, n'avaient point de chaussures, étaient nus, — et les envoya aux quatre coins du globe (Matth. X, 9; Luc, X, 4), et qui soumit l'univers comme s'ils n'avaient eu qu'à donner des ordres? En vérité voici encore qui est le fait d'un grand roi: il a purgé la terre de l'erreur, en un instant il a ramené la vérité, il a détruit la tyrannie du diable, lui qui, même avant d'avoir des sujets, était un grand roi sans avoir besoin d'exercer sa puissance sur des esclaves, sans avoir besoin de revêtir un brillant costume: il était grand roi par sa propre nature. « Moi, » dit-il, « je suis né pour cela. » (Jean, XVIII, 37.) Voici encore qui révèle un grand roi: sa majesté n'est pas une majesté empruntée, il n'a besoin de personne pour être roi, il fait tout ce qu'il veut. « Allez, » dit-il, « et « instruisez toutes les nations (Marc, XVI, 15), » et l'effet a suivi sa parole. « Je le veux, sois « purifié. (Matth. VIII, 3.) Je te le dis, démon « sourd, retire-toi de lui. Tais-toi, ferme la bou- « che. (Marc, IX, 24; et IV, 39.) Allez au feu qui « a été préparé pour le diable. — Avancez-vous, « et recevez pour votre part la royauté qui vous « était destinée avant que les fondements du « monde fussent jetés. » (Matth. XXV, 41 et 34.) Voyez-vous comme son pouvoir, comme sa toute-puissance éclatent de toutes parts? Il a su si bien se rendre maître de ses sujets qu'il leur a persuadé qu'il vaut mieux sacrifier sa vie que de lui désobéir. Un roi se fait honorer par ses sujets, lui comble ses sujets d'honneurs. Aussi les autres rois ne sont-ils rois que de nom,

tandis qu'il est roi en réalité. Il est un grand roi lui qui a fait descendre le ciel sur la terre, qui des barbares a fait des philosophes et leur a inspiré le désir d'imiter les anges. « Il nous a « assujéti les peuples, et a mis les nations sous « nos pieds. » O prodige ! à ceux qui l'ont mis en croix, il a persuadé qu'ils devaient l'adorer, à ceux qui l'insultaient, qui le blasphémaient, qui étaient attachés à des idoles de pierre, il a enseigné qu'il fallait sacrifier leur vie pour ses doctrines. Si les apôtres ont réussi, ils l'ont dû non pas à eux-mêmes mais à celui qui leur ouvrait le chemin, et qui donnait l'élan à leur âme. Et comment le pêcheur ou le faiseur de tentes auraient-ils changé la face de ce globe immense, si sa parole n'avait supprimé les obstacles ? Magiciens, tyrans, orateurs, philosophes, en un mot tous leurs adversaires étaient devant eux comme de la poussière et comme de la fumée qu'ils ont dispersées et dissipées : c'est ainsi qu'ils ont semé la lumière de la vérité, sans avoir recours aux armes ou aux richesses, et en se servant de la parole toute seule; ou plutôt leur parole n'était pas toute seule, elle était plus puissante que toute action. Et comment ? Ils invoquaient le nom du Crucifié et la mort disparaissait, et les démons prenaient la fuite, les maladies cessaient, les infirmes recouvraient la santé, le mal était chassé, les dangers supprimés, les éléments confondus.

Quand donc on nous dira : Pourquoi ne s'est-il pas secouru lui-même sur la croix ? répondons que ceci même est plus admirable. Car les conséquences n'auraient pas été les mêmes s'il était descendu de la croix, au lieu d'y rester pour qu'ensuite son nom eût le pouvoir de ressusciter un si grand nombre de morts. Ce qui prouve qu'alors, s'il resta sur la croix, ce fut de sa propre volonté, ce sont les événements qui suivirent. Celui qui arracha à la mort ceux dont elle s'était emparée avait encore plus la puissance de la chasser avant qu'elle se fût abattue sur lui : lui, qui donna la vie aux autres, pouvait encore plus se la donner à lui-même, ce qu'il fit lorsque trois jours après il usa de sa toute-puissance pour se ressusciter. Et cela il l'a prouvé par ce qui suivit, puisque son nom, lorsqu'il s'est agi du corps des autres, a eu assez de pouvoir pour mettre la mort en fuite quand on l'a invoqué, on ne saurait mettre en doute que, quand il s'est agi de lui-même, il aurait pu déployer sa puissance et dompter la mort. « Il nous a as« sujéti les peuples et a mis les nations sous « nos pieds. » Voyez la sagesse du Prophète qui dit tout avec exactitude. Car cette réflexion des apôtres : « Pourquoi nous regardez-vous, « comme si c'était par notre puissance ou par « notre piété que nous avons fait marcher ce « boiteux (Act. III, 12) ? » nous la retrouvons longtemps auparavant chez le Prophète. Ces mots « sous nos pieds » montrent l'assujétissement, ou plutôt un grand assujétissement. Et si vous voulez savoir la mesure de cet assujétissement, écoutez : « Tous ceux qui se « trouvaient posséder des champs ou des mai« sons, les vendaient et en apportaient le prix « qu'ils déposaient aux pieds des apôtres. » (Act. IV, 34.) D'autres sacrifièrent et leurs richesses et leur vie. Car il est dit : « Ils ont « exposé leur tête pour me sauver la vie. » (Rom. XVI, 4.) Dans une autre épître il est encore dit : « Vous étiez prêts, si cela eût été « possible, à vous arracher les yeux pour me « les donner. » (Gal. IV, 15.) En écrivant aux Corinthiens le même saint Paul leur disait : « Considérez combien cette tristesse, selon Dieu, « que vous avez ressentie, a produit en vous non« seulement de soin et de vigilance, mais de « satisfaction envers vous-mêmes, d'indigna« tion contre cet incestueux, de crainte de la « colère de Dieu, de désir de nous revoir, de « zèle pour nous défendre, d'ardeur à venger « ce crime. » (II Cor. VII, 11.) Tellement on craignait, on redoutait les apôtres ! Saint Luc lui aussi écrivait : « Aucun des autres n'osait « se joindre à eux, mais le peuple leur donnait « de grandes louanges. » (Act. V, 13.) Ailleurs, il est dit : « Que voulez-vous ? Irai-je vers vous « la verge à la main, ou avec un esprit de « douceur et de charité ? » (I Cor. IV, 21.)

4. Avez-vous vu l'autorité et la puissance des apôtres ? Or tout cela était l'œuvre des paroles qu'il avait prononcées en les congédiant : « Je « suis avec vous. » (Matth. XXVIII, 20.) C'était lui qui marchait devant eux et détruisait les obstacles, c'était lui qui apprivoisait tous les cœurs et qui changeait la résistance en docilité. Cependant la guerre régnait partout, ce n'étaient partout qu'écueils et que précipices, on ne savait où appuyer le pied, où se tenir ferme. Tous les ports étaient fermés, toute maison close, toutes les oreilles sourdes. Cependant à peine s'étaient-ils avancés et avaient-ils parlé qu'ils avaient renversé les remparts élevés par

leurs ennemis à qui ils persuadaient de sacrifier leur vie et de braver désormais tous les dangers pour la doctrine qu'ils venaient leur enseigner. « Il a choisi dans nous son héri« tage ; savoir, la beauté de Jacob qu'il a ai« mée. » Un autre dit « la glorification de Ja« cob. » Voyez combien cette prophétie est exacte. Plus haut il a été dit : « Il nous a as« sujéti les peuples et les nations. » D'abord en effet les Juifs se sont approchés, d'abord au nombre de trois mille, puis au nombre de cinq mille, ensuite est venu le tour des nations. Car Jésus disait aussi : « J'ai d'autres « brebis, et il me faut les amener, et il n'y « aura qu'un troupeau et qu'un pasteur. » (Jean, x, 16.) Ensuite pour que ces mots : « Il « a choisi dans nous son héritage, » ne vous troublent ni ne vous inquiètent, et ne vous donnent pas l'idée de vous écrier : Comment donc se fait-il que les Juifs soient encore incrédules ? il y a joint un correctif destiné à vous sortir d'embarras. Quant à lui c'était surtout les Juifs qu'il avait en vue, et, en ce qui le concerne, il n'en a laissé aucun. Si vous voulez connaître toute sa pensée, écoutez ce qui suit immédiatement, car il ajoute « à savoir la « beauté de Jacob, qu'il a aimée . » Par ces mots il me semble désigner les fidèles, comme saint Paul lorsqu'il disait : « Ce n'est pas que « la parole de Dieu soit tombée hors du sillon : « car tous ceux qui descendent d'Israël, ne « sont pas pour cela Israélites ; mais Isaac sera « ton fils. C'est-à-dire que les enfants selon la « chair ne sont pas pour cela les enfants de Dieu ; « mais que ce sont les enfants de la promission « qui sont comptés au nombre de ses enfants. » (Rom. IX, 6-8 [1].) On peut dire que les fidèles sont la beauté du peuple. En effet, quoi de plus beau que ceux qui ont cru ?

Il appelle une nation son héritage, non qu'il ait jamais négligé les autres, mais il veut montrer l'intensité de son amour pour ce peuple, son désir de se l'attacher, la façon particulière dont il se l'était approprié, et la providence spéciale qui s'étendait sur lui. Et pour mieux vous rendre compte de la véracité du Prophète, voyez comme il se sert du langage populaire, de ce langage usité dans les marchés. Bien souvent ceux qui viennent acheter appellent « beaux » les objets qui sont de meilleure qualité que les autres. C'est donc pour montrer que tous ne seront pas sauvés qu'il dit « à savoir la beauté de « Jacob. » Pensée qu'on découvre encore dans les Evangiles à travers mille paraboles. Dieu « est monté au milieu des cris de joie (6). » On n'a pas dit Dieu a été enlevé, mais « est « monté : » montrant par là qu'il n'a pas eu besoin d'une main étrangère pour s'élever en haut, mais qu'à lui seul il a su se frayer sa route. Elie qui eut moins de chemin à parcourir que le Christ, fut entraîné par une force autre que la sienne. (IV Rois, II, 11.) Car il n'était pas au pouvoir d'un simple mortel de se transporter sur une route interdite à tous les hommes. Le Fils unique est monté par l'effet de sa propre puissance. C'est ce qui fait dire à saint Luc : « Et ils le regardaient fixement pendant « qu'il s'élevait vers les cieux. » (Act. I, 10.) Il n'a pas dit : pendant qu'on l'enlevait ou pendant qu'on l'emportait, car il s'élevait tout seul. Et si, avant qu'il fût mis en croix, les eaux l'ont porté quand il était encore enfermé dans un corps lourd et sur lequel avaient prise les maux de l'humanité, quoi d'extraordinaire s'il a fendu les airs quand il n'avait gardé que la partie incorruptible de son être ?

Mais pourquoi ces mots : « Au milieu des « cris de joie? » Est-ce qu'on a poussé des cris de joie quand il est monté? Tout s'est passé en silence, et il n'y avait de présents que ses onze disciples. Vous voyez bien qu'il ne faut pas prendre les Ecritures au pied de la lettre, il faut encore comprendre le sens caché qu'elles renferment. Ce que je disais, en commençant l'explication de ce psaume que cette expression : « cris de joie, » désignait quelque autre chose, à savoir la victoire et le triomphe, je dois le répéter à l'occasion de ce passage, où il est dit, qu'il monta « au milieu des cris de « joie, » c'est-à-dire au sein de la victoire, après avoir terrassé la mort, renversé le péché, mis les démons en fuite, banni l'erreur, après avoir tout changé pour tout améliorer, après avoir rendu à l'humanité son ancienne patrie, ou plutôt une patrie bien plus belle. Quand il s'est montré, rien ne lui a résisté, ni la tyrannie du péché, ni la puissance de la mort, ni la force de la malédiction, ni l'intensité de la corruption et du mal, ni aucune des choses semblables; mais il a brisé tout cela comme une toile d'araignée , et les phalanges des démons , et les efforts du diable, il a tout vaincu et ne s'en est allé qu'après avoir mené

[1] Saint Jean Chrysostome a passé quelques mots de l'épître aux Romains.

à bonne fin tout ce qu'il avait entrepris.

5. C'est pourquoi saint Paul, racontant le triomphe du Sauveur, disait : « Ayant désarmé les principautés et les puissances, il « les a menées hautement en triomphe à la « face de tout le monde, après les avoir vaincues par sa croix. » (Coloss. II, 15.) Et ailleurs : « Il a effacé par son sang la cédule qui « s'élevait contre nous dans ses décrets ; il « a entièrement aboli cette cédule qui nous « était contraire, il l'a abolie en l'attachant « à sa croix. (Ibid. 14.) Et le Seigneur dans « la voix de la trompette. » C'est toujours la même figure, on veut parler d'une brillante victoire. Ici il faut ajouter quelque autre chose à l'expression, une idée de bruit, d'éclat, d'évidence. Cependant, quand cet événement eut lieu, nul ne s'en aperçut, mais il se manifesta plus tard avec tant d'éclat, qu'on eût dit le son d'une trompette retentissante, ou quelque son bien plus perçant encore. Car cet événement, si secret alors, a été connu de presque tous ceux qui habitent la terre, et il s'est si bien révélé par la force des choses, qu'on eût dit le son d'une trompette retentissante, ou quelque son bien plus perçant encore. Car les sons de la trompette n'auraient pas été aussi puissants pour appeler tous les hommes à ce spectacle, que le fut plus tard la voix même des choses quand elle fit connaître l'ascension du Sauveur; ce miracle, elle le proclama avec un bruit plus éclatant que tous les bruits de la foudre. La terre n'aurait pas entendu le tonnerre aussi distinctement que la proclamation de ce miracle se fit entendre de ceux qui vivaient alors, aussi distinctement qu'elle se fera entendre de ceux qui vivront plus tard. Le tonnerre ne se fait entendre que dans le moment présent, tandis que la voix des choses a transmis le souvenir de ce miracle à toutes les générations avec plus d'éclat que la trompette, avec plus de retentissement que le tonnerre.

On ne se tromperait pas si l'on disait que la bouche des apôtres était une trompette, non pas une trompette d'airain, mais une trompette plus précieuse que l'or, plus précieuse que les diamants. Pourquoi cette expression : « Dans la voix de la trompette? » C'était pour montrer son esprit de concorde, comme le témoigne aussi saint Paul : « Ainsi, soit que « ce soit moi, ou eux qui vous prêchent, « voilà ce que nous prêchons. » (I Cor. XV, 11.) Et ailleurs : « Toute la multitude de « ceux qui croyaient n'avait qu'un cœur et « qu'une âme. » (Act. IV, 32.) Le son de cette trompette n'appelait pas les hommes au combat, mais il leur annonçait le triomphe et la bonne nouvelle. Dans les armées, quand on part pour la guerre, les trompettes avec les étendards donnent le signal et la direction de la marche; les soldats présents dans le rang sont animés et par ce qu'ils voient et par ce qu'ils entendent : c'est aussi ce qui se passait alors. Dans chaque ville où pénétraient les apôtres, leur trompette retentissait et tous accouraient pour entendre. « Chantez « à la gloire de notre Dieu; chantez, chantez à « la gloire de notre Roi, chantez (7). Chantez « avec sagesse, parce que Dieu est le roi de « toute la terre (8). Dieu a régné sur les na- « tions (9). » Après avoir décrit la grandeur du triomphe, l'auteur du psaume invite la terre à témoigner sa joie et son zèle : aussi répète-t-il deux fois le même mot. Il ne dit pas simplement de chanter, il dit aussi : « Chantez « avec beaucoup de sagesse. » Que faut-il entendre par ces mots : « Chantez avec sagesse ? » C'est-à-dire après avoir pris connaissance des faits, et compris la grandeur des événements. Pour moi, je crois que ces mots : « avec sa- « gesse, » cachent encore une autre signification : ce n'est pas seulement notre voix, ce n'est pas seulement notre langue, mais aussi nos actions et notre vie qui doivent chanter à la gloire de Dieu. Car « Dieu, dit-il, « a régné sur les nations, » et comme dit un autre : « Au-dessus des nations. » De quelle royauté veut-il parler là? non pas de cette royauté qui appartient à Dieu par le droit de la création, mais de cette royauté qui lui appartient pour l'avoir appelé à lui. Auparavant sans doute il régnait sur toutes choses, puisqu'il a fait et créé toutes choses : mais aujourd'hui il règne sur des sujets dociles et reconnaissants. Ce qui doit surtout provoquer nos actions de grâces et exciter notre admiration, c'est que celui qui, auparavant, était insulté par les Juifs, a opéré dans le monde un tel changement, qu'on le chante en tous lieux, et que ceux qui n'ont pas lu les prophètes, qui n'ont pas été élevés dans la Loi, qui vivaient à la manière des bêtes sauvages, ont été changés tout d'un coup, ont rejeté toutes les séductions de l'erreur et se sont soumis. Et ce n'est pas deux ou trois, ou quatre nations, ni dix, qui

se sont ainsi converties, c'est toute la terre.

« Il est assis sur son trône ! » Oui, il règne, il commande. Et le Psalmiste a bien dit sur son *saint* trône. Car, il ne règne pas seulement, il règne aussi avec sainteté? Qu'est-ce à dire, il règne avec sainteté ? Oui, avec pureté. Les hommes qui parviennent à la royauté, usent de leur puissance même pour commettre l'injustice ; mais sa royauté à lui est exempte de telles souillures, elle est pure, elle est sainte. Ni la tromperie, ni rien de pareil ne corrompt ni ne circonvient son tribunal qui est sans tache, qui est pur d'une rayonnante pureté, qui défie toute comparaison et qui brille d'une gloire ineffable. « Les princes « des peuples se sont assemblés et unis avec « le Dieu d'Abraham, parce que les puissants « de Dieu sur la terre ont été extraordinaire- « ment élevés (10). »

6. Dans ce passage on nous montre tout l'essor de l'Evangile qui ne s'est pas adressé seulement aux particuliers, mais encore à ceux-là même qui portent le diadème et qui sont assis sur le trône royal. Ensuite pour nous montrer qu'il n'y a qu'un seul et même Dieu pour l'Ancien comme pour le Nouveau Testament, il est dit « avec le Dieu d'Abraham, » pour : avec le Dieu de vos pères, avec celui qui leur a donné la loi. C'est pourquoi Jérémie a dit : « Je vais faire une nouvelle alliance « avec vous, non selon l'alliance que je fis « avec vos pères, en ce jour où je les pris par « la main pour les emmener hors de la terre « d'Egypte (Jér. XXXI, 31, 32), » montrant par là que l'ancienne et la nouvelle loi n'ont qu'un seul et même auteur qui est notre Dieu. Baruch lui aussi a dit : « Celui-ci est notre Dieu, « on n'en comptera pas d'autre après lui. Il a « trouvé toutes les voies de la science et il a « guidé Jacob, son fils, et Israël, son bien- « aimé ; après cela il a été vu sur la terre et « a conversé avec les hommes (Baruch. III, « 36-38), » montrant par là que Celui qui a donné la loi est le même qui s'est fait chair et que Celui qui s'est fait chair est aussi le même qui a donné la loi. Le Prophète dit encore ceci : « Ils se sont assemblés et unis avec le Dieu « d'Abraham. » Le texte hébreu, au lieu de « avec le Dieu d'Abraham, » porte : « Em Elôï « Abraam. » Et comment cela s'est-il fait ? « Parce que les puissants de Dieu sur la terre « ont été extraordinairement élevés. » Quels sont ceux qui représentent la puissance de Dieu ? Ne sont-ce pas les apôtres, s'il est vrai que de tous les hommes ils ont fait des fidèles [1] ? Puisqu'il est dit que leur puissance a brillé d'un tel éclat et qu'ils ont tout vaincu. Et c'est avec raison qu'ils sont appelés puissants. Comment ne le seraient-ils pas, eux qui ont livré bataille à la terre entière, aux démons, au diable, aux cités, aux nations, aux tyrans, aux châtiments, aux supplices, aux grils [2], aux fournaises, aux coutumes, à la tyrannie de la nature [3], qui ont tout vaincu, qui se sont élevés au-dessus de tout et n'ont été arrêtés par rien ? Comment ne le seraient-ils pas, eux qui même après leur mort ont déployé une si grande force ? Comment ne le seraient-ils pas, eux dont les paroles plus fermes que le diamant, loin de céder sous les efforts du temps, vont gagnant du terrain de jour en jour, répandant la bonne nouvelle partout, et dans toutes les directions, et jusqu'aux extrémités de la terre habitée ? Pour toutes ces choses, rendons grâces à Dieu qui aime les hommes, car c'est à lui qu'appartiennent la gloire et la puissance, et maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Passage controversé. La traduction latine, *quinam sunt autem Dei fortes, nisi apostoli, fideles omnes?* ne rend pas le *si* du grec et semble ranger tous les fidèles au nombre de ceux qui représentent la puissance de Dieu.

[2] Il y a dans le texte *poêle à frire*. Comme il s'agit du supplice du feu, j'ai cru pouvoir y substituer le mot *gril*.

[3] Un manuscrit ajoute *aux princes, aux rois, à la faim et à la soif, à la mort.*

EXPLICATION DU PSAUME XLVII

1. PSAUME POUR SERVIR DE CANTIQUE AUX ENFANTS DE CORÉ. — 2. LE SEIGNEUR EST GRAND ET DIGNE DE TOUTE LOUANGE DANS LA CITÉ DE NOTRE DIEU, SUR SA SAINTE MONTAGNE, 3. DONT IL ÉTABLIT BIEN LES RACINES A LA JOIE DE TOUTE LA TERRE. — UN AUTRE INTERPRÈTE DIT : QUI S'EST ÉLEVÉE COMME UNE BELLE TIGE A L'ALLÉGRESSE DE TOUTE LA TERRE. — UN AUTRE : A LA SPLENDEUR DE TOUTE LA TERRE, SPLENDEUR DÉTERMINÉE DÈS LE PRINCIPE.

—

ANALYSE.

1. Explication littérale des versets 1-3 du psaume.
2. Explication des versets 4-9.
3. Explication des versets 10-15. — La justice attribut nécessaire de Dieu.
4. Exhortation.

1. Ici encore il s'agit de populations délivrées de la guerre, délivrées des combats. Car les Juifs, revenus de Babylone et arrachés à leur longue captivité, après avoir recouvré la terre de leurs aïeux et échappé à tant de guerres, chantent des cantiques d'actions de grâces en l'honneur de Celui qui est l'auteur de tous ces biens, et disent : « Le Seigneur est grand « et digne de toute louange. » Ils disent qu'il est « grand, » mais non pas combien, car nul ne le sait. C'est pourquoi le Psalmiste ajoute « et digne de toute louange. » Sa grandeur n'a pas de limites. Ce qui revient à dire : Il faut nous contenter de le glorifier et de le louer, et cela sans mesure ; il faut le louer, et pour sa grandeur même qui est infinie et qu'on ne peut concevoir, et pour l'immensité des bienfaits dont il nous a comblés. Il a voulu et il a pu ce qu'il a voulu. « Dans la cité de notre « Dieu, sur sa sainte montagne. » Que dis-tu, ô Psalmiste ! Tu enfermes l'éloge de Celui qui est infiniment grand et digne de louanges, dans une ville et sur une montagne ? — Non, repond-il, ce n'est pas là ce que je veux dire, mais bien que c'est nous qui l'avons connu avant les autres hommes [1]. — Est-ce encore pour cela qu'il a dit « dans la cité de notre Dieu, » ou bien veut-il nous montrer par là que les prodiges opérés dans cette ville ont témoigné de la grandeur et de la gloire de Dieu, que ces Juifs naguère prisonniers, délaissés, méprisés, enfermés sur une terre ennemie comme dans un tombeau, ont été tout à coup entourés par lui d'un tel éclat, qu'ils se sont mis au-dessus de leurs vainqueurs, sont revenus d'exil, ont recouvré leur sécurité première et retrouvé leur patrie dans sa splendeur d'autrefois ? Ce que nous voyons, dit-il, des œuvres de Dieu est si grand, qu'il n'en faut pas plus pour nous prouver son existence. Mais comme autrefois les Juifs n'étaient pas assez intelligents pour le comprendre, il se fit mieux connaître d'eux en les aidant contre leurs ennemis, en leur donnant la victoire, en leur procurant constamment ces triomphes extraordinaires, en tournant à leur profit toutes leurs révolutions, en faisant pour eux des prodiges au-

[1] Le traducteur latin lit πρὸ τῶν ἄλλων τοῦτο... ce qui est en effet la leçon de deux manuscrits, et rend le tout par *quod nos ante alia hoc cognoverimus* : J'aime mieux lire avec Savile et Morel : πρὸ τῶν ἄλλων τοῦτον.

dessus de tout espoir et de toute attente. Le Psalmiste appelle cette ville la ville de Dieu, non pas qu'il prive les autres villes de sa protection, mais il montre que les Juifs possédaient quelque chose de plus que les autres peuples, par rapport à la connaissance de Dieu. Les autres villes ne pourraient être appelées villes de Dieu, que parce qu'il les a créées, tandis que celle-ci a droit à ce titre non-seulement pour ce motif, mais encore parce qu'elle est intimement unie à Dieu et que c'est là qu'il a fait tous ses miracles. Alors on disait qu'elle était la ville de Dieu, aujourd'hui c'est nous tous qui sommes appelés les fils de Dieu. « Ceux qui sont à Jésus-Christ, dit l'Apôtre, « ont crucifié leur chair avec ses passions et « ses désirs déréglés. » (Gal. v, 24.) Voyez-vous toute la force de la vertu? C'est pour cela que cette montagne était appelée la montagne de Dieu, parce que Dieu y était honoré.

« Dont il établit bien les racines à la joie de « toute la terre. » Voilà une expression bien obscure, aussi devons-nous y donner notre attention. A la simple lecture elle nous embarrasse, mais si on l'examine avec soin, on verra la suite et l'exacte enchaînement des idées. Le Psalmiste s'exprime en ces termes : « Le Sei« gneur est grand dans la cité de notre Dieu, « sur sa sainte montagne dont il établit bien les « racines, » c'est-à-dire qu'il donne à sa ville de belles racines, de beaux fondements, une belle base avec la joie et dans l'allégresse de toute la terre. Un autre interprète le donne à entendre lorsqu'il dit : « Dont il établit bien « les racines à la splendeur déterminée de toute « la terre. » Car Dieu a fait de cette ville la splendeur et la joie du monde entier. Là était la source de la piété, là prit racine, là prit naissance la notion du vrai Dieu. Telle était donc cette ville dont il avait établi les racines, qu'il avait posée sur de beaux fondements, pour l'ornement de la terre, pour sa joie et pour son bonheur. Car Jérusalem était alors l'école de la terre, et ceux qui voulaient connaître la joie, embellir et parer leur âme, y venaient puiser les connaissances dont ils avaient besoin. C'est encore dans le même sens qu'il a dit : « dont il établit bien les racines, » et non pas seulement ; « dont il établit les ra« cines. » Si de plus vous voulez prendre cette expression dans le sens mystique, vous reconnaîtrez la justesse et la vérité de la prédiction. C'est de là que l'allégresse, c'est de là que la joie et le bonheur sont descendus partout sur la terre ; c'est là qu'étaient les sources de la sagesse, dans cette ville où le Christ fut crucifié, d'où les apôtres prirent leur essor. « Car « de Sion viendra la loi, et le Verbe du Sei« gneur viendra de Jérusalem (Mich. iv, 2), » et cette joie repose sur des racines éternelles.

« Monts de Sion, flancs de l'Aquilon. » Un autre dit : « Monts de Sion, croupes de l'Aqui« lon ; » et le texte hébreu : « Ar Sion jer« chthé Saphoun. » Dans quel but, dites-moi, parle-t-il maintenant de l'Aquilon, et nous fait-il la description de ces lieux ? Comme c'était toujours de ce côté-là que la guerre venait les assaillir, et que les peuples étrangers faisaient irruption, les prophètes se servent toujours de ces mêmes termes, et appellent cette guerre la guerre qui vient de l'Aquilon (Jér. i, 13, 14), et représentent Jérusalem comme un bassin que le feu chauffe toujours de ce côté. C'est en effet par là que les frontières de la Perse et de la Palestine se touchent. Le Psalmiste admirait donc ces événements, et il ajoutait ces mots pour montrer que Dieu avait rendu imprenable cette cité constamment attaquée par les peuples venant du nord. C'est comme si l'on disait en parlant du corps : ce membre était faible, tu l'as rendu plus fort ; tel est aussi le sens caché de ses paroles dans ce même passage. Le plaisir et la sécurité règnent en ces lieux, d'où nous venaient la désolation et les larmes, et qui étaient pour nous un objet d'affliction. Il n'y a que joie et bonheur là où nous ne connaissions que les menaces, la crainte et les dangers, et désormais nul ne redoute les nations du nord, nul ne s'abat, nul ne s'inquiète, mais tous sont heureux et satisfaits, parce que tu as établi ses racines dans la joie. « La cité du grand Roi. « Dieu sera connu dans ses maisons, lorsqu'il « prendra sa défense (4). » Un autre dit, « fut « connu ; » un autre, « Dieu dans les palais « de sa cité sera connu pour un rempart ; » un autre, « Dieu dans les maisons de sa cité fut « reconnu pour être capable de la tirer du « danger. »

2. L'auteur du psaume proclame la majesté de Jérusalem, il la comble de louanges, il la couronne en disant : « La cité du grand Roi. » Ensuite, montrant comment elle est la cité du grand Roi, il ajoute « il sera connu dans ses « maisons. » C'est nous faire voir combien il en prend soin puisqu'il la sauve tout entière

sans en rien excepter, et que, non content de la protéger dans son ensemble, il étend ses soins prévoyants à chacune de ses maisons. Pour nous nous n'avions pas besoin de cela pour le connaître, mais il a profité de cette occasion pour faire éclater sa force aux yeux de ses ennemis. Sous le règne d'Ezéchias les peuples étrangers s'étaient abattus autour de Jérusalem comme un nuage, et l'avaient enfermée comme dans un filet, ils se retirèrent après avoir perdu la plus grande partie de leurs soldats. Bien des fois encore d'autres peuples marchèrent contre elle, qui durent s'éloigner couverts de confusion. Tous ces succès, dit le Psalmiste, on les doit à la Providence divine, et Jérusalem lui doit son éclat. Et sa grandeur ne lui vient pas seulement de son éclat, mais encore de la façon dont elle a conquis cet éclat. « Voici que les rois de la terre se sont assem-« blés, et ont conspiré unanimement contre « elle (5); » un autre dit : « Voici que les rois se « sont mis en ordre de bataille. Mais l'ayant « vu, ils ont été tout étonnés, tout remplis de « trouble, et d'une émotion extraordinaire (6) : « le tremblement les a saisis; ils ont ressenti « alors les douleurs que sent la femme qui « est en travail d'enfant (7), dans le souffle « d'un vent impétueux (8). » Un autre dit, « par « un vent impétueux; » un autre, « par une « fièvre ardente. Tu briseras les vaisseaux de « Tharsis. » Un autre, « tu broieras. » Dans le texte hébreu on lit « Tharsis. » Dans ce passage le Psalmiste nous explique que c'était une guerre redoutable, une vaste coalition, et que la victoire n'en fut que plus brillante. Car après nous avoir dit que Dieu défend Jérusalem et qu'il la couvre de sa puissante protection, il nous montre ensuite comment il s'y prit pour la défendre. Des milliers de peuples étaient accourus (c'est ce qu'il nous fait comprendre en nous parlant du grand nombre de leurs rois), et ce n'était pas une simple incursion, ils s'étaient coalisés et avaient uni leurs troupes : mais ils rencontrèrent des obstacles si extraordinaires qu'ils se retirèrent frappés d'étonnement. Telle fut l'issue de cette guerre : ils battirent en retraite, pleins de stupeur et d'effroi. Profondément troublés ils s'enfuirent tout tremblants, devant un petit nombre d'ennemis, eux si nombreux, devant quelques bataillons disséminés, eux qui avaient uni leurs armées, et ils ne se sentaient pas plus d'énergie qu'une femme qui est en travail d'enfant. Ce qui prouve bien qu'une intervention surhumaine avait conduit cette guerre, que c'était Dieu qui avait dirigé les armées, qu'il avait non-seulement abattu l'orgueil des ennemis, mais aussi troublé leur esprit, et mis dans leur âme les douleurs que ressent la femme dans l'enfantement, et frappé leur cœur d'une indicible épouvante. Il arriva la même chose que si une flotte nombreuse se réunissait, et qu'un vent violent, se déchaînant sur elle, brisait tous les navires, submergeait les galères, et y jetait tout à coup le plus affreux désordre. Car cet exemple me semble montrer que la victoire fut facile, et le désordre extrême. Embarqués sur une flotte, et venus de régions lointaines, tous périrent : la colère de Dieu les renversa, comme eût fait un tourbillon impétueux. C'est pour cela que voulant indiquer d'où ils étaient venus, le psaume ajoute le nom de Tharsis. Car c'est ce que veut dire le texte hébreu par le mot que nous avons mis, à cause de vous, à la suite de notre citation. Voilà ce que l'on peut dire : ou bien on peut répéter ce que je disais plus haut, à savoir que Dieu mit le désordre au milieu de cette multitude d'ennemis, comme les vents violents qui souvent s'abattent sur les vaisseaux de Tharsis et les brisent.

« Nous avons vu dans la cité du Seigneur « des armées, dans la cité de notre Dieu, ce « que nous avons entendu annoncer (9). » Voyez-vous comme ils s'expliquent ces mots que nous avons vus plus haut : « Dont Dieu éta-« blit bien les racines, » c'est-à-dire dont Dieu prend toujours soin, qu'il protége toujours, qu'il munit toujours de remparts? Car après avoir raconté les événements de ce temps-là, le Psalmiste ramène son récit aux événements du temps passé, et nous montre la parenté qui les unit. Ce que nous avions vu écrit, dit-il, nous l'avons vu réalisé, nous avons vu les victoires, les trophées de Dieu, sa protection et ses magnifiques miracles. Car Dieu n'a pas cessé d'en faire, et c'est bien lui qui nous sauve des dangers, qui nous mène par la main à la connaissance de sa divinité. C'est par un heureux à-propos que le Prophète a fait mention de ces événements arrivés longtemps auparavant, puisqu'il instruit ses concitoyens et par le récit des anciens miracles, et par celui des miracles nouveaux, si bien que ceux dont l'esprit est le plus épais croient, en voyant ce qui vient de se passer, à ce qui s'est passé

autrefois, y trouvent deux fois leur profit, et voient de leurs propres yeux ce qu'ils ne connaissaient que pour l'avoir entendu dire. « Dieu « l'a fondée et affermie pour toute l'éternité. « Nous avons reçu, ô Dieu, ta miséricorde au « milieu de ton peuple (10). » Un autre dit: « Nous avons apprécié, ô Dieu, ta miséricorde « au milieu de ton peuple [1], » — et dans le texte hébreu on lit : « Echalach demmenu. « Comme la gloire de ton nom, ô Dieu, s'étend « jusqu'aux extrémités de la terre, votre louange « s'y étend de même (11). »

3. Après avoir dit: nous avons vu ce dont nous avions entendu parler, le Psalmiste raconte aussi et ce dont il avait entendu parler, et ce qu'il a vu. De quelle chose donc avait-il entendu parler, et qu'a-t-il vu ? Que la faveur de Dieu fait sa cité plus forte, et la rend indestructible. Voilà ses fondements, voilà sa force, voilà ce qui la rend imprenable, plutôt que l'alliance et l'aide naturelle des hommes, plutôt que la force des armes, plutôt que les tours et que les remparts. Mais quoi? Dieu la tient sous sa domination. Voilà surtout l'idée avec laquelle ils devaient se familiariser, l'idée que le Prophète ne cesse de leur suggérer. « Nous avons reçu, « ô Dieu, ta miséricorde au milieu de ton peu« ple. » Que signifient ces mots : « Nous avons « reçu?» que nous avons espéré, que nous avons attendu, que nous avons connu ton amour pour nous. Car après avoir dit: Dieu a jeté les fondements, a établi les racines, a élevé les remparts de Jérusalem, le Prophète, pour montrer que tant de bienfaits n'ont pas été provoqués par les mérites de ceux qui en ont été l'objet, mais qu'ils sont uniquement l'effet de Celui qui en est l'auteur, voulant en même temps rabattre l'orgueil des Juifs, le Prophète tient à peu près ce langage: nous sommes redevables de ces heureux événements à ta miséricorde, à ta gloire, à ta bonté. Et c'est pour cela qu'il a ajouté : « Comme la gloire de ton « nom, ô Dieu, s'étend jusqu'aux extrémités « de la terre, ta louange s'y étend de même. « C'est ta louange, » dit-il, qui a produit des succès si considérables et si étonnants, si grands et si glorieux. Car tu n'as mesuré tes bienfaits ni à la grandeur de ceux que tu as obligés, ni à leurs mérites, mais à ta propre grandeur. C'est donc *ta louange*, c'est-à-dire, le concert d'éloges auquel ont donné lieu tes actes, qui a répandu au loin le bruit de ce succès. Bien que ces événements se soient passés en Palestine, ils étaient si grands et si considérables, que la renommée les a fait connaître jusqu'aux extrémités de la terre, et que les contrées lointaines en ont été informées. Ce qui s'était passé en Egypte n'était-il pas plus exactement connu de la prostituée de Jéricho que de ceux qui étaient présents? (Josué, II, 10.) A son tour la Palestine a vu les événements survenus au milieu de son peuple, proclamés parmi ceux qui habitent la Perse. Enfin les Persans ont vu ce qui était arrivé chez eux parvenir aux derniers confins de la terre. C'est ainsi que le grand roi envoya par toute la terre des lettres qui publiaient le miracle de la fournaise. (Dan. III, 98.) C'est ainsi que le Prophète, après avoir dit: « Et ta louange « a pénétré aux extrémités de la terre,» ajoute: « Ta droite est pleine de justice, » fidèle, dans ce passage, à son invariable habitude de remonter des objets sensibles aux qualités inhérentes à la nature de Dieu. Ce n'est pas qu'il veuille nous faire croire qu'on puisse ajouter à Dieu ou qu'en en puisse retrancher quelque chose (loin de lui cette pensée!), mais comme la parole de l'homme et sa langue sont faibles, il faut ajouter au langage une interprétation qui convienne à la majesté de Dieu.

Par les qualités inhérentes à la nature de Dieu, le prophète entend celles qui sont inséparables de son essence. Or quelles sont-elles? « Ta droite, » dit le Prophète, « est pleine de « justice. » Il montre par là qu'en accordant ses bienfaits, il y a été sollicité non par les mérites de ceux qui en étaient l'objet, mais par sa propre essence, puisqu'il est dans son essence qu'il se complaise dans la justice, qu'il se complaise à aimer les hommes. Tel est son but, telle est sa coutume, et c'est ce qui explique pourquoi les Juifs ont reçu de lui tant de bienfaits. De même que la chaleur est le propre du feu, et la lumière le propre du soleil, de même, et bien plus encore, la bienfaisance est le propre de Dieu. C'est ce qui fait dire au Prophète : « Ta droite est pleine « de justice, » pour signifier qu'elle déborde chez lui, qu'elle fait corps avec lui.

« Que le mont de Sion se réjouisse, et « que les filles de Juda soient dans des trans« ports de joie à cause de tes jugements, « Seigneur (12). » Un autre dit, « à cause de « tes décisions. Environnez Sion, et embrassez« la ; racontez toutes ces choses du haut de « ses tours (13). » Un autre dit: « Comptez le

[1] Le véritable texte donne ναοῦ (*temple*), et non λαοῦ (*peuple*).

« nombre de ses tours; » — un autre : « Faites « son éloge. Appliquez-vous à considérer sa « force (14). »— Un autre : « à considérer son « enceinte. » — Un autre : « sa richesse. Et « faites la distribution de ses maisons. » — Un autre : « Mesurez ses palais afin que vous en « fassiez le récit à une autre génération. » — Un autre : « à la génération qui va suivre. Car « c'est là le vrai Dieu, notre Dieu, pour tous les « siècles et pour toute l'éternité ; et il régnera sur « vous dans tous les siècles (15).» Pourquoi donc cet ordre d'aller autour de la ville, d'en compter les tours, d'en remarquer les édifices, de nous rendre compte de sa beauté, de calculer l'étendue de ses enceintes et de ses murs, de mesurer ses palais et ses maisons ? Ces paroles n'ont pas besoin de nos commentaires, elles sont assez claires par elles-mêmes, car nous pouvons en lire la cause immédiatement après. Cette cause quelle est-elle ? « Afin d'en faire « le récit, » dit-il, « à une autre génération. » Ce qui peut se ramener à ceci : Soyez contents, réjouissez-vous, bondissez de joie. Rendez-vous nettement compte de sa puissance, que ce ne soit pas une simple appréciation, comme s'il s'agissait du premier objet venu. Car après avoir été un amas de décombres, après avoir été arrachée jusque dans ses racines, après que le sol même où elle s'élevait eût été presque détruit, et qu'on eût désespéré de la voir jamais se relever, au point que le Prophète disait : « Nos os sont devenus tout secs, notre « espérance est perdue, nous sommes anéan« tis (Ezéch. XXXVII, 11), » et comme on ne s'attendait plus à la recouvrer, leur patrie leur fut rendue, non pas telle qu'ils l'avaient perdue, mais bien plus belle et plus brillante, plus illustre, plus grande, plus riche, plus forte, avec des maisons plus spacieuses, des marchés plus vastes, avec une puissance plus considérable et des ressources bien supérieures. « La « gloire de cette dernière maison, » dit en effet le Prophète, « sera encore plus grande que « celle de la première. » (Agg. II, 10.) Il s'adresse au peuple et voici à peu près le langage qu'il lui tient : Cette ville à laquelle vous renonciez, sur laquelle vous ne fondiez plus aucun espoir, cette ville qui n'était qu'une ruine, comment a-t-elle recouvré un éclat plus brillant que son éclat d'autrefois? Rendez-vous donc bien compte de tout cela, de sa reconstruction, de son éclat, de sa gloire, afin de vous bien pénétrer de la puissance de Dieu qui a relevé cette ville, détruite même dans votre espérance, et qui l'a relevée pour la faire plus grande, afin de raconter à vos descendants le pouvoir de ce Dieu, et son infatigable protection, en ajoutant qu'il a toujours veillé sur nous comme un prince, comme un pasteur. Ces récits seront, même pour ceux qui viendront plus tard, un sujet de sages réflexions, une occasion de bien connaître Dieu, et de s'appliquer à la vertu. Voilà pourquoi le Prophète invite ses concitoyens à faire le tour de Jérusalem : il veut qu'ils donnent de bons enseignements à leurs descendants.

4. Ainsi donc, nous aussi, ayons dans l'esprit notre cité de Jérusalem, pour la contempler toujours et sans relâche, pour nous représenter sans cesse ses beautés ; cette Jérusalem, la capitale du Roi des siècles, où sont les esprits des justes, où sont les chœurs des patriarches, des apôtres et de tous les saints : où tout est immuable, où rien ne passe, où sont ces beautés incorruptibles que nul n'a vues, que ceux-là seuls peuvent posséder qui ont complétement oublié ces biens périssables et passagers qui sont le souci de notre vie d'ici-bas, je veux parler de la fortune, des délices et des funestes plaisirs qui nous viennent du diable. — Contemplons-la pour devenir chaque jour plus affectueux envers nos frères, hospitaliers envers les indigents, plus charitables envers notre prochain et plus disposés à pardonner du fond du cœur à ceux qui nous ont offensés, afin que, vivant vertueusement et selon la volonté de Dieu, nous héritions du royaume des cieux, en Jésus-Christ, notre Seigneur, à qui appartiennent la gloire et la puissance, en compagnie du Père et du Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

EXPLICATION SUR LE PSAUME XLVIII.

1. POUR LA FIN, AUX ENFANTS DE CORÉ. — SUIVANT UN AUTRE : CHANT DE TRIOMPHE. — 2. PEUPLES, ÉCOUTEZ TOUTES CES CHOSES. — UN AUTRE : ÉCOUTEZ CECI. PRÊTEZ L'OREILLE, VOUS TOUS QUI HABITEZ LA TERRE. — UN AUTRE : L'OCCIDENT. ON LIT DANS LE TEXTE HÉBREU, OLD. 3. ET CEUX QUI SONT NÉS DE LA TERRE ET CEUX QUI SONT FILS DES HOMMES. — UN AUTRE : ET L'HUMANITÉ, ET EN OUTRE LES FILS DE CHAQUE HOMME, LE RICHE EN MÊME TEMPS QUE LE PAUVRE. UN AUTRE : (LE RICHE ET LE PAUVRE) ENSEMBLE.

ANALYSE.

1. Le Prophète adresse son enseignement à tous les hommes sans distinction aucune.
2. Versets 4 et 5. — Ce n'est pas de lui-même, mais de Dieu que le Prophète tire l'enseignement qu'il va publier.
3. L'obscurité de l'Ecriture excite l'attention du lecteur. — Il est nécessaire de discerner ce qui est à craindre de ce qui ne l'est pas : le péché seul est terrible et à craindre.
4. Qui craint le péché ne craint rien autre chose. — Versets 7-9.
5. Prières des saints.— Dignité de l'âme.—Nécessité des œuvres.— La mort ne détruit pas la substance. — Résurrection universelle.
6. Faste inutile des tombeaux. — La vertu procure l'immortalité. — Le pêcheur Pierre s'est emparé de Rome.
7 et 8. Que la nature de l'homme est glorieuse. — Dignité de l'âme. — L'homme comparé aux brutes.
9. Ce qu'il faut entendre par ces mots : l'âme périra. — Châtiment des avares.
10. Que la vertu est libre et le vice esclave. — Le luxe des monuments accuse les morts.
11. Les puissants de ce monde ne sont pas à craindre. — La vertu est la gloire de l'homme.

1. Le Prophète va nous révéler d'importants secrets. Car il n'aurait pas convoqué les hommes, de tous les points de la terre, pour venir l'entendre, il ne les aurait pas invités à venir s'asseoir comme dans un théâtre, s'il n'avait à nous raconter quelque chose de grand, d'éclatant, quelque nouvelle digne d'une si vaste assemblée. Car il ne parle plus comme s'il ne voulait prophétiser que pour les Juifs, pour les habitants de la Palestine. On dirait un apôtre, un évangéliste qui adresse ses paroles à tout le genre humain. La loi ne formait qu'un peuple, dans un coin reculé de la terre, mais la parole évangélique a retenti de la Judée sur toute la surface du globe, elle s'est étendue, et a parcouru autant de pays que le soleil en éclaire. La première était comme une institution d'enfants, un règlement élémentaire, un ministère de condamnation et de mort : la seconde n'est que grâce et que paix. Puisqu'il a convoqué tout le genre humain pour l'écouter, approchons, nous aussi, et voyons ce que veut nous dire le Psalmiste, qui préside cette immense réunion de tout le genre humain : As-tu invité tous les hommes à venir, sans te préoccuper de savoir s'il y en a parmi eux qui soient d'origine étrangère, s'il y en a d'instruits, s'il y en a d'ignorants? — Oui, tous. Et c'est pour cela qu'il a dit dès le début : « Peuples, écoutez-« tous, » et qu'il a insisté encore en ces termes : « et ceux qui sont nés de la terre, et ceux qui « sont fils des hommes ; » adressant son appel à l'humanité tout entière. Oh ! quel enseignement ! Comme il est fait pour tous, commun à

tous ! Aussi ce n'est pas un simple appel fait à tous les hommes, il les invite encore à écouter ses paroles avec beaucoup de zèle et de recueillement. Car il ne s'est pas contenté de dire : « Peuples, écoutez toutes ces choses : Prêtez « l'oreille, » ajoute-t-il. Or, prêter l'oreille, ce n'est pas autre chose que d'écouter avec recueillement, et avec une attention soutenue. Car prêter l'oreille se dit spécialement de ceux qui se parlent à l'oreille, et font grande attention, l'un à ce qu'il dit, l'autre à ce qu'il entend. « Prêtez l'oreille, vous tous qui habitez la « terre, » et s'il y en a parmi vous qui ne sont pas comptés au rang des nations, qui vivent pêle-mêle ou dispersés par tribus comme les nomades, ceux-là aussi je les convoque pour venir entendre mes paroles.

Voyez comme l'orateur est habile. Tout d'abord il éveille l'attention des auditeurs, et les tient en suspens par cet appel en masse. Après quoi il les humilie afin de prévenir le sentiment d'orgueil qui pourrait s'élever chez eux, à la vue de leur grand nombre. Voilà surtout les auditeurs qu'il faut à celui qui va parler le langage de la sagesse, des auditeurs contrits et humiliés, dépourvus d'orgueil et d'arrogance. Comment donc a-t-il rabattu leur orgueil? en leur rappelant ce qu'ils sont. Car après avoir dit « Peuples, » il ajoute : « et « ceux qui sont nés de la terre, et ceux qui « sont les fils des hommes, » nommant ainsi la substance de laquelle nous tirons notre origine, rappelant que la terre est notre mère commune à tous. Pourquoi cette expression « ceux qui sont les fils des hommes? » Après avoir prononcé ces mots « ceux qui sont nés « de la terre, » il ajoute « et ceux qui sont les « fils des hommes, » afin qu'on n'aille pas croire avec les mythologues païens que les hommes ont pris naissance dans la terre comme les plantes, explication donnée par quelques-uns d'entre eux qui ont imaginé une certaine race d'hommes nés d'une semence jetée en terre. Les hommes sont vos pères, mais eux et vous, vous avez pour origine la terre. « Pourquoi » donc « la terre et la cendre « s'enorgueillissent-elles? » (Eccli. x, 9.) Songe à ta mère, et humilie-toi, foule aux pieds ton arrogance ; « Songe que tu es terre et que tu « retourneras en terre (Gen. III, 19), » et rejette tout sentiment d'orgueil. Voilà l'auditeur qu'il me faut. Je te soumets à cette préparation, afin de te rendre propre à recevoir mes paroles. « Le riche en même temps que le pauvre. » Voyez combien l'Eglise est généreuse ! Comment en effet ne serait-elle pas généreuse, elle qui admet ses auditeurs sans distinction de rang, qui donne tous ses enseignements avec une égale libéralité, qui fait asseoir à la même table et le riche et le pauvre ? Le Prophète, en disant que nous sommes nés de la terre et que nous sommes fils des hommes, signale l'unité de notre race, et de plus, fait ressortir que nous sommes tous de même nature. S'il fait intervenir cette différence, et cette inégalité qui résultent de nos conditions, c'est pour dire qu'il l'exclut, puisqu'il nous convoque tous sans exception, car tous sans exception nous sommes de même nature. Je vous convoque tous indistinctement, parce que nous sommes tous citoyens d'une même patrie qui est la terre habitée. (Act. XVII, 26.) Mais vous songez encore à la différence que mettent entre les hommes la richesse et la pauvreté, et vous faites intervenir l'inégalité. Eh bien ! je ne veux pas non plus de cela. On ne me verra pas admettre les riches et rebuter les pauvres, ou bien appeler les pauvres et repousser les riches. Loin de là ! qu'ils viennent les uns et les autres; et je ne dis pas seulement les uns et les autres, faisant entrer ceux-ci les premiers, et ceux-là les derniers, ou bien au contraire faisant entrer ceux-ci les derniers et ceux-là les premiers; non, non, qu'ils viennent en même temps. Qu'il n'y ait de distinction ni dans l'assemblée, ni dans mon langage, ni dans l'auditoire. Quoique riche tu es sorti de la même argile que le pauvre, tu es venu au monde de la même manière, tu as la même origine. Tu es fils d'un homme, et lui aussi.

2. Puisque vous êtes égaux sur les points essentiels, et qu'il n'est pas dû plus d'honneurs à l'un qu'à l'autre, pourquoi t'enfler de je ne sais quelle vaine et chimérique supériorité, pourquoi diviser ce qui est commun, d'après des distinctions qui ne reposent sur rien ? Tout est commun entre vous : nature, origine, parenté. Pourquoi donc ces costumes destinés à marquer la distinction des rangs? Voilà ce que je ne tolère pas. C'est pour cela que je t'appelle avec le pauvre en disant : « le riche « en même temps que le pauvre. » Pour toute autre chose on ne saurait voir réunis le riche et le pauvre : on ne les voit ensemble, ni dans les tribunaux, ni dans la cour des rois, ni sur

les places publiques, ni dans les banquets : à l'un les honneurs, à l'autre le mépris; à l'un pleine liberté de parole, à l'autre la réserve timide, « car la sagesse du pauvre est comptée « pour rien, et ses discours ne sont pas écou- « tés. » (Ecclé. IX, 16.) Le riche parle, et on l'approuve : le pauvre ouvre la bouche, et on ne lui permet pas de parler. Mais ici il n'en est pas de même. Je ne tolère pas dans l'Eglise ces folles prétentions, mon enseignement est commun à tous.

Voyez l'habileté du Prophète, comment, avant même de commencer sa harangue, il fait pressentir par son seul appel, la vaste étendue de ses enseignements. Car en appelant tous les hommes ensemble, il ne permet ni à l'un de s'enorgueillir, ni à l'autre de s'humilier, mais il leur montre que la richesse n'est pas plus un bien que la pauvreté n'est un mal, mais que ce sont des accessoires empruntés au monde extérieur. Et que m'importe que tu sois ceci ou cela. Je ne vois pas que toi, riche, tu aies plus que le pauvre, et que le pauvre ait moins que toi. Mais peut-être dira-t-on : Et toi qui n'es qu'un homme et qui participes de la même nature que nous, d'où vient que tu as de toi une si bonne opinion que tu t'imagines être capable d'instruire toute la terre, et que tu appelles à toi tous les hommes des extrémités de la terre ? Tes paroles sont-elles donc dignes d'une telle assemblée? — Oui, répond-il. Car après avoir convoqué tous les hommes, écoutez ce qu'il dit pour qu'on ajoute foi à ses paroles : « Ma bouche proférera des paroles de « sagesse, et la méditation de mon cœur des « paroles de prudence (4). » Un autre : « et mon « cœur fredonnera des paroles de prudence, » ce que le texte hébreu rend par « ovagith. » Voyez-vous comme son discours va droit au but ? Je ne parlerai ni des richesses, dit-il, ni des dignités, ni de la puissance, ni de la force du corps, ni d'aucune autre chose périssable : c'est de la sagesse que je vais parler, j'en parlerai consciencieusement, et non pas à la légère, en homme qui ne la connaît que d'hier. « Je « prêterai l'oreille pour entendre la para- « bole (5). » Un autre : « Je prêterai l'oreille a la « parabole, » ce que le texte hébreu rend par « Lamasal. Je découvrirai sur la harpe ce que « j'ai à proposer. » Un autre : « l'énigme que « j'ai à proposer; — Idathei, » en hébreu.

Comment relier ces phrases aux précédentes? Ce n'est plus un maître, c'est un disciple que je vois. Tu nous as appelés, ô Prophète, pour nous faire entendre d'utiles leçons, et après que nous sommes tous arrivés, que nous sommes tous réunis, après nous avoir prévenus que tu allais prononcer de sages paroles, voilà que tu quittes, sans avoir rien dit encore, le rôle de maître pour celui de disciple. — N'a-t-il pas dit en effet : « Je prêterai l'oreille pour « entendre la parabole ? » Pourquoi cela ? — Pourquoi ? parce qu'il est vraiment habile, et qu'il veut mettre de la suite entre ses paroles. Après avoir dit : « Je proférerai des paroles de « sagesse, » afin qu'on ne croie pas que ses paroles sont simplement celles d'un homme, et : « la méditation de mon cœur des paroles « de prudence, » afin qu'on ne le soupçonne pas d'avoir inventé ce qu'il veut avancer, il montre par ces réflexions que ses paroles viennent de Dieu, qu'il ne dit rien qui lui appartienne en propre, et qu'il ne fait que répéter ce qu'il a entendu dire. J'ai prêté l'oreille, dit-il, aux paroles de Dieu, je les ai entendues, et je ne fais que vous révéler la communication qui m'est venue d'en-haut. Ce qui faisait dire à Isaïe : « Le Seigneur me donne une langue « savante quand je dois parler : de plus il m'a « donné des oreilles capables de l'entendre. » (Isaïe, L, 4.) Paul à son tour a dit : « La foi « vient de ce qu'on a ouï ; et on a ouï parce « que la parole de Jésus-Christ a été prêchée. » (Rom. X, 17.) Vous le voyez, il a été disciple avant d'enseigner. Aussi un autre interprète a-t-il dit : « et mon cœur fredonnera. » Que signifie ce mot fredonnera ? Il chantera, il récitera un psaume inspiré par le Saint-Esprit. S'il parle de méditation, n'en soyez pas troublé : il a constamment médité et repassé en lui-même les paroles de l'Esprit-Saint, et ce n'est qu'après cela qu'il les a communiquées aux autres hommes. Pourquoi parle-t-il de parabole ? Voilà un mot qui a bien des significations. La parabole est une causerie, un exemple, un reproche, comme quand on dit : « Tu nous « as fait devenir la fable des nations, et les « peuples secouent la tête en nous regardant. » (Ps. XLIII, 15.) La parabole est encore un discours énigmatique, ce que beaucoup appellent une question à deviner, qui contient bien un sens, mais dont les paroles sont obscures et renferment une pensée cachée, comme lorsque Samson dit : « La nourriture est sortie de « celui qui mangeait, et la douceur est sortie « du fort (Juges, XIV, 14), » et Salomon : « Il

« pénétrera les paraboles et leur sens mystérieux. » (Proverb. I, 6.) La comparaison s'appelle aussi parabole : « Il leur proposa une « autre parabole, en disant : Le royaume des « cieux est semblable à un homme qui avait « semé de bon grain dans son champ. » (Matth. XIII, 24.) On dit aussi qu'il y a parabole quand on parle par figures : « Fils de l'homme, « dis-leur cette parabole : un grand aigle à « la vaste envergure. » (Ezéch. XVI, I, 3.) Par l'aigle c'est le roi qu'on désigne. La parabole est encore une figure et une image comme le montre saint Paul par ces paroles : « C'est par « la foi qu'Abraham offrit Isaac, lorsque Dieu le « voulut tenter ; car c'était son fils unique qu'il « offrait, celui qui avait reçu les promesses de « Dieu. C'est pourquoi il le recouvra en para- « bole (Héb. XI, 17, 19), » c'est-à-dire en figure et en image (de la résurrection).

3. Que vient donc faire ici la parabole? Il me paraît bon de vous l'expliquer. Si le Prophète se sert d'un langage énigmatique et difficile à entendre, n'en soyez pas troublés : il agit ainsi pour éveiller l'auditeur, car souvent une trop grande facilité énerve l'attention, et voilà pourquoi il parle par paraboles. D'ailleurs le Christ parlait souvent par paraboles, puis il les expliquait à ses disciples quand il était seul avec eux. La parabole sert à faire distinguer celui qui est digne de celui qui ne l'est pas : celui qui est digne en effet cherche à trouver le sens des paroles qu'on lui adresse, celui qui est indigne passe à côté et les néglige. C'est ce qui arrivait alors. Les difficultés que contenaient les paraboles imaginées par le Christ ne réveillaient pas l'esprit des Juifs, et ne les amenaient pas à lui faire des questions, tellement ils écoutaient peu ce qu'il leur disait. Cependant il y a de quoi éveiller l'esprit de recherche, là où l'on peut distinguer une esquisse. C'est ce que faisait alors Jésus-Christ, et il parlait par paraboles, pour exciter les Juifs et les réveiller de leur engourdissement et de leur assoupissement ; mais ils n'en étaient pas plus attentifs, tandis que ses disciples s'attachaient à lui quoiqu'ils ne comprissent pas, et restaient à ses côtés précisément parce qu'ils ne comprenaient pas. Aussi, quand il était seul avec eux, leur expliquait-il ses paraboles. Voilà ce qui fait dire au Psalmiste : « Je prête- « rai l'oreille pour entendre la parabole ; je « découvrirai sur la harpe ce que j'ai à pro- « poser. » Ce qu'il veut proposer est une question obscure et énigmatique, c'est ainsi qu'il dit ailleurs : « Je vous parlerai en énigmes de « ce qui s'est fait depuis la création du monde. » (Psal. LXXVII, 2.) Voilà pourquoi il annonce qu'il proférera des paroles de sagesse, car il est plein de confiance dans la révélation divine ; voilà pourquoi il dit : « Je découvrirai sur « la harpe ce que j'ai à vous proposer, » afin de montrer que sa doctrine lui a été inspirée par le Saint-Esprit, et qu'elle lui vient d'en-haut, et voilà pourquoi il présente ses conseils sous forme de chant, afin de donner plus de douceur à ses paroles.

Voyez-vous quel est son exorde ? Il a convoqué toute la terre, il a exclu l'inégalité qui règne ici-bas, il nous a fait ressouvenir de notre nature, il a rabattu notre orgueil, il a promis de dire quelque chose de grand et de généreux, il a déclaré que ses paroles ne lui appartenaient point, qu'il n'était que l'écho de Celui qui règne dans les cieux, il nous a fait entendre que son langage serait très-obscur, afin de nous rendre plus attentifs : il a promis de ne nous enseigner que des principes de sagesse inspirés par le Saint-Esprit, et qu'il n'avait cessé de méditer. Ecoutons-le donc, et ne soyons pas inattentifs. Car si sa parole est sage, qu'il s'agisse de parabole ou de question à deviner, il faut que notre intelligence se tienne en éveil. Quel est donc ce conseil, quelle est cette question, quelle est cette parabole, quelle est cette sagesse qui lui vient d'en-haut ? « Quel « sujet aurai-je de craindre au jour mauvais ? « (6). » Un autre : « aux jours du méchant, » ce que le syriaque rend par ce mot « Rha. Ce « sera si je me trouve enveloppé dans l'ini- « quité de mon talon. » Un autre : « de mes « pas. » Ce que le texte hébreu rend par « Aon « acoubbei isoubboundi. » Voyez-vous comme il présente sa question, son exigence, combien son langage est obscur et mystérieux ? Mais, si vous le voulez bien, sachons d'abord ce qu'il entend par ce jour mauvais. Que désigne ordinairement l'Ecriture par ce jour mauvais? Elle désigne le jour des malheurs, le jour des châtiments, le jour des épreuves. C'est aussi ce que le Psalmiste dit ailleurs : « Heureux « celui qui a l'intelligence du pauvre et de « l'indigent ! Dieu le sauvera au jour mau- « vais. » (Ps. XL, 1.) Le jour mauvais, c'est ce jour terrible, redoutable, où on fera le compte des péchés. Avez-vous vu d'abord les limites précises posées par cette philosophie venue

d'en-haut, comme la parole du Prophète définit heureusement ce qui doit exciter la crainte, ce qui mérite condamnation? Si l'on ne fait pas cette distinction essentielle, on est réduit à errer comme dans une obscurité profonde, et dans un véritable chaos.

Faute de distinguer ce qu'il faut craindre et ce qu'il faut mépriser, notre vie sera exposée à bien des erreurs et à bien des dangers. Car s'il est d'une souveraine démence de craindre ce qui n'est pas redoutable, il en est de même quand on se rit de ce qu'il faut craindre. Les hommes diffèrent des enfants en ce que ceux-ci, à cause de l'imperfection de leur intelligence, ont peur des masques et des hommes qui s'affublent d'un sac, tandis qu'ils s'imaginent que ce n'est rien d'insulter son père ou sa mère ; ils mettent les pieds dans le feu et sur les lampes allumées, et craignent certains bruits qui n'ont rien de redoutable, toutes choses qui ne font même pas tourner la tête à un homme. C'est donc parce qu'il y a beaucoup d'hommes qui ont moins de bon sens que les enfants, que le Prophète fait cette distinction, et qu'il nous dit ce que nous devons craindre. Il ne veut point parler de ce qui paraît redoutable au vulgaire, c'est-à-dire de la pauvreté, de l'humilité, de la maladie, choses que la plupart trouvent non-seulement redoutables, mais encore pesantes et intolérables, il ne parle de rien de tout cela, c'est le péché seul qu'il désigne. Tel est le sens de ces mots : « Je me trouverai enveloppé dans l'ini« quité de mon talon. » Tel est le sens de cette parole énigmatique, de cette figure neuve et singulière. Car ce doit être bien neuf et bien singulier pour le vulgaire que de dire qu'il ne faut rien craindre de ce qui attriste la vie d'ici-bas. Que craindrai-je donc, dit-il, dans le jour mauvais ? Une seule chose, c'est que je ne sois enveloppé dans l'iniquité de ma voie et de ma vie. Car l'Ecriture, par le talon, désigne la tromperie. « Celui qui mangeait mon pain, dit-elle, « a levé le talon contre moi. » Esaü a dit de Jacob : « Voilà la seconde fois qu'il me sup« plante comme avec le talon. » (Gen. XXVII, 36.) Tel est le péché, il est trompeur et sait s'emparer des hommes. Voilà ce que je crains, dit le Psalmiste, le péché qui me trompe, qui m'enveloppe.

4. C'est pourquoi saint Paul appelle le péché (Hébr. XII, 1) d'un nom qui signifie qu'il nous entoure constamment, aisément, facilement. Dans les tribunaux d'ici-bas les hommes redoutent bien des choses, l'influence de la richesse, la puissance des grands, l'insulte, la fraude. Là rien de pareil : le péché seul est à redouter, car il enveloppe de tous côtés ceux dont il s'empare, et sa puissance est plus irrésistible que celle des armées. Il faut donc tout faire pour ne pas nous laisser envelopper par lui. Quand nous voyons qu'il veut nous circonvenir, il faut éviter de lui donner prise, comme font les bons soldats. S'il nous a saisis, il faut le combattre sans hésiter, ce que fit David qui brisa sa puissance par la force de son repentir. (II Rois, XII, 13.) Il avait été enveloppé par lui, mais il sut lui échapper promptement. Celui qui a cette crainte, ne craindra jamais autre chose : il se rira des biens de la vie présente, méprisera les ennuis qu'elle recèle et ne laissera son âme accessible qu'à la crainte du péché. Il n'y a plus rien, rien de redoutable pour celui qui possède cette crainte, pas même la mort, ce résumé de toutes les épouvantes : il ne craindra que le péché. Comment cela ? Parce que c'est le péché qui nous livre à la géhenne, qui nous envoie subir les peines éternelles. Si au contraire nous le combattons avec succès, ce triomphe amène toutes les vertus à sa suite. Songez combien il est beau de ne pas s'enorgueillir de ses avantages, de n'être pas humilié de ses malheurs, de ne tenir aucun compte des choses présentes, de ne regarder que l'avenir, d'attendre le grand jour et de vivre avec cette crainte. Ce sera un ange qu'un tel homme, qui n'aura craint que le péché, sans se préoccuper du reste. Car il ne craindra rien autre chose, s'il craint seulement ce qu'il faut craindre ; au contraire celui qui n'éprouvera pas cette crainte-là, sera exposé à bien des dangers redoutables. « Ceux qui mettent leur confiance dans leurs « propres forces, et qui se glorifient de la gran« deur de leurs richesses. » Un autre : « Ceux « qui se vantent (7). Le frère ne rachètera pas « son frère, l'homme ne rachètera pas l'homme, « il ne pourra se rendre Dieu favorable « (8), ni payer la rançon de son âme (9). »

Mais où est la suite des idées ? dira-t-on. Ces idées ont beaucoup de suite, une suite non interrompue, elles se rattachent étroitement à ce qui précède. Comme le Prophète parle du tribunal suprême, du compte redoutable qu'il faudra rendre de ses actions, de la justice incorruptible de Dieu, et que, dans les tribunaux

d'ici-bas, on a bien souvent corrompu la justice, acheté les juges, échappé au châtiment, il proclame bien haut que la justice divine est incorruptible ; en ajoutant ces paroles, il augmente la crainte dont il nous parlait d'abord, et il montre par là qu'il avait raison de dire que nous n'avons à craindre que le péché, et pas autre chose. Là, il n'est pas possible de corrompre la justice à prix d'argent, ni de s'arracher aux tourments de la géhenne en prodiguant les présents ; il n'y a plus ni protection, ni plaidoirie, ni rien de semblable qui puisse nous sauver. Soyez riche, soyez puissant, soyez connu, tout cela est vain et inutile. Là, chacun est puni ou couronné selon ses actes. Le riche qui vivait du temps de Lazare était bien riche, à quoi lui a servi sa richesse? (Luc, XVI.) Les vierges folles étaient connues des vierges sages (Matth. XXV), eh bien ! ces relations ne leur ont été d'aucune utilité ; là, en effet, on ne demande qu'une chose. Vous donc, dit le Prophète, qui êtes fiers de votre richesse, qui êtes puissants, vous vous enorgueillissez en pure perte ; car rien de tout cela ne vous suivra par devant l'auguste tribunal, ni l'immensité de vos richesses, ni votre puissance. Il n'y aura ni alliance de famille, ni parenté, ni rien de pareil qui puisse vous délivrer du danger. Là on ne peut se sauver ni en prodiguant l'argent, ni en achetant la miséricorde de Dieu, ni en payant la rançon de son âme. Que dit donc l'Ecriture? « Servez-vous de l'inique Mammon pour vous « faire des amis, afin qu'il vous fasse recevoir « dans les tentes éternelles. (Luc, XVI, 9.) Quel est le sens de ces paroles? Il n'est nullement contraire, nullement opposé à ce qui précède: loin de là, il s'y rapporte parfaitement. Dans la vie présente, il faut se faire des amis en donnant de l'argent, en dépensant sa fortune pour ceux qui sont dans le besoin. Dans ce passage, l'Evangéliste n'a donc en vue que l'aumône et la libéralité. De sorte que si vous vous en allez dans l'autre monde sans avoir rien fait de tout cela, nul ne vous protégera. Car ce n'est pas l'amitié de ces gens-là qui peut vous protéger, mais bien le fait même d'avoir employé l'inique Mammon à vous procurer des amis. C'est pour cela que l'Evangéliste ajoute ces mots : « se servir de l'inique Mammon pour acquérir des amis, » voulant vous faire entendre que vous serez protégé par vos propres actions, par vos aumônes, par votre amour pour vos semblables, par votre empressement à secourir ceux qui sont dans le besoin. Pour preuve que la parenté, que les alliances de famille ne peuvent rien sans les actes, écoutez ce que dit le Prophète. « Quand même Noé, Job et Daniel, se « tiendraient là en personne, ils ne délivre« raient ni leurs fils, ni leurs filles. » (Ezéch. XIV, 14-18.) Et que parlé-je de la vie future, lorsque l'amitié ne sert de rien, même dans la vie présente ? Combien Samuel n'a-t-il pas pleuré, n'a-t-il pas gémi, sans pouvoir arracher Saül à sa condamnation ? Combien Jérémie n'a-t-il pas prié pour les Juifs, et ses prières n'ont pas eu d'autre effet que de lui attirer les reproches du Seigneur? Et pourquoi vous étonner si Jérémie n'a pu rien faire, lui qui avoue que Moïse lui-même, s'il eût vécu à cette époque, n'aurait pas été assez puissant pour sauver les Juifs d'alors, tellement ils s'étaient laissé dominer, absorber par le péché? (Jér. XV, 1.)

5. Combien saint Paul n'a-t-il pas déploré le sort des Juifs, lui qui disait : « Il est vrai, mes « frères, que je sens dans mon cœur une grande « affection pour leur salut, et que je le de« mande à Dieu par mes prières ! » (Rom. X, 1.) Ces prières, quel résultat ont-elles eu ? Aucun. Que dis-je ? des prières ! Il souhaitait même d'être anathème pour leur salut. (Rom. IX, 3.) Quoi donc ? Les instances des saints sont donc superflues ? Non pas. Elles ont au contraire une singulière efficacité quand on leur vient en aide soi même. C'est ainsi que Pierre ressuscita Tabitha, résurrection opérée non-seulement par ses prières, mais aussi par les aumônes de cette femme. (Act. IX, 36, et suiv.) C'est ainsi que les saints en protégèrent d'autres par leurs prières. Et cela a lieu ici-bas, dans le séjour du travail et de la lutte ; mais là-haut rien de pareil, les actes seuls peuvent contribuer au salut. Il me semble que le Prophète poursuit de ses railleries ceux qui sont riches sur cette terre, et ceux qui sont fiers. Car il ne dit pas ceux qui ont de la fortune, ou bien ceux qui possèdent une grande puissance, mais « ceux « qui se confient dans l'étendue de leur richesse, « et qui sont fiers de leur puissance. » Il se moque d'eux et s'attaque à eux parce qu'ils mettent leur confiance dans des ombres, et qu'ils s'enorgueillissent pour de la fumée. Il a dit avec raison : « Il ne donnera pas la rançon « de son âme, » car le monde entier ne suffirait pas pour payer cette rançon. Aussi est-il dit : « Et que servirait-il à un homme de gagner le « monde entier, et de perdre son âme ? »

(Matth. XVI, 26.) Afin de comprendre que le monde entier n'est pas suffisant pour payer la rançon de l'âme, écoutez ce que dit saint Paul de quelques autres saints : « Ils étaient vagabonds, couverts de peaux de brebis et de « peaux de chèvres, abandonnés, affligés, persé« cutés, eux dont le monde n'était pas digne. » (Hébr. XI, 37 et 38.) Le monde est fait pour l'âme. De même qu'un père ne préférerait pas sa maison à son fils, de même Dieu ne préfère pas le monde à l'âme : ce qu'il faut, c'est agir, et bien agir. Voulez-vous savoir ce que valent nos âmes ? Le Fils unique, quand vint le moment de les racheter, ne donna ni le monde, ni un homme, ni la terre, ni la mer, mais son sang, ce sang si précieux. Ce qui a fait dire à saint Paul : « Vous avez été achetés d'un grand « prix ; ne vous rendez pas esclaves des « hommes. » (I Cor. VII, 23.) Vous voyez combien l'âme est précieuse. Quand donc vous aurez perdu cette âme achetée si cher, comment désormais pourrez-vous la racheter ? « Car le Christ ressuscité d'entre les morts ne « meurt plus. » (Rom. VI, 9.) Vous avez vu tout ce que coûte l'âme, vous avez vu tout ce qu'elle vaut. Ne la méprisez donc pas, ne la laissez pas au pouvoir de l'ennemi. « L'homme « se consume dans des travaux sans fin, et il « vivra jusqu'à la fin (10). » Un autre interprète dit : « Il s'est reposé pour toujours. » Un autre dit : « Il s'est reposé dans ce temps-ci, et il « continuera de vivre pendant les siècles. »

Après avoir parlé des riches, après avoir parlé des puissants, et montré qu'il n'y a rien à gagner aux richesses ni à la puissance, il ne s'adresse plus qu'à ceux qui ont vécu dans la vertu, à ceux qui sont dans la peine et dans la misère, pour les préparer au combat comme les athlètes de la philosophie. N'allez pas m'objecter, dit-il, qu'il n'y a là que fatigues et travaux : songez au résultat, songez que l'homme devient immortel, qu'une vie éternelle le recevra, une vie qui n'a pas de fin. Combien n'est-il pas préférable, après avoir souffert un peu ici-bas, de jouir d'un délassement perpétuel, plutôt que de s'exposer à vivre toujours dans les tourments pour avoir eu la faiblesse de céder un instant à ses passions ? Ensuite montrant que ce n'est pas seulement là-haut que se trouve ce qui concerne les récompenses et les couronnes, mais que dès cette vie on peut y préluder, voici ce qu'il ajoute : « Il ne verra pas l'œuvre de la mort, « quand il verra les sages trépasser (11). » Ne me dites pas : Tu parles seulement des choses futures. Je vous donne sur cette terre le gage de la couronne à venir, ou plutôt je vous donne les arrhes mêmes et les récompenses. Comment, et de quelle manière ? Parce que celui qui pratique cette philosophie, et qui s'appuie sur l'espérance de la vie future, ne croira même pas que la mort soit la mort. En voyant étendu sous ses yeux le corps d'un homme qui vient d'expirer, il n'éprouvera pas les mêmes impressions que la foule : il songera aux couronnes, aux prix décernés au vainqueur, à ces biens ineffables que l'œil n'a pas vus, que l'oreille n'a pas entendus, à cette vie de bonheur passée en compagnie des anges. De même que le laboureur en voyant le grain se dissoudre, loin de tomber dans l'abattement se réjouit surtout alors et se félicite, parce qu'il sait que cette dissolution est le principe d'une reproduction nouvelle et meilleure, et le point de départ d'une récolte plus abondante, de même le juste, fier de ses bonnes actions, attendant chaque jour le royaume des cieux, ne se décourage pas, comme le vulgaire, ne s'émeut pas, ne se trouble pas en présence de la mort. Il sait que, pour ceux qui ont bien vécu, la mort est un acheminement à une vie meilleure, un départ pour un pays plus beau, une course triomphale pour aller recevoir la couronne. De quels sages est-il question ? Non pas des vrais sages, mais de ceux qu'on regarde comme tels. Il me semble que le Psalmiste désigne les sages selon le monde, et qu'il se moque d'eux précisément parce qu'avec leur prétendue sagesse ils n'ont été que des insensés qui n'ont jamais pris la résurrection pour sujet de leurs méditations philosophiques. (Rom. I, 22.)

Quand donc l'homme dont nous parlons verra mourir ces philosophes, qu'il les verra porter au tombeau avec des lamentations, des larmes et des plaintes, il n'éprouvera aucune de ces tristes impressions. Il sera au-dessus de telles atteintes, parce qu'il s'appuie sur de solides et bonnes espérances et qu'il sait que cette destruction du corps n'est pas celle de la substance même, mais que c'est la dissolution de la partie mortelle, la suppression de la partie corruptible. Cette mort ne détruit pas le corps, elle n'en détruit que la partie périssable, si bien que la substance reste pour ressusciter avec une gloire plus grande, ce qui toutefois

n'aura pas lieu pour tous. Sa résurrection s'étendra bien à tous, mais la résurrection glorieuse ne sera le partage que de ceux qui auront bien vécu. « L'homme sans raison et « l'homme sans intelligence périront en même « temps, et ils laisseront leurs richesses à des « étrangers. Leur sépulture sera leur demeure « de siècle en siècle, et ils avaient appelé « leurs terres de leur nom (12). » Un autre dit, « l'intérieur de leurs maisons de siècle en « siècle. » Un autre, « leurs demeures de géné- « ration en génération, et ils ont appelé la « terre de leur nom. » Ce que l'hébreu rend par ces mots « alé adomoth. »

6. Avez-vous vu comme il nous éloigne du vice et de la cupidité, et nous conduit vers la vertu, non-seulement en nous parlant des avantages de la vie future, mais encore en faisant ressortir les avantages de la vie présente, en éteignant notre folle passion pour les richesses, en traitant d'insensés ceux qui n'ont d'yeux que pour les biens d'à présent, et en le prouvant par des faits ? Quoi de plus insensé, dites-moi, qu'un homme qui se fatigue et se tourmente, et amasse tant de richesses, pour qu'un autre jouisse du fruit de ses peines? Quoi de plus triste que cette inutile dépense de travail ? Cet homme, après avoir versé sa sueur et supporté tant de fatigues, s'en va de ce monde, et laisse à d'autres la jouissance de ses biens, non pas toujours à ses parents et à ceux qu'il connaît, mais bien souvent à ses adversaires, à ses ennemis ! Aussi le Prophète n'a-t-il pas dit : Ils laisseront leurs biens à d'autres, mais : « Ils « laisseront leurs biens à des étrangers. » Que veut-il dire par ces mots : « L'homme sans « raison et l'homme sans intelligence périront « en même temps? » Ces paroles sont une suite de ce qui précède. Il me paraît que dans ce passage il fait allusion aux impies, à ceux qui n'ont d'yeux que pour les biens présents, qui ne songent pas à l'avenir et qu'il appelle pour cela des insensés. Si vous croyez qu'il n'y a plus rien après cette vie, pourquoi vous fatiguer et vous rendre malheureux pour amasser de tous côtés d'immenses richesses, pourquoi supporter les travaux, et ne pas jouir des résultats qu'ils amènent? « Et leurs tombeaux seront « leurs demeures de siècle en siècle. » Le Psalmiste, en parlant ainsi, ne fait qu'exprimer la secrète pensée de ces hommes-là. « Ce sera « leur séjour de génération en génération : ils « ont appelé leurs terres de leur nom. » Quelle pire folie que de nous dire qu'un tombeau sera notre demeure éternelle, et de mettre notre amour-propre à nous élever de beaux monuments funèbres!

Bien des hommes se sont fait construire des tombeaux plus magnifiques que des maisons. En faisant ces dépenses, qui ne sont pas nécessaires, ils se fatiguent et se donnent de la peine soit pour leurs ennemis, soit pour les vers et pour la poussière. Telles sont les préoccupations de ces hommes qui n'espèrent pas en la vie future. Et à ce propos, l'idée me vient de déplorer le sort de ce grand nombre d'hommes qui, tout en conservant l'espoir d'une vie future, imitent en cela ceux qui ne partagent nullement le même espoir, et se montrent pires qu'eux en bâtissant des tombeaux, en faisant construire de superbes monuments, en enfouissant de l'or, et en transmettant leurs biens à d'autres hommes. Celui qui n'attend plus rien après cette vie, s'il se donne de la peine pour les biens de ce monde, agit déraisonnablement sans doute, mais agit conformément à sa croyance qui lui interdit l'espoir d'une autre vie. Mais toi, ô homme, qui connais la vie future, et ces biens ineffables qu'annonce l'Evangile lorsqu'il dit que « les justes alors « brilleront comme le soleil (Matth. XIII, 43), » sur quel pardon comptes-tu, sur quelle excuse? Quel châtiment ne mériterais-tu pas, toi qui dépenses toute ton énergie pour de la poussière, pour de la cendre, pour des tombeaux, pour des adversaires, pour des ennemis ?

« Ils ont appelé leurs terres de leur nom. » Voici un autre genre de folie : ils donnent leur nom à des maisons, à des propriétés, à des salles de bains, et croient gagner à cela un beau sujet de satisfaction, et poursuivent l'ombre à la place de la vérité. Si tu désires laisser une mémoire durable, ne donne pas ton nom à des maisons, ô homme, mais dresse un trophée de bonnes actions, qui protégeront ton nom dès cette vie, et qui te procureront la vie future avec un repos éternel. Si tu tiens à laisser ton souvenir, je vais t'enseigner la vraie route et la plus facile à suivre : pratique la vertu. Rien ne rend notre nom immortel comme la vertu. Et pour preuve, vois les martyrs, vois les reliques des apôtres, vois quels souvenirs ont laissés ceux qui ont bien vécu. Que de rois ont fondé des villes, creusé des ports, et s'en sont allés après leur avoir donné leur nom ? Ils n'y ont rien gagné, le silence et l'oubli ont dévoré

leur mémoire. Tandis que le pêcheur Pierre, qui n'avait rien fait de tout cela, s'empare de la reine des villes, et brille, même après son trépas, d'une lumière plus vive que celle du soleil, parce qu'il se mit à la recherche de la vertu, ta conduite est ridicule et honteuse. Car tes monuments funèbres, loin de te rendre fameux, feront de toi un objet de ridicule, et provoqueront le rire de tous les hommes. Le temps aurait pu livrer ta cupidité à l'oubli, mais partout s'élèvent tes vastes constructions comme des colonnes et des trophées de ton avarice. — « Mais l'homme, au milieu de « sa grandeur, ne l'a pas comprise : il s'est « ravalé au rang des animaux privés de raison, « et s'est fait semblable à eux (13). »

Il me paraît que dans ce passage le Prophète ne songe plus qu'à déplorer le malheur de cet être doué de raison, aux mains duquel est confiée la royauté de la terre, et qui s'abaisse au niveau de la bête de somme en s'épuisant à d'inutiles travaux, en produisant des œuvres contraires à son salut, en poursuivant la vaine gloire, en recherchant avidement les richesses, en se livrant à des efforts sans résultat. Ce qui fait la grandeur de l'homme, c'est la vertu, c'est la faculté de méditer l'avenir, c'est de faire toutes choses en vue de la vie future, c'est de mépriser les choses présentes. Pour les animaux, la vie ne dépasse pas le cercle de la vie présente, tandis que nous, notre vie d'ici-bas n'est qu'un passage à une autre vie meilleure et qui n'a pas de fin. Ceux qui ne savent rien des choses futures sont au-dessous de la brute, et non-seulement ceux-là, mais encore ceux qui vivent dans la corruption ; ce sont des serpents, des scorpions et des loups pour la méchanceté, des bœufs pour la stupidité, des chiens pour l'impudeur.

7. Quoi de plus stupide, dites-moi, que de passer son temps à s'occuper de tombeaux et de mausolées, que de rester bouche béante en apprenant que d'autres hommes ont donné leur nom à ces monuments ! Si notre mémoire reste, nous le devrons à la vertu seule, et non à des maisons, à des statues, à des enfants ni à rien de pareil. Les maisons sont l'œuvre d'un architecte, un produit de son habileté, les statues sont l'œuvre du statuaire, et les enfants sont du fait de la nature : dans tout cela tu n'as nul souvenir à revendiquer. Aussi le Prophète traite-t-il d'insensé l'homme qui a de telles pensées ; et qui, après avoir plié sa tête sous le joug de la stupidité, se conduit avec moins d'intelligence encore que la brute. La brute du moins est utile et sert pour l'agriculture, mais l'homme, en s'abandonnant à la stupidité, est en cela même devenu l'inférieur de la brute. Le Prophète, après avoir dit plus haut combien était épaisse, grossière et basse, l'intelligence de ces hommes, après avoir dit combien était inutile la peine qu'ils prenaient pour acquérir des richesses, le Prophète, voulant rendre encore plus accablantes les charges qui pèsent sur eux, place en regard les bienfaits de Dieu. Ce que font souvent les prophètes. Ainsi Isaïe, au moment d'accuser les Juifs, dit d'abord que Dieu les a comblés d'honneurs, et voici en quels termes : « J'ai « nourri des enfants, je les ai élevés, et ils « m'ont méconnu. » (Isaïe, I, 2.) Et dans ce passage de notre psaume, le Prophète, voulant montrer en un seul mot les bienfaits que Dieu a accordés aux hommes de son propre mouvement, dit : « L'homme, au milieu de sa gran- « deur, ne l'a pas comprise. » Quelle est cette grandeur ? Ecoutez ce qu'il dit dans un autre psaume : « Vous l'avez mis un peu au-dessous « des anges, vous l'avez couronné de gloire « et d'honneur. » (Ps. VII, 6.) Ensuite, décrivant ces honneurs, il ajoute : « Vous avez tout « mis à ses pieds, les brebis, les bœufs, le bé- « tail qui paît dans les plaines ; les oiseaux du « ciel, les poissons de la mer et tout ce qui « parcourt les sentiers de la mer. » (Ps. VII, 78.) C'était là le plus grand honneur qu'on pût faire à l'homme que de lui confier le sceptre et de lui soumettre tout ce que l'œil peut voir, et cela sans qu'il y eût encore droit par ses mérites. Car Dieu, avant de créer l'homme, a dit : « Faisons l'homme à notre image et à « notre ressemblance. » (Gen. I, 26.) Ensuite le Prophète explique cette expression « à notre « image » en ajoutant ces mots : « Que les « hommes commandent aux poissons de la « mer, aux animaux de la terre, aux oiseaux du « ciel. »

Et cet avorton, haut de trois coudées, qui est si inférieur aux autres animaux pour la force du corps, il l'a mis au-dessus de tous en lui donnant la raison, en daignant lui accorder une âme raisonnable, ce qui est la plus grande marque d'honneur. Par la raison, l'homme a bâti des villes, a traversé les murs, a embelli la terre, a fait des milliers d'inventions, a dompté les animaux les plus sauvages, et ce

qu'il y a de plus grand, de plus beau, il a connu Dieu, son créateur, il n'a eu qu'à se laisser conduire comme par la main pour arriver à la vertu, il a eu la connaissance de ce qui est bien, et de ce qui ne l'est pas. Seul de tous les êtres que nous voyons, il adore Dieu, il est aussi le seul qui jouisse de ses révélations, il a été initié à des mystères, et il est instruit des choses du ciel. C'est pour lui que la terre, pour lui que le ciel, pour lui que le soleil et les astres ont été faits ; c'est pour lui que la lune suit son cours, que les différentes saisons et les solstices se succèdent ; c'est pour lui que les fruits, que les végétaux, que les innombrables espèces des animaux se reproduisent ; c'est pour lui qu'ont été faits le jour et la nuit ; c'est pour lui que les apôtres et les prophètes, pour lui que les anges ont été souvent envoyés. A quoi bon entrer dans tant de détails ? Les faire connaître tous est impossible. C'est pour lui que Dieu le Fils unique s'est fait homme, qu'il a été crucifié, qu'il a été mis au tombeau, et les effrayants prodiges qui ont suivi la Résurrection, c'est pour lui qu'ils ont eu lieu. C'est pour lui que la loi, pour lui que le paradis ont été faits, pour lui que le déluge a eu lieu. Et ceci même est un des plus grands honneurs qu'on pût lui faire, que de travailler à sa perfection par les bienfaits et par les châtiments. C'est pour lui que pendant tous les siècles antérieurs la Providence divine s'est déployée à l'infinie. Il n'y a pas jusqu'au jugement dernier qui ne soit une marque d'honneur pour lui. Ce qui fait dire à Job : « Qu'est-ce que l'homme pour que « tu aies daigné le soumettre à un jugement ? » (Job, XIV, 3.) C'est aussi ce que dit ailleurs le même Psalmiste : « Qu'est-ce que l'homme « pour que tu te sois souvenu de lui ? » (Ps. VIII, 5.) C'est encore pour lui que le Fils unique viendra les mains pleines de biens infinis. De ces biens il nous a déjà donné une partie par la grâce du baptême, par les mystères et les autres cérémonies du culte, et il a rempli la terre de beaucoup d'autres merveilles : il a promis de nous donner l'autre, le royaume des cieux, et la vie éternelle, il a promis de nous laisser son héritage, et de nous faire régner avec lui. Aussi saint Paul a-t-il dit . « Si nous « souffrons avec lui, nous régnerons aussi avec « lui. » (II Tim. II, 12.) C'est à tout cela que songe le Prophète quand il compare aux brutes ceux qui renient la noblesse de leur origine pour se livrer au vice, et qui désertent leur poste pour vivre de la vie des bêtes. Procédé familier à d'autres prophètes qui veulent confondre par ces comparaisons l'impudence de leurs auditeurs. L'un dit : « Les voilà devenus « comme des étalons en rut. » (Jér. V, 8.) L'autre : « Le bœuf reconnaît celui à qui il « appartient, l'âne reconnaît la crèche de son « maître (Isaïe , I, 3), » et ses paroles sont encore plus amères que celles de David : « Il « est tombé au rang des animaux privés de « raison, et il est devenu semblable à eux, » car il dit que les hommes sont devenus plus stupides que ces animaux qui, eux du moins, reconnaissent leur maître , « tandis qu'Israël « ne me reconnaît pas, » dit le Seigneur.

8. Ailleurs un autre sage voulant montrer que le fainéant, l'homme abattu, flétri par la paresse, est inférieur même à la fourmi, le renvoie auprès d'elle pour apprendre à aimer le travail : « Va, » dit-il, « paresseux, vers la « fourmi, et prends-la pour modèle. » (Prov. VI, 6, 8.) « Car celle-ci, sans avoir de terre à cul- « tiver, sans que personne la force, sans avoir « à obéir à aucun maître, prépare sa nourri- « ture durant l'été, et pendant la moisson met « de côté d'abondantes provisions. » Il lui recommande encore de se rendre auprès de l'abeille : « Va auprès de l'abeille, et apprends « combien elle est bonne ouvrière : son fruit « l'emporte sur les fruits les plus doux : les « princes et les simples particuliers recher- « chent pour leur santé le produit de ses tra- « vaux. » (Eccl. XI, 3.) Un autre dit : « Tes « princes sont comme des loups d'Arabie. » (Sophron. III, 3.) Un autre encore : « Tu es « resté assis dans le désert, comme une cor- « neille. » (Jér. III, 2.) Et le fils de Zacharie s'écrie : « Race de vipères, qui vous a appris « à fuir la colère qui doit tomber sur vous ? » (Matth. III, 7.) Un autre dit encore : « Ils ont « brisé les œufs d'aspic, et ourdi des toiles « d'araignée. » (Is. LIX, 5.) Le même Psalmiste a dit ailleurs : « Le venin de l'aspic dégoutte « de leurs lèvres. » (Ps. CXL, 3.) Et ailleurs encore : « Leur colère est comme celle des « serpents. » (Ps. LVII, 5.) Telle est la puissance du vice : cet homme si grand, si noble, au front chargé de diadèmes, il le ravale au niveau des êtres privés de raison. C'est pour cela que dans le présent psaume, le Prophète, après avoir choisi deux sortes de vices, et avoir laissé aux auditeurs le soin de réfléchir sur les autres, stigmatise ainsi ceux qui se laissent

prendre à leurs piéges. Quoi de plus insensé que l'homme qui, en pure perte et pour le malheur de sa tête, parcourt toute la terre, et amasse d'immenses richesses, non pas pour lui-même, mais pour d'autres qu'il ne connaît pas, et souvent pour ses ennemis, pour ceux qui trament sa ruine ! Oui, il a eu raison de dire : « Ils laisseront leurs biens à des étran- « gers. » Quoi de plus insensé que de s'exposer aux fatigues et aux péchés qui sont la suite de la poursuite des richesses, pour laisser à d'autres la jouissance de ces mêmes richesses !

Ensuite le Psalmiste, en même temps que leur cupidité, met en scène leur amour de la vaine gloire qu'il stigmatise avec une grande véhémence en disant : « Ils ont appelé leurs « terres de leur nom. » Quoi de plus stupide que ces gens qui confient leur mémoire à des pierres, à des poutres, à la matière inanimée, qui leur remettent le soin de leur propre gloire ! Ces mêmes hommes ont renversé des familles de fond en comble, ont dépouillé des veuves, pillé des orphelins, afin de bâtir pour les vers une superbe demeure, et de construire pour la pourriture et pour la corruption de superbes enceintes, et tout cela dans l'idée que ces monuments rendront leur mémoire éternelle, monuments qui n'ont pas même pu arrêter un instant la dissolution de leur corps ! — « Leur propre voie est un scandale pour « eux (14). »

Quelle est cette voie, dites-moi ? C'est l'empressement que l'on met à s'occuper de pareilles choses, c'est ce travail inutile, c'est cette ardente passion des richesses et cette soif insatiable de gloire. De là, dit le Prophète, du scandale et des empêchements pour eux dès cette vie, en attendant le châtiment que leur réserve l'avenir. Cette voie n'est donc pas un petit scandale, un petit empêchement, un petit obstacle pour la pratique de la vertu. Aussi le Prophète dit-il : « Leur voie est un scandale « pour eux. » Et il a bien fait d'appeler leur voie, un scandale. Ils s'enchaînent eux-mêmes, ils se mettent eux-mêmes des entraves. « Et « après cela leur bouche répétera leurs pro- « pres louanges. » Ces paroles nous signalent la plus fâcheuse des inconséquences humaines, celle qui entraîne tous les autres maux à sa suite. En effet, ceux qui commettent une telle erreur, qui commettent un tel péché et tombent dans une telle observation, se félicitent, s'admirent eux-mêmes, se posent comme des modèles à imiter, et se complaisent dans leurs actions : or, songez quelle excitation c'est pour les mauvais désirs, que de voir le vice vanté par ceux qui s'y livrent. Si le vice honni, insulté, confondu, si le vice flagellé, déchiré, détesté par la conscience de ceux qui sont encore un peu maîtres d'eux-mêmes, s'épanouit avec tant d'impudeur et s'il grandit de jour en jour : dans quels excès les hommes dont nous parlons ne tomberont-ils pas, quand ils verront que, bien loin d'opposer comme une digue aux débordements du vice, les reproches, le témoignage de la conscience, le blâme, le repentir, la honte, le désir de se soustraire aux regards, les gémissements, les plaintes, ceux qui se livrent au vice font tout le contraire, qu'ils se comblent eux-mêmes de louanges, qu'ils se prétendent par leurs vices mêmes supérieurs aux autres hommes, et qu'ils se vantent de ce qu'ils ont fait, car tel est le sens de cette parole : « Et « après cela leur bouche répétera leurs propres « louanges, » ces hommes-là, je le répète, dans quels excès ne tomberont-ils pas ? Car ils sont tellement dévoyés, ils ont si bien perdu tout sens moral, que même après avoir assouvi leurs désirs, dans ce moment, où voyant le mieux leur crime, ils devraient rougir, ils sont tout fiers, portent la tête haute et se complaisent dans ce qu'ils ont fait. Tel est le péché : avant l'action il se dissimule sa propre laideur, et l'ivresse du plaisir fait disparaître ce qu'il a de repoussant ; après l'action, quand le plaisir que nous causent nos désirs satisfaits va s'affaiblissant peu à peu, que la conscience commence à se faire entendre, et qu'elle flagelle nos sophismes réduits à leurs seules forces, alors surtout nous voyons les funestes conséquences du péché. Mais eux ne sentent rien de tout cela, même après que leurs désirs sont satisfaits. Loin de là, c'est précisément après avoir vu leurs richesses s'accumuler, leurs tombeaux s'élever, leurs vaines et fastueuses constructions s'achever, lorsqu'ils devraient s'attrister et gémir, c'est alors, c'est après tout cela, après l'action, après la satiété qu'ils sont plus malades encore. Ainsi donc puisqu'il n'y a plus rien de sain chez eux, il ne reste plus qu'à laisser intervenir la Providence

9. Si ceux qui se condamnent eux-mêmes pour les fautes qu'ils ont commises, préviennent ainsi la justice de Dieu, comme l'a dit saint Paul : « Si nous nous jugions nous-mêmes,

« nous ne serions pas jugés (I Cor. XI, 31), » ceux qui ont la maladie du péché au point de ne s'en pas repentir, et qui ne se reprochent pas leurs erreurs, ne font qu'attirer sur eux-mêmes, et hâter la vengeance du Seigneur. Puisque ces hommes, tout en pillant les biens d'autrui, ou en prodiguant les leurs qu'ils devraient employer à secourir les pauvres, ne dépensent que pour des tombeaux, pour les vers et la corruption, et que loin de se repentir de ce qu'ils font ils continuent d'être malades, d'une maladie incurable, écoutez quelles sont les conséquences de leur aveuglement. — Ces conséquences, quelles sont-elles donc ? — Ils sont livrés à la vengeance de Dieu ; aussi le Prophète a-t-il ajouté : « Ils seront entassés « comme des brebis, la mort sera leur pas- « teur (15). » S'il les compare à des brebis, ce n'est point à cause de leur douceur (quoi de plus féroce que ces hommes qui voient d'un œil sec la nudité des pauvres, et leur ventre creusé par la faim, et qui embellissent leurs tombeaux, séjour de la corruption, des vers et de la pourriture !), c'est parce que leur ruine sera facile, parce qu'ils seront anéantis tout à coup, et qu'ils offrent une proie facile aux embûches de leurs ennemis. Rien de plus faible en effet que l'homme qui vit dans le péché. Telle sera aussi leur condition : ils seront frappés, ils seront anéantis aussi complétement, ils seront précipités en enfer avec autant d'aisance, de facilité, de promptitude, avec aussi peu de peine que des brebis qu'on immole. Ce sera la mort, ou plutôt quelque chose de bien plus redoutable que la mort qui les frappera. Car après cette fin, une mort immortelle s'emparera d'eux, ils ne reposeront jamais dans le sein d'Abraham, et on ne les verra jamais aller ailleurs que dans l'enfer, ce séjour des vengeances, des châtiments et de l'extermination. Ici-bas leur fin aura été vile, méprisable, et là-haut ils ne connaîtront que les châtiments. On a coutume de dire : on l'a égorgé comme un mouton, quand on veut parler d'un homme facile à tuer. Après avoir vécu comme des brutes, ils périssent comme des brutes sans l'espoir consolant de la vie future, et ce ne sera pas tout, « la mort sera leur pasteur ! »

Il me semble que dans ce passage le Prophète, en parlant de la mort, veut parler des châtiments et de l'extermination qui attendent le coupable là-bas ; c'est ainsi qu'il dit ailleurs : « L'âme qui pèche, périra elle-même (Ezéch. « XVIII, 20), » pour nous faire comprendre, non qu'elle sera détruite en réalité, mais qu'elle sera punie. C'est une suite de la même figure, car après avoir parlé des brebis, il nous montre leur pasteur. Quel est-il ce pasteur ? C'est le ver venimeux, ce sont les ténèbres sans fin, les chaînes qui ne se délient jamais, les grincements de dents. Voyez que de châtiments les pressent de toutes parts ! Dans cette vie, ils ne peuvent arriver à la vertu, ils sont les esclaves, les captifs du péché, ils se livrent à des travaux vains et ridicules : à la fin de cette vie, ils meurent comme la première brute venue : après la fin de cette vie, ils sont voués pour toujours à l'extermination. « Et, quand le jour « se lèvera, ils seront dominés par les justes. » Comme beaucoup, parmi ceux qui ont l'esprit le plus épais et dont l'insensibilité égale presque celle des pierres, n'ont aucune idée nette et précise de la vie future qu'ils doivent espérer, et qu'ils restent bouche béante à admirer les biens présents, les biens qu'ils voient, il cherche à les épouvanter par le sens caché de ses reproches. Ensuite, après avoir en quelques mots, fait allusion à ce que l'avenir leur réserve, il insiste de nouveau sur le mépris et sur les châtiments qui les atteignent dès cette vie, et il fait cela pour leur montrer combien ils sont faibles, vils et méprisables, et que, fussent-ils dix mille fois plus riches, fussent-ils au comble de la puissance, ils n'en sont pas moins de véritables esclaves à côté de ceux qui suivent les traces de la vertu. Aussi dit-il : « Et, quand le jour se lèvera, ils seront domi- « nés par les justes, » c'est-à-dire, les justes les domineront immédiatement, et toujours, et pour cela ils n'auront besoin ni de faire un effort, ni d'attendre longtemps, ni même d'attendre un instant. Car telle est la nature des choses, le vice est l'esclave de la vertu, il la craint, il la redoute, malgré son fard et tous ses brillants déguisements, et quoique la vertu toute nue ne combatte qu'avec ses seules forces. Et cependant nous voyons le contraire, dit-on, nous voyons les méchants dominer les bons. Mais ne nous en rapportons pas à l'erreur du vulgaire, erreur née d'un faux jugement. Examinons les choses suivant la droite raison et vous verrez se réaliser ce que j'ai avancé. Supposons un maître pervers avec un esclave vertueux : ou plutôt, si vous l'aimez mieux, choisissons un exemple plus relevé. Supposons

un roi qui soit pervers et un de ses sujets qui soit vertueux, et voyons quel est celui qui est le maître, quel est celui des deux chez qui éclate le signe de la domination, quel est le supérieur, quel est l'inférieur. Comment donc nous en assurer? Supposons que le roi ordonne à son sujet de faire quelque chose de mal, de commettre un péché : que va faire ce sujet vertueux et fidèle? Non-seulement il ne cédera pas, non-seulement il n'obéira pas, mais il essayera même de faire revenir le prince sur son ordre, et cela au péril de sa vie. Quel est donc l'homme vraiment libre, de celui qui ne fait que ce qu'il veut et qui ne craint pas son roi, ou de celui qui voit ses ordres méprisés par son sujet? Et, pour ne pas nous borner à une vague supposition, cette égyptienne, la femme de Putiphar, n'était-ce pas une reine? Ne commandait-elle pas à toute l'Egypte? N'avait-elle pas un roi pour époux? N'était-elle pas environnée d'une grande puissance? Or qu'était Joseph? N'était-ce pas un esclave, un captif? N'était-ce pas un serviteur acheté à prix d'argent? Ne vint-elle pas attaquer ce jeune homme avec toutes ses armes, et non par procuration, mais par elle-même? Eh bien! qui des deux était libre ou esclave? Celle qui était forcée de prier, de faire des avances et de supplier, celle qui était l'esclave non d'un homme, mais d'une passion détestable, ou celui qui méprisait et diadème, et sceptre, et manteau de pourpre, et tout cet attirail de la royauté, et qui brisait les artifices de cette femme? L'une ne se retira-t-elle pas avec la honte d'un échec, et dominée par une nouvelle passion, par la colère aveugle, par le désir du meurtre, tandis que l'autre sortait de cette épreuve la tête couverte de mille et mille couronnes, après avoir montré que la servitude même ne faisait que rehausser davantage la fierté de l'homme libre?

10. Il n'y a rien de plus libre que la vertu, rien de moins libre que le vice. Aussi est-il dit ailleurs : « Le serviteur sage dominera les « maîtres insensés. » (Prov. XVII, 2.) Le captif, eût-il des richesses infinies, n'en serait que plus près de tomber au pouvoir de tous les autres hommes; il en est de même de celui qui est subjugué par les passions, il est plus vil que l'araignée. Dans la guerre, ne voyons-nous pas que ce sont les hommes sages qui triomphent? Quand il faut agir ou délibérer, la raison n'est-elle pas toujours de leur côté, même quand nul ne les écoute? Et après cette vie, n'avons-nous pas vu le riche demander une goutte d'eau comme un mendiant, sans pouvoir l'obtenir? Le pauvre au contraire, après avoir vécu sagement et vertueusement, n'a-t-il pas obtenu le bonheur suprême, n'a-t-il pas partagé le sort d'Abraham? Et si nous nous reportons au temps des apôtres, tout enchaînés, tout flagellés qu'ils étaient et quoique soumis à des supplices de toutes sortes, n'étaient-ils pas supérieurs à ceux qui les traitaient ainsi? Songez combien ils avaient frappé l'esprit de leurs persécuteurs pour les avoir amenés à dire : « Que faire à de tels hommes? » (Act. IV, 16.) Et ces hommes, ils les tenaient enchaînés, ils les tenaient sous leur main, en plein tribunal! D'un côté des juges et des princes, de l'autre des accusés, et pourtant ce sont ceux-ci qui ont vaincu. Partout, si nous voulions entrer dans le détail, nous verrions l'homme vertueux supérieur au méchant, supérieur de cette vraie supériorité et non de cette supériorité menteuse et selon les idées du vulgaire, supériorité fausse et facile à confondre, supérieur de cette supériorité solide que rien ne peut ébranler. « Et leur puissance « vieillira dans l'enfer, » c'est-à-dire s'affaiblira. Voici ce que signifient ces paroles : non-seulement ils seront ici-bas faciles à vaincre, car nul ne prendra leur défense, nul ne leur tendra la main, et ils seront exposés aux attaques de tous, mais, ce qu'il y a de plus terrible, ils ne trouveront là-bas personne pour les assister, personne pour les secourir, personne pour leur tendre la main, personne pour adoucir leurs châtiments par des paroles de consolation. C'est ainsi que les vierges sages n'ont été d'aucun secours aux vierges folles, Abraham d'aucun secours au mauvais riche, Noé, Job et Daniel d'aucun secours à leurs fils et à leurs filles. « Leur puissance vieillira, » cela veut dire qu'elle s'affaiblira, qu'elle disparaîtra. « Ce qui passe et vieillit, est près de sa fin. Ils « ont été précipités hors de leur gloire. » (Hébr. VIII, 13.)

L'objet de leurs plus vifs désirs, l'objet de tous leurs efforts et de toutes leurs préoccupations, c'était de jouir d'une gloire durable après leur mort par le moyen de leurs richesses, de leurs vastes constructions, de leurs tombeaux et de leurs noms qu'ils y faisaient inscrire : voici que cette gloire même ils ne l'obtiendront pas, dit le Prophète, et c'était ce qui excitait le

plus leurs soucis tandis qu'ils vivaient, parce qu'ils savaient cela. Ces constructions sont des accusations contre ceux qui ne sont plus. Et même, si le corps est caché sous terre, les pierres du tombeau prennent une voix pour accuser chaque jour leur cruauté, leur impudeur, pour les dénoncer comme des ennemis publics, pour appeler sur eux les imprécations, les plaintes et les insultes des passants. Quelle est donc cette gloire qui consiste à laisser après soi ces monuments accusateurs qui, loin de garder le silence, appellent la parole sur les lèvres de tous ceux qui les voient et qui semblent solliciter les parents à s'indigner contre ceux qui les ont fait bâtir ? Où trouver une folie égale à celle de ces hommes qui font tout ce qu'il faut pour être châtiés, pour être couverts de confusion, pour se susciter des accusateurs, pour s'exposer à voir leur sépulture violée ; qui font tout pour accumuler sur eux les imprécations, les insultes, les plaintes sans nombre, et cela non-seulement de la part de ceux à qui ils ont fait du mal, mais encore de la part de ceux à qui ils n'en ont pas fait ? « Mais Dieu rachètera mon âme des mains de « l'enfer, lorsqu'il me recevra (16). »

Après avoir dit le salaire des méchants et le prix dont on payera leurs péchés, il parle des récompenses réservées aux hommes vertueux. C'est son habitude et c'est aussi celle des autres prophètes, afin que l'auditeur puisse peser sa décision en se rendant compte et du châtiment destiné au péché, et des récompenses promises à la vertu. Voici la part des pécheurs, dit le Prophète : le déshonneur, les vains travaux, la stupidité, le ridicule, la honte, l'extermination, la mort, le châtiment, les vengeances éternelles, la faiblesse qui expose aux mauvais traitements, la privation de la gloire et de la sécurité, les insultes, les accusations, l'absence de toute consolation au milieu de leurs maux soit pendant cette vie, soit après. Pour nous ce sera tout le contraire, nous n'aurons pas de châtiments à craindre, notre âme sera libre, en sûreté, glorieuse et honorée. Tout cela en effet est sous-entendu dans ces paroles : « Cependant Dieu rachètera mon « âme des mains de l'enfer lorsqu'il me rece- « vra. » Par l'enfer, il désigne les châtiments, les supplices terribles de la vie future. Or jugez quels honneurs nous attendent non-seulement d'après cela, mais encore d'après ce qui suit. Quand Dieu m'aura reçu, dit-il, je le verrai plus distinctement que je ne fais aujourd'hui. Aujourd'hui c'est la foi qui dirige nos pas, et non la vue même de la divinité : alors nous verrons Dieu face à face. (I Cor. XIII, 12.) On payera la rançon de mon âme, et mon corps jouira du même privilége. « Ne « craignez pas l'homme quand il aura mul- « tiplié ses richesses et étendu la gloire de sa « maison (17). » Puisqu'il en est ainsi, dit le Prophète, pourquoi craindre les choses présentes, pourquoi vous soucier de la pauvreté ? pourquoi avoir peur de celui qui est riche ? On vous a enseigné tout ce qui a trait à la résurrection et à la répartition des biens éternels, et au châtiment des pervers ; pourquoi donc ensuite trembler devant des chimères ? Les seuls biens stables et solides, ce sont ceux-là : les autres, les biens de la terre, sont semblables à des fleurs qui se flétrissent. Aussi le Prophète, laissant de côté tout le reste, s'est élancé contre la citadelle de tous les maux, contre la passion des richesses : celle-là détruite, tout le reste tombe en même temps.

11. Et comment n'aurais-je pas peur, dit l'homme, devant ceux qui disposent d'une telle puissance ? — La puissance est le jouet du sort, la force ne dure qu'un instant, la prospérité ne fait que passer, les richesses, la fortune et ces grands honneurs, tout cela ressemble à des ombres, à des rêves. Aussi le Prophète dit-il encore : « Parce qu'à sa mort il n'em- « portera pas ses richesses, et que sa gloire ne « descendra pas avec lui dans le tombeau (18), » — nous donnant ainsi un motif de ne pas craindre ce qui dure si peu. La mort est venue, dit-il, elle a coupé la racine, et voilà que ses feuilles tombent, voilà que sa maison devient une proie offerte à qui veut la prendre. Les brebis et les chèvres portent la dent sur l'arbre qu'on vient de couper et qui est étendu par terre, il en est de même des riches dont nous parlons : parmi leurs ennemis, parmi leurs amis et parmi ceux à qui ils ont rendu service, combien ne s'en trouve-t-il pas qui viennent prendre part à la curée ? Et cet homme environné d'une si grande puissance, qui possédait tant d'échansons, de cuisiniers, de cratères d'or et d'argent, tant et tant d'arpents de terre, qui avait des maisons, des esclaves, des chevaux, des mules, des chameaux, des armées de serviteurs, il s'en va seul, nul ne l'accompagne, et il n'emporte même pas ses vêtements avec lui. Plus est grand le luxe qui l'entoure,

plus sera riche le festin que sa mort prépare aux vers, plus il excitera les convoitises des malfaiteurs qui violent les sépultures, plus il provoquera de mauvais desseins contre ses restes infortunés. Toute cette magnificence ne sert qu'à l'exposer plus encore aux outrages, en appelant, en armant contre lui les mains de ceux qui ouvrent les tombeaux pour leur reprendre le dépôt qui leur a été confié. — Et qu'est-ce que cela ? dira-t-on. Il n'en triomphe pas moins ici-bas, et il jouira de son triomphe jusqu'à sa mort. — Dites plutôt que beaucoup n'en jouiront pas même jusqu'à leur mort : exposés sans cesse aux mauvais desseins, ils sont mille fois plus malheureux que les condamnés, quand on leur ravit leurs richesses, quand ils retombent dans une honteuse obscurité, quand ils sont jetés en prison. Tel trônait hier sur un char, qui est aujourd'hui dans les fers : tel était hier courtisé par des flatteurs, qui se voit aujourd'hui entouré de bourreaux : tel exhalait l'odeur des parfums, qui est souillé de son propre sang : tel s'étendait sur une couche délicate, qui se voit jeté sur la dure : tel était adulé de tous, qui se voit méprisé de tous. — Mais, dira-t-on encore, à sa mort même on l'entoure d'une pompe magnifique. — Et que lui fait cela, à lui qui ne le sent plus? La mauvaise odeur qu'il exhale, l'horreur qu'il inspire, la haine qu'il excite font plus d'impression sur les assistants que ces pompes brillantes; car ce faste et ces dépenses lui attirent immédiatement et pour toujours la haine de ses enfants. Voyez combien est juste l'expression dont se sert le Prophète, et combien sa sagesse est profonde. Non content d'intimider le riche en lui montrant qu'il n'emportera rien avec lui; il le dépouille dès cette vie de tout cet imposant appareil, et lui prouve que sa richesse n'existe pas, même lorsqu'il la possède et qu'il en jouit. Car, il ne dit pas : « Quand « il aura étendu sa gloire, » mais bien, « quand « il aura étendu la gloire de sa maison. » Car toutes ces choses que j'ai énumérées, ces fontaines, ces promenades, ces bains, cet or et cet argent, ces chevaux et ces mules, ces tapis, ces étoffes, font la gloire de la maison et non celle de l'homme qui l'habite.

La vertu est la gloire de l'homme, aussi accompagne-t-elle celui qui la possède, tandis que la gloire de la maison reste, ou plutôt elle ne reste même pas, mais disparaît avec la maison, sans avoir servi de rien à celui qui l'habitait, car cette gloire ne lui appartient pas en propre. « Parce que son âme sera bénie pen« dant sa vie (19). » Après avoir parlé de sa richesse et de sa gloire, il passe à ses flatteurs. Ce que recherchent surtout les riches, ce sont les flatteries de la place publique, les hommages du peuple, les louanges décernées par la multitude, et les éloges menteurs, et ils regardent comme un grand bien d'être accueillis par des applaudissements au théâtre, dans les banquets et dans les tribunaux, d'entendre leur nom répété par toutes les bouches, de se croire un objet d'envie pour les autres : aussi voyez comme il leur ravit encore cette jouissance en en limitant la durée. « Pendant sa « vie », dit-il, c'est-à-dire, ces hommages, ces bonnes paroles qu'on lui adresse ne dureront pas plus que la vie d'ici-bas : cela périra en même temps que le reste, comme tout ce qui relève du temps et de la fortune. Bien plus, lorsqu'il cessera de pouvoir mettre à contribution le zèle de ses flatteurs, après sa mort, ce sera le contraire qui aura lieu, car sa présence n'intimidera plus personne. « Il te ren« dra hommage quand tu lui auras fait du « bien. » Voyez comme il critique la bienfaisance des gens riches. Toi, tu flattes et tu fais des avances, feignant une bienveillance menteuse et de courte durée : mais celui auquel tu t'adresses, dit-il, quand même il se déclarerait ton obligé, ne te sera reconnaissant qu'autant qu'il aura acheté de toi, et cela bien cher, le droit de te faire faire ce qui lui convient. Car « il te rendra hommage, » remarque bien cela, « quand tu lui auras fait du bien. » Il ne dit pas, quand tu lui auras été utile, quand ta loi aura rendu service, mais : quand tu lui auras procuré ce qui lui fait plaisir, ce qui lui convient. Le Prophète montre ainsi que cette bienfaisance est pernicieuse à deux points de vue, et parce qu'elle provoque de fausses démonstrations de reconnaissance, et parce qu'elle nous attache des serviteurs dangereux. « Il ira rejoindre les générations de ses « pères, il cessera de voir la lumière pendant l'é« ternité (20). Et l'homme, au milieu de sa gran« deur, ne l'a pas comprise : il s'est ravalé au « niveau des animaux privés de raison, et s'est « fait semblable à eux. Il ira rejoindre ses « pères (21), » autrement dit, il les imitera, et étant fils de pervers, il héritera de leur perversité ; ou bien encore c'est comme si l'on disait : s'il n'a fait aucun bien, il se trouvera

que sa richesse lui a été inutile : ceux qui sont morts avant lui il les laissera couchés dans la poussière, jusqu'au jour du jugement, sans pouvoir même contempler la lumière suivant la loi de la nature. Ensuite le Prophète se répète en disant : « Et l'homme, au milieu de sa « grandeur, ne l'a pas comprise ; il s'est ravalé « au niveau des animaux privés de raison et « s'est fait semblable à eux. » Cet homme, dit-il, cet homme qui est mort de la sorte, et qui n'a pas usé de ses richesses comme il devait le faire, ne différera en rien de la brute, car il n'a pas connu l'honneur que Dieu lui a fait, et il s'est rendu semblable aux bêtes, pour qui la vie n'a d'autre but et d'autre fin que la mort. Puissions-nous tous être délivrés de ces erreurs, et ceux qui s'instruisent et ceux qui enseignent, en Jésus-Christ, Notre-Seigneur, à qui appartiennent la gloire et la puissance, dans tous les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

EXPLICATION DU PSAUME XLIX.

LE DIEU DES DIEUX, LE SEIGNEUR A PARLÉ, ET IL APPELLE LA TERRE DEPU. L'ORIENT JUSQU'A L'OCCIDENT.

ANALYSE.

1. Des diverses acceptions du mot Dieu dans la sainte Ecriture. — Ce psaume semble au commentateur une suite du précédent Il a été aussi compose pour confondre les pécheurs. — Dans le précédent, le Prophète avait invité la terre à venir l'entendre, dans celui-ci, il adresse son appel aux éléments.
2. et 3. — Des deux avènements du Fils de Dieu, l'un simpe et humble, l'autre terrible et éclatant.
4. Comment l'on doit adorer Dieu : Pourquoi les sacrifices ont été permis aux Juifs.
5. Quel est le sacrifice qui plaît à Dieu.
6. Comparaison des afflictions de la vie avec les maux de la vie future.
7. et 8. Louer le vice est un péché : il faut s'indigner contre ces pécheurs.
9. C'est un devoir de s'occuper du salut du prochain.
10. Que les réprimandes soient faites en particulier et jamais en public.

1. Le même Psalmiste a dit ailleurs : « Dieu « a pris séance dans l'assemblée des dieux ; » et un peu plus loin : « J'ai dit, vous êtes des « dieux. » (Ps. LXXXI, 1 et 6.) Et saint Paul : « Car encore qu'il y en ait qui soient appelés « dieux, et qu'il y ait plusieurs seigneurs. » (I Cor. VIII, 5.) Et Moïse : « Tu ne parleras « point mal des dieux. » (Exod. XXII, 28.) — Et ailleurs : « Les fils de Dieu ayant vu les filles « des hommes. » (Gen. VI, 2.) Le même Moïse a dit encore : « Celui qui maudira le nom de « Dieu sera en état de péché, celui qui se servira du nom du Seigneur, sera lapidé. » (Lévit. XXIV, 15, 16.) Il a été dit ailleurs : « Que « les dieux qui n'ont point fait le ciel et la terre « périssent sous le ciel. » (Jér. X, 11.) Quel sens faut-il donner à ce mot dans ces différentes citations, et de quels dieux s'agit-il ici ? On veut parler des princes. Aussi après ces mots : « Tu ne parleras point mal des dieux, » Moïse ajoute-t-il aussitôt « et tu ne médiras point de « Celui qui commande à ton peuple. » (Exod XXII, 28.) Il s'agit des descendants d'un homme vertueux. Car Enos, pour avoir montré une

grande vertu, fut appelé du nom de Dieu : ses descendants et ceux de son frère s'unirent par des mariages. Le Prophète appelle enfants de Dieu les enfants de l'homme vertueux. « Ils « commencèrent, » dit-il, « à être appelés du « nom de Dieu. » (Gen. IV, 26.) Il désigne aussi le peuple juif, qu'il honore de cette appellation, dans la phrase suivante : « Je l'ai dit : « vous êtes des dieux, et vous êtes les fils du « Très-Haut. » (Ps. LXXXI, 6.) Il appelait ainsi ce peuple par suite de l'affection particulière qu'il avait pour lui. C'est ainsi que s'expliquent encore ces mots : « Celui qui maudira le nom « de Dieu sera en état de péché, » ce qui revient à dire : celui qui médira du prince, commettra un péché. « Celui qui se servira du « nom du Seigneur sera lapidé, » c'est-à-dire celui qui donnera le nom du vrai Dieu aux dieux qui n'existent pas. La preuve, c'est que ce péché est considéré comme indigne de tout pardon, et qu'on inflige la peine la plus terrible à celui qui s'en rend coupable. On appelle encore dieux, les dieux des gentils, mais ce n'est ni pour les honorer, ni par déférence, c'est pour signaler l'erreur de ceux qui les appelaient ainsi. Voilà pourquoi saint Paul a dit : « Car encore qu'il y en ait qui soient « appelés dieux (I Cor. VIII, 5), » pour montrer qu'il n'admet ni leur existence, ni l'honneur qu'on leur fait en leur donnant ce nom. De qui donc le Psalmiste, dont nous expliquons en ce moment les paroles, parle-t-il, quand il dit : « Le Dieu des dieux ? » Il me semble qu'il désigne les dieux des païens, non parce qu'ils existent, mais parce que les peuples voués à l'erreur se sont imaginé qu'ils existaient. Comme les Juifs étaient encore trop grossiers, qu'ils n'avaient pas complétement rompu avec leurs habitudes d'idolâtrie, que les idoles leur en imposaient toujours, et qu'il y avait chez eux beaucoup de restes de l'ancienne iniquité, il en profite pour purger leur esprit de ces erreurs, en leur montrant que Dieu est le maître même de ces faux dieux. Dieu est aussi le maître des démons, mais il n'est leur maître qu'en ce qui concerne leur substance même, car leurs pensées et leur perversité tout entière leur appartiennent en propre. Il me semble que ces paroles du prophète sont une suite du psaume précédent. Car celui-ci également a été écrit pour confondre et pour accuser les pécheurs : dans l'autre, le Prophète invite la terre entière à venir l'entendre, dans celui-ci il adresse son appel aux éléments mêmes répandus sur toute la terre. Voici un autre théâtre, et un autre auditoire : là nous avons vu comparaître les nations, les enfants de la terre, le pauvre et le riche : ici c'est la terre et le ciel, c'est Dieu lui-même qui se présente à nous pour être jugé, Dieu qui prononce sa défense devant le peuple des Juifs. Aussi notre attention doit-elle redoubler. Un autre prophète a fait de même, il nous montre Dieu se soumettant à un jugement, et il place au rang des juges les abîmes et les fondements de la terre. « Ecoutez, » dit-il, « abîmes et fonde-« ments de la terre, car Dieu va débattre son « procès contre son peuple et avec son peuple. » (Mich. VI, 2.) On lit ailleurs : « Il plaidera « contre vous et contre vos pères. » (Jér. II, 9.) On peut voir cette figure répétée en beaucoup d'endroits de l'Ecriture, elle est vraiment imposante et digne de l'affection de Dieu pour les hommes. Elle nous montre son inexprimable bonté, en nous le faisant voir qui s'abaisse jusqu'à venir se soumettre au jugement des hommes. — « C'est de Sion qu'il « fera briller la splendeur de sa gloire (2). » Expression qui se ressent de l'enthousiasme prophétique, mais qui est d'accord aussi avec la vérité de l'histoire. C'est là en effet que, même du temps de l'ancienne loi, brilla la gloire de Dieu. Car c'est là que s'élevait le temple et le saint des saints, que s'observaient les cérémonies religieuses et les lois politiques établies par l'Ancien Testament, que se réunissait la foule des prêtres, que se faisaient les sacrifices et les holocaustes, que se chantaient les hymnes sacrés et les psaumes ; tout était là, et c'est encore là que furent écrites les prophéties qui annonçaient les événements de l'avenir. Et quand parut enfin la vérité, c'est là qu'elle prit naissance. C'est de là que la croix resplendit sur le monde, c'est là que s'accomplirent les innombrables triomphes de la religion nouvelle. Ce qui faisait dire à Isaïe, lorsqu'il parla dans ses prophéties de la loi du Nouveau Testament : « C'est de Sion que vien-« dra la loi, et le Verbe du Seigneur viendra « de Jérusalem, et il rendra ses jugements au « milieu des nations. » (Is. II, 3, 4.) Par Sion il désigne ici tout le territoire avoisinant, ainsi que la ville qui s'étendait à ses pieds, Jérusalem, la capitale des Juifs. C'est de là que, comme de la barrière d'un hyppodrome, les apôtres, ces coursiers aux jambes agiles,

s'élancèrent à la conquête du monde : c'est là qu'ils commencèrent à donner des signes de leur mission : là, eurent lieu la résurrection et l'ascension ; là, fut l'exorde et le commencement de notre salut : c'est là que l'on commença à prêcher les saints mystères. Là pour la première fois le Père se révéla, le Fils unique se fit connaître, l'Esprit répandit sa grâce sur les hommes. C'est là que les apôtres parlèrent des choses incorporelles, des grâces, des puissances, et des biens qui nous étaient promis pour l'avenir. Le Prophète songeait à tout cela quand il appelait Sion la splendeur de Dieu. Car ce qui fait la beauté et la splendeur de Dieu, c'est sa bonté, son amour pour les hommes, sa bienveillance répandue sur tous. « Dieu, notre Dieu, viendra manifestement, « et il ne gardera pas le silence (3.) »

Voyez-vous comme le langage du Prophète devient de plus en plus clair, comme il nous découvre le trésor de ses secrets, et comme il darde des rayons plus brillants quand il prononce ces mots : « Dieu viendra manifestement ? » Quand donc est-ce qu'il n'est pas venu manifestement ? Quand ? La première fois qu'il vint ici-bas, car il vint sans bruit alors, sans être vu du plus grand nombre et pendant longtemps sans en être reconnu. Que dis-je, du plus grand nombre ? La vierge même qui l'enfanta ignorait le secret du mystère [1], ses frères mêmes ne croyaient pas en lui, celui qui paraissait être son père ne se doutait nullement de sa grandeur.

2. Et pourquoi parlé-je des hommes ? Il ne fut même pas reconnu du diable, car s'il avait su qui il était, il ne lui aurait pas dit sur la montagne : « Si tu es le Fils de Dieu, » et ces paroles il les prononça une et deux et trois fois. (Matth. IV, 3, 6.) Aussi Jésus lui-même dit-il à Jean qui commençait à découvrir ce qu'il était : « Cesse immédiatement (Matth. III, « 15) ; » c'est-à-dire, tais-toi maintenant, le moment n'est pas encore venu de découvrir le secret de mon incarnation, je veux continuer d'échapper aux regards du diable; tais-toi donc, dit-il : « Car il nous convient qu'il en soit « ainsi. » Et en descendant de la montagne il recommandait à ses disciples de ne dire à personne qu'il était le Christ. (Matth. XVII, 9.) Car il allait alors comme le pasteur qui cherche sa brebis errante et qui tend des piéges à la bête indocile pour s'en emparer ; aussi s'enveloppait-il des ombres du mystère. Comme le médecin qui évite tout d'abord d'effrayer le malade, il ne voulut pas se manifester dès le début, mais insensiblement et peu à peu. Ce qui fait dire plus loin au même prophète, quand il veut faire allusion au peu de bruit de son arrivée : « Il descendra comme la pluie sur la « toison et comme la goutte d'eau sur le sol. » (Ps. LXXI, 6.) Il est venu sans bruit, sans troubler, sans agiter la terre, sans lancer d'éclairs, sans ébranler le ciel, sans se faire accompagner du peuple des anges, sans briser le firmament par le milieu pour descendre ensuite porté par les nuages. Non, il est venu en silence, conçu par une vierge, porté neuf mois dans son sein, il naît dans une étable comme le fils d'un simple artisan, dans ses humbles langes il est exposé aux complots, il fuit avec sa mère en Egypte. Ensuite il revient, après la mort de celui qui avait commis toutes ces impiétés et il continue d'aller et de venir sous l'apparence d'un homme du peuple ; humbles étaient ses vêtements, plus humble était sa table, il marchait, il marchait sans cesse au point d'en être fatigué. Mais au jour marqué par le Prophète, il ne viendra pas ainsi, il viendra si manifestement qu'il n'aura pas besoin d'un héraut pour annoncer sa venue. Aussi, pour faire comprendre l'éclat de sa présence, disait-il lui-même : « Si l'on vous dit : Le « voici dans le lieu le plus retiré de la maison, « n'y entrez point. Si l'on vous dit : Le voici « dans le désert, ne sortez point pour y aller. « Car, comme un éclair qui sort de l'Orient et « paraît tout d'un coup jusqu'à l'Occident, ainsi « sera l'avènement du Fils de l'homme.» (Matth. XXIV, 26, 27.) Il se montrera et s'annoncera lui-même. C'est ce qui a lieu quand l'éclair paraît et nous n'avons pas besoin qu'on nous l'annonce. Au moment même où il se montre il est vu de tous et de tous à la fois. C'est ainsi que saint Paul dit : « Car aussitôt que le signal aura été « donné par la voix de l'archange et par le son « de la trompette de Dieu, le Seigneur lui-« même descendra du ciel. » (I Thess. IV, 15.) Le Prophète le voyait ainsi porté par les nues, avec le torrent qui roule devant lui, avec le terrible tribunal où chacun doit rendre de sa vie un compte inévitable. C'est alors, alors que viendra l'heure du jugement et des débats, aussi apparaîtra-t-il non plus comme un médecin, mais comme un juge. Aussi Daniel

[1] Il y a lieu de s'étonner de ce que dit ici saint Chysostome, la Vierge connaissait le mystère puisque l'ange le lui avait révélé.

voit-il son trône, le torrent qui roule au pied de son tribunal et tout lui apparaît en feu, et le char et les roues. (Dan. VII, 9, 10.) Mais au commencement et quand il parut pour la première fois il ne découvrit aux regards ni le feu, ni le torrent, ni rien de tout cela : on ne vit qu'une étable, une auberge, une chaumière, une mère dans la pauvreté. Par là, Daniel nous montre son inflexibilité et son immutabilité. Car après avoir dit que celui qui était assis sur leur trône avait les cheveux blancs comme de la laine et que ses vêtements étaient éclatants comme la neige, non pour nous faire croire qu'il s'agisse en réalité de cheveux et de vêtements, mais pour nous montrer rayonnant partout un feu pur et éclatant, il ajoute : « Le feu brûlera sur sa face et au« tour de lui tourbillonnera une tempête vio« lente. » (Dan. VII, 9.) Par ces images il nous fait comprendre que le Seigneur ne change pas, qu'il est inflexible, qu'il brille comme la lumière et qu'il est inaccessible. Il ne s'en tient pas au feu, mais pour montrer l'impétuosité de sa vengeance, il ajoute ces mots : « une tempête violente. » Par ce mot καταιγίς (tempête) nous entendons soit une masse énorme de neige qui en tombant entraîne et renverse tout sur son passage, soit un tourbillon, une trombe qui produit les mêmes ravages et à laquelle rien ne résiste. C'est donc pour nous figurer l'irrésistible impétuosité de la colère divine qu'il s'est servi de ces images. — « Il appellera les cieux et la terre pour « juger son peuple (4). »

Il parle encore des éléments, source de tant de biens pour la race humaine, non-seulement en ce qui concerne la vie du corps et sa formation, mais encore en ce qui concerne la connaissance de Dieu. Car la beauté et la grandeur de la création, la manière dont elle a été conçue, les substances d'où se sont formés les éléments et ce que les éléments ont produit et produisent à leur tour, soit de tout temps et en général, soit de temps en temps et en particulier, tout cela nourrit et entretient le corps, et nous amène à reconnaître Celui qui a tout fait. C'est ce qui fait dire à saint Paul : « Car « les perfections invisibles de Dieu, sa puis« sance éternelle et sa divinité, sont devenus « visibles depuis la création du monde, par la « connaissance que ses créatures nous en don« nent. » (Rom. I, 20.) Et ailleurs : « Car Dieu « voyant que le monde avec la sagesse hu« maine ne l'avait point connu dans les ou« vrages de la sagesse divine (I Cor. I, 21) ; » c'est-à-dire n'avait pas reconnu la sagesse qui éclate dans la création, ce qui cependant n'est pas un petit, mais un très-grand et très-intelligible enseignement. Et les résultats de cette même création qui se produisent tous les jours, bien que paraissant n'être qu'une conséquence des lois de la nature, proclament aussi l'existence du Créateur. Car le Créateur est le maître de la nature.

3. Ne vous étonnez pas s'il s'adresse spécialement aux Juifs, en parlant du jugement universel. C'est de la même manière que saint Paul a dit : « La fureur et la colère, l'affliction « et le désespoir se répandront sur l'âme de « tout homme qui fait le mal : du juif pre« mièrement et puis du gentil. » (Rom. II, 8, 9.) Et ailleurs : « Et ainsi tous ceux qui ont « péché sans avoir reçu la loi, périront aussi « sans être jugés par la loi : et tous ceux qui « ont péché étant sous la loi seront jugés par « la loi. » (Ibid. 12.) « Rassemblez autour de « lui ses saints, tous ceux qui ont contracté « avec lui une alliance scellée par le sacri« fice (5). » Pourquoi donc, ceux qu'il va mettre en accusation, qu'il va condamner, les appelle-t-il ici des saints ? C'est pour donner plus de force à l'accusation, pour rendre la punition plus éclatante par les honneurs rendus à l'accusé. De même nous, quand nous voyons quelques personnes qui ont fait le mal, et que nous voulons leur rendre nos reproches plus sensibles, nous les appelons par leurs qualités, de manière à donner plus de poids à l'accusation, disant : appelle le diacre, ou bien, appelle le prêtre, puisqu'ils avaient le titre de prêtres du Roi des rois, de peuple privilégié, et qu'ils en étaient fiers, il prend pied là-dessus pour donner plus d'étendue à ses reproches. « Ceux qui ont fait avec lui une alliance scellée « par le sacrifice. » Comme après avoir osé mille et mille infamies, fait le mal de toutes les manières, après avoir dérobé, cherché à s'approprier le bien d'autrui, après avoir tué, commis l'adultère, répandu des flots de sang, ils pensaient s'être bien conduits, et ne s'être pas écartés de la loi et de l'alliance jurée, pourvu qu'ils sacrifiassent des brebis et des veaux, il prend acte de tout cela pour leur lancer l'outrage et la raillerie en disant : « Ceux « qui ont fait avec lui une alliance scellée par « les sacrifices, » c'est-à-dire ceux qui croient

qu'il suffit pour leur salut de sacrifier quelques animaux. — « Et les cieux annonceront « sa justice (6). »

Dans ce passage encore, voulant nous faire sentir combien sa justice est éclatante, combien elle est brillante, évidente, indiscutable, combien elle est reconnue de tous, il nous la montre proclamée par les éléments insensibles, employant ainsi la même figure qu'auparavant. « Car Dieu est juge, » il veut dire que Dieu détermine avec justice ce qui revient à chacun. Il n'a pas voulu par là nous apprendre simplement que Dieu exerce les fonctions de juge, mais bien nous faire entendre qu'il est juste, et qu'il se montre tel envers tous. Ce mot de « juge, » en parlant de Dieu, est synonyme de juste, et saint Paul s'en est servi dans le même sens quand il a dit : « Car comment « Dieu jugera-t-il le monde ? » (Rom. III, 6.) Ce qui fait un vrai jugement, ce qui fait le vrai juge ce n'est pas simplement de prononcer un arrêt, mais de le prononcer avec équité. Les Juifs seront jugés, et les Juifs d'alors, et ceux qui venus après eux, et contemporains du Nouveau Testament, se seront livrés au péché. Ceux-là auront à répondre de leurs infractions aux lois de la nature et à la loi de Dieu, ceux-là verront en outre s'élever contre eux les bienfaits mêmes de Jésus-Christ. Que pourront-ils dire, quel motif pourront-ils donner pour excuser leur incrédulité ? Mais, je vous en prie, méditez avec soin ces paroles, afin de pouvoir vous en servir pour fermer la bouche à ceux qui soutiendraient le contraire. Car il vaut mieux qu'ils soient vaincus par nous et qu'ils reviennent de leur erreur, que de leur laisser croire qu'ils sont victorieux et que de les laisser partir ainsi pour l'autre vie où ils se verraient condamner par le commun Juge de la terre. Que pourraient répondre les Juifs ? Pourquoi ont-ils fait périr le Christ ? Quel reproche, grave ou non, avaient-ils à lui faire ? — Il se faisait passer pour Dieu, dira-t-on. — Cependant ce n'était pas leur langage au moment où ils le mettaient en croix ; il était tout autre. Car ils ne disaient pas, celui qui se fait passer pour Dieu, mais : « Celui qui se « fait passer pour roi, n'est pas ami de César. » (Jean, XIX, 12.) Souvent on voulut le proclamer roi, mais il fuyait cet honneur. — Mais auparavant, dira-t-on, on lui reprochait de se faire passer pour Dieu. Eh bien ! que signifie cette objection ? Si c'était une prétention injuste et mensongère, et sans rien de fondé, ce reproche aurait une raison d'être : mais si elle était légitime, il fallait l'adorer et non le mettre en croix. Voyons donc s'il se faisait passer pour Dieu, sans l'être réellement, c'est-à-dire s'il montrait, s'il manifestait sa divinité. A quoi recourir pour le savoir ? Aux événements qui se passèrent alors ? à ceux qui se passent aujourd'hui. Aux circonstances qui accompagnèrent son enfantement ? Qui donc est jamais né d'une vierge ? Qui fit paraître comme lui une étoile dans le Ciel ? Qui fit faire à des mages une route aussi longue, et cela non par force ni contrainte, mais par persuasion et par le simple effet de la révélation ? Voyez-vous la création qui tout entière reconnaît son maître ? La nature cède la première, ne résiste point et ne dit pas : Je ne veux pas laisser l'enfantement s'accomplir, je n'ai pas appris à faire naître un enfant d'une mère restée vierge, je ne sais pas rendre une femme mère sans union charnelle. Elle fut déconcertée et se laissa écarter de ses limites propres, car elle avait reconnu son maître. Après sa naissance les anges apparurent pour indiquer que celui qui habite dans les cieux était sur la terre, et la terre devint le ciel, puisque le Roi avait établi sa demeure ici-bas, et les mages, venus de si loin, se prosternèrent devant lui. Cet enfant gisait sur une crèche en Palestine, et ces hommes appartenant à une terre étrangère, le comblaient d'autant d'honneurs et d'hommages qu'on en doit à Dieu. (Matth. II, 2.) Mais peut-être n'admettra-t-on pas ces preuves et en demandera-t-on d'autres que la génération présente puisse vérifier par elle-même. Nous ne serons pas embarrassés pour en trouver. Telle est la nature de la vérité, qu'elle ne manque jamais de moyens de justification. Et, dans le cas présent, nos contradicteurs n'ont pas même l'ombre d'une objection à mettre en avant. Car si vous n'étiez pas présent lorsque Jésus-Christ est né d'une vierge, il fallait vous en rapporter au Prophète qui disait : « Voilà « que la Vierge concevra et enfantera un fils, « et il sera appelé Emmanuel. » (Isaïe, VII, 14.) Si vous n'étiez pas présent lorsqu'il allait et venait sur terre sous la forme humaine, et qu'on voyait le Maître vivre au milieu de ses esclaves, consultez Jérémie qui vous répondra ces paroles : « C'est lui qui est notre Dieu, et « nul autre ne sera devant lui. C'est lui qui a « trouvé toutes les voies de la sagesse, et qui les « a découvertes à Jacob son serviteur, à Israël

« son bien-aimé. Après cela, il a été vu sur « la terre et il a conversé avec les hommes. » (Baruch, III, 36, 37, 38.)

4. Quant aux autres preuves vous verrez que les Prophètes dont vous avez feuilleté et fatigué inutilement les livres jusqu'à ce jour, proclament bien haut tout ce qui peut rendre certaine cette conjecture. Bien souvent déjà nous avons soutenu de pareilles discussions contre ces contradicteurs, et nous en soutiendrons bien souvent encore : mais en attendant restons attachés à notre sujet. « Et les cieux an« nonceront sa justice, parce que Dieu est « juge. » Il me semble qu'ici le Prophète désigne par ce mot de justice son infatigable bienveillance, son affection pour nous, son active prévoyance qui s'adresse à tous les hommes sous tant de formes et de tant de manières, et qui se manifeste par l'œuvre même de la création, par l'établissement de sa loi, par le don de sa grâce, par tout ce que nous voyons comme par ce que nous ne voyons pas, par les prophètes, par les anges, par les apôtres, par les châtiments dont il nous frappe, par ses bienfaits, par ses menaces, par ses promesses, par l'ordre même des temps. « Ecoute, « mon peuple, et je parlerai ; Israël, je te ren« drai témoignage (7). »

Voyez dès le début quelle complaisance et quelle douceur. De même qu'un homme dirait à un autre homme qui le troublerait et ferait du bruit : si tu veux m'entendre, je parlerai : si tu veux m'écouter, je t'adresserai la parole, — de même notre Maître dit à nous, ses esclaves : si vous voulez m'entendre, je vous parlerai. Car ils n'avaient plus ni ressort, ni énergie, et ils ne pouvaient même pour un instant écouter avec recueillement la lecture de la loi. C'est à cela que faisait allusion le prophète qui se trouvant en Perse disait : « Je serai pour eux « comme la voix de l'harmonieux psaltérion. » (Ezéch. XXXIII, 32.) Ils ne cessaient de recommander aux prophètes de ne plus prophétiser (III Rois, XIX, 10), bien plus ils les repoussaient comme s'ils eussent été importunés par eux. (Zach. VII, 11.) Nous voyons même un roi faire des menaces à un prophète et lui enjoindre de ne plus l'importuner. (Amos, VII, 13.) « Je suis « le Dieu, ton Dieu. » Ce n'est pas sans raison que le Prophète se sert deux fois de la même expression. Comme il s'adressait à des gens insensibles, endurcis et peu disposés à l'écouter, il se mit à parler de la souveraineté de Dieu, trouvant ainsi un exorde excellent pour l'explication qui allait suivre, et faisant comprendre à ses auditeurs qu'ils doivent à Dieu leur liberté, et qu'il serait juste qu'ils lui fussent attachés comme l'esclave à son maître, comme la créature au Créateur, eux qui ont reçu tant de bienfaits, qui ont reçu tant d'honneurs. « Je ne t'accuserai point sur tes sacri« fices et sur tes holocaustes ; ils sont toujours « présents à mes yeux (8). »

C'est là le reproche que les autres prophètes adressent aux Juifs qui, négligeant ce qu'il y avait de plus important dans la vertu, mettaient leur espoir de salut dans ces holocaustes, et étaient toujours prêts à dire pour leur défense : nous offrons des sacrifices, nous offrons des holocaustes. Mais je ne suis pas venu pour vous juger là-dessus, répond le Seigneur, ni pour vous reprocher d'avoir négligé les sacrifices. Isaïe les atteint plus directement quand il dit : « Quel fruit me revient-il de la « multitude de vos victimes? J'en suis rassasié. « Je ne veux plus de vos holocaustes, de la « graisse de vos animaux, du sang de vos gé« nisses, des agneaux et des boucs. Qui vous a demandé d'apporter ces offrandes? » (Isaïe, I, 11, 12.) Certes Dieu leur avait parlé souvent de sacrifices, mais, s'il en était question dans la loi qu'il leur donnait, ce n'était pas qu'il y tînt essentiellement, c'était pour condescendre à leur faiblesse. Jérémie dit aussi : « Pourquoi « m'apportez-vous l'encens de Saba et les par« fums des terres les plus éloignées? (Jér. VI, 20.) Et tous les prophètes, pour ainsi dire, affirment que c'est là une chose de peu d'importance. Aussi le Seigneur commence-t-il en ces termes : « Je suis le Dieu, ton Dieu, » montrant par là que cette manière de l'adorer n'est pas digne de lui. Il faut adorer Dieu non en faisant fumer l'encens ou brûler la chair des victimes, mais par une vie vertueuse, par une vie toute selon l'esprit et non selon le corps. Les démons qu'adorent les nations étrangères ne veulent pas de ce culte et préfèrent l'autre. Nous en trouvons le témoignage dans ces paroles d'un poète grec :

Τὸ γὰρ λάχομεν γέρας ἡμεῖς.

Telle est la part que le destin nous a faite.
(Iliade Α, v. 49, Ω, v. 98.)

Il n'en est pas de même de notre Dieu. Les démons altérés du sang des hommes, et vou-

lant les amener peu à peu à souiller leurs mains par le carnage, exigeaient constamment d'eux ce genre de sacrifices. Dieu au contraire désirant leur faire perdre peu à peu l'habitude d'immoler les animaux a cru y arriver par cette condescendance, et il leur a permis les sacrifices pour les supprimer un jour. « Je « n'accepterai point les veaux de ta maison, ni « les boucs de tes troupeaux (9). Car toutes « les bêtes des forêts sont à moi, et celles de la « montagne, et les bœufs (10). Je connais « tous les oiseaux du ciel, et ce qui fait la « beauté des champs m'appartient (11). »

Voyez-vous comme peu à peu il les écarte de ces préoccupations grossières, comme il entr'ouvre l'enveloppe durcie où leur esprit s'est enfermé, et comme il leur montre que s'il leur a enjoint de lui offrir des sacrifices, ce n'est pas qu'il en eût besoin, et que s'il ratifie cet usage dans la loi qu'il leur a donnée, ce n'est pas qu'il l'approuve. Si je tenais à être adoré de la sorte, dit-il, moi qui possède tout ce qui est sous le soleil, et qui suis le Créateur de toutes choses, je pourrais me procurer d'abondants sacrifices. Ensuite mêlant l'ironie au reproche afin de les frapper davantage, il ajoute : « Si j'avais « faim je n'irais pas te le dire, car toute la « terre est à moi avec ce qu'elle renferme (12).» Comme il ne leur avait fait cette concession que pour les amener peu à peu à laisser tomber ces sacrifices en désuétude, et qu'ils ont persisté à suivre cette déplorable coutume sans tirer aucun profit de sa condescendance, il leur parle en termes plus vulgaires comme ferait un homme s'entretenant avec un autre homme : « Si j'avais faim, je n'irais pas te le « dire, » c'est-à-dire, je n'ai pas faim (car Dieu ne peut connaître ni la faim, ni aucun besoin physique), et si je voulais d'un culte semblable, je ne serais pas embarrassé en fait de sacrifices et d'holocaustes. J'ai tout à ma disposition, et je puis en user largement. Je suis le Seigneur et Maître de toutes choses, et cependant je veux bien recevoir de toi ce qui m'appartient, afin de t'amener par ce moyen à m'aimer et à renoncer à ces vaines habitudes.

5. Puis ramenant l'homme à des sentiments plus élevés il dit : « Mangerai-je la chair des « taureaux, ou boirai-je le sang des boucs (13)? » « Non-seulement, dit-il, je n'ai pas prescrit aux hommes une pareille coutume, mais même j'ai prononcé de très-forts châtiments contre ceux qui se nourrissent de sang. Comment donc aurais-je besoin du sang versé, moi qui détourne mes esclaves de cette nourriture ! — Après avoir rejeté tout cela, et montré que c'était indigne de lui, et mêlé beaucoup d'ironie à ses reproches, il ne s'en est point tenu là, il leur indique un autre genre de sacrifice. C'est là le fait d'un très-habile médecin, qui non content d'écarter les remèdes inutiles, applique sur la plaie ceux qui peuvent être efficaces. Après avoir réglé ce point-là, il dit : « Offre à Dieu un sacrifice (14). » Et quel sacrifice ? dira-t-on. — Un sacrifice non sanglant : c'est le sacrifice qui convient le mieux à Dieu. Aussi, après ces mots, « offre à Dieu « un sacrifice, » ajoute-t-il « un sacrifice de « louanges, » c'est-à-dire un sacrifice d'actions de grâces, d'hymnes sacrés, de glorifications par les actes. Son langage revient à ceci : Vis de manière à glorifier ton maître. C'est aussi ce que le Christ nous enseignait par ces paroles : « Que votre lumière luise devant les « hommes, afin qu'ils voient vos bonnes « œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est « dans les cieux. » (Matth. V, 16.) Louer quelqu'un n'est pas autre chose que faire son éloge, le glorifier et le célébrer. Que votre vie soit donc telle que votre maître en soit glorifié, et vous aurez offert un sacrifice parfait. C'est aussi le sacrifice qu'exige saint Paul : « Offrez « à Dieu vos corps, » dit-il, « comme une « hostie vivante, sainte et agréable à ses yeux. » (Rom. XII, 1.) Ailleurs le même Psalmiste s'exprime en ces termes : « Je célébrerai le « Seigneur dans mes cantiques, je le glori- « fierai dans mes louanges : ce sacrifice sera « plus agréable au Seigneur que l'immolation « des jeunes taureaux dont la corne commence « à paraître et dont le sabot s'élargit. » (Ps. LXVIII, 31, 32.)

Voilà le sacrifice offert par Job, quand après le coup terrible et extraordinaire qui l'avait frappé, il rendait des actions de grâces au Seigneur et prononçait ces paroles : « Le Seigneur « a donné, le Seigneur a retiré : comme il a « plu au Seigneur, ainsi il a été fait : que le « nom du Seigneur soit béni dans les siècles. « Et offre au Très-Haut les prières que tu lui « dois. » (Job, I, 21.) Il parle ici des supplications, et nous conseille de prier sans relâche, et de nous empresser de tenir nos engagements. Et il a eu raison de dire : « Offre ce « que tu dois. » Car après avoir promis il ne

reste plus qu'à tenir. C'est ainsi qu'Anne livra son fils, considérant cela comme une dette essentielle. (I Rois, I, 28.) Vous aussi, si vous vous êtes engagé soit à faire l'aumône, soit à mener une vie chaste, soit à quelque autre chose de semblable, hâtez-vous de payer cette dette. Bien plus, à y regarder de près, on doit payer à Dieu la dette de la vertu, quand même on ne s'y serait pas engagé. C'est à quoi faisait allusion le Christ en disant, « ce que nous « devions faire, nous l'avons fait. » (Luc, XVII, 10.) Puis il racontait la parabole de l'esclave à qui on donnait l'ordre peu pénible d'aller faire son service avant de se mettre à table. Ailleurs nous lisons ces mots : « Ne tarde pas à payer la « dette de ton vœu. » (Ecclésiaste, V, 3.) Tu as promis, paie, de peur que la mort ne survienne et ne t'arrête brusquement. En quoi cela me regarde-t-il ? dira quelqu'un : je ne suis pas le maître de mon existence. Raison de plus pour ne pas tarder, puisque tu reconnais que tu ignores le moment précis où tu partiras, puisque tu n'es pas maître de ton existence, et que l'heure de ton départ ne dépend pas de toi. Ainsi ce que tu prenais pour un argument en ta faveur se retourne contre toi, et si tu n'as pas payé, ce n'est pas la faute de la mort, mais la faute de ta lenteur et de tes hésitations. — « Et invoque-moi au jour de ton « affliction, et je te délivrerai, et tu me glori- « fieras (15). »

Voyez-vous comme il récompense généreusement nos hommages ? Où trouver rien qui égale une si grande bonté, car il ne se contente pas d'accorder des récompenses à notre vertu, récompenses bien au-dessus de nos travaux et qu'il nous donne au moment le plus opportun. — Mais pourquoi dit-il : « Invoque- « moi ? » Pourquoi attend-il d'être invoqué par nous ? — Il veut se rapprocher de nous plus intimement et rendre plus vive notre affection pour lui en nous comblant de ses présents, en recevant les nôtres, en se laissant invoquer. La vertu nous fait vivre dans l'intimité de Dieu; la fidélité à tenir nos engagements envers lui produit le même résultat, et la prière à son tour affermit cette intimité. Voilà pourquoi il dit : « Donne-moi et je te donnerai. » (Matth. XIX, 13.) Et en réalité tout en donnant c'est toi qui reçois, car lui-même n'a nullement besoin de ces choses-là. Sois doux, sois modeste et sois chaste, tu n'ajoutes rien à Dieu, mais tu t'honores toi-même et tu te rends meilleur. Et cependant c'est cela même qu'il récompense en toi avec tant de générosité, comme s'il t'en avait quelque obligation. Avant de recevoir cette récompense tu jouis d'un plaisir bien doux, tu as conscience d'avoir bien fait, et tu as bon espoir pour l'avenir. Par ces mots « dans « le jour de ton affliction » il ne veut parler ni du jour des malheurs, ni du jour des revers, il veut dire que si le péché vous fait la guerre, si le diable assiége votre âme en lui inspirant de mauvais désirs, vous trouverez en lui un allié puissant et dévoué. « Et je t'en « tirerai, et tu me glorifieras. » Il nous montre encore une fois qu'il n'a pas besoin d'être glorifié par nous (et quel besoin en pourrait-il avoir étant le Dieu de gloire ?) S'il y tient c'est pour que l'hymne d'actions de grâces nous soit une occasion de nous rappeler ses bienfaits et de nous attacher davantage à lui, et avant tout de rendre notre vie sainte et heureuse.

6. On ne s'écarterait pas d'une interprétation légitime en disant que par le jour de l'affliction le Prophète a eu aussi en vue la vie future, car ce jour-là commence l'ère de l'éternelle affliction. Ici-bas en effet la mort qui survient met fin à nos malheurs, les amis nous consolent, ainsi que l'idée que cela doit finir un jour ; souvent on espère un revirement de fortune, souvent le temps adoucit nos souffrances, le temps, et la vue des malheurs d'autrui. Car bien des personnes se consolent presque de leurs malheurs en apprenant qu'elles ont des compagnons d'infortune, et en voyant beaucoup d'exemples de ce qui leur arrive. Là-bas rien de pareil: les coupables ne trouveront personne pour les consoler, et ils seront tous dépourvus d'amis. Le temps n'adoucira point leurs souffrances (comment cela se pourrait-il puisqu'ils seront consumés sans relâche par les flammes ?) ils ne pourront espérer d'y échapper, car leur supplice durera autant que l'éternité ; ils ne pourront compter sur la mort, car leur châtiment sera immortel, et leur corps sera immortel aussi pour le subir toujours. Ils n'auront pas même, ce qui pour beaucoup est une consolation, la satisfaction de voir les autres châtiés comme eux. Et d'abord, ils ne pourront voir le supplice de leurs compagnons, au milieu des ténèbres qui arrêteront leurs regards, comme un rempart impénétrable, ensuite l'excès de leur souffrance ne leur permettrait pas de jouir de cette espèce de consolation. Le riche n'y pourra rien

trouver qui puisse le consoler, pas plus que ceux qui grincent des dents. — « Dieu a dit au « pécheur : pourquoi te mêles-tu de publier « mes décrets ? »

Avez-vous remarqué la suite et l'accord des pensées ? Ne dirait-on pas une lyre, une cithare très-bien faite et qui habilement maniée produit différents sons qui forment un accord parfait ? Cette pensée, on peut la retrouver chez les apôtres et chez les autres prophètes. C'est aussi ce que dit saint Paul quand il démontre qu'il ne sert de rien d'instruire les autres, quand on n'a pas commencé par s'instruire le premier. Comme les Juifs, outre qu'ils tiraient vanité de leurs sacrifices, étaient fiers de leur loi, et de leur titre d'instituteurs des nations, il leur prouvait qu'ils ne gagnaient pas grand chose à tout cela, puisqu'ils ne s'instruisaient pas eux-mêmes, et il les attaquait très-vivement en ces termes : « Et cependant vous qui instruisez les autres, vous « ne vous instruisez pas vous-mêmes. Vous qui « publiez qu'on ne doit point voler, vous « volez. Vous qui avez en horreur les idoles, « vous faites des sacriléges. Vous qui vous « glorifiez dans la foi, vous déshonorez Dieu « par le violement de la loi. » (Rom. II, 21-23.) Aussi dit-il ailleurs en parlant de lui-même : « Je crains qu'après avoir prêché aux autres « je ne sois réprouvé moi-même. » (I Cor. IX, 27.) Voilà comme il rabat l'orgueil de ceux qui sont fiers d'instruire les autres, et qui eux-mêmes ne pratiquent pas la vertu. C'est le même raisonnement, présenté sous une autre forme, qu'il emploie contre les Juifs quand il dit : « Lors donc que les Gentils qui n'ont « point la loi, font naturellement les choses « que la loi commande, n'ayant point la loi, « ils se tiennent à eux-mêmes lieu de loi. » (Rom. II, 14.) Et plus haut : « Car ce ne sont « point ceux qui écoutent la loi qui sont justes « devant Dieu ; mais ce sont ceux qui gardent « la loi qui seront justifiés. » (Ibid. V, 13.) Le Prophète dit aussi : « Ceux qui tenaient la loi « dans leurs mains ne m'ont pas connu. » (Jérém. II, 8.) Et ailleurs : « La main men« teuse des scribes a gravé le mensonge. » (Ibid. VII, 8.) Et pourquoi? — « Parce que la « tourterelle et l'hirondelle et le moineau des « champs ont connu le temps de leur passage, « et que mon peuple n'a point connu mes ju« gements. » (Ibid. 7.) Or celui qui parle ainsi déclare que, non-seulement celui qui ne recherche pas la vertu, ne gagne rien à enseigner les autres, mais qu'il se rend par cela même indigne de ces nobles fonctions. Si dans les tribunaux du monde on punit et on flétrit celui qui a mal agi en le privant de la parole, comment permettre à celui qui aura à rendre compte de ses péchés de prendre la parole dans l'enceinte où l'on instruit le peuple, dans cette enceinte encore plus respectable que les tribunaux profanes ? Là les coupables subissent les châtiments qu'on leur a infligés ; ici tout est disposé en vue non de punir les coupables, mais d'effacer leurs fautes par le repentir. Dans la cour des rois on ne saurait être admis à l'honneur d'interpréter la parole royale si l'on était convaincu d'avoir une mauvaise vie. Pourquoi publies-tu mes décrets et les enseignes-tu aux autres, tandis que tu fais le contraire de ce qu'ils commandent, que ta vie n'est pas d'accord avec tes paroles, et que tu détournes de toi ceux qui étaient disposés à te prêter leur attention ? Tes paroles ne les instruisent pas autant que tes actions les détournent. Aussi le Christ nous vante-t-il le maître dont l'enseignement est parfait, parce qu'il s'appuie sur les paroles et sur les actes. « Ce« lui qui fera et enseignera, sera grand dans « le royaume des cieux. » (Matth. V, 19.)

Que ta vie ait donc une voix retentissante qui enseigne les mêmes choses que ta bouche, et quand même tu la tiendrais fermée, tu surpasseras les sons éclatants de la trompette, tu seras entendu et de ceux qui sont près de toi, et de ceux qui sont au loin. C'est ainsi que les cieux racontent la gloire de Dieu. Ils n'ont ni bouche ni langue pour parler, ni poitrine pour respirer, mais ils sont beaux et en les voyant l'homme s'émerveille et songe à la puissance du Créateur. Que la vertu soit pour ton âme, ce qu'est là-haut pour le ciel le beau spectacle qu'il nous offre. Mais si tout souillé de crimes, en butte à mille accusations et surtout aux accusations de ta propre conscience, tu t'efforces de prendre possession de la chaire du Maître, en faisant le procès aux vices, c'est toi-même que tu accuses tout autant que les autres hommes. « Et pourquoi ta bouche annonce« t-elle mon alliance ? » C'est avec raison que le Prophète a dit « ta bouche, » car le cœur de l'impie n'a point goûté le fruit de la parole de Dieu, et ses lèvres s'agitent en vain, et seulement pour l'accuser pendant qu'il parle. Et à bien examiner cette pensée, on verrait que Dieu

traite comme un ennemi celui qui ne met pas les actes d'accord avec ses paroles. — « Tu hais « l'ordre et tu as rejeté ma parole derrière « toi (17). » Par l'ordre, il veut ici parler de la discipline établie par la loi qui met l'âme dans un juste équilibre, qui chasse le vice, qui fait mûrir les germes de vertu. Comment donc se fait-il que tu la manies, cette discipline, que tu la distribues aux autres, sans en rien garder pour ta conduite ? « C'est que tu as rejeté, » dit-il, « ma parole derrière toi. »

7. Non-seulement tu n'as rien pris pour toi de la discipline de la loi, mais encore tu as mutilé ce que la nature t'en avait donné. Car nous faisons naturellement la distinction de ce qu'il faut et de ce qu'il ne faut pas faire. Mais toi tu as rejeté ces préceptes de la nature, et tu n'en as plus gardé le souvenir. — « Quand « tu voyais un voleur tu courais pour te joindre « à lui, et tu partageais l'adultère avec le séduc- « teur (18). » Il n'est pas possible de trouver un homme pur de tout péché, ce qui a fait dire à quelqu'un : « Qui se vantera d'avoir le cœur « pur, ou quel homme osera affirmer qu'il est « exempt de tout péché ? » (Prov. xx, 9.) Et à saint Paul : « Ma conscience ne me reproche « rien, mais, » ajoute-t-il, « je n'en suis pas « plus justifié par cela. » (I Cor. iv, 4.) « Le « juste, dès qu'il parle, commence par s'accu- « ser lui-même (Prov. xviii, 17), » c'est-à-dire par accuser ses propres péchés; or, afin qu'on ne puisse dire : si tous sont en état de péché et que Dieu défende au pécheur de publier ses décrets, qui les publiera ? Pour prévenir cette objection, le Prophète énumère les différentes sortes de péchés. « Il y a le péché « mortel (Jean, v, 16), » comme celui que signale Héli : « Lorsqu'un homme offensera un « homme, le prêtre priera pour lui ; mais s'il « offense Dieu, qui priera pour lui ? » (I Rois, ii, 25.) Aux yeux de la loi, certains péchés étaient irrémissibles et entraînaient la mort, d'autres étaient faciles à réparer. Par exemple, le Christ dit, dans le Nouveau Testament : « Si « votre frère a péché contre vous, allez lui re- « présenter sa faute en particulier entre vous « et lui. S'il ne vous écoute point, prenez en- « core avec vous deux personnes. S'il ne les « écoute pas plus que vous, qu'il soit pour vous « comme un païen et un publicain. » (Matth. xviii, 15.) Cependant Pierre a dit ailleurs : « Com- « bien de fois, si mon frère pèche envers moi, « lui remettrai-je son péché ? » Et il lui est répondu : « Jusqu'à soixante-dix fois sept fois « (Ibid. xxi), » tandis que dans le passage précédent on dit de s'arrêter après deux tentatives de réconciliation, parce que le péché, passé ce délai, est grave, et qu'on n'est plus obligé de persister dans les avances qu'on a faites. Quoi! il y a donc contradiction? Non, non ; mais il a été dit : « Jusqu'à soixante-dix fois sept fois, » c'est avec cette restriction, pourvu qu'il se repente. Comment remettre un péché à celui qui ne veut ni le confesser, ni s'en repentir? Au moins, quand nous demandons des remèdes au médecin, nous lui montrons nos plaies. Quel est donc le pécheur dont il est question dans ce passage de l'Ecriture ? Ecoutons scrupuleusement, car elle nous le dépeint par ce qui suit : « Quand tu voyais un voleur, « tu courais pour te joindre à lui, et tu par- « tageais l'adultère avec le séducteur. Ta « bouche était pleine de malice, et ta langue « tramait des fourberies (19). Tranquillement « assis tu parlais contre ton frère : tu couvrais « d'opprobre le fils de ta mère (20). » Voyez-vous, comme dans un tableau, la peinture du vice, et comme le vice a fait du méchant une brute, et comme il lui a fait perdre les nobles sentiments qu'il tenait de la nature ? Mais ne nous contentons pas de passer devant ce tableau, examinons-le au contraire avec soin et dans tous ses détails. « Quand tu voyais un voleur, « tu courais pour te joindre à lui. »

Voilà la cause de tous nos maux : voici surtout ce qui nous éloigne de la vertu, ce qui chez le plus grand nombre détruit l'amour du bien, lorsque, loin de blâmer ceux qui font mal, on se réjouit avec eux. Et cette complaisance est aussi coupable que le péché lui-même. Ecoutez ce que dit saint Paul : « Non-seule- « ment ils font ces choses, mais encore ils ap- « prouvent ceux qui les font. » (Rom. i, 32.) Ce n'est pas un péché sans grièveté que de se réjouir avec ceux qui font le mal, quand même on ne le ferait pas soi-même. Celui qui a péché peut prétexter la nécessité, rejeter ses torts sur sa pauvreté, excuses mal fondées du reste; mais toi, d'où vient que tu approuves son action, toi qui n'en retires ni plaisir, ni profit? Lui se repentira peut-être : mais toi, tu te fermes cette porte, tu te prives de ce remède, tu obstrues de tes propres mains la voie qui pourrait te conduire au port du repentir. Quand il te verra, toi qui ne pèches pas et qui devais lui faire des reproches, non-seulement

ne pas lui en faire, mais encore le protéger de ton silence, et non-seulement le protéger de ton silence, mais encore te faire son complice, que pensera-t-il de lui-même? de son péché? La plupart du temps, la plupart des hommes ne s'inspirent pas seulement de leur propre pensée pour décider ce qu'ils doivent faire, mais ils se laissent corrompre par les préférences des autres hommes. Si le pécheur voit tous les hommes se détourner de lui, il pensera qu'il a commis une très-mauvaise action. Mais s'il voit que loin de nous indigner et de lui témoigner notre mécontentement, nous nous montrons doux et bien disposés pour lui, le tribunal de sa conscience achèvera de le corrompre, puisque sa propre corruption trouvera un stimulant de plus dans l'approbation du plus grand nombre, et alors que n'osera-t-il pas? Quand se condamnera-t-il lui-même et cessera-t-il de pécher sans scrupule? Aussi on doit quand on fait mal se condamner soi-même, car c'est le moyen de rompre avec le mal, et, quand on ne fait pas ce qui est bien, on doit louer ce qui est bien, car le zèle est un acheminement à l'action. Dans le cas présent, comme celui dont nous parlons approuve ce qui se fait, il est naturel que le Prophète le flétrisse de toutes ses forces. Car si le vice, tout omis qu'il est, est si puissant, et si la vertu, malgré les éloges dont on l'honore, décide si peu de personnes à endurer les fatigues qu'elle leur offre, qu'arrivera-t-il si cet état de choses vient à changer? Et cependant voilà ce qu'on peut voir souvent dans le corps des prêtres. Or si cela est mal chez le disciple, combien plus chez le maître!

8. O homme, que fais-tu? La loi a été violée, la chasteté méprisée, et tous ces crimes sont le fait de quelqu'un de ceux qui occupent les fonctions sacerdotales, en un mot c'est un véritable chaos, et tu ne frémis pas? Le Prophète s'adresse même aux éléments insensibles pour qu'ils déplorent avec lui la corruption générale: « Le Ciel a été dans la stupeur, » dit-il, « et la terre a frissonné d'horreur. » (Jér. II, 12.) Et ailleurs il est dit: « On verra le Carmel « s'attrister, le vin s'attrister, et s'attrister la « vigne. » (Isaïe, XXIV, 7.) Ce qui est sans vie s'afflige, gémit et s'indigne avec le souverain Maître, et toi, l'être doué de raison, tu n'éprouves aucune douleur? Bien loin d'éclater en reproches, de te constituer le vengeur terrible des lois de Dieu, tu partages le crime! Et quel espoir de pardon peux-tu avoir? — Dieu a-t-il donc besoin qu'on lui prête main-forte? Lui faut-il des aides? — Non, mais il veut faire de toi l'exécuteur de sa justice, afin que tu ne tombes point dans la même faute, que tu deviennes meilleur en t'indignant contre les vices d'autrui, et que ce soit pour toi une occasion de lui témoigner ton amour. Quand tu passes à côté de celui qui fait mal sans le blâmer, sans montrer ton chagrin, tu diminues la vigueur de ton âme, tu l'exposes à tomber, et spécialement à tomber dans les mêmes fautes que tu ne songes pas à reprendre. Et par ton indulgence déplacée, tu ne nuis pas peu à cet homme en chargeant le compte qu'il aura à rendre un jour, et en l'affaiblissant pour les luttes de cette vie. Ces paroles n'ont pas trait seulement au vol, mais encore à toute sorte de péchés : le Prophète a cité d'abord ce péché le moindre de tous, pour que vous sachiez que si celui qui le commet n'obtient pas son pardon, il sera bien plus difficile de l'obtenir pour tout autre péché. Ecoutez donc ce qu'il dit aussitôt après : « Et « tu partageais l'adultère avec le séducteur, » passant à un péché plus grand encore, car le vol est de beaucoup moins grave que l'adultère. L'examen et la comparaison de ces péchés a suggéré la réflexion suivante : « Il n'est pas « étonnant qu'un homme ait été pris à voler, « car il vole pour rassasier son âme qui a « faim. » (Prov. VI, 20.) Si donc ce péché est indigne de pardon, l'adultère le sera bien plus encore. Ici le Prophète, par l'adultère, entend la fornication. Si donc vous voyez l'un de ceux qui sont réunis avec vous se livrer à la fornication, et s'approcher des sacrements, dites à celui qui les administre : Un tel est indigne des sacrements, arrête ses mains profanes. Car s'il n'est pas même digne de publier les décrets de Dieu, songe jusqu'où ira la vengeance de Dieu sur lui, lorsqu'il aura touché la sainte table, et non-seulement sur lui, mais encore sur celui qui l'a protégé de son silence. Car le Prophète n'a pas dit : Et tu commettais l'adultère, mais, « tu partageais l'adultère avec « le séducteur. » Hélas! quel péché c'est donc que de cacher la pourriture des autres, puisqu'on nous dit qu'en agissant ainsi nous mériterons de partager la peine réservée au péché lui-même, et cela tout autant que celui qui l'a commis. Lui peut du moins alléguer l'emportement de la passion, quoique ce soit une

excuse sans valeur, comme le voleur peut alléguer la faim; mais toi tu n'as pas même cette ressource. Pourquoi donc, si tu ne retires du péché aucun avantage, prendre ta part du châtiment? C'est ainsi que les juges punissent non-seulement ceux qui ont osé commettre l'adultère, mais aussi les serviteurs qu'ils savent avoir eu connaissance du fait, et volontiers leurs maîtres, en les livrant à la justice, boiraient leur sang et mangeraient de leur chair, car ils les rendent responsables de l'accomplissement de l'adultère, tout autant que la femme infidèle. En n'écartant pas les voiles qui cachaient le couple adultère, ils lui ont rendu le crime plus facile : ils se sont mal conduits à l'égard de la femme coupable et du mari déshonoré, à l'égard du séducteur lui-même. S'ils avaient dénoncé, dévoilé ce qui se passait, ils auraient prévenu toute tentative de ce genre. De même que celui-là surtout attire le gibier dans les filets qui, tranquillement assis à côté, les cache à ceux qui vont s'y faire prendre, emploie tous les moyens pour qu'ils ne s'aperçoivent pas de la ruse, et ne fait aucun bruit ni rien qui puisse faire fuir sa proie : de même, si vous restez tranquillement assis à côté des filets tendus par le diable, et que, sachant que l'adultère va y tomber, vous ne cherchiez pas à lui faire peur par vos cris, c'est vous surtout qui serez l'auteur de sa perte.

Ne me répondez point par ces paroles qui ne respirent que l'égoïsme et l'apathie : qu'est-ce que cela me fait? Je ne me soucie que de ce qui me regarde. Mais c'est précisément vous occuper de vos intérêts que de vous occuper de ceux de votre prochain. Ce qui faisait dire à saint Paul : « Que personne ne « cherche sa propre satisfaction, mais le bien « des autres. » (I Cor. x, 24.) Si tu veux trouver ton propre bien, dit-il, cherche celui des autres. « Ta bouche était pleine de malice, et « ta langue tramait des fourberies. Tranquil- « lement assis, tu parlais contre ton frère : tu « couvrais d'opprobre le fils de ta mère. » N'allez pas dire : ce que j'en fais, c'est par pure affection. Par pure affection, quand vous ne voulez ni arrêter, ni retenir celui qui va tomber dans l'abîme? quand vous vous montrez indulgent pour des plaisirs défendus? quand vous voyez d'un œil indifférent le malheureux qui boit le poison? Non, non, vous ne sauriez dire cela. Car ce qui prouve que ce n'est pas là de l'affection, mais de l'apathie, de la négligence et du manque de cœur..... comment se fait-il que, laissant là celui qui vous a fait du tort, vous médisiez de votre frère qui ne vous en a fait aucun? Comment se fait-il que vous ayez de mauvais desseins contre celui qui ne vous a fait aucun tort et qui ne vous a manqué en rien? Voyez jusqu'où, de chaque côté, peut aller le vice : celui qu'enivre la passion, vous ne cherchez pas à le réveiller de son ivresse pour lui rendre son bon sens, et celui qui ne vous a fait aucun tort, vous le frappez. « Car, tranquille- « ment assis, tu parlais contre ton frère : tu « couvrais d'opprobre le fils de ta mère. »

9. Voyez comme ce reproche devient plus accablant à mesure qu'on l'examine. Celui qui a causé les mêmes douleurs à la mère qui vous a enfanté, dit le Prophète, celui qui a été porté dans le même sein que vous, celui qui s'est assis à la même table et qui a vécu dans la même maison, celui qui est une des tiges du même tronc qui vous a porté, celui qui a grandi avec vous, vous en faites l'objet de vos médisances. Puis, non-content de cela, vous formez de mauvais desseins et vous les exécutez, car tel est le sens de ces paroles « tu le « couvrais d'opprobre. » Si vous ne devez pas médire de celui qui est votre frère selon la nature, combien plus ne devez-vous pas médire de votre frère en Jésus-Christ? Ne laissez donc pas tomber dans le péché celui qui va le commettre, et ne calomniez ni n'injuriez celui qui ne vous a fait aucun tort : d'un côté, ce serait pécher par envie, de l'autre, par apathie : oui, c'est de l'apathie que de ne pas retenir celui qui va tomber, c'est de l'envie que de chercher à faire tomber celui qui se tient droit. Et voyez comme le Prophète ne se contente pas de faire simplement allusion à celui qui dit du mal des autres, mais bien à celui qui n'agit ainsi que par ruse et par animosité : « Tranquillement assis, dit-il, tu parlais contre « ton frère. » Caïn du moins, quand il tua son frère, ne priva qu'un seul homme de la vie d'ici-bas, mais ceux-là, avec leurs médisances, en perdent des milliers, et eux-mêmes tout d'abord. Car ils ne nuisent pas seulement à celui dont ils médisent, mais à d'autres encore, ou plutôt ils ne nuisent qu'à ceux qui les écoutent. En effet, celui qui est l'objet de médisances qui ne reposent que sur le mensonge, non-seulement n'éprouve aucun tort, mais encore a droit aux plus grandes récom-

penses. Ce n'est pas celui qui supporte, mais c'est celui qui fait le mal, c'est celui-là qui mérite d'être puni; il en est de même de celui qui médit et de celui de qui on médit, pourvu que ce dernier n'ait pas donné sérieusement prise à la médisance. Ne nous préoccupons donc pas d'éviter la médisance, c'est impossible, et c'était ce que pensait le Christ, lorsqu'il disait : « Malheur à vous, lorsque les « hommes diront du bien de vous! » (Luc, VI, 26), mais préoccupons-nous de ne pas lui donner prise. Celui qui veut que tout le monde dise du bien de lui s'expose à perdre souvent son âme parce qu'il aime la gloire humaine, qu'il s'entremêle de choses qu'il devrait laisser de côté, qu'il cherche à plaire là où il ne le faut pas, afin de s'attirer la bienveillance de l'un et de l'autre. Celui qui prend le contre-pied et dédaigne de s'acquérir une bonne réputation, se perd lui aussi. De même qu'il est impossible que l'homme vertueux jouisse de l'approbation universelle, de même il est impossible que l'on ne finisse point par être l'objet de la médisance universelle à force de lui prêter le flanc. Si tout en vivant de manière à n'offenser personne, vous vous trouvez en butte aux attaques des médisants, la récompense qui vous est destinée n'en sera que plus belle.

C'est ce qui arriva du temps des apôtres et du temps de ces généreux martyrs. Il faut bien que nous sachions que, si l'on nous critique pour une action que notre conscience ne nous reproche pas, nous ne devons pas pour cela faire fi du médisant, à cause du mal qu'il fait, mais nous devons faire tout ce qui est en notre pouvoir, sans toutefois compromettre notre salut, pour lui ôter tout prétexte même mal fondé. C'est pour cela que saint Paul faisait distribuer l'argent des aumônes aux pauvres par beaucoup de personnes, il donne la raison de sa conduite en ces termes : « Et notre des« sein en cela a été d'éviter que personne ne « nous puisse rien reprocher sur le sujet de « cette aumône abondante, dont nous sommes « les dispensateurs. » (II Cor. VIII, 20.) Il vit qu'on allait peut-être se scandaliser, et, quoique ce fût à tort, il ne négligea ni ne méprisa ces symptômes, mais comme il ne tenait qu'à lui d'arrêter le scandale, il se préoccupa de ceux-là même, de ceux qui se scandalisaient. Ailleurs il dit : « Si donc ce que je mange scan« dalise mon frère, je ne mangerai plutôt « jamais de chair de toute ma vie, pour ne « pas scandaliser mon frère. » (I Cor. VIII, 13.) Ces choses n'ont aucune importance, mais du moment qu'elles occasionnent du scandale, dit-il, quand bien même il n'en résulterait pour moi aucun dommage, je ne fais pas fi du salut de ceux qui se scandalisent. Mais si le dommage qu'il te cause avait plus d'importance que son salut, fais fi de celui qui se scandalise ; dans le cas contraire, n'en fais pas fi. Telle devait être notre règle générale de conduite, savoir quand il faut mépriser ceux qui se scandalisent et quand il ne faut pas les mépriser. Par exemple, les Juifs se scandalisaient de ce que saint Paul n'observait pas leur loi, il en résultait que des milliers de personnes abandonnaient la loi de Dieu et n'avaient plus qu'une foi douteuse. Que fait-il donc? Voulant remédier au scandale (car le salut de tant de personnes l'emportait sur toute autre considération), voulant aussi rétablir la foi ébranlée et chancelante, il ne se pressa point de faire savoir qu'il n'observait pas la loi, et il réussit, ce qui était le point le plus important. Ils se scandalisaient encore de ce qu'il prêchait au nom du Crucifié, mais dans cette circonstance, il ne tint aucun compte de ceux qui se scandalisaient, car les avantages qu'il retirait de cette prédication étaient plus importants que tout le reste. (I Cor. I, 23.) C'est ainsi qu'agit le Christ. Comme il s'entretenait avec les mêmes Juifs de leur genre de nourriture et qu'ils se scandalisaient de ce qu'il avait dit : « Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui « souille l'homme, mais c'est ce qui sort de la « bouche de l'homme qui le souille (Matth. « XV, 11), » il répondit : « Laissez-les, toute « plante que mon Père céleste n'a point plan« tée sera arrachée. » (Ibid. 13.) Une autre fois comme ils lui demandaient de payer le tribut, quoiqu'il sût qu'il ne devait pas le payer, il pensa que la circonstance n'exigeait pas qu'il révélât sa majesté et dit : « Afin que « nous ne les scandalisions point, allez-vous-en « à la mer, et jetez votre ligne, et le premier « poisson que vous tirerez de l'eau, prenez-le « et lui ouvrez la bouche, vous y trouverez une « pièce d'argent de quatre drachmes que vous « prendrez et que vous leur donnerez pour « moi et pour vous. » (Matth. XVII, 26.) Comme il apportait aux Juifs sa loi si pleine de sagesse et qu'il les voyait livrés à un aveuglement incurable, il cessa naturellement de se préoccu-

per d'eux, et viola leur loi pour y substituer la sienne. D'un autre côté comme ils n'étaient pas encore en état de comprendre la grandeur de sa mission, il était naturel qu'il se mît à leur niveau et qu'il dissimulât sa divinité en consentant à payer le tribut. «Tranquillement « assis tu parlais contre ton frère. » Mais c'était pour le corriger, diras-tu.

10. Il ne fallait pas le critiquer en te cachant de lui, mais, comme le voulait le Christ, le prendre en particulier et le corriger. Les reproches publics ne font souvent que rendre les coupables plus éhontés, souvent les pécheurs, quand ils voient qu'ils peuvent le faire sans attirer l'attention, se décident facilement à rentrer dans la bonne voie, mais quelquefois aussi, quand ils savent qu'ils ont perdu l'estime générale, ils tombent dans le désespoir et se laissent aller à l'effronterie. Sans doute il t'avait fait quelque tort. Et pourquoi donc t'en faire à toi-même? Car celui qui se venge se frappe de la même épée que sa victime. Si tu veux te rendre service à toi-même et te venger en même temps de celui qui t'a fait quelque tort, dis du bien de lui. En agissant ainsi tu lui créeras une foule d'accusateurs qui sauront bien remplir ta place, et tu recevras plus tard une belle récompense, tandis que si tu médis de lui, on ne te croira pas, on te soupçonnera d'y mettre de l'animosité, et de cette manière ton désir de vengeance se retournera contre toi. En voulant détruire sa réputation tu provoques précisément un résultat contraire, car on atteint le but que tu poursuis par la modération dans les paroles et non par la médisance. Je te le répète, faire autrement c'est arriver à un résultat tout à fait contraire : tu te couvres encore plus de honte, sans pouvoir atteindre ton rival des traits que tu lui décoches. Quand ceux qui nous entendent comprennent que c'est la haine qui nous fait parler, ils cessent d'être attentifs à ce que nous leur disons, et il se passe alors la même chose que dans les tribunaux quand se présente ce que les légistes appellent le cas d'exception : alors toute l'affaire reste suspendue. Il en est de même dans la circonstance présente, on te soupçonne de vouloir satisfaire une rancune personnelle, et ce soupçon empêche la justice de suivre son cours. Ne va donc pas dire du mal d'autrui, pour ne pas te souiller toi-même, ne salis pas tes mains à manier la boue, l'argile et la brique; tresse plutôt des couronnes avec la rose, la violette et d'autres fleurs ; ne porte pas l'ordure dans ta bouche, comme fait l'escarbot (c'est aussi ce que font les médisants qui sont les premiers victimes de leur propre infection), portes-y plutôt des fleurs, comme l'abeille, et tires-en du miel, et sois doux et affable pour tout le monde. Tous se détournent du médisant comme d'une bête immonde et infecte, et parce qu'à l'exemple de la sangsue qui se gorge de sang, et de l'escarbot qui se repaît d'ordure, il se nourrit des maux d'autrui, tandis que celui dont la bouche ne prononce que de bonnes paroles se voit accueilli de tous comme un membre de la famille commune, comme un véritable frère, comme un fils, comme un père. Et pourquoi parler des choses présentes et des opinions des hommes? Songe au jour redoutable, au tribunal incorruptible, songe que si tu mens tu combleras la mesure de tes péchés. « Je vous déclare que les hommes rendront « compte au jour du jugement de toute parole « inutile qu'ils auront dite. » (Matth. XII, 36.) Et quand même ces paroles inutiles ne seraient pas mensongères, dit le Sauveur, même dans ce cas, vous n'échapperiez pas à la condamnation, pour avoir publié les misères de votre prochain et l'avoir couvert d'opprobre. Pensez au pharisien. Il n'était pas publicain, et cependant il devint plus coupable que le publicain, pour avoir médit du publicain. Le publicain n'était pas pharisien, et cependant il devint plus vertueux que le pharisien, parce qu'il avait reconnu ses péchés. — « Voilà ce « que tu as fait, et je me suis tu ! ton iniquité « m'a jugé semblable à toi: je t'accuserai, je te « mettrai face à face avec tes péchés (21). »

11. Voyez-vous l'ineffable bienveillance du Seigneur? voyez-vous son infinie bonté? voyez-vous quel inépuisable trésor de patience? Car silence est ici synonyme de patience. Après tous les crimes que tu as osé commettre, dit-il, je ne t'ai point puni, j'ai tout supporté, tout enduré et je t'ai donné le temps de revenir à résipiscence. Et toi, loin de profiter du répit que je t'accordais, tu es devenu encore plus pervers. Non-seulement tu n'as pas changé, non-seulement tu n'as pas rougi, non-seulement tu ne t'es pas condamné toi-même pour les péchés que tu avais commis, mais encore tu as cru que moi qui ai montré tant de longanimité, tant de patience, moi qui me suis tu, qui ai supporté tous tes méfaits, tu as cru que j'en agissais ainsi avec toi non par patience

et dans un esprit de douceur, mais parce que je ne voulais pas te reprendre et que je ne trouvais rien à redire à tes actions. — « Com-« prenez maintenant, vous qui oubliez le Sei-« gneur (22). »

Que devons-nous comprendre ? — Ce que je viens de dire, répond le Prophète. Que signifie ce mot : « comprenez ? » — C'est comme s'il y avait « méditez. » Mais qu'y a-t-il d'obscur dans ces paroles? Est-il besoin de les creuser longtemps? Ce qu'il y a de plus saillant, c'est que la manière même de son enseignement nous prépare à un changement qui doit s'opérer dans la religion. Par le peu de cas qu'il fait des sacrifices il se fait l'introducteur de la loi évangélique. D'ailleurs voyant les hommes engloutis par l'impur amas de leurs péchés, et voulant, pour ainsi dire, les retirer des fanges du vice, et écarter d'eux l'habitude de suivre cette route qui les conduisait au mal, comme on écarte la chassie des yeux malades, il cherche à réveiller chez eux la mémoire de leurs méfaits, afin qu'ils n'aillent pas les laisser tomber dans l'oubli et perdre ainsi le fruit de l'expérience. C'est que l'habitude du péché rend notre âme aveugle, fait de nous des insensés, et obscurcit le regard pénétrant de notre intelligence. « De peur qu'il ne vous saisisse, et qu'il « ne se trouve personne pour vous délivrer de « ses étreintes (22). » O bienveillance ineffable! C'est là le langage d'une mère affectueuse, ou plutôt c'est le langage d'une bonté infiniment supérieure à l'affection maternelle. Celui qui a dressé la liste si longue de nos péchés, celui qui a montré tant de courroux cherche à nous en préserver. Celui qui a dit : « Je t'accuserai, « et je te mettrai face à face avec tes péchés, » et qui a prononcé notre condamnation, le voilà qui, revenant sur sa décision, ne veut plus nous livrer aux vengeances de sa justice, et qui nous traite comme s'il devait nous ramener au bien à force de conseils et d'exhortations, en nous rendant sages par la peur du châtiment, et en disant « de peur qu'il ne vous « saisisse comme un lion dévorant, et qu'il ne « se trouve personne pour vous délivrer de ses « étreintes. — Le sacrifice de louange et le « culte qui m'honore, c'est la voie que j'indi-« querai à l'homme, celle qui doit le sauver en « le menant à Dieu (23). »

Après nous avoir témoigné sa bienveillance, après avoir eu recours aux exhortations, aux conseils, aux menaces, après avoir employé la crainte, suspendu sur nos têtes les supplices dans toute leur horreur, après s'être encore remis à nous donner des conseils, il nous indique aussi de quelle manière nous pouvons effacer nos fautes, en disant : « Le sa-« crifice de louange est le culte qui m'honore, » c'est-à-dire, non-seulement le sacrifice de louange dissipera ma colère et effacera votre condamnation, mais encore je le considérerai comme un culte qui m'honore. Voyez quelle grande chose c'est que de revenir au bien, puisque Dieu lui-même s'en tient pour honoré. « C'est la voie que j'indiquerai à l'homme, « celle qui doit le sauver en le menant à Dieu.» O récompense ineffable! O bienveillance infinie! Il promet de montrer à ceux qui font le bien la voie qui mène à Dieu, la voie qu'il faut suivre pour être réellement sauvés en Dieu! Croyons donc en ses promesses, et glorifions le Seigneur par la pureté de notre vie, et par le sacrifice de louanges, puisque ce genre de sacrifice est la voie qui nous conduit au salut. Et puissions-nous tous y arriver, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, car c'est à lui qu'appartient la gloire et la puissance, et maintenant, et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

EXPLICATION DU PSAUME CVIII.

« 2. O DIEU, NE TAISEZ PAS MA LOUANGE, PARCE QUE LA BOUCHE DU PÉCHEUR, LA BOUCHE DU « FOURBE S'EST OUVERTE CONTRE MOI. 3. ILS ONT PARLÉ CONTRE MOI AVEC UNE LANGUE PERFIDE, « ILS M'ONT INVESTI DE PAROLES DE HAINE, ILS M'ONT COMBATTU SANS MOTIF. 4. AU LIEU DE M'AI- « MER, ILS SE SONT FAITS MES DÉTRACTEURS ET MOI JE VOUS INVOQUAIS. 5. ILS M'ONT RENDU LE « MAL POUR LE BIEN ET LA HAINE POUR L'AMOUR. 6. ÉTABLISSEZ L'IMPIE SUR MON ENNEMI ET QUE « LE DIABLE SE TIENNE A SA DROITE. 7. LORSQU'ON LE JUGERA, QU'IL SORTE CONDAMNÉ ET QUE « SA PRIÈRE MÊME DEVIENNE UN CRIME. 8. QUE SES JOURS SOIENT ABRÉGÉS ET QU'UN AUTRE RE- « ÇOIVE SA MISSION. 9. QUE SES ENFANTS DEVIENNENT ORPHELINS, QUE SA FEMME DEVIENNE « VEUVE. 10. QUE SES ENFANTS NE CONNAISSENT PLUS LE REPOS, QU'ILS SOIENT VAGABONDS, MEN- « DIANT LEUR PAIN, QU'ILS SOIENT CHASSÉS DE LA DEMEURE QUI LEUR APPARTIENT. 11. QUE « L'USURIER DÉVORE TOUTE SA FORTUNE ET QUE DES ÉTRANGERS S'EMPARENT DU FRUIT DE SES « TRAVAUX. »

—

ANALYSE.

1. et 2. Le psaume CVIII est une prophétie sous forme d'imprécation, à la persécution que les Juifs devaient faire souffrir à Jésus-Christ et de la punition terrible du peuple déicide. — Le Prophète y prédit aussi la trahison de Judas. — Ces prophéties, sous forme d'imprécation, ne sont pas rares dans l'Ecriture. — Il ne faut pas s'insurger contre ces prêtres de Dieu. — Le nom de Fils est souvent employé dans l'Ecriture pour exprimer une parenté morale.

3. Les péchés de malice et de propos délibéré offensent beaucoup plus Dieu que ne le font les péchés de faiblesse.

4. Les méchants qui persécutent les justes non-seulement ne se rendent pas lorsqu'ils voient ces justes ne leur opposer que la piété, mais même ils se moquent d'eux en les insultant avec outrage.

1. Pour bien comprendre ce psaume, il nous faut faire appel à toute notre sagacité. Car ces paroles, à ne les considérer que comme on les entend prononcer tout d'abord, jettent le trouble dans l'âme de ceux qui écoutent et ne réfléchissent pas. Ce psaume n'est rempli que d'imprécations, et d'un bout à l'autre c'est le même style : on y sent bouillonner, brûler la colère, et celui qui parle ne s'arrête pas à la personne de l'ennemi dont il a à se plaindre, mais il poursuit de sa vengeance et ses enfants, et son père et sa mère : il ne se contente pas d'une seule victime, il les entasse les unes sur les autres. Voyez que de souhaits de vengeance : « Etablissez l'impie sur mon ennemi, « et que le diable se tienne à sa droite. » C'est-à-dire, qu'il soit accusé, accablé par des hommes pervers et acharnés à sa perte, et qu'il ne puisse triompher d'eux, souhait qui se retrouve dans ces paroles : « Lorsqu'on le jugera qu'il « sorte condamné. » Cette vengeance ne lui suffit pas ; après qu'on l'aura condamné, il désire qu'un autre lui succède dans sa charge et dans ses honneurs : « Qu'un autre, » dit-il, « reçoive sa mission. » Il ne s'en tient même pas là, mais pour lui fermer le seul port qui lui restât, il demande qu'il ne puisse obtenir la bienveillance de Dieu, et il dit : « Et que sa

« prière même devienne un crime. » Et cependant il demande aussi qu'il meure avant l'âge: « Que ses jours soient abrégés. » Il ne s'en tient même pas là, et cependant rien que ces malédictions auraient dû lui suffire. Il y ajoute encore, ce qui est la marque d'une âme profondément irritée. Un ou deux châtiments, ce ce n'est pas assez pour lui, voilà pourquoi il en demande un si grand nombre. Ce qui suit est encore pire, car il souhaite aux enfants d'être orphelins, à la mère d'être veuve. Et pourtant il est nécessaire que tout cela leur arrive du moment que le chef de la famille s'éloigne pour toujours. Néanmoins, dans le feu de sa colère, il formule une imprécation pour chacune de ces conséquences inévitables. Ce n'est pas assez pour lui que les enfants de son ennemi deviennent orphelins; même après avoir accumulé sur eux tant de malheurs il va plus loin, et rend leur infortune plus terrible, en souhaitant qu'ils soient réduits à errer et à faire le métier de vagabonds. « Que ses enfants « ne connaissent plus le repos, » dit-il, « qu'ils « soient vagabonds, qu'ils demandent l'au- « mône. » C'est-à-dire qu'ils errent sans jamais s'arrêter, qu'ils ne puissent se procurer le nécessaire, qu'ils ne cessent de changer de lieu, chassés, poursuivis sur toute la terre, et sans trouver nulle part une place où s'arrêter. Avec cela il souhaite qu'ils soient dans la pauvreté, dans une pauvreté extrême et intolérable, au point de ne pas obtenir l'aide de leurs parents, qu'ils aillent çà et là quêtant l'assistance des étrangers et des inconnus. Ecoutez en quels termes il fait connaître sa pensée; après avoir dit: « Que ses fils soient vagabonds et qu'ils « mendient, » il ajoute: « Qu'ils soient chassés « de la demeure qui leur appartient; que l'u- « surier dévore toute sa fortune, et que des « étrangers s'emparent du fruit de ses travaux. » Voilà que sa vengeance se présente sous une autre forme: il livre leurs biens à la rapacité des étrangers, il les expose aux empiètements de l'usure, il les accable de dommages de toute sorte et, ce qu'il y a de plus terrible, il les laisse sans protecteur au milieu de tant de maux. Tel est en effet le vœu qu'il fait entendre: « Que nul ne lui vienne en aide (12). »

Ces malheurs par eux-mêmes sont accablants, combien plus encore pour ceux qui ne trouvent personne pour les protéger! « Que « nul n'ait pitié de ses orphelins. » O ciel! quel excès de colère! mais quoi! il ne se contente pas de priver ces enfants, devenus orphelins avant le temps, des douceurs de la compassion, que dis-je de la compassion? Il les précipite dans la misère la plus profonde. « Que ses enfants, » dit-il en effet, « soient « voués à l'extermination. Que son nom soit « effacé en une seule génération (13). » Voyez-vous la colère qui déborde dans ses paroles et qui ne s'arrête nulle part? Il souhaite qu'ils vivent en proie à toutes sortes de misères, qu'ils soient livrés à l'extermination, et qu'ils périssent sans que leur nom leur survive. Et comme si le malheur des enfants ne lui suffisait pas, il ajoute encore: « Que l'iniquité de « ses pères soit présente à la mémoire du Sei- « gneur, et que le péché de sa mère ne soit « point effacé (14). Que leurs péchés soient « toujours devant le Seigneur, et que leur sou- « venir disparaisse de dessus la terre (15). » Voilà bien le fait d'un homme profondément irrité, d'appeler d'abord sur la tête de son ennemi tous les malheurs à la fois, puis de les citer en détail et d'y revenir avec insistance. « Que « l'iniquité de ses pères soit présente à la mé- « moire du Seigneur, » et il ajoute, « et qu'elle « ne soit pas effacée, » ce qui revient au même, mais la colère l'emporte et le fait se servir des deux expressions à la fois. Ce qu'il veut dire, le voici: Seigneur, tuez-le, égorgez-le, faites-le disparaître. Que de malédictions! Mais, si vous le voulez bien, je vais revenir sur mes pas et les énumérer de nouveau. Qu'il tombe au milieu d'hommes pervers, dit-il, qu'il soit accusé, qu'il soit vaincu par eux, qu'il soit condamné, qu'il meure avant l'âge, qu'il soit dépouillé de ses honneurs, qu'il les voie transmis non pas à ses descendants, mais à d'autres, que sa femme périsse, que ses enfants soient pauvres, orphelins, que leur vie soit celle des mendiants, qu'ils soient condamnés, qu'ils soient chassés de partout, que nul ne vienne à leur aide, qu'ils cessent même d'avoir part à la bienveillance de Dieu, qu'il n'y ait pour eux ni port, ni asile où ils puissent se réfugier, que son nom soit effacé de dessus la terre, qu'il périsse et que son nom ne lui survive pas, que son père, que sa mère soient punis pour les péchés qu'ils ont commis, après cela qu'ils périssent, qu'ils disparaissent complétement et sans laisser de traces.

2. L'auditeur qui entend ces paroles n'est-il pas frappé d'épouvante? Ne désirez-vous pas savoir quel est celui qui est l'objet de telles

imprécations ? Quand nous entendons un homme en accabler un autre d'injures, nous ne manquons pas de demander aux assistants quel est celui qu'on insulte. Quand donc nous entendons le Psalmiste proférer ces malédictions, nous devons bien plus encore demander, et demander avec terreur, avec une âme toute contristée, quel est celui qui s'est attiré une colère si terrible, quel est celui qui a offensé le Saint-Esprit, au point de s'exposer à tant de si redoutables représailles. Eh bien ! s'il vous plaît, reprenons le psaume et donnons-y beaucoup d'attentions. Que nul ne se trouble. Je déduirai mes explications avec toute l'exactitude désirable, du moins autant que je le puis. Car il n'est pas sans importance l'objet de nos recherches. Une chose en premier lieu mérite explication : pourquoi les enfants du pécheur, de cet homme si décrié, pourquoi ses enfants, pourquoi sa femme, pourquoi ses parents sont-ils châtiés avec lui ? En second lieu, quel est-il ce maudit ? En troisième lieu, comment le prince des apôtres prouve-t-il que ce psaume s'adresse à Judas Iscariote, ou plutôt non pas le psaume tout entier, mais une partie du psaume ? « Car, » dit-il, « il est écrit dans « le livre des Psaumes : Que sa demeure de« vienne déserte : qu'il n'y ait personne qui « l'habite. » (Act. I, 20.) Mais voilà qui nous donne un autre sujet de recherches, car ces deux phrases ne se trouvent pas dans ce psaume. Aussi n'a-t-il pas indiqué celui-ci, il a parlé du livre des Psaumes en général. L'expression : « Que sa demeure devienne déserte » se lit dans un autre psaume, et cette expression : « Qu'un autre reçoive sa mission » est tirée du psaume que nous lisons en ce moment. Mais l'apôtre Pierre les a réunies toutes deux pour en former un seul témoignage. C'est ce que saint Paul fait en toute occasion, comme quand il dit : « Il sortira de Sion un libérateur « qui bannira l'impiété de Jacob. (Rom. XI, 26 ; « Isaïe, LIX, 20.) Et ceci sera pour eux mon tes« tament, quand je retrancherai leurs péchés. » (Isaïe, XXVII, 9.)

Mais comment qualifier ces paroles ? Est-ce une prophétie, ou une imprécation ? C'est une prophétie sous forme d'imprécation. Nous trouverons cela autre part encore ; Jacob s'est, lui aussi, servi du même procédé. Comme il faut que les auditeurs fassent leur profit des malheurs qui ont frappé d'autres hommes, il arrive que les prophètes adoptent pour énoncer leurs prédictions, des figures de style telles, que les enseignements qu'elles contiennent nous trouvent plus respectueux et plus craintifs. Car ce n'est pas la même chose que de dire : tel ou tel sera puni, ou de proférer les mêmes menaces avec le ton de la colère et de l'indignation. Et pour prouver que ce ne sont pas là des explications irréfléchies, je vais vous citer les paroles mêmes des prophètes. Jacob, sur son lit de mort, dit à ses fils : « Venez ici « et je vais vous dire ce qui doit vous arriver « dans les derniers jours. » (Gen. XLIX, 1.) Et le voilà qui, au moment de prophétiser, se laisse emporter, pour ainsi dire, par le bouillonnement de sa colère, et qui, dès les premiers mots, éclate en imprécations : « Ruben, « mon premier-né, toi qui es dur à supporter, « dur et intraitable, tu m'as outragé, puisses« tu ne pas croître comme l'eau. » (Gen. XLIX, 3.) Il prophétise sa ruine sous forme de malédiction. Par contre, lorsqu'il annonce d'heureux événements, c'est sous forme de souhait : « Que Dieu te donne de la rosée du ciel et de « la graisse de la terre. » (Ibid. XXVII, 28.) Ces paroles contiennent encore une prophétie. Il est évident que ce n'est pas là l'expression de la colère d'un homme, car à l'égard de Chanaan, son père fait de même et dit : « Chanaan « sera ton esclave (Ibid. IX, 25), » afin que vous sachiez que Dieu se tient devant ceux qui sont en butte aux outrages, et qu'il marche contre leurs agresseurs. Le Christ use aussi du même procédé, il prophétise, quand il dit avec l'accent de la douleur et du regret : « Malheur à « toi, Chorozaïn ! Malheur à toi, Bethsaïda ! » (Luc, X, 13.) Ou bien encore, quand il s'écrie : « Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les pro« phètes ! » Quel est donc l'objet de ce psaume ? Il concerne en partie Judas, car le Saint-Esprit prophétisait par la bouche de David, et, pour le reste, il s'adresse à d'autres. Ceci encore est une manière d'agir familière aux prophètes. Nous la trouverons employée plus d'une fois : Le début s'adresse à une personne, le reste à une autre. Et pour vous en assurer une seconde fois, vous remarquerez que, après l'entrée des Juifs dans la terre promise, le fils de Navé reçoit de Dieu l'ordre de diviser les douze tribus en douze parties différentes, et de le faire en bénissant les unes, en maudissant les autres. Ces bénédictions et ces malédictions n'étaient que l'annonce de ce qui devait arriver. Il disait : « Sois maudit dans la ville, sois mau-

« dit dans tes champs. » (Deut. XXVIII, 16). Et ces nombreuses malédictions adressées aux tribus forment une très-longue tirade.

Ce que nous pouvons dire du présent psaume, c'est que la malédiction cache une prophétie, qu'elle annonce, qu'elle proclame à l'avance les malheurs qui doivent frapper Judas, ensuite elle retombe sur d'autres personnes et s'adresse à certains hommes qui s'étaient révoltés contre l'autorité sacerdotale. C'est pour nous apprendre combien il est mal de résister aux prêtres de Dieu, et d'employer contre eux la ruse et l'iniquité. Car le psaume ne fait pas autre chose que de nous instruire des châtiments destinés à ceux qui maltraitent le prochain, à ceux qui, pleins de ruse et de corruption, se lèvent contre les hommes qui ne leur ont fait aucun mal. S'il demande que les enfants soient punis, n'en soyez point trop étonné, mon cher frère : par les enfants du pécheur il entend ceux qui ont partagé son crime. Car l'Ecriture reconnaît une filiation du vice comme une filiation du sang, et même, en l'absence de tout lien naturel, elle emploie cette expression de fils, comme lorsqu'elle dit : « Vous, vous êtes les fils du diable. » (Jean, VIII, 44.) Comment des êtres de chair pourraient-ils être les fils d'un être incorporel ! Mais la parenté du vice a remplacé pour eux les liens du sang. C'est ainsi que Jésus les rejette encore du sein d'Abraham, en disant : « Si vous étiez les enfants d'Abraham, vous « feriez ce qu'a fait Abraham. » (Jean, VIII, 39.) Que le fils ne doit pas être puni pour les fautes du père, pas plus que le père pour celles du fils, cela ne fait de doute pour personne. C'est aussi ce que déclare la loi, il n'y a d'exception que dans le cas où le père aurait mal élevé son fils : même alors il n'est pas puni pour son fils, mais pour sa propre faiblesse. Héli en est un exemple. (I Rois, III, 13.)

3. Si vous le jugez convenable, reprenons le psaume : « O Dieu, ne taisez pas ma louange. » Ce qu'un autre interprète ainsi : « O Dieu, ne « soyez pas sourd pour mon éloge, » et un autre : « Ne gardez pas le silence, » c'est-à-dire, ne négligez pas de me venger, réprimez le crime. Car c'est vous qui êtes le Dieu glorieux, le Dieu grand, et vous pouvez arrêter ces excès. « Parce que la bouche du pécheur, « la bouche du fourbe s'est ouverte contre « moi. Ils ont parlé contre moi avec une lan- « gue perfide, ils m'ont investi de paroles de « haine, ils m'ont combattu sans motif. Au lieu « de m'aimer, ils se sont faits mes détracteurs, « et moi je vous invoquais. »

Voyez-vous cet excès de perversité ? cet accord pour le mal ? cette préparation au crime ? C'est là ce qui irrite le plus Dieu, quand ceux qui cherchent à faire le mal y apportent de la réflexion, de la préméditation et s'y exercent à l'avance. Autre chose est de se laisser aller au vice par entraînement et par séduction, autre chose de le pratiquer, autre chose encore, et c'est le cas le plus grave, de se montrer méchant à l'égard de celui qui ne l'est pas. Ces paroles, « au lieu de m'aimer, ils se « sont faits mes détracteurs, » prouvent que les méchants dont il est question avaient affaire à un bienfaiteur, à un homme digne d'être aimé, digne d'être payé de ses bons services, et qu'ils ne lui ont témoigné que de l'ingratitude. « Et moi je vous invoquais. » Voyez-vous sa sagesse, sa modération, sa douceur ? Voyez-vous sa piété ? Je n'ai pas pris les armes, dit-il, je ne les ai pas combattus, mais je me suis réfugié auprès de vous : j'ai invoqué votre alliance, votre intervention, et votre irrésistible protection, qui était mon arme la plus redoutable. Ensuite, après avoir dit ce qui concerne Judas, comment il se condamna lui-même, comment il porta contre lui-même un arrêt de mort, comment il se pendit, comment son apostolat fut confié à un autre, il revient à son premier objet. C'est encore là une des formes de la prophétie, s'interrompre, introduire un épisode, le développer, puis, après cela, revenir à ce qui a été dit au début. C'est l'inintelligence des Juifs qui forçait le prophète à envelopper sa pensée.

Il fait allusion, comme je l'ai déjà dit, à certain personnage qui, vers l'époque où les Juifs revinrent de la captivité de Babylone, forma de mauvais desseins contre l'autorité sacerdotale. C'est un fait connu des hommes studieux qui ont lu l'histoire. Il lui prophétise de grands malheurs, et qu'il sera privé de tout appui. Il demande qu'on lui ferme tout refuge, qu'il n'obtienne de Dieu ni délai, ni bienveillance, ni pardon. Ceci, comme je l'ai dit plus haut, et comme je ne cesserai de le dire, semble être une imprécation et ce n'est qu'une prophétie qui nous montre combien Dieu s'irrite quand on forme de mauvais desseins contre l'autorité sacerdotale. Ensuite il entre dans le détail des châtiments qu'il sou-

haite à son ennemi et dit : « Parce qu'il ne « s'est pas souvenu de faire miséricorde (16), et « qu'il a poursuivi un homme pauvre, men« diant, au cœur contrit et mortifié (17). » Former de mauvais desseins et surtout les former contre l'homme qui devrait, au contraire, exciter notre compassion et notre sympathie, voilà le dernier degré de la cruauté, le comble de l'inhumanité. Un tel homme a pris les sentiments de la bête féroce, ou plutôt il est devenu plus cruel encore que la bête féroce, chez qui la férocité est un instinct, tandis que lui, qui a eu l'honneur de recevoir la raison en partage, a prostitué au vice sa noble nature. La bête féroce montre une certaine affection, une certaine douceur pour celles qui sont de son espèce et de sa famille, mais ces gens-là, loin de respecter cette loi commune établie par la nature, attaquent et renversent celui dont ils devraient avoir pitié, qu'ils devraient aider et redresser. « Et il a aimé la malédic« tion, et elle le frappera, et il n'a pas recherché « la bénédiction, et elle s'éloignera de lui (18). » Après lui avoir souhaité beaucoup de malheurs, il montre qu'il faut en rapporter la cause première non pas à lui-même, mais à son ennemi, à celui qui, par ses actions, s'est privé de la faveur de Dieu et s'est exposé aux coups de sa vengeance. « Et il s'est revêtu de la malé« diction comme d'un vêtement, et elle a pé« nétré dans ses entrailles comme de l'eau, elle « a pénétré dans ses os comme de l'huile. » Le Prophète s'exprime ainsi pour nous faire comprendre que le pécheur sera frappé d'un coup terrible et qu'il s'expose à d'éternels châtiments, et il nous fait voir que tous les hommes doivent leurs malheurs à eux-mêmes et à leur propre volonté, puisque par leurs actions et leur conduite ils éloignent d'eux les biens qui les attendaient, pour attirer sur leur tête la vengeance de Dieu. « Qu'elle soit comme le « vêtement dont il se couvre, et qu'elle soit « comme une ceinture dont il sera toujours « enveloppé (19). »

Ce qu'il dit est pour nous montrer l'indicible colère de Dieu s'attachant à de tels hommes, et peut se ramener à ces termes : le malheur s'en emparera si bien qu'ils ne pourront pas même changer leur condition, il les pénétrera profondément, il y demeurera indestructible. Ensuite, afin de nous prouver que c'est la méchanceté qu'il châtie et le vice qu'il redresse, et que ce n'est pas seulement contre l'homme dont il a à se plaindre, mais encore contre ceux qui ont à rendre compte de semblables méfaits, que sera portée cette condamnation : il ajoute : « Tel est le salaire réservé à « ceux qui se font mes détracteurs par-devant « le Seigneur (20). » C'est-à-dire, voilà le châtiment, voilà la condamnation réservée à ceux qui s'élèvent contre moi, à ceux qui me tendent des embûches, à ceux qui me combattent comme un ennemi, « et à ceux qui blasphè« ment contre mon âme. » Les paroles sont donc punies, et punies très-rigoureusement.

4. Après avoir terminé ce qu'il avait à dire sur son ennemi, il se réfugie de nouveau auprès de Dieu pour invoquer sa protection. Il ne se contente pas d'indiquer le châtiment destiné à ceux qui le poursuivent de leurs mauvais desseins; il montre aussi que les victimes des méchants ont un vengeur et qu'une protection puissante leur est assurée, et il ajoute : « Et vous, Seigneur, agissez pour moi « à cause de votre nom (21). » Voyez sa pitié et sa reconnaissance, voyez son humilité. Et cependant il avait dans ses souffrances un motif légitime à faire valoir pour obtenir l'assistance divine : en effet, on peut voir en plusieurs endroits de l'Ecriture que ceux qui ont été injustement maltraités par les hommes ont plus de droits à réclamer la protection de Dieu. Mais lui néglige cet avantage, n'a recours qu'à la bonté de Dieu, et dit : « Agissez « pour moi, à cause de votre nom. » C'est presque comme s'il disait : non pas parce que je le mérite, mais à cause de vous-même. parce que vous êtes clément et miséricordieux. C'est pourquoi il ajoute : « Parce que « votre miséricorde est pleine de douceur. » Il n'en est pas souvent ainsi de la miséricorde des hommes : il arrive parfois qu'elle nuit à ceux qui en sont l'objet et qu'elle est la cause de leur perte. La miséricorde de Dieu, au contraire, s'exerce toujours à notre avantage. « Délivrez-moi, car je suis pauvre et men« diant, et mon cœur est troublé au dedans « de moi (22). » Le voyez-vous encore qui demande à être sauvé, non parce qu'il en est digne, non parce que c'est juste, mais parce qu'il est tout à fait abattu, qu'il est accablé, qu'il a eu mille et mille maux à supporter? « Et mon cœur est troublé au dedans de « moi. » Telle est la puissance du malheur : non-seulement il a prise sur notre corps, mais encore il porte le trouble dans notre

âme. — « Comme l'ombre, qui décline, j'ai « passé; j'ai été agité comme les sauterel- « les (23). » Il parle de la violence de ses persécuteurs, de leur inexprimable perversité, et de sa piété toujours ferme au milieu des malheurs. — « Mes genoux sont affaiblis par le « jeûne, et ma chair, privée de nourriture, « s'est desséchée (24). » Voyez-vous quelles armes puissantes il a su se procurer pour repousser les embûches et le mauvais vouloir de ses ennemis? « Je suis devenu pour eux un « opprobre; ils m'ont regardé, et ils ont secoué « la tête (25). » Voilà bien le caractère du méchant : non-seulement il ne cède point, quand il voit le juste lui opposer sa piété, mais encore il l'outrage, il le raille, il l'attaque. Que fait le juste alors? Il a recours à l'alliance irrésistible, à la protection toujours victorieuse, et dit : « Secourez-moi, Seigneur mon Dieu, et « sauvez-moi selon votre miséricorde (26) ! Et « qu'ils sachent que votre main est là, et « que c'est vous, Seigneur, qui m'avez dé- « livré (27). » Que signifient ces mots : « Qu'ils « sachent que votre main est là? » C'est-à-dire, qu'ils sachent que c'est vous qui combattez pour moi, que c'est vous qui me protégez. Je ne veux pas seulement être sauvé, je veux encore qu'ils sachent par qui je l'ai été, afin de doubler le prix de ma victoire, de doubler le prix de ma couronne, et d'augmenter ma gloire. « Ils me maudiront, et vous, vous me « bénirez. Que mes ennemis soient confondus, « tandis que votre serviteur sera dans l'allé- « gresse (28). » Il y a là, pour l'auditeur, un enseignement philosophique. Le Prophète lui prouve que, fût-il en butte à toutes sortes de malédictions, il n'en éprouvera aucun dommage, si Dieu le bénit, et que la honte et l'insulte retomberont non sur lui, mais sur ceux qui voulaient l'en accabler. « Tandis que votre « serviteur sera dans l'allégresse à cause de « vous. » Ce n'est pas sans raison qu'il ajoute ces mots « à cause de vous, » montrant que c'est de Dieu que lui vient son allégresse, puisque c'est Dieu qui lui a dispensé ces biens. Désormais aucun événement fâcheux ne saurait me troubler; mon allégresse venant de vous restera toujours entière. — « Que mes « ennemis soient revêtus d'ignominie, que « leur honte les recouvre comme un man- « teau (29). » Voyez encore comme il appelle sur eux non-seulement le châtiment, mais encore la honte et l'ignominie, afin qu'ils y puisent un enseignement pour venir à résipiscence, et qu'ils en prennent occasion pour changer et devenir meilleurs. — « Ma bouche « rendra au Seigneur de solennelles actions « de grâces, et je chanterai ses louanges au « milieu d'une assemblée nombreuse (30). « Parce qu'il s'est assis à la droite du pauvre, « pour sauver mon âme de la main de ses per- « sécuteurs (31). » Pour remercier Dieu de tous ces biens, il le chante dans ses hymnes, il lui rend des actions de grâces, il célèbre ses louanges, il annonce à tous son intervention victorieuse, il s'avance comme au milieu d'un théâtre, et se fait le héraut de ses bienfaits. Voilà le sacrifice, voilà les présents qui conviennent à Dieu; il faut garder de ses bienfaits un souvenir éternel, il faut les graver dans sa pensée, les avoir toujours sur les lèvres, et les raconter à de nombreux auditeurs. De la sorte, celui qui a profité du bienfait, sera payé de sa gratitude, et augmentera encore l'affection que Dieu lui porte : et puis, ceux qui en seront informés deviendront plus pieux au souvenir de ce qui est arrivé à d'autres, et la vue des bienfaits accordés au prochain ne fera que stimuler leur zèle pour la vertu.

EXPLICATION DU PSAUME CIX.

1. « LE SEIGNEUR DIT A MON SEIGNEUR : ASSEYEZ-VOUS A MA DROITE. »

ANALYSE.

1. Saint Chrysostome va montrer que ce psaume sape par la base les fausses doctrines des Juifs, de Paul de Samosate, d'Arius, de Marcion, des Manichéens et de ceux qui ne croient pas à la résurrection. — Les premières paroles du psaume affirment l'existence et la divinité du Fils.
2. Le Juif, en refusant de croire aux prophéties qui concernent le Christ, renversa la plus grande partie de l'Ancien Testament.— La parole : *Ex utero ante luciferum genui te*, fait tomber les hérésies de Paul de Samosate et d'Arius.
3. et 4. Explication du verset : *Virgam virtutis tuæ emittet Dominus ex Sion*. La croix est la verge de la puissance du Christ.
5. *Tecum principium in die virtutis viæ :* Le Christ possède la toute-puissance qui ne saurait lui être enlevée.
6. Puissance du Christ et gloire des saints au dernier jour du monde.
7. *Ante Luciferum genui te.*
8. et 9 Explication du 4ᵉ verset. — Melchisédech figure de Jésus-Christ. — **Il boira en passant l'eau du torrent. — La vie simple et frugale du Christ doit être le modèle de la nôtre.**

1. Je vous en prie, que votre esprit s'éveille et demeure attentif. Car le psaume nous entretient aujourd'hui des plus sublimes spéculations, et il se tient prêt a confondre l'hérésie ; et non pas une seule hérésie, mais l'hérésie sous toutes ses formes. Il combat en effet les Juifs, Paul de Samosate, les disciples d'Arius, ceux de Marcion, les Manichéens, et tous ceux qui ne croient pas à la résurrection. Puisque la lutte est engagée contre tant d'adversaires, il nous faut regarder de tous nos yeux, afin d'apprécier exactement le mérite des combattants. Dans les autres luttes, quand un détail échappe au spectateur, il n'en éprouve aucun dommage, car l'assemblée dont il fait partie s'est réunie non pour profiter d'un enseignement, mais pour satisfaire sa curiosité. Mais maintenant, si vous n'examinez pas avec une scrupuleuse attention, comment l'adversaire engage la lutte, et comment nous repoussons son attaque, ce ne sera pas un dommage ordinaire que vous aurez à éprouver. Pour éviter donc ce fâcheux inconvénient, que votre intelligence s'éveille, que votre attention soit vive et soutenue. C'est aux Juifs que nous nous attaquons d'abord et contre eux que nous entrons en ligne, et nous faisons combattre avec nous le Prophète en lui empruntant ses propres paroles. Nous disons, nous, qu'il fait manifestement allusion au Christ, tandis qu'ils n'admettent pas notre explication et en imaginent une autre. Commençons par détruire leurs arguments, et après nous développerons les nôtres. Et, en attendant, demandons-leur quel est celui que le juste appelle son Seigneur quand il s'exprime ainsi : « Le Seigneur dit à mon Seigneur.»

Il ne parle pas ici d'une seule personne, mais de deux personnes dont l'une adresse la parole à l'autre. Quelle est, d'après eux, celle qui a pris la parole ? C'est Dieu. Et celle qui écoute? C'est Abraham. D'autres disent que c'est Zorobabel, et d'autres encore indiquent une autre personne. Ils sont comme des gens ivres qui parlent sans pouvoir s'entendre, ou plutôt comme des gens qui marchent dans les ténèbres, et qui se heurtent les uns les autres. Comment donc, dites-moi, Zorobabel serait-il le seigneur David ? Et comment pourrait-on raisonnablement expliquer qu'il ait tenu à grand honneur d'être appelé David ? La suite prouve jusqu'à l'évidence, qu'il ne s'agit nullement ici ni de Zorobabel, ni de David ; ni l'un ni l'autre n'ont eu les honneurs du sacerdoce. Or il est ici question d'un personnage qui exerce un sacerdoce nouveau et merveilleux. « Vous êtes le prêtre éternel selon l'ordre de « Melchisédech (4). » Cependant développons le point que nous avons à traiter maintenant. Ils avancent d'autres raisons encore plus faibles que celles-là, ils disent que ces paroles s'adressent au peuple Juif. Mais ce peuple n'a pas été prêtre, et ce qui suit ne peut pas davantage se rapporter à lui. Ainsi donc laissons cet argument de côté, il est sans valeur et ne mérite pas les honneurs d'un siége en règle, et produisons une autre de leurs objections. Que disent-ils encore ? Que c'est l'esclave d'Abraham qui parle ainsi de son Seigneur. Mais en vérité quoi de plus absurde ? Que vient faire ici l'esclave d'Abraham? Comment son Seigneur aurait-il été prêtre, lui qui avait recours à Melchisédech, comme au prêtre de Dieu, et qui lui demandait sa bénédiction ? Comment expliquer raisonnablement que les paroles qui suivent ont trait à Abraham, « Je « vous ai engendré de mon sein avant l'au« rore? » Et comment les rapporter soit à David, soit à Zorobabel, soit au peuple Juif? Ces paroles ne conviennent qu'à un être d'une nature supérieure. Et cette expression, « asseyez-vous « à ma droite, » comment s'explique-t-elle si elle s'adresse aux personnages qu'on vient de supposer ? Elle ne s'explique pas. Comment Dieu irait-il dire à Abraham : « Asseyez-vous « à ma droite, » quand ce même Abraham se regarde comme très-honoré de pouvoir se tenir debout à côté des anges. Mais enfin nos adversaires doivent avoir quelque objection spécieuse à nous faire, quelle est-elle donc ? La voici : Eh quoi ! disent-ils, vous faites intervenir un autre Seigneur, quand l'Ecriture a déclaré ouvertement que « le Seigneur votre « Dieu est le seul Seigneur, et que vous n'ado« rez que lui, et que, hors de lui il n'y a pas « de Dieu ? » (Deut. VI, 4, 13 ; et IV, 35.) A qui donc s'adressent ces paroles, dites-moi ? A qui, si ce n'est surtout à votre intelligence, ô Juif? Pourquoi n'a-t-on rien dit de pareil ni à Abraham, ni à Isaac, ni à Jacob, ni à Moïse, mais à vous seul, et cela quand, après la sortie d'Egypte, vous adoriez le veau d'or ? Pourquoi donc, dites-le moi ?

Peut-être êtes-vous embarrassé sur ce que vous avez à dire : eh bien ! moi je vais répondre pour vous. Comme, après votre sortie d'Egypte, vous aviez fait un veau d'or, et que vous l'aviez adoré, que vous vous étiez fait initier au culte de Belphégor (Nomb. XXV), que la multitude des dieux des païens vous en imposait, et que vous adoptiez cette foule de dieux, quoique cela fût contraire à la loi ; c'est pour arrêter les progrès de votre maladie, et pour arrêter aussi cette invasion des faux dieux que le Prophète ajouta ce mot « un seul, » et non pour nier l'existence du Fils unique. Pourquoi en effet est-il dit au commencement de l'Ecriture : « Faisons l'homme à notre image et à « notre ressemblance ? » (Gen. I, 26.) Et une autre fois : « Venez, descendons et mettons le « désordre dans leur langage. » (Gen. II, 7.) Et David dit aussi : « C'est pourquoi Dieu, votre « Dieu, a sacré d'une onction de joie, qui vous « élève au-dessus de ceux qui doivent la par« tager. » (Ps. XLIV, 8.) Si Moïse se sert de ces expressions, « Le Seigneur votre Dieu est le « seul Seigneur, » c'est à cause de votre faiblesse d'esprit. Et pourquoi vous étonnez-vous que cela ait eu lieu pour le dogme, puisque Dieu, quand il s'est agi de la morale s'est départi de la règle parfaite pour une moins parfaite, afin de condescendre à notre faiblesse? Ainsi, il a permis le divorce, quoiqu'il eût dans l'origine porté une loi tout autre. Il a établi beaucoup de distinctions pour les animaux, quoique au commencement il eût pris une décision contraire, puisqu'il disait : « Je « vous ai donné toutes choses comme les lé« gumes d'un jardin. » (Gen. IX, 3.) Il a aussi porté plusieurs lois concernant le lieu où il voulait être adoré et n'a pas permis qu'on lui offrît partout ses prières, et cependant il n'avait pris dans le principe aucune mesure à ce

sujet. Car il apparut à Abraham dans la terre des Perses, et en Palestine et partout, et plus tard il se montra à Moïse dans le désert.

2. Eh quoi ! dira-t-on, l'Ecriture est donc en contradiction avec elle-même ? Loin de nous une pareille supposition. Dieu règle chaque chose à propos et suivant l'utilité, afin de remédier à la faiblesse de chaque génération. C'est pour cela qu'il vous a été dit, ô Juifs : « Le Seigneur votre Dieu est le seul Seigneur. » Quant à son Fils, les Prophètes ont témoigné qu'il existait et la Bible garde le dépôt de leur témoignage, mais ils ne l'ont pas déclaré ouvertement, pour ne pas heurter votre faiblesse d'esprit, ils ne l'ont pas caché non plus, afin que vous puissiez plus tard venir à résipiscence, et recueillir dans cette Bible, votre livre national, les dogmes de la religion vraie. C'est par là surtout que nous pourrons prouver aux Gentils, quand nous discuterons contre eux, que les Prophètes étaient vraiment Prophètes, et c'est par là que nous démontrerons que l'Ancien Testament est tout à fait digne de foi. Mais si vous supprimez cette preuve, comment fermer la bouche aux Gentils ? Que leur direz-vous, en effet ? Leur citerez-vous la sortie d'Egypte, et les prophéties qui vous concernent ? Mais certainement ils n'admettront rien de tout cela. Tandis que si vous leur racontez ce qui a été dit du Christ dans l'Ancien Testament, et que vous leur montriez que les événements sont venus témoigner en faveur des prophètes, ils ne pourront pas même essayer de résister. Si vous critiquez nos dogmes, ô Juifs, comment ferez-vous pour défendre votre Ancien Testament ? Et si l'on vous dit, prouvez-moi que Moïse a dit vrai, que répondrez-vous ? Que vous croyez en ces paroles. Notre Nouveau Testament est donc beaucoup plus authentique, puisque nous aussi nous y croyons. Or vous, vous ne formez qu'une seule nation, tandis que nous, nous représentons tous les habitants de la terre, de plus, la parole de Moïse n'a pas eu sur vous autant d'action qu'en a eu sur nous celle de Jésus-Christ, votre puissance n'est plus, et la nôtre subsiste encore. Aurez-vous recours aux prédictions ? Mais nous en avons bien plus. Ainsi donc en supprimant nos dogmes, vous obscurcissez les vôtres. Aurez-vous recours aux miracles ? Eh bien ! montrez-nous un miracle de Moïse : vous ne le pouvez, puisqu'il n'existe plus, tandis que nous, nous pouvons montrer encore les miracles si nombreux et si divers que le Christ opère encore aujourd'hui, et ses prédictions plus éclatantes que le soleil. Aurez-vous recours à votre loi ? Mais la nôtre est d'une perfection beaucoup plus haute. Mais quoi ! Vous êtes sortis d'Egypte malgré les Egyptiens ! Peut-on comparer ce triomphe remporté sur les seuls Egyptiens à la conquête de la terre entière ameutée contre nous ? Et si je dis cela, ce n'est pas pour mettre en lutte l'Ancien et le Nouveau Testament : le ciel m'en préserve. Non, mais c'est pour fermer la bouche à l'ignorance juive. C'est Dieu, le même Dieu, qui nous a donné, qui a fait l'un et l'autre. Ce que je veux prouver c'est que le Juif en détruisant les prophéties qui concernent le Christ, ruine presque toutes les prophéties, et qu'il ne saurait prouver la noble origine de l'Ancien Testament, s'il n'admet le Nouveau. La preuve que Dieu ne s'adresse pas à un homme, c'est qu'il lui dit : « Asseyez-vous « à ma droite, » et que celui auquel il parle est appelé « Seigneur » comme lui, et qu'il l'a engendré de son sein avant l'aurore, et qu'il était son prêtre selon l'ordre de Melchisédech, et que le Seigneur s'exprime en ces termes, la domination est avec vous. Voilà qui est d'une éclatante évidence pour ceux qui sont dans leur bon sens.

Si un autre Juif, portant le masque du chrétien, s'élève contre nous, je veux parler de Paul de Samosate, nous pourrons le confondre même en nous servant du Nouveau Testament. Cependant, afin de ne point paraître abandonner le sujet que nous traitons en ce moment pour changer de tactique, repoussons ce nouvel adversaire avec les mêmes armes. Que dit-il donc celui-là ? Que Jésus-Christ n'était qu'un homme, et qu'il n'a commencé d'être que du jour où il est né de Marie. Que répondras-tu donc, dis-moi, à cette parole du psaume : « Je vous ai engendré de « mon sein avant l'aurore ? » Ce que nous avons déjà dit contre les Juifs, il nous faut le répéter contre cet homme et contre ses sectateurs. Et la faute n'en est pas à nous, mais à eux qui ont emprunté une si grande partie de leurs croyances aux Juifs : ce qui fait que nous nous servirons des mêmes armes pour les combattre. Car ceux qui nous attaquent de la même manière, nous devons les frapper des mêmes traits.

Pourquoi donc le Prophète nous représente-

t-il Dieu et son interlocuteur assis sur le même trône? C'est pour nous montrer qu'il y a entre eux égalité d'honneur, ce qui suffit à fermer la bouche aux partisans d'Arius. Aussi Jésus répondait-il aux Juifs, qui disaient que le Christ était fils de David : « Comment donc « David l'appelle-t-il en esprit son Seigneur « par ces paroles : Le Seigneur a dit à mon « Seigneur: Asseyez-vous à ma droite? » (Matth. XXII, 43, 44.) Plus tard saint Paul ayant à parler de la mission de Jésus-Christ, donne de ce passage une explication très-claire, et qui porte un coup mortel à Marcion, et à Manichéus, et à tous ceux qui sont malades de la même maladie; car il explique avec une sagesse tout à fait à la hauteur de son sujet comment Jésus a été prêtre selon l'ordre de Melchisédech.

Pour nous, revenons encore au texte déjà cité : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : « Asseyez-vous à ma droite. » Voyez-vous l'égalité d'honneur? Car le trône est le symbole de la royauté, et s'il n'y a qu'un seul trône, c'est que la royauté a été partagée entre ceux qui s'y sont assis. Ce qui a fait dire à saint Paul : « Il se sert des esprits pour en faire ses « anges, et des flammes ardentes pour en faire « ses ministres. Mais il dit à son Fils : Votre « trône, ô Dieu, sera un trône éternel. » (Hébr. I, 7, 8.) C'est ainsi que Daniel voit la création tout entière debout autour du Seigneur, avec les anges et les archanges, pendant que le Fils de l'homme s'avance sur les nuées et s'approche de l'ancien des jours. (Dan. VII.) Si cette manière de parler scandalise quelques personnes, qu'elles se rappellent qu'il a été dit : « Asseyez-vous à ma droite, » et elles cesseront de se scandaliser. De même que nous ne disons pas qu'il est plus grand que son Père, parce qu'il est assis à sa droite, c'est-à-dire à la place d'honneur, de même ne dites pas qu'il est moindre que son Père et qu'il lui est inférieur, mais dites qu'ils sont égaux. Ce qui est prouvé par ce fait qu'ils partagent le même siége. « Jusqu'à ce que je réduise vos ennemis « à vous servir de marche-pied. » Et quels sont ces ennemis? Ecoutez les paroles de saint Paul : « Jésus-Christ le premier, comme les « prémices de tous; puis ceux qui sont à lui, « qui ont cru en son avènement. Et alors vien- « dra la consommation de toutes choses. Car « Jésus-Christ doit régner jusqu'à ce qu'il ait « mis tous ses ennemis sous les pieds. » (I Cor. XV, 23, 25.)

3. Avez-vous remarqué l'accord qui règne entre les paroles du Prophète et celles de l'Apôtre ? L'un a dit : « Jusqu'à ce que je ré- « duise vos ennemis à vous servir de marche- « pied, » et l'autre, « Jusqu'à ce qu'il lui ait « mis tous ses ennemis sous les pieds. » Mais pas plus chez l'un que chez l'autre ce terme de « Jusqu'à ce que » ne désigne une limite de temps. Autrement, que deviendrait cette parole du Prophète : « Sa puissance est une « puissance éternelle, et sa royauté est une « royauté qui ne périra jamais, et sa royauté « n'aura pas de fin, » s'il ne devait régner que jusqu'à cette époque-là? Voyez-vous bien qu'il ne faut pas prendre simplement les textes au pied de la lettre, mais qu'il faut en approfondir le sens? En entendant le Prophète dire que le Père place les ennemis de son Fils sous ses pieds, ne vous troublez pas. S'il parle ainsi, ce n'est pas qu'il regarde le Fils comme dépourvu de vigueur. Saint Paul prétend que c'est lui-même qui met ses ennemis sous ses pieds : « Il doit régner jusqu'à ce qu'il ait mis ses « ennemis sous ses pieds. » (I Cor. XIV, 25.) Et de nouveau il met tout à ses pieds, quand il dit : « Lorsqu'il aura remis son royaume à « Dieu son Père, lorsqu'il aura anéanti toute « puissance et tout empire. » (I Cor. XV, 24.) C'est-à-dire, quand il mettra le bon ordre dans son royaume il fera cesser toute puissance. Tel est le sens du mot καταρχήσει. En disant que tout lui appartient, le Prophète ne sépare pas son Père de lui, pas plus que du Père il ne sépare le Fils. Ce qui appartient à celui-là, appartient à celui-ci, et ce qui appartient à celui-ci appartient à celui-là. Aussi est-il dit : « Tout « ce qui est à moi, est à toi, tout ce qui est à toi, « est à moi. » (Jean, XVIII, 10.) Quand donc vous entendrez dire que le Père a soumis les ennemis du Fils, n'allez pas croire que le Fils soit étranger à ce succès, et si vous comprenez que c'est le Fils qui les a soumis, ne dites pas que le Père n'y est pour rien. Leurs succès sont communs comme toutes leurs actions. — « Le Seigneur va faire sortir de Sion la verge « de votre puissance (2). »

La verge de sa puissance, c'est sa puissance elle-même. Le Prophète parle de Sion, parce que c'est là que le Christ a commencé le cours de ses triomphes. C'est là qu'il a donné sa loi, là qu'il a fait ses miracles; c'est de là qu'est partie la bonne nouvelle pour s'étendre sur toute la surface de la terre. Si vous voulez dé-

gager de ces paroles le sens élevé qu'elles renferment, écoutez saint Paul : « Mais approchez-« vous de la montagne de Sion, et de la ville « du Dieu vivant, la Jérusalem céleste, et de « l'Eglise des premiers-nés. Le Seigneur va « faire sortir de Sion la verge de votre puis-« sance. » (Hébr. XII, 22.) C'est tantôt la verge qui punit et récompense, tantôt la verge qui console, et c'est le symbole de la royauté. Et pour vous assurer qu'elle est tantôt l'une et tantôt l'autre, écoutez ces paroles du Prophète : « C'est ta verge et ton bâton qui m'ont « consolé. » (Ps. XXII, 4.) Et autrefois : « Vous « les gouvernerez avec une verge de fer : vous « les briserez comme des vases de terre. » (Ps. II, 9.) Saint Paul dit aussi : « Que voulez-« vous? que j'aille vers vous avec la verge, ou « bien avec l'esprit de douceur et de charité ?» (I Cor. IV, 21.) Avez-vous vu comme la verge peut servir à instruire ? Voyez maintenant comment elle peut servir à gouverner. Car Isaïe a dit : « Il sortira une verge de la racine « de Jessé, et une fleur s'élèvera de la même « racine (Isaïe, II, 1), » — et David : « Votre « trône, ô Dieu, est éternel : c'est une verge « d'équité que la verge de votre royauté. » (Ps. XLIV, 7.) Ici le Prophète parle de cette verge avec laquelle les disciples parcoururent la terre, corrigeant les mœurs des hommes, et les ramenant du vice et de l'abrutissement à un genre de vie plus conforme à la nature et à la raison. Allez, dit le Sauveur, « et en-« seignez toutes les nations. » (Matth. XXVIII, 19.) Moïse aussi avait une verge, avec laquelle, grâce à l'intervention divine, il accomplissait toutes sortes de prodiges. Celle-ci divisait les eaux des fleuves, celle-là, celle des apôtres, brisait le joug de l'impiété sur toute la surface de la terre. On pourrait, non sans raison, appeler la croix du Christ la verge de sa puissance. Car c'est cette verge qui a bouleversé la terre et les mers, et qui a donné aux apôtres tant de puissance. C'est avec cette verge qu'ils se mirent à parcourir toute la terre et qu'ils accomplirent ces fameux prodiges. C'est en portant cette verge qu'ils vinrent à bout de toutes leurs entreprises, et cela en commençant par Jérusalem. — « Soyez maître souve-« rain au milieu de vos ennemis. »

Remarquez cette prophétie plus éclatante que le soleil. Quel est le sens de ces mots : « Au milieu de vos ennemis ? » C'est-à-dire au milieu des Gentils, au milieu des Juifs? Et c'est ainsi que nos Eglises ont pris racine et se sont développées au milieu même des villes païennes, c'est ainsi qu'elles ont vaincu et triomphé. Quelle plus éclatante preuve de victoire, que d'élever des autels au milieu même de ses ennemis, que d'être au milieu d'eux comme la brebis au milieu des bêtes féroces, comme l'agneau au milieu des loups? C'est ce que Jésus leur disait en ces termes : « Voici que « je vous envoie comme des brebis au milieu « des loups (Math. X, 16) : » prodige non moins admirable que le premier. Il n'est pas moins beau d'être comme les brebis au milieu des loups, que de vaincre les ennemis au milieu desquels on se trouve. Mais c'est encore bien plus beau d'avoir, au nombre de douze, soumis toute la terre par la force de la persuasion. « Et soyez maître souverain au milieu de vos « ennemis. » Il n'a pas dit, soyez vainqueur au milieu de vos ennemis, mais, « soyez « maître, » voulant montrer que ce n'est pas un triomphe obtenu par la force des armes, mais une autorité qui n'a besoin que de s'affirmer pour se faire obéir. Car les apôtres vainquirent, en ayant le Christ avec eux, comme s'ils n'avaient eu qu'à donner des ordres. C'est pourquoi toute maison leur était ouverte, les fidèles leur obéissaient avec plus d'empressement que des esclaves, leur livraient leurs biens, déposaient leurs honneurs aux pieds des apôtres, et n'osaient rien prendre sur ce qui leur appartenait pour satisfaire leurs besoins. La majesté des apôtres leur imposait tellement qu'ils n'osaient se joindre à eux.

4. Et cette puissance, ils l'exerçaient, non-seulement sur les fidèles, mais encore sur les infidèles. A quoi reconnaît-on l'esclave, dites-moi ? N'est-ce pas à le voir faire tout ce que son maître lui ordonne ? Et à quoi reconnaît-on le maître ? N'est-ce pas à le voir obtenir de ses esclaves tout ce qu'il lui plaît de recommander ? Quels sont donc ceux qui ont obtenu alors tout ce qu'ils voulaient sous la domination des rois et des gouverneurs ? Ne sont-ce pas les apôtres ? Oui, sans doute. Car les rois et les gouverneurs voulaient retenir la terre sous le joug de l'impiété, et ordonnaient aux hommes d'adorer les démons : tandis que les apôtres ordonnaient le contraire, et c'est leur volonté qui s'est accomplie. Si vous me parlez de la prison, du fouet, des tourments, vous ne faites que montrer davantage la puissance de ces hommes. Et comment ? Parce que leur volonté

a triomphé malgré ces mêmes obstacles. Car leur domination repose non sur la loi des maîtres de la terre, mais sur la vertu, elle n'a besoin d'aucun secours étranger, bien plus elle brille d'autant plus qu'elle trouve plus d'adversaires. Souvent les maîtres d'ici-bas ont vu leur puissance détruite par les complots de leurs esclaves, car cette puissance est vile et sans force réelle, tandis que tous leurs efforts n'ont rien pu contre la puissance des apôtres, et n'ont servi qu'à la rendre plus éclatante. Quel est donc le maître le plus glorieux, de celui qui a besoin de beaucoup d'aides pour maintenir ses esclaves dans l'obéissance, ou de celui qui, sans tout cet appareil, dispose à son gré de ceux qui lui sont soumis ? N'est-il pas évident que c'est celui-ci ? Bien souvent ces maîtres-là auraient perdu la puissance qu'ils exercent sur de nombreux esclaves, s'ils n'avaient eu pour eux l'aide des lois et le séjour des villes où leur répression est aisée et même ils auraient perdu à la fois la puissance et la vie : Paul au contraire faisait éclater sa puissance partout et jusque dans le désert. Voulez-vous vous assurer de vos propres yeux que sa dénomination était plus glorieuse que celle des rois ! Il fit admettre ses lois par toute la terre, et partout les hommes laissant de côté celles des rois venaient se conformer aux injonctions qu'il leur faisait par écrit. Les rois étaient maîtres des corps, les apôtres étaient maîtres des âmes. Quel est l'esclave qui obéissait à son maître, le sujet qui obéissait à son roi avec autant de bonne volonté que les fidèles à saint Paul, seulement au reçu de ses lettres ? Comment exprimer l'attachement, le dévouement de ces hommes qui étaient prêts à s'arracher les yeux pour lui ? Qui jamais posséda d'aussi fidèles serviteurs ? C'est en voyant tout cela, en les voyant se faire obéir si facilement des fidèles, se rendre si redoutables aux infidèles qu'ils chassaient et repoussaient comme un vil troupeau, en voyant le Christ triompher si glorieusement par eux, que le Prophète au lieu de dire simplement, « soyez maître au « milieu de vos ennemis, » a dit, « soyez maître « souverain au milieu de vos ennemis, » montrant ainsi toute l'étendue de sa domination. Voilà ce que virent les ennemis des apôtres, et ils ne purent rien faire contre eux, quoiqu'ils eussent pour eux et lois, et bourreaux et puissance sans limites. Les apôtres étaient encore plus puissants grâce à celui qui habitait en eux. Le Christ a été maître souverain par eux, et il n'a pas été simplement maître, il a été encore maître souverain, car sa victoire était complète. Animé par celui qu'ils portaient en eux, les fidèles bravaient et le feu, et les bêtes féroces et tous les autres supplices. C'est que le Christ était avec eux dans toutes leurs épreuves : aussi luttaient-ils contre les supplices comme si leur corps eût appartenu à d'autres, et dégagés de tout souci terrestre, ils étaient dans la joie et dans l'allégresse, ne reconnaissaient que l'autorité du Christ, et n'épargnaient ni leur fortune, ni leur corps, ni leur vie d'ici-bas. Voilà ce que faisaient ceux qui jadis avaient été les adversaires et les ennemis du Christ qui, non content de leur faire sentir son irrésistible puissance et d'étouffer leur haine, leur inspira cet attachement, ce dévouement extraordinaire. Ainsi donc, quand on dit que le Père place ses ennemis sous ses pieds, on ne le dit pas, comme je l'ai déjà fait remarquer, pour faire croire que le Fils n'a pas de puissance par lui-même, mais, comme j'en ai fait plus haut l'observation, c'est pour qu'on pense que le Père et le Fils sont un seul Dieu en deux personnes distinctes, et pour qu'on ne pense pas qu'il y ait dans le monde deux êtres incréés. Pour bien comprendre que la victoire remportée par le Fils sur ses ennemis lui appartient tout entière, rappelez-vous ses autres triomphes, et n'allez pas prendre les paroles du psaume dans leur sens vulgaire : autrement on n'aboutirait qu'à des absurdités. Afin de vous en convaincre, écoutez ce que je vais dire : Les uns, d'ennemis qu'ils étaient, sont devenus les amis du Christ, les autres furent et sont encore ses ennemis. D'ailleurs saint Paul lui aussi indique que de ses ennemis il fera ses amis quand il dit : Lors« qu'il remettra son royaume à Dieu son Père. » (I Cor. xxv, 24.) C'est à quoi fait encore allusion le Sauveur lorsque, s'adressant à son Père lui-même, il lui dit : « Je vous ai glorifié dans « le monde, j'ai terminé la tâche que vous « m'aviez confiée. » (Jean, xvii, 4.) Quant à la soumission de ses ennemis, ç'a été l'œuvre du Père. Et ce qu'a fait le Fils est encore plus grand. Car ce n'est pas la même chose de châtier ceux qui persistent dans leur inimitié, ou de changer leurs sentiments de haine en sentiments d'amour. Mais tout cela ne fait pas que le Fils soit inférieur au Père, ou que le Père soit inférieur au Fils. Pour vous con-

vaincre que l'une et l'autre chose sont autant l'œuvre du Père que l'œuvre du Fils, écoutez ces paroles : « Eloignez-vous de moi, maudits, « et allez au feu éternel qui est préparé pour « le diable et pour ses anges. » (Matth. xxv, 41.) Et celui qui envoie ses anges pour recueillir la mauvaise herbe, c'est le Fils unique, et nous le voyons en toute circonstance punir le diable. Et cela, les démons eux-mêmes le reconnaissent quand ils disent : « Venez-« vous ici avant le temps pour nous tourmen-« ter ? » (Matth. viii, 29.) Preuve que c'est lui qui doit les tourmenter un jour. Voyez-vous bien que, quand on dit que c'est le Père qui a fait triompher le Fils, il faut entendre en même temps que le Fils, lui aussi, a pris part au triomphe ? Mais ce qui prouve encore que ce qui appartient au Père appartient aussi au Fils, ce sont ces paroles du Fils : « Nul ne vient à « moi, s'il n'est amené par mon Père. » (Jean, vi, 44.) Et celles-ci : « Personne ne vient au Père « que par moi. » (Jean, xiv, 6.) Il ne faut donc pas prendre ces paroles dans le sens vulgaire, et l'on ne doit pas croire que par cette expression « vos ennemis » on ne désigne que les ennemis du Fils seul, car il dit : « Celui qui n'ho-« nore pas le Fils, n'honore pas le Père. » (Jean, v, 23.)

5. Ainsi les Juifs étaient non-seulement les ennemis du Fils, mais encore les ennemis du Père. C'est pourquoi il les a frappés d'une ruine complète, a renversé leur ville, et n'en a fait qu'un amas de décombres. Et s'il ne s'est pas vengé aussitôt après avoir été mis en croix, c'est qu'il leur donnait ainsi le temps de se repentir s'ils en avaient la volonté, et il leur envoya les apôtres afin qu'en apprenant par eux quelle était sa puissance, ils pussent quoique bien tard revenir à de meilleurs sentiments. Mais comme ils étaient atteints d'une maladie incurable, il mit le comble à leurs malheurs, ce qui était un autre moyen de les rappeler au repentir et de les faire renoncer à l'ancienne loi, en les amenant, par la force même des choses, à reconnaître la vérité, dont ils ne devraient plus douter en voyant adoré partout celui qu'ils avaient insulté, en voyant leur puissance entièrement détruite. Mais comme ils n'en ont pas profité pour devenir meilleurs, ils se sont rendus indignes de pardon et seront voués aux châtiments éternels. Quand on vous parle de marche-pied, n'allez pas croire qu'il s'agisse d'un objet sensible et matériel, le Prophète se sert de ce mot pour exprimer l'assujétissement des ennemis du Christ. La preuve qu'il les tient assujétis, c'est que là où il n'y a qu'un trône, il n'y a aussi qu'un marche-pied. — « La domination est « avec vous au jour de votre puissance (3). »

Comme le Prophète a dit plus haut : « Jusqu'à « ce que je réduise vos ennemis à vous servir « de marche-pied, » et qu'il ne veut pas qu'on se figure que le Fils est sans force et qu'il a besoin d'être aidé, comme si c'était un simple apôtre, écoutez comme il détruit à l'avance ce soupçon, lorsqu'il dit : « La domination est avec « vous au jour de votre puissance. » Quel est le sens de ces mots : « la domination est avec « vous ? » En vous, dit-il, est la domination, elle n'y est pas survenue plus tard, mais elle est en vous de toute éternité. C'est aussi ce qu'Isaïe voulait exprimer quand il disait : « Qui « porte sa domination sur son épaule (Isaïe, « ix, 6), » c'est-à-dire qui la porte en lui-même, dans son essence, dans sa nature, ce qui n'a pas lieu pour les rois (car leur domination à eux repose sur la multitude de leurs armées), ce qui n'avait pas lieu non plus pour les apôtres (car leur domination à eux aussi ne pouvait se passer d'un appui étranger, de l'appui du Christ), tandis que le Christ possédait la domination par sa propre nature, par essence, et ce n'est pas plus tard, après sa naissance, qu'il a acquis cette domination. Ce n'est pas chez lui une chose venue du dehors, il est né tel aussi : comme on l'interrogeait sur sa royauté, il répondit : « C'est pour cela que je suis né, et que « je suis venu dans le monde (Jean, xviii, 37.) « La domination est avec vous au jour de votre « puissance.» Ces paroles : « La domination est « avec vous » n'ont pas que ce sens-là, elles en ont encore un autre, non-seulement elles indiquent que la domination du Christ vient de lui et non d'un autre, mais encore qu'elle dure et durera toujours. Les hommes perdent souvent leur puissance, même de leur vivant, et si ce n'est pas de leur vivant, ils la perdent toujours au moment où ils meurent : ou plutôt la domination n'est pas avec eux-mêmes, quand ils vivent, elle est, comme je viens de le dire, dans leurs armées, dans leurs gardes du corps, dans leurs grandes richesses, dans les fortifications dont ils s'entourent, elle est en un mot dans tous les moyens dont ils usent pour la conserver. Il n'en est pas ainsi pour Dieu, sa domination est en lui, elle y est per-

pétuellement et sans interruption; et de même qu'il est impossible qu'il n'existe pas, de même il est impossible qu'il ne soit pas le maître souverain. « Au jour de votre puissance. » On peut entendre par là soit le jour où sa puissance s'est déjà montrée, soit le jour où elle se montrera encore. A chaque fois il fera éclater souverainement sa puissance. Ne croyez-vous pas que ce soit une preuve extraordinaire de puissance, que d'anéantir la mort par sa propre mort, de briser les portes d'airain, d'effacer le péché, de supprimer la malédiction originelle, de détruire tout ce triste héritage de maux et de vices, qui nous avait légué le temps passé, et d'introduire à la place de nouveaux biens et de nouvelles vertus? Quoi d'égale à cette puissance, soit que l'on considère les prodiges par elle accomplis, soit que l'on considère le succès final? Les morts ressuscitaient, les lépreux étaient guéris, les démons chassés, la mer était enchaînée, les péchés effacés, les paralytiques recouvraient leurs forces, le paradis était ouvert, les rochers se fendaient, le voile du temple se déchirait, les rayons du soleil se détournaient et les ténèbres voilaient la face de la terre, les saints endormis du sommeil de la mort se réveillaient, l'ennemi du genre humain reprenait le chemin de son ancienne demeure, la voûte du ciel s'entrouvrait et s'élargissait, la nature humaine si longtemps foulée aux pieds s'élevait par-dessus les cieux jusqu'aux plus sublimes hauteurs, et, ce qu'il y avait de plus merveilleux, prenait place sur le trône royal, et voyait debout à ses côtés les anges et les dominations : tous les vices étaient mis en fuite, la vertu était ramenée, le Saint-Esprit répandait sa grâce; des pêcheurs, des publicains et des faiseurs de tentes fermaient la bouche aux philosophes et aux orateurs, et détruisaient la tyrannie des démons; ils détruisaient les autels, les temples, les fêtes et les solennités des païens; ils supprimaient de vive force et l'odeur de la graisse des victimes, et la fumée de l'encens offert aux dieux, et les sacrifices impurs; ils mettaient en fuite et les devins, et les quêteurs de la grande déesse, et toute la cohue de ces serviteurs du diable : sur toute la surface de la terre s'élevaient des églises, se formaient des groupes de vierges, des troupes de moines; la piété régnait sur les villes et dans les campagnes, et les chœurs des justes et des saints mêlés à la foule des anges et des dominations unissaient leurs voix pour chanter avec eux les louanges du Seigneur; partout se propageait la race des martyrs et des confesseurs de la foi, partout régnait une vertu douce et séduisante; les tribus barbares s'instruisaient à la sagesse chrétienne, et ces hommes, naguère plus féroces que les bêtes sauvages, mettaient toute leur ardeur à se conformer aux enseignements du Christ, et la divine parole parcourut autant de pays que le soleil en éclaire, après que le Sauveur eut été mis en croix et qu'il eut ressuscité. Le Prophète avait devant les yeux ce magnifique spectacle quand il disait : « La domination est avec « vous au jour de votre puissance. »

6. Si vous voulez vous représenter le dernier jour, et comprendre comment ce jour-là, lui aussi, est le jour de sa puissance, songez quel imposant spectacle ce sera, que de voir le ciel se replier lui-même, de voir la nature entière se relevant enfin de sa longue corruption; de voir, sur un signe du Christ, tous les morts apparaître, de voir le diable confondu, les démons humiliés, les justes couronnés, tous les hommes rendant compte de leurs péchés ou recevant le prix de leurs bonnes actions; et quel imposant spectacle que de voir enfin commencer une autre vie! Alors plus de mort, de vieillesse, ni de maladie, plus de pauvreté, de mauvais traitements, ni d'embuches, plus de maisons, de villes, de métiers, ni de voyages sur mer, plus de vêtements pour se couvrir le corps, plus de nourriture, ni de boissons, ni de toits, ni de lits, ni de tables, ni de lampes, plus d'embûches, de combats, ni de tribunaux, plus de mariages, de douleurs d'enfantement, ni d'accouchements. Tout cela se dissipe et disparaît comme de la poussière. A la vie d'ici-bas succède une vie meilleure, notre corps devient incorruptible, immortel et très-robuste. C'est à quoi font allusion ces paroles de saint Paul : « Car la figure de ce « monde passe. » (I Cor. VII, 31.) Si vous ne croyez pas aux choses qu'on vous dit, parce que vous ne les voyez pas se réaliser maintenant, représentez-vous, d'après ce que vous voyez dès cette vie, ce qui aura lieu plus tard. Parcourez en esprit tous les pays habités, et les terres et les mers, la Grèce et les contrées étrangères, les pays habités et ceux qui ne le sont pas, les villes du continent et les îles de la mer, les montagnes et les lacs, et en voyant éclater partout la puissance du Christ, en entendant son nom glorieux répété par toutes les

bouches, dites-vous à vous-même que celui qui a pu tant de choses, a fait des promesses qui se réaliseront.

Si vous voulez une preuve tirée d'un fait particulier, demandez-vous pourquoi de tous les points de la terre habitée les hommes accourent en foule pour voir un tombeau vide, quelle est cette puissance qui attire les voyageurs des extrémités du monde pour voir le lieu où il est né, le lieu où il a été enseveli, le lieu où il a été mis en croix : représentez-vous cette croix elle même, et demandez-vous de quelle puissance elle est le signe. Car avant que le Christ y pérît, on regardait la croix comme un instrument de supplice abominable, comme le plus ignominieux, comme le plus infâme. Mais voilà que ce genre de mort est devenu plus honorable que la vie elle-même, voilà que cette croix est devenue plus glorieuse que les diadèmes, voilà que tous les hommes en portent le signe sur leur front, et qu'ils s'en parent, bien loin d'en rougir. Et ce ne sont pas seulement les simples particuliers qui en agissent ainsi, ceux-la même dont le front est couronné portent la croix au-dessus de leur diadème, et ce n'est pas à tort : la croix en effet ne vaut-elle pas mieux que dix mille diadèmes? Car si le diadème pare notre tête, la croix sauve notre âme. Voilà notre défense contre les démons, voilà le diadème qui préserve notre âme de la maladie du péché, voilà notre arme invincible et notre rempart inexpugnable, voilà ce qui nous protége infailliblement contre tous les assauts, et qui non-seulement nous met à l'abri des invasions des barbares et des incursions des ennemis, mais encore nous défend contre les phalanges des démons acharnés à notre perte. — « Au milieu « des splendeurs des saints, » un autre, « au « milieu de la gloire du saint, » un autre « au « milieu de la gloire des saints. »

Ici encore le Prophète parle du jour de la puissance, et de celui que nous voyons, et de celui qui viendra plus tard : pour lui la splendeur des saints, c'est leur beauté. Quelle splendeur peut rivaliser avec celle de saint Paul, quelle gloire, avec celle de saint Pierre? Les hommes qui ont parcouru la terre, en jetant plus d'éclat que le soleil, en semant les germes de la piété ! Comme des anges descendus du ciel, ils intimidaient les hommes qui n'osaient les approcher. C'est ce que nous fait entendre celui qui a composé le livre des Actes des Apôtres, quand il dit : « Nul n'osait se joindre « à eux. » (v, 13.) Leurs vêtements mêmes étaient pleins d'une grâce efficace, et l'ombre de leur corps faisait des miracles. » (Act. des Ap. v, 15 ; XIX, 12.) Si sur cette terre ils se révélaient avec tant d'éclat, représentez-les-vous tels qu'ils seront, quand viendra le grand jour, quand ils auront un corps incorruptible, un corps immortel, et d'un éclat supérieur à tout ce qu'on voit ici-bas, représentez-les-vous eux et ceux qui leur ressemblent, prophètes, apôtres, justes, martyrs et confesseurs, et tous ceux qui se sont conformés à la vraie loi en vivant dans la foi du Christ. Représentez-vous ces peuples de bienheureux, ces clartés, ces rayons, cette gloire, ces belles et sereines et solennelles magnificences. Qui peindra ce tableau? La parole ne le peut, ceux-là seuls qui sont dignes de le contempler pourront se figurer toutes ces splendeurs. Selon moi, ce sera quelque chose de pareil à ce qui arriverait si le ciel était illuminé par plusieurs soleils ou par de continuels éclairs : ou plutôt, pour en revenir à ce que j'ai dit, j'ai beau m'efforcer de peindre avec la parole cet imposant spectacle, je ne pourrais jamais le faire en termes dignes du sujet. Toutes ces images sont prises dans le monde sensible, mais cette splendeur, cette gloire qui doivent alors éclater dans le ciel, seront d'une beauté bien supérieure à tout ce que je viens de décrire, car le corps des bienheureux ne sera pas seulement incorruptible et immortel, il sera aussi revêtu d'une gloire ineffable. « Au milieu des splendeurs « des saints. » Pour ne pas se borner à nous représenter le Christ dans ce qu'il a de terrible, il nous le montre doux et bienfaisant, et dit : « Au milieu de la splendeur des saints. » Ceci est encore une marque de sa puissance, que de donner une telle splendeur aux saints, et c'est aussi ce que signifient ces paroles de saint Paul : « Qui transformera notre corps, tout vil « et abject qu'il est, afin de le rendre conforme « à son corps glorieux » (Philip. III, 21).

7. Puis, après avoir signalé cette grande et sublime métamorphose, il ajoute : « Selon cette « vertu efficace par laquelle il peut s'assujétir « toutes choses. » (Ibid.) Ne cherchez point, dit-il, comment, ni de quelle manière. Car il peut tout ce qu'il veut. Pourquoi le Prophète n'a-t-il pas dit au milieu de la splendeur, mais : « Au milieu des splendeurs des saints? » Parce que les récompenses éternelles, en quoi con-

sistent ces splendeurs, sont nombreuses et de différentes sortes. « Le soleil a son éclat, la « lune le sien et les étoiles le leur : et, entre « les étoiles, l'une est plus éclatante que l'au- « tre. Il en arrivera de même dans la résur- « rection des morts. » (I Cor. xv, 41, 42.) Le Christ a dit aussi : « Il y a plusieurs demeures « dans la maison de mon Père. » (Jean, xiv, 2.) C'est pourquoi cette splendeur n'a pas de fin. Elle ne cède ni à la nuit, ni aux ténèbres, mais elle est grande et indescriptible, elle surpasse de beaucoup celle que nous voyons, et, ce qu'il y a de plus admirable en elle, c'est qu'elle est sans limites. C'est aussi en quoi se manifeste l'ineffable puissance du Roi des cieux qui donne à des corps faibles et sujets à la corruption une telle force et une telle puissance. Puis, après avoir peint à grands traits ce sublime spectacle, après avoir enlevé les auditeurs sur l'aile de l'espérance, il prouve que ces merveilles doivent naturellement avoir lieu, puisque celui qui les accomplit est si grand. Quel est-il donc celui qui les accomplit? C'est Celui qui est consubstantiel au Père; aussi le Prophète ajoute-t-il : « Je vous ai en- « gendré de mon sein avant l'aurore. »

Ceux qui forcent le sens de ces paroles pour les rendre conformes à leur opinion, disent qu'il s'agit de la génération selon la chair. Et alors, dites-moi, pourquoi cette expression « avant l'aurore? » — Le Prophète veut dire qu'il a été engendré la nuit, et qu'il est né avant le matin. — Mais si c'était là ce que voulait dire le Prophète, l'expression aurait trahi sa pensée, et puis le Prophète ne parlait pas avec la précision de l'historien, autrement on ne pourrait plus dire que ce que les Evangélistes ont enseigné, d'une manière exacte, les Prophètes l'avaient annoncé à l'avance, mais en le laissant suivant leur coutume enveloppé de certaines ombres. En se servant de cette expression : « Avant l'aurore, » le Prophète a donc voulu dire non pas avant le lever de l'aurore, mais avant la nature, avant l'existence de l'aurore. C'est là une distinction que l'Ecriture ne manque pas de faire, et elle dit avant la nature, tantôt avant la fonction, comme par exemple : « On doit avancer le « matin pour vous rendre grâces, et venir à « vous avant le lever de la lumière. » (Sagesse, xvi, 28.) Ici le Prophète veut parler du matin. Il a dit : « avant le lever du soleil, » et non avant le soleil, ou avant la nature du soleil, parce qu'il n'existait rien ici-bas avant la nature du soleil : il a dit « avant le lever du « soleil, » afin de bien montrer qu'il s'agit ici du matin. Ailleurs lorsqu'il s'agit de la nature du soleil, l'Ecriture ne dit pas avant le lever du soleil, mais : « Avant le soleil, » ainsi : « Son nom subsiste avant le soleil et avant « la lune, pendant les générations des généra- « tions. » (Ps. lxxi, 17-5.) De même que cette expression : « Avant le soleil, » et celle-ci : « Avant le lever du soleil » offrent un sens différent, car l'une nous représente la fonction du soleil, et désigne le matin, tandis que l'autre désigne la nature de cet astre; de même, si, dans ce passage, le Prophète avait voulu désigner la nuit, il n'aurait pas dit « avant « l'aurore, » mais avant le lever de l'aurore. Du reste, le Christ n'interprétait pas ce passage dans le sens de la génération selon la chair, mais dans le sens de la génération selon l'Esprit. « Que vous semble du Christ, » disait-il aux juifs : « et de qui est-il fils? » Comme ils répondaient : « Il est fils de David, » il leur citait ce psaume et disait : « Comment se fait-il « que David dise : Le Seigneur a dit à mon Sei- « gneur : Asseyez-vous à ma droite?—Si donc « celui auquel Dieu s'adresse est le Seigneur « de David, comment se fait-il que vous disiez « qu'il est le fils de David? » (Matth. xxii, 42-45.) Dans quel but Jésus-Christ parlait-il ainsi? Pour montrer qu'il était bien le Fils de Dieu.

Quoi donc? Est-ce qu'il n'a pris naissance qu'avant l'aurore? nullement. Car il est dit autre part : « Son trône existe avant la lune. » Et ce n'est pas seulement avant la lune, puisque le Prophète dit du Père : « Avant que les mon- « tagnes fussent créées, avant que la terre fût « formée, avant qu'elle fût habitée, et depuis « le commencement des siècles vous existez, « et vous existerez tant que les siècles dureront. » (Ps. lxxxix, 2.) Cependant Dieu n'existe pas seulement depuis le commencement des siècles, mais il existait encore avant eux, et son existence ne dure pas seulement autant que celle des siècles, car elle dure infiniment. N'allez donc pas vous déconcerter à la lecture des textes sacrés, et sachez leur donner l'interprétation qui convient à la majesté de Dieu. Remarquez aussi l'habileté du Prophète : il n'a point commencé le psaume par ces mots : « Je « vous ai engendré de mon sein avant l'au- « rore. » Il nous montre d'abord le Christ dans son triomphe, il le célèbre par ses œuvres,

puis au moment opportun, il nous dévoile sa divine majesté. C'est encore ainsi que le Christ lui-même disait : « Si je ne fais pas les œuvres « de mon Père, ne croyez pas en moi; mais si « je les fais, quand même vous ne croiriez pas « en moi, croyez en mes œuvres.» (Jean, x, 37.) Il parlait ainsi afin qu'en apprenant que celui qui est assis à la droite du Père, que celui qui est appelé Seigneur comme le Père, que celui qui partage sa royauté, que celui qui l'exerce avec tant d'éclat, que celui qui est maître souverain des nations, afin qu'en entendant dire que celui-là est le fils de Dieu et qu'il existe avant toute la création, vous n'alliez pas vous étonner et vous troubler. Il faut encore admirer le Prophète pour l'art avec lequel tantôt il fait parler Dieu en personne, tantôt il parle en son propre nom. Ces expressions : « Asseyez-« vous à ma droite, » et : « Je vous ai engendré « de mon sein avant l'aurore, » qui sont les plus majestueuses, il les met dans la bouche du Seigneur; dans le reste du psaume, c'est lui-même qui parle. Examinez aussi comme il se sert de l'expression propre. Il lui suffisait de dire : « Je vous ai engendré; » mais pour se mettre à la portée de ceux qui rampent sur cette terre, et pour leur faire comprendre que le Christ est vraiment le fils de Dieu, il complète cette expression en disant. « Je vous ai « engendré de mon sein avant l'aurore. » De même que s'il parle de la main de Dieu, ce n'est pas pour nous faire croire qu'il s'agisse réellement d'une main, mais pour nous donner une image de la puissance créatrice; de même il ne parle du sein de Dieu que pour nous faire connaître que Jésus est bien son fils.

8. Ensuite voulant donner à sa prophétie la solennité d'un arrêt rendu par un juge, il s'adresse à Dieu lui-même, ce qui dénote un amour bien vif et une joie extrême, et ce qui est la marque d'une âme toute pleine de l'esprit de Dieu(4.) « Le Seigneur a juré, et il ne « s'en repentira pas : vous êtes le prêtre éternel, « selon l'ordre de Melchisédech. » Voyez-vous comme il revient à prendre un ton moins élevé, suivant qu'il parle de ce qui entre dans les attributs de Dieu ou de ce qui entre dans les attributs de l'homme? C'est aussi ce que font les évangélistes, afin de conserver intact le dogme sous ses deux aspects. Pourquoi ces mots : « Selon « l'ordre de Melchisédech ? » Par allusion aux mystères, car celui-ci porta le pain et le vin à Abraham, et parce que ce sacerdoce est en dehors de la loi, et parce qu'il n'a ni commencement ni fin, comme le remarque saint Paul. Car Melchisédech n'avait que l'ombre, tandis que Jésus possède la réalité : même ressemblance pour les noms, si les noms de Jésus et de Christ annonçaient la mission du Sauveur; le nom même de Melchisédech annonçait aussi la sienne [1]. On ne connaît ni le commencement, ni la fin de la vie de Melchisédech, non qu'il n'ait eu ni commencement ni fin, mais cela vient de ce qu'on n'a pas sa généalogie. De même Jésus n'a ni commencement de ses jours, ni fin de sa vie, non pas seulement comme Melchisédech, mais sa durée n'a réellement et absolument parlant, ni commencement ni fin. L'un était l'ombre, l'autre est la réalité. Quand vous entendez prononcer ce nom de Jésus, vous ne vous représentez que la signification qui lui est propre, sans rien chercher de plus et sans vous figurer que Jésus est réellement là; de même quand vous entendez dire que Melchisédech n'a eu ni commencement ni fin, n'allez pas vous le représenter ainsi dans la réalité, contentez-vous de lui appliquer cette épithète, et gardez ce qu'elle a de réel pour Jésus. Quand vous entendrez dire que Dieu a prononcé un serment, ne le croyez pas. La colère de Dieu n'est ni de la colère, ni de la passion, ce que nous appelons ainsi n'est chez lui que la volonté de punir : il en est de même du serment. Car Dieu ne jure pas, il dit seulement : « Cela sera. »

Après avoir parlé de la splendeur des saints, après avoir mis les ennemis du Seigneur sous ses pieds, et nous avoir annoncé le jour de sa puissance, le Prophète ne fait plus que prédire ce que nous voyons se réaliser aujourd'hui. Remarquez dans quel ordre il dispose ses paroles pour manier plus facilement l'intelligence rebelle de l'auditeur. Il l'effraye d'abord en lui parlant du jugement, et le fait se relâcher de son indocilité, puis il arrive à parler des événements présents. C'est ainsi que s'explique ce mélange de styles différents. Voyez plutôt : « Jusqu'à ce que j'aie réduit vos en-« nemis à vous servir de marche-pied. » Ceci a rapport aux choses à venir. Puis il arrive aux événements présents : « Le Seigneur va faire « sortir de Sion la verge de votre puissance. « Soyez maître souverain au milieu de vos en-« nemis. » Après quoi il revient aux événements à venir : « La domination est avec vous

[1] Voir l'explication qu'en donne saint Paul. (Hébr. v, 2.)

« au jour de votre puissance, et dans les splen« deurs des saints. » Ensuite il parle de nouveau des événements présents, et ce n'est plus dans un esprit de sévérité, mais dans un esprit de douceur : « Vous êtes le prêtre éternel « selon l'ordre de Melchisédech, » ce qui est le signal de la délivrance du péché et du retour à Dieu. Après avoir insisté là-dessus autant qu'il le jugeait à propos, il nous entretient encore de la mission du Christ, prend un ton moins élevé et s'exprime ainsi : « Le Seigneur « est assis à votre droite (6). » Cependant il a dit plus haut que c'était lui qui était assis à la droite du Seigneur. Voyez-vous comme il faut se garder de lire à la légère les textes sacrés ? Qu'est-ce donc que cette expression, « le Sei« gneur est assis à votre droite ? » Comme il vient de toucher au mystère de l'incarnation, la liaison des idées l'amène à parler de la chair et des secours qu'elle reçoit, car il voit le Sauveur dans l'agonie, dans la sueur, et dans une sueur de sang, il le voit aussi qui reprend ses forces. (Luc, XXII, 44.) Telle est en effet la nature de la chair.

« Il écrasera les rois au jour de sa colère. » On pourrait avec raison appliquer ces paroles à ceux qui sont présentement en révolte contre l'Eglise, et à ceux qui auront un jour à rendre compte de leurs péchés et de leurs impiétés. — « Il jugera parmi les nations, il multipliera « ses coups. » Quel est le sens de ces mots : « Il jugera parmi les nations ! » C'est-à-dire il fera le procès des démons et les condamnera. Et pour preuve qu'il les a jugés, écoutez ces paroles du Christ : « C'est maintenant que le « monde va être jugé, c'est maintenant que le « prince de ce monde va être chassé dehors. » (Jean, XII, 31.) Et celles-ci : « Et pour moi, « quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai « tout à moi. » (Ibid. 32.) S'il se sert d'une image un peu matérielle, n'en soyez pas étonné ; c'est là une habitude des saintes Ecritures : « Il brisera sur le sol la tête de beaucoup. » Si vous vouliez prendre ces paroles dans leur sens élevé, on pourrait vous dire que cela signifie qu'il détruira l'orgueil des insensés ; mais si vous préférez n'y voir que l'expression d'un fait sensible, on pourra vous dire qu'il s'agit des malheurs du peuple juif, qu'il a complétement détruit et frappé d'un coup terrible. — « En passant, il boira l'eau du tor« rent (7). » Ces paroles du Prophète nous montrent combien le Christ était simple et modeste dans sa manière de vivre, qu'il n'affichait aucun faste, qu'il n'avait point de gardes, qu'il ne s'entourait point d'un appareil imposant pendant qu'il accomplissait ses prodiges, qu'il recherchait au contraire la simplicité au point de boire de l'eau du torrent. Il était aussi frugal pour sa boisson que pour sa nourriture : il mangeait du pain d'orge, et l'eau du torrent était sa boisson. Il est venu pour nous enseigner ce genre de vie qui convient aux amis de la sagesse, pour nous apprendre à être maîtres de notre estomac, à fouler aux pieds le faste, à fuir l'orgueil. Ensuite le Prophète, pour nous montrer ce qu'on gagne à vivre ainsi, ajoute : « C'est pourquoi il lèvera la « tête. » Tel est le fruit qu'on retire d'une vie humble et austère.

9. Ceci s'applique non à la divinité, mais à la chair qui boit de l'eau du torrent, et qui se relève. Car cette simplicité loin de lui faire tort ne fait que la grandir extraordinairement. Vous donc, mon cher frère, grâce à ces exemples méprisez le luxe et la magnificence, recherchez un genre de vie modeste et facile, si vous voulez devenir vraiment grand et illustre. Votre maître est venu pour cela, pour vous tracer cette route. C'est pour cela que le Prophète, après avoir dit les triomphes du Christ, ajoute ces paroles qui peuvent presque se traduire ainsi : Parce que vous avez entendu parler de victoires et de trophées, ne vous attendez pas à voir des armes et des soldats, des chars, des chevaux et des cavaliers, des hoplites, des mêlées bruyantes et tumultueuses. Ce triomphateur est si modeste, si humble qu'il boit l'eau du torrent ; et cependant c'est lui qui accomplira tous ces prodiges. Qu'ils écoutent ces enseignements ceux qui ont des tables aussi richement servies que celles des Sybarites, qui ne rêvent que plats, que desserts de toute sorte, qui rassemblent de tous côtés des cuisiniers de spécialités différentes, qui enrégimentent à leur service marins, pilotes et rameurs pour se faire apporter des pays étrangers des vins, des essences et tout l'attirail de la gourmandise, pour se précipiter eux-mêmes dans l'abîme et tomber au dernier degré de l'abjection. Nous ne sommes pas plus haut parce que nous avons beaucoup de besoins, que nous ne sommes plus bas parce que nous en avons peu. Et, si vous le voulez bien, représentons-nous l'une et l'autre condition ; supposons un homme qui

entretienne partout une foule de personnes chargées de subvenir à ses besoins, des marins, des pilotes, des artisans, des serviteurs, des tisseurs et des brodeurs, des bouviers et des bergers, des écuyers et des palefreniers, qu'il ait en un mot pour accomplir tous ses ordres un nombreux personnel : supposons en regard un autre homme qui ne jouisse d'aucun de ces avantages, qui se contente de pain et d'eau, qui ne porte qu'un vêtement très-simple. Quel est celui qui est au-dessus de l'autre, quel est celui qui est au-dessous ? N'est-il pas évident que le plus grand est celui qui n'a qu'un seul vêtement. Lui, pourra mépriser même le roi sur son trône, tandis que l'autre est l'esclave de ceux qui lui procurent tous ces biens, il s'incline devant eux, il leur adresse des paroles flatteuses, car il craint, en perdant leurs bons offices, d'éprouver un dommage considérable. Rien ne nous rend esclaves comme d'avoir beaucoup de besoins; de même aussi rien ne nous rend libres comme de n'avoir besoin que d'une seule chose. C'est ce qu'on peut voir même chez les animaux. Que gagne un âne à porter des fardeaux considérables, dût-il en jouir mille et mille fois? Où est le dommage pour celui qui est débarrassé de tous ces fardeaux, s'il peut compter sur la nourriture nécessaire? C'est pourquoi le Christ voulant faire de ses disciples des hommes supérieurs aux autres, car ils allaient parler devant la terre entière, les débarrassa de toutes ces préoccupations, leur donna des ailes, leur donna des mœurs plus rigides que l'acier. Rien ne fortifie l'âme, comme de la dégager de ces entraves, et rien ne l'affaiblit, comme de ne pas l'en dégager. Dans le premier cas nous ne sommes pas plus exposés à rencontrer la douleur, que nous ne le sommes, dans le second, à rencontrer le plaisir. De ces deux hommes, en effet, l'un a des maîtres et des maîtresses nombreux, difficiles et cruels, l'autre n'est l'esclave de personne et est le maître de tous, et cela en toute sécurité il jouit de la lumière du soleil, est insensible aux intempéries de l'air, et ne connaît nulle contrariété. La colère ne le surexcite pas, la haine, la jalousie, les soucis ne rident pas son front, ni ces passions, ni aucune autre de ce genre. Son âme est aussi calme qu'une rade aux eaux paisibles où ne pénètre pas la tempête, et il suit d'un pas tranquille le chemin qui le conduit vers le ciel, sans se laisser détourner par les biens d'ici-bas. Afin donc que nous aussi nous jouissions de cette sécurité, et de ce calme inaltérable pendant la vie présente, et que nous franchissions le grand passage avec autant de sérénité, efforçons-nous de nous conformer à ce genre de vie, c'est ainsi que nous jouirons des biens éternels, de ces biens qui défient toute description, qui surpassent notre imagination et notre intelligence, en Jésus-Christ Notre-Seigneur, auquel appartiennent la gloire et la puissance, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

EXPLICATION DU PSAUME CX.

1. « SEIGNEUR, JE VOUS RENDRAI HOMMAGE DE TOUT MON CŒUR. »

—

ANALYSE.

1. L'action de grâces est ce que Dieu exige surtout de nous.
2. La mort est utile; quelle est celle qui est mauvaise, quelle est celle qui est bonne.
3. Il est utile de contempler la création. Toutes les œuvres de Dieu doivent éveiller en nous le désir de lui rendre grâces.
4. Si Dieu punissait les péchés à mesure qu'ils se commettent, il y a longtemps que le genre humain aurait cessé d'exister. Dieu fait encore des miracles.
5. *Misericors et miserator Dominus escam dedit timentibus se. Virtutem operum suorum annuntiavit populo suo. Opera manuum ejus veritas et judicium.*
6. Il y a différents genres de préceptes. Les lois humaines sont passagères et obscures, les lois divines sont claires et permanentes.
7. Quel est le principe de la sagesse. Définition de la sagesse. Il est nécessaire de joindre les œuvres à la foi.

1. Pourquoi ces mots « de tout » mon cœur? c'est-à-dire avec tout le zèle possible, avec force, sans se préoccuper des soucis de cette vie, en élevant son âme à Dieu, en la tenant détachée des liens du corps. « De cœur, » c'est-à-dire non pas seulement des paroles, de la langue, et de la bouche, mais aussi de la pensée. C'est ainsi que Moïse, lorsqu'il formulait ses lois, a dit : « Tu chériras le Seigneur ton « Dieu de tout ton cœur et de toute ton âme. » (Deut. VI, 5.) Il me semble qu'ici hommage est synonyme d'actions de grâces. Je chanterai des hymnes, dit le Prophète, je rendrai grâces au Seigneur. C'est à cela en effet qu'il a consacré sa vie entière, c'est par là qu'il débute, c'est par là qu'il finit : c'était sa préoccupation continuelle que de rendre grâces à Dieu tant pour les bienfaits qu'il en avait reçus que pour ceux qui avaient été accordés à d'autres hommes. Il n'y a rien à quoi Dieu tienne tant : c'est le sacrifice, c'est l'offrande qu'il préfère, c'est la marque d'une âme reconnaissante, et c'est un coup sensible porté au diable : c'est par là que le bienheureux Job a mérité sa couronne et sa gloire, parce qu'il ne se laissa point déconcerter ni par les nombreux malheurs dont il fut frappé, ni par les conseils pernicieux de sa femme, et qu'il persista à rendre grâces au Seigneur pour tout ce qu'il faisait, et non-seulement alors qu'il était riche, mais encore au moment même où il était plongé dans la pauvreté : non-seulement alors qu'il était bien portant, mais encore au moment même où il était frappé dans sa chair :

non-seulement dans le cours de sa prospérité, mais encore au milieu du terrible orage qui fondit sur toute sa maison, et sur la nature même de son corps. C'est là le principal témoignage de reconnaissance que de remercier Dieu avec effusion au milieu de ses afflictions et de ses adversités, et de persister quand même à lui rendre grâces : pensée qui est aussi celle du Prophète, et qu'il nous fait entendre par ce qui suit. Comme beaucoup parmi les hommes rendent grâces au Seigneur quand ils sont dans la prospérité, pour s'irriter contre lui quand leur fortune change, et que quelques-uns vont jusqu'à critiquer ses actes, le Prophète, pour nous montrer que cette conduite n'est pas une suite naturelle des événements, mais bien le fait d'une âme pervertie, ajoute ces paroles : « Dans le conseil des « justes et dans leur assemblée les œuvres de « Dieu sont grandes (2). » Il parle ainsi pour nous faire comprendre que pour un juge intègre, pour un tribunal incorruptible, il est évident que les œuvres de Dieu sont grandes et pleines de merveilles. Elles sont grandes par elles-mêmes, mais elles ne peuvent paraître telles qu'à celui dont le jugement est sain. Ainsi, le soleil est brillant et lumineux par lui-même, et il éclaire de ses rayons la terre tout entière, et cependant pour ceux dont les yeux sont malades, le soleil n'a rien de tout cet éclat. Est-ce la faute du soleil, ou n'est-ce pas plutôt celle de la maladie qui a affaibli leurs organes? Lors donc que vous verrez un homme blâmer les œuvres de Dieu, que la perversité de cet homme ne vous induise pas à les calomnier vous aussi, mais représentez-vous la grandeur et la providence de Dieu, et alors vous ne verrez dans les paroles de cet homme qu'un exemple remarquable d'inintelligence. Celui qui reproche au soleil d'être ténébreux, ne fait pas le procès à cet astre, mais bien à sa propre infirmité dont il donne une preuve évidente : celui qui se plaint de l'amertume du miel ne peut nous faire douter que le miel ne soit doux, mais en parlant ainsi il fait le procès à la maladie qui a dépravé chez lui le sens du goût : il en est de même de celui qui critique les œuvres de Dieu. De même que les paroles de cet homme-là n'ont de prise ni sur les œuvres de Dieu, ni sur l'idée qu'on s'en fait, et qu'elles ne servent qu'à faire ressortir son inintelligence, de même ceux qui ne jugent pas sainement des œuvres de Dieu, ne reconnaissent même pas les merveilles qui s'offrent à leurs regards, tandis qu'une âme droite et non pervertie sera étonnée devant les prodiges que recèlent même les choses qui nous paraissent le plus pénibles. Et en effet, dans tout ce que fait Dieu, qu'y a-t-il qui ne soit merveilleux? Si vous le voulez, laissons de côté tout le reste pour ne nous occuper que de ce qui paraît aux hommes pénible et fâcheux, de la mort, de la maladie, de la pauvreté et des autres choses de ce genre. Eh bien ! pour un cœur droit, il n'y a là rien qu'il ne doive approuver, admirer. Si la mort est le fruit du péché originel, cependant la puissance de Dieu, sa bonté, sa providence sont telles qu'il a su la tourner à l'avantage du genre humain. Qu'a la mort de si pénible, dites-moi? Ne nous délivre-t-elle pas de nos peines? ne nous débarrasse-t-elle pas de nos soucis ! ne savez-vous pas que Job en fait l'éloge et qu'il dit : « La mort est le moment du « repos pour l'homme, et ses voies lui sont « cachées (Job, III, 23)? » N'est-ce pas l'écueil du vice? En effet, si un homme est pervers, les œuvres de sa perversité sont interrompues par sa mort : « Car celui qui est mort, est « délivré du péché (Rom. VI, 7), » c'est-à-dire il ne commet plus de péchés. Si c'est un homme de bien qui quitte cette vie, les œuvres de sa vertu seront pour toujours en sûreté et conservées dans un asile inviolable. La mort, dites-moi, ne rend-elle pas les vivants plus sages et plus humains? N'avez-vous pas souvent observé ces riches si fiers dont le sourcil est relevé, quand ils rencontrent un convoi funèbre, et qu'ils voient étendu ce corps muet et immobile, qu'ils voient les enfants orphelins, la femme dans le veuvage, les amis dans le chagrin, les esclaves en vêtements noirs, et tout ce sombre attirail d'une maison en deuil? comme ils rentrent en eux-mêmes ! comme ils s'humilient ! comme ils sont contrits ! Eux qui ont entendu tant de fois prêcher la sainte parole sans en tirer aucun profit, les voilà devenus sages tout d'un coup à la vue de ce spectacle : ils comprennent combien est peu de chose et combien est peu durable cette nature humaine, combien est vermoulue et peu stable cette puissance dont ils sont fiers, et dans les malheurs qui frappent les autres, ils voient les changements qui les attendent eux-mêmes.

2. La mort est là, et cependant que de rapines, quelle cupidité : ne dirait-on pas que

c'est comme chez les poissons où le plus fort dévore le plus faible ? Eh bien ! que serait-ce si la mort n'était pas prête à nous frapper ? Où s'arrêterait la cupidité ? Si les hommes, sachant qu'ils ne jouiront pas du fruit de leurs rapines et qu'ils devront bon gré mal gré le laisser en d'autres mains, n'en sont pas moins en proie à ce vertige et à cette rage, comment pourrait s'éteindre la flamme de leurs mauvais désirs, s'ils pouvaient les satisfaire en toute sécurité ? Eh quoi ! Les couronnes du martyre, n'est-ce pas la mort qui les tresse ? Et saint Paul, ne s'est-il pas élevé d'innombrables trophées, lui qui disait : « Il n'y a point de jour « que je ne meure, j'en atteste la gloire que je « reçois de vous ? » (I Cor. XV, 31.) La mort n'est pas un mal, ce qui est un mal c'est la mauvaise mort. Aussi le Prophète dit-il : « La « mort de ses saints est précieuse devant Dieu « (Ps. CXV, 15), » et ailleurs : « La mort des « pécheurs est mauvaise, » appelant mauvaise la mort de ceux qui sortent de la vie avec une mauvaise conscience, une conscience qu'accablent le poids et le souvenir de nombreux péchés. Tandis que celui dont la conscience est pure, en sortant de cette vie court s'emparer des récompenses et de la couronne qui lui sont réservées. Afin de comprendre que ce n'est pas la nature même des choses, mais l'opinion des hommes, qui nous trouble lorsque nous songeons à la mort, écoutez ce que dit saint Paul quand il s'occupe de ce sujet : « Car tandis que nous sommes dans cette tente « nous gémissons, attendant l'effet de l'adop- « tion divine, la rédemption et la délivrance « de nos corps. » (II Cor. V, 4 ; Rom. VIII, 23.) C'est pour nous prouver la même chose qu'il dit ailleurs : « Mais quand même je devrais « répandre mon sang sur la victime et le sa- « crifice de votre foi, je m'en réjouirais en « moi-même, et je m'en conjouirais avec vous « tous : et vous devriez aussi vous en réjouir, « et vous en conjouir avec moi. » (Philip. II, 17, 18.) Si la mort loin d'être un objet d'horreur, est désirable pour ceux qui vivent vertueusement, combien plus doit-il en être de même de la pauvreté et de tout le reste. « Les « œuvres ont été méditées de manière à satis- « faire toutes ses volontés. » Un autre, « ont « été soignées. »

Ici le Prophète me semble parler des créatures, et proclamer la sagesse de Dieu. Plus haut il nous parlait des actes de sa Providence (quoique nous ayons, pour nous mettre à la portée de la faiblesse d'esprit de ceux qui nous écoutaient, donné encore un autre sens à ses paroles) il nous parlait des prodiges, des merveilles, qu'il a si souvent accomplis dans le gouvernement de la race humaine. Quel est le sens de ces paroles : « Ses œuvres ont été « méditées de manière à satisfaire toutes ses « volontés ? » Elles sont faites avec soin, comme le dit un autre interprète, elles sont préparées, agencées, elles sont faites, complétées, de manière à satisfaire pleinement ses volontés, de manière à prouver sa puissance, elles ne sont pas imparfaites, elles ne sont pas au-dessous de leur fin qui est de concourir à l'accomplissement de ses ordres. C'est aussi ce que le Prophète dit ailleurs : « Le feu, la grêle, la « neige, les vents et les tourbillons, tout sert à « l'exécution de ses plans (Ps. CXLVIII, 8), » c'est-à-dire à l'exécution de ses ordres. C'est encore dans le même sens qu'il a dit : « Il a fait « la lune pour marquer les temps, le soleil « connaît l'heure de son coucher : vous ame- « nez les ténèbres, et la nuit se fait. » (Ps. CIII, 19-20.) Dieu ne s'est pas contenté d'organiser toutes choses pour suivre immuablement l'ordre que nous leur voyons observer : même quand il leur ordonne le contraire, elles lui obéissent docilement. Il donne un ordre à la mer, et la voilà qui, non-seulement n'engloutit pas les Juifs, comme il eût été dans sa nature de le faire, mais qui étend et aplanit ses vagues, présente une surface plus solide que la pierre et les transporte sur la rive opposée. (Exode, XIV, 22.) Non-seulement la fournaise ne brûla pas, mais encore elle produisit de la rosée avec des sifflements. (Dan. III, 24.) Non-seulement les bêtes féroces ne dévorèrent pas Daniel, mais encore elles lui servirent de gardes du corps. (Id. 22.) Non-seulement la baleine ne dévora pas Jonas, mais encore elle le conserva sain et sauf comme un dépôt qui lui aurait été confié. (Jon. II.) Non-seulemeut la terre refusa de porter Dathan et Abiron, mais encore elle se montra plus terrible que la mer lorsqu'elle s'ouvrit pour les engloutir et les dévorer et les faire disparaître devant le peuple assemblé. (Nombres, XVI, 32.) On pourrait encore voir bien d'autres merveilles dans la création, et qui devraient convaincre ceux qui sont assez insensés pour défier la Nature, que la création n'obéit pas fatalement à ses lois, mais que tout cède et fléchit devant la

volonté de Dieu. La nature est l'œuvre de cette même volonté qui dispose et organise toute la création à son gré, et qui, tantôt conserve immobile les limites qu'elle lui a posées, tantôt les déplace facilement, selon qu'il lui plaît, et renverse l'ordre naturel des choses. « Les œuvres ont été méditées de manière à satisfaire « toutes ses volontés, » c'est-à-dire de manière à réaliser tous ses ordres et tous ses commandements, et non-seulement de manière à réaliser ses commandements, mais encore de manière à le faire connaître des hommes, car c'est là l'objet de sa volonté, c'est surtout dans ce but qu'il a fait tout cela. Ce que dit le Prophète revient donc à ceci, que les œuvres de Dieu sont disposées de telle sorte que les hommes attentifs et de bon sens reconnaissent qu'elles révèlent avec beaucoup de netteté, d'évidence et de clarté l'existence de Dieu à l'intelligence humaine. C'est surtout dans ce but que Dieu a disposé toutes choses dès le principe, afin qu'en voyant la grandeur, la beauté et l'ordre de la création, en voyant marcher et fonctionner toutes choses avec régularité, l'âme du spectateur s'émût, et que son intelligence s'éveillât à la recherche du Créateur et de l'architecte suprême, à la recherche de Dieu, et qu'elle adorât celui qui a fait ces choses, et qu'elle lût le secret de son existence dans la création, comme dans un livre. Le spectacle de la création nous est très-utile non-seulement pour arriver à la connaissance de Dieu, mais encore pour régler notre conduite. L'homme cupide, en voyant le jour céder la place à la nuit, et le soleil à la lune, aura honte de ne pas imiter le bon ordre qui règne parmi les éléments, et, fût-il le plus fort, il ne convoitera pas les biens de ceux qui sont plus faibles : l'adultère et le débauché, en voyant la mer d'abord furieuse se calmer en approchant du rivage, rougiront à leur tour de ne pas imiter le bon ordre qui règne parmi les flots, ils pourront refréner promptement l'excès de leur passion, arrêter par la crainte du Christ l'élan qui les emporte, dissiper toute cette écume des désirs impurs, et se soumettre au frein de la chasteté. Si nous jetons les yeux sur la terre ferme, nous pourrons y trouver facilement d'utiles sujets de méditation, surtout pour ce qui concerne le mystère de la résurrection, et nous pourrons admettre ce qu'on en dit. Voyons le sol recevoir un grain de blé : ce grain est dur, bientôt après il se dissout et se pourrit pour produire d'autres grains bien plus beaux encore. Voyons la vigne en hiver : elle n'a ni feuilles, ni vrille, ni raisins, ce n'est que du bois tout sec, on dirait un squelette ; mais vienne le printemps, et la voilà qui reprend toute sa beauté. C'est ainsi qu'en voyant la mort et la vie se succéder dans le corps des végétaux et dans les semences, nous pourrons faire de sages méditations sur la résurrection de la chair. La fourmi nous enseignera l'amour du travail, l'abeille, l'amour du beau et les avantages de l'association, comme dit le proverbe : « Paresseux, « va vers la fourmi, cherche à imiter ses voies, « et deviens plus sage qu'elle. Car sans avoir « de laboureur à ses côtés, sans y être obligée « par personne, sans obéir à un maître, elle « prépare sa nourriture pendant l'été, et durant la moisson se fait une réserve abon« dante. Ou bien va trouver l'abeille, et ap« prends d'elle ce que c'est que de travailler ; « le fruit de ses travaux est recherché pour la « santé et par les rois et par les simples parti« culiers. Son corps est faible, mais comme « elle honore la sagesse, elle surpasse les autres « êtres. » (Prov. VI, 6-8.)

3. Et l'abeille même s'entretiendra avec vous, elle vous dira de ne pas admirer à première vue la beauté du corps, quand la vertu ne s'y joint pas, et de ne point mépriser la laideur, quand l'âme est belle. C'est aussi la même recommandation que nous fait l'auteur des Proverbes, lorsqu'il dit : « L'abeille est petite entre « tout ce qui vole, et son fruit l'emporte sur les « fruits les plus doux. » (Eccli. II, 3.) Observez les oiseaux, et ce spectacle vous offrira aussi d'utiles enseignements. Ce qui faisait dire au Christ : « Considérez les oiseaux du ciel. Ils ne « sèment point, ils ne moissonnent point, et « votre Père céleste les nourrit. » (Mat. VI, 26.) Si des êtres privés de raison ne s'inquiètent pas de leur nature, quelle excuse aurez-vous à présenter, vous qui ne montrez pas, pour les choses de ce monde, autant de dédain que les oiseaux ? Si vous voulez vous habituer à mépriser la parure, les fleurs des champs vous enseigneront le goût de la simplicité. C'est ce que le Christ nous montre par ces paroles : « Considérez les lis des champs ; ils ne travail« lent point, ils ne filent point ; et cependant je « vous le dis en vérité, Salomon même dans « toute sa gloire n'a jamais été vêtu comme « l'un d'eux. » (Matth. VI, 28, 29.) Lors donc

que vous vous préoccuperez de la beauté de vos vêtements, songez que, malgré tous vos efforts, vous trouverez parmi l'herbe des champs, des fleurs qui feront pâlir votre luxe, et avec lesquelles vous ne pourrez rivaliser. Laissez donc de côté cette absurde passion. Nous pourrions trouver bien d'autres sujets de méditation en considérant soit les animaux, soit les fleurs, soit les semences. « Il faut « rendre hommage à la magnificence de l'œuvre « de Dieu (2). »

C'est-à-dire, à la magnificence de chacune de ses œuvres, car il ne s'agit point ici d'une œuvre seulement. Un autre interprète a dit : « Il faut louer et célébrer ses œuvres, » et le premier : « Il faut rendre hommage, » c'est-à-dire, il faut rendre grâces à Dieu et le glorifier. Chacune des choses que nous voyons suffit à éveiller en nous le désir de lui rendre grâces, de lui chanter des hymnes, de le bénir et de le glorifier. Il n'est pas permis de dire : Pourquoi ceci ? à quoi bon cela? Les ténèbres et le jour, la disette et l'abondance, le désert et les pays inhabitables, les terres grasses et profondes, la vie et la mort, en un mot tout ce que nous voyons suffit pour exciter, chez ceux qui savent s'en rendre bien compte, le désir de rendre grâces au Seigneur. C'est ce que Dieu lui-même nous démontre lorsque, parlant par la bouche d'un de ses prophètes, il fait voir que ses vengeances sont autant de bienfaits : « Je « les ai détruits, comme Dieu a détruit Sodome « et Gomorrhe; je les ai frappés de fièvres brû- « lantes et de maladies de foie. » (Amos, IV, 11.) Dans une autre circonstance, il s'exprime ainsi par la bouche d'un autre prophète : « Je les ai « ramenés de la terre d'Egypte, et je les ai ra- « chetés de la maison de la servitude (Mich. « VI, 4) ; » et montre le bienfait caché sous le châtiment. Il en est de même de ce que nous voyons : c'est autant de bienfaits pour nous, autant de sages et instructifs enseignements destinés à combattre le vice. Les hommes agissent tantôt pour faire du bien aux autres, tantôt dans un esprit de haine et d'aversion : tandis que Dieu fait tout dans un esprit de bienveillance, ainsi ce fut pour son bien qu'il plaça le premier homme dans le paradis terrestre, pour son bien aussi qu'il l'en chassa : ce fut pour le bien des hommes qu'il fit le déluge, et pour leur bien qu'il lança sur Sodome le feu qui la consuma. Considérez chacune de ses actions, et vous verrez qu'il a tout fait en vue du bien. C'est pour notre bien qu'il nous a menacés de la géhenne : si les pères, lorsqu'ils frappent leurs enfants, sont tout aussi bien leurs pères que lorsqu'ils les caressent, et tout aussi bons pères dans un cas que dans l'autre, pourquoi n'en serait-il pas de même de Dieu? Ce qui faisait dire à saint Paul : « Quel est le fils que son père ne châtie pas ? » (Héb. XII, 7.) Et à Salomon : « Le Seigneur « châtie celui qu'il aime, il corrige avec le fouet « tous ceux de ses enfants qu'il veut ins- « truire. Sa justice subsiste dans les siècles des « siècles. » (Prov. III, 12.)

4. Il me semble que dans ce passage Salomon s'adresse à ceux qui sont scandalisés à la vue des malheurs qui frappent ceux qu'on ne croirait pas devoir en être frappés, c'est à peu près comme s'il parlait en ces termes : ne vous troublez pas en voyant des hommes faussement accusés, à qui l'on nuit et que l'on maltraite sans qu'ils l'aient mérité : car il leur reste un tribunal incorruptible, il leur reste un juge intègre qui donne à chacun selon son mérite. Si maintenant vous voulez demander compte à ce juge de ses décisions, prenez garde d'attirer sur vous une sentence de condamnation. Car si, à chacun de nos péchés, Dieu devait répondre par un châtiment, si, à chacune de nos fautes il devait infliger la condamnation qu'elle mérite, il y a longtemps que le genre humain aurait disparu de dessus la terre. Et pourquoi parlé-je de tel ou tel? Pour vous prouver ce que j'avance, je vais amener devant vous cet homme supérieur à tous les hommes, ce Paul dont la voix a été entendue de toute la terre, qui fut ravi au troisième ciel, qui fut transporté dans le paradis, que Dieu a initié à ses mystères redoutables, ce vase d'élection, ce paranymphe du Christ, cet homme qui a mené la vie d'un ange, qui est arrivé à un tel degré de perfection. Si Dieu n'avait pas voulu patienter avec lui, s'il n'avait pas voulu le supporter à l'époque de ses erreurs, de ses blasphèmes et de ses persécutions, et s'il l'eût arrêté dans sa course en le frappant de la condamnation qu'il méritait, ne l'eût-il pas privé dès l'abord de tout moyen de se repentir? Et saint Paul le savait bien, lui qui disait : « Je rends grâces à notre Sei- « gneur Jésus-Christ, qui m'a fortifié, de ce « qu'il m'a jugé fidèle en m'établissant dans son « ministère; moi qui étais auparavant un blas- « phémateur, un persécuteur et un ennemi ou-

« trageux. Mais j'ai reçu miséricorde, afin que « je fusse le premier en qui Jésus-Christ fît « éclater son extrême patience et que j'en de- « vinsse comme un modèle et un exemple à « ceux qui croiront en lui pour acquérir la « vie éternelle. » (I Tim. XII, 13-16.)

Et la femme prostituée, s'il l'eût châtiée, quand aurait-elle changé? Et s'il avait puni le publicain Matthieu, à l'époque où il était encore publicain et où il ne s'était pas encore converti, ne lui aurait-il pas enlevé tout moyen de se repentir? On peut en dire autant du bon larron, autant des mages, autant de chacun de ces célèbres pécheurs. Dieu retient sa colère, il retarde la vengeance que demande sa justice pour appeler les hommes à la pénitence; que s'ils demeurent incorrigibles, ils subiront infailliblement la peine due à leurs péchés. Aussi le Prophète, pour consoler ceux qui sont victimes de l'injustice, et pour imposer plus de réserve à ceux qui la font, a-t-il ajouté : « Sa « justice subsiste dans les siècles des siècles. » Ce qu'il veut nous faire entendre par ces paroles, le voici : O vous qui souffrez l'injustice, ne désespérez pas, si la mort vous frappe, d'obtenir la justice qui vous est due, car, après votre départ de ce monde, vous recevrez pleinement la récompense de vos peines : et vous, qui ravissez les biens des autres, qui vous les appropriez, qui semez partout le désordre, si vous venez à finir vos jours en paix, n'en soyez pas plus rassuré : car, après votre départ de ce monde, vous rendrez compte de tout ce que vous avez fait, et vous subirez la peine due à votre perversité. Car Dieu subsiste toujours ainsi que sa justice dont rien, pas même la mort, n'interrompt le cours, pas plus quand il s'agit de récompenser les peines endurées par l'homme vertueux, que quand il faut infliger au vice le châtiment qui lui est dû. « Il a per- « pétué la mémoire de ses merveilles (4). »

Quel est le sens de ces paroles, « il a perpé- « tué la mémoire de ses merveilles? » C'est-à-dire il n'a pas cessé d'en faire, et il en fait toujours. Car ces mots « il a perpétué la mémoire,» signifient qu'il n'a pas cessé, qu'il ne s'est pas désisté pendant toutes les générations de produire des merveilles, et de réveiller l'attention des esprits épais par la vue des prodiges qu'il opérait. L'homme sage et d'un esprit élevé n'aura pas besoin de miracles : « Bienheureux,» en effet, « ceux qui n'ont pas vu et qui ont « cru ! » (Jean, XX, 29.) Comme Dieu se préoccupe non-seulement de ces hommes, mais encore de ceux dont l'intelligence est moins ouverte, il ne cesse pas de faire des miracles presque à chaque génération. La création telle que nous la voyons est déjà une merveille, cependant pour faire une plus vive impression sur l'esprit engourdi de la multitude il a produit beaucoup de miracles soit en public, soit en particulier, comme par exemple le déluge, la confusion des langues, la destruction de Sodome, ce qu'il a fait pour Abraham, pour Isaac, pour Jacob, pour les Juifs pendant leur séjour en Egypte, et pendant leur sortie de ce pays, pendant qu'ils étaient au désert, ce qu'il a fait pour eux en Palestine, à Babylone, au retour de la captivité, au temps des Macchabées, après que le Christ eut passé sur cette terre, et pendant qu'il y était, puis ce qu'il a fait jusqu'à nos jours, la ruine de Jérusalem, l'établissement de l'Eglise, le Verbe parcourant le monde, transporté sur les flots, propagé par la guerre, le peuple innombrable des martyrs, et tant d'autres miracles. On pourrait citer bien des miracles particuliers arrivés soit dans les maisons, soit dans les villes. Mais tenons-nous-en aux miracles d'un caractère universel, à ceux qui sont évidents et qui sont connus de tous, et qui se produisent à chaque génération. Combien n'en a-t-on pas vu éclater au temps de Julien, ce prince des impies, alors que l'Eglise était en butte à ses attaques? Combien, du temps de Maximin? Combien, sous les rois qui l'avaient précédé? Si vous voulez vous reporter aux miracles arrivés en la génération présente, voyez ces croix gravées tout à coup sur les vêtements, le temple d'Apollon frappé de la foudre, le saint martyr Babylas transporté de Daphne dans un autre endroit, cette victoire éclatante sur le démon, la mort extraordinaire du gardien des trésors du roi, la mort violente du roi lui-même, de ce Julien, le prince des impies, la ruine et la fin de son oncle, les fontaines de vers, mille autres prodiges, la famine, la sécheresse, le manque d'eau qui en fut la suite et qui fit tant de ravages dans les cités, et mille autres prodiges arrivés par toute la terre.

5. Vous savez aussi ce qui se passa dans la Palestine à cette époque. Quand les Juifs voulurent relever ce temple que Dieu avait condamné à la destruction, le feu jaillissant des fondations, chassa tous les travailleurs, et le travail resté inachevé en est une preuve. « Le

« Seigneur est plein de bonté et de miséri-« corde. Il a donné la nourriture à ceux qui « le craignent (5). » Le Prophète, après avoir proclamé les bienfaits de Dieu, bienfaits manifestés par ses miracles et par ses œuvres, après avoir dit le soin qu'il avait pris de nous, donne encore plus de poids à ses paroles en montrant que si Dieu a fait tant et de si grandes choses pour le salut des hommes, s'il a employé et s'il emploie tous les moyens pour former leur cœur et leur esprit et les préparer à le connaître et à pratiquer la vraie sagesse, s'il protége et soutient leur existence, il le fait non pas parce qu'il le doit, mais (ce qui doit porter au comble notre reconnaissance) par pitié pour nous et par bienveillance, non pas parce qu'il a besoin de le faire, mais par pure bonté. « Il a donné la nourriture à ceux qui « le craignent. » Pourquoi parler ici de ceux qui le craignent? Ce ne sont pas ceux-là seuls qu'il nourrit. Car il dit dans l'Evangile « qu'il « fait lever le soleil pour les bons et pour les « méchants, qu'il fait pleuvoir pour ceux qui « sont justes et pour ceux qui ne le sont « pas. » (Matth. v, 45.) Comment donc le Prophète a-t-il pu dire « à ceux qui le craignent? » Il me semble qu'ici il parle non pas de la nourriture du corps, mais de celle de l'âme. Aussi ne parle-t-il que de ceux qui craignent le Seigneur, car c'est à ceux-là qu'elle est destinée. L'âme veut sa nourriture comme le corps. Et pour preuve, écoutez ces paroles : « L'homme « ne vivra pas seulement de pain, il vivra « aussi de toute parole sortie de la bouche de « Dieu. » (Matth. IV, 4.) C'est donc de cette nourriture que parle le Prophète, de celle que Dieu a donnée de préférence à ceux qui le craignent, il parle des enseignements du Verbe divin et de ses préceptes où se résume toute sagesse. « Il se souviendra toujours de son al-« liance. » Afin de rabattre le sot orgueil des Juifs, et de leur enlever tout sujet de vanité, surtout afin de montrer que tous les biens dont ils ont joui ils les ont dus, non à leurs propres mérites, mais à l'affection que Dieu avait pour leurs pères et à l'alliance qu'il avait contractée avec eux, il dit : « Il se souviendra « toujours de son alliance. » Et c'était là suivant les recommandations de Moïse, ce que les Juifs devaient se répéter entre eux et ce qu'ils devaient méditer à l'époque où ils pénétraient dans la terre de promission. Car il disait : « Si tu viens à bâtir de belles villes, si tu « viens à t'entourer de trésors, ne va pas dire : « cela m'est arrivé à cause de ma justice, « mais : cela m'est arrivé à cause de l'alliance « contractée avec mes pères. » (Deut. IX, 4, 5.) Rien de pire qu'une folle présomption ; aussi Dieu la frappe-t-il sans relâche, toujours, et de toute manière. « Il manifestera à son peu-« ple la force de son bras (6), pour lui donner « l'héritage des nations (7). »

De l'ensemble le Prophète descend aux détails : des événements qui intéressent l'univers, il descend à ceux qui ne concernent que les Juifs. Et cependant, à y regarder de près, on peut placer ceux-là au rang de ceux qui intéressent tout l'univers. Car les événements survenus chez eux étaient un enseignement pour les autres : leurs guerres, leurs trophées et leurs victoires suffisaient à tenir lieu de prédication pour ceux qui en auraient fait l'objet de leurs méditations. La succession de ces événements est en dehors et au-dessus de la logique humaine. Quelle explication logique donner de la chute des murs de Jéricho, quand sonnèrent les trompettes des Juifs ! des succès et du triomphe de cette femme qui commandait des armées ! de la victoire de ce petit garçon qui mit fin avec sa fronde aux attaques des ennemis ! et combien d'autres événements aussi extraordinaires ! C'est ainsi, c'est par une telle série de prodiges que les Juifs vainquirent leurs adversaires et les chassèrent de la Palestine. Lors donc que le Prophète dit : « Il ma-« nifestera à son peuple la force de son bras, « pour lui donner l'héritage des nations, » il n'a en vue qu'une chose, c'est de montrer la puissance du Seigneur qui, non content de repousser les nations ennemies des Juifs, employait pour en arriver là des moyens tels que ce peuple ne pouvait manquer de connaître (et pour cela les événements antérieurs suffisaient déjà), que c'était le bras divin qui frappait les ennemis, et que c'était parce que Dieu se faisait leur général, que les Juifs triomphaient de leurs adversaires. Il les instruisait par des paroles et surtout par des faits, par leurs chaussures et leurs vêtements qu'il conservait, par la nourriture qu'il leur envoyait, par la nuée qui les éclairait la nuit et les guidait le jour, par les guerres, par la paix, par leurs victoires, par le labourage, par les pluies, en un mot, toute chose prenait une voix pour proclamer l'action du Maître suprême, et pour aiguillonner leur intelligence émoussée, et en

aucun temps Dieu ne cessa de leur donner des preuves de sa puissante protection. — « Les « œuvres de ses mains sont la vérité et la jus- « tice. »

Après avoir parlé de la puissance de Dieu, le Prophète nous entretient aussi de l'équité de ses jugements, car les actions du Seigneur témoignaient non-seulement de sa puissance, mais encore de sa justice. Il ne se contenta pas de chasser les nations des territoires où il voulait établir les Juifs, il se montra juste même en cela. Aussi Moïse dit-il autre part : « Les « péchés des Amorrhéens n'ont pas encore « comblé la mesure. » (Gen. XV, 16.) On peut dire cela non-seulement des Juifs et des événements qui les concernent, mais aussi de tous les autres événements en général. En toutes choses, Dieu procède suivant la vérité et avec discernement, c'est-à-dire avec justice. Bien souvent l'Ecriture célèbre son esprit de vérité et de bonté. Par là, elle veut dire que sa conduite à notre égard est un mélange de bonté et de justice. Car s'il n'eût fait que ce qui était juste, toutes choses auraient péri.

6. Aussi le même Prophète dit-il ailleurs : « N'entrez pas en jugement avec votre servi- « teur, car nul homme vivant ne sera justifié « en votre présence (Ps. CXLII, 2), » et ailleurs encore : « Si vous tenez compte de toutes nos « iniquités, Seigneur, Seigneur, qui subsis- « tera devant vous? » (Ps. CXXIX, 3.) Justice et bonté, tels sont les deux principes, qui guident le Seigneur dans tout ce qu'il fait. S'il s'en fût tenu à la stricte justice, tout eût péri : s'il n'eût employé que la bonté, les hommes se seraient, pour la plupart, encore plus relâchés. Et c'est afin de varier nos moyens de salut, et de nous mener au bien qu'il s'inspire à la fois de sa justice et de sa bonté. « Tous « ses commandements sont fidèles (8). » Ici le Prophète, comme il l'a déjà fait souvent, part de la sagesse et du soin qui éclatent dans les merveilles si diverses de la création, pour nous entretenir des lois que Dieu a établies et pour traiter encore de sa providence sous cet aspect particulier. Car ce n'est pas seulement par la manière dont il a disposé cette création si belle et si grande qu'il a fait le bonheur du genre humain, mais aussi par les lois qu'il lui a données. Dans le psaume XVIII, le Prophète, parlant du Seigneur à ces deux points de vue, commence par dire : « Les cieux ra- « content la gloire de Dieu; » arrivé au milieu du psaume, et après avoir décrit les splendeurs de la création, il ajoute : « La loi du Seigneur « est irréprochable, elle convertit les âmes : « les commandements du Seigneur portent au « loin la lumière, ils éclairent les yeux. » (Ps. XVIII, 8, 9.) De même après avoir, dans le présent psaume, dit les prodiges, les merveilles et les œuvres de Dieu, il en vient à parler de ses commandements, et s'exprime ainsi : « Tous « ses commandements sont fidèles, ils sont « affermis à jamais, ils sont le résultat de la « vérité et de la droiture. » Ce n'est pas sans intention qu'il se sert du mot « tous, » s'il emploie cette expression, c'est qu'il veut peindre les commandements du Seigneur dans toute leur variété. Car, parmi ces commandements, on peut distinguer ceux auxquels obéissent la création, le soleil et la lune, la nuit et le jour, et les étoiles, et la terre et la nature, ceux qu'il a imposés dès l'origine à la nature, lorsqu'il forma le genre humain, et c'est de ceux-là que saint Paul dit : « Lorsque les Gentils « qui n'ont pas la loi, font naturellement les « choses que la loi commande, n'ayant point « la loi, ils se tiennent à eux-mêmes lieu de « loi (Rom. II, 14), » et qu'il dit ailleurs : « Car « je me plais dans la loi de Dieu selon « l'homme intérieur. » (Rom. VII, 22.)

Il y a de ces commandements qui sont écrits. Et tous ces commandements subsistent. S'ils ont changé, ce n a pas été en mal, mais en mieux. Ce commandement : « Tu ne tueras « point » n'a pas été supprimé, mais étendu; et cet autre : « Tu ne commettras pas l'adul- « tère » n'a pas été effacé, mais affirmé avec plus d'énergie. C'est ce qui a fait dire au Sauveur : « Je ne suis point venu pour détruire « la loi ou les prophètes, mais pour les com- « pléter. » (Matth. V, 17.) Car celui qui s'abstient de se mettre en colère, s'abstiendra encore plus du meurtre, et celui dont les regards ne sont pas impurs est encore plus éloigné de commettre l'adultère. Le caractère essentiel de la loi de Dieu c'est l'éternelle durée, qu'il s'agisse de la création, de la nature, de la sagesse ou du Nouveau Testament. Aussi le Christ a-t-il dit : « Le ciel et la terre passeront, mes « paroles ne passeront point (Matth. V, 17), » montrant par là qu'elles sont inébranlables. Car tout ce que le Seigneur veut faire subsister subsiste sans interruption et sans que rien en interrompe la durée. « Ils sont le résultat de « la vérité et de la droiture. » Qu'entend le

Prophète par ces mots : « le résultat de la vé« rité et de la droiture ? » Dans ces commandements, dit-il, il n'y a ni ambages, ni faux-fuyants, ni obscurité, il n'y a rien qui témoigne de la partialité ou de la haine, tous ils n'ont qu'un but, notre utilité et notre avantage. Ce n'est pas comme les lois des hommes qui durent si peu, qui sont si peu claires et qui se ressentent tant de leur origine. Car parmi ces lois, combien sont l'œuvre des passions humaines ! C'est pour se venger de ses ennemis ou pour complaire à ses amis que le législateur les a composées. Il n'en est pas ainsi des lois de Dieu, elles sont plus claires que le soleil, elles n'ont en vue que l'intérêt de ceux à qui elles s'adressent, elles les conduisent à la vertu, à la vérité et non à ces mensonges, je veux parler de la richesse et de la grandeur qui ne sont que mensonges, tandis que les œuvres de Dieu ne sont que vérité ; elles apprennent non à s'enrichir, non à se procurer les biens d'ici-bas, mais à jouir des biens que nous réserve l'autre vie. Elles ne nous parlent, ces lois, que de la réalité, que de la vérité, de la vérité pure. « Tous ses commandements « sont fidèles. » Comment « fidèles ? » Ils sont stables, durables. Si on les transgresse, le châtiment suit la désobéissance et on ne peut y échapper, et si les hommes négligent de les faire observer, Dieu est là prêt à les venger. N'allez donc pas dire que les paroles de Dieu ne sont que des menaces exagérées à dessein. Jamais un législateur ne se contente de menaces, il veut aussi corriger. Si vous ne croyez pas fermement à ce que l'avenir nous destine, songez aux événements passés et qu'ils vous servent de leçon. Le déluge de Noé, l'incendie de Sodome, Pharaon et son armée engloutis sous les eaux, les Juifs exterminés, leurs captivités, leurs guerres, étaient-ce là de simples menaces ou des menaces suivies d'effet ? Si ces événements, qui ne sont qu'une image affaiblie de ceux que recèle la vie future se sont accomplis de la sorte, que sera-ce plus tard ? La réalité sera d'autant plus terrible que les hommes auront montré plus de perversité en se livrant au péché après avoir été l'objet de tant de soins et d'une protection si efficace. « Le Seigneur a envoyé la rédemption à son « peuple (9). »

Selon l'histoire, le Prophète parle de la délivrance des Juifs, selon le sens anagogique de la délivrance de l'univers, sens confirmé par ce qui suit : « Il a conclu avec lui une alliance « éternelle. » Il s'agit ici du Nouveau Testament. Il fait mention de ses commandements et de sa loi, mais comme elle a été violée et qu'un tel acte doit exciter la colère du Seigneur, il dit « qu'il a envoyé la rédemption à « son peuple, » ainsi que le Seigneur l'a dit lui-même : « Je ne suis pas venu pour juger « le monde, mais pour le sauver. » (Jean, XII, 47.) Puisque la loi transgressée frappe le coupable d'un châtiment, « c'est la loi, » dit-il, « qui provoque le châtiment, car là où il n'y « a pas de loi, on ne transgresse pas la loi. » (Rom. IV, 15.) Et ailleurs : « Tous ont péché, « et sont devenus indignes de la gloire de « Dieu, mais il les justifie par un effet de sa « grâce. » (Ibid. III, 23, 24.) Voilà pourquoi le Prophète s'exprime en ces termes : « Il a en« voyé la rédemption à son peuple. »

7. Cependant il ne se contente pas de nous envoyer la rédemption, mais après la rédemption, la loi reprend son cours, afin que par notre conduite nous nous montrions dignes de la grâce dont nous avons été l'objet. « Son « nom est saint et terrible (10). » Le Prophète, à la vue des preuves éclatantes que Dieu a données de sa protection et de sa providence soit dans l'Ancien, soit dans le Nouveau Testament, soit par ses œuvres, soit par ses commandements, soit par ses prodiges, soit par ses miracles, est saisi d'enthousiasme : il admire la grandeur de Dieu , il le glorifie et chante un hymne en l'honneur de Celui qui a fait toutes ces choses. « Son nom est saint et « terrible, » c'est-à-dire son nom commande l'étonnement et l'admiration. Si cela est vrai de son nom, combien plus de Dieu lui-même? Comment son nom est-il saint et terrible ? Les démons le redoutent , les maladies en ont peur, c'est à lui, c'est à ce même nom que les Apôtres ont dû leurs succès sur cette terre. C'est à ce nom que David eut recours comme à une arme au moment de combattre, et il terrassa l'étranger qui menaçait sa patrie; ce nom a fait réussir mille et mille entreprises, c'est sous les auspices de ce nom que nous sommes initiés aux mystères sacrés. Le Prophète, après avoir repassé en lui-même tous les prodiges accomplis par ce nom, tous les bienfaits que nous lui devons, ses triomphes sur ceux qui le reniaient, sa protection efficace assurée à ceux qui le respectaient, après avoir médité ces événements supérieurs aux lois de la nature,

supérieurs même aux méditations de l'intelligence humaine, le Prophète dit : «Son nom est « saint et terrible. » Or s'il est saint,il exige de ceux qui veulent le célébrer dans leurs hymnes, une bouche sainte, une bouche sainte et pure.

« La crainte du Seigneur est le commence« ment de la sagesse. La véritable intelligence « est en ceux qui l'éprouvent (10). » Que signifie ce mot « commencement ? » C'est-à-dire que la crainte du Seigneur est la source, est la racine, est la base de la sagesse. Après avoir parlé avec tant de pompe et de solennité du Maître de la terre et montré combien il était frappé de crainte et de respect, le Prophète en vient naturellement à prononcer les paroles que je viens de citer, pour nous prouver que celui qui craint le Seigneur est rempli de toute sagesse et possède la véritable intelligence. Ensuite, afin qu'on ne croie pas qu'il suffit pour être sage de connaître Dieu, il ajoute : « La véritable intelligence est en « ceux qui l'éprouvent. » La foi ne suffit point, si notre conduite n'est d'accord avec elle. Comment se fait-il que la crainte du Seigneur soit le commencement de la sagesse ? C'est qu'elle chasse de notre cœur tous les vices pour mettre à la place toutes les vertus. Par sagesse, le Prophète n'entend pas la sagesse des paroles, mais celle des actions, car ceux-là même qui n'appartiennent pas à l'Eglise ont défini la sagesse, la distinction des choses divines et des choses humaines. Cette distinction, la crainte de Dieu nous apprend à la faire, en éloignant le vice de notre âme, en y faisant germer la vertu à la place, en nous préparant à faire fi des biens présents, en tournant nos regards vers le ciel. Quoi de plus sage qu'une âme ainsi préparée !

Dans ce passage, ce que veut le Prophète, ce n'est pas seulement un auditeur, mais un homme qui pratique. « La véritable intelli« gence est en ceux qui l'éprouvent, » c'est-à-dire ceux qui pratiquent la sagesse et qui le montrent par leurs actions, ceux-là ont la véritable intelligence. « La bonne et véritable « intelligence, » dit-il, car il y a la fausse et mauvaise intelligence, comme lorsqu'il dit : « Ils sont sages pour faire le mal, mais ne sa« vent pas faire le bien. » (Jérém. IV, 22.) Ce qu'il veut, c'est que l'intelligence soit mise au service de la vertu.

« Sa louange subsiste dans les siècles des « siècles. » En quoi consiste cette louange, dites-moi ? Elle consiste dans nos actions de grâces, dans sa glorification, glorification éternelle qui procède de ses œuvres et qui même les précède, et qui est un de ses attributs essentiels. Car Dieu est éternel, et par lui-même infiniment louable, il est louable quand on considère sa grandeur et toutes ses autres qualités, il est louable aussi à cause de ses œuvres, quand on sait distinguer sa sagesse dans le spectacle de la création. Si le Prophète parle ainsi, c'est pour nous exhorter à rendre à Dieu des actions de grâces, et pour nous montrer qu'ils sont indignes de tout pardon, même de ce pardon banal que l'on prodigue à toutes sortes de fautes, ceux qui murmurent contre ce qu'il fait. En effet, puisqu'il est si évident, si clair, si manifeste qu'il a droit à nos louanges, à nos actions de grâces et à nos hommages, puisque sa gloire est assise sur des fondements tellement solides, tellement inébranlables, qu'elle défie les atteintes de la mort et qu'elle ne connaît ni limites, ni fin, ne pouvons-nous pas dire de ceux qui osent blasphémer contre elle, qu'ils nient ce qui est plus évident que le soleil, et qu'ils se rendent volontairement aveugles. Car la gloire de Dieu n'est pas une gloire passagère qui puisse excuser leur ignorance, elle n'est ni douteuse, ni obscure : non, non, elle est manifeste, elle est durable, elle est immortelle et reste toujours immortelle, et n'aura jamais de fin.

Traduit par M. A. BOUCHERIE.

EXPLICATION DU PSAUME CXI.

1. « HEUREUX L'HOMME QUI CRAINT LE SEIGNEUR. »

—

ANALYSE.

1. De l'amour pour les commandements de Dieu.
2. Bonheur du juste, même ici-bas.
3. La justice de Dieu, preuve de l'autre vie.
4. En quel sens il est écrit que le Juste ne sera pas ébranlé.
5. Fondement de la constance du Juste. Que l'aumône est un placement.
6. Condition terrestre du méchant opposée à celle de l'homme juste et charitable.

1. Le début de ce psaume me paraît se rattacher étroitement à la fin du précédent, de sorte que ces deux psaumes forment pour ainsi dire un seul corps et une suite non interrompue. Le Psalmiste dit dans le précédent : « La crainte du Seigneur est le commencement « de la sagesse. » Il dit ici : « Bienheureux « l'homme qui craint le Seigneur ; » les mots sont différents, mais le sens reste le même : c'est toujours un avertissement de craindre le Seigneur. Là, il donne à celui qui le craint le nom de sage : ici il l'appelle heureux : tel est le vrai bonheur, tandis que tout le reste n'est que vanité, ombres, futilités : tant les richesses que la puissance, tant la beauté que l'argent. On dirait des feuilles qui tombent, des ombres qui passent, des songes qui s'envolent. C'est dans la crainte de Dieu que consiste la vraie félicité. Puis attendu que les démons aussi craignent Dieu et le redoutent, le Psalmiste nous avertit de ne pas croire que cela suffise pour le salut, en faisant ici ce qu'il a fait plus haut. Après ces mots : « La crainte du Sei- « gneur est le commencement de la sagesse, » venaient les suivants : « Tous ceux qui agissent « conformément à cette crainte sont remplis « d'une intelligence salutaire ; » c'est-à-dire la pratique après la croyance : de même ici, après avoir parlé de la crainte, il montre qu'il ne s'agit pas seulement de la crainte qui vient de la connaissance, laquelle existe même chez les démons, en ajoutant ces paroles : « Et qui a « une grande affection pour ses commande- « ments. » Par là il exige une conduite parfaite et une âme éprise de la sagesse. Il ne dit pas : Qui accomplira ses commandements, mais : qui a de l'affection pour ses commandements ; c'est-à-dire qu'il réclame quelque chose de plus. Quoi donc ? C'est de les accomplir avec empressement, avec zèle, d'être passionnés pour eux, de les exécuter ponctuellement : de les aimer, non pas en vue de la récompense promise à ceux qui s'y conforment, mais en vue de Celui qui les a promulgués ; de prati-

quer la vertu avec délices, et non par crainte de l'enfer ni des châtiments qui menacent le vice, non dans l'espérance du royaume promis, mais pour l'amour du législateur. Il en est de même ailleurs encore. Le Psalmiste dit, pour exprimer la joie que lui causent les préceptes divins: « Que vos paroles sont douces à mon « gosier ! elles sont au-dessus du miel pour ma « bouche. » (Ps. CXVIII, 103.) Paul demande la même chose sous cette forme énigmatique: « Comme vous avez fait servir vos membres à « l'impureté et à l'iniquité pour l'iniquité, « ainsi maintenant faites servir vos membres « à la justice pour votre sanctification. » (Rom. VI, 19.)

C'est-à-dire mettez à rechercher la vertu tout l'empressement, toute l'ardeur que vous avez déployée dans la poursuite du vice, laquelle ne vous promettait pourtant, au lieu de couronnes, que des châtiments et des supplices. Néanmoins il prétend encore garder dans sa demande une juste mesure. Car il a soin de dire préalablement: « Je parle humainement « à cause de la faiblesse de votre chair, » faisant voir par là qu'il ne faut pas manifester moins de passion pour la vertu qu'on n'en manifeste généralement pour le vice; c'est comme s'il disait: quelle pourrait être l'excuse de ceux qui ne montreraient pas une vertu égale à leur iniquité passée, qui n'auraient pas même pour la vertu l'empressement qu'ils ont eu pour le vice ? Voilà pourquoi notre prophète a dit: « Qui a une grande affection pour ses com- « mandements. » En effet l'homme qui craint Dieu comme il faut, accueille ses ordres avec beaucoup d'empressement. L'amour qu'il a pour le maître lui fait aimer la loi, quelque rigoureuse qu'elle puisse paraître. Et que personne ne me fasse un crime d'employer ici cet exemple de l'amour. Paul lui-même s'en est servi en disant: « Comme vous avez fait servir « vos membres à l'impureté, ainsi faites-les « servir à la justice. » L'homme épris d'une courtisane, même insulté, injurié, battu, déshonoré, même chassé de sa patrie, exclu de l'héritage paternel et du cœur de son père, même en butte à des épreuves encore plus redoutables, endure tout avec délices par un effet de son amour déréglé.

Eh bien ! si l'on trouve du plaisir dans de telles humiliations, comment ne recevrait-on pas avec délices les ordres de Dieu, ces ordres salutaires et glorieux, qui nous inspirent la sagesse et améliorent notre âme? Comment y trouverait-on quelque chose de rigoureux? Ce qui fait cette apparente rigueur, ce n'est point la nature même des préceptes, mais bien la tiédeur du vulgaire. Qu'on les reçoive au contraire avec ferveur, on les trouvera commodes et légers. Aussi le Christ disait-il: « Mon joug « est aimable, et mon fardeau est léger. » (Matth. XI, 30.) Et vous allez vous convaincre qu'en effet il en est comme je dis, que c'est la tiédeur du vulgaire qui lui rend pénibles des choses aisées, tandis que la ferveur facilite les plus pénibles. Quand les Juifs avaient la manne pour nourriture, ils se plaignaient, ils souhaitaient la mort: Paul au contraire, en proie à la faim, se réjouissait et tressaillait d'allégresse. Les Juifs disaient: « Notre vie est lan- « guissante à cause de la manne. » (Num. XI, 6.) « Nous avez-vous fait sortir pour nous tuer « parce qu'il n'y avait pas de sépulcres en « Egypte ? » (Exod. XIV, 11.) Mais voici comment parlait Paul: « Je me réjouis dans mes « souffrances, et accomplis dans ma chair ce « qui manque aux souffrances du Christ. » Dans quelles souffrances ? La faim, la soif, la nudité et toutes les misères. « Qui a une « grande affection pour ses commande- « ments. » Comment cela peut-il se faire? Par une crainte parfaite et un parfait amour de Dieu; par une considération attentive de ce qu'est la vertu: avant d'être couronnée, elle trouve en elle-même sa récompense. Quand vous fuyez l'adultère, l'homicide, songez quel bonheur ce sera pour vous de n'être point condamné par votre conscience, de n'avoir point à rougir devant les autres, de pouvoir jeter sur tout le monde des regards assurés. Il n'en est pas ainsi de l'adultère: tout le fait frémir et trembler, il redoute jusqu'aux ombres.

2. L'avare, l'envieux, subiront un châtiment pareil. Ce sera tout le contraire pour celui qui sera demeuré exempt de ces vices. « Sa postérité « sera puissante sur la terre (2). » Par ce mot de postérité l'Ecriture désigne souvent non la succession par voie de génération, mais une transmission de vertu. — Aussi Paul expliquant la parole « je te donnerai cette terre à « toi et à ta postérité, » disait-il « tous ceux « qui sont issus d'Israël ne sont pas Israël, et « ceux qui appartiennent à la race d'Abraham « ne sont pas tous ses enfants: mais c'est en « Isaac que sera ta postérité. » (Rom. IX, 6-7.) Ailleurs il dit: « Dans ta race seront bénies

« toutes les nations. » (Gal. III, 8.) Qu'il ne s'agit pas ici des Juifs, c'est ce que les faits montrent clairement; ces hommes chargés de malédictions, comment auraient-ils pu procurer des bénédictions à d'autres? Il est question de l'Eglise, qui joue ici le rôle de postérité comme ayant hérité de la foi. Tels sont les hommes vertueux; tels sont les enfants des hommes qui craignent Dieu. « Sa postérité sera puissante « sur la terre. »

Pourquoi ce mot « sur la terre. » Pour montrer qu'il en sera ainsi même avant qu'ils partent d'ici-bas, avant qu'ils fassent l'expérience des biens d'en-haut. Car, ainsi que je l'ai dit précédemment, la vertu trouve sa récompense en elle-même, avant d'avoir obtenu sa couronne. Que l'homme dont nous parlons a une postérité puissante, que celui qui a la vertu pour rempart est plus fort que qui que ce soit, les apôtres l'enseignent, les prophètes le montrent. Et le Seigneur fait entendre la même chose en disant: « Quiconque entend « mes paroles et les accomplit, sera comparé à « un homme sage qui a bâti sa maison sur la « pierre. La pluie est descendue et les fleuves « ont débordé, et les vents ont soufflé et sont « venus fondre sur cette maison, elle n'a pas « été renversée, parce qu'elle était fondée sur « la pierre. » (Matth. VII, 24-25.) Combien de peuples ameutés, de tyrans furieux, combien d'épées, de lances, de traits, de fournaises, d'animaux dévorants, combien de précipices, de mers, combien de complots, de dénonciations, de fourberies n'eurent point à affronter les apôtres: néanmoins rien ne les ébranla, ils furent supérieurs à tout; leur essor les éleva au-dessus de la portée des flèches; ils réussirent même à attirer dans leurs rangs ceux qui conspiraient leur perte. En effet, rien n'égale le pouvoir de la vertu; ni la pierre n'en a la solidité, ni le bronze, la force: le vice, au contraire, est ce qu'il y a de plus vil et de plus faible au monde, quelle que puisse être l'opulence qui l'environne, et l'étendue de son pouvoir apparent. Que si telle est déjà leur force ici-bas, jugez quelle sera dans les cieux la puissance de ces justes. « La génération des hommes « droits sera bénie. » La voyez-vous resplendir, trouver de toutes parts des hérauts, des panégyristes, des admirateurs? Et cela, non parmi les premiers venus, mais chez les hommes intelligents. Car pour ceux qui rampent à terre, ils ne sauraient comprendre ses mérites. Ceux qui la loueront, l'admireront, la célébreront principalement, ce seront ceux qui auront conservé un esprit sain. — Réfléchissez à ce que doit être un bien dont la possession vous rend l'égal des anges, des apôtres, des grands hommes que l'on admire : en effet, si tels doivent être ceux qui le célèbrent, on peut juger par là de ce qu'il est lui-même. « Gloire et richesse sont dans sa maison. » Voilà qu'il passe encore des choses sensibles à celles que l'intelligence peut seule apercevoir. Car l'Ecriture appelle richesse la richesse qui consiste dans les bonnes œuvres, lorsqu'elle dit par exemple : « Faire le bien, être riche de bonnes « actions. » (I Tim. VI, 18.) Telle est en effet la vraie richesse; l'autre n'est qu'un vain nom sans réalité.

Toutefois, si c'est la richesse matérielle qu'on veut voir ici, nous ne serons pas pour cela réduits au silence. Qui fut jamais plus riche, même d'argent, que les apôtres chez qui les biens affluaient comme à torrents? Tous ceux qui étaient possesseurs de terres ou de maisons les vendaient et en apportaient le prix qu'ils déposaient aux pieds des apôtres. Voyez-vous quelle opulence? les biens de tous étaient à eux, sans qu'ils eussent pour leur part aucun souci : ils en étaient les intendants plutôt que les maîtres. Ceux qui possédaient une propriété y renonçaient pour l'offrir aux apôtres : ils se chargeaient eux-mêmes de la vendre, d'en faire de l'argent, et leur laissaient pleins pouvoirs pour la distribution. De là ces mots de Paul : « Comme n'ayant rien et possédant « tout. » (II Cor. VI, 10.) Ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'au sein d'une pareille opulence, ils n'étaient point les esclaves de leurs trésors : tant de biens n'avaient pas le pouvoir de les asservir. Voilà justement la richesse par excellence, celle qui consiste à n'avoir pas besoin de richesse. « Gloire et richesse sont dans sa « maison. » Il n'est plus besoin d'explication sur ce point. Leur gloire leur venait de Dieu.— Car la gloire aussi les suivait selon la divine parole : « Cherchez le royaume de Dieu, et « toutes ces choses vous seront données par « surcroît. » (Matth. VI, 33.) Qui jamais inspira plus de respect? On les accueillait comme des anges du Seigneur, on leur apportait des trésors qu'on déposait à leurs pieds : ils étaient plus illustres que ceux dont le front est ceint du diadème. Quel roi marcha jamais au milieu d'une pompe semblable à celle qui accompa-

gnait Paul, partout admiré quand il parlait, quand il ressuscitait les morts, guérissait les malades, mettait les démons en fuite, et cela par le simple contact de ses vêtements ? Il faisait de la terre un autre ciel, et amenait tous les hommes à la vertu.

3. S'il en est ainsi sur la terre, songez à la gloire qui attend les mêmes hommes dans les cieux. Qu'est-ce à dire : « Dans sa maison ? » C'est-à-dire avec lui. Quant aux richesses mondaines, elles ne sont pas, à vrai dire, avec celui qui les possède, puisque la possession n'en est jamais assurée : elles sont entre les mains des sycophantes, des flatteurs des magistrats, des esclaves de la maison : voilà pourquoi on les répand de tous côtés, comme si l'on craignait de les garder chez soi : de là tant de surveillance, de précautions parfaitement inutiles, puisqu'il n'est pas de sentinelle qui puisse empêcher la fuite de pareils trésors. « Et sa « justice subsiste dans les siècles des siècles. » Un autre traduit : « Et sa miséricorde subsiste « dans les siècles des siècles. » Ou il parle ici de la vertu en général, ou, spécialement, de la vertu opposée à l'injustice ; ou encore, si l'on adopte l'autre interprétation, par miséricorde il faut entendre la bonté. Telle est la puissance de la miséricorde : c'est une chose immortelle, impérissable, qui ne saurait jamais s'éteindre. Toutes les choses humaines sont emportées par le temps : seul, le fruit de la miséricorde subsiste éternellement sans se flétrir : et il n'est pas de conjoncture fâcheuse qui puisse en avoir raison. En vain le corps se dissout, elle lui survit ; elle part avant nous pour nous préparer ces gîtes dont parle le Christ en disant : « Dans la maison de mon « Père j'ai des gîtes nombreux. » (Jean, XIV, 2.) De sorte qu'en cela encore elle domine de beaucoup les choses humaines, qui sont loin d'avoir la même perpétuité. Nommerez-vous la beauté ? la maladie la flétrit, la vieillesse la consume. La puissance ? elle passe de main en main. La richesse, ou tout autre des avantages qui brillent d'un vif éclat dans la vie présente ? ou ils nous quittent de notre vivant, ou ils nous abandonnent à l'instant de la mort. Il n'en est pas ainsi du fruit de la justice : le temps ne l'altère point, la mort ne le détruit pas ; au contraire, il n'est jamais si bien en sûreté qu'une fois à l'abri dans ce port tranquille.

« La lumière s'est levée dans les ténèbres « pour les hommes droits (4). » Voulant décrire la félicité de l'homme qui craint Dieu, le Psalmiste énumère jusqu'aux avantages qu'il recueille dans cette vie : par exemple, en disant que ses biens sont impérissables, qu'il jouira de la gloire, qu'il sera supérieur à tous, qu'il verra résister à toutes les attaques ceux qui lui ressemblent par leur vertu et deviennent, à ce titre, ses enfants, qu'au milieu des plus grands embarras, il jouira d'une sécurité parfaite. Voilà ce qui signifie : « La lumière s'est « levée dans les ténèbres pour les hommes « droits. » Dieu fera briller la lumière au milieu de l'obscurité en faveur des hommes ainsi disposés, de ceux qui marchent droit. Qu'est-ce à dire dans les ténèbres ? Cela signifie que même dans les tribulations, la détresse, les tentations, Dieu les comblera subitement de joie. — C'est ce que Paul indique en disant : « Je ne veux pas que vous ignoriez, tou- « chant la tribulation qui nous est survenue « en Asie, que le poids en a été excessif et au- « dessus de nos forces, au point que nous « étions las de vivre. » Voilà les ténèbres. « Mais nous, nous avons reçu en nous-mêmes « l'arrêt de la mort, afin que nous ne mettions « pas notre confiance en nous, mais en Dieu « qui ressuscite les morts, qui nous a délivrés « de si grands périls. » (II Cor. I, 8-10.) Voyez-vous la lumière qui se lève ? Vous pouvez observer la même chose au sujet des trois enfants. Ils s'attendaient à être brûlés, et une rosée pure tomba sur eux. De même pour Daniel et les autres prophètes. Que si quelqu'un veut voir ici une autre figure, il la trouvera justifiée par ce qui s'est passé dans le monde. Les ténèbres couvraient la terre et l'océan, l'erreur était partout répandue : alors, d'en-bas se leva le Soleil de la justice. En effet, comme les hommes d'alors, oubliant le ciel, cherchaient Dieu sur la terre, c'est là qu'il leur apparut dans sa condescendance pour leur faiblesse, afin de les élever aux sublimes hauteurs.

« Le Seigneur Dieu est miséricordieux, com- « patissant et juste. » Il vient de dire que « la « justice de Dieu subsiste, » afin de nous consoler. Mais comme parmi les hommes miséricordieux et ceux dont la vie est droite, il en est beaucoup dont le sort ne répond pas à leur mérite, il ajoute ensuite cette autre consolation : « Le Seigneur est miséricordieux, com- « patissant et juste ; » d'où l'on peut tirer une

double conclusion. En effet, si le Seigneur est miséricordieux, s'il accorde souvent aux pécheurs leur pardon, à plus forte raison ne souffrira-t-il pas que les justes s'en aillent sans couronne. Que s'il ne leur donne pas ici-bas leur récompense, il le fera certainement là-haut. Il ajoute « et juste » : s'il est juste, comme il l'est en réalité, il rendra à chacun selon ses œuvres, quand bien même cette rétribution n'aurait pas lieu en ce monde : et c'est même la plus forte preuve que nous ayons de la résurrection. En effet, lorsque tant d'hommes de bien ont eu à endurer mille maux, lorsque tant de pervers ont vécu dans une complète impunité, que deviendrait cette justice promise à chacun sans une résurrection, sans une autre vie, un jugement, une rétribution? Ensuite, après avoir effrayé son auditeur par cette mention de la justice, lui avoir inspiré la crainte de voir ses péchés soumis à une enquête, il se hâte d'adoucir cette crainte, en ajoutant : « L'homme qui est sensible à la com« passion et qui prête est bon : il réglera ses « discours au jugement (5). »

4. Voyez quelles palmes il promet à l'homme charitable : le fruit de sa bonté est éternel ; les tentations ne l'assiégeront pas ; il imitera Dieu qui est lui-même un Dieu de miséricorde : il recevra le pardon de ses péchés. Car c'est ce que signifie « il réglera ses discours au juge« ment. » C'est-à-dire il trouvera un avocat, il aura les moyens de se défendre. Il ne sera point frappé de condamnation, grâce à la miséricorde qui plaidera éloquemment pour lui. Un autre interprète dit : « Réglant ses affaires « avec jugement. » Cela veut dire qu'il jouira d'une félicité parfaite, qu'il ne fera aucune entreprise coupable : tant sa conduite sera habile. — Tout au contraire l'homme cruel, inhumain, sans miséricorde, est tout à fait incapable de diriger ses affaires. En effet, quoi de plus triste que d'épargner son argent, quand on voit son âme en péril, et de ne pas songer à celle-ci ? Voilà pourquoi le Christ a loué cet intendant qui, se voyant en danger, diminua des créances. — Eh bien ! si lorsqu'il s'agit de la vie présente, on peut abandonner tous ses biens pour se racheter du péril, quand on est menacé du châtiment éternel, comment ne serait-il pas absurde de ne point recourir à la même précaution ? Voilà pourquoi le Psalmiste appelle habile économe l'homme compatissant qui donne peu pour avoir beaucoup, de l'argent pour avoir le ciel, qui sacrifie un vêtement pour obtenir un royaume, un pain et de l'eau fraîche, afin de participer aux biens de la vie future. En effet, conçoit-on une administration plus intelligente que celle qui abandonne des biens périssables, fugitifs, éphémères, pour entrer en possession d'impérissables trésors, et par le même moyen, de la sécurité dans la vie présente ? De là ces paroles : « Il « réglera ses discours au jugement ; » ou suivant l'autre interprétation : « Réglant ses ac« tions avec jugement. » De quel jugement est-il ici question ? Est-ce du jugement dernier ? Ou bien cela veut-il dire qu'il arrangera bien ses affaires, que nul désordre ne s'y fera remarquer, que chaque chose sera à sa place, que tout marchera en bon ordre et avec méthode, sans confusion, sans embarras, grâce au secours fourni par la miséricorde ? C'est ce qu'indique plus clairement le second interprète, en disant : « Réglant ses actions avec « jugement. » En effet, c'est l'homme miséricordieux qui règle ainsi ses affaires ; tandis que l'autre est incapable d'administrer, de faire fortune. « Parce qu'il ne sera jamais ébranlé (6). » Que peut-on comparer à l'administration d'un homme qui trouve un pareil moyen de se mettre à l'abri des dangers imprévus, d'échapper aux orages de la vie, de se dérober à toutes les chances ordinaires de la condition humaine, ou, s'il y reste en butte, de ne pas y succomber ? Ce qu'il y a d'étonnant, en effet, c'est que l'assaut des tentations ne puisse l'abattre ni l'ébranler. Mais quoi ? N'a-t-on pas vu beaucoup d'hommes compatissants servir de jouets à la tempête ? Jamais. Ces hommes ont pu devenir pauvres, tomber au dernier degré de l'indigence, être précipités dans l'infortune : néanmoins ils n'ont pas succombé, parce qu'ils se sont rappelé leurs actions, parce qu'ils ont su attirer sur eux la protection et la faveur divines, parce qu'ils ont su trouver dans leur bonne conscience une ancre forte et assurée. Aussi le Psalmiste ne dit-il point qu'ils ne seront pas attaqués, mais bien qu'ils ne seront pas ébranlés. C'est ainsi que le Christ, en parlant de l'homme qui bâtit sur la pierre, ne dit pas qu'il ne sera point assailli par la tempête, mais seulement que les efforts mêmes de la tempête seront impuissants contre lui. Et ce qu'il y a justement d'admirable, c'est que sa sécurité, au lieu d'être due uniquement à l'absence de tentations, subsiste invariable-

ment au fort des artifices dirigés contre lui. Il est impossible qu'une âme riche de miséricorde soit jamais submergée par l'infortune. « La mémoire du juste sera éternelle (7). » — Voyez comment ce n'est pas durant sa vie seule, mais après sa mort même, qu'il instruit, qu'il catéchise les hommes. Comment donc pourrait-il jamais être à plaindre de son vivant, celui qui restera même après sa mort un maître de contentement pour autrui? C'est comme une preuve mise ici-bas sous les yeux des plus incrédules, qu'une récompense éternelle l'attend dans les cieux : son corps est déjà enseveli et confié à la terre, que son nom vole de bouche en bouche.

Tel est le pouvoir de la vertu. Le temps ne prévaut point sur elle; le nombre des jours ne saurait la flétrir. Ce privilége lui est accordé en vue du salut des méchants. Car les justes n'ont pas besoin de nos louanges : mais ces louanges sont nécessaires à ceux qui vivent dans l'iniquité afin que la renommée des bonnes œuvres d'autrui les rendent plus sages et les guérissent de leur perversité. Où sont donc ces hommes qui élèvent des tombeaux magnifiques, et font sortir de terre de superbes monuments? Qu'ils viennent apprendre le moyen d'immortaliser une mémoire. Ce ne sont point des constructions de pierre, des enceintes de murs, des tours : c'est le spectacle d'une vie de bonnes œuvres. Le Psalmiste parle ici pour ces incrédules déterminés qui ne se préoccupent point de l'avenir : il parle des choses présentes, des choses sensibles pour les attirer vers les choses futures : avant tout, il montre que la vertu, comme je l'ai répété souvent, trouve en elle-même sa récompense, avant d'obtenir la palme qui lui est promise. « Une « mauvaise nouvelle ne l'effrayera pas. » — De même que plus haut il ne disait pas que cet homme ne serait point attaqué, mais qu'il ne serait pas ébranlé par les attaques : de même en cet endroit il ne dit pas que nulle mauvaise nouvelle n'arrivera jusqu'à ses oreilles, mais qu'aucune ne sera capable de l'effrayer.

5. Et d'où lui viendra cette sécurité? C'est en vain qu'il voit la guerre déchaînée, des villes renversées par des tremblements de terre, des pirates, des brigands livrer tout au pillage, des barbares envahir son pays, la maladie mettre ses jours en péril, la colère d'un juge menacer sa tête, que sais-je encore? il ne craint rien. C'est qu'il a eu soin de mettre à l'avance ses biens en dépôt dans un inviolable asile : loin de trembler aux approches de la mort, il se hâte au contraire de partir pour le pays où il doit trouver son bénéfice. Car « où est le trésor de l'homme, là est son « cœur. » (Matth. VI, 21.) Si des trafiquants, pour peu qu'ils aient envoyé dans leur pays quelques marchandises vénales, n'ont pas de repos qu'ils n'aient revu leur trésor : à plus forte raison notre juste, qui a mis en dépôt dans les cieux toutes ses épargnes, sera-t-il pressé de rompre tous les liens qui l'attachent à la terre pour s'élancer dans la vie future. Aussi rien n'est-il capable de l'effrayer. « Son « cœur est préparé à espérer dans le Sei« gneur. » D'après un autre : « Son cœur est « inébranlable, » c'est à dire la même chose en expliquant le mot « préparé. » Voici ce qu'il veut dire : rien n'est capable de l'ébranler, ni de l'attacher aux choses d'ici-bas. Il est constamment et tout entier élevé vers Dieu : voilà son espérance, l'attente dans laquelle il persévère invariablement, sans se laisser amollir ni distraire par aucune des choses d'ici-bas. Car tel est l'effet des soucis intéressés; ils partagent et dérangent l'esprit. Il faut donc redire cette maxime évangélique : « Où est le « trésor de l'homme, là est son cœur. Son « cœur est fixé, il ne sera point ébranlé (8). » Reconnaissez-vous l'homme qui a bâti sa maison sur la pierre? Que pourrait craindre un homme nu et alerte qui ne donne prise d'aucun côté? que pourrait craindre celui que Dieu protége et favorise? Il est assuré de deux côtés, là-haut par la grâce de Dieu, ici-bas par la tranquillité de son âme; et rien ne peut l'ébranler, ni pertes d'argent, ni persécutions, ni calomnies. Il échappe à toutes les atteintes parce qu'il a quitté la terre pour chercher un abri dans les cieux, dans cet asile inaccessible à tous les complots des méchants. Car vous n'ignorez pas que tous ces complots ont pour cause et pour objet l'argent, que c'est l'argent qui excite tout l'empressement des hommes. « Jus« qu'à ce qu'il méprise ses ennemis. » Qui sont-ils, ces ennemis, sinon les méchants démons, et le diable lui-même? — « Il a dissipé, « il a donné aux pauvres : sa justice demeure « éternellement (9). »

Il a parlé de l'aumône, de prêt, de miséricorde : mais il y a bien des degrés dans l'aumône : l'un donne moins, l'autre davantage; voyons quel homme charitable il a en vue,

celui qui retranche de son superflu pour donner, ou celui qui épuise ses ressources. Il est clair que c'est celui qui épuise ses ressources, celui qui n'épargne rien pour son œuvre. C'est ce que Paul demande, lorsqu'il dit : « Celui « qui sème dans les bénédictions, moissonnera « aussi dans les bénédictions. » (II Cor. IX, 6.) Voyez la justesse des termes employés par le Prophète. Il ne dit pas, a distribué, a répandu, mais « a dissipé, » indiquant par là en même temps et la prodigalité de celui qui donne, et le rapport de son œuvre avec l'action de semer. Les semeurs pareillement dissipent ce qu'ils ont en réserve, et sacrifient un bien présent pour un bénéfice futur. Cela vaut mieux que d'amasser : on gagne moins à entasser qu'à prodiguer de la sorte. On dissipe de l'argent et on récolte de la justice ; on dissipe des biens qui passent afin de se procurer les biens qui durent : ainsi font les cultivateurs. Seulement, les cultivateurs travaillent pour un profit incertain, car c'est la terre qui reçoit leurs graines : vous, au contraire, vous semez dans la main de Dieu, de façon que vous ne sauriez rien perdre. Ainsi quand vous trouverez que l'or est une belle chose, et que vous hésiterez à vous en défaire, songez aux semeurs, songez aux prêteurs, songez aux marchands, qui tous commencent par faire des frais et des dépenses ; et encore leur placement est-il chanceux, car les flots, le sein de la terre, les créances, tout cela est incertain. — Il arrive souvent que celui qui a prêté perd jusqu'à son capital : mais celui qui ensemence le ciel n'a rien à craindre de semblable ; il peut être rassuré et sur son capital et sur ses intérêts, s'il est permis d'appeler de ce nom ce qui dépasse le capital de beaucoup. Car le capital, c'est l'argent ; les intérêts ici, c'est le royaume des cieux. Voyez-vous ce placement qui rapporte des intérêts supérieurs au capital? Voilà pour l'avenir ; quant au présent, vous y jouirez d'une liberté complète. Vous serez à l'abri des complots ; vous éteindrez la convoitise des sycophantes et des fourbes ; vous passerez votre vie entière dans la sécurité ; car, au lieu d'être torturé par les soucis au sujet de vos biens actuels , l'espérance vous donnera des ailes pour vous élever jusqu'aux choses futures. « Sa gloire sera exal« tée. » Il revient souvent sur cette idée si chère aux hommes, de la gloire et des honneurs : la gloire attend les justes là-haut ; et ici-bas même elle leur sera libéralement octroyée. Car il n'y a personne d'aussi glorieux, d'aussi illustre, que l'homme miséricordieux.

6. Considérez, si vous le voulez, ceux qui prodiguent inutilement leur argent dans les théâtres et les hyppodromes ; amenez au milieu d'eux celui qui fait l'aumône, et vous verrez alors ce que rapportent à chacun ses dépenses. L'homme charitable, on ne cesse de lui applaudir unanimement, de l'admirer, de voir en lui un père commun, un refuge ouvert à tous ; l'autre, quand on lui a prodigué pendant un jour des applaudissements excessifs et tumultueux, on le décrie ensuite comme un homme sans cœur, sans humanité, un vaniteux, un instrument de libertinage, un ministre de corruption. Dans les entretiens qui peuvent avoir lieu à ce sujet, on flétrit, on condamne les dépenses de l'un ; l'autre, au contraire, il n'est pas d'homme assez impudent, assez pervers, assez inhumain, pour lui marchander ses éloges et son admiration. C'est en effet le propre de la vertu que d'obtenir les hommages de ceux mêmes qui ne la pratiquent pas ; tandis que le vice est un objet d'horreur et de blâme, même pour ceux qui s'y adonnent. D'où il suit que ceux qui prodiguent leur argent en folles dépenses ne reçoivent pas même les éloges de ceux qu'ils enrichissent comme les prostituées, les conducteurs de chars, les danseurs, et sont même décriés par eux ; l'homme charitable, au contraire, est célébré non-seulement par les pauvres qu'il secourt, mais encore par ceux mêmes qui ne profitent point de ses largesses. Tous l'admirent et l'ont en affection. « Le pécheur « le verra, et il en sera irrité ; il grincera des « dents et séchera de dépit (10). » La vertu est, en effet, une chose incommode et importune au vice. De même que le feu consume les ronces, ainsi la bonté irrite les hommes cruels et inhumains : ils y voient, en effet, comme un reproche, un blâme à l'adresse de leur méchanceté. Mais considérez comment jusqu'au milieu du dépit qui le ronge, le pécheur n'ose rétorquer l'accusation ni regarder en face le visage serein de la vertu ; comment, dans la douleur qui dévore son âme et se manifeste au dehors par des grincements de dents, il n'ose élever la voix, et reste en proie à une torture secrète.

Voilà ce que c'est que le vice : même sur les degrés du trône, même aux côtés de ceux

qui portent le diadème, il reste ce qu'il y a au monde de plus faible et de plus vil : quelles que soient les apparences de pouvoir dont il est revêtu, ce n'est jamais que trouble, qu'orage, que tempêtes; tandis que c'est tout le contraire pour la vertu. Jusque dans l'extrême dénûment, jusque dans les cachots, elle efface l'éclat de la pourpre, elle jouit d'une sécurité parfaite, elle échappe aux orages comme dans l'abri d'un port paisible, non-seulement garantie contre les atteintes des méchants, mais capable encore de se venger d'eux dans son silence même, et de leur faire expier cruellement leur perversité. En effet, quoi de plus malheureux qu'un homme vicieux qui, esclave de l'argent, est en outre tourmenté par le spectacle des bonnes œuvres d'autrui, qui trouve son châtiment dans la bonne renommée du prochain, qui se punit lui-même, en déchirant sa conscience, en tourmentant son cœur, en jouant vis-à-vis de lui-même le rôle de bourreau! Voyez-vous quel est le pouvoir incomparable de la vertu? Voyez-vous la faiblesse et la misère du vice? Et ce n'est pas seulement en cela que réside son infortune : on pourrait en citer bien d'autres marques. C'est ce que le Psalmiste lui-même indique en ajoutant : « Le désir des « pécheurs périra. » Qu'est-ce à dire : « Le « désir des pécheurs périra? » Cela signifie qu'il ne trouve pas où se fixer. En effet, comme les objets de ce désir sont fugitifs et périssables, le désir lui-même leur emprunte cette inconstance : il s'éteint, il meurt, il ne prend racine nulle part. Mais si telle est ici-bas la condition des pécheurs, songez à la destinée qui les attend dans la vie future. Afin d'échapper à un pareil sort, fuyons leurs traces; entrons et marchons résolument dans cette autre voie sûre, heureuse, glorieuse, qui nous conduit au ciel, qui nous assure en toutes choses la protection divine, qui nous prépare à la sagesse, et nous procure des biens si nombreux que la parole aurait peine à en faire le compte. Puissions-nous tous les obtenir, ces biens, par la grâce et la bonté, etc.

EXPLICATION DU PSAUME CXII.

« LOUEZ, ENFANTS, LE SEIGNEUR, LOUEZ LE NOM DU SEIGNEUR. »

—

ANALYSE.

1. Ce que c'est que bénir et glorifier Dieu.
2. La nouvelle loi prédite. Que le langage de l'Ancien Testament est un langage de condescendance.
3. Dieu relève ce qui est humble : allusion à la venue du Christ. Récapitulation.

1. Il est souvent question de ces louanges dans les Ecritures : ce n'est pas, en effet, une chose de peu d'importance, mais un sacrifice, une offrande agréable à Dieu : le sacrifice de louanges me glorifiera, est-il écrit. (Ps. XLIX, 23.) Et ailleurs : « Je louerai le nom de « mon Dieu avec un chant, je le célébrerai « dans une louange : et cela plaira à Dieu plus « qu'un jeune veau à qui la corne pousse au « front et au pied. » (Ps. LXVIII, 31, 32.) Les

saints Livres répètent le même précepte en plusieurs endroits ; et ceux qui sont sauvés croient témoigner avec éclat leur reconnaissance en offrant ce genre de sacrifice. Et qu'y a-t-il là de difficile? dira-t-on ; n'est-il pas aisé au premier venu d'en faire autant, de louer Dieu? Pour peu que vous prêtiez une exacte attention vous verrez à la fois et la difficulté attachée à cette offrande et le profit qu'on en retire. D'abord c'est aux justes que sont demandés les hymnes de ce genre : avant de les chanter à Dieu, il faut commencer par bien vivre. « Il n'y a pas de belle louange dans « la bouche d'un pécheur. » (Eccli. xv, 9.) En second lieu, comme il y a deux manières de louer, soit en paroles, soit en actions, c'est la dernière que Dieu recherche surtout ; telle est la glorification qu'il préfère. « Que votre lu- « mière brille devant les hommes, afin qu'ils « voient vos belles actions, et qu'ils glorifient « votre Père qui est dans les cieux. » (Matth. v, 16.) Telles sont les louanges des Chérubins. Et voilà pourquoi le Prophète, qui a entendu cette mélodie mystique, accuse sa propre misère, en disant : malheureux que je suis ! « Homme, ayant des lèvres impures, j'ha- « bite au milieu d'un peuple qui a des lèvres « impures. » (Isaïe, vi, 5.) Aussi le Psalmiste, quand il prescrit d'offrir des louanges, commence-t-il par les puissances d'en-haut, en disant : « Louez le Seigneur du haut des cieux, « louez-le, vous tous qui êtes ses anges. » (Ps. cxlviii, 1, 2.) Il faut donc devenir un ange et ensuite chanter la louange. Ne voyons donc pas en cela un éloge ordinaire : avant notre bouche, il faut que notre vie résonne ; avant notre langue, notre conduite doit faire entendre sa voix. De cette façon, jusque dans le silence nous pouvons louer Dieu : de cette façon, si notre voix s'élève, elle formera avec notre vie un concert harmonieux. Mais ce n'est pas la seule chose qui soit à considérer dans ce psaume : remarquez encore que tous les hommes y sont invités à concerter ensemble à former un chœur universel. Car ce n'est pas à une ni à deux personnes que s'adresse le Psalmiste, c'est au peuple tout entier. Le Christ nous invite à la concorde et à la charité, en nous prescrivant de faire en commun nos prières, et de nous confondre dans l'Eglise entière devenue comme une seule personne, en disant : « Notre Père, donnez-nous aujour- « d'hui notre pain quotidien. Remettez-nous « nos offenses comme nous les remettons : et « ne nous induisez pas en tentation, mais dé- « livrez-nous du mal. » Partout il emploie le pluriel ; et il prescrit à chaque fidèle en particulier, soit qu'il adresse sa prière isolément ou en commun, de prier en même temps pour ses frères. De même le Prophète invite tous les hommes à un concert de prières, et dit : « Louez le nom du Seigneur. » Que fait ici « Le nom : » sans doute ce mot exprime la ferveur de la personne qui parle : mais il fait entendre quelque chose de plus, à savoir, que le nom du Seigneur soit glorifié par notre entremise, que notre vie même montre qu'il est digne d'hommages : il l'est en réalité : mais Dieu veut que notre conduite même rende cette vérité sensible. Que si vous voulez vous en convaincre, voyez la suite. « Que le nom « du Seigneur soit béni dès ce jour et jusque « dans l'éternité (2). » Qu'est-ce à dire, pour qu'il soit béni ? votre souhait est-il nécessaire ? voyez-vous qu'il ne s'agit pas ici de la bénédiction attachée naturellement à Dieu, mais de celle qui s'exprime par l'entremise des hommes ? C'est au sujet de cette dernière que Paul écrit pareillement : « Glorifiez Dieu dans votre corps « et dans votre esprit. » (I Cor. vi, 20.) Par lui-même Dieu est grand, sublime, digne de toute louange : parmi les hommes, il devient tel quand ses serviteurs offrent le spectacle d'une vie capable d'appeler sur son nom les bénédictions de tous ceux qui les voient. Le Christ nous ordonne la même chose, lorsqu'il nous recommande de répéter toujours dans nos prières : « Que votre nom soit sancti- « fié. » (Matth. vi, 9.) C'est-à-dire que notre vie même le glorifie. En effet, si nous le blasphémons en vivant mal, nous le glorifions, le bénissons, le sanctifions, en pratiquant la vertu. Voici le sens de ces paroles : accordez-nous de passer toute notre vie dans la vertu, afin que nous contribuions aussi à faire de votre nom un objet de bénédictions. « Du le- « ver du soleil à son couchant, louable est le « nom du Seigneur (3). » Voyez-vous comment il annonce en quelque sorte la cité nouvelle, et fait entrevoir dès lors la noblesse de l'Eglise. Ce n'est plus seulement de la Palestine, de la Judée qu'il est ici question, mais de toutes les contrées de la terre. Or quand cela s'est-il vu, sinon depuis les progrès de notre foi ? Dans l'ancien temps, le nom de Dieu, loin d'être béni en Palestine, était encore blasphémé à

cause des Juifs qui habitaient ce pays. Il est écrit : « A cause de vous, mon nom est blasphémé parmi les nations. » (Isaïe, LII, 5.) Et aujourd'hui ce même nom est célébré par toute la terre. C'est ce qu'un autre prophète annonçait en disant : « Le Seigneur paraîtra, « et exterminera tous les dieux des nations ; et « ils l'honoreront, chacun de sa place. » (Soph. II, 11.) Un autre prophète dit également : « Parce qu'en nous les portes seront fermées, « et que le feu de mon autel ne sera pas allumé gratuitement, car du lever du soleil à son « couchant mon nom a été glorifié parmi les « nations et en tout lieu l'on offre à mon « nom l'encens et une oblation pure. » (Mal. I, 10, 11.)

2. Voyez-vous comment il ravale, il anéantit le judaïsme, étend sur toute la terre le gouvernement de l'Eglise, et prédit notre culte ? Le prophète qui parle ainsi vivait après le retour de Babylone. S'il fit alors cette prophétie, ce fut pour empêcher les Juifs de dire que cette captivité, cet abandon sont ceux de Babylone. Ces épreuves étaient finies, les Juifs étaient revenus à leur premier régime : c'est alors que le messager de Dieu s'exprime ainsi, par allusion à l'abandon qui devait avoir lieu sous Vespasien et Titus, abandon qui doit rester à jamais irréparable. Car le tour de l'Eglise est venu. De là ces mots : « Mon nom est grand « parmi les nations ; » c'est-à-dire béni, loué par leur vie, dans le même sens qu'il dit ici ; « Que le nom du Seigneur soit béni. Le Sei« gneur est élevé au-dessus de toutes les na« tions (4). »

Vous voyez encore ici son culte pénétrer chez les nations, non pas seulement chez une, deux ou trois, mais chez toutes les nations de la terre. Quoi de plus clair que cette prophétie ? Mais comment Dieu est-il élevé sur toutes les nations ! Est-ce nous qui l'élevons ? Ce n'est pas sans doute qu'il nous appartienne d'ajouter quelque chose à sa grandeur ? A Dieu ne plaise ! Il s'agit ici des dogmes, du culte, de l'adoration et de tous les autres hommages que nous lui rendons, en concevant de lui non pas une idée basse comme les Juifs, mais une idée beaucoup plus haute et plus relevée. Telle est en effet notre loi : autant le ciel est au-dessus de la terre, autant la nouvelle loi surpasse l'ancienne. De là ces expressions : « Le Seigneur est élevé sur toutes les na« tions. » En effet, lorsque nous le relevons en un sens par le culte que nous lui rendons, nous n'ignorons pas que ce culte appelle sa condescendance. Il surpasse celui de l'ancienne loi, mais il est encore bien peu digne de Celui à qui il s'adresse. Paul a dit pour montrer cela et marquer la différence qui sépare la connaissance que nous avons aujourd'hui, de celle qui nous est réservée dans la vie future : « Quand « j'étais petit enfant, je raisonnais comme un « petit enfant, mais quand je suis devenu « homme, je me suis dépouillé de ce qui était « de l'enfant. » (I Cor. XIII, 11.) Et encore : « C'est imparfaitement que nous connaissons « et imparfaitement que nous prophétisons. » Et enfin : « Nous voyons maintenant à travers « un miroir en énigme, mais alors nous ver« rons face à face. » (Ibid. IX, 12.) Il montre par là que la connaissance actuelle diffère autant de la connaissance future que l'enfant diffère de l'homme parvenu à la pleine maturité. « Sa gloire est au-dessus des cieux. » Après avoir parlé de la louange, de la glorification qui résulte de la conduite humaine, après nous avoir invités à exalter Dieu, à le louer, le glorifier de la sorte, en progressant dans la vertu, il indique l'endroit où cela se fait principalement. Cet endroit est le ciel. Là réside la gloire de Dieu. Ce sont les anges, avant tout, qui le glorifient : ils le glorifient non-seulement par leur propre nature, mais encore par une obéissance de bons serviteurs, en accomplissant avec scrupule ses ordres et ses volontés. Voilà pourquoi il dit ailleurs : « Puis« sants, accomplissant sa parole. » (Ps. CII, 20.) Voilà pourquoi dans les Evangiles le Christ ordonne de prier et de dire : « Que votre vo« lonté soit faite sur la terre comme aux « cieux. » C'est-à-dire qu'il nous soit donné, à nous aussi, de le sanctifier comme le sanctifient les anges, exempts de tout vice et fidèlement attachés à la pratique de la vertu. Le Psalmiste fait entendre la même chose en disant : « Sa gloire est au-dessus des cieux. » Ne vous bornez pas à considérer sur la terre les créatures visibles, ni même l'ordre des corps célestes, élevez-vous, par la pensée des choses sensibles aux choses intelligibles, contemplez la beauté des essences célestes, la magnificence de l'empire qui est là-haut, et vous saurez alors comment sa gloire est dans les cieux.

« Qui est comme le Seigneur notre Dieu qui « habite les hauteurs (5) et regarde les choses « humbles (6) ? » Ne vous semble-t-il pas que

voilà une grande parole? Néanmoins, si vous songez de qui il est question, vous la trouverez bien insuffisante. Il ne faut pas, je l'ai dit, s'en tenir aux paroles, il faut porter plus haut sa pensée. Comment peut-il habiter dans les cieux, celui dont la présence remplit le ciel et la terre, celui qui est partout, celui qui dit : « C'est Dieu, c'est moi qui m'approche, Dieu « n'est pas loin. (Jér. XXIII, 23.) Celui qui a « mesuré le ciel à l'empan et la terre dans la « paume de la main, celui qui embrasse le « tour de la terre. » (Isaïe, XL, 12, 22.) C'est parce qu'alors il s'adressait aux Juifs qu'il emploie ce langage afin d'initier peu à peu leur esprit, d'élever, de soulever de terre insensiblement leur pensée. Voilà pourquoi le Psalmiste ne se borne pas à dire : « Celui qui habite les hau- « teurs et qui regarde ce qui est humble; » il commence par dire d'abord : « Qui est comme « le Seigneur notre Dieu? » et par là il explique la seconde partie de sa phrase. Il parle ainsi pour condescendre à la faiblesse des Juifs qui avaient la superstition des images et adoraient des dieux enfermés dans des temples et des lieux déterminés. Voilà pourquoi il procède par comparaison, bien que Dieu soit hors de comparaison avec quelque chose que ce soit, comme je l'ai dit plus haut (et je ne me lasserai pas de le répéter) : il approprie ainsi son langage à la faiblesse de ses auditeurs. Il songeait moins alors à parler dignement de la majesté divine, qu'à se faire comprendre des Juifs. C'est pour cela qu'il n'avance que pas à pas, sans néanmoins s'en tenir à la bassesse de leurs idées et tout en leur découvrant des perspectives plus hautes. En effet, après ces mots : « Lui qui habite les hauteurs et regarde « ce qui est humble, » il passe à un ordre de conception plus relevé, en ajoutant : « Dans « le ciel et sur la terre. » Par là il indique que Dieu est à la fois là-haut et ici-bas. S'il considère ce qui se passe sur la terre, ce n'est pas de loin ni du fond du ciel, il n'est pas emprisonné dans le ciel, il est partout présent, il est auprès de chaque être.

3. Voyez-vous comment il élève progressivement l'esprit de ses auditeurs? Après cela, quand il les a soulevés de terre, qu'il a fixé sur le ciel leurs regards, afin de leur proposer encore un plus grand spectacle, il passe à une autre preuve de la puissance divine, en disant: « Celui qui tire de la poussière l'indigent, et « relève le pauvre de dessus son fumier (7). » Car c'est le propre d'une grande, d'une infinie puissance, que d'élever jusqu'aux petites choses. Ailleurs l'Ecriture nous représente le contraire, à savoir, les grandes choses abaissées, par exemple en ce passage: « Broyant la force, et « déchaînant le malheur contre les solides « remparts. » (Amos, V, 9.) — Ici au contraire il est dit que Dieu sait élever les petits. Tout cela est dit en général. Si l'on veut néanmoins y chercher un sens figuré, on verra que cela s'applique très-bien aux nations, que le genre humain a passé par un tel changement lors de la venue du Christ. En effet, quoi de plus misérable que notre espèce? Cependant le Christ l'a relevée, l'a fait monter au ciel avec nos prémices, l'a fait asseoir sur le trône paternel. « Et relève le pauvre de dessus son fumier. « Pour le faire asseoir avec les chefs, avec les « chefs de son peuple (8). » Par ce mot *fumier* il désigne une basse condition, et le coup subit qui vient la changer, montrant ainsi que tout pour Dieu est aisé et facile. Il passe ensuite à quelque chose de plus élevé. Qu'est-ce donc? C'est que Dieu sait non-seulement bouleverser les fortunes et changer la bassesse en élévation, mais déplacer les bornes de la nature même, et rendre mère une femme stérile. Il poursuit donc ainsi : « Celui qui donne à celle qui était « stérile la joie de se voir dans sa maison mère « de plusieurs enfants (9). » C'est ce qui advint pour Anne et pour mille autres femmes. Voyez-vous que l'hymne est désormais complet et terminé? Le Psalmiste a dit le bonheur réservé à la terre, comment le judaïsme devait finir, comment la lumière d'une nouvelle loi, celle de l'Eglise, devait briller à son tour, comment le sacrifice serait offert désormais en tout lieu. Ensuite afin de convaincre les hommes les plus grossiers de la vérité de sa prédiction, il confirme au moyen de faits passés ce qu'il annonce pour l'avenir. Voici le sens de ses paroles : N'allez pas douter de ce grand changement, qui doit porter au plus haut degré de gloire les nations perdues. Ne voyez-vous pas ces choses arriver tous les jours? Les petits grandir et prendre place au premier rang. Ne voyez-vous pas la nature corrigée dans ses imperfections, des femmes stériles qui deviennent mères tout à coup? Il est arrivé quelque chose de semblable pour l'Eglise : elle était stérile, et elle est devenue mère d'innombrables enfants. De là ces paroles d'Isaïe : « Réjouis- « toi, femme stérile, toi qui n'enfantes point :

« élève la voix et crie, toi qui ne portes pas : « parce que les enfants de la délaissée sont « plus nombreux que ceux de l'épouse. » (Isaïe, LIV, 1.) Il prédit ainsi la future destinée de l'Eglise. Voilà pourquoi le Psalmiste termine son hymne en cet endroit, après avoir donné à sa prophétie la confirmation des faits précédemment opérés par la grandeur de Dieu. Car tout ce que Dieu juge à propos, il n'a pas de peine à l'accomplir. Il peut changer l'ordre de la nature, convertir la bassesse en grandeur, et réformer le cœur de l'homme. Instruits de ces vérités, faisons notre devoir, et nous jouirons d'une gloire parfaite, nous atteindrons l'ineffable sommet, grâce à la protection de Dieu, à qui puissance et gloire, au Père, au Fils et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

EXPLICATION DU PSAUME CXIII.

1. « LORSQU'ISRAEL SORTIT DE L'ÉGYPTE, ET LA MAISON DE JACOB D'UN PEUPLE BARBARE, DIEU PRIT « POUR SANCTUAIRE LA MAISON DE JUDA, ET ÉTABLIT SON EMPIRE DANS ISRAEL. »

---

1. Que Dieu avant de réclamer la foi, a prouvé sa puissance par les miracles. — En quel sens la race d'Israël a été le peuple de Dieu. — Royauté de Dieu signalée par des bienfaits.
2. Suite du même sujet. — Sens de quelques expressions figurées.
3. Sens de l'expression : *Dieu d'Abraham*, et autres semblables. — Dieu invoqué au nom de sa gloire, exauce dans sa miséricorde.
4. Folie des idolâtres.
5. Qu'est-ce que bénir Dieu, être béni de Dieu? — Effets de la bénédiction divine avant l'Evangile et depuis.
6. Que la sollicitude de la divine Providence est universelle. — Explication des mots *les vivants*, *les endormis*.

1. Le Psalmiste témoigne ici de la bonté de Dieu, de son infinie douceur. En quoi consiste cette bonté ? C'est que Dieu commence par nous donner des preuves de son pouvoir avant de réclamer notre adoration. Telle est la signification de ces paroles : « Lorsqu'Israël sortit de « l'Egypte, Dieu prit pour sanctuaire la maison « de Juda. » Alors, veut-il dire, il montra sa puissance par les miracles d'Egypte, par ceux du désert : alors aussi il prit possession de son peuple. Il avait tenu la même conduite avec Adam. D'abord il avait fait le monde et prouvé par là sa sagesse et sa puissance : ensuite il créa l'homme et exigea son adoration. De même encore le Fils unique de Dieu avait commencé par donner mille signes divers de sa mission avant de réclamer la foi. Voilà pourquoi il ne dit pas tout d'abord à ceux qui l'approchèrent les premiers, sans avoir encore aucun gage, aucune preuve de sa divinité : Croyez-vous que je puis faire cela ? Il se bornait à montrer ses miracles. Mais quand il eut laissé dans chaque endroit de la Palestine des monuments de son pouvoir, guérissant les infirmes, chassant le vice, discourant sur le royaume, promulguant les lois de salut, alors il exigea la foi de ceux qui l'approchaient. Les hommes veulent commander d'abord, et ensuite ils songent à faire le bien : mais Dieu commence par les bienfaits. Et à quoi servirait-il de rappeler tous ceux que nous lui devons, quand il est allé jusqu'à endurer le supplice de la croix, et n'est devenu

le maître du monde qu'après avoir donné cette marque de sa sollicitude? Le psaume fait allusion à la même chose, en disant: « Lorsqu'Israël sortit de l'Egypte, et la maison de « Jacob du milieu d'un peuple barbare, Dieu « prit pour sanctuaire la maison de Juda. » — Lors de la sortie d'Egypte, du départ, de la délivrance. Que s'il ne se borne pas à dire « d'Egypte » et ajoute « du milieu d'un peuple « barbare, » c'est pour indiquer la sollicitude de Dieu par ce nom donné aux ennemis de son peuple. — En effet, les Hébreux n'auraient pu échapper à la servitude de ce peuple dur, inhumain, barbare, s'ils n'avaient été assistés par une main puissante, par un bras invincible. Ils étaient plus farouches que des bêtes sauvages, plus durs que des bêtes féroces, ces hommes qui s'étaient vu frapper de tant de plaies sans céder. En disant «peuple barbare,» le Psalmiste montre l'infinie puissance de Dieu qui sut persuader à une nation barbare et inhumaine de laisser partir ses esclaves, puis l'y contraindre par la force, vaincre son obstination en la précipitant dans les flots, et délivrer ainsi son peuple.

Qu'est-ce à dire « Dieu prit pour sanctuaire « la maison de Juda ? » C'est-à-dire que cette maison devint son peuple fidèle, dévoué, consacré à son service. Ce mot sanctuaire s'employait ordinairement en parlant du temple, du saint des saints : c'est ainsi que Zacharie nous représente des hommes qui font la question suivante : « Le sanctuaire est entré ici : « est-ce que nous jeûnerons ?» (Zach. VII, 3.) il s'agit ici du retour de l'arche et des autres choses saintes. « Dieu prit pour sanctuaire la « maison de Juda. » Auparavant le pays était impur et souillé, mais après le retour du peuple, la ville devint le sanctuaire de Dieu ; c'est-à-dire qu'elle fut sanctifiée par les cérémonies saintes, les sacrifices, le culte, et tout l'appareil de la religion. «Et établit son empire « dans Israël. » Ce n'est pas que tout l'univers ne fût déjà sous son empire, mais les Israélites devinrent alors plus particulièrement ses sujets. Ils entendaient les prophéties, ils écoutaient la voix de Dieu, et leurs intérêts étaient de sa part l'objet d'une attention spéciale. Il y a encore une autre raison qui justifie ce titre de peuple de Dieu : c'est que souvent pour obéir à Dieu, ils marchaient au combat, ou à quelque autre entreprise. Car après les avoir tirés des mains des barbares, affranchis de la tyrannie, de la servitude, sauvés d'un extrême péril et d'une erreur impie, il était devenu leur roi. Ailleurs il dit pour établir son droit et montrer qu'avant d'exiger rien d'eux, il avait commencé par payer de sa personne : « Est-ce que j'ai été « un désert pour la maison d'Israël, ou une « terre en friche ? » Voici le sens de cette parole : ai-je été stérile pour vous ? Ne vous ai-je pas comblé de biens ? Ne suis-je pas allé jusqu'à changer l'ordre de la nature ? n'ai-je pas plié les éléments à votre service ? Ne vous ai-je pas nourris sans vous imposer aucune des fatigues humaines ? Voilà pourquoi il dit : « Est-ce que j'ai été un désert pour la maison d'Israël ? » En d'autres termes, n'ai-je pas porté mille fruits pour elle ? délivrance d'Egypte, affranchissement de l'esclavage des barbares, prodiges, vivres dans le désert, partage de la Palestine, victoires sur les nations, trophées sans nombre, victoires multipliées, inconcevables merveilles, prodiges sur prodiges, fertilité de la terre, accroissement de population, gloire répandue par toute la terre, et mille autres bienfaits ? Voyez-vous les fruits de Dieu ? Aussi le Prophète poursuit-il en disant : « Est-ce que j'ai été une terre en friche ? » En d'autres termes : N'avez-vous pas reçu de moi mille bienfaits ? n'ai-je pas béni votre entrée et votre sortie, vos bergeries, votre bétail, votre pain, votre eau ? ne vous ai-je pas mis en sûreté ? ne vous ai-je pas rendus indomptables, terribles, invincibles à tous ? tous les biens de la terre et du ciel n'affluaient-ils pas chez vous en abondance ? En effet, le roi se révèle surtout par l'intérêt, la sollicitude qu'il montre pour ses sujets.

2. C'est pour cela que le Christ a dit « le bon « berger... » qu'attendez-vous ? est honoré, courtisé ? non, « le bon berger donne sa vie « pour ses brebis. » En cela consiste l'autorité, en cela le talent d'un pasteur : à négliger ses propres affaires pour s'occuper de ses sujets. Il en est d'un prince, comme d'un médecin : ou plutôt ce qui est vrai de celui-ci l'est encore bien plus de celui-là. Le médecin consacre son art au salut d'autrui ; le prince y emploie jusqu'à ses propres périls. Ainsi fit le Christ, souffleté, crucifié, en butte à mille tortures ; d'où ce mot de Paul : « Le Christ ne s'est point « complu en lui-même ; mais, comme il est « écrit : les outrages de ceux qui vous outra- « geaient sont tombés sur moi. » (Rom. XV, 3 ; Ps. LXVIII, 10.) En conséquence le Psalmiste

rappelle ici un bienfait ou plutôt trois, et même une infinité : la fin de la captivité en pays barbare, de l'exil, de la servitude, de tant de maux et de misères, et une multitude de miracles accomplis : puis il rapporte comment Dieu a choisi les Juifs pour sanctuaire, pour sujets, car ceci même est un bienfait, et des plus grands, que de les avoir admis au rang de ses sujets. « La mer le vit et s'enfuit ; le « Jourdain retourna en arrière (3). » Voyons le langage s'élever et le bienfait grandir. A quoi bon parler des barbares et des gentils, quand la création elle-même céda, changea de face à la vue d'un tel guide, à la voix d'un pareil conducteur ? En effet rien ne résistait alors au peuple hébreu, afin que tous pussent juger que les événements ne se passaient point suivant l'ordre des choses humaines, que c'était une puissance divine et cachée qui opérait tant de miracles. Considérez la sublimité du langage, et comme elle est bien à sa place. Le Psalmiste ne dit pas : a reculé ni a fait place, mais bien « la mer le vit et s'enfuit. » Par là il veut représenter la vitesse de cette retraite, le degré de cet effroi, la facilité de l'opération divine.

Et pour qu'on n'aille pas croire que ces choses s'accomplirent par hasard ou dans un temps marqué par la nature, elles ne se renouvelèrent pas : elles n'eurent lieu qu'une fois, sur l'ordre de Dieu et avec acception de personnes. La violence désordonnée des eaux devint à sa voix, comme une force animée et raisonnable, pour sauver les uns, perdre les autres, ensevelir ceux-là, faciliter le passage de ceux-ci. On peut observer la même chose au sujet de la fournaise de Babylone. Le feu, cet élément indiscipliné par nature se montra docile à la volonté de Dieu, lorsqu'il épargna ceux qui étaient dans la fournaise et s'élança sur ceux qui étaient alentour pour les consumer. « Le « Jourdain retourna en arrière. » Voyez-vous que les miracles s'opèrent dans des temps et des lieux divers ? Afin de montrer aux hommes que la puissance de Dieu est répandue partout, qu'aucun lieu ne l'enferme, Dieu fit éclater ses prodiges dans le désert, dans le pays des barbares et partout, tantôt en mer, tantôt sur les fleuves, tantôt à l'époque de Moïse, tantôt à celle de Jésus : partout les miracles accompagnaient le peuple de Dieu, afin que sa dureté et son aveuglement, cédant à la vertu de ces prodiges, devinssent capables d'accueillir avec docilité la vraie doctrine. « Les mon« tagnes ont bondi comme des béliers et les « collines comme des agneaux (4). » Ici une importante question s'élève. Quelques-uns conçoivent des doutes, et disent : nous sommes instruits des événements passés ; l'histoire nous apprend que la Mer Rouge s'entr'ouvrit à la sortie, que le Jourdain retourna en arrière au passage de l'arche : mais que les montagnes et les collines ont tressailli, c'est ce qu'aucune relation ne nous révèle. Que répondre à cela ? Il faut répondre que le Prophète voulant représenter avec force l'allégresse, ainsi que la grandeur des miracles, prête aux choses inanimées elles-mêmes, les tressaillements et les soubresauts que la joie cause chez les êtres vivants. De là cette comparaison ajoutée « comme des béliers et comme des « agneaux.» — En effet, quand ces animaux se réjouissent, ils marquent leur plaisir par des trépignements. Ainsi donc, de même qu'un autre dit à propos de malheurs, que la vigne et le vin ont été dans le deuil (Is. XXIV, 7), non que la vigne puisse être dans l'affliction, mais afin d'indiquer un extrême abattement par cette hyperbole qui associe les êtres inanimés eux-mêmes à la douleur générale : de même le Psalmiste, en cet endroit, fait participer la création à la joie dont il parle, afin de montrer combien elle est grande. Ne disons-nous pas de même que la joie anime tout à l'approche d'un personnage illustre ? Vous avez rempli de joie notre maison, disons-nous : non pas que nous ayons en vue les murs, mais afin de représenter l'excès de l'allégresse. « Pourquoi, ô mer, as-tu fui ? et toi, Jourdain, « pourquoi es-tu retourné en arrière (5) ? » « Pourquoi avez-vous bondi, montagnes, « comme des béliers, collines, comme des « agneaux (6) ? » Il continue sous forme d'interrogation, et converse avec les éléments, en vertu de la même idée qui lui a dicté cette expression « bondir ? » S'il parlait ainsi sans attribuer d'ailleurs le sentiment à ces choses, mais pour marquer comme je l'ai dit plus haut un excès de joie et de bienfaits, c'est dans le même sens qu'il leur adresse cette question : il ne croit pas qu'elles puissent lui répondre ni qu'elles sentent rien : il ne veut que donner plus d'énergie à son langage, et montrer ce qu'il y a d'extraordinaire dans les événements.

3. C'est parce qu'il s'agit d'un fait inouï et

contraire à l'ordre de la nature qu'il interroge, et fait ensuite la réponse. Quelle est cette réponse? « La terre a été ébranlée à la présence « du Seigneur, à la présence du Dieu de Ja-« cob (7). » Ici encore ébranlement signifie surprise, étonnement, stupeur, et est destiné à faire ressortir la grandeur des événements. Puis, afin de montrer ce que vaut la vertu d'un homme, il recourt au nom du serviteur pour désigner le Maître. Ce que Paul signale comme la plus glorieuse prérogative qui ait été conférée aux saints de ce temps, en récompense de leur détachement à l'égard de toutes les choses terrestres. En effet, il ne se borne pas à faire mention du privilége, il en indique encore la raison, afin de révéler à son auditeur le moyen d'y participer. En quoi consiste ce privilége? en ce que le Maître est désigné par le nom de ses serviteurs. De là cette parole : « Pour ce motif Dieu ne rougit point « d'être appelé leur Dieu. » (Hébr. XI, 16.) Mais comment s'appelait-il leur Dieu? En disant : « Je suis le Dieu d'Abraham, et le Dieu « d'Isaac, et le Dieu de Jacob. » (Exode, III, 6.) Plus haut, Paul indique le motif de cette appellation, en disant : « Et tous ceux-ci sont « morts, n'ayant pas reçu les biens promis, « mais les voyant et les saluant de loin et con-« fessant qu'ils étaient étrangers et voyageurs « sur la terre. » (Hébr. XI, 13.) Voilà le motif, et par là s'explique la suite : « Pour ce motif, « Dieu ne rougit point d'être appelé leur Dieu. » Quel est ce motif? dites-moi. C'est qu'ils ont confessé qu'ils étaient étrangers et voyageurs, qu'ils n'avaient rien de commun avec ce monde; c'est qu'ils ont rompu avec les choses terrestres, et vécu ici-bas comme en exil. Qui changea la « pierre en des torrents d'eau, et la roche en « des fontaines (8). » Quel pardon peuvent espérer encore, je vous le demande, les obstinés et les endurcis? Quand la roche et la pierre amollissent leur dureté pour obéir aux ordres de Dieu, l'homme doué du privilége de la parole, l'homme, le moins farouche des êtres, se montrera plus insensible! Par roche il désigne ici un genre de pierre que le fer entame difficilement, et dont il peut tout au plus écorcher la surface. Eh bien! la roche elle-même s'est amollie, a changé de nature pour livrer passage à une onde jaillissante. En effet, le Créateur de la nature sait aussi en déplacer les bornes, en bouleverser l'ordre : et il l'a fait plus d'une fois pour montrer que c'est lui qui a tiré toutes choses du néant. En conséquence, après avoir rappelé les anciens bienfaits de Dieu, ses prodiges, ses miracles, comment il mit fin à la servitude en pays barbare, comment il remit son peuple en liberté, bouleversa les éléments, répandit partout la joie, le Psalmiste l'invoque au secours de sa détresse présente, et se réfugie dans le même port. Ensuite comme ces anciens bienfaits n'avaient point été accordés au mérite, mais dus seulement à la bonté de Dieu, et octroyés en vue de son nom : « Afin que mon nom ne soit pas pro-« fané, » est-il écrit (Ezéch. XX, 9), afin aussi que tous fussent instruits par la vue des événements du pouvoir de la divinité, et en tirassent un enseignement, il fait valoir cette nouvelle considération, en disant : Quand bien même notre vie ne plaiderait pas pour nous, quand nos actions ne nous donneraient pas crédit auprès de vous, agissez pour votre nom, comme disait autrefois Moïse. Voici ces paroles, analogues à celles de ce personnage : « Non « pas pour nous, Seigneur, non pas pour nous; « mais donnez la gloire à votre nom (9). » Non pas pour nous, non pas pour nous rendre illustres ou renommés, mais pour manifester en tous lieux votre propre puissance. Mais si son nom est glorifié quand il nous prête aide et protection, il l'est aussi quand nous vivons dans la vertu et brillons par notre conduite. « Que votre lumière brille devant les hommes, « afin qu'ils voient vos belles actions, et qu'ils « glorifient votre Père qui est dans les cieux. » Comme il est glorifié par nos vertus, il est blasphémé par nos mauvaises actions. C'est ce qu'il indique par la bouche du Prophète, en disant : « Mon nom est blasphémé à cause de « vous parmi les nations. » (Isaïe, LII, 5.) N'ayant pas d'autre moyen de plaider la cause des hommes, le Psalmiste recourt au même moyen que Moïse.

Mais Dieu n'agit pas toujours de même dans sa sollicitude pour notre salut. S'il devait toujours opérer de même, beaucoup de tièdes deviendraient pires, parce qu'ils compteraient sur sa gloire comme sur un gage infaillible de sécurité et de salut pour eux-mêmes. Mais il n'en est pas ainsi. Car Dieu ne se soucie pas tant de sa gloire que de notre salut. S'il est des hommes qui méprisent la gloire, à plus forte raison en est-il ainsi de Dieu, qui n'a besoin d'aucune des choses que nous pouvons donner : mais comme je l'ai dit, le Prophète,

ayant rôle d'avocat emploie le moyen de justification dont il dispose, et le reproduit même à deux reprises, en disant : « Non pas pour « nous, Seigneur, non pas pour nous ; » insistant ainsi sur l'indignité de ceux dont le salut est en question : « mais donnez la gloire à « votre nom. » Quant à nous, nous méritons mille maux, mais faites en sorte que votre nom ne soit pas profané. « Pour votre miséri- « corde et votre vérité (10). » Un autre interprète dit : « A cause de votre miséricorde. » Vous le voyez, il n'ignore pas lui-même que souvent Dieu, dans son mépris pour cette première considération, n'envisage qu'une chose, l'amendement des pécheurs. Voilà pourquoi il ajoute : « Pour votre miséricorde et votre « vérité. » En d'autres termes, à cause de votre miséricorde, secourez-nous : quand bien même vous vous souciez peu de la gloire qui vient des hommes, songez à votre miséricorde, à votre vérité. On peut en effet, on peut acquérir de la gloire par le châtiment non moins que par la compassion. Mais ce n'est pas en cette considération que je vous sollicite, c'est au nom de votre miséricorde. Nous devrions glorifier votre nom par notre vie, notre conduite. Mais puisque nous nous sommes privés nous-mêmes de ce titre, aidez-nous par bonté, par miséricorde. : « De peur que les nations ne « viennent à dire : où est leur Dieu ? »

4. J'entends bien des personnes, aujourd'hui encore, proférer le même vœu : mais il est à craindre qu'elles ne parlent sans savoir ce qu'elles disent : autrement verrions-nous tant de rapines, d'injustices, de crimes de toute sorte ?

« Notre Dieu a fait dans le ciel et sur la « terre tout ce qu'il a voulu (11). » Ici il redresse l'erreur des hommes déraisonnables. Attendu que beaucoup d'hommes méconnaissent l'existence de Dieu, il combat cette opinion en disant : « Notre Dieu a fait dans le « ciel tout ce qu'il a voulu. » Par conséquent, il l'a fait à bien plus forte raison sur la terre. Mais qu'est-ce à dire, il a fait dans le ciel tout ce qu'il a voulu ? Il veut parler ou des puissances d'en-haut et des peuples innombrables qui habitent le ciel, ou de la facilité avec laquelle les ordres divins sont accomplis. Que si la terre offre beaucoup de désordre et de confusion, ne vous en étonnez point. Cela provient de la méchanceté des hommes, et non de l'impuissance de Dieu, dont les choses célestes montrent assez la force et le pouvoir. S'il n'en est pas ainsi sur la terre, la faute en est à ceux qui se rendent indignes.

On en trouvera encore une autre raison, si l'on considère que la longanimité s'oppose à ce que beaucoup d'actions reçoivent ici-bas la rétribution qui leur est due. Voilà pourquoi on voit des méchants obtenir l'avantage sur des justes : c'est que le bon Dieu ne veut pas demander sur-le-champ compte à chacun de ses fautes, sans cela notre espèce serait anéantie depuis longtemps. Ce passage signifie donc que Dieu est fort, puissant, capable de punir ; les choses du ciel en sont la preuve : s'il ne punit pas, c'est qu'il use de longanimité, et veut attirer les coupables au repentir. « Les idoles « des nations sont de l'argent et de l'or, des « ouvrages de la main des hommes (12). Elles « ont une bouche et elles ne parlent point, « elles ont des yeux et elles ne verront point « (13). Elles ont des oreilles et n'entendront « point, elles ont des narines et ne sentiront « point (14). Elles ont des mains sans pouvoir « toucher, elles ont des pieds sans pouvoir « marcher, elles ne crieront point avec leur « gorge (15). Que ceux qui les font leur de- « viennent semblables (16). » Dans le psaume CV, pour montrer leur démence, il disait : « Ils « ont sacrifié leurs fils et leurs filles aux dé- « mons. » (37). Ici il fait voir la stupidité de ces adorateurs d'une matière inanimée. Et il passe en revue tous les membres des idoles, afin de compléter la dérision. Puis il poursuit en disant : « Que ceux qui les font leur de- « viennent semblables, et tous ceux qui s'y « confient. » C'est vertu, en général, que de ressembler à Dieu : ici c'est un malheur qu'il leur souhaite. Songez à ce que peuvent être ces dieux, quand on ne saurait rien souhaiter de pire à quelqu'un que de leur ressembler. Il s'y prend à merveille, on le voit, pour railler l'extrême folie des idolâtres et les couvrir de ridicule.

Et comment ne serait-il pas ridicule, je vous le demande, de rendre un hommage fidèle à une statue qui offre l'image de la suprême indécence ? Qui voudrait voir une femme nue ? Eh bien ! le démon ne nous guette pas moins auprès d'une représentation semblable. Les idoles sont des images tantôt de fornication, tantôt de sodomie. Que signifient cet aigle, ce Ganimède, cet Apollon qui poursuit une vierge, et tant d'autres figures abominables ?

Partout luxure, partout incontinence, partout des représentations d'amours illicites et furieuses. Images, fêtes, solennités, mystères, toutes ces choses attestent, rappellent, enseignent des infamies, et non pas seulement des ordures, mais encore des homicides. C'est ainsi que l'on s'y prend pour apaiser ces démons. Là on ne trouve qu'incontinence, orgies, cruauté, barbarie, homicides : tels sont les seuls éléments des fêtes. Après avoir raillé, en conséquence, l'insensibilité des idoles, et l'aveuglement de ceux qui s'y confient, il en revient aux louanges de Dieu, en disant : « La « maison d'Israël a espéré dans le Seigneur, « il est leur auxiliaire et leur protecteur (17). « La maison d'Aaron a espéré dans le Seigneur, « il est leur auxiliaire et leur protecteur (18). « Ceux qui craignent le Seigneur ont espéré « dans le Seigneur, il est leur auxiliaire et leur « protecteur (19).» Par là, il proclame à la fois la puissance de Dieu et son élévation incomparable au-dessous de tous les êtres. En mettant sous nos yeux ce que Dieu a fait pour le peuple Juif, il nous rappelle un double ou plutôt un triple bienfait. En premier lieu, Dieu a délivré les Juifs des démons; en second lieu, il s'est fait connaître; en troisième lieu il a prêté son assistance.

Le Psalmiste parle ensuite séparément d'Israël, de la race sacerdotale, et de ceux des Gentils qui vinrent se joindre au peuple de Dieu. Ce n'est pas la même chose, en effet, qu'un prêtre et un simple particulier : le prêtre a un titre de plus. La division est donc en ce point justifiée par la prérogative de l'ordre sacerdotal.

5. Ensuite, voulant montrer que la Providence divine ne s'étendait point seulement sur la Judée, il fait mention également des étrangers, des païens réunis, et dit que le secours et la bénédiction sont devenus choses communes à tous. « Le Seigneur s'étant sou« venu de nous, nous a bénis. Il a béni la « maison d'Israël; il a béni la maison d'Aa« ron (20). Il a béni ceux qui craignent le Sei« gneur (21). » Qu'est-ce à dire : « Il a béni? » C'est-à-dire il a comblé de biens. L'homme peut aussi bénir Dieu, en disant, par exemple : bénis, mon âme, le Seigneur. Mais celui qui bénit Dieu ne rend service qu'à lui-même; il ajoute à sa propre gloire sans obliger Dieu en aucune façon. Dieu, au contraire, en nous bénissant, nous rend plus glorieux sans y rien gagner lui-même. Rien ne manque, en effet, à la divinité : de sorte que, dans les deux cas, le profit est pour nous-mêmes. Mais comment les a-t-il bénis? Il leur a envoyé du pain du haut du ciel, il a fait jaillir pour eux l'eau d'un rocher, il a protégé leur entrée, leur sortie; il a multiplié leur bétail, leurs troupeaux, il les a nommés son peuple, il a fait de la prêtrise une royauté, il a donné la loi, il a envoyé ses prophètes. De là, ces assurances qu'on lit ailleurs : « Il n'a pas fait ainsi pour chaque « peuple, et il ne leur a pas manifesté ses « jugements. » (Ps. CXLVII, 9.) Et encore : « Quelle nation est assez sage pour que le Sei« gneur Dieu s'en approche? Les petits avec « les grands. » (Deut. IV, 7.) C'est-à-dire qu'aucune race n'était privée de bénédiction, et que les mêmes grâces étaient répandues sur tous. « Que le Seigneur vous multiplie, vous et vos « fils (22). » Encore une espèce de bénédiction, l'accroissement de la race. Le contraire est représenté par un autre comme un châtiment, en ces termes : « Nous avons diminué de « nombre, et nous sommes bien peu par « rapport à tous ceux qui habitent la terre. » (Dan. III, 37.) Même en Egypte, ils jouissaient de cette bénédiction ; malgré la foule des obstacles, les travaux, la misère, la barbarie de leurs tyrans, rien ne pouvait arrêter l'accomplissement de la parole divine, et la bénédiction produisit de tels effets qu'en deux cents années ils devinrent six cent mille. En cela consistait alors la bénédiction; aujourd'hui, sous le règne de la nouvelle loi, elle produit des effets bien plus relevés. Paul a dit : « Béni « Dieu, qui nous a bénis de toute bénédiction « spirituelle, des dons célestes dans le Christ! » (Ephés. I, 3.) Et ailleurs : « Mais à celui qui « est puissant pour tout faire bien au delà de « ce que nous demandons ou concevons, à lui « gloire dans l'Eglise! » (Ib. III, 20, 21.) Les prophètes de l'ancien temps, quand ils voulaient faire du bien à quelqu'un, avaient recours à la bénédiction qu'on a vue. Elisée fit présent d'un fils à la femme qui l'avait accueilli. Sous la nouvelle loi, les bienfaits sont autres et incomparablement plus grands. Ce n'est pas là ce que la marchande de pourpre demandait aux apôtres. Qu'était-ce donc? « Si « vous n'avez pas jugé que je suis indigne de« vant le Seigneur, entrez et restez chez moi. » (Act. XVI, 15.)

Voyez-vous la différence, la diversité des

prières aux temps de l'Ancien et sous le Nouveau Testament? Le Christ a dit de même : « Ré« jouissez-vous de ce que vos noms ont été « inscrits dans les cieux. » Et Paul : « Que « Dieu vous remplisse de toute grâce et de « toute gloire dans votre joie, afin que vous « abondiez dans l'espérance et dans la vertu de « l'Esprit-Saint. » (Rom. XV, 13.) Bénédiction dont la vertu est d'accorder des biens ineffables et n'a rien de terrestre. Paul dit encore : « Dieu écrasera Satan sous vos pieds prompte« ment. » Mais aux temps de l'ancienne loi, quand les hommes étaient plus grossiers, c'étaient les choses sensibles qui formaient le tissu de la bénédiction, et la fécondité des femmes était regardée comme un bien incomparable. En effet, une fois que la mort eut été introduite à la suite du péché, Dieu voulant consoler notre espèce, et lui montrer que loin de vouloir l'exterminer, l'anéantir, il la rendrait au contraire bien plus nombreuse, prononça ces paroles : « Croissez et multipliez. » (Gen. IX, 1.) Mais la mort n'eut pas été plus tôt reconnue pour un simple sommeil, que la virginité devint un titre d'honneur. D'où ces mots de Paul : « Je voudrais que tous les « hommes fussent dans la continence, ainsi « que moi. » Et encore : « Il est avantageux à « l'homme de ne toucher aucune femme. » (I Cor. VII, 7.) Et ces paroles du Christ : « Il y « a des eunuques qui se sont faits eunuques « en vue du royaume des cieux. » (Ib. V, 1; Matth. XIX, 12.) D'ailleurs, dès le principe, Dieu avait fait entendre qu'on a besoin de vertu, et non d'une postérité nombreuse. Ecoutez en quels termes un sage dit : « Ne « désirez point une troupe inutile d'enfants, « s'ils n'ont pas la crainte de Dieu; et ne vous « occupez pas de leur nombre. Car mieux « vaut un que mille et mourir sans postérité « que d'avoir des enfants impies; et mieux « vaut un qui fait la volonté du Seigneur que « mille qui transgressent la loi. » (Eccli. XVI, 1-4.) Mais les stupides Juifs, dans leur attachement à la chair, dans leur insouciance pour la vertu, disaient : « Que cherche Dieu, « sinon la progéniture? » (Malach. II, 15.) Aussi, voulant leur montrer que ce n'est pas cela qu'il cherche, en mille circonstances, il punit leurs vices par la mort. « Soyez bénis « du Seigneur (23). » Remarquez ces derniers mots. Voilà, en effet, la bénédiction véritable. Il y a aussi des gens qui sont bénis parmi les hommes; mais les biens qui leur en reviennent sont humains. La suprême bénédiction, la voici : les hommes bénissent, en ce sens qu'ils louent, célèbrent les hommes riches, puissants, glorieux. Mais c'est là une bénédiction temporaire, et inutile au moment même où elle se fait sentir : celle de Dieu est perpétuelle, et elle nous seconde dans les plus grandes choses. « Qui a fait le ciel et la terre. »

6. Voyez-vous le pouvoir de la bénédiction? Les paroles de Dieu deviennent des réalités, c'est une de ces paroles, du moins, qui a créé le ciel. « Par une parole du Seigneur, » est-il écrit, « les cieux furent établis. » (Psal. III, 2-6.) La parole dont il vous bénit, c'est cette parole puissante.

« Le Ciel du ciel est au Seigneur ; la terre, il « l'a donnée aux fils des hommes (24). » Que dites-vous? Il a choisi le ciel pour en faire son séjour, et après s'être réservé l'étage supérieur, il nous a assigné cette terre pour habitation? A Dieu ne plaise! ce langage est celui de la condescendance. S'il en était ainsi que vous dites, comment subsisterait dès lors cette autre parole divine : « Est-ce que je ne remplis « pas le ciel et la terre? dit le Seigneur. » (Jér. XXIII, 24.) Car ces deux choses sont contradictoires, si nous nous en tenons au sens qui s'offre tout d'abord, au lieu d'approfondir la doctrine qui y est renfermée. Que signifie donc ceci : « Le Ciel du ciel est au Seigneur : la « terre, il l'a donnée aux fils des hommes? » C'est une expression de condescendance qui n'implique point que Dieu soit confiné dans le Ciel. Ce n'est pas non plus parler dignement de lui que de dire : « Le ciel est son trône, et « la terre son escabeau, (Isaïe LXVI, 1) : » encore le langage de la condescendance. Dieu embrasse tout, supporte tout, loin d'être assujéti à aucune condition de lieu, il domine lui-même et contient toutes choses ; s'il est écrit que le ciel est sa maison, c'est parce que ce lieu est pur d'iniquité. Le ciel ne marque donc pas en cet endroit un séjour choisi, non plus que dans cet autre passage : « Il a marqué les « limites des peuples selon le nombre des « anges de Dieu, (Deut. XXXII, 8); » et dans celui-ci : « Il a choisi la maison de Jacob. » (Ps. CXXXIV, 4.) N'entendez point par là que les Juifs deviennent les siens, à l'exclusion des autres hommes, abandonnés désormais de sa providence, et frustrés de son secours. Dieu est commun à tous les hommes : ce langage

n'est employé ici que pour marquer la tendresse particulière qu'il avait pour les Juifs, comme valant mieux, il faut bien le croire, que les autres hommes. En effet, qu'il ne les choisit pas à l'exclusion des autres, que sa sollicitude demeura toujours universelle, c'est ce que montrent et les faits d'avant Moïse, et tout aussi bien ceux qui arrivèrent de son temps; enfin ceux qui se passèrent successivement après lui. Le soleil, la terre, la mer, tout le reste fut donné à tous en commun par le Seigneur; chez tous il implanta pareillement la loi naturelle. Abraham était perse [1] : Dieu l'aima, le fit changer de pays, il se servit de lui pour corriger les Egyptiens, les habitants de Chanaan, ceux qui venaient de la Perse; de son fils et de son petit-fils pour rendre meilleures, autant qu'il lui appartient, beaucoup de peuplades voisines. Après la naissance de Moïse, il achemina les Egyptiens à la doctrine sainte par sa conduite envers les Juifs; de même les habitants de la Palestine, et ensuite ceux de Babylone : Ainsi, en disant: « Le ciel du ciel est au Seigneur, » le Psalmiste entend que le Seigneur se complaît dans les habitants de ce séjour, parce qu'ils sont exempts de toute iniquité. Et vous-même, si vous ne restez pas attaché à la terre, si vous devenez un ange, vous monterez promptement au ciel et dans la maison paternelle; même avant le jour de la résurrection, vous voilà émigré d'ici-bas, et promu aux honneurs. Car de même que beaucoup de sénateurs conservent leur dignité, quoique vivant à la campagne; de même si vous voulez devenir citoyens du ciel, même en vivant ici-bas, vous jouirez de cette dignité. « Les morts ne vous loueront pas, Seigneur, « ni tous ceux qui descendent dans l'enfer (25).»

« Mais nous les vivants, nous bénirons le « Seigneur dès maintenant et dans tous les « siècles (26). » Par « morts » il n'entend pas ici les trépassés, mais ceux qui sont décédés dans l'impiété, ou ceux qui ont vieilli dans le péché. Abraham, Isaac, Jacob, avaient déjà fini leurs jours, qu'ils vivaient encore, en ce sens que leur mémoire était honorée par les vivants. Quand Moïse prie pour le peuple placé sous sa conduite, il se sert de leurs noms pour émouvoir Dieu, il les adjoint à sa supplication. C'est encore en leur nom, que les trois enfants sollicitent leur délivrance. « Ne détournez pas « votre miséricorde de nous, à cause d'Abra- « ham qui fut aimé de vous, d'Isaac votre ser- « viteur, et d'Israël votre saint. » (Dan. III, 35.) Comment les appeler morts, eux qui jouissaient d'un pareil pouvoir? Le Christ a dit : « Laissez les morts ensevelir leurs morts. » (Matth. VIII, 22.) C'est pour cela que Paul appelle les défunts non pas les morts, mais: « Les « endormis : Je ne veux pas que vous igno- « riez, » dit-il, « mes frères, au sujet des en- « dormis. » (I Thess. VI, 12.) Car le juste même trépassé n'est pas mort, il n'est qu'en état de sommeil. Celui qui doit être envoyé dans une vie meilleure, n'est qu'endormi : celui qui doit être traîné à la mort éternelle, celui-là est mort, qu'il soit défunt ou en vie. Les uns descendent dans l'enfer, les autres monteront au ciel, et seront avec le Christ. Aussi le Prophète ne dit-il pas simplement : les vivants, mais « Nous les vivants, » se désignant ainsi lui-même. Et d'où vient cette addition? De ce que Paul s'est exprimé de même en disant : « Nous les vivants, nous qui restons, nous n'ar- « riverons pas les premiers en la présence « du Seigneur. » (I Thess. IV, 16.) De même qu'ici, ce mot « Nous » ne permet pas d'appliquer la phrase à tout le monde, mais seulement aux fidèles, à ceux qui imitent la conduite de Paul, ainsi dans notre texte : « Nous « les vivants, » doit s'entendre de ceux qui vivent dans la vertu, à la façon de David. « Dès « maintenant et dans tous les siècles. » Voyez-vous comme la suite confirme cette interprétation, à savoir, qu'il parle de ceux qui vivent selon la vertu ? Personne ne vit ici-bas jusque dans l'éternité, c'est le privilége de ceux-là seuls, comme destinés à une immortalité glorieuse. Les pécheurs vivent aussi; mais c'est dans les tourments, les supplices, les grincements de dents : les autres vivent dans tout l'éclat de la gloire, et leur seule occupation est d'offrir à Dieu les hymnes mystiques avec les puissances incorporelles. Tâchons d'obtenir cette vie afin de goûter le même bonheur, afin d'entrer en possession du partage que rien ne peut représenter, pas plus l'esprit que la parole, et dont l'expérience seule peut révéler les délices, desquelles puissions-nous tous jouir, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Saint Chrysostome désigne par ce nom les Chaldéens, ainsi que dans d'autres passages Abraham venait de la Chaldée.

EXPLICATION DU PSAUME CXIV.

1. « J'AI AIMÉ PARCE QUE LE SEIGNEUR EXAUCERA LA VOIX DE MA PRIÈRE. »

ANALYSE.

1. Des vrais et des faux biens. Pourquoi Dieu permet la souffrance. Le bien de l'âme, souverain bien.
2. Providence de Dieu à l'égard des enfants. Bienfait de la mort et des souffrances.
3. Félicité de la vie future.

1. Et quel est l'homme, direz-vous, qui n'aime pas, quand on l'exauce? Beaucoup de mondains. Ils ne veulent pas écouter quelles sont les choses qui leur importent, et ils en souhaitent qui ne leur sont point avantageuses : puis, exaucés, ils gémissent et se désolent. Ce qui nous est avantageux, c'est ce que Dieu connaît pour tel, quand ce serait la pauvreté, la faim, la maladie, que sais-je encore? Ce que Dieu juge nous être utile, ce qu'il nous donne, voilà les choses profitables. Ecoutez plutôt ce qu'il dit à Paul : « Ma grâce « te suffit, car ma puissance se consomme « dans la faiblesse. » (II Cor. XII, 9.) C'est que l'intérêt de Paul était d'être persécuté, affligé, opprimé. Instruit par cette réponse, il dit : « Aussi, je me complais dans les infirmités, « les injures, les persécutions. » (Ib. 10.) Il n'appartient donc pas aux premiers venus de se réjouir quand Dieu les exauce, en procurant leur bien. Beaucoup veulent de faux biens et s'y complaisent. Tel n'était pas le Prophète : il aima, quand Dieu l'eut exaucé, en lui accordant ce qui lui était utile. « Parce qu'il a « incliné son oreille vers moi (2). » Encore des expressions humaines pour représenter le consentement de Dieu. Cette parole renferme de plus une autre allusion ; il a l'air de dire : je ne méritais pas d'être entendu ; mais il est descendu jusqu'à moi. « Et dans mes jours je « l'invoquerai. » Qu'est-ce à dire, « dans mes « jours? » Parce que j'ai été exaucé, veut-il dire, je ne veux pas pour cela m'enfuir ni me relâcher; je consacrerai tous mes jours à cette occupation.

« Les douleurs de la mort m'ont environné, « les dangers de l'enfer m'ont surpris. J'ai « trouvé l'affliction et la douleur (3); et j'ai « invoqué le nom du Seigneur (4). » Voyez-vous quelle forte armure? quelle consolation efficace contre toutes les épreuves? quelle âme échauffée par l'amour du Maître? Voici ce qu'il veut faire entendre : il m'a suffi, pour échapper aux maux qui m'environnaient, d'invoquer le Seigneur. Pourquoi nous, l'invoquons-nous tant de fois sans être tirés de peine ? C'est que nous ne l'appelons pas comme il faut. Pour lui, il est toujours prêt à

nous seconder. Ecoutez plutôt ce qu'il dit dans les Evangiles : « Quel est d'entre vous l'homme « qui, si son fils lui demande du pain, lui « présentera une pierre? Ou, si c'est un « poisson qu'il lui demande, lui présentera-« t-il un serpent? si donc vous qui êtes « mauvais, vous savez donner de bonnes cho-« ses à vos enfants, combien plus votre Père « qui est dans les cieux donnera-t-il de bonnes « choses à ceux qui les lui demandent?» (Matth. VII, 9, 11.) Voyez-vous combien grande est cette bonté auprès de laquelle la nôtre ne paraît plus que méchanceté? Puisque tel est notre maître, recourons toujours à lui, invoquons-le, lui seul, à notre aide, et nous le trouverons prêt à nous sauver. Si des naufragés réfugiés sur une planche flottante n'ont qu'à appeler les premiers venus du plus loin qu'ils les aperçoivent, pour émouvoir leur charité, bien qu'ils n'aient rien de commun avec eux, et pas d'autre recommandation que leur infortune, à bien plus forte raison le bon Dieu en qui la miséricorde est innée a-t-il pitié des malheureux, pour peu qu'ils consentent à recourir à lui, à l'invoquer avec ferveur, renonçant à toutes les espérances humaines. Par conséquent, si vous venez à tomber dans quelque infortune imprévue, ne vous laissez pas abattre, relevez aussitôt votre courage et réfugiez-vous dans ce port sans orages, dans cette imprenable tour qui est l'assistance de Dieu. Car si Dieu vous laisse tomber, c'est afin que vous l'invoquiez. Mais c'est justement alors que la plupart se laissent décourager et perdent jusqu'à la piété qu'ils avaient, quand ils devraient faire tout le contraire. C'est l'amour extrême de Dieu pour nous, c'est son désir de nous attacher plus étroitement à lui qui le détermine à souffrir que nous tombions dans la peine. Les mères se servent de masques effrayants pour forcer leurs enfants rebelles à se jeter dans leurs bras : ce n'est pas qu'elles veuillent leur causer du chagrin, mais elles imaginent ce moyen pour les retenir auprès d'elles. De même Dieu, dans son désir constant de vous attacher à lui, dans son amour extrême, si ce n'est trop peu dire encore, permet que vous tombiez dans de telles épreuves : et c'est afin que vous vaquiez perpétuellement à la prière, que vous l'invoquiez continuellement, que vous négligiez tout le reste pour ne songer qu'à lui. « O Seigneur, « délivrez mon âme. » Un autre interprète traduit : « Je vous en prie, Seigneur, retirez « mon âme. » Un autre : « O Seigneur, sauvez « mon âme. »

Voyez-vous la sagesse du Psalmiste? Comment il oublie toutes les choses mondaines pour s'occuper d'un seul objet, de maintenir son âme à l'abri de toute atteinte qui pourrait lui porter préjudice? En effet, si l'âme se porte bien, tout le reste suivra : au contraire si elle va mal, il n'est point de prospérité qui puisse dès lors nous être bonne à quelque chose. Aussi ne faut-il négliger aucun moyen, action ou parole, pour la sauver. C'est le sens caché dans cette parole : « Soyez prudents comme « les serpents. » (Matth. X, 16.) Ainsi que le serpent sacrifie le reste de son corps pour sauver sa tête, ainsi vous devez, vous, tout immoler au salut de votre âme. En effet, ni la pauvreté, ou la maladie, ni cet autre mal qui paraît être comme le résumé des autres, la mort, ne sont en état de nuire à ceux qu'ils frappent, tant que leur âme reste intacte : pareillement la vie même cesse d'être un avantage, quand l'âme est perdue ou gâtée. C'est pour cela que le Psalmiste parle de l'âme et de l'âme seule, qu'il souhaite que le jugement ne lui soit pas rigoureux, et qu'elle échappe aux intolérables supplices. « Le Seigneur est miséricordieux et « juste, et notre Dieu a pitié (5). » Voyez-vous comment il enseigne à l'auditeur à ne pas désespérer, à ne point se décourager? C'est à peu près comme s'il disait : point de désespoir : Dieu est miséricordieux. Point de découragement : Dieu est juste. De cette façon il guérit l'un du relâchement, l'autre du désespoir : et par là il travaille doublement à notre salut.

2. Puis, afin de montrer que Dieu incline plutôt vers la miséricorde, il poursuit en répétant : « Et notre Dieu a pitié. » Il dit à dessein « notre Dieu, » afin de l'opposer aux dieux dont il a parlé précédemment. Ces autres dieux ont pour occupation le meurtre, le massacre, les guerres sans trève. Le nôtre ne songe qu'à répandre ses bienfaits, à pardonner, à nous tirer de péril et rien n'est plus propre à montrer que ces divinités ne sont que des démons funestes, tandis que notre Dieu est un Dieu bon, un Dieu protecteur, un Dieu véritable.

« Le Seigneur veille sur les petits enfants, « j'ai été humilié et il m'a sauvé (6). » Il touche ici un côté fort important de la Providence. « Miséricordieux et juste, il a pitié, » il aborde une des œuvres les plus frappantes de cette

bonté. Quelle œuvre? Celle qui s'opère sur les petits enfants. Nous avons, nous, dans la raison un maître qui nous instruit de ce que nous devons éviter, rechercher, qui nous enseigne à repousser loin de nous les maux qui s'approchent, à nous affranchir de ceux qui nous accablent, nous avons des forces, nous connaissons des expédients ; faute de pareils secours, les enfants seraient sans protecteur, pour ainsi dire, s'ils ne trouvaient une assistance assurée dans la Providence divine qui ne saurait s'éloigner d'eux un seul moment sans les livrer tous à une perte certaine. Sans cela les serpents, les volatiles domestiques, tant d'autres animaux qui hantent les maisons tueraient dans les langes les jeunes nourrissons. Ni nourrice, ni mère, ni personne, ne sauraient montrer une sollicitude suffisante, pour les préserver, s'il leur manquait l'appui d'en-haut. Quelques-uns croient d'ailleurs qu'il s'agit ici des enfants encore emprisonnés dans le sein maternel. « J'ai été humilié et il m'a sauvé. » Il ne dit pas : Dieu n'a pas permis que je fusse en péril, mais bien, j'ai été en péril et il m'a sauvé. En effet, après avoir parlé de la Providence en général, il continue à parler en son propre nom, suivant son usage d'associer partout le général et le particulier. N'allez donc pas, mes chers frères, rechercher une vie à l'abri de tous les orages, ce ne serait pas un bien pour vous. Si les prophètes n'y trouvaient point leur avantage, à plus forte raison n'y trouveriez-vous pas le vôtre. Ils n'y trouvaient point leur avantage, dis-je, écoutez en effet : « C'est « un bien pour moi que vous m'ayez humilié, « afin que je connaisse vos jugements. » Ici Dieu est remercié de deux choses, d'avoir permis le péril et de n'avoir pas abandonné l'homme en danger. Ce sont deux espèces de bienfaits, et le premier n'est pas inférieur à l'autre, ou même, si j'ose le dire, il est plus grand. En effet, le second n'a eu pour effet que d'écarter le péril, le premier a rendu l'âme plus sage. « Rentre, ô mon âme, dans le repos, « parce que le Seigneur a répandu sur toi ses « bienfaits (7). Parce qu'il a délivré mon âme « de la mort, mes yeux, des larmes, mes pieds « de la chute (8). Je serai agréable en présence « du Seigneur, au pays des vivants (9). » L'interprétation historique fait voir ici une délivrance merveilleuse, un soulagement, un affranchissement. Mais si l'on veut prendre ce passage dans le sens anagogique, on pourra se représenter cet affranchissement comme notre départ d'ici-bas et retrouver là le repos dont il s'agit. Car on échappe par là à tous les dangers imprévus et l'avenir cesse d'être un mystère inquiétant, on est en sûreté une fois qu'on a quitté la terre le cœur plein de bonnes espérances. En effet, quoique la mort ait été introduite ici-bas par le péché, cela n'empêche pas que Dieu ne la fasse servir à notre avantage. Voilà pourquoi il n'en est pas resté là, mais a rendu de plus notre existence pénible : c'est afin de nous faire comprendre qu'il n'aurait pas permis la mort elle-même, si cette œuvre de sa sagesse n'était pas très-utile. Voilà pourquoi après avoir dit : « Au jour où tu en mangeras, tu mourras, » il ne s'est pas borné à exécuter sa menace, en disant : « Tu es terre « et tu retourneras en terre. » Mais voici ce qu'il ajoute : « Tu mangeras ton pain à la « sueur de ton front. La terre produira pour « toi des épines et des ronces, elle te nourrira « dans la peine. » Et il dit à la femme : « Je « multiplierai tes douleurs et tes gémisse« ments. Tu enfanteras dans les douleurs. » C'est que la mort n'aurait pas suffi pour les rendre sages. Il est vrai qu'elle corrige beaucoup d'hommes, car sa venue les rend insensibles. Mais les épreuves de la vie nous améliorent de notre vivant. Que si l'on y voit un sujet de terreur, la faute en est à la faiblesse des âmes. C'est ce que montrent les prières de saint Paul et ses transports de joie, lorsqu'il dit, par exemple : « Partir et être avec le Christ, « c'est bien préférable, » et encore : « Je me « réjouis, je partage votre joie à tous, de « même, vous aussi, réjouissez-vous, partagez « ma joie. » Mais le contraire l'afflige : « Nous « gémissons en nous-mêmes, » dit-il, « atten« dant l'adoption, la délivrance de notre « corps. » Et ailleurs : « Nous qui sommes « dans cet abri, nous gémissons affligés. »

3. Voyez-vous combien c'est une belle chose que la sagesse? Ce qui paraît aux autres mériter des larmes, lui semble valoir des prières : ce qui paraît aux autres sujet de joie et de contentement, il n'y trouve que des raisons de gémir. N'est-ce pas, en effet, un digne sujet de lamentations, que d'être exilé, expatrié? N'est-ce pas un bonheur que de se réfugier promptement dans le port de tranquillité, et d'être admis dans la cité céleste, affranchi enfin des douleurs, des peines, des gémissements? Mais, direz-vous, en quoi cela regarde-t-il un pé-

cheur tel que moi? Voyez-vous que ce n'est pas la mort qui fait l'affliction, mais le mauvais état de la conscience? Cessez donc d'être un pécheur, et vous soupirerez après la mort. « Mes yeux des larmes. » — Rien de plus naturel : là-bas il n'y a ni chagrins, ni tristesse, ni pleurs. « Mes pieds de la chute. » Ceci est plus important encore. Comment cela? C'est que nous sommes affranchis non-seulement du chagrin, mais encore des piéges qui pourraient nous faire trébucher. Il est établi sur un roc, celui qui est parti chargé de bonnes œuvres; il est entré au port; il ne trouve plus d'obstacles; le trouble, les alarmes ont disparu. Celui-là vit au sein d'une gloire perpétuelle qui a quitté dans cette disposition le séjour d'ici-bas. « Je serai agréable en présence du « Seigneur, au pays des vivants. » — Un autre dit « devant le Seigneur. » Un autre « je mar- « cherai. » C'est ce que Paul, lui aussi, indique par ces mots : « Et nous serons ravis dans des « nuées en l'air, au-devant du Seigneur et ainsi « nous serons éternellement avec le Seigneur. » (I Thes. IV, 16.) Et remarquez cette parole « au « pays des vivants. » — C'est là-haut qu'est la vraie vie, exempte de mort, et riche de biens sans mélange. Quand « il aura détruit, » dit le même apôtre, « tout pouvoir, tout empire, « toute puissance, il détruira un dernier en- « nemi, la mort. » (I Cor. XV, 24.) Mais ces choses détruites, il ne reste plus aucun sujet d'affliction, ni souci, ni épreuve, tout est joie, tout paix, tout amour, tout joie, tout allégresse, tout est parfait, solide. Car il n'y a là-haut aucune chute pareille, ni colère, ni chagrin, ni avarice, ni désirs charnels ou pauvreté, ni richesse, ni infamie, ni rien de semblable. — Aspirons donc à cette vie, et faisons toutes choses en vue d'elle. Voilà pourquoi nous sommes exhortés à dire dans notre prière : « Que votre royaume arrive : » c'est afin que nous ayons perpétuellement ce jour devant les yeux. En effet celui qui est possédé d'un pareil amour, celui qui vit dans l'espoir de ces biens, celui-là ne souffre ici-bas aucun naufrage, et ne se laisse abattre par aucun des chagrins de ce monde. — De même que ceux qui se rendent dans une capitale ne se laissent arrêter par aucune des choses qu'ils peuvent rencontrer sur leur route, prairies, vergers, ravins, déserts, et, indifférents aux divertissements comme aux obstacles, ne songent qu'à la patrie qui les attend : ainsi celui qui chaque jour se représente la ville céleste, et qui nourrit en lui cet amour, ne se laissera ébranler par aucune épreuve, trouvera sans charme et sans gloire ce qu'il verra de plus glorieux et de plus charmant. Que dis-je? il n'en verra rien : car il aura d'autres yeux : ceux dont parle Paul, en disant : « Comme nous ne considérons pas « les choses visibles, mais les invisibles : en effet, « les choses visibles sont éphémères; les choses « invisibles sont éternelles. » — Voyez-vous comment il nous montre la route avec d'autres paroles? Attachons-nous donc à la poursuite de ces choses invisibles, afin de les posséder et de jouir de la vie éternelle: à laquelle puissions-nous tous arriver par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ à qui gloire et puissance, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

EXPLICATION DU PSAUME CXV.

1. « J'AI CRU, C'EST POURQUOI J'AI PARLÉ : MAIS J'AI ÉTÉ HUMILIÉ ENTIÈREMENT. »

—

ANALYSE.

1. La foi est le principe de toutes les grandes choses : c'est elle qui a soutenu le peuple juif au milieu de ses épreuves, qui a inspiré ses prophètes et mérité à Abraham de devenir le père des croyants. Nous n'avons pas de meilleur moyen de glorifier Dieu.
2. La foi nous enseigne toutes choses et elle est notre force, car rien ne lui résiste. Sans doute c'est un don de Dieu qui la donne à qui il lui plaît ; mais nous pouvons nous en rendre dignes par nos bonnes œuvres : témoin le centurion Corneille.
3. Avec la foi, tout s'explique, tout profite dans la vie ; sans elle, il n'y a qu'incertitude, que défaillances, que trouble et scandale, car l'homme abandonné à lui-même n'est que mensonge, c'est-à-dire, vil, passager, pur néant.
4. Malgré cette bassesse de l'homme, le Seigneur le comble de bienfaits, ce qui est d'autant plus admirable qu'il est plus grand et que l'homme est plus petit. Et il veille sur lui, non-seulement pendant sa vie, mais jusqu'après sa mort, le glorifiant sur la terre et dans le ciel.
5. Pour mériter cette grâce, il faut le servir, se faire son esclave, selon le mot de saint Paul, et lui offrir continuellement un sacrifice de louanges, d'actions de grâces en reconnaissance de ces immenses bienfaits.

1. A propos de ces paroles qu'il cite, le bienheureux Paul s'exprime ainsi : « Et parce que « nous avons un même esprit de foi, selon « qu'il est écrit : J'ai cru, c'est pourquoi j'ai « parlé, nous croyons aussi nous, et c'est pour- « quoi nous parlons. » (II. Cor. IV, 13.) Il faut donc commencer par dire comment l'Apôtre a entendu ces paroles, en examinant le sujet qu'il avait entrepris de traiter, ce sera un bon moyen de connaître la pensée du Prophète. Du reste, la meilleure manière d'instruire c'est, non pas de prendre dans un discours un passage détaché, pour s'arrêter au point particulier qu'on a choisi, mais de remonter jusqu'au début du texte en question. A quel propos donc saint Paul rappelle-t-il ces mots du Psalmiste. C'est à propos de la résurrection et de l'acquisition des biens futurs qui surpassent toute parole, toute intelligence et toute pensée. Et précisément parce qu'un tel sujet était infiniment au-dessus de toute parole, et ne pouvait être expliqué, la foi était nécessaire pour le saisir. Mais les Juifs, à raison des vaines espérances qui les gonflaient d'orgueil, auraient pu être troublés et croire qu'on les trompait, aussi l'Apôtre se hâte-t-il de redresser leur grossière ignorance par la citation des paroles du Prophète, comme s'il leur eût dit : Je ne vous demande pas une chose nouvelle en vous demandant la foi, vous voyez qu'elle date de loin : Voilà pour saint Paul. Quant au roi David, comme il devait, lui aussi, annoncer aux Juifs les biens à venir, qui étaient en dehors de l'ordre des choses humaines, pour qu'on ne pût pas refuser d'y croire, il commença ainsi son psaume : « J'ai cru, c'est

« pourquoi j'ai parlé. » Jérusalem n'était plus, son temple avait été renversé, et tous ses habitants avaient été emmenés captifs et chargés de chaînes dans une terre étrangère : les barbares avaient pris possession de leur terre, et le vainqueur avait forcé les Juifs à planter des vignes, à bâtir des maisons, à contracter des mariages. Un tel état de choses jetait les Juifs dans le désespoir et ils pensaient en eux-mêmes : si alors que nous avions une ville, des armes, des remparts, de l'argent en si grande abondance, un temple avec son autel, son culte et ses cérémonies, tout ce qui concerne, en un mot, l'exercice de notre religion, nous avons été faits prisonniers et emmenés en captivité, comment pourrons-nous recouvrer notre patrie, maintenant que nous sommes en pays étranger, dépouillés de tout, sans armes et sans liberté ? Et ces pensées en troublaient un grand nombre des plus faibles, et ils ne faisaient plus attention aux prophéties, prédisant leur retour. C'est pourquoi David s'exprima de la sorte pour montrer que la foi est nécessaire dans tout ce que Dieu nous annonce. D'autres, comme Isaïe, leur parlent autrement. « Rappelez dans votre es« prit, » leur dit-il, « cette roche dont vous « avez été taillés et cette citerne profonde d'où « vous avez été tirés. » (Isaïe, LI, 1.) Puis il ajoute : « Jetez les yeux sur Abraham votre « père et sur Sara qui vous a enfantés, et con« sidérez que l'ayant appelé lorsqu'il était seul, « je l'ai béni et je l'ai multiplié. » (Ibid. 2.) Ces paroles peuvent se traduire ainsi : Abraham n'était-il pas étranger ? N'était-il pas sans enfants et déjà avancé en âge ? N'avait-il pas une femme qui à raison de ses années et de sa constitution était stérile ? Toutes ses espérances n'étaient-elles pas anéanties complétement ? Et pourtant avec ce seul vieillard jusque-là sans enfants, j'ai peuplé la terre. Pourquoi donc vous troubler ? Si avec un seul homme j'ai pu peupler le monde, à plus forte raison, avec vous quoique vous soyez en petit nombre, je repeuplerai Jérusalem. Voilà pourquoi il dit : « Rappelez dans votre esprit cette roche « d'où vous avez été taillés, » pour indiquer Abraham, « et cette citerne profonde dont vous « avez été tirés, » désignant ainsi Sara. Car de même qu'une citerne n'a pas de source jaillissante, mais seulement l'eau qu'elle reçoit des pluies du ciel, ainsi Sara reçut d'en-haut la faculté de concevoir dont elle était privée. Et de même encore qu'une pierre n'a jamais porté de fruit, ainsi en était-il d'Abraham[1]. Et pourtant c'est de là que je vous ai tirés pour peupler des régions aussi nombreuses et aussi étendues. Voilà pourquoi encore le Seigneur conduit Ezéchiel dans une plaine où il lui fait voir un amas d'ossements qui revivent à la parole du Prophète. Alors les montrant aux Juifs il leur dit : « Si je puis ainsi ressusciter les morts, « à plus forte raison, je saurai vous ramener « dans votre patrie, vous qui vivez. » (Ezéch. XXXVII, 1-13.) Très-bien pour ces prophètes, mais que veut dire le Psalmiste par cette parole : « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé ? »

C'est-à-dire, il faut avoir confiance dans les promesses. Car, pour moi qui les méditais ces divines promesses, qui les conservais dans mon cœur, j'ai chassé tout trouble aussitôt que j'ai cru. Saint Paul parlant de nos biens sensibles et visibles requiert la foi. D'où il suit que s'il en est ainsi pour les choses matérielles, à plus forte raison pour les biens invisibles. Si la foi fut nécessaire aux Juifs pour recouvrer leur ville, combien plus à nous qui attendons le Ciel. Toutes les fois donc qu'il s'agit de quelque chose de grand que nous ne saurions atteindre ni par la pensée, ni par le raisonnement, il faut avoir recours à la foi et ne point examiner les choses d'après les règles d'une logique humaine : car les opérations miraculeuses de Dieu leur sont infiniment supérieures. Il faut donc imposer silence à la raison, et recourir à la foi pour glorifier Dieu. Essayez par le raisonnement de trouver le secret de ses opérations, ce n'est point le glorifier, c'est vouloir soumettre à notre humble raison les desseins admirables de la Providence.

2. C'est pourquoi saint Paul parlant, lui aussi, d'Abraham et de la manière admirable dont il fit taire sa raison pour ne considérer que la puissance de Celui qui lui faisait des promesses, nous assure que par sa conduite il glorifia Dieu souverainement : « Il n'hésita « point, » nous dit-il, « et il n'eut pas la « moindre défiance de la promesse que Dieu « lui avait faite, mais il se fortifia par la foi, « rendant gloire à Dieu et étant pleinement « persuadé qu'il est tout-puissant pour faire « tout ce qu'il a promis. » (Rom. IV, 20, 21.)

[1] A la vérité, Sara était stérile, puisque la sainte Ecriture nous l'apprend. Mais comment notre auteur a-t-il pu dire qu'Abraham le fut également, et qu'il n'était pas plus capable d'engendrer qu'une pierre, puisqu'après la mort de Sara, malgré son âge bien plus avancé, il eut sept enfants de Céthura ? (Note des Bénédictins.)

Mais que signifient ces autres paroles : « Et « parce que nous avons un même esprit de foi, « selon qu'il est écrit : J'ai cru, c'est pour- « quoi j'ai parlé : Nous croyons aussi, nous, et « c'est aussi pourquoi nous parlons ? » (II Cor. IV, 13.) Elles nous révèlent un grand mystère : à savoir, que : L'Esprit qui a inspiré le Nouveau Testament a également inspiré l'Ancien, et qu'il a parlé dans l'un aussi bien que dans l'autre, que la foi nous enseigne toutes choses et que sans elle nous ne pouvons absolument rien. « Nous croyons aussi, nous, » est-il écrit, « et c'est pourquoi nous parlons. » Otez-nous la foi, nous ne pourrons pas même ouvrir la bouche. Mais pourquoi l'Apôtre n'a-t-il pas dit : « Parce que nous avons une même foi, » au lieu de dire : « parce que nous avons « un même esprit de foi ? » Outre la raison que nous venons de dire, c'était pour montrer qu'il faut l'assistance de l'Esprit-Saint pour s'élever à la hauteur de la foi et pour sentir le néant et la faiblesse de notre raison. C'est toujours dans le même but que dans un autre endroit il s'exprime ainsi : « Or, ces dons du Saint-Esprit qui se font « connaître au dehors sont donnés à cha- « cun pour l'utilité de toute l'Eglise. Car, l'un « reçoit du Saint-Esprit le don de parler avec « sagesse, un autre reçoit du même Esprit le « don de parler avec science, un autre reçoit « le don de la foi, un autre la grâce de guérir « les maladies. » (I Cor. XII, 7, 8, 9.) On me dira peut-être, qu'il s'agit ici, ce qui est vrai du reste, de la foi nécessaire pour opérer les miracles. Mais je sais, moi aussi, qu'il y a une autre foi dont les apôtres disaient : « Augmen- « tez en nous la foi (Luc, XVII, 5), » sans parler de celle par laquelle nous sommes tous chrétiens, et qui ne nous fait point faire de prodiges, mais qui nous donne la science infuse de la piété. Or, dans ces deux derniers cas, nous avons encore besoin de l'assistance de l'Esprit-Saint, selon cette parole de saint Luc : « Le Seigneur lui ouvrit le cœur pour enten- « dre ce que Paul disait (Act. XVI, 14), » et cette autre du Christ : « Personne ne vient à « moi si mon Père ne l'attire. » (Jean, VI, 44.) Mais si la foi vient de Dieu, comment donc pèchent ceux qui ne croient pas, puisque l'Esprit ne vient pas à leur secours, que le Père ne les attire pas, et que le Fils ne les met pas dans la voie ? Car il dit de lui-même : « Je suis la « voie (Jean, XIV, 6), » pour montrer que sans Lui on ne saurait être amené vers le Père. Si donc le Père attire, le Fils conduit, l'Esprit illumine, comment peuvent être coupables ceux qui ne sont ni attirés, ni conduits, ni illuminés ? — En ne se rendant pas dignes de recevoir cette lumière. Voyez ce qui arriva à Corneille. (Act. X.) Il ne trouva point en lui le bienfait de la foi, mais Dieu l'appela après qu'il s'en fut rendu digne par ses prières et ses bonnes œuvres. Aussi Paul parlant de la foi aux Ephésiens, leur dit : « Et en effet, cela ne « vient pas de vous puisque c'est un don de « Dieu. » (Eph. II, 8.) Ce qui ne veut pas dire que nous soyons impuissants à produire des bonnes actions. Car bien qu'il appartienne à Dieu d'attirer et de conduire, il choisit cependant les âmes droites et dociles à ses inspirations pour leur donner son secours.

C'est pourquoi saint Paul, dans un autre endroit, parle « de ceux qui ont été appelés selon « le décret de Dieu. » (Rom. VIII, 28.) Car ni notre vertu, ni notre salut ne sont le résultat de la nécessité. Et quoique nous soyons redevables de la plus grande partie et presque de tout à Dieu, il nous a cependant laissé une certaine part à notre salut, afin d'avoir une raison apparente de nous couronner un jour. Voilà pourquoi après avoir dit que « nous « avons un même esprit de foi, » c'est-à-dire, ce même Esprit qui a parlé dans l'Ancien Testament, Paul a ajouté : « Nous croyons aussi « nous, et c'est pourquoi nous parlons. » (II Cor. IV, 13.) Nous avons du reste un besoin de la foi bien plus grand qu'autrefois, et à cause de la nature des biens qui nous sont promis, lesquels sont invisibles et spirituels, et à cause de l'ordre des temps. Car ce n'est pas dans cette vie mais dans l'autre qu'on sera récompensé. En outre, il fallait la foi même pour les biens présents, car les dons qui nous étaient faits, comme la participation aux saints mystères, la grâce du baptême, ne pouvaient être reçus sans la foi ! Et puis, la vertu de ces dons surpasse toute intelligence. Si donc la foi était nécessaire quand il s'agissait de biens grossiers et sensibles, à plus forte raison l'est-elle aujourd'hui : Mais les paroles de l'Apôtre ont été suffisamment expliquées. Il est temps de revenir à notre prophétie et de vous faire comprendre ce que dit ici le saint roi David. Que dit-il donc ? — « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai « parlé. » Il n'avait encore rien dit, mais il fait allusion au langage intérieur qu'il avait tenu

et qui peut se traduire ainsi : Alors, dit-il, que je repassais dans mon esprit et les malheurs des Juifs, et leurs infortunes, et leur extermination, et les derniers ravages, je n'ai pas désespéré de voir des jours meilleurs. Au contraire, je les ai attendus, je les ai annoncés et j'ai parlé. Dans mes premiers psaumes j'ai traité longuement cette question et je n'ai fait que vous annoncer ce que la foi m'enseignait.

3. Voyons maintenant combien est chancelant et troublé celui qui n'est pas instruit par cette même foi. Quoiqu'il s'agisse encore d'un psaume de David, ce ne sont pas ses propres sentiments qu'il a exprimés, mais les troubles intérieurs d'une âme sans consistance quand il s'est écrié : « Que Dieu est bon à Israël et à « ceux qui ont le cœur droit, mais mes pieds « ont failli me manquer et mes pas ont été « chancelants. » (Ps. LXXII, 2.) Ce qui doit s'entendre non des pieds et des pas, mais des raisonnements défectueux. Il en donne aussitôt un exemple en ajoutant : « Car j'ai été touché « d'un zèle d'indignation contre la prospérité « des méchants. » (Ibid. 7.) C'est-à-dire, en voyant les barbares florissants et les Juifs humiliés et abattus. Mais voici le vice du raisonnement. « Et j'ai dit : C'est donc inutilement « que jai travaillé à purifier mon cœur et que « j'ai lavé mes mains dans la compagnie des « innocents. » (Ibid. 13.) Et il nous apprend lui-même ce qui l'a poussé à s'exprimer ainsi : « C'est qu'il a vu les pécheurs eux-mêmes dans « l'abondance de tous les biens de ce monde, « et qu'ils ont acquis de grandes richesses. » (Ibid. 12.) Mais entendez-le se reprendre ensuite lui-même : « Que si je disais: je par« lerai de la sorte : un grand travail s'est pré« senté devant moi et j'ai reconnu que je ne « pouvais le comprendre jusqu'à ce que j'entre « dans le sanctuaire de Dieu et que j'y ap« prenne quelle doit être leur fin. » (Ibid. 15, 16, 17.) C'est comme s'il eût dit : j'étais indigné, affligé dans mes raisonnements, car c'est toujours le résultat qu'ils produisent. Ensuite, j'ai pensé que j'entreprenais une œuvre difficile, car mes recherches sur de semblables sujets ne pourront m'amener à rien de certain tant que je ne serai pas dans ma patrie.

Jugez par là combien il est dangereux d'abandonner les choses de la foi aux raisonnements humains, au lieu de les confier à la foi elle-même. Si celui dont parle le Prophète eût été ferme et constant dans sa foi, il n'eût pas été troublé, les pieds n'auraient pas failli lui manquer et ses pas n'auraient pas été chancelants. Mais il n'en est pas de même du Psalmiste. Solidement établi sur la pierre il n'était pas troublé, etmalgré le triste état où il voyait les affaires des Juifs, malgré la prospérité des barbares, dans un grand nombre de psaumes, il parlait souvent en termes clairs et avec assurance du retour dans sa patrie. Et sa foi était si grande qu'il ne faisait attention ni à la puissance de ses ennemis, ni à l'impuissance des Juifs, mais à la toute-puissance du Seigneur dont il tenait les promesses. Et voilà pourquoi il s'écrie : « J'ai cru et c'est pour« quoi j'ai parlé; j'ai été humilié extrême« ment. » Une autre version porte : « J'ai été « affligé extrêmement. » — « Dans mon abat« tement j'ai dit : Tout homme est menteur « (2). » Ou selon une autre version : « J'ai dit « dans le trouble de mon esprit : Tout homme « ment. » C'est ici qu'apparaît de nouveau la splendeur de la foi, car avec elle, l'infortune la plus grande ne saurait précipiter dans le désespoir. Cette vertu, en effet, est comme une ancre sacrée qui retient et affermit de toutes parts le vaisseau de notre esprit qui s'y attache et on le remarque principalement dans les rencontres les plus fâcheuses de la vie où la foi nous persuade d'attendre avec patience l'effet de l'espérance qu'elle nous inspire, et nous fait rejeter tous les raisonnements humains. C'est ce qu'il veut nous faire entendre par ces paroles : « Pour moi, j'ai été affligé « extrêmement. » En d'autres termes : J'ai été bien affligé sans doute, mais je n'ai pas désespéré ni perdu courage. Pour nous montrer ensuite qu'il a été non-seulement affligé, mais dans l'angoisse la plus grande il ajoute ces paroles : « Dans mon abattement, j'ai dit : « Tout homme est menteur. » Qu'est-ce à dire, « dans mon abattement ? » — Dans mon malheur extrême, dans l'excès de mes maux. Car j'ai été assailli par une épreuve si violente qu'elle m'a plongé dans l'anéantissement et dans un profond sommeil. Il s'agit ici de cette défaillance, de cette insensibilité que produit le malheur. De même, ce qui est dit d'Adam, que Dieu lui envoya un profond sommeil doit s'entendre d'une certaine privation de sentiment. Car l'extase ou le ravissement d'esprit consiste à être hors de soi. Dieu avait donc envoyé à Adam un sommeil extatique pour l'em-

pêcher de sentir l'extraction de sa côte et d'en éprouver de la souffrance, et en le privant ainsi secrètement du sentiment de la peine, il lui déroba par cet anéantissement momentané, la douleur qu'il aurait ressentie. Il est encore écrit : « Il leur survint un ravissement d'es« prit. » (Act. x, 10.) Il s'agit encore ici d'un sommeil extatique et d'une absence de sentiment, c'est le sens du mot « ravissement. » Mais cela a lieu, ou par l'action de Dieu, ou par la grandeur des maux qui produisent un sommeil profond et une sorte d'engourdissement, les malheurs ayant coutume en effet, d'amener l'anéantissement et le sommeil. Par son « abattement, » le Psalmiste entend donc ici l'excès des maux qui l'ont accablé. Mais que signifient ces mots : « Tout homme est men« teur. » N'y a-t-il donc personne de véridique? Comment alors Job a-t-il pu être appelé un homme véridique, juste et religieux? Et les prophètes? S'il ont été menteurs, s'ils ont trompé dans ce qu'ils ont dit, il n'y a plus rien de solide. Et Abraham? et tous les Justes? Vous voyez combien il serait mauvais de s'en tenir à la lettre de l'Ecriture sans chercher à en pénétrer l'esprit. Qu'a donc voulu dire le Psalmiste par ces expressions : « Tout homme « est menteur? » — La même vérité que dans ces autres paroles : « L'homme est devenu « semblable au néant. » (Ps. CXLIII 4.) C'est ce qu'a dit encore un autre prophète. « Toute « chair n'est que de l'herbe et toute sa gloire « est comme la fleur des champs (Isaïe, XL, « 6), » pour exprimer une chose très-vile, passagère, semblable à l'ombre, à un songe et à quelque fantôme.

4. Et afin que vous sachiez que mon raisonnement s'appuie sur des motifs solides, remarquez qu'une version porte : « Tout homme « est mensonge. » Une autre : « Tout homme « ment; » ou bien encore : « défaille. » Expressions bien différentes les unes des autres; car mentir est l'effet d'un vice qui réside dans l'âme, tandis que défaillir, être passager, ressembler à une onde qui s'écoule, à un songe, à une fleur, à une ombre indique la bassesse de notre nature. Cela revient à ce qu'on lit ailleurs : « Je ne suis que terre et que cendre.» (Gen. XVIII, 27). Et encore : «Pourquoi la terre « et la cendre s'élèvent-elles d'orgueil? » (Eccli. x, 9). Ou bien à ces autres paroles du Psalmiste : « Qu'est-ce que l'homme pour que vous vous « souveniez de lui ? » (Ps. VIII, 5.) Partout le témoignage de la bassesse de notre nature, de son néant. Ne disons-nous pas des moissons qu'elles ont été trompeuses pour marquer qu'elles n'ont pas répondu à notre attente et qu'elles n'ont pas rapporté autant que nous espérions; et dans le même sens, que l'année a été trompeuse? L'homme est chose vile et de nul prix, et nous ne nous en apercevons jamais mieux que dans le malheur, parce qu'alors nous jetons ordinairement les yeux sur le néant de notre nature. C'est pourquoi le Psalmiste ayant l'âme abattue et sentant sa nature confondue, veut nous montrer combien elle est abjecte et misérable sous tous rapports en disant : « Tout homme est menteur : » C'est-à-dire l'homme n'est que néant, comme il avait exprimé la même vérité dans cet autre passage : « L'homme passe comme en image. » (Ps. XXXVIII, 7). — « Que rendrai-je au Sei« gneur pour tous les biens qu'il m'a faits (3).»

Comme il fait bien ressortir la grandeur des bienfaits de Dieu, non-seulement parce qu'il a reçu mais encore par sa propre indignité, car, malgré la diversité du langage, on sent qu'il est animé ici des mêmes sentiments que dans un autre psaume où il disait : « Qu'est« ce que l'homme pour que vous vous souve« niez de lui, ou le fils de l'homme pour que « vous le visitiez? » (Ps. VIII, 5.) Or, ce qui double le prix des bienfaits, c'est d'être grands par eux-mêmes et d'être conférés à ceux qui ne sont que néant. Dans ce cas, la reconnaissance pour être en rapport avec le bienfait, doit être d'autant plus grande. C'est ce que le Prophète a voulu nous faire entendre par ces mots : « Que rendrai-je au Seigneur? » Pour indiquer que lui, homme de mensonge, n'étant que bassesse et néant, a reçu des biens extraordinaires : « Pour tous les biens qu'il m'a « faits. » C'est le propre d'un cœur reconnaissant de rechercher avec soin à donner quelque chose en retour des bienfaits reçus et de croire qu'il n'a rien fait, quand il a payé tout ce qu'il pouvait. Et c'est bien ce que nous voyons se réaliser ici de la part du Prophète. Car il témoigne doublement sa reconnaissance, et en donnant tout ce qu'il peut et en pensant que ce qu'il a donné n'a pas de valeur. Que va-t-il donc faire? — Il va nous l'apprendre lui-même, écoutez-le : — « Je prendrai le calice « du salut et j'invoquerai le nom du Seigneur « (4). »

Ceux qui entendent ces paroles dans le sens

anagogique veulent qu'il s'agisse de la participation aux saints mystères. Pour nous, qui nous en tenons à l'histoire, nous disons en suivant notre pensée qu'il est question des oblations de liqueur, des sacrifices et des hymnes en actions de grâces. Il y avait autrefois, en effet, divers sacrifices ; on distinguait le sacrifice de louanges, le sacrifice pour les péchés, les holocaustes, les hosties pacifiques, celles pour le salut et un grand nombre d'autres. Tout ce qui précède revient donc à ceci : Je ne puis payer Dieu ce qui lui revient, mais je ferai ce que je pourrai. J'offrirai au Seigneur un sacrifice d'actions de grâces, et je le ferai souvenir de mon salut. — « Je m'acquitterai de mes vœux « envers le Seigneur devant tout son peuple (5). »

Par ses vœux il entend ici ses promesses et ses engagements, car dans ses malheurs il avait eu recours à Dieu et il s'était constitué son débiteur, promettant que s'il échappait à ses ennemis, il lui offrirait en retour les sacrifices dont nous venons de parler. Donc, s'écrie-t-il, puisque mes épreuves ont cessé, « je « m'acquitterai de mes vœux envers le Sei« gneur devant tout son peuple. — C'est une « chose précieuse devant les yeux du Seigneur « que la mort de ses saints (6). » Une autre leçon porte : « C'est une chose honorée devant « le Seigneur. » Pourquoi cette conclusion et quel rapport a-t-elle avec ce qui précède? Elle en a un très-grand si on veut l'examiner avec soin. Comme le Psalmiste avait dit, pour montrer les bienfaits de Dieu : « Que rendrai-je au « Seigneur pour tous les biens qu'il m'a faits ? » En preuve de ces bienfaits il ajoute que Dieu prend soin non-seulement de la vie, mais encore de la mort de ses saints, soit qu'elle arrive d'après les lois de la nature ou par la volonté du Seigneur. N'entendez-vous pas saint Paul qui vous crie : « Il est plus utile pour « votre bien que je demeure encore en cette « vie, c'est pourquoi j'ai une certaine confiance « qui me persuade que je demeurerai encore « avec vous tous et que j'y demeurerai même « assez longtemps ? » (Philip. I, 24, 25). Et qu'y a-t-il d'étonnant qu'il en soit de la mort comme de la génération de quelques hommes, qui ne sont pas nés selon les lois de la nature; ainsi Isaac et Samuel. Aussi ne sont-ils pas appelés enfants de la chair, mais enfants de la promesse. Ainsi encore Moïse n'est pas mort purement et simplement, mais il est mort par l'ordre exprès de Dieu ; et Jean est mort par sa permission. Cette dernière mort fut la récompense d'une courtisane, mais elle n'en fut pas moins honorée, et ce qu'il y a même de particulièrement admirable, c'est que malgré cette circonstance elle fut comblée de gloire. C'est que le saint précurseur avait été martyr de la vérité et il fut tellement en honneur qu'il inspira de la crainte à son meurtrier. Nous en trouvons la preuve dans l'évangéliste saint Marc, car voici ce qu'il rapporte d'Hérode : « Cependant Hérode disait: voilà Jean-Baptiste « qui est ressuscité et c'est pour cela qu'il se « fait par lui tant de miracles. » (Marc, VI, 14.) Voyez encore comment la mort d'Abel était précieuse et honorée : « Où est Abel ton frère ? « La voix du sang de ton frère crie vers moi. » (Gen. IV, 9, 10).

5. Considérez, à propos de Lazare, comment après sa mort, les anges l'accompagnaient. (Luc XVI, 22.) Contemplez, auprès du tombeau des martyrs, ce concours des villes et des peuples que leur amour enflamme. Les paroles du Psalmiste peuvent donc se traduire ainsi : Dieu est rempli de sollicitude pour la mort de ses saints et il en prend un soin extrême. Ils ne meurent pas d'une manière quelconque, ni fortuitement ; mais selon les desseins de sa divine providence. C'est ce qu'il voulait nous montrer par ces mots : « Devant les yeux du « Seigneur. O Seigneur, je suis votre serviteur, « je suis votre serviteur et le fils de votre ser« vante (7). »

Il ne s'agit pas ici d'une servitude ordinaire, mais de celle qui est produite par un grand amour et une vive affection. C'est ce désir enflammé dont est rempli le Psalmiste, et qui est sa plus belle couronne et son plus beau titre de gloire. Dieu lui-même en a fait le plus grand sujet de louanges, en disant : « Moïse, « mon serviteur, est mort. » (Josué, I, 2.) « Et « le fils de votre servante. » C'est-à-dire, depuis les siècles les plus reculés, dans la personne de mes ancêtres, je suis attaché à votre service. Paul, de son côté, regardait cette dépendance comme la principale gloire de Timothée, quand il disait : « J'ai le souvenir de cette « foi sincère qui est en vous, qu'a eue pre« mièrement Loïde, votre aïeule et Eunice, « votre mère. Je suis aussi très-persuadé que « vous l'avez et que vous avez été nourri dès « votre enfance dans les Lettres saintes. » (II Tim. I, 5; III, 15.) Et en parlant de lui-même : « Je suis né hébreu, de pères hébreux » (Philip.

III, 5), ou bien : « Sont-ils hébreux? Je le suis. « Sont-ils Israélites? Je le suis aussi. » (II Cor. XI, 22.) Ils avaient quelque chose de plus que les prosélytes, ceux qui étaient tels par leurs ancêtres, et c'est dans ce sens que le Psalmiste s'écrie : « Et le fils de votre servante. »

« Vous avez rompu mes liens. » Il ne dit pas, vous avez affaibli, mais « vous avez rompu, » afin de montrer que désormais ils seraient sans effet. Ce qu'il entend ici par ses liens, ce sont les afflictions, les tentations et les dangers. Il y a des liens qui sont bons, dont on souhaite d'être enchaîné, comme dans ces paroles : « Le « lien de la dilection (Eph. IV, 3), » et « c'est « le lien de la perfection. » (Coloss. III, 14.) Il y a d'autre part un lien opposé à celui-ci : « Cha« cun est enchaîné par les liens de ses péchés.» (Prov. V, 22.) C'est ce que veut faire entendre le Christ, quand il dit : « Pourquoi donc ne « fallait-il pas délivrer de ses liens cette fille « d'Abraham que satan avait enchaînée?» (Luc, XIII, 16.) Isaïe lui-même dit du Sauveur : « Je « vous ai établi pour être le réconciliateur des « nations... pour dire à ceux qui étaient dans « les chaînes, sortez. » (Is. XLIX, 8-9.) Il ne s'est donc pas contenté de délier ces liens, il les a rompus, ce qui est beaucoup plus. Que si l'on veut prendre ces paroles dans le sens anagogique et dire qu'il s'agit ici des liens du péché et de tout le vieil homme, on ne se trompera pas. Il y a encore un autre lien, le plus beau de tous, que Paul ne quittait jamais, répétant toujours : « Moi, Paul, enchaîné pour l'amour « de Jésus-Christ (Eph. III, 1 et VI, 20), » ou bien : « Jésus-Christ pour l'amour duquel je « suis lié de cette chaîne. » (Act. XXVIII, 20.)

« Je vous sacrifierai une hostie de louan« ges (8). » C'est ainsi qu'au début, à la fin, partout et toujours, le Prophète paye à Dieu le même tribut. Il a commencé par lui dire : « Je prendrai le calice du salut et j'invoquerai « le nom du Seigneur. » Ici : « Je vous sacri« fierai une hostie de louanges. » C'est-à-dire, je vous rendrai grâces, je vous louerai. « Et « j'invoquerai le nom du Seigneur. » Pour nous faire comprendre comment c'est un sacrifice de louanges : « Je m'acquitterai de mes vœux « envers le Seigneur, devant tout son peu« ple (9) ; à l'entrée de la maison du Seigneur, « au milieu de vous, ô Jérusalem (10). » Ce n'était point par ostentation ni pour s'attirer de la gloire qu'il en agissait ainsi, mais pour exciter un semblable zèle dans tous les autres et leur inspirer de prendre part à sa reconnaissance envers Dieu. C'est ainsi qu'agissent tous les saints, invitant à s'associer à leurs louanges, non-seulement les autres hommes, mais encore toute créature. Il n'y a rien qui soit plus agréable au Seigneur que la reconnaissance, non-seulement dans la prospérité, mais même dans l'adversité. C'est la principale hostie, c'est la meilleure offrande. Ainsi agissaient, et Job, et Paul et Jacob. Ainsi ont agi tous les justes, témoignant à Dieu leur piété et leur gratitude, surtout au milieu des difficultés. Imitons ces exemples et rendons constamment grâces à Dieu, afin de mériter les biens éternels. Puissions-nous tous les obtenir, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire et l'empire, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

EXPLICATION DU PSAUME CXVI.

1. « NATIONS, LOUEZ LE SEIGNEUR, PEUPLES, LOUEZ-LE TOUS :
2. « PARCE QUE SA MISÉRICORDE A ÉTÉ PUISSAMMENT AFFERMIE SUR NOUS ET QUE LA VÉRITÉ DU « SEIGNEUR DEMEURE ÉTERNELLEMENT. »

ANALYSE.

Ce psaume renferme la prophétie de l'établissement de l'Eglise chrétienne et de la prédication de l'Evangile par toute la terre. Nous y voyons encore que notre salut est l'œuvre de la miséricorde de Dieu.

Il est évident pour tous que ces paroles contiennent la prédiction de l'établissement de l'Eglise chrétienne et de la prédication de l'Evangile dans toute la terre. Car le Psalmiste ne s'adresse pas à une, à deux ou à trois nations seulement, mais à la terre entière et à la mer. Cette prophétie se vérifia quand le Christ fit son apparition glorieuse. Passant ensuite à la cause de notre salut, le Psalmiste dit qu'il ne vient pas de nos œuvres, ni de notre vie, ni de notre foi, mais uniquement de la miséricorde de Dieu. « Parce que sa miséri« corde a été puissamment affermie sur nous. » C'est-à-dire qu'elle est devenue stable, ferme et plus solide que la pierre. Chaque jour même elle reçoit de l'accroissement. « Et la vérité du « Seigneur demeure éternellement. » Quoique à l'arrivée du Christ la vérité ait paru dans sa plus belle splendeur, ces dernières paroles indiquent qu'avant Lui tout ce qui arrivait était symbole et figure, selon cette autre parole de l'Evangéliste : « La loi a été donnée par Moïse, « mais la grâce et la vérité a été faite par « Jésus-Christ. » (Jean, I, 17.)

EXPLICATION DU PSAUME CXVII.

1. « LOUEZ LE SEIGNEUR PARCE QU'IL EST BON, PARCE QUE SA MISÉRICORDE S'ÉTEND « DANS TOUS LES SIÈCLES. »

—

ANALYSE.

1. La miséricorde du Seigneur est infinie : témoin la maison d'Israël, qui, au milieu de ses épreuves, a reçu des grâces si nombreuses; témoin la maison d'Aaron en faveur de laquelle se sont opérées tant de merveilles. Mais pour voir cette miséricorde il faut craindre Dieu dont la Providence n'est visible qu'à ceux qui sont exempts de passions et de préjugés.
2. Il suffit d'être malheureux pour avoir droit à la bonté divine. Avec son aide et sa protection on n'a rien à craindre, car, dit saint Paul, « si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? » Mais pour s'en rendre digne, il faut mettre de côté toute confiance dans les secours humains et lui demeurer constamment attaché.
3. Le Seigneur attend pour nous secourir que tout soit désespéré, humainement parlant, afin que son secours soit peu évident. Par ce moyen, il nous empêche de nous attribuer un succès qui n'est dû qu'à lui et il excite davantage notre reconnaissance.
4. La bonté du Seigneur ne se borne pas à nous délivrer des maux, mais elle nous met en possession de la gloire et de l'illustration, en nous délivrant de la corruption du tombeau pour nous ressusciter à une vie meilleure.
5. Mais les portes de l'éternité bienheureuse ne s'ouvriront que pour ceux qui auront été châtiés et éprouvés en ce monde. C'est pourquoi le Psalmiste remercie le Seigneur d'avoir eu à souffrir. — Ici est rappelé le principal bienfait, la merveille par laquelle Dieu nous a ouvert le Ciel, je veux dire le mystère de l'Incarnation du Verbe.
6. Béni soit donc Celui qui vient au nom du Seigneur, que notre vie soit employée à le bénir, à le remercier, à profiter de ses grâces et de ses exemples, et célébrons à jamais, invitons toute créature à s'unir à nous pour célébrer ses miséricordes infinies !...

1. Il y a une parole de ce psaume que le peuple a coutume de répéter en chœur après chaque vers, et c'est la suivante : « C'est ici le « jour que le Seigneur a fait, réjouissons-nous- « y donc et soyons pleins d'allégresse. » A ces mots, presque tous se lèvent, et c'est surtout le chant que les fidèles ont l'habitude de faire entendre dans cette assemblée spirituelle, dans cette fête céleste. Pour nous, si vous le voulez bien, nous parcourrons ce psaume dès le début et nous commencerons notre explication dès les premiers mots et non pas au verset qui sert de refrain. Nos pères permirent aux simples fidèles de s'en tenir à ce verset parce qu'il était harmonieux et qu'il renfermait un dogme sublime. Du reste, ils n'auraient pu retenir le psaume en entier et ces paroles exprimaient la doctrine la plus parfaite. Quant à nous, il faut que nous le voyions dans son ensemble, quoique la plus grande prophétie soit au milieu. Car c'est au verset 22 qu'on lit : « La pierre « que ceux qui bâtissaient avaient rejetée, a « été placée à la tête de l'angle. » C'est du reste ce que le Christ lui-même dit aux Juifs, un peu moins clairement sans doute : il ne voulait pas augmenter encore la colère dont ils étaient enflammés, « car il ne brisera point « le roseau cassé et il n'éteindra point la mèche « qui fume encore. » (Isaïe, XLII, 3.) Néanmoins il le leur dit : attaquons donc ce psaume par

son début, comme nous l'avons déjà dit. Et quel est ce début : « Louez le Seigneur parce « qu'il est bon, parce que sa miséricorde s'é« tend dans tous les siècles. » Le Prophète ayant présents à l'esprit les bienfaits dont le Seigneur a comblé toute la terre, sa bonté infinie et sa miséricorde qui éclatent en toutes choses, s'attache à faire ressortir la source de tant de biens. « Que la maison d'Israël dise maintenant « que le Seigneur est bon et que sa miséricorde « s'étend dans tous les siècles (2). »

Qu'est-ce que j'entends? « La maison d'Israël » qui a souffert des captivités nombreuses, qui a servi en Egypte, qui a été emmenée aux extrémités de la terre, qui en Palestine a enduré des maux sans nombre ! Sans doute, me répond le Psalmiste. Il n'y a point de meilleurs témoins de ces bienfaits et personne n'en a reçu de plus nombreux et de plus signalés. Bien plus, leurs épreuves mêmes sont une marque de son infinie bonté, et un examen un peu attentif prouvera qu'ils lui doivent de grandes actions de grâces pour la venue du Sauveur, car les maux dont elle a été pour eux la source doivent être attribués à leur malice et non à Notre-Seigneur. En effet, c'est pour eux qu'il venait et il leur répétait souvent : « Je n'ai été « envoyé qu'aux brebis perdues de la maison « d'Israël (Matth. xv, 24), » et à ses disciples : « N'allez point dans les terres des Gentils, « mais plutôt aux brebis perdues de la maison « d'Israël (Ibid. x, 5, 6) ; » et à la Chananéenne : « Il n'est pas juste de prendre le pain des en« fants pour le donner aux chiens. » (Ibid. xv, 26.) Toutes ses démarches, toutes ses actions se rapportaient donc à leur salut. S'ils parurent dans la suite indignes de ces bienfaits, c'est à leurs crimes et à leur ingratitude extraordinaire qu'il faut l'imputer. « Que la maison « d'Aaron dise maintenant que le Seigneur est « bon et que sa miséricorde s'étend dans tous « les siècles (3). »

Le Prophète fait ici un appel spécial aux prêtres, afin qu'ils viennent chanter les louanges du Seigneur, montrant ainsi l'excellence du sacerdoce. Car, par cela même qu'ils étaient supérieurs aux autres ils reçurent de Dieu plus de gloire, non-seulement par l'honneur du sacerdoce, mais dans bien des circonstances. Ainsi quand le feu sortit du Tabernacle (Lévit. x, 2), ce fut à cause d'eux ; et la terre qui s'entr'ouvre (Nomb. xvi, 32), et la verge qui fleurit (Ibid. xvii, 8), et tant d'autres prodiges ont lieu à cause d'eux et pour eux. « Que tous ceux qui « craignent le Seigneur disent maintenant qu'il « est bon, que sa miséricorde s'étend dans tous « les siècles (4). » Car ce sont ceux-là principalement qui peuvent voir sa bonté et en toutes circonstances trouver les preuves de sa miséricorde. Que signifient ces paroles : « Sa miséri« corde s'étend dans tous les siècles? » C'est-à-dire que continuellement et sans interruption elle se montre avec éclat dans tous les événements. Il est vrai que ceux dont les yeux de l'âme sont trop faibles ou que quelques passions rendent malades, n'aperçoivent pas cette bonté et cette miséricorde, pas plus que ceux dont les yeux sont malsains ne peuvent contempler le soleil. Et ceux mêmes qui les ont bien disposés sont forcés de les détourner de sa splendeur. Ainsi en est-il de la Providence générale de Dieu dont la prudence et la sagesse sont si élevées qu'elles sont infiniment au-dessus de toute raison humaine. Ajoutez à cela mille cupidités qui, en nous rendant insensés, nous ôtent la vue et nous empêchent de l'apercevoir. La première est l'amour de la volupté qui fait passer par-dessus les choses les plus manifestes sans qu'on les découvre. La seconde est l'ignorance et le déréglement de l'esprit. Si nous voyons un père châtier son enfant, nous l'approuvons, nous le louons même, et c'est à ce signe surtout que nous reconnaissons qu'il est père. Que Dieu veuille au contraire nous punir de nos mauvaises actions, nous ne le supportons pas, nous sommes indignés. Quelle absurdité ! quelle perversité comparable à celle-là, puisqu'elle nous fait révolter contre des choses tout à fait opposées et nous fait gémir ici de la présence du châtiment, là de son absence. Que l'on aperçoive des hommes qui volent, qui envahissent le bien d'autrui, on veut bien qu'ils soient punis. Quand il s'agit de ses propres fautes on raisonne tout autrement. Ce qui est l'indice d'un cœur dépravé et corrompu. La troisième, c'est le défaut de discernement de ce qui est bien d'avec ce qui est mal, ce qui fait porter des jugements faux ; ce défaut vient de ce qu'on est entièrement adonné au vice et qu'on se complaît dans le mal. La quatrième, le peu de connaissance qu'on a de la grandeur de ses fautes. Une cinquième cause de notre aveuglement, c'est la distance infinie qui se rencontre entre Dieu et les hommes. Il faut ajouter que Dieu ne veut pas toujours tout découvrir parce

qu'il juge qu'il doit nous suffire de connaître peu à peu les événements.

2. Il ne faut donc pas trop chercher à pénétrer en toutes choses la Providence divine, ce serait prétendre à des choses infinies et infiniment au-dessus de toute nature créée. Quant à ceux qui veulent la comprendre sur certains points il faut qu'ils soient exempts de ces passions dont nous venons de parler, et alors ils la verront plus clairement que le soleil, quoique partiellement, et le peu qu'ils en verront leur apprendra à rendre grâces pour le tout. « J'ai invoqué le Seigneur du milieu de l'affliction, et le Seigneur m'a exaucé, et m'a mis « au large (5). » Quelle miséricorde ! quelle bonté de la part du Seigneur ! Le Psalmiste ne dit pas : j'étais digne, il ne dit pas : j'ai montré mes bonnes œuvres, mais simplement : « J'ai invoqué, » et ma prière a suffi pour éloigner de moi le malheur. C'est ainsi que parle Dieu à propos des Egyptiens : « J'ai vu l'affliction de mon peuple et je suis descendu pour « le délivrer. » (Exod. III, 7-8.) Il ne dit pas : J'ai vu la vertu de mon peuple ou son retour à de meilleurs sentiments, mais son affliction, et j'ai entendu ses cris de détresse. Qui ne reconnaîtrait, à ces traits, le père bienfaisant et miséricordieux qui s'empresse de secourir par le seul motif qu'on est malheureux ? Les hommes ne regardent pas comme digne d'être sauvé quiconque est affligé, et s'il leur arrive de voir torturer et battre de verges des esclaves, ils ne volent pas à leur secours, mais ils sont arrêtés par la considération de leurs fautes. Dieu a pardonné par cela seulement qu'on était affligé, et non content d'avoir délivré de l'affliction, il a procuré une grande sécurité. « Il m'a exaucé, » dit le Psalmiste, et il m'a mis au large. Il y a plus ; l'affliction n'a été permise qu'afin de rendre meilleurs et plus sages ceux qu'elle a frappés. « Le Seigneur est « mon soutien et je ne craindrai point ce que « l'homme pourra me faire (6). »

Quelle grandeur d'âme ! quel esprit élevé ! Comme il sait monter au-dessus de la faiblesse humaine pour mépriser toute la nature ! Ne nous contentons pas de constater le fait, mais apportons des preuves à l'appui. Le Psalmiste ne dit pas : Je ne souffrirai plus, mais : « Je « ne craindrai point ce que l'homme pourra « me faire. » C'est-à-dire, quoique je souffre, je ne craindrai rien, exprimant la même pensée que saint Paul quand il s'écrie : « Si Dieu « est pour nous qui sera contre nous ? » (Rom. VIII, 31.) Pourtant les ennemis des Juifs étaient innombrables, mais rien ne les accablait. Ne faudrait-il pas en effet, une âme bien pusillanime et bien basse pour craindre ses semblables quand elle a la protection et l'amitié du Seigneur ? Ici au contraire elle est supérieure à toutes les craintes qui l'assaillent de toutes parts. Agissons nous-mêmes de la sorte de peur que nous ne nous privions du secours de Dieu en redoutant trop les obstacles humains, car cette crainte serait une insulte envers l'assistance divine. Telle fut la cause des malheurs qui fondirent sur la maison d'Ezéchias. En effet, le soleil avait rétrogradé et était revenu sur ses pas, et ce miracle aurait suffi pour remplir d'effroi ceux qui étaient venus pour le constater ; mais le roi craignant d'être un jour assailli par ses visiteurs voulut les effrayer et exciter leur admiration, non par les prodiges dont il avait été l'objet, mais par des choses humaines : c'est pourquoi il leur montra ses trésors dans lesquels il plaçait toute sa confiance. (IV Rois, XX, 11, et suiv.) Aussi, Dieu irrité lui dit par son prophète : « Tout cela te sera ravi (Ibid.), » c'est-à-dire, ces objets dans lesquels tu te confies et tu mets tes espérances. Israël, à son tour, est accusé de se confier dans ses trésors et dans ses chevaux. Que fait le prophète ? Il les avertit de se hâter d'apaiser le Seigneur par une conduite tout opposée et de dire : « Nous « ne monterons pas sur nos chevaux. » (Osée, XIV, 4.) Dieu vous honore et vous le méprisez. Dieu vous honore en vous offrant son secours et vous vous abandonnez aux espérances humaines, prétendant trouver le salut dans l'argent qui n'est qu'une vile matière. Non-seulement il veut nous sauver, mais il veut nous honorer en même temps. Il nous aime ardemment, voilà pourquoi il veut nous séparer de tout pour nous attacher à lui seul : il nous retranche tout pour nous amener à lui et chacun de ses actes semble nous dire : « Espé« rez en moi » et demeurez-moi constamment attachés. « Le Seigneur est mon soutien et je « mépriserai mes ennemis (7). »

Il ne se venge pas, il ne punit pas ses ennemis, mais il remet ce soin à Dieu. « Il est bon « de se confier au Seigneur plutôt que de se « confier dans l'homme (8). Il est bon d'es« pérer au Seigneur plutôt que d'espérer dans « les princes (9). Il ne s'agit pas ici d'une com-

paraison, mais l'Ecriture a coutume de s'exprimer ainsi, même dans les choses qui n'admettent pas de comparaison, pour condescendre à la faiblesse de ceux auxquels elle s'adresse. Le Psalmiste n'a donc pas voulu établir une comparaison, mais simplement s'abaisser jusqu'à notre intelligence. C'est dans le même sens qu'un autre prophète a dit : « Maudit soit « l'homme qui met sa confiance en l'homme ! » (Jér. XVII, 5.) Rien n'est plus faible, en effet, que cette espérance. Une toile d'araignée offrirait plus de ressource. Cette espérance n'est pas seulement faible, elle est encore dangereuse. J'en prends à témoin ceux qui se sont souvent confiés dans les hommes avec lesquels ils ont été accablés. La confiance en Dieu n'est pas seulement solide, mais elle est sûre et à l'abri de tout changement. Aussi saint Paul proclamait que l'espérance en Dieu ne trompe jamais ; et dans un autre endroit la sagesse s'exprime ainsi : « Considérez tout ce qu'il y a « d'hommes parmi les nations et voyez s'il y en « a un seul qui ait espéré dans le Seigneur et « qui ait été confondu. » (Eccli. XI, 11.) Mais moi, direz-vous, j'ai espéré en vain. Voilà une bonne parole, mes frères, mais elle ne contredit en rien la sainte Ecriture. En effet, si vous avez été confondus, c'est que vous n'avez pas espéré comme il fallait, que vous avez cessé d'espérer, que vous n'avez pas attendu la fin, que vous avez été faibles. Agissez autrement désormais, et quand vous serez sous le poids des malheurs ou des difficultés, ne perdez pas courage, car l'espérance consiste surtout à demeurer fermes au milieu des maux et des périls les plus grands.

3. Quel malheur comparable à celui de ces barbares Ninivites ! Ils étaient déjà enlacés dans les filets de leurs ennemis, la ruine de leur ville était imminente : néanmoins, ils ne perdirent pas courage, mais ils donnèrent les plus grands signes de pénitence et ils obtinrent que Dieu révoquât sa sentence. Voilà qui nous montre bien la vertu de l'espérance. Et croyez-vous que dans le ventre de la baleine le Prophète ne songeait pas encore et au temple, et à son retour dans la ville de Jérusalem? (Jon. II, 5.) Vous aussi, fussiez-vous aux portes de la mort et exposés de toutes parts aux plus grands périls, ne désespérez pas, car Dieu sait dans les circonstances même les plus difficiles trouver une heureuse issue. C'est ce qui a fait dire à la sagesse : « Du matin au soir il y a de « nombreux changements et tout cela est faible « aux yeux de Dieu. » (Eccli. XVIII, 26.) Rappelez-vous l'histoire de ce tribun mourant de faim au milieu de l'abondance la plus grande. (IV Rois, VII, 2.) Et celle de la veuve qui était dans l'abondance malgré sa pauvreté. (III Rois, XVII, 2 et suiv.) Plus la misère dans laquelle vous vous trouvez est extrême, plus vous devez espérer. Car le moment que Dieu choisit de préférence pour montrer sa puissance, ce n'est pas aussitôt que commencent nos épreuves, mais c'est lorsque tout semble désespéré. C'est alors le vrai temps du secours de Dieu. Aussi voyons-nous qu'il ne délivra pas d'abord les trois jeunes hommes de Babylone, mais seulement après qu'ils eurent été jetés dans la fournaise. (Dan. III, 93.) Ni Daniel avant qu'il eût été mis dans la fosse aux lions, mais seulement sept jours après. (Dan. XIV, 39, 40.) Il ne faut pas faire attention à la nature des choses qui ne peut que jeter dans le désespoir, mais à la puissance de Dieu qui amène à bonne fin ce qui paraissait sans ressource. C'est ce que veut nous montrer le Psalmiste en même temps que nous faire comprendre les ressources de la puissance divine qui peut délivrer ceux qui sont tombés dans les plus grands maux dont ils sont accablés et comme écrasés, quand il ajoute : « Toutes les nations m'ont « assiégé (10). »

Comprenez-vous l'imminence du danger? Il ne s'agissait pas de livrer une bataille, de résister aux ennemis d'un seul pays, mais le Roi-Prophète était cerné et comme enveloppé d'un filet ou comme pris dans un piége ; et cela, non par un, par deux ou par trois ennemis, mais par toutes les nations réunies. Et cependant tous ces biens, malgré leur nombre et leur force, sont brisés par la confiance en Dieu. « Mais je les ai repoussées au nom du Sei« gneur. Elles m'ont assiégé et environné et « je les ai repoussées au nom du Seigneur (11). « Elles m'ont toutes environné, comme des « abeilles le rayon de miel, et elles se sont em« brasées comme un feu qui a pris à des épines, « mais je les ai repoussées au nom du Sei« gneur (12). »

Comme le Psalmiste nous dépeint bien la grandeur de son infortune ! Il ne s'est pas contenté de dire : « Elles m'ont environné, » mais il les compare à des abeilles et au feu dans les épines. Les abeilles indiquent une grande vivacité dans l'action et les épines une

colère irrésistible et une soif de vengeance inextinguible. Est-il possible en effet de résister au feu qui est tombé sur des épines ? Cependant, dit le Prophète, alors que mes ennemis excités contre moi m'assaillaient avec la violence et la rapidité de l'incendie, non-seulement j'ai pu m'échapper, mais je les ai repoussés. Le même prodige s'opère sur la matière, le feu brûlait un buisson, et le buisson n'était pas consumé, et le feu ne s'éteignait pas, mais ces deux substances demeuraient ensemble sans se détruire. (Ex. III, 2.) Cependant, qu'y a-t-il de plus faible que le bois d'un buisson, de plus ardent que le feu ? Mais la puissance admirable de Dieu, qui opère des miracles qui nous surpassent, permit qu'il en fût ainsi. Il se produisit un miracle semblable pour le Roi-Prophète. Ses ennemis accouraient avec la rapidité de la flamme, et comme des abeilles, ils l'entouraient avec une grande vivacité, ils le cernaient de tous côtés, mais leurs efforts furent vains. Les armes invincibles et le secours inexpugnable du nom de Dieu les dispersa tous. « J'ai été poussé, on a « fait effort pour me renverser, et le Seigneur « m'a soutenu (13). »

Le Psalmiste nous a fait connaître la grandeur de ces maux par la multitude et les dispositions menaçantes, par l'ardeur et l'acharnement de ceux qui l'entouraient : maintenant il arrive à ce qu'il a souffert. J'ai été en butte à tant d'infortunes, nous dit-il, que j'ai failli être renversé et abattu. J'ai été tellement pressé et presque renversé que j'étais sur le point de tomber, mais au moment de m'abattre sur mes genoux, comme j'étais déjà penché et sans espoir dans les secours humains, le Seigneur a fait paraître son secours. Or Dieu en use de la sorte afin que personne ne lui ravisse et ne s'attribue la gloire qui revient à lui seul. C'est ainsi qu'il fit pour Gédéon dans l'histoire des Juges. (Juges, VII.) Et voilà pourquoi encore, sous le règne d'Ezéchias, il choisit la nuit pour remporter une brillante victoire. (IV Rois, XIX, 35.) En effet, si ce prince qui n'avait pris part ni au combat, ni à la victoire, devint néanmoins si téméraire, il l'eût été bien davantage s'il eût assisté à la défaite de ses ennemis et s'il les eût vus tomber. C'est donc bien à l'instant où tout semble désespéré que Dieu donne son secours. Témoin Goliath (I Rois, XVII), témoins les apôtres. Ecoutez saint Paul : « Nous avons « entendu prononcer en nous-mêmes l'arrêt « de notre mort, afin que nous ne mettions « point notre confiance en nous, mais en Dieu « qui ressuscite les morts. » (II Cor. I, 9.) « Le « Seigneur est ma force et le sujet de mes « louanges. C'est bien en lui que j'ai trouvé « mon salut (14). »

En d'autres termes, il a été ma puissance et mon secours. Mais que signifient ces mots : « Le sujet de mes louanges ? » C'est que non-seulement il délivre des périls, mais il rend célèbre et illustre et partout on peut constater qu'il sauve et qu'il glorifie tout à la fois. Ces paroles ont encore un autre sens caché que voici : qu'à jamais, dit-il, je chante l'hymne de ma reconnaissance, que ma voix lui soit consacrée entièrement, et que je ne sois occupé désormais qu'à le louer.

4. Combien donc sont coupables et quelle perte éprouvent ceux qui se souillent par des chants diaboliques, et qui se plaisent à faire entendre continuellement les cantiques du démon, bien différents de ce juste qui loue sans cesse son Sauveur. « Les cris d'allégresse « et du salut se font entendre dans les tentes « des justes (15). » Après un succès complet remporté par Dieu, ceux qui jouissent de la victoire sont dans la joie et l'allégresse, par la double raison qu'ils sont sauvés et qu'ils le sont par Dieu. La cause de leur joie est le Seigneur lui-même qui a triomphé. Mais il faut que nous sachions ce qui a engagé Dieu à donner son assistance, et le Psalmiste ajoute : « Dans les tentes des justes. » Il ne s'agit pas de maison, mais de « tentes, » pour indiquer que c'est une demeure où l'on ne doit s'arrêter qu'en passant. Telle était la tente d'Abraham, quand après avoir vaincu les rois il revenait couvert de la gloire que ses exploits lui avaient méritée. Telle la tente de Paul quand il rentrait après avoir triomphé des démons, fait disparaître l'erreur, et s'être rendu célèbre par ses succès. — « La droite du Seigneur a fait « éclater sa puissance, la droite du Seigneur « m'a élevé (16). »

Tel est le sujet de l'allégresse du Psalmiste. Il ne fait que répéter ici ce qu'il disait tout à l'heure en montrant que tous ses succès sont l'œuvre de Dieu : Il est donc bien vrai que sa bonté ne se borne pas à nous délivrer des maux, mais qu'elle nous met encore en possession de la gloire et de l'illustration. En effet, après avoir dit : « La droite du Seigneur a fait

« éclater sa puissance, » il a ajouté : « La droite « du Seigneur m'a élevé, » pour faire ressortir la gloire qui avait rejailli sur lui. Car, « m'a « élevé » signifie, m'a comblé de gloire, et c'est ainsi que Dieu donne non-seulement la force, mais encore la grandeur. — « Je ne mourrai « point, mais je vivrai, et je raconterai les « œuvres du Seigneur (17). »

Les périls me menaçaient de la mort, mais j'ai dit : « Je ne mourrai point, mais je vivrai. » C'est-à-dire, la puissance du Seigneur est si grande que même avant la Nouvelle Loi, il a délivré de la mort au milieu de périls qui ne laissaient plus d'espoir, préconisant ainsi d'avance la résurrection future dont il nous a du reste donné une image dès l'origine en enlevant Hénoch au ciel. (Gen. v, 24.) Si vous ne croyez pas possible la résurrection des morts, que ce fait vous serve de preuve. Comment, en effet, ce corps a-t-il pu subsister aussi longtemps? Car il y a bien de la différence entre relever une maison qui tombe en ruines et conserver autant de temps celle qui s'écroule de vétusté. Ne songez-vous donc point que le Seigneur a créé l'homme qui n'existait pas? A plus forte raison pourra-t-il le rendre à la vie. Nous avons encore une autre figure de la résurrection dans l'enlèvement d'Elie qui n'est pas encore mort. (IV Rois, II, 11.) Pour Dieu, tout se fait vite et facilement. « Il n'y a rien d'impossible « à Dieu, » dit l'Evangéliste (Luc, I, 37); et le Prophète : « Tout ce qu'il a voulu, il l'a fait. » (Ps. CXIII, 11.) Le travail d'un artisan quelconque ne vous serait-il pas impossible? Néanmoins vous vous inclinez devant sa science. Et ainsi, tandis que vous consentez à vous soumettre, devant l'habileté de votre semblable, vous voulez contrôler les œuvres de la sagesse du Seigneur, et pour ne pas les admettre, vous refusez un acte de foi. Quelle folie! « Je ne mourrai pas, mais je vivrai. » On peut, sans crainte de se tromper, entendre ces paroles dans le sens anagogique, car bien qu'elles aient été dites de la résurrection, « Je « ne mourrai pas » signifiant que la mort n'est pas une mort véritable, elles veulent dire aussi dans une acception différente, « Je ne mourrai « pas » d'une seconde mort. C'est dans ce dernier sens que le Christ disait : « Je suis la ré« surrection et la vie ; celui qui croit en moi, « quand il serait mort, vivra, et quiconque vit « et croit en moi ne mourra jamais. » (Jean, XI, 25, 26.)

« Et je raconterai les œuvres du Seigneur. » Voilà principalement en quoi consiste la vie : Louer Dieu et annoncer à tous ses merveilles. De quelles œuvres s'agit-il ici, je vous prie? De celles qui vont être rapportées : « Le Sei« gneur m'a châtié pour me corriger, mais il « ne m'a point livré à la mort (18). » Comme on voit apparaître les œuvres admirables du Seigneur et l'utilité que nous en retirons! David ne rend pas seulement grâces à Dieu de ce qu'il a été délivré, mais il regarde même sa chute comme un très-signalé bienfait et la tentation comme un avantage en disant : « Le « Seigneur m'a châtié pour me corriger. » Car l'utilité de la tentation consiste en ce qu'elle nous rend meilleurs. Admirons la puissance de Dieu et le soin qu'il prend de nous. Il a permis que David fût accablé de maux, puis il l'a délivré, car, dit ce saint roi, « il ne m'a pas « livré à la mort. » Ou, selon la belle interprétation d'une autre version : « Il ne m'a pas « donné à la mort. » Paroles qui nous font bien voir que tout dépend de sa puissance. Et ainsi David a été sauvé deux fois, d'abord des maux du corps, et ensuite du péché. C'est pourquoi saint Paul disait aux Hébreux dans son épître : « Si vous n'êtes point châtiés, tous « les autres l'ayant été, vous êtes donc des « bâtards et non des enfants légitimes. » (Héb. XII, 8.) — « Ouvrez-moi les portes de la justice « afin que j'y entre et que je rende grâces au « Seigneur (19). » Les portes s'ouvrent à ceux qui sont châtiés, qui déposent le fardeau de leurs péchés.

5. Celui qui a été châtié peut dire avec assurance, « ouvrez-moi les portes de la jus« tice. » Il faut prendre ces paroles dans le sens anagogique et les entendre des portes du ciel qui demeurent fermées aux méchants et qui ne s'ouvrent qu'à la vertu, à l'aumône et à la justice. — « C'est là la porte du Seigneur, « et les justes entreront par elle (20). » Il y a les portes de la mort, les portes de la perdition, et les portes de la vie, les portes étroites et difficiles. Comme il y a plusieurs portes, le Prophète fait connaître ce qui distingue la porte du Seigneur en ajoutant : « C'est là la porte du Seigneur. » Les premières ne sont pas du Seigneur. Mais quelle est la marque de celle du Seigneur? — C'est qu'elle s'ouvre pour ceux qui sont châtiés et affligés, car elle est étroite et basse. Or, si elle est basse, ceux qui sont affligés et opprimés entrent par

elle, de même que celle qui mène à la mort est large et spacieuse. — « Je vous rendrai « grâces de ce que vous m'avez exaucé et de ce « que vous êtes devenu mon salut (21). » Le Psalmiste ne dit pas seulement à Dieu : « Vous « m'avez exaucé ; » mais comme il avait été châtié et par là rendu meilleur, il lui rend grâces non-seulement d'avoir été exaucé, mais encore d'avoir été châtié : c'est en cela du reste qu'il a été exaucé et il ne pouvait assez en remercier le Seigneur. Car, comme je vous l'ai dit et comme je ne cesserai de vous le répéter, il n'y a pas d'oblation ni de sacrifice comparables à l'oblation et au sacrifice de l'action de grâces. — « La pierre qu'ont rejetée ceux qui « ont bâti a été placée à la tête de l'angle (22). » Qu'il s'agisse ici du Christ, c'est évident pour tous. Car lui-même dans les Evangiles cite cette prophétie en se l'appliquant, quand il dit : « N'avez-vous jamais lu que la pierre qu'ont « rejetée ceux qui bâtissaient a été placée à la « tête de l'angle ? » (Matth. XXI, 42 ; Luc, XX, 17.)

Si ces paroles paraissent sans liaison avec ce qui précède et si cette prophétie ne fait qu'interrompre le cours de notre histoire, ce n'est pas une nouveauté qui doive nous surprendre, parce que la plupart des prophéties de l'Ancien Testament sont énoncées de la sorte. — Car si elles n'eussent pas été ainsi voilées, les Livres saints auraient été détruits. Ainsi, quand il est question de la naissance de notre Sauveur, quoique la prophétie paraisse se rattacher à l'histoire dont il s'agissait alors, elle n'a rien néanmoins de commun avec elle, comme par exemple celle-ci : « Une vierge concevra et « elle enfantera un fils à qui on donnera le « nom d'Emmanuel, c'est-à-dire, Dieu avec « nous. (Is. VII, 14 ; Math. I, 27.) La pierre « qu'ont rejetée ceux qui bâtissaient. » — Par ceux qui bâtissaient on entend ici les Juifs, les docteurs de la loi, les scribes, les pharisiens, qui ont rejeté le Sauveur en disant : « Vous « êtes un Samaritain, vous êtes possédé du « démon. » (Jean, VIII, 48.) Et encore : « Cet « homme n'est pas de Dieu, mais il séduit le « peuple. » (Jean, VIII, 12.) Malgré cette réprobation il a pourtant été jugé digne de devenir la principale pierre de l'angle. C'est que toute pierre n'est pas propre à être placée dans les angles : mais il faut pour cela des pierres de choix, capables de relier ensemble les deux côtés. Les paroles du Prophète peuvent donc s'interpréter ainsi : Celui que les Juifs ont rejeté avec mépris a paru tellement admirable que non-seulement il a pu tenir sa place dans l'édifice, mais que même il a servi à relier les deux murs. Et quels sont ces deux murs ? — Les Juifs et ceux qui croyaient d'entre les Gentils, selon ce mot de saint Paul : « Car c'est « lui qui est notre paix, qui des deux peuples « (du Juif et du Gentil) n'en a fait qu'un, qui a « rompu en sa chair la muraille de séparation, « cette inimitié qui les divisait, et qui par sa « doctrine a aboli la loi de préceptes, afin de « former en soi-même un seul homme nou- « veau de ces deux peuples. » (Eph. II, 14, 15.) Et encore : « Vous êtes édifiés sur le fondement « des apôtres et des prophètes en Jésus-Christ, « qui est la principale pierre de l'angle. » (Ibid. 20.)

Dans ce qui précède, ce sont les Juifs surtout qui sont en cause, eux qui, voulant construire, n'ont pas su discerner la pierre convenable, mais qui ont rejeté, au contraire, comme défectueuse, celle qui pouvait faire la solidité de l'édifice. Maintenant, si nous voulons savoir de Notre-Seigneur lui-même quels sont ces deux murs, écoutons-le nous dire : « J'ai en- « core d'autres brebis qui ne sont pas de cette « bergerie et il faut que je les amène. Elles en- « tendront ma voix et il n'y aura qu'un trou- « peau et qu'un pasteur. » (Jean, X, 16.) Ce fait avait été figuré bien des siècles auparavant dans la personne d'Abraham qui fut le père de ces deux peuples, à savoir, les circoncis et les incirconcis. Mais encore une fois, ce n'était que la figure, nous avons la réalité dans Notre-Seigneur qui « est devenu la principale pierre « de l'angle, » en réunissant ces deux nations. — « C'est le Seigneur qui a fait cette pierre (23). » Qu'est-ce à dire : « C'est le Seigneur qui a fait « cette pierre ? » C'est que ce qui a été exécuté était au-dessus des hommes, et il n'était au pouvoir d'aucun d'eux, pas plus qu'au pouvoir des anges et des archanges de former un pareil angle. Nul ne peut opérer ce prodige, fût-il juste, prophète, ange ou archange ; à Dieu seul était réservée cette œuvre admirable, elle est de son domaine exclusif. Une autre version porte : « C'est le Seigneur qui a fait cela. » C'est-à-dire cette œuvre admirable qui surpasse tout ce qu'on peut imaginer, l'œuvre de l'angle. « Et c'est ce qui paraît à nos yeux « digne d'admiration. » Qu'est-ce qui paraît admirable ? — *l'angle*, la réunion de ces deux peuples en une même religion. Parmi les Juifs

il y eut plusieurs myriades de croyants : les apôtres avaient été pris parmi eux. Le Psalmiste a eu bien raison de dire : « A nos yeux.» Car ce prodige ne brille pas à tous les regards. Qui ne serait étonné, ravi, en songeant que le Christ fut adoré là même où il avait été crucifié et que ceux qui le crucifièrent sont dans l'ignominie, tandis que ses adorateurs sont couverts de gloire ? Sa parole se répandit dans tout l'univers, ralliant tous les hommes à la vérité. C'est donc quelque chose d'admirable pour tous, à quelque point de vue qu'on se place, mais surtout et avec beaucoup plus d'évidence pour ceux qui croient, comme le marquent ces mots : « A nos yeux. C'est ici le jour que le « Seigneur a fait : réjouissons-nous, et soyons « pleins d'allégresse (24). » Le mot jour doit s'entendre ici non du cours périodique du soleil, mais des choses merveilleuses qui ont été accomplies. Car, de même qu'on dit d'un jour qu'il est mauvais, en faisant allusion, non à la marche du soleil, mais aux malheurs arrivés dans ce temps, ainsi on appelle bon le jour où il s'est passé de belles choses. Les paroles du Psalmiste peuvent donc se traduire ainsi : C'est Dieu qui a fait les choses admirables accomplies en ce jour, car sa main seule était capable de les réaliser.

6. Y a-t-il rien qui soit comparable à ce jour ? C'est à pareil jour, en effet, qu'a eu lieu la réconciliation de Dieu avec les hommes ; alors l'antique guerre a été terminée, et la terre a envahi le ciel, et les hommes indignes de la terre ont paru dignes du royaume céleste, et les prémices de notre nature ont été élevées au-dessus des cieux, et le paradis a été ouvert, et nous avons recouvré notre ancienne patrie, et la malédiction a été abolie, et le péché a été détruit, et ceux qui avaient été punis par la loi ont été sauvés sans la loi, et la terre entière et la mer ont reconnu leur souverain, sans parler d'autres prodiges innombrables que notre discours ne suffirait pas à énumérer. Aussi le Prophète, après avoir repassé dans son esprit ces merveilles, les attribue toutes à Dieu, montrant que ce qui a été fait, a été fait par Dieu. « Réjouissons-« nous en ce jour et soyons pleins d'allégresse.» Il s'agit ici d'une joie spirituelle, joie de l'esprit, joie de l'âme. « Réjouissons-nous en ce « jour et soyons pleins d'allégresse » d'avoir été mis en possession de si grands biens. C'est la marque d'une grande vertu de se réjouir du bien, d'en tressaillir, d'en être rempli d'allégresse, de recevoir avec plaisir les bienfaits de Dieu. « O Seigneur, conservez, je vous en « prie ; ô Seigneur, faites prospérer le règne « de votre Christ, je vous en prie. » En voyant la prospérité de la terre, les changements et les transformations heureuses qui s'accomplissaient, le Psalmiste félicite ceux qui en sont l'objet et il s'écrie : « O Seigneur, conservez, « je vous en prie, ô Seigneur, faites prospérer « le règne de votre Christ, je vous en prie. » C'est-à-dire, conservez ceux qui jouissent, et pour que leurs désirs soient accomplis et qu'ils produisent des fruits dignes de votre grâce, rendez-leur la voie facile, afin qu'après être arrivés au terme de leurs désirs, ils ne se séparent plus de tels biens. « Béni soit celui qui « vient au nom du Seigneur (26) ! » C'est que nos biens ne consistent pas seulement dans ce qui a été fait, mais ils nous conduisent à d'autres biens, infiniment supérieurs : la résurrection, la vie éternelle, l'héritage avec le Christ; toutes choses que le Psalmiste veut faire entendre par ces paroles : « Béni soit celui qui « vient au nom du Seigneur ! » Notre Sauveur a dit la même chose aux Juifs : « En vérité, en « vérité je vous le dis, vous ne me verrez plus « jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui « qui vient au nom du Seigneur ? » (Matt. XXIII, 39.) En effet, comme ils lui jetaient à la face, à tout propos, qu'il n'était pas de Dieu, qu'il était l'ennemi de Dieu, il leur dit : Vous me rendrez vous-mêmes témoignage que je ne suis pas l'ennemi de Dieu, quand vous m'aurez vu venir sur les nues et que vous vous serez écriés : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Paroles admirables et pleines de louanges qui rendront les Juifs inexcusables ; car les événements qui s'accompliront alors apporteront une telle lumière qu'ils arracheront ce cri qui sera tout à la fois, et la glorification de Dieu et l'accusation la plus terrible contre ceux qui le proféreront. « Nous vous « bénissons de la maison du Seigneur. Le « Seigneur est le vrai Dieu et il a fait pa-« raître sa lumière sur nous (27). » Il est question ici de tout le peuple fidèle qui a trouvé la bénédiction dans la maison du Seigneur. Partout on entend les prophètes appeler bienheureux ceux qui croiront. Pourquoi les bénédictions dont il s'agit ici et d'où vient ce bonheur? C'est que « le Sauveur nous est ap-« paru. La grâce de Dieu notre Sauveur a paru,

« et elle nous a appris que renonçant à l'impiété et aux passions mondaines, nous devons « vivre avec tempérance, avec justice et avec « piété, étant toujours dans l'attente de la béa« titude que nous espérons et de l'avènement « du grand Dieu et notre Sauveur, Jésus« Christ. » (Tit. II, 11, 12, 13.) Le Psalmiste admire ici les bienfaits de l'Incarnation, dans laquelle Notre-Seigneur a paru parmi nous, bien qu'il fût Dieu, et de la substance divine. Il a voulu dire qu'il était apparu, qu'il s'était revêtu de notre chair, qu'il avait passé par le sein d'une vierge, qu'il s'était fait homme et qu'il avait habité parmi nous. C'est pourquoi il s'est écrié : « Nous vous bénissons » de nous avoir octroyé un tel bienfait. C'est ce que voulait faire entendre le Christ, quand il disait : « Beaucoup de prophètes et de justes ont sou« haité de voir ce que vous voyez et ne l'ont « point vu, et d'entendre ce que vous entendez « et ne l'ont pas entendu.» (Matt. XIII, 17.) «Ren« dez ce jour solennel en couvrant de branches « tous ces lieux, jnsqu'à la corne de l'autel. » Une autre version porte : « Rassemblez des « branches nombreuses pour orner le lieu de « vos réunions. » Et une troisième : « Sacri« fiez en ce jour de fête des victimes choisies.» Nous passons ainsi de la prophétie à l'histoire. C'est comme si le Psalmiste disait : « Mettez« vous en fête, rassemblez-vous en grand « nombre. » Mais qu'est-ce à dire : « Rendez « ce jour solennel en couvrant de branches « tous les lieux ? » Ou bien, selon un autre interprète : « Sacrifiez des victimes choisies ? » Ou bien encore : « Ornez le temple de bran« ches et de couronnes ? » On pourrait lire dans l'hébreu : « Esrou ag baad oth thim. » « Amenez l'agneau au milieu des branches « touffues, jusqu'aux cornes de l'autel. » Mais quel que soit le sens qu'on adopte, il est question d'une fête, d'un jour de joie, d'une assemblée nombreuse. Et c'est ainsi qu'après avoir parlé de choses spirituelles, le Psalmiste revient aux objets matériels et rappelle leur retour. « Vous êtes mon Dieu et je vous ren« drai mes actions de grâces ; vous êtes mon « Dieu et je vous exalterai. Je vous rendrai « grâce de ce que vous m'avez exaucé et de ce « que vous êtes devenu mon salut (28). » David montre ici qu'il faut remercier Dieu, alors même qu'on n'en a reçu aucun bienfait, et qu'on doit le combler d'honneur et de gloire à cause de sa majesté, à cause de sa nature, à cause de sa gloire ineffable. C'est le sens de ces dernières paroles placées après l'énumération des bienfaits qu'il a répandus avec profusion sur ses enfants, et il semble nous crier à tous : Même sans ces bienfaits, je serais reconnaissant et je rendrais grâces d'avoir un Seigneur si grand, si élevé, qu'il ne peut être ni vu ni compris. Car ici, «exalter» signifie glorifier. «Louez « le Seigneur parce qu'il est bon, parce que sa « miséricorde s'étend dans tous les siècles (29).» Ce n'est point assez pour le Psalmiste d'offrir lui-même ce sacrifice de louanges, mais il appelle tous les hommes afin qu'ils s'unissent à lui pour prendre part à sa reconnaissance et à ses actions de grâces. Et il chante la bonté de Dieu, célébrant sa perpétuité et sa grandeur. Maintenant que nous sommes instruits de ces choses, soyons fidèles, nous aussi, à rendre continuellement nos actions de grâces à ce Dieu bon, à lui offrir ce sacrifice de louanges, afin de mériter les biens futurs, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit la gloire, avec le Père et le Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il !

EXPLICATION DU PSAUME CXIX.

CANTIQUE DES DEGRÉS, OU SELON UNE AUTRE VERSION : CANTIQUE POUR LES MONTÉES.

1. « J'AI CRIÉ VERS LE SEIGNEUR LORSQUE J'ÉTAIS DANS L'AFFLICTION, ET IL M'A EXAUCÉ. »

ANALYSE.

1. Le seul moyen de monter à Dieu c'est d'être dans les afflictions et les épreuves, conformément à cette parole du Maître : *Bienheureux ceux qui pleurent*, car alors on se détache de soi-même et des choses de la terre, et on crie vers le Seigneur qui s'empresse toujours de nous exaucer.
2. Dans notre course à travers le monde, nous rencontrons bien des obstacles : le principal est le commerce avec les hommes pervers et trompeurs. C'est pourquoi nous devons nous unir au Prophète pour demander à Dieu d'en être délivrés et d'être mis en possession du Ciel.
3. Pour être exaucés, considérons cette terre comme un lieu d'exil et un passage, et soyons avec les méchants comme des agneaux au milieu des loups. Que la douceur soit notre seule arme de résistance. Elle nous fera triompher des pécheurs que nous convertirons, et mériter les biens éternels.

1. Chacun des autres psaumes a une inscription particulière, mais ici on en a réuni plusieurs sous un même titre : « Cantiques des « degrés » ou « des montées, » selon un autre interprète. » Quelques-uns même les nomment simplement, «degrés.» Et pourquoi cette dénomination, direz-vous ? — Au point de vue historique, c'est parce qu'ils parlent du retour de Babylone, et qu'ils font mention de la captivité des Juifs en ce pays. — Dans le sens anagogique, c'est, au dire de plusieurs interprètes, parce qu'ils conduisent dans le chemin de la vertu ; or, la voie par laquelle nous y arrivons est semblable à des degrés par lesquels l'homme vertueux et sage monte lentement jusqu'à Dieu. D'autres voient dans ces psaumes une figure de l'échelle de Jacob qui fut montrée à David et qui touchait le ciel. C'est aussi au moyen de degrés et d'échelles qu'on peut s'élever aux lieux qui sont inabordables ou trop élevés. Mais comme ceux qui montent, arrivés à une certaine hauteur sont menacés du vertige, il est nécessaire d'affermir non-seulement ceux qui s'élèvent, mais encore ceux qui sont parvenus au sommet. — Il n'y a qu'un moyen de salut : c'est de ne pas considérer à quelle élévation nous sommes parvenus, de peur de nous enorgueillir, mais d'examiner combien il nous reste encore de chemin à faire et de nous efforcer d'arriver au but, comme voulait nous le faire entendre saint Paul quand il disait : « Oublions ce qui est derrière nous, avan« çons-nous vers ce qui est devant nous. » (Philip. III, 13.) Telle est l'explication du sens anagogique. Maintenant, si vous le trouvez bon, revenons à l'histoire et considérons ceux

qui furent délivrés de la captivité. Comment donc eut lieu cette délivrance? — Par le désir de voir Jérusalem; tandis que ceux qui n'avaient pas le même souci, ne profitèrent pas de la grâce de Dieu, mais passèrent leurs jours dans une perpétuelle servitude; ce sera aussi notre sort si nous agissons comme eux. Car si, au lieu d'être embrasés de l'amour des choses saintes et du désir de la céleste Jérusalem, nous nous attachons sans cesse à la vie présente, nous souillant dans la fange des choses terrestres, nous ne pourrons arriver à la patrie.

« J'ai crié vers le Seigneur lorsque j'étais « dans l'affliction et il m'a exaucé. » Comme l'affliction nous est avantageuse! comme la clémence est prompte à nous secourir! la première nous porte à répandre des supplications saintes, la seconde exauce sur-le-champ ceux qui l'invoquent. C'est ce que nous voyons pour ce peuple juif en Egypte. Ecoutez le Seigneur: « J'ai vu l'affliction de mon peuple, et j'ai en« tendu ses gémissements, et je suis descendu « pour le délivrer. » (Exod. III, 7, 8.)

Donc, mes très-chers, vous aussi, quand vous êtes dans l'affliction, ne vous désespérez pas, ne devenez pas nonchalants; mais alors principalement ranimez votre courage, parce que dans ce moment nos prières sont plus pures et que plus grande aussi est la miséricorde de Dieu pour vous. Vivez constamment de telle sorte que la vie vous soit à charge; n'oubliez pas que: « Tous ceux qui veulent vi« vre avec piété en Jésus-Christ seront persé« cutés (II Tim. III, 12); et que c'est par « beaucoup de tribulations que nous devons « entrer dans le royaume des cieux. » (Act. XIV, 21.)

Ne courons donc pas après une vie molle et dissolue et ne cherchons pas à entrer par la voie large, car elle ne conduit pas au ciel, mais par la voie étroite et difficile. Si nous voulons parvenir aux demeures célestes, fuyons les plaisirs, foulons aux pieds la pompe extérieure du siècle, méprisons les richesses, la gloire, et la puissance, attachons-nous à la pauvreté, à la componction du cœur, à la confession, aux larmes, et poursuivons tout ce qui peut nous procurer le salut. C'est le moyen d'être plus en sûreté et de faire monter plus facilement nos prières vers Dieu. Si nous nous préparons de la sorte et si nous invoquons le Seigneur avec de semblables dispositions, il nous exaucera certainement, selon cette parole du Prophète: « Lorsque j'étais dans l'affliction, « j'ai crié et j'ai été exaucé. » Apprenons donc à nous élever peu à peu et à donner pour ainsi dire des ailes à nos prières en chassant toute inquiétude et tout trouble dans les afflictions; ce sera le moyen de les rendre très-profitables. Si le prophète Elisée, tout homme qu'il était, ne permit pas à son disciple de repousser une femme qui venait à lui, disant: « Laissez-la « parce que son âme est dans l'amertume « (IV Rois, IV, 27), » afin de nous montrer que son affliction était pour elle une excuse et une défense très-grandes, à plus forte raison, Dieu ne nous repoussera pas si nous nous présentons à lui avec une âme remplie de tristesse. Voilà pourquoi encore le Christ appelle bienheureux ceux qui pleurent et malheureux ceux qui rient. Aussi a-t-il commencé par là ses béatitudes en disant: « Bienheureux ceux qui pleurent [1]? » (Matth. V, 5.) — Si donc vous voulez monter les degrés de la vertu, retranchez dans vos habitudes tout ce qu'il y a de désordonné et de vain; astreignez-vous à un genre de vie difficile, abstenez-vous des choses terrestres. C'est là le premier degré. Car il est impossible, d'une impossibilité absolue, de monter en même temps l'échelle et de rester attaché à la terre.

2. Vous voyez comme le ciel est élevé, vous connaissez la brièveté du temps, vous savez combien l'heure de la mort est incertaine. Ne tardez donc pas, ne différez point, mais entreprenez ce voyage avec une grande ardeur, afin que vous puissiez franchir deux, trois, dix et vingt degrés par jour. — « Seigneur, déli« vrez mon âme des lèvres injustes et de la « langue trompeuse (2). » On voit briller ici ce précepte évangélique: « Priez afin que vous « n'entriez pas en tentation. » (Luc, XXII, 46.) C'est qu'il n'y a point, ô mes très-chers, de tentation plus dangereuse, que d'être livré à un homme trompeur: il est plus à craindre que n'importe quelle bête sauvage. Elle, du moins, se montre telle qu'elle est, mais le fourbe cache souvent son poison sous le masque de la douceur, afin qu'on ne puisse découvrir les embûches et qu'on tombe sans défiance dans ses piéges. C'est pourquoi le

[1] Nous ne comprenons pas pourquoi saint Jean Chrysostome dit que Notre-Seigneur commença ses béatitudes par ces mots : *Bienheureux ceux qui pleurent*, puisque ni saint Matthieu, ni saint Luc ne placent cette béatitude la première. (Note des Bénédictins.)

Psalmiste demande sans cesse à Dieu, avec instance, d'être délivré de tels ennemis. Que s'il faut fuir les gens fourbes et dissimulés, à plus forte raison les trompeurs, et ceux qui répandent des doctrines perverses. Les lèvres les plus dangereuses sont celles qui attaquent la vertu et qui portent au mal. C'est pourquoi le Prophète demande que son âme en soit délivrée. C'est vers ce point qu'il dirige tous ses traits : — « Que recevrez-vous et quel fruit vous « reviendra-t-il, ô langue trompeuse (3) ? » Une autre version porte : « Que vous produira, que « vous rapportera la langue trompeuse ? » Et une troisième : « Que vous donnera, que vous « rapportera la langue selon l'imposture ? » Expressions qui tendent toutes à montrer qu'il s'agit d'une grande malice et d'une espèce de vice horrible. C'est pourquoi vous voyez le Prophète irrité, ému, s'écrier : « Que recevrez-« vous et quel fruit vous reviendra-t-il, ô lan-« gue trompeuse ? » Ce qui revient à ceci : quel supplice sera digne d'un tel crime ! Ce qu'Isaïe voulait dire aux Juifs par ces paroles : « A quoi servirait de vous frapper de nouveau, « vous qui ajoutez péché sur péché (Is. I, 5), » le Psalmiste le dit par celle-ci : « Que retirerez-« vous et quel fruit vous reviendra-t-il, ô lan-« gue trompeuse ? » C'est comme s'il disait : le méchant trouve son châtiment dans sa propre faute, et il devance le jugement de Dieu pour se punir puisque de lui-même il engendre le vice : car il n'y a pas de plus grand supplice pour l'âme que d'être livrée au vice, même avant qu'il soit puni. Quel châtiment donc pour un tel crime ? Il n'y en a point ici-bas ; Dieu seul pourra le trouver, l'homme n'y parviendrait pas, car c'est une malice qui surpasse tout châtiment. Mais Dieu se charge de la vengeance, et c'est ce que veut faire entendre le Prophète quand il ajoute aussitôt : — « Vous avez été percé avec des « flèches très-pointues poussées par une main « puissante, et vous serez brûlé avec des char-« bons dévorants (4). »

Le Psalmiste compare ici à des flèches les supplices dont il s'agit. Une autre version porte : « Les flèches de l'homme puissant qui « me poursuit sont aigres, elles sont brûlantes « comme des charbons accumulés. » Ou bien encore : « Comme des charbons de genè-« vrier ; » expressions métaphoriques et variées qui augmentent en nous la crainte du supplice. Car ces mots : « charbons accumulés, « charbons de genèvrier » ont le même sens. Dans le premier cas on veut faire ressortir le nombre des peines, dans le second, leur intensité. C'est ce qu'ont voulu nous faire entendre les Septante quand ils ont traduit par « charbons dévorants, » c'est-à-dire, dévastateurs, destructeurs, ruineurs. Les saintes Lettres, pour nous donner une idée de la vengeance de Dieu, la comparent à des choses que nous regardons comme terribles et elles nous la représentent comme des flèches ou comme du feu. Il me semble aussi qu'il y a dans ces mots une allusion aux barbares, et c'est dans ce sens qu'un autre interprète a dit : « Déli-« vrez mon âme de la lèvre menteuse. » Car telles sont leurs paroles, telles leurs ruses et leurs embûches. Tout en eux respire la fraude et les plus grands crimes. — « Que je suis « malheureux de ce que mon exil est si long ! « J'ai demeuré avec les habitants de Cédar (5). » On lit dans une autre leçon : « Que je suis « malheureux d'avoir prolongé mon exil ! » Et dans une troisième : « Que je suis malheureux « d'avoir été si longtemps dans la terre étran-« gère ! »

Ce sont des lamentations au sujet de la captivité de Babylone. Saint Paul parlant de l'exil de cette vie qui se prolonge trop longtemps s'écrie : « Pendant que nous sommes dans le « corps comme dans une tente, nous gémis-« sons sous le poids de notre condition mor-« telle (II Cor. V, 4) ; » et encore : « Et non-« seulement les créatures soupirent, mais nous « qui avons reçu les prémices de l'Esprit nous « gémissons nous-mêmes. » (Rom. VIII, 23.) C'est que la vie présente est un exil. Que dis-je, un exil ? C'est quelque chose de pire. Et Notre-Seigneur lui-même l'a appelée un passage quand il a dit : « La porte de la vie est petite « et la voie qui y mène est étroite. » (Matth. VII, 14.) Aussi la meilleure, et par conséquent la première science pour nous, c'est de savoir que nous ne sommes dans ce monde que des voyageurs. Les anciens patriarches n'avaient pas d'autre doctrine et saint Paul les en loue hautement, comme on peut le voir dans ses Epîtres : « Pour cette cause Dieu ne rougit « point d'être appelé leur Dieu. » (Héb. XI, 16.) Pour quelle cause, je vous le demande ? Parce qu'ils confessèrent qu'ils étaient étrangers et voyageurs. (Héb. XI, 13.) Car c'est là le principe et le fondement de toute vertu, parce que celui qui est étranger au milieu de ce

monde sera citoyen du ciel. Celui qui est étranger aux objets d'ici-bas, ne se complaira point dans le présent; maison, argent, bonne chère, rien ne le touchera; mais semblable à ceux qui habitent un pays étranger, dont tous les actes, toutes les pensées tendent à les faire rentrer dans leur patrie, et qui chaque jour ont hâte de revoir la terre qui les a vus naître; ainsi celui qui est enflammé du désir des biens futurs, ne se laissera ni abattre par les adversités, ni enorgueillir par les prospérités du présent, mais il passera par-dessus tout, comme le voyageur qui fait sa route. C'est pourquoi nous devons dire dans notre prière : « Que votre règne arrive ! (Matth. VI, 10; Luc, « XI, 2), » afin qu'entretenant dans notre âme la pensée et le désir ardent de cet avènement, et que l'ayant sans cesse devant les yeux, nous ne considérions plus les choses présentes. Si les Juifs, désireux de revoir Jérusalem, même après leur délivrance, pleurent encore au souvenir du passé, serons-nous pardonnables, pourrons-nous être excusés de ne pas être embrasés d'un violent amour de la Jérusalem céleste?

3. Voyez donc comme ils se lamentent d'être obligés de vivre avec leurs ennemis : « J'ai « demeuré, » disent-ils, « avec les habitants « de Cédar, mon âme a été longtemps étran- « gère. » Ils ne gémissent pas seulement d'être détenus sur la terre de l'exil, mais encore d'habiter avec des barbares, imitant en cela l'exemple des autres prophètes qui se lamentent en ces termes sur la vie présente : « Mal- « heur à moi, parce qu'on ne trouve plus de « saints sur la terre; il n'y a personne qui ait « le cœur droit. » (Mich. VII, 12.) Le Psalmiste lui même ne s'est-il pas écrié dans un autre endroit? « Sauvez-moi, Seigneur, parce qu'il n'y a plus de saints sur la terre! » (Ps. XI, 2.) C'est qu'en effet cette vie n'est pas seulement pénible parce qu'elle renferme une grande vanité et des soucis importuns, mais encore à cause du grand nombre des méchants. Car il n'y a rien de plus fâcheux pour les gens de bien que d'être obligés de vivre avec des hommes pervers. La fumée et la vapeur fatiguent moins les yeux que le commerce des méchants n'attriste l'âme. Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même prend soin de nous montrer combien de pareils rapports sont à charge. En effet, quand il s'écrie : « Jusqu'à quand serai- « je avec vous? Jusqu'à quand vous suppor- « terai-je? » N'est-ce pas dire en termes moins clairs : « J'ai demeuré avec les habitants de « Cédar? » Ces peuples barbares ont pour habitude de traiter leurs inférieurs avec la cruauté des bêtes sauvages, en sorte qu'ils vivent sous des tentes et qu'ils sont réduits à la férocité de ces animaux. Mais plus terribles encore sont ces ravisseurs cupides qui passent leur vie dans les débauches, dans le luxe et les plaisirs de toutes sortes. — « Mon âme a été « longtemps en exil (6). »

Pourtant il semble que non, car cet exil ne fut que de soixante-dix ans. Mais le Psalmiste a moins en vue le nombre des années que les peines qu'il avait endurées, car quelque court que soit le temps d'une affliction, il paraît fort long à ceux qui souffrent. Tels doivent être nos propres sentiments, et quoique nous vivions peu d'années sur cette terre, elles doivent nous paraître nombreuses à cause du désir des biens célestes. Et en parlant de la sorte, je ne veux point accuser la vie présente; loin de moi une telle pensée, car cette vie est l'œuvre de Dieu, mais je voudrais faire naître en vous le désir des biens futurs et y détruire toute complaisance dans la possession des objets présents et tout attachement à votre corps, comme aussi vous empêcher de ressembler à ces âmes vulgaires qui, après une longue vie, se plaignent de n'avoir eu que peu d'années sur cette terre. Quoi de plus insensé! Quelle n'est pas la stupidité de ces hommes à qui on offre le ciel avec tous ses biens que l'œil n'a point vus, que l'oreille n'a point entendus (I Cor. XI, 9), et qui soupirent après des ombres, et qui veulent traverser le fleuve de cette vie, trouvant leur plaisir à rester continuellement au milieu des flots, des tempêtes et des naufrages. Il n'en était pas ainsi de saint Paul. Mais il avait hâte d'avancer, et il n'y avait qu'une chose qui pût le retenir, le salut de ses frères. « Je gardais « un esprit de paix avec ceux qui haïssaient la « paix; dès que je leur parlais, ils s'élevaient « contre moi (7). »

C'est ainsi que le Prophète nous montre combien il est pénible de demeurer dans cette vie. Il n'a pas dit : « Avec ceux qui n'ont pas « la paix, » mais, « avec ceux qui haïssent la « paix, j'étais pacifique. » Voilà l'avantage de l'affliction, voilà le fruit de la captivité. Qui de nous pourrait maintenant en dire autant? Nous trouvons que c'est déjà beaucoup d'être pacifique avec les pacifiques, tandis que le Pro-

phète gardait un esprit de paix avec ceux qui haïssaient la paix. Que devons-nous donc faire pour n'être pas en défaut sur ce point? C'est de demeurer sur cette terre comme des étrangers — car j'en reviens toujours à mon premier raisonnement, — comme des voyageurs qui ne se laissent arrêter par aucune des choses présentes. Il n'y a rien, en effet, contre quoi nous devions lutter et combattre autant que contre l'amour des choses présentes et le désir de la gloire, de l'argent et des délices. Mais quand nous aurons coupé tous ces liens et que notre âme ne sera plus retenue par aucun, nous verrons où était le principe de la lutte et sur quoi doivent reposer les bases de la vertu. Ainsi encore, le Christ veut que nous soyons « comme des brebis au milieu des loups « (Matth. x, 16), » afin que nous ne disions pas : J'ai tant souffert que je suis devenu violent. — Car, nous répond-il, quand vous auriez souffert mille maux, gardez la douceur de la brebis et vous triompherez des loups. Cet homme est méchant et vif, mais vous disposez de forces si considérables que vous êtes au-dessus de tous les méchants. Quoi de plus doux que la brebis, de plus sauvage que le loup? Elle triomphera de lui cependant, comme on l'a vu par les martyrs. C'est qu'il n'y a rien de plus puissant que la mansuétude, rien de plus fort que la douceur. Aussi le Christ nous ordonne-t-il d'être comme des agneaux au milieu des loups. Puis, après avoir parlé de la sorte, comme si cette douceur ne suffisait pas à qui veut paraître son disciple, il ajoute autre chose encore : « Soyez, » nous dit-il, « simples comme des « colombes (Matth. x, 16), » réunissant ainsi la mansuétude des deux animaux doux et simples par excellence. Tant est grande la vertu qu'il exige de nous quand nous sommes avec des gens sauvages! Et ne me dites pas : Cet homme est méchant, je ne puis le souffrir. Car c'est surtout avec des personnes grossières et inhumaines qu'il faut faire preuve de douceur. C'est alors qu'éclate la vertu, c'est alors que son utilité, son heureux succès, ses fruits brillent à tous les yeux.

« Dès que je leur parlais ils s'élevaient contre « moi. » Un autre interprète dit : « Et quand « je leur parlais, ils combattaient. » Ce qui signifie : « J'étais pacifique avec ceux qui haïs- « saient la paix; » ou bien : Quand je leur parlais ils combattaient contre moi. Expressions qui reviennent toutes à ceci : Au moment même où je parlais à mes ennemis, alors surtout que je montrais ma charité en proférant les paroles les plus affectueuses, ils s'emportaient, ils me dressaient des embûches et rien ne les arrêtait. Néanmoins, je faisais paraître ma vertu, sans avoir égard à leurs mauvaises dispositions.

Ainsi doit-il en être de nous. Quoiqu'on réponde à notre amour en nous frappant, en nous blessant, en nous tendant des piéges, ne cessons point de nous montrer pleins de bonté, nous souvenant de la parabole qui nous ordonne d'être comme des agneaux et des colombes au milieu des loups. En agissant ainsi nous rendrons nos ennemis meilleurs et nous mériterons les biens célestes. Puissions-nous tous les posséder un jour, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit la gloire dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

EXPLICATION DU PSAUME CXX.

CANTIQUE DES DEGRÉS, OU BIEN, CANTIQUES DES MONTÉES.

1. « J'AI LEVÉ MES YEUX VERS LES MONTAGNES D'OÙ ME VIENDRA LE SECOURS. » OU BIEN, « JE LÈVE, » ETC.

ANALYSE.

1. L'âme accablée de maux se tourne vers Dieu pour y puiser sa consolation. Mais si les Juifs charnels et grossiers agissaient de la sorte au milieu de leurs infortunes, à combien plus forte raison doit-il en être ainsi pour nous qui aspirons à des biens infiniment supérieurs. Soyons donc pleins de courage dans l'adversité, faisant tout notre possible et Dieu fera le reste.
2. Nous serons fermes au milieu des épreuves, notre pied ne sera pas ébranlé, si, détachés de la terre, nous regardons en haut d'où viendra notre secours. Placer ici-bas nos espérances, c'est nous tromper nous-mêmes, car on ne saurait compter sur l'homme et à cause de son impuissance à faire toujours le bien, et à cause de son inconstance. Il n'y a que Dieu qui soit *tout-puissant* et qui ne *trompe jamais*.

1. Voici l'âme qui, accablée de maux, ne peut se débarrasser ni trouver une issue, et qui se tourne vers Dieu pour y puiser sa consolation. Constatons de nouveau l'avantage des épreuves : elles élèvent et fortifient l'âme, elles la portent à implorer le secours d'en-haut et la détachent de tout ce qui appartient à cette vie. Si les Juifs grossiers et attachés à la terre étaient rendus meilleurs par la douleur de leur captivité, au point de tourner ainsi leurs regards vers le ciel, il est bien juste que dans nos maux, nous les imitions en recourant au Seigneur, car nous sommes tenus à une plus grande perfection. Ils étaient alors au milieu de leurs ennemis, sans ville, sans forteresse, sans armes, sans argent, sans ressource en un mot ; mais captifs et esclaves, ils demeuraient avec leurs maîtres et leurs vainqueurs. Accablés sous le poids de leurs malheurs, ils recouraient à une force invincible, et privés de tout secours humain, ils trouvaient dans cet abandon même le principe de leur force, en disant à Dieu : « J'ai levé les yeux vers les montagnes d'où me viendra mon secours. » En d'autres termes : Tout ce que les hommes peuvent nous procurer nous manque ou bien nous a abandonnés, nous avons tout perdu, il ne nous reste désormais qu'un moyen de salut : c'est Dieu. « Mon secours me doit venir du « Seigneur qui a fait le ciel et la terre (2). » Comme ils cherchent Dieu partout, sur la terre, au ciel, sur les montagnes, dans les déserts. de toutes parts ils le placent devant leurs yeux. Comme leur âme s'élève toujours davantage

et comme en toutes circonstances ils annoncent la providence de Dieu ! Ce n'est pas sans motif que le Psalmiste a ajouté : « Qui a fait le ciel et « la terre. » Mais il y a dans ces paroles un raisonnement caché qui revient à dire : Si Dieu a fait le ciel et la terre, il peut, même dans une terre étrangère, porter secours et tendre partout, jusque dans un pays barbare, une main secourable; comme aussi, conserver ceux qui ont été chassés de leur patrie. Si une seule parole lui a suffi pour produire tous ces éléments, à plus forte raison pourra-t-il nous délivrer de nos ennemis. Voyez, depuis qu'ils sont dans un pays étranger, avec quelle sagesse raisonnent ceux qui avaient moins d'intelligence que des pierres. Ils ne songent plus à leur temple, mais au ciel et à la terre. Admirons comment ils proclament la création du monde, la sagesse de Dieu et sa providence. Ceux qui un peu auparavant disaient au bois : « Vous êtes mon Dieu, » et à la pierre : « Vous « m'avez donné la vie (Jér. II, 27), » reconnaissent aujourd'hui le Créateur de tout l'univers. Mon secours me doit venir du Seigneur et non des hommes, ni du nombre des chevaux, ni des richesses, ni de la fidélité des alliés, ni de la force des remparts. Notre secours nous doit venir du Seigneur, c'est une assistance insurmontable, une protection invincible, et non-seulement invincible, mais encore prompte et facile. Il est tout près de nous et il ne faut, pour l'obtenir, ni flatter les gardiens de la maison, ni dépenser de grandes sommes, ni envoyer des ambassades, mais chacun peut, sans sortir de sa maison, en être favorisé, en le demandant à Dieu avec un cœur détaché des choses humaines et plein de confiance, pourvu qu'il ait les regards fixés sur le ciel. C'est afin de nous faire sentir la nécessité de nous détacher des choses sensibles pour nous élever plus haut, que Dieu a créé l'homme droit, à l'exclusion des autres animaux, et qu'il lui a placé les yeux à la partie supérieure du corps. Il n'y a que lui, en effet, qui soit fait de la sorte, car les autres animaux sont courbés vers la terre, et ils ont le regard tourné en bas. L'homme au contraire se dresse vers le ciel afin d'en contempler les objets, de les méditer, de les approfondir et de rendre ainsi plus pénétrants les yeux de son âme. C'est ce qui faisait dire à la sagesse : « Les yeux du sage sont « à la tête. » (Ecclés. II, 14.) C'est-à-dire qu'il est affranchi de tous les objets terrestres, il vit dans le ciel pour en contempler les merveilles. « Ne permettez donc point, ô enfant d'Israël, « que votre pied soit ébranlé. Et que celui qui « vous garde ne s'endorme point (3). » Quelle diligence ces paroles exigent de nous ! Comme les Juifs se sont souvenus du secours de Dieu et qu'ils implorent son assistance, le Prophète vient les aider de ses conseils, leur disant en quelque sorte : Si vous voulez être exaucés, faites tout ce qui dépendra de vous. Mais que leur recommande-t-il ? Ecoutez : « Ne permet« tez point que votre pied soit ébranlé. » C'est-à-dire, ne soyez point renversés ni abattus et vous verrez Dieu vous tendre la main, et il ne vous délaissera pas, il ne se retirera pas de vous. Tout dépend donc de nous, et le succès est en notre pouvoir. Mais puisqu'il en est ainsi, si nous voulons obtenir quelque chose, nous ne devons rien négliger, car telle est la volonté de Dieu ; quelque faibles et de peu d'importance que soient nos efforts, nous devons les faire valoir, et ne pas rester oisifs, engourdis, mous et abattus, mais agir et employer tous nos soins pour notre salut. C'est ce qui est signifié par les ouvriers de la onzième heure. (Matt. XX, 6.) Et si vous me demandez ce qu'ils pouvaient faire de si important à la onzième heure, je vous répondrai que leur travail devait être l'occasion et la cause de leurs couronnes, et voilà pourquoi David ajoute : « Ne permettez donc pas que votre « pied soit ébranlé, et Celui qui vous garde ne « s'endormira point. » Faites ce que vous pourrez, et Dieu fera le reste. Il résulte également de ce qui précède que, malgré nos efforts, nous avons besoin du secours de Dieu pour être en sûreté et pour demeurer fermes et solides.

2. Mais quel est l'homme dont le pied est ébranlé, sinon celui qui se porte vers les objets passagers, qui ne reposent sur rien de solide? Tel, l'amour de l'argent, le désir des choses qui ont rapport à cette vie. C'est pourquoi il est souvent renversé et abattu et il court de grands dangers au sujet des choses les moins importantes. C'est qu'en effet les choses du monde ne sont jamais stables ni immobiles; mais toujours elles changent, elles sont en mouvement ; elles sont plus agitées que les flots, elles passent plus vite que la pluie qui tombe, elles offrent moins de consistance que le sable et elles se répandent plus promptement. « Assurément, celui qui garde Israël ne

« s'assoupira point et ne s'endormira point (4). » Si vous vous êtes prémunis, comme je viens de le dire, continue le Psalmiste, le Seigneur ne « s'assoupira point et ne s'endormira point; » en d'autres termes, il ne vous quittera pas, il ne vous délaissera pas, il ne vous abandonnera pas dans votre nudité et votre isolement. Et c'est pour nous bien pénétrer de cette pensée qu'il a ajouté à dessein : « Celui qui garde « Israël. » Ce qui revient à dire : si par un acte continuel de sa providence, depuis un temps qui remonte jusqu'à vos ancêtres, il a pris soin de vous, il ne cessera pas de faire ce qu'il a fait et il agira comme par le passé, à moins que « votre pied ne soit ébranlé. » Et non-seulement, il ne vous abandonnera pas, mais il vous défendra et il vous tiendra en grande sûreté. Voilà pourquoi le Psalmiste poursuit en ces termes : « Le Seigneur vous gardera, le « Seigneur sera sur votre droite pour vous « donner sa protection (5). » Une autre leçon porte : « Le Seigneur sera à votre droite. » Il sera votre défenseur, votre aide, votre secours. Remarquez comment, dans cette circonstance encore, le Seigneur veut que nous agissions. Semblable à ceux qui assistent dans les combats, il sera à notre droite, afin que nous soyons indomptables, forts, puissants, que nous triomphions, que nous remportions la victoire, car c'est principalement par sa protection que nous faisons toutes choses. Non-seulement il sera près de nous, mais il nous secourra, mais il nous protégera. Je le dis de nouveau, c'est par les choses qui sont sous nos yeux que le Prophète exprime le secours de Dieu : et par « sa droite et sa protection » il figure sa garde la plus absolue en tous points et son secours le plus prochain. « Le soleil ne « vous brûlera point durant le jour, ni la lune « pendant la nuit (6). » C'est ce qui eut lieu pour les Juifs quand ils sortirent de l'Egypte et qu'ils vivaient dans le désert. Ici le Psalmiste a voulu figurer une grande sécurité. Il est même vraisemblable que ces mêmes Juifs, à leur retour de la captivité, furent favorisés de quelque miracle de cette sorte. Et ce prophète n'a ajouté ce qui précède que pour nous montrer abondamment cette providence de Dieu qui, non contente de délivrer des maux, affranchit même ses enfants des incommodités auxquelles les hommes sont sujets. Il donne son secours avec une telle générosité et une bonté si ineffable que non-seulement il est proportionné à nos besoins, mais qu'il nous récompense au delà de nos espérances. « Le « Seigneur vous gardera de tout mal, le Sei- « gneur gardera votre vie (7). »

Celui, en effet, qui étend son souci et sa providence jusqu'aux plus petites choses pour empêcher qu'elles ne vous nuisent, saura bien vous délivrer de ceux qui voudraient vous assiéger. Tout ce qui peut nous arriver de fâcheux, cède au moindre signe de Dieu; ce qui n'est pas au pouvoir de l'homme. Car si bien souvent il a délivré d'un mal, il n'a pu délivrer d'un autre, ou s'il l'a pu, il ne l'a pas voulu. Mais la main de Dieu est forte et toute-puissante, et il sera toujours à même de repousser et de dissiper tout ce qui nous assaillira et de nous délivrer en toute circonstance. « Le Seigneur protégera votre sortie et votre « entrée, ou votre approche, » selon une autre version.

L'entrée et la sortie de la vie n'indiquent-elles pas un secours continuel et incessant? Y a-t-il rien de comparable à une pareille charité, à une pareille miséricorde? Le Psalmiste embrasse ici toute la vie, car elle est renfermée tout entière entre ces deux termes, l'entrée et la sortie. Et pour nous le faire comprendre plus clairement encore il a ajouté : « Dès maintenant et jusque dans l'éternité. » Ce n'est point un jour, dit-il, ni deux, ni trois, ni vingt, ni cent, mais toujours. Les hommes seraient incapables de pareilles choses, étant sujets, comme ils le sont, à des changements nombreux, à une grande instabilité, à des vicissitudes continuelles. Tel est aujourd'hui votre ami, qui demain est votre ennemi, et celui qui vous secourt en ce moment vous abandonne bientôt après. Souvent même, il ne se contente pas de vous abandonner, mais il vous opprime et il vous tend des piéges plus dangereux que ceux de n'importe quel ennemi. Mais en Dieu, tout demeure immobile, perpétuel, immortel, stable et sans fin.

Faisons donc tout notre possible pour mériter ses biens. Nous nous rendrons ainsi dignes de jouir d'une grande paix et d'être mis en possession des biens futurs, en Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui soit la gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

EXPLICATION DU PSAUME CXXI.

1. « JE ME SUIS RÉJOUI, LORSQU'ON M'A DIT : NOUS IRONS DANS LA MAISON DU SEIGNEUR. »

—

ANALYSE.

1. Le Psalmiste nous montre les avantages des épreuves par l'exemple de la captivité des Juifs. Eux, qui auparavant ne voulaient pas entendre la parole sainte et qui priaient avec dégoût, se réjouissent d'apprendre qu'ils reverront la maison du Seigneur.
2. C'est qu'il y avait pour eux de grands avantages dans la nécessité où ils étaient de monter à Jérusalem pour les grandes solennités : les principaux étaient d'entretenir entre tous l'esprit de charité, et de conserver parmi eux la connaissance du vrai Dieu et le souvenir des merveilles opérées en leur faveur. Au retour, Dieu les récompense par ses bénédictions les plus abondantes.

1. Voilà une parole qu'on n'aime guère aujourd'hui. Qu'on soit invité à aller au cirque, au théâtre d'iniquités, on accourt en foule, mais s'il s'agit de la maison de prière, il y a bien des indifférents. Il n'en fut pas ainsi des Juifs : et, chose bien grave à observer, c'est que les Chrétiens paraissent plus négligents qu'eux. Mais d'où venaient aux Juifs de pareils sentiments ? Je l'ai déjà dit, ce fut la captivité qui les rendit meilleurs. — A dater de ce temps ceux qui auparavant abandonnaient avec dégoût, le temple et l'audition de la parole sainte pour courir sur les montagnes, sur les collines, dans les bois se livrer à toutes sortes d'infamies, se détachèrent de ce culte impie et depuis lors cette annonce les ranima, les excita, les fortifia et remplit leur âme de joie. Ils étaient encore tourmentés par la faim et par la soif, mais cette fois il ne s'agissait plus de pain ni d'eau, mais bien de la parole de Dieu dont ils étaient affamés et altérés. (Amos, VIII, 11.) Ainsi corrigés par le châtiment qu'ils venaient de subir, ils désiraient ardemment de recouvrer cette maison de Dieu qu'ils avaient perdue. Alors ils embrassaient jusqu'au sol lui-même, et ils s'écriaient : « Ces ruines ont été « agréables à vos serviteurs et ils auront com- « passion de cette terre (Ps. CI, 15); » et encore : « Quand viendrai-je et quand paraîtrai-je « devant la face de mon Dieu (Ps. XLI, 3)? » ou bien : « Je me souviendrai de vous dans la « terre du Jourdain, près d'Hermon, et de la « petite montagne (Ibid. 7); » enfin : « Je « me suis souvenu de ces choses et j'ai répandu « mon âme au dedans de moi-même. » (Ib. 5.) Mais dites-nous quelles sont ces choses dont vous vous êtes souvenu : « C'est que je passe- « rai dans le lieu du tabernacle admirable où « paraît la gloire du Seigneur, et que j'irai « jusqu'à la maison de mon Dieu. » (Ib. 5). C'est-à-dire, je verrai de nouveau les danses et les grandes assemblées, le culte de mon Dieu et ses cérémonies. « Mes pieds étaient fermes « dans ton enceinte, ô Jérusalem (2) ! » Une

autre leçon porte : « Je me suis réjoui lors« qu'on m'a dit : Nous allons dans la maison « du Seigneur. Nos pieds sont arrêtés à tes « portes, ô Jérusalem ! » Quelle allégresse extraordinaire ! On croirait les voir déjà en possession de ce qu'ils souhaitent si ardemment, tant ils se réjouissent d'en parler, embrassent de leurs désirs la maison de prière et la ville sainte. C'est ainsi que Dieu a toujours coutume d'agir : quand nous ne savons pas apprécier les biens que nous possédons, il les arrache de nos mains, afin que la privation opère ce que l'usage n'a pu faire. Aussi les Juifs remis en possession de leur ville et de leur temple rendent de grandes actions de grâces pour avoir recouvré leur patrie. « Jérusalem qui est bâtie « comme une ville (3) ; » ou bien : « Jéru« salem bâtie comme une ville. »

Selon les Septante, il s'agit ici du temps qui a précédé la construction de Jérusalem et il faut traduire : « Jérusalem sera bâtie comme « une ville. » — Selon un autre interprète, il est question de ce qui est arrivé après la captivité et on doit lire : « Nous avons recouvré « Jérusalem bâtie comme une ville. » Comme il régnait alors une solitude extrême dans la ville sainte qui n'offrait que des ruines, en sorte que ses tours rasées, ses murailles abattues ne présentaient plus que des vestiges de l'ancienne patrie, les Juifs, en voyant à leur retour une pareille désolation, se souviennent de la prospérité d'autrefois ; ils racontent les splendeurs du passé et rapportent comment a été réduite à un état si honteux, celle qui était autrefois magnifique et illustre, qui possédait un temple, des princes, des rois et des pontifes, qui était la plus belle et la plus ornée. Si vous doutez qu'il en fût ainsi, écoutez ce qui suit : « Jérusalem qui est bâtie comme une ville. » Donc, ce n'était plus une ville alors, et cette vérité ressort encore de ce qui suit : « Dont « toutes les parties sont dans une parfaite « union entre elles. » Ces paroles indiquent qu'avant la captivité il y avait des édifices nombreux, solides et bien disposés, en sorte qu'ils présentaient un ensemble compacte et harmonieux et servaient de retraite à une population immense. Et c'est ce qu'a voulu faire entendre un autre interprète quand il a dit de Jérusalem qu'elle était « parfaitement unie. » Voici d'autres attributs de Jérusalem qui proclament sa gloire : « C'est là que sont montées toutes les « tribus, les tribus du Seigneur, comme les « témoins et les députés d'Israël, pour y célé« brer les louanges du nom du Seigneur (4). »

Ce qui en effet faisait une des plus belles gloires de la cité, c'était moins sa grandeur et ses édifices, que parce qu'elle était le centre où tout aboutissait, soit qu'il s'agît d'un conseil, d'une assemblée sainte ou d'une délibération sur un sujet quelconque. C'est qu'en effet là était le temple où s'accomplissaient tous les rites, toutes les cérémonies ; là étaient les prêtres, les lévites, la demeure royale, le sanctuaire, les vestibules, et l'autel des sacrifices, et les fêtes, et les grandes assemblées, et les prières, et les lectures publiques, et pour tout dire en un mot, là résidait tout ce qui constituait la forme du gouvernement. Et voilà pourquoi toutes les tribus devaient s'y réunir principalement trois fois par an, aux fêtes publiques et solennelles de Pâques, de la Pentecôte et de la Scénopégie ou des Tabernacles. Et il n'était pas permis d'aller ailleurs. C'est donc pour célébrer cette prérogative glorieuse de Jérusalem que le Psalmiste s'écrie : « C'est là que sont montées toutes « les tribus. » Ou, « que sont montés tous les « sceptres, » selon une autre version. Et remarquez que le Prophète n'a pas dit simplement « toutes les tribus, » mais, « toutes les « tribus du Seigneur. » Bien que toutes les tribus appartinssent au Seigneur, il ne leur était pas permis d'exercer dans leur pays les actes dont nous venons de parler. — C'était un privilége réservé à la métropole qui rassemblait tout et attirait tout à elle.

2. Il en était ainsi afin que les Juifs eussent une raison de connaître Dieu ; car, dispersés çà et là, ils auraient pu être portés à l'idolâtrie et s'engager dans le culte des fausses divinités. C'est pourquoi le Seigneur leur ordonna de s'assembler à Jérusalem pour y célébrer leurs fêtes, sacrifier et prier, afin que leurs dispositions au vagabondage et à l'impiété fussent ainsi limitées, comprimées et retenues. Tel est le sens de ces paroles : « Les tribus du Sei« gneur, comme les témoins et les députés « d'Israël. » Que signifient ces « témoins d'Is« raël ? » C'est-à-dire, le témoignage le plus grand, la marque évidente de la Providence divine, en sorte qu'il n'était plus possible d'excuser ceux qui abandonneraient leur Dieu pour courir aux idoles, car le Seigneur ne pouvait pas donner une preuve plus éclatante de sa providence, de sa puissance et de sa sagesse. C'est là, en effet, qu'on lisait la Loi con-

tenant le récit des faits mémorables du passé et de l'histoire. Ce temps qu'ils passaient ensemble resserrait les liens de la charité qui les unissait. Les fêtes qu'on devait célébrer étaient un motif de réunion, et une plus grande crainte du Seigneur, une piété plus vive et d'autres biens innombrables résultaient de leur assemblée dans la ville sainte. « Pour y « célébrer les louanges du nom du Seigneur, » c'est-à-dire pour rendre grâces, adorer, prier, offrir des sacrifices qui les portaient à la piété et rendaient plus sûre l'observance des moindres détails de leur religion. « Car c'est là « qu'ont été établis les trônes pour la maison « de David (5). »

Voici encore une autre prérogative de la ville sainte, qui est d'être la demeure des rois. Car c'est le sens de ces paroles : « C'est là « qu'ont été établis les trônes pour la maison « de David, » ou « de la maison de David. » Jérusalem, en effet, était le centre d'une double principauté ; la principauté des prêtres et celle des rois, qui étaient en quelque sorte inséparables, en sorte que la ville était ornée comme d'une double couronne et d'un double diadème. C'est là que résidaient les juges auxquels on déférait tout ce qui surpassait l'intelligence de la multitude. Si, dans les autres villes, il avait été porté une sentence sur la justice de laquelle il y avait doute, la cause était déférée aux juges qui siégeaient à Jérusalem, comme il arrive dans les appels. Quand ils avaient prononcé, on ne pouvait plus en revenir. C'est ainsi qu'il en était autrefois, mais aujourd'hui quel spectacle navrant ! partout la solitude et des ruines ; on aperçoit quelques restes d'édifices ravagés par le feu, d'une apparence misérable, tristes vestiges et souvenirs bien minimes d'une grandeur qui n'est plus. Aussi le Prophète ne termine-t-il pas son discours par cet affligeant tableau, mais il rappelle les Juifs à des espérances plus joyeuses en leur disant : « Demandez tout ce qui peut contribuer « à la paix de Jérusalem (6). » Que signifient ces paroles : « Demandez tout ce qui peut con- « tribuer à la paix de Jérusalem ? » C'est-à-dire priez, sollicitez. Une autre leçon porte : « Em- « brassez, » ou, « saluez Jérusalem. » En d'autres termes : Demandez à ce qu'elle revienne à son ancienne prospérité, afin qu'elle soit à l'abri des guerres fréquentes et que désormais elle jouisse de la sécurité. Si tel n'est point le sens de ces paroles, elles sont une prédiction, et alors « demandez tout ce qui peut contri- « buer à la paix de Jérusalem, » indique qu'elle jouira de la paix. « Et que ceux qui t'aiment, « ô ville sainte, soient dans l'abondance, » ou bien, « qu'ils soient en paix ; » ou bien encore, « qu'ils soient dans la prospérité. » C'est là une grande source de bonheur, que non-seulement les biens soient dans Jérusalem, mais que ceux qui l'aiment puissent en jouir. C'est le contraire qui arrivait autrefois. Car ceux qui la haïssaient et qui l'opprimaient étaient les plus puissants, les plus célèbres et les plus illustres et ils triomphaient facilement. Mais maintenant ceux qui la chérissent seront dans une grande sécurité, ainsi que ceux qui font cause commune avec elle. Par ces derniers, le Psalmiste entend ceux qui devaient soutenir son parti, ou ses propres habitants. « Que la paix soit « dans tes forteresses, » ou « dans ton avant- « mur, » ou bien, « dans tes remparts (7). » — Dans tes forteresses, c'est-à-dire dans ta substance, dans ceux qui t'habitent, dans ta prospérité. Comme la guerre est chose pernicieuse et que c'est ce qui l'a perdue, il lui souhaite la paix, « et l'abondance dans tes tours, » ou bien, « dans tes palais. » Selon un autre interprète le Psalmiste souhaite à Jérusalem « la « félicité » ou « le repos. » Il ne prédit pas seulement sa future délivrance des maux, mais la possession de biens innombrables, la paix, l'abondance, la fertilité. De quel prix, en effet, peut être la paix pour ceux qui vivent dans la pauvreté, la faim et la misère ? A quoi sert l'abondance dans les périls de la guerre ? C'est pourquoi le Prophète prédit ces deux biens à la fois : l'abondance et la paix qui permettra d'en jouir. — « A cause de mes frères et de « mes proches (8). » Ou il s'agit des voisins qui se sont réjouis de la chute des Juifs, et il souhaite la paix afin qu'à leur tour ils soient confondus et qu'ils reconnaissent la puissance de Dieu ; ou, par ses frères il entend ceux qui habitent la ville, et dans ce dernier cas il veut dire : A cause de mes frères et de mes proches je prie pour la paix afin qu'ils respirent enfin, maintenant que le malheur les a rendus meilleurs.

« J'ai parlé de paix pour toi, ô Jérusalem ! — « J'ai cherché à te procurer toutes sortes de « biens à cause de la maison du Seigneur, no- « tre Dieu (9). » Une autre version porte : « Je « parlerai afin que la paix soit au milieu de « toi. » Comme le Psalmiste avait dit : « A

« cause de mes frères et de mes proches, » il a voulu montrer qu'il n'appuyait pas sa prière sur leurs mérites, mais qu'il souhaitait seulement de les voir comblés d'un plus grand bienfait, et voilà pourquoi il a ajouté : « A « cause de la maison du Seigneur, notre Dieu.» C'est-à-dire, par sa gloire je souhaite la paix, afin que son culte soit de nouveau rétabli et sa doctrine répandue partout. Comme il y avait des Juifs qui étaient nés au temps de la captivité, tandis que les autres avaient été témoins du départ et du retour ; quand ils s'étaient acquittés de leurs devoirs envers Dieu, ils s'entretenaient ensemble du passé, et les anciens parlaient et de leur félicité d'autrefois, et de la prospérité dont ils avaient joui et qu'ils avaient perdue. Admirons aussi comment le Psalmiste réprime l'arrogance des Juifs : Dans la crainte qu'ils ne s'imaginent qu'ils ont suffisamment expié leurs fautes, puisqu'ils ont recouvré leurs biens, il leur apprend que c'est à cause de la gloire de Dieu qu'ils sont de retour dans leur patrie, afin que cette connaissance leur procure la sécurité et les préserve du péché qui leur attirerait de nouveau les mêmes châtiments.

Pour nous, qui sommes instruits de ces choses, faisons tous nos efforts pour ne pas tomber ; et, s'il nous est arrivé de commettre le mal, appliquons-nous à nous relever promptement, et à ne pas retomber de nouveau dans la crainte d'encourir la menace qui fut faite au paralytique : « Vous voilà guéri, ne péchez « plus à l'avenir, de peur qu'il ne vous arrive « quelque chose de pis. » (Jean, v, 14.) En parlant ainsi, Notre-Seigneur a voulu exhorter les bons à se conserver avec soin dans la vertu et ceux qui sont délivrés de leurs péchés à persévérer dans leur conversion, afin que tous ensemble nous obtenions les biens célestes. Puissions-nous en jouir tous, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire et la puissance, dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

EXPLICATION DU PSAUME CXXII.

1. « J'AI ÉLEVÉ MES YEUX VERS VOUS QUI HABITEZ DANS LES CIEUX. »

—

ANALYSE.

Dieu, quelque part qu'on l'invoque, exauce toujours nos prières. Mais c'est à la condition qu'on s'abandonnera à lui sans réserve, n'ayant d'autre espérance que dans son secours. Il faut surtout se présenter à lui avec les sentiments de l'humilité la plus profonde, car il ne hait rien tant que l'orgueil.

On voit briller partout l'heureux fruit de la captivité, car ceux qui étaient attachés aux choses temporelles et qui mettaient leur confiance dans les Assyriens et les Egyptiens, aussi bien que dans la puissance de leurs murailles et la quantité de leurs richesses, ont abandonné toutes ces espérances, pour se réfugier sous la main invincible du Seigneur, en laquelle seule ils espèrent, l'esprit tourné en haut et détaché des choses de ce monde. Comme ils ne peuvent plus aller, selon leur coutume, dans le temple qui a été détruit, ils invoquent enfin le Dieu du ciel. Quand nous disons qu'il habite dans le ciel, nous ne prétendons pas qu'il puisse être circonscrit dans un lieu : loin de nous une pareille idée ! car il remplit tout. Mais c'est que le ciel est plus spécialement le siége de sa puissance et le lieu de son repos. N'est-il pas écrit aussi qu'il demeure parmi les hommes ? « J'habiterai en « eux et je m'y promènerai. » (II Cor. VI, 16.) Donc, pendant que les Juifs demeuraient parmi les barbares, ils reçurent une grande leçon, car dans le dénûment où ils étaient, de toutes les choses de la vie, ils virent clairement comment Dieu, quelque part qu'on l'invoque, exauce promptement nos prières. Comme le rayon d'un nouveau genre de vie allait briller bientôt à leurs regards, le Prophète prélude aux événements futurs en soulevant peu à peu et d'une manière énigmatique le voile qui les cache.

« Comme les yeux des serviteurs sont atta- « chés sur les mains de leurs maîtres et comme « les yeux de la servante le sont sur les mains « de sa maîtresse, de même nos yeux sont « fixés vers le Seigneur notre Dieu, en atten- « dant qu'il ait pitié de nous (2). » Ici encore, quelle piété ferme et solide ! Ils n'ont pas une espérance d'un instant, mais ils y demeurent constamment attachés et comme enchaînés. Aussi, par l'exemple qu'ils ont apporté, ils veulent nous faire comprendre qu'ils n'espèrent pas d'autre assistance ni d'autre secours, et que c'est vers Dieu seul qu'ils tournent leurs regards. C'est ainsi que la servante et le serviteur n'ont d'autre ressource pour préparer la nourriture, les vêtements et les autres choses

nécessaires que d'avoir recours à leurs maîtres. Ils ne se retirent point, ils attendent jusqu'à ce qu'ils aient reçu ce qu'il faut, et après avoir reçu, ils rendent grâces, c'est là un devoir auquel ils ne manquent jamais. Voilà pourquoi le Psalmiste, pour nous faire comprendre que les Juifs ont les yeux tournés vers le Seigneur, et cela assidûment, qu'ils n'ont pas d'autre espérance et qu'ils sont tellement attentifs à attendre son secours qu'ils le regardent seul comme l'auteur de tout bien, a rappelé l'exemple de la servante et des serviteurs.

Remarquez comment ceux qui, avant leurs malheurs, avaient besoin d'être excités à recourir à Dieu et qui recevaient ces exhortations avec ennui et dégoût, sont devenus meilleurs. C'est à un point que maintenant ils ne veulent plus se passer de lui; mais fidèles à son service ils l'invoquent jusqu'à ce qu'il ait pitié d'eux. Ils ne disent pas : En attendant qu'il nous ait satisfaits ou récompensés, mais, « Jusqu'à ce qu'il ait pitié de nous. » Vous donc, chrétiens, persévérez avec constance dans vos prières, que vous receviez ou non ce que vous demandez, et quand même vous ne seriez pas exaucés tout de suite, ne vous retirez point, vous le serez plus tard. Si la persévérance de la veuve fléchit ce juge cruel dont parle l'Evangile (Luc, XVIII), quelle excuse feront valoir ceux qui sont si portés au découragement, à la paresse, au silence ? N'avez-vous pas remarqué comme les servantes sont sous la dépendance de leurs maîtresses, fixant sur elles leurs pensées et leurs regards? Qu'il en soit de même pour nous à l'égard de Dieu. Attachons-nous à lui seul, et mettant tout le reste de côté, soyons au nombre de ses serviteurs. Alors, tout ce qui nous sera utile, nous l'obtiendrons sûrement.

« Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié « de nous, parce que nous sommes remplis de « confusion et dans le dernier mépris (3). En « effet, notre âme est toute remplie (4). » Voilà bien le langage du cœur contrit. Les Juifs s'appuient sur la miséricorde du Seigneur pour demander leur salut, et cette miséricorde ils ne croient point la mériter, alors ils invoquent les grands châtiments qu'ils ont endurés, selon ce mot de Daniel : « Nous sommes réduits à un « plus petit nombre que toutes les autres na« tions qui sont sur la terre. » (Dan. III, 37.) Ils s'écrient dans leurs prières : Nous avons enduré la dernière misère, nous avons été dépouillés de notre patrie et de notre liberté, conduits en esclavage chez les barbares, depuis longtemps nous vivons dans l'opprobre, consumés par la faim, la soif et les privations de toutes sortes, nous n'avons cessé d'être conspués, foulés aux pieds; épargnez-nous donc, ayez donc pitié de nous. Mais que signifient ces mots : « Notre âme est toute remplie ? » C'est-à-dire, notre âme a été fondue, anéantie par la grandeur de nos maux. Il y en a que l'excès du malheur trouve courageux, mais il n'en a pas été de même pour nous, l'affliction nous est insupportable et nous abat. C'est ainsi que Dieu leur fait payer par l'adversité l'abus qu'ils ont fait des honneurs, car il a coutume d'agir de la sorte en toute circonstance. Ainsi, avait-il puni Adam en le chassant du paradis terrestre, pour avoir abusé des avantages de ce séjour, et Eve trouva dans la servitude et la dépendance le remède à la faute qu'elle avait commise en voulant s'égaler à Dieu. De même, les Juifs que la liberté et une longue sécurité dans leurs foyers avaient rendus pervers et dissolus furent corrigés par l'excès contraire. Et maintenant qu'ils implorent la miséricorde de Dieu, ils lui disent : « Notre âme est toute « remplie de confusion, étant devenue un « objet d'opprobre aux riches et de mépris « aux superbes. » Une autre version porte : « Notre âme est bien rassasiée des blâmes de « ceux qui sont dans l'abondance et des mépris « des superbes; » une troisième : « des raille« ries des arrogants, » ou bien, « du mépris « de ceux qui sont dans l'abondance. » Mais toutes ces expressions ont le même sens et nous montrent les Juifs déplorant leur malheur en disant : « Notre âme est rassasiée de mé« pris. »

Les Septante renferment un autre sens que voici : Puissent nos maux, en accablant nos ennemis, leur faire éprouver ce qu'ils nous ont fait et rabattre ainsi leur force et leur orgueil! C'est du reste, ce que nous voyons fréquemment, car le Seigneur a coutume d'abaisser les esprits superbes et d'humilier ceux qui s'élèvent, afin de les détourner de la voie qui les conduirait à leur perte. C'est qu'il n'y a rien de pire que l'orgueil. C'est là, en effet, que sont venues les tentations et les peines, la mort et tous les malheurs qui nous accablent, de là les souffrances et les maladies qui sont comme autant de freins destinés à réprimer l'âme superbe et enflée par l'orgueil. Ne vous

troublez donc pas, mes très-chers, lorsque vous êtes tentés, mais souvenez-vous de cette parole du Prophète : « Il est bon que vous m'ayez « humilié, afin que j'apprenne vos ordonnances « pleines de justice. » (Ps. CXVIII, 71.) Recevez le malheur comme un remède et sachez profiter de la tentation, alors vous pourrez acquérir une plus grande tranquillité. Puissions-nous en être trouvés dignes, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire et l'empire dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

EXPLICATION DU PSAUME CXXIII.

1. « SI LE SEIGNEUR N'AVAIT ÉTÉ AVEC NOUS. »

ANALYSE.

1. L'homme a deux grands ennemis à combattre : le démon et ses semblables. Le premier est terrible, comme il l'a bien fait voir par la manière dont il a traité Job dans sa personne et dans tous ses biens. Les hommes ne sont pas moins à craindre, car l'homme livré à la colère est pire qu'un animal sauvage; cette passion le rendant aveugle et insensé : notre saint nous donne les remèdes pour la guérir.
2. Mais la protection divine est plus que suffisante pour nous garder et quels que soient le nombre et la fureur de ceux qui cherchent à nous nuire, elle saura bien nous sauver. Quant à Satan, notre Sauveur l'a vaincu et désarmé, et il n'y a que les lâches qui lui cèdent la victoire. Aussi, sommes-nous sans excuse si nous ne profitons pas des armes spirituelles qu'il nous a laissées et qui doivent nous assurer infailliblement la victoire.

1. Ce que j'ai dit souvent, je le répète en ce moment et je le répéterai encore, à savoir, que la captivité offre un grand enseignement et qu'elle peut ramener à la sagesse tout esprit attentif. Voyez, en effet, ceux qui se précipitaient vers les idoles, qui méprisaient Dieu et qui s'adonnaient à l'impiété, que disent-ils après leur captivité? En quels termes attribuent-ils leur salut à Dieu? Le Prophète lui-même, comme un excellent conseiller, leur ordonne de répéter souvent les mêmes choses. Il commence donc par parler le premier, après quoi il leur commande, comme un maître à ses disciples, de redire après lui : « Qu'Israël « dise maintenant : Si le Seigneur n'avait été « avec nous lorsque les hommes s'élevaient « contre nous, ils auraient pu nous dévorer « tout vivants. »

Ils s'étaient vus sans armes, dépouillés de tout, captifs et esclaves ; récemment délivrés de leurs maux, ils avaient une ville qui n'était pas environnée de murailles, ce n'était pas même une ville, et ainsi après leur retour ils étaient comme une proie sans défense. Mais Dieu leur servit de rempart et de citadelle. Disons, nous aussi, en ce moment : « Si le Sei« gneur n'avait été avec nous... nos ennemis « auraient pu nous dévorer tout vivants. Que n'aurait pas fait, en effet, le diable, notre ennemi, si le Seigneur n'eût été pour nous? Ecoutez ces paroles du Sauveur à Pierre : « Simon, Simon, Satan a demandé souvent à « vous cribler, comme on crible le froment, « mais j'ai prié pour vous, afin que votre foi « ne défaille point. » (Luc, XXII, 31.) C'est une bête méchante et insatiable, et si elle n'était continuellement réprimée, elle sèmerait partout le dé ordre et la destruction. Dieu ne lui lâcha qu'un instant la bride contre le saint homme Job, et il renversa sa maison de fond en comble, disloqua son corps et fit comme une affreuse tragédie, en détruisant ses richesses, en tuant ses enfants, en faisant sortir de sa chair des vers en abondance, en soulevant contre lui sa femme, ses amis, ses ennemis, jusqu'à ses serviteurs qui l'accablaient de leurs reproches. Il nous anéantirait nous-mêmes si le Seigneur ne le retenait par mille moyens. C'est pourquoi le Psalmiste s'écrie : « Si le Seigneur n'avait été avec nous. » Les Juifs étaient en petit nombre et méprisés, et à peine de retour ils avaient à supporter de nombreuses attaques. Or, la sagesse de Dieu se montrait encore, en ce qu'il ne leur donnait pas la sécurité subitement et d'un seul coup, mais à la longue et par degrés, afin de les maintenir dans la connaissance de son saint nom, et de ne pas laisser passer sans fruit la leçon qu'ils avaient reçue dans leur captivité. Comme la délivrance des maux a pour effet de rendre les hommes plus négligents, le Seigneur, tout en leur accordant les biens, permet qu'ils soient constamment tentés, afin qu'ils trouvent, dans les épreuves, un exercice continuel de la sagesse. Cependant, il ne les laisse pas toujours dans l'affliction, car ils succomberaient; ni dans le repos et la prospérité, pour les préserver du relâchement; mais il les sauve en les faisant passer par des vicissitudes sans fin.

« Ils auraient pu nous dévorer tout vivants.» Quelle cruauté dans leurs ennemis! Ce sont des hommes qui montrent une férocité égale à celle des bêtes sauvages. Que dis-je? Elle la surpasse même puisqu'elle s'exerce contre leurs semblables. Après son premier choc, l'animal se calme et se retire ; repoussé, il ne revient pas à la charge ; mais quand les hommes ont échoué dans leurs projets pervers, ils attaquent de nouveau, et ils se montrent avides de sang. Telle est la colère insensée, tels sont l'ardeur et le feu que cette passion allume dans l'âme. Comment guérir cette maladie? Songeons à ce que nous sommes, réfléchissons à la mort et à ceux qui nous quittent tous les jours, méditons sur notre nature; nous ne sommes que cendre et poussière. Si la beauté de votre visage vous fait encore illusion, allez visiter les tombeaux et les cercueils de vos pères, contemplez-les dans leur repos, et en voyant cette poignée de terre, vous trouverez une grande occasion de vous abaisser. Ne trouvez pas ce langage trop sévère. De même que ceux qui ont eu la fièvre ont besoin d'un air pur après leur guérison, ainsi ceux que les passions poussent à la folie, trouveront dans les tombeaux, comme dans une demeure très-salutaire, un remède à de nombreuses maladies. La vue seule d'une urne suffit, en effet, pour abaisser les plus arrogants. Transportez-vous ensuite, par la pensée, à ce jour terrible du jugement dernier, où personne ne prendra votre défense; songez aux questions qui vous seront adressées, au compte que vous aurez à rendre, à ces supplices où il n'y a plus de soulagement à espérer. Ces réflexions seront comme un charme qui calmera vos passions. Voyez aussi, parmi les hommes, ceux qui, dans la vie présente, ont passé de la richesse à la pauvreté, de la gloire à l'ignominie, et si vous éprouvez encore de la colère, que ce ne soit pas contre votre semblable, mais contre l'esprit du mal. Voilà de quoi vous fâcher. Ne vous réconciliez jamais avec lui, tournez et épuisez contre lui toute votre fureur, c'est contre lui qu'il faut diriger vos coups et lui faire une guerre acharnée. « Lorsque leur fureur s'est irritée contre « nous, sans doute alors les eaux nous auraient « submergés (4), un torrent aurait été amené « sur notre âme. Assurément notre âme eût « trouvé cette inondation insupportable.» L'eau et le torrent marquent ici la grande colère des ennemis des Juifs. L'eau, en effet, se précipite

en désordre, entraînant avec une grande force et une grande violence tout ce qu'elle rencontre. Il ne s'agit pas seulement ici de l'invasion des maux, mais de leur peu de durée.

2. Ne nous décourageons donc pas quand le malheur fond sur nous. Ce n'est qu'un torrent qui se précipite, une nuée qui passe. S'agit-il de quelque chose de fâcheux? cela aura une fin ; de quelque chose de difficile? cela ne durera pas toujours. S'il en était autrement, la nature n'y suffirait pas. Mais, direz-vous, un grand nombre sont entraînés par le torrent. Sans doute. Mais la cause en est moins dans sa violence que dans la lâcheté de ceux qui se laissent abattre trop facilement. Afin donc que le torrent ne nous entraîne pas et que nous puissions marcher d'un pas ferme jusque dans ses plus grandes profondeurs, sondons-le et saisissons l'ancre divine, pour n'avoir plus à redouter aucun naufrage. Un torrent n'est terrible que pour un temps, bientôt après il s'apaise d'une manière étonnante: « Les eaux « nous auraient submergés. » Selon une autre version : « Alors les eaux nous auraient inon- « dés en passant sur notre âme comme un « torrent, et notre âme eût trouvé cette inon- « dation insurmontable ;» ou bien : « Alors les « superbes auraient passé sur notre âme « comme un torrent. » Admirons la grandeur du secours de Dieu et comment, au milieu de tant de maux, il ne permet pas que ses enfants soient submergés. En effet, s'il laisse augmenter les maux, ce n'est pas pour nous accabler, mais pour nous éprouver davantage et faire éclater sa puissance. Les superbes, dont il est ici question, sont les ennemis qui, tout en se précipitant sur les Juifs avec plus de violence qu'un torrent quelconque ou qu'une inondation insurmontable, ne leur ont fait aucun mal. La cause en est dans la protection de Dieu, dans son assistance divine et son secours invincible. Aussi, après avoir dit qu'il a été délivré des maux, il nomme son libérateur et il le comble de louanges. « Béni « soit le Seigneur qui ne nous a pas laissés en « proie à leurs dents (5) ! Car notre âme a été « arrachée de leurs mains comme un passe- « reau du filet des chasseurs. »

Quel contraste entre la faiblesse des Juifs et la puissance de leurs ennemis. Ces derniers se précipitaient semblables à des bêtes féroces et à des lions prêts à se nourrir de leur chair, pleins de force et de colère; eux, au contraire étaient plus faibles que le passereau. Mais les miracles de la puissance divine n'apparaissent jamais mieux que quand la faiblesse triomphe de la force insurmontable. Et puis, ce qui rendait ces embûches intolérables, ce n'était pas seulement la puissance redoutable des uns, leur colère, et leur soif de carnage, et la faiblesse des autres, leur petit nombre et leur peu de défense: mais, de plus, ces derniers étaient environnés de maux, comme enveloppés par les difficultés, et ayant de toutes parts des guerres à soutenir. Cependant, Celui qui est la puissance par excellence, dit le Psalmiste, et qui peut toujours sauver, quels que soient les maux et les périls dont on est environné, nous a délivrés avec une grande facilité. Tel est le sens de ces paroles : « Notre âme a été « arrachée de leurs mains comme un passe- « reau du filet des chasseurs. » — « Le filet a « été rompu et nous avons été délivrés (7). » Mais comment cela s'est-il fait? C'est ce qu'indiquent les paroles suivantes : « Notre secours « est dans le nom du Seigneur qui a fait le « ciel et la terre (8). » Comme il est fort, comme il est puissant, Celui qui est venu à leur secours ! Il a même fait disparaître ce qui servait à dresser des embûches. Tout ce qui précède peut être pris dans le sens anagogique et doit s'entendre du diable et du genre humain. Nous y voyons comment le Seigneur a renversé et détruit les piéges de Satan depuis le jour où il a dit à ses disciples : « Foulez aux « pieds les serpents et les scorpions et toute la « puissance de l'ennemi de votre salut. » (Luc, IX, 19.) Il ne s'agit plus d'une guerre ouverte, la partie n'est pas égale, notre ennemi est renversé par terre et abattu, tandis que nous sommes debout, le dominant et le frappant de haut. Il est sans force, tandis que nous sommes pleins de vigueur. Comment se fait-il alors qu'il triomphe si souvent? C'est l'effet de notre lâcheté et de la paresse de ceux qui dorment; si vous vouliez résister il n'oserait pas vous attaquer de front. S'il triomphe de ceux qui s'endorment, ce n'est point à cause de sa puissance, mais de notre négligence. Qui ne triompherait d'un homme endormi, fût-on le plus faible de tous? Le fort est enchaîné, tous ses filets sont rompus, sa puissance brisée, sa demeure renversée, ses armes sans effet. Que faut-il de plus? Pouvez-vous encore le craindre? Pourquoi trembler? On nous ordonne de fouler aux pieds celui qui est déjà terrassé.

Encore une fois, pourquoi tremblez-vous? Pourquoi attendre pourquoi hésiter? Oublions-nous donc quel est Celui qui nous doit secourir? Non-seulement notre ennemi est devenu moins fort, mais notre secours est plus grand. Le triomphe de la chair a été arrêté, le poids du péché enlevé, et nous avons reçu la grâce du Saint-Esprit qui donne la force. « Ce « qu'il était impossible que la loi fît, parce « qu'elle était affaiblie par la chair, Dieu l'a « fait, ayant envoyé son propre Fils revêtu « d'une chair semblable à celle qui est sujette « au péché; et par le péché commis contre ce « même Fils, lorsqu'il a été conduit à la mort, « il a condamné le péché qui régnait dans « notre chair, afin que la justice de la loi soit « accomplie en nous qui ne marchons pas « selon la chair. » (Rom. VIII, 3, 4.) Il nous a assujéti la chair, il nous a donné pour armure le bouclier de la justice, la ceinture de la vérité, le casque du salut, l'épée de la foi, le glaive de l'esprit. Il nous a laissé des arrhes, en nous présentant sa chair pour nourriture, son sang pour breuvage; il nous a offert sa croix comme une lance, mais une lance qui ne cède jamais. Il a lié notre ennemi, il l'a terrassé. Il ne nous reste donc plus d'excuse si nous sommes vaincus, et si nous cédons, nous n'avons plus de pardon à espérer. Nous avons en effet mille moyens de vaincre.

« Le filet a été rompu, » dit-il, « et nous « avons été délivrés. Notre secours est dans le « nom du Seigneur qui a fait le ciel et la « terre. » Nous avons donc pour général et pour roi Celui qui a créé l'univers, et qui par sa seule parole a produit tant d'êtres, et cette masse de la terre, et cette immensité de l'espace. Point d'abattement donc, mais résistez courageusement, rien ne peut vous empêcher de triompher.

Sachant cela, mes bien-aimés, soyons sobres, combattons vaillamment, ne nous endormons pas, mais après avoir préparé nos armes et raffermi notre courage, frappons notre ennemi avec ardeur, afin qu'après avoir remporté une victoire éclatante nous soyons mis glorieusement en possession du royaume des cieux. Puissions-nous l'obtenir, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire et l'empire, dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

EXPLICATION DU PSAUME CXXIV.

1. « CEUX QUI METTENT LEUR CONFIANCE DANS LE SEIGNEUR SONT FERMES COMME LA MONTAGNE « DE SION. »

—

ANALYSE.

1. C'est par les épreuves et les tribulations que l'homme devient meilleur et semblable à ce juste du poète païen; rien ne doit l'ébranler. L'homme, être raisonnable, n'est pas destiné à une vie molle et oisive, mais il doit lutter et combattre constamment, sans se laisser jamais abattre, à l'exemple de Daniel et des trois jeunes hommes dans la fournaise.
2. La raison de sa confiance, c'est qu'il a pour protecteur un chef invincible qui ne permettra pas que les biens des justes, ses enfants, soient aux mains des pécheurs. Il est si bon, du reste, qu'il ne nous punit que faiblement sur cette terre, pour nous rappeler à lui et nous faire mériter les récompenses éternelles. Mais il demande de nous un *cœur droit*, une âme franche et sans dissimulation : c'est à ces cœurs et à ces âmes qu'il promet la paix sur la terre et au ciel.

1. Que signifie: « de Sion? » Pourquoi n'avoir pas dit simplement: « Comme une mon« tagne, » au lieu de nommer cette montagne? — C'est pour nous apprendre que nous ne devons pas perdre courage dans les épreuves ni en être accablés; mais mettre en Dieu toute notre espérance et tout supporter avec courage, les guerres, les combats et les troubles. De même que cette montagne, qui avait été autrefois déserte et sans habitants, était revenue à sa prospérité première, et dans son premier état, s'était de nouveau peuplée d'habitants et avait vu s'opérer des miracles; ainsi l'homme fort, malgré les malheurs sans nombre qui l'accablent, ne sera jamais renversé. Ne recherchez donc pas une vie exempte de soucis et de peines, mais courageuse au milieu des dangers. Il y a bien de la différence entre rester tranquillement au port, et traverser la mer en fureur. Dans le premier cas on devient mou, lâche et énervé; tandis que celui qui a eu à lutter contre les rochers cachés dans la mer, contre les écueils du rivage, la violence des vents et une foule d'autres périls et qui en a triomphé, a rendu son âme plus courageuse. C'est que cette vie ne nous a pas été donnée pour que nous la passions dans l'oisiveté, ou le découragement et à l'abri de l'adversité, mais afin que la souffrance nous rende plus illustres. Ne recherchez donc pas une existence oisive et inutile, semée de plaisirs et de délices. Ce n'est point là le désir d'un homme fort, d'un être raisonnable, mais plutôt d'un ver de terre, d'un animal sans intelligence. Priez surtout afin que vous n'entriez point en tentation; que s'il vous arrive parfois d'y tomber, n'en soyez ni attristés, ni troublés, mais faites tous vos efforts pour en sortir meilleurs. Voyez un vaillant soldat: quand le clairon l'appelle il ne pense qu'au triomphe, à la

victoire, aux couronnes, aux exemples de ses ancêtres qui se sont signalés. Vous aussi, quand la trompette spirituelle sonne, résistez avec le courage d'un lion : qu'on vous oppose le fer ou le feu, avancez. Les éléments eux-mêmes savent respecter les mâles courages. Les bêtes féroces, elles aussi, ont coutume de craindre les hommes valeureux, et malgré la faim, malgré la nature qui les aiguillonne et les excite, elles oublient tout en présence du juste, elles mettent un frein à leur courroux. Soyez donc remplis d'une sainte ardeur et vous ne craindrez pas les flammes, quand même vous les verriez s'élever jusqu'au ciel. Vous avez un chef généreux et tout-puissant qui d'un simple signe peut faire disparaître tout ce qui vous importune. Il tient tout en son pouvoir : le ciel, la terre, la mer, les animaux sauvages, et le feu. Il peut tout transformer, tout mouvoir à son gré. Je vous demande donc d'où peuvent venir vos craintes, sinon de votre lâcheté et de votre nonchalance personnelle. La mort n'est-elle pas le plus grand de tous les maux? Eh bien ! ce n'est cependant qu'une dette que nous payons à la nature. Pourquoi ne travaillez-vous pas à vous la rendre profitable? Puisqu'il faut bon gré, mal gré, avancer dans cette vie, pourquoi ne serait-ce pas à notre avantage ? Aux rudes épreuves de ce monde succéderont les biens de l'éternité, qui seront une source de jouissances infiniment au-dessus de la douleur présente. Que si ces épreuves vous paraissent insupportables, songez à ceux qui, sans aucune récompense, se consument à la longue, en proie à une faim continuelle, à des maladies incurables et longues qui leur font souvent souhaiter la mort. On en a vu qui se sont poignardés, d'autres qui se sont pendus pour en finir avec la vie. Pour vous, qui avez devant les yeux et le ciel et les biens qu'il renferme, vous ne craignez pas, vous ne tremblez pas d'être mous et lâches, surtout quand vous avez un aide aussi puissant! Ecoutez donc le Prophète qui vous crie : « Ceux qui mettent « leur confiance dans le Seigneur sont fermes « comme la montagne de Sion ; » voulant nous faire entendre par cette montagne, que notre confiance en Dieu doit être immuable, solide, invincible et inexpugnable. Car, de même que les machines les plus nombreuses et les plus puissantes ne sauraient ni renverser, ni ébranler cette montagne, ainsi celui qui a placé en Dieu son espérance, résistera à toutes les attaques: il n'y a pas de montagne, en effet, dont la force puisse être comparée à la confiance en Dieu. — « Celui qui demeure dans Jérusalem « ne sera jamais ébranlé. » Une autre leçon porte : « Il sera inébranlable à tout jamais celui « qui demeure près de Jérusalem. »

Mais quoi ? Daniel et les trois enfants ne furent-ils pas ébranlés ? — Nullement, car s'ils furent expatriés, conduits en captivité, ils ne furent pas ébranlés un seul instant. Et au milieu d'une si grande perturbation de toutes choses, malgré la violence des flots, ils étaient immobiles comme le rocher et restaient tranquilles dans le port, sans éprouver rien de pénible. N'appelez pas ébranlement, l'émotion causée par les événements de la vie. Etre ébranlé, c'est donner la mort à son âme, perdre sa vertu ; ce qui n'a pas lieu pour ceux qui sont sobres et vigilants au milieu des périls; leur sagesse au contraire, y puise une nouvelle vigueur et ils en sortent avec plus d'éclat. Si vous voulez entendre dans un sens anagogique ces paroles : « Celui qui demeure « dans Jérusalem ne sera jamais ébranlé, » représentez-vous la cité céleste. Ceux qui y sont parvenus sont à l'abri des épreuves. Il n'y a rien qui puisse les faire déchoir, ni passions, ni plaisirs, ni occasion de pécher, ni douleur, ni ennui, ni danger: tout cela est bien loin. — « Jérusalem est environnée de montagnes et « le Seigneur est autour de son peuple pour « le défendre dès maintenant et pour tou- « jours (2). » Ces paroles signifient que Jérusalem tire un grand secours de sa position même, mais le Prophète ne veut pas qu'elle s'y confie, et il l'élève jusqu'à un autre secours inexpugnable, qui est Dieu.

2. Sans doute, dit le Psalmiste, les montagnes la défendent, mais il lui faut encore un protecteur qui la rende inexpugnable, selon cette parole d'un autre interprète : « Le Sei- « gneur environne son peuple. » En d'autres termes, ne vous fiez pas à la hauteur des montagnes, car ce qui rend Jérusalem inexpugnable, c'est que « le Seigneur ne laissera pas « toujours le sort des justes sous la verge des « pécheurs(2). » Montrant ainsi aux justes un motif légitime d'attendre le secours de Dieu, et de s'y confier. Quel est ce motif ? C'est que le Seigneur ne laissera pas les biens des justes aux mains des pécheurs: paroles bien propres à nous faire confier dans l'assistance divine et

à persévérer dans la vertu, puisque c'est le moyen de jouir à jamais de son secours et de conserver nos biens. Il résulte de là, en effet, qu'il ne tient qu'à nous d'avoir la paix et de n'être pas dépouillés. Ici « la verge des pé« cheurs, » signifie le règne de nos ennemis et ce verset peut s'entendre ainsi : il ne permettra pas que les pécheurs s'emparent de l'héritage des justes. Si parfois le contraire a lieu pour un temps, c'est à titre de correction, de châtiment et de leçon. « De peur que les justes « n'étendent la main vers l'iniquité. » Ou bien : « C'est pourquoi les justes n'étendent point « les mains vers l'iniquité. » Comme il a été dit que le Seigneur les défendrait, les vengerait, repousserait leurs ennemis, et les maintiendrait dans leurs possessions, le Psalmiste semble ajouter maintenant : Châtiés par les épreuves et rendus meilleurs par les biens qu'ils auront reçus, les justes auront, pour persévérer dans la vertu, un double motif qui les préservera du mal. Tout a donc été fait pour rendre leur âme meilleure ; l'adversité a servi à la corriger, et les faveurs reçues à augmenter son zèle. — « Faites donc du bien, « Seigneur, » ou bien, « accordez vos bienfaits « à ceux qui sont bons et dont le cœur est « droit (4). » — Mais pour ceux qui se détour« nent dans les voies obliques, le Seigneur les « joindra à ceux qui commettent l'iniquité (5). » C'est ainsi qu'en toute circonstance les biens que nous recevons, les châtiments que nous encourons, dépendent de nous. Toutefois, la bonté de Dieu n'en brille pas avec moins d'éclat, car elle triomphe de nos résistances par des récompenses qu'elle nous distribue avec une largesse extraordinaire. Tombons-nous en faute ? elle ne nous inflige qu'une faible peine ; tandis qu'elle paye le bien que nous avons fait par une récompense infiniment au-dessus de nos mérites.

Par « cœurs droits » on entend ici les cœurs simples, ennemis de la dissimulation, ignorant les détours ou les feintes. Dieu attache un tel prix à la droiture que partout il la met en première ligne. Telle est aussi la vertu, simple et franche, contrairement au vice qui est hideux, ami des détours et de l'obscurité. Des exemples feront mieux ressortir la chose. Voyez celui qui veut monter et dresser des embûches : que d'essais, que de tentatives variées, de discours trompeurs ! quel artifice ! quelle éloquence ! Chez celui qui dit la vérité, au contraire, il n'y a ni travail, ni difficulté, ni feinte, ni art, ni fourberie, ni rien de semblable, car la vérité se montre assez par elle-même. Et comme les corps difformes ont besoin de beaucoup d'art et de déguisements pour masquer leur laideur naturelle, tandis que ceux qui sont naturellement beaux, se prisent assez, sans avoir besoin d'un éclat emprunté, ainsi en est-il de la vérité et du mensonge, de la vertu et du vice. D'où il résulte clairement, qu'indépendamment de la justice divine, le vice porte avec lui son supplice et la vertu sa récompense. Et de même que celle-ci a en elle des récompenses qui précèdent les couronnes immortelles, ainsi le vice contient un châtiment qui devance la punition de Dieu. Car en fait de châtiment, y en a-t-il de plus grave que le péché lui-même ? Aussi saint Paul parlant de ceux qui exercent des métiers infâmes, en prostituant la fleur de l'âge et en renversant les lois de la nature, a-t-il proclamé que leurs actions étaient leur plus grand supplice, même avant les châtiments de Dieu : « Les hommes commettant « avec les hommes une infamie abominable, « et recevant ainsi en eux-mêmes la juste « peine qui était due à leur erreur. » (Rom. I, 27). Appelant ainsi récompense du péché, le péché lui-même et les excès auxquels il porte. « Que la paix soit sur Israël. » Le Psalmiste termine par une prière. Telles sont les âmes des saints : à l'exhortation, aux conseils, ils joignent la prière pour donner à leurs auditeurs le plus grand secours possible. Il s'agit ici non de la paix terrestre, mais de celle qui est infiniment au-dessus. Le Prophète dit d'où elle vient et il demande que l'âme ne se jette pas dans un trouble funeste en entrant en guerre avec elle-même. Recherchons-la, nous aussi, cette paix, afin de pouvoir obtenir les biens qui nous sont promis, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire et l'empire, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il !

EXPLICATION DU PSAUME CXXV.

1. « LORSQUE LE SEIGNEUR A FAIT VENIR CEUX DE SION QUI ÉTAIENT CAPTIFS, NOUS AVONS ÉTÉ « COMBLÉS DE CONSOLATIONS. » UN AUTRE INTERPRÈTE DIT : « LORSQUE LE SEIGNEUR AURA FAIT « REVENIR CEUX QUI ÉTAIENT CAPTIFS, NOUS SERONS CONSOLÉS. »

ANALYSE.

1. On distingue plusieurs captivités, mais la pire de toutes, c'est celle qui consiste à être sous la domination de Satan. Il n'y a pas tyran plus impitoyable, comme il l'a bien fait voir par l'exemple de Judas. Heureux au contraire ceux qui sont les serviteurs, les captifs de Notre-Seigneur : ils ont tout lieu de se glorifier, comme saint Paul.

2. Pour recueillir les joies du ciel, il faut semer ici-bas dans les larmes de l'affliction, car de même que la terre doit être bouleversée et déchirée pour rapporter du fruit, ainsi l'âme a besoin d'être remuée et agitée par les tribulations de toutes sortes, pour produire les fruits de vertu qui lui mériteront les récompenses éternelles. La pluie arrose et féconde la terre, les larmes sont la rosée fécondante de l'âme : : *Heureux donc ceux qui sèment dans les larmes, ils recueilleront les joies et l'allégresse de l'éternité!*

1. Le mot « captivité » n'a qu'une signification, il est vrai, mais il s'entend de bien des façons. Il y a, en effet, une bonne captivité, selon ce mot de saint Paul : « Réduisant en « captivité tous les esprits pour les soumettre « à Jésus-Christ (II Cor. x, 5), » et il y en a une mauvaise, d'après ces autres paroles : « Traînant après eux, comme captives, des « femmes chargées de péché. » (II Tim. III, 6.) Il y a une captivité spirituelle exprimée ainsi par Isaïe : « Prêchez la grâce aux captifs (Is. « LXI, 1); » et il y a une captivité matérielle, sensible, infligée par l'ennemi. De ces deux dernières, la première est la plus grave, car souvent ceux qui ont fait des prisonniers de guerre, épargnent les vaincus, et quand même ils leur ordonneraient de transporter du bois, de l'eau, ou des vivres pour les chevaux, ils ne peuvent atteindre leur âme. Celui, au contraire, qui est devenu l'esclave du péché a un maître dur et intraitable, qui le force à faire les choses les plus honteuses et les plus déshonorantes, car la tyrannie du vice ne pardonne pas, elle est sans pitié. Aussi, voyez comment après avoir rendu captif le misérable et infortuné Judas, elle est cruelle à son égard au point d'en faire un sacrilége et un traître. Et puis, après qu'il a commis son crime, elle le conduit en présence des Juifs pour qu'il avoue sa faute : mais ne voulant pas que cet aveu lui serve, elle le pousse à se pendre au lieu de lui laisser recueillir les fruits de sa pénitence. C'est un tyran redoutable, en effet, que celui qui nous commande le mal et qui déshonore ceux qui lui obéissent. C'est pourquoi, je vous en conjure, fuyons son empire avec le plus grand soin, luttons avec lui, qu'il n'y ait pas de réconciliation possible, et une fois délivrés, demeurons dans notre liberté.

Si ceux qui ont échappé à la captivité des

barbares ont été consolés, à plus forte raison, nous qui avons été arrachés au joug du péché devons-nous être dans la joie et l'allégresse et conserver à jamais notre bonheur, évitant de le troubler ou de le perdre en retombant aussitôt dans les mêmes fautes.

« Nous avons été comblés de consolation. » Ou selon d'autres interprètes d'accord avec l'hébreu : « Nous avons été comme des gens « qui rêvent. » (Dans l'étonnement où nous étions notre délivrance nous a paru comme un songe.) Que signifie le mot : « Consolés ? » C'est-à-dire, remplis de repos, de joie et de plaisir. — « Alors notre bouche a été remplie « de cantiques de joie et notre langue de cris « d'allégresse. Alors on dira de nous, parmi « les nations : le Seigneur a fait de grandes « choses en leur faveur (2). — Oui, le Seigneur « a fait pour nous de grandes choses (3). » En d'autres termes : la joie que nous ressentons d'être délivrés de la captivité ne doit pas peu contribuer à nous rendre meilleurs. — Mais le moyen, direz-vous, de ne pas se réjouir d'un tel bien ? — Cependant, quand leurs pères eurent été affranchis de la servitude d'Egypte et remis en liberté, par la plus noire ingratitude ils murmuraient malgré les biens dont ils étaient comblés, ils s'indignaient, ils étaient tristes, mécontents. Pour nous, semblent-ils dire, il en sera tout autrement : nous nous réjouissons, nous sommes dans l'allégresse, apprenez d'eux le sujet de leur joie. — Nous nous réjouissons, s'écrient-ils, non-seulement parce que nous avons été délivrés de nos maux, mais encore parce que tous verront par là que Dieu prend soin de nous. « Car alors, on dira de « nous parmi les nations : Le Seigneur a fait de « grandes choses en leur faveur. Oui, le Sei- « gneur a fait pour nous de grandes choses. » Cette répétition ne sert qu'à faire mieux ressortir le sujet de leur joie. Dans le premier cas, ce sont les nations qui parlent, dans le second membre de phrase ce sont eux-mêmes. Et puis, remarquez qu'ils n'ont pas dit : « Le Seigneur « nous a sauvés ; » ni, « le Seigneur nous à « délivrés ; » mais, « il a fait pour nous de « grandes choses, » afin de faire éclater davantage la conduite admirable et merveilleuse de Dieu à leur égard. Et c'est ainsi, comme je vous l'ai fait observer bien des fois, que le monde entier était instruit par ce peuple tandis qu'il était conduit en captivité et rendu à la liberté. Leur retour lui-même était comme une prédication, car on parlait d'eux partout, la miséricorde de Dieu envers eux brillait à tous les regards à cause des miracles frappants dont ils avaient été l'objet et qui dépassaient tout ce qu'on pouvait imaginer. Aussi bien, Cyrus qui les retenait les laissa partir sans qu'on l'en priât, mais parce que Dieu avait fléchi son cœur ; et non content de les renvoyer il voulut encore les combler de largesses et de présents. « Et nous en sommes remplis « de joie. — Seigneur, faites revenir nos frères « captifs, qu'ils se répandent dans cette terre « comme un torrent dans le pays du midi (4). » Comment le Prophète a-t-il pu dire au commencement de ce psaume : « Lorsque le Sei- « gneur a fait revenir ceux de Sion qui étaient « captifs ? » et ici : « Faites revenir, » comme s'il s'agissait d'une chose future ? Du reste, ce dernier sens nous est particulièrement indiqué par la version qui porte, non point : « Lorsque le Seigneur a fait revenir ; » mais bien : « Lorsque le Seigneur aura fait re- « venir ; » parce que la chose était alors commencée et qu'elle ne fut pas accomplie tout d'un coup, car il y eut plusieurs captivités : on en compte trois.

2. Voici donc ce qu'on peut dire : Le Prophète demande que la délivrance soit complète et absolue, contrairement au désir de beaucoup de Juifs qui voulaient rester au milieu des barbares, et dans son immense désir de la voir se réaliser, il s'écrie : « Faites revenir le reste de nos frères captifs. « Qu'ils se répandent dans cette terre comme « un torrent dans le pays du midi. » En d'autres termes, excitez-nous, pressez-nous avec une grande ardeur et une grande violence. C'est ce que voulaient exprimer d'autres interprètes quand ils disaient : « Qu'ils se répandent « comme des canaux ; » ou bien : « Comme des « bassins qu'on vide ; » ou bien encore : « comme des écluses qu'on ouvre. — Ceux « qui sèment dans les larmes, moissonneront « dans la joie (5). » Ces paroles ont été dites des Juifs, mais elles peuvent trouver leur application dans bien d'autres cas. C'est en effet le propre de la vertu d'être largement récompensé de ses peines. Mais il faut d'abord commencer par travailler et par souffrir avant de chercher le repos. C'est du reste ce qui a lieu pour tout ce qui se rapporte à cette vie. Et voilà pourquoi le Psalmiste y fait allusion dans son discours, en nous parlant du semeur et

de la moisson. De même que celui qui sème doit travailler, souffrir, endurer le chaud et le froid, ainsi en est-il de celui qui est à la poursuite de la vertu. C'est que rien n'est, moins que l'homme, fait pour le repos; et voilà pourquoi Dieu a rendu étroit et difficile le chemin qui conduit à la vertu. Bien plus, ce n'est pas seulement la vertu qui est pénible, mais c'est tout ce qui a rapport à cette vie, et même à un plus haut degré. Car, celui qui sème comme celui qui bâtit, le voyageur, le charpentier, l'artisan, quiconque en un mot, veut se procurer quelque avantage, doit travailler et souffrir: et de même qu'il faut les pluies aux semeurs, il nous faut les larmes; et comme la terre a besoin d'être labourée et retournée, ainsi l'âme fidèle a besoin des tentations et des afflictions pour l'empêcher de produire des mauvaises herbes, pour la rendre plus souple et tempérer son effervescence et son orgueil. Car la terre, elle aussi, ne produit rien de bon, si on ne la cultive avec soin. Le Prophète veut donc que les Juifs se réjouissent non-seulement de leur retour, mais encore de leur captivité et qu'ils remercient Dieu de ces deux bienfaits. Voilà pour le semeur, passons maintenant à ce qui regarde la moisson.

Semblables, leur dit-il encore, à ceux qui sèment avec peine pour recueillir ensuite des fruits abondants, on vous a vus pendant votre captivité affligés, repoussés, persécutés, supportant l'hiver, la rigueur des saisons, la guerre, les pluies, le froid et la glace et répandant des larmes. — Car les larmes sont à l'affliction ce que les pluies sont aux semences. Mais voici que vous avez reçu la récompense de toutes ces peines. Ainsi donc ces paroles: — « En s'en allant, ils marchaient en pleurant « et ils répandaient leur semence (6). Mais en « s'en revenant ils marcheront avec des trans- « ports de joie, en portant les gerbes de leur « moisson, » doivent s'entendre non du blé, mais des événements de la vie, et elles nous apprennent à ne pas nous inquiéter et à ne pas gémir dans les afflictions. De même que celui qui sème ne se laisse pas abattre par les difficultés sans nombre qu'il rencontre, dans la prévision d'une moisson splendide et abondante, ainsi celui qui est éprouvé ne doit pas s'inquiéter ni se tourmenter, quelle que soit la grandeur de ses maux, dans l'attente d'une riche moisson, et en considération des avantages nombreux dont l'affliction est pour lui la source. Que ces mêmes réflexions nous fassent remercier Dieu des épreuves comme du repos et de la paix. Quelle que soit la diversité des événements, tous tendent au même but comme pour la semence et la moisson. Supportons donc les adversités avec un cœur fort et généreux, en rendant grâces à Dieu dont nous célébrerons également la gloire dans le repos et la prospérité, afin de mériter les biens éternels, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire et l'empire, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

EXPLICATION DU PSAUME CXXVI.

1. « SI LE SEIGNEUR NE BATIT UNE MAISON, C'EST EN VAIN QUE TRAVAILLENT CEUX QUI LA BATIS-« SENT; SI LE SEIGNEUR NE GARDE UNE VILLE, C'EST EN VAIN QUE VEILLE CELUI QUI LA GARDE. « — 2. C'EST EN VAIN QUE VOUS VOUS LEVEZ AVANT LE JOUR, LEVEZ-VOUS APRÈS QUE VOUS VOUS « SEREZ REPOSÉS. »

—

ANALYSE.

1. L'essentiel pour l'homme, c'est d'attirer sur lui la protection divine; sans elle, tous ses efforts seront vains, toutes ses peines inutiles, avec elle au contraire, il réussira toujours. Mais il ne faut pas qu'il se contente d'implorer cette protection et qu'il reste ensuite dans la nonchalance et le repos, mais il doit déployer toute son énergie. C'est à cette condition que le Seigneur l'assistera.
2. Avec cette assistance divine, tout prospérera, tout lui réussira, et il trouvera dans les épreuves mêmes une source de bonheur et de joie; car le comble de la félicité et le souverain bien consistent à être armés du secours d'en-haut. C'est ce que nous voyons se réaliser pour les Juifs quand ils viennent relever Jérusalem.

1. Ce psaume traite de l'état des choses après le retour des Juifs. Délivrés de la captivité, sortis du milieu des barbares, ils trouvèrent leur ville en ruine, leurs murailles et leurs tours renversées, et ils s'efforcèrent de les relever; mais leurs voisins en grand nombre les attaquaient de toutes parts, pour les en empêcher, soit jalousie de leur bonheur, soit crainte de leurs succès. Cependant le temps marchait, et avec une telle rapidité, qu'on employa plus de quarante ans, seulement pour construire le temple, comme les Juifs le proclamèrent plus tard : « On a été quarante-six « ans à bâtir ce temple. » (Jean, II, 20.) Paroles qui doivent s'entendre non de la première construction faite par Salomon, mais de celle qui fut exécutée après la délivrance de la domination des Perses. Ainsi donc, comme la construction de la ville, du temple et des murailles exigeait beaucoup de temps (car il en fallut considérablement pour relever la ville), le Psalmiste l'exprime de la sorte pour apprendre aux Juifs à recourir à Dieu, en leur montrant que tous leurs efforts seront vains et inutiles, s'ils n'attirent sur eux le secours divin. Car non-seulement ce secours leur a été indispensable pour être délivrés de la captivité, mais il l'est encore afin qu'après leur délivrance ils puissent relever leurs murailles. Et sans parler de murs à élever, ni de ville à bâtir, quand même tout cela serait terminé et parfaitement organisé, on ne pourrait pas même les garder sans l'assistance divine. En parlant ainsi, le Prophète voulait, par tous les moyens possibles, porter les Juifs à implorer la protection d'en-haut, car il craignait que le repos et la prospérité ne les rendissent plus négligents. C'est pour les mêmes raisons que Dieu ne leur donna pas tous ses bienfaits à la fois et d'un seul coup, mais successivement et

à la longue, de peur que, délivrés trop promptement de leurs maux, ils ne retombassent dans leurs premiers égarements. Et puis, à mesure qu'il leur accordait ses biens, il les avertissait fréquemment, en réveillant de temps en temps leur torpeur par les attaques de l'ennemi. Par conséquent, ce qui est dit ici ne doit pas être restreint au cas particulier dont il s'agit, mais il faut y voir un principe général qui s'applique à tout, et en conclure que dans les événements de la vie, nous ne devons jamais être lâches ni nous laisser abattre, mais faire tous nos efforts et ensuite nous abandonner complétement à la volonté du Seigneur, plaçant en lui toutes nos espérances. De même que sans l'aide de Dieu nous ne pourrons réussir en rien, ainsi notre négligence et notre lâcheté paralyseront son assistance au point de nous empêcher d'arriver à nos fins : « C'est en « vain que vous vous levez avant le jour pour « vous enrichir par votre travail. Levez-vous « après que vous vous serez reposés. » Un autre interprète dit : « C'est en vain que vous « attendez pour vous reposer, » et un troisième : « Que vous différez de vous reposer. » Ce qui revient à dire : malgré votre vigilance, quoique vous vous leviez de grand matin et que vous vous couchiez fort tard, passant tout votre temps à travailler et à souffrir, sans le secours d'en-haut, tous ces efforts purement humains n'aboutiront à rien, et toute cette application, toute cette peine seront sans fruit.

« Vous qui mangez d'un pain de douleur. » Ces dernières paroles nous font voir combien pénible est la vie des Juifs qui sont obligés d'être sous les armes pour bâtir. C'est qu'en effet, d'une main ils portaient la corbeille ou la pierre et de l'autre le glaive, obligés qu'ils étaient de se partager pour travailler et pour combattre et de joindre des armes à leurs instruments de travail. Car la ville était sans fortifications et par conséquent à découvert, ils craignaient à chaque instant les attaques de l'ennemi. C'est pourquoi ils se tenaient sous les armes, pour élever leurs murs, tout prêts à saisir le glaive ou l'épée au cas où les sentinelles avancées donneraient le signal d'une irruption soudaine en sonnant de la trompette aussitôt qu'ils verraient un mouvement. Mais malgré tant de précautions, ajoute le Psalmiste, quand même vous « mangeriez le pain « de la douleur, » vos efforts seront inutiles à moins que vous n'attiriez sur vous la protection divine. Que si, pour relever une ville et des murailles, l'assistance du Seigneur était si indispensable , quel besoin plus grand n'en avons-nous pas, nous qui voulons parcourir la voie qui conduit au ciel? car « après le som- « meil qu'il aura donné à ses bien-aimés, ils « verront naître des enfants qui seront comme « un héritage et un don du Seigneur (3). » Que signifie cette conclusion? — Elle est admirable et bien en harmonie avec ce qui précède, car elle revient à ceci : sans l'aide de Dieu rien ne subsiste; mais qu'il paraisse, il apporte avec lui, le sommeil agréable, le repos, la vie exempte de périls et pleine de sécurité.

2. Lors donc que Dieu aura donné le repos à ses enfants, quand il aura réparé leurs forces, repoussé ceux qui les attaquaient, non-seulement ils pourront bâtir leur ville et la garder, mais ils recevront des biens infiniment plus importants : ils deviendront les pères de nombreux enfants, et leur postérité croîtra brillante. Et ainsi « le fruit de leurs entrailles « sera la récompense de leurs travaux, » ou bien : « leur récompense sera la fécondité du « sein de la mère. » En d'autres termes, ils recevront en récompense une postérité nombreuse. Car bien que ce soit là une chose qui paraisse toute naturelle, quand Dieu s'en mêle, elle réussit mieux; le secours d'en-haut lui est même indispensable, et c'est la condition pour que Jérusalem soit peuplée d'habitants. Mais tout leur bonheur consistera-t-il à élever une ville, à la bien garder, à posséder une postérité nombreuse? — Non, car à ces biens viendront s'en ajouter d'autres que le Psalmiste nous indique dans les paroles suivantes : « Telles sont les flèches dans la main « d'un homme fort, tels sont les enfants de « ceux qui ont été éprouvés par l'affliction, » ou, selon une autre version, « par la capti- « vité. » Ce qui revient à dire : non-seulement ils seront en sûreté derrière leurs murailles, et dans l'intérieur de leur ville fortifiée, non-seulement leur postérité sera nombreuse, mais, de plus, ils seront terribles pour leurs ennemis et redoutables comme des flèches. Et remarquez qu'ils ne sont pas comparés simplement à des flèches, mais « à des flèches dans « la main des forts. » Les flèches en effet ne sont pas terribles par elles-mêmes, et c'est seulement quand elles sont lancées par un bras vigoureux qu'elles portent la mort où elles sont dirigées. C'est donc ainsi qu'ils se-

ront terribles. Mais de qui s'agit-il? — « Des « enfants de ceux qui ont été éprouvés par « l'affliction. » C'est-à-dire, de ceux qui étaient autrefois faibles et enchaînés. Le Prophète rappelle souvent aux Juifs, pendant leur prospérité, les malheurs du passé, afin de ramener leur esprit à de meilleurs sentiments, et par les maux qu'ils ont soufferts et dont ils sont délivrés, et par les biens qui les attendent. — « Heureux l'homme qui a accompli son désir « en eux; de tels enfants ne seront point con- « fondus lorsqu'ils parleront à leurs ennemis « à la porte de la ville (5). » — On lit dans l'hébreu : « Heureux l'homme qui a rempli « son carquois de telles flèches ; » parce qu'avec cette grâce ils obtiendront la force du corps, une vigueur irrésistible, une nombreuse et belle famille, la sécurité et la splendeur de la cité, la victoire et le triomphe dans les guerres. Aussi le Psalmiste proclame-t-il bienheureux ceux auxquels est réservée une pareille félicité, car, dit-il, ils seront armés pour la défense. Mais ce ne sera pas encore là tout leur bonheur : ils auront de plus, le privilége de ne pouvoir être humiliés. « Ils ne seront « point confondus lorsqu'ils parleront à leurs « ennemis à la porte de la ville. » Que signifient ces paroles, sinon, la plus grande gloire, la plus belle illustration, le comble de l'allégresse et de la félicité ? On ne pourra plus leur reprocher d'avoir un Dieu qui n'a pas eu soin d'eux, un Dieu impuissant, ou bien un Dieu fort dont leurs péchés ont éloigné l'assistance. Illustres en tout, à cause de leur ville, de leurs murailles, de leurs forteresses, de leurs enfants, de leurs armes, de leur puissance, ils ne se cacheront pas de honte à la vue de leurs ennemis, mais ils marcheront vaillamment à leur rencontre, pleins de confiance et d'ardeur, parce que Dieu montrera toujours qu'il s'est chargé de leur défense. Le comble de leur félicité et leur souverain bien consistent désormais à être armés du secours d'en-haut. Et le Prophète termine son psaume par ces paroles pour nous apprendre à rechercher, nous aussi, cet ornement qui doit faire notre unique gloire. Que tel soit donc le but de tous nos efforts, et nous serons dignes des biens éternels, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit la gloire, en union avec le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

EXPLICATION DU PSAUME CXXVII.

1. « HEUREUX TOUS CEUX QUI CRAIGNENT LE SEIGNEUR. »

—

ANALYSE.

1. Il n'y a de bonheur possible ici-bas, que dans la crainte du Seigneur; les richesses, la santé, la gloire, les honneurs, les joies de la famille ne procurent qu'une félicité mensongère et toujours incomplète. Dieu seul fait trouver la joie jusque dans les épreuves de ses saints, comme le prouve l'exemple de Joseph à la cour de Putiphar.
2. La sainteté conservée n'est pas nécessaire pour cela. Ceux qui, après l'avoir perdue par le péché l'ont recouvrée par la pénitence, jouissent des mêmes avantages, témoins le bon larron et Madeleine. Dieu fait tourner toutes ces choses à l'avantage de *ceux qui le craignent et qui vivent dans ses voies,* comme on le voit par ce qui arriva à Lazare et à Job.
3. Il faut, qu'à l'exemple de tous ces saints, nous soyons occupés à louer et à remercier Dieu au milieu de nos tribulations, bien persuadés que ce qui nous arrive ici-bas n'est rien en comparaison du bonheur qui nous attend au ciel.
4. Ayons donc ce bonheur sans cesse présent à l'esprit, qu'il soit l'objet de toutes nos pensées et de toutes nos demandes, comme nous l'indique la prière que Notre-Seigneur lui-même nous a enseignée, et qui, sur sept demandes, en renferme à peine une ayant trait aux choses temporelles. La volonté des hommes, leurs actions bonnes ou mauvaises arrêtent le cours des bienfaits de Dieu en suspendant l'effet de ses menaces. Veillons donc sans cesse et prions.

1. Remarquez au commencement de ce psaume, la même idée qu'à la fin du précédent. Car, de même que le Prophète proclamait bienheureux et à l'abri de l'humiliation, ceux qui avaient Dieu pour aide et pour protecteur, aussi commence-t-il par exprimer la même pensée en disant : « Heureux tous ceux qui « craignent le Seigneur ! » Et comme précédemment, partant de cette idée qui lui sert de principe, il parle en général, il a bien raison de dire : « Tous ceux, » pour montrer que maître ou esclave, pauvre ou difforme de corps, tout le monde peut parvenir à cette béatitude qu'il proclame. Il y a bien un autre bonheur vain, mensonger, que beaucoup vantent, et qu'une foule de circonstances réunies procurent à peine. Car remarquez que si une seule de ces circonstances vient à manquer, cette félicité humaine disparaît. Ainsi par exemple qu'un homme soit riche, ce n'est point assez pour son bonheur s'il n'a encore la santé. Ou bien, si ce riche est difforme de corps, son bonheur est incomplet, il est plus malheureux que les pauvres. Beaucoup de riches luttant contre les maladies proclament bienheureux les pauvres qui parcourent les routes en mendiant, et ils s'estiment très-misérables avec dix mille talents. Mais supposons la santé unie aux richesses, si la gloire et les honneurs font défaut, ce n'est rien encore; car l'on rencontre des mortels, possesseurs d'immenses trésors et d'une santé parfaite, et qui souffrent beaucoup en considérant ceux qui sont au premier rang. Ils se croient les plus malheureux parce qu'ils sont exclus des honneurs, et, pour les obtenir, ils rampent de-

vant ceux qui souvent sont au-dessous de leurs propres esclaves.

J'admets encore la gloire, les richesses, la santé, il faudra que vous y ajoutiez la sécurité, ou bien cet heureux du siècle en butte aux intrigues, à l'envie, à la malveillance, à la haine, aux accusations calomnieuses, sera le plus infortuné, passant sa vie à trembler comme un lièvre, se défiant de son ombre et regardant tout le monde avec effroi. Mais aucun de ces inconvénients n'existe : notre homme est aimé de tous, tout lui réussit à souhait ; à lui la gloire, les richesses, la sécurité, les honneurs (choses qui ne sauraient aller ensemble ; mais supposez-les un instant réunies). Eh bien ! quoique la prospérité l'inonde, que rien ne lui résiste, que l'amour de ses semblables, la santé du corps, une paix parfaite, la victoire et la domination sur tous concourent à son bonheur, je le vois cependant plus à plaindre que ceux qui n'ont rien de tout cela, parce qu'il est uni à une femme méchante et perverse. Mais sa femme est parfaite et selon ses désirs, seulement ses enfants sont mauvais ; et alors comment voulez-vous qu'il ne soit pas le plus infortuné ? Ou bien, il n'en a point et pour le coup il pleure et se lamente. Et c'est ainsi qu'en considérant chacune des choses humaines on ne rencontre que misères. A quoi bon poursuivre cet examen ? — Souvent il suffit d'un serviteur pervers pour tout bouleverser, tout confondre, en sorte que rien n'est si peu stable que la gloire qui vient des hommes.

Que bien différent est celui qui craint Dieu. A l'abri des flots tumultueux du monde il reste assis au port, où il jouit d'une véritable et solide félicité. Aussi le Prophète ne voit que lui à proclamer bienheureux. C'est que la félicité du monde n'est parfaite qu'autant que tout contribue à la procurer ; et même malgré ce concours, elle est bientôt ébranlée par les choses même qui ont servi à la former. C'est la fortune qui a subi un échec, c'est une épouse, souvent fort belle, qui vous est ravie par la mort ; ce sont des serviteurs qui vous ont trahi ; des fils qui ont été parricides ; enfin, comme je l'ai déjà dit, ce bonheur n'offre partout qu'incertitude et déception. Pour celui qui craint Dieu, au contraire, quand tout s'élèverait contre lui, non-seulement sa félicité n'en recevrait aucune atteinte, mais elle en deviendrait plus solide et plus durable. Ni la pauvreté, ni l'ignominie, ni les difformités corporelles, ni la malice d'une épouse, ni la perversité des enfants, rien en un mot de tout ce qu'on peut imaginer, ne saurait affaiblir ni altérer ce bonheur. Comme il ne repose sur aucun de ces objets, leur ruine ne saurait l'atteindre : c'est au ciel qu'il prend sa source, et voilà ce qui le rend inattaquable. Mais si vous le voulez, confirmons par des exemples, ce que nous avançons. Voyez Joseph : il est esclave, sur une terre étrangère, loin de sa patrie, au pouvoir des barbares, des Sarrasins d'abord, puis des cruels Egyptiens ; il est accusé d'adultère, mis en jugement, exposé aux calomnies, jeté en prison, chargé de fers. Quelle atteinte reçoit-il de toutes ces épreuves ? — Aucune, elles sont pour lui au contraire une source de bonheur. Et ce qui est surtout admirable, comme je vous l'ai déjà observé, c'est que non-seulement les adversités ne sauraient porter atteinte à cette félicité, mais elles la rendront plus éclatante. Car, sans les circonstances dont nous venons de parler, Joseph n'eût pas été aussi heureux.

2. Faut-il vous parler maintenant de ceux qui, après s'être plongés dans le vice, ont été subitement transformés et se sont dépouillés de toutes leurs iniquités ? Quoi de plus misérable que le bon larron ? — Et dans un instant il devint le plus heureux des mortels. Cependant il avait commis une foule de meurtres qui lui avaient valu le supplice de la croix et il était prêt de mourir : tous l'accusaient ; tout son temps s'était consumé, toute sa vie s'était passée dans le crime ; mais pendant un court moment il craignit Dieu comme il fallait, et il devint heureux. La pécheresse publique avait fait de sa beauté un trafic honteux, elle s'était livrée aux outrages de tous, ce qui en avait fait la dernière des créatures, mais elle fut heureuse à l'instant où elle craignit Dieu comme il fallait. C'est qu'il n'y a aucun mal qui ne disparaisse devant la crainte du Seigneur. De même que le feu rend brillant et beau le fer, quelque tortueux et souillé qu'il soit, en enlevant la rouille et en corrigeant complétement tous les défauts, ainsi la crainte de Dieu opère en un clin d'œil les mêmes transformations et aucun événement ne peut abattre ceux qui sont sous sa protection. Timothée n'était-il pas faible, continuellement exposé aux maladies et à la souffrance ? Qui fut plus heureux que lui cependant ? Et Job ? —

Privé de ses biens, de ses enfants, couvert d'ulcères, chargé d'opprobres, d'insultes et d'injures, n'était-il pas en outre tourmenté par la faim et par tous les maux humains? Et cependant, quel bonheur comparable au sien? Non-seulement aucune de ces épreuves ne l'abattit, mais il en devint plus fort. Ajoutez à tout cela les invectives dont le chargeait sa femme, et qui ne servirent qu'à faire éclater davantage sa fermeté. Aussi bien, est-ce la considération de tous ces exemples qui faisait dire au Prophète: « Heureux tous ceux qui craignent le « Seigneur et qui marchent dans ses voies! » Vous auriez pu penser que la crainte seule suffisait si le Psalmiste n'eût ajouté: « Qui mar« chent dans ses voies. » Ce qui prouve qu'il faut deux choses: « Craindre et marcher. » Car on en a vu qui avaient une foi parfaite, mais que leur vie coupable rendait les plus misérables des hommes. Et c'est pour ne point paraître applaudir à leur état que le Prophète a ajouté: « Qui marchent dans ses voies. » Et quelles sont ses voies, sinon la vie vertueuse? Car c'est par elle qu'on peut monter au ciel, parvenir à cette cité par excellence, voir Dieu lui-même autant qu'il peut être vu par la créature. On les appelle « les voies de Dieu, » parce que c'est par elles qu'on peut parvenir à Dieu dans le ciel: on ne dit pas « la voie, » mais « les voies, » pour marquer qu'elles sont nombreuses et variées. Dieu nous en prépare plusieurs afin qu'à raison de leur nombre, il nous soit plus facile d'y entrer. En effet, parmi les hommes, les uns sont remarquables par la virginité, d'autres vivent honnêtement dans le mariage, d'autres dans la viduité; ceux-ci ont tout abandonné, ceux-là une partie seulement; il en est qui s'avancent par la voie droite, d'autres par la pénitence. Et ainsi le Seigneur a mis à notre disposition un grand nombre de voies afin que nous y entrions facilement. Vous n'avez pu conserver la pureté de votre baptême, mais vous pouvez la recouvrer par la pénitence, par vos libéralités ou vos aumônes. L'argent vous manque? Vous pouvez visiter les malades, consoler les prisonniers, donner l'hospitalité, un verre d'eau, offrir deux oboles, comme la veuve, gémir avec ceux qui sont dans l'affliction, car c'est là un genre d'aumône. Mais vous manquez de tout, vous êtes si pauvre, votre corps est si débile que vous ne pouvez exécuter aucun mouvement! Supportez toutes ces privations avec courage, rendant grâces à Dieu, et vous recevrez une grande récompense. C'est précisément en cela que consista la belle conduite de Lazare: car il n'aida personne de ses richesses. Comment l'aurait-il pu, lui qui manquait des aliments nécessaires? Il n'entra dans aucun cachot, dans l'impossibilité où il était de se tenir debout, ou de se soutenir. Il ne visita aucun malade — comment l'aurait-il pu, lui dont les chiens léchaient les ulcères? Et cependant il obtint la récompense promise à la vertu pour avoir supporté avec courage les épreuves de sa position, et pour n'avoir pas laissé échapper le plus petit murmure en voyant un homme cruel et inhumain vivre dans les honneurs et les délices, tandis qu'il était exposé à tant de maux. Et voilà pourquoi il fut reçu dans le sein d'Abraham, bien que la mort ne l'eût pas rendu meilleur, et que pendant sa vie il eût été complétement inutile, alors qu'il gisait dans le vestibule du riche. Et ainsi il était couronné avec ce patriarche qui avait opéré tant et de si belles choses, il était proclamé vainqueur et il reposait dans son sein, lui qui n'avait fait aucune aumône, qui n'avait pu voler au secours de l'infortune, exercer l'hospitalité, ni faire rien de semblable: mais il avait rendu grâces à Dieu en toutes choses et il avait gagné la couronne admirable de la patience. C'est une grande chose que l'action de grâces, la sagesse et la patience au milieu de tant et de si grands maux, il n'y a même rien au-dessus. C'est ce qui a valu à Job sa couronne, c'est ce qui faisait dire à Satan: « L'homme donnera toujours la peau d'autrui « pour conserver sa propre peau, et il aban« donnera volontiers tout ce qu'il possède pour « sauver sa vie. Mais étendez votre main et « frappez... sa chair. » (Job, II, 4, 5.) Car c'est un point capital que de pouvoir dominer tellement son âme dans la douleur qu'elle ne pèche pas. C'est un mérite comparable à celui du martyre, c'est le plus grand de tous les biens.

3. Maintenant, mes très-chers frères, lorsque vous êtes en proie à la maladie, à la fièvre ou à la douleur, ce qui arrive souvent, et que la violence des tourments vous porte à blasphémer, si vous savez vous maîtriser et rendre grâces à Dieu en le louant et en l'adorant, vous recevrez la même récompense. A quoi bon, je vous le demande, blasphémer, et prononcer des paroles amères? Votre douleur en devient-elle moins vive? Quand même ce serait un moyen de l'a-

doucir il ne faudrait pas compromettre le salut de votre âme pour soulager votre corps. Non-seulement votre douleur n'est pas diminuée mais elle en devient plus forte. Car aussitôt que le diable voit qu'il a pu vous amener à blasphémer, il rend plus ardent le feu qui vous brûle, plus cuisante votre peine, afin de vous faire assouvir sa soif du mal. Donc, je le répète, quand même le blasphème vous soulagerait, il faudrait vous en abstenir. Mais puisqu'il ne sert de rien, à quoi bon vous tuer vous-même? Impossible de se taire, direz-vous ? — Rendez grâces à Dieu, comblez-le de gloire et d'honneur, tandis qu'il vous éprouve par le feu de la souffrance. Qu'à la place des blasphèmes, les louanges du Seigneur sortent de votre bouche, ce sera le moyen tout à la fois de mériter une grande récompense et d'adoucir vos maux. Ecoutez encore notre bienheureux de tout à l'heure disant à Dieu : « Le Seigneur « m'avait tout donné, le Seigneur m'a tout « ôté (Job, I, 21); » et encore : « Si nous avons « reçu les biens de la main du Seigneur, pour-« quoi n'en recevrions-nous pas aussi les « maux? » (Job, II, 10.) Mais, répondez-vous, je n'ai pas reçu les richesses en partage. Alors votre blessure est moins profonde d'autant. Car il n'y a pas de comparaison entre ne plus rien posséder après avoir été riche et vivre dans la pauvreté où l'on a toujours été. Si en voyant les maux des autres et en les comparant avec leurs infortunes, beaucoup de pauvres se croient plus malheureux par ce rapprochement ; quand il ne s'agit plus des autres, mais qu'on compare le présent avec le passé, la douleur est d'autant plus grande que la jouissance d'autrefois fait ressentir plus vivement la privation actuelle. Ainsi est-il moins pénible de n'avoir jamais eu d'enfants que d'en avoir pour les perdre ensuite. Car autre chose est de n'avoir rien reçu, autre chose d'être privé de ce qu'on possédait. Supportez donc avec courage tout ce qui vous arrive, c'est là un vrai martyre. En effet, le refus de sacrifier aux idoles, fallût-il souffrir la mort, n'est pas la seule chose qui fasse le martyre ; on peut également en mériter la palme en supportant avec patience une grande douleur qui nous porte à blasphémer et en s'abstenant de toute parole inconvenante. Job ne fut pas couronné pour avoir refusé de sacrifier, mais pour avoir enduré courageusement ses douleurs et ses infortunes. Paul ne fut-il pas proclamé vainqueur à cause des verges, des tourments et des autres persécutions qu'il souffrit avec actions de grâces? « Vous mangerez en paix le « fruit des travaux de vos mains ; vous êtes « heureux et tout vous réussira heureuse-« ment (2). »

Pourquoi avoir répété le mot « heureux? » Parce que le Psalmiste, connaissant toute la grandeur de cette expression, s'arrête avec complaisance pour la méditer. Que signifie cet « heureusement? » — « Votre épouse sera « comme une vigne fertile appuyée sur les « côtés de votre maison (3). » Une autre leçon porte : « Votre femme sera dans le secret, » ou bien, « dans le lieu le plus retiré de votre mai-« son, comme une vigne qui porte beaucoup « de fruits. Vos enfants seront autour de votre « table, comme de jeunes oliviers autour de « l'arbre qui les a produits. C'est ainsi « que sera béni l'homme qui craint le Sei-« gneur (4). »

Que dites-vous de ce bonheur, de ces avantages? L'abondance intérieure, la paisible jouissance de ces travaux, une épouse, une multitude d'enfants? Ce n'est point là le bonheur promis par le Prophète. Ce n'est qu'un accessoire, un surcroît, selon ce mot de saint Luc : « Cherchez avant tout le royaume de Dieu et « tout le reste vous sera donné comme par « surcroît. » (Luc, XII, 31.) Comme le Psalmiste s'adressait à des âmes encore faibles, il les élève comme des enfants par la comparaison des choses sensibles. Et n'en soyons point surpris. Si saint Paul, malgré la sublimité de ses enseignements, emploie ce langage avec ceux qui rampaient encore à terre, à plus forte raison le Prophète devait le faire. Est-ce bien vrai pour saint Paul? — Très-souvent même. Ainsi quand il traite de la virginité, il ne dit mot des avantages réservés à ceux qui la garderont, mais il parle simplement de l'affranchissement des ennuis du mariage. Et quand il s'agit du respect des enfants pour leurs parents, il en use de même, disant « que c'est le « premier des commandements auxquels Dieu « ait promis une récompense. » (Eph. VI, 2.) Et quels sont les termes du précepte ? « Honore « ton père et ta mère et tu auras une longue « vie en ce monde. » Et quand il écrit sur la conduite à tenir envers ses ennemis, il propose encore une récompense sensible. « Agis-« sant de la sorte, » dit-il, « vous amasserez « des charbons de feu sur sa tête. » (Rom. XII,

20.) Il n'en est pas de même du Sauveur, car il n'a pas affaire aux faibles, mais pour prix de la virginité, il propose le royaume des cieux. (Matth. XIX, 12.) Et à ceux qui aiment leurs ennemis, il promet qu'ils seront semblables à Dieu, autant que les hommes peuvent l'être. (Matth. V, 44, 45.) Même dans l'Ancien Testament, alors que les chrétiens étaient conduits par des objets sensibles, nous voyons les sages s'élever à des considérations plus hautes, selon cette parole de saint Paul : « Tous ces saints « sont morts dans la foi et y ont persévéré jus- « qu'à la fin, sans avoir reçu l'effet des pro- « messes que Dieu leur avait faites, mais les « voyant et comme les saluant de loin. » (Hébr. XI, 13.)

Ceux qui craignent Dieu n'auront donc pas pour récompense unique la jouissance des biens terrestres, comme une épouse, des enfants, la prospérité dans leurs affaires, ce ne seront là que des accessoires et comme un certain superflu, mais l'essentiel consistera en premier lieu, dans cette crainte même de Dieu qui porte en elle sa récompense : et ensuite, dans la révélation de ces biens ineffables que « l'œil « n'a point vus, que l'oreille n'a point enten- « dus et que le cœur de l'homme n'a jamais « conçus. » (I Cor. II, 9.) « Que le Seigneur « vous bénisse de Sion afin que vous contem- « pliez les biens de Jérusalem (5). » Ou bien : « et voyez Jérusalem dans les biens. » Les biens dont il s'agit ici sont la cité, les richesses, la gloire, les victoires, les honneurs, la prospérité, la fertilité, la sécurité et la paix.

4. « Tous les jours de votre vie. » Ces dernières paroles font un effet admirable. Car la marque la plus grande que Dieu tiendrait ses promesses, la preuve la plus éclatante de sa providence, c'était qu'ils ne subissent aucun échec ni aucun changement, qu'ils ne succombassent pas, tant qu'ils n'auraient point provoqué son indignation, et par là modifié ses heureuses dispositions à leur égard. — « Et que « vous voyiez les enfants de vos enfants (6). » Je vous entends m'objecter que plusieurs de ceux qui ont marché dans la crainte du Seigneur n'ont jamais eu d'enfants. Mais qu'est-ce que cela prouve? Ce n'est pas pour le présent que nous nous dépouillons de tout, mais c'est principalement pour plaire à Dieu et en vue des biens futurs. Autrefois, il pouvait en être ainsi ; mais maintenant nous recherchons le ciel et les récompenses qu'il renferme. Que si, malgré votre crainte de Dieu vous n'avez pas eu d'enfants, qui sait s'il ne vous a pas dédommagé par d'autres avantages préférables à celui-ci. Il ne nous rémunère pas tous de la même manière, mais il varie ses récompenses, car il est riche. Combien n'en avons-nous pas vus qui avec des enfants estimaient heureux ceux qui n'en avaient pas? Combien qui, avec d'immenses richesses, sont sortis de cette vie plus misérablement que les pauvres! Combien avaient acquis la gloire, qui en ont été percés comme d'un glaive, et ont eu à endurer les plus grands maux ! Ne courez pas après les charges et cessez de demander compte à Dieu de ces actes, mais supportez tout avec courage et actions de grâces. De plus, n'attachez votre cœur à aucune des choses présentes. Voilà pourquoi la prière que Dieu lui-même nous a enseignée ne renferme qu'une demande ayant trait aux choses matérielles, et rien de plus. Et encore cette demande devient spirituelle par la restriction de son objet. Toutes les autres demandes se rapportent au ciel et au royaume céleste, à la manière de vivre dans la perfection et à notre délivrance des péchés. Relativement aux choses sensibles il ne nous est recommandé de dire qu'une chose. — Laquelle ? — « Donnez- « nous aujourd'hui notre pain qui est au-des- « sus de toute substance (Matth. VI, 11), » et voilà tout. C'est qu'étant appelés à une autre patrie et destinés à une vie plus parfaite, nos demandes doivent être conformes à notre vocation, et quand même les faveurs de ce monde nous inonderaient, il faudrait les rejeter avec une grande confiance. « Que la paix soit sur « Israël ! » Une autre leçon porte : « Et voyez « les enfants de vos enfants et la paix sur « Israël. » C'est là une prière commune. Les Juifs désirent par-dessus tout la paix, parce qu'ils ont été accablés et épuisés par une longue guerre. Que leur importe tout le reste sans la paix ? Le Psalmiste leur promet le principal bienfait qui pût leur être accordé, celui duquel dépendait leur sécurité, je veux dire la paix, et il la leur promet perpétuelle : ce qui est particulièrement l'œuvre de la providence de Dieu, laquelle donne et assure la jouissance de ce qu'elle accorde. Les choses humaines étant de leur nature fragiles et passagères, pour leur montrer que les biens qu'il leur annonce ne leur viendront pas du hasard, mais de Dieu même et de sa volonté sainte, il ajoute tous les jours et il leur promet une paix durable. — Ils

en jouirent tant que la chose dépendit de Dieu : si elle fut interrompue, ce fut l'effet de leur malice. De même que parfois le Seigneur suspend ses châtiments dont il avait menacé ceux qui fléchissent sa colère par la pénitence, ainsi révoque-t-il ses engagements si ceux auxquels il avait promis ses biens se rendent indignes de les obtenir. Pour lui donc, il leur a promis la paix tous les jours, mais leur malice a arrêté l'exécution de ses promesses. Ce que je vous prie de bien observer, afin que ses menaces ne nous désespèrent pas, mais que nous apaisions sa colère par la pénitence, et aussi pour que nous ne nous endormions pas dans la promesse des biens qui nous a été faite, mais que nous en hâtions l'accomplissement par notre zèle et notre diligence à améliorer notre vie. Sans cela la promesse serait insuffisante pour notre salut. N'avait-il pas été promis à Judas, comme aux autres apôtres, qu'il s'asseoierait sur un trône? S'il ne s'y assit pas, ce ne fut pas la faute de Dieu qui avait fait la promesse, mais celle du traître qui s'en rendit indigne. Nous donc, qui avons reçu la promesse d'un royaume, ne soyons point lâches, mais faisons tous nos efforts pour parvenir aux biens éternels, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire et l'empire, dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

Traduit par M. l'abbé GAGEY.

EXPLICATION DU PSAUME CXXVIII.

1. « ILS M'ONT SOUVENT ATTAQUÉ DEPUIS MA JEUNESSE; OUI, QU'ISRAEL LE DISE. — 2. ILS M'ONT « SOUVENT ATTAQUÉ DEPUIS MA JEUNESSE; C'EST QU'EN EFFET ILS N'ONT RIEN PU CONTRE MOI. UN « AUTRE INTERPRÈTE TRADUIT : MAIS ILS N'ONT RIEN PU CONTRE MOI. »

« Ils m'ont souvent attaqué depuis ma « jeunesse ; oui, qu'Israël le dise (1). Ils m'ont « souvent attaqué depuis ma jeunesse; c'est « qu'en effet ils n'ont rien pu contre moi (2). » Un autre interprète traduit : « Mais ils n'ont « rien pu contre moi. »

Ce psaume se rattache encore au précédent. Car la construction du temple ayant été interrompue, et l'ouvrage ne s'achevant pas, le Psalmiste veut donner bon espoir aux Juifs, afin qu'ils ne se découragent point, et cherchant dans le passé de quoi les disposer à la confiance pour l'avenir, il leur apprend à dire les paroles du psaume dont il s'agit. Et que signifient-elles? Que les ennemis des Juifs, quoique les ayant souvent attaqués, ne purent l'emporter sur eux, et ne remportèrent point de victoire complète. Et cependant, dit le Psalmiste, ces ennemis firent les Juifs prisonniers, les transportèrent en pays étranger, et les vainquirent dans plusieurs guerres. Oui, mais avant tout, ce ne fut pas par leur propre force que ces ennemis triomphèrent alors, ce fut par l'effet du péché des Juifs; et en outre, ils ne gardèrent pas leur supériorité jusqu'à la fin. Ils ne purent ni exterminer tout à fait la race, ni anéantir entièrement la ville, ni perdre la nation pour toujours; mais après que, par la permission de Dieu, ils eurent eu quelque temps le dessus, ils furent vaincus à leur tour. Et comment le furent-ils? En ce que les Juifs redevinrent florissants comme auparavant. C'est ce qu'exprime un autre interprète, en traduisant : « Mais ils n'ont pas été plus forts que

« moi. Les pécheurs travaillaient sur mon dos, « ils ont prolongé leur iniquité (3). » Que signifient ces paroles ? Le Psalmiste veut dire : Ils ne m'ont pas tendu des piéges ordinaires, mais ils ont formé contre moi nombre de complots et d'embûches, ourdissant mille ruses et m'assaillant en cachette. Car l'expression, « sur « mon dos, » indique ou la perfidie et la dissimulation, ou bien un traitement exercé de vive force et avec une grande rigueur. Cela signifie donc, ils cherchaient à briser ma puissance. Un autre interprète, au lieu de : « Ils « travaillaient, » traduit par : « Ils ont la« bouré, » pour montrer qu'ils mettaient toute leur ardeur à tendre ces piéges contraires à la justice. « Ils ont prolongé leur iniquité. » Que veut dire ici le Psalmiste? Il fait voir qu'ils mirent dans leurs attaques non-seulement beaucoup de violence, mais encore beaucoup de persistance, y employant un temps considérable, faisant de ces embûches leur grande affaire, et y mettant un acharnement continuel. Toutefois, ils n'y gagnèrent rien, grâce non pas à notre force, mais à la puissance de Dieu. C'est pourquoi, voulant montrer Celui qui élève le trophée et qui est l'auteur de la victoire, il ajoute : « Le Seigneur dans sa jus« tice a tranché les cous des pécheurs (4). » Et un autre traducteur, au lieu de : « les « cous, » a mis : « les lacets, » pour signifier : les embûches, les artifices, les ruses. Et le Psalmiste a eu raison de ne pas dire : il a détruit, mais, « Il a tranché, » pour mieux mettre en évidence qu'il a opéré ce résultat en rendant leurs desseins désormais inutiles. Et en effet, lorsque la ville commençait à se rebâtir, une foule de gens, consumés d'envie, attaquèrent les Juifs de tous côtés, et ce ne fut pas une ou deux fois seulement, mais à bien des reprises. Cela est arrivé aussi à l'Eglise. Quand elle commençait à s'accroître, tout le monde l'attaquait continuellement : ce furent d'abord les princes, les peuples, les tyrans; puis vinrent les piéges des hérésies : de toutes parts une vaste guerre s'alluma, sous des formes diverses. Malgré cela, elle ne servit de rien : les plans des ennemis ont été déjoués, et l'Eglise est florissante. « Que tous ceux qui dé« testent Sion soient couverts de honte et forcés « à tourner le dos [1] (5). Qu'ils deviennent « comme l'herbe des toits, qui s'est desséchée « avant qu'on l'arrachât (6); dont le mois« sonneur n'a point rempli sa main [1]. Et dont « celui qui ramasse les javelles n'a point rem« pli son sein (7). Et ceux qui passent n'ont « point dit : Que la bénédiction du Seigneur « soit sur vous. Nous vous avons bénis au nom « du Seigneur (8). » Le Psalmiste termine par une prière cette exhortation; et, tant par le récit des événements passés que par cette même prière, il dispose l'auditeur à prendre courage, et lui montre le motif injuste de cette guerre. C'est l'envie, c'est la haine, qui a fait entreprendre cette suite de combats; aussi dit-il : « Que tous ceux qui détestent Sion « soient couverts de honte et forcés à tourner « le dos. » Puissent-ils non-seulement avoir le dessous, mais d'une manière honteuse et digne de risée. Ensuite, par ces paroles : « Qu'ils deviennent comme l'herbe des toits, » il insiste sur l'image; il ne les compare pas simplement à l'herbe, mais à celle des toits. Pourtant même celle qui croît dans une bonne terre, passe bien vite; eh bien! pour peindre plus vivement encore le peu de valeur de nos adversaires, il les compare à l'herbe qui pousse sur les maisons; de manière que la facilité de renverser nos ennemis ressort pour nous d'un double rapprochement : la nature de l'herbe et la nature du lieu. Telles sont, nous dit-il, leurs attaques : elles n'ont ni racine, ni soutien; ces adversaires semblent d'abord un instant fleurir, mais ensuite on les voit ce qu'ils sont, et leurs menées retombent sur eux-mêmes. Telle est aussi la prospérité de ceux qui vivent dans l'iniquité, tel est le brillant des choses de la vie; à peine apparu, tout cela s'évanouit, n'ayant ni fondement ni force intime. Il ne faut donc pas tenir compte de ces avantages, mais, songeant à leur fragilité, il faut aspirer aux biens immortels, inébranlables et immuables. Puissions-nous tous les obtenir, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel gloire au Père ainsi qu'au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

[1] Ἀποστραφήτωσαν et Ἀνατραπήτωσαν ont un sens trop analogue, surtout suivis de εἰς τὰ ὀπίσω, pour qu'on puisse traduire en français une différence de versions que donne ici saint Chrysostome. (Em.)

[1] Même remarque pour χεὶρ main en général, et δράξ main fermée pour tenir une poignée de quelque chose; mais avec πληρῶ, remplir, il n'y a pas en français deux manières de traduire. (Em.)

EXPLICATION DU PSAUME CXXIX.

1. « DES PROFONDEURS J'AI CRIÉ VERS VOUS, SEIGNEUR. SEIGNEUR, EXAUCEZ MA PRIÈRE. »

ANALYSE.

1. Les prières, pour être bonnes, doivent partir du fond du cœur. Dieu exauce la prière ardente.
2. Nul homme, si Dieu voulait le juger à la rigueur, ne serait trouvé juste.
3. De la confiance en Dieu.

1. Que signifient ces mots : « Des profondeurs ? » Ce n'est pas simplement la bouche, ni simplement la langue qui prononce ces mots, tandis que la pensée est errante; non, ils sortent du fond le plus intime du cœur, c'est avec un grand zèle, une grande ferveur, que la pensée les tire de ses profondeurs. Telle est, en effet, l'âme des affligés ; elle remue en même temps qu'elle le cœur tout entier, en invoquant Dieu avec une grande componction, et c'est pour cela qu'elle se fait écouter. Oui, de telles prières ont une grande force, et rien ne les abat ni ne les ébranle, quand même le démon viendrait à la charge avec une grande violence. De même qu'un arbre vigoureux, qui envoie de toutes parts ses racines sous terre à une grande profondeur, et en étreint vigoureusement tous les replis, résiste ainsi à toute la violence des vents, tandis que celui qui ne tient qu'à la surface du sol est ébranlé au moindre souffle qui arrive, et bientôt, arraché avec sa racine, s'en va joncher la terre; de même les prières, lorsqu'elles partent du cœur, qu'elles ont des racines profondes, alors mille et mille pensées ont beau survenir, et le démon déployer tous ses armements, elles demeurent fermes et invincibles, rien ne peut les abattre; celles au contraire qui ne partent que de la bouche, que des lèvres, qui ne viennent pas du cœur, ne peuvent pas non plus monter jusqu'à Dieu, à cause de la tiédeur de celui qui les profère. Un tel homme, au moindre bruit le voilà renversé; le moindre tumulte l'arrache à son oraison ; la bouche retentit, mais le cœur est vide et la pensée au dépourvu. Ah ! ce n'est pas ainsi que priaient les saints, eux dont la contention d'esprit allait jusqu'à ployer le corps tout entier. Ainsi le bienheureux Elie, voulant prier, chercha d'abord la solitude; puis, s'étant mis la tête entre les genoux, il embrasa son cœur d'une grande ferveur, et donna cours alors à ses prières. (III Rois, XVIII, 42.) Voulez-vous maintenant le voir prier debout? Contemplez-le une autre fois dressé vers le ciel, et avec une telle contention qu'il fait descendre le feu d'en-haut. (Ibid. V, 36-38.) De même lorsqu'il voulut ressusciter le fils de la veuve, c'est en se raidissant tout entier qu'il opéra cette résurrection, et cela sans en être brisé, sans bâiller

comme nous autres, mais réchauffé au contraire par l'ardeur de sa prière. (III Rois, XVII, 19-22.) Mais pourquoi parler d'Elie et de ces saints illustres?

J'ai souvent vu des femmes prier tellement du fond du cœur pour un mari en voyage ou un enfant malade, et verser de tels torrents de larmes, qu'elles obtenaient enfin ce qu'elles demandaient par leur prière. Eh bien! si pour la santé d'un enfant, si pour un mari qui est à l'étranger, des femmes s'enflamment à ce point dans leurs prières, quelle excuse aura l'homme qui n'a que de la tiédeur lorsque son âme est morte? C'est bien pour cela que souvent, après avoir prié, nous nous retirons vides comme auparavant. Ecoutez comment Anne priait du fond du cœur, quels torrents de larmes elle versait, et comment elle était transportée au sortir de sa prière! (I Rois, I, 10-11.) C'est que celui qui prie ainsi, recueille de grands avantages de sa prière, même avant d'obtenir ce qu'il demande, car il fait taire toutes ses passions, il apaise sa colère, se dépouille de sa jalousie, mortifie sa concupiscence, dompte son amour pour les choses de la vie, établit son âme dans un grand calme, enfin s'élève jusqu'au ciel. Car de même que la pluie, en tombant sur la terre desséchée, la fait devenir molle, ou de même que le feu assouplit le fer, ainsi une telle prière amollit et attendrit plus énergiquement que le feu, plus efficacement que la pluie, la sécheresse que les passions ont communiquée à l'âme. L'âme est chose tendre et impressionnable; mais, semblable à l'Ister, dont l'eau devient souvent dure comme la pierre sous l'influence du froid, ainsi notre âme, sous l'influence du péché et d'une grande tiédeur, s'endurcit et se pétrifie. Nous avons donc besoin d'une forte chaleur pour amollir cette dureté. Or, c'est principalement la prière qui en vient à bout. Lors donc que vous y avez recours, ne cherchez pas seulement à obtenir ce que vous demandez, cherchez aussi comment vous pourrez, en priant, rendre votre âme meilleure. Car c'est là l'œuvre de la prière. L'homme qui prie ainsi s'élève au-dessus des choses de ce monde, il s'envole par la pensée, il donne de l'agilité à son intelligence, et n'est plus emprisonné par aucune passion. « Des profondeurs « j'ai crié vers vous, Seigneur. » Le Psalmiste met ici deux choses : « Des profondeurs, » et : « J'ai « crié vers vous. » Par ces cris, il ne veut pas dire le son de la voix, mais la disposition de notre esprit. « Seigneur, écoutez ma voix. » Il y a deux enseignements à tirer de là : le premier, c'est que nous ne pouvons absolument rien obtenir de Dieu, si nous n'y apportons ce qui dépend de nous; c'est pour cela qu'il commence par dire : « Des profondeurs j'ai « crié, » et qu'il ne dit qu'ensuite : « Ecoutez « ma voix. » Le second point, c'est qu'une prière énergique, à laquelle se joignent les flots de larmes de la componction, a un grand pouvoir auprès de Dieu pour le faire accéder à ce que nous implorons. Et en effet, c'est en homme qui a accompli quelqu'œuvre très-méritoire, et qui a fait ce qui dépendait de lui, que le Psalmiste ajoute : « Seigneur, écoutez « ma voix (1). Que vos oreilles deviennent at« tentives à la voix de ma prière (2). » Il appelle « oreilles » la faculté que Dieu a d'entendre; et par le mot de « voix, » il fait allusion non pas au son produit par notre souffle, ni à nos cris, mais à notre tension d'esprit. « Si vous considérez les iniquités, Seigneur, « Seigneur, qui pourra résister? » Ceci, c'est afin que personne ne vienne dire : Pécheur comme je suis, et sous le poids de misères sans nombre, je ne puis m'approcher de Dieu, le prier ni l'invoquer; pour détruire ce prétexte, le Psalmiste s'exprime ainsi : « Si vous consi« dérez les iniquités, Seigneur, Seigneur, qui « pourra résister? » Car cette question : « Qui « pourra? » revient à dire : Il n'y a personne qui puisse. Non en effet, cela ne se peut, il n'y a personne au monde qui, s'il rendait un compte exact de ses actions, fût jamais en état d'obtenir indulgence et miséricorde.

2. Et si je vous parle ainsi, ce n'est pas afin de porter les âmes à la tiédeur, c'est pour consoler ceux qui tombent dans le découragement. « Car qui pourra se vanter d'avoir le cœur pur, « ou dire avec assurance qu'il est exempt de « péché? » (Prov. XX, 9.) Sans aller chercher d'autres exemples, je n'ai qu'à vous citer saint Paul; et si je voulais lui faire passer rigoureusement en revue sa conduite, il n'y résisterait pas non plus. En effet, qu'aurait-il à dire? Il avait lu les Prophètes avec soin, en observateur zélé de la loi de ses pères, il voyait les prodiges qui s'accomplissaient, et pourtant il restait persécuteur; et il ne changea pas avant d'avoir été favorisé de cette merveilleuse vision, et d'avoir entendu cette voix terrible; jusque-là il avait continué à jeter partout le

trouble et le désordre. Néanmoins, Dieu oublia tout cela, il l'appela, et daigna le combler de sa grâce. Et que dirons-nous de Pierre, lui qui occupe le premier rang? Après des miracles et des prodiges sans nombre, après tant d'exhortations et d'avertissements Dieu ne le convainquit-il point d'avoir gravement failli? Pourtant, Dieu oublia cela aussi, et il établit Pierre le prince des apôtres. Aussi lui dit-il : « Simon, Simon, voilà que Satan a cherché à « te passer au crible comme le blé; et moi j'ai « prié pour toi afin que ta foi ne vienne pas à « manquer. » (Luc, XXII, 31, 32.) Vous le voyez, si après tout cela Dieu n'usait de miséricorde et d'indulgence, s'il venait juger les hommes d'après un examen rigoureux, il les trouverait coupables tous absolument. C'est ce qui fait dire à saint Paul : « Ma conscience ne me re- « proche rien, mais je ne suis pas justifié pour « cela (I Cor. IV, 4); » et au Psalmiste : « Si « vous considérez les iniquités, Seigneur, Sei- « gneur! » La répétition de ce dernier mot n'est pas l'effet du hasard : elle montre un homme saisi d'étonnement et d'admiration devant l'extrême miséricorde, l'immense majesté de Dieu, devant l'océan sans bornes de sa bonté. « Qui pourra résister? » Le Psalmiste ne dit pas : Qui pourra échapper? mais : « Qui « pourra résister? » On ne pourra même, veut-il dire, rester en la présence de Dieu. « Parce que c'est de vous que vient la propitia- « tion (4). » Que signifient ces mots? En voici le sens : Ce n'est pas en vertu de nos propres mérites, mais c'est grâce à votre bonté, qu'il nous est possible d'échapper au châtiment. En effet, si votre justice nous épargne, cela dépend de votre miséricorde. Si cette dernière nous est refusée, nos propres actions ne suffiront pas pour nous soustraire à la colère à venir.

3. C'est ce que Dieu nous enseigne encore lorsqu'il dit par son Prophète : « C'est moi qui « efface tes iniquités. » (Isaïe, XLIII, 25.) C'est-à-dire, cela n'appartient qu'à moi, c'est le fait de ma bonté, de mon amour pour toi. De sorte que tes actions ne sauraient jamais suffire pour te mettre à l'abri du châtiment, si ma miséricorde n'y venait ajouter son œuvre. Et plus loin : « Je vous supporte (Isaïe, XLVI, 4), » dit-il encore. « A cause de votre nom, je vous ai « attendu, Seigneur. Mon âme a attendu l'ef- « fet de votre parole. » (Ps. CXXIX, 4.) « Mon « âme a espéré dans le Seigneur. » (Ibid. 5.) Une autre version porte : « A cause de votre « loi, » et une troisième : « Afin que votre parole « fût connue. » Dans tous les cas, voici le sens : à cause de votre miséricorde, à cause de votre loi, j'ai attendu mon salut; car si je considérais ce qui dépend de moi, il y a longtemps que j'aurais perdu tout courage et tout espoir; mais comme je songe à votre loi et à votre parole, j'en conçois de bonnes espérances. A quelle parole songe-t-il? A la parole de la miséricorde divine. Car c'est ce Dieu qui dit : « Autant le ciel est distant de la terre, « autant mes résolutions sont distantes des vô- « tres, et mes voies de vos voies. » (Isaïe, LIX, 9.) Et autre part : « Autant le ciel est élevé au- « dessus de la terre, autant le Seigneur a af- « fermi sa miséricorde sur ceux qui le crai- « gnent. » (Ps. CII, 11.) Et ensuite : « Autant « l'orient est distant de l'occident, autant il a « éloigné de nous nos iniquités. » (Ibid. 12.) C'est-à-dire, je n'ai pas seulement sauvé ceux qui avaient fait de bonnes œuvres, mais j'ai épargné les pécheurs, et au milieu de tes prévarications j'ai fait paraître ma protection et ma sollicitude. Un autre interprète traduit : « Afin que vous soyez redouté, je vous ai at- « tendu, Seigneur. » Redouté de qui? de mes ennemis, de ceux qui me tendent des embûches et qui me haïssent. Maintenant, que signifie : « A cause de votre nom? » C'est-à-dire : Quoique je sois un pécheur, et sous le poids de misères sans nombre, cependant, je le savais, de peur que votre nom ne fût profané, vous ne nous auriez pas laissés périr. C'est ce que Dieu dit aussi dans Ezéchiel : « Ce n'est pas à cause « de vous que je le fais, mais à cause de mon « nom, afin qu'il ne soit pas profané parmi les « nations. » (Ezéch. XXXVI, 22.) Ce qui veut dire : par nous-mêmes, nous ne méritions pas d'être sauvés, et nous ne pouvions fonder aucune espérance sur nos actions; mais nous attendons notre salut à cause de votre nom, et cet espoir nous est laissé. Dans une autre version nous lisons : « A cause de la crainte j'ai « attendu le Seigneur. » Dans une autre : « A « cause de la loi j'ai attendu le Seigneur. Mon « âme a attendu l'effet de ta parole. » Dans une autre : « Mon âme a espéré en sa parole. » Et dans une autre : « Mon âme a attendu, et j'ai « prêté l'oreille pour entendre sa parole. » C'est-à-dire, j'avais une ancre sainte qui m'était fournie par les déclarations et les promesses continuelles attestant sa miséricorde et sa

bonté, et je ne désespérais pas de mes propres intérêts. « Depuis la première heure du matin « jusqu'à la nuit, qu'Israël espère dans le Sei« gneur (6). » Il veut dire par là : toute la vie, puisque c'est : le jour et la nuit durant. Car il n'est rien de tel pour le salut, que de l'avoir toujours en vue, et de rester attaché à cette espérance, malgré les mille événements qui peuvent survenir et nous porter au découragement. Cette idée est un rempart indestructible, un abri inviolable, une forteresse inattaquable. Ainsi, quand même les circonstances vous menaceraient de la mort, de quelque danger, d'une ruine totale, ne renoncez pas à espérer en Dieu, à attendre de lui votre salut. Tout est pour lui facile et aisé, et il saura bien trouver une issue pour vous tirer d'une position inextricable. Ce n'est donc pas seulement lorsque les événements suivent leur cours naturel, que vous devez vous attendre à ce que Dieu vous accorde ses secours, c'est encore et surtout quand survient la tempête, quand se gonflent les flots, et que nous courons les derniers dangers. Car c'est surtout alors que Dieu déploie sa puissance. Tel est donc le sens de ce passage : il faut espérer continuellement dans le Seigneur, tout le temps de notre existence, durant toute notre vie. « Parce qu'auprès du Seigneur est la miséri« corde, et que la rédemption abonde auprès « de lui. Et lui-même rachètera Israël de « toutes ses iniquités (7). » Que signifie : « Par« ce qu'auprès du Seigneur est la miséri« corde (8) ? » C'est-à-dire, il y a en lui une source, un trésor d'amour pour les hommes, qui se répand continuellement sur eux. Où est la miséricorde, est aussi la rédemption : et une rédemption non pas ordinaire, mais considérable, un océan immense d'amour pour nous. Ainsi, même quand nous sommes compromis par nos péchés, il ne faut ni perdre courage ni désespérer. Car là où il y a miséricorde et bonté, on n'exige pas un compte rigoureux des fautes commises, attendu que le juge, dans sa grande compassion, et entraîné par son penchant à nous aimer, néglige la plupart des griefs. Tel est Dieu en effet : il est porté, il est enclin à faire continuellement miséricorde et à nous accorder notre pardon : « Et lui-même rachètera Israël de toutes ses « iniquités. » Si donc Dieu est ainsi, si la grandeur de son amour pour nous se déverse de toutes parts, il est aisé de voir qu'il sauvera aussi son peuple, et qu'il l'affranchira non-seulement du châtiment, mais encore des péchés. Instruits de cette vérité, persévérons dans l'invocation et dans la prière, et n'y renonçons jamais, soit que nous obtenions, soit que nous n'obtenions pas. Car s'il est le maître de donner, il l'est aussi de donner quand il veut, et c'est lui également qui connaît à point le moment favorable. Persévérons donc dans nos supplications, dans nos invocations, dans notre confiance en sa miséricorde et en sa bonté, et ne désespérons jamais de notre salut, mais contribuons-y selon notre pouvoir, et alors ce qui dépend de lui ne pourra manquer de venir à la suite, puisqu'il y a chez lui miséricorde ineffable et amour illimité pour les hommes. Puissions-nous tous en ressentir les effets, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel gloire au Père et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

EXPLICATION DU PSAUME CXXX.

1. « SEIGNEUR, MON CŒUR NE S'EST POINT ÉLEVÉ D'ORGUEIL, ET MES YEUX NE SE SONT PAS FIÈ« REMENT PORTÉS EN HAUT. » — AUTRE TEXTE : « MES YEUX NE SE SONT POINT ÉLEVÉS D'OR« GUEIL, ET JE N'AI PAS MARCHÉ AU MILIEU DES CHOSES GRANDES, NI AU MILIEU DES CHOSES « SURPRENANTES ET AU-DESSUS DE MOI. » — AUTRE TEXTE : « AU MILIEU DES CHOSES MAGNIFI« QUES. » — AUTRE TEXTE : « AU MILIEU DES CHOSES POMPEUSES, NI AU MILIEU DES CHOSES DONT « LA GRANDEUR FUT AU-DESSUS DE MOI (1). »

ANALYSE.

Quand est-ce qu'il est permis de se glorifier. C'est même quelquefois un devoir pour nous. — Combien nous devons fuir l'orgueil et la société des orgueilleux.

1. Eh quoi! saint Paul, tout en y étant forcé, dit que c'est une folie, de se louer soi-même ; aussi ajoute-t-il : « Je me suis glorifié « follement, c'est vous qui m'y avez forcé. » (II Cor. XII, 11.) Comment donc le Prophète a-t-il ignoré cela et se glorifie-t-il maintenant, non pas devant deux ou trois personnes, non pas devant une dizaine d'auditeurs, mais à la face du monde entier? Et voici en quels termes il se glorifie : Je suis humble et modéré, je suis excessivement humble, je suis simple ; car c'est là le sens de : « Comme est l'enfant « sevré à l'égard de sa mère (2). » Pourquoi donc tient-il ce langage? C'est qu'il n'est pas toujours défendu de se glorifier et que dans certains cas cela est même nécessaire; bien plus, il y a des circonstances où ce n'est pas en nous glorifiant, mais en ne nous glorifiant pas, que nous serions insensés. C'est pour cela que le même saint Paul nous dit : « Que celui « qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur. » (II Cor. X, 17.) En effet, celui qui ne se glorifie point de la croix, est le plus insensé et le plus coupable des hommes, celui qui ne se glorifie pas de la foi est le plus malheureux des mortels, celui qui ne se glorifie point et ne se confie point en ces choses-là périra infailliblement. Aussi l'Apôtre disait-il plein d'assurance : « Quant à moi, à Dieu ne plaise que je me « glorifie, excepté dans la croix de Notre-Sei« gneur Jésus-Christ. » (Gal. VI, 14.) Et l'on trouve ailleurs dans l'Ecriture : « Que le riche « ne se glorifie pas dans sa richesse, ni le sage « dans sa sagesse, mais voici de quoi il doit se « glorifier, c'est de comprendre et de con« naître le Seigneur. » (Jér. IX, 23, 24.) Quelle est donc la mauvaise manière de se glorifier? C'est quand nous le faisons comme le Pharisien. (Luc, XVIII.) Et pourquoi, demandera-t-on, saint Paul a-t-il dit : « Je me suis glorifié

« follement, c'est vous qui m'y avez forcé? » Parce qu'il racontait les actions méritoires de sa vie, sa belle conduite, choses qu'il n'aurait pas dû proclamer s'il n'y avait pas eu nécessité. Il dit aussi un peu plus haut : « Même si « je veux me glorifier, je ne serai pas insensé, « car je dirai la vérité. » (II Cor. XII, 6.) De sorte que celui qui dit la vérité, quand la circonstance l'y détermine, n'est pas un insensé. Ainsi le Prophète non plus n'était pas insensé lorsqu'il se glorifiait, car il disait la vérité. Mais quel est le motif qui l'a amené à tenir ce langage? C'était pour apprendre à ceux qui l'écoutaient qu'après avoir été délivrés de leurs maux, ils ne devaient pas s'abandonner de nouveau au vertige de l'orgueil, ni dégagés de leurs chaînes, retomber par de nouveaux écarts, dans la nécessité d'une autre captivité. Ainsi, en racontant sa propre conduite, il corrige l'auditeur et il ne dit pas : Je me suis senti élevé d'orgueil, mais j'ai maîtrisé ma passion; il dit : « Mon cœur ne s'est point élevé « d'orgueil; » c'est-à-dire, la malice n'a pas même effleuré mon âme. Sa pensée était comme un port tranquille où n'entrent point les flots de ce mal qui est la cause de tous les autres, la source des plus grandes iniquités. Que veut-il dire par ces paroles : « Seigneur, « mon cœur ne s'est point enflé d'orgueil et « mes yeux ne se sont pas fièrement portés en « haut? » Cela signifie : Je n'ai point froncé les sourcils, ni dressé la tête. Car le mal de l'orgueil, en débordant de la source de passion qui est au dedans de nous, reproduit sur notre corps même l'expression de ce bouillonnement intérieur. « Et je n'ai pas marché au « milieu des choses grandes, ni des choses sur- « prenantes et au-dessus de moi. » Que signifie : « Au milieu des choses grandes? » Cela veut dire : Parmi les hommes orgueilleux, riches, vains et arrogants. Voyez-vous quelle humilité rigoureuse ? Non-seulement il était lui-même exempt de cette plaie, mais il allait jusqu'à fuir les gens qui en étaient dévorés et dans sa grande haine pour l'orgueil, il se dérobait à de telles sociétés. Car comme il détestait ce vice, non-seulement il s'y dérobait, non-seulement il lui fermait tout accès à sa pensée, mais encore il fuyait à une grande distance de ceux qui s'y abandonnaient, de sorte que même de ce côté il n'en pouvait subir la contagion.

Or ce n'est pas un faible mérite que de fuir les arrogants, de haïr les orgueilleux, de s'écarter d'eux et de les avoir en horreur : c'est la plus grande sûreté pour la vertu et la meilleure garde pour l'humilité. « Ni au milieu « des choses surprenantes et au-dessus de moi.» Ou autrement : « Ni au milieu des choses « dont la grandeur fût au-dessus de moi (1). « Si je n'ai pas été humble dans mes senti- « ments, mais haut dans mes pensées, comme « est l'enfant sevré à l'égard de sa mère, vous « rétribuerez mon âme en conséquence. » Ou autrement : « Que mon âme soit rétribuée en « conséquence. » Il use ici d'une transposition; c'est comme s'il y avait : Si je n'ai pas été humble comme est l'enfant sevré à l'égard de sa mère, si j'ai été haut dans mes pensées, que mon âme soit rétribuée en conséquence. Et le sens, le voici : Non-seulement j'étais pur du vice, je veux parler de l'orgueil ; non-seulement j'étais étranger à ceux qui le nourrissaient en eux-mêmes, mais je cultivais au dernier point la vertu opposée à ce vice, savoir, l'humilité, la modération, la contrition. C'est cela même que Jésus-Christ commandait à ses disciples en ces termes : « Si vous ne changez « et si vous ne devenez comme les enfants, « vous n'entrerez pas dans le royaume des « cieux. » (Matth. XVIII, 3.) Ainsi le Prophète veut dire : J'ai eu autant d'humilité que l'enfant à la mamelle. Car de même que cet enfant se tient attaché à sa mère, qu'il est humble, qu'il est exempt de tout orgueil, qu'il a en partage l'innocence et la simplicité; ainsi étais-je à l'égard de Dieu, me tenant continuellement attaché à lui. Et ce n'est pas au hasard qu'il donne pour exemple l'enfant que l'on a sevré; il veut nous représenter la tribulation, la détresse, le chagrin, la grandeur des maux. Ainsi, comme l'enfant qu'on vient d'arracher à la mamelle, ne se détache pas pour cela de sa mère, mais qu'avec des plaintes et des larmes, des impatiences, des inquiétudes et des gémissements, il persiste à rester attaché à celle qui lui a donné le jour, et ne veut pas s'en séparer; de même, dit le Prophète, quoique je fusse dans les tribulations, dans la détresse, dans de nombreux malheurs, je restais attaché à Dieu. Et s'il n'en a pas été ainsi, que mon âme reçoive sa rétribution, c'est-à-dire que je subisse le dernier châtiment. « Qu'Israël espère dans le Seigneur, depuis « maintenant et jusque dans l'éternité (4)! » Vous le voyez, comme je vous le disais en

commençant, pour les choses qui regardent la foi et les dogmes, il faut, même sans motif particulier, se glorifier continuellement, et celui qui ne s'en glorifie pas est perdu; et quant aux actions méritoires de notre vie, nous ne devons jamais reculer à nous en glorifier, quand les circonstances nous y amènent. Et quelles circonstances? Elles sont nombreuses et diverses, et l'instruction de nos auditeurs est de ce nombre. Le Prophète le savait bien; c'est ce qui fait que, pour nous montrer qu'il rapporte ses propres mérites, afin d'entraîner ses auditeurs au même zèle, il ajoute ces paroles : « Qu'Israël espère dans le « Seigneur, depuis maintenant et jusque dans « l'éternité : » C'est comme s'il nous disait : Quand même les malheurs, les découragements, les guerres, les captivités, n'importe quels maux imprévus viendraient vous assiéger, tenez-vous attaché à l'espérance en Dieu, à l'attente des biens futurs, et alors vous ne pouvez manquer d'obtenir une bonne fin, car Dieu récompensera par la délivrance de vos maux votre bonne espérance d'ici-bas, en Jésus-Christ Notre-Seigneur, auquel appartiennent la gloire et la puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

EXPLICATION SUR LE PSAUME CXXXI.

1. « SOUVIENS-TOI, SEIGNEUR, DE DAVID, ET DE TOUTE SA DOUCEUR. »

ANALYSE.

1. Douceur de Moïse; en quoi elle consistait. La vraie douceur est accompagnée de fermeté.
2. L'auteur du psaume s'autorise de la douceur de David et des promesses de Dieu pour demander au ciel le rétablissement du temple et du culte.
3. Les biens que demande l'auteur du psaume sont les biens spirituels. Une partie des fils de David n'ayant pas observé les conditions auxquelles les promesses de Dieu étaient attachées, l'auteur du psaume n'a plus à invoquer que la prédilection volontaire de Dieu pour Sion. Quels sont les biens dont Dieu a promis de la combler. Pour tenir ses promesses, Dieu veut que nous remplissions les conditions qu'il y a mises. Il ne faut, ni se relâcher par trop de confiance, ni se décourager par une crainte mal entendue de ses menaces.

1. Nous voyons d'autres circonstances où, comme titre à son salut, on se contente d'invoquer le souvenir de ses ancêtres : mais ici, on rappelle en outre leurs mérites, et spécialement celui qui est la source de toutes les vertus, ce caractère de mansuétude, d'humilité, de douceur, qui faisait principalement admirer Moïse lui-même. En effet, l'Ecriture nous dit : « Il était le plus doux de tous les « hommes de la terre. » (Nomb. XII, 3.) Ici, certains hérétiques, pensant trouver en faute sa conduite, et ce que l'Ecriture dit de lui,

s'écrient : Comment donc ? c'était le plus doux des hommes, celui qui se jeta sur cet Egyptien, et le tua ? celui qui sema parmi les Juifs tant de meurtres et de guerres intestines ? celui qui donna ordre aux enfants de Lévi de mettre à mort leurs proches ? celui qui entr'ouvrit la terre par sa prière, qui attira d'en-haut la foudre, engloutit les uns dans la mer, et en brûla d'autres ? Si cet homme était doux, quel sera donc l'homme colère et cruel ? Arrêtez : ne tenez point de discours superflus. Que Moïse fût doux, qu'il fût le plus doux des hommes, c'est ce que je prétends, c'est ce dont je ne me départirai point ; et si vous voulez, je n'irai pas chercher ma preuve autre part, je tâcherai de la trouver dans les faits mêmes que l'on objecte. Je serais pourtant bien en droit d'alléguer, et le langage qu'il tint à Dieu au sujet de sa sœur, et les supplications qu'il adressa au ciel en faveur de la nation juive, tant de paroles apostoliques et divines, la mansuétude enfin avec laquelle il conversait avec le peuple. Il me serait permis de citer ces exemples, et d'énumérer bien d'autres faits encore ; mais si vous le voulez, laissons-les de côté, et, nous servant des propres objections de nos ennemis, rapportées en premier lieu, montrons qu'il était très-doux, par les raisons même qui font croire à certaines gens qu'il était rigide, cruel et colère. Comment procéderons-nous ? Nous distinguerons d'abord, et nous définirons ce que c'est que la douceur, ce que c'est que la dureté. Le seul fait de frapper ne constitue pas absolument la dureté, comme celui d'épargner ne prouve pas nécessairement la douceur ; celui-là est doux qui, assez courageux pour supporter les offenses qui lui sont faites, défend les opprimés, et se conduit en vengeur sévère de ceux que l'on outrage ; si bien que quiconque agit autrement est un homme apathique, endormi, un homme autant dire mort, mais il n'est point doux, il n'a point la mansuétude. N'avoir aucun souci des victimes de l'injustice, ne pas s'affliger de leur sort, ne point s'irriter contre les auteurs de ces outrages, ce n'est pas là de la vertu, c'est de la lâcheté ; ce n'est pas de la douceur, c'est de l'apathie. Ainsi, c'est précisément une preuve de sa douceur que cette chaleur qui allait jusqu'à le faire bondir quand il voyait les autres injustement traités, incapable qu'il était de maîtriser son indignation en faveur de la justice. Quand c'était lui l'offensé, il ne se vengeait pas, il ne sévissait pas, il supportait tout jusqu'au bout avec résignation. S'il avait été dur, colère, cet homme si bouillant, si enflammé pour la défense d'autrui, n'aurait pas pu se contenir pour ses griefs personnels ; on l'eût vu au contraire s'irriter alors bien davantage. Car vous le savez, nos propres maux nous affectent plus que ceux des autres. Moïse, lui, quand on faisait tort à autrui, tirait vengeance de l'injure à l'égal de ceux mêmes qui l'avaient soufferte ; mais quant aux offenses dont lui-même était l'objet, il en faisait le sacrifice avec une grande patience ; de sorte qu'il montrait en lui, portées au plus haut point, les qualités opposées, la haine de l'iniquité d'une part, et de l'autre la longanimité. Et que devait-il donc faire, selon vous ? Laisser l'injustice se commettre, et le mal se répandre par tout le peuple ? Mais ce n'était pas là le devoir d'un chef de nation, ni le fait d'un homme patient et longanime ; cela n'eût dénoté que l'apathie et l'abattement. Quand la gangrène s'étend et menace d'envahir le corps entier, vous ne blâmez pas le médecin qui en arrête les progrès par l'amputation : et vous dites qu'un homme fut la dureté même, parce qu'il voulut par un coup d'une certaine rigueur, retrancher un mal bien plus cruel que la gangrène et qui allait gagnant tout le peuple ? Jugement inconsidéré, car à la tête d'un peuple pareil, pour mener une nation si intraitable, si dure et si rétive, il fallait réprimer les abus dès le principe, couper le mal à sa naissance, pour ne pas lui permettre d'aller plus avant. Mais, dira-t-on, il a englouti Dathan et Abiron. Eh quoi ! Fallait-il donc qu'il laissât fouler aux pieds le sacerdoce, renverser les lois de Dieu, détruire ce dont toutes choses dépendent, c'est-à-dire la dignité sacerdotale ; fallait-il qu'il ouvrît à tout le monde le sanctuaire, et que, par sa faiblesse à l'égard de tels hommes, il livrât les enceintes sacrées à quiconque eût voulu y porter ses pas sacriléges ; fallait-il enfin que l'ordre fût partout bouleversé ? C'est là surtout ce qui eût été un acte, non de douceur, mais d'inhumanité et de cruauté, de laisser un si grand mal s'accroître, et, pour épargner deux cents hommes, d'en perdre tant de milliers. En effet, répondez, lorsque Moïse ordonna aux enfants de Lévi de massacrer leurs proches, qu'aurait-il fallu faire ? Dieu était irrité, l'impiété allait crois-

sant, et rien ne pouvait les soustraire à la colère céleste : Moïse aurait-il dû, laissant le fléau du ciel s'abattre sur toutes les tribus, livrer ainsi la race hébraïque à une extermination générale, et, le châtiment s'accomplissant, ne point s'occuper du péché, qui devenait alors irrémédiable. Ou bien n'a-t-il pas dû plutôt, par la punition corporelle et le meurtre de quelques hommes, enlever le péché, apaiser le courroux du ciel, et rendre Dieu propice à ceux qui avaient commis de telles offenses? En examinant de cette manière la conduite du juste Moïse, vous trouverez que c'est principalement en cette circonstance qu'il nous montre sa douceur.

2. Mais nous laisserons les personnes qui aiment à s'instruire réfléchir là-dessus d'après ce que nous en avons dit, et afin de ne pas donner à l'accessoire des proportions plus grandes qu'au fond même du discours, revenons à notre sujet. Quel était-il? « Souviens-« toi, Seigneur, de David, et de toute sa dou-« ceur (1) ; du serment qu'il fit au Seigneur, « de la prière qu'il fit au Dieu de Jacob (2). » L'auteur du psaume parle d'abord de la douceur de David ; puis, omettant le récit de ce qui concerne Saül, les frères de David, Jonathas, ainsi que de la patience de David à l'égard du soldat qui l'avait abreuvé de mille outrages ; passant également sous silence bien d'autres faits encore, il en vient à un autre point, qui était particulièrement l'objet d'un grand zèle. Et pourquoi procède-t-il ainsi ? Pour deux motifs : le premier, c'est que la douceur est la qualité qui plaît le plus à Dieu ; « Car sur qui jetterai-je les yeux, » dit-il, « si « ce n'est sur l'homme doux et pacifique, et « qui redoute mes paroles? (Isaïe, LXVI, 2.) » L'autre motif, c'est que l'affaire la plus urgente, c'était la réédification du temple, la reconstruction de la ville, et le rétablissement des anciennes coutumes : c'est donc principalement à ce point qu'il se hâte d'arriver, et laissant le premier de côté comme évident et reconnu, (ce fait, manifeste pour tout le monde, c'est la douceur de David), il aborde ce dont il a surtout besoin pour le but qu'il se propose. En effet, que désirait-on voir? Le temple rebâti, et les anciens sacrifices rétablis. Et comme David s'était spécialement distingué sous ce rapport, l'auteur du psaume demande à Dieu, en récompense du zèle de David, la reconstruction du temple, et il dit : « Souviens-toi, « Seigneur, de David, et de toute sa douceur ; « du serment qu'il fit au Seigneur, de la prière « qu'il fit au Dieu de Jacob (2) : Je jure de ne « point entrer sous l'abri de ma maison, de « ne point monter sur le lit où est ma couche « (3), de ne point donner de sommeil à mes « yeux, d'assoupissement à mes paupières « (4), ni de repos à ma tête, jusqu'à ce que « j'aie trouvé un lieu pour le Seigneur, un ta-« bernacle pour le Dieu de Jacob (5). » Mais en quoi cela te concerne-t-il, demandera Dieu à l'auteur du psaume. C'est que, répondra-t-il à Dieu, je suis le descendant de David ; et comme son zèle vous fut agréable, comme vous lui promîtes en récompense d'affermir sa race et sa royauté, nous venons maintenant, à ce titre, réclamer l'effet de ce contrat. Or David n'avait point dit : Jusqu'à ce que j'aie bâti (car cette faveur ne lui avait pas été accordée), mais : « Jus-« qu'à ce que j'aie trouvé un lieu pour le Sei-« gneur, et un tabernacle. » Ainsi, l'auteur du psaume ne parle pas de celui qui avait bâti le temple, et il met en avant celui qui avait promis de le bâtir, afin de vous apprendre quel grand bien c'est qu'une intention droite, et comment Dieu a coutume de réserver toujours une récompense pour la bonne volonté : c'est pour cela qu'il rappelle de préférence le souvenir de David, attendu que c'est plutôt lui, que son fils, qui a bâti le temple. L'un a promis de le construire, l'autre en a reçu l'ordre. Et voyez ici l'empressement de David. Non-seulement il dit qu'il n'entrera pas dans sa maison, qu'il ne montera pas sur son lit, mais il déclare qu'il ne goûtera pas même sans tourment ce qui est de nécessité physique, tant qu'il n'aura pas trouvé un lieu et un tabernacle pour le Dieu de Jacob. Dieu reprochait aux Juifs le contraire lorsqu'il leur disait : « Vous habitez, « vous autres, dans des maisons élégamment « lambrissées ; et moi, ma maison est délais-« sée. (Aggée, I, 4.) Jusqu'à ce que j'aie trouvé « un lieu pour le Seigneur, un tabernacle « pour le Dieu de Jacob. » Voyez encore par ce passage quel zèle, quelle âme pleine de sollicitude ! « Jusqu'à ce que j'aie trouvé un lieu « pour le Seigneur, un tabernacle pour le « Dieu de Jacob ; » ainsi parle le Roi-Prophète, lui qui avait tout à ses ordres, C'est qu'il ne voulait pas simplement bâtir, il voulait que ce fût dans l'emplacement le plus convenable, le mieux approprié au temple ; et pour cela il avait besoin de chercher, tant son âme était vi-

gilante ! « Car nous avons appris que l'arche a « été à Ephratha, et nous l'avons trouvée dans « les champs de la forêt (6). » Ici, l'auteur du psaume rapporte des faits anciens, pour indiquer que l'arche a précédemment erré pendant longtemps, allant de place en place ; c'est ce que signifie : « Car nous avons appris « qu'elle a été à Ephratha, » c'est-à-dire : nos pères nous ont raconté, nous savons par ouï-dire, que déjà, après avoir erré de tous côtés, dans les plaines et les campagnes, elle s'était ensuite fixée : eh bien ! puisse la même chose arriver encore aujourd'hui ! Par Ephratha, il entend ici la tribu de Juda, où elle avait été amenée après ses nombreux voyages. « Nous « entrerons dans les tabernacles du Seigneur, « nous l'adorerons dans le lieu où se sont tenus « ses pieds (7.) » Vous voyez de quelles expressions matérielles il s'est servi, à cause de l'extrême grossièreté de ses auditeurs, en leur parlant de tabernacles de Dieu, de ses pieds, et d'un lieu, où ses pieds se sont tenus. Il désigne par tous ces mots l'endroit où était l'arche, parce que c'était de l'arche que sortaient des voix terribles qui, dans les affaires des Juifs, dissipaient les obscurités, et qui prédisaient l'avenir. « Lève-toi, Seigneur, pour te « rendre au lieu de ton repos, toi et l'arche de ta sanctification (8). » Ou autrement : « De ta « force. » Autrement encore : « De ta puis- « sance.» Du reste, les deux sens sont conformes à la vérité. Car c'était de l'arche que Dieu envoyait la sainteté, et les paroles écrites qui y étaient placées procuraient à la fois et la sainteté et la force.

3. L'auteur du psaume a donc bien dit : oui, Dieu fit éclater une grande puissance par le moyen de l'arche, non pas une ou deux fois, mais souvent, comme par exemple lorsqu'elle fut prise par les habitants d'Azot, lorsqu'elle renversa les idoles, lorsqu'elle frappa ceux qui l'avaient prise, lorsqu'ayant été restituée elle arrêta le fléau ; enfin, par d'autres merveilles encore qu'elle opérait là où elle était alors, elle manifestait sa vertu. Et que signifient ces mots : « Lève-toi pour te rendre au lieu de « ton repos ? » C'est-à-dire, mets un terme à nos marches errantes, aux déplacements de ton arche que nous portons avec nous et fais enfin qu'elle se repose. « Tes prêtres se revêti- « ront de justice (9). » Suivant une autre version : « Que tes prêtres s'enveloppent de jus- « tice, » et suivant une autre encore : « Que « tes prêtres se revêtent de justice, » ce qui est certainement plus clair, car ce sont ici les paroles, non d'un homme qui prophétise, mais d'un homme qui prie et qui demande la possession de la vertu. Il appelle justice les cérémonies saintes, le sacerdoce, le culte, les sacrifices, les offrandes et aussi la régularité de la conduite, car c'est surtout des prêtres qu'elle doit être exigée. « Et tes saints seront dans « l'allégresse, » lorsque ces choses arriveront. Voyez, il n'ambitionne ni la reconstruction de la ville, ni l'abondance des vivres, ni les autres genres de prospérité ; ce qu'il cherche c'est la dignité du temple, le repos de l'arche, la perfection des prêtres, les cérémonies sacrées, le culte, le sacerdoce. Puis, comme les Juifs demandaient aussi tout cela, mais qu'ils étaient coupables de beaucoup de péchés, il s'autorise encore de celui dont il descend : « A « cause, » dit-il, « de David ton serviteur, ne « repousse pas le visage de ton christ (10). » Pourquoi dit-il : « A cause de David ton servi- « teur ? » Ce n'est pas seulement, veut-il dire, en faveur de la vertu de David, ni parce qu'il a montré tant de zèle pour la construction du temple, mais encore parce que tu as fait un pacte avec lui. « A cause de David ton servi- « teur , ne repousse pas le visage de ton « christ. » Quel est ce christ ? Celui qui, ayant reçu l'onction sainte, gouverne maintenant le peuple et est à la tête de la nation. « Le Sei- « gneur a juré à David la vérité et il ne la dé- « mentira pas. Je placerai sur ton trône quel- « qu'un qui viendra du fruit de tes entrailles « (11). » En effet, après avoir évoqué le souvenir de David et de sa vertu, ainsi que de son zèle relativement au temple, après avoir rappelé les événements d'autrefois et réclamé auprès de Dieu pour que le temple reparût avec ses premières institutions, l'auteur du psaume met en avant ce qui est pour lui l'objet capital, en reproduisant les conventions établies par Dieu. Et quelles sont-elles ? « Je placerai « sur ton trône quelqu'un qui viendra du « fruit de tes entrailles. » Toutefois ce pacte n'a pas été fait purement et simplement, mais avec une certaine restriction. Quelle est-elle donc cette restriction ? Ecoutez , l'Ecriture ajoute : « Si tes fils gardent mon alliance et « ces témoignages que je leur enseignerai, et « si leurs fils les gardent dans la suite des « siècles, ils seront assis sur ton trône (12). » Dieu ayant établi ces conventions avec les fils

de David, leur en remit l'acte entre les mains ; et ceux-ci disaient en réponse : « Nous ferons « et nous écouterons tout ce qu'a dit le Sei- « gneur. » (Exode, XXIV, 7.) Puis, comme l'auteur du psaume voit que plusieurs d'entre eux ont transgressé les conventions, il reprend la suite de son discours, il met tout en œuvre pour trouver des paroles de consolation, et voici ce qu'il dit : « Car le Seigneur s'est choisi « Sion, il l'a adoptée de préférence pour être « sa demeure (13). Elle est, dit-il, mon lieu de « repos dans la suite des siècles. C'est là que « j'habiterai, parce que je l'ai choisie de pré- « férence (14). » Ce qui signifie, ce n'est pas un homme qui a choisi ce lieu, c'est Dieu même qui l'a désigné par condescendance pour leur faiblesse. Voici donc le sens : ce lieu que vous avez choisi, que vous avez élu, que vous avez désigné, que vous avez jugé convenable, ne le laissez pas tomber en ruines, ne le laissez pas périr. Car vous avez dit : « J'y habiterai. » Mais il avait parlé ainsi aux conditions précitées. Quelles conditions donc? « Si tes fils gardent mon alliance. Je com- « blerai sa chasse [1] de mes bénédictions (15). » Un autre interprète traduit : « Sa nourri- « ture. » Le mot chasse signifie ici l'abondance des vivres, des récoltes, ainsi Dieu souhaite que tout leur afflue comme de source. En effet, les Juifs étaient autrefois dans de telles conditions d'existence qu'ils ne ressentaient pas les nécessités physiques ; lorsqu'ils avaient Dieu pour eux, il n'y avait chez eux ni disette, ni famine, ni peste, ni mort prématurée, ni aucun de ces fléaux tels qu'il en arrive souvent parmi les hommes : tout leur affluait comme de source, la main de Dieu corrigeant la faiblesse des choses humaines. L'auteur du psaume dit donc ici : Vous avez promis de bénir la chasse de Sion, c'est-à-dire, de lui fournir avec toute garantie l'abondance des choses nécessaires. « Je rassasierai ses pau- « vres de pains (15). Je revêtirai ses prêtres de « salut et ses saints tressailleront d'allégresse « (16). C'est là que je ferai paraître la puis- « sance de David, j'ai préparé un flambeau « pour mon christ (17). Je couvrirai ses enne- « mis de confusion et sur lui fleurira ma sanc- « tification (18). » Voyez la prospérité résultant de toutes les conditions réunies, aucune des choses nécessaires ne leur manque, les prêtres sont en sûreté, le peuple dans la joie et le roi plein de force. Car ce qu'il appelle ici le flambeau promis au roi, c'est, ou la protection divine, ou le salut, ou la lumière, et ces avantages sont accompagnés du genre de prospérité le plus insigne. Quel est-il? Les ennemis seront couverts de honte et personne ne viendra corrompre tant de biens. Et l'auteur du psaume ne dit pas seulement la ruine, mais la honte, il veut que, restant en vie, ils soient couverts de confusion, qu'ils se cachent et que par les maux qu'ils endureront, ils témoignent de la force et de la prospérité de ce peuple. « Et sur lui fleurira ma sanctification. » Que signifie : « Et sur lui? » Cela veut dire : Sur le peuple. « Ma sanctification. » Un autre interprète a mis : « La puissance ; » un autre : « Sa distinction ; » et un autre : « Ce qui le « distingue. » Quelle est en définitive le sens de ce passage? Je crois que cela signifie le succès, la sécurité, la force, la royauté.

Les dons que je lui ai réservés dès le commencement, veut dire l'auteur du psaume, demeureront florissants et en pleine vigueur : ils ne se flétriront ni ne dépériront; mais tout cela aura lieu, si la condition dont nous avons parlé plus haut continue à être observée. Quelle condition? « Si tes fils gardent mon alliance. » Car les promesses de Dieu, toutes seules, ne nous procurent pas les différents biens, si, de notre côté, nous ne faisons pas ce qui dépend de nous, et nous ne devons pas, comptant sur ces promesses, nous relâcher et nous endormir. Car il y a beaucoup de biens que Dieu a promis et qu'il ne donne pas, parce qu'il trouve que ceux qui en ont reçu les promesses en sont indignes; de même qu'il ne donne pas leur effet aux maux dont il nous avait menacés, lorsque ceux qui l'avaient irrité se convertissent ensuite et désarment sa colère. Instruits de ces vérités, ne nous laissons pas aller à la tiédeur en nous fiant aux promesses de Dieu, afin de ne point faire de chute, et en même temps, ne nous décourageons pas sous l'impression des menaces, mais convertissons-nous. Car c'est ainsi que nous pourrons obtenir les biens futurs, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent la gloire et la puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Comme cette version diffère notablement, par suite du changement d'une seule lettre grecque, du sens que l'on est habitué à voir à ce verset, il n'est pas inutile de remarquer, avec la bible de Vence et l'édition Migne de saint Jean Chrysostome, que θήραν, *venationem*, est la vraie leçon, quoique plusieurs exemplaires, même anciens, des Septante, portent déjà χήραν, *viduam*. L'hébreu porte : עינם, qu'Aquila traduit par ἐπισιτισμόν, *cibum*. (E. M.)

EXPLICATION DU PSAUME CXXXII.

1. « QU'Y A-T-IL, JE LE DEMANDE, DE BEAU OU D'AGRÉABLE? (AUTRE VERSION : QU'Y A-T-IL, JE LE DEMANDE, DE BON ET DE BEAU), SI CE N'EST QUE DES FRÈRES HABITENT ENSEMBLE UNIS ? »

ANALYSE.

Caractères et avantages de la concorde.

Il y a bien des choses moralement belles, qui ne sont pas agréables; d'autres, qui font plaisir, sont dépourvues de la grande et véritable beauté : quant à trouver ces deux qualités réunies, cela n'est pas fort aisé. Mais dans le fait qui nous occupe, les deux conditions se sont rencontrées : plaisir et grande beauté morale. C'est là en effet le principal apanage de la charité : outre son utilité, elle est aussi très-facile, et en même temps agréable à pratiquer. C'est donc bien elle que le Psalmiste célèbre encore ici. En effet, il ne parle pas simplement de la demeure que l'on occupe, ni de réunion dans une seule petite habitation, mais il parle d'habiter ensemble unis, c'est-à-dire dans la concorde et la charité; car il en résulte alors que plusieurs ne font qu'une seule et même âme. Puis, après avoir dit que cela était beau et agréable, il rend son discours encore plus clair, en mettant sous forme de comparaison ce qu'il vient de dire, et il emprunte des images matérielles capables de le présenter plus nettement à nos yeux. Et voyez quelles sont ces images : « C'est comme « ce parfum qui, répandu sur la tête, descen- « dit sur la barbe, sur la barbe d'Aaron (2), et « jusqu'au bord de son vêtement (3). » En effet Aaron, en sa qualité de grand prêtre, se frottait de ce parfum, qui, ruisselant sur lui de tous côtés, le rendait très-gracieux à voir, en même temps qu'agréable et attrayant à cause de cette bonne odeur. Ainsi, veut dire le Psalmiste, comme Aaron frotté de ce parfum, offre un aspect brillant, un extérieur éclatant, qu'il est tout enveloppé d'une odeur suave, et qu'il est la joie des yeux qui le contemplent; de même cette union entre frères est une belle chose; et de même que ce spectacle non-seulement est beau à voir, mais encore réjouit les yeux, ainsi cette charité met la joie dans l'âme. « C'est comme la rosée de l'Hermon « qui descend sur les montagnes de Sion (3). » Nouvelle image qu'il emprunte, fort gracieuse aussi, et propre à charmer l'esprit qui s'y arrête. les expressions qu'il emploie ne sont pas l'effet du hasard : avant la captivité, dix tribus avaient vécu séparées des deux autres : cette division était devenue la cause de nombreuses iniquités; elle avait jeté les Juifs dans les dissensions, les querelles et les guerres; afin donc que cet état de choses ne reparaisse point, il avertit le peuple, il lui conseille de ne plus

donner l'exemple de cette scission, mais d'habiter ensemble, de rester uni, d'obéir à un seul chef, à un seul roi, et de faire que la charité répande ses flots salutaires dès à présent et à jamais, semblable à la rosée qui pénètre partout. Il compare la charité à un parfum et à la rosée, voulant par le premier représenter la bonne odeur, et par la seconde, le repos et le charme de la vue. « Parce que c'est là que le « Seigneur a ordonné que fût sa bénédiction « (4). » Quel endroit désigne le mot : « Là ? » L'endroit habité de la manière que l'on vient de dire, avec cet accord, cette bonne intelligence, cette union dont on a parlé. Car c'est là la bénédiction, comme le contraire est la malédiction. C'est pourquoi l'Ecriture loue ailleurs la même chose en ces termes : « L'a« mitié entre les frères, la concorde entre les « proches, le mari et la femme ayant de la « condescendance l'un pour l'autre. » (Eccli. xxv, 2.) Et autre part, se servant de figures pour donner à entendre leur force, elle s'exprime ainsi : « S'ils se couchent deux ensem« ble, ils seront réchauffés, et la corde qui est « triple ne sera pas vite rompue. » (Eccle. iv, 11, 12.) En effet elle nous montre ici, et le plaisir et la force ; elle nous fait voir que même dans leur repos leur plaisir sera grand, et que s'ils se mettent à agir, grande sera leur force. Elle dit encore : « Le frère secouru par « son frère est comme une ville fortifiée. » (Prov. xii, 19.) Et Jésus-Christ nous déclare ceci : « Là où deux ou trois « personnes sont « réunies en mon nom, j'y suis au milieu « d'elles. » (Matt. xviii, 20.) C'est notre nature même qui le réclame. Aussi, lorsque Dieu forma l'homme au commencement, il dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul « (Gen. ii, 18) ; » et quand il fit cet être que l'on appelle la femme, il l'unit à l'homme par les liens étroits du besoin, et il nous rapprocha l'un de l'autre en mille manières. Ensuite le Psalmiste ajoute fort bien : « Et la vie dans « l'éternité. » Car où est la charité, il y a grande sécurité, et grande assistance de la part de Dieu. En effet, elle est la mère des biens, elle en est la racine et la source, elle est la suppression des guerres, l'anéantissement des dissensions. C'est pour montrer cela qu'il ajoute : « Et la vie dans l'éternité. » Car de même que les dissensions et les querelles occasionnent les morts, et les morts prématurées ; de même la charité et la concorde produisent la paix et font les cœurs unis ; or, où il y a paix et union des âmes, l'existence est pleine de confiance et de sécurité. Et pourquoi parler de la vie actuelle ? C'est encore la charité qui nous fait obtenir le ciel et les biens mystérieux, et elle est la reine des vertus. Puisque nous le savons, soyons diligents à en poursuivre la possession, afin de jouir des biens présents et des biens futurs : puissions-nous tous obtenir cette faveur, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel, gloire au Père ainsi qu'au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

EXPLICATION DU PSAUME CXXXIII.

1. « MAINTENANT DONC BÉNISSEZ LE SEIGNEUR, VOUS TOUS QUI ÊTES LES SERVITEURS DU SEIGNEUR, « VOUS QUI VOUS TENEZ DANS LA MAISON DU SEIGNEUR. »

ANALYSE.

Quelle grande sainteté est requise pour la réception de la sainte Eucharistie. La nuit ne doit pas être employée tout entière à dormir. Les chrétiens peuvent honorer Dieu partout.

Ici le Psalmiste termine les psaumes des degrès, et pour les couronner dignement, il conclut par la louange et la bénédiction. Il veut que l'on se montre serviteurs du Seigneur non-seulement par la croyance aux dogmes, mais aussi par la pratique des vertus, c'est ce qu'il fait entendre lorsqu'il ajoute : « Vous qui de« meurez dans la maison du Seigneur, dans « les parvis de la maison de notre Dieu. » Car à celui qui est impur et profane, il n'est pas permis de franchir même le seuil de l'enceinte sacrée. En sorte que quiconque est digne d'entrer, est digne aussi de chanter les louanges. La maison de Dieu est comme le ciel, et non moins que le ciel, la maison de Dieu est fermée à toute puissance ennemie.

Considère, ô homme, quelle est ta dignité, et puisque tu es devenu toi-même un temple, quelle pureté tu ne devrais pas présenter ? Et en quoi consiste cette pureté ? à rejeter toute pensée mauvaise, à rendre la forteresse de ton cœur inaccessible aux forces diaboliques, à demeurer comme dans un inviolable sanctuaire, tout occupé d'orner ton cœur. Dans le temple juif, tout lieu n'était pas accessible à tout homme, mais il y avait plusieurs enceintes différentes : une pour les prosélytes, une pour les Juifs d'origine, une pour les prêtres, une pour le grand-prêtre, et encore dans laquelle celui-ci n'entrait pas tous les jours, mais seulement une fois l'année ; s'il en était ainsi pour ce temple matériel, quelle sainteté ne te faut-il pas à toi dépositaire de sacrements bien plus grands que les symboles que renfermait le Saint des saints! Tu as pour résider en toi non les chérubins, mais le Maître même des chérubins ; ni l'urne d'or, ni la manne, ni les tables de pierre, ni la verge d'Aaron, mais le corps et le sang du Seigneur, et au lieu de la lettre, l'esprit, et une grâce surpassant toute pensée humaine, un don inénarrable. Plus sont grands les sacrements, et redoutables les mystères dont tu as été honoré, plus doit l'être aussi la sainteté exigée de toi, et plus le sera certainement ta punition si tu transgresses les commandements. — « Durant les nuits, élevez « vos mains vers le sanctuaire (2). » Une autre version : « Saintement ; » une autre : « d'une « manière sainte et bénissez le Seigneur. »

Pourquoi dit-il : « Durant les nuits ? » Pour nous apprendre à ne pas donner toute la nuit au sommeil, et pour nous faire entendre que

les prières sont plus pures, alors que l'esprit est plus prompt, et le repos plus profond. S'il est recommandé de venir dans le sanctuaire jusque pendant la nuit, songez quelle sera l'excuse de celui qui durant ce temps ne prie pas même dans sa maison. Le Prophète veut que vous quittiez votre couche, que vous vous rendiez au temple, que vous y passiez la nuit en prière, et vous, vous ne priez pas même en restant dans l'intérieur de votre maison. « Saintement ; » est bien dit, cela nous montre qu'il faut prier sans aucune mauvaise pensée dans l'esprit, pensée de rancune, pensée d'avarice, pensée d'un péché quelconque de nature à donner la mort à l'âme. — « Et bé« nissez le Seigneur. » La bénédiction parfaite est celle qui résulte de la parfaite harmonie des paroles et de la vie ; elle demande que vous glorifiiez aussi par vos actions le Dieu qui vous a créés, selon cette parole de l'évangile : « Que « votre lumière brille devant les hommes, afin « qu'ils voient vos belles actions et qu'ils glo« rifient votre Père qui est aux cieux. » (Matth. V, 16.) — « Qu'il vous bénisse de Sion, le Sei« gneur qui a créé le ciel et la terre (3). »

C'est-à-dire si vous faites ces choses, vous obtiendrez en retour la bénédiction de Dieu, c'est-à-dire si vous vous levez la nuit, si vous priez saintement, si vous êtes digne d'entrer dans la maison du Seigneur, si vous faites en sorte d'être vous-mêmes des temples convenables. Ayant donc exhorté comme il fallait, le Psalmiste clot son discours par une prière. C'est le propre d'un excellent maître de redresser le disciple par le conseil et de le fortifier ensuite par la prière. Que veut-il montrer en disant : « De Sion ? » C'était un nom agréable à entendre pour les Israélites, c'était le lieu exclusif où s'accomplissaient tous les rites sacrés. C'est pourquoi le Prophète souhaite à ses compatriotes de recouvrer leur premier état religieux, ainsi que la pratique de leurs cérémonies saintes, afin d'obtenir par là les bénédictions de Dieu. Puis pour les élever à des dogmes plus hauts et leur apprendre que Dieu est partout, que c'est pour condescendre à leur faiblesse qu'il a décrété la construction du temple, mais qu'il convient de l'invoquer partout, le Psalmiste a ajouté : « Qui a créé le ciel « et la terre. »

Dans ce temps-là c'était à Sion que les fidèles invoquaient Dieu, nous, nous l'honorons en tout lieu, en tout endroit, à la maison, sur la place publique, dans la solitude, en vaisseau, dans les hôtelleries, partout. Rien de ce qui est du lieu n'empêche la prière, pourvu que la manière de vivre soit convenable à la prière. Réalisons cette condition, et invoquons Dieu partout, et il viendra, et il nous secourra, et tout ce qui sera difficile il nous le rendra aisé et facile, et il daignera nous mettre en possession des biens éternels, à la jouissance desquels puissions-nous tous parvenir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent la gloire et l'empire, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

EXPLICATION DU PSAUME CXXXIV.

1. « LOUEZ LE NOM DU SEIGNEUR; LOUEZ LE SEIGNEUR, VOUS QUI ÊTES SES SERVITEURS; VOUS QUI « DEMEUREZ DANS LA MAISON DU SEIGNEUR, DANS LE PARVIS DE LA MAISON DE NOTRE DIEU. « LOUEZ LE SEIGNEUR, PARCE QUE LE SEIGNEUR EST BON (1, 2, 3). »

ANALYSE.

1 et 2. Heureuse influence que la psalmodie exerce sur les âmes. De l'élection du peuple juif, qu'elle avait pour but l'intérêt de toutes les nations.
3. Phénomènes merveilleux résultant de la rencontre des éléments contraires. De l'utilité des vents. Ce qu'il faut entendre par ces trésors d'où, selon le Psalmiste, Dieu tire les vents.
4 et 6. Universalité de la Providence divine.
7. De la vanité des idoles, du parti que le démon sait en tirer pour perdre les hommes.

Nouvelle exhortation au sacrifice par les louanges ; car c'est là le sacrifice, l'oblation qui convient à Dieu. Aussi, ailleurs encore, le Psalmiste dit-il : « Je louerai le nom de mon « Dieu, en chantant un cantique ; je le glori- « fierai par mes louanges, ce qui sera plus « agréable à Dieu qu'un jeune veau, montrant « ses premières cornes et ses ongles. » (Ps. LXVIII, 31, 32.) Et il ne cesse de rappeler la maison, le parvis, le lieu où il attache, où il retient les transports des fidèles. En effet, dès le commencement la loi a voulu l'établissement du temple, pour prévenir toute impiété, toute idolâtrie ; pour tenir en un seul lieu les croyants rassemblés, pour empêcher la licence vagabonde, qui trouvait partout, dans les bois, auprès des fontaines, sur les collines, sur les montagnes, des occasions d'impiétés, de sacrifices, de libations sur les hauts lieux. Aussi le législateur va-t-il jusqu'à prononcer la mort contre celui qui sacrifie hors du temple : « Celui qui n'aura pas présenté l'offrande à « l'entrée du tabernacle, pour être offerte au « Seigneur, sera coupable de meurtre. » (Lévitique, XVII, 4.) Si la loi rassemble de toutes parts les Hébreux en un seul et même lieu, c'est pour leur donner les enseignements de la sagesse, c'est pour les préserver de tous les écarts de la pensée. Et il leur est enjoint de chanter des cantiques et des psaumes, parce que les louanges adressées à Dieu les édifient dans la piété, leur exposent les vieilles histoires, les événements de l'Egypte, les événements du désert, ce qui est arrivé dans la Terre Promise, ce qui s'est passé quand la loi fut donnée, ce qu'on a vu sur le Sinaï, les guerres qu'ils ont eu à soutenir ; en même temps que le peuple bénissait son Dieu, il chantait et s'instruisait tout ensemble, il apprenait les règles de vie qui le préparaient à des dogmes supérieurs. « Louez le Seigneur, parce que le Seigneur « est bon. » Une autre version porte : « Parce « que le Seigneur est débonnaire. » Toutes les qualités qu'on désire le plus en Dieu, l'Ecriture les lui attribue sans cesse, l'affection pour l'homme, la miséricorde, une débonnaire douceur.

« Chantez son nom, parce que cela est beau.» Ces paroles montrent que la louange est un plaisir, qu'accompagne l'utilité. Le principal

avantage des hymnes qu'on adresse à Dieu, c'est de purifier l'âme, d'élever la pensée, de faire connaître la doctrine, d'apprendre la sagesse qui réfléchit sur le présent et sur l'avenir. A ces avantages, la mélodie ajoute un grand plaisir; c'est une consolation, c'est une récréation, et elle rend vénérable celui qui fait entendre ces chants. Ce qui prouve la vertu efficace des hymnes, c'est ce que dit un interprète: « Parce que cela est convenable; » un second interprète encore: « Parce que cela est doux. » Tous les deux disent la vérité. Quelque libertin que soit celui qui chante, s'il respecte son chant, il endort la tyrannie de ses passions; quoique accablé sous le poids de vices sans nombre, quoique possédé d'un mal qui abat son âme, sous l'action du plaisir qui la caresse, sa pensée devient plus légère, son intelligence prend des ailes, son âme s'élève sur les hauteurs: « Parce que c'est Jacob que le Seigneur « s'est choisi pour être à lui; parce que c'est d'Is- « raël qu'il a fait sa possession (4). » Le psaume ne parle pas des bienfaits partagés avec les autres peuples, mais du bienfait propre à Israël, et qui en fait un peuple choisi. Quel était ce bienfait? C'est que Dieu s'est choisi ce peuple, qu'il se l'est consacré, qu'il lui a montré une bienveillance toute particulière; et partout les prophètes se plaisent à rappeler les bienfaits qu'ils ont reçus de Dieu, ils en font comme la trame de leurs discours. Mais que signifient ces paroles: « sa possession? » C'est-à-dire sa richesse, son luxe. En effet, si chétif que fût ce peuple, Dieu l'a choisi pour lui, comme on recherche la richesse; sans s'arrêter au petit nombre, ne considérant que la vertu à laquelle il veut amener ce peuple, il l'a choisi, parce que les autres nations ne lui présentaient pas autant de ressources, et ce peuple est devenu un peuple de choix, et pour manifester la bienveillance de celui qui l'a choisi, et pour servir d'enseignement aux hommes. C'est en effet l'habitude de Paul lui-même d'appeler richesse, le salut des hommes. Exemple, ces paroles: « C'est le même Seigneur « qui répand ses richesses sur tous ceux qui « l'invoquent (Rom. x, 12); » et ailleurs: « Cela regarde son maître, s'il demeure ferme « ou s'il tombe. » (Rom. xiv, 4). Voyez comme il montre la bienveillance de Dieu, sa providence, sa sollicitude, son amour pour les fidèles en les considérant comme sa possession. Cette providence si rare se révèle donc de deux manières, et parce que Dieu a choisi ce peuple, et parce qu'il en a fait sa possession. Avez-vous bien compris comment le Psalmiste a montré l'amour de Dieu pour l'homme? Voilà pourquoi, dès le commencement, il dit: « Louez « le Seigneur, parce que le Seigneur est bon, « parce que j'ai reconnu que le Seigneur est « grand (5). » Voilà un nouveau motif de louanges. — Mais que voulez-vous dire, ô Prophète? Vous avez reconnu, dites-vous, que le Seigneur est grand: est-ce que les autres hommes l'ignorent (12)? — Non, certes, mais ils ne le savent pas comme moi. — Oui, c'est là surtout le propre des saints, et de ceux qui se sont élevés le plus haut; ils connaissent mieux la grandeur de Dieu; ils ne la connaissent pas tout entière (car cela est impossible), mais ils la connaissent mieux que les autres. « Et que notre Dieu est élevé au-dessus de tous « les dieux. » Voyez-vous, objectera-t-on, il a dit: « Que Dieu est grand; » il a dit: « J'ai « reconnu que le Seigneur est grand; » et en poursuivant son discours, il l'affaiblit; il compare Dieu aux autres dieux et il ne lui accorde qu'une supériorité relative. Nullement; le Psalmiste a égard à la faiblesse de ceux qui l'écoutent, et ce n'est que pas à pas qu'il les fait monter avec lui; ce n'est pas, en effet, une bien grande preuve de la grandeur de Dieu que de dire qu'il est plus grand que les autres dieux, au-dessus de tous, mais je répète ce qu'il me tardait de dire, il mesure son langage à la faiblesse de ceux qui l'entendent; il les fait monter pas à pas. C'était œuvre de charité de ne leur faire entendre que ce qui pouvait produire en eux la persuasion.

2. En effet, que cette supériorité de Dieu défie toute comparaison, c'est ce que le Psalmiste montre par les paroles qui suivent, où il donne la plus forte preuve de la puissance divine, où il montre qu'il a voulu accommoder ses premières paroles à la faiblesse de ceux qui l'entendent. Voilà pourquoi, quand il ne fait qu'énoncer, ses expressions sont faibles; mais quand il veut insister, quand il démontre, quand il fournit les arguments qui établissent la grandeur de Dieu, ses paroles sont grandes alors. Que dit-il donc ensuite, qui soit digne de Dieu, de Dieu seul? Voyez ce qu'il ajoute: « Le Seigneur « a fait tout ce qu'il a voulu, dans le ciel, dans « la terre, dans les mers, et dans tous les « abîmes (6). » Voyez-vous la toute-puissance, qui se suffit à elle-même? Voyez-vous la source

de vie ? Voyez-vous la force invincible ? Voyez-vous l'incomparable supériorité? Voyez-vous la force, à qui rien ne fait obstacle ? Voyez-vous la facilité absolue, que rien ne gêne? car, dit-il, « le Seigneur a fait tout ce qu'il a voulu. » Où cela? répondez-moi. « Dans le ciel et dans « la terre ; » c'est-à-dire, non-seulement ici-bas, mais dans le ciel même ; non-seulement dans le ciel, mais sur la terre ; non-seulement sur la terre, mais de plus, « dans les mers et « dans tous les abîmes. » Abîmes signifie ici les parties les plus profondes de la terre, de même que « dans le ciel, » signifie les parties les plus élevées des cieux. Eh bien ! ces immensités n'ont rien qui embarrassent sa volonté ; elle franchit tous les espaces ; et, voyez la merveille ! Il a tout fait, et pour cela il ne lui a fallu ni peine ni fatigue, il n'a pas même eu besoin de commander, sa simple volonté lui a suffi pour tout faire, il a seulement voulu et l'œuvre a suivi. Voyez-vous comme le Psalmiste montre la facilité de l'œuvre, le luxe intarissable des ouvrages, la puissance qui ne connaît pas d'obstacle ? Ensuite, cessant de parler du ciel et de la mer, il montre les ouvrages qui en dépendent, il ne les nomme pas tous, mais franchissant rapidement ce qui est dans le ciel, quoiqu'il y ait là des merveilles, il parle de ce qui est autour du ciel. Pourquoi ? C'est que ces premières merveilles, si éclatantes qu'elles fussent, étaient ignorées d'un grand nombre ; les autres, quoique moins admirables, étaient pourtant visibles, tous en avaient le spectacle. S'adressant à des hommes moins touchés de l'invisible que du spectacle étalé sous leurs yeux, il commence son enseignement par les merveilles visibles ; le conseil qu'il donne, il le met lui-même en pratique. Que conseille-t-il donc ? De louer Dieu par ses œuvres, en les passant en revue l'une après l'autre, et de lui rendre gloire pour chacune de ses œuvres. En donnant le conseil de louer Dieu, il ne cessait pas de répéter : « Louez le « nom du Seigneur ; louez le Seigneur, vous « qui êtes ses serviteurs. » Et maintenant il montre comment il faut le louer ; en parcourant la création tout entière, en admirant, en exaltant la sagesse de Dieu, sa providence, sa puissance, sa sollicitude. Par là, nous apprenons que notre mer n'est pas la seule qui existe, mais qu'il y en a beaucoup d'autres, et d'une étendue immense. En effet, le Psalmiste dit : « Dans les mers, et dans tous les « abîmes. » La mer Caspienne, la mer des Indes, et la mer Rouge sont séparées de la nôtre ; et, en dehors, enveloppant tout le reste, est l'Océan. « Il fait venir les nuées de « l'extrémité de la terre (7). » Autre version : « Il fait monter ; » autre version : « Il attire des « dernières limites ; » autre version : « Du bout « du monde. » C'est encore ce qu'on voit dans Job : « C'est lui qui enserre les eaux dans les « nuées. » (Job, XXV, 8.) Et Salomon : « Contenant l'eau comme dans un vêtement. » (Prov. XXX, 4.) Le Psalmiste ici parle d'une autre merveille. De laquelle ? De celle qui a lieu lorsque l'air devenu plus lourd s'élève néanmoins, et, nonobstant le corps pesant qu'il porte, suit une marche ascendante, et contraire à celle que suivent naturellement les corps graves. Voyez que de merveilles ! l'eau est contenue dans l'air ; et, ce qui est bien plus admirable encore, l'eau est contenue dans un corps plus léger qu'elle qui la porte ; mais ce qui est encore plus incroyable, c'est que l'eau contenue dans cet air, une fois répandue hors du nuage, n'est plus retenue par l'air qui est au-dessous, mais s'écoule en divers sens, de tous côtés, et se précipite sur la terre. Si elle était contenue dans le nuage naturellement, il faudrait qu'elle fût aussi contenue dans l'air. Supposons dans l'air, une outre pleine d'eau, supposons que cette outre soit portée par l'air, nécessairement l'air portera aussi l'eau contenue dans l'outre, si cette eau vient à en sortir ; voilà la conséquence naturelle des faits. Mais parce que toutes ces œuvres sont des merveilles faites pour confondre la pensée humaine, elles sont supérieures aux lois ordinaires de la nature comme à la raison de l'homme. Comment ! ce qui est contenu dans l'air du nuage n'est plus contenu dans l'air qui suit le nuage ? Avez-vous compris ce qu'il y a là de merveilleux, et comment un fait inférieur à tant d'autres merveilles, est encore une merveille ? Le Psalmiste montre, de plus, un autre prodige, en disant : soit de « l'extrémité de la « terre, » soit des « limites de la terre. » En effet, non-seulement les nuées montent, mais de plus elles voyagent ; et ce n'est pas où elles ont d'abord paru, qu'elles envoient la pluie, elles franchissent souvent de grands espaces, versant ailleurs leurs eaux, par delà les cités et les peuples. La merveille n'est donc pas seulement qu'elles montent, mais qu'elles marchent aussi solidement que sur un plan-

cher, en portant une si grande masse d'eaux.

3. « Il change les éclairs en pluie. » Voyez encore un autre prodige : des natures contraires qui se réunissent ; rien n'est plus essentiellement du feu, que l'éclair ; rien n'est plus froid que l'eau, et cependant ces éléments se mêlent sans se confondre, sans se tempérer l'un par l'autre ; chacun d'eux conserve toute sa force. Le feu persiste dans l'eau et l'eau dans le feu, et le feu ne dessèche pas l'eau ; l'eau n'éteint pas le feu. L'éclair est plus vif que la lumière du soleil, c'est un feu plus brillant, plus pénétrant ; c'est ce qu'atteste le regard de l'homme en perpétuel rapport avec les rayons du soleil, et incapable de supporter l'éclair, même un seul instant ; le soleil met un jour entier à parcourir le ciel, l'éclair en un moment illumine la terre ; c'est ce que le Christ atteste par ces paroles : « Comme un « éclair qui sort de l'orient et paraît à l'occi« dent. » (Matth. XXIV, 27.) « Et il fait sortir « les vents de ses trésors. » Autre élément maintenant, qui ne nous est pas d'une mince utilité, au contraire, élément précieux, vital, qui nous ranime, qui nous rafraîchit, qui rend l'air plus léger ; telle est, en effet, l'œuvre des vents ; ils secouent l'air en tous les sens ; ils en préviennent l'immobilité qui le corromprait ; ils font mûrir les fruits, ils nourrissent les corps ; comment énumérer les services qu'ils rendent aux navigateurs ? ils s'élèvent à des époques déterminées, selon un ordre établi ; ils se retirent mutuellement les uns devant les autres ; ils dansent sur la surface de la mer et ils transportent les matelots. Tel vent pousse le marin et le transmet à un autre qui le reçoit ; dans les routes contraires qu'ils suivent, ils se montrent nos serviteurs, et la guerre qu'ils se livrent nous est encore utile. On pourrait parler d'autres services, en nombre infini, que les vents nous rendent ; toutefois, sans s'y arrêter, le Prophète laisse à celui qui écoute le soin de les découvrir ; il se borne à montrer la facilité de la production, car ces paroles : « De ses trésors, » ce n'est pas pour faire entendre qu'il y ait je ne sais quels trésors des vents, c'est pour montrer la facilité de leur production, la rapidité, la toute-puissance du pouvoir qui les tient tout prêts. En effet, celui qui possède un trésor, y puise à son aise, il en tire toutes choses à sa volonté ; c'est ainsi que le Créateur de l'univers a tout créé sans peine, et enrichi la nature.

Voyez, dans l'air, quelle variété, quelles transformations dans l'eau et dans le feu ? Les eaux sortent des fontaines ou de la mer, ou de l'air, ou des nuages, ou du ciel, ou des espaces supérieurs au ciel, ou des abîmes de la terre ; et le feu maintenant vient du soleil, ou de la lune, ou des astres, ou des éclairs, ou de l'air, ou du bois, ou de ce qui nous entoure, ou de nos lumières, ou de la terre ; et, en effet, partout se rencontre le feu qui vient de la terre ; témoin les sources d'eaux chaudes, et le feu qui jaillit des pierres par le frottement, qui jaillit de la chevelure des arbres, par le frottement encore, et il y a le feu des tonnerres. Variété dans l'air maintenant : l'un est plus épais, celui qui nous entoure ; l'autre, l'air supérieur, est plus subtil et aussi plus mâle de feu. Innombrable variété maintenant dans la nature des vents : l'un est plus subtil, l'autre plus épais ; l'un rafraîchit, l'autre dessèche ; l'un est plus humide, l'autre est plus chaud. Considérons encore les nuages aériens : les uns s'avancent lentement, les autres vont avec la vitesse d'un cheval au galop ; mêmes différences dans les nuées poussées par les vents : les unes ressemblent à des urnes, tantôt remplies d'eau, tantôt vides ; les autres à un éventail. Quant à toi, au spectacle de cette diversité, de cette variété, apprends à admirer l'Ouvrier qui a fait toutes ces choses.

« Il a frappé les premiers-nés de l'Egypte (8). » Après les généralités, après avoir montré la providence de Dieu embrassant toute la terre, par ses éclairs, par ses vents, par la variété des fonctions de l'air, par les nuages, par les pluies ; après avoir confondu les insensés qui attribuent à la lune même une providence, il arrive aux œuvres particulières faites dans l'intérêt particulier des Juifs. Que la terre, que le ciel, que l'univers se ressente de la bonté de Dieu, c'est ce que le Psalmiste a montré ; maintenant, pour exciter la reconnaissance des Juifs, il raconte, de plus, les faits qui les concernent en particulier, il leur montre que le Dieu de l'univers, qui prend soin de toutes choses, leur a départi certains bienfaits qui ne sont que pour eux, quoiqu'à un autre point de vue, il faille reconnaître que les faveurs, qui leur étaient départies, étaient encore des bienfaits pour le monde entier. En effet, le privilége qui les avait choisis entre les autres peuples, était pour les peuples un motif d'émulation. Ce que Paul fait entendre par ces

paroles : « Leur chute est devenue le salut des « gentils, jaloux de les remplacer. » (Rom. XI, 11.) Comme un père, quand ses enfants s'éloignent de lui, en prend un qu'il fait asseoir sur ses genoux, ce qu'il ne fait pas seulement par amour pour ce fils, mais bien plutôt pour que ses autres enfants se piquent d'émulation à cette vue, s'empressent de revenir, afin de recevoir la même preuve de bonté; ainsi Dieu a fait à l'égard des Juifs; il ne les a pas pris sur ses genoux, mais dans ses bras, comme dit le Prophète, « et il les a mis sur son dos.» (Osée, XI, 3.) Il leur prodigue les faveurs qu'ils enviaient, le temple, les sacrifices, et, ce qu'ils désiraient plus ardemment encore, les secours dans les combats, les victoires, les trophées, l'abondance qui vient de la terre, la fertilité des fruits ; et par là, en même temps qu'il les enrichit, il porte les autres peuples à rivaliser avec eux. Mais comme les Juifs se seraient corrompus s'il n'eût eu pour eux que des caresses, il leur fait sentir aussi le frein des châtiments. C'est que la sagesse de Dieu est grande, et, de ce qui semble impossible, il fait sortir les moyens qui rendent tout facile.

4. Considérez maintenant la sagesse du Prophète; il débute par des œuvres d'un caractère général, avant d'en venir à des faits particuliers, afin que nul insensé ne s'imagine que ce soit d'un Dieu particulier à un peuple qu'il parle. Voilà pourquoi il commence par le général, avant de toucher les détails, avant de dire : « Il a frappé les premiers-nés de l'Egypte.»

Ne vous semble-t-il pas que cette rigueur avait surtout pour but l'intérêt des Juifs? Eh bien! si je vous montre que Dieu, en frappant ce coup, pensait aussi aux autres peuples, que diront ceux qui prétendent que la providence de Dieu ne s'occupe pas de l'univers? Comment le prouverons-nous? Il suffit certes de la pensée que Dieu exprime d'une manière si manifeste par ces paroles : « Car je vous ai « établis pour faire éclater en vous ma toute- « puissance, et pour rendre mon nom célèbre « dans toute la terre. » (Exode, IX, 16 ; Rom. IX, 17.) Comprenez-vous que c'était une prédication que cette mort des premiers-nés de l'Egypte? que cette plaie, venue de la main de Dieu, c'était une parole destinée à publier partout sa puissance? Cette providence se préoccupe donc de tout l'univers alors même qu'elle sert les intérêts des Juifs. Quant à sa puissance, Dieu l'avait fait connaître assez dans les temps anciens, par exemple, par Joseph et par Abraham; en cette circonstance pourtant, il la déclara d'une manière plus manifeste. Comment? C'était alors par des bienfaits; mais, dans le second cas, ce fut par une plaie terrible. Et il ne cesse pas, comme je l'ai souvent dit, de se montrer à chaque génération, de se manifester par ses œuvres; il ne le fait pas toujours de la même manière; ses moyens sont variés et différents. Tantôt, c'est l'épouse d'Abraham qu'il frappe de stérilité; tantôt c'est la famine ou l'abondance qu'il envoie; après, ce sont des plaies infligées coup sur coup. Comme ces Egyptiens accusaient Dieu d'impuissance, ils causèrent ainsi eux-mêmes la mort de leurs premiers-nés, et changèrent en sang les eaux de leur fleuve. A la même époque, Dieu leur donna encore d'autres marques, mais moins éclatantes de sa puissance. Ainsi les sages-femmes des Egyptiens, qui avaient méprisé des ordres cruels, éludé un monstrueux décret du roi, jouirent d'une grande abondance de bien. C'était un double effet de la providence de Dieu d'abord, que des femmes eussent montré plus de vertu que ceux qui portaient au front le diadème, et ensuite que leur vertu eût été récompensée, et que leurs familles se fussent accrues extrêmement. Ces paroles, en effet, « Dieu fit du bien aux sages femmes (Exode, « I, 20),» signifient que leur parenté s'étendit; c'est que, pour les bienfaits que les Juifs reçurent d'elles, ces femmes avaient mérité la récompense du Seigneur, parce qu'elles ne tuaient pas les enfants des Juifs. Dieu accorda à ces égyptiennes une nombreuse postérité.

Mais comme les Egyptiens persistaient dans leur endurcissement, Dieu les frappa d'une plaie encore plus terrible, qui fut un enseignement pour la terre, un enseignement pour les Egyptiens; les autres peuples apprirent par la renommée ce que les Egyptiens connurent par leurs propres souffrances, par la vue et par l'expérience, et tous purent savoir quelle est la puissance de Dieu ; et c'est pour cette raison que le fléau leur avait été prédit. Dieu ne voulait pas que la plaie parût un effet du hasard, un de ces coups que la mort frappe d'elle-même. Aussi pouvons-nous appliquer dans cette circonstance une parole prononcée ailleurs au sujet du Sauveur. Quelle est cette parole? « Dominez au milieu de vos ennemis.» (Ps. CIX, 2.) Dieu en effet ne les fit pas sortir

pour les mener dans le désert, ni ailleurs; ce fut au milieu même de leur ville qu'il les frappa. Et maintenant, voyez, jusque dans la plaie, la clémence, car le fléau s'attaqua d'abord aux troupeaux, et ce n'est qu'ensuite qu'il s'étendit sur les hommes. Comment donc ne pas admirer ce pouvoir qui produit toute chose dans le même instant, qui montre à la fois une modération et une sagesse ineffables? Et en effet, cette plaie ne fut pas la première qu'il leur infligea ; il leur en envoya d'autres d'abord, afin de les corriger, et, quand il frappa le dernier coup, ce ne fut qu'après l'avoir annoncé ; pourquoi ? C'est qu'il voulait par de simples paroles les ramener à la sagesse, et prévenir ainsi une correction effective. Ensuite, quand ils refusèrent de se corriger, Dieu ne permit pas que la plaie eût un sens équivoque. On aurait pu croire que c'était un effet du hasard, une maladie, une peste survenue par accident ; mais voyez quel concours de circonstances ! d'abord, dans une seule nuit, tous sont frappés ; secondement, ce sont tous les premiers-nés qui périrent. Une peste ne se serait pas attaquée seulement à tous les premiers-nés, en épargnant les autres ; elle aurait fait, de tous indistinctement, ses victimes ; troisièmement, une peste n'aurait pas absolument respecté les Juifs, de manière à ne s'attaquer qu'aux Egyptiens ; elle aurait, au contraire, sévi bien plus cruellement sur les Juifs, accablés de fatigues, de misères, de tant d'innombrables maux, depuis longtemps épuisés par la pauvreté et par la faim : elle ne serait pas tombée sur les personnes royales, élevées en dignité, jouissant de l'abondance de toutes choses, entourées de tant de soins. Une peste n'aurait pas fait invasion tout à coup ; elle aurait été précédée de symptômes précédant son arrivée. Au contraire ici, le mal sévit tout d'abord, dans toute sa rigueur, afin de confondre la démence des Egyptiens. Après cette plaie, malgré la conscience qui leur disait si clairement que c'était là un fléau envoyé de Dieu, ils poursuivirent les Juifs qui se retiraient. Ce qui est la preuve de leur délire, et la plus forte justification de la conduite de Dieu. Comme les signes allaient cesser, il les termine par un dernier signe qui sert à justifier tous les autres, pour peu qu'on veuille réfléchir sur ces événements. A celui qui dirait : pourquoi tous les Egyptiens sont-ils punis, quand le roi retient seul les Juifs, est seul coupable ? le dernier signe est une réponse qui résout la question. Comment supprime-t-il l'objection, ce dernier signe ? C'est qu'après que leurs premiers-nés eurent été frappés, les Egyptiens chassèrent les Juifs, même en dépit du roi. Donc, s'ils avaient voulu, dès le commencement, ils auraient été plus forts que le roi ; donc s'ils n'ont pas forcé la main au roi, tout d'abord, ce n'est point qu'ils ne le pouvaient pas, c'est qu'ils ne le voulaient pas. Et de plus, ce qu'ils ont fait ensuite, leur acharnement à poursuivre les Juifs, aggrave encore leur faute.

5. C'est précisément ce que nous avons vu, à propos de Saül. Quand il fallut soustraire son fils à sa colère, tous vinrent, poussés par l'esprit d'adulation, lui arracher ce fils, quoiqu'il eût transgressé la loi. (I Rois, XIV, 45.) Mais quand le roi voulut mettre à mort tant de prêtres, ces mêmes flatteurs ne firent pas entendre une seule parole pour les défendre. (I Rois, XXII, 17.) S'ils avaient pour eux dans le premier cas, un sentiment naturel, dans le second c'était le sentiment du droit qu'ils devaient invoquer. Les victimes étaient des prêtres, et le meurtre était un sacrilége, un effet de la colère et non d'un juste jugement. Mais la raison de cette conduite c'était l'engourdissement des âmes et l'indifférence à l'égard des prêtres. Eh bien, voyez, plus tard, en punition de ces fautes, quels malheurs ! cette coupable négligence coûta cher. J'en conclus que quand vous serez témoins d'un sacrilége, vous ne devrez pas rester dans l'inertie, dans une lâche indolence ; il faut alors être plus ardent que le feu, ressentir l'injure aussi vivement que les victimes; c'est par là qu'on évite des calamités sans nombre. — « Depuis l'homme jus« qu'aux animaux. » Pourquoi : « Jusqu'aux « animaux ? » Comme ils ont été créés pour l'homme, Dieu les punit aussi, à cause de l'homme, afin d'ajouter à l'épouvante ; afin d'aggraver le fléau ; afin de montrer que la plaie est envoyée par Dieu, que la guerre vient du ciel. « Et il a fait éclater des signes et des « prodiges, au milieu de toi, ô Egypte (9) ! »

Qu'est-ce à dire : « Au milieu de toi ? » Ou ce terme désigne le lieu, ou il veut dire, d'une manière manifeste. En effet, ces paroles : « Au « milieu, » signifient partout la même chose que, ouvertement ; c'est ainsi qu'il dit ailleurs : « Il a opéré notre salut au milieu de la terre « (Ps. LXIII, 12) ; » ce qui est au milieu, tous le voient. « Il a envoyé des signes et des prodiges

« au milieu de toi, Egypte ; » et c'est avec une grande sagesse; car il s'agissait de corriger les hommes, et de parler aux yeux de ceux qui profiteraient de ces enseignements. Car ces prodiges n'arrivaient pas au hasard ; c'était l'effet d'une conduite admirable ; et comme ces merveilles étaient de grands coups, et que ces coups frappaient d'une manière admirable, ils avaient une double utilité. « Contre Pharaon « et contre tous ses serviteurs. » Voyez-vous l'ineffable puissance? Comprenez-vous bien? Comme ils étaient tous ensemble, le châtiment les a visités tous ensemble, de manière que les uns en souffraient, que les autres y trouvaient leur profit. Mais maintenant, que veulent dire ces paroles : « Contre tous ses servi« teurs? » Assurément, ils n'avaient pas tous des premiers-nés ; mais le Psalmiste parle des autres signes; et, en Egypte, pendant que les Egyptiens étaient frappés, les Israélites profitaient de la leçon. Dans le désert, pendant que les Juifs recevaient les bienfaits de Dieu, les autres en profitaient également. Dieu envoya des plaies aux ennemis des Juifs; il combla les Juifs de bienfaits; et, soit plaies, soit bienfaits, tous y trouvèrent leur utilité. Mais pourquoi ne pas combler de bienfaits les Egyptiens aussi? c'est que d'ordinaire les hommes frappés par Dieu apprennent mieux à le connaître que ceux qui reçoivent ses bienfaits. Quant à ce qui prouve que Dieu ne voulait pas les punir, voyez-le différant toujours, retenant les coups, manifestant, par les maux qu'il envoie, comme par les biens, son pouvoir et sa clémence. Certes, après la première, la seconde, la troisième plaie, Dieu pouvait les considérer comme atteints d'une maladie incurable et les perdre tous; mais Dieu ne le voulut pas, et, quoiqu'il connût l'avenir, qu'il sût bien que ni la cinquième, ni la sixième, ni la dixième plaie ne les rendraient meilleurs, il ne s'arrêta pas dans la marche qui lui convenait. De là, pour nous, les plus fortes raisons d'admirer sa puissance, sa sollicitude, sa sagesse et sa bonté : sa puissance, parce qu'il a frappé; sa sollicitude, parce qu'il s'est retenu ; sa sagesse, parce que, connaissant l'avenir, il a néanmoins suivi sa marche. Et maintenant ce qui prouve surtout sa clémence, c'est qu'il frappa d'abord les êtres moins considérables, ceux qui ne sont pas doués de raison. Puis, allant progressivement, il atteignit le roi lui-même ; ce qui était le meilleur moyen de donner du retentissement au fléau. En effet, les malheurs d'un particulier sont obscurs, mais quand un homme illustre est frappé, la nouvelle aussitôt s'en répand partout.

Après les raisons qui décident le châtiment, le Psalmiste indique les plaies. Mais il ne les passe pas en revue, il ne les détaille pas, un seul mot lui suffit et il passe outre en disant : « Il a fait éclater des signes et des prodiges au « milieu de toi, Egypte. » Ensuite, il fait sortir de l'Egypte le peuple de Dieu, pour le conduire dans le désert, montrant partout que Dieu n'est pas seulement le Dieu de quelques hommes, que son empire ne se borne pas à une seule contrée, que sa domination embrasse l'univers. Voilà pourquoi il ajoute : « Il a « frappé plusieurs nations, il a tué des rois puis« sants (10). » Dans tout ce voyage, Dieu donne des preuves variées de sa puissance, se servant de faits sensibles pour instruire les peuples. En effet, leurs guerres et leurs victoires miraculeuses les éclairaient sur la nature des événements arrivés antérieurement en Egypte et leur faisaient comprendre qu'il fallait les attribuer, non pas à l'air ni aux autres éléments, ni à aucune autre cause naturelle, mais à la main divine qui les guidait et combattait pour eux dans les batailles. En sorte que ces deux groupes de faits se renvoyaient une mutuelle clarté, ceux de l'Egypte aidaient à comprendre ceux du désert et réciproquement. En effet, lorsque sans armes, sans bataille rangée, les Israélites mettaient en déroute leurs ennemis, il devenait évident pour eux que si, en Egypte, Dieu s'était servi des éléments, ce n'était pas qu'il en eût besoin, mais qu'il voulait manifester différemment et diversement sa puissance. « Séon, roi des Amorrhéens, et Og, « roi de Basan (11). » Le Psalmiste ne passe pas en revue les villes, il n'insiste pas sur les détails, il ne raconte pas les batailles une à une ; mais ici encore, son grand esprit franchit d'un bond d'innombrables prodiges : il pouvait s'arrêter, amplifier ce riche et tragique sujet, il n'en fait rien ; à travers cette incomparable abondance, cette richesse des œuvres de Dieu, il s'élance et poursuit sa route. Or ces peuples étaient armés, ils habitaient des villes fortifiées, ils connaissaient la guerre, l'art de disposer les armées ; les Israélites étaient des exilés, ignorant les batailles, respirant à peine d'une longue servitude, d'une tyrannie interminable, consumés par la faim et par les mal-

heurs, exposés aux mauvais traitements du premier qui voudrait leur faire injure; mais sous la conduite de ce Dieu, ils étaient plus puissants que tous les peuples.

6. Ce n'est pas tout, la guerre était juste, les Israélites n'auraient pas fait d'invasion, si les peuples ne leur en eussent fourni des motifs, en leur barrant le passage, ce qui était de la dernière inhumanité. Quant aux Iduméens, Dieu ne souffrit pas qu'ils fussent enveloppés dans la guerre. Le silence de Dieu aurait pu autoriser les Israélites, à faire de nouvelles invasions: Dieu les prévint, il leur apprit avec quels peuples ils devaient combattre, de quels peuples ils devaient se détourner, il leur fit la leçon dans le désert, mais c'est avec des faits qu'il écrivit en quelque sorte la loi qu'ils devaient suivre en pareil cas et la conduite qu'ils devaient tenir envers les peuples qu'ils rencontreraient. « Et tous les royaumes de Chanaan. » Comprenez-vous que cet enseignement s'adresse à la terre entière? Comme le feu dévore les épines, de même ils envahissaient tous ces peuples et nul ne pouvait leur résister. Ecoutez les paroles de Balaam, instruit, non par les prophètes, non par Moïse, mais par l'expérience même: « Voici le peuple « qui lèche toute la terre. » (Nombr. XXII, 4.) Comprenez-vous la justesse de la métaphore? Il ne dit pas: le peuple qui fait la guerre, qui renverse, mais qui lèche la terre, voulant montrer par là la facilité de la victoire, les trophées sans effusion de sang, la conquête au pas de course; ils n'ont pas besoin, dit-il, d'armées rangées en batailles, ni de combats; il leur suffit d'envahir les pays et rien ne leur résiste. En effet, Dieu ne leur a pas accordé seulement les victoires qui résultent des lois de la guerre, des règles de la stratégie; on aurait pu attribuer les événements à leur valeur personnelle, mais Dieu soulevait contre leurs ennemis tous les éléments de l'univers. D'abord il abattait les courages, la grêle tombant par torrents, tua dans une rencontre beaucoup d'ennemis; le soleil, suspendant sa course, prolongea une bataille; ajoutez un grand nombre de prodiges du même genre, un bruit de trompettes plus violent que le feu, s'abattant sur des tours, fit écrouler les murailles. Cette conduite de Dieu avait une double utilité, les uns apprenaient que la guerre, qui leur était faite, ne leur venait pas des hommes, et les autres apprenaient à lever leurs regards vers Dieu, à ne jamais s'enorgueillir des événements, à fuir la présomption, à pratiquer la modestie. Ils gagnaient moins à vaincre qu'à vaincre de cette manière: ce qui les rendait terribles devait les rendre en même temps modestes; terribles assurément, puisqu'ils avaient un tel général; modestes en outre, parce qu'ils n'avaient pas lieu de s'enorgueillir de leurs triomphes. « Et il a donné leur terre « en héritage à Israël; il l'a donnée, pour être « l'héritage de son peuple (12). »

C'est là le plus grand prodige: non-seulement ils chassaient les peuples, mais il leur était donné de s'emparer des pays, et de s'en partager les villes: ce qui était pour eux une grande joie, un grand triomphe, une grande gloire; et c'était là un effet de la puissance du Seigneur. Ce n'est pas un mince avantage que de s'emparer d'un pays ennemi: il faut, pour cela, un grand secours qui vient de Dieu. — « Seigneur, votre « nom subsistera éternellement, et le monu« ment de votre gloire persistera à travers les « générations (13). » Une autre version dit: « Et votre souvenir. » Ici, le Psalmiste s'interrompt pour glorifier Dieu; c'est l'usage des Saints. Quand ils commencent à parler de ses miracles, ils s'enflamment, et impossible à eux de finir leurs récits, sans glorifier Dieu, sans le bénir pour les merveilles qu'ils ont racontées; ils satisfont ainsi leur cœur. C'est ce que nous voyons encore, à chaque page, dans le bienheureux Paul, surtout au commencement de ses épîtres, comme lorsqu'il dit aux églises de Galatie: « Que la grâce et la paix vous « soient données, par Dieu notre Père, et par « Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui s'est livré « lui-même pour nos péchés, selon la volonté « de Dieu notre Père, à qui soit la gloire dans « tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il. (Gal. « I, 3, 5.) » Et, dans l'épître aux Romains: « Les Israélites à qui appartient l'adoption « des enfants de Dieu, sa gloire, son alliance, « son culte, ses promesses, de qui les patriar« ches sont les pères, et desquels est sorti, « selon la chair, Jésus-Christ même, qui est « Dieu au-dessus de tout, et béni dans tous les « siècles. Ainsi soit-il. » (Rom. IX, 4.) Et ailleurs encore: « Au Roi des siècles, immortel, « invisible, à l'unique sage, à Dieu soient « l'honneur et la gloire, dans les siècles des « siècles. Ainsi soit-il. » (I Tim. I, 17.) C'est ce que fait encore ici le Prophète. Après avoir

conçu, dans sa pensée, cette providence de Dieu qui embrasse le monde entier, ces plaies de l'Egypte, la diversité des bienfaits qu'il a répandus sur les Juifs dans le désert, tous les prodiges qu'il a opérés contre leurs ennemis, cette ineffable bonté l'enflamme, et il laisse s'échapper de son cœur cette glorification: « Seigneur, votre nom subsistera éternelle« ment, et le monument de votre gloire per« sistera à travers les générations; » c'est-à-dire, votre gloire n'est jamais interrompue; rien ne l'amoindrit, rien n'en suspend le cours; elle demeure toujours, à l'abri de tout changement, de toute conversion, florissante, vigoureuse. Que signifie maintenant: « Et le « monument de votre gloire persistera à tra« vers les générations? » Votre mémoire, dit-il, n'a pas de fin, n'a pas de limite. « Parce « que le Seigneur jugera son peuple, et se « laissera fléchir aux prières de ses servi« teurs (14). » Ce qui peut se dire, soit en appliquant le tout au peuple de Dieu, à savoir que Dieu lui infligera des châtiments, et ensuite s'arrêtera et ranimera son peuple; soit en faisant une division; il se laissera fléchir par son peuple, il jugera ses ennemis; c'est-à-dire, les uns, il les ranimera: c'est ce que veut dire: « Il se laissera fléchir; » maintenant, il jugera, à savoir les ennemis de son peuple, c'est-à-dire, il leur infligera des châtiments.

7. Ensuite, ne pouvant pas raconter les œuvres méritoires des Israélites, pour les justifier d'une certaine manière, il emploie ces mots de « peuple » et de « serviteurs. » Après avoir dit: « Il se laissera fléchir, » le Psalmiste montre que la réconciliation est un effet de sa clémence, et non de leurs mérites. Car, du moment qu'on se laisse fléchir c'est qu'il faut pardonner; c'est assez dire, que les actions méritoires manquent, et que le temps de la clémence est venu. Donc, après avoir dit: « Le monument de votre gloire persistera « à travers les générations; » comme, à cette époque, les Israélites étaient le seul peuple qui reconnût le Seigneur, le Psalmiste ne veut dire que ceci: le salut de votre peuple est votre glorification au milieu des nations. La gloire propre à Dieu lui est assurée, même quand nul ne l'adore, et ne lui offre son culte; gloire inaltérable, impérissable, inaliénable. Quant à la glorification de Dieu au milieu des peuples, ce sera un effet de notre conservation, quand nous aurons recouvré notre cité, notre sainte demeure, notre temple; quand nous aurons été rendus à notre premier gouvernement. — « Les idoles des nations ne sont « que de l'argent et de l'or, et les ouvrages de « la main des hommes (15). »

Le Psalmiste a commencé par dire: «Notre« Seigneur est au-dessus de tous les dieux. » Cette expression semblait donner l'idée d'une excellence relative, accommodée à la faiblesse de l'esprit des auditeurs. Voyez maintenant comme il développe cette grandeur incomparable. Il a d'abord rappelé la puissance de Dieu, les merveilles du ciel, de la terre, des abîmes; les prodiges accomplis pour les Juifs, dans leur propre pays, sur la terre étrangère, contre leurs ennemis, au milieu des nations; ensuite il a rappelé la bonté de Dieu, son amour pour les hommes, sa sollicitude, sa sagesse, sa force; il a montré qu'il est le Dieu de l'univers, attentif aux besoins de tout l'univers; alors il raille, il tourne en ridicule la faiblesse des idoles, et, tout de suite, il les attaque par leur propre nature; ou plutôt, leur seul nom lui fournit son premier reproche. Une idole en effet, qu'est-ce, qu'un objet sans force, méprisable, dont le nom seul révèle l'infirmité? De là, ces premières paroles: « Les idoles des nations ne sont que de l'argent « et de l'or. » Premier reproche, Idoles; second reproche, matière inanimée; troisième reproche, par cela même que ce sont des idoles, non-seulement elles sont d'elles-mêmes, faibles, viles, misérables, mais, en outre, ce sont des choses que les hommes ont faites. Voilà pourquoi il ajoute: Et les ouvrages de la « main des hommes; » ce qui est certes le plus grand reproche adressé à ceux qui les adorent. En effet, ces hommes, qui ont fait ces idoles, attendent leur propre salut de ce qui n'existerait pas sans eux. — « Elles ont une « bouche, et elles ne parleront point; elles ont « des yeux, et elles ne verront point; elles ont « des oreilles, et elles n'entendront point; car « il n'y a point d'esprit dans leur bouche; que « ceux qui les font, leur deviennent sembla« bles, et tous ceux aussi, qui se confient en « elles (16, 18). »

Voyez-vous comme il insiste sur le ridicule, comme il démontre la fraude; il arrive en effet souvent que les démons leur communiquent le mouvement; le Psalmiste met à découvert la feinte et la comédie; il montre

qu'il n'y a pas d'esprit dans leur bouche. Et pourquoi le perfide démon ne fait-il, et ne dit-il rien sans les idoles? Parce que ces idoles, à cause des types qu'elles représentent, sont comme les colonnes du temple abominable de la fornication, de l'adultère et de toutes les turpitudes humaines; la vue de ces simulacres est un moyen de séduction que le démon emploie pour induire les hommes à imiter les actions dont les idoles leur offrent les représentations : voilà pourquoi, il est si assidu auprès de ces idoles qu'il meut pour mieux tromper. Le Psalmiste les attaque encore par une autre ironie : « Que ceux qui les font leur « deviennent semblables. » Réfléchissez en vous-mêmes, demandez-vous ce que sont ces dieux, s'il suffit, pour prononcer une imprécation terrible, de demander qu'on leur devienne semblable. Chez nous, il n'en est pas de même; c'est le comble de la vertu la plus haute, c'est acquérir d'inestimables biens, que de se faire, autant qu'il est possible, semblable à Dieu. Chez les idolâtres, au contraire, tel est le culte, tels sont les dieux, que leur devenir semblable, c'est le dernier des malheurs que puisse souhaiter l'imprécation. Donc, que ces dieux soient une matière inanimée, l'ouvrage de ceux qui leur vouent un culte, des simulacres informes, sans vie, dépourvus de tout sentiment, que ce soit la plus terrible imprécation que de souhaiter qu'on leur devienne semblable; toutes ces vérités montrent l'erreur profonde des idolâtres. Après avoir mis en lumière la faiblesse, l'égarement, la perversité des démons, la stupidité des fabricateurs d'idoles, délivré de ces pensées, le Psalmiste conclut en glorifiant le Seigneur; il ne raconte plus les œuvres que Dieu a faites; il les a suffisamment exposées. Mais, pour toutes les œuvres qui sont reconnues de tous, il réclame le tribut d'éloges, dû par ceux qui jouissent des divins bienfaits; il les appelle donc à glorifier Dieu; il fait entendre ces paroles : « Maison d'Israël bénissez le Seigneur; « maison d'Aaron, bénissez le Seigneur (19); « maison de Lévi, bénissez le Seigneur; vous « qui craignez le Seigneur, bénissez le Sei-« gneur (20); que le Seigneur soit béni de « Sion, lui qui habite dans Jérusalem (21). »

Pourquoi n'appelle-t-il pas tout le peuple à la fois? Pourquoi fait-il une division? C'est pour vous apprendre la grande différence qui distingue les bénédictions. En effet, autre est la bénédiction du prêtre, autre est la bénédiction du lévite; autre est la bénédiction du laïque, autre est la bénédiction qui vient du peuple entier. Quant à cette expression, « Bé-« nissez, » elle a pour but de montrer quelle est cette nature bienheureuse et sans mélange. « Bénissez, » en effet, cela veut dire, parce que vous êtes affranchis de vos ennemis; parce que vous avez été jugés dignes d'adorer un tel Dieu; parce que vous avez reconnu la vérité. Dieu, en effet, est de lui-même, béni; il porte en lui la bénédiction; il n'a besoin d'aucune louange; et pourtant, vous, de votre côté, bénissez-le; non pas que votre bénédiction ajoute quelque chose à ce qu'il a en lui, mais c'est que, vous-mêmes, vous retirerez, de cette bénédiction, un fruit précieux; quoiqu'il soit de sa nature essentiellement béni, ce qui est de toute certitude, il veut pourtant, il veut, de plus, être béni par nous. Maintenant le Psalmiste nomme encore Sion et Jérusalem. C'est que le gouvernement des Juifs y résidait; c'était là que leur culte avait ses fondements; c'était là qu'ils puisaient l'enseignement et la sagesse; et le Psalmiste veut rendre ces lieux vénérables, magnifiques, en y attachant le nom même de Dieu, afin que la vénération dont ces lieux seraient l'objet, augmentât le désir de s'y porter; que ce désir croissant y attirât plus de peuple; que le peuple, attiré en plus grand nombre, imprimât plus profondément dans son âme le culte de Dieu; que ce culte plus profondément imprimé, produisît un accroissement de cette vertu pour laquelle toutes choses ont été faites. On disait alors : Jérusalem et Sion; nous disons aujourd'hui : le ciel, et ce qui est dans le ciel. C'est donc là, je vous en conjure, qu'il nous faut attacher, afin d'obtenir les biens de la vie future, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient la gloire, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

EXPLICATION DU PSAUME CXXXV.

1. « LOUEZ LE SEIGNEUR PARCE QU'IL EST BON, PARCE QUE SA MISÉRICORDE EST ÉTERNELLE. »

ANALYSE.

1. Dieu toujours miséricordieux. Les miracles de Dieu ne sont pas seulement des miracles de puissance, mais encore de bonté et de clémence.
2. Quelques-uns prétendent qu'il n'y eut pas qu'une seule voie ouverte dans les eaux de la mer Rouge, mais qu'il y en eut une pour chaque tribu du peuple d'Israël.
3. De l'admirable providence que Dieu exerça sur son peuple depuis sa sortie d'Egypte, jusqu'à son établissement dans la terre de Chanaan. Du grand mérite de l'humilité.

1. Après avoir parlé des bienfaits de Dieu envers les hommes, le Psalmiste réfléchit sur la grandeur de sa miséricorde; il ne la mesure pas, ce qui est impossible; mais, jaloux de montrer l'infini de cette grandeur, il invite les hommes à glorifier Dieu, et il les appelle tous à la fois, par ces paroles : « Louez le Seigneur, » c'est-à-dire rendez-lui des actions de grâces, bénissez-le « parce que sa miséricorde est éternelle. » Qu'est-ce à dire, Est éternelle? C'est-à-dire qu'on ne le voit pas, un jour, vous accorder un bienfait; un autre jour, se retirer de vous; un jour, vous prendre en pitié; un autre jour, se montrer sans miséricorde. Ces variations se rencontrent chez l'homme, dont l'âme est troublée par les passions, sans consistance, distraite, embarrassée, offusquée par divers accidents, gênée dans sa condition. Dieu n'est pas de même; sa miséricorde ne s'interrompt pas; il ne cesse jamais de l'exercer, quoiqu'il l'exerce diversement, avec une grande variété de moyens. Il est toujours miséricordieux, et jamais il ne cesse de combler les hommes de bienfaits. Le Psalmiste, après avoir dit que cette miséricorde ne s'interrompt jamais, en montre les preuves, qu'il puise dans les choses visibles. Comme il veut conduire les Israélites à la vraie religion, voyez ici encore la comparaison qu'il fait de Dieu avec les dieux des Gentils; c'est pour s'accommoder, comme nous l'avons déjà vu, à la portée de ses auditeurs. Car que dit-il : — « Louez le Dieu « des dieux, » et, chaque fois, il ajoute : « Parce « que sa miséricorde est éternelle (2); » et, « louez le Seigneur des seigneurs. » (3.) Dans le psaume précédent, il le montrait supérieur à tous les dieux; ici l'expression est plus forte, « il est leur maître et leur Seigneur, » soit que vous entendiez par là les idoles, soit que vous pensiez aux démons. En effet, quoique les démons l'aient offensé, malgré l'opprobre, l'ignominie qui les flétrit, ils n'en sont pas moins ses esclaves et ses sujets. Donc, pour cette raison, dit-il, louez, confessez que vous avez le Dieu supérieur à tous; le Dieu à qui nul ne ressemble; qui est le maître de tous, le Seigneur de tous. Mais Dieu s'appelle le Dieu de ceux qui lui plaisent, comme lorsqu'il dit : « Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et « le Dieu de Jacob. » (Exod. III, 6.) Comment donc peut-il dire ici, le dieu des démons? C'est qu'il faut entendre cette parole ici d'une manière, et là, d'une autre manière; d'une part, elle signifie le lien d'affection qui attache Dieu

à ses serviteurs, et la grandeur de son amour pour eux ; d'autre part, elle marque sa supériorité.

« Lui qui fait seul de grands prodiges, parce « que sa miséricorde est éternelle (4). » Le Psalmiste vient d'affirmer que Dieu est le maître et le seigneur des dieux ; il prouve ensuite son affirmation ; il confirme ce qu'il a dit ; il célèbre la puissance de Dieu. Et maintenant le Psalmiste ne dit pas : Qui a fait, mais « qui fait, » montrant par là, qu'il ne se lasse pas d'accorder des bienfaits, d'accomplir des miracles, au-dessus de toute croyance. Et maintenant, il établit ces deux caractères de l'excellence de Dieu, à savoir qu'il fait, et qu'il fait seul. Et même on en pourrait compter trois et jusqu'à quatre, à savoir, qu'il fait, qu'il fait des miracles, qu'il fait de grands miracles, qu'il est seul à les faire. Et maintenant, ces paroles ne sont pas pour rabaisser le Fils, mais pour montrer l'intervalle qui sépare Dieu des démons. Et voyons ces grands miracles, que Dieu fait seul. En commençant, le Psalmiste ne nous parlait pas de sa puissance, mais de son affection pour nous et de sa bonté. « Louez « le Seigneur, parce qu'il est bon, » disait-il. Comment donc est-il arrivé à parler maintenant de sa puissance ? c'est que ces miracles ne sont pas seulement des effets de sa puissance, mais aussi de son affection et de sa bonté. Pour montrer ces miracles, le Psalmiste ajoute : « Qui a fait les cieux, avec une souve- « raine intelligence (5) ; qui a affermi la terre « sur les eaux (6). » Une autre version dit : « Qui « a condensé la terre dans les eaux, qui a fait « de grands luminaires, tout seul (7) ; le soleil, « pour présider au jour (8) ; la lune et les « étoiles, pour présider à la nuit (9). » Ces merveilles prouvent sans doute sa puissance et sa sagesse ; cependant ils montrent aussi la grandeur de sa bonté ; immenses, belles et durables, les œuvres de Dieu, publient sa puissance et sa sagesse ; faites pour nous et à notre usage, elles prouvent l'affection, la bonté qui ne se dément pas. Comprenez-vous comment sa miséricorde est éternelle ? Il n'a pas fait ces prodiges pour dix années, vingt années seulement, pour un siècle, pour deux, pour mille ans ; il les a prolongés, par delà toute la durée de notre vie. Et voilà pourquoi le Psalmiste termine chaque verset ainsi : « Parce que sa « miséricorde est éternelle. » Et ce qui est admirable, c'est que Dieu, ayant créé le monde, l'a donné à l'homme dès le commencement, et qu'après que l'homme eut failli, Dieu ne l'a même point dépossédé. En effet, les présents qu'il avait faits à l'homme avant le péché, Dieu lui en a laissé la jouissance, après le péché ; il ne lui en a pas interdit l'usage, après une désobéissance si grave. Et il n'a pas fait seulement un ciel, mais il en a fait un second, nous montrant par là, dès le commencement, qu'il ne veut pas nous abandonner sur la terre, mais nous transporter dans cet autre séjour. En effet, s'il ne devait pas nous y établir, pourquoi aurait-il fait un ciel ? Ce ciel lui est inutile ; il n'a besoin de rien, mais comme il voulait nous y installer, après nous avoir fait quitter la terre, il nous a préparé cette habitation.

2. Voilà pourquoi le Prophète termine chaque verset de cette manière, « Parce que sa « miséricorde est éternelle ; » la bonté de Dieu a saisi son âme. « Qui a affermi la terre sur « les eaux. » Voyez encore ici l'affection de Dieu pour l'homme ; nous sommes devenus mortels, assujétis à de nombreux besoins, et Dieu ne nous a pas abandonnés. Ici même, il nous a donné, provisoirement, une demeure convenable, et il a rempli la terre de tant de preuves de son amour pour nous, que le discours ne saurait les énumérer. Le Prophète plonge dans cet abîme de bienfaits ; il y voit, pour ainsi dire, une mer immense, et s'élançant du fond de ces abîmes, il fait entendre comme un grand cri : « Que vos œuvres sont « grandes, Seigneur ; vous avez fait toutes cho- « ses avec sagesse ! » (Ps. CIII, 24.) Considérons le soleil, la lune, l'ordre des saisons ; nouvelle preuve de cette bonté qui s'étend sur l'univers. En effet, quels puissants moyens d'embellir la vie, quels ornements, ou plutôt quelles sources de la vie ; car voilà ce qui la soutient, ce qui donne aux fruits la sève et la maturité, sans quoi la vie serait impossible ; voilà ce qui nous fait reconnaître les temps, ce qui nous montre les heures, ce qui distingue le jour et la nuit, ce qui règle, et sur la terre, et sur la mer, les courses des voyageurs ; voilà ce qui répond à tant d'autres besoins de notre existence. Voyez-vous comment la miséricorde du Seigneur est éternelle ? voyez-vous pourquoi le Prophète termine chaque verset par ce refrain ? Maintenant, un autre interprète, au lieu de, « Pour « présider au jour, » dit : « Pour dominer le « jour. » Un autre interprète, au lieu de : « Pour présider à la nuit, » dit : « Pour prési-

« der dans la nuit. Qui a frappé l'Egypte avec « ses premiers-nés (10), qui a fait sortir Israël « du milieu d'eux (11), avec une main puis- « sante et un bras élevé (12). » Il revient sans cesse sur le miracle accompli en Egypte, parce que les Juifs étaient des ingrats qui entendaient toujours raconter ces merveilles, et qui les oubliaient toujours. Or, ici, quelle preuve éclatante encore de la bonté de Dieu ? En frappant ce coup, le Seigneur délivrait les Israélites de la servitude, et leur postérité y trouvait une occasion de connaître Dieu. Et maintenant remarquons ici encore une autre idée. Quelle est-elle ? C'est que, même après la plaie qui fit périr les premiers-nés, Dieu a manifesté une fois de plus sa puissance, en arrachant son peuple à la servitude, en terrifiant les Egyptiens, en les ensevelissant dans la mer. Ces paroles ont pour but de prévenir l'irréflexion qui attribuerait à je ne sais quelle faiblesse le commandement qui prescrivit aux Israélites de prendre l'or et les vases d'argent. Ce que Dieu a fait, c'était pour frapper de terreur les ennemis, par tous les moyens ; c'était pour montrer qu'il a une force indépendante et libre, qui fait tout ce qu'elle veut ; c'était pour les tromper, pour leur donner le vertige ; ce qu'il a fait ouvertement, il pouvait le faire en les abusant ; ce qu'il a fait en abusant les Egyptiens, il pouvait le faire ouvertement. Dans les deux cas, il montre sa puissance. Voulez-vous la preuve que cette conduite inspira une grande frayeur aux étrangers ? écoutez ce que dirent plus tard les devins d'Azot : « C'est le Dieu ri- « goureux qui a frappé l'Egypte, et qui, après « avoir joué les Egyptiens, a fait sortir les Israé- « lites. » (I Rois, VI, 6.) Voyez-vous la terreur dont les saisit ce qu'il y a de furtif, de trompeur dans la force qui les extermine ?

« Qui a divisé la mer Rouge en plusieurs « parties (13). » Un autre interprète : « En sec- « tion ; » un autre, « en segments. » Quelques-uns prétendent en effet qu'il n'y eut pas qu'une seule route, mais que la mer fut partagée, eu égard au nombre des tribus, de telle sorte qu'il y eut beaucoup de passages. Sans doute ce prodige montrait une grande puissance, un Dieu terrible et puissant ; toutefois il y avait là aussi une grande preuve de bonté, non-seulement en faveur de ceux pour qui s'opérait le prodige, mais encore dans l'intérêt même des persécuteurs, s'ils avaient voulu y faire attention. En effet si Dieu les ensevelit dans la mer, c'était pour les punir, eux qui avaient vu tant de miracles, de l'audace qu'ils montraient encore contre les flots. Eussent-ils été de tous les hommes, les plus dépourvus de sentiment, ils auraient dû, en considération des prodiges qui avaient précédé, en considération des prodiges présents, et qu'ils avaient sous les yeux, admirer, adorer la divine puissance, et renoncer à une lutte inconvenante. Au contraire, ils voient la création tout entière qui se transforme au gré du Seigneur, pour leur faire la guerre, et, même alors, ils ne reviennent pas de leur fureur, et ils persistent, ils ont devant les yeux un prodige qui surpasse toute croyance, ils voient une route étrange, inouïe, et ils ne craignent pas de s'y engager. Voilà pourquoi la mer est devenue leur tombe. Il n'y avait pas là une œuvre de la nature, mais un coup frappé par une main divine. Et voilà pourquoi, en quelques instants bien courts, se produisirent des choses contraires. Et la mer ne se partageait pas seulement de manière à n'ouvrir qu'une route, il y eut autant de routes que de tribus. Et maintenant, à chaque prodige que raconte le Psalmiste, il rappelle la miséricorde, car toutes les fois que les éléments faisaient voir des prodiges, Dieu prévenait les pensées qui les auraient regardés comme des œuvres de la nature ; il y montrait la force du secours d'en-haut, qui seul accomplit les miracles qui surpassent la raison humaine. C'est ce qui est arrivé dans cette mer ; c'est ce qui devient manifeste, si l'on considère que ce prodige ne s'est pas renouvelé depuis : or les œuvres de la nature se reproduisent fréquemment, et à des époques déterminées. « Qui a fait passer Israël par le milieu de cette « mer, parce que sa miséricorde est éternelle « (14). »

Voyez-vous comme il termine chaque verset, par ce refrain : « Parce que sa miséricorde « est éternelle ? » Tous ces prodiges marquaient une providence qui ne s'interrompt pas. Car si tous les événements ont eu un terme, le souvenir qui en est resté a fourni à la postérité de puissants motifs pour s'élever à la connaissance de Dieu. Ces événements racontés par la tradition aux générations successives, ouvraient aux âmes la route de la vraie sagesse. D'ailleurs, la Providence divine ne s'est pas contentée de ces anciens événements. Après les prodiges de l'Egypte, cette affection qui entoure les hommes ne s'est pas démentie ; à

chaque occasion, à toutes les époques, elle a déployé les marques visibles d'un ineffable amour. Aussi dans l'admiration dont le frappe cette affection infatigable, le Psalmiste ne se lasse pas de répéter : « Parce que sa miséri« corde est éternelle. » Et c'est avec raison qu'il ajoute : « Et il a fait passer Israël par le « milieu de cette mer, » car voilà bien une preuve de la puissance de Dieu. En effet, il ne lui suffit pas de faire rebrousser la mer, de ménager à son peuple un facile passage. Ce fait, s'il n'y eût eu que ce fait, aurait frappé les Israélites de stupeur et d'épouvante, ils n'auraient pas osé s'avancer, ce prodige les eût glacés de terreur. Mais il appartenait à la puissance de Dieu, quand la mer se retirait ainsi, d'inspirer aux Israélites l'audace, la résolution nécessaire pour entreprendre cette route nouvelle, étrange. A voir, en effet, à droite, à gauche, les vagues ainsi coupées, s'élevant comme des montagnes, toutes droites, il fallait une âme élevée, généreuse, pour se risquer sans crainte, sans inquiétude, au milieu de cette mer qui pouvait retomber d'une si grande hauteur, des deux côtés, les renverser, submerger dans ses abîmes le peuple tout entier. « Et il a renversé Pharaon avec toutes « ses forces dans la mer Rouge (15). » C'est pour marquer la facilité de l'engloutissement, que le Psalmiste a employé ces expressions. Quant à vous, considérez non-seulement la puissance et la colère que Dieu a fait éclater ici, mais la patience aussi qu'il a montrée. Il ne les a pas exterminés tout d'abord, malgré leur impudence et leur obstination, portées à un tel point qu'ils se sont eux-mêmes, de gaieté de cœur, précipités dans cet abîme. Ce n'est pas sans raison non plus que l'armée aussi est châtiée, tous avaient pris part au péché, tous avaient été également des persécuteurs, ils reçoivent également leur part du supplice et du châtiment. « Il a fait passer son « peuple par le désert, parce que sa miséri« corde est éternelle (16). » Prodige non moins étonnant que la traversée au milieu de la mer. Sans doute, ils sentaient sous leurs pieds la terre sèche, qui pouvait les supporter ; toutefois ils souffraient des incommodités sans nombre et dont chacune suffisait pour les détruire, pour les livrer à la mort la plus cruelle ; la faim, le manque d'eau, la soif, des rayons dévorants, la multitude des bêtes féroces, le manque absolu du nécessaire. Vous savez tout ce qu'il faut à l'homme pour vivre. Eh bien ! quoique dépourvus de tout, sans abri, sans aliments, sans vêtements suffisants, sans chaussures, sans rien de tout ce que l'on a d'ordinaire, ils pouvaient se croire au milieu des cités, ces voyageurs errant dans la solitude. Et maintenant, considérez tout ce que le Psalmiste a passé de miracles, combien de merveilles arrivées dans le désert, combien d'années de ce gouvernement prodigieux. Il ne rappelle que deux miracles relatifs aux rois qu'ils rencontrèrent. Le Psalmiste ne parle pas de cette table d'un genre si nouveau, de ce pavillon surprenant, de cette lampe qui n'avait jamais paru auparavant, de ces vêtements toujours neufs, de ces chaussures qui ne s'usaient pas, des sources jaillissant des rochers, de tous ces prodiges étonnants, incroyables, qui rendirent facile un tel voyage. Il ne rappelle que deux miracles, comment Dieu extermina les rois barbares, comment il érigea, en faveur de son peuple, le trophée d'une grande victoire, tout le reste, le Psalmiste se remet sur l'auditeur du soin de le recueillir ; le texte dit : « Il a frappé des rois « puissants (17), il a fait mourir de grands « rois (18), Séhon, roi des Amorrhéens (19), « et Og, roi de Basan (20), » et, à chaque verset il ajoute : « Parce que sa miséricorde est éter« nelle, » montrant par là que les ennemis avaient beau se succéder, aucun d'eux pourtant ne put vaincre les Israélites. Pourquoi ? C'est que la bonté de Dieu ne se lassait pas de les protéger. C'est là ce que signifie cette perpétuelle répétition : « Parce que sa miséricorde « est éternelle. Et il a donné leur terre en hé« ritage (21) ; en héritage à Israël son servi« teur (22). » Double bienfait, les ennemis sont vaincus et leurs biens deviennent la possession des Israélites. C'était là en effet la marque d'un grand pouvoir, non-seulement de chasser les habitants d'un pays, mais encore d'avoir la force de s'emparer de leurs terres et de conserver un pays étranger.

Et ensuite, le Psalmiste tient à expliquer, que ce n'est pas à leurs propres mérites, mais à la bonté de Dieu, que les Israélites doivent tant d'avantages, et il ajoute : « Parce que le « Seigneur s'est souvenu de nous dans notre « abaissement (23). » Signifiant par là que nous ne devons rien attribuer à nos vertus, à un bonheur qui nous serait personnel, que nous devons tout à l'abaissement même où nous

sommes descendus. Ce qu'il dit, revient à ceci : Nos malheurs, l'oppression qui nous écrasait, ont suffi pour le fléchir ; car, dès le commencement, lorsque Dieu affranchit son peuple de la tyrannie des Egyptiens, Dieu ne dit pas : j'ai regardé, j'ai vu leur conversion, mais : « J'ai regardé, j'ai vu l'affliction de mon peu- « ple, en Egypte. » (Exode, III, 7.) « Et il nous « a rachetés de la servitude de nos ennemis « (24). » Pour ne pas énumérer lentement une à une les guerres, les irruptions, les victoires, les trophées, après avoir résumé d'un mot la série des triomphes, il passe tout le détail de ce qui a été fait pour les Juifs, il arrive à l'action générale de la Providence : « Il donne la « nourriture à toute chair (25) ; » autre version : « Il donne le pain ; » autre version : « Donnant « le pain. » Ce n'est donc ni la terre, ni l'eau, ni l'air, ni le soleil, ni quelqu'autre créature qui produisent les fruits; tout vient de Dieu seul. Maintenant, voyez ici, non-seulement la puissance, mais la bonté ineffable. En effet ce que dit le Christ : « Il fait lever son soleil sur « les bons et sur les méchants ; il fait tomber « sa pluie sur les justes et sur les injustes « (Matth. v, 45) ; » c'est précisément ce que le Psalmiste exprime par ces paroles : « Il donne « la nourriture à toute chair ; » c'est-à-dire, non-seulement aux justes, à ceux qui font le bien, mais aux pécheurs, aux impies, à tous les hommes; et c'est là surtout ce qui proclame sa puissance. Comprenez-vous que le psaume se propose principalement de nous conduire à la connaissance de Dieu ? et voilà pourquoi il commence et il se termine par des pensées générales : d'abord il parle du soleil, et de la lune, et des éclairs, et des pluies, qui ne sont pas des faits attachés à une partie seulement de l'univers; et il termine en parlant de la nourriture commune de tous les êtres. Ensuite, après avoir bien établi que cette Providence est générale, il ajoute : « Louez le « Dieu du ciel, parce que sa miséricorde « est éternelle (26). » Paroles qui montrent clairement que dans les espaces supérieurs comme dans les régions au-dessous, c'est toujours le même Seigneur, étendant partout sa prévoyance et ses soins. Donc pour tous ces biens, offrons-lui nos actions de grâces ; pour les bienfaits communs, pour les bienfaits particuliers ; pour sa bonté, pour son affection, pour sa puissance, pour sa sollicitude ; et, sans cesse, faisons ce que nous ordonne le Psalmiste : « Louez le Seigneur, parce qu'il est « bon, parce que sa miséricorde est éternelle. » Voilà en effet un sacrifice, voilà une oblation, voilà ce qui plus que tout le reste nous rend Dieu propice, et nous assure sa bienveillance. Puissions-nous tous en jouir, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent la gloire et l'empire, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

EXPLICATION DU PSAUME CXXXVI.

1. « SUR LES RIVES DES FLEUVES DE BABYLONE, NOUS NOUS SOMMES ASSIS, ET LA, NOUS AVONS PLEURÉ « AU SOUVENIR DE SION. »

ANALYSE.

1. Les Israélites sont corrigés par la captivité qui les rend plus dociles aux volontés de Dieu, plus fidèles aux observances de leur loi et les guérit pour jamais de leur penchant pour l'idolâtrie.
2. Prédiction et imprécation contre Babylone. Quand les prophètes lancent des imprécations, c'est qu'ils expriment non leurs propres sentiments, mais ceux de leurs peuples.

1. Brûlants regrets de la cité perdue, brûlant désir du retour. Tant que ces hommes eurent leur bonheur dans leurs mains, on les vit dédaigneux, insolents; une fois qu'ils eurent tout perdu, alors ils ne montrèrent plus que des regrets. C'était pour réveiller leur amour que Dieu les bannissait de leur cité. C'est la conduite du Seigneur; lorsqu'enivrés des biens qu'il nous donne, nous en perdons le sentiment, il nous en prive, pour nous rendre plus sages, et nous les faire désirer de nouveau. Mais pourquoi les voyons-nous s'asseoir sur les rives des fleuves? c'est qu'ils sont captifs, emmenés sur une terre ennemie, loin de toutes murailles et de toute cité. « Nous avons « suspendu aux saules qui sont au milieu de « Babylone les instruments de nos chants (2); » une autre version: « Nos cithares; » une autre version: « Nos lyres. » Et pourquoi emportèrent-ils, eux captifs, ces instruments, qui leur étaient inutiles? C'était encore un effet de la prévoyance de Dieu, afin que sur une terre étrangère ils eussent des souvenirs de leur premier état; c'était pour raviver leur affliction à la vue de ces emblêmes de leurs cérémonies. « Car, ceux qui nous avaient emmenés captifs, nous demandaient de chanter « des cantiques, et ceux qui nous avaient en- « levés, nous disaient: Chantez-nous quelques- « uns des cantiques de Sion (3). » C'était pour eux un grand avantage, que ces barbares voulussent entendre leurs cantiques. Et maintenant voyez comme la captivité les corrigeait! Ils avaient jadis dans leur patrie perdu l'habitude de ces chants; ils avaient renié leur religion; ils avaient, de mille manières, foulé la loi aux pieds; et ces mêmes hommes, sur la terre étrangère, se montraient exacts et fidèles observateurs de la loi; malgré les instances, les menaces des barbares, qui les entouraient de tous côtés, qui voulaient les entendre, en dépit de tout, ils refusent de contenter leur désir; ils leur opposent la loi, et cette loi, ils la conservent avec fidélité. Quant à cette expression, « Ceux qui nous avaient enlevés, » une autre version la modifie ainsi: « Ceux qui « nous traitaient avec arrogance. » Ce qui revient à ceci: Ceux qui autrefois s'emportaient contre nous, et nous maltraitaient, se sont adoucis avec le temps; ils sont devenus pleins

de clémence et de mansuétude, au point de vouloir même entendre nos cantiques. Toutefois ces captifs refusèrent. Voyez-vous la force que donne l'affliction; la componction, la contrition qu'elle opère? Ils pleuraient, et ils observaient la loi; ils avaient vu les larmes des prophètes, ils en avaient ri, ils s'en étaient joués, ils s'en étaient moqués; et maintenant, sans personne pour leur adresser des exhortations, ils versaient des larmes, et ils faisaient entendre des gémissements. Les ennemis, de leur côté, retiraient, de cette conduite, de précieux avantages; ils voyaient en effet, que ces captifs ne pleuraient pas, parce qu'ils étaient captifs, parce qu'ils étaient en servitude, parce qu'ils habitaient une terre étrangère, mais parce qu'ils étaient déchus du culte de leur Dieu. Voilà pourquoi le Psalmiste ajoute: « Au souvenir de Sion. » Ils ne pleurent pas en effet seulement par hasard; mais pleurer est leur principale occupation; voilà pourquoi le Psalmiste dit en commençant: « Nous nous sommes assis, et nous avons « pleuré. » Evidemment, nous nous sommes assis afin de nous livrer à nos gémissements et à nos lamentations. Mais pourquoi ne leur était-il pas permis de chanter sur la terre étrangère? c'est parce que des oreilles profanes ne devaient pas entendre ces cantiques secrets. « Comment chanterons-nous un can« tique du Seigneur, sur la terre étran« gère (4)? » Ce qui veut dire: Il ne nous est pas permis de chanter; quoique nous soyons déchus de notre patrie, nous voulons observer toujours la loi, avec une scrupuleuse fidélité. Vous avez beau exercer votre domination sur nos corps, vous ne triompherez pas de notre âme. Voyez-vous comme l'affliction conduit l'âme à la sagesse, et la rend supérieure aux épreuves et aux malheurs? « Si je t'oublie, « ô Jérusalem, que ma main droite soit mise « en oubli (5); que ma langue s'attache à ma « gorge (6). »

Voyez, encore ici, le grand changement. Chaque jour ils entendaient dire qu'ils seraient chassés de leur cité; et ils demeuraient dans l'insouciance. Maintenant, ils se chargent eux-mêmes d'imprécations, s'ils venaient à l'oublier. Et maintenant que signifie, « que ma « main droite soit mise en oubli? » C'est-à-dire, que mes propres forces m'oublient, et que je devienne muet dans l'excès de mes maux, « Si je ne me souviens pas de toi, si je ne me « propose pas Jérusalem comme le principe de « ma joie. » Qu'est-ce que cela veut dire, « si « je ne me propose pas Jérusalem? » C'est-à-dire, si non-seulement je ne me souviens pas de toi, dans les autres moments, mais de plus dans mes hymnes et dans mes cantiques. Quant à cette expression, « si je ne me propose « pas; » c'est-à-dire, si je ne prends pas pour premier motif, pour prélude, et rien ne saurait exprimer plus fortement le regret et l'amour brûlant de ces exilés pour Jérusalem. Ecoutons, tous tant que nous sommes, et instruisons-nous. En effet, de même que les Israélites ne cherchent que Jérusalem une fois qu'ils en sont bannis; de même un grand nombre d'entre nous souffriront de pareilles douleurs, dans ce jour redoutable où ils seront déchus de la céleste Jérusalem. Toutefois ces malheureux, après avoir perdu leur patrie, conservaient l'espérance du retour; mais nous, une fois hors de la patrie céleste, nous aurons perdu jusqu'à cet espoir. « Le ver qui « les ronge, » dit l'Evangile, « ne mourra « point, leur feu ne s'éteindra point. » (Marc, IX, 43.) Voilà pourquoi nous devons apporter le zèle le plus actif à nous conduire, dans la vie présente, de telle sorte que nous ne tombions pas dans la captivité, que nous ne soyons pas exclus, exilés à jamais de cette bienheureuse patrie. « Souvenez-vous, Seigneur, des enfants « d'Edom, de ce qu'ils ont fait aux derniers « jours de Jérusalem, de leurs cris: ruinez-« la, ruinez-la jusque dans ses fondements (7). » Une autre version, au lieu de, « souvenez-vous « des enfants, » porte: « Souvenez-vous pour « les enfants d'Edom. » Toutes ces paroles marquent également le brûlant désir de la patrie; de là, cette prière: Punissez les barbares, à qui notre captivité n'a pas suffi; que notre ruine n'a pas assouvis; qui nous ont poursuivis en disant: Creusez, jusqu'à ce que vous ayez fait disparaître la dernière des fondations. Car, ils voulaient détruire jusqu'aux bases de la cité, ils en voulaient arracher jusqu'aux fondations les plus enfoncées dans la terre.

2. Or, ces ennemis étaient des Arabes qui s'étaient réunis aux Babyloniens pour envahir la Judée. Le Prophète rappelle souvent leur souvenir; il leur fait d'amers reproches de ce que, malgré la parenté qui les unissait aux Israélites, ils se sont montrés pour eux plus cruels que tous les ennemis. « Filles de Baby« lone que je plains (8); » un autre, « que je vois

« dévastées; » un autre, « qu'il faut mettre au « pillage. » Ici le Prophète montre la puissance de Dieu qui ne se borne pas à délivrer du malheur, mais qui prépare les calamités aux ennemis de son peuple. Il prédit les malheurs dont Babylone est menacée, et il la plaint d'avance des maux qui devaient l'assaillir. C'est encore un enseignement pour les Juifs; c'est une preuve de la puissance de Dieu, étendue sur tout l'univers. « Heureux celui qui te trai« tera comme tu nous as traités; » un autre texte: « Qui te fera ce que tu nous as fait. Heu« reux celui qui prendra, qui écrasera tes pe« tits enfants contre la pierre (9.) » Ces paroles où respire une colère avide de châtiments et de supplices, marquent le bouleversement dans les pensées de ces captifs, qui demandent un grand châtiment, un supplice plein d'étonnement et d'épouvante. Souvent les paroles des prophètes n'expriment pas leurs sentiments personnels, mais les passions des autres. Voulez-vous savoir la pensée du Prophète? Vous l'entendrez dire: « Si j'ai rendu le mal à ceux « qui m'ont fait du mal. » (Psal. VII, 5.) Si j'ai dépassé la mesure prescrite par la loi. Le Psalmiste exprime donc ici des émotions qui ne sont pas les siennes, l'indignation, la douleur des captifs; il montre la haine violente des Juifs, dont la colère allait jusqu'à sévir contre l'enfance. La loi nouvelle n'admet pas cette fureur; elle nous ordonne de donner à boire, de donner à manger à nos ennemis, de prier pour ceux qui nous persécutent, voilà ce que nous faisons en vertu de la loi que nous avons reçue. Que nous dit cette loi? « Si votre justice « n'est pas plus abondante que celle des scribes « et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans « le royaume des cieux. » (Matth. V, 20). Appliquons-nous donc, avec un zèle ardent, à l'observer, à la pratiquer tout entière, à mériter, en quittant la terre, d'habiter dans le ciel, pour vivre avec les chœurs des anges. C'est ainsi que nous obtiendrons les biens à venir. Puissions-nous tous entrer dans ce partage, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent la gloire et l'empire, dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

EXPLICATION DU PSAUME CXXXVII.

1. « JE VOUS LOUERAI, SEIGNEUR, DE TOUT MON CŒUR. »

ANALYSE.

1. Il dépend de nous que nous soyons exaucés de Dieu.
2. Dieu n'abandonne pas ceux qui sont dans l'affliction. Dieu ne fait pas miséricorde indistinctement.

1. Je vous ai souvent expliqué ces paroles; nous n'y insisterons pas aujourd'hui, et nous prendrons tout de suite ce qui vient après. Que signifie : « Je célébrerai votre gloire à la « vue des anges? » Un autre interprète dit : « Je vous chanterai, ô mon Dieu, en liberté; » un autre : « A la vue des dieux, je chanterai pour « vous. » S'il entend, par là, les anges qui sont dans le ciel, ses paroles reviennent à dire : Je m'efforcerai de vous chanter avec les anges, et

je rivaliserai avec eux, et je mêlerai ma voix aux chœurs des puissances d'en-haut. Si je ne suis pas leur semblable par la nature, l'ardeur de mon zèle au moins me permettra de rivaliser avec eux. Si nous en croyons une autre interprétation, le Psalmiste semble parler ici des prêtres : c'est en effet l'habitude de l'Ecriture d'appeler le prêtre, et un ange et un dieu : tantôt elle dit : « Vous ne parlerez point mal « des dieux, et vous ne maudirez point le « prince de votre peuple (Exode, XXII, 28) ; » tantôt : « Les lèvres des prêtres garderont le « jugement; c'est de leur bouche que l'on re- « cherchera la justice parce que le prêtre est « l'ange du Seigneur tout-puissant. » (Malach. II, 7.) Donc, s'il faut entendre ainsi ces paroles d'aujourd'hui, voici la pensée : Les prêtres commenceront à chanter, chanteront les premiers, comme il convient, et moi je suivrai, je les accompagnerai ; et moi aussi je chanterai pour vous, parce que vous avez entendu toutes les paroles de ma bouche. Voyez-vous la profonde reconnaissance? voyez-vous le zèle attentif et scrupuleux? Celui-ci ne ressemble pas à certains hommes nonchalants et lâches, pleins d'ardeur quand il s'agit de recevoir, et engourdis après qu'ils ont reçu. Celui-ci presse afin d'obtenir, et, quand il a obtenu, il montre encore la même constance, l'assiduité de la reconnaissance. Et ce qui prouve la pureté, l'excellence de ses prières, c'est que Dieu l'a écouté. Car, ce qui détermine le Seigneur à nous écouter, c'est que notre prière soit digne de lui.

D'où il suit qu'il dépend de nous d'être écoutés de Dieu ; demandons-lui ce qu'il peut nous donner ; demandons-le avec un désir ardent ; montrons-nous dignes d'être exaucés ; Dieu nous écoute alors, et il nous accorde ce que nous lui demandons. « Je vous adorerai dans « votre saint temple (2). » Ce n'est pas une vertu ordinaire qui peut monter jusqu'au temple, et y porter l'adoration qui vient d'une conscience pure. Il ne suffit pas de fléchir les genoux ; il ne suffit pas d'entrer ; ce n'est pas là ce qu'on demande; mais la ferveur, mais le recueillement de la pensée ; je ne dis pas le recueillement du corps seulement, mais la présence de la pensée dans le temple, voilà ce qui est exigé. Ce n'est pas un petit privilége que d'adorer le Dieu de l'univers, comme il convient qu'on l'adore. Si c'est une dignité que d'approcher les rois de la terre, c'en est une bien plus grande que d'approcher le Dieu par qui tout subsiste. « Et je publierai les louanges « de votre nom pour votre miséricorde et votre « vérité. » Qu'est-ce à dire? Je vous bénirai, dit-il, parce que j'ai ressenti toute votre sollicitude. Ce ne sont pas mes vertus qui m'ont donné de recouvrer ma patrie, de revoir le temple ; je dois tout à votre miséricorde, à votre bonté. Voilà pourquoi je vous adorerai, voilà pourquoi je vous confesserai ; je ne méritais que punition et châtiment ; je ne méritais que de demeurer éternellement sur la terre étrangère, et cependant vous m'avez bientôt rappelé. « Parce que vous avez élevé au-dessus « de tout votre saint nom. » Ce qui veut dire : Je ne bénirai pas seulement vos bienfaits, mais votre gloire ineffable, et votre grandeur infinie, et votre nature qu'aucune expression ne peut traduire. « Parce que vous avez élevé, » dit-il, « au-dessus de tout votre saint nom ; » c'est-à-dire, vous l'avez élevé par vos bienfaits, par les éléments, par ce qui existe dans le ciel, par ce qui existe sur la terre ; par les châtiments, par ce que vous avez fait à nos ennemis, par ce que vous avez fait à votre peuple. Il n'y a pas une seule partie de la création, dans le ciel, sur la terre, dont la voix ne proclame, avec plus de retentissement que la trompette, la grandeur de votre nom. Passez en revue les anges, les archanges, les démons, les éléments insensibles, les pierres, les semences des choses, le soleil, la lune, les continents, les mers, les poissons, les oiseaux, les lacs, les fontaines, les fleuves, tout révèle que votre nom est grand. Au lieu de ces paroles : « Vous avez « élevé au-dessus de tout votre saint nom, » une autre version dit : « Vous avez élevé au- « dessus de tous les noms votre parole. » Un autre : « Votre voix. » « Dans le jour où je vous « invoquerai, exaucez-moi (3) ; » une autre version : « Dans le jour où je vous ai invoqué, « vous m'avez exaucé. » Telle est, en effet, la promesse que Dieu a faite : « Dans le jour où « vous m'invoquerez, je vous exaucerai, et je « dirai : Vous n'avez pas fini de parler, me « voici. » (Isaïe, LVIII, 6.) Et le Psalmiste ne demande que ce que le Seigneur a promis. Telles sont en effet les âmes que la douleur afflige ; il leur tarde de se voir affranchies de leurs maux. « Vous exalterez mon âme par « votre vertu ; » une autre version : « Vous « avez établi dans mon âme les vertus. » Vous vous rappelez qu'au lieu de : « Exaucez-moi, »

une autre version dit : « Vous m'avez exaucé. » Que signifie donc la parole : « Vous exalterez, » Πολυωρήσεις? Les phénomènes appelés météores qui se passent dans les hauteurs sont ainsi nommés, en grec μετέωρα du mot αἴρεσθαι, de là le mot μετεωρισμοί, qui s'applique aux flots que la mer élève, que, pour ainsi dire, elle exalte. Donc cette expression Πολυωρήσεις, revient à : Vous m'exalterez, vous m'enlèverez dans les hauteurs. Le Psalmiste a encore employé la même expression dans un autre passage : « Vous avez élevé à votre hauteur les enfants « des hommes. » (Ps. XI, 9.) Et là se trouve le mot grec ἐπολυώρησας, c'est-à-dire, vous avez attiré, emporté dans les hauteurs; de même ici encore il emploie ce mot πολυωρήσεις με, pour faire entendre, vous me remplirez d'une grande joie; vous rendrez mon âme comme un météore, et, ce qui est le plus grand de tous les biens, vous ne permettrez pas que cette élévation, que cette allégresse soit sans consistance et de peu de durée, mais vous ferez qu'elle soit puissante, forte, ferme et inébranlable. Voilà ce que veut dire : « Vous exalterez « mon âme par votre vertu. »

2. Sa pensée, la voici : Votre vertu m'exaltera, votre force m'emportera dans les hauteurs, et vous serez mon secours. Voilà pourquoi un autre interprète, mettant en lumière la même pensée, dit : « Vous avez établi « dans mon âme les vertus. » C'est bien dit, « dans mon âme; » car c'est le propre de Dieu, de retremper les âmes dans les afflictions, comme on l'a vu au sujet des apôtres. Battus de verges, ils s'en retournaient pleins de joie, c'est ainsi que leur âme s'exaltait. (Act. V, 41.) C'est là l'opération par laquelle éclate le plus sa puissance; au milieu des épreuves, il ne laisse pas nos âmes tomber dans le découragement. « Que tous les rois de la terre vous louent, « Seigneur, parce qu'ils ont entendu annoncer « toutes les paroles de votre bouche (4). » Voyez jusqu'où va sa piété! il ne veut pas être seul à bénir Dieu, il veut que tous ceux qui ont la puissance, s'associent à ses bénédictions, et, avec eux, tous ceux qui portent le diadème. Quelles que soient leur autorité et leur puissance, tous vous doivent, ô Seigneur, des actions de grâces même pour les bienfaits que d'autres ont reçu de vous. Voilà pourquoi le Psalmiste ajoute : « Parce qu'ils ont entendu « annoncer toutes les paroles de votre bouche. » Si donc ils ont pour vous des actions de grâces, ils en recueilleront de grands fruits, un gain précieux; car tels sont les présents que vous faites, ils sont à la portée de tous; il suffit de vouloir pour se les partager, pour en jouir. Leur autorité royale ne leur servira jamais autant que d'écouter vos paroles; voilà ce qui les rend inébranlables, voilà pour eux la force, voilà la beauté, voilà l'honneur, voilà la royauté, voilà pour l'autorité, la vraie gloire et la vraie puissance. « Et que l'on chante dans les voies « du Seigneur (5); » autre version : « Et « que l'on chante les voies du Seigneur. » Si l'on prend, « dans les voies du Seigneur, » cela veut dire conformément à vos lois, à vos commandements, ô mon Dieu! si l'on prend, au contraire, « les voies, » que l'on chante, dit le texte, vos glorieux prodiges; qu'on vous loue, qu'on vous célèbre, qu'on vous proclame, c'est ce que veut dire cette expression, « que « l'on chante. Parce que la gloire du Seigneur « est grande; » c'est-à-dire, exposée aux yeux de tous, manifeste à tous, évidente pour tous, prête à décerner ses bienfaits à tous; faisant, de tous, ses tributaires, par la reconnaissance. « Car le Seigneur est très-élevé : il regarde les « choses basses (6). »

Elevé en nature, élevé en substance; ce que dit le Psalmiste en ce moment, c'est pour s'accommoder au culte juif, c'est une manière de parler. Ce qui suit, c'est une correction, pour redresser l'esprit courbé vers la terre, et lui inspirer des pensées bien supérieures. Quelle est donc l'expression qui suit : « Et il ne voit « que de loin les choses les plus élevées? » En effet, il est ici question de la prescience, qui est surtout le propre de la puissance divine; voilà pourquoi, dans les prophètes, Dieu prend si souvent occasion de cette prescience, pour condamner ceux qui sont retenus dans les liens de l'idolâtrie. Un autre interprète dit : « Et ce qui est élevé, il le distingue de loin ; » un autre : « Et ce qui est sublime. » En effet, après avoir dit, « le Seigneur est très-élevé, il « regarde les choses basses; » le Psalmiste ajoute : « Il ne voit que de loin les choses les « plus élevées, » montrant, par là, que, non-seulement il les connaît, mais qu'il les connaît à une grande distance, c'est-à-dire avant qu'elles arrivent, qu'elles soient accomplies, avant qu'elles se réalisent. « Si je marche au milieu « des afflictions, vous me vivifierez (7). » Il ne dit pas : Vous chasserez loin de moi l'affliction, mais, je demeurerai au milieu même des dou-

leurs, et vous me vivifierez, c'est-à-dire vous pouvez sauver celui qui est tombé dans les plus grands dangers; vous pouvez, chose prodigieuse, incroyable, du sein même des tortures, du milieu même des ennemis, retirer, mettre en sûreté, celui que tant d'épreuves assiégent. « Vous avez étendu votre main contre la fureur de « mes ennemis; » un autre interprète : « Vous « étendrez votre main contre le souffle de mes « ennemis. » Comprenez-vous, dans les deux textes, la manifestation de la plus grande puissance? car voici ce que dit le Psalmiste : « Au « milieu même des douleurs, vous pourrez « me sauver. » Ces furieux que la rage transporte, qui vomissent des flammes, vous pouvez les renverser, les jeter par terre. « Et votre « droite m'a sauvé; » un autre : « Et votre « droite me sauvera, » c'est-à-dire, votre puissance, votre force. Car Dieu est fécond en ressources et en moyens; il ne lui coûte rien de sauver ceux qui étaient dans le désespoir. « Le « Seigneur acquittera pour moi (8); » un autre : « Le Seigneur payera avec moi; » un autre : « Achèvera le paiement, » c'est-à-dire, punira mes ennemis. Il ne dit pas, punira, mais « acquittera pour moi, » montrant par là que, tout obligé que je suis à rendre un compte, c'est lui-même qui payera et satisfera. Car il est plein de bonté; on peut d'ailleurs appliquer ces paroles à ce que le Christ a fait pour nous; car c'est lui qui a tout acquitté pour nous. « Seigneur, votre miséricorde est éternelle; « ne méprisez pas les ouvrages de vos mains. » Le Psalmiste donne ici deux raisons qui expliquent pourquoi l'on peut se concilier la clémence de Dieu; l'une, c'est qu'il est plein de miséricorde et de bonté, que sa miséricorde ne se dément pas, ne connaît pas de bornes, que sa clémence ne s'arrête jamais; l'autre, c'est qu'il est notre créateur et celui qui nous a faits.

Mais si nous voulons être sauvés par cette clémence, par cette bonté, montrons, de notre côté, que nous ne sommes pas indignes de la miséricorde. (Exode, XXXIII, 19.) « Je ferai mi« séricorde à qui il me plaira de faire miséri« corde. » (Rom. IX, 15.) Dieu, en effet, ne fait pas miséricorde sans aucune espèce de discernement. Dieu fait quelque distinction; s'il agissait sans discernement, personne ne serait puni. C'est pourquoi ne faisons pas notre devoir seulement pour obtenir la miséricorde, mais aussi parce que c'est Dieu qui nous a faits. La créature qui est l'ouvrage de Dieu, l'ouvrage d'un si grand artisan, d'un tel roi, doit se conduire de manière à mériter tant de sollicitude et d'affection prévoyante. Si telle est notre conduite, nous obtiendrons les biens à venir. Puissions-nous tous entrer dans ce partage, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent la gloire et l'empire, dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

EXPLICATION DU PSAUME CXXXVIII.

1. POUR LA FIN, A L'AUTEUR DE LA VICTOIRE. — « SEIGNEUR, VOUS M'AVEZ ÉPROUVÉ ET CONNU. »

ANALYSE.

1 et 2. Comment doit s'entendre l'expression *vous m'avez éprouvé,* appliquée à Dieu. Qu'est-ce à dire *être assis et être levé?* De la prescience de Dieu. Qu'elle ne rend pas l'homme bon ou mauvais.

3. *Ténèbres* veut dire affliction, nuit, adversité. Tout est souple quand Dieu commande : à son ordre les éléments produisent des effets contraires à ceux qu'ils produisent ordinairement.

4 et 5. Nous sommes la propriété de Dieu, c'est pourquoi il prend soin de nous. Fuir les hommes de sang, éviter les méchants. La voie éternelle, c'est la voie de la vertu.

1. Que dites-vous? Dieu a eu besoin de vous éprouver pour vous connaître? Avant de vous éprouver, il ne vous connaissait pas? Loin de nous cette pensée. Comment serait-elle vraie de celui qui connaît toutes choses avant leur naissance? Ces paroles : « Vous m'avez éprouvé, » signifient, vous avez, de moi, une connaissance parfaite; de même quand l'Apôtre dit : « Celui qui pénètre le fond des cœurs, » il n'exprime pas l'ignorance, mais la science parfaite; et ici, le Psalmiste disant : « Vous « m'avez éprouvé, » exprime la connaissance la plus sûre; c'est comme s'il disait : vous avez, de moi, une connaissance parfaite. « Vous « m'avez connu, que je fusse assis ou levé (2). » Par ces expressions, « être assis » et « être « levé, » il marque la vie tout entière. Ces deux positions embrassent toute la vie, agir, entreprendre, entrer, sortir. Ensuite, comme il a dit en commençant : « Vous m'avez « éprouvé, » il ne veut pas qu'on s'imagine étourdiment que Dieu a besoin d'éprouver, d'expérimenter pour connaître, et il ajoute : « Vous m'avez connu, que je fusse assis, ou « levé. » Voyez encore la correction résultant des paroles qui suivent : « Vous avez découvert « de loin mes pensées. » Le Psalmiste montre par là que Dieu ne connaît pas, pour avoir fait une expérience; que Dieu n'a pas besoin d'expérience, mais que sa prescience connaît tout. Celui qui connaît les pensées encore cachées dans notre esprit, n'a pas besoin des actions qui les manifestent; et d'ailleurs il ne connaît pas seulement nos pensées, quand elles sont dans notre esprit, mais il les connaît avant qu'elles y soient; et non-seulement avant qu'elles y soient, mais encore bien longtemps auparavant. Voilà pourquoi le Psalmiste, voulant mettre cette vérité en évidence, ajoute : « Vous avez découvert de loin mes pensées. » Mais, si Dieu connaît jusqu'aux pensées, pourquoi provoque-t-il la manifestation des pensées par les œuvres? Ce n'est pas parce que lui-même a besoin de connaître, mais c'est parce qu'il veut que les actions glorifient ceux qui les font. Dieu connaissait Job avant de l'avoir mis à l'épreuve; aussi en rendait-il ce témoignage : « Un homme juste, aimant la vérité, « et qui craint Dieu. » (Job, II, 3.) Mais Dieu l'a mis à l'épreuve, pour le rendre plus fort, pour confondre la malice du démon, pour provoquer les autres hommes à rivaliser avec ce saint personnage. Et qu'y a-t-il d'étonnant que Dieu ait traité Job ainsi, quand il tient la

même conduite avec les pécheurs? Dieu savait parfaitement que les Ninivites ne méritaient pas de mourir, qu'ils se repentiraient, qu'ils deviendraient meilleurs; cependant il les met à l'épreuve, et partout il nous fait voir les marques les plus évidentes du soin qu'il prend de nous, et de sa Providence; la connaissance pure et simple ne lui suffit pas. C'est pourquoi, le Fils unique du Père disait aussi : « Si je ne « fais pas les œuvres de mon Père, ne croyez « pas en moi; si au contraire je les fais, quand « même vous ne croiriez pas en moi, croyez « en mes œuvres. » (Jean, x, 37, 38.)

Comme il y a beaucoup de gens d'un esprit épais, dépourvus de sentiment, qui répètent beaucoup de discours de ce genre : Dieu a choisi un tel, chéri un tel, détesté un tel, et voilà pourquoi celui-ci est mauvais et méprisable, le Psalmiste parle d'abord des œuvres pour redresser ces jugements faux, voilà dans quel dessein il présente d'abord à la pensée la vertu se manifestant par les œuvres. Dieu sait qu'un tel sera vertueux, avant que celui-ci ait montré sa vertu par ses actions, voilà ce que déclare le Prophète pour enseigner la prescience divine, mais aussitôt il se hâte de parler de cette vertu s'épanouissant, par les actions, dans la plénitude d'elle-même, afin que l'irréflexion ne s'avise pas de dire que c'est la prédiction qui a fait de tel homme ce qu'il est en réalité. Voyez donc la démonstration que fait Paul de cette vérité : « Avant qu'ils « fussent nés, et avant qu'ils eussent fait au« cun bien ni aucun mal, afin que le décret « de Dieu demeurât ferme selon son élection, « non à cause de leurs œuvres, mais à cause « de l'appel et du choix de Dieu, il fut dit à « Rébecca : Le plus grand sera assujéti au « moins grand. » (Rom. IX, 11, 12, 13.) Et en effet, Dieu n'a pas besoin d'attendre que les actions aient eu leur accomplissement; bien avant les actions, Dieu connaît celui qui sera méchant et celui qui ne le sera pas. « Vous « avez remarqué le sentier par lequel je mar« che, et vous avez prévu toutes mes voies (4). » Plus haut, il emploie les expressions « être « assis » et « être levé » pour signifier les actions qui constituent les habitudes de la vie; et en effet, nous disons souvent : Un tel sait parfaitement comment il est assis, comment il est levé, pour marquer sa parfaite connaissance; et ici encore, il appelle « voie » et « sentier » la vie tout entière. Et voilà pourquoi il ajoute : « Vous avez prévu toutes mes « voies. » Maintenant cette expression, « vous « avez remarqué, » ne montre pas que Dieu cherche, qu'il examine, mais qu'il connaît parfaitement. Ce qui le prouve, c'est ce qui suit : « Vous avez prévu, » c'est-à-dire vous connaissez, avant l'accomplissement, toutes les actions bonnes et mauvaises, « Qu'il n'y a pas « de ruse dans ma langue; » un autre : « De « contradiction. » Voilà la plus grande marque de la vertu, voilà le couronnement de tous les biens; voilà ce que le Christ demande, avant toutes choses, par ces paroles : « Si vous ne « vous convertissez pas, si vous ne devenez « pas semblables à ces petits, vous n'entrerez « pas dans le royaume des cieux (Matth. XVIII, « 3); » la simplicité, l'innocence, l'absence de toute ruse, de toute feinte, voilà ce qu'il veut dire. Aussi s'est-il choisi pour apôtres des hommes sans habileté et sans finesse d'esprit, et il disait : « Je vous rends gloire, mon Père, « de ce que vous avez caché ces choses aux sages « et aux prudents, et de ce que vous les avez « révélées aux petits. » (Matth. XI, 25.) Voyez maintenant le Psalmiste ! il ne dit pas : parce que j'ai accueilli et rejeté la ruse, mais parce que jamais ma langue n'a souffert de ce mal, jamais ce vice n'a trouvé accès auprès de moi. « Vous avez, Seigneur, une égale connaissance « de toutes les choses, et futures et anciennes « (5). » Non-seulement, dit-il, vous connaissez mes pensées, mes actions, les voies par lesquelles je marche, mais, de plus, toutes les choses passées et futures. « C'est vous qui m'a« vez formé, et vous avez mis votre main sur « moi. » De la prescience il passe au pouvoir de créer, et du pouvoir de créer, il retourne à la prescience; non-seulement Dieu nous a faits quand nous n'étions pas encore, mais, de plus, après nous avoir faits, il nous tient sous son empire.

2. Double témoignage que Paul, à son tour, rend au Christ par ces paroles : « Dieu ayant « parlé autrefois à nos pères, en divers temps, « et en diverses manières, par les prophètes, « nous a enfin parlé, en ces derniers jours, « par son Fils, qu'il a fait hériter de toutes « choses; » il ajoute ensuite l'ouvrage même de la création : « Et par qui il a même créé les « siècles. » (Hébr. I, 1, 2.) Et, après avoir parlé de sa substance, en ces mots : « Et comme il « est la splendeur de sa gloire, et le caractère « de sa substance. » (Ibid. 3.) Il ajoute encore

sa providence en disant : « Et qu'il soutient « tout par la puissance de sa parole. » Dans son épître aux Colossiens, il revient sur cette pensée : « Car tout a été créé par lui, dans le ciel « et sur la terre, soit les trônes, soit les domi- « nations, soit les principautés, soit les puis- « sances; tout a été créé par lui, et pour lui. « Il est lui-même avant tout. » (Coloss. I, 16, 17.) Voilà pour marquer sa puissance créatrice; ensuite, exprimant sa providence, l'Apôtre ajoute : « Et toutes choses subsistent en « lui. » Ce double témoignage, Jean, à son tour, le rend par ces paroles : « Toutes choses « ont été faites par lui, et rien de ce qui a été « fait, n'a été fait sans lui. » (Jean, I, 3.) Voilà pour la création ; ensuite, pour la providence : « En lui était la vie, et la vie était la lumière « des hommes. » (Ibid. 4.) C'est ce que le Prophète nous montre également ici : « C'est « vous qui m'avez formé, » voilà le créateur; de plus, il exprime la providence : « Et vous « avez mis votre main sur moi. » Qu'est-ce à dire, « vous avez mis? » Vous me régissez, vous me formez, vous me portez. C'est encore ce que dit Paul : « C'est en lui que nous avons « la vie, le mouvement et l'être. » Ce n'est pas seulement notre naissance, mais la persistance de notre être qui suppose nécessairement son pouvoir. (Act. XVII, 28.) « Merveilleuse est votre « science au-dessus de moi; elle est pleine de « force, et je ne pourrai y atteindre (6). » Une autre version : « Elle me surpasse, » au lieu de, « elle est pleine de force »; une autre dit : « Elle « est tout à fait élevée. » Quant à ces expressions, elles reviennent à ceci : je jouis de votre providence, et, quoique je sache bien que vous avez toute prescience, que je n'étais pas et que vous m'avez fait, impossible pourtant à moi d'avoir, de vous, une connaissance parfaite, manifeste : « Mais merveilleuse est « votre science, » c'est-à-dire elle me surpasse, elle s'élève au-dessus de moi, elle est trop forte pour que ma raison la puisse comprendre, tant cette connaissance est merveilleuse, tant elle est grande. Mais quoi! si, toute merveilleuse et grande qu'elle est, on peut la comprendre? nullement. Voilà pourquoi le Psalmiste ajoute : « Je ne pourrai y atteindre; » c'est pour que vous n'ayez pas cette prétention. Et maintenant, quand il dit : N'avoir pas cette connaissance, il ne dit pas : j'ignore Dieu, mais : Je n'ai pas, de lui, une connaissance parfaite, absolue, et claire; c'est précisément ce que dit Paul : Car nous savons bien assurément qu'il existe, mais quelle est sa substance? c'est ce que nous ne savons pas. Il faut croire, pour s'approcher de Dieu, premièrement, qu'il y a un Dieu. (Hébr. XI, 6.) Il ne dit pas, qu'il faille connaître sa substance, que nul ne connaît; nous savons qu'il est bon, qu'il est clément, plein d'affection et de douceur; jusqu'où s'étend sa grandeur? nous l'ignorons. Ici le Psalmiste, négligeant tout cela, nous propose un moyen qui semble plus facile, et cependant il avoue, encore ici, son ignorance. Non-seulement, déclare-t-il, je ne dis pas quelle est sa substance, quelle est la grandeur de sa bonté; j'avoue que ces choses sont incompréhensibles; mais, de plus, comment est-il présent partout? je ne puis le dire. Voilà qui surpasse encore notre intelligence.

Aussi, après avoir dit : « Merveilleuse est « votre science au-dessus de moi, » il ajoute : « Où irai-je pour me dérober à votre Esprit, « et où m'enfuirai-je de devant votre face (7)? « Si je monte dans le ciel, vous y êtes; si je « descends dans l'enfer, vous êtes présent (8); « si je prends des ailes, dès le matin et que « j'aille habiter aux extrémités de la mer (9); » une autre version : « Me fixer. » Eh bien! là. (10) Un autre texte : « là encore, c'est votre « main qui me conduira; ce qui me soutien- « dra, c'est votre droite. » « Esprit, face, » ces mots, ici, marquent Dieu lui-même; c'est-à-dire : où irai-je, pour m'éloigner de vous? Vous remplissez tout; vous êtes présent partout; non point partiellement, mais, vous êtes présent partout, tout entier. Et maintenant, le Psalmiste ne dit pas : Partout où j'irai, vous me suivrez, et vous me retiendrez; mais : partout où j'irai, vous êtes là; c'est-à-dire, je vous trouve là, me prévenant. De là, ces paroles : « Merveilleuse est votre science au-dessus « de moi. » Si vous ne la connaissez pas parfaitement, me direz-vous, comment savez-vous qu'elle est merveilleuse? C'est parce qu'elle surpasse ma raison, c'est parce qu'elle est au-dessus de ma pensée. Il en est comme des rayons du soleil; nous ne pouvons pas parfaitement les connaître, et c'est précisément pour cette raison qu'ils nous paraissent admirables. De même, pour la connaissance de Dieu; nous ne sommes pas absolument sans le connaître, puisque nous savons qu'il est, et qu'il est bon, clément, affable, miséricordieux; qu'il est partout. Mais maintenant, quelle est

sa substance? jusqu'où s'étendent les qualités que nous proclamons? comment est-il partout? nous l'ignorons. C'est pourquoi, après avoir dit comment cette science est merveilleuse; après avoir proclamé la prescience, le pouvoir de créer, de prévoir, la substance incompréhensible, inexplicable, il énonce un autre pouvoir, plein de mystère aussi, dès qu'on cherche à l'expliquer, car ce pouvoir est incompréhensible en lui-même. Qu'est-ce donc? « C'est votre main qui me conduira là, « et, ce qui me soutiendra, c'est votre droite ; » c'est-à-dire, vous pouvez faire que les hommes tombés dans de grands et terribles malheurs, n'y restent pas comme des prisonniers; vous les délivrez au milieu même des plus grands dangers.

3. Pour expliquer cette pensée, il ajoute : « Et j'ai dit: peut-être que les ténèbres me « fouleront aux pieds, mais la nuit même s'illumine dans mes plaisirs. « Parce que les ténè-« bres ne seront pas obscures grâce à vous, et que « la nuit sera lumineuse comme le jour (11). « Ainsi les ténèbres de l'une, ainsi la lumière « de l'autre (12); » après l'énumération que j'ai parcourue, après avoir montré, non-seulement Dieu présent partout, mais Dieu conduisant, protégeant, fortifiant, il ajoute ensuite, il montre non plus la merveille de cette force qui protége, mais la merveille de ce pouvoir supérieur à la nature. En effet, après avoir dit: « Ce qui me soutiendra, c'est votre « droite, et elle me conduira, » il ajoute: « Et « j'ai dit: peut-être que les ténèbres me fou-« leront aux pieds. » Un autre texte: « Si je « dis: peut-être les ténèbres me couvriront; » un autre: « me cacheront. »

Les ténèbres marquent ici l'affliction; ce que dit le Psalmiste, revient à ceci : j'ai été assiégé par les maux, et j'ai dit en moi-même, les maux triompheront de moi. C'est en effet ce que signifie cette expression: « Les ténèbres « me fouleront aux pieds. » Un autre texte: « Les ténèbres me couvriront. Et la nuit s'il-« luminera dans les plaisirs; » un autre texte: « La nuit deviendra lumineuse autour de « moi. » Qu'est-ce que cela veut dire? j'ai parlé ainsi, dit le Psalmiste, parce que j'étais préoccupé de la nature des choses, mais tout à coup les maux se sont convertis en biens; ou plutôt, les maux n'ont pas été changés en biens, mais, dans la persistance même des maux, j'ai senti les doux effets de la bonté. Il ne dit pas en effet, la nuit a été détruite, mais la nuit était lumineuse; c'est-à-dire la nuit, demeurant la nuit, les maux, les calamités (car c'est là ce qu'exprime le mot nuit), n'ont pas pu me fouler sous leurs pieds. Mais la lumière a brillé dans la nuit, c'est-à-dire, une puissance m'a défendu. En effet, les contraires naissent, apparaissent au sein des contraires, quand il plaît à Dieu. N'avez-vous pas vu la même fournaise et en même temps un feu dévorant et une rosée rafraîchissante? ni la flamme ne s'éteignait, ni la rosée ne se desséchait; grêle et flamme s'accordaient ensemble. D'où vient cela, répondez-moi? Comment s'est opéré ce prodige? je veux le savoir, ou plutôt, non; je ne veux pas savoir ce comment, car c'est impossible. J'ai foi à ce qui est arrivé, et j'adore Celui qui a opéré l'œuvre. « Car le plus grand nombre « de ces œuvres sont des secrets. » (Ecclés. XVI, 22.) Ne vous souvenez-vous pas, que les Egyptiens en plein jour marchaient à tâtons, comme dans les ténèbres, que les Israélites voyaient au contraire dans les ténèbres comme en plein jour, et que, dans le principe, tandis que les ténèbres régnaient partout, la lumière éclata tout à coup au milieu d'elles? C'est que partout Celui qui a fait la nature est le maître des choses, non de telle sorte qu'il produise ce qui n'existe pas, mais de telle sorte qu'il modifie la nature des choses existantes. « Parce que les ténèbres ne seront plus ob-« scures par vous. » Un autre texte: « Auprès « de vous. Et la nuit sera lumineuse comme le « jour. » Un autre texte: « Mais la nuit même « paraîtra comme le jour: ainsi les ténèbres de « l'une, ainsi la lumière de l'autre. » Un autre texte: « Semblables sont ses ténèbres et sa lu-« mière. » C'est avec raison que le texte dit: « Par vous; » ce qui signifie, grâce à vous. Le Psalmiste exprime cette pensée: si vous le voulez, Seigneur, les ténèbres ne seront plus des ténèbres, mais produiront l'effet de la lumière. Voilà pourquoi il ajoute : « La nuit « sera lumineuse comme le jour; » c'est pour éclaircir sa pensée; il veut dire: La nuit fera paraître ce qui est le propre du jour, comme si c'était le propre de la nuit. C'est qu'en effet, lorsqu'il plaît à Dieu, les éléments opèrent ce qui est contraire à leur nature, aussi facilement que ce qui leur a été attribué en propre, dès l'origine des choses. Oui, si vous le voulez, la nuit sera capable de montrer la lumière, aussi bien qu'elle montre les ténèbres.

Voilà pourquoi il ajoute : « Ainsi les ténèbres de « l'une, ainsi la lumière de l'autre. » Ces expressions s'appliquent en toute propriété aux éléments ; par métaphore elles s'appliquent aux actions des hommes. Ce qui montre que Dieu a le pouvoir de procurer au sein des afflictions la tranquillité d'un bonheur paisible, parce que Dieu prend souci des affligés. Cela est merveilleux, étrange : c'est cependant ce qui est arrivé à Joseph. Son bonheur, ses honneurs, s'il fût resté dans la maison paternelle, n'auraient pas égalé sa prospérité, sa grandeur, après avoir été vendu, après avoir été élevé dans la maison d'un barbare. Ceux mêmes qui travaillaient à le perdre préparaient son diadème, apprêtaient sa pourpre, et du sein même de l'infamie à laquelle on le vouait, est sorti pour lui l'honneur qui l'a porté au trône. Avez-vous bien compris notre explication ? « La nuit sera lumineuse comme le jour. » Quant à cette expression : « Ainsi les ténèbres « de l'une, ainsi la lumière de l'autre, » elle donne lieu à la même réflexion ; de même que les ténèbres, de même la lumière aura son tour, non-seulement d'une manière apparente ; mais Dieu, le Dieu, ton Seigneur, changera la nature des choses. « Car, vous êtes le maître « de mes reins, Seigneur ; vous m'avez pris « dès le ventre de ma mère (13). » Quel rapport entre ces paroles et celles qui ont été prononcées ? La conséquence est rigoureuse, et les idées sont étroitement liées. Après avoir célébré une puissance si grande, il montre que Dieu l'exerce pour l'utilité des hommes et leur plus grand bien.

Il ne faut pas que l'insensé puisse dire : Et que me fait à moi sa grandeur, sa puissance, sa prescience ? Montrez-moi le profit que nous en retirons. Le Psalmiste a ajouté : « Vous êtes « le maître de mes reins, » se servant d'une partie de l'homme pour désigner l'homme tout entier. Ce n'est pas chose indifférente, quand on loue la Providence, que de sentir qu'on est la propriété de Dieu. Qui possède, prend soin et pourvoit. Aussi le Psalmiste, pour exprimer cette idée, ajoute-t-il : « Vous m'avez formé « dès le ventre de ma mère ; » c'est-à-dire, à tous les instants, vous avez pris soin de me rendre fort ; vous avez pourvu à tout ; sans cesse vous vous êtes occupé de moi ; vous m'avez mis en sûreté dès ma première enfance, dès le maillot, et ce que j'ai dit, vous me l'avez enseigné par les faits mêmes : « Je vous louerai, « parce que vous avez fait éclater votre gran- « deur d'une manière terrible ; vos œuvres « sont admirables, et mon âme en est vive- « ment frappée (14). » Qu'est-ce-à-dire ? Vous m'avez formé, mais j'ignore comment vous m'avez formé ; à vous, la providence, mais je ne puis embrasser toute votre providence dans ma pensée ; vous êtes partout, mais cela même je ne le comprends pas ; vous connaissez l'avenir et le passé et les secrets de l'esprit de l'homme, mais ma raison est impuissante à s'expliquer cette merveille ; vous changez les natures des choses, et vous faites qu'en persistant elles fassent paraître des effets contraires, et, vous produisez les contraires comme s'ils étaient les propriétés mêmes spécialement attribuées à chaque nature.

4. Donc, après avoir rassemblé tous ces titres, le Psalmiste, divinement inspiré, fait entendre une grande voix qui s'écrie : « Je vous louerai, « parce que vous avez fait éclater votre gran- « deur d'une manière terrible, » c'est-à-dire, vous avez paru admirable, et vous êtes admirable ; « admirables sont vos œuvres et mon « âme en est vivement frappée. » Et que puis-je raconter de vous, dit le Psalmiste, lorsque ce qui vient de vous, étale une grandeur magnifique ? Cessant dès lors de tout passer en revue, il se borne à la connaissance particulière qu'il a de lui-même, et il dit : « Et mon « âme en est vivement frappée. » Elle n'en est pas seulement frappée, mais profondément, dit-il, et vivement. Mais maintenant si son âme connaît, comment a-t-il pu dire auparavant : « Merveilleuse est votre science au-dessus de « moi, elle est pleine de force, je ne pourrai « y atteindre. » Ces paroles s'appliquent à Dieu même, les autres aux ouvrages de Dieu. Que si les dernières paroles s'appliquaient aussi à Dieu même, nous dirions : il sait que Dieu est admirable, grand, élevé. Maintenant quelle est sa substance ? Car je veux me répéter ; comment subsistent sa majesté, sa magnificence ? Comment expliquer ce qui a été dit ? C'est ce à quoi il ne peut répondre. Mais l'impossibilité même de la réponse est une preuve de la connaissance, quoique cela semble être un paradoxe. La mer aussi est d'une grandeur que nous ne connaissons pas ; et pourtant, ce qui prouve précisément que nous avons de la mer une idée vraie, c'est que nous en ignorons la grandeur. Dire que l'on peut mesurer la mer, c'est donner la meilleure preuve qu'on ne la

connaît pas. Il y a donc une profession de connaître qui prouve que l'on ignore, une manière d'ignorer, qui témoigne que l'on connaît. « Mes os ne vous sont point cachés, à « vous qui les avez faits dans un lieu caché ; « ni toute ma substance que vous avez formée « comme au fond de la terre (15). »

Le voici encore, parlant de la connaissance que Dieu possède, et il le montre connaissant toutes ces choses. Donc, il dit, si vous voulez, que Dieu connaît toutes les choses cachées, ou il exprime quelqu'autre pensée, concernant la formation et la création. Alors même où j'étais à l'état de formation, vous me connaissiez ; vous saviez toute chose, lorsque la nature produisait insensiblement son œuvre ; quoiqu'elle travaillât en secret, et comme dans les profondeurs de la terre. Toutes choses sont pour vous mises à nu et à découvert ; un autre interprète dit : « Mes os ne vous ont été cachés par aucun « voile, ces os qui m'ont formé en secret ; » un autre interprète : « Vous n'avez pas ignoré « ma force, qui m'a formé en secret ; j'ai été « construit par des forces diverses, comme « dans les profondeurs de la terre ; » un autre texte : « Vous n'avez pas ignoré ma puissance, « ni mes os, lorsque j'ai été formé en secret ; « j'ai été façonné dans les profondeurs de la « terre. » Donc, tous les interprètes expriment les mêmes pensées. Ainsi, pendant que j'étais formé, vous avez parfaitement connu ma formation, partie par partie ; et chacun de mes membres, et l'accroissement de chacun de ces membres, vous l'avez connu. C'est ce que dit le Christ lui-même : « Tous les cheveux de « votre tête sont comptés (Luc, XII, 7) ; » parole qui nous montre à la fois la providence et la science. « Vos yeux m'ont vu lorsque j'étais « encore informe. » Répétition de la même idée. Je n'étais pas formé, vous me connaissiez ; un autre texte porte : « Je n'avais pas en- « core de forme, vos yeux m'ont vu. » Paroles qu'on peut aussi appliquer aux actions, et ainsi, ce qui n'était pas encore fait, vos yeux l'ont vu. « Et dans votre livre, tous les hommes seront « inscrits ; un jour ils seront formés, sans « qu'un seul y manque. » Voilà qui est obscur, mais la suite du texte et un autre interprète vont nous mettre à même de saisir le sens. Ce que dit le Psalmiste est une conséquence de ce qui précède ; or, qu'a-t-il dit précédemment ? « Je n'étais pas formé, vos yeux m'ont vu ; » c'est-à-dire, je n'avais encore aucune espèce de figure, j'étais encore une chose qu'on façonne, une chose qu'on tisse, et vos yeux m'ont vu aussi distinctement que l'on voit une forme parfaite, une figure achevée, à qui rien ne manque, qui n'a plus besoin d'attendre un seul jour pour recevoir son perfectionnement. Et, ce qui vous fera comprendre que c'est bien là le sens, écoutez un autre interprète : « Je « n'étais pas formé, et vos yeux m'ont vu d'a- « vance, avec tous ceux qui ont été inscrits « dans votre livre, qui sont formés au jour où « il ne leur manque plus un seul jour. » Vous m'avez vu, dit-il, avec ceux, c'est-à-dire, vous m'avez vu de la même manière que vous avez vu ceux qui sont formés dans leurs jours, jours auxquels ne manquait pas un seul jour. S'il s'exprime de la sorte, ce n'est pas qu'il y ait un livre là-haut ; ce n'est pas qu'il y ait personne d'inscrit, mais l'image de ce livre, sert à montrer la science exacte de Dieu ; comme lorsque l'Ecriture dit : « Le Seigneur a entendu « et a écrit dans le livre (Malachie, III, 16) ; » et encore : « Les livres ont été ouverts. » (Dan. VII, 10.) « Pour moi, ô Dieu, j'ai honoré vos « amis d'une façon toute singulière (17) ; » un autre texte : « Vos amis m'ont été précieux ; » ce n'est pas le fait d'une vertu médiocre que de combler d'honneur les amis de Dieu ; vous avez pris soin de moi, dit-il ; je n'étais pas ; vous m'avez fait naître ; vous me gouvernez ; et moi, en retour, j'honore vos amis. « Et leur « empire s'est affermi, » c'est-à-dire, ils sont devenus puissants ; un autre texte : « Combien « leurs têtes se sont multipliées. » Ce qui est plus clair, car il ajoute : « Je les compterai et « ils surpasseront les grains de sable (18). » Moi, je les honore, mais vous, vous les multipliez ; vous les rendrez plus nombreux que les grains de sable ; et non-seulement vous les multipliez, mais, de plus, vous les rendez forts et puissants. Car c'est là ce que veut dire : « Et leur « empire s'est affermi. » Double prospérité, la multiplication et l'accroissement des forces. « Je me suis levé et je suis encore avec vous ; » un autre texte : « Je sortirai de mon sommeil, « et je serai pour toujours auprès de vous. »

Ce n'est pas une faible marque de vertu, que de conserver la vertu dans la prospérité. Un grand nombre d'hommes, dit le Psalmiste, après avoir joui du bonheur, vous ont oublié ; mais ce n'est pas moi ; même quand je me serai levé, c'est-à-dire quand je serai affranchi de mes maux, je serai toujours avec vous. « Si

« vous exterminez les pécheurs, ô Dieu (19). » Il ne dit pas, si vous exterminez, je serai avec vous : il fait cette promesse sans condition. Quant à ce qu'il demande, ce n'est pas que Dieu détruise les hommes, mais qu'il les convertisse, qu'il les tire du péché, pour en faire des justes ; car il ne dit pas : Si vous exterminez les hommes, mais, « les pécheurs. » Un autre texte, au lieu de, « les pécheurs, » porte, « le transgresseur, » signifiant, par là, les ennemis qui adorent les idoles.

« Hommes de sang, éloignez-vous de moi. » Ces hommes de sang sont les meurtriers qui se plaisent dans les massacres. C'est avoir progressé d'une manière notable dans la vertu, que de s'enfuir, que de s'écarter avec horreur des réunions de tels hommes. Le Psalmiste explique ensuite pourquoi il faut les fuir. « Parce « que vous êtes querelleurs dans vos pen- « sées (20). » Un autre texte : « Ces hommes « dont la pensée s'élève contre vous ; » un autre texte : « Parce qu'ils vous ont aigri, par « leurs pensées perverses. » Voyez, il ne se préoccupe pas de lui-même, mais de l'injure faite à Dieu, et il s'écarte de tels hommes avec horreur, il repousse tout commerce avec eux. En effet ce qui a perdu les Juifs, c'est qu'ils conversaient avec les méchants. Aussi reçurent-ils une loi qui les en séparait, qui leur ordonnait d'éviter les mariages avec eux ; et, quand ils sortirent de l'Egypte, ils furent pendant quarante ans séparés des autres peuples, dans la solitude. Cette loi avait pour nom « la « haie, » parce qu'elle les entourait de toutes parts et supprimait tout commerce avec les méchants. Les Juifs, en effet, étaient faciles à circonvenir ; leurs mœurs étaient variables et leur caractère mobile. « Ils regarderont comme « des vanités les villes élevées par vous. » Un autre texte : « C'est en vain qu'ils se sont éle- « vés pour rivaliser avec vous ; » un autre : « Pour être vos ennemis. » Voilà donc pourquoi il s'en écarte avec horreur, c'est qu'ils se sont élevés contre la gloire de Dieu, c'est qu'ils ont transgressé la loi ; c'est qu'ils ont fait entendre des blasphèmes. « Seigneur, n'ai-je pas « haï ceux qui vous haïssaient et ne séchais- « je pas d'ennui à cause de vos ennemis (21). « Je les haïssais d'une haine parfaite et ils sont « devenus mes ennemis (22). »

C'est ainsi que Dieu lui-même a promis aux Juifs d'être l'ennemi de leurs ennemis, l'adversaire de leurs adversaires ; c'est là la meilleure preuve d'affection. Et le Psalmiste paie le Seigneur de retour, par la même conduite envers les amis, envers les ennemis de Dieu. En effet, il a dit plus haut : « J'ai honoré, d'une « façon toute singulière, vos amis, ô mon « Dieu ! » Ici maintenant : « J'ai haï ceux qui « vous haïssent. » J'ai aimé outre mesure ; et ici encore : J'ai haï outre mesure. Car il ne dit pas seulement : J'ai haï, mais encore : « J'ai séché d'ennui. O Dieu, éprouvez-moi et « sondez mon cœur, interrogez-moi, et con- « naissez les sentiers par lesquels je marche (23), « et voyez si la voie de l'iniquité se trouve en « moi, et conduisez-moi dans la voie qui est « éternelle (24). » Or, il a dit en commençant : « Vous m'avez éprouvé et connu parfaitement, « vous m'avez connu, que je fusse assis ou « levé, vous avez découvert de loin mes pen- « sées, vous avez remarqué le sentier par le- « quel je marche, et toute la suite de ma vie, « et vous avez prévu toutes mes voies. Vous « connaissez toutes les choses futures et an- « ciennes. » Comment donc dit-il maintenant, comme s'il n'avait pas encore été éprouvé, « Eprouvez-moi ? » Vous voyez qu'il se sert du langage humain, non pour tenir ainsi nos âmes dans l'abaissement ; au contraire, il veut qu'après nous être formé, par toute espèce de réflexions, une pensée digne de Dieu, nous nous élevions jusqu'aux hautes régions de l'intelligence. Il demande à être éprouvé, à être examiné, non pas pour que son cœur soit connu de celui qui, dès le commencement, connaît toutes choses, même avant leur naissance ; mais afin que nous acquérions nous-mêmes la connaissance que donne l'expérience des choses. Voilà en effet ce que veut dire cette parole, « Eprouvez-moi. Et voyez si la voie de « l'iniquité se trouve en moi, et conduisez- « moi dans la voie éternelle. »

Or, maintenant cette voie éternelle, que peut-elle être, sinon la voie spirituelle qui conduit au ciel et qui n'a pas de fin ? En effet, tout le reste est caduc, momentané, renfermé dans la vie présente ; aussi, négligeant tout ce périssable, le Psalmiste cherche ce qui est immortel, sans limites, sans fin. Et maintenant, qu'est-ce qui conduit vers cette voie ? Le secours de Dieu, la volonté qui fait ce qui dépend d'elle ; la vertu, la sagesse qui s'élève au-dessus des choses de la vie présente. Les choses de l'autre vie ne sont ni éphémères, ni momentanées ; telle est la vertu avec ses

fruits toujours fleurissants, jamais flétris, ses biens immortels, impérissables, sans fin. Puissions-nous tous en jouir, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient la gloire et l'empire, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

EXPLICATION DU PSAUME CXXXIX.

1. « DÉLIVREZ-MOI, SEIGNEUR, DE L'HOMME MÉCHANT, DÉLIVREZ-MOI DE L'HOMME INJUSTE. »

ANALYSE.

1 et 2. Une volonté dépravée rend l'homme pire que les bêtes féroces. Rien ne peut nuire à l'homme que le péché. Le démon est nommé absolument le mauvais. Le méchant se nuit à lui-même. Il ne faut pas craindre les méchants, mais les plaindre ; ne pas les insulter, mais les éviter.

3 et 4. L'affliction ramène à Dieu. La méchanceté réfléchie est la pire. Le vice entraîne naturellement avec soi sa peine. Nécessité de modérer sa langue, qu'il ne faut pas demander compte à Dieu de ce qu'il fait.

1. Où sont-ils maintenant ceux qui disent : A quoi bon les bêtes féroces ? à quoi bon les scorpions ? à quoi bon les vipères ? Voici qu'on vient de trouver un animal plus méchant, non par nature, mais par choix, l'homme. Aussi, le Prophète oublie tous les autres animaux méchants, c'est de l'homme qu'il veut être délivré. Eh bien ! répondez-moi, je vous en prie : parce que l'homme est méchant, valait-il mieux qu'il n'y eût pas d'homme ? Dire oui, ce serait le comble de la démence. Rien n'est nuisible à l'homme que le péché ; le péché disparaissant, tout devient facile, plus d'embarras, c'est la tranquillité, c'est la paix ; avec le péché, partout les écueils, et les tempêtes, et les naufrages. Et maintenant, que nul ne nous condamne, si nous disons que l'homme vicieux est plus méchant qu'une bête féroce. Si la nature a refusé à celle-ci la douceur, en revanche il est facile de tromper sa cruauté : ce qu'elle est naturellement, elle le fait voir ; tandis que l'homme qui médite le crime, qui se cache sous mille masques, est la bête féroce dont il est le plus difficile de se défendre. Sous la peau de la brebis souvent se cache le loup, et la foule imprudente se laisse prendre. Or, comme les bêtes féroces de ce genre ne sont pas faciles à surprendre, le Prophète a recours aux prières, et c'est le secours de Dieu qu'il implore pour être préservé de leurs attaques. En effet, le démon s'insinue souvent dans de pareils monstres, et c'est ainsi qu'il frappe ses coups ; il y en a donc un grand nombre, qui de toutes parts nous tendent leurs piéges. Le méchant nous assiége, le démon furieux nous fait la guerre, la tentation nous accable et nous

trouble ; de là cette prière que nous apprenons : « Ne nous induisez pas en tentation, mais délivrez-nous du mal. » (Matth. VI, 13.) Les combats sont variés, les mêlées se multiplient et il faut être prêt à tout. De même que celui qui se dispose à parcourir les mers, doit prévoir tous les caprices des vagues impétueuses, les souffles furieux, les nuages amoncelés, les récifs, les écueils, les irruptions des monstres de la mer, les incursions des pirates, la faim, la soif, tous les périls des flots, les disputes entre les marins, le manque de subsistances, tous les malheurs de ce genre, et se tenir prêt à combattre tout cela ; ainsi, celui qui va traverser l'orageux détroit de la vie présente, doit prévoir les souffrances du corps, les maladies de l'âme, les perfidies de la part de l'homme, les attaques venant des ennemis, les artifices des faux amis, la pauvreté, les tourments, les outrages, les phalanges des démons, la fureur de l'ange des ténèbres, et se préparer à y tenir tête, s'il est juste, s'il veut parvenir jusque dans la cité royale ; s'il veut, comblé de richesses, pousser son vaisseau dans le port.

Ici, le Psalmiste dit : « L'homme méchant; » mais, quand il parle du démon, il dit simplement : « le méchant. » Pourquoi? C'est que le démon est le père de la méchanceté. Voilà pourquoi on l'appelle, par excellence, le Méchant; cet adjectif mis seul à la place de son nom propre le désigne assez, puisque aucune méchanceté n'égale celle qui est en lui, non par sa nature, mais par sa propre volonté. Si maintenant, vous tenez à savoir d'où vient le nom de méchanceté, vous en retirerez encore un grand profit. Les Grecs appellent la méchanceté πονηρία, parce qu'elle apporte au méchant πόνον, de la peine, du chagrin. Voilà pourquoi un sage, exprimant cette pensée, dit : « Si tu es méchant, tu seras seul victime « de ta méchanceté ; si au contraire, tu es « bon, ce qui est bon, tu l'auras, et pour toi, « et pour tes proches. » (Prov. IX, 12.) Et comment, me dira-t-on peut-être, le méchant est-il seul victime de sa méchanceté? Combien d'hommes n'afflige-t-il pas par ses outrages? Je réponds qu'il ne peut nuire à qui ne s'endort pas dans la lâcheté, dans l'inaction. Et, si vous voulez, laissons de côté l'homme méchant; prenons le méchant lui-même, le démon ; arrêtons sur lui nos regards. Dites-moi, n'a-t-il pas versé toute sa méchanceté sur Job? Or, quel mal lui a-t-il fait? N'a-t-il pas rehaussé sa gloire? Ne s'est-il pas ménagé à lui-même une chute plus terrible ? Et maintenant Caïn ? N'a-t-il pas été seul victime de sa méchanceté ? Nullement, me répond-on, mais Abel avec lui. Comment et de quelle manière ? Parce qu'il a été rapidement lancé dans le port qu'aucun flot n'agite ; mais c'est une rare faveur pour lui, qu'après avoir fait le bien, il soit mort; il ait payé, de la manière la plus avantageuse, la dette commune ; car ce qui lui était commun avec les autres hommes, ce que la nécessité lui réservait, lui est arrivé avec une ample récompense. Ce n'est pas là souffrir un malheur, mais se parer le front d'une plus belle couronne. Et quel mal les frères de Joseph lui ont-ils fait? N'ont-ils pas été seuls victimes de leur méchanceté ? Mais, me répond-on, Joseph a été esclave, et après, moi, j'ajoute qu'il a été dans les fers ; mais la question n'est pas là, il ne s'agit pas de savoir s'il a été esclave et dans les fers, mais s'il en a éprouvé aucun dommage, et c'est le contraire que nous voyons ; car il y a trouvé le plus grand profit ; il a conquis de plus grands titres à l'affection particulière du Seigneur. Et ce qui paraissait contrarier sa fortune, lui a valu le bonheur dans la vie présente.

Donc, ne craignons pas les méchants, mais prenons-les en pitié. On pouvait les craindre, lorsqu'on ne connaissait pas encore la voie élevée qui conduit à la sagesse; mais aujourd'hui, ils ne sont plus à craindre, puisque désormais les cieux nous sont ouverts, et que les hommes sont devenus des anges. La bête qui, d'un bond impétueux, s'élance sur la pointe du fer, paraît se venger de celui qui le tient; mais elle se fait à elle-même une grave blessure, et, pareillement, qui regimbe contre l'aiguillon, s'ensanglante les pieds.

2. Telle est la vertu ; c'est un aiguillon, c'est la pointe d'un glaive, et tous les méchants sont pires que les bêtes féroces, et plus qu'elles, dépourvus de raison. Ainsi, quand ils se ruent contre les gens de bien, ils se transpercent profondément eux-mêmes. Aux gens de bien ils font souvent du tort, soit dans leur argent, soit dans leur personne ; mais ils se blessent eux-mêmes dans l'âme, et c'est là le vrai tort, le vrai dommage. En effet, si les pertes d'argent nous attaquaient dans notre propre vertu, Paul ne nous aurait pas prescrit de souffrir l'injure sans la rendre; si c'était un mal que d'être atteint par l'injustice. Celui, dont les

lois ne commandent que le bien, ne nous aurait pas ordonné ce qui est mal. Cependant quoi qu'il en soit ainsi, il ne faut pas faire insulte aux méchants, ni leur courir sus, mais éviter, décliner leur commerce; quand ils nous attaquent, les recevoir avec une fermeté virile. Voilà pourquoi nous avons l'ordre de prier, afin de ne pas entrer en tentation. Aussi, après avoir dit : « Délivrez-moi, Seigneur de l'homme « méchant, » le Psalmiste ajoute : « Délivrez- « moi de l'homme injuste, » se servant de l'expression générale qui marque le vice ; car l'injuste, ici, n'est pas simplement celui que l'avarice égare, mais celui que toutes les autres passions aussi poussent à l'injustice. Et la prière d'être délivré est pour demander de ne pas succomber, de ne pas devenir pareil à l'homme injuste. Et le Psalmiste ne se contente pas de prier, il commence par dire, qu'il a fait ce qui dépend de lui. C'est ainsi que vers la fin du psaume précédent, il dit qu'il fuyait tout commerce avec les méchants. Voilà ce qui l'autorise à demander, ici, le secours de Dieu. Précédemment il montre les dispositions de son cœur par ces paroles : « Hommes de sang, « éloignez-vous de moi. » (Ps. CXXXVIII, 19.) Voici qu'à présent, il prie Dieu pour être délivré de leur méchanceté. Ce n'est pas en effet une circonstance légère, indifférente pour la sécurité, pour la liberté, pour le plaisir, quel qu'il soit, de la vie, que d'être délivré de la société de pareils hommes, que d'être bien loin de tout commerce avec les méchants. Au contraire, c'est là un grand élément de bonheur. Il dépeint ensuite leur méchanceté, et il ajoute : « Ceux qui ne pensent, dans leur « cœur, qu'à commettre des injustices, me li- « vraient tous les jours des combats. » Voyez-vous ces bêtes féroces, dont il est difficile de se garder, qui méditent, au fond de leur cœur, leurs mauvais desseins, et qui cachent, dans le secret de leur âme, leur perfidie ? « Ceux qui « ne pensent, » dit-il, « dans leur cœur ; » c'est-à-dire qui n'ont pas encore mis au jour, mais qui nourrissent au dedans d'eux-mêmes la méchanceté dont leur âme est pour ainsi dire grosse, et, ce qu'il y a de plus terrible, qui ne procèdent pas étourdiment, qui ne s'égarent pas dans leur chemin, mais accomplissent leur œuvre avec une entière attention. C'est ce que veut dire : « Ceux qui ne pensent, « dans leur cœur ; » c'est-à-dire qui s'appliquent avec une ardeur passionnée, avec un désir ardent. « Me livraient tous les jours des « combats. » Ces paroles expriment la vie tout entière ; les combats, dont il est question ici, ne sont pas ceux qui se livrent en règle, les armes à la main, mais ceux qui résultent des perfidies préparées : de ce que font, et sur la place publique, et dans l'intérieur des maisons, des hommes qui n'ont ni bouclier ni cuirasse, mais, pour toute arme, la perversité, et dont les paroles font de plus cruelles blessures que des javelots. Or le comble de leur perversité, ce n'est pas seulement qu'ils pratiquent la ruse, la feinte, qu'ils sont prêts à tous les combats, mais encore que, pendant toute la durée de la vie, ils ne suspendent par aucune trêve cette guerre terrible. S'ils tenaient tant à faire la guerre, ils avaient une raison de légitimes combats, ils devaient entreprendre la lutte contre les péchés, opposer leurs armes au démon, combattre les maladies de l'âme, aiguiser leurs glaives contre les mauvais anges. Mais c'est là une mêlée que ne soupçonnent même pas les hommes méchants. Ils ne font que se lancer mutuellement des traits, qui les frappent eux-mêmes. « Ils ont aiguisé leur « langue comme celle d'un serpent; le venin « des aspics est sous leurs lèvres (3). » Voyez la bassesse du vice : des hommes, il fait des bêtes sauvages, des aspics, des serpents ; et cette langue, destinée à être l'interprète de la raison, ils la ravalent à cette brutalité. Et maintenant, l'accusation que le Psalmiste leur a déjà adressée, il la leur oppose encore. Quelle est-elle ? « Le venin des aspics est sous leurs « lèvres. » Mais que signifie cette expression ? « Le venin des aspics est sous leurs lèvres, » dit-il, « toujours ; » c'est-à-dire, sans cesse ; de même qu'il a dit plus haut : « Ils me « livraient tous les jours des combats, » de même il dit encore ici : « Ils ont aiguisé « leur langue comme celle d'un serpent ; le « venin des aspics est sous leurs lèvres tou- « jours. Tel est le sens de « diapsalma, » en hébreu « sel, » qui revient à « toujours. » Or le vice, même dans un temps bien court, est chose grave et importune ; mais, quand on ne se lasse pas de le suivre, quand on en est insatiable, quel pardon peut-on mériter ? de quelle excuse peut-on se couvrir ? « Préservez- « moi, Seigneur, de la main du pécheur ; des « hommes injustes, délivrez-moi. Ils ne pen- « sent qu'à me faire tomber (4) ; les superbes « m'ont dressé des piéges en secret ; ils ont

« tendu des filets pour me surprendre, et ils « ont mis près du chemin de quoi me faire « tomber (5). » Rien de plus injuste que ceux qui s'adonnent au vice, qui, avant de nuire aux autres, commencent par se blesser dans l'âme; ils sont des sujets de scandale, ils sont cause que la gloire de Dieu est décriée par les insensés qui voient leurs crimes impunis; ils ont reçu leur âme et leur corps de la bonté de Dieu; ils oublient la reconnaissance qu'ils lui doivent; pour tant de gloire et de bienfaits; ils rendent à leur bienfaiteur tout le contraire de ce qu'ils lui doivent. Où trouver plus d'injustice, plus d'ingratitude? Et, ce qui est plus grave et surpasse tout crime, ils s'efforcent aussi de nuire aux autres : « Ils ne pensent « qu'à me faire tomber. » Si leurs pensées n'ont pas été suivies d'effet, il faut l'attribuer à la souveraine clémence de Dieu. C'est Dieu qui déjoue leurs conseils impies.

3. Or, maintenant voyez combien le crime était médité, avec quelle application les piéges étaient dressés. Ils se sont cachés, ils ont tendu leurs piéges, et cela, près de la route, afin de s'aider de la longueur du chemin, et des ténèbres, et de la proximité, pour mieux saisir celui qu'ils voulaient prendre et réduire sous leur pouvoir. C'était une œuvre de la perversité, que de tendre partout des piéges, uniquement pour perdre un homme. Voulez-vous voir comment le démon tend ses filets? Voyez encore ce qui arrive à Job. Quoi de plus large, quoi de plus long, quoi de plus rapproché que le piége? Ce n'est pas seulement dans la personne de ses parents, et de ses amis, et de sa femme, c'est dans son corps même, qu'il a tendu le piége. « J'ai dit au Seigneur, vous « êtes mon Dieu; exaucez, ô Seigneur, la voix « de ma prière (6); Seigneur, Seigneur, qui « êtes toute la force de mon salut (7). » Un autre texte : « La puissance de mon salut. » Après avoir parlé de la guerre et des piéges, et montré que les maux sont insupportables, il se réfugie auprès de l'invincible auxiliaire; c'est le ciel qu'il implore, pour obtenir le secours qui peut seul l'affranchir.

C'est la preuve d'une âme généreuse, c'est la marque d'un esprit sage, de ne pas chercher son refuge, dans de pareilles circonstances, auprès des hommes; de répudier les pensées de la terre; de lever les yeux au ciel; d'invoquer le Dieu partout présent; de ne se laisser abattre par aucun trouble; de triompher de tous les vertiges. Voyez maintenant la convenance des paroles. Il ne dit pas : Dans telle circonstance, dans telle autre, j'ai fait le bien; ni, j'ai opéré telle action juste; mais que dit-il? « Vous êtes mon Dieu, » exprimant par là la raison qui le détermine à demander du secours; c'est qu'il se réfugie auprès du Seigneur, auprès du suprême ouvrier, auprès du roi. « Exaucez, ô Seigneur, la voix de « ma supplication, Seigneur, Seigneur, qui « êtes la force de mon salut. » Il dit, « la force « ou la puisssance de mon salut, » montrant par là, que c'est aussi la puissance qui décerne les châtiments et les supplices. Mais vous m'avez fourni, dit-il, la force du salut; vous pouvez, en effet, et faire du mal et exterminer; mais c'est toujours à mon salut que vous avez fait servir votre puissance. Voyez maintenant l'affection qui respire dans ces paroles; ces mots répétés, cette expression qu'il ajoute, « de mon salut, » tout marque l'heureuse disposition de son cœur. « Vous avez mis ma tête « à couvert sous votre ombre, au jour du « combat. » Voyez-vous l'expression de la reconnaissance? Il rappelle ce qui s'est passé, que Dieu l'a mis en sûreté. C'est là, en effet, ce qui signifie cette expression, « vous avez « mis ma tête à couvert sous votre ombre. » Et maintenant, voyez de quelle manière il montre comme il est facile à Dieu de protéger. En effet, il ne dit pas : avant le jour, mais : Au jour même; quand les malheurs étaient suspendus sur moi, quand les ennemis étaient rangés en bataille, quand j'étais au milieu des plus grands dangers, c'est alors que vous m'avez mis en sûreté. C'est qu'en effet Dieu n'a besoin ni de préparatifs, ni d'aucune exhortation, lui qui connaît le présent, l'avenir, le passé; lui qui peut tout, présent toujours, et toujours prêt à secourir. Le Psalmiste montre ensuite la victoire éclatante, la sécurité complète; il ne dit pas : vous m'avez sauvé, mais que dit-il? « Vous avez mis ma tête à couvert « sous votre ombre, » c'est-à-dire, vous m'avez garanti de la moindre importunité; je n'ai pas même senti la chaleur; sécurité parfaite, sécurité, plaisir, repos, voilà ce que vous m'avez procuré à tel point que je n'ai pas même senti de chaleur importune; j'étais agréablement à l'ombre, hors de toute atteinte, libre. De là cette expression, « Vous avez mis ma « tête à couvert sous votre ombre. » Et par ce moyen il montre encore la promptitude, la

facilité du divin secours ; car ce mot, « à couvert, » c'est comme s'il disait : il suffit que vous soyez là, et tout mal disparaît. « Seigneur, « ne me livrez pas au pécheur selon son désir « (9). » Un autre texte : « N'accordez pas, ô « Seigneur, ce que demandent les désirs du « transgresseur ; » ce qui revient à dire : n'exaucez pas ses désirs contre moi ; c'est-à-dire, ce qu'il désire contre moi, ne lui permettez pas de l'accomplir. Et il ne dit pas : ce qu'il désire, mais selon le désir qu'il a contre moi ; le Psalmiste veut dire, n'exaucez pas la moindre partie de ce qu'il désire. Tels sont en effet les méchants ; c'est avec un désir ardent qu'ils trament des perfidies contre le prochain, tel est le démon, de qui l'Ecriture dit : « Il rôde « comme un lion rugissant, cherchant celui « qu'il dévorera. » (I Pierre, v, 8.) C'est avec cette rage avide qu'il attaqua Job, et c'est ainsi qu'il méditait d'attaquer Pierre ; aussi l'Ecriture dit-elle : « Que de fois Satan t'a demandé, « pour te cribler comme le froment ! » (Luc, XXII, 31.) Voyez-vous cet ardent désir ? Il y a aussi des hommes que l'envie tourmente, que le mal réjouit, qui rivalisent avec Satan pour ce vice ; l'Ecriture les appelle des malheureux : « Malheur à vous, qui vous réjouissez des « maux ; qui trouvez vos délices dans la per- « versité des méchants ! » (Prov. II, 14.) Et c'est avec raison que l'Ecriture parle ainsi, car c'est là la marque d'un esprit dépravé et corrompu. S'il faut souffrir, s'il faut gémir, s'il faut pleurer pour ceux qui périssent, quel pardon mériteront, de quelle excuse pourront se couvrir ceux qui sont si loin de plaindre les méchants, qu'au contraire ils se réjouissent de leurs crimes ? N'avez-vous pas vu le Christ lui-même, au moment de punir, pleurer la perte de Jérusalem ? N'avez-vous pas vu Paul, se lamenter et gémir, parce que la perte des autres le plonge dans le deuil ? Mais il y a des hommes assez dépravés pour regarder comme une consolation de leurs maux, les douleurs qui accablent les autres. « Ils ont formé des « desseins contre moi ; ne m'abandonnez pas, « de peur qu'ils ne s'élèvent toujours, » C'est là ce que veut dire Diapsalma. Un autre texte : « Ne vous éloignez pas, de peur qu'ils ne s'é- « lèvent. » Voilà le propre d'une âme souillée, corrompue ; c'est le propos délibéré, c'est après une longue réflexion, qu'elle se porte au mal ; il ne lui suffit pas des emportements qui la perdent ; elle y ajoute la délibération, le long examen, qui a pour objet de commettre le crime.

4. Quelle sera ton excuse, à toi, qui fais ton étude du vice, qui délibères afin d'accomplir des œuvres détestables, et qui t'adjoins des complices ? Mais voyez l'humilité du Psalmiste ! il ne dit pas : Ne m'abandonnez pas, parce que je suis digne de vous ; ne m'abandonnez pas, parce que j'ai passé ma vie dans la vertu. Mais que dit-il ? Ne m'abandonnez pas, « de peur « qu'ils ne s'élèvent, » c'est-à-dire, de peur qu'ils ne deviennent plus arrogants, plus insolents, après que vous m'aurez abandonné. « Toute la « malignité de leurs détours et tout le travail « de leurs lèvres les accablera eux-mêmes. (9) » Autre texte : « La haine amère de ceux qui m'en- « tourent et tout le mal de leurs lèvres les ac- « cableront. » Il entend ici par « détours, » les rassemblements, les conciliabules, les ateliers de mauvais conseils, les pensées criminelles. Ces paroles reviennent à ceci : que leurs pensées criminelles, que toute leur méchanceté, toute leur dépravation les écrasent et les perdent. « Le travail de leurs lèvres ; » le travail, c'est ici la perversité. En effet, la perversité est un travail, pour celui qui en est atteint ; c'est sa perte, la perversité l'écrase. C'est ce qui est arrivé à propos de David ; ses ennemis s'attendaient à le voir tomber dans les plus affreux malheurs ; son nom est devenu plus glorieux. Assurément, me dit-on ; mais ce n'est pas là ce que je cherche ; mais montrez-moi comment de pareils ennemis se blessent eux-mêmes, se perdent par leurs propres conseils ; montrez-nous-en des exemples. Exemple : les frères de Joseph. Ils voulaient en faire un esclave, ils voulaient le perdre, et ils se sont eux-mêmes exposés aux plus grands dangers. Et certes, c'est dans la servitude, c'est dans la mort qu'ils ont précipité leur frère, autant qu'il était en leur pouvoir de l'y jeter.

Absalon voulait s'emparer de la royauté, pour anéantir son père, et cette royauté l'a perdu lui-même. « Des charbons enflammés « tomberont sur eux ; vous les précipiterez « dans le feu (10). » Ce qui revient à ceci : Sans doute, le vice tout seul suffit pour perdre ceux qui l'embrassent ; mais, de plus, outre le poids de leurs vices, ils auront à supporter la colère divine. Les charbons et le feu signifient ici le supplice infligé par le ciel. Souvent le feu a frappé les méchants. Exemple : Dathan, Coré, Abiron, et ceux qui entouraient la four-

naise de Babylone. « Ils ne pourront subsister « dans les malheurs ; » un autre texte : « Ils « tomberont dans les fosses pour n'en pas sortir;» autre texte : « Promptement, et ils n'en sorti- « ront pas.» La pensée d'un des textes est celle-ci : vous les perdrez de telle sorte qu'ils ne se relèveront pas ; l'autre interprète dit : avec une grande rapidité, car c'est là ce que signifie l'expression dont il s'est servi. « L'homme de « langue ne sera pas dirigé sur la terre (11). »

Après avoir parlé de la colère de Dieu, le Psalmiste montre encore que le vice tout seul est suffisant pour perdre ceux qui en sont atteints. Ce n'est pas une faible preuve de la perversité, que l'insolence et le débordement de la langue. L'homme qui se laisse emporter par sa langue, c'est ici l'homme pétulant, le diseur de riens, le médisant, qui sans cesse aboie, qui n'a rien pour le mettre au-dessus du chien. Dites-moi le fruit qu'on retire d'une pareille disposition. « Il ne sera pas dirigé,» dit le texte, « sur la terre. » Autre texte : « Il ne s'établira « point, » c'est-à-dire, il sera renversé, terrassé, anéanti. Voilà le fruit de la médisance. Ennemi pour tous, importun pour tous, à charge pour tous, voilà le médisant. De même que l'homme patient, doux, ami du silence, est solidement établi, et se rend agréable à tous, de même le médisant mène une vie incertaine, assiégé partout de mille ennemis, et surtout, il porte dans son âme un trouble qui ne lui permet pas de goûter le repos. Et même quand nul ne l'inquiète, mille combats, qui confondent son âme, s'élèvent au fond de son cœur. « L'homme injuste sera la proie des « maux jusqu'à ce qu'il meure.» C'est ainsi que parle encore un autre sage[1] : « Les iniquités « donnent la chasse à l'homme méchant. » Voyez-vous encore la preuve que le vice tout seul suffit pour perdre celui qui le porte dans son cœur? Mais pourquoi ici cette allusion à la chasse? C'est pour vous faire comprendre les suites inévitables de la perversité ; c'est afin que, si vous n'êtes pas frappé aussitôt que l'injustice est commise, vous ne vous laissiez pas, pour cela, enivrer d'une heureuse confiance. Voici, en effet, ce qui se passe à la chasse : le chasseur n'atteint pas toujours, ni tout de suite. Cependant, même quand les bêtes qu'on poursuit, ne sont pas prises, elles ne sont pas en sûreté, pour n'être pas encore embarrassées dans les filets. Eh bien ! il faut pareillement que l'injuste ne se laisse pas aller à la confiance, pour n'être pas encore pris ; tôt ou tard il sera pris. Si vous aimez votre sûreté, renoncez au vice, et vous jouirez d'une pleine sécurité. Mais maintenant, pourquoi dit-il : « Jusqu'à « ce qu'il meure ? » C'est parce qu'il y en a beaucoup qui sont pris, pour être sauvés, comme ceux qui sont pris par les apôtres et par les saints ; mais il n'en est pas de même des méchants ; le vice qui leur donne la chasse, les prend pour les perdre, et les exterminer. Et pourquoi le châtiment ne frappe-t-il pas tout de suite le pervers? C'est un effet de la clémence du Seigneur ; s'il envoyait tout de suite chacun des pécheurs au supplice, la plus grande partie du genre humain aurait déjà disparu. « J'ai connu que le Seigneur fera « justice à celui qui est affligé, et qu'il vengera « les pauvres (12) ; mais les justes loueront « votre nom, et ceux qui ont le cœur droit, « habiteront avec votre visage (13). » Un autre texte : « Auprès de votre visage. » Au lieu de, « Habiteront, » un autre texte dit : «Demeu- « reront ; » un autre encore : « Seront assis ; » et au lieu de, « J'ai connu, je sais. » Après avoir dit : « Donneront la chasse, » et, « Péri- « ront ; » après avoir montré que le supplice ne vient pas tout de suite, il ne veut pas que les esprits grossiers tombent dans le relâchement, et il ajoute : « J'ai connu, » afin de bien montrer la certitude de cet avenir, et que les victimes de l'injustice trouveront certainement un vengeur. Quant aux pauvres, ce mot n'a pas ici son sens absolu ; il faut entendre, par là, ceux qui sont tout à fait humbles et contrits. Les paroles du Psalmiste sont une consolation pour ceux qui souffrent de l'injustice, et une correction, un avertissement pour ceux qui la commettent. Il ne faut pas que les uns, parce qu'ils attendent, désespèrent ; que les autres, parce que l'heure est différée, oublient de plus en plus le soin de leur âme. L'ajournement a pour but de provoquer le repentir ; quant à celui qui persévère, il s'attire un châtiment plus rigoureux, et c'est tout à fait justice. Pourquoi ? Parce que les pécheurs auront méconnu tant de bontés dont ils auront été l'objet, et ne seront pas devenus meilleurs. Considérez en effet la grandeur de la clémence de Dieu ! quand il permet que ses serviteurs endurent des mauvais traitements, s'il ne les

[1] Ou plutôt un autre interprète, car ce texte est de la version de Symmaque.

venge pas, c'est qu'il veut que votre repentir vous corrige.

« Mais les justes loueront votre nom. » Que signifient ces paroles? Quoi qu'il arrive, ils vous rendront grâces; soit qu'ils voient les humbles éprouvés par l'injustice, soit qu'ils voient les méchants exaltés, ils ne vous demanderont pas d'explication. C'est là, en effet, le caractère le plus distinctif de la justice ; en tout temps et en toutes choses, rendre à Dieu des actions de grâces. « Et ceux qui ont le cœur droit, « habiteront avec votre visage, » c'est-à-dire, après avoir joui du secours qui vient de vous, n'ayant dans leurs pensées que vous, désormais, toujours avec vous, n'en seront plus jamais séparés. Quoi qu'il arrive, ils ne se plaindront jamais ; ils ne s'affligeront jamais des événements; car c'est là la marque d'une âme qui ne chancelle pas, d'une pensée que rien n'ébranle, de ne pas demander de comptes au Seigneur. Voilà ce qui faisait dire à Paul : « En vérité, ô homme, qui donc es-tu, toi qui « contestes avec Dieu ? Un vase d'argile dit-il « à celui qui l'a fait : pourquoi m'avez-vous « fait ainsi ? » (Rom. IX, 20.) Montrons donc, nous aussi, montrons toujours la même sagesse, rendant, pour toutes choses, des grâces au Seigneur, parce qu'à lui appartiennent la gloire et la bénédiction, et l'adoration, et maintenant, et toujours, et dans la durée infinie des siècles des siècles. Ainsi soit-il.

EXPLICATION DU PSAUME CXL.

1. « SEIGNEUR, J'AI CRIÉ VERS VOUS; EXAUCEZ-MOI, ÉCOUTEZ MA VOIX, LORSQUE JE POUSSERAI « MES CRIS VERS VOUS. »

ANALYSE.

1. Ce psaume se récitait tous les jours, le soir, à Antioche. Il est obscur et difficile à comprendre, c'est une raison de plus pour l'étudier avec soin. Le cri dont il est ici question, c'est le cri du cœur.
2. La prière digne d'être écoutée est celle qui demande les biens éternels, celle qui ne souhaite pas de mal aux ennemis.
3. A Jérusalem il y avait deux autels, un d'or, un d'airain. Sur le premier s'offrait matin et soir le sacrifice d'adoration qui est toujours dû à Dieu et qui était toujours, accepté ; sur le second s'offrait le sacrifice pour l'expiation des péchés, l'acceptation de celui-ci dépendait des dispositions de ceux qui l'offraient. Bonne odeur de l'oraison ; l'encensoir est un symbole, qui exprime la pureté de la langue et des mains. Pourquoi faut-il élever les mains dans l'oraison ?
4. De la garde de la langue et de la bouche ; qu'il y a un temps de parler et un temps de se taire ; combien la langue ne doit-elle pas être pure, elle qui reçoit le corps du Seigneur !
5. C'est un mal de se taire quand il faudrait parler. Il faut compatir aux affligés.
6. On demandera compte même d'une parole inutile. Dans le cœur est la source de la vertu et du vice.
7. L'existence du libre arbitre constatée. L'excuse aggrave le péché, la confession l'efface, et apaise Dieu. Fuir les orgies et les théâtres comme la peste. Recevoir avec douceur les réprimandes des gens de bien.
8. La prière ne suffit pas si l'on n'y joint les bonnes œuvres.
9. L'espérance en Dieu est une ancre sûre.

1. Voici un psaume dont les paroles sont, pour ainsi dire, connues de tout le monde ; à tout âge on le chante ; quant à la pensée que les paroles expriment, on l'ignore. Et des reproches assez sévères pourraient être adressés à ceux qui chantent tous les jours, avec les

lèvres, des paroles, sans rechercher le sens renfermé dans ces paroles. Supposez qu'une eau pure et limpide s'offre à vos yeux. Vous ne pouvez pas vous empêcher d'aller tout près, d'y tremper vos mains, de boire de cette eau ; dans une prairie chaque jour fréquentée on ne résiste pas au plaisir de cueillir quelques fleurs. Quant à vous, qui, depuis l'enfance jusqu'au dernier jour de votre vieillesse, ne faites que chanter ce psaume, vous en savez les mots, voilà tout. Il y a là un trésor caché, vous êtes assis à côté; vous avez une bourse magnifique, vous la portez à droite et à gauche, mais toujours scellée et fermée, et il n'est personne parmi vous que la curiosité excite à rechercher ce que veut dire ce psaume. Ni recherches, ni examen. Et cependant, on ne peut pas dire que la clarté du psaume soit faite pour nous endormir, que le sens se présentant de lui-même il n'y a pas lieu de faire des recherches. L'obscurité d'un tel psaume a de quoi réveiller celui qui ne dort pas trop profondément, je me trompe, celui qui est tout à fait endormi. Car que dit-il? « Ne penchez point mon cœur vers des discours de « malice (4). » Et que signifie maintenant : « Le juste m'instruira avec miséricorde et me « reprendra (5) ? » Et ce qui suit, répondez-moi ; toutes les ténèbres ont-elles rien de plus ténébreux? « Ma prière s'entendra encore au « milieu des choses qui les flattent. Ils ont « été absorbés contre la pierre, leurs juges « (6). » En dépit d'une si épaisse obscurité, comme si c'était là un cantique ordinaire, le grand nombre passe, sans arrêter. Mais nous ne voulons pas insister sur ce reproche, qui vous serait à charge ; arrivons à ce que nous dit le psaume. Attention, je vous en prie, car ce n'est pas sans dessein, j'imagine, que les Pères ont décrété la lecture de ce psaume tous les soirs, et ce n'est pas parce que l'on y trouve : « L'élévation de mes mains est comme le sa- « crifice du soir; » car cette pensée se rencontre dans d'autres psaumes. Ainsi : « Le soir, « le matin et à midi, je raconterai et j'annon- « cerai. » (Ps. LIV, 18.) Et encore : « Le jour « vous appartient, et la nuit est aussi à vous. » (Ps. LXXIII, 16.) Et encore : « Les pleurs se « répandent le soir, et la joie le matin. » (Ps. « XXIX, 6.) Et il ne manque pas de psaumes qui conviennent au soir. Ce n'est donc pas pour cette raison que les Pères ont décidé la récitation de ce psaume ; mais ils l'ont regardé comme un remède salutaire, comme une expiation des péchés ; ils ont voulu que toutes les souillures que nous aurions contractées dans toute la durée du jour, soit sur la place publique, soit chez nous, soit ailleurs, en quelque lieu que ce fût, nous pussions les laver le soir, par ce cantique spirituel. C'est un remède qui fait disparaître tout cela. Tel est aussi le psaume du matin ; car rien n'empêche de le rappeler en peu de mots. Ce psaume ranime l'amour de Dieu, réveille notre âme, l'embrase d'un feu vif, la remplit de joie et de charité, et nous pouvons ensuite nous approcher de Dieu. Voyons-en les premières paroles, et ce qu'elles nous enseignent : « O Dieu, « ô mon Dieu, je veille et j'aspire vers vous, « dès que la lumière paraît ; mon âme a soif « de vous. » (Ps. LXII, 1.) Comprenez - vous l'amour brûlant qu'expriment ces paroles ? Or, où se trouve l'amour de Dieu, tous les vices disparaissent ; où se trouve le souvenir de Dieu, tous les péchés s'évanouissent, et la méchanceté est anéantie. « Je me suis présenté « devant vous ainsi dans votre sanctuaire pour « contempler votre puissance et votre gloire. » (Ps. LXII, 3.) Qu'est-ce à dire, « Ainsi ? » avec ce désir, avec cet amour, afin de voir votre gloire qui, par toute la terre, est visible. Mais il ne faut pas abandonner ce que nous avons dans nos mains, pour prendre un autre psaume que nous rencontrons sur notre route. Donc nous nous contenterons de renvoyer l'auditeur à ce qui a été dit sur cet autre psaume ; attachons-nous à ce qui fait notre sujet aujourd'hui.

Que nous dit donc aujourd'hui le Psalmiste ? « Seigneur, j'ai crié vers vous, exaucez-moi. » Que dis-tu, je t'en prie ? C'est parce que tu as crié que tu veux qu'on t'exauce, et voilà le motif que tu donnes pour être exaucé ? Donc, ce qu'il faut, c'est une voix forte et qui s'entende au loin ; mais voilà qui n'est pas raisonnable ; car quel est le péché de celui qui a la voix faible, qui n'a pas de voix, qui a la langue pesante et embarrassée ? N'est-il pas vrai que Moïse n'avait pas un si bel organe et qu'il était écouté plus que tous les autres ? Est-ce que les Juifs ne poussaient pas, plus que tous les autres, de grands cris ? Dieu cependant n'écoutait pas leurs prières. Evidemment une voix forte ou une voix grêle, ce sont des avantages ou des infirmités naturels. Or, cela ne fait pas que nous soyions exaucés

ou non. Car, il n'y a rien là qui mérite, soit la louange, soit le blâme. On voit un très-grand nombre d'avantages naturels accordés même à des scélérats : n'était-ce pas un bel homme, et d'une belle figure, et dont les cheveux bouclés relevaient la beauté, Absalon? Et encore : N'est-il pas vrai qu'Elisée avait la tête chauve, au point d'être tourné en ridicule par les enfants? Eh bien! la beauté de l'un ne lui a servi à rien; et celui-ci n'a en rien souffert de sa laideur. Et à quoi bon parler de voix faible et grêle, et de langue embarrassée, lorsqu'on entendait jusqu'au silence de Moïse, lorsque Anne n'avait pas besoin de parler? Dieu disait aux Juifs : « Lorsque vous multi« plierez vos prières, je ne vous écouterai « point. » (Isaie, I, 15.) Pourquoi donc le Psalmiste vient-il nous dire ici : « J'ai crié vers « vous, exaucez-moi. » Il entend par là le cri intérieur d'une âme embrasée, d'un esprit contrit, le cri de Moïse, que Dieu exauçait; car, de même que celui qui pousse des cris, épuise toutes ses forces, de même celui qui pousse les cris de l'âme, y applique toutes les forces de sa pensée.

2. Voilà donc le cri que Dieu nous demande, le cri qui convertit l'âme, ne la laisse jamais inactive, distraite. Il ne manque pas de gens en effet, qui sont présents dans le temple sans aucun doute, mais qui ne poussent vers Dieu aucun cri. Ce sont leurs lèvres qui crient, prononçant le nom de Dieu, qu'elles portent partout, mais la pensée ne soupçonne pas ce que disent les lèvres. Celui dont je parle ne crie pas, quand il ferait, de sa voix le plus grand vacarme; celui dont je parle ne prie pas le Seigneur, quand même il paraîtrait tout à fait le prier, ce qui ne s'applique pas à Moïse. Il criait et il était exaucé. Aussi Dieu lui dit : « Pourquoi cries-tu vers moi? » (Exode, XIV, 15.) Or, ce n'étaient pas seulement ses cris, mais son silence même, qui lui obtenaient ce qu'il désirait, parce qu'il s'était montré digne d'être exaucé par Dieu. Voulez-vous voir encore des pécheurs, soutenant le cri ardent de leurs prières, criant d'une manière retentissante, et obtenant ce qu'ils désirent. Voyez la courtisane, dont le silence est un cri (Luc, VII, 38); voyez le publicain; sa prière a suffi pour le justifier. (Luc, XVIII, 13-14.) Le publicain aussi pousse un vrai cri, qui lui fait dire : « Seigneur, j'ai crié vers vous, exaucez-moi; » et sa prière est faite pour être écoutée.

« Lorsque je pousserai mes cris vers vous. » Voyez encore une autre vertu de la prière! En effet, il ne demande pas d'être exaucé seulement pour l'ardeur qu'il apporte à sa prière, mais aussi parce que sa prière est digne d'attirer l'attention de ces yeux qui ne dorment jamais. De quelle nature est cette prière? C'est une prière qui ne souhaite aucun mal aux ennemis; qui ne demande ni richesses, ni opulence, ni puissance, ni gloire, ni rien de périssable, mais, uniquement, ce qui est impérissable, immortel. En effet, dit l'Ecriture : « Cherchez le royaume de Dieu, et tout cela « vous sera accordé par surcroît. » (Matth. VI, 33.) « Lorsque je pousserai mes cris vers vous. » Voyez-vous le zèle enflammé, la ferveur qu'il nous demande, lorsque nous invoquons le Seigneur? En effet, c'est alors surtout que le démon nous presse, et nous menace. Comme il sait que nos armes les plus fortes sont les prières; comme il sait que, quels que soient nos péchés, notre bassesse, si nous prions Dieu en appliquant toute notre âme à la prière, si nous le prions d'une manière conforme à ses commandements, nous pouvons obtenir les plus grands biens, c'est alors que le démon s'efforce d'éteindre notre zèle, de distraire nos pensées, afin que nous ne recueillions aucun fruit de nos prières.

Instruits de ces vérités, fortifions-nous contre l'ennemi commun, n'adressons jamais à Dieu de prières contre nos ennemis, imitons les apôtres. Assaillis de maux innombrables, jetés en prison, exposés aux plus grands de tous les périls, ils se réfugiaient dans la prière, ils disaient : « Considérez leurs menaces. » (Act. IV, 29.) Et après qu'ajoutaient-ils? Brisez-les ou exterminez-les, langage ordinaire de l'imprécation? Nullement, mais : « Et donnez à vos « serviteurs la force d'annoncer votre parole. » (Ibid.) Comment et par quels moyens? En mettant à mort les persécuteurs? en les écrasant? en les exterminant? nullement. Mais comment donc? « En faisant des merveilles et « des prodiges, par le nom de votre saint Fils « Jésus. » (Ibid. 30.) Voyez-vous la parfaite sagesse de la prière, qui, après tant et de si grands maux, ne demande pas le supplice des ennemis? Tels se sont montrés les apôtres, quand ils étaient pleins de vie; mais maintenant, Etienne, au moment de se voir arracher la vie présente, non-seulement ne souhaitait aucun mal à ses ennemis; mais, quand on le

lapidait, quand on lui donnait la mort, dans ce moment même, il ne pensait, par sa prière, qu'à soustraire ses ennemis à la colère à venir, à la punition de leur péché; il dit : « Ne leur « imputez point ce péché. » (Act. VII, 59.) Quel pardon mériteront-ils donc, que diront-ils pour se défendre, ceux qui souhaitent du mal à leurs ennemis dans leurs prières? et le moyen que Dieu exauce des prières qui violent ses lois? Donc, ne tenons jamais de pareils discours; il ne suffit pas de ne pas prier contre ses ennemis, il faut encore éteindre sa colère contre eux, et voilà pourquoi l'Apôtre dit : « Je « veux que les hommes prient en tous lieux, « levant des mains pures, sans colère, et sans « contention (I Tim. II, 8); » c'est-à-dire, quoique vous ayez un ennemi qui vous poursuive, éteignez votre colère, avant de vous approcher du Seigneur; et, non-seulement gardez-vous, dans votre prière, de rien dire contre lui, mais encore purifiez votre âme du poison qui la souille. Si telle est votre prière, si vous invoquez Dieu avec un zèle ardent, vous n'aurez pas fini votre prière, que vous serez exaucé. C'est ce que demande le Psalmiste par ces paroles : « Ecoutez ma voix, lorsque je pous- « serai mes cris vers vous. » Par là, en effet, il rappelle la promesse de Dieu même : « Vous « parlerez encore, et je vous dirai : me voici. » (Isaïe, LVIII, 9.) « Que ma prière s'élève vers « vous, comme la fumée de l'encens en votre « présence (2). » Autre texte : « Que ma prière « se présente comme l'encens, en votre pré- « sence; » autre texte : « Se dispose. » « L'élé- « vation de mes mains est le sacrifice du soir; » autre texte : « Est le don du soir; » autre texte : « L'oblation du soir. »

Que veut nous enseigner le Prophète, en nous parlant du sacrifice du soir? C'est qu'il y avait autrefois deux autels, l'un d'airain, l'autre d'or; le premier était public, recevant les offrandes de presque tout le peuple; l'autre était situé dans le sanctuaire, et derrière le voile. Et, pour être plus clair, nous essayerons de tout reprendre dès le commencement. Les Juifs avaient autrefois un temple, long de quarante coudées, large de vingt; dans cette longueur, il y avait dix coudées, derrière le voile, d'interceptées, et ce qui était intercepté s'appelait le saint des saints. Ce qui était au dehors s'appelait simplement le saint. Et maintenant tout était resplendissant d'or dans le saint des saints.

3. Quelques-uns ont prétendu qu'en dehors du saint des saints les poutres aussi avaient des clous d'or. Le grand prêtre seul entrait dans le saint des saints, une seule fois dans l'année; là, se trouvait l'arche avec les chérubins; là aussi se trouvait l'autel d'or, où s'offrait l'encens, et qui servait uniquement au sacrifice. Ce sacrifice ne s'accomplissait qu'une fois l'an. C'était donc, dans le temple extérieur, que se voyait l'autel d'airain, sur lequel chaque soir s'offrait l'agneau que l'on brûlait; c'est ce qui s'appelait le sacrifice du soir. Car il y avait de plus un sacrifice du matin, et, deux fois par jour, il fallait allumer l'autel; sans compter les autres offrandes apportées par le peuple; car il était prescrit par la loi, et ordonné aux prêtres, de prendre, sur ce qui leur appartenait, en l'absence de toute autre offrande, une fois le matin, et une fois le soir, un agneau, que l'on sacrifiait et que l'on brûlait. Et cela s'appelait le sacrifice du matin, le sacrifice du soir. Or, Dieu avait prescrit ces sacrifices, pour montrer qu'il faut toujours l'honorer, et quand le jour commence, et quand le jour finit.

Ce sacrifice était donc toujours accueilli, ce genre d'offrandes n'était jamais refusé. Quant à ce qui s'offrait pour les péchés, tantôt le sacrifice était accueilli, tantôt il ne l'était pas, selon que ceux qui le présentaient, se distinguaient par leurs vertus ou par leurs vices. Quant aux sacrifices offerts, non pour obtenir la rémission des péchés, mais parce qu'ils étaient ordonnés par la loi, prescrits pour le culte, ils étaient absolument accueillis. Le Psalmiste demande donc que sa prière ressemble à ce sacrifice que ne souillaient en aucune manière les péchés de celui qui l'offrait; il demande que sa prière ressemble à la sainteté, à la pureté de l'encens, et sa demande nous enseigne que nos prières doivent être pures, et d'une odeur agréable. Telle est, en effet, l'odeur de la justice; le péché au contraire a une odeur fétide, dont le Prophète veut parler dans un autre endroit, disant : « Mes iniquités se sont élevées sur ma tête, et « elles se sont appesanties sur moi, comme un « fardeau insupportable; mes plaies ont été « remplies de pourriture et de corruption. » (Ps. XXXVII, 5, 6.) L'encens est bon de soi et odoriférant, mais pour qu'il développe sa bonne odeur, il faut qu'il soit brûlé; de même la prière est bonne de soi, mais elle est meilleure, et d'une odeur plus suave, quand

elle sort d'une âme ardente, que la ferveur anime; quand l'âme est un encensoir, où s'allume un feu dévorant. En effet, on ne mettait pas l'encens avant qu'il y eût du feu dans le réchaud, avant que les charbons fussent allumés. Faites de même dans votre âme; embrasez-la d'abord par le désir, avant d'y mettre la prière. Le Psalmiste prie donc, afin que sa prière ressemble à l'encens, que l'élévation de ses mains soit comme le sacrifice du soir; car et l'encens et le sacrifice sont accueillis. Comment? à quelles conditions? Si, des deux côtés, tout est pur; si, des deux côtés, il n'y a ni sujet de reproche, ni vice; si la langue et la main ne craignent aucun jugement; si les mains ne sont souillées ni par l'avarice, ni par la rapine; si la langue n'est pas chargée de mauvaises paroles, de même que l'encensoir doit être pur, ne rien porter que le feu et l'encens, de même la langue ne doit proférer aucune parole impure; elle ne doit exprimer que la sainteté, la bénédiction; et les mains à leur tour doivent être comme l'encensoir. Que votre bouche soit donc un encensoir, et gardez-vous de l'emplir de ce qui pourrait la souiller. Ceux qui souillent leur bouche, ce sont les hommes qui font entendre des paroles honteuses, impures. Maintenant, pourquoi ne dit-il pas : le sacrifice du matin, mais : « Le « sacrifice du soir? » A mon avis, l'expression est indifférente. S'il avait dit : le sacrifice du matin, ces personnes, qui n'ont rien de mieux à faire, auraient demandé pourquoi ne dit-il pas : comme le sacrifice du soir. Mais maintenant, si l'on ne veut pas y mettre une curiosité indiscrète, on peut se contenter de la réflexion que voici : le sacrifice du matin attend le sacrifice du soir; au contraire, le sacrifice du soir est le complément du sacrifice; le culte du jour a reçu son couronnement; tout est achevé. Mais que signifie maintenant l'élévation des mains dans la prière? c'est que tant de crimes, tant de coups donnés, de meurtres, de déprédations, d'œuvres que l'avarice opère, et que produit la convoitise, s'accomplissent par le ministère des mains; et, si l'on nous ordonne de les tendre dans la prière, c'est pour que cette fonction des mains soit comme un lien qui enchaîne l'iniquité, comme une expiation qui purifie de tout crime; c'est afin qu'au moment de pratiquer la rapine, de vous jeter sur le bien d'autrui, de frapper le prochain, la pensée qu'un jour vous élèverez vers Dieu ces mains pour vous défendre; la pensée qu'elles vous serviront à offrir ce sacrifice spirituel, vous empêche de les déshonorer, de les rendre auprès de Dieu impuissantes, parce qu'elles auront servi à des œuvres coupables. Purifiez-les donc par l'aumône, par la clémence; employez-les à secourir l'indigent, avant de les tendre à Dieu, dans la prière. Si vous les lavez avant la prière, à bien plus forte raison convient-il que vous ne les souilliez pas par le péché. Si vous craignez ce qui a moins de gravité, redoutez ce qui en a davantage. Il n'est pas absolument contraire à la raison de faire sa prière avec des mains que l'eau n'a pas purifiées; mais les offrir à Dieu, souillées de péchés sans nombre, voilà ce qui attire une colère terrible.

4. Ces mêmes conseils, suivons-les aussi pour ce qui concerne et notre bouche et notre langue; que la corruption n'y trouve aucun accès, si nous voulons les employer à la prière. Une personne qui possède un vase d'or, ne s'en servira jamais pour un vil usage, parce que la matière est trop précieuse : à bien plus forte raison nos bouches, incomparablement plus précieuses que l'or et les perles, ne doivent pas être souillées de paroles honteuses, impudiques, de médisances, d'outrages; ce n'est pas sur un autel d'airain ou d'or que vous offrez votre encens, mais dans un sanctuaire plus précieux, dans le temple spirituel. D'un côté, est une matière inanimée; en vous, c'est Dieu qui réside, et vous êtes un membre du Christ, et son corps. « Mettez, Seigneur, une garde à ma « bouche (3). » Il a prié le Seigneur, lui demandant d'être exaucé, lui demandant d'accepter sa prière; voyez maintenant le premier désir qu'il exprime, la supplication qu'il fait entendre. En effet, il ne dit pas : accordez-moi la fortune; accordez-moi les honneurs que les hommes recherchent; accordez-moi la victoire sur mes ennemis; accordez-moi des enfants; rien de pareil. Il ne s'abaisse pas à tout cela; il ne demande à Dieu que des présents dignes de lui. Eh quoi? ne peut-on pas demander à Dieu des biens sensibles? Assurément il est permis de les demander, mais avec la modération qui règle ces paroles de Job : « Si le « Seigneur me donne du pain pour me nour- « rir, et des vêtements pour me vêtir. » (Gen. XXVIII, 20.) C'est ainsi que le Christ nous a ordonné de prier, et de prononcer ces paroles : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quoti-

« dien. » (Math. vi, 11.) Avant tout, ce qu'il faut demander, ce sont les biens spirituels ; et c'est ce que fait le Psalmiste en disant : « Met-« tez, Seigneur, une garde à ma bouche. »

Comprenez-vous cette prudence ? comprenez-vous cette sagesse ? la prière qu'il fait tout d'abord ? Il demande la première de toutes les vertus, sans laquelle on tombe dans tous les maux, avec laquelle on s'assure tous les biens. Il faut compter par milliers les maux qu'enfante la pétulance de la langue, et, de même, les biens que procure la circonspection. De même donc que c'est en vain que l'on possède maisons, villes, murailles, ouvertures, portes, si l'on n'a pas aussi des gardiens qui sachent les fermer, et les ouvrir quand il faut ; ainsi, ni la bouche ni la langue ne sont d'aucune utilité, sans la raison qui sait avec quel soin, avec quelle circonspection il faut fermer et ouvrir, ce qu'il faut laisser sortir, ce qu'il faut garder. « Il en est moins, » dit l'Ecriture, « qui sont « morts par le glaive que par la langue. » (Ecclési. xxviii, 22.) Et maintenant le Christ : « Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche, qui « souille l'homme, mais ce qui en sort. » (Matth. xv, 11.) Et un autre : « Mettez une porte « et un verrou à votre bouche. » (Eccl. xxviii, 28.) Mais le sage, qui connaît, ici, toute la difficulté, a recours aux prières, et c'est Dieu qu'il appelle à son secours. Il fait mieux, il indique lui-même la difficulté, par ces paroles : « Qui « donnera à mes lèvres un cachet qui les « ferme ? » (Eccl. xxii, 33.) C'est qu'il faut, d'une part, contribuer de ce qui est en nous, voilà pourquoi il nous donne comme un précepte : « Mettez une porte et un verrou ; » il faut, d'autre part, invoquer le secours de Dieu, pour que notre zèle vienne à la pratique. Donc, ne nous lassons pas de garder notre bouche ; servons-nous de la raison, comme d'une clef, non pas pour la tenir toujours fermée, mais pour ne l'ouvrir qu'au temps convenable. Parfois en effet, le silence est plus utile que la parole, de même que la parole est plus utile que le silence ; et aussi le sage disait : « Le temps « de se taire, et le temps de parler. » (Eccl. iii, 7.) — En effet, si les bouches devaient toujours être ouvertes, il n'y aurait pas de portes ; si elles devaient toujours être fermées, il n'y aurait pas besoin de gardes. A quoi bon garder ce qui est fermé ? Mais, s'il y a des portes et des gardes, c'est pour que nous fassions chaque chose en temps convenable. Maintenant un autre texte dit : « Faites un fléau de balance et « un bassin pour votre langue. » (Eccl. xxviii, 29), demandant par là une attention plus scrupuleuse ; il ne suffit pas de faire entendre les paroles nécessaires, il faut de plus les produire avec circonspection, avec une réflexion attentive, les peser, pour ainsi dire, avec le plus grand soin. Ce que nous faisons pour l'or, pour une matière périssable, faisons-le bien plus encore pour les paroles, de manière qu'il n'y ait rien de moins, rien de trop. De là ce que dit le sage : « Ne retenez pas la parole dans le temps « salutaire. » (Eccl. iv, 28). Voyez-vous qu'il y a un temps où il convient que la parole sorte ; un autre texte, indiquant le moment du silence, dit : « S'il faut parler, répondez, sinon « que votre main soit sur votre bouche. » (Ibid. v, 14.) Et encore : « Celui qui abonde en « paroles, sera détesté (Ibid. xx, 8) ; » et encore : « Mieux vaut l'homme qui cache sa sot-« tise, que l'homme qui cache sa sagesse. » (Ibid. xx, 33.) Avez-vous entendu des paroles ? « qu'elles meurent en vous, rassurez-vous, « elles ne vous feront pas éclater. » (Ibid. xix, 10.) Autre texte : « Pressé par la parole, l'in-« sensé accouchera, comme pressée par l'enfant, « celle qui enfante. » (Ibid. xix, 11.) Ensuite, parlant de la mesure : « Parle, jeune homme, « s'il te faut parler, au plus deux fois ; si l'on « t'interroge, résume en peu de mots beau-« coup de choses. » (Ibid. xxxii, 10, 11.) Il faut beaucoup d'attention pour manier la langue avec circonspection et sécurité. Aussi, le sage dit encore : « Il y a des réprimandes qui ne « sont pas à propos, et il y a un silence qui est « de la sagesse. » (Ibid. xix, 28 ; xx, 5.) Car il ne suffit pas de se taire, ni de parler à propos ; il faut encore y joindre beaucoup de grâce. De là, ce que disait Paul : « Que toutes vos pa-« roles soient toujours accompagnées de grâce « et assaisonnées du sel de la sagesse, en sorte « que vous sachiez comment vous devez ré-« pondre à chacun. » (Colos. iv, 6.)

Pensez que c'est l'organe qui nous sert à nous entretenir avec Dieu, à célébrer ses louanges ; par cet organe, nous recevons la victime redoutable. Les fidèles comprennent nos paroles ; voilà pourquoi il convient que la langue soit pure de toute accusation, de toute parole mauvaise, honteuse, calomniatrice ; si quelque pensée impure nous agite avec violence, étouffons-la au dedans de nous-mêmes, ne souffrons pas qu'elle se produise en

paroles. Si l'impatience, qui n'est qu'une faiblesse de l'âme, vous expose à quelque fâcheux éclat, il faut dessécher cette racine, tenir la porte bien fermée, la garder avec soin ; il ne faut pas laisser naître les pensées mauvaises; si elles naissent, il les faut étouffer à l'intérieur, il en faut dessécher la racine.

5. Cette garde, Job sut la faire; aussi ne proféra-t-il aucune parole mal sonnante. Le plus souvent il gardait le silence, et, quand il lui fut nécessaire de parler avec sa femme, il fit entendre les paroles de la sagesse. Car, la seule raison de parler, c'est que les paroles sont plus utiles que le silence. Voilà pourquoi le Christ aussi disait : « Les hommes rendront « compte au jour du jugement de toute parole « inutile (Math. XII, 36) ; » et Paul : « Que des « paroles impures ne sortent pas de votre « bouche. » (Ephés. IV, 29.) Et maintenant, le moyen de faire bonne garde à la porte, de n'avoir rien à se reprocher ? écoutez un autre texte : « Que toute explication, donnée par « vous, soit selon la loi du Très-Haut. » (Eccl. IX, 23.) Car, si vous avez pour habitude de ne faire entendre aucune parole inutile; si votre pensée et votre bouche se retranchent toujours dans les récits de la sainte Ecriture, ce sera pour vous une garde plus solide que le diamant. De la bouche, partent un grand nombre de chemins qui conduisent à la mort : telles sont les paroles honteuses, les basses plaisanteries, les discours de la vaine gloire, de la jactance, et de l'orgueil. Ainsi le Pharisien, pour n'avoir pas fermé la porte de sa bouche, perdit, par quelques paroles, tout ce qu'il avait chez lui. Il était comme un homme dont la maison n'a pas de porte : il y avait un trésor à l'intérieur, il n'a pas su le garder, et tout à coup il est devenu pauvre. Considérez encore ici un autre orgueilleux, qui s'est perdu de même, par des paroles superbes. C'est celui qui disait : « Au-dessus des astres du ciel, « j'établirai mon trône. » (Is. XIV, 13.) Et maintenant les Juifs, pour s'être réjouis des maux du prochain, s'entendent appliquer ces paroles : « Parce que tu as dit, c'est bien, Israël est « devenu comme les autres nations. » Et maintenant ils sont couverts d'opprobre ; ce qui fait qu'ils murmurent, et disent : « Tous ceux qui « font le mal, passent pour bons aux yeux du « Seigneur, et ils lui sont agréables ; et nous, « nous regardons les étrangers comme heu- « reux ; et voici que l'on rétablit ceux qui font « les crimes. Ne les voyez-vous pas inscrits « dans le livre ? » (Mal. II, 17 ; III, 15.) D'autres se perdent pour leurs murmures, comme dit Paul : « Ne murmurons point, comme mur- « murèrent quelques-uns, qui ont été frappés « de mort par l'ange exterminateur. » (I Cor. X, 10.) Et quand donc murmurèrent-ils ? quand ils disaient : « Vous nous avez amenés ici, « pour nous faire mourir dans la solitude, « comme s'il n'y avait pas de sépulcres dans « l'Egypte. » (Exod. XIV, 11.) D'autres, par les frivoles plaisirs, comme dit l'Ecriture : « Ils « ont mangé, et ils ont bu, et ils se sont levés « ensuite pour jouer. » (Exod. XXXII, 6.) D'autres, par leurs paroles de malédiction : « Car quiconque dit à son frère, insensé, méri- « tera d'être condamné par le jugement « (Math. V, 22) ; » et d'autres encore, en bien plus grand nombre, par d'autres péchés, ont trouvé la mort ; ils n'avaient pas mis une garde à leurs lèvres.

Et maintenant voulez-vous la preuve que quelques-uns sont morts pour avoir gardé un silence intempestif ? la voici : « Si vous n'aver- « tissez pas le peuple, il mourra dans son « péché, mais je vous redemanderai son sang. » (Ezéch. III, 20.) Un autre se perd parce que, sans aucune circonspection, il parle et révèle les secrets qui lui sont confiés : « Gardez-vous, » dit le texte, « de donner les choses saintes aux « chiens, et ne jetez point vos perles devant « les pourceaux. » (Math. VII, 6.) Un autre se perd par le rire; de là ces paroles : « Malheur « à vous qui riez, parce que vous pleurerez ! » (Luc, VI, 25.) Voyez-vous comme la bouche vous perd ? voyez maintenant comment elle sauve, par des paroles contraires. Vous avez vu le pharisien perdu par sa bouche, voyez le publicain sauvé par sa bouche. Vous avez vu le châtiment du barbare orgueilleux et plein de jactance. Voyez l'homme juste, qui parle avec mesure et qui dit : « Je ne suis que poudre « et que cendre (Gen. XVIII, 27) ; » vous avez vu l'homme qui se réjouit du mal d'autrui, repris et puni, voyez celui qui compatit, sauvé. En effet, dit l'Ecriture, « Mettez un signe sur « le visage des hommes qui pleurent et qui « gémissent. » (Ezéch. IX, 4.) Voilà pourquoi Paul aussi disait : « Se réjouir avec ceux qui « se réjouissent, et pleurer avec ceux qui pleu- « rent. » (Rom. XII, 15.) Si vous ne pouvez faire plus, dit-il, vous n'apporterez pas une faible consolation à l'affligé, en vous affligeant

avec lui. Vous avez vu le rieur, livré aux gémissements, voyez maintenant celui qui pleure, consolé. En effet, « bienheureux ceux « qui pleurent, » dit le Sauveur, « parce qu'ils « seront consolés ! » (Matth. v, 5.) Vous avez vu que ceux qui murmurent sont punis, voyez maintenant comment ceux qui rendent des actions de grâces sont sauvés : « Vous êtes « béni, Seigneur, et il faut louer votre nom, « parce que votre justice s'est montrée dans « tout ce que vous nous avez fait. » (Dan. III, 26, 27.) Et un peu plus bas : « Toutes les choses « que vous avez montrées parmi nous, vous « les avez faites avec sagesse. » (Ibid. 28.) Ces Juifs disaient : « Tous ceux qui font le mal, « passent pour bons aux yeux du Seigneur ; » au contraire, ceux-ci répétaient : « Vos yeux « sont purs, pour ne point souffrir le mal. » (Habac. I, 13.) Ces Juifs trouvaient les étrangers heureux, parce que ceux qui font les crimes sont rétablis, disaient-ils ; le Psalmiste, au contraire, proclame le bonheur de ceux à qui Dieu accorde son secours : « Heureux, » dit-il, « le peuple qui a le Seigneur pour son « Dieu (Ps. CXLIII, 15) ; et encore : « Gardez- « vous de porter envie aux méchants et n'ayez « point de jalousie contre ceux qui commet- « tent l'iniquité. » (Ps. XXXVI, 1.) Avez-vous vu les saints, donnant aux autres de bons conseils, et demeurant eux-mêmes inébranlables au milieu des tentations ? Ecoutez Jacob : « Si Dieu me donne du pain pour me nourrir « et un vêtement pour me vêtir (Gen. XXVIII, 20) ; » et Abraham : « Je ne recevrai rien de « vous, depuis un fil jusqu'à un cordon de « soulier. » (Gen. XIV, 23.) Or, quand il voyait son épouse menacée d'un outrage, et quand il souffrait de la famine, il ne fit entendre aucune parole déplacée. Et, quand son fils lui dit : « Mon père, voici le bois et le feu, où est donc « la brebis (Gen. XXII, 7) ? » voyez la douceur et la sagesse de la réponse : « Dieu verra la « brebis qu'il lui faut, mon fils. » Ni la nature, ni la pitié ne troublent le langage qu'il tient à son fils dans ce tête-à-tête, où ils étaient seul à seul ; et cela, quand tout conspirait à rendre plus violent en lui l'amour paternel. Et qu'on ne dise pas, que c'est la crainte des autres qui a retenu ses larmes ; loin de tout témoin, seul, il montre la solide vigueur de la sagesse.

6. Vous avez vu ceux à qui leurs rires ont attiré des châtiments, voyez maintenant ceux que leurs pleurs et leurs jeûnes ont sauvés, pensez aux Ninivites. (Jon. III.) Vous avez vu ceux qui, par leurs malédictions, se sont attiré des supplices. Considérez ceux qui, pour leurs paroles de bénédiction, ont reçu des récompenses : « Celui qui te bénit est béni et qui te « maudit est maudit. » (Nombr. XXIV, 9.) « Bé- « nissez ceux qui vous persécutent ; priez pour « ceux qui vous outragent, afin que vous soyez « semblables à votre Père qui est dans les « cieux. » (Matth. V, 44, 45.) Comprenez-vous bien qu'il ne faut être ni toujours fermé, ni ouvert pour toutes choses, mais savoir distinguer les temps ? Voilà pourquoi le Psalmiste dit : « Mettez, Seigneur, une garde à ma bouche « et à mes lèvres, une porte qui les ferme « exactement. » Maintenant, quelle sera cette garde, sinon la pensée redoutable qui montre le feu réservé à ceux dont la bouche est indiscrète. Placez à votre porte le gardien armé des menaces de la conscience, jamais il n'ouvrira cette porte à contre-temps, il saura toujours l'ouvrir à propos pour votre utilité, pour vous assurer des biens innombrables. De là, ce que dit un sage : « Ayez toujours présente à la « pensée votre fin dernière et vous ne pécherez « jamais. » (Eccl. VII, 40.) Voyez-vous comme ici encore c'est la même pensée ? Pour moi, je la fais plus terrible encore, en conseillant d'envisager non-seulement la mort, mais encore ce qui suit la mort. Qu'il en soit ainsi et aucune souillure ne naîtra dans l'âme.

Après le Psalmiste, écoutez celui qui, à son tour, nous dit : « De toutes paroles oiseuses, tu « rendras compte au jour du jugement. » (Matth. XII, 36.) Considérez encore que c'est par là que la mort est entrée dans le monde. Si en effet, la femme n'avait pas eu d'entretien avec le serpent ; si elle n'avait pas accueilli ses paroles, il ne lui aurait fait aucun mal, elle n'aurait pas donné le fruit à son mari, celui-ci ne l'aurait pas mangé. Ce que je dis, ce n'est pas pour accuser la bouche ni la langue ; loin de moi cette intention, mais ce qu'il faut accuser, c'est l'abus, et l'abus vient du relâchement de la pensée. Il y a encore une autre voie de perdition dans la bouche, je parle des baisers honteux, impurs, ou de ceux que donnent la perfidie et la trahison. Mettez aussi une garde pour les prévenir : tel était le baiser de Judas, baiser perfide. Ce n'est pas là ce que Paul recommande, lorsqu'il prescrit aux frères de se donner le baiser mutuel : « Saluez-vous les « uns les autres par un saint baiser. » (II Cor.

XIII, 12.) Tel n'était pas non plus le baiser de David à Jonathas, saint et chaste baiser, plein d'une affection sincère (I Rois, XX, 41); saints baisers encore, ceux qui tombèrent sur le cou de Paul, lorsque les frères, se jetant sur lui, le baisaient. (Act. XX, 37.) Voilà pourquoi le Psalmiste dit : « Mettez, Seigneur, une garde « à ma bouche et une porte; » et il ne se contente pas de dire « une porte, » mais : « Une « porte qui la ferme exactement, » ajoute-t-il, qui soit une muraille pour la contenir et la fortifier. Ce n'est pas tout, il y a encore un autre genre de perdition par la langue, lorsque l'on dit : pourquoi ceci? dans quel but cela ? Voilà pourquoi Paul, réprimandant ceux qui tiennent ce langage irréfléchi : « En vérité, » dit-il, « ô homme, qui êtes-vous pour contester avec Dieu ? » (Rom. IX, 20.) Mais il ne suffit pas de mettre une garde à la bouche, c'est à la pensée qu'il en faut mettre une, avant de garder la bouche ; aussi un sage a-t-il dit : « Qui donnera des verges à ma pensée, pour « fustiger mon ignorance ? » (Eccl. XXIII, 2.) Et le Christ de son côté supprime au dedans de nous les pensées mauvaises, en disant : « Quiconque aura regardé une femme avec un « mauvais désir, a déjà commis l'adultère. » (Matth. V, 28.) Voyez-vous comme il ne laisse pas aux passions le temps de germer; comme il supprime, dès la racine, et la concupiscence et la colère? « Quiconque, » dit-il, « se mettra « en colère contre son frère, méritera d'être « condamné au feu de l'enfer. » (Ibid. 22.) Ce n'est pas non plus un faible garant de sécurité, que d'être sobre de paroles; de là, ce que dit l'Ecriture : « La multitude des paroles ne sera « point exempte de péché, mais celui qui est mo« déré dans ses discours, est très-prudent; ne « portez point mon cœur à des paroles de ma« lice, pour chercher des excuses à mes péchés « (4). » Un autre texte : « Ne troublez point mon « cœur par des discours mauvais, de manière « qu'il conçoive des pensées criminelles. » Pourquoi l'ordre naturel est-il interverti? Pourquoi parle-t-il de la bouche d'abord avant de parler de la pensée? Ce n'est pas au hasard ni sans dessein qu'il procède ainsi. En effet, lorsque des prisonniers veulent s'enfuir, ceux qui sont chargés de les garder commencent par s'emparer des portes de la prison. C'est là, pour tous les geôliers, le premier soin; une fois cette précaution prise, le reste est facile. De même ici le Psalmiste fait chaque chose en son temps, et les conseils qu'il donne reviennent à ceci : Que les portes soient closes et l'on aura bien vite raison des mauvaises pensées. Voilà pourquoi, dès le principe, il ne leur permet pas d'entrer venant du dehors; puis il arrache la mauvaise racine en disant : « Ne portez point mon cœur à des paroles de « malice. » Ce n'est pas que Dieu y porte le cœur, loin de nous cette pensée; mais ce qu'il dit doit s'entendre ainsi : Ne souffrez point que mon cœur se porte, ne souffrez point qu'il se détourne vers de mauvaises pensées.

C'est là, en effet, qu'est la source de la vertu ou de la corruption, dans le cœur. Quelles sont les paroles de malice? nombreuses et diverses; il y a les paroles perfides, celles qui accusent Dieu, celles qui détournent de la vertu, celles qui recherchent le vice, celles qui développent des doctrines funestes, qui racontent les mœurs coupables et que l'on écoute avec plaisir. Ces paroles et les autres du même genre sont les paroles de malice; et comme il y a les pensées et les discours de malice, de même il y a les paroles de vie. Voilà pourquoi les disciples disaient au Christ : « Vous avez les paroles de « la vie éternelle, à qui irons-nous? » (Jean, VI, 69.) Or, les paroles de vie sont celles qui donnent la vie; on les appelle aussi les paroles du salut, parce qu'elles procurent le salut. De là, ce que dit un sage : « N'empêchez pas le « discours dans le temps du salut. » (Eccl. IV, 28.) Les paroles de malice, sont, en outre, les paroles qui font des pervers de ceux qui les prononcent.

7. Il y a un air pestilentiel et qui engendre les maladies; il y a de même des paroles funestes. Le mal que cet air fait au corps, ces paroles le font à l'âme qui les reçoit. Le Psalmiste adresse donc à Dieu cette prière par les paroles qu'il ajoute, comme nous l'avons vu : ne souffrez pas que mon cœur accueille des paroles de ce genre; ne permettez pas qu'il se porte vers ces discours. Voyez-vous bien comme il montre ici la liberté propre à notre âme, l'innocence propre à notre nature? elle n'a pas le vice en elle, mais c'est par négligence qu'elle incline au vice et l'accueille. « Pour chercher des excuses à mes péchés. » Voilà la grande route de la perdition, quand l'âme pécheresse, bannissant la crainte, s'ingénie à trouver des excuses et des prétextes pour couvrir sa lâcheté; c'est ce qui arrive, quand un homme a commis un adultère et

qu'un autre l'engage à secouer les remords, et lui dit : est-ce ta faute? la faute, c'est à l'amour. C'est un malheur assurément que le péché, mais ce qui rend ce malheur plus terrible, c'est, après avoir commis le péché, de dire qu'il n'y a pas de péché. Voilà les armes les plus efficaces du démon ; c'est ce qui est arrivé à nos premiers parents : Adam aurait dû avouer son péché ; il le rejeta sur Eve ; Eve s'en prit au démon. (Gen. III.) Il fallait dire : nous avons péché; nous avons enfreint la loi ; ces malheureux non-seulement n'avouent pas, mais encore ils composent une défense. Le démon savait bien que la confession du péché était l'affranchissement du péché, et il leur persuada de payer d'impudence. Eh bien ! toi, mon bien-aimé, quand tu auras péché, dis : j'ai péché. Rien de plus légitime que cette manière de se défendre ; par là, tu te rends Dieu propice ; par là, tu obtiens encore de retomber moins vite dans les mêmes fautes. Si tu cherches, au contraire, de vains prétextes pour affranchir ton âme de ses craintes, tu ne fais que lui ménager une rechute plus facile dans les mêmes liens du péché, et tu irrites la colère de Dieu. Est-il un pécheur qui ne trouve, pour ses fautes, une excuse effrontée ? le meurtrier s'en prend à la colère ; le voleur, à la pauvreté ; l'adultère, à l'amour, et un autre, au pouvoir qui l'aurait contraint. Excuses insensées, raisonnements sans raison. Ces choses, ne font pas les péchés ; les seules causes des péchés ce sont les âmes des pécheurs. Et la preuve, je l'emprunte aux conséquences qui résultent nécessairement de la disposition des âmes. Voici un homme, dont la vie se passe dans la pauvreté ; il a des désirs, il est soumis aux nécessités de la nature, et cependant il s'abstient du péché ; quelle excuse les autres allégueront-ils encore ? Voilà pourquoi le sage dit si bien : « Qui donnera des verges à ma pensée, pour fustiger mon ignorance ? » (Eccl. XXIII, 2.) Voyez David ; il ne s'excuse pas après son péché ; il dit : « J'ai péché envers le Seigneur. » (II Rois, XII, 13.) Or il aurait pu dire : pourquoi cette femme était-elle nue ? pourquoi se baignait-elle devant moi ? mais il savait bien que ce sont là de frivoles excuses, qu'il n'y a là aucune raison ; aussi arrive-t-il à la seule excuse possible, il dit : « J'ai péché. » Saül ne fit pas de même ; quand on le réprimandait au sujet de la femme ventriloque, il disait : « Je suis « réduit à l'extrémité, les étrangers me font « la guerre. » (I Rois, XXVIII, 15.) Aussi le supplice de Saül fut terrible. Il aurait dû dire : j'ai péché, j'ai désobéi à la loi ; ce n'est pas là ce qu'il dit. Mais il allait, venait, cherchant des excuses insensées, « Comme les hommes « qui commettent l'iniquité. » Le Psalmiste ajoute ces paroles, pour montrer que c'est là ce qui les distingue, les excuses impudentes ; et voilà pourquoi David conseille, avec autant d'assiduité qu'il recommande la vertu, de fuir les réunions de ces hommes. Et, de tout le livre des psaumes, la première parole est pour dire : « Heureux l'homme qui ne s'est « point laissé aller à suivre le conseil des « impies, qui ne s'est point arrêté dans la voie « des pécheurs, qui ne s'est point assis dans « la chaire de ceux qui sont corrompus ! » (Ps. I, 1.) Et voilà pourquoi vous le trouverez lui-même confessant toujours ses péchés.

Ainsi, après avoir fait le dénombrement du peuple, il disait : « C'est moi qui ai péché, « c'est moi qui suis le pasteur, et qui suis « coupable. » (II Rois, XXIV, 7.) Il ne dit pas : quel mal ai-je fait en dénombrant le peuple ? mais il se condamne lui-même, et il obtient le pardon pour tout le peuple, En effet, rien ne nous rend Dieu plus propice que la confession des péchés, et nous la ferons toujours si nous fuyons la société de ceux qui affranchissent de toute crainte les consciences coupables et les jettent dans le relâchement. Voilà pourquoi Paul et Jérémie reviennent souvent sur ce sujet, et tous les deux nous donnent le conseil de fuir la société des méchants, et de ceux qui négligent la vertu. Job aussi met cette conduite au rang des vertus : « Si j'ai marché, » dit-il, « avec ceux qui pratiquent la dérision. » (Job, XXXI, 5.) Pour le Psalmiste, il montre de plus, qu'il ne s'est pas même assis au milieu d'eux : « Je ne me suis point assis dans l'as« semblée de ceux qui plaisantent. » Voilà pourquoi Paul à son tour ne veut pas que l'on prenne ses repas avec les méchants et défend tout commerce avec eux : « Si quelqu'un n'o« béit pas à ce que nous ordonnons par notre « lettre, notez-le et n'ayez point de commerce « avec lui. » (II Thess. III, 14.)

« Pour moi, je ne communiquerai pas avec « les meilleurs d'entre eux. » Un autre texte : « Je ne veux pas manger de leurs mets agréa« bles ; » un autre texte : « Je ne veux pas « prendre ma part de leurs délices. » Dans ce

passage le Psalmiste donne le même conseil que l'Apôtre : il recommande de fuir les délices, les banquets de ces méchants ; c'est là surtout que le péché s'aggrave ; c'est là que s'accroît la licence.

8. Ce n'est pas une faible marque de la vertu, ce n'est pas un médiocre moyen de correction que de fuir les banquets de ce genre, de pareilles assemblées, de ne pas tenir à de pareilles amitiés, de ne pas se faire l'esclave de son ventre, au risque de briser le nerf de l'âme, de frapper d'engourdissement le ressort de la sagesse. C'est pour avoir ménagé l'amitié, qu'un grand nombre s'engloutissent dans les flots de l'ivresse, qu'un grand nombre se laissent prendre à la fornication, s'embrasent du feu des voluptés, conséquences funestes des banquets et des théâtres, où pullule l'iniquité. Le Psalmiste montre aussi qu'il n'a pas voulu s'asseoir à ces tables impures : « Que le juste « me reprenne et me corrige avec charité, « mais que l'huile du pécheur ne graisse point « ma tête (5). » Autre texte : « Que le juste me « plaigne dans sa miséricorde et me reprenne. » Ajoutez encore cette disposition à la première ; ce n'est pas une petite vertu que de savoir accepter les réprimandes adressées par les hommes justes. Or, ce que dit le Psalmiste, revient à ceci : il en est qui parlent pour vous faire plaisir, et qui vous perdent : je ne veux jamais me trouver dans leurs assemblées ; mais ceux dont la sévérité vous corrige, vous découvre vos fautes, vous reprend, voilà ceux que je veux choisir. Et en effet, la plus grande marque de la miséricorde et de l'affection, c'est de guérir les blessures : « Mais que l'huile du « pécheur ne graisse point ma tête. » Voyez-vous quelle âme affermie dans la vertu ? Elle supporte avec plaisir les réprimandes des hommes justes, mais elle repousse les flatteries de ceux qui transgressent la loi. Pourquoi ? c'est que souvent la compassion même de ces hommes est mortelle ; les autres, par la véhémence de leurs réprimandes et de leurs reproches, vous corrigent, et, au blâme qu'ils vous adressent, se joint la compassion ; la compassion des autres, au contraire, c'est la mort. Voilà pourquoi un sage a dit : « Les blessures « faites par les amis valent mieux que les bai- « sers offerts par les ennemis. » (Prov. XXVII, 6.) Considérez maintenant ce que signifie cette parole de l'Apôtre : « Reprenez, gourmandez, « exhortez. » (II Tim. IV, 2.) Telle est en effet, la réprimande des saints. C'est ce que font aussi les médecins ; non-seulement ils coupent, mais de plus ils pansent. C'est pourquoi le Christ de son côté, pour faire que la réprimande soit acceptée, ne souffre pas qu'elle soit d'abord publique ; il dit : « Allez lui représen- « ter sa faute en particulier. » (Matth. XVIII, 15.) C'est aussi la conduite que tenait Paul, unissant la réprimande à la miséricorde, tantôt disant : « O Galates insensés (Gal. III, 1) ! » tantôt : « Mes petits enfants, pour qui je sens « de nouveau les douleurs de l'enfantement. » (Galat. IV, 19.) Il faut en effet que celui qui reprend, invente mille moyens pour rendre sa réprimande acceptable ; il faut une grande adresse pour administrer ce remède, et il en faut plus assurément à celui qui réprimande, qu'à celui qui coupe les chairs. Pourquoi ? C'est que, d'un côté, ce que l'on coupe est différent de ce qui ressent la douleur ; ici, au contraire, c'est la même substance qui est coupée et que la douleur atteint. « Mais que « l'huile du pécheur ne graisse point ma tête. » Qu'est-ce à dire ? Le pécheur, dit-il, ne recherche point l'intérêt de celui qui l'écoute, mais son intérêt à lui : il veut paraître plein de douceur, d'agrément et d'affection. Le juste, au contraire, préfère au plaisir d'être agréable, l'utilité d'autrui. De là, entre les deux, la plus grande différence. Et maintenant, si la compassion même du méchant doit être repoussée, quand donc faut-il l'admettre près de soi ? Jamais. Aussi, quand même il vous fournirait de l'argent ; quand même il vous promettrait plaisirs délicieux et honneurs, repoussez le méchant, fuyez-le ; suivez le juste, au contraire, même quand il vous raille, même quand il vous réprimande, car voilà celui qui vous aime. « Car ma prière subsistera pendant « leurs plaisirs. » Un autre texte : « au milieu « de leurs vices ; » un autre texte : « dans leurs « perversités. »

Il s'agit ici de ce qu'il demande ; tout à l'heure il était question de ce qu'il tire de lui-même. Et par là, il nous montre qu'il ne suffit pas de prier avec confiance, pour ne rien faire et s'endormir, mais qu'il faut, de plus, agir personnellement. Or, ici, qu'apporte-t-il de lui-même ? il n'apporte pas des brebis, des bœufs, des sommes d'argent, mais la pureté des mœurs et l'extrême attention à fuir les pervers. Non-seulement, dit-il, je fuirai leurs pernicieuses flatteries, je n'accepterai pas leurs

réprimandes, mais, de plus, je m'opposerai à leurs convoitises. Tant s'en faut que j'accepte leur compassion, qu'au contraire j'opposerai ma prière à leurs désirs; car c'est là ce que signifie cette expression : « Ma prière subsis- « tera pendant leurs plaisirs. Leurs juges ont « été précipités, absorbés, contre la pierre. » Un autre texte : « Seront brisés dans une main « de pierre (6). » Le Psalmiste montre ici combien il est facile d'exterminer le péché, comme le vice est près du gouffre. Les chefs mêmes, dit-il, qui dévastaient tout, ont péri. Et maintenant, il ne dit pas, ont péri, mais : « Ont été absorbés, » montrant par là qu'il ne reste plus d'eux aucune trace; c'est ce qu'il dit encore de l'impie: « J'ai passé, il n'était plus ; « je l'ai cherché, et je n'en ai plus trouvé la « place. » (Ps. XXXVI, 36.) Qu'est-ce à dire, « Contre? » C'est-à-dire « auprès. » Ces paroles reviennent à ceci : De même que la pierre jetée dans la mer ne reparaît plus, ainsi leur prospérité s'abîme, ne reparaît plus. C'est une destruction complète. Si vous voulez, voici ce qu'il dit : C'en est fait absolument de leur nom, de leur gloire, ou encore : de leur force, de leur puissance, si solidement établie. C'est là en effet ce que signifie le second texte : « Ils « seront brisés dans une main de pierre. Ils « écouteront mes paroles, parce qu'elles sont « devenues agréables. » Un autre texte : « Parce « qu'elles sont puissantes; » un autre texte : « parce qu'elles sont fortifiées d'une garde « puissante; » un autre texte : « Parce qu'elles « sont devenues recommandables par l'appa- « rence; » c'est-à-dire, l'expérience leur apprendra la douceur de mes exhortations et de mes conseils : comment cela ? c'est le fruit de la réprimande des justes, et leur enseignement apporte un grand plaisir.

9. Telle est en effet la vertu : pour une peine d'un instant qu'elle demande, elle procure un bien-être sans fin. « Comme une terre compacte « que l'on rompt et que l'on répand sur le champ, « nos os ont été brisés et dispersés le long du « sépulcre. » Un autre texte : « De même qu'il « arrive, quand le laboureur fend la terre, ainsi « nos os ont été brisés à la bouche de l'enfer ; » un autre texte : « De même que le fer qui brise « et découpe la terre, nos os ont été brisés dans « l'enfer ; » un autre texte : « De même que « celui qui s'entend à cultiver et à creuser la « terre, nos os ont été brisés près de l'enfer(7). » Après avoir dit que ses paroles renferment le vrai plaisir, il rappelle les antiques calamités. Quoique nous ayons, dit-il, souffert les derniers malheurs, comme une terre déchirée, labourée, creusée ; quoique nous ayons été tous dispersés, que nous ayons péri, que nous soyons arrivés aux portes mêmes de la mort, cependant, même ainsi traités, nous préférons la réprimande et la correction des justes à la compassion des pécheurs. En effet, quoi qu'il nous soit arrivé, nous sommes suspendus à l'espérance qui nous vient de vous, et rien ne nous arrivera qui puisse nous empêcher de regarder vers vous.

Ce qui fait qu'il ajoute : « Parce que vers « vous, Seigneur, Seigneur, se sont élevés mes « yeux ; j'ai espéré en vous, ne m'ôtez pas la « vie (8). » Malgré, dit-il, les calamités sans nombre qui fondent sur nous, malgré les guerres, malgré les batailles, malgré les morts, malgré les portes de l'enfer, nous ne lâchons pas l'ancre sainte, nous nous attachons à l'espérance que vous combattrez avec nous, et, répudiant les armes et les combats, nous espérons la délivrance qui nous viendra de votre secours. « C'est en vous que j'ai espéré, ne « m'ôtez pas la vie. » Autre texte : « Ne rendez « pas vide ma vie, » c'est-à-dire ne souffrez pas que je m'en aille sans avoir rien fait. » « Gardez-moi du piége qu'ils m'ont dressé et « des embûches de ceux qui commettent l'ini- « quité (9). » Il ne parle pas ici seulement des haines déclarées, mais des perfidies secrètes, cachées, difficiles à observer, à connaître, dont on ne peut se préserver que par le secours d'en-haut. Et maintenant, il termine son discours par la prière qui l'a commencé ; il montre que, pour ce qui dépend de lui, il l'apporte, l'espérance en Dieu, des regards tournés sans cesse vers Dieu, l'aversion pour la société des méchants, la haine des désirs coupables, et maintenant, il attend de Dieu la force, le secours qui fait supporter facilement ce qui est le plus insupportable, et rend supérieur à tout. Voilà en effet, ce qui forme le tissu complet de la vertu ; notre zèle d'une part, d'autre part, le secours de Dieu. « Les pécheurs tomberont « dans le filet, pour moi, je suis seul jusqu'à « ce que je passe (10). » Dans quel filet tomberont-ils ? Dans le filet de Dieu ; c'est-à-dire, ils seront vaincus, ils seront pris. En effet, le propre des justes est de se redresser, de voir leur sagesse se ranimer ; les pécheurs, au contraire, dont le mal est sans remède, vont jus-

qu'au châtiment, jusqu'au supplice : « Pour « moi, je suis seul jusqu'à ce que je passe. » Autre texte : « Ensemble avec moi, jusqu'à ce « que je passe ; » autre texte : « Concentré en « moi-même ; » c'est-à-dire, je suis un tout compacte, bien uni, non dispersé ; si vous voulez, comme l'entendent les Septante, loin des méchants, pur de tout commerce avec eux, et comme vivant seul, ce qui est la plus haute vertu. Et maintenant, ce n'est pas pour lui la conduite d'un, de deux ou de trois jours, mais de sa vie tout entière. Voilà le mur inexpugnable, voilà la forteresse ; c'est là ce qui fait grandir la vertu, fuir les méchants, se ramasser sur soi-même, et se tenir ainsi replié tant que dure la vie, et, loin des corrupteurs, vivre dans la solitude. La solitude ne consiste pas à être seul ; elle réside dans l'âme, que possède l'amour et le zèle de la sagesse. C'est ainsi qu'au milieu des villes, des places publiques, de tous les bourdonnements du dehors, on peut être des hommes de solitude lorsqu'on fuit les assemblées corrompues, lorsqu'on se joint aux assemblées des justes. Voilà la route où l'on ne bronche pas. Donc, que celui qui est propre à corriger les autres, vive avec ceux qui sont capables de recevoir le remède, et les rende meilleurs ; que le faible s'enfuie loin des méchants, afin de n'en souffrir aucun dommage. C'est ainsi que la vie présente se passera pour lui dans la sécurité, dans la sûreté, et qu'il obtiendra les biens à venir. Puissions-nous tous les posséder, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent la gloire et l'empire, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

EXPLICATION DU PSAUME CXLI.

1. « J'AI ÉLEVÉ MA VOIX POUR CRIER VERS LE SEIGNEUR. J'AI ÉLEVÉ MA VOIX « POUR PRIER LE SEIGNEUR. »

ANALYSE.

1. L'affliction produit deux effets salutaires : elle nous rend plus vigilants ; elle fait que Dieu nous exauce.
2. Les malheureux trouvent peu d'hommes qui les assistent. Le diable tend ses piéges jusque sur le chemin de la vertu. Dieu ne punit jamais les péchés autant qu'ils le méritent.
3. La patience dans les afflictions est méritoire.

1. Vous voyez son habitude constante ; c'est toujours ainsi qu'il commence. Avez-vous remarqué cette répétition : « J'ai élevé ma voix, « j'ai élevé ma voix ? » Ce n'est pas sans dessein ; cette répétition a pour but de nous apprendre deux qualités de la prière, l'allé-

gresse entière de l'âme et la parfaite attention de la pensée. Ajoutez, en outre, qu'il nous marque expressément que c'est sa voix à lui. Tous en effet, ne font pas entendre une voix ; tous ne l'élèvent pas vers Dieu, et tous ne s'adressent pas à lui, avec leur propre voix. Or, il faut que toutes ces circonstances se réunissent dans la prière. Celui qui crie contre ses ennemis, ne fait pas entendre la voix d'un homme, mais d'une bête féroce, d'un serpent ; celui qui se laisse aller à la négligence, et qui n'écoute pas ce qu'il dit lui-même, ne crie pas vers Dieu ; il parle inutilement et au hasard ; celui dont la pensée n'est pas éveillée, a beau crier de toutes ses forces, celui-là ne crie pas. Le mot « voix, » en effet, comme je l'ai souvent dit, ne marque pas ici la force des poumons, mais l'attention de l'esprit. Le Psalmiste ne ressemble pas à celui que je viens de dire ; il réunit les trois circonstances ; il montre qu'il crie avec la voix, et qu'il s'adresse à Dieu, et qu'il se sert de sa voix propre. Voilà pourquoi, à deux reprises, il nous dit : « J'ai élevé « ma voix, j'ai élevé ma voix. Je répands ma « prière en sa présence et j'exposerai devant « lui mon affliction (2). » Voyez-vous l'âme dégagée de toutes les choses de la vie présente? Il ne cherche pas un refuge auprès des hommes ; ce n'est pas à eux qu'il demande du secours ; ce qu'il lui faut, c'est le secours invincible, l'assistance d'en-haut. Il montre ensuite toute la force de son attention, toute l'ardeur de son désir, désir caché dans les profondeurs de son âme, mais qu'il veut manifester par ces paroles : « Je répands ; » ce qui marque l'abondance et la richesse.

Nous apprenons encore par là, que les afflictions ne sont pas d'une médiocre utilité pour la sagesse. Voici, en effet, le fruit de l'affliction, et, par conséquent, que personne ne songe à s'y soustraire. Elle a deux avantages que voici : le premier, de nous rendre plus zélés, plus attentifs ; le second, et c'est aussi un précieux privilége qu'elle nous confère, elle nous rend plus dignes d'être écoutés. Aussi, le Psalmiste ne dit pas : ma justice, ni mes bonnes œuvres, mais, « mon affliction. » C'est que cette affliction est pour lui une puissante recommandation. Voilà pourquoi Isaïe fait entendre ces paroles : « Consolez mon « peuple, dit Dieu ; ô prêtres, parlez au cœur « de Jérusalem ; car elle a reçu le double de la « main du Seigneur pour les afflictions en« durées en expiation de ses péchés. » (Is. xl, 1, 2.) Et Paul : « Livrez cet homme à Satan, « pour mortifier sa chair, afin que son âme « soit sauvée. » (I Cor. v, 5.) Et, en écrivant aux Corinthiens, il leur disait : « C'est pour « cette raison qu'il y a parmi vous beaucoup « de malades et de languissants, et qu'un grand « nombre dorment ; si nous nous jugions nous-« mêmes, nous ne serions pas jugés de Dieu. « Mais lorsque nous sommes jugés par le Sei-« gneur, il nous châtie afin que nous ne soyons « pas condamnés avec le monde. » (I Cor. xi, 30, 32.) Et maintenant Abraham disait au riche : « Vous avez reçu vos biens dans votre « vie, et Lazare ses maux. C'est pourquoi il « reçoit à cette heure la consolation, et vous « êtes dans les tourments. » (Luc, xvi, 25.) Ecoutons maintenant David, quand Séméï le maudissait : « Laissez-le me maudire, puisque « le Seigneur le lui a commandé, afin qu'il vît « mon affliction. » (II Rois, xvi, 11, 12.) Et partout l'Ecriture nous montre ceux qui se plaisent dans les afflictions, et les supportent avec patience, non-seulement se purifiant d'un grand nombre de péchés, mais encore obtenant, auprès de Dieu, une grande confiance, un grand crédit. « Lorsque mon âme est toute « prête à me quitter, et vous connaissez mes « voies (2). » Les cœurs pusillanimes succombent alors, et font entendre, de plus, de mauvaises paroles ; le sage, au contraire, montre, alors surtout, sa sagesse, parce que l'affliction redouble son zèle.

Donc lorsqu'il vous arrivera de voir un homme qui désespère dans l'affliction, ou qui fait entendre quelques paroles amères, n'en accusez pas l'affliction, mais la pusillanimité. En effet, le propre de l'affliction, c'est de produire les effets contraires : l'application de l'âme, la contrition du cœur, l'attention de la pensée, un accroissement de piété. Aussi Paul disait : « L'affliction produit la patience, la « patience produit l'épreuve. » (Rom. v, 3.) Si les Juifs murmuraient dans l'affliction, ce n'est pas à l'affliction, mais au délire de leur âme qu'il faut attribuer ces murmures, puisque l'on voit les saints, dans l'affliction, se couvrir de plus de gloire, s'appliquer avec plus d'ardeur à la sagesse. Aussi le Psalmiste lui-même disait-il encore : « Il m'est bon, Seigneur, que « vous m'ayez humilié, afin que j'apprenne « vos ordonnances pleines de justice. » (Ps. cxviii, 71.) Et Paul : « De peur que la gran-

« deur de mes révélations n'exaltât mon « orgueil, j'ai ressenti, dans ma chair, un « aiguillon, qui est l'ange de Satan chargé de « me souffleter. C'est pourquoi j'ai prié trois « fois le Seigneur, et il m'a répondu : Ma « grâce vous suffit, car ma puissance se mani- « feste entièrement dans la faiblesse. Je pren- « drai donc plaisir dans les afflictions, dans les « infirmités, dans les persécutions ; car, lors- « que je suis faible, c'est alors que je suis puis- « sant. » (II Cor. xii, 7, 10.) Voyez-vous comme l'affliction ne sert qu'à l'exciter davantage à chercher en Dieu son refuge ; comme il s'attache à Dieu avec plus de passion encore, quand il est au fond d'un abîme de maux? C'est là ce que signifie cette parole : « Lorsque « mon âme est toute prête à me quitter ; » voyez-vous comme l'affliction le rend plus diligent et meilleur ? Quant à ceci : « Et vous « connaissez mes voies, » un autre interprète dit : « Car, vous savez, dans la voie où je mar- « chais, ils ont caché un piége ; je considérais « à ma droite, et je regardais, et il n'y avait « personne qui me connût (5). » Ces paroles nous montrent la grandeur de la calamité, les maux qui s'accroissent, les piéges des ennemis, leur première attaque, afin de le terrasser ; et, ce qui est, de tous les malheurs, le plus affligeant, non-seulement aucun compagnon, aucun aide, mais pas une âme qui le connût.

2. La solitude était entière et l'abandon complet. On voit, en effet, peu d'hommes assister, porter secours au moment du malheur, surtout lorsque le malheur menace de grands dangers. Mais le juste n'a pas souffert de cet abandon ; au contraire, il y a trouvé une grande utilité ; il y a conquis la familiarité auprès de Dieu. Eh bien donc ! vous aussi, mon bien-aimé, quand vous voyez vos maux s'accroître, pas d'abattement, pas de désespoir ; devenez, au contraire, plus sage et plus vigilant. En effet, si Dieu permet ces épreuves, c'est pour secouer votre indolence, c'est pour vous tirer de votre lourd sommeil. Alors en effet disparaissent toutes les superfluités, alors expirent toutes les pensées de la vie présente, alors la prière devient plus ardente, alors l'aumône et la continence se pratiquent d'un esprit plus allègre, et il est facile de triompher de chacun de ces vices qu'à mis en déroute l'affliction. Ce n'est pas en effet, afin de nous punir, que Dieu, dès le principe, nous a suscité les embarras des épreuves, des chagrins, quoiqu'il ait dit que nous les devions regarder comme des châtiments, mais c'est surtout pour nous amender, pour nous rendre meilleurs. Et voyez donc ! sous la menace de la douleur, au milieu des épreuves et des fatigues de la vie, le vice s'accroît et grandit ; si vous supprimiez ces entraves, quels progrès ne ferait-il pas ? Et qu'y a-t-il d'étrange à ce que l'affliction soit un bien pour l'âme, lorsqu'elle en est un même pour le corps, lorsque l'excès des délices est funeste même à la chair ?

Les perfidies partout préparées rendent l'homme prudent et circonspect. Il nous suffit d'être attentifs, pour n'en recevoir aucun mal. De là ce que dit un sage : « Reconnaissez que « vous passez au milieu des filets, et que vous « vous promenez sur les toits des cités ; » de même, ici, le Psalmiste : « Dans la voie où je « marchais, ils ont caché un piége. » Si l'on veut prendre ces paroles dans le sens anagogique, on verra qu'elles s'appliquent bien à la conduite du démon, qui ne cache pas au loin, mais tout près, les piéges qu'il nous tend.

C'est pourquoi nous avons besoin d'une grande vigilance, car il cache le piége, dans l'aumône, où il met la vaine gloire ; dans le jeûne, où il met l'arrogance ; ce n'est pas dans les chemins que nous ne suivons pas, mais précisément dans nos chemins, dans les chemins où nous marchons, et c'est là, de beaucoup, le plus redoutable de tous les dangers. « Il ne m'est resté aucun moyen de fuir. » Voyez ici encore un autre mal, qui vient s'ajouter à tant de maux. En effet, le Psalmiste nous montre non-seulement qu'il y a des piéges dans les chemins, qu'il n'y a personne pour porter secours au malheureux, personne qui le connaisse ; mais il ne lui reste pas même un moyen d'échapper, de pourvoir, par la suite, à son salut. Ainsi, il était au milieu des maux embarrassé, retenu, dans l'impossibilité de fuir, et cependant, même ainsi, il ne désespérait pas. « Et nul ne cherche à sauver ma vie, » c'est-à-dire à me défendre, à me secourir. Eh bien, que fait-il ? Dans un manque si complet de ressources, dans une si grande difficulté, désespère-t-il de son salut ? Nullement. C'est à Dieu qu'il demande tout de suite un refuge, et il dit : « J'ai crié vers vous, Seigneur, j'ai dit : « Vous êtes mon espérance et mon partage, « dans la terre des vivants (6). » Voyez-vous cette âme généreuse ? le malheur, loin de l'a-

battre, lui donne des ailes; absolument privé de secours, au milieu de toutes ces difficultés, le sage a reconnu la main invincible, la force toute-puissante, et, au milieu de tous ces embarras, le facile moyen d'échapper. « J'ai dit: « Vous êtes mon espérance. » Tous les moyens humains, dit-il, sont réprouvés, la tempête est tellement au-dessus de tous les secours qu'aucun art ne saurait éviter le naufrage. Et pourtant, quoique tout ici soit désespéré aux yeux des hommes, quoique nous soyons tous à bout de force, épuisés par les malheurs, à vous cependant toutes choses sont faciles; et de là vient que, pleins d'espoir en vous, nous ne languissons plus. « Vous êtes mon partage « dans la terre des vivants, » c'est-à-dire, mon lot, mon trésor, mes richesses, vous êtes tout pour moi « dans la terre des vivants; » ce qu'il appelle, « la terre des vivants, » c'est sa patrie, car la captivité de Babylone, il l'appelle souvent les enfers et la mort. Sur la terre étrangère, on ne célébrait pas le culte accoutumé, au contraire, dans la patrie, s'accomplissaient tous les sacrifices, toutes les cérémonies, voilà pourquoi il dit: « Vous êtes mon partage « dans la terre des vivants. » Toujours vous avez pris soin de moi, dit-il, et je jouissais de votre familiarité dans la terre des vivants, et je communiquais fréquemment avec vous. « Soyez attentif à ma prière, parce que je suis « extrêmement humilié (7). »

Vous voyez, comme je l'ai déjà dit plus haut, la raison qu'il fait valoir ici encore, il s'appuie sur ce qu'il est humilié, c'est-à-dire, sur ce qu'il a été puni outre mesure pour ses péchés. Cette expression «extrêmement,» n'est pas pour réclamer contre ce qui est arrivé; ce n'est que l'expression de la douleur et de la faiblesse de celui qui souffre. En effet, si vous considérez ce que les péchés méritent, l'humiliation n'est pas trop grande; mais si vous ne voulez voir que la faiblesse de celui qui souffre, l'humiliation est excessive, et dépasse la mesure. Jamais Dieu, sachez-le bien, n'exige de nous un châtiment qui soit proportionné à nos fautes. Si la peine paraît insupportable à ceux qui la subissent, cela ne vient pas de la nature du châtiment, mais de l'infirmité de ceux qui l'endurent. « Délivrez-moi de ceux qui me persé« cutent, parce qu'ils sont devenus plus forts « que moi. » Voici une autre raison, l'injustice des ennemis qui attaquent, et la grande infirmité de celui qui est poursuivi. « Tirez mon « âme de la prison où elle est afin que je con« fesse votre nom (8). » « Confesser, » veut dire ici, rendre grâces. Ces paroles reviennent à ceci: délivrez-moi de mes maux. En effet, par la prison de son âme, il entend la rigueur extrême du malheur.

3. « Afin que je confesse votre nom. » Voilà encore qui n'est pas indifférent, à savoir, que ceux qui sont dans la prospérité n'oublient pas les bienfaits qu'ils ont reçus. Un grand nombre d'hommes, dans le moment des afflictions, montrent beaucoup de zèle; au contraire, dans la prospérité, dans le calme, ils se négligent. Il en est d'autres qui dans le repos se négligent, et, au moment de l'affliction, désespèrent et s'affaissent sur eux-mêmes. Le Psalmiste, au contraire, dans ces deux circonstances si différentes, montre toujours la même sagesse. Ni l'affliction ne l'a abattu, au contraire, elle l'a porté à faire entendre ses prières et ses supplications; ni la prospérité et les loisirs de la paix ne l'ont jeté dans l'inaction, mais, dans ces circonstances mêmes il s'est trouvé encore disposé à rendre au Seigneur des actions de grâces. « Les justes sont « dans l'attente de la justice que vous me ren« drez. » Un autre texte: « Les justes me cou« ronneront, quand vous m'aurez favorisé de « vos bienfaits. » Qu'est-ce à dire? Le bien que vous me ferez, sera aussi utile aux justes. Car ils se réjouiront; ils seront saisis d'allégresse; ils tressailleront, en me voyant affranchi de mes maux. Telles sont en effet les âmes des justes; les infortunés excitent leur compassion et les heureux ne leur inspirent pas d'envie. Au contraire, les saints se réjouissent et partagent leur joie, et ils félicitent ceux qui ont reçu des bienfaits. C'est là le conseil que donnait Paul, quand il disait: « Se réjouir avec « ceux qui se réjouissent et pleurer avec ceux « qui pleurent. » (Rom. XII, 15.) Ce n'est pas là une médiocre vertu; beaucoup d'hommes se réjouissent à voir ceux que le malheur terrasse; quand l'infortuné se redresse, beaucoup d'hommes lui portent envie, triste fruit d'une cruauté, d'une haine qui n'a rien d'humain. Il n'en est pas de même des justes: affranchis de ces deux vices, ils possèdent l'humanité et la clémence. Et de même que chez les uns, la cruauté produit à la fois et la joie féroce et l'envie; de même l'humanité et la clémence sont le partage de ceux qui ont pitié du malheur, et s'associent à la joie des heureux.

Mais pourquoi dit-il : « Dans l'attente de la « justice que vous me rendrez ? » Selon un autre texte : « Quand vous m'aurez favorisé de « vos bienfaits ; » selon d'autres encore : « Quand vous m'accorderez ma rétribution et « ma rémunération. » Or, il a parlé plus haut de son affliction, de son humiliation, il n'a pas parlé de ses glorieuses vertus, ni de la confiance que lui donnent ses mérites. De quoi donc réclame-t-il le salaire ? il le demande pour les jours de l'humiliation. Ce n'est pas en effet, une vertu commune que de supporter l'affliction en rendant des actions de grâces; et voilà pourquoi il appelle « justice » la récompense qui s'attache à cette conduite. Donc, cessons de nous tourmenter dans les afflictions, et, prions pour ne pas entrer en tentation. Acceptons ce qui peut arriver ; c'est ainsi que nous nous purifierons de nos péchés, et que, s'il y a en nous quelque justice, nous ajouterons à cette justice un plus vif éclat. C'est ce que Job nous a fait voir ; l'affliction l'a rendu plus brillant. C'est un bien, même pour les corps ; c'est un bien, non-seulement pour l'homme, mais pour les animaux ; non-seulement pour les animaux, mais pour les plantes mêmes ; et voilà pourquoi les agriculteurs ne souffrent pas que la vigne ait un feuillage trop luxuriant ; et, pour les autres végétaux, pour les arbres, ils s'opposent à la croissance exagérée, ils les traitent avec la faux de manière que toutes leurs forces convergent vers les racines ; il ne faut pas que ces forces, s'épuisant dans les feuilles, produisent des fruits sans saveur et inutiles. C'est ce qui arrive, même dans l'homme. Quand son ardeur se consume en superfluités, l'âme n'a plus de force pour produire le fruit mûr de la piété parfaite. C'est ce qui arrive dans les eaux; l'eau stagnante et sans écoulement est malsaine ; mais l'eau agitée, qui se prodigue en tous sens, qui se transmet par des tubes et des aqueducs, non-seulement est salubre, mais elle est plus agréable à la vue, au toucher, au goût. Souvent l'affliction a vaincu la nature ; ce qui est flasque, ce qui retombe de soi-même vers la terre, sous une pression subite, se redresse tout à coup et se relève. C'est l'histoire de l'homme : quiconque supporte facilement l'affliction, s'élève à une plus grande hauteur, même au sein de l'abjection qui le courbait, qui l'abaissait jusqu'à terre ; voilà comment l'affliction produit des fruits précieux. Donc, instruits de ces vérités, recevons avec mille actions de grâces les malheurs qui nous sont envoyés ; rendons-les ainsi plus supportables, et préparons-nous les biens à venir ; et puissions-nous tous les recevoir en partage, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent la gloire et l'empire, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

EXPLICATION DU PSAUME CXLII.

1. « SEIGNEUR, EXAUCEZ MA PRIÈRE (προσευχή). »

ANALYSE.

1. Double sens du mot προσευχή. La conscience est comme un juge intérieur
2. La justice de Dieu est clémente. Du fruit que produit la confession des péchés.
3. Qu'il y a plusieurs sortes d'humilité. Que les pécheurs sont dans les ténèbres, qu'ils n'entendent pas les cris des pauvres.
4. Etat d'une mauvaise conscience : inquiétude des avares.
5. Les miracles sont moins nécessaires aujourd'hui qu'autrefois. La fosse dont il est question dans le verset 7 n'est autre que l'abîme du péché.
6. Dans l'Ecriture, les termes d'*équité* et de *justice* sont souvent synonymes de ceux de *clémence* et de *miséricorde*.

1. Le mot προσευχή présente deux sens: celui de prière vocale et celui de promesse ou vœu. Par là s'explique ce conseil du sage : « Ne répétez pas deux fois la même parole dans « votre prière, προσευχή. » (Eccl. VII, 15). Par ces paroles, il ne nous exhorte pas à ne pas nous répéter, quand nous invoquons, quand nous prions le Seigneur ; loin de nous cette pensée, car il nous est ordonné de persévérer dans nos prières. Mais ce qu'il veut, c'est que nous ne différions pas d'accomplir la promesse que nous avons faite à Dieu, de l'accomplir au plus vite. Voilà pourquoi il est dit ailleurs : « Ne « différez point de vous acquitter de votre « vœu. » (Eccl. V, 3.) L'avenir en effet, est incertain ; une maladie, des affaires imprévues peuvent susciter un empêchement. Si la mort arrive et vous surprend, vous serez sans excuse. Or, ici, dans notre psaume, προσευχή veut dire, demande et supplication. C'est ce que le Psalmiste indique lui-même, en ajoutant : « Recevez de vos oreilles ma supplication, se« lon la vérité qui est en vous. » Un autre texte : « Selon la fidélité qui est en vous ; » un autre texte : « Selon la sûreté qui est en vous.» Ce qui veut dire : consentez à ma demande, et faites que ce que je veux, s'accomplisse, confirmez ma demande par la vérité qui est en vous ; servez-vous de votre puissance pour en assurer l'accomplissement. Mais voyons de quelle espèce est la demande. En ce monde, lorsqu'un homme adresse une supplication, ceux qui la reçoivent en considèrent la nature, et si la demande est juste et légitime, on l'écoute.

Mais en vérité, en ce monde, c'est pour avoir des honneurs, des dignités, de l'argent, qu'on fait des supplications ; souvent encore c'est pour écarter l'injustice : quelques-uns demandent des choses qui dépassent le pouvoir de ceux à qui ils s'adressent. Nous, au contraire, nous supplions pour qu'on nous pardonne nos péchés, et nous faisons entendre notre supplication, quand le juge intérieur ne nous les a pas remis ; j'entends par là, notre conscience qui nous poursuit et nous tourmente. Et en effet, il n'est pas en son pouvoir de nous les remettre. Or, de même qu'on ne va pas trouver l'empereur, pour lui parler d'un habit déchiré, ou de dix oboles volées, de même vous, et à bien plus forte raison, prenez garde, quand vous vous approchez de Dieu, de ne pas l'aller entretenir de sujets misérables et sans aucune

espèce d'importance, comme, par exemple, si on vous a pris de l'argent, ou si l'on vous a fait quelqu'affront, mais parlez-lui des torts que vous fait le démon ; c'est alors surtout que vous avez besoin du secours d'en-haut. Mais vous n'avez personne qui s'intéresse à vous, et présente votre supplication? Lorsque le roi s'avance, parlez-lui, et choisissez le temps convenable. Mais quand le roi s'avance-t-il? Toujours, et à chaque instant. Mais quand est-ce le temps convenable? Ce sera quand vous voudrez, quand vous vous serez préparé, de manière à être digne de l'aborder. On prescrivit aux Juifs de s'arrêter aux pieds de la montagne, pour se présenter devant Dieu, de mettre des vêtements blancs, et de n'avoir pas de commerce avec leurs femmes. (Exode, XIX, 12, 14, 15.) Pour vous, purifiez votre âme, sans songer à vos vêtements, et, avec la modération et la décence de la sagesse, approchez, allez trouver le roi, si vous voulez sincèrement obtenir ce que vous demandez. Le voyage n'est pas coûteux; pour toute provision ayez avec vous la vertu. Et où est-il ce roi? Auprès de ceux dont le cœur est contrit. Avancez-vous par ce chemin, « le Seigneur est proche de tous ceux « qui l'invoquent en vérité. » (Ps. CXLIV, 18.) C'est là que vous le trouverez, c'est là que vous lui parlerez. Il est proche de tous ceux qui rompent le pain aux affamés et qui dispensent l'aumône. Si vous prenez ce chemin, vous le trouverez tout prêt à vous accorder votre demande. « Vous parlerez encore, » dit-il, « et « je vous dirai: me voici. » (Isaïe, LVIII, 9.) Et pas n'est besoin d'intermédiaire ; c'est par vous-mêmes que vous obtiendrez ce que vous demandez. « Exaucez-moi selon l'équité de « votre justice. » Que faites-vous, ô homme? Vous allez dire tout de suite après : « N'entrez « point en jugement avec votre serviteur parce « que nul homme vivant ne sera trouvé juste « devant vous (2). » Et voici que vous demandez d'être écouté, comme il est juste. Que veut-il donc dire?

« Justice » veut dire ici clémence, et dans beaucoup de passages de l'Ecriture, nous pouvons voir que « justice » signifie « clémence. » Et c'est avec raison. Chez les hommes, la justice se sépare de la miséricorde; chez Dieu, il n'en est pas de même, mais, à la justice, se joint la miséricorde, et dans une proportion si grande que la justice même s'appelle clémence. Ainsi, considérez, au moment du déluge, la grandeur de la miséricorde, et, en même temps, la grandeur de la justice. S'il y eut un châtiment infligé aux pécheurs d'alors, ce châtiment pourtant fut au-dessous de ce qu'ils avaient mérité. Cessez de considérer ici la masse des eaux, le nombre des jours que dura ce naufrage du déluge, et la terre devenue alors un abîme; qu'importe tout cela à ceux qui périrent? Spectacle épouvantable sans doute, mais pour ceux qui sont morts, il n'y a pas là un supplice. Où est la punition de ceux qui ne sentaient rien de ce qui se passait? Pour ceux qui moururent vite, ils souffrirent, en un instant, une mort très-douce, plus clémente que la mort par le feu, par le glaive, par la pendaison, par les tortures : leur fin fut beaucoup moins pénible. Ils avaient plutôt l'image du supplice qu'ils ne le subissaient en l'éprouvant. Ainsi, ceux qui avaient passé toute leur vie, jusqu'au dernier moment de leur vieillesse, commettant de telles iniquités, ont été punis, en un instant bien court, si toutefois il faut appeler puni celui qui paye la dette à la nature.

2. Avez-vous bien compris la grandeur de la clémence? En voulez-vous encore une autre preuve? Dieu n'a pas tout de suite envoyé le déluge; il l'a prédit, une première fois, une seconde fois, souvent. La construction de l'arche était un avertissement aux pécheurs, mais ils ne le comprirent point, et cependant cet avertissement même n'était pas nécessaire, les coupables n'avaient pas besoin qu'on leur révélât leur perversité. La nature ne leur apprit rien : comme des porcs immondes, ce n'est pas assez dire, plus immondes que des porcs, dans la corruption qu'ils s'envoyaient les uns les autres, renversant toutes les lois de la nature, indociles à toute exhortation, à tout conseil, ne retirant aucune utilité du spectacle de ce juste qu'ils avaient sous leurs yeux; eh bien! ces grands coupables n'ont souffert qu'un instant seulement l'expiation ; disons mieux, ils ont été arrachés à la mort, et affranchis d'un juste châtiment, car c'est chose bien plus malheureuse de commettre le crime, que d'être enseveli sous les eaux du déluge. Eh bien! répondez-moi, est-ce vraiment un supplice, pour des hommes ainsi rongés par le vice, ainsi associés dans le crime et dans la honte, et se souillant ainsi les uns les autres, que d'être affranchis d'une corruption si funeste? Dirons-nous que le médecin, amputant des membres gangrenés, inflige au corps une punition? Ne di-

rons-nous pas qu'il fait un acte de bonté, d'humanité? N'admirerons-nous pas bien davantage la sagesse et la clémence de Dieu, qui emploie de tels moyens pour corriger ceux qui lui appartiennent? Ce qu'il faut donc, à chaque instant, c'est admirer et glorifier Dieu. Et ce qui fait que nous ne cesserons jamais de méditer avec étonnement sa providence, que nous ne cesserons jamais de le louer, c'est la rapidité avec laquelle il a pratiqué l'amputation, supprimé la racine du mal, et pratiqué un traitement sans douleur. Ne vous troublez donc pas, à cette pensée, que tous les hommes, tout à coup, en un moment, ont été engloutis. Qu'importe que leur châtiment se soit opéré ainsi, ou d'une manière insensible? Que fait, à celui qui meurt, quel avantage pour lui de mourir seul, ou quel mal éprouve-t-il de ce qu'il meurt avec tous les hommes? « Exaucez-moi selon l'équité de « votre justice, » c'est-à-dire, avec bonté, avec clémence. C'est là sa pensée, et ce qui le prouve c'est ce qu'il ajoute : «Et n'entrez point en ju- « gement avec votre serviteur. » C'est également la prière de Job, qui était « un homme « juste, ami de la vérité et fuyant le mal. » (Job, I, 1.) Il disait : « Il n'y a personne qui « puisse juger les deux parties, ni prononcer « entre les deux.» (Job, IX, 33.) Et quand Dieu lui apparut : « Je n'ai qu'à mettre ma main sur « ma bouche. » (Ibid. XXXIX, 34.) Ce qu'il disait, quoique Dieu le provoquât et lui dît : « Ceignez vos reins comme un homme. » (Ibid. 42.) C'est encore là le reproche que l'Ecriture adresse aux Juifs : « Quelle injustice vos « pères avaient-ils trouvée en moi, lorsque vos « chefs se sont conduits injustement envers « moi ? » (Jérém. II, 5.)

Or, si Dieu tient cette conduite, c'est qu'il ne veut pas prononcer contre eux un jugement trop sévère. Il veut les amener à sentir leurs péchés, à les confesser, afin de pouvoir leur accorder le pardon et leur faire connaître ainsi la grandeur de ses bienfaits. Et voilà pourquoi Dieu fait entendre cette parole : « Dis le pre- « mier tes iniquités, » non point pour être condamné, mais, « Pour être justifié. » (Isaïe, XLIII, 26.) Voilà pourquoi ce n'est pas Dieu lui-même qui les énonce; il prépare le pécheur à les révéler. S'il voulait punir, il accuserait lui-même; mais, au contraire, parce qu'il veut faire miséricorde, il cède la parole au pécheur, afin que le pécheur reçoive la couronne de la reconnaissance, et que, par la confession, il s'attire la miséricorde. Qu'y a-t-il de comparable à cette bonté? rien. Parlez, dit le Seigneur, et je ne demande rien de plus; faites votre confession, et il me suffit; dites, et c'en est fait, je m'abstiens. « N'entrez point en ju- « gement avec votre serviteur. » Beaucoup d'hommes se conduisent bien, parce que Dieu les jugera. En effet, les sages connaissent depuis longtemps le jugement à venir; quant aux insensés, à force d'entendre cette parole perpétuellement répétée des prophètes : « Le « Seigneur veut entrer en jugement avec son « peuple, et se justifier devant Israël (Michée, « XI, 2); » et encore : « Ecoutez, vallées et fon- « dements de la terre (Ibid.); » et encore : « Cieux, écoutez, et toi, terre, prête l'oreille « (Isaïe, I, 1); » par suite de ce perpétuel jugement dont il est parlé, les insensés mêmes ont su se bien conduire. En effet, quelques Juifs disaient : « Pourquoi avons-nous jeûné, « sans que vous nous ayez regardés? » (Isaïe, LVIII, 3.) Et : « Quiconque fait le mal, fait le « bien devant la face du Seigneur. » (Malachie, II, 17.) Et : « Ceux qui vivent dans « l'impiété, s'établissent, et nous les appelons « des hommes heureux (Ibid. III, 15); » et : « La voix du Seigneur n'est pas équitable. » (Ezéch. XXXIII, 17.) Or, le bienheureux Job lui-même, quand il fut saisi par la tentation, ne pensa pas comme les Juifs, ne parla pas comme eux; gardons-nous de le croire. Il dit toutefois : « Pourquoi n'y a-t-il personne qui puisse « juger les deux parties, et prononcer entre les « deux? Qu'il retire donc sa verge de dessus « moi, et que sa terreur ne m'épouvante pas. » (Job, IX, 33, 34.) De là vient que le Seigneur lui dit : « Je vous interrogerai; pour vous, « répondez-moi. » (Job, XLII, 4.) Il avait été frappé de stupeur, après avoir dit : « Pour- « quoi suis-je encore jugé pendant que je suis « corrigé et que j'accuse le Seigneur (Job, XL, « 4)? » il dit encore : « J'avais seulement en- « tendu parler de vous, maintenant, au con- « traire, je vous vois de mes propres yeux. » (Ibid. XLII, 5, 6.) « J'ai parlé avec trop de légè- « reté, et je me suis anéanti à mes yeux; je ne « me suis plus regardé que comme terre et « cendre; je n'ai qu'à mettre ma main « sur ma bouche. » (Job, XXXIX, 34.) Alors Dieu lui dit : « Non, mais ceignez vos reins « comme un homme. » On dirait qu'il lui rappelle ses paroles, et qu'il veut lui faire entendre ceci : Puisque vous avez voulu plaider

avec moi, eh bien! me voici, je suis prêt. Avez-vous bien compris la clémence ineffable de Dieu? Avez-vous bien compris la bonté infinie? Voilà pourquoi les trois enfants disaient aussi : Nous avons péché, nous avons mal fait, nous avons commis l'injustice. Comme il est un grand nombre d'hommes tout à fait dépourvus de sens, qui imputent leurs péchés à Dieu, parce que le démon qui les travaille, leur inspire ces pensées mauvaises, Dieu, pour supprimer jusqu'à la racine cette injustice fréquente, répète souvent qu'il veut plaider avec eux.

3. C'est un péché de ce genre que commit le premier homme, Adam; il disait : « La « femme que vous m'avez donnée, m'a pré- « senté le fruit et j'en ai mangé. » (Gen. III, 12.) « Les Juifs aussi commettaient beaucoup de « péchés de cette sorte. Parce que nul homme « vivant ne sera trouvé juste devant vous. » Mais à quoi bon parler, dit-il, de moi, de celui-ci, ou de celui-là? Il n'est pas d'homme sur la terre qui, plaidant sur les commandements que vous lui avez faits, puisse être justifié; à vous la pleine et entière victoire. « Car l'en- « nemi a poursuivi mon âme (3). » Ceci peut s'entendre assurément de Saül qui était alors son ennemi, et qui le poursuivait. On peut encore l'entendre, dans le sens anagogique, de l'ennemi des hommes, du démon. En effet, il ne cesse pas de poursuivre ceux qui appartiennent à Dieu. Comment donc nous garantir de sa poursuite? Trouvons un lieu où il ne puisse pas entrer. Et quel est ce lieu? Quel autre lieu que le ciel? Et maintenant, comment pouvons-nous monter au ciel? Ecoutez Paul qui nous dit, qui nous montre que même embarrassés par la chair, comme nous le sommes, nous pouvons habiter dans le ciel : « Mé- « ditez ce qui est dans le ciel, où Jésus-Christ « est assis à la droite de Dieu; » et encore : « Nous vivons dans le ciel. » (Philip. III, 20.) — « Il a humilié ma vie jusqu'en terre. »

Le mot « humilié » a bien des sens : il y a la vertu de l'humilité, comme lorsque le Psalmiste dit : « Le Seigneur ne méprisera pas un « cœur contrit et humilié. » (Ps. L, 19.) Il y a, de plus, l'humiliation des malheurs; il y a encore l'humiliation des péchés. Or, celle qu'exprime ici le Psalmiste, est celle qui vient des malheurs. Voilà pourquoi il ajoute : « Il a « humilié ma vie jusqu'en terre. » Il y a encore l'humiliation qui provient de l'orgueil, comme lorsque l'évangéliste dit : « Quiconque s'élève, « sera humilié. » Il y a encore une autre humiliation, qui résulte de notre insatiable cupidité; car quoi de plus abject et de plus humiliant que de s'ensevelir dans des pensées de richesses, de puissance, de gloire? Humiliation pour deux raisons : parce qu'on rampe à terre, et parce qu'on regarde comme grand ce qui est si petit, comme font les enfants qui estiment à si haut prix leurs balles, leurs dés et tous leurs jouets, ce qui ne prouve pas la grandeur de ces objets, mais la faiblesse et l'imperfection de l'intelligence chez leurs admirateurs. Chez les enfants, ce qu'il faut accuser, c'est un défaut de l'âge et de la nature; chez les autres, c'est le vice de la volonté. Voici un homme d'un âge mur, qui regarde la table, le luxe, les délicatesses de la vie comme quelque chose de grand. Quoi de plus bas, quoi de plus humble! Et maintenant, beaucoup de personnes regardent ces âmes frivoles comme des esprits grands et élevés. Ces personnes-là sont encore bien plus basses. Eh bien! donc, apprenons ce qui constitue la grandeur vraie et ce qui opère l'humilité. La vraie grandeur, c'est de mépriser ce que les hommes admirent. Maintenant le Prophète parle de l'humiliation que produisent les malheurs. « Il m'a réduit dans l'obscurité « comme ceux qui sont morts depuis des « siècles. » Il indique là un double malheur, l'obscurité, et la mort depuis des siècles; double allusion à la captivité d'alors. Celui qui est dans l'obscurité, peut encore agir, même au sein des ténèbres, s'il allume un flambeau; le Psalmiste, pour montrer toute l'étendue du malheur, parle des morts, et il rend la tragédie plus lugubre. Tels sont ceux qui vivent dans le péché; ils sont comme des morts dans les ténèbres; ils ont beau promener autour d'eux des milliers de flambeaux, ils ont beau regarder le soleil, ils ont beau se rendre éclatants, par les vêtements dont ils se couvrent, par la pompe dont ils s'entourent; ils ne valent pas mieux, au contraire, ils sont de pire condition que les morts, que ceux qui habitent dans les ténèbres; ils sont d'autant plus à plaindre que, pour les uns c'est l'effet de la nature, tandis que, pour les pécheurs, c'est la faute de la volonté. Il convient aussi d'entendre, par ces ténèbres, les ténèbres à venir, dont parle l'évangéliste : « Jetez-le dans les ténèbres exté- « rieures. » (Math. XXII, 13.) Il y a, de plus, les ténèbres du vice : « Ceux qui sont assis, » dit

l'Evangile, « dans les ténèbres, et dans l'ombre « de la mort (Luc, I, 79); » et Paul : « Nous ne « sommes point enfants des ténèbres (I Thess. « V, 5); » et encore : « Ils se sont évanouis « dans leurs pensées, et leur cœur insensé a « été rempli de ténèbres. » (Rom. I, 21.)

Et de même que ceux qui sont dans les ténèbres, ignorent la nature des choses, de même encore ceux qui vivent dans le péché, ne distinguent pas les choses; ils courent vers des ombres comme à la réalité, poursuivant les richesses, les délices, la puissance, et ils ne connaissent ni amis ni ennemis. Avec leurs ennemis, ils sont aussi confiants qu'avec des amis; et, à voir comme ils traitent leurs amis, on croirait que ce sont des ennemis. Ne voyez-vous pas les pauvres, criant tous les jours et faisant retentir leurs plaintes? et nul pourtant ne les écoute. Pourquoi ne les écoute-t-on pas? C'est que le démon a placé les indifférents, les insensibles dans les ténèbres comme ceux qui sont morts depuis des siècles. Car ce que sont les ténèbres et la nécessité de mourir, tel est pour eux l'endurcissement du cœur. Ceux qui sont assis dans les ténèbres, ne voient pas les maux qui fondent sur eux; c'est encore ce qui arrive à ceux qui ne voient pas, tout près d'eux, les malheurs, et qui tombent dans les gouffres et les précipices. Ceux qui sont assis dans les ténèbres, ne craignent pas de commettre avec une pleine assurance des actions honteuses; c'est ce que font ceux qui vivent dans la perversité; ils sont comme assis dans les ténèbres, et, comme si aucun œil humain ne les voyait, ils font tout avec sécurité; au milieu même des villes, ils commettent leurs crimes aussi librement que dans la solitude.

4. « Ceux qui sont assis dans les ténèbres, » éprouvent une frayeur continuelle ; c'est ce qui arrive aux pécheurs; ni le ravisseur, ni l'avare, ne peut être sans crainte, quelque insolence qu'il étale, quel que soit l'extérieur triomphant qu'il oppose aux regards. Car voilà ce que fait une mauvaise conscience ; et certes tous ces pécheurs étaient depuis longtemps privés de tout pardon, mais ils le sont bien davantage aujourd'hui, que le Soleil de justice a brillé, et qu'ils demeurent encore assis dans les ténèbres. Et comment, après que le soleil a brillé, demeurent-ils encore assis dans les ténèbres? c'est parce qu'ils ont la vue faible. Ils se sont enterrés dans les repaires, les cavernes, les gouffres de la perversité et ils ne peuvent pas regarder la lumière, parce qu'ils ont la vue faible. « Mon âme a été toute remplie « d'angoisse, mon cœur a été tout troublé au « dedans de moi (4). » Un autre texte : « Et mon « âme s'agitait en tous sens, en moi. » C'est l'excès de l'affliction, qu'exprime le trouble de la pensée. Que signifie, « Au dedans de moi ? » Je n'avais personne à qui parler, qui pût me consoler. Telles sont en effet les âmes des méchants, toujours bouleversées, non-seulement par le présent, mais encore par l'attente des maux, jamais pour eux de tranquillité, jamais de sécurité pour leur âme ; ils sont plus bouleversés qu'aucune mer; ni la nuit, ni le jour ne leur apporte l'apaisement de la tempête ; mais ils sont tourmentés de toutes parts, même en l'absence de tout persécuteur ; guerre domestique, guerre intestine, et, sans pouvoir jouir de ce qu'ils ont acquis, ils sont, par l'inquiétude de ce qu'ils ne tiennent pas encore, déchirés de mille manières ; toujours inquiets des affaires des autres, attachant sur la fortune d'autrui des regards curieux ; sans cesse préoccupés de persuader quelque chose à celui-ci, d'effrayer celui-là, de séduire un tel par des paroles flatteuses, de faire violence à tel autre ; en voici un autre qu'ils vont entourer de leurs soins ; et les calomnies, les achats, les ventes, les testaments, les fidéi-commis, les usures, les capitaux, toute cette lie de malheurs, ils s'en inondent, et c'est lorsque tout leur vient à flots, qu'ils sont surtout bouleversés. Voyez ce riche tout hors de lui : pourquoi? parce que son champ a été de la plus grande fertilité ; et il ne sait que résoudre, et le voilà dans la perplexité, et il dit : que ferai-je ? j'abattrai mes greniers et j'en bâtirai de plus grands. (Luc, XII, 18.) Le pauvre, au contraire. n'a aucun embarras de ce genre.

« Je me suis souvenu des jours anciens, j'ai « médité sur toutes vos œuvres (5). » Ce n'est pas une petite consolation que de connaître le passé et le présent. En effet, comme Dieu, soit dit sans y insister, Dieu administre par les mêmes lois les affaires d'aujourd'hui et celles du temps passé, la plus grande consolation du présent, c'est le souvenir des temps qui ne sont plus. Voilà pourquoi, dans un autre psaume, nous voyons : « Nous privera-t-il de « sa miséricorde dans toute la suite des siè- « cles? » (Ps. LXXVI, 8, 9.) Et un autre texte : « Regardez les anciennes générations, et voyez « qui a espéré dans le Seigneur et a été aban-

« donné? » (Eccles. II, 11.) Et Paul : « Or toutes « ces choses qui leur arrivaient, étaient des « figures, et elles ont été écrites pour nous « servir d'instruction, à nous autres qui nous « trouvons à la fin des temps. » (I Cor. X, 11.) Et ce n'est pas seulement l'histoire des autres, mais le souvenir, fréquemment rappelé de notre propre histoire, qui nous est utile. C'est ce que montre l'Apôtre, en disant : « Rappelez « en votre mémoire ce premier temps où, « après avoir été illuminés par le baptême, « vous avez soutenu de grands combats, au « milieu des afflictions. » (Hébr. X, 32.) Et la preuve par le contraire : « Quel fruit tiriez- « vous donc alors de ce qui vous fait rougir « maintenant? » (Rom. VI, 21.) Et un autre sage : « Rappelez-vous vos derniers moments, « et vous ne pécherez pas pour l'éternité. » (Ecclés. VII, 40.) Quoiqu'il s'agisse ici de l'avenir, il le considère comme le passé, parce que la mort est commune à tous ; c'est ce que Paul fait aussi lui-même, empruntant, à l'avenir et au passé, les moyens qu'il emploie, soit pour consoler, soit pour corriger : « Je ne « veux pas, » dit-il, « que vous ignoriez, mes « frères, que nos pères ont tous été sous la « nuée ; qu'ils ont tous passé la mer Rouge ; « qu'ils ont tous mangé d'un même aliment « spirituel ; mais il y en eut peu qui fussent « agréables à Dieu. » (I Cor. X, 1, 3, 4, 5.) Quelquefois, c'est de l'avenir qu'il parle : « Qui « souffriront la peine d'une éternelle damna- « tion, étant confondus par la face du Seigneur, « et par la gloire de sa puissance. » (II Thess. I, 9.) Et encore : « Car la colère de Dieu est « tombée sur eux, et y demeurera jusqu'à la « fin. » (I Thess. II, 16.) « Parce que ce jour sera manifesté par le feu. (I, Cor. III, 13.) Et encore : « Car c'est pour ces choses, que la colère de « Dieu tombe sur les fils de la désobéissance. » (Ephés. V, 6.) Tous ces exemples ont pour but la correction ; maintenant, quand il faut consoler, l'Apôtre emploie soit le passé soit l'avenir. Exemple, par le passé : « Béni soit « Dieu, le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, « le Dieu des miséricordes, le Père de toute « consolation, qui nous console dans tous nos « maux, afin que nous puissions aussi consoler « les autres, par la consolation que nous rece- « vons de Dieu. » (II Cor. I, 3, 4.) Exemple pris de l'avenir maintenant : « Les souffrances « de la vie présente n'ont point de proportion « avec cette gloire qui sera un jour découverte « en nous. » (Rom. VIII, 18.) Voilà pourquoi le Psalmiste dit à son tour ici : « Je me suis « souvenu des jours anciens ; j'ai médité sur « toutes vos œuvres. » Il ne se borne pas à dire : je me suis souvenu, mais « J'ai médité, » c'est-à-dire, je me suis appliqué, j'ai travaillé avec beaucoup de soin à me rappeler ce qui est arrivé aux hommes d'autrefois. C'est que la connaissance de l'Ecriture est, pour nous, une grande consolation, un grand enseignement de sagesse ; aussi, Paul nous dit : « Nous « espérons, par la patience et par la consola- « tion que les Ecritures nous donnent. » (Rom. XV, 4.) Et encore : « Toute l'Ecriture, inspirée « de Dieu, est utile pour instruire, pour re- « prendre, et pour corriger. » (II Tim. III, 16.)

5. Voilà donc d'où lui vint la consolation. C'est qu'au milieu d'afflictions si grandes et dans le trouble de son âme, il méditait les vieilles histoires ; c'est qu'il rappelait dans sa mémoire les différentes manifestations de la sagesse prévoyante de Dieu. « J'ai médité sur « toutes vos œuvres, je méditais les actions de « vos mains. » Un autre texte : « Je méditais « les ouvrages de vos mains. » Il montre ainsi que cette méditation était une grande consolation pour lui, et lui assurait la familiarité auprès de Dieu. Aussi, ajoute-t-il : « J'ai déployé mes mains vers vous (6). » Il ne dit pas : j'ai entendu, mais, « J'ai déployé, » pour marquer la vive affection du cœur ; il lui tarde, pour ainsi dire, de s'élancer loin de son corps et de se précipiter vers Dieu. Le souvenir de ses œuvres admirables m'a rempli comme d'un divin enthousiasme, et quand j'ai eu considéré toute votre bonté, l'admirable enseignement qui ressort des malheurs, et la liberté qui a suivi l'affranchissement des maux, je me suis de nouveau réfugié en vous. « Mon « âme est en votre présence comme une terre « sans eau. » Un autre texte : « Comme une « terre altérée de vous, toujours, » ce que veut dire « diapsalma. » Dans l'adversité, dit-il, dans la prospérité, en toutes circonstances, j'ai toujours montré la même ardeur. Mais maintenant que signifie, « Comme une terre « sans eau ? » De même que la terre altérée désire la pluie, ainsi je désire être continuellement auprès de vous. Or, ce désir a grandi sous le poids des afflictions, et voilà pourquoi Dieu a souffert qu'elles devinssent de plus en plus pesantes, montrant par là la grandeur de sa prévoyance. En effet, non-seulement il a

produit les créatures, mais encore il prend soin de ce qu'il a fait naître, il prend soin des hommes, et, sans exception, de tout ce qui existe. Voilà pourquoi Paul disait : « C'est en « lui que nous avons la vie, le mouvement et « l'être. » (Act. XVII, 28.) Et ailleurs : « Toutes « choses subsistent en lui. » Et David : « Toutes « les créatures attendent de vous, que vous « leur donniez leur nourriture, lorsque le « temps en est venu ; lorsque vous la leur don- « nez, elles la recueillent, et, lorsque vous « ouvrez votre main, elles sont toutes remplies « de votre bonté. Mais si vous détournez d'elles « votre face, elles seront troublées. » (Ps. CIII, 27-28-29.) Et encore : « Lui qui regarde la « terre, et la fait trembler. » (Ibid. 32.) Et Isaie : « Qui tient le globe de la terre. » (Isaie, XL, 22.) En ce qui concerne la vertu : « Si le Sei- « gneur, » dit le Psalmiste, « ne bâtit une mai- « son, c'est en vain que travaillent ceux qui « la bâtissent. » (Ps. CXXVI, 1.) Et ailleurs : « Qui donne, à celle qui était stérile, la joie « de se voir, dans sa maison, la mère de « plusieurs enfants. » (Ps. CXII, 9.) Et voilà pourquoi il secoue la terre, touche les montagnes, et en fait sortir la fumée. (Ps. CIII, 32.) « Et il obscurcit le soleil, au point de le « faire défaillir, afin de montrer par là que « c'est lui qui est l'ouvrier. » (Isaie, XXXVIII.)

Vous voyez, dans l'Ecriture, le soleil qui recule, et la lune avec lui. (Josué, X, 13.) Et beaucoup d'autres miracles. Lorsque la connaissance de Dieu n'était pas encore répandue, ces prodiges avaient lieu ; mais il n'est plus besoin d'un enseignement de ce genre, aujourd'hui que les choses mêmes crient, et montrent le Seigneur. Vous rappelez-vous les ténèbres de l'Egypte, et la conversion des éléments ? Si l'on dit que l'absence de la lumière ne fut alors qu'un événement naturel, et n'arriva pas par l'ordre exprès de Dieu, qu'on m'explique les ténèbres, lorsque le Christ fut attaché à la croix. Et en effet, le soleil ne disparut pas, à un moment déterminé d'avance, mais quand cette disparition était le moins conforme à la nature, puisque c'était alors le quatorzième jour de la lune, et l'époque de la pleine lune. (Matth. XXVII, 45.) Or les éclipses ne se font pas dans ces conditions ; mais les contradicteurs se trouvent à court d'explications. C'est pourquoi il est manifeste qu'ainsi que tout ce qui arrive, de même toutes ces éclipses se font par l'ordre du grand ouvrier. « Hâtez-vous, Seigneur, de m'exaucer, mon « âme est tombée dans la défaillance (7). » Que dites-vous ? vous pressez le médecin de vous guérir ? nullement. Mais, ici encore, c'est l'habitude des âmes dans l'affliction, comme des hommes que les malheurs éprouvent, de faire venir les médecins, même quand rien ne presse, et de pourvoir vite à la délivrance. Voilà pourquoi le Psalmiste aussi ajoutait : « Mon « âme est tombée dans la défaillance. » Or, si Dieu peut réveiller, même au sein de la mort, à bien plus forte raison le peut-il, avant que la mort ait frappé. Mais, comme je l'ai dit, c'est par là qu'éclate la faiblesse de notre nature. Le Psalmiste savait bien que, pour Dieu, tout est facile, mais l'homme ne peut pas résister à ses maux. « Ne détournez pas de moi « votre visage, de peur que je ne sois sembla- « ble à ceux qui descendent dans la fosse. » Autre texte : « Ne cachez pas votre visage loin « de moi. » Or, d'où vient que Dieu détourne son visage ? Dieu lui-même le dit par l'organe d'Isaïe : « Est-ce que ma main s'est rac- « courcie ? ce sont vos iniquités qui font la « séparation entre moi et vous. » (Isaïe, LIX, 1, 2.) Donc, quand nous faisons quelque action mauvaise, il se détourne. « Vos yeux sont « purs, » dit un prophète, « pour ne point « souffrir le mal, et vous ne pouvez regarder « l'iniquité. » (Habacuc, I, 13.) Et voilà pourquoi encore il se détourne des arrogants. « Sur qui jetterai-je les yeux, dit le Seigneur, « sinon sur l'homme doux et paisible qui « écoute mes paroles avec tremblement ? » (Isaïe, LXVI, 2.) Appliquons-nous donc à cette vertu, afin d'attirer sur nous les regards du Seigneur ; afin de ne pas tomber dans le gouffre du vice, rempli d'épaisses ténèbres. Ceux mêmes qui sont tombés peuvent remonter, il faut donc que ceux qui tombent ne restent pas couchés contre la terre.

Maintenant, la fosse où sont les bêtes féroces et qui est pleine de ténèbres, c'est la nature du péché. Sachons donc y jeter les cordages des Ecritures pour lier notre volonté, et, si nous tombons, nous nous relèverons promptement. Et maintenant dans quelle pensée entreprendrons-nous de remonter ? quand nous serons tombés, pas de dégoût, pas de désespoir, mais chantons, pour notre usage, ces paroles du Prophète : « Quand on est tombé, est-ce qu'on « ne se relève point ? » (Jérém. VIII, 4.) Et encore : « Si vous entendez aujourd'hui sa

« voix, gardez-vous bien d'endurcir vos cœurs, « comme il arriva au temps du murmure qui « excita sa colère. » (Ps. XCIV, 8, 9.) Faisons-nous, avec cette pensée, des liens qui nous ramènent vers lui. « Faites-moi bientôt entendre une réponse de miséricorde, parce que « c'est en vous que j'ai mis mon espérance (8). » Un autre texte : « Faites-moi entendre, « dès le matin, une réponse de miséricorde. » C'est-à-dire, promptement.

6. Comprenez-vous ce que demande l'âme affligée, bouleversée ? elle veut être entendue, avant l'épreuve, afin que l'espérance, que l'attente la redresse. La demande revient à ceci : faites que je me relève, comme vous me l'avez promis ; vient ensuite un motif légitime, pour obtenir ce qu'on demande : « Parce que « c'est en vous que j'ai mis mon espérance. » Dieu en effet demande, avant tout, que nous levions toujours nos yeux vers lui ; que, sans cesse, nous nous suspendions à lui : « Faites-« moi connaître la voie dans laquelle je dois « marcher. » Ceci peut, si vous le voulez, s'exprimer comme il suit : attendu que ma conscience s'est abîmée dans le vice, je demande une conscience nouvelle ; ou encore il entend ici par voie nombre de choses ignorées des hommes, ce que Paul nous montre aussi par ces paroles : « Nous ne savons ce « que nous devons demander à Dieu, par nos « prières. » (Rom. VIII, 26.) Si Paul, doué d'une si grande connaissance, est ignorant sur ce point, qu'y a-t-il d'étonnant que le Psalmiste aussi professe la même ignorance ? Et maintenant, voyez qu'il ne recherche ici rien de sensible, mais la voie qui conduit à Dieu, et qu'il commence lui-même par faire d'abord ce qui dépend de lui. En effet, il ne se borne pas à dire : faites-moi connaître la voie qui conduit vers vous ; mais que dit-il ? « Parce « que j'ai élevé mon âme vers vous, » c'est-à-dire, je me suis attaché à vous, c'est sur vous que je tiens mes yeux fixés, c'est vous seul que je regarde. Voilà, en effet, à quelle condition Dieu se fait connaître. Aussi, disait-il en parlant des Juifs, quand on lui demandait pourquoi il ne leur adressait que des paraboles : « En voyant ils ne voient point, en écoutant, « ils n'entendent point. » (Matth. XIII, 13.) Quant à cette expression, « j'ai élevé, » elle signifie j'ai conduit vers vous, j'ai transporté vers vous mon âme.

« Délivrez-moi de mes ennemis, Seigneur, « parce que c'est à vous que j'ai recours (9). » Vous voyez que, partout, la prière est justifiée. « Ne détournez pas de moi, dit-il, votre « visage, parce que c'est en vous que j'ai mis « mon espérance. Faites-moi connaître votre « voie, parce que j'ai élevé mon âme vers vous. « Délivrez-moi de mes ennemis, parce que « c'est à vous que j'ai recours. Enseignez-moi « à faire votre volonté, parce que vous êtes « mon Dieu (10). » Il ne se borne pas à dire : enseignez-moi votre volonté, mais : « En-« seignez-moi à faire votre volonté, » c'est-à-dire conduisez-moi jusqu'à la pratique ; car il est besoin du secours d'en-haut, de l'enseignement du ciel, pour que nous nous avancions dans la voie qui conduit à la vertu, et n'oublions pas cette condition, que nous ne demeurions pas inactifs, mais que nous fassions ce qui dépend de nous. « Parce que vous êtes mon Dieu. » Voyez-vous que ces prières n'ont rien que de spirituel ? il ne s'agit pas d'argent, de puissance, de gloire, mais de l'accomplissement de la volonté de Dieu. Voilà ce qu'il demande ; ce qui est le trésor de tous les biens, la richesse qui ne manque jamais, le principe et la racine de la félicité, et le milieu, et la fin. « Votre esprit « souverainement bon me conduira dans une « terre droite et unie. » Voyez-vous comment nous apprenons, comment nous recevons l'enseignement relatif à cette voie ? c'est par le moyen de l'Esprit-Saint. Aussi, disait Paul, « Dieu nous a révélé par son Esprit. » (I Cor. II, « 10.) Dans une terre droite et unie. » Si vous prenez le mot au propre, il désigne par là sa patrie ; si vous le prenez dans le sens anagogique, il entend la voie qui conduit à la vertu. Un autre texte dit : « Dans une terre plane ; » c'est qu'en effet il n'y a rien de plus uni, qui ressemble plus à une surface plane que la vertu, libre de tout ce qui trouble, de tout tumulte : « Vous me ferez vivre, Seigneur, « pour la gloire de votre nom. » Voyez-vous, ici encore, que c'est vers Dieu qu'il se réfugie, qu'il ne fonde pas sa confiance sur sa conduite ? « Selon l'équité de votre justice vous ferez « sortir mon âme de l'affliction qui la presse. » Un autre texte : « Selon votre miséricorde. » Voyez-vous la vérité de ce que je disais plus haut, qu'il donne souvent à la justice le nom de clémence ? « Vous ferez sortir mon âme « de l'affliction qui la presse. Priez en effet, dit « le Seigneur, pour ne pas entrer en tentation. » (Marc XIV, 38.) « Et vous exterminerez tous

« mes ennemis, par un effet de votre miséri- « corde (12). » Ce n'est pas, dit-il, parce que j'ai rien mérité, mais à cause de votre clémence, que vous me délivrerez de ceux qui me font la guerre. Délivrez-moi de ceux qui m'entourent de piéges ; faites que je respire un peu dans mon affliction ; « et vous perdrez « tous ceux qui persécutent mon âme, parce « que je suis votre serviteur. » Vous voyez, ici encore, que la prière est justifiée ; nous n'avons, à vrai dire, aucun droit d'être exaucés ; mais il faut nous préparer de manière à mériter ce que nous désirons, il faut faire ce qui dépend de nous, avant de rien demander. Car, il ne suffit pas de la seule prière ; les Juifs aussi priaient, et s'entendaient dire : « Lorsque « vous multiplierez vos prières, je ne vous écou- « terai point. » (Isaïe, I, 15.) Et qu'y a-t-il d'étonnant que les Juifs ne fussent pas écoutés, quand Jérémie lui-même, priant pour eux, est réprimandé, et s'entend dire, une fois, deux fois : « Ne priez point pour ce peuple, parce « que je ne vous écouterai point ? » (Jérém. VII, 16) ? Et qu'y a-t-il d'étonnant que Jérémie ne soit pas écouté ? « Quand même, » dit le Prophète, « et Noé, et Job, et Daniel, se trouve- « raient en ce pays, ils ne délivreraient ni « leurs fils, ni leurs filles. » (Ezéch. XIV, 14, 16.) Instruits de ces vérités, ne nous contentons pas de prier ; mais, en même temps que nous prions, rendons-nous dignes de nous voir décerner, et les biens de la vie présente, et les biens à venir. Puissions-nous tous les recevoir en partage, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent la gloire et l'empire, dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

EXPLICATION DU PSAUME CXLIII.

1. « BÉNI SOIT LE SEIGNEUR MON DIEU, QUI APPREND A MES MAINS A COMBATTRE, ET A MES DOIGTS « A FAIRE LA GUERRE. »

ANALYSE.

1. Le secours divin nous est nécessaire dans la guerre que nous avons à soutenir contre les démons. Nature de cette guerre. Si nous voulons obtenir miséricorde, donnons occasion à la miséricorde. Le secours de Dieu est encore nécessaire à ceux qui conduisent les hommes, pour les maintenir dans le devoir.
2. De la présomption de certains hérétiques qui se vantent de connaître Dieu tel qu'il est. Dieu nous est inconnu, non pas dans son existence et ses attributs, mais dans sa substance.
3. Comment doivent s'entendre les expressions *descendre* et *toucher*, appliquées à Dieu. Ce qu'il faut entendre par la main de Dieu. Les vrais étrangers sont les infidèles. La charité ne connaît pas d'étrangers.

4. Nous devons secourir nos frères. Dieu veut que nous soyons reconnaissants des bienfaits qu'il nous accorde, afin de lui fournir l'occasion de nous en accorder de plus grands. Le vrai décacorde sur lequel nous devons chanter les louanges de Dieu, c'est notre corps dont tous les membres, comme les cordes d'un instrument de musique, peuvent contribuer à louer le Seigneur. En quoi les mondains font consister leur prospérité, en quoi David ou le fidèle fait consister la sienne.

1. Que dites-vous ? le Seigneur vous apprend à faire la guerre, à livrer des combats, des batailles rangées ? sans doute, et on ne se trompera pas en lui attribuant les victoires ainsi remportées ; car c'est là ce que signifie cette expression, « Qui apprend à mes mains. » C'est-à-dire qui me rend vainqueur de mes ennemis, qui me donne la force, et me permet d'élever des trophées. En effet, quand David renversa Goliath, Dieu fut l'auteur de la victoire ; et quand le même David fit avec succès un grand nombre de guerres, érigea des trophées, emporta d'assaut des villes ennemies, ce fut Dieu encore qui le rendit victorieux. Et voilà pourquoi il chantait : « Le Seigneur fort « et puissant, le Seigneur puissant dans le « combat. » (Ps. LXXXII, 3.) Du temps de Moïse aussi, Dieu opéra grand nombre d'actions guerrières.

Mais il est encore une autre guerre, plus redoutable que les combats ordinaires des hommes, une guerre où nous avons surtout besoin du secours d'en-haut, lorsque nous avons à combattre les puissances contraires à notre nature. Et maintenant la preuve que nous avons contre ces puissances une guerre à soutenir, écoutez ce que dit Paul : « Car nous « avons à combattre, non contre des hommes « de chair et de sang, mais contre les princi- « pautés et les puissances, contre les princes « du monde de ce siècle ténébreux. » (Eph. VI, 12.) Guerre d'autant plus redoutable que ces puissances sont d'une autre nature, d'une nature invisible, et qu'il ne s'agit pas, dans la lutte, de petits intérêts, mais de notre salut ou de notre perte. Impossible ici de voir manifestement les victimes ; impossible de connaître par avance les époques, les difficultés, les lieux, ni quoi que ce soit des circonstances de cette guerre. En effet, c'est sur la place publique, c'est dans l'intérieur de la maison, c'est à l'heure où on se livre, soit aux jeux, soit au repos que ces phalanges vous attaquent, de sorte qu'il faut être fortifié sans cesse et à toute heure. Car cette guerre se fait sans trêve, sans messager qui la déclare, sans rien de semblable ; c'est une guerre qui ne s'annonce pas, qui ne se déclare pas ; et voilà pourquoi il faut toujours être fortifié, être pourvu de tout ce qui donne la force et la vie. Les vivres pour cette guerre, les armes qu'elle réclame, c'est la lecture de l'Ecriture sainte ; qui en est privé, meurt de faim. En effet, dit le Prophète : « Je leur enverrai, non la famine du pain, ni la « soif de l'eau, mais la famine qui veut entendre « la parole du Seigneur. » (Amos, VIII, 11.) Dans cette guerre donc, aussi bien que dans les batailles ordinaires, il faut le secours d'en-haut. « Ce n'est point, » dit le Psalmiste, « dans sa « grande puissance qu'un roi trouve son salut, « et le géant ne se sauvera point par la gran- « deur de ses forces. Le cheval trompe celui « qui en attend son salut, et toute sa force ne « sauvera point l'écuyer. » (Ps. XXXII, 16, 17.) Aussi, beaucoup d'ennemis ont-ils été mis en déroute par ceux qui tout d'abord avaient confié aux prières la mission de conduire leurs armes, et de rompre les phalanges ennemies. « Il est tout rempli de miséricorde pour moi ; « il est mon refuge, mon défenseur et mon li- « bérateur (2). » Voyez-vous, ici encore, la prière adressée à la clémence pour obtenir le salut? Et maintenant, il est encore une autre pensée qu'exprime ici le Psalmiste. Voici en effet ce qu'il montre, et ce qu'il dit : Je ne serais pas même digne de miséricorde, si Dieu de lui-même n'écoutait ma prière. Donc c'est Dieu qui, « Est tout rempli de miséricorde « pour moi. » Cette miséricorde en effet, je ne l'ai pas méritée par mes actions ; il a beau être tout rempli de miséricorde, cette miséricorde pourtant, il ne la fait pas sans distinction. En effet, dit le Seigneur, « je ferai miséricorde à qui « il me plaira de faire miséricorde, et j'aurai pi- « tié de qui il me plaira d'avoir pitié. » (Rom. IX, 15.) Il faut donc, si nous voulons obtenir la miséricorde, lui donner, par notre conduite, une raison d'exercer sa clémence. Et maintenant, par cela même qu'il a obtenu miséricorde, le Psalmiste dit que c'est un bienfait de Dieu. Comprenez-vous bien cette contrition? Comprenez-vous cette reconnaissance, et voyez-vous comme il attribue le tout à la bonté de Dieu? « Il est mon refuge, mon défensenr et mon li- « bérateur, et c'est en lui que j'ai mis mon « espérance. » Il ne se lasse pas de déposer en

Dieu son espérance, donnant, à tous les hommes, cette leçon, qu'il faut tenir bon dans les dangers ; qu'il faut, au sein de l'adversité, tenir ses regards attachés sur Dieu; qu'il ne faut jamais, ni désespérer ni se laisser abattre. Car c'est lui qui « est mon refuge et mon défen« seur. » Et si, quand les dangers commencent, il ne me couvre pas, il ne me défend pas, même alors je dois avoir pleine confiance; si c'est lui qui est mon refuge, il saura bien toujours me délivrer des dangers. En effet, voici surtout en quoi consiste l'espérance: les objets qui frappent nos yeux, devraient nous jeter dans le désespoir, et, au contraire, nous sommes pleins de confiance, et nous attendons un meilleur avenir. « C'est lui qui assujétit « mon peuple sous moi. » Voilà qui est bien dit, car, ici encore, il est besoin du secours d'en-haut, pour que les sujets consentent à la sujétion, pour qu'il n'y ait ni sédition ni révolte. Ce n'est pas seulement pour soumettre les ennemis, mais encore pour s'assujétir ceux de la même nation , de la même famille, qu'il est besoin d'un fort secours d'en-haut. C'est un grand privilége que de bien gouverner les siens; ce succès n'est pas moindre que la victoire sur les ennemis. On a vu en effet, bien souvent, dans les guerres, des vainqueurs élever des trophées, et dans la paix ces vainqueurs étaient immolés pour n'avoir pas su tenir d'une manière convenable leurs sujets sous la bride. Ce n'est donc pas à la puissance des princes qu'il faut attribuer la soumission de ceux qui sont en armes, mais au secours de Dieu. Et, de même que c'est de Dieu qu'émanent les victoires sur les ennemis, de même c'est lui qui opère l'obéissance des peuples à leurs princes. « Sei« gneur, qu'est-ce que l'homme pour vous « être fait connaître à lui? ou qu'est-ce que le « fils de l'homme pour que vous l'estimiez? » Un autre texte: « Qu'est-ce que l'homme, pour « que vous cherchiez à le connaître ? » Un autre texte: « Qu'est-ce que l'homme pour que « vous le reconnaissiez? » Il faut bien que ce soit un être plein de grandeur, celui qui est destiné à connaître Dieu, ou plutôt à être connu de lui; et encore celui à qui Dieu aura voulu se révéler. Aussi, les Septante disent avec une parfaite justesse: « Pour vous être fait connaître à lui, » montrant par là, que ce n'est pas nous qui l'avons trouvé, mais lui-même qui s'est laissé trouver. En effet, le texte ne dit pas: Qu'est-ce que l'homme pour vous connaître? mais: « Qu'est-ce que l'homme « pour vous être fait connaître à lui?

2. Et voilà pourquoi Paul, à son tour, ne cesse pas de reprendre cette pensée en tout sens : « Mais alors je le connaîtrai, comme je « suis moi-même connu de lui. » (I Cor. XIII, 12.) Entendez le Christ lui-même : « Ce n'est « pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi « qui vous ai choisis. » (Jean, XV, 16.) Entendez maintenant Paul dans un autre passage : « Si quelqu'un aime Dieu, il est connu de « lui. » (I Cor. VIII, 3.) Et voilà pourquoi il ne cesse pas de dire et de répéter sans cesse que lui-même a été appelé, nous montrant par là, que ce n'est pas lui qui a couru vers le Seigneur, mais que d'abord il a été appelé. De même, il dit encore dans un autre passage : « Je poursuis ma course pour tâcher d'at« teindre où Jésus-Christ m'a destiné. » (Philip. III, 12.) Il ne dit pas pour tâcher d'atteindre où je me suis destiné, mais, « où Jésus-Christ « m'a destiné. » Et maintenant comment le Psalmiste dit-il : « Qu'est-ce que l'homme? » On sait bien qu'un autre dit : « C'est une « grande chose que l'homme, c'est une chose « précieuse que l'homme plein de miséri« corde. » Autre part : « Dieu le créa à son « image. » (Gen. I, 27.) « Il a reçu en partage « le gouvernement de toutes les créatures. » (Eccl. XVII, 1.) « Et il y a eu quelques hommes « dont le monde n'était pas digne. » (Hébr. XI, 38.) Mais ces paroles concernent la vertu, que quelques hommes ont pu montrer. « Qu'est« ce que l'homme ? » Il s'agit ici de la nature, la nature de l'homme est grande : mais si vous considérez la connaissance qu'il a reçue en partage, il s'en faut de beaucoup que cette connaissance égale sa nature.

Ces paroles sont pour les hérétiques, pour ceux qui vont, dans leur délire, jusqu'à oublier les bornes de leur nature ; ignorants, qui ne comprennent pas que ce qu'ils prétendent savoir est au-dessus de leur raison. En effet, il peut y avoir de l'ignorance dans la connaissance et de la connaissance dans l'ignorance, et, si vous voulez bien, considérons à ce point de vue les objets sensibles. Dites-moi en effet ce que vous penseriez de celui qui dirait qu'il peut mesurer la mer, qu'il sait combien elle renferme de coupes? Des paroles de ce genre ne prouveraient-elles pas qu'on ignore plus que personne ce que c'est que la mer?

Celui au contraire qui avoue ne pas le savoir, mais qui affirme l'immensité défiant toute mesure, celui-là connaît le mieux la mer. Supposez un homme vous disant : J'ai vu Dieu, je l'ai saisi de mes propres yeux, cet homme-là n'ignore-t-il pas absolument la nature de Dieu? Lui qui fait un être visible de l'être qui ne tombe pas sous les sens, en voulant grossir sa connaissance il perd même celle qu'il pourrait avoir. Supposez maintenant un homme disant : Dieu n'est pas visible, personne ne peut le voir; cet homme-là n'a-t-il pas une grande connaissance de Dieu? Supposez maintenant un homme disant que Dieu est incompréhensible; un autre, au contraire, qu'on peut le comprendre ; n'est-il pas vrai de dire que le dernier ignore, que le premier sait la nature de Dieu? Ne voyez-vous pas que Paul aussi marche par cette voie, en disant : « Ce que « nous avons de science et de prophéties, est « imparfait. » (I Cor. XIII, 9.) Considérez tout ce qu'il a fallu de prodiges pour nous apprendre, non pas quelle est la substance de Dieu, mais qu'il y a un Dieu. C'est donc là encore ce que dit Paul : « Pour s'approcher de « Dieu, il faut croire premièrement qu'il y a « un Dieu. » (Hébr. XI, 6.) La création tout entière le proclame; « la grandeur, la beauté « des créatures fait qu'on s'élève vers le Créa« teur. » (Sagesse, XIII, 5.) La constitution même de l'homme, les honneurs qu'il a reçus de Dieu, les châtiments, les bienfaits, les différents conseils qui le gouvernent, les prédictions des prophètes, les divers miracles, voilà par quels moyens Dieu se montre; et ensuite est venu le Fils unique qui a mis l'admirable et prodigieux couronnement qui complète cette économie. Et lorsque tant d'hommes encore ne voient pas ce qui est manifeste, tu prétends comprendre, par ta raison propre, la substance de ce Dieu? Donc, m'objecte-t-on, vous ne connaissez pas Dieu ; loin de nous cette ignorance. Assurément, je sais qu'il existe, je sais qu'il est clément, bon, miséricordieux, prévoyant, prenant soin de toutes choses ; je sais tout ce qu'en ont dit les Ecritures ; mais maintenant quelle est la substance de Dieu? Je n'en sais rien. Adam aussi crut pouvoir en découvrir davantage ; le démon lui inspira cette prétention et Adam perdit même ce qu'il possédait. C'est ce qui arrive aux hommes, qui se laissent conduire par la raison humaine et qui ne veulent pas comprendre, que c'est le Seigneur qui donne la sagesse ; que c'est de sa bouche, que sortent la prudence et la science. (Prov. II, 6.) Ils ne veulent pas entendre ce que dit Paul : « Dieu « nous l'a révélé par son Esprit. » (I Cor. II, 10.) Paul bannit, par là, les raisonnements humains : « Détruisant, » dit-il, « les raison« nements et toute hauteur qui s'élève contre « la science de Dieu. » (I Cor. II, 10 ; II Cor. X, 5.) Et un autre sage : « Les raisonnements « des hommes sont timides et leurs inventions « chancelantes. » (Sagesse, IX, 5.) « Qu'est-ce « que l'homme pour vous être fait connaître à « lui ? » Considérez l'infini de cette grandeur, ou plutôt même en parlant ainsi, je ne fais pas entendre une parole digne de Dieu, mais je ne sais de quel langage me servir ; car, quand nous parlons de grandeur à propos de Dieu, nous n'employons pas des termes propres; mais puisqu'il n'est pas permis de trouver d'autres termes, je me sers de ceux qui se rencontrent. En effet, quand je l'appelle le Très-Haut, je ne le circonscris pas dans un lieu, mais je montre l'élévation, la grandeur de sa nature, qui le distingue, qui le met en dehors; au-dessus de tous les êtres. Voilà pourquoi le Psalmiste dit : « Qu'est-ce que l'homme pour vous être fait « connaître à lui ? » En effet, Dieu l'a fait humble et lui a départi de grands priviléges, de manière qu'il ne pût pas s'exalter, lorsque la modestie est la conséquence nécessaire de la bassesse de sa nature. « Ou qu'est-ce que le « Fils de l'homme pour que vous l'estimiez? » Avez-vous bien compris la majesté de la nature de Dieu? « L'homme est devenu semblable « à la vanité (4). » Un autre interprète, au lieu de : « A la vanité, » dit : « A une vapeur. » Or, ce mot « vanité » ne signifie pas autre chose que ceci : que l'homme est caduc, ne vit qu'un temps, que sa vie est courte ; dans ce passage, il s'agit du corps, et voilà pourquoi Abraham disait : « Je ne suis que terre et « cendre. » (Gen. XVIII, 27.) Et maintenant Isaïe : « Toute chair, n'est que de l'herbe et toute sa « gloire est comme la fleur des champs. » (Isaïe, XL, 6.) Mais maintenant, que signifie : « L'homme est devenu semblable à la vanité ? » Cela veut dire au néant ; il n'est rien, en effet, parmi les choses humaines, qui soit ferme ni stable; tout passe, tout disparaît promptement. « Ses jours passent comme l'ombre, » c'est-à-dire même dans le présent il n'y a en eux aucune stabilité et ils s'envolent vite.

3. Et maintenant, considérez cette vérité dans la réalité même des choses; réfléchissez sur les puissants de ce monde, qui se font traîner dans des chars, qui exercent des magistratures, qui jettent les hommes en prison, qui condamnent aux verges; quelle différence y a-t-il entre eux et une ombre? Je ne dis pas seulement, au moment de la mort; je dis, même avant la mort. En effet, quand ils ont déposé leur magistrature toute leur pompe disparaît et s'envole; mais c'est la réalité qui nous attend, après notre départ d'ici. Il y aura un compte réel à rendre, des châtiments réels, des biens réels aussi, et le juge est celui qu'il est absolument impossible de tromper. Au contraire, ce qui se passe sous nos yeux, ressemble à des jeux d'enfants; qui juge aujourd'hui est jugé demain; les changements se pressent, se succédant rapidement; c'est l'inconstance dans ce qui ne fait que passer. « Seigneur, abaissez vos cieux et descendez, « touchez les montagnes et elles se réduiront en fumée (5). » Un autre : « Quand « vous avez incliné vos cieux que vous êtes « descendu et que vous avez touché les mon« tagnes, elles ont été réduites en fumée. » Que signifie cet enchaînement de paroles? Enchaînement, oui certes, et les paroles présentes tiennent fortement à ce qui précède. En effet, après avoir parlé de la bassesse humaine, montré le néant de notre nature, le Psalmiste lui impose encore un frein; il réprime l'arrogance qui se gonfle, il ajoute des paroles qui reviennent à peu près à ceci. Certes, ils auraient bien dû, par eux-mêmes, comprendre la bassesse de leur nature et ne pas tant se complaire en eux-mêmes et ne pas concevoir tant de fierté; mais, puisqu'ils ne le veulent pas, montrez-leur, Seigneur, par la réalité même, à quelle bassesse ils sont réduits.

« Seigneur, abaissez vos cieux, et descendez. » Ce qu'il dit, ce n'est pas que Dieu descende; en effet comment pourrait-il descendre, Celui qui est présent partout? Mais il veut, par ces expressions humaines, inspirer la terreur aux auditeurs d'un esprit un peu lent; il parle donc de ces choses, en se conformant au langage humain. Sans doute, cette action de toucher les montagnes paraît avoir de la grandeur; elle est toutefois assurément de beaucoup au-dessous de la dignité de Dieu. En effet, Dieu n'a pas besoin de toucher les montagnes, pour les réduire en fumée; il n'a pas même besoin de faire un signe; il lui suffit d'y penser, de le vouloir. Donc, après avoir parlé de la bassesse de l'homme, il parle encore de la puissance de Dieu, autant que l'homme peut traiter un pareil sujet; car, ses expressions encore sont bien au-dessous de cette majesté. « Faites briller « vos éclairs et vous les dissiperez; envoyez « vos flèches, et vous les remplirez de trouble « (6). » Eclairs, ici, et flèches ne sont pas pris dans le sens propre; il désigne ainsi les supplices, s'appuyant sur des faits connus, pour persuader, à celui qui méprise Dieu, au lâche, au négligent, de trembler, de respecter avec crainte, et de s'abaisser. Si, en effet, on ne peut supporter l'éclair, quoiqu'il ne soit pas envoyé pour le châtiment, à l'heure où Dieu voudra punir, qui pourra le supporter? Et maintenant, les flèches de Dieu sont les pestes, les famines, les malheurs imprévus, les innombrables supplices. « Faites éclater, du haut du ciel, « votre main toute-puissante, et délivrez-moi; « sauvez-moi de l'inondation des eaux, de la « main des enfants étrangers (7). » C'est qu'en effet la puissance de Dieu n'est pas prompte, seulement pour punir, mais pour conserver. Quant à la main, elle marque ici l'assistance, le secours. Et voilà pourquoi il ne dit pas, étendez, mais : « Faites éclater. » Si d'ailleurs il dit, dans quelqu'autre passage, « Etendez, » cette expression a le même sens. Maintenant l'inondation marque l'irruption insolente des ennemis, l'attaque confuse et impétueuse. Ce qui prouve en effet qu'il ne s'agit pas ici des eaux à proprement parler, c'est ce qu'il ajoute: « De la main des enfants étrangers. » Or, ces enfants étrangers me paraissent indiquer ici ceux qui sont étrangers à la vérité. De même, en effet, que les fidèles sont regardés par nous comme des frères, de même nous regardons comme des étrangers les infidèles; et c'est surtout par cette raison que nous distinguons l'étranger de Celui qui nous tient de près par l'affection. En effet, celui-là est mon parent, qui a le même père que moi, qui participe à la même table, il me tient de plus près que celui qui m'est uni seulement par la communauté de race. Ce genre de parenté est plus parfait que l'autre, de même que l'éloignement par suite de dispositions et de principes contraires, est plus déclaré, plus évident que celui qui résulte de la diversité des familles. Donc ne vous arrêtez pas à ce fait, que nous vivons sous le même ciel, dans la même partie

du monde; car ce qu'il me faut, c'est une autre communion qui surpasse le ciel; là est ce qui nous rapproche, et ce qui nous fait vivre. En effet, dit l'Apôtre : « Notre vie est cachée « en Dieu avec Jésus-Christ. » (Coloss. III, 3.) Nous n'habitons plus la terre, mais nous nous sommes transportés dans la métropole d'en-haut; nous y avons une autre lumière, la vraie lumière, une autre patrie, d'autres concitoyens, d'autres parents. Et voilà pourquoi, disait Paul : « Vous n'êtes plus des étrangers, « ni des voyageurs, mais vous êtes concitoyens « des saints. » (Ephés. II, 19.) Comment donc le Christ a-t-il pu dire que le samaritain était le prochain, lui séparé du peuple par un si grand intervalle? (Luc, x, 36.) Cela n'a pas été dit par rapport à la nature, cela signifie que lorsqu'il s'agit de bien à faire, il faut que tout homme soit pour vous le prochain; mais quand il s'agira de la vérité, discernez quel est le prochain et quel est l'étranger. Vous avez beau avoir un frère du même père et de la même mère, s'il n'est pas en communion avec vous sous la loi de la vérité, qu'il soit plus étranger pour vous que n'importe quel scythe ou barbare. Et maintenant, si c'est un scythe ou un sarmate, mais qui possède la connaissance pleine et entière des dogmes, qui ait la même croyance que vous, il doit être plus votre parent que celui qui est sorti des mêmes flancs que vous. Et voilà comment nous distinguons le barbare de celui qui ne l'est pas; nous ne consultons ni la langue ni l'origine, mais la pensée, mais l'âme. En effet, ce qui constitue l'homme avant tout, c'est l'observance pleine et entière des dogmes; c'est la vie conforme à la sagesse.

4. Mais voyons maintenant la peinture que le Prophète présente de ces étrangers, quand il nous dit : « Sauvez-moi de la main des en- « fants étrangers, dont la bouche profère des « paroles vaines, et dont la droite est une droite « pleine d'iniquités (8). » Voyez-vous quels sont ceux qu'il appelle des étrangers? Ceux qui vivent dans le crime, ceux qui aiment l'iniquité, ceux qui tiennent des discours insensés, qui ne disent rien d'utile. Reconnaissez donc les étrangers, à leurs discours, à leurs paroles. C'est ainsi que le Christ dit : « Vous les connaî- « trez par leurs fruits. » (Matth. XII, 16.) En effet, de même qu'on donne aux soldats un grand nombre de signes pour se reconnaître, de telle sorte que si un combat a lieu pendant la nuit, ou si des tourbillons de poussière obscurcissent le jour et amènent les ténèbres, ou si quelque confusion ou perturbation arrive, ils ne soient pas exposés à prendre leurs compagnons pour leurs ennemis, ni les ennemis pour leurs compagnons; de même le Prophète nous donne dans ce passage des signes pour nous permettre de distinguer le parent et l'étranger, à savoir leurs discours et leurs actions. « Dont la bouche profère des paroles vaines, « et dont la droite est une droite pleine d'ini- « quités. » C'est qu'en effet nous avons à soutenir une guerre, une bataille, un combat nocturne des plus cruels; les démons nous frappent; nos passions nous tendent des piéges; nos pensées se soulèvent contre nous. Il y a aussi, pour les initiés aux mystères, des signes de reconnaissance, et si nous voulons distinguer le profane de l'initié ces signes nous serviront.

« Dont la droite est une droite pleine d'ini- « quités. » Quoi de plus triste que de voir cette main, faite pour nous secourir, devenir un instrument de trahison! En effet, si nous avons des mains, c'est pour nous préserver nous-mêmes et préserver les autres de l'injure; c'est pour faire disparaître les crimes, c'est pour servir de port et de refuge à ceux qui subissent la violence et l'injustice. Quelle sera donc l'excuse de ceux qui se servent de ces armes, non pour le salut des autres, mais pour leur propre perte? « Je vous chanterai, ô Dieu, « un nouveau cantique (9). » Quel est encore ici l'enchaînement des pensées? enchaînement parfait. Car le Psalmiste a dit : « Faites éclater « votre main, et sauvez-moi, » et dispersez-les, et il proclame qu'il saura reconnaître ce secours en offrant une récompense inutile, il est vrai, à Dieu qui la recevra, mais très-avantageuse à l'homme qui l'offrira. Or, quelle sera cette offrande? « Je vous chanterai, ô « Dieu, un nouveau cantique. » C'est bien peu de chose, si on compare ce don à la grandeur du bienfait. Mais le fidèle a donné tout ce qu'il avait; et nous aussi, nous ne demandons aux pauvres, à ceux qui ne possèdent rien, que le remerciement et la gratitude. Pour nous, ce que nous en faisons, c'est pour être glorifiés; Dieu, au contraire, n'a pas besoin d'être glorifié, mais il veut glorifier ceux qui le chantent, et trouver ainsi l'occasion de leur décerner de nouveaux bienfaits. « Je vous chanterai « sur l'instrument à dix cordes, » c'est-à-dire, je vous rendrai grâces. On avait alors des ins-

truments pour chanter les cantiques; aujourd'hui au lieu d'instruments nous pouvons nous servir de notre corps; nous pouvons en effet chanter par nos yeux et non seulement par notre langue; nous pouvons chanter par nos mains, par nos pieds et par nos oreilles. En effet, quand chacun de ces organes fait ce qui est, pour Dieu, un sujet d'honneur et de gloire, quand l'œil n'a pas de regards impudiques; quand les mains ne s'allongent pas pour la rapine, mais se déploient pour l'aumône; quand les psaumes, quand les discours spirituels trouvent des oreilles prêtes à les recevoir; quand nos pieds courent à l'église; quand notre cœur ne devient pas un atelier de ruses, mais un foyer de charité, les membres de notre corps forment un psaltérion, une lyre, et chantent un nouveau cantique, non-seulement de paroles, mais un cantique d'actions. « Qui « donnez le salut aux rois (10). » Et en effet, ce ne sont pas les forteresses, les nombreux soldats, les satellites, les gardes du corps, mais le secours de Dieu qui les conserve. « Qui « sauvez David votre serviteur. » Après avoir parlé en général, le voici qui parle de lui en particulier, et il ne dit pas qui avez sauvé, mais « qui sauvez, » montrant la perpétuité de la providence de Dieu.

5. Et ensuite il renouvelle la prière déjà faite, conjurant, suppliant pour être délivré des méchants, et il dit: « Sauvez-moi du glaive « meurtrier, retirez-moi d'entre les mains des « enfants étrangers dont la bouche profère des « paroles vaines et dont la droite est une droite « pleine d'iniquités (11). »

« Leurs fils sont comme de nouvelles plantes « dans leur jeunesse (12.) » Il décrit ici les prospérités et les richesses de ce monde, et il place au premier rang, comme il est juste, d'avoir des enfants à qui tout prospère, tressaillant de joie, des enfants des deux sexes; il ajoute donc: « Leurs filles sont parées et or« nées comme des temples.» Il montre ici, avec la jeunesse, l'excès du luxe, les bandelettes, l'attirail de la coquetterie des femmes, ce qui est le fruit d'une grande prospérité. Ensuite, ce qui paraît au second rang, ce qu'aujourd'hui peut-être on mettrait au premier, c'est la richesse, qu'il dépeint par ces paroles: « Leurs « celliers sont si remplis qu'ils regorgent les « uns dans les autres (13). » Qu'est-ce que cela veut dire: « Qu'ils regorgent les uns dans les « autres? » Les celliers trop petits, dit-il, ne peuvent pas contenir leurs richesses: « Leurs « brebis sont fécondes, et leur multitude se fait « remarquer quand elles sortent; leurs vaches « sont grasses (14). » Ce qui ne paraissait pas alors indifférent pour la prospérité. Les anciens, en effet, faisaient consister les richesses en brebis, en troupeaux de gros bétail, en toute espèce de troupeaux, en semences; on n'avait pas encore trouvé la lâcheté et la mollesse de nos jours. « Il n'y a point de brèche dans leurs « murailles, ni d'ouverture par laquelle on « puisse passer; » ce qui veut dire que leurs champs sont cultivés avec toute espèce de soin et de zèle, qu'ils ont des trésors de fruits; que leurs haies se tiennent; que leur vigne est, de toutes parts, bien plantée, et bien défendue. « Et l'on n'entend point de cris dans leurs « places; » un autre texte: « Dans leurs vesti« bules; » autre espèce de prospérité, mais que toute espèce de richesse ne donne pas, à savoir: la paix, la tranquillité, la sécurité. Il n'est personne pour leur préparer des piéges; personne pour leur faire la guerre; aucun tumulte, aucune confusion: « Ils ont appelé heureux le « peuple qui possède tous ces biens; mais plu« tôt, heureux le peuple, qui a le Seigneur « pour son Dieu (15). » Voyez-vous la vertu du fidèle? Il a fait comparaître toutes les richesses; il les a toutes nommées, il a dit ensuite ce qu'en pense le vulgaire, et pour lui, il n'en retire aucune impression humaine. Et il ne regarde pas comme heureux les possesseurs de ces biens, mais, les négligeant tous, c'est sur le véritable trésor qu'il fait reposer son bonheur. Les autres, dit-il, ont appelé heureux ceux qui possèdent ces biens, mais moi, je regarde comme heureux le peuple qui a le Seigneur pour son Dieu. Et, par cette seule expression, il fait voir en quoi consiste tout bonheur, toute espèce de biens, toute puissance. En effet, ces biens de la terre s'écoulent et passent; notre bonheur, au contraire, demeure éternellement; à la place des brebis, des fils, des bœufs, des haies, des vignes, c'est la béatitude de Dieu qui sera notre trésor, notre sécurité, notre mur inexpugnable. Donc, en entendant ces paroles, ne vous laissez troubler par aucun des attachements de la terre; allez, et laissant loin de vous les ombres, saisissez-vous de la vérité. En effet, il a débuté en disant que l'homme est semblable à la vanité, et que ses jours sont comme l'ombre qui passe. Donc, si vous voyez quelques-uns de ces heureux, com-

blés de tous les biens, vivant dans le crime, quand l'univers entier les estimerait heureux, jugez-les, vous, des infortunés qu'il faut plaindre. Quant à ceux, au contraire, qui se sont voués à Dieu, dites qu'ils sont dignes d'envie, qu'ils ont en partage la félicité. Et nous, tous tant que nous sommes, recherchons toujours ces vraies richesses, cette pleine béatitude, afin d'obtenir, et les biens de la vie présente et les biens à venir, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent la gloire et l'empire, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

EXPLICATION DU PSAUME CXLIV.

1. « JE CÉLÉBRERAI VOTRE GLOIRE, O MON DIEU, O MON ROI, ET JE BÉNIRAI VOTRE NOM, DANS TOUS « LES SIÈCLES DES SIÈCLES. »

ANALYSE

1. Nous mangeons la chair du Christ et nous buvons son sang. C'est surtout par nos actes que nous devons bénir Dieu. Pourquoi l'homme a été créé. Des bienfaits dont Dieu nous comble.
2. Contre les Anoméens qui prétendaient connaître Dieu comme il se connaît lui-même. Les œuvres de Dieu manifestent sa providence.
3 et 4. Dieu est bon envers tous, non-seulement envers les justes, mais encore envers les pécheurs. Que veulent dire ces paroles : *In tempore opportuno ?*
5. Utilité des afflictions.

1. Ce psaume mérite la plus grande attention ; en effet, on y trouve les paroles que chantent sans cesse les initiés à nos mystères : « Tous les yeux sont tournés vers vous, « tous attendent de vous leur nourriture « dans le temps convenable (15). » Il est juste que celui qui est devenu fils de Dieu, qui jouit de la table spirituelle, rende gloire à son père. En effet, dit le Prophète, « Le fils glo« rifie son père, et le serviteur redoutera son « maître. » (Malach. I, 6.) Vous êtes devenus fils et vous jouissez de la table spirituelle; vous mangez la chair, vous buvez le sang de Celui qui vous a régénérés ; rendez-lui donc le tribut de reconnaissance que mérite un si grand bienfait. Glorifiez Celui qui vous a fait de tels dons ; et en prononçant les paroles de l'Ecriture, conformez votre esprit aux pensées qu'elles expriment; et, quand vous dites : « Je « célébrerai votre gloire, ô mon Dieu, ô mon « roi, » montrez toute la tendresse de l'affection, afin que de vous aussi Dieu dise, comme d'Abraham, d'Isaac et de Jacob : « Je suis le « Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu

« de Jacob. » (Exode, III, 6.) Si vous prononcez ces paroles : Mon Dieu et mon roi, si vous ne vous bornez pas à les prononcer, mais que de plus vous montriez l'affection que ces paroles expriment, Dieu, de son côté, dira de vous : Mon esclave et mon serviteur. Ce qu'il a dit de Moïse : « Et je bénirai votre nom dans « tous les siècles des siècles. » Le voyez-vous qui nous révèle les récompenses de la vie future? Or ici, la bénédiction dont il parle, ne consiste pas seulement dans les paroles, mais surtout dans les actions. C'est par là en effet que Dieu est exalté ; c'est par là qu'il est béni. Et voilà pourquoi nous avons l'ordre de dire dans notre prière : « Que votre nom soit sanc« tifié ; » ce qui veut dire, soit glorifié. « Je « vous bénirai chaque jour, et je bénirai votre « nom dans tous les siècles des siècles (2). » Un autre texte : Dans tous les siècles, à perpétuité. Voilà surtout ce qui caractérise une âme pieuse, s'affranchir des choses de la vie présente et se consacrer aux saints cantiques. Ce serait en effet une honte que l'homme, cet être doué de raison, supérieur à tous les êtres visibles, le cédât aux créatures d'un ordre inférieur, quand il s'agit de bénir le Seigneur. Et non-seulement ce serait une honte, mais de plus, une absurdité ; et comment ne serait-ce pas une absurdité, lorsque le reste de la création, chaque jour, à chaque heure du jour, célèbre la gloire du Seigneur ? « Les cieux ra« content la gloire de Dieu, et le firmament « publie les ouvrages de ses mains. Le jour la « proclame et l'annonce au jour, et la nuit en « donne connaissance à la nuit. » (Ps. XVIII, 2, 3.) Le soleil, la lune, le chœur varié des astres, toutes les autres créatures, disposées dans un ordre magnifique, proclament le grand ouvrier. Donc, si la créature supérieure à toutes les autres ne tenait pas la même conduite, bien plus ne produisait que des œuvres, qui seraient pour son créateur une malédiction, un sujet de blasphémer son Dieu, quel pardon pourrait mériter l'homme, quelle serait son excuse, que pourrait-il répondre, lui qui est fait pour plaire à Dieu, pour obtenir la royauté dans la vie à venir, et qui n'en tient aucun compte, et qui s'embarrasse dans les affaires du siècle et les soucis du monde? Le Psalmiste ne ressemblait pas à cet homme, sa vie entière était une offrande de louanges au Seigneur ; de louanges en paroles, de louanges en actions. Car, notre dette est considérable envers le Dieu qui nous a faits, quand nous n'étions pas encore ; qui nous a faits, tels que nous sommes ; qui nous a donné la naissance, et nous gouverne, et, chaque jour, nous montre des preuves particulières, des preuves publiques de sa providence, du soin qu'il prend de nous, soit secrètement, soit ouvertement, soit que nous le sachions, soit à notre insu. Qu'est-il besoin de rappeler les biens manifestes dont il nous a comblés? Les créatures assujéties à notre service, la constitution de notre corps, la noblesse de notre âme ; ce gouvernement qui agit chaque jour, par des miracles, par des lois naturelles, par des châtiments ; la manifestation variée, incompréhensible de la Providence, ce bien qui renferme tous les biens, à savoir : qu'il n'a pas même épargné son Fils unique à cause de nous ; les présents dont il nous comble par le baptême, par les sacrements ; les biens ineffables à nous accordés, la royauté, la résurrection, pour héritage, la plénitude de la félicité. Enumérer un à un chacun de ces bienfaits, c'est s'abîmer dans une mer de grâces inénarrables, c'est reconnaître à combien de titres nous sommes les tributaires de la bonté de Dieu. Et, nous ne lui devons pas nos louanges uniquement pour ces dons, mais encore parce qu'il est la majesté infinie, l'être immuable et sans déclin. Oui, cette substance même nous commande de la glorifier, de la bénir ; nous lui devons nos actions de grâces sans fin, notre culte, notre adoration de tous les instants. C'est ce que le Prophète exprimait précisément par ces paroles : « Le Seigneur est grand, et « infiniment digne de louanges, et sa grandeur « n'a point de bornes (3). » Comme il a dit : « Je vous bénirai , et je célébrerai votre « gloire, » il tient à montrer que Dieu n'a besoin, ni de nos louanges, ni de nos bénédictions ; que sa gloire ne reçoit aucun accroissement des louanges qu'on lui décerne. En effet, sa substance est à l'abri de toute destruction : elle n'a besoin de rien absolument ; mais ceux qui louent le Seigneur, acquièrent eux-mêmes de la gloire. Et maintenant, ce n'est pas seulement pour cette raison, mais aussi parce que sa gloire est excellente, que nous lui devons nos louanges. De là ces paroles du Psalmiste : « Le Seigneur est grand, « et infiniment digne de louanges , » c'est-à-dire, n'ayant besoin de rien absolument. Que signifie, « Digne de louanges? » Digne

d'être célébré, par nos louanges, par nos chants, par nos hymnes. Et maintenant, il n'est pas seulement digne de louanges, mais « in-« finiment digne ; » aussi ajoute-t-il, « infi-« niment. » Mais, maintenant, dans l'impossibilité de rendre, par des paroles, jusqu'à quel point le Seigneur est digne de louanges, il ajoute : « Et sa grandeur n'a point de « bornes. » Un autre interprète a dit : « Et sa « grandeur ne se peut trouver ; » ce qui revient à ceci : puisque tu as un Seigneur qui est grand, toi aussi, élève ton esprit, dégage-toi des choses de la vie présente, conçois des sentiments au-dessus de la bassesse des choses présentes ; je ne te dis pas, laisse-toi égarer par le délire d'un vain orgueil, je te dis, fais-toi une âme grande, une âme élevée. Autre chose en effet est l'arrogance, autre chose la grandeur d'âme. L'arrogance consiste à se vanter sans sujet, à s'étaler, à mépriser ses compagnons d'esclavage ; l'élévation de l'âme au contraire consiste dans l'humilité de la pensée, qui regarde comme un pur néant les pompes de la vie présente.

2. Où sont-ils maintenant ceux qui prétendent connaître Dieu aussi bien que Dieu se connaît ? Qu'ils entendent la parole du Prophète : « Sa « grandeur n'a point de bornes, » et qu'ils rougissent de leur délire. « Les générations et « ensuite les générations loueront vos œu-« vres (4). » Le Psalmiste, ici, est fidèle à son habitude. Après avoir admiré la grandeur et la gloire de Dieu, il célèbre ses œuvres ; ce qu'il fait par ces paroles : « Les générations, et en-« suite les générations loueront vos œuvres. » Il montre la grandeur qui éclate dans les ouvrages. Il veut dire : ces ouvrages n'ont pas une courte existence, ce ne sont pas des productions éphémères, de deux ou de trois années ; ces œuvres s'étendent, subsistent dans toute l'étendue des âges, de sorte que chaque génération les pourra contempler. C'est là en effet ce que signifie : « Les générations et ensuite « les générations : » ce qui veut dire la génération présente, et celle qui suit et celle qui viendra encore après, et la suivante encore, et toute la série des générations. Et maintenant, la création s'étend et persiste, semblable à elle-même, dans toute la durée des temps ; à savoir, le ciel, la terre, la mer, l'air, les lacs, les fontaines, les fleuves, les semences, les plantes, les herbes, les bienfaits qu'elles nous transmettent ; le cours de la nature qui ne s'interrompt jamais ; les pluies, la succession inaltérable des saisons, la nuit, le jour, le soleil, la lune, les astres, tout le reste ; et, en outre, tout ce qui se fait chaque jour en vue de chaque génération, et en particulier et en public, pour la correction, pour le bien de la race universelle des hommes ; les merveilles qui éclataient sans cesse aux yeux des Juifs, les signes qui manifestaient la Providence, soit qu'elle rendît la terre féconde, soit qu'elle accordât des victoires, soit qu'elle éclatât de mille autres manières ; tout ce qui a paru à l'avènement du Christ ; tout ce qui s'est montré au temps des apôtres, au temps des persécutions ; signes bien plus nombreux et plus considérables que les signes antiques ; ajoutons-y encore ce qu'a vu notre génération. Car il n'est aucune époque où Dieu ne manifeste, en dehors de tous ces signes communs, un signe particulier de sa providence. « Et publieront votre puissance. » Elles la publieront soit par les bienfaits, soit par les châtiments. Dieu ne cesse jamais, en aucun temps, de pourvoir, par tous les moyens, aux besoins de notre nature, qu'il gouverne dans tous les temps. « Elles parleront de la magni-« ficence de votre gloire et de votre sainteté et « raconteront vos merveilles (5.) » Un autre texte : « Elles raconteront la beauté de votre « louange, et les paroles de vos étonnantes « merveilles. »

Le Psalmiste a montré la puissance, il montre maintenant la supériorité, l'excellence de cette puissance. Car elle n'a pas produit simplement des œuvres vulgaires, mais tout ce qu'elle a fait, est tellement merveilleux, surprenant, que ces œuvres dépassent la nature humaine, qu'on y trouve partout des raisons d'admirer, de glorifier l'ouvrier. Considérez donc les événements de l'Egypte, les événements de la Palestine, au temps d'Abraham, d'Isaac et de Joseph ; en Egypte encore, ce qui a éclaté au temps de Moïse, et dans le désert, et après l'entrée dans la terre promise ; et maintenant, ce qui s'est passé dans la captivité, sous Nabuchodonosor ; ce qu'on a vu dans la fournaise ; ce qu'on a vu dans la fosse aux lions, et au retour de la captivité, et à l'époque des prophètes ; toutes ces œuvres proclamaient la puissance de Celui qui les a faites, sa gloire, sa majesté ; œuvres éminemment destinées à frapper de stupeur et d'admiration. « Elles publieront la puissance de vos œuvres

« terribles, et annonceront votre grandeur (6). »

Ces paroles montrent la plénitude de la puissance qui décerne les bienfaits et les châtiments; elles montrent aussi, que toutes les merveilles énumérées sont ou des châtiments, ou des bienfaits. Et la preuve en est non-seulement dans les événements d'alors, mais encore dans la nature même des créatures, lesquelles manifestent ce double caractère d'un pouvoir bienfaisant. Instruments destinés à porter la terreur, ainsi les éclairs, les tonnerres, les foudres, les tourbillons de feu, la peste, les neiges, la grêle, la nielle, la glace, les incendies, les inondations; parmi les reptiles: les dragons, les scorpions, les serpents; parmi les animaux qui volent, les sauterelles; parmi les plus vils des êtres, la mouche des chiens, la chenille; et ces instruments de douleur sont en même temps des instruments de la Providence, des instruments de conversion, pour secouer l'engourdissement, dissiper le sommeil, pour tirer l'homme de la léthargie, pour réveiller l'activité. Et non-seulement dans ces êtres, mais dans leurs contraires aussi, éclate la perfection de la force qui les a produits. Aussi le Psalmiste, qui veut nous instruire de ces choses, après avoir dit: « Elles publieront la puissance de vos œuvres « terribles, et annonceront votre grandeur, » a-t-il ajouté: « Elles attesteront l'abondance « de votre douceur (7). » Un autre texte: « De votre bonté, et elles tressailleront de joie, « en célébrant votre justice. » Un autre interprète dit: « Et elles béniront vos miséri« cordes. » Quant à nous, après avoir énuméré les choses faites pour effrayer, nous devons aussi nommer les contraires. Nous les voyons, nous les trouvons autour de nous: la succession des saisons, les jours, les jardins, les prairies, la variété des fleurs, la douceur de l'eau qui désaltère, l'influence salutaire des pluies, les fruits de la terre, la variété de ses productions, la diversité des arbres, les vents agréables, les rayons du soleil, le disque étincelant de la lune, le chœur varié des astres, les nuits calmes et tranquilles; parmi les animaux: les brebis, les bœufs, les chèvres; parmi les bêtes sauvages: les biches, les cerfs, les lièvres et tant d'autres qui sont innombrables; parmi les oiseaux, ceux dont la chair est bonne à manger [1]. Il est visible que le but du Créateur n'est pas seulement la punition, mais beaucoup plus, le bienfait. Il est des œuvres dont le but est d'inspirer la terreur, et lorsque, parfois, Dieu essaie de pareils moyens, il le fait en vue des hommes tellement insensibles que la crainte même est impuissante à les corriger. Pour les œuvres qui manifestent sa munificence et sa splendeur, ce sont des bienfaits qui s'étendent non-seulement sur ceux qui les méritent, mais sur les indignes.

3. Donc, le Seigneur, dans la variété des moyens par lesquels il opère notre salut, emploie tantôt les uns tantôt les autres, et les bienfaits plus souvent que les coups terribles, parce qu'il ne veut que notre bien. Aussi, menace-t-il de la géhenne non pour l'infliger, mais pour ne pas l'infliger. Il la réserve au démon: « Allez, dit-il, au feu éternel qui a été préparé « pour le démon (Matth. XXV, 41); » mais c'est le royaume du ciel qu'il nous prépare, montrant par là qu'il ne veut pas précipiter l'homme dans la géhenne. « Le Seigneur est « clément et miséricordieux; il est patient et « rempli de miséricorde. Le Seigneur est bon « envers tous, et ses miséricordes s'étendent « sur toutes ses œuvres (8, 9). » Vous voyez que le Prophète insiste sur ces pensées plus douces; là, son discours s'étend; il sait, en effet, que c'est en cela surtout que s'exerce la puissance de Dieu. Dieu n'aurait pu nous conserver, si sa clémence n'eût été grande; si nous continuons de vivre, c'est grâce à son immense bonté; et voilà pourquoi il disait: « C'est moi qui efface vos iniquités, et je vous « ai défendus dans vos péchés. » (Isaïe, XLIII, 25.) « Le Seigneur est clément et miséricor« dieux. » Voyez de quelle manière le Psalmiste démontre cette ineffable clémence; non-seulement Dieu a pitié des pécheurs, mais le Seigneur prouve encore autrement sa rare clémence, par la douceur, par la patience avec laquelle il attend le repentir; de telle sorte que le pécheur peut, grâce à la clémence divine d'abord, grâce ensuite à son zèle propre, recouvrer son salut avec la confiance que donne l'accomplissement du devoir. Mais Dieu n'est pas seulement un Dieu de miséricorde; ajoutez qu'il est plein de miséricorde. Le Psalmiste montre par là que cette miséricorde ne se peut mesurer, qu'elle est incompréhensible, qu'aucun discours ne la peut expliquer. Toutefois, par ce qu'il ajoute, il nous la montre, autant

[1] A la leçon Ἰνδικοὺς du texte, nous préférons celle-ci qui est donnée par deux manuscrits Καὶ τοὺς πρὸς τροφὴν ἐπιτηδείους.

que possible : « Le Seigneur est bon envers « tous, et ses miséricordes s'étendent sur toutes « ses œuvres. »

Que signifie, « envers tous? » Envers les pécheurs mêmes, dit-il ; envers ceux qui vivent dans le crime. Car, ce ne sont pas seulement les justes, ni les hommes vertueux, ni les pécheurs repentants, ce sont tous les hommes qui proclament, par les traitements qu'ils reçoivent, sa miséricorde et sa bonté. Et si l'on me demande : qui donc a éprouvé sa bonté? Je dirai : ce n'est pas Abel seulement, mais Caïn ; ce n'est pas Noé seulement, mais ses enfants, mais ceux que le déluge a engloutis, car toutes ces œuvres sont des opérations de la bonté. Et si vous voulez comprendre, combien il est vrai de dire que cette bonté s'étend sur tous, faites, avec moi, la réflexion que voici : Quelle bonté, répondez-moi, Dieu n'a-t-il pas montrée envers ce meurtrier de son frère, envers celui qui n'avait pas reculé devant un pareil assassinat, envers celui qui avait souillé sa main, envers celui qui avait foulé aux pieds les plus saintes lois? Il le livre à un châtiment, qui est plutôt un avertissement qu'un supplice ; il lui donne la longueur du temps pour se purifier de sa faute, et il fait servir à l'enseignement des autres les souffrances de ce grand coupable. Quelle bonté n'a-t-il pas montrée, répondez-moi, envers ces malades incurables des temps du déluge, que ni menaces, ni raisonnements, ni aucun autre moyen n'avaient pu arrêter dans leurs voies corrompues? Il leur applique la dette commune de la nature, en place de remède ; il leur inflige la mort la plus légère, la mort au sein des eaux. Maintenant cette expression : « Envers tous, » ne s'applique pas seulement aux hommes, mais à tous les êtres visibles, aux animaux, aux êtres dépourvus de raison. Ce n'est pas tout, si l'on remonte aux anges, aux archanges, on verra la plénitude de sa bonté, la plénitude de sa miséricorde ; car chaque œuvre révèle la grandeur de sa bonté. Voilà pourquoi le Psalmiste ajoute : « Que « toutes vos œuvres vous louent, Seigneur, et « que vos saints vous bénissent (10), » c'est-à-dire, vous rendent des actions de grâces, vous adressent leurs chants, et ceux qui ont reçu le privilége de la raison, et ceux qui n'ont pas en partage la parole. Car, ceux qui ne parlent pas, ont été faits de telle sorte que chacun de ces êtres muets bénit Dieu, par l'essence même de sa nature, tout muet qu'il est, parce que les hommes voient ces êtres sans langage, et jouissent des services qu'ils leur rendent ; ces êtres louent le Seigneur, par leur propre substance ; les hommes le louent, de plus, par leur conduite et par leurs actions. C'est ce qu'exprime le Psalmiste, quand il ajoute : « Et « que vos saints vous bénissent. » Ceux à qui il donne le nom de saints, ce sont les hommes qui accomplissent les volontés de Dieu, ceux auprès de qui les péchés et la corruption ne trouvent aucun accès. « Ils publieront la gloire « de votre règne (11). » Que signifie, « ils « publieront la gloire ? » C'est-à-dire, que rien ne vous manque ; que vous aimez la race humaine, que l'homme est l'objet de vos soins ; que vous, qui n'avez nul besoin de ceux qui vous sont soumis, vous leur montrez une providence pleine d'attention ; cela veut dire, que votre lumière est inaccessible, votre substance ineffable, incompréhensible. « Et célébreront « votre puissance, » c'est-à-dire chanteront votre puissance, irrésistible, invincible ; non pas que vous ayez besoin de ces hymnes et de ces louanges, mais elles sont utiles à ceux qui les font entendre ; elles sont, pour les autres, un enseignement, et elles les associent à ce concert de louanges. Aussi le Psalmiste ajoute-t-il : « Afin de faire connaître aux enfants des « hommes la grandeur de votre pouvoir, et la « gloire si magnifique de votre règne (12). » — Il montre par là que Dieu admet les louanges afin que tous les hommes connaissent sa puissance. Grande puissance, grande gloire, honneur magnifique, magnifique et ineffable ; non-seulement au-dessus de toute parole, mais au-dessus des forces de la pensée. Mais maintenant il faut à cette magnifique et ineffable puissance des bouches qui la révèlent, puisque le grand nombre l'ignore. Le soleil aussi est l'astre le plus resplendissant et cependant les yeux malades n'en voient pas la lumière ; il en est de même de la divine Providence, plus éclatante que tous les soleils ; mais ceux dont la raison est pervertie, dont les oreilles sont fermées, ont besoin du zèle qui s'applique à dilater leur pensée.

4. Il ne faut donc pas se lasser de faire retentir auprès d'eux, de leur répéter cet enseignement. Maintenant que le Psalmiste a parlé de la gloire, de la magnificence divine, qu'il a laissée dans sa course, qu'il n'a pas assez mise en tout son jour, il reprend encore ce sujet, dans la mesure de ses forces, il montre ce

qu'est cette gloire, il ajoute : « Votre règne « est un règne qui s'étend dans tous les siè- « cles (13). » Il ne se borne pas, dit-il, au siècle présent, mais il s'étend sur ceux qui viennent ensuite. Règne sans fin, règne sans limites, qui n'a pour limites que l'éternité. « Et votre em- « pire, passe de race en race, dans toutes les « générations. » Concevez, par là encore, que c'est un règne sans fin, comprenant tout dans l'univers, comprenant tout dans la série des siècles, comprenant tout dans l'étendue des temps. « Le Seigneur est fidèle dans toutes ses « paroles, et saint dans toutes ses œuvres. » Après avoir dit que ce règne est sans fin, stable, solide, en dehors de tout changement, il exprime maintenant ce que la divine parole a de solide ; car cette expression *Fidèle,* veut dire ferme, vrai. Si le Seigneur est fidèle, ses paroles subsisteront absolument. Or, de même que son règne est en dehors de toute déchéance et n'a pas de limites, de même ses paroles sont solides et fermes. Donc, ni son règne n'est interrompu, ni ses paroles ne se perdent. Mais si ces paroles ne se perdent pas, il est nécessaire absolument qu'elles soient suivies de la réalité. Si quelque part il énonce quelque chose qui ne s'est pas accompli, voyez, comment, même en ce cas, subsiste la vérité de sa parole : « Je prononcerai l'arrêt contre « les nations et les royaumes, pour les perdre « et les déraciner ; et si ces nations font péni- « tence de leurs vices, moi aussi je me repen- « tirai des maux que j'avais promis de leur « faire. » Et, pour ce qui concerne les bienfaits, de même : « Je promettrai des bienfaits,» dit le Prophète, « et si les peuples changent, « moi aussi je changerai, je ne me tiendrai « pas à ce que j'avais dit. » (Jérém. XVIII, 7, 10).

« Et saint dans toutes ses œuvres. » Que veut dire « saint? » Irréprochable, droit, pur, au-dessus de toute accusation, ne fournissant aucun prétexte de blâme. « Le Seigneur sou- « tient tous ceux qui sont près de tomber, et il « relève tous ceux qui sont brisés (14). » Le Psalmiste a dit du règne, qu'il n'a pas de fin ; des paroles, qu'elles sont vraies ; des œuvres, qu'elles sont irrépréhensibles. Il a parlé de la gloire et de la magnificence ; il parle maintenant de la clémence ; et voici, de ce règne, la gloire la plus éclatante. Non-seulement Dieu soutient ceux qui sont debout, mais il prévient la chute de ceux qui vont tomber, et ceux qui sont à terre, il les redresse. Et, ce qui est plus admirable, ce n'est pas à tel ou tel, mais à tous qu'il apporte ce secours ; à tous, quoique esclaves, quoique pauvres, quoique obscurs, quoique descendus d'êtres obscurs. Le Seigneur est en effet le Seigneur pour tous. Et il ne néglige pas ceux qui sont tombés, et il ne dédaigne pas ceux qui chancellent ; et ce qu'il fait dans la nature entière, il le fait pour chaque être en particulier. Si parmi ceux qui sont tombés il en est qui ne se relèvent pas, il n'en faut pas accuser celui qui veut les redresser, mais ceux qui ne veulent pas qu'on les relève. Quand Judas tomba, il voulut le relever, et, pour le relever, il fit tout, mais Judas ne voulut pas. Pour David, il est certain qu'après sa chute, il le releva et l'affermit ; Pierre allait tomber, il le retint ; voyez comment, écoutez : « Simon, « Simon, » dit-il, « voici que Satan vous a ré- « clamés, pour vous cribler tous, comme on « crible le froment ; et moi j'ai prié pour vous « en particulier, afin que votre foi ne détaille « point. » (Luc, XXII, 31, 32.) Le Psalmiste exprime ensuite un autre genre de bienfaits ; car elle est variée, multiple, la providence que déploie pour nous le Seigneur. « Tous, Seigneur, « ont les yeux tournés vers vous, et ils atten- « dent de vous, que vous leur donniez leur « nourriture dans le temps propre (15). » Voyez-vous comme il montre que la bonté de Dieu s'étend sur tous, que ses miséricordes s'étendent sur toutes ses œuvres ? De même qu'il est dit dans l'Evangile : « Qui fait lever « son soleil sur les méchants et sur les bons, « et fait pleuvoir sur les justes et sur les in- « justes (Matth. V, 45), » de même, ici, le Psalmiste, exprimant la même pensée, dit : « Et « vous leur donnez leur nourriture dans le « temps propre. » En effet, ce ne sont pas les pluies, la terre, l'air, c'est l'ordre de Dieu qui produit les fruits.

Cette expression « dans le temps propre, » signifie, toutes choses arrivent à des époques déterminées, et se reproduisent d'après un ordre de successions diverses. C'est là en effet la plus grande preuve de la sagesse divine, que les productions destinées à nourrir les hommes ne viennent pas toutes en même temps, mais qu'elles soient distribuées dans toute la durée de l'année, de telle sorte que le laboureur se repose, et que les fruits ne se corrompent pas. Donc, cette expression « dans le temps propre, » signifie, ou bien ce que nous avons dit précé-

demment, que toutes choses sont distribuées dans le temps qui convient à chacune d'elles, ou bien que Dieu donne la nourriture aux indigents, à ceux qui éprouvent le manque de ressources. Et pourquoi le Psalmiste dit-il, me demandera-t-on : « Tous, Seigneur, ont les « yeux tournés vers vous ? » Certes, un grand nombre de personnes attribuent tout au hasard, ainsi font les impies. Le Psalmiste exprime ici la vérité absolue du fait, comme lorsqu'il dit, dans un autre passage : « Il nour« rit les petits des corbeaux, qui invoquent son « secours (Ps. CXLVI, 9), » quoique ce soient des animaux qui n'ont pas la raison en partage. « Et les petits des lions rugissent après leur « proie, et demandent à Dieu leur nourriture. » (Ps. CIII, 21.) Assurément ces animaux sans raison, ne demandent rien à Dieu, à vrai dire ; mais, ici encore, le Psalmiste a en vue ce qu'il y a d'absolument vrai dans le fait qu'il rapporte, et ce n'est pas de la disposition intérieure des animaux, mais de la réalité des choses qu'il faut entendre ces paroles. « Vous ouvrez « votre main, et vous remplissez tous les « animaux de bon plaisir (16). » « Main » signifie ici l'opération divine, la force qui fournit. Toutes les paroles du Psalmiste montrent que ce n'est pas dans les éléments, mais dans la Providence divine, que réside la génération de tous les fruits. Et de plus, maintenant, pour montrer la facilité de l'œuvre, il dit : « Vous ouvrez votre main. » Les hommes d'alors, abandonnant la principale cause de tout ce qui existe, adoraient l'air et le soleil, auxquels ils se croyaient redevables de tous les fruits. Le Psalmiste, pour élever les esprits au principe suprême, à l'auteur de toutes choses, au Seigneur, fait souvent entendre les mêmes paroles ; il montre que c'est de sa main, c'est-à-dire, du soin qu'il prend de nous, de sa Providence, que nous viennent tous les biens qui nous inondent.

5. « De bon plaisir ; vous remplissez tous les « animaux de bon plaisir. » Cela veut dire que Dieu remplit chaque être animé, de ce que veut cet être animé, de ce qui plaît à chacun de ces êtres. En effet, Dieu ne donne pas simplement la nourriture, mais il la donne selon l'utilité de chacun, selon le désir de chacun, de manière à rassasier ; voici ce que dit le Psalmiste : Et aux êtres sans raison, et aux hommes, et à tous les êtres, vous donnez ce qui est agréable à chacun, ce qui plaît à chacun ; et non-seulement vous donnez, mais vous donnez de manière à remplir, de manière que rien ne manque. Voilà pourquoi il dit : « Vous « remplissez tous les animaux de bon plaisir. « Le Seigneur est juste dans toutes ses voies, « et saint dans toutes ses œuvres (17). » Ce qu'il entend par « voies », ici, c'est le gouvernement, la providence, la sollicitude, avec laquelle Dieu a tout formé. Toutes ses œuvres, dit-il, célèbrent ses louanges, sont pleines de merveilles, qui ne laissent à personne aucun prétexte de blâme, quoiqu'il y ait des gens que la colère possède, qu'agite une fureur insensée. Toutes ses œuvres sont naturellement brillantes, resplendissantes, proclamant la prévoyance de l'ouvrier, sa sollicitude, son affection pleine de tendresse, sa justice, sa sainteté. « Le Seigneur est proche de tous ceux « qui l'invoquent en vérité (18). » Et voici maintenant un autre caractère de la Providence, et qui résume tous les biens. Après avoir dit les présents faits en commun même aux infidèles, les aliments et les pluies, le Psalmiste ajoute les dons particuliers pour les fidèles. Quels sont-ils ? D'être près d'eux, de les défendre, de prendre soin d'eux ; de déployer, pour eux, une plus grande providence ; d'être, pour eux, plein de bonté, de miséricorde, de douceur, de leur révéler les vrais biens.

« Il accomplira la volonté de ceux qui le « craignent, il exaucera leur prière et les sau« vera (19). » Mais, dira-t-on, Paul voulait écarter de lui l'ange de Satan (II Cor. XII, 8), c'est-à-dire, les tentations, les afflictions, les assauts perfides, et Dieu n'a pas fait ce que voulait Paul. Au contraire, il l'a fait, car lorsque Paul eut compris que ce qu'il demandait n'avait aucune utilité, il conçut une volonté contraire, une volonté forte, et qui était l'ouvrage de Dieu. Et voilà pourquoi Paul disait : « Je me plais dans les faiblesses, dans les « afflictions, dans les persécutions. » (II Cor. XII, 10.) S'il voulait d'abord tout le contraire, cette volonté provenait de son ignorance ; mais, une fois qu'il eut appris que Dieu voulait qu'il fût éprouvé, Paul consentit sans peine à la volonté de Dieu. Et, en effet, autre n'est pas la volonté de Dieu, autre la volonté de ceux qui le craignent ; et si parfois ceux-ci veulent ce que demandent les autres hommes, ils se corrigent bientôt. « Le Seigneur garde tous « ceux qu'il aime, et il perdra tous les pé-

« cheurs (20). » Voici encore une remarquable preuve de la divine Providence; elle conserve, elle fortifie, elle se révèle à tous. Maintenant ceux que le Psalmiste appelle pécheurs, ce sont ceux qu'afflige un mal sans remède, ceux qui ne veulent pas se corriger. Si parfois Dieu permet que quelques-uns de ceux qui l'aiment, soient frappés par la mort, voyons-y encore la marque du Dieu qui conserve. C'est ce qui est arrivé pour Abel. En effet, leurs corps ont beau mourir, leurs âmes subsistent plus glorieuses, et elles recevront ensuite des corps inaccessibles à la destruction. Donc, après avoir parlé de ces différentes espèces de providences, autant que le discours pouvait les exprimer; des soins communs, des soins particuliers, de la sollicitude pour les saints, surtout pour ceux qui ont chancelé; du soin de ceux qui sont renversés, de la providence, de la patience, de la correction des pécheurs, de la protection des saints, c'est encore par un cri de louanges qu'il termine, et il convie la terre à s'associer tout entière à ce tribut d'éloges: « Ma bouche publiera les « louanges du Seigneur, que toute chair bé« nisse son saint nom, dans tous les siècles, « et dans l'éternité » (21). Voyez-vous avec quelle sagesse il convie non-seulement ceux qui reçoivent les bienfaits du Seigneur, mais ceux-mêmes qui sont punis (car la punition même révèle la providence); non-seulement les hommes, mais encore les animaux, et les éléments, et toutes les créatures insensibles, car toutes sont remplies de la bonté du Seigneur? Donc, nous aussi, ne cessons pas d'élever à ce Dieu si bon, à ce Dieu rempli de tant d'amour, à ce Dieu qui étend partout sa bienfaisance, de faire monter, à chaque heure, les cris de la louange, de le célébrer, par nos actions et par nos paroles, afin d'obtenir, et les biens de la vie présente, et les biens à venir, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent la gloire et l'empire, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

EXPLICATION DU PSAUME CXLV.

1. « O MON AME, LOUEZ LE SEIGNEUR. JE LOUERAI LE SEIGNEUR PENDANT MA VIE, JE CÉLÉBRERAI « LA GLOIRE DE MON DIEU, TANT QUE JE VIVRAI. »

ANALYSE.

1. La condition des princes est la même que celle des derniers d'entre le peuple.
2. Dieu n'a pas seulement le pouvoir de secourir les humbles et les justes; il en a encore la volonté.

1. Comme il a fini, de même il recommence, par les louanges et les bénédictions. En effet, ce n'est pas un faible moyen de purifier l'âme. La louange qu'entend le Psalmiste, c'est, je ne me lasserai pas de le répéter, la louange par les actions. C'est ainsi que le Christ dit : « Que

« votre lumière luise devant les hommes, afin « qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils « glorifient votre Père, qui est dans les cieux. » (Matth. v, 16.) Et Paul encore : « Glorifiez Dieu, « dans votre corps et dans votre esprit. » (I Cor. vi, 20.) Et de même que le Psalmiste a dit, dans le psaume précédent : « Chaque jour je « vous bénirai, » de même ici : « Je célébrerai « la gloire de mon Dieu, » dit-il, « tant que je « vivrai. » Ensuite, comme il veut encore associer les hommes à ses paroles de bénédiction, il raconte et la bonté et la clémence de Dieu. L'amour le brûle, l'amour l'enflamme, et il parcourt l'univers entier, et la création tout entière ; il l'a fait entrer dans le chœur qu'il prépare. C'est là, en effet, la plus magnifique louange, c'est là pour Dieu la plus belle gloire ; car c'est le grand nombre que Dieu désire admettre à la participation du salut. « Ne mettez pas « votre confiance dans les princes, ni dans les en- « fants des hommes, qui n'ont pas en eux le salut « (2). » Un autre texte : « Dans celui qui ne « peut vous sauver. » Ecoutez ce conseil, cet avertissement, vous tous qui regardez avec admiration les choses humaines, appui fragile et périssable. Mais que veut dire, « qui n'ont pas « en eux le salut ? » Ils n'ont pas même en eux leur propre salut ; ils ne peuvent pas se défendre eux-mêmes ; arrive la mort, ils se coucheront plus muets que des pierres. Car, voilà ce qu'exprime le Psalmiste en disant : « Son âme sortira, et il retournera dans la « terre d'où il est sorti. En ce jour-là, périront « toutes leurs pensées (3). » Un autre texte : « Tous leurs projets. » Ce que dit le Psalmiste, revient à ceci : Celui qui ne peut pas se défendre lui-même, comment sauvera-t-il les autres ? Rien, en effet, n'est aussi faible et fragile qu'une telle espérance, et c'est ce que montre la nature même des choses. Aussi Paul, parlant de l'espérance en Dieu, disait : « Cette espérance n'est point trompeuse. » (Rom. v, 5.)

Ce qu'on ne peut pas dire des choses humaines, plus vaines que l'ombre. Ne me dites pas : c'est un prince. Un prince n'a rien de plus que le premier homme venu ; il est également soumis à une condition incertaine ; et tenez, dût cette parole vous surprendre : précisément parce que c'est un prince, ayez encore moins de confiance. Ce sont là en effet des choses bien sujettes à l'écroulement, que ces principautés. Supposez qu'on ne le précipite pas du haut de son pouvoir, c'est lui qui se précipite dans les emportements de la colère, dans les abus de pouvoir, attendu qu'il ne se croit pas comptable envers celui qui a reçu ses promesses. Et si ce prince est sage, il sera encore plus exposé aux chutes que les particuliers, parce qu'il est entouré d'ennemis plus redoutables, plus nombreux ; parce qu'il est d'autant plus facile à prendre, qu'il y a plus de gens pour lui tendre des piéges. Que signifient ces gardes du corps ? Que signifient toutes ces escortes qui veillent sur lui ? Et comment celui qui, au milieu d'une ville bien policée, n'est pas même sûr de défendre sa personne, mais se trouve là comme au milieu d'un peuple ennemi, exposé à tant de combats et de dangers, pourra-t-il sauver les autres ? Celui qui, en pleine paix, a plus à craindre que ceux qui font la guerre, comment pourra-t-il mettre les autres en sûreté, au-dessus de tous les périls ? Certes, il n'est pas difficile de compter ceux qui pouvaient vivre en toute sécurité chez eux, et qui se sont perdus, pour avoir mis leur confiance dans les princes. Et quand ces princes sont tombés, eux aussi ont été renversés ; il en est d'autres que leurs gardes ont trahis. Toutefois, le Prophète, laissant de côté tous ces accidents, vu qu'un grand nombre y ont échappé, ne parle que du terme, qui n'admet aucune incertitude, à savoir la mort. Tout vous a réussi, c'est bien. Voilà, dit le Psalmiste, un bon prince, il est reconnaissant et il vous prouvera sa reconnaissance. Mais, au milieu de ses promesses, voilà qu'il termine sa vie, et il vous laisse, avec vos espérances vaines, parce qu'il n'a pas assez vécu pour que ses promesses aboutissent à la réalité. Ainsi, quand il n'a pas même assez de vie pour accomplir une promesse, quand ses jours sont terminés avant que l'effet s'en réalise, voilà le fragile secours où vous tournez vos yeux ! Et ne voyez-vous pas que c'est l'histoire de tous les jours ? la chute du protecteur dépouille ses protégés, plus abaissés que jamais. Et cependant, à quoi bon dire que les promesses s'évanouissent et meurent, quand l'auteur même des promesses, quand le maître n'a pas pour lui la durée ! « Il retournera dans « la terre, » dit le texte, « d'où il est sorti. » Or si celui-là est mort, à plus forte raison ce qu'il a promis ; voilà pourquoi le Psalmiste ajoute : « Et ce jour-là même périront toutes « leurs pensées, » montrant par là, non-seu-

lement que les promesses ne seront pas effectuées, mais de plus que celui qui promet périra. Que fait ensuite le Psalmiste? Après vous avoir détournés de l'espérance fondée sur l'homme, il vous montre le port assuré, la citadelle inexpugnable et il vous donne un conseil. Voilà la meilleure de toutes les exhortations. Eloigner de ce qui est faible et conduire à ce qui est solide, détruire ce qui est vain, établir ce qui est vrai, repousser ce qui trompe et montrer ce qui est utile. « Heureux celui « de qui le Dieu de Jacob se déclare le pro« tecteur et dont l'espérance est dans le Sei« gneur son Dieu (5). » Comprenez-vous le conseil, l'exhortation ? Cette félicité dont il parle, comprend tous les biens et montre l'espérance pleine de sécurité. Après avoir attesté le bonheur de celui qui espère en Dieu, il exprime ensuite la puissance de Celui qui est le véritable secours; l'autre était un homme, il s'agit maintenant de Dieu ; l'autre meurt, Dieu dure ; et non-seulement Dieu dure, mais ses œuvres avec lui. Et voilà pourquoi le Psalmiste ajoute : « Qui a fait le ciel, et la terre, « et la mer, et toutes les choses qu'ils contien« nent (6). »

2. Que si ses œuvres sont éternelles, à bien plus forte raison, est-il lui-même éternel et tout-puissant. Ce qui le prouve, ce sont ses œuvres, qui révèlent sa force. Mais maintenant supposons qu'il est éternel et puissant, mais qu'il n'ait pas la volonté. Grand nombre d'insensés tiennent ce langage ; mais voyez comme le Psalmiste extermine ce soupçon. Après avoir dit : « Qui a fait le ciel, et la terre, « et la mer, et toutes les choses qu'ils con« tiennent, » il ajoute : « Qui garde à travers « les siècles la vérité, qui fait justice à ceux « qui souffrent la justice (7). » Ce qui revient à dire : l'ouvrage ordinaire de Dieu, son habitude, ce qui le distingue au plus haut point, c'est de ne pas négliger ceux qui souffrent de l'injustice ; c'est de faire attention à ceux qu'on outrage, c'est de tendre la main à ceux qu'on persécute, et cela, continuellement. Aussi le Psalmiste dit-il : « A travers les siècles, » pour montrer qu'il en est ainsi, et ce n'est pas seulement cette expression qui le montre, mais encore la suite : « Qui donne la nourriture à « ceux qui ont faim; le Seigneur délie ceux qui « sont enchaînés, le Seigneur éclaire ceux qui « sont aveugles. » Un autre texte : « Le Sei« gneur illumine. Le Seigneur relève ceux qui « sont brisés, le Seigneur chérit les justes, le « Seigneur garde les étrangers, il prendra en « sa protection l'orphelin et la veuve, et il « détruira les voies des pécheurs (8, 9). » Voyez-vous comme il montre que la divine Providence s'exerce de toutes les manières; qu'elle s'occupe de délivrer des malheurs, d'apporter un remède à la faim, de faire tomber les chaînes? ce que peuvent en partie les hommes, mais pour ce qui suit, il n'en est pas de même. En effet, Dieu corrige ce que la nature a de vicieux ; il relève ceux qui sont tombés, il célèbre les hommes vertueux ; ceux qui n'ont pas de protecteur, il les conserve, les orphelins et les veuves dans l'affliction, il les console, il les ranime. Ensuite, comme le Psalmiste a dit : « Dieu chérit les justes, » il montre aussi le Seigneur secourable à un grand nombre, uniquement parce qu'ils sont malheureux. En effet ceux qu'il nourrit, il les nourrit parce qu'ils ont faim, non pas parce qu'ils sont vertueux ; ceux qui sont enchaînés, il les délivre, non pas parce qu'ils sont vertueux, mais parce qu'ils sont dans l'affliction, les aveugles, il les illumine, parce qu'ils sont aveugles ; il n'a pas égard à leurs bonnes œuvres, mais à leur affliction. De même encore pour celui qui est brisé, pour le voyageur, pour l'orphelin, pour la veuve. S'il est secourable pour ceux qui souffrent, à bien plus forte raison, l'est-il pour ceux qui cherchent la vertu? Eh bien! donc, puisqu'il a le pouvoir et la volonté, puisqu'en lui tout est durable, puisqu'il accueille la vertu, puisque les souffrances attirent sa compassion, pourquoi ne pas négliger l'être périssable, l'être faible, l'être soumis à la mort et chercher votre refuge auprès de Celui qui est fort, qui est invincible, qui ne reproche pas à l'infortuné son malheur, mais lui porte secours et peut tout ce qu'il veut? Et maintenant, considérez le soin avec lequel le Psalmiste choisit ses dernières paroles. Il ne dit pas : Dieu détruira les pécheurs, mais : « Les voies des « pécheurs, » c'est-à-dire leurs actions. Car Dieu n'a pas d'aversion pour les hommes pécheurs, c'est le péché qu'il poursuit de sa haine. « Le Seigneur régnera dans tous les « siècles; votre Dieu, ô Sion, régnera dans « toutes les générations (10). » Qu'il règne sans interruption, qu'il règne éternellement, c'est ce qui est incontestable. Et s'il n'accorde pas ici même la rémunération, c'est qu'il la

garde pour la rendre plus magnifique. Donc, ne nous troublons pas dans les tentations, si nous ne voyons pas venir promptement la délivrance. Remettons-nous sur le Seigneur du soin de nous affranchir, quand l'heure sera venue. Si nous faisons quelque bien, ne réclamons pas aussitôt notre récompense ; sachons, ici encore, attendre la volonté de Dieu; quand il diffère, c'est pour accorder une récompense plus glorieuse, et, en toutes circonstances, bénissons le Seigneur et ne cessons jamais d'exalter ses louanges. C'est ainsi que nous passerons la vie présente dans une parfaite sécurité et que nous obtiendrons les biens ineffables, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent la gloire et l'empire, ainsi qu'au Père qui n'a pas eu de commencement, ainsi qu'à l'Esprit vivifiant, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

EXPLICATION DU PSAUME CXLVI.

1. « LOUEZ LE SEIGNEUR, PARCE QU'IL EST BON DE LE LOUER. »

ANALYSE.

1. C'est le propre de Dieu de consoler ceux qui sont dans l'affliction.
2. Que la providence de Dieu est immense comme lui.

1. Plus haut, dans le psaume cent quarante-quatre, le Psalmiste dit : « Le Seigneur est « grand et infiniment digne de louanges (Ps. « CXLIV, 3), » et il s'étend sur sa gloire. Ici, maintenant, il montre que c'est un bien même de le louer et que la louange produit des biens sans nombre. En effet, elle éloigne la pensée de la terre, elle redresse l'âme et l'élève, elle rend l'âme moins pesante, elle transporte l'esprit dans le ciel. Aussi Paul disait : « Chan« tant et psalmodiant du fond de vos cœurs à « la gloire du Seigneur. » (Eph. V, 19.) « Que « la louange que l'on donne à notre Dieu, lui « soit agréable ! » Un autre texte : « Alleluia ! « car c'est un bien que le chant qui s'élève à « Dieu. » Que signifie : « Que la louange que « l'on donne à notre Dieu, lui soit agréable ? » Cela veut dire, qu'elle soit acceptée de lui. En effet, il ne suffit pas de chanter pour que la louange soit agréable à Dieu, il faut joindre aux chants la conduite, la prière, l'attention de l'esprit. Pour moi, je crois que ce psaume a

pour sujet le retour des Juifs. Le Psalmiste le montre par ce qu'il ajoute en disant : « C'est « le Seigneur qui bâtit Jérusalem et qui res« semblera tous les enfants d'Israël qui sont « dispersés (2). » En effet, quoique ce soit Cyrus qui les ait renvoyés, ce n'est pas la volonté de Cyrus, c'est le pouvoir de Dieu qui seul a tout fait. Un autre interprète, au lieu de : « Qui bâtit, » dit : « Qui bâtira. » Quant à : « Tous les enfants d'Israël qui sont disper« sés, » il remplace cette expression par « Ex« pulsés. » Pourquoi ? C'est que tous n'ont pas été ramenés en même temps, mais, après le retour, peu à peu ils ont été réunis.

« Qui guérit ceux dont le cœur est brisé « et qui bande leurs plaies (3). » Un autre « texte : Leurs fractures. » Il ne fonde pas sa confiance sur sa conduite ; il parle encore de son malheur, et il rappelle la conduite ordinaire de Dieu. C'est en effet l'œuvre de Dieu, de consoler ceux qui sont abattus. De même, quand Paul disait : « Qui vivifie les morts ; » et encore : « Qui appelle ce qui n'est point, « comme ce qui est (Rom. IV, 17), » il racontait l'œuvre ordinaire du Seigneur. De même ici encore : « Qui guérit ceux dont le cœur est « brisé, » c'est pour montrer que, quelle que soit notre indignité, nous sommes l'ouvrage de Dieu, qui n'abandonnera pas ce qu'il a fait ; Dieu ne se départira pas de son habitude. C'est encore ainsi que Paul disait : « Mais Celui qui « console les humbles, nous a consolés. » (II Cor. VII, 6.) Autre texte : « Celui qui donne « la patience à ceux qui ont l'esprit humble. » (Isaïe, LVII, 15.) Mais voyez le Psalmiste lui-même dans un autre passage : « Dieu ne mé« prisera pas un cœur contrit et humilié. » (Ps. L, 19.) Si vous voulez être consolés, rendez-vous humbles, faites-vous un cœur contrit. Donc il est question jusqu'ici de la volonté de Dieu, de sa bonté et de sa clémence ; il est bien entendu que c'est son œuvre propre que de consoler les malheureux. Pour ce qui suit, il s'agit de la puissance : « Qui compte les « multitudes des étoiles (4), » c'est-à-dire qui les connaît. En effet, comme il s'agissait d'une multitude dispersée, et qui alors n'apparaissait nulle part, il était convenable de produire cet exemple pour montrer que Dieu peut rassembler, même ce qui est le plus dispersé. Il redresse, il console les cœurs contrits et il connaît exactement les multitudes innombrables des astres. Donc nous aussi, qui devons, selon ses promesses, égaler les astres en nombre, il nous ramènera tous. « Qui les appelle « toutes par leurs noms. » Un autre texte : « Appelant tous par leurs noms. » Un autre texte : « Il les appellera, eux tous, par leurs « noms. » Je pense que ceci s'applique aux Israélites, et que le Prophète exprime la même pensée qu'Isaïe plus tard : « Ne craignez point, « Israël, je vous ai appelé des extrémités de la « terre, et j'ai dit : Vous êtes mon fils. » (Isaïe, XLI, 9.) Que signifie, « Il les appellera eux « tous par leurs noms ? » Aucun d'eux, dit-il, ne périra ; comme ceux qui appellent en prononçant les noms, ainsi fera Dieu, qui les ramènera tous. « Notre Seigneur est vraiment « grand, et sa vertu est grande (5). » Comme il vient d'énoncer une très-grande merveille, que Dieu réunira tant de milliers d'hommes dispersés par toute la terre, il parle ensuite de sa puissance, afin d'amener à la foi les Juifs profondément troublés. « Et sa sagesse n'a point « de bornes. » Ne demandez pas comment, ni par quel moyen, car sa grandeur est infinie. Voilà pourquoi le Psalmiste dit ailleurs : « Et « sa grandeur n'a point de bornes. » (Ps. CXLIV, 3.) Mais de même que sa grandeur est infinie, ainsi encore sa sagesse. Et voilà pourquoi, après avoir dit : « Notre Seigneur est grand, » il ajoute, « et sa sagesse n'a point de bornes, » bien plus sa science est admirable. Voilà pourquoi il disait : « Votre science est élevée d'une « manière merveilleuse au-dessus de moi, elle « me surpasse infiniment et je ne pourrai ja« mais y atteindre. » (Ps. CXXXVIII, 6.) Et maintenant ses jugements ne peuvent être scrutés, voilà pourquoi il disait : « Vos juge« ments sont un abîme très-profond. » (Ps. XXXV, 7.)

2. Donc, puisque telle est sa grandeur, sa puissance, sa sagesse, bannissez l'indiscrétion qui demande comment cela arrivera-t-il. « Le « Seigneur prend dans ses bras ceux qui sont « doux, mais il abaisse les pécheurs jusqu'en « terre (6). » Les insensés auraient pu dire : Que nous importe sa connaissance parfaite de tous les astres ? C'est pour les prévenir que le Psalmiste ajoute donc le soin que Dieu prend des hommes. Et maintenant, il ne dit pas : le Seigneur porte secours à ceux qui sont doux, mais, ce qui est bien plus expressif : « Prend « dans ses bras, » comme s'il parlait d'un bon père. Que signifie maintenant : « Prend dans « ses bras ? » ranime, porte, transporte. Voyez-

vous encore ici la plénitude de sa puissance, qui s'exerce de deux manières, c'est-à-dire qui élève les humbles, et qui abaisse les arrogants? et non-seulement il les abaisse, mais il les abaisse profondément, ce que marque cette expression, « jusqu'en terre.» « Chantez les louanges du Seigneur en le confessant (7). » Autre texte : « Enumérez. » Donc, après avoir dit les merveilles de Dieu, il invite de nouveau à le célébrer. « Chantez les louanges du Seigneur, « en le confessant, » c'est-à-dire, en lui rendant des actions de grâce avec un grand zèle. « Publiez avec la harpe la gloire de notre « Dieu. » Un autre texte : « Avec la lyre. C'est « lui qui couvre le ciel de nuées et qui pré- « pare la pluie pour la terre (8). » De peur qu'un être dépourvu de sentiment n'aille dire ici : Et que me font à moi les choses célestes? le Psalmiste s'est empressé d'ajouter ce qui concerne les besoins de l'homme ; il montre tout de suite pourquoi Dieu couvre le ciel de nuées. C'est pour toi, dit-il, pour te préparer la pluie ; et la pluie c'est pour toi, pour faire pousser les herbes à ton usage. Et maintenant, voyez la sagesse du Psalmiste! Il a dit les biens accordés à tous en général et dont l'abondance est faite pour fermer la bouche à l'impie. Car si telle est la munificence de Dieu pour les infidèles, s'il rassemble pour eux les nuées, s'il verse la pluie, s'il active la fertilité de la terre; à bien plus forte raison fera-t-il de même pour vous qui vous appelez son peuple.

« Qui produit l'herbe sur les montagnes. » Voyez la grandeur de la Providence ! Ce n'est pas seulement dans les terres labourées, mais sur les montagnes, que la table est richement servie pour les bêtes de somme, qui ont été créées, afin de nous servir. Et le Psalmiste ajoute : « Qui donne aux bêtes la nourriture « qui leur est propre et nourrit les petits des « corbeaux qui invoquent son secours (9). » Il exprime ici un autre caractère de cette munificence, qui ne nourrit pas seulement les bêtes de somme au service de l'homme, mais de plus les autres animaux. « Les petits des « corbeaux, » dit-il, « qui invoquent son se- « cours. » Eh bien ! si les bêtes, les bêtes sauvages, celles qui rendent le moins de services à l'homme, sont l'objet d'une si grande providence, à combien plus forte raison, cette providence s'occupera-t-elle des hommes, des hommes qui la célèbrent par des hymnes et des cantiques de louanges ! Ajoutez encore des hommes que Dieu a appelés son peuple particulier et sa portion. Ce n'est pas tout, les Israélites étaient faibles, sans armes, dépouillés de tout ; pour prévenir le trouble de leurs esprits, voyez le Psalmiste, quel soin il prend de corriger leur faiblesse; écoutez ses paroles : « Il n'aime point qu'on se fie à la force du « cheval, ni que l'homme s'assure sur la force « de ses jambes. Le Seigneur met son plaisir « en ceux qui le craignent et en ceux qui es- « pèrent en sa miséricorde (10, 11). » Un autre texte : « Qui attendent sa miséricorde. » Si telles sont, dit-il, vos dispositions, la crainte, la parfaite espérance en lui, vous vous attirerez sa bienveillance, et, quand vous l'aurez conquise, vous serez plus forts que tous ceux qui ont des chevaux et des armes. On ne demande donc de vous qu'une seule chose. Ne vous plaignez pas, ne vous troublez pas, mais attendez sa miséricorde. Car voilà surtout ce qui constitue l'espérance, attendre ce qu'on ne reçoit pas aussitôt, attendre avec confiance sans jamais se décourager. Et le Psalmiste a raison de dire : « En sa miséricorde, » car les Israélites ne pouvaient pas se fier en leurs œuvres; et pourtant, dit-il, quoique les événements nous aient trahis, espérez en sa miséricorde, vous obtiendrez les effets de sa providence et son secours. Puissions-nous tous les ressentir, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent la gloire et la puissance, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

EXPLICATION DU PSAUME CXLVII.

1. « JÉRUSALEM, LOUE LE SEIGNEUR ; SION, LOUE TON DIEU. »

ANALYSE.

1. Dieu ne protége pas seulement son peuple, c'est encore lui qui le nourrit. C'est ce que signifie : *Et adipe frumenti satiat te.* Sa Providence s'étend sur toute la nature : *Velociter currit sermo ejus.*
2. Dieu, qui a fait tout, transforme tout.
3. Les hommes n'ont jamais été sans loi ; avant que la loi positive leur eût été donnée, ils avaient la loi naturelle, selon laquelle seront uniquement jugés ceux qui n'en ont pas connu d'autre.
4. Le présent psaume peut aussi s'interpréter anagogiquement, et dès lors la Jérusalem que Dieu protége, c'est l'Eglise, qui, toujours combattue, grandit toujours et grandira jusqu'à la fin des temps.

1. Ce n'est pas à la ville, c'est aux habitants qu'il s'adresse, et ce qu'il fait dans tous les psaumes, il le fait encore ici ; il ne se lasse pas de les exhorter, de les porter par ses conseils à offrir à Dieu, pour les bienfaits qu'ils en ont reçus, leurs actions de grâces ; à mettre leur confiance, non dans leurs édifices, non dans la solidité de leurs remparts, mais dans sa providence. Une fois ce point établi, il ajoute : « Car il a fortifié les serrures de tes portes, et « il a béni tes enfants, au milieu de toi (2). » Que signifie, « Il a fortifié les serrures ? » c'est-à-dire, il t'a mise en sûreté, il t'a rendue inexpugnable. « Il a béni tes enfants ; » c'est-à-dire il l'a fait grandir, de manière à devenir une multitude. Distinguons ce bienfait, de cet autre bienfait : « Au milieu de toi ; » ce qui veut dire, il n'a pas béni des enfants dispersés, séparés les uns des autres, mais il les a réunis, et, au milieu de toi, il en a augmenté le nombre. Le Psalmiste donne ensuite une autre preuve de la Providence : « Il établit la paix « sur tes frontières (3). » En effet, on peut être en sûreté, on peut être un grand peuple, et cependant souffrir de la guerre ; mais le Psalmiste montre que les Israélites sont aussi à l'abri de ce malheur. Et non-seulement leur cité n'a pas à craindre les attaques de l'ennemi, mais leurs frontières mêmes sont en sûreté. Voyez-vous que de bienfaits il énumère ! Le premier bienfait, sans contredit, le plus grand de tous, c'est ce qu'il exprime ainsi : « Ton Dieu. » Ce mot seul révèle tous les bienfaits du Seigneur. Dieu a fait de toi son ami, son héritier ; le Seigneur commun de tous les êtres, est particulièrement ton Seigneur, à toi ; ce qui est certes la source de tous les biens ; second bienfait : il a mis la ville en sûreté ; troisième bienfait : il a multiplié le peuple ; quatrième bienfait : il a mis à l'abri, et des guerres et des tumultes, non-seulement la ville, mais la nation tout entière. Et cela, il ne l'a pas fait une fois, deux fois, trois fois, mais il l'a fait sans interruption. Car, le Psalmiste ne dit pas, il a établi, mais, « Il établit. » Si parfois des guerres sont survenues, ce n'est pas que Dieu les abandonnât, mais c'est qu'eux-mêmes se séparaient de lui ; car, son occupation non interrompue, c'est de fortifier son peuple, de le mettre en sûreté, à l'abri, affranchi de toute guerre et de tout tumulte.

Le Psalmiste ajoute encore un autre bien-

fait: La grande fertilité de l'année, l'abondance des fruits; il veut encore leur montrer que cette abondance ne doit être attribuée ni à la terre, ni à l'air, mais à la providence de Dieu. Comment s'exerce cette providence? Il le dit aussitôt: « Il te rassasie du meilleur fro« ment. » Voyez: il ne dit pas seulement, de froment, mais: « Du meilleur froment, » pour montrer combien est grande la prospérité. « Le meilleur froment » signifie, ce qu'il y a, dans le fruit, de plus délicat et de plus nourrissant; tels sont en effet les dons de Dieu, fortifiants et délicats. Donc, Dieu répand sur eux, de la manière la plus magnifique, le meilleur froment; pour montrer cette magnificence, le Psalmiste ne dit pas, il te donne, mais: « Il te « rassasie. Il envoie sa parole à la terre (4). » L'habitude du Psalmiste est de passer du particulier au général, et de revenir du général au particulier; ce qu'il fait encore ici. Car, à propos de cette parole. « Loue ton Dieu, » un insensé aurait pu croire que ce Dieu était seulement le Dieu des Juifs; le Psalmiste montre comment c'est le Dieu de la terre entière; comment sa providence s'étend sur tout l'univers, et il laisse le particulier pour ce qui s'applique à tout, pour la providence étendue sur tous en général. Aussi, après avoir dit: « Il envoie « sa parole à la terre, » le Psalmiste ajoute, « Et cette parole court avec vitesse. » Ce qu'il dit, c'est pour montrer que Dieu s'inquiète non-seulement de notre pays, mais de la terre entière. Quant au mot « parole, » il signifie l'ordre, l'opération par laquelle Dieu pourvoit. Et maintenant pour montrer la facilité, la promptitude de l'action divine, le mot parole ne suffisant pas, l'auteur dit que la parole court, et ce n'est pas encore assez pour lui; aussitôt il ajoute, avec vitesse. Ce qui revient à dire: Quel que soit l'ordre de Dieu, il s'accomplit avec la plus grande rapidité. C'est à la terre entière qu'il commande, et maintenant, que commande-t-il? ce qui est nécessaire, pour que nous puissions vivre; ce qui se rapporte à la nature de l'air, aux changements et aux vicissitudes des saisons, et voilà pourquoi le texte ajoute: « Il envoie la neige, « comme de la laine; la gelée blanche, comme « de la cendre (5). » Un autre texte: « Le « givre; » l'hébreu porte « chephor » qui veut dire, pluie fine ou brouillard, et « chœpher » qui veut dire rosée condensée. « Il envoie sa « glace, divisée en une infinité de parties. « Qui pourra soutenir la rigueur de son « froid (6)? » Un autre texte: « Qui pourra « soutenir sa chaleur? Il enverra sa parole et « il fera fondre toutes ces glaces; son esprit « soufflera et les eaux couleront (7). » Il s'agit de cette puissance infinie qui produit ce qui n'est pas; transforme les créatures, et les façonne comme il lui plaît.

2. C'est ce qu'exprimait aussi un autre prophète, en disant: « Qui fait toutes choses, et « les transforme. » (Amos, V, 8.) La nature a des bornes invariables; cependant quand Dieu commande, ces bornes disparaissent. Toutes choses en effet se plient à sa volonté. Quelquefois il change les substances; d'autres fois, les substances persistent, mais il les fait servir à d'autres fins. Il laisse sommeiller en elles la vertu qui leur est propre, et il leur donne une vertu contraire; ce qu'il a fait à propos de la fournaise. Il y avait là du feu qui ne brûlait pas, et ceux qui étaient jetés dans la fournaise, y sentaient la rosée la plus agréable. Les Juifs traversaient la mer, et les flots ne les engloutissaient pas, et le peuple trouvait un sol plus résistant que la pierre. Dathan et Abiron sentaient bien la terre sous leurs pieds; cette terre toutefois ne les supporta pas, et les engloutit plus vite que la mer. La verge d'Aaron était du bois sec, et elle porta un plus beau fruit que les arbres plantés en pleine terre. L'ânesse de Balaam était, de tous les animaux, le plus stupide, et cependant, frappée par Balaam, elle se défendit aussi bien que l'homme le plus sage. Quand Daniel fut jeté dans la fosse, il y avait des lions, qui montrèrent la douceur des brebis; leur nature ne fut pas détruite, mais leurs œuvres furent changées. On peut voir bien d'autres merveilles, même dans les êtres inanimés. Ces prodiges, qui se répètent chaque année, qui tombent sous nos yeux, ne sont pas pour cela moins dignes d'admiration. Considérez, en effet, ce prodige de la neige qui bientôt devient de l'eau, et subit, en si peu d'instants, de si grandes transformations. Il ne faut pas perdre le sens des choses au point d'attribuer ces changements à l'action naturelle des éléments, au point de les considérer comme s'ils en étaient uniquement les causes. Voilà pourquoi le Psalmiste montre ici avec tant de soin quel est Celui qui commande, et la puissance de son commandement. « Il enverra sa « parole et il fera fondre toutes ces glaces. » Sa parole, veut dire son ordre; ce n'est pas la

force des vents qui opère ces effets, mais Dieu, Dieu qui a fait les vents. Et maintenant si le Psalmiste a parlé des éléments, des changements qui s'accomplissent dans les éléments, c'est pour faire comprendre aux Juifs, épais et stupides, la puissance de Dieu ; il la leur fait voir par les œuvres qui se répètent chaque année ; il leur montre qu'il est facile à Dieu de faire, des choses, ce qui lui plaît ; de changer les contraires en leurs contraires. De même, en effet, que si la tempête, que si le froid glacial est insupportable, il est facile à Dieu de ramener la sérénité qui fond toutes les glaces ; de même, quand les Juifs étaient emmenés en servitude, tourmentés par leurs ennemis, il lui était facile de leur rendre la paix, leur patrie, leur première prospérité. Le Psalmiste ne se contente pas de ces pensées ; il en est une autre qu'il insinue ; quelle est-elle ? De même que ces intempéries, quoique incommodes, ont souvent leur utilité ; de même les malheurs qui frappèrent les Juifs, leur furent utiles, et eurent pour eux de grands avantages. Toutefois, pour ne pas les fatiguer, le Psalmiste leur parle d'un changement plus agréable. Mais que signifient ces exemples ? Il ne dit pas seulement, « Il envoie la neige, » mais il ajoute, « Comme de la laine ; » ni, « la « gelée blanche, » mais il ajoute, « Comme de « la cendre ; » ni, « Il envoie sa glace, » mais il ajoute, « Divisée en une infinité de parties. » Il me semble avoir voulu signifier, par là, combien tout est facile pour Dieu, et se fait vite. « Il annonce sa parole à Jacob (8). » Autre texte : « Ses statuts ; » autre texte : « Ses « ordres. Ses jugements et ses ordonnances à « Israël ; il n'a point traité de la sorte toutes « les autres nations (9) ; » un autre texte ; « Semblablement. Et il ne leur a point mani« festé ses jugements. » Voyez comme, ici encore, il passe du général au particulier, à ce qui était le plus important chez les Juifs, parce qu'il veut ranimer leur ardeur. Au commencement du psaume, il a parlé des choses sensibles, utiles au corps, de la sûreté, de la fertilité de l'année, de la paix ; mais ici maintenant il élève son discours à de plus hautes pensées ; il leur parle de la loi qui leur a été donnée, ce qui est le plus grand bienfait, pour les écarter du vice, les conduire à la vertu, éclairer leur âme. Aussi Moïse, reprenant cette pensée en tout sens, disait : « Quel peuple est « semblable à ce peuple ? Quelle grande nation « a un Dieu aussi près d'elle, comme le Sei« gneur notre Dieu est près de nous, présent à « toutes nos prières ? » (Deutér. IV, 7.) Et David encore : « Le Seigneur fait ressentir les « effets de sa miséricorde, et il fait justice à « tous ceux qui souffrent la violence. Il a fait « connaître ses voies à Moïse, et ses volontés « aux enfants d'Israël. » (Ps. CII, 6, 7.) Et Jérémie [1] : « C'est notre Dieu, aucun autre que « lui ne sera regardé comme Dieu ; il a trouvé « toutes les voies de la science, et il les a « montrées à Jacob son fils, et à Israël son « bien-aimé. »

Mais, peut-être objectera-t-on, puisqu'il n'a rien révélé aux autres hommes, comment peut-il les punir ? Que le Seigneur punisse, et ceux qui ont existé avant la loi, et les pécheurs répandus par tout l'univers, c'est ce que manifestent les paroles du Christ : « La reine du « midi s'élèvera et condamnera cette généra« tion ; » et encore : « Les Ninivites s'élèveront, « et condamneront cette génération. » (Matth. XII, 42, 41.) Le sens de ces paroles, c'est que ces anciens hommes aussi doivent rendre compte de manière à mériter les uns, la gloire, les autres, les châtiments. — Et maintenant, si on ne leur avait pas montré la conduite qu'ils devaient tenir, comment leurs juges peuvent-ils les condamner ? Comment l'Ecriture dit-elle encore : « Le sang répandu sera vengé par « le sang. Depuis le sang du juste Abel, jus« qu'au sang de Zacharie ? « (Matth. XXIII, 35.) Comment dit-elle encore : « Au jour du juge« ment, Sodome et Gomorrhe seront traitées « moins rigoureusement ? » (Mat. XI, 24.) Cette expression « moins rigoureusement » ne montre pas qu'il n'y aura aucun supplice, mais que le supplice ne sera pas aussi rigoureux, que les fautes l'exigeaient. Si les coupables qui ont été punis, ont encore à rendre un compte si sévère, parmi les autres, qui évitera le châtiment ?

3. Eh bien ! maintenant, nous pouvons voir au nombre de ceux que les châtiments attendent, ceux qui ont été punis par le déluge, et beaucoup d'autres, et Caïn lui-même ; Paul aussi exprime cette pensée, par ces paroles : « On y découvre aussi la colère de Dieu, qui « éclatera du ciel contre toute l'impiété et l'in« justice des hommes qui retiennent la vérité « de Dieu dans l'injustice ; parce qu'ils ont « connu ce qui peut se découvrir de Dieu, « Dieu même le leur ayant fait connaître. Car

[1] Par erreur : la citation est de Baruch. III, 36, 37.

« les perfections invisibles de Dieu sont deve- « nues visibles, depuis la création du monde, « par la connaissance que ses créatures nous « en donnent. Sa puissance éternelle et sa di- « vinité brillent de manière à ôter toute ex- « cuse. » (Rom. I, 18, 20.) Il parle ensuite de leur vie de manière à montrer qu'ils auront des comptes à rendre ; c'est ainsi qu'il dit : « Et « après avoir connu la justice de Dieu, ils n'ont « pas compris que ceux qui font ces choses, « méritent la mort ; et non-seulement ceux qui « les font, mais aussi ceux qui approuvent ceux « qui les font. Vous donc qui condamnez ceux « qui les commettent, et qui les commettez « vous-mêmes, pensez-vous pouvoir éviter la « condamnation de Dieu ? Est-ce que vous mé- « prisez les richesses de sa bonté, de sa pa- « tience, et de sa longue tolérance ? Ignorez- « vous que la bonté de Dieu vous invite à la « pénitence ? Et cependant, par votre dureté, « et par l'impénitence de votre cœur, vous vous « amassez un trésor de colères, pour le jour de « la colère et de la manifestation du juste juge- « ment de Dieu, qui rendra, à chacun, selon « ses œuvres ; en donnant la vie éternelle à « ceux qui, par leur persévérance dans les « bonnes œuvres, cherchent la gloire, l'hon- « neur et l'immortalité ; et, répandant sa fu- « reur et sa colère sur ceux qui ont l'esprit con- « tentieux, et qui ne se rendent point à la vé- « rité, mais qui embrassent l'iniquité. L'afflic- « tion et le désespoir accableront l'âme de tout « homme qui fait le mal, du juif première- « ment, et puis du gentil. » (Rom. I, 32 ; II, 3, 9.)

Vous voyez, par tous ces textes, que tous les hommes sans exception, même avant la loi, sont punis de leurs péchés ; que tous ceux qui ont pratiqué la vertu, et se sont abstenus de l'impiété, jouissent des biens du Seigneur. Comment donc châtiments ou récompenses sont-ils possibles, si les hommes ne savaient pas la conduite qu'ils devaient tenir ? Et maintenant, m'objecte-t-on, si les hommes connaissaient la conduite qu'ils devaient tenir, comment l'Ecriture dit-elle : « Il n'a point traité « de la sorte toutes les autres nations, et il ne « leur a point manifesté ses jugements ? » Ecoutez ce qui est écrit, et ce que le texte signifie : le Seigneur n'a donné de loi écrite à aucun autre peuple ; tous, en effet, avaient la loi naturelle, qui détermine ce qui est bien, ce qui est mal. Car lorsque Dieu fit l'homme, il mit aussitôt en lui ce tribunal incorruptible, la conscience qui, dans chaque homme, porte ses jugements ; quant aux Juifs, il leur accorda le privilége de connaître, par le moyen de paroles écrites, les prescriptions de la loi. Aussi, le Psalmiste ne dit pas : Il n'a rien fait pour aucune autre nation, mais, « il n'a point traité de la sorte, » c'est-à-dire, il n'a donné aux autres nations, ni des tables ni des écrits, ni un Moïse législateur, ni tout ce qu'on a vu sur le Sinaï ; les Juifs seuls, par un privilége unique, ont joui de tout ce surcroît de secours ; mais la nature humaine, tous les hommes, sans exception, avaient la loi suffisante de la conscience. Ce que Paul, à son tour, exprimait ainsi : « Lors « donc que les Gentils, qui n'ont point la loi, « font naturellement les choses que la loi com- « mande, n'ayant point la loi, ils se tiennent à « eux-mêmes lieu de loi. » (Rom. II, 14.) Et voilà pourquoi les Juifs méritent une condamnation plus sévère ; avec la loi naturelle, ils ont reçu la loi écrite, et ils se sont souillés de tous les crimes, de sorte que l'excès même de la bienveillance de Dieu est, pour eux, l'occasion d'une condamnation plus rigoureuse, parce qu'ils y ont répondu par leur négligence. En ce qui concerne le sens littéral du psaume, il suffit de l'explication que nous en avons donnée. Si maintenant on désire que nous l'interprétions, dans le sens anagogique, nous ne refuserons pas de marcher dans cette voie, sans faire violence à l'histoire, loin de nous d'y penser, mais en nous servant de l'histoire pour offrir cet enseignement aux plus studieux, autant que possible. « Jérusalem, loue le Sei- « gneur ; Sion, loue ton Dieu. » Paul entend par là, la Jérusalem céleste, de laquelle il dit : « La Jérusalem d'en-haut est vraiment libre, « et c'est elle qui est notre mère. » (Galat. IV, 26.) De même que Sion représente pour lui l'Eglise quand il dit : « Vous ne vous êtes pas « approchés d'une montagne sensible, d'un feu « brûlant, d'un nuage obscur et ténébreux, des « tempêtes ; mais vous vous êtes approchés de « la ville de Sion, de l'Eglise des premiers- « nés, qui sont écrits dans le ciel. » (Hébr. XII, 18, 22, 23.) C'est donc ainsi que l'on peut dire par anagogie : « Jérusalem, loue le Seigneur ; « Sion, loue ton Dieu. Car il a fortifié les ser- « rures de tes portes, et il a béni tes enfants, « au milieu de toi. » Il l'a fortifiée, en effet, d'une manière plus solide que Jérusalem ; il n'y a pas mis des verroux et des portes ; son

rempart c'est la croix, c'est la déclaration qu'il a faite du pouvoir qui lui est propre, par lequel il a partout élevé son enceinte, quand il a dit : « Les portes de l'enfer ne prévaudront pas « contre elle. » (Matth. XVI, 18.)

4. Aussi, dans le principe, empereurs et rois, tous, peuples et cités, les armées des anges déchus, toute la puissance du démon assaillirent l'Eglise de mille manières ; cependant tous ces efforts ont été déjoués ; tous ces ennemis, réduits au néant ; l'Eglise, au contraire, a grandi et s'est élevé si haut que sa tête domine au-dessus des cieux. « Il a béni tes en- « fants, au milieu de toi. » De même qu'aux premiers jours du monde, Dieu avait dit : « Croissez, et multipliez, et remplissez la « terre (Gen. I, 28), » et la terre entière a entendu cette parole ; de même, plus tard : « Allez et instruisez toutes les nations (Matth. « XXVIII, 19) ; » et : « Cet évangile sera prêché « dans le monde entier (Math. XXVI, 13) ; » et il est arrivé que les extrémités de la terre, en un instant, ont été envahies par le commandement du Seigneur ; voilà pourquoi le Seigneur même disait : « Si le grain de froment « ne meurt pas après qu'on l'a jeté en terre, il « demeure seul ; mais quand il est mort il « porte beaucoup de fruits ; » et plus loin : « Quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai « tout à moi. » (Jean, XII, 24, 32.) Et aux premiers jours du monde, un grand nombre d'hommes sont sortis d'un seul, la multitude s'est accrue d'après la loi de la nature, de là vient que les progrès ont été lents ; mais, au temps des apôtres, ce n'est pas par la loi de la nature, c'est par la grâce que la multitude a grandi, et voilà pourquoi, d'un seul coup, en un seul jour, trois mille bientôt, et bientôt cinq mille hommes, et bientôt des multitudes innombrables, et bientôt l'univers tout entier s'est transformé, régénération magnifique ; la foule s'est accrue et multipliée, et a témoigné, par la réalité même des choses, de la bénédiction qu'elle avait reçue. « Ces hommes-là, en « effet, ne sont point nés du sang, ni de la vo- « lonté de la chair. » (Jean, I, 13.) C'est la grâce de Dieu qui les a fait naître : « Il établit « la paix sur tes frontières (3). » Ce qui s'applique, avec une admirable propriété, à l'Eglise, car, ce qu'on ne peut trop admirer, c'est qu'au sein de la guerre, elle jouissait de la paix ; quand les ennemis l'entouraient de toutes parts, elle jouissait de toutes les délices de la sécurité parfaite. Aussi le Seigneur dit-il lui-même : « Je vous laisse ma paix, je vous « donne ma paix. » (Jean, XIV, 27.) « Et il te « rassasie du meilleur froment. » Ce qui peut se prendre aussi pour l'aliment spirituel de l'Eglise, car l'Eglise nous donne le pain de la vie. « Il envoie sa parole à la terre et cette « parole court avec vitesse (4). » Quelle est cette parole, répondez-moi, je vous en prie ? Celle qui, portée par les apôtres, a pris partout son essor, plus rapide que l'oiseau, ce que David exprime dans un autre passage, en disant : « Le Seigneur remplira de sa parole « les hérauts de sa gloire, afin qu'ils l'annon- « cent avec une grande force. » (Ps. LXVII, 12.) A l'insensé qui douterait ici, les éléments doivent suffire, pour démontrer la vérité. Comment la neige tombe-t-elle, en si grande quantité, et si subitement, de manière à couvrir, en un instant, toute la terre? et il ne faut pas de longues heures pour que la surface envahie soit tout entière couverte. Le Psalmiste était un prophète ; il convenait qu'il prédît l'avenir et en même temps qu'il s'exprimât par des figures, et il devait développer les images que fournissent les éléments. Or, ce qu'il dit revient à ceci : Il arrivera que la terre entière sera fortifiée par la parole de Dieu, et rapidement, et dans un instant bien court. Ensuite, pour prévenir les doutes qui pouvaient résulter de ce que les Juifs, si longtemps l'objet d'une providence si attentive, y ont répondu par des égarements si coupables ; pour prévenir cette objection : comment les habitants dispersés à la surface de l'univers pourront-ils, en un temps si court, se réunir dans la vertu, dans la conformité de la modération et de la sagesse ? Comme confirmation de la vérité qu'il démontre, le Psalmiste emprunte ses exemples aux éléments, à la neige, au brouillard, à la glace qui se forme en un instant. Ne refusez donc pas votre foi, quelle que soit la mobilité de l'esprit des Juifs. Mais les contradicteurs sont nombreux ! Eh bien ! eux aussi, ils disparaîtront, ils se soumettront. Le froid facile à supporter devient plus vif, et personne n'y résiste, et tous se retirent et cèdent la place ; à bien plus forte raison, cèdent à la parole, et au commandement du Seigneur, toutes les résistances qui la combattent ; car il peut changer les substances, mettre au jour ce qui n'existe pas et fortifier ce qui existe par lui, au point de faire de ses créatures des puis-

sances auxquelles rien ne résiste. « Il annonce « sa parole à Jacob, ses jugements et ses or- « donnances à Israël (8). » Il faut encore ici entendre ce Jacob dans le sens spirituel, et Israël c'est celui que Paul a reconnu en disant : « Paix à vous et à l'Israël de Dieu ! » (Galat. VI, 16.) A lui la gloire dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

EXPLICATION DU PSAUME CXLVIII.

1. « LOUEZ LE SEIGNEUR, O VOUS QUI ÊTES DANS LES CIEUX, LOUEZ-LE DANS LES PLUS HAUTS LIEUX, « LOUEZ-LE, VOUS TOUS QUI ÊTES SES ANGES. »

ANALYSE.

1. Le Psalmiste invite tout l'univers à louer le Seigneur, il invite l'un et l'autre monde, celui d'en-haut et celui d'en-bas, le monde sensible comme le monde intelligible; donc, il n'y a qu'un seul et même Créateur pour tous les êtres, soit spirituels, soit matériels : conclusion qui condamne le manichéisme. Toute créature loue Dieu à sa manière.

2 et 3. *Ipse dixit et facta sunt : ipse mandavit et creata sunt.* Dans ces paroles, saint Chrysostome trouve l'affirmation de ces quatre vérités, que Dieu a créé ce qui existe, qu'il l'a créé en le tirant du néant, qu'il l'a créé sans peine, et qu'il régit et gouverne ce qu'il a créé.

4. Toutes les créatures ont leur utilité, même les serpents et les scorpions. L'homme sage tire son profit de tout ce qui existe.

5. Il vaut encore mieux avoir de mauvais magistrats que de n'en pas avoir du tout.

1. C'est l'habitude des saints, lorsque dans le transport de leur reconnaissance, ils vont rendre à Dieu des actions de grâces, d'appeler, auprès d'eux, un grand nombre de fidèles pour partager ce devoir de bénédiction ; on les voit toujours exhortant les âmes à s'associer à ce culte si beau d'adoration et d'hommages. C'est ce que firent les trois enfants dans la fournaise. (Daniel, III.) Ils invitèrent toutes créatures à bénir Dieu pour le bienfait qu'ils en avaient reçu; à élever vers le Seigneur leurs cantiques et leurs hymnes. C'est ce que fait encore ici le Psalmiste, s'adressant aux deux mondes, à celui d'en-haut, à celui d'en-bas, au monde sensible, au monde que l'esprit seul conçoit. C'est encore ce que fait le prophète Isaïe, quand il dit: « Cieux, louez le Seigneur; « terre, soyez dans l'allégresse, parce que le « Seigneur a eu pitié de son peuple. » (Isaïe, XLIX, 13.) C'est ce que fait aussi le Psalmiste lui-même, quand il dit: « Lorsque Israël sortit « de l'Egypte, et la maison de Jacob, du milieu « d'un peuple barbare, les montagnes sautè- « rent comme des béliers, et les collines comme

« les agneaux des brebis. » (Ps. CXIII, 1, 4.) Ailleurs encore, Isaïe : « Cieux, que les nuées « fassent descendre le juste comme une pluie. » (Isaïe, XLV, 8.) Les hommes ne suffisent pas seuls à la tâche de louer, de célébrer Dieu, et alors ils vont partout, cherchant des compagnons de leurs hymnes. Quant au Psalmiste, c'est ce qu'il fait souvent, comme quand il dit : « Adorez-le, vous tous, qui êtes ses anges. » (Ps. XCVI, 7.) Et encore : « Vous tous qui êtes « des puissances, et qui accomplissez ses or« dres. » (Ps. CII, 20.)

Et maintenant le Psalmiste se propose encore une autre pensée, quelle est-elle? Qu'un insensé n'aille pas se figurer qu'il y a deux créateurs du monde. Les créatures sont diverses, les substances, différentes (sensibles, spirituelles, visibles, invisibles, corporelles, incorporelles); il ne faut pas, de la diversité des ouvrages, conclure à la diversité des ouvriers. Voilà pourquoi le Psalmiste institue un chœur unique, un seul chœur de toutes les créatures, offrant le cantique au même Dieu, voilà pourquoi il dit que le même Dieu doit être célébré par les créatures d'en-haut, par les créatures du monde inférieur. Il montre par là, que c'est un seul et même ouvrier qui a fait les unes et les autres. Maintenant il commence par celles du monde supérieur et il dit : « Louez« le, vous tous qui êtes ses anges ; louez-le, « vous tous qui êtes ses puissances. » Un autre texte : « Vous tous qui composez ses armées : » C'est-à-dire : chérubins, séraphins, dominations, principautés, puissances. C'est le propre d'une âme embrasée, c'est le propre d'un amour brûlant d'exciter tous les êtres à louer celui qu'on aime; c'est le propre d'une âme qui trouve toujours un plaisir plein de charme dans la pensée de Dieu ; qui s'extasie devant sa gloire, et qui l'admire. « Soleil et lune, louez« le ; étoiles et lumières, louez-le toutes en« semble ; » un autre texte : « Etoiles de la « lumière, louez-le, cieux des cieux, et que « toutes les eaux, qui sont au-dessus des cieux, « louent le nom du Seigneur ; car il a parlé, « et toutes ces choses ont été faites ; il a com« mandé, et elles ont été créées. Il les a éta« blies pour le siècle, et pour le siècle du « siècle. » Un autre texte : « Il les a établies, « pour subsister sans interruption. Il leur a « prescrit ses ordres, qui ne manqueront point « de s'accomplir (3, 4, 5, 6). » Pourquoi, après avoir dit quelques mots des puissances célestes, se précipite-t-il si vite loin du ciel, vers les êtres visibles? pourquoi cette longue énumération, passant, un à un, en revue les objets visibles, et du ciel, et de la terre ? C'est que ces objets se manifestaient plus clairement aux auditeurs; ils les voyaient, ils les avaient sous les yeux. Et voilà pourquoi Moïse aussi, commençant son histoire par la création, ne s'étend, ni beaucoup, ni peu, sur les créatures supérieures ; il commence par le ciel et par la terre ; il parle du soleil, de la lune, des plantes, des animaux qui nagent, des quadrupèdes, et finit par l'homme. Quant aux « cieux des cieux, » dont parle ici le Psalmiste, il ne s'agit pas d'une multitude de cieux différents ; « le ciel du ciel » a le même sens. L'hébreu en effet dit d'ordinaire : « Le ciel du « ciel ; » c'est ainsi qu'autre part encore le Psalmiste dit : « Le ciel du ciel appartient au « Seigneur ; quant à la terre, il l'a donnée aux « enfants des hommes. » (Ps. CXIII, 7.) « Et « toutes les eaux qui sont au-dessus des cieux. » Vous avez entendu Moïse dire aussi que le Seigneur, partageant les eaux, laissa les unes enbas, éleva les autres sur les voûtes célestes, établit le firmament au milieu de l'abîme, et permit aux eaux supérieures de couler comme sur le dos de ces voûtes.

Mais maintenant, dira-t-on, quelles louanges peuvent faire entendre des créatures, sans voix, sans langue, sans âme, sans raison, sans intelligence ; qui n'ont ni l'organe de la parole, ni la pensée? Il y a deux manières, de glorifier : l'une par les paroles, l'autre par ce que voient les yeux. On peut même ajouter une troisième manière, par la conduite et par les œuvres. Car, ce ne sont pas seulement les paroles, le silence même de l'homme glorifie Dieu ; c'est ainsi que le Christ a dit : « Que vo« tre lumière luise devant les hommes, afin « qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glo« rifient votre Père, qui est dans les cieux. » (Matth. V, 16); et ailleurs : « Ceux qui me glo« rifient, je les glorifierai. » (I Rois, II, 30.) Il y a, sans doute la glorification par la langue, exemple Moïse, glorifiant Dieu avec Marie et disant : « Chantons des hymnes au Seigneur, « parce qu'il a fait éclater sa gloire. » (Exode, XV, 1.) Il y a aussi la glorification qui résulte de la création même ; c'est encore le Psalmiste qui nous dit : « Les cieux racontent la gloire « de Dieu, et le firmament publie les ouvra« ges de ses mains. » (Ps. XVIII, 1.) Ainsi la

création même le loue par la beauté, par la position, la grandeur, la nature, l'usage, les services, la persistance, l'utilité; donc lorsque le Psalmiste dit: Louez le Seigneur, anges, vertus, cieux, lune, soleil, étoiles, eaux, qui êtes au-dessus des cieux, il veut dire que toute créature manifeste la sagesse de l'ouvrier, fait éclater des merveilles; ce que Moïse a exprimé rapidement au commencement de son récit. « Dieu vit toutes les choses qu'il avait faites, « et elles étaient très-bonnes (Gen. I, 31); » tellement bonnes qu'elles glorifiaient l'ouvrier, et portaient le spectateur de ces œuvres à louer Celui qui les avait faites.

2. Voilà donc la louange qu'entend le Psalmiste, c'est la beauté des œuvres; voilà ce qui provoque en l'honneur de l'ouvrier les hymnes de louanges. Ce que Paul exprime aussi, en disant: « Les perfections invisibles de Dieu sont « devenues visibles, depuis la création du « monde, sa puissance éternelle et sa divinité.» (Rom. I, 20.) Et le Psalmiste, après avoir parlé des créatures, et laissé au spectateur le soin de conclure, de l'aspect des choses visibles, la beauté, la grandeur et l'utilité des œuvres de Dieu, indique une autre raison de louanges. « Dieu a parlé, et toutes ces choses ont été « faites; il a commandé, et elles ont été créées. « Il les a établies pour le siècle, et pour le siècle « du siècle, il leur a prescrit ses ordres, qui « ne manqueront point de s'accomplir. »

La beauté, la merveilleuse magnificence de ses œuvres se manifestent suffisamment aux regards. Quant à cette vérité, qu'il y a un ouvrier qui les a faites; qu'elles ne sont ni des effets du hasard, ni increéées, c'est ce que l'on peut déduire des paroles mêmes de l'Ecriture. Je veux apprendre à celui qui doute, qu'il y a, de ces œuvres un créateur, un ouvrier, prévoyant, plein de sollicitude. L'Ecriture en effet pose ici deux vérités, ou plutôt trois; et, si l'on examine le texte avec attention on verra même qu'il y en a quatre, à savoir: que l'ouvrier a créé, et a créé du néant, et a créé facilement, et que ce qu'il fait exister, il le gouverne. En effet, cette expression, « il a parlé » montre la facilité de l'œuvre; c'est ainsi que Paul disait: « Qui vivifie les morts, et qui appelle ce qui « n'est point, comme ce qui est. » (Rom. IV, 17.) Ce mot « appelle » c'est pour montrer la facilité. Quant à ce fait, que Dieu gouverne ce qu'il fait exister, le Prophète l'indique encore par ces paroles: «Il les a établies pour le siècle, « et pour le siècle du siècle. Il leur a prescrit « ses ordres, qui ne manqueront point de s'ac« complir. » Voyez comme, ici encore, il nous montre la puissance, l'autorité, non-seulement par ce que l'ouvrier a établi, mais aussi, parce qu'il a prescrit ses ordres; le Psalmiste emploie le langage humain pour faire comprendre l'action divine. De même qu'il vous est facile, à tous, de parler, de donner un ordre; de même il est facile, pour Dieu, de créer du néant, et de gouverner ce qu'il fait exister, disons mieux, la facilité n'est pas égale; elle est, chez Dieu, de beaucoup plus grande; il n'est pas de paroles pour exprimer l'extrême facilité avec laquelle il a tout créé; et, ce qui est admirable, ce n'est pas seulement qu'il gouverne, ni que les lois de la nature sont immuables, mais c'est que la création se perpétue à l'infini. Considérez la longueur du temps, et aucune confusion n'a troublé les êtres; la mer n'a pas inondé la terre; le soleil n'a pas dévoré, de ses feux, les objets visibles; le ciel ne s'est pas ébranlé; les limites du jour et de la nuit ne se sont pas confondues; il n'y a pas eu de bouleversement dans les saisons, ni rien de pareil: tout ce qui a reçu l'être, et dans le monde supérieur, et sur la terre, a conservé exactement les limites une fois prescrites dès le commencement du monde à chaque partie de la création.

Après avoir parlé des créatures supérieures, de celles qui résident dans les cieux, le Psalmiste descend sur la terre. Nous l'avons déjà vu parlant des créatures supérieures, commencer par les puissances supercélestes, descendre ensuite aux créatures célestes; de même, ici: des créatures célestes, il se précipite d'un bond vers celles de la terre. En effet, certains hommes décident que les créatures célestes sont dignes de Dieu, mais, pour celles de la terre, ils les censurent, parce que l'on trouve sur la terre des scorpions, des lions, des vipères, des dragons et d'autres espèces d'animaux; des arbres stériles. Le Psalmiste, comme pour leur répondre, entreprend une autre manière de raisonnement. Or, voyez ce que fait le Psalmiste: laissant de côté les animaux dont l'utilité est reconnue, les brebis, les bœufs, dont l'utilité est une vérité de l'expérience; les ânes, les chameaux, tous les animaux qui nous servent à transporter des fardeaux, il s'occupe de ceux qui paraissent inutiles, des dragons; il parle des mers, qui ne sont pas navigables; il parle de ce qui semble créé pour nous importuner;

du feu, de la grêle, de la neige, de la glace ; ensuite des arbres stériles, des montagnes ; il laisse, ici encore, de côté les plaines spacieuses et propres à la culture, les vergers produisant des fruits utiles et agréables ; il passe aux montagnes, aux collines, aux lieux déserts, et il mentionne tous les serpents. Pour plus de clarté, écoutons ses paroles mêmes. Après avoir dit : « Il leur a prescrit ses ordres, qui ne manqueront point de s'accomplir, » il ajoute : « Louez le Seigneur, ô vous qui êtes sur la « terre ; vous, dragons, et vous tous, abîmes « d'eau, feu, grêle, neige, glace, vents, qui excitez les tempêtes; vous tous, qui exécutez sa « parole. » Un autre texte : « Vent de Typhon; « vous montagnes, et toutes les collines ; arbres « fruitiers, et tous les cèdres ; bêtes sauvages, « et tous les autres animaux, reptiles, et vous « oiseaux qui avez des ailes. (7, 8, 9, 10.) » D'où vient qu'il entreprend un pareil discours? Il veut montrer à satiété la providence de Dieu. Et en effet, si les êtres en apparence inutiles, ennemis du genre humain, sont tellement bons, tellement utiles qu'eux aussi célèbrent Dieu, qu'ils exaltent la gloire de l'ouvrier qui les a faits, réfléchissez en vous-mêmes, que dirons-nous des autres êtres? Si vous voulez bien, reprenons une à une chacune des créatures qu'il a nommées, « vous, dragons, » dit-il, « et vous tous abîmes d'eau.» Il faut entendre ici par « dragons, » les baleines comme dans un autre passage où il dit : « Ce dragon « que vous avez formé pour s'y jouer (Ps. CIII, « 26) ;» les passages abondent, où l'on peut voir la baleine appelée de ce nom.

3. Et comment, dira-t-on, cet animal glorifie-t-il celui qui l'a fait? Je réponds, moi, comment ne le glorifie-t-il pas ? Vous en voyez la grandeur, la structure, si nettement racontée dans le livre de Job. (Job, XL, 11 et suiv.) Comment n'admireriez-vous pas l'ouvrier, qui a produit un si grand animal ? Et en vérité, la grandeur n'est pas ici ce qui doit nous frapper ; remarquons de plus ce fait, que cet animal a pour résidence des mers qui ne sont pas navigables, et il faut admirer que ces limites ne soient pas franchies par un monstre féroce et d'une incomparable grandeur. Il reste dans les régions qui lui ont été fixées, et, non-seulement il ne s'élance pas sur la terre, ni vers des contrées habitables, mais il ne s'échappe même pas vers ces parties de la mer que visitent les navigateurs; il ne détruit pas les différentes espèces de poissons ; il vit en se renfermant dans les limites à lui fixées. Et ce n'est pas là la seule merveille ; considérons, dans l'abîme, l'immensité de la profondeur. Ce que nous avons remarqué dans un animal, peut encore se remarquer dans la mer ; soulevée par les vents, elle est irrésistible, le volume de ses eaux est immense et cependant elle ne franchit pas ses limites ; elle n'inonde pas les terres voisines, elle demeure attachée par d'indissolubles liens , quelle que soit d'ailleurs l'insolence de ses flots. Voyez donc une telle grandeur, les souffles si puissants qui la soulèvent, et cette merveille, cette masse désordonnée, cette masse énorme, cet élément d'une violence irrésistible, ne sort pas du lieu qui lui est propre ; et, au sein de perturbations si grandes, conserve l'ordre et la mesure. Méditez ces réflexions en vous-mêmes et vous chanterez alors le cantique de louanges en l'honneur de Dieu, et vous admirerez sa puissance, son habileté, sa force, son empire. Il y a encore des causes ineffables, connues seulement de celui qui a tout créé. De là, ce que disait un sage : « Ne demandez pas pourquoi ceci , à quoi « bon cela? Car tout a été fait à son usage. » (Eccl. XXXIX, 2.) « Feu, grêle, neige, glace, « vents qui excitez les tempêtes, vous tous qui « exécutez sa parole. » Ici encore, le Psalmiste ajoute une idée nouvelle. En effet, dans le psaume précédent, il admirait qu'en un instant bien court, la neige envahît toute la surface de la terre; il admirait la glace qui durcit, qui se transforme, se change en ses contraires. Maintenant, dans le psaume qui nous occupe, il s'étonne que ce qui n'était pas ait été fait ; que ce qui a été fait subsiste, et que ces créatures qui subsistent soient des serviteurs qui, quoique dépourvus de raison, exécutent les ordres de Dieu avec une parfaite obéissance. (Ps. CXLVII, 5, 6.) Ce n'est pas tout, souvent un seul ordre a suffi pour la transformation complète des éléments en leurs contraires comme on l'a vu dans la fournaise de Babylone, où le feu brûlait et servait en même temps de rosée. Eh bien, après? objecte-t-on, y a-t-il là une raison de rendre à Dieu des actions de grâces ? Sans doute, et une raison des plus puissantes. En effet, Dieu mérite également d'être loué, quand il punit et quand il exempte du châtiment; car il y a là deux preuves qui manifestent également sa sollicitude, deux preuves égales de sa bonté.

Les hommes suivent tantôt la bonté, tantôt la perversité, la colère ; Dieu, par des moyens différents, ne révèle jamais que sa bonté. Il faut donc également le louer d'avoir mis Adam dans le paradis et de l'en avoir chassé ; il faut lui rendre grâces, non-seulement pour la royauté qu'il nous destine, mais aussi pour l'enfer ; car s'il l'a fait, s'il nous en menace, c'est pour nous affranchir du vice. En effet, si nous remercions le médecin, non-seulement quand il nous permet la nourriture, mais quand il nous impose les tourments de la faim, non-seulement quand il nous envoie en promenade sur la place publique, mais quand il nous tient chez nous, enfermés ; non-seulement quand il nous frictionne, mais quand il brûle et ampute nos membres, parce que si les traitements sont différents, c'est toujours la même fin qu'il se propose ; de même il faut louer Dieu pour tout ce qu'il fait et il faut le louer beaucoup plus encore, parce que c'est Dieu ; le médecin n'est qu'un homme et souvent le résultat trompe le médecin ; mais ce que Dieu fait témoigne de la plus sage sollicitude. Et, voyez maintenant : la grêle et le feu n'ont pas été seulement des instruments de supplices, mais la grêle et le feu ont affranchi du supplice, ont terminé des guerres, ont repoussé des invasions ennemies. Ignorez-vous les prodiges accomplis par le moyen de ces éléments, et en Egypte, et dans la Judée, et au milieu de notre génération ? Et la puissance de Celui qui commande est si grande, que les œuvres qu'il accomplit par ses anges, par des créatures spirituelles, par de grandes puissances, il lui arrive souvent de les accomplir par le moyen des éléments, d'une manière admirable. Ce que Dieu fait, afin que l'insensé n'attribue pas les œuvres à l'ange, mais à Celui qui lui a commandé. Un ange a mis fin à une guerre ? la grêle en a fait autant. Un ange a exterminé les premiers-nés des Egyptiens ? La mer en fureur, elle aussi, a exterminé tout un peuple. Donc, pour toutes ces merveilles, rendez grâces au Dieu de bonté. « Vous, montagnes, et toutes les collines, arbres fruitiers « et tous les cèdres ; vous, bêtes sauvages, et « tous les autres animaux ; vous reptiles, et « vous, oiseaux qui avez des ailes. » Voyez-vous la complaisance avec laquelle il s'arrête sur les êtres inutiles, les montagnes, les bois, les collines, les animaux, les reptiles, les arbres stériles ? Les arbres fruitiers montrent d'eux-mêmes leur utilité, de même que les plaines et les animaux d'un caractère doux ; mais les bêtes féroces, les serpents, les montagnes, les arbres stériles, dira-t-on, quelle utilité présentent-ils ? Une très-grande assurément et qui répond pour nous à de grands besoins, car les montagnes, et les collines, et les arbres stériles nous sont très-précieux, pour nous fournir des matériaux de construction. Si ces matériaux nous manquaient, notre race périrait ; de même donc que nous avons besoin de champs cultivés pour en tirer nos aliments, de même nous avons besoin de bois stériles et de pierres pour construire nos maisons et pour mille autres usages.

4. Mais les serpents, dira-t-on, les scorpions, les dragons, les lions, à quoi cela sert-il ? Quelle en est l'utilité ? immense, inexprimable, aussi précieuse que celle que nous retirons des animaux apprivoisés. Ceux-ci nous sont utiles, à titre de serviteurs ; les autres vous inspirent la crainte, pour vous apprendre la modération ; pour vous exercer à la lutte ; pour vous rappeler la faute de votre premier père ; pour vous montrer les déplorables suites de la désobéissance. En effet, ces animaux n'étaient pas, dès le principe, terribles pour l'homme ; l'homme n'avait pas de raison pour les fuir ; ils étaient doux et apprivoisés ; tel était leur caractère, lorsque Dieu les conduisit auprès d'Adam, lorsque Adam leur donna leurs noms. Le serpent adresse la parole à la femme ; Eve ne s'en détourne pas avec horreur ; mais une fois que le commandement du Seigneur eut été transgressé, une fois que l'homme eut désobéi à Dieu, l'homme perdit la plus grande partie de ses glorieux priviléges. Donc, à la vue d'un lion, à la vue d'un serpent, rappelez-vous l'enseignement sacré, et ce spectacle sera pour vous une éloquente leçon de sagesse ; rappelez-vous aussi Daniel ; quand son âme eut reconquis l'antique innocence, il méprisa ces animaux qui inspirent la terreur. Paul, de même, méprisa la vipère. (Act. XXVIII.) Ces souvenirs réveilleront votre zèle, votre application.

Nous pouvons d'ailleurs admirer encore ici une autre preuve de la sagesse avec laquelle Dieu a disposé les choses. Quelle est-elle ? c'est que Dieu a fixé à ces animaux des résidences loin des villes, à savoir, les solitudes ; ils sont terribles et ils ne séjournent pas dans les cités ; ils ne s'élancent pas sur les hommes qui les

habitent ; la solitude leur plaît, ils s'en contentent, parce que c'est là, dès le commencement, le séjour que Dieu leur a fixé. Ainsi, quand vous dormez, ces animaux parcourent la solitude : ce que le Prophète montre encore dans un autre endroit, par ces paroles : « Vous « avez répandu les ténèbres, et la nuit a été « faite, et c'est durant la nuit que toutes les « bêtes de la forêt se répandent sur la terre. » (Ps. CIII, 20.)

Voyez-vous les traces, encore aujourd'hui subsistantes, de votre premier empire ? Quelque diminution qu'il ait subie, quoique mutilé, il conserve encore quelque signe qui le fait reconnaître. Ces bêtes sauvages sont comme des esclaves, relégués loin de nous, séparés de nous, par le temps et par l'espace ; ne les attaquez pas, elles n'oseront pas vous attaquer ; elles vivent dans les déserts ; vos angoisses, vos chagrins, parce que des bêtes féroces ont été faites, ne prouvent que votre démence. Si votre conduite est conforme à la vertu, elles ne vous feront aucun mal ; si vous avez souffert du mal que vous ont fait les bêtes féroces, pensez que vous avez souffert beaucoup plus de celui que vous ont fait les hommes. L'homme est plus redoutable que la bête féroce ; celle-ci montre sa férocité, l'homme cache sa perversité sous le masque de la douceur ; de là vient qu'il est souvent difficile de s'en préserver. Pratiquez la sagesse ; ni bêtes féroces, ni hommes ne vous nuiront, mais au contraire vous serviront beaucoup. Et que parlé-je de la bête féroce et de l'homme, lorsque le démon lui-même, non-seulement n'a fait, à Job, aucun mal, mais a été pour lui l'occasion de conquérir les plus glorieuses couronnes ? Que parlé-je de la bête féroce et de l'homme, lorsque les éléments mêmes que vous portez en vous, si vous tombez dans le relâchement, sont, pour vous, des causes bien autrement graves de douleur ? je parle de la bile ou de la pituite, que, dans votre intempérance, vous ne songez pas à réprimer, ennemis funestes, tant il est vrai que nous avons un besoin absolu de modération et de vigilance. Mais ici, de même que la négligence attire les plus grands maux, ainsi l'attention à veiller sur soi-même suffit pour trouver les plus précieux avantages ; car enfin tout dépend de la volonté, du libre arbitre. Ce qu'est la neige dans l'univers, et le feu, et le vent des tempêtes ; la pituite, le sang et la bile le sont pour le corps, et ce qu'il faut, c'est que la parfaite sagesse règle notre tempérament, si nous voulons retirer, de notre constitution, l'utilité qu'elle comporte ; si nous ne voulons pas nous exposer aux maladies. Mais à quoi bon parler du corps ? l'âme aussi a des puissances qui, une fois exagérées, deviennent des maladies ; châtiez-les, modérez-les, ces mêmes puissances deviennent des auxiliaires ; la colère convenable est un remède salutaire ; la colère immodérée cause votre perte. Le désir naturel, suivi avec modération, fait de vous un père ; en effet, au point de vue de la procréation des enfants, ce désir a son utilité ; mais lâchez la bride, et il vous jette, trop souvent, dans les impuretés, dans les adultères. Donc, n'accusez pas les choses, n'accusez jamais que votre volonté. Si vous négligez de la surveiller, vous trouvez en vous-mêmes ce qui vous blesse ; dans votre propre corps, ce qui le perd. Ayez soin de votre âme ; ni les anges déchus, ni le démon ne pourra vous nuire ; et les bêtes féroces, bien moins encore.

« Que les rois de la terre et tous les peuples « (11) ; » un autre texte : « Et toutes les tribus. » « Que les princes et tous les juges de la terre ; « que les jeunes hommes et les jeunes filles « (12) ; » un autre texte : « Choisis. » Que les « vieillards, avec les plus jeunes ; » un autre texte : « Avec les jeunes gens, » « louent le nom « du Seigneur. » Ici maintenant le Psalmiste parle d'une autre preuve de la Providence, à savoir, des princes ; ce que Paul proclame aussi, dans sa lettre aux Romains, montrant, avec beaucoup de sagesse, que c'est une opération de la providence de Dieu d'avoir partagé tout le genre humain, d'une part en magistrats, d'autre part, en hommes qui leur obéissent. « Car le prince est le ministre de Dieu, » dit-il, « pour vous, en vue du bien. » (Rom. XIII, 4.) Supprimez-le, c'est la ruine du genre humain tout entier. Et en effet, si aujourd'hui que tant de princes et de magistrats sont corrompus et dépravés, leur utilité pourtant est si grande ; s'il est vrai que, malgré leur malignité, ils nous rendent de si importants services, réfléchissez en vous-mêmes, supposez que tous ceux à qui des commandements sont confiés, sont des hommes vertueux, quel ne serait pas alors le bonheur du genre humain ? Mais que des magistrats aient été établis, voilà l'œuvre de Dieu ; que des pervers soient élevés aux magistratures, et abusent de leur pou-

voir, c'est ce qu'il ne faut attribuer qu'à la perversité humaine.

5. Donc, le Psalmiste nous dit qu'il faut rendre à Dieu de grandes actions de grâces, parce qu'il y a des rois et des juges. En effet, s'il a pris le soin de constituer, selon un ordre fixe, dans une mesure déterminée, le gouvernement des hommes ; s'il n'a pas voulu qu'un grand nombre d'hommes vécussent d'une vie plus grossière que celle des bêtes sauvages, il a dû alors, comme il a inventé l'art de conduire les chars, et la science de diriger les navires, inventer aussi les puissances des magistrats et des rois. Donc, prince ou magistrat, rends grâces au Dieu de bonté, qui t'a donné l'occasion de montrer tant de zèle et d'activité ; et toi, qui n'es qu'un simple citoyen, rends aussi grâces au Seigneur, qui t'a donné quelqu'un pour prendre soin de toi ; qui n'a pas voulu que les trames des méchants pussent t'écraser ; vieillard ou jeune homme, rends grâces à Dieu ; c'est là en effet ce que prouve avant tout ce psaume. Il faut louer Dieu, pour toutes choses ; que l'on soit magistrat, ou que l'on soit simple citoyen. Voilà pourquoi le Psalmiste dit : « Et tous les peuples, » c'est-à-dire, vieillard ou jeune homme, homme ou femme. « Parce qu'il n'y a que lui dont le nom « est vraiment élevé. » Un autre texte. « Est au- « dessus de tous (13). » « Au-dessus du ciel et de « la terre se publient ses louanges ; » un autre texte : « Et se chantent ses hymnes. C'est lui « qui élèvera la puissance de son peuple. Qu'il « soit loué par tous ses saints, par les enfants « d'Israël, par ce peuple, qui est proche de lui « (14). » Ce qui revient à dire : j'ai montré, par toutes les créatures visibles, sa prévoyance, sa gloire, sa majesté. Eh bien ! c'est lui-même qu'il faut louer, non-seulement pour ces raisons, mais, de plus, sans ces raisons, car, avant et sans ces raisons de louanges, à lui l'élévation, à lui la gloire, à lui, de la part de tous les êtres, les actions de grâces.

Et maintenant cette expression, « Il n'y a « que lui » c'est pour le distinguer des faux dieux. Le Psalmiste élève encore l'auditeur à une contemplation plus haute ; de la terre il l'enlève au ciel. De même, en effet, qu'au commencement, il est descendu du ciel sur la terre, de même, par un mouvement contraire, il emporte l'homme loin de tous les êtres visibles, au-dessus du ciel, en disant : « Au-des- « sus du ciel et de la terre, se publient ses « louanges, » ce qui veut dire, que, bien que les puissances supérieures, invisibles, purement spirituelles, ne cessent pas de rendre grâces à Dieu et de le louer, Dieu pourtant, un tel Dieu, un si grand Dieu, a daigné nous aussi, nous appeler son peuple, et non-seulement nous appeler, mais nous élever, nous exalter. Voilà pourquoi il a ajouté : « Et c'est lui qui « élèvera la puissance de son peuple. » Nouvelle raison de rendre, à ce Dieu, un plus grand culte ; et le Psalmiste nous montre que ce Dieu n'a besoin ni du culte ni de la vénération particulière de ce peuple (comment en aurait-il besoin, lui que glorifie la nature entière, à qui sont soumises tant de créatures ?). C'est par sa seule bonté qu'il s'est attaché particulièrement ce peuple, qu'il en a fait son ami, qu'il l'a rendu glorieux, illustre dans l'univers ; ce que montrent ces paroles : « Qu'il soit chanté « par tous ses saints, par les enfants d'Israël, « par ce peuple qui est proche de lui. » Le Psalmiste, en effet, n'a pas voulu ménager des prétextes à la nonchalance, à l'indolence en appelant les Israélites le peuple de Dieu ; il n'a pas voulu que, se confiant à ce titre, ils négligeassent la vertu. Aussi, après avoir dit : « Qu'il soit chanté par tous » il ne dit pas simplement, les hommes, mais « ses saints ; » et encore, après avoir dit, « par les enfants d'Is- « raël, » il a ajouté : « Par ce peuple qui est « proche de lui. » Maintenant un autre interprète, au lieu de, qu'il soit chanté, dit, « qu'il « soit loué. » Donc, ce que dit le Psalmiste, revient à ceci : si vous êtes saints, si vous vous approchez de Dieu, vous obtiendrez une grande gloire, car tous ses biens sont éternels, comme il convient à Celui qui possède tant de richesses et tant de gloire. Il faut donc, de plus, de notre côté, faire ce qui dépend de nous, afin de jouir, nous aussi, de la plénitude de la gloire, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent la gloire, et l'empire, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

EXPLICATION DU PSAUME CXLIX.

1. « CHANTEZ AU SEIGNEUR UN CANTIQUE NOUVEAU. »

—

ANALYSE.

1. La meilleure action de grâces est celle qui résulte d'une vie remplie de bonnes œuvres.
2. On a cherché un sens anagogique dans l'usage des instruments nommés dans ce psaume; saint Chrysostome, qui en général se défie de toute allégorie non indiquée par le texte même de l'Ecriture, ne voit dans ces instruments qu'un moyen de soutenir la faiblesse des Juifs. L'attrait de la musique les attachait au culte de Dieu, que, sans cela, leur peu de ferveur leur aurait fait abandonner. Cette même idée se trouve répétée dans le psaume suivant.

1. Selon le sens anagogique, c'est le Nouveau Testament que désigne ce cantique nouveau ; car tout alors est devenu nouveau. Le Testament : « Je ferai, » dit le Prophète, « avec vous un testament nouveau (Jérém. XXXI, « 31) ; » la créature : « S'il y a dans le Christ, « une nouvelle créature (II Cor. V, 17) ; » l'homme : « Dépouillez-vous du vieil homme « et revêtez-vous du nouveau, qui se renou- « velle en avançant dans la connaissance et la « ressemblance de Celui qui l'a créé. » (Col. III, 9.) C'est donc parce que la vie est nouvelle, parce que tout le reste est renouvelé, que l'on dit Nouveau Testament. Et le Prophète exhorte en ce moment à chanter un nouveau cantique. Dans le sens historique, le nouveau cantique c'est celui que les Israélites devaient faire entendre pour leurs victoires, pour leurs succès, pour leurs triomphes, cantique illustre et glorieux. « Que sa louange retentisse dans « l'assemblée des saints. »

Voyez-vous bien comme il demande avant les paroles, la conduite, la reconnaissance exprimée par les actions, comme il exige les bonnes œuvres, avant de vous introduire dans le chœur destiné à louer Dieu. C'est qu'il ne suffit pas des paroles pour l'action de grâces ; il y faut joindre encore la vertu dans les actions. « Que sa louange retentisse dans l'as- « semblée des saints. » Ces paroles renferment encore un autre enseignement. Elles montrent la nécessité des louanges unies à d'autres louanges, des hymnes s'élevant d'un chœur qui forme un concert. L'Eglise en effet, c'est un corps où tout se tient, c'est une assemblée. « Qu'Israël se réjouisse en celui qui « l'a créé (2). » Avant les bienfaits particuliers, le Psalmiste montre le bienfait étendu sur tous ; c'est comme s'il adressait aux fidèles cette exhortation : bénissez Dieu, vous n'étiez pas, et il vous a fait naître et il vous a donné une âme ; ce n'est pas là un bienfait peu considérable. Le Psalmiste en montre ici d'ailleurs un plus grand. Il ne lui suffit pas en effet de la création, il y joint la familiarité, l'affection étroite qui unit à Dieu, et il engage les Israélites à lui rendre grâces, non-seulement parce que Dieu les a faits, mais parce qu'il a fait d'eux son peuple. Voyez-vous comment il unit, comment il attache ce peuple à Dieu, voulant non-seulement que ce peuple lui rende grâces, mais lui rende grâces avec plaisir, de tout son cœur, avec un amour ardent; voilà, en effet, ce que signifie : « Qu'Is-

« raël se réjouisse. » Il demande donc, à celui qui rend grâces, l'affection, le désir ardent, l'amour énergique, actif, se consacrant tout entier à ce Dieu qu'on célèbre. C'est ce que le même Psalmiste exprimait dans un autre texte : « Comme le cerf soupire après les eaux « vives, ainsi mon cœur soupire après vous, « mon Dieu ; » et encore : « Mon âme est toute « brûlante de soif, pour le Dieu fort et brû- « lant. (Ps, XLI, 1, 2) ; » et encore : « Mon âme « brûle d'une soif ardente pour vous, et en « combien de manières ma chair se sent-elle « pressée de cette ardeur, dans cette terre dé- « serte, sans chemin et sans eaux ? » (Ps. LXII, 2.) Un autre texte donne : « Comme dans une « terre qui a soif. » Le Psalmiste, pour montrer la disposition de son âme, l'ardeur de son désir, compare son cœur à une terre qui a soif, à un cerf altéré. Il exprime encore, par d'autres paroles, le même désir en disant : « Quand viendrai-je , quand paraîtrai-je de- « vant la face de Dieu ? » (Ps. XLI, 3.) Telles sont en effet les âmes des saints ; telle était l'âme de Paul, qui gémissait de voir ajourner son départ de cette vie. (II Cor. V, 4.) « Que « les enfants de Sion tressaillent de joie en « celui qui est leur roi. » Voyez-vous ? Il exprime ce que je disais tout à l'heure, la familiarité, l'affection étroite qui a fait de ce peuple un peuple choisi. Voilà pourquoi il a ajouté : « En celui qui est leur roi. » Dieu en effet n'était pas leur roi seulement par le fait de la création, il l'était aussi par cette familiarité étroite , qui l'unissait à ce peuple. « Qu'ils « louent son nom en chœur (3). » Voyez encore ici le brillant concert ! en effet, les chœurs ont été institués pour que tous, unis d'un même amour, offrent ensemble au Seigneur leurs bénédictions. C'est ce que Paul exprime par ces paroles : « Ne nous retirant point des as- « semblées des fidèles. » (Hébr. X, 25.) C'est ce qu'exprime encore la prière présentée en même temps par tous : « Notre Père, qui « êtes aux cieux (Matth. VI, 9) ; » et : « Re- « mettez-nous nos péchés (Luc, XI, 4) ; » et : « Ne nous induisez pas en tentation ; » et : « Délivrez-nous du mal. » Vous y voyez partout le pluriel. C'est ainsi qu'autrefois on instruisait les fidèles à se réunir, pour faire entendre les hymnes et les cantiques en l'honneur de Dieu. Tout les formait à la charité et à la concorde. « Qu'ils célèbrent ses louanges, avec « le tambour et le psaltérion. »

2. Quelques personnes appliquant l'interprétation anagogique à ces instruments, prétendent que le tambour réclame de nous la mortification de la chair, tandis que le psaltérion nous avertit d'élever nos regards vers le ciel. En effet, cet instrument se touche par la partie supérieure , non pas par l'inférieure comme la cythare. Pour moi, je dirai que ces peuples se servaient anciennement de ces instruments, parce qu'ils avaient l'esprit lourd, qu'il y avait peu de temps qu'on les avait arrachés aux idoles ; et, de même que Dieu leur permit les sacrifices, de même il leur laissa ces instruments , pour s'accommoder à leur faiblesse. Donc, ce qu'il réclame d'eux ici , c'est de chanter avec joie ; voilà en effet ce que signifient ces paroles : « Qu'ils louent son nom « par des concerts. » L'harmonie, c'est ici la pureté de la vie. Le Psalmiste, pour raviver leur ardeur, parle ensuite de la bonté du Dieu qu'il faut chanter : « Car le Seigneur a mis sa « complaisance dans son peuple (4). » Quelle prospérité se pourrait comparer à la faveur d'un Dieu clément ? « Et il élèvera ceux qui « sont doux, et les sauvera. » Voyez encore ici, comme il expose ce qu'il faut attendre de Dieu, ce que Dieu attend des hommes. De même que, tout à l'heure, en réclamant les actions de grâces, il a montré ce qui vient de Dieu, par ces paroles : « Car le Seigneur a mis sa « complaisance dans son peuple ; » de même, ici encore, en promettant les bienfaits de Dieu, il exige en même temps ce qui dépend des hommes : « Et il élèvera ceux qui sont doux, « et les sauvera. » Elever , voilà la part de Dieu ; être doux, voilà la part de l'homme. Ce qui vient de Dieu, ne se montre qu'après ce qui vient de l'homme. Et maintenant voyez la grandeur du don. Il ne dit pas, sauvera n'importe comment, mais : « Il élèvera et sau- « vera, » c'est-à-dire, non-seulement il délivrera des maux, mais il accordera de plus l'éclat et l'illustration ; avec le salut, il donnera aussi la gloire. Le Psalmiste, développant cette pensée, ajoute : « Les saints seront dans la « joie, se voyant comblés de gloire (5). » De même que, plus haut, il réclame la douceur du cœur, de même ici il demande la sainteté. Partout en effet Dieu se montre avec ses miracles, c'est ainsi qu'il a affranchi les Israélites de la servitude des Egyptiens ; c'est ainsi qu'il les a ramenés de Babylone, et ce n'est pas seulement en les affranchissant, mais c'est

par les prodiges accomplis qu'il a surtout glorifié son peuple. « Ils se réjouiront dans le « lieu de leur repos. » Ces paroles expriment la plénitude de la sécurité, la plénitude de la paix, la plénitude de la joie, la plénitude de la félicité. Et ce que dit le Psalmiste, c'est pour faire savoir aux Israélites qu'ils ne doivent rien à leurs armes, rien à leur force particulière ; qu'ils doivent tout au secours de Dieu et qu'il importe de le conquérir par l'humilité et par la douceur. « Les louanges de Dieu seront tou« jours dans leur bouche, et ils auront, dans « leurs mains, des épées à deux tranchants, « pour exercer la vengeance du Seigneur sur « les nations et ses châtiments sur les peuples « (6, 7). » Il s'agit ici d'une guerre à faire par les cantiques chantés en chœur ; s'ils chantent, s'ils font entendre leurs hymnes, ils s'assureront la victoire. « Les louanges de Dieu, » ce sont les hymnes, les psaumes, les actions de grâces ; voilà pourquoi, au lieu de louanges, un autre interprète dit : « Les hymnes. « Pour exercer la vengeance du Seigneur sur « les nations et ses châtiments sur les peu« ples. » Qu'est-ce à dire ? C'est que leurs vainqueurs ne cessaient de les outrager ; or le Seigneur promet à son peuple de repousser, par la force des événements, les outrages de ces ennemis ; de leur montrer, par les événements mêmes, que ce n'est pas à la faiblesse du Dieu des Israélites, mais aux péchés de son peuple, qu'ils ont dû leurs victoires. Quand les Israélites eurent été suffisamment punis, il suffit d'un signe du Dieu de bonté, pour opérer, en faveur de son peuple, un admirable changement. Et maintenant, voyez l'insigne victoire ! le Psalmiste ajoute en effet : « Pour « mettre leurs rois à la chaîne, et les plus no« bles d'entre eux, dans les fers (8). » Voyez-vous l'excès de la puissance ? Ils n'ont pas seulement chassé, repoussé les ennemis loin d'eux ; mais ils les ont faits prisonniers, ils les ont traînés à leur suite, manifestant par tous ces événements la puissance de Dieu. « Pour « exécuter sur eux le jugement qui est inscrit « (9). » Qu'est-ce à dire : « Le jugement qui « est inscrit ? » Cela veut dire, à découvert, manifeste, avéré, qu'il est impossible d'oublier. Tel est en effet le caractère des œuvres de Dieu, la grandeur ; l'excellence de ses miracles s'étend dans toute la durée des siècles. Telle sera donc, dit le Psalmiste, la victoire, tel sera le trophée, qu'il sera pour tous manifeste, à découvert, comme l'inscription d'une colonne, indestructible à jamais. Telle est la gloire réservée à tous ses saints. Quelle est cette gloire ? D'avoir vaincu, ou plutôt, ce n'est pas simplement d'avoir vaincu, mais d'avoir vaincu de cette manière, par le bras de Dieu, par le secours d'en-haut. Et maintenant, voyez comme ici encore, il ne se lasse pas de parler des saints, excitant ainsi les fidèles à la pratique et au zèle de la vertu. Quant à moi, je ne crois pas qu'il entende par gloire, la victoire seulement, mais les louanges, les hymnes, les cantiques ; il rappelle dans toutes ces paroles, que ceux qui louent le Seigneur recevront un grand accroissement de gloire et deviendront plus illustres, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent la gloire et l'empire, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

EXPLICATION DU PSAUME CL.

1. « LOUEZ LE SEIGNEUR DANS SES SAINTS. » UN AUTRE TEXTE : « DANS UN SANCTUAIRE. » UN AUTRE TEXTE : « DANS CE QU'IL SANCTIFIE. »

—

ANALYSE.

Que tous les membres de notre corps louent Dieu et forment un concert en son honneur.

Ces paroles s'appliquent, soit au peuple, soit à la vie sainte, et aux saints. Or voyez comme ici encore, pour terminer son livre des psaumes, il parle de l'action de grâces, nous montrant, par là, que tel doit être le commencement, et telle doit être la fin de nos actions et de nos paroles. Aussi Paul disait : « Quoi que « vous fassiez, ou en paroles ou en actions, « faites tout au nom du Seigneur Jésus-Christ, « rendant grâces par lui, à Dieu le Père.» (Col. III, 17.) C'est ainsi que commence notre prière. En effet, dire, « Notre Père, » c'est rendre grâces pour les dons que l'on a reçus, et pour les indiquer, il suffit de prononcer ce nom. Dire, « Notre Père, » c'est reconnaître l'adoption des enfants ; reconnaître l'adoption des enfants, c'est proclamer la justice, la sanctification, la rédemption, la rémission des péchés, tous les dons du Saint-Esprit. Il faut en effet, que tous ces bienfaits précèdent pour que nous jouissions de l'adoption qui nous fait enfants de Dieu, pour que nous méritions d'appeler Dieu, notre père. Mais il me semble que le Psalmiste insinue encore une autre pensée, quand il dit: « Dans ses saints. » Cela veut dire par le moyen de ses saints ; donc rendez grâces à Dieu de ce qu'il a introduit parmi les hommes une telle forme de vie; de ce que, des hommes, il a fait des anges; aussi, après avoir dit : « Dans ses saints, » le Psalmiste ajoute : « Louez-le dans le firmament où il fait éclater « sa puissance, » montrant par ces paroles ce que j'ai déjà dit. Car les saints sont plus chers à Dieu que son firmament. Car le ciel est fait pour l'homme, et non l'homme pour le ciel. Maintenant un autre texte, au lieu de, « Dans « le firmament, » porte : « Dans l'indestructi-«bilité; » un autre : « Dans le firmament de sa « puissance. » Or, le Psalmiste me paraît ici avoir encore une autre pensée, comme dans l'avant-dernier psaume. Là, en effet, il dit : « Louez-le, vous tous qui êtes ses anges. » (Ps. CXLVIII, 2.) Ici, « Louez-le, dans son firma-« ment, » c'est-à-dire, vous qui êtes dans son firmament; le Psalmiste ne se lasse pas d'inviter les puissances supérieures à s'associer à l'élan de ses louanges. « Louez-le dans les effets « de son pouvoir (2); » un autre: « Par ses « puissances.» L'hébreu dit : « Begeburothau.» Voici la pensée : louez-le, à cause de tout ce qu'il a de puissance, à cause de sa force, à cause de ses miracles, à cause de son pouvoir, qu'il manifeste par toutes les créatures ; par celles qui vivent sur la terre, par celles qui vivent dans les cieux ; par les œuvres générales, par les œuvres particulières : à chaque instant, et toujours. Louez-le, « selon l'étendue « de sa grandeur. » Est-ce possible, et quelles louanges pourraient égaler sa grandeur ? Le Psalmiste ne dit pas, une louange qui égale ;

mais, dit-il, selon que vous pouvez comprendre l'immensité de cette grandeur, vous devez la louer, dans la mesure de vos forces, autant qu'une louange, digne de Dieu, de cette incomparable grandeur, peut sortir de la bouche d'un homme. Nul en effet, ne peut dignement louer Dieu. Avez-vous compris la passion de cette âme sainte? avez-vous compris le feu qui la brûle, qui la tourmente, qui l'excite, qui lutte pour surmonter la naturelle faiblesse; pour s'élancer de la terre au ciel; l'ardeur de l'âme attachée à Dieu, qu'un désir brûlant jette dans le sein de Dieu? « Louez-le, au son « de la trompette; » un autre texte: « Au son « de la trompe. Louez-le, avec le psaltérion et « la harpe; » un autre: « Avec le nablum, « (espèce de harpe), et la lyre; louez-le « avec le tambour, et dans les chœurs; louez- « le avec le luth et avec l'orgue; » un autre texte: « Avec des cordes et avec la harpe; « Louez-le, avec des cymbales harmonieuses; « louez-le avec des cymbales de jubilation. » Un autre: « Avec des cymbales de signification. « Que toute haleine loue le Seigneur. » Un autre texte: « Que toute respiration. » Il excite tous les instruments; il veut les entendre tous offrir à Dieu leur mélodie, il leur communique à tous la chaleur qui le brûle; il les réveille tous.

Eh bien donc! de même qu'il ordonne aux Juifs de louer Dieu par tous les instruments, de même il nous prescrit, à nous, de le louer par tous nos membres: par nos yeux, par notre langue, par nos oreilles et par nos mains; ce que Paul, de son côté, exprime ainsi: « Offrez « vos corps comme une hostie vivante, sainte, « agréable à Dieu, pour lui rendre un culte « raisonnable. » (Rom. XII, 1.) La louange qui vient de l'œil, ce sont des regards dont rien n'altère la pureté; la louange de la langue, ce sont les psaumes; la louange de l'oreille, c'est l'ignorance des chants impurs, des discours qui accusent le prochain; la louange que fait la pensée, c'est la simplicité qui ne connaît pas la ruse, et n'admet que la charité. Les pieds louent le Seigneur, lorsqu'ils ne courent pas au vice, mais aux bonnes œuvres; les mains louent le Seigneur, quand elles ne s'abandonnent ni au vol, ni aux rapines, ni aux coups, ni aux violences; quand elles s'emploient à l'aumône, à la défense des opprimés. L'homme devient alors une harpe harmonieuse d'une mélodie ravissante, spirituelle, qui s'élève à Dieu. Maintenant, ces instruments dont nous avons parlé, furent permis aux Juifs, à cause de la faiblesse de leur esprit; on voulait les maintenir dans la charité, dans la concorde, les exciter à faire avec ardeur ce qui leur procurerait le salut. Dieu voulait, en leur permettant les plaisirs de ce genre, les amener à des désirs plus élevés. Dieu comprenait combien ces Juifs étaient grossiers, lâches, déchus, et il voulait les réveiller, les consoler de l'assiduité qu'il leur demandait, par les douceurs de la mélodie. Et maintenant que veut dire, « Les cymbales de la signification? » Ce sont les psaumes. Et en effet, ils ne frappaient pas simplement les cymbales, ils ne jouaient pas simplement de la harpe, mais, autant que faire se pouvait, par les cymbales, par les trompettes, par la harpe, ils montraient le sens des psaumes, et le travail, et le zèle dont ils faisaient preuve dans ces exercices, leur était d'une grande utilité. « Que toute haleine « loue le Seigneur. » Après avoir invité au concert de louanges les créatures célestes; après avoir réveillé le zèle du peuple, excité tous les instruments, il s'adresse à la nature entière, il invite tous les âges à ce concert: vieillards, hommes faits, jeunes gens, adolescents, femmes, et généralement, sans exception aucune, tous les habitants de la terre; il jette déjà les premières semences du Nouveau Testament, en s'adressant à ceux qui sont répandus sur toute la surface de l'univers. Donc ne nous lassons pas de louer Dieu, de lui rendre, pour toutes choses, des actions de grâces, et par nos paroles, et par nos actions. Voilà, en effet, notre sacrifice, notre oblation; voilà le ministère par excellence, le digne emploi d'une vie réglée sur le modèle des anges. Et si nous persévérons ainsi à louer Dieu, nous passerons, sans aucune offense, la vie présente, et nous acquerrons les biens à venir. Puissions-nous tous nous les voir accordés, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent, comme au Père, comme au Saint-Esprit, la gloire, la puissance, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES

Sur cette Parole du Prophète David :

« NE CRAIGNEZ POINT, EN VOYANT UN HOMME DEVENU RICHE, ET SA MAISON COMBLÉE DE GLOIRE « (PS. XLVIII, 17), » ET SUR L'HOSPITALITÉ.

AVERTISSEMENT ET ANALYSE.

Les deux homélies qui suivent, furent prononcées toutes deux à Constantinople, sous l'influence des grandes catastrophes, des révolutions soudaines qui étonnaient si souvent la cité; elles se ressemblent encore parce qu'elles commentent également le même verset du même psaume : *Ne craignez point, en voyant un homme devenu riche, et sa maison comblée de gloire.* (Ps. XLVIII, 17.)

Quelle bonne terre j'ai à cultiver, quel plaisir de vous faire entendre la parole! Après avoir ainsi salué les fidèles présents dans l'église, le saint orateur demande vivement : les absents, où sont-ils? que font-ils? Ah! oui, au forum, ou ailleurs, à la poursuite de la fortune! De là, sur les richesses, la vanité, l'instabilité des biens de la terre; les vaines préoccupations; les prétextes insensés pour négliger le salut; les flatteurs du riche, qui le trompent; les déceptions méritées; les douleurs de ce monde, sans cesse tourmenté parce qu'il ne poursuit que des ombres; la distinction de la richesse prétendue, et de la richesse vraie; sur la vertu, sur la simplicité des mœurs, sur l'hospitalité, une conversation animée, variée, piquante, naïve, élevée, où se retrouvent les beaux mouvements qu'on admire dans les discours sur la disgrâce d'Eutrope, et l'inépuisable abondance d'une éloquence, toujours nouvelle et toujours jeune, parce que, si les pensées sont les mêmes, le sentiment que ces pensées inspirent est toujours, dans l'âme de l'orateur, vrai et profond, toujours jeune et toujours nouveau. On remarquera, dans cette première homélie, les vifs retours que l'orateur fait sur lui-même, sa manière aimable, originale, saisissante, de témoigner de son zèle.

La seconde homélie contient le développement d'une pensée singulièrement chère à saint Jean Chrysostome : **voulez-vous, pour vos capitaux, un bon placement? placez-les dans les mains des pauvres.**

PREMIÈRE HOMÉLIE.

1. Il est doux pour l'agriculteur, quand la charrue a purgé la terre, quand le sillon est tracé, quand les épines ont été arrachées, de jeter la semence, de n'avoir pas à craindre des épines qui étoufferaient les germes. Il est bien plus doux, pour celui qui vous parle, de jeter les pensées divines dans des âmes que rien ne trouble. Aussi quel plaisir pour nous de commencer à vous entretenir! le champ est purifié, nous le voyons bien. Sans doute notre regard ne pénètre pas dans votre pensée; mais vos yeux bien ouverts et votre attention qui se dresse, nous manifestent la tranquillité de votre intérieur. Je ne puis entrer dans votre conscience, mais vos yeux fixes et brillant d'une flamme céleste ont une voix pour me dire : il n'y a pas de trouble au dedans; ou plutôt votre ferveur me crie : jetez-nous les semences; ce que vous jetez, nous le recueillons, dans l'espérance du fruit; toute inquiétude terrestre, nous l'avons chassée. Et voilà pourquoi je m'attache toujours à des pensées

de plus en plus profondes, et j'ai confiance; j'ai une si bonne terre !

L'Ecriture ne demande pas seulement un docteur habile, elle veut aussi un auditeur intelligent. Et voilà pourquoi je vous trouve bien heureux, et je me trouve bien heureux moi-même. « Bienheureux, » dit l'Ecriture, « celui qui parle, et dont la voix pénètre dans « les oreilles de ceux qui l'écoutent ! » (Eccl. xxv, 12.) Et: « Bienheureux ceux qui ont « faim et qui ont soif de la justice ! » (Matth. v, 6.) C'est donc à vous, que votre zèle amène auprès de nous, c'est à vous que nous enverrons les divines pensées; tous les autres sont maintenant sur la place publique, ils se souillent au contact impur des choses du siècle; mais vous, supérieurs à la terre, vous accueillez les pensées spirituelles. Les autres, esclaves de la servante, n'ont de souci que pour la chair; mais vous, c'est la noble dame, l'âme libre que vous prenez soin d'embellir, et en l'ornant vous la sauvez.

Où t'arrêtes-tu, maintenant, ô homme ? Sur la place publique. Que veux-tu y recueillir? De la fange et de la boue. Viens donc, et, de ma main, reçois un parfum. A quoi bon recueillir des richesses périssables, courtiser l'avarice, ce cruel tyran, rechercher des magistratures, périssables encore, l'abondance des choses du siècle, que l'on possède aujourd'hui, que demain l'on ne possède plus? A quoi bon cueillir les fleurs, en négligeant les fruits? Pourquoi cours-tu après une ombre, au lieu de saisir la vérité? Pourquoi rechercher ce qui est périssable, et non ce qui demeure? « Toute chair n'est que de l'herbe, et toute « gloire humaine est comme la fleur des « champs; l'herbe se sèche et la fleur tombe, « mais la parole de Dieu demeure éternelle- « ment.» (Isaïe, xl, 6, 8.) Tu possèdes d'abondantes richesses; et qu'importe pour l'âme? Dans l'opulence que donnent les richesses, dans la pauvreté de l'âme, tu te pares avec des feuilles, et tu n'as pas de fruits. Quel profit, je te le demande, as-tu fait? Tu as obtenu des richesses, qu'il te faudra abandonner ici; tu as obtenu des dignités, qui ne te produisent que des haines; viens, jouis avec nous des discours de la vraie sagesse; expie tes péchés; rejette le fardeau de tes iniquités; purifie ta conscience; élève tes pensées, deviens un ange, et sois un homme. Dépouille la chair, prends des ailes, sépare-toi des choses visibles; attache-toi aux invisibles, monte au ciel; mêle-toi au chœur des anges; approche-toi du tribunal d'en-haut, du tribunal suprême; abandonne la fumée, l'ombre pure, l'herbe vile, les toiles d'araignée. Impossible à moi de trouver un mot qui exprime comme il faut cette misérable inconsistance. Mais voici ce que je dis, ce que je ne cesserai pas de redire : viens, et sois un homme; qu'on ne dise pas que ton titre naturel est un faux titre. Comprenez-vous ce qui vous est dit? Un homme souvent n'a de l'homme que le nom; il ne l'est pas, dans le sens qu'il faut attacher à ce nom. Quand je te vois vivre sans écouter la raison, comment veux-tu que je t'appelle un homme, et non un bœuf? Quand je te vois te conduire en ravisseur, comment veux-tu que je t'appelle un homme et non un loup? Quand je te vois dans la fornication, comment veux-tu que je t'appelle un homme, et non un porc? Quand je te vois tramer des ruses, comment veux-tu que je t'appelle un homme, et non un serpent? Quand je te vois infecté de venin, comment veux-tu que je t'appelle un homme, et non une vipère? Quand je te vois sans intelligence, comment veux-tu que je t'appelle un homme, et non un âne? quand je te vois adultère, comment veux-tu que je t'appelle un homme, et non un étalon? Quand je te vois indocile et stupide, comment veux-tu que je t'appelle un homme et non une pierre? Tu as reçu de Dieu une noble origine, pourquoi trahis-tu la générosité de ta nature? A quoi travailles-tu, réponds-moi? Il y a des hommes qui ont le talent de transformer les animaux, autant que possible, de manière qu'ils participent à la noblesse de notre nature. On apprend aux perroquets, à reproduire la voix humaine, et l'art fait violence à la nature; on apprivoise des lions que l'on conduit sur la place publique. Un lion, un animal féroce, tu peux l'apprivoiser, et tu te montres plus féroce qu'un loup? Et ce qu'il y a de plus triste, c'est que chaque animal n'a qu'un vice : le loup est rapace; le serpent, perfide; la vipère, venimeuse; l'homme, devenu méchant, ne se montre pas de même : trop souvent, en effet, ce n'est pas un seul vice qui le travaille, mais il est tout à la fois rapace, perfide, venimeux, et il rassemble en son âme les vices de plusieurs animaux. Comment veux-tu que je t'appelle un homme, toi qui n'as ni les insignes de la royauté, ni le diadème, ni la pour-

pre ? « Faisons l'homme, » dit Dieu, « à notre « image et ressemblance. » (Gen. I, 26.) Pense, ô homme, à l'image de qui tu as été fait, et ne te ravales pas à la vile condition des animaux. Si tu vois un roi, rejetant la pourpre et le diadème, confondu avec les soldats, abdiquant son autorité, comment l'appelleras-tu un roi ? Tu es un homme, ne me dis pas que tu as l'âme d'un homme, montre-moi que tu en as la sagesse. Tu commandes aux animaux sans raison, et tu ne rougis pas d'être l'esclave de tes passions sans raison ?

2. Et comment, me dis-tu, deviendrai-je un homme ? Maîtrise les pensées de la chair, pensées dépourvues de raison ; chasse loin de toi la fornication ; chasse l'amour immodéré des richesses ; chasse ce détestable tyran, purifie-toi. Mais comment deviendras-tu un homme ? Viens ici où l'on fabrique des hommes. Quoi que tu sois, je ferai de toi un homme : Cheval ? je ferai de toi un homme ; loup ? je ferai de toi un homme ; serpent ? je ferai de toi un homme ; je ne transformerai pas ta nature, mais ta volonté. Mais quoi ? me dira-t-on, j'ai des enfants, une maison à conduire ; une femme, dont je dois prendre soin ; la pauvreté me presse ; il me faut gagner le pain du jour. Prétextes que tout cela, et vaines raisons. Si je te retenais ici, sans jamais te quitter ; si je ne t'accordais aucun relâche ; si tu ne pouvais plus vaquer, au dehors, à tes affaires, à la bonne heure, tu pourrais te défendre, et t'excuser, et me dire : j'ai des enfants et une maison à conduire ; et tu aurais raison de parler ainsi ; ou plutôt, tu n'aurais même pas besoin de parler ainsi ; car Dieu est assez fort, quand même tu resterais ici pour accroître ta fortune. Mais moi je ne t'impose aucune nécessité de ce genre ; je ne te dis pas de venir ici tous les jours, mais seulement deux fois dans la semaine. Qu'y a-t-il de pesant, qu'y a-t-il de si lourd à porter dans ce que je demande ? Il ne s'agit pas de journées entières, mais de quelques instants bien courts à passer dans l'église ; reçois les divines pensées, afin de te préserver des blessures ; non pas pour en faire aux autres, mais pour convertir la place publique en église. Viens, ô homme, reçois ton armure, afin que cette armure te protége contre toute blessure funeste ; tiens-toi à ta place, au milieu des soldats du Seigneur, mais tiens-toi armé ; tiens-toi dans le sanctuaire, mais avec des yeux purs ; pousse ton vaisseau dans le port, mais manœuvre avec prudence ; c'est ce que tu peux apprendre ici et tu ne veux pas, et au milieu des armées du siècle, sans être revêtu de la loi de Dieu, tu te jettes tout nu. Vois donc quel trésor on remporte de l'église ! le mépris de toutes les choses humaines ; la force qui foule aux pieds les chagrins ; qui se montre supérieure à tous les biens de ce monde ; la vertu toujours modeste, jamais abattue. Ainsi se montra Job : la pauvreté ne ruina pas son courage ; l'opulence ne l'exalta pas ; dans la variété des événements, des conditions, il conserva l'égalité de son âme.

Tiens, reçois de moi ton armure. Quelle armure ? celle qui plus d'une fois t'assurera ton salut. Tu sors, et tu vois un homme tout fier sur un coursier au frein d'or : autour de lui de nombreux satellites ; et voici qu'en même temps, tu aperçois un misérable abattu sous le malheur. Alors l'envie te saisit à propos de ce riche, et te voilà pris par la haine qui ronge le pauvre. David s'approche de toi, pour te garder, pour te dire : « Ne craignez « point, en voyant un homme devenu riche. » Sors avec le Prophète et ne crains point ; va où je te dis, avec le Prophète, avec le docteur, avec ce bâton pour soutien, avec ce héraut de Dieu. « Ne craignez point en voyant un « homme devenu riche. » Mais, dira-t-on ; c'est un avertissement ; c'est un conseil, c'est une parole honnête ; toutefois, dites-moi aussi le moyen de ne pas craindre cet homme. C'est que la richesse est de la même nature que celui qui est riche. Comment cela ? je vais le dire. Qu'est-ce que l'homme ? Un animal misérable, fragile, qui ne vit qu'un temps ; de de même sont les richesses ; ou plutôt il ne faut pas dire de même, mais bien plus fragiles. Souvent, en effet, elles ne disparaissent pas avec l'homme, mais avant l'homme. Vous avez vu d'innombrables exemples de cette vérité ; sans sortir de cette ville, vous avez vu les richesses inopinément perdues ; vous avez souvent été à même de voir périr les possessions du vivant du possesseur ; car la fin des richesses, c'est la révolution qui produit la pauvreté. Réfléchissez donc sur le peu de durée de la possession. Car le possesseur survit à la possession perdue. Et plût au ciel que la possession ne fût jamais que perdue sans perdre du même coup le possesseur ! On a donc raison de dire que la richesse est un serviteur

ingrat, sanguinaire, homicide; un serviteur qui récompense son maître en l'égorgeant. Et, ce qu'il y a de plus triste, ce n'est pas seulement en abandonnant l'homme, que la richesse le jette dans les périls, c'est même avant l'abandon qu'elle le précipite, le bouleverse, le trouble. Cessez donc de regarder cet homme aux vêtements de soie, inondé de parfums, escorté de serviteurs ; ouvrez sa conscience, percez à jour l'âme de ce riche opulent ; vous y découvrirez l'agitation turbulante et désordonnée. Quand vous serez témoins de quelque chute éclatante, comprenez le malheur attaché à la fortune.

3. Car, quoi de plus trompeur que les choses humaines? je l'ai souvent dit, c'est un fleuve qui coule; ce sont des eaux que l'on voit et qui passent; que l'on tient, et qui s'échappent. « Ne craignez point, en voyant un « homme devenu riche ; » recueillez cette parole, ce cantique spirituel. Lorsque l'envie entre dans votre cœur, si cette parole y fait en même temps son entrée, voilà qui suffira pour bannir un mauvais sentiment. « Ne crai« gnez point, en voyant un homme devenu « riche ; » voilà mes remèdes à moi, non pour de l'argent, mais pour le ciel. Je ne soigne pas les corps, je suis le médecin de l'âme. Je ne parle pas seulement de votre âme, mais de la mienne ; si je vous fais la leçon, je n'en suis pas moins un homme, entre nous communauté de nature, communauté d'enseignement.

« Ne craignez point, en voyant un homme « devenu riche. » Prenez ce verset du psaume, comme un trésor et comme un sujet de pensées ; prenez-le comme une racine de richesse et d'opulence. Ce n'est pas d'être riche, c'est de ne pas vouloir être riche, qui constitue la richesse. Comprenez-vous? qui veut être riche a besoin de possession, a besoin d'argent ; au contraire, qui ne veut pas être riche, est toujours dans l'opulence. « Ne craignez point, « en voyant un homme devenu riche, et sa « maison comblée de gloire. » « Ne craignez « point ; » à quoi bon, dites-moi, craindre les riches? Comme le riche paraît redoutable, le Prophète explique ce que c'est qu'un riche. Craindre un homme dont tout l'équipement est un feuillage sans fruit ! craindre un homme, qui vit dans l'amertume ! craindre un homme, toujours tremblant ! craindre un homme, qu'accompagne continuellement l'épouvante ! Ton esclave ne te craint pas, en ton absence ; le riche porte partout le maître qui réside en lui ; en quelque endroit qu'il se rende, l'amour de l'argent le suit ; ses parents, ses domestiques, ses amis, ses envieux, ses obligés, tous sont en même temps ses ennemis. Car la haine qu'il réveille est grande. Le pauvre passe sa vie sans craindre personne, attendu que la sagesse et la patience sont toutes ses richesses. Le riche, ne respirant que pour accroître ce qu'il a, est odieux à tous, et, dans les réunions publiques, on le voit comme un ennemi ; les visages le flattent, les cœurs le détestent. Et ce qui prouve qu'il en est ainsi, c'est la chute des feuilles quand le vent a soufflé ; c'est-à-dire, quand il s'est accompli une révolution dans sa fortune ; alors se découvrent les amis fardés ; alors tombent les masques des flatteurs ; alors les comédiens, quittant leurs rôles, se montrent ce qu'ils sont, l'illusion de la scène tombe et laisse voir la réalité. Toutes les bouches se font entendre : ce misérable, ce pervers, cet infâme ; que dites-vous ? hier, ne le flattiez-vous pas ? ne lui baisiez-vous pas les mains ? — Je jouais un rôle. L'heure est venue, et j'ai jeté mon masque, et je montre ce que j'avais dans l'âme. Pourquoi donc craindre, répondez-moi, celui que poursuivent tant de voix accusatrices ? Et que dis-je ? Plût au ciel que le riche ne s'accusât pas lui-même !

Ce que j'en dis, ce n'est pas pour flétrir la richesse ; j'ai protesté maintes et maintes fois, mais j'accuse l'usage mauvais de ce qui, en soi, est bon. Les richesses et les bonnes œuvres ensemble, voilà qui est bien. Comment cela est-il bien ? Si les richesses soulagent la pauvreté, soutiennent l'indigence ; écoutez Job : « J'ai été l'œil de l'aveugle, le pied du boi« teux ; j'étais le père des pauvres. » (Job, XXIX, 15, 16.) Voilà les vraies richesses, exemptes de péché, jointes à l'amour des pauvres. « Ma « maison a été ouverte à tout venant. » (Job, XXXI, 32.) Voilà le véritable usage de la richesse, non pas de la prétendue richesse, mais de la vraie richesse. La prétendue richesse est l'esclave de la vraie richesse ; la première n'est qu'un nom, rien de plus ; l'autre, à la vérité du nom, joint la réalité de la chose. Cette réalité, où est-elle ? Dans la vertu, dans la pratique de l'aumône. Comment cela ? Je vais le dire. Il y a un riche ravisseur de tous les biens et il y a un riche qui donne au pauvre

ce qu'il possède. Le premier est riche par ce qu'il amasse ; le second, par ce qu'il dépense ; l'un ensemence la terre, l'autre cultive le ciel. Et, autant le ciel est au-dessus de la terre, autant l'opulence du second est plus solide que celle du premier. Le vrai riche a des amis en foule ; l'autre ne voit partout que des accusateurs ; et, chose admirable, le ravisseur, l'avare est détesté, non-seulement de ceux qu'il a blessés ; il l'est en outre de ceux qui n'ont reçu de lui aucun mal, mais qui plaignent les victimes ; l'homme miséricordieux, au contraire, n'est pas aimé seulement de ceux qui ont éprouvé sa miséricorde ; ceux même qui ne l'ont point ressentie, le chérissent. C'est que la vertu vaut mieux que le vice, mes frères. Le vice a pour ennemis ceux même qui n'en ont point souffert ; l'aumône a pour amis ceux même qui n'en ressentent point les bienfaits. Tous s'écrient que Dieu le récompense, cet homme bienfaisant. Toi qui parles ainsi, quels biens as-tu reçus ? Ce n'est pas moi, mais mon frère ; ce n'est pas moi, mais un de ceux qui sont mes membres. Le bienfait à lui accordé, je le regarde comme mien. Voyez-vous quels trésors accompagnent la vertu ; comme elle est aimable, comme elle est désirable, comme elle est belle ! Le miséricordieux est un port ouvert à tous, un père pour tous ; c'est le bâton qui soutient les vieillards. Vienne le jour où quelques malheurs affligent le miséricordieux ; tous se mettent en prière, pour que Dieu le prenne en pitié, lui fasse du bien, lui conserve sa fortune. Considérez au contraire le ravisseur, voici ce que vous entendrez : Maudit, pervers, scélérat. Qu'avez-vous souffert ? Moi ? Rien, mais c'est mon frère. Et tous les jours, ce sont des clameurs et des cris sans nombre. Qu'il vienne à tomber, tous se ruent sur lui. Est-ce là une vie ? Est-ce là de l'opulence ? Cette condition n'est-elle pas pire que celle des condamnés ? Le condamné a des liens qui enchaînent son corps ; celui-ci se sent l'âme garrottée. Vous le voyez dans les fers et vous ne le prenez pas en pitié ? Je le hais parce que ce n'est pas la nécessité qui l'a mis dans les fers, mais sa volonté, c'est lui qui s'est mis à la chaîne.

4. Encore contre les riches ? me dira-t-on ; et vous, encore contre les pauvres ? encore à parler contre les ravisseurs ? et vous, encore contre ceux dont les biens sont ravis ? Vous ne vous rassasiez pas de manger, de dévorer les pauvres ; ni moi je ne me rassasie pas de vous corriger. Toujours acharné contre les riches ? toujours acharné contre les pauvres ? Eloigne-toi de mes brebis, éloigne-toi de mon troupeau ; n'y touche pas ; si tu y portes la main, me feras-tu un reproche de te chasser ? Si j'étais un berger qui garde des moutons, ne me reprocherais-tu pas de ménager le loup qui viendrait se jeter sur mon troupeau ? Les brebis dont je suis le pasteur ont en partage la raison, je ne m'arme pas de pierres contre toi, mais de la parole ; ou plutôt je ne m'arme pas contre toi, mais je t'appelle ; deviens une brebis, approche, viens faire partie de mon troupeau. Pourquoi veux-tu détruire la bergerie, toi qui devrais augmenter le troupeau ? Ce n'est pas toi que je poursuis, mais le loup ; si tu n'es pas un loup, je ne te poursuis pas : si tu es un loup, n'accuse que toi-même. Je ne suis pas contre les riches, mais pour les riches ; ce que je dis, c'est dans ton intérêt que je le dis, quoique tu ne me comprennes pas. Et comment parles-tu dans mon intérêt ? En t'affranchissant du péché, en te délivrant de la rapine, en faisant de toi celui que tous chérissent, celui que tous désirent. Je te répète toujours, as-tu été un ravisseur ? as-tu été un avare cupide ? viens, je te changerai. Les haines qui t'entourent, j'en ferai des amitiés ; tes périls, je les changerai en sécurité. Voilà ce que je te donnerai pour la vie présente, et dans l'autre vie encore, je te donnerai le royaume du ciel, je te préserverai des éternels supplices, je te ferai obtenir les biens : « Que « l'œil n'a pas vus, que l'oreille n'a pas entendus, que le cœur de l'homme n'a pas « conçus. » (I Cor. II, 9.) Est-ce là la conduite d'un ennemi qui chasse, ou d'un ami qui donne des conseils utiles ? Est-ce là de la haine ? N'est-ce pas plutôt de l'amour ? Mais, tu me hais ? Mais non, je ne te hais pas, je t'aime ; j'exécute le précepte de mon Dieu : « Aimez vos ennemis. » (Matth. IV, 44.) Je ne me retire pas de toi, mais je te guéris.

Notre-Seigneur était sur la croix et il disait : « Pardonnez-leur, mon Père, car ils ne savent « pas ce qu'ils font. » (Luc, XXIII, 34.) Est-ce toi que je poursuis ? C'est ton mal que je mets en fuite. Est-ce à toi que je fais la guerre ? Je ne la fais qu'à tes vices. Ne comprends-tu pas que c'est ton bien que je veux ; à toi, que je m'intéresse ; que je veux, avant tout, te proté-

ger? Quel autre que moi te parlera de ces choses? Les magistrats? ce ne sont pas là leurs affaires; ils te parleront de citation, d'accusation. Ta femme? elle t'entretiendra de toilette et de parures d'or. Ton fils? d'héritages, de testaments, de capitaux. Le serviteur de ta maison? de service, de servitude, de liberté. Mais peut-être les parasites? déjeûners, soupers, dîners. Les gens de théâtre? ils t'occuperont de leurs rires honteux, de leur concupiscence effrénée. Mais les gens de loi? testaments, héritages, immunités, c'est leur métier. Qui donc peut te parler de ces choses, si ce n'est moi? tous te craignent, mais tu ne me fais pas peur. Tant que je te verrai dans cet état, je te braverai, je te regarderai du haut en bas, je braverai ton mal, je te fais l'amputation, et tu cries? mais je ne m'épouvante pas de ta voix; je veux ton salut, je suis médecin. Si, pour te guérir d'un ulcère, tu appelais le médecin, en le voyant aiguiser le fer, ne lui dirais-tu pas: taillez, quelle que soit ma souffrance; tu parlerais ainsi dans l'attente de ta guérison, et tu me fuis, moi qui ne te fais pas d'amputation avec le fer, qui ne me sers que de la parole, pour purifier ton âme. Or, que fait le médecin? Souvent il coupe et il envenime la plaie; moi, je ne l'envenime pas, mais je la guéris. Le corps en effet est d'une nature peu fertile en ressources, et les remèdes n'ont qu'une faible puissance; mais sur l'âme, la parole est toute-puissante. Le médecin ne te promet pas le salut; et moi, je te promets le salut, écoute-moi. Si le Fils unique de Dieu est descendu sur la terre, c'est pour nous faire remonter avec lui, c'est pour nous placer au plus haut des cieux.

Je ne crains qu'une chose, le péché; que tout le reste disparaisse, richesse, pauvreté, puissance, et quoi que ce soit. Ce que je dis, je ne me lasserai pas de le redire, parce que je ne veux perdre aucune des brebis de mon troupeau. Eh quoi! Est-il donc possible qu'un riche obtienne le salut? sans doute; Job était riche, Abraham était riche. Avez-vous remarqué ses richesses? remarquez son hospitalité. Avez-vous remarqué sa table? remarquez son affabilité. Mais quoi, Abraham? il était riche. Ai-je dit le contraire? Abraham était-il riche? oui, Abraham était riche. Vous avez remarqué sa richesse? remarquez sa conduite. Vers l'heure de midi le Seigneur lui apparut, pendant qu'il était assis auprès du chêne de Mambré. Or, voici trois hommes. Il se leva (il ne pensait pas que ce fût Dieu qui était présent; comment aurait-il pu s'en douter?); il adora, et dit: « Si j'ai trouvé grâce devant vos yeux, en« trez dans ma tente couverte de bois. » (Gen. XVIII, 1, 3.) Voyez-vous ce que faisait ce vieillard à midi? Il n'était pas assis sous son toit, mais il attirait les voyageurs, les passants, qu'il ne connaissait pas; et il se leva, et il adora, lui, l'homme riche, et de noble race. Il avait des richesses en abondance, et il laissait là sa maison, sa femme, ses enfants, ses domestiques, au nombre de trois cent dix-huit; il laissait tout pour aller à sa pêche; il étendait le filet de l'hospitalité, de manière qu'aucun passant, qu'aucun étranger ne pût aller plus loin que sa maison. Voyez ce que fait le vieillard; il ne demande rien à un serviteur; il en avait trois cent dix-huit; mais il savait bien que les serviteurs sont négligents; il craignait que le serviteur ne s'endormît; ce qui fait que le voyageur aurait passé outre, et ainsi le patriarche aurait perdu sa proie. Voilà ce qu'était Abraham; voilà ce qu'était ce riche. Eh bien! vous, daignez-vous seulement regarder un pauvre, lui répondre, lui adresser la parole? S'il vous arrive, parfois, de donner, c'est par l'intermédiaire d'un serviteur. Mais il n'en était pas de même de cet homme juste; il demeurait assis, exposé à l'ardeur des rayons du soleil; mais, au milieu de la chaleur, il sentait sur lui la rosée; c'était pour lui un ombrage que le désir d'exercer l'hospitalité; il demeurait assis, cueillant le fruit de l'hospitalité. Et cela, quand il était riche. Comparez-moi un peu, avec ce juste, les riches d'aujourd'hui; à l'heure de midi, où sont-ils assis? dans l'enfer. Où sont-ils assis? dans la mort de l'ivresse. Où sont-ils assis? sur la place publique, renversés, ivres, aveuglés, sans cœur, plus stupides que les animaux stupides. Il n'en était pas de même de ce juste.

5. Voulez-vous imiter Abraham? imitez-le de cette manière; je ne vous en empêche pas, au contraire, je vous le conseille, quoiqu'on exige encore de nous de plus grandes vertus: car, dit l'Ecriture, « Si votre justice n'est pas « plus abondante que celle des scribes et des « pharisiens, vous n'entrerez pas dans le « royaume des cieux. » (Matth. V, 20.) Toutefois, en attendant, atteignez seulement Abraham. Qu'avait-il fait pour lui, Abraham? Il pratiquait l'hospitalité, il se levait, il s'inclinait

avec respect, sans savoir quels étaient ceux qui passaient près de lui. En effet, s'il l'avait su, quoi d'étonnant qu'il eût entouré Dieu de ses soins? mais l'ignorance où il était de la qualité de ceux qui se présentaient à lui, manifeste avec plus d'évidence, le zèle qu'il apportait à l'hospitalité. Il était assis et il reçut les voyageurs. Comment? d'une manière généreuse; il immole le veau, il appelle Sara, il associe son épouse aux soins qu'il prend de ses hôtes; et Sara ne se cachait pas dans sa chambre à coucher, elle était debout sous le chêne. Ce festin de l'hospitalité rendit la fécondité à ses entrailles; la stérilité naturelle disparut, il sacrifia le veau et, en échange, il reçut Isaac. Il fit une dépense de farine, et il reçut en échange une postérité aussi considérable que les étoiles du ciel, que les grains de sable de la mer. Mais, évidemment, vous allez me dire : accordez-moi, à moi aussi, une postérité d'autant de fils sortis de moi. Malheureux! misérable! abaissé, profondément abaissé! ce sont les choses de la terre qu'il vous faut, quand je vous donne et le ciel, et la compagnie des anges, et l'éternelle félicité, et vous ne cherchez que la corruption et la mort! Je vous donne la vie qui n'a pas de fin; votre rémunération est plus grande, votre rétribution plus magnifique : faites attention à mes paroles et comprenez le changement dans la nature des choses. Au moment où il fallait prouver l'empressement de l'hospitalité, que dit Abraham à son épouse Sara : « Pétrissez vite « trois mesures de farine.» (Gen. XVIII, 6.) Ecoutez ces paroles, ô femmes : « Pétrissez vite « trois mesures de farine. » Le spectacle qui s'offre à nous aujourd'hui, est un enseignement pour les deux sexes; écoutez ces paroles, ô femmes! et vous, hommes, écoutez aussi et imitez cet exemple. « Pétrissez vite, » dit-il, « trois mesures de farine, » et il courut lui-même à son troupeau de bœufs; ils se partagent le travail afin d'avoir aussi, tous les deux, leur part de la couronne. Tout est commun entre époux, que les vertus soient communes. Je t'ai prise, ô femme, pour m'aider dans les affaires relevées; aide-moi aussi, vite, vite. Il presse sa femme, il ne veut pas qu'un retard puisse contrarier ses hôtes. « Pé« trissez vite trois mesures de farine. » Il lui prescrit de prendre de la peine, il lui ordonne de se fatiguer. « Pétrissez vite trois mesures « de farine. » Elle ne lui répond pas : Qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce que je me suis mariée avec vous pour moudre de la farine et pour cuire le pain, moi, une femme si riche? vous avez trois cent dix-huit esclaves, et, au lieu de leur donner vos ordres, c'est moi que vous pressez de travailler à ce service? elle ne lui dit rien de pareil, elle n'eut même pas une pareille pensée; mais, comme elle était l'épouse d'Abraham, non pas seulement de son corps, mais, de plus, la compagne de sa vertu, Abraham lui dit : « Vite », et aussitôt elle s'empresse, elle saisit l'ordre avec ardeur, parce qu'elle savait que c'est un fruit généreux, que celui de l'hospitalité. « Pétrissez « vite. » Il connaissait l'activité de sa femme.

Où en sont-elles nos femmes d'aujourd'hui? Comparons-les avec Sara: Consentent-elles à recevoir de pareils ordres, à faire de tels ouvrages? montrez-moi la main d'une femme avide de parures, vous la voyez, à l'extérieur, toute dorée; à l'intérieur, on dirait une ville assiégée. Réponds-moi un peu, de combien de pauvres portes-tu les dépouilles dans ta main? étends ta main, montre-la, de quoi est-elle revêtue? de rapines. Etends la main de Sara, de quoi est-elle revêtue? d'hospitalité, d'aumônes, de charité, d'amour des pauvres. O la belle main! voyez, quelle main et quelle main! mais l'une n'a d'une main que la forme, au fond, la différence est grande: dans l'une, des sources de larmes; dans l'autre, des couronnes et des récompenses. Ce que j'en dis, c'est pour que les femmes ne demandent pas à leurs maris de pareilles richesses; c'est pour que les maris ne supportent pas, de la part de leurs femmes, de pareilles demandes. Voyez Sara, voyez cette femme riche, elle a pétri trois mesures de farine. Quel travail! mais elle ne le sentait pas, le travail, dans l'espérance de recueillir le fruit et la récompense. « Pétrissez vite trois mesures de farine. » Que fais-tu? tu te pares, tu t'embellis, ô femme; pour plaire à qui? à ton mari! mauvais désir, si tu dois plaire ainsi à ton mari, si c'est de cette manière que tu tiens à lui plaire. Comment donc lui plairai-je? par la modestie. Mais par quel moyen lui plairai-je? par la décence, par la sagesse, par la douceur et par l'affection, par la sympathie et par la concorde. Ce sont là tes parures, ô femme! ces vertus, qui te sont propres, opèrent la concorde. Mais tous ces autres ornements ne font pas que tu plaises, au contraire, tu te rends à charge à ton mari. En effet, quand tu lui dis :

enlève, pille et apporte-moi, pendant quelques instants bien courts tu peux plaire; mais, bientôt tu as en lui un ennemi. Et, ce qui te montrera que ces ornements ne te rendent pas agréable pour ton mari, c'est que tu les quittes à la maison; c'est dans l'église que tu portes ces parures. Si tu plaisais, par là, à ton mari, c'est à la maison que tu les porterais; mais, comme je l'ai dit, c'est dans l'Eglise que tu entres toute dorée, sur les mains et sur le cou. Si Paul entrait, ce Paul terrible, aimable tout ensemble, terrible pour les pécheurs, aimable pour ceux qui vivent dans la piété, il ferait entendre ce cri pour vous dire : « Que les « femmes ne se parent ni d'ornements d'or, « ni de perles, ni d'habits somptueux. » (I. Tim. II, 9.) Et maintenant, si un gentil entrait au milieu de nous, et voyait, en haut, ces femmes portant ces ornements, et en bas, Paul prononçant ces paroles, ne dirait-il pas qu'il y a ici une comédie? non, non, nous ne jouons pas de comédie, quoi qu'il arrive; mais le gentil a les regards blessés, et il dit : je suis entré dans une église chrétienne, j'ai entendu Paul qui disait : « ni or, ni perles, » et j'ai vu cette femme dont la conduite contredit ces paroles.

6. A quoi te sert l'or, ô femme? à paraître belle et jolie? mais cet or ne fait rien pour la beauté de ton âme. Deviens belle par l'âme, et tu seras aimable, par le corps. « La sagesse de « l'homme illuminera son visage. » (Eccl. VIII, 1). Or, la sagesse appartient à l'âme. Rien n'engendre l'amour et le désir, comme la charité. Si ton mari t'aime, quoique tu n'aies pas de beauté, tu lui parais désirable; mais s'il te hait, quelle que soit ta beauté, il refuse de te voir. La haine qui remplit l'âme ne permet pas aux yeux d'apercevoir la beauté. Quand tu vas lui demander des ornements et de l'or, il est prêt de te haïr, comme celui qui, sur la place publique vient lui demander quelque chose. Seulement, celui-là, il peut le fuir, tandis qu'il ne peut pas t'éviter, toi qui es toujours dans la maison pour lui adresser des demandes que la raison désavoue. O femme, ne te contente pas de prêter l'oreille à ces paroles, mais change ton cœur. Mes paroles sont des remèdes qui brûlent quelque temps, pour produire un soulagement, un plaisir sans fin. Je suis médecin, et je fouille les plaies; je préviens les progrès du mal, si la blessure dure trop longtemps; j'exerce la médecine, et c'est par la parole que je rends la santé. Les autres ne s'occupent que de la vie présente, éphémère, mal assurée, misérable. Mais, je parlais d'Abraham (il ne faut pas que j'oublie mon texte) : « Pétrissez vite; » voilà des paroles que chaque femme doit graver dans sa pensée, que chaque homme doit mettre en réserve dans sa conscience.

Pourquoi portez-vous des habits de soie? Pourquoi vos chevaux ont-ils des freins d'or, et vos mules, de si beaux ornements? Une mule a des ornements par en bas: de l'or, pour la couvrir; des fortunes sont employées à revêtir des mulets, des êtres sans raison; ils ont des freins d'or; des mulets, des êtres sans raison, vous les voyez parés, ornés; et le pauvre, que la faim dessèche, est assis à votre porte, et c'est le Christ que dessèche la faim. O comble du délire ! et quelle excuse, quelle chance de pardon lorsque le Christ est là, devant vos portes, sous la forme d'un mendiant? et vous, rien ne vous touche. Qui vous délivrera des supplices qui vous attendent? J'ai fait l'aumône, dites-vous; mais ne vous bornez donc pas à donner seulement ce que le pauvre vous demande; donnez tout ce que vous pouvez donner. Que direz-vous un jour, répondez-moi, lorsque les insupportables châtiments, les supplices à venir, les voix menaçantes, les puissances terribles, le fleuve de feu, lorsque ce bruit retentira autour de vous, lorsque devant ce tribunal épouvantable, ce juge incorruptible, l'Etre increé, dans l'évanouissement de toutes les choses humaines, ni père, ni mère, ni voisins, ni rois, ni voyageurs, ni étrangers, rien ne pourra vous secourir, à cette heure où l'homme sera seul avec ses œuvres, pour être condamné ou couronné par elles; que direz-vous alors? Alors vous vous rappellerez mes discours; mais de quoi vous serviront-ils? de rien. Ce riche d'autrefois avait aussi la mémoire et il redemandait le temps accordé au repentir; mais sa prière fut inutile. Il disait: « Envoyez-moi Lazare, afin qu'il « trempe le bout de son doigt dans l'eau, pour « me rafraîchir la langue, parce que je souffre « d'extrêmes douleurs. » (Luc, XVI, 24.) Mais on ne lui envoya pas Lazare. Ce n'est pas qu'une goutte d'eau, dérobée aux sources abondantes du paradis, eût été une perte pour le ciel; mais c'est qu'entre la moindre goutte de l'aumône et la dureté du cœur, tout mélange est impossible. A l'heure des couronnes, Lazare

n'apporta point de consolations à celui qui, au temps de la lutte, n'avait eu pour lui que du mépris; ainsi le voulait la justice.

7. Ce que j'en dis, c'est pour que, ni le pauvre ne déplore sa pauvreté, ni le riche ne se réjouisse de ses richesses. Etes-vous dans l'opulence? Périsse votre fortune, si vous n'apportez pas en commun la part qu'on attend de vous! « Pétrissez vite trois mesures de farine. » Il courut ensuite, lui-même, à ces bœufs, et il immola le veau. Il devint un coureur, ce vieillard; la vigueur des membres ne lui faisait pas défaut, mais il avait surtout le nerf que donne la sagesse, et l'ardeur de l'âme triompha de la nature. Ce maître de trois cent dix-huit domestiques ne pliait pas sous le poids du veau qu'il portait; l'ardeur dont son âme était pleine, rendait le fardeau plus léger. Ce vieillard courait, remplissait un ministère fatigant, et sa femme s'associait à ses peines et à ses fatigues. Il ne leur suffisait pas de prodiguer l'argent, d'étaler une table somptueuse; on les voyait s'assujétir à ce service, et c'était en servant les étrangers, de leurs propres mains, qu'ils honoraient leurs hôtes. Ils n'exerçaient pas l'hospitalité par l'entremise de leurs serviteurs; ils soignaient leurs hôtes eux-mêmes, employant à ce service leurs mains et leurs membres, et l'on voyait l'épouse qui prenait les allures d'une servante. Et ils ne connaissaient pas leurs hôtes. Car je ne veux pas me lasser de le dire; ils les prenaient pour des pauvres quelconques; ou plutôt ils n'avaient pas cette pensée, ils ne voyaient en eux que des hôtes. Et tous les deux vendangeaient le raisin de l'hospitalité; ils récoltaient la grappe que méritaient leur sagesse, leur amour de servir, leur affabilité envers les hôtes, leur activité, leur bon vouloir plein d'empressement, leur charité, leur zèle bien entendu, une attention qui n'oublie rien. Et la femme se tenait auprès de l'arbre; un arbre était sa chambre; le feuillage son toit; et elle ne rougissait pas de paraître en public, car elle était là, belle de sa vraie parure, et récoltant le fruit de son service empressé. Or, que dit l'hôte d'Abraham? « Je vous reviendrai voir « en ce même temps, et Sara aura un fils. » (Gen. XVIII, 10.) Quel fruit de cette table hospitalière! quel beau fruit, et comme il est venu vite! comme la grappe a vite montré la maturité parfaite! Cette parole, pénétrant dans les entrailles de Sara, y porta la fécondité; voilà quels sont les fruits de l'hospitalité : attention à ce que je vais dire. Ensuite cet enfant grandit, le fruit de cette table. Lorsqu'il fut devenu un homme, ce fruit de l'hospitalité (car ce qui l'a produit, ce ne sont pas ces entrailles dont je parle; ce qui l'a produit, c'est la table hospitalière; avant tout, c'est la parole de Dieu); lors donc qu'il eut grandi, qu'il fut devenu un homme, quand vint le temps de le marier (faites bien attention à ce que je dis), le bienheureux patriarche Abraham, pensant que sa fin approchait, et voyant la dépravation des femmes, dans le pays corrompu qu'il habitait, fit venir son serviteur et lui dit : Les femmes de ce pays sont perverties, ces femmes des Chananéens. — Que demandez-vous donc? — Allez-vous-en dans le pays où je suis né, et amenez, de ce pays-là, une épouse pour mon fils. Conduite nouvelle, étrange! Vous savez tous et certes, s'il est une chose que vous sachiez parfaitement, c'est que, quand on veut marier son fils, le père et la mère ont ensemble des conversations, et on s'en va dans les maisons étrangères; on flatte celui-ci; on entoure de soins celui-là, et les femmes, et les hommes qui s'entremettent pour le mariage, sont en nombre infini; promesses d'argent, grands soucis, de la part du père, de la mère, qui veulent traiter l'affaire eux-mêmes, et qui ne rougissent pas de prendre tant de peines, et qui ne s'en rapportent pas à des serviteurs; au contraire, si un hôte arrive: va, conduis-le en bas, va le recevoir. Abraham s'y prenait tout autrement: Quand il fallait faire une de ces actions élevées, que la sagesse commande, c'est lui-même qu'on voyait à l'œuvre. L'hospitalité, il ne la confie pas à un serviteur; il en fait son affaire, et celle de sa femme, mais, quand il s'agit de choisir une épouse, et d'arranger un mariage : va, dit-il à son serviteur. Les femmes aujourd'hui agissent au rebours; veulent-elles parler avec l'orfèvre, sans rougir elles y vont elles-mêmes; elle vont le trouver, pour qu'on ne leur soustraye pas de l'or; c'est l'avarice qui les porte ainsi à mépriser la décence, à oublier leur dignité. Abraham ne faisait pas de même: quand il voulait recevoir des hôtes, c'était lui qui les recevait; lui, et sa femme; quand il s'agissait d'un mariage, il employait son serviteur. — Mais pourquoi nous parler ainsi d'Abraham? — C'est qu'il était riche; pensez à Abraham, et vous ne mépriserez personne.

Mais d'où vient que j'ai fait cette digression? C'est que je me suis jeté sur le prophète, sur ce bâton qu'il nous donne : « Ne craignez « point, en voyant un homme devenu riche. » C'est ce verset qui a tout enfanté, et de là vient que nous avons trouvé un trésor rempli d'or. « Ne craignez point, en voyant un homme de« venu riche. » Prenez ce bâton, bien fait pour maintenir droits les corps tremblants. Je dis qu'un bâton ne redresse pas aussi bien les corps tremblants des vieillards, appesantis par les années, que ce verset ne redresse la pensée tremblante des jeunes gens et des vieillards, qu'assiégent la concupiscence et tous les péchés. « Ne craignez point, en voyant un homme « devenu riche. » Qu'avez-vous à craindre un homme qui n'est pas un homme, mais un loup? Qu'avez-vous à craindre un homme rempli d'impiété, et que l'or assiége? Qu'avez-vous à craindre un homme qui, par ses iniquités, livre ce qui lui appartient, et qui souvent porte son ennemi dans son intérieur? Eh bien! c'est entendu, le Prophète nous dit : « Ne « craignez point, en voyant un homme devenu « riche. » Mais, expliquez-moi la suite; pourquoi je ne dois pas craindre le riche : « Et sa « maison comblée de gloire. »

8. O noblesse de la parole, et comme l'expression et le précepte respirent la sagesse! « Ne craignez point, en voyant un homme de« venu riche, et sa maison comblée de gloire. » Le Psalmiste ne dit pas, en voyant un homme comblé de gloire; mais « Sa maison comblée « de gloire. » En effet, vous entrez dans la maison d'un riche; vous voyez des colonnes d'une grandeur prodigieuse, des chapiteaux d'or, les murailles incrustées de marbre, des aqueducs, des fontaines, des promenades, des arbres agités par le vent; partout, des mosaïques; la troupe des eunuques resplendissant d'or, des serviteurs en foule; le sol recouvert de tapis; la table où l'or brille; tous les appartements magnifiquement ornés; toute cette gloire appartient à la maison, non à l'homme; la gloire de l'homme, c'est la piété, l'équité, l'aumône, la douceur, l'humilité, la paix, la justice, la charité envers tous, sans hypocrisie; voilà tout ce qui constitue la gloire de l'homme. Pourquoi donc craignez-vous le riche? Craignez donc plutôt sa maison; c'est la maison qui est riche, et non celui qui l'habite. — En vérité, je ne la crains pas, me répond-on. Pourquoi? parce que l'or est une matière inanimée. Mais vous craignez l'homme? Sans doute. Pourquoi? Est-ce que ces richesses lui appartiennent? La splendeur est dans la maison; les marbres, c'est le mur qui les possède; mais qu'importe, à l'habitant? Ce sont les lambris qui sont dorés : qu'importe au possesseur? Les chapiteaux des colonnes sont d'or; qu'importe, à la tête de l'homme plongé dans la fange des péchés? Mais son plancher est si beau! mais son âme est si laide! Mais il a des vêtements de soie, mais son âme n'a que des haillons. C'est la maison qui est riche, mais le possesseur en est pauvre. « Et sa « maison comblée de gloire. » Eh bien! je veux vous apprendre que la gloire est la gloire de la maison, et non la gloire de l'homme, et je vous condamne par vos propres paroles. Très-souvent, vous entrez dans de riches maisons, ensuite vous en sortez : que dites-vous? J'ai vu de beaux marbres; dites-vous : j'ai vu un bel homme? d'admirables colonnes, de belles fenêtres; dites-vous : un maître admirable? Il y a beaucoup d'or sur les lambris; dites-vous : l'aumône est grande? beaucoup de fontaines, une grande magnificence; dites-vous : grande est la magnificence du possesseur? Jamais vous ne parlez que des murailles, des marbres, des fontaines, des eaux. Vous voyez encore un cheval, qui a un frein d'or resplendissant, et vous dites : voilà un beau frein. Eh bien! vous faites l'éloge de l'ouvrier qui a travaillé l'or; voilà un vêtement distingué. Eh bien! vous faites l'éloge du tisserand; de beaux esclaves; eh bien! vous faites l'éloge de celui qui les vend; le propriétaire demeure sans recevoir aucune couronne, tandis que vous décorez ce qui lui appartient. Mais maintenant, quand vous voyez un homme vertueux, vous dites : voilà un homme vertueux; il est beau, il est modeste, admirable, miséricordieux, bienfaisant; c'est un cœur contrit, toujours en prières, toujours dans les jeûnes, toujours dans l'église; ne s'écartant jamais de la divine parole. Ces louanges-là sont bien à lui, ces couronnes, bien à lui. Apprenez donc à distinguer les richesses de l'homme et les richesses de la maison. Ne craignez point; une fois que vous saurez faire la distinction des richesses, vous ne craindrez plus. Comprenez-vous bien que celui que vous preniez pour un riche, n'est qu'un pauvre et un indigent? « Ne craignez « point, en voyant un homme devenu riche. » Tenez, voici qui vous fera comprendre cette

vérité, quelle que soit l'erreur où le riche vous jette. Considérez-le au moment de la mort. Prend-il avec lui quelque partie de toutes ses richesses, pour se mettre en route? Le voilà mort, le voilà nu, celui qui avait des vêtements de soie; le voilà nu dans son tombeau; et ses serviteurs s'éloignent, et ils s'en vont, et nul d'entre eux ne se soucie de lui, car ils n'étaient pas à lui, ces serviteurs. Il est parti, et désormais il n'a plus rien; sa femme se frappe la poitrine, délie sa chevelure; tous l'appellent, ce mort; il n'entend rien; ses enfants sont orphelins, sa femme est veuve; tous sont dans l'abattement, les échansons, les bouffons, les parasites, les flatteurs, les eunuques; de tout ce mobilier superbe, il ne peut rien emporter en s'en allant; mais quoi? On l'emporte lui, tout seul. Mais on célèbre ses louanges. Et après? Que lui fait cela? Mais une vaine gloire célèbre son nom? Et pourquoi? Peut-il en retirer quelque chose? De tout cela, rien ne peut lui servir, au jour suprême; il s'en va dans le tombeau, cet homme qui ravissait tout; un espace de trois coudées, et là dedans, on l'ensevelit, et c'est tout; et la terre sur son visage, et le couvercle de la bière. Sa femme se retire. Où est sa richesse? Où sont ses esclaves? Qu'est devenue cette pompe? Que sont devenues ces magnifiques et somptueuses demeures? elles l'abandonnent. Son épouse aussi l'abandonne, de gré ou de force; la mauvaise odeur la chasse, et la vermine, qui jaillit du mort, la repousse bien loin. Est-ce tout? Oui; il n'emporte rien, en se retirant, de ce qu'il avait. Et ce qui vous fera comprendre qu'il est parti, sans rien emporter de ce qu'il avait, c'est que les bienheureux martyrs emportent, eux, tout ce qu'ils ont; ce qui fait que nous ne quittons pas leur sépulture. Quant à ce riche, sa femme même ne reste pas près de lui. Auprès du martyr, au contraire, l'empereur même dépose son diadème, et il demeure, et il prie; il supplie pour être délivré de ses maux, pour devenir vainqueur de ses ennemis. Donc, « Ne craignez point, en voyant un homme « devenu riche. » Après nous être emparés de ce verset, mettons-nous à chanter, en l'honneur du Seigneur, et rendons-lui, pour toutes choses, nos actions de grâces, bénissons le Père et le Fils et le Saint-Esprit, à qui appartiennent la gloire et l'empire, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES

Sur cette Parole du Prophète David :

« NE CRAIGNEZ POINT EN VOYANT UN HOMME DEVENU RICHE; »
ET SUR L'AUMONE.

SECONDE HOMÉLIE

Prononcée à Constantinople, dans la grande église, après le discours d'un autre orateur, en présence d'un petit nombre de fidèles.

1. Un petit fruit, mais bien mûr, voilà le discours que vous venez d'entendre. La corde est mince, mais le retentissement en est grand, les paroles sont brèves, mais les pensées, riches. Des éloges, adressés au peuple tout entier, ont donné des ailes à sa vertu, de la ferveur à sa piété ; l'orateur a célébré celui qui cultive nos âmes ; il lui a décerné les hymnes et les paroles de bénédiction conformément au précepte des apôtres, et son discours s'est terminé par la glorification du Seigneur. S'il a vite enlevé la table, ce n'est pas par indigence, mais par humilité ; ce n'est pas l'impossibilité d'en dire plus, qui l'a fait rentrer dans le silence, mais il a voulu se retirer devant nous, et nous céder la parole qui vous instruit. Eh bien! donc, puisque nous voilà délivrés de ces troubles qui nous ont assaillis comme une tempête, purifions-nous, comme on se purifie dans les fleuves, en nous plongeant dans la lecture de l'Ecriture sainte. C'est l'habitude des marins échappés aux tempêtes; ayant parcouru de vastes mers, parvenus à un port paisible, ils ferlent les voiles, déposent les rames, sortent du navire et demandent aux bains, aux festins, aux rafraîchissements, au sommeil, aux plaisirs, le repos qui rend le corps plus vigoureux, et le retrempe pour d'autres voyages.

Faisons donc, comme les marins. Nous voilà débarrassés des derniers troubles, des flots soulevés contre nous; appliquons-nous à la lecture de l'Ecriture sainte ; portons-y nos âmes comme vers un port tranquille. Voilà en effet un port à l'abri des flots ; un mur, que rien ne peut détruire ; une tour inébranlable; une gloire, que nul ne nous arrachera ; une armure impénétrable ; une tranquillité, hors de toute atteinte ; un plaisir durable. Essayez d'énumérer tous les biens, les divines Ecritures les rassemblent ; elles bannissent le découragement, elles conservent la tranquillité de l'âme, elles rendent le pauvre plus riche que ceux qui sont dans l'opulence ; aux riches, elles donnent la solidité ; aux pécheurs, la justice ; aux justes, un puissant secours ; elles dissipent les maux, elles ramènent les biens ; elles chassent la perversité, elles vous reconduisent à la vertu, et non-seulement elles vous y reconduisent, mais elles l'enracinent dans

vos âmes, pour qu'elle y demeure à jamais; c'est un remède spirituel, c'est un enchantement divin, ineffable, qui extermine les passions. L'Ecriture sainte arrache les épines des péchés : elle purifie le champ, elle y jette les semences de la piété, elle en développe le fruit qu'elle rend d'une vigoureuse saveur. Donc, ne négligeons pas de si grands biens; ne nous absentons pas des réunions, courons-y sans cesse, afin d'obtenir toujours les soins qui nous sont nécessaires ; et que nul, à la vue d'un riche, ne se laisse blesser par l'envie, ni fouler aux pieds par la pauvreté, afin d'être toujours tous bien pénétrés de la vraie nature des choses, de négliger les ombres pures, pour n'embrasser que la vérité. L'ombre a beau paraître plus grande que le corps, ce n'en est pas moins une ombre ; et d'ailleurs elle n'est réellement pas plus grande, mais elle paraît ainsi, et elle ne nous semble plus grande que parce que les rayons du soleil s'éloignent de nous ; à midi, lorsque le soleil brûlant envoie ses rayons sur nos têtes, l'ombre est raccourcie de toutes parts et devient plus petite, ce que l'on peut voir, par analogie, dans les choses de la vie humaine. En effet, aussi longtemps que l'on se tient séparé de la vertu, les choses de la vie paraissent grandes ; mais une fois que l'on s'est placé dans l'éclatante lumière des Ecritures, alors combien viles, combien courtes, combien misérables, paraissent ces choses, et chétives et caduques; avec quelle facilité on comprend, qu'elles n'ont rien de plus que les eaux des fleuves qui ne font que paraître et s'écouler. Voilà pourquoi le Prophète, exposant les leçons de la sagesse et réprimandant ces âmes faibles et vouées à l'infortune, ces esprits rampant sur la terre, que saisit la pompe des richesses, et qui ont peur, et qui tremblent à la vue des riches, voilà pourquoi le Prophète, afin de nous affranchir de cette crainte, de nous inspirer le mépris des trésors prétendus, nous disait : « Ne craignez point, en voyant un « homme devenu riche, et sa maison comblée « de gloire ; parce que, lorsqu'il sera mort, il « n'emportera point tous ces biens.» (Ps. XLVIII, 17.) Remarquez-vous le choix minutieux des expressions, et la parfaite clarté qui distingue tous les mots? Il ne dit pas : en le voyant comblé de gloire, lui, mais : « Sa maison comblée « de gloire. » Il indique que la gloire de l'homme n'est pas la même chose que la gloire de sa maison. Quelle est donc la gloire de l'homme, et qu'est-ce que la gloire de sa maison ? Il importe ici d'établir bien clairement la distinction, afin de ne pas embrasser des songes, au lieu de la vérité. Eh bien ! la gloire de la maison, ce sont les portiques, les lieux de promenade, les lambris dorés, le pavé incrusté de pierres, les prés, les jardins, les troupeaux d'esclaves, le mobilier somptueux; rien, dans tout cela, ne se rapporte à l'homme. La gloire de l'homme, c'est la pureté de la foi, le zèle de Dieu, l'affection, la douceur, la modération, l'assiduité à la prière, la générosité qui fait l'aumône, la chasteté, la modestie, toutes les autres vertus. Et ce qui prouve que cette distinction est fondée, c'est que le possesseur de ces biens étrangers, n'en retire aucune gloire; jamais on ne regardera comme illustre, celui qui a de magnifiques demeures, un beau jardin, un beau pré, un grand nombre d'esclaves ou de riches vêtements ; la gloire qu'il y a là-dedans, est pour les ouvriers qui ont fait ces choses matérielles et non pour celui qui les a acquises ; tout au contraire c'est une preuve de perversité.

2. Donc la possession de ces prétendus biens est si loin de donner de la gloire aux possesseurs, qu'au contraire leur réputation en est fortement amoindrie. En effet, ceux qui mettent là-dedans leurs richesses, et qui les étalent, on les regarde universellement comme des êtres cruels, n'ayant rien d'humain ; des infâmes, des fous. Et en effet, ces biens ne contribuent en rien à la gloire de l'homme, c'est la gloire de la maison ; mais ceux qui vivent dans la chasteté, dans la modestie, dans la douceur, dans la modération, appliqués tout entiers au service de Dieu, nous les admirons, nous les louons, nous les célébrons, parce que ces vertus surtout constituent la gloire de l'homme. Ces vérités étant bien comprises, ne regardez jamais comme heureux l'homme riche, de ces biens qui n'ont rien de commun avec lui. Vous voyez un homme assis sur un char ; le sourcil haut, il se dresse, il touche aux nuages; ce qui n'est pas vrai en réalité (car c'est impossible), mais je dis qu'il y touche, par l'arrogance de ses pensées, ou plutôt par l'absence de ses pensées. Ne dites pas que voilà un homme couvert de gloire, un homme sublime, un homme grand ; ce qui vous rend sublime, ce ne sont pas des mulets qui tirent votre char, c'est la perfection de votre vertu, qui vous élève au ciel. Vous voyez un homme

à cheval, beaucoup de licteurs l'escortent pour écarter le peuple devant lui, sur la place publique ; ne dites pas pour cela : voilà un homme heureux, secouez le fond de son âme, déployez son âme, et bornez-vous au jugement que vous suggérera la beauté de cette âme. Tout ce que nous voyons aujourd'hui, est le comble du ridicule. — Ah ça ! pourquoi, je t'en prie, sur la place publique, écartes-tu la foule ? Et pourquoi chasses-tu ceux que tu rencontres, et mets-tu en fuite un homme, toi, qui es un homme ? Que signifie ce faste ? Que signifie cette arrogance ? Est-ce que tu es devenu un loup ou un lion, toi, dont l'entrée dans la ville fait que tout le monde se sauve ? Mais que dis-je ? Un loup ne chassera jamais un loup, non plus qu'un lion ne chassera un lion ; ils se rassemblent entr'eux, ils respectent ce que la nature leur a donné en commun. Et toi, qui, outre la communauté de nature, as tant de motifs pour pratiquer la douceur, l'humilité, le respect de l'égalité, d'où vient que tu es plus féroce que les bêtes féroces ? Pour être monté sur un animal sans raison, tu méprises les êtres doués de raison ? Le Seigneur ton Dieu a transporté l'homme dans le ciel, et toi, tu ne peux pas le souffrir, avec toi, dans la place publique ? Mais que dis-je, dans le ciel ? Il l'a placé sur le trône même de sa royauté ; toi, tu le chasses de la ville ?

Et maintenant que signifie ce frein d'or qui orne le cheval? Et que diras-tu pour ta défense, et quel pardon obtiendras-tu, toi qui ornes au delà du nécessaire ce qui n'a pas la raison, ni le sentiment de cette magnificence (car c'est bien la même chose pour le cheval que le frein soit d'or ou de plomb), et quand tu vois le Christ desséché par la faim, tu ne lui fournis pas la nourriture nécessaire ? Et que signifie : quand tu es un homme, que tu dédaignes le commerce des hommes, et, qu'au milieu des villes, tu cherches la solitude, et qu'il ne te vienne pas à l'esprit, que ton Seigneur a mangé avec des publicains, a conversé avec une courtisane, a été mis en croix avec des voleurs, a eu commerce avec des hommes, tandis que toi, délirant par le faste et par l'orgueil, tu arrives à perdre jusqu'au titre qui fait de toi un homme ? Voilà la grande source de notre dédain pour ceux qui souffrent de notre avarice ardente, de notre cruauté, de notre barbarie. Quand tu mets un frein d'or à un cheval, un collier d'or à un esclave ; quand tu enchâsses les pierres dans l'or, quand tu as des tissus d'or, des vêtements d'or, un baudrier d'or, et, de même, des chaussures, et que tu t'imposes la nécessité si grande de satisfaire tes désirs pervertis, d'assouvir ton insatiable cupidité, de faire brouter la bête la plus vorace de toutes, j'entends par là l'avarice, alors tu dépouilles les orphelins, tu mets à nu les veuves, et te voilà l'ennemi commun de tous, et tu entreprends un vain travail, et tu commences un chemin qui ne peut aboutir à aucune bonne issue. Car, qu'est-ce que cela veut dire que tu donnes à un barbare, ton esclave, de l'or pour le parer? Quel gain, quelle utilité y a-t-il là pour ton âme ; quel avantage pour ton corps, quel revenu pour ta maison ? parlons mieux, c'est tout le contraire que manifestent de pareilles mœurs. Magnificence hors de propos, dépenses que la raison condamne , matière pour la luxure, enseignement de corruption, occasion de prodigalité et de dissolution, peste pour l'âme, chemin qui conduit à des maux sans nombre. Des lits rehaussés d'argent, brillants d'or, des siéges, des bassins forgés avec de l'or, les éclats de rires multipliés, en quoi cela peut-il servir à la correction des mœurs, en quoi cela peut-il servir à te rendre meilleur, toi, ou ton épouse, ou quelqu'un de tes domestiques? Est-ce que ce n'est pas là plutôt ce qui fait les voleurs, et la foule de ceux qui percent les murailles ? N'est-ce pas là ce qui fait les esclaves fugitifs ? Et, en effet, de quelque côté qu'ils tournent les yeux, ils voient briller l'argent, et leur cœur malade nourrit des pensées de vol. Car, si toi, qui es un homme libre et à qui la noblesse de ton origine inspire un grand orgueil, si, à la vue de l'argent qui brille dans le forum, tu te sens porté à des désirs coupables, à bien plus forte raison, en arrivera-t-il autant à des serviteurs. Et, ce que j'en dis, ce n'est pas pour absoudre les esclaves fugitifs, ni ceux qui commettent de pareils crimes, mais pour vous exhorter à ne pas fournir des aliments à leur maladie. Mais, me dira-t-on, où mettrons-nous nos trésors ? les enfouirons-nous au sein de la terre? Nullement, bien loin cette pensée. Mais si vous voulez m'écouter, je vous donnerai les moyens de faire, de l'esclave fugitif, un serviteur honnête et fidèle.

3. C'est un esclave fugitif que l'or. Aujourd'hui, à celui-ci ; demain, à celui-là ; et c'est qu'il n'est pas fugitif tout seul, mais il rend les autres fugitifs, il fait souvent que ceux qui

le gardent, prennent la fuite. Par quel moyen ce fugitif pourrait-il donc être retenu ? Il faut chercher un moyen tout contraire à celui qu'on emploie pour les autres fugitifs. Les autres, quand on les retient, demeurent ; celui-ci quand on le retient, s'enfuit ; qu'on l'envoie au contraire, à droite et à gauche, il demeure. Ce que je vous dis, peut vous paraître étrange; voyez ce que font les agriculteurs ! S'ils gardent le froment chez eux, enfermé, entassé, les teignes et les vers s'y mettent, tout est perdu. Si, au contraire, ils l'envoient, à droite, à gauche, dans les champs, non-seulement ils le conservent mais ils le multiplient. Il en est de même de l'or : est-il enfermé dans des coffres, gardé entre des portes, sous des verroux ; enfoui dans la terre ; vite, il prend la fuite. Mais si, comme l'agriculteur jette le blé sur la terre de labour, vous jetez votre or aux ventres affamés, non-seulement il ne prend pas la fuite, mais, par ce moyen, il fructifie.

Pénétrés de cette vérité, ne le livrez donc plus à vos serviteurs, ménagez-vous des milliers de mains qui le retiennent; les mains des veuves, les mains des orphelins, les mains des mutilés, les mains des prisonniers. Votre or ne peut pas échapper à tant de mains qui le tiennent, mais, retenu sûrement, il demeure et fructifie. — Mais que laisserai-je à mes enfants, me dit ce père ? — Je ne vous force pas le moins du monde à tout répandre, quoique pourtant, quand vous répandriez tout, vous ne feriez par là que mieux assurer la fortune de vos enfants, à qui, au lieu de richesses, vous légueriez la faveur d'un Dieu propice, la fortune qui vient de l'aumône, des milliers de protecteurs parmi les hommes, d'innombrables bienfaiteurs. En effet, de même que nous détestons les avares, qui ne nous ont fait aucun mal, de même ceux qui font des aumônes et dont nous n'éprouvons pas personnellement la bonté, nous les respectons, nous les chérissons et avec eux nous chérissons leurs enfants. Considère donc cette beauté, que tes fils aient des milliers d'âmes pour les aimer ; que tous les hommes, en échange de l'or dépensé pour le soutien des indigents, puissent dire : celui-ci est le fils d'un homme plein de bonté, le fils d'un homme miséricordieux. Quant à toi, voici ce que tu fais, tu embellis ce qui est insensible. Une pierre est insensible, et tu l'entoures de milliers de talents d'or ; au contraire, voici un être sensible que la faim fait mourir et tu ne partages pas avec lui, même la nourriture qui lui est nécessaire. Eh bien ! quand le redoutable tribunal apparaîtra, quand tes yeux verront les fleuves de feu, quand on nous demandera compte de nos actions, que répondras-tu pour une telle négligence, pour un tel délire, pour tant de cruauté et de barbarie ? Quelle sera l'excuse légitime ?

Chaque homme a son but et sa raison ; l'agriculteur à qui tu demanderas compte, te dira pourquoi il a attelé ses bœufs, creusé son sillon, tiré sa charrue ; le marchand, pourquoi il s'est embarqué, il a enrôlé des ouvriers, fait des dépôts d'argent ; et l'architecte, et le cordonnier, et l'ouvrier en bronze, et le pâtissier, tous les artisans, un à un, quelle que soit leur industrie, peuvent rendre leurs comptes. Eh bien ! toi aussi, qui couvres d'argent ton lit, qui dores un cheval et une pierre, qui prépares des peaux, telles que nous les voyons, si l'on te demande des explications, des comptes, que diras-tu ? De quelle manière t'y prendras-tu ? Est-ce que sur un lit, tel que tu le fais, le sommeil est plus doux ? Tu ne saurais le soutenir ? Et au contraire, si étrange que cela paraisse, il faut dire que le sommeil est moins agréable, parce que l'inquiétude est plus grande, plus grande l'anxiété. Est-ce que l'or donne plus de solidité aux objets qui en sont formés ? Mais nullement. Est-ce que la bonté du cheval résulte du frein fait de cette matière, ou encore, la bonté de l'esclave en dépend-elle ? C'est précisément le contraire qui se remarque. Pourquoi donc montrez-vous tant d'extravagance dans cet emploi de l'argent et de l'or ? Voici ce que vous direz : c'est que vous rehaussez par là votre considération ; vous n'avez donc pas entendu le commencement de ce discours ? Que la richesse ne constitue pas la gloire de l'homme ; que c'est tout le contraire, qu'elle lui prépare le déshonneur, les reproches, les accusations, le ridicule ; de là, l'envie et des maux sans nombre. Et plus les richesses persistent, plus les accusations s'obstinent et sont interminables. Ces magnifiques et splendides demeures sont des accusateurs implacables dont la voix accuse amèrement, même les possesseurs qui ont cessé de vivre. Le corps est confié à la terre, mais la vue des édifices superbes ne laisse pas ensevelir avec le corps, le souvenir de la cupidité ; chaque passant qui considère la hauteur, les vastes proportions de l'édifice, se dit en lui-même ou dit à son voisin :

Combien y a-t-il de larmes dans la construction de cette maison? Combien d'orphelins ont-ils été dépouillés? Combien de veuves ontelles subi l'injustice? combien d'ouvriers ontils été dépouillés de leur salaire? C'est pourquoi ce qui t'arrive, c'est juste le contraire de ce que tu veux. Tu veux la gloire pour en jouir de ton vivant et même après ta mort, tu n'échappes pas aux accusations. Semblable à une colonne d'airain, ta maison montre ton nom afin de t'exposer aux mille outrages de ceux qui, de ton vivant, ne te connaissaient pas même de vue.

4. Eh bien! donc, puisque cette superfluité de richesses ne nous donne pas même cet avantage, fuyons, mes bien-aimés, fuyons cette maladie; ne nous montrons pas plus féroces que les animaux les plus dépourvus de raison. Chez eux tout est commun, la terre, les sources, les pâturages, les montagnes, les bois; aucun d'eux n'a rien de plus que l'autre; et toi, ô homme, le plus doux des animaux, tu deviens plus féroce que les bêtes sauvages; tu renfermes la subsistance de milliers de pauvres, et souvent, cette subsistance de plusieurs milliers dans une seule et même maison. Et cependant, ce n'est pas la nature seule qui nous est commune, mais avec la nature, beaucoup d'autres choses encore; le ciel nous est commun à tous, et le soleil, et la lune, et le chœur des astres, et l'air, et la mer, le feu, l'eau, la terre, la vie, la cessation de l'existence, l'accroissement, la vieillesse, la maladie, la santé, le besoin de nourriture, le besoin de vêtements.

Les choses de l'esprit nous sont communes aussi, la même table sainte, le corps du Seigneur, le sang vénérable, la promesse de la royauté, le bain de la régénération, la purification des péchés, la justice, la sanctification, la rédemption, les biens ineffables, « que l'œil « n'a pas vus, que l'oreille n'a pas entendus, « que le cœur de l'homme n'a jamais conçus. » (I Cor. II, 9.) N'est-il donc pas absurde que nous, que réunissent tant de liens communs, la nature, la grâce, les promesses, les lois, nous nous montrions, en ce qui concerne les richesses, avides outre mesure, incapables de conserver l'égalité du droit, plus cruels que les animaux féroces, et cela, quand il faut, au bout d'un temps si court, quitter ces trésors; et non-seulement les quitter, mais à cause de ces trésors, compromettre le salut de notre âme, car la mort nous en sépare pour nous conduire aux châtiments, aux éternels supplices. Evitons ces douleurs et pratiquons pleinement l'aumône, car voilà la reine des vertus, qui nous donnera toute confiance là-bas, qui nous délivrera du châtiment et du supplice; nul ne fera obstacle à qui se présentera escorté de l'aumône dans le ciel, car son aile est légère; son crédit dans le ciel est immense, elle s'avance jusqu'auprès du trône royal, elle conduit, sans crainte, auprès de Dieu ses nourrissons. « Vos prières, » dit l'Ecriture, « et vos « aumônes sont montées jusqu'à la présence « de Dieu, et il s'en est souvenu. » (Act. X, 4.) Qui nous empêche de nous élever, nous aussi, à cette hauteur et de nous affranchir de cette avarice importune, de ces délices, de cet orgueil inutile? Rendons utile ce qui était superflu; dépensons ces grandes richesses; confions-les à la droite du Juge qui saura les garder, les mettre en sûreté, qui s'en souviendra au jour du jugement, pour nous être bienveillant et propice. Fussions-nous couverts de péchés sans nombre, il nous pardonnera, il nous justifiera. Puissions-nous tous obtenir cet effet de la miséricorde, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent la gloire et l'empire, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

SUR LA GRANDE SEMAINE

« D'OU VIENT CE NOM DE GRANDE SEMAINE ; » SUR CE VERSET : « O MON AME, LOUEZ LE SEI-« GNEUR (PS. CXLV, 2) ; » SUR LE « GARDIEN DE LA PRISON, » DANS LES ACTES DES APOTRES.

—

AVERTISSEMENT.

On ne saurait établir ni la date de cette homélie, ni le lieu où elle fut prononcée. Ce qui ressort de l'homélie même, c'est qu'elle fut donnée au moment où cesse le jeûne, au grand jour de la grande semaine, que nous appelons aujourd'hui la semaine sainte. Outre les développements indiqués par le titre même de l'homélie, on remarquera, sur cette pensée, comment notre corps est une lyre harmonieuse qui bénit et glorifie le Seigneur ; sur l'efficacité du jeûne et de la prière, sur la nécessité, le devoir de bénir Dieu, en tout temps et pour toutes choses, des accents pathétiques, entraînants, dignes de saint Jean Chrysostome.

1. Nous avons achevé la navigation du jeûne et nous voici, par la grâce de Dieu, arrivés au port. Mais ne nous négligeons pas, parce que nous sommes arrivés au port ; au contraire redoublons de zèle, parce que nous avons atteint le terme du voyage. Ainsi font les pilotes ; au moment de faire entrer dans le port un vaisseau chargé de blé et d'un poids énorme de marchandises, ils sont inquiets, ils prennent mille soins pour empêcher que le navire, après avoir traversé de si vastes mers, ne se brise contre un écueil, et ne sombre avec toutes les marchandises. Voilà les inquiétudes, les craintes que nous devons ressentir, nous aussi ; au terme de la traversée gardons-nous de perdre le prix de nos fatigues. Voilà pourquoi nous devons redoubler de zèle. Ainsi font les coureurs encore : quand ils se voient arrivés au moment de recevoir leurs prix, c'est alors qu'ils redoublent de vitesse. Ainsi font les athlètes encore ; après les luttes et des victoires sans nombre, quand ils touchent au moment des couronnes, c'est alors qu'ils se dressent plus vivement, qu'ils font de plus généreux efforts. Faisons donc de même, nous aussi, maintenant. En effet, ce qu'est le port pour les pilotes, le prix, pour les coureurs, la couronne, pour les athlètes, la semaine où nous sommes est tout cela pour nous. C'est la source de nos biens, et il sagit maintenant de se disputer les couronnes ; et voilà pourquoi la présente semaine s'appelle la Grande Semaine. Ce n'est pas que les jours y soient plus longs que dans les autres ; d'autres semaines, en effet, ont des jours plus longs. Ce n'est pas que les jours y soient plus nombreux ; car, dans toutes les semaines, le nombre des jours est le même ; mais c'est que, dans cette semaine, Dieu a fait des choses particulièrement glorieuses, c'est dans cette Grande Semaine que la longue tyrannie du démon a été brisée, que la mort a été éteinte, que celui qui était fort, a été enchaîné ; ses vases ont été pillés ; le péché enlevé ; la malédiction effacée ; le paradis s'est ouvert ; le ciel est devenu accessible, les hommes se sont mêlés aux anges ; le mur qui séparait

tout, a disparu ; le voile a été enlevé ; le Dieu de paix a étendu la paix dans le ciel et sur la terre. Aussi l'appelle-t-on la Grande Semaine, et, de même qu'elle est la première des autres semaines, de même le grand jour du sabbat est le premier de ces jours, et ce que la tête est pour le corps, le sabbat l'est pour cette semaine. Aussi, dans cette semaine, un grand nombre de personnes montre un zèle plus ardent ; les unes ajoutent à l'austérité de leur jeûne ; les autres prolongent leurs veilles sacrées ; d'autres font des aumônes plus abondantes, et le zèle qu'elles montrent pour les bonnes œuvres, et leur application à la piété, attestent la grandeur du bienfait que Dieu nous a accordé. De même qu'au jour où le Seigneur ressuscita Lazare, tous les habitants de Jérusalem coururent au-devant de lui, et leur grand nombre attestait qu'il avait ressuscité un mort (car l'empressement de tous ceux qui accouraient, était une preuve du miracle) ; de même, aujourd'hui, le zèle que fait éclater cette Grande Semaine, est un témoignage, une démonstration des grandes choses qui s'y sont opérées. Et en effet, nous ne sortons pas d'une seule cité, nous qui courons aujourd'hui au-devant du Christ : ce n'est pas la seule Jérusalem, c'est la terre entière qui envoie au-devant de Jésus ses églises, riches de peuples qui ne tiennent pas, qui ne secouent pas dans leurs mains des rameaux de palmier, mais qui portent l'aumône, l'humanité, la vertu, le jeûne, les larmes, les prières, les veilles, toutes les fleurs de la piété, pour les offrir à Notre-Seigneur, au Christ.

Et nous ne sommes pas les seuls à vénérer cette semaine ; les empereurs, qui commandent à notre terre, l'honorent aussi d'une manière toute spéciale, et ils décrètent la suspension de toutes les affaires publiques dans les cités, afin que, libres de soins, tous les chrétiens honorent ces jours d'un culte spirituel. Voilà pourquoi ils ont fermé les portes des tribunaux. Trêve, disent-ils, à tous les procès, querelles, contentions, supplices ; que les mains des bourreaux se reposent un peu. Les merveilles du Seigneur sont pour tous ; faisons aussi, nous, les esclaves du Seigneur, quelque bien qui s'étende à tous. Et ce n'est pas seulement ce zèle, cet hommage qui témoigne de leur vénération et de leur respect ; ils en donnent une autre preuve, non moins considérable ; des lettres impériales sont envoyées pour ordonner de délier, dans les prisons, les chaînes des détenus. De même que Notre-Seigneur, descendu aux enfers, a délivré tous ceux qui étaient au pouvoir de la mort, de même les serviteurs de Dieu, faisant ce qui est en leur pouvoir, imitent la bonté du Seigneur, et délivrent des chaînes sensibles, s'ils ne peuvent pas faire tomber les chaînes spirituelles.

2. Et nous aussi, nous vénérons cette semaine ; et moi, sorti avec vous, portant en guise de rameau la parole qui nous instruit, j'ai déposé mes deux petites pièces de monnaie, à l'exemple de la veuve de l'Evangile (Luc, XXI, 2.) « Ils sortirent alors, portant des branches « d'arbres et ils criaient : Hosanna au plus « haut des cieux, béni soit celui qui vient au « nom du Seigneur ! » (Matth. XXI, 9.) Sortons donc, nous aussi, et, au lieu de branches d'arbres, montrons les dispositions d'une âme en fleurs, et crions ce que nous avons chanté aujourd'hui : « O mon âme, louez le Seigneur ! « je louerai le Seigneur pendant ma vie. » (Ps. CXLV, 2.) C'est David qui prononce la première parole, et celle qui suit est également de lui ; je me trompe, ni l'une ni l'autre ne sont de David, mais l'une et l'autre appartiennent à la divine grâce. C'est le Prophète qui a parlé ; mais ce qui a fait parler la langue du Prophète, c'est l'Esprit consolateur. Aussi, dit le Psalmiste, « ma langue est la plume de l'écri- « vain, qui écrit très-vite. » (Ps. XLIV, 2.) De même que la plume n'écrit pas de son propre mouvement, mais par la vertu de la main qui la fait mouvoir ; ainsi la langue des prophètes ne parlait pas d'elle-même, mais par la grâce de Dieu. Maintenant, pourquoi le Psalmiste n'a-t-il pas dit seulement : Ma langue est la plume d'un écrivain, mais : « La plume de « l'écrivain, qui écrit très-vite ? » C'est pour vous apprendre que la sagesse est chose spirituelle ; de là sa facilité, sa rapidité. En effet, quand les hommes parlent d'eux-mêmes, ils composent, ils délibèrent, ils hésitent, ils emploient beaucoup de temps ; le Prophète, au contraire, sentait les paroles jaillir pour lui comme d'une source ; il n'éprouvait aucun obstacle ; les pensées coulant à flots surpassaient la rapidité de sa langue ; de là, ce qu'il dit : « Ma langue est la plume de l'écrivain, « qui écrit très-vite. » Ce sont comme des flots dont ma langue est inondée ; de là, la vitesse, la rapidité. Nous n'avons besoin, nous, ni de réflexions, ni de méditation, ni de travail.

Mais voyons ce que signifie, « O mon âme, « louez le Seigneur ! » Chantons, nous aussi, avec David, ces paroles en ce jour; si le corps de David n'est pas présent au milieu de nous, son esprit est présent. Voulez-vous la preuve que les justes sont présents au milieu de nous, qu'ils chantent avec nous? Ecoutez la réponse d'Abraham au riche. En effet, « celui-ci lui « disait : envoyez-moi Lazare, afin que mes « frères, apprenant ce qui se passe dans l'enfer, « se corrigent. Abraham lui répond : ils ont « Moïse et les prophètes. » (Luc, XVI, 24, 28, 29.) Or, il y avait longtemps que Moïse et les prophètes étaient morts, quant à leurs corps; mais, par leurs écrits, ils se trouvaient au milieu des Juifs. Si l'image inanimée d'un fils ou d'un ami vous fait croire à la présence de celui qui n'est plus, si cette image inanimée vous le montre, à bien plus forte raison, jouissons-nous, par les saintes Ecritures, du commerce des Saints; nous n'avons pas leurs corps, mais nous avons les images de leurs âmes ; les paroles dites par eux, sont les images de leurs âmes. Voulez-vous la preuve que les justes sont vivants et présents? On ne prend jamais les morts à témoin. Eh bien ! le Christ les a pris à témoin de sa divinité, et particulièrement David, afin de vous apprendre que David est vivant. Les Juifs doutaient de la divinité du Christ : il leur dit : « Que vous semble « du Christ? De qui est-il fils? Ils lui répon- « dent : De David. Et comment donc, » leur dit-il, « David l'appelle-t-il, en esprit, son Sei- « gneur par ces paroles : Le Seigneur a dit à « mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite? » (Matth. XXII, 42, 44; Ps. CIX, 1.) Comprenez-vous que David est vivant? S'il n'était pas vivant, Jésus-Christ ne l'aurait pas pris comme témoin de sa divinité. Jésus-Christ ne dit pas : Et comment donc David l'a-t-il appelé en esprit son Seigneur? Mais : « l'appelle-t-il son Sei- « gneur? » pour montrer qu'il est encore présent, et qu'il parle par ses écrits. Il chantait autrefois ses psaumes ; chantons avec David aujourd'hui ; David avait une cithare, faite de cordes inanimées; l'Eglise a une cithare, faite de cordes vivantes; nos langues sont les cordes de la cithare, elles font entendre avec la diversité des sons, l'harmonie de la piété; les femmes, les hommes, les vieillards, les jeunes gens se distinguent par l'âge, mais non par le chant des hymnes ; l'Esprit-Saint, modifiant chaque voix une à une, ne compose, de toutes les voix, qu'une seule mélodie, ce qu'a exprimé David lui-même, en appelant tous les âges, les deux sexes à ce concert. « Que tout esprit « loue le Seigneur ; ô mon âme, louez le Sei- « gneur. » Pourquoi a-t-il oublié la chair? pourquoi ne s'adresse-t-il pas du tout au corps? A-t-il fait deux parts de l'être vivant? Nullement; mais il excite d'abord l'artiste. Ce qui prouve qu'il n'a pas fait deux parts, l'une du corps, l'autre de l'âme, c'est ce qu'il dit, écoutez : « Mon Dieu, mon Dieu, je veille, et j'as- « pire vers vous, dès que la lumière paraît ; « mon âme brûle d'une soif ardente pour vous, « et en combien de manières ma chair se sent- « elle aussi pressée de cette ardeur ! » (Ps. LXII, 2.) Mais montrez-moi, me dit-on, que le Psalmiste, convie la chair aussi à faire entendre des hymnes : « Mon âme, bénissez le « Seigneur, et que tout ce qui est au dedans « de moi, bénisse son saint nom. » (Ps. CII, 1.) Voyez-vous que la chair aussi prend part au concert? Que signifient ces paroles : « Et que « tout ce qui est au dedans de moi, bénisse son « saint nom? » Le Psalmiste entend par là les nerfs, les os, les veines, les artères, et toutes les parties à l'intérieur.

3. Mais comment les parties, qui sont dans notre corps, peuvent-elles bénir Dieu? elles n'ont pas de voix, elles n'ont pas de bouche, elles n'ont pas de langue; l'âme a ce pouvoir, mais les parties intérieures de notre corps, comment l'auraient-elles ? comment pourraient-elles, sans voix, sans langue, sans bouche, bénir le Seigneur? De la même manière que « les cieux racontent la gloire de Dieu. » (Ps. XVIII, 1.) De même que le ciel n'a ni langue, ni bouche, ni lèvres, mais, par la beauté du spectacle qu'il présente, saisit les spectateurs, des merveilles qu'il étale, et les porte à bénir Celui qui l'a créé ; de même, les parties intérieures de notre corps étonnent la pensée qui considère tant de fonctions diverses, d'opérations, de force, d'harmonie, et toutes les beautés de forme, de position ; les lois mathématiques qui gouvernent le tout avec tant d'ensemble, et l'on s'écrie comme le Prophète : « Que vos ouvrages sont magnifiques, ô Sei- « gneur ! vous avez tout fait avec sagesse. » (Ps. CIII, 24.) Voyez-vous comme nos entrailles, sans voix, sans bouche, sans langue, bénissent le Seigneur? Pourquoi donc le Psalmiste s'adresse-t-il à son âme? C'est pour empêcher, pendant que la langue fait entendre des sons,

que l'âme ne s'égare, ne se laisse distraire, ce qui nous arrive souvent lorsque nous prions, que nous chantons des hymnes. Le Psalmiste veut le concert de l'âme et du corps. Quand vous priez sans écouter les paroles divines, comment voulez-vous que Dieu écoute votre supplication ? Donc, si le Psalmiste dit : « O « mon âme, louez le Seigneur, » c'est pour faire entendre ceci : les supplications doivent partir du dedans de notre être, des profondeurs de notre cœur. C'est ainsi que Paul dit : « Je « prierai de cœur, et je prierai aussi avec in-« telligence. » (I Cor. XIV, 15.) L'âme est un musicien excellent, c'est un artiste ; son instrument, c'est le corps qui lui tient lieu de cithare, de flûte et de lyre. Les autres musiciens n'ont pas toujours tous leurs instruments ; tantôt ils les prennent, tantôt ils les mettent de côté ; ils ne font pas entendre perpétuellement leur mélodie ; et par conséquent, ils n'ont pas toujours leurs instruments entre les mains. Mais Dieu, qui veut t'apprendre que toi, tu dois toujours le glorifier et le bénir, a pris soin de te donner un instrument ; d'attacher à ta personne un instrument qui ne te quitte pas. Ce qui prouve qu'il faut le louer toujours, ce sont ces paroles de l'Apôtre : « Priez sans cesse, « rendez grâces à Dieu en toutes choses. » (I Thess. V, 17, 18.) Donc, comme il faut le prier sans cesse, sans cesse l'instrument se trouve attaché à l'artiste. « O mon âme, louez « le Seigneur ; » il n'y avait d'abord qu'une voix qui faisait entendre ces paroles, la voix de David ; mais maintenant qu'il est mort, d'innombrables langues répètent ces paroles, non-seulement chez nous, mais par toute la terre. Comprenez-vous bien qu'il n'est pas mort, qu'il est vivant ? Comment serait-il mort, celui qui a tant de langues, et qui parle par tant de bouches ? En vérité c'est une grande chose que l'hymne de la louange ; c'est l'âme qui se purifie, c'est la ferveur qui se saisit de nous.

Voulez-vous comprendre l'efficacité des hymnes qui s'élèvent vers Dieu ? En chantant des hymnes, les trois jeunes gens ont éteint la fournaise de Babylone ; disons mieux, ils ne l'ont pas éteinte, mais ce qui est bien plus merveilleux, ils ont foulé sous leurs pieds, comme si c'était de la boue, la flamme brûlante ; l'hymne faisant son entrée dans la prison de Paul, a fait tomber ses liens, a ouvert les portes de son cachot, a ébranlé les fondations de l'édifice, a rempli le geôlier d'épouvante. « Au milieu de la nuit, » dit l'Ecriture, « Paul et Silas chantaient des hymnes. » (Act. XVI, 25.) Et ensuite, qu'est-il arrivé ? Vous le demandez ? Ce qui surpasse toute attente, toute croyance ; les liens sont tombés, et ceux qui étaient liés, ont enchaîné ceux qui n'avaient pas de liens. Cependant, à quoi servent les liens ? A tenir fortement enchaîné celui qu'ils serrent, à l'assujétir à ses gardiens. Or, voyez, le geôlier, qui n'était pas enchaîné, est venu se mettre aux pieds de Paul, chargé de liens. Les liens sensibles contiennent celui qui est lié ; les liens du Christ, au contraire, ont la vertu de soumettre ceux qui ne sont pas enchaînés à ceux qui sont chargés de fers. Le geôlier avait jeté les captifs dans l'intérieur de la prison, et ces prisonniers de l'intérieur, ont ouvert les portes du dehors ; le geôlier, avec du bois[1], avait fait des entraves à leurs pieds, et ces pieds, chargés d'entraves, ont rendu libres des mains captives. « Enfin, » dit l'Ecriture, « le geôlier tomba à ses pieds, saisi « de crainte, tremblant, gémissant, tourmenté, « versant des larmes. » (Act. XVI, 29.) Que se passe-t-il donc ? Ne l'avais-tu pas enchaîné ? Ne l'avais-tu pas mis en un lieu dont tu étais sûr ? Et pourquoi t'étonner, ô homme, qu'il ait ouvert la porte de la prison, celui qui a reçu la puissance d'ouvrir le ciel ? « Tout ce « que vous lierez sur la terre, sera lié aussi « dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur « la terre, sera aussi délié dans le ciel. » (Matt. XVIII, 18.) Il a fait tomber les liens des péchés, pourquoi t'étonner qu'il ait fait tomber des liens de fer ? Il a fait tomber les liens des démons, il a affranchi les âmes enchaînées par eux, pourquoi t'étonner qu'il ait délivré les prisonniers ? Et voyez, le miracle est double : il a délié et il a enchaîné, il a délié les liens et il a enchaîné les cœurs. Les prisonniers ne savaient pas qu'ils étaient déliés ; il a ouvert et il a fermé ; il a ouvert les portes de la prison, et il a fermé les yeux des prisonniers, de telle sorte qu'ils ne s'aperçurent pas que les portes étaient ouvertes, et qu'ils n'en profitèrent pas pour prendre la fuite. Avez-vous bien compris ce miracle qui lie et délie, qui ouvre et qui ferme ?

4. Ce qui s'est passé pendant la nuit, afin que l'affaire ne fît pas de bruit, ne causât au-

[1] Il s'agit ici de l'instrument de torture, nommé cep, qui était en bois et servait à garrotter les prisonniers.

cune espèce de tumulte; car, les apôtres ne faisaient rien pour s'étaler en spectacle, ni pour acquérir de la gloire. Donc, le geôlier se jeta à ses pieds. Eh bien, que fait Paul? Avez-vous bien compris le miracle? Avez-vous bien compris ce qu'il y a là d'étonnant, d'étrange? Considérez maintenant la sollicitude, considérez la bonté de Paul. « Il lui cria : Ne vous « faites point de mal, car nous sommes tous « ici. » (Act. XXI, 28.) Le geôlier l'avait enchaîné cruellement; l'Apôtre ne le laissa pas mourir d'une manière cruelle; il oublia son injure : « Nous sommes tous ici, » dit-il. Voyez la modestie! il ne dit pas : ces choses merveilleuses, c'est moi qui les ai faites; mais, que dit-il? « Nous sommes tous ici. » Il se compte au nombre des prisonniers, notre Paul. Le geôlier, à cette vue, fut saisi d'admiration; le miracle le frappa de stupeur; il bénit Dieu, c'était une âme vraiment digne de la sollicitude et de la bonté de l'Apôtre, que ce geôlier; il ne considéra pas ce qui s'était passé, comme un prestige. Et pourquoi ne crut-il pas à un prestige? C'est qu'il les entendit chantant des hymnes au Seigneur; et un faiseur de prestiges ne chante jamais d'hymne au Seigneur. Il avait reçu beaucoup de faiseurs de prestiges en sa qualité de geôlier; mais jamais aucun d'eux n'avait fait chose pareille, n'avait fait tomber des liens, ni montré la même sollicitude. C'est que Paul voulait être enchaîné, et il ne prit pas la fuite, ne voulant pas causer la mort du geôlier.

Cet homme s'était élancé, tenant dans ses mains un glaive et un flambeau; le démon voulait lui faire commettre un meurtre, pour prévenir sa conversion. Mais la voix retentissante de Paul conquit bien vite le salut de son âme; car, non-seulement il cria, mais il lui dit d'une voix retentissante : « Nous sommes « tous ici. » Le geôlier admira cette sollicitude, et celui qui n'était pas enchaîné, tomba aux pieds de celui qui était chargé de chaînes; et que lui dit-il? « Seigneur, que faut-il que je « fasse pour être sauvé? » (Act. XVI, 30.) Comment! c'est toi qui l'as enchaîné, et c'est toi qui te trouves dans l'embarras? C'est toi qui lui as mis ses pieds dans une entrave de bois, et voilà que tu cherches la manière de te convertir et de te sauver? Voyez-vous la ferveur? voyez-vous le zèle empressé? Pour cet homme, pas de délai; libre de crainte il ne se croit pas libre à l'égard de son bienfaiteur, mais tout de suite, il s'élance, il se jette sur le salut de son âme. C'était le milieu de la nuit; il ne dit pas : délibérons, laissons venir le jour, mais, tout de suite, il court à son salut. Cet homme est grand, se dit-il; il surpasse la nature humaine; j'ai vu la merveille qu'il a faite; j'ai admiré sa sollicitude pour moi; il a souffert, de moi, des maux sans nombre; exposé aux derniers malheurs, et me tenant dans ses mains, moi qui l'ai enchaîné, il peut me tuer; et, non-seulement il n'en fait rien, mais, au moment où je m'apprête à m'égorger moi-même, ou déjà je me perce de mon glaive, c'est lui qui m'arrête. Ce geôlier a eu raison de dire : « Seigneur, que faut-il que je fasse « pour être sauvé? » Car, ce n'étaient pas seulement les miracles qui attiraient auprès des apôtres de nouveaux croyants, mais, avant leurs miracles, leur vie opérait sur les hommes. Voilà pourquoi l'Ecriture dit : « Que votre lu-« mière luise devant les hommes, afin qu'ils « voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glori-« fient votre Père, qui est dans les cieux. » (Matth. V, 16.)

Avez-vous bien vu la ferveur du geôlier? Voyez maintenant la ferveur de Paul; il ne diffère pas; son zèle ne se ralentit pas; il est dans les fers, chargé d'entraves, couvert de blessures, et vite il l'instruit des mystères, et il instruit, avec lui, toute sa famille, et, après l'ablution spirituelle, après la table spirituelle, il lui sert aussi les aliments de la chair [1]. Mais pourquoi a-t-il fait trembler la prison? pour réveiller l'âme du geôlier par le spectacle de ce qui arrivait. Il a fait tomber les liens sensibles de ceux qui étaient enchaînés avec lui, pour faire tomber les liens spirituels du geôlier. Le Christ a fait tout le contraire : Un homme s'approcha de lui, qui souffrait d'une double paralysie; de la paralysie du péché, de la paralysie du corps. Le Christ guérit d'abord la paralysie du péché, par ces paroles : « Mon « fils, vos péchés vous sont remis. » (Marc, II, 5.) Et, comme on disputait sur ces paroles; comme on blasphémait; comme on disait : « Personne ne peut remettre les péchés, que « Dieu seul (Ibid. 7); » le Christ, voulant montrer qu'il est véritablement Dieu, voulant aussi se ménager les moyens de juger ses contradicteurs d'après leur propre bouche, afin de pouvoir dire : « Je vous juge d'après votre

[1] Confusion : ce n'est pas Paul qui offre des aliments au geôlier, c'est le geôlier qui convie Paul à en prendre chez lui (Act. XVI, 34.)

« propre bouche (Luc, xix, 22), » c'est toi-même qui viens de dire, que nul ne peut remettre les péchés que Dieu seul ; eh bien ! voici, dit-il, que je remets les péchés, confesse donc ma divinité ; c'est, d'après ta manière de juger, que je porte moi-même la sentence. Nous voyons ici l'action spirituelle d'abord, et ensuite, l'action sensible. Paul nous montre ici le contraire, il fait tomber d'abord les liens sensibles, et ensuite les liens spirituels.

Avez-vous bien compris la force des hymnes, la puissance de la bénédiction, la puissance de la prière? Certes l'efficacité de la prière est toujours grande ; mais, quand le jeûne se joint à la prière, c'est alors que l'âme est doublement puissante ; c'est alors que nous avons la tempérance dans les pensées ; c'est alors que l'âme se réveille et contemple les choses d'en-haut. Aussi l'Ecriture joint-elle toujours le jeûne à la prière. Comment cela? Dans quel passage ? « Ne vous refusez point l'un à l'autre « ce devoir, » dit l'Apôtre, « si ce n'est du « consentement de l'un et de l'autre, afin « d'être libres pour le jeûne et pour la prière.» (I Cor. vii, 5.) Et encore ailleurs : « Mais cette « sorte de démon ne se chasse que par la « prière et le jeûne. » (Matth. xxii, 20.) Et ailleurs encore : « Et après qu'ils eurent prié et « jeûné, ils leur imposèrent les mains. » (Act. i, 33.)

5. Voyez-vous le jeûne partout uni à la prière ? C'est alors en effet qu'il s'échappe de la lyre une mélodie plus agréable, plus digne du Seigneur. Les cordes ne sont pas humides, relâchées par l'ivresse ; la raison est bien tendue ; l'intelligence, bien éveillée ; l'âme vigilante ; c'est ainsi qu'il convient de s'approcher de Dieu, de s'entretenir avec lui, seul à seul. Si nous avons une affaire grave à communiquer à nos amis, nous les prenons à l'écart : à bien plus forte raison, faut-il se conduire de même avec Dieu, entrer, avec un calme parfait, dans la chambre où il se retire. Et nous obtiendrons absolument tout de lui, si nous lui demandons ce qui est utile. C'est un grand bien que la prière, quand elle part d'une âme reconnaissante et sage. Et maintenant, comment la prière montrera-t-elle notre reconnaissance ? Si nous nous faisons une loi, non-seulement quand nous recevons, mais, de plus, quand nous ne sommes pas exaucés, de bénir le Seigneur. En effet, tantôt le Seigneur accorde, tantôt il n'accorde pas ; mais, dans l'un et dans l'autre de ces deux cas, il agit utilement pour nous ; de sorte que, soit que vous receviez, soit que vous ne receviez pas, vous recevez cela même que vous n'avez pas reçu ; et si vous avez réussi, et si vous n'avez pas réussi, vous avez réussi en ne réussissant pas. C'est qu'en effet il y a des circonstances où il est plus utile pour nous de ne pas recevoir que de recevoir ; s'il n'était pas souvent de notre intérêt de ne pas recevoir, Dieu nous accorderait toujours ; quand il est de notre intérêt de ne pas réussir, l'insuccès est un succès. Voilà pourquoi Dieu diffère souvent de nous accorder nos demandes ; ce n'est pas pour nous faire languir ; quand il nous force à attendre le don, il nous exerce, et il fait bien, à l'assiduité dans la prière. Souvent nous recevons, et après avoir reçu, nous négligeons la prière ; or Dieu, qui veut nous tenir constamment en éveil, diffère de nous accorder ce que nous désirons. C'est la conduite des bons pères, dont les enfants paresseux ne montrent d'ardeur que pour de puérils plaisirs ; les pères les retiennent auprès d'eux, en leur promettant un très-grand présent, et, pour les retenir, tantôt ils diffèrent, tantôt ils refusent absolument de donner. Il arrive aussi que nous voulons des choses nuisibles, et Dieu, qui comprend mieux que nous nos intérêts, n'écoute pas nos prières, aimant mieux nous procurer ce qui nous est utile, même à notre insu. Et qu'y a-t-il d'étonnant que nous ne soyons pas exaucés, quand la même chose est arrivée à Paul? Lui aussi souvent n'a pas obtenu ce qu'il demandait, et, non-seulement il ne s'est pas affligé, mais encore il a rendu à Dieu des actions de grâces. « C'est pourquoi, » dit-il, « j'ai prié trois fois le Seigneur. » (II Cor. xii, 8.) Cette expression « Trois fois » signifie souvent. Si Paul, après de fréquentes prières, n'a pas réussi, à bien plus forte raison nous convient-il, à nous, de persévérer. Mais voyons ce qu'il éprouvait, après avoir souvent demandé sans obtenir ; non-seulement il ne s'affligeait pas, mais encore il se glorifiait de ce qu'il n'avait pas reçu. « J'ai prié trois fois le Sei- « gneur, et il m'a répondu : Ma grâce vous « suffit, car ma puissance éclate dans la fai- « blesse. » (II Cor. xii, 9.) Et il continue : « Je « prendrai donc plaisir à me glorifier de mes « faiblesses. »

6. Comprenez-vous la reconnaissance du serviteur ? il demande à être affranchi de ses

faiblesses ; Dieu ne lui accorde pas sa prière ; et, non-seulement Paul ne s'afflige pas, mais il se glorifie de ses faiblesses. Faisons de même, nous aussi, disposons nos âmes de cette manière, et, que Dieu nous accorde ou ne nous accorde pas nos demandes, sachons dans les deux cas, le bénir, car, dans les deux cas, il agit selon nos intérêts. S'il a le pouvoir de donner, il s'ensuit qu'il a le pouvoir, et de donner, et de donner ce qu'il veut, et de ne pas donner. Vous ne connaissez pas vos intérêts aussi clairement que Dieu les connaît ; souvent vous demandez des choses nuisibles et funestes ; mais Dieu, plus jaloux que vous-mêmes de votre salut, ne regarde pas votre prière ; avant votre prière, il regarde partout ce qui vous est utile. Si les pères selon la chair, n'accordent pas à leurs enfants tout ce qu'ils leur demandent, ce qui ne prouve pas qu'ils dédaignent leurs enfants, mais, au contraire, qu'ils ont pour eux la plus grande sollicitude, à bien plus forte raison, Dieu, qui nous aime davantage, qui connaît, mieux que personne, ce qui nous est utile, suit toujours la même conduite. Donc ne cessons pas de nous livrer à la prière, non-seulement pendant le jour, mais pendant la nuit. Ecoutez ce que dit le Prophète : « Je me levais au milieu de « la nuit, pour vous louer des jugements de « votre justice. » (Ps. CXVIII, 62.) Un roi, assiégé de tant de soucis, qui avait entre les mains le gouvernement de tant de peuples, de villes et de nations ; qui avait à prendre soin de la paix, à terminer des guerres ; qui voyait toujours auprès de lui un tourbillon inexprimable d'affaires ; qui n'avait pas le temps de respirer, non-seulement consacrait les jours, mais jusqu'aux nuits à la prière. Si un roi, fait pour mener une vie de délices, ayant tant de soucis, enveloppé dans tant d'affaires, ne trouvait pas de repos, même pendant la nuit, mais se livrait sans cesse à la prière, avec un soin plus scrupuleux que les moines des montagnes, quelle sera, répondez-moi, notre excuse, à nous, qui avons une liberté complète : qui nous sommes fait une vie indépendante, vide d'affaires, et qui non-seulement nous ensevelissons les nuits entières dans le sommeil, mais ne trouvons pas, même pendant le jour, des moments où notre âme s'éveille, pour la prière que nous devons au Seigneur? C'est une grande arme que la prière, c'est une belle parure que la prière, et une sûreté, et un port, et un trésor de biens, et une richesse que rien ne peut ravir. Quand nous avons besoin des hommes, nous avons besoin de faire des dépenses, et d'employer des flatteries serviles ; et d'aller, et de venir, et de prendre beaucoup de peines et de soins ; car souvent nous ne pouvons pas nous adresser directement à ceux de qui dépend ce que nous demandons. Il faut d'abord aller trouver les ministres, les dispensateurs des grâces, et ceux qui sont chargés de répondre pour les hommes puissants ; et il faut, avec de l'argent, avec des paroles, par tous les moyens possibles, les adoucir, afin d'obtenir, par leur entremise, ce que nous demandons. Au contraire, avec Dieu, il n'en est pas de même ; en le priant par les autres, nous obtenons moins vite ses faveurs qu'en les lui demandant nous-mêmes. Et, avec Dieu, celui qui reçoit, et celui qui ne reçoit pas, profitent ; avec les hommes, au contraire, dans les deux cas, souvent, nous avons à nous plaindre. Eh bien ! donc, puisqu'il y a plus d'avantage, et plus de facilité, à s'approcher de Dieu, ne méprisons pas la prière. Voulez-vous trouver Dieu plus propice ? voulez-vous obtenir plus facilement ce que vous désirez ? invoquez-le vous-mêmes, avec la pureté des intentions, avec la sagesse de l'âme ; ne le priez pas, par acquit de conscience, ce que font beaucoup de personnes, dont la langue prononce les paroles de la prière ; dont la pensée, en même temps, reste souvent dans leur maison, ou se promène sur la place publique, à travers les rues, ce qui est un artifice du démon ; car, comme il sait qu'au moment de la prière, nous pouvons obtenir le pardon de nos péchés, jaloux de nous fermer ce port, il s'élève alors contre nous ; il chasse notre pensée loin des paroles que nous prononçons, afin qu'au sortir de l'église, nous en retirions plus de perte que de profit.

Pénètre-toi, ô homme, de ces vérités, et, quand tu t'approches de Dieu, songe auprès de qui tu t'approches ; et il suffit, pour tenir ton esprit éveillé, de croire en Celui qui te donne ce que tu demandes ; lève les yeux au ciel, et pense à qui ton discours s'adresse. Quand on parle à un homme, tant soit peu élevé aux honneurs de ce monde, le plus négligent s'excite de toutes manières, et se tient l'esprit en éveil ; à bien plus forte raison, ferons-nous de même si nous pensons que nous nous adressons au Seigneur des anges ; voilà qui suffira pour

nous rendre attentifs. Voulez-vous un autre moyen, pour vous tirer de votre engourdissement ? En voici un : souvent nous avons fait notre prière, et nous n'avons pas entendu un seul des mots que nous avons prononcés, et nous nous en allons ; pensons à cela, et, tout de suite, reprenons notre prière. Et si la même distraction nous arrive deux fois, trois fois, quatre fois, reprenons autant de fois notre prière, et ne nous retirons pas avant de l'avoir dite tout entière d'un esprit bien attentif. Quand le démon comprendra que nous ne voulons pas nous retirer avant de l'avoir dite avec soin, avec un esprit constamment en éveil, il cessera de nous assaillir, puisqu'il verra que ces attaques ne servent qu'à nous forcer de recommencer souvent la même prière. Nous recevons tous les jours, mes bien-aimés, de nombreuses blessures, des gens de notre maison, des étrangers, sur la place, chez nous; de la part des hommes publics, de la part des particuliers ; des voisins, des amis ; à toutes ces blessures, appliquons les remèdes qui leur sont propres, la prière. Car Dieu, si nous le prions d'un esprit vigilant, d'une âme embrasée, d'un cœur ardent, peut nous accorder notre pardon, la rémission de toutes nos fautes. Puissions-nous l'obtenir tous, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient, comme au Père, comme au Saint-Esprit, la gloire, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. PORTELETTE.

COMMENTAIRE SUR ISAIE.

AVERTISSEMENT.

Ce commentaire mérite d'être rangé non-seulement parmi les œuvres authentiques, mais encore parmi les plus remarquables de saint Jean Chrysostome, tant pour le style et l'éloquence que pour les préceptes de morale et de conduite qu'il renferme. — Que ce commentaire ait été écrit et non prêché, c'est ce dont sa forme elle-même ne permet guère de douter. — Tillemont conjecture avec assez de vraisemblance que saint Chrysostome composa ce commentaire à Antioche, soit dans le désert où il vécut quelque temps parmi les solitaires, soit peut-être après sa promotion au diaconat. — La division en chapitres que présente ce commentaire a été faite par quelque moderne d'après notre Vulgate, parce que la version des Septante que suivait l'auteur était divisée différemment.

PRÉFACE.

Eloge du prophète Isaïe. — Que les saints et les prophètes sont animés d'un grand amour envers les peuples.

Le mérite excellent de ce prophète se voit très-bien dans ses œuvres, mais ce qui le fait voir non moins parfaitement, c'est le témoignage qu'en rend celui qui, plus que tout autre, était capable d'apprécier ses qualités. Je veux dire saint Paul dont l'Esprit-Saint lui-même dictait les paroles. Le langage franc d'Isaïe, sa pensée toujours libre, ses sentiments élevés, la clarté de ses prophéties sur le Christ, toutes ses qualités, l'Apôtre nous les montre par un seul mot, en disant : «Isaïe ne craint pas « de dire : j'ai été trouvé par ceux qui ne me « cherchaient pas, je me suis montré à ceux « qui ne me demandaient pas.» Sa compassion pour les maux de ses frères est bien grande aussi : il ne s'est pas seulement élevé contre la folie du peuple, il n'a pas seulement, dans un langage libre et avec une pensée élevée, annoncé aux Juifs les châtiments qui les puniraient, mais quand ce qu'il avait prédit est arrivé il souffre, il est tourmenté non moins que ceux que le malheur opprime et il gémit plus douloureusement que ces infortunés. C'est là du reste ce que presque tous les prophètes et les saints ont fait : leur affection pour ceux qu'ils étaient chargés de conduire surpassait la tendresse des pères pour leurs enfants ; la nature est moins forte que n'était leur charité. Il n'est point, non, il n'est point de père qui soit embrasé d'amour pour ses enfants comme ceux-là pour le peuple qu'ils dirigeaient : car pour lui ils étaient disposés à mourir, gémissant, se lamentant, partageant leur captivité et leurs infortunes, faisant et

souffrant tout, pour mettre fin à la colère du ciel et aux malheurs qu'ils éprouvaient. Il n'y a rien qui nous rende plus aptes à commander que d'avoir une âme pleine de sagesse et de miséricorde. Aussi le grand Moïse ne fut placé par Dieu à la tête du peuple juif qu'après avoir manifesté par ses actions combien il aimait ce peuple, et plus tard il lui dit : « Si vous leur « pardonnez leur faute, pardonnez-la leur ; « sinon, effacez-moi aussi du livre que vous « avez écrit. » Et Isaïe lui-même voyant les Juifs périr s'écrie : « Laissez-moi aller, je ré- « pandrai des larmes amères ; ne vous mettez « pas en peine de me consoler sur la ruine de « la fille de mon peuple. » Jérémie fit entendre de longs gémissements, quand la ville eut été renversée. Ezéchiel partit avec les Juifs, regardant comme moins pénible d'habiter sur une terre étrangère que dans sa patrie, et trouvant que le plus grand adoucissement à ses maux c'était d'être auprès des malheureux et de diriger leurs affaires. Et Daniel pour obtenir leur retour resta sans manger pendant vingt jours et plus et montra tout son amour pour eux en suppliant Dieu de les délivrer de cette captivité. C'est par là en un mot que brillent tous les saints. Par exemple, quand David voit la colère du ciel fondre sur le peuple, c'est sur lui-même qu'il veut appeler ce fléau, disant : « C'est moi pasteur qui ai péché, c'est moi pas- « teur qui ai fait le mal, et ceux-ci, qui sont « mon troupeau, qu'ont-ils fait ? Que votre « main s'appesantisse sur moi et sur la maison « de mon père. » Et Abraham, loin de tout danger, n'ayant pas à craindre de partager la punition des Sodomites, se mit, comme s'il avait été au milieu du péril, à invoquer et à supplier Dieu, et il n'aurait pas cessé d'employer et actions et paroles pour détourner ce terrible embrasement, si Dieu, après l'avoir congédié, n'était enfin parti. Les saints du Nouveau Testament montrèrent encore plus de vertu, parce qu'ils avaient reçu plus de grâces et qu'ils étaient appelés à de plus longs combats. C'est pour ce motif que Pierre, en entendant dire au Christ qu'il est bien difficile aux riches d'entrer dans le royaume des cieux, était dans l'anxiété, et tremblait et adressait cette question : « Qui peut donc être sauvé » ? Et cependant, pour ce qui le concernait, il devait être plein de confiance. C'est que ces saints considéraient moins leur intérêt propre qu'ils ne s'occupaient de toute la terre. Et saint Paul, dans tout le cours de ses épîtres, nous montre la même préoccupation, lui qui à la vision du Christ préférait le salut des hommes : « Mou- « rir et être avec Jésus-Christ est le meilleur, « mais rester dans ma chair est plus nécessaire « à cause de vous. » (Phil. I, 23, 24.) C'est cette même vertu que montre le Prophète quand il expose les révélations de Dieu avec tant de franchise, quand il adresse ses reproches aux pécheurs, quand, dans des circonstances fréquentes et par de longs discours, il tâche d'apaiser Dieu irrité contre les Juifs : ce que l'on peut voir surtout à la fin de la prophétie. Mais enfin abordons le commencement de la prophétie.

CHAPITRE PREMIER.

VISION D'ISAIE.

ANALYSE.

1. Le Prophète nomme sa prédiction une *vision*, pour signifier que c'est une vue anticipée des événements.
2. Le Prophète laissant de côté les hommes adresse la parole aux éléments : c'est une marque de l'indignation qui anime le Prophète, et c'est en même temps un moyen d'inspirer aux hommes de la honte de ce qu'étant doués de raison, ils se sont ravalés par le péché au-dessous des créatures privées de sentiment.

3 et 4. Tableau de l'ingratitude et de la dépravation des Juifs. Dieu, par la bouche du Prophète, leur adresse de vifs reproches, où se remarque encore de la tendresse ; c'est le langage d'un ami outragé, mais qu'aucun outrage ne rebute. Les sacrifices de l'Ancien Testament n'étaient pas agréables à Dieu par eux-mêmes. Raison de leur institution. Pourquoi l'ancienne loi permettait le divorce.

5. La prière ne sert de rien au pécheur qui reste dans son péché.
6 et 7. Pouvoir du libre arbitre, il est la condition essentielle de la vertu.
8. On pèche non pas seulement en faisant le mal, mais encore en omettant de faire le bien. — Réponse à une objection des Juifs. Turpitude et vanité de l'idolâtrie.

1. Il appelle sa prophétie vision soit parce qu'il avait sous les yeux beaucoup d'événements futurs, et c'est ainsi que Michée vit la dispersion du peuple, Ezéchiel la captivité et la prévarication de ceux qui adoraient le soleil et Thamuze ; soit parce que, les choses que les prophètes entendaient leur venant de Dieu, elles n'avaient rien de moins sûr que la vision elle-même et produisaient une certitude égale, ce qui ne saurait avoir lieu en dehors de l'intervention divine. Ils entendaient autrement que le reste des hommes, car Isaïe dit : « Il m'a « ajouté une oreille pour entendre. » (Isaïe, L, 4.) En appelant sa prophétie « vision, » il rend son récit plus digne de foi, il excite l'attention de l'auditeur et il le fait penser à l'auteur de la vision. Tous ceux qui nous apportent des oracles de la part de Dieu ont soin avant tout de bien établir ce point, qu'ils ne disent rien qui soit tiré de leur fonds propre, mais que leurs paroles ne sont que des révélations divines, que des écrits descendus du ciel. Ainsi David disait : « Ma langue, c'est la plume d'un « écrivain qui écrit rapidement. » (Ps. XLIV, 2.) N'allez donc pas croire que les lettres viennent de la plume, mais de la main qui la tient, c'est-à-dire non de la langue de David, mais de la grâce qui la meut. Un autre prophète voulant montrer la même chose dit : « J'étais un che« vrier, arrachant des sycomores. » (Amos, VII, 14.) De sorte que nous ne devons pas juger ces paroles selon les règles de la sagesse humaine. Et cette parole même ne lui suffisait pas, il a ajouté celle-ci : « L'Esprit du Seigneur m'a « rempli de force, de jugement et de puis« sance. » (Mich. III, 8.) Car la grâce les a rendus non-seulement sages, mais forts non selon le corps, mais selon l'âme. Comme ils devaient s'adresser à un peuple audacieux et impudent, altéré du sang des prophètes, se plaisant à massacrer les saints, ils avaient certes besoin de beaucoup de force pour ne pas redouter sa colère. C'est pourquoi le Seigneur dit à Jérémie : « Je t'ai placé comme une colonne de fer et « comme un mur d'airain ; » et à Ezéchiel : « Tu habites au milieu des scorpions, ne crains « pas devant eux et ne les redoute pas. » Et quand Moïse fut envoyé, ce n'est pas seulement à mon avis parce qu'il redoutait Pharaon qu'il voulait refuser sa mission, mais parce qu'il craignait le peuple juif. C'est pourquoi en s'entrenant avec Dieu, sans même songer au roi, il s'enquiert avec beaucoup de soin de ce qu'il devra dire à ceux qui ne voudront pas le reconnaître pour envoyé de Dieu, et ce fut pour les convaincre qu'il reçut le pouvoir des miracles ; et c'était avec raison. Car si un seul d'entre eux qui avait même été sauvé par lui l'effraya jusqu'à lui faire prendre la fuite, que ne devait-il pas éprouver en pensant à tout ce peuple si turbulent ? Aussi outre l'Esprit de sagesse, reçut-il encore l'Esprit de force, comme un autre prophète le disait de lui-même : « L'Esprit du « Seigneur m'a rempli de force, de jugement « et de puissance (Mich. III, 8) ; » et un autre : « La parole de Dieu se fit entendre à Jérémie, « fils de Chelcias (Jérém. I, 1) ; » et un autre encore : « Inspiration contre Ninive : livre de « la vision de Nahum d'Elcesaï. » (Nahum.) Celui-ci, tout en se servant d'un autre terme, fait entendre la même chose que les premiers : il appelle inspirés ceux dont l'Esprit s'est emparé. C'est parce qu'en parlant ainsi ils étaient dominés par le Saint-Esprit qu'il a appelé inspiration l'opération de la grâce. C'est pour la même raison que saint Paul place en tête de toutes ses épîtres son titre d'apôtre ; ce que faisaient les prophètes en se servant des mots vision, discours, inspiration, parole ; il le fait en se servant du mot d'apôtre. Si celui qui dit vision, parole de Dieu, n'annonce rien qui vienne de lui, celui qui s'appelle apôtre, c'est-à-dire envoyé, n'enseigne pas non plus une doctrine qui lui soit propre, mais la doctrine de Celui qui l'a envoyé. La fonction d'apôtre, consiste précisément à ne rien donner qui vienne de soi. C'est pourquoi le Christ dit : « N'appelez personne votre maître sur la terre, « un seul est votre Maître, et il est dans les « cieux (Matth. XXIII, 10) ; » il nous montre par là que ce que nous enseignons a son commencement et sa racine en notre Maître céleste, bien que les ministres de la parole soient des hommes. « Que vit Isaïe ? » Comment les prophètes perçoivent-ils ce qu'ils voient, ce n'est pas à nous de le dire : notre parole est impuissante à expliquer le mode de leur vision ; celui-là seul le connaît qui l'a éprouvé. Si

notre nature, soit qu'elle agisse, soit qu'elle reste passive, a des secrets dont nul ne saurait rendre compte, comment pourrions-nous expliquer la manière d'opérer du Saint-Esprit? Si toutefois il faut par des images obscures essayer de la montrer non dans une claire lumière, mais comme dans des énigmes, il me semble que les prophètes éprouvent quelque chose d'analogue à ce qui se fait dans une eau pure que viennent illuminer les rayons du soleil, que leurs âmes purifiées d'abord par leurs propres vertus, et aussi rendues aptes à refléter la divine lumière, reçoivent ensuite la grâce du Saint-Esprit, et avec elle la connaissance de l'avenir.

« Fils d'Amos.» Pourquoi mentionne-t-il son père? C'est pour prévenir les équivoques qui résulteraient des homonymies, ou bien pour nous apprendre que la bassesse du père n'offusque pas le mérite du fils : car la noblesse ne consiste pas à être né de parents illustres, mais à se rendre illustre soi-même. Quoique d'une naissance obscure, Isaïe ne laissa pas que de devenir plus illustre entre tous, grâce à l'éclat singulier de son propre mérite : « Qu'il a vue au sujet de la Judée et de Jéru« salem. »

Pourquoi nomme-t-il l'un et l'autre lieu séparément? Parce que les châtiments devaient être distincts et infligés en des temps différents; Dieu, en réglant les choses ainsi, avait montré sa sagesse ; il ne voulait pas les faire périr tous d'un seul coup, mais lentement et peu à peu afin que le malheur de ceux qui seraient emmenés captifs inspirât le repentir à ceux qui restaient. Que s'ils ne profitèrent pas du remède comme ils auraient dû, la faute en est à ces malades et non pas au divin Médecin. Dieu tient la même conduite en toute circonstance et dans tous les temps, et jamais il ne punit du même coup tous ceux qui ont commis les mêmes crimes ; car autrement il y a longtemps que toute notre race aurait disparu ; mais il punit les uns ici-bas, et par là il leur adoucit à eux-mêmes le châtiment de l'autre vie, tandis qu'il donne à ceux qui sont témoins de leur punition, une admirable occasion de se convertir ; quant à ceux que ni leur propre nature, ni la sagesse de cette conduite ne peut ramener au bien, il les réserve pour le jour inévitable et terrible du jugement. « Sous le « règne d'Ozias et de Joathan et d'Achar et « d'Ezéchias qui régnèrent en Judée. » Il a bien fait de mentionner le temps, puisqu'il appelle ainsi l'attention du lecteur studieux sur l'histoire des événements antérieurs. La prophétie n'en sera que plus intelligible et plus claire : car sachant quel était l'état des choses et ce qu'il y avait de mal chez les Juifs, nous jugerons mieux des remèdes que les prophètes y ont apportés. « Ecoute, ciel, et « toi, terre, prête l'oreille : car c'est le Sei« gneur qui a parlé (2). » Ce début est plein de colère ; car s'il n'avait pas été emporté par une indicible fureur, comment aurait-il laissé les hommes pour s'adresser aux éléments? Il ne le fait pas seulement pour montrer qu'il est irrité, mais aussi pour couvrir de honte ceux qui devaient l'entendre, en leur montrant que, honorés de la raison, ils se sont cependant dégradés au-dessous des éléments insensibles. C'est là du reste une chose habituelle aux autres prophètes. Ainsi le Prophète envoyé vers Jéroboam, au lieu de s'adresser à celui qu'il vient reprendre, s'adresse à l'autel. Et Jérémie apostrophe la terre en disant : « Terre, « terre, terre, écris que cet homme est pros« crit. » Et un autre dit encore : « Ecoutez, « abîmes, fondements de la terre ; j'ai engen« dré des fils. » Il ne parle pas ici d'un bienfait qu'il a accordé à tous les hommes, celui d'exister, mais d'un bienfait particulier aux Israélites, celui d'en avoir fait ses enfants. Partout le Seigneur commence par des bienfaits ; quand il a créé l'homme, il a comblé d'honneur celui qui n'existait pas encore, en disant : « Faisons l'homme à notre image et à notre « ressemblance. » Sous le Nouveau Testament il fait plus encore : car ce ne sont pas des hommes qui n'ont rien fait, mais des hommes qui ont commis une infinité de péchés, qu'il régénère dans les eaux du baptême ; ici vous voyez la même chose, puisqu'il honore de son adoption des hommes qui non-seulement n'ont rien fait de bien, mais encore qui étaient tombés dans le mal, et cependant s'il les honore avant qu'ils aient pu mériter, ce n'est pas qu'il les prive de récompense quand ils ont mérité ; c'est alors au contraire qu'il leur accorde de plus grandes récompenses. « Et je « les ai élevés. » Les bienfaits accordés en Egypte, les bienfaits accordés dans le désert, les bienfaits accordés dans la Palestine, il rappelle tout d'un seul mot ; car c'est la coutume de Dieu, dont les bienfaits sont si nombreux de s'abstenir de les rappeler longuement et

minutieusement. « Et ils m'ont méprisé. » Ils ont, veut-il dire, transgressé ma loi, abandonné mes préceptes. « Le bœuf connaît celui « à qui il appartient et l'âne l'étable de son « maître (3). »

Les comparaisons, celles surtout qui sont prises de choses inférieures, ne font que rendre l'accusation plus vive ; c'est ainsi que le Christ dit : « Les Ninivites se lèveront au jugement « avec cette génération et ils la condamneront ;» et en un autre endroit : « La reine du midi se « lèvera au jugement avec cette génération et « la condamnera, parce qu'elle vint des extré- « mités de la terre entendre la sagesse de Sa- « lomon. » (Luc, XI, 31-32.) Et Jérémie dit encore : « Allez aux îles de Céthim et jetez les « yeux sur Cédar. Envoyez-y pour savoir si ces « nations changeront jamais leurs dieux ; mais « mon peuple a changé sa gloire et cela ne lui « servira de rien. » (Jérém. II, 10-11.) Il montre que la loi n'est pas dure et combien peu elle exige des hommes, elle que les animaux privés de raison et les plus stupides des animaux observent facilement. — Mais, direz-vous, c'est la nature qui opère en eux. — Ce que la nature accomplit en eux, la volonté libre peut le faire en nous. « Le bœuf connaît celui à « qui il appartient. » Ce n'est pas sur l'excellence de ses dons mais sur l'excès de leur malice qu'il fonde son accusation. De même qu'il s'est adressé pour leur confusion à des éléments, de même ce n'est pas à des hommes, mais à des animaux et aux plus stupides des animaux qu'il les compare et il les trouve inférieurs à eux.

3. Ainsi fait Jérémie, lorsqu'il appelle la tourterelle et l'hirondelle (Jérém. VIII, 7), et Salomon lorsqu'il renvoie le paresseux tantôt à la fourmi, tantôt à l'abeille. (Prov. VI, 6.) « Israël ne m'a pas connu. » Le crime s'aggrave lorsque ce sont des amis intimes, comblés de faveurs, qui, tous ensemble, se précipitent dans le mal. Il ne dit pas Jacob, mais « Israël, » afin que ce nom qui rappelle la vertu du patriarche inspire à ses descendants plus de confusion. A celui-là, sa vertu valut la bénédiction qu'exprime son nom, et ceux-ci par leur malice la rejettent. « Et mon peuple ne « m'a pas compris, » moi, dit-il, plus éclatant que le soleil. « Malheur ! nation pécheresse (4). » C'est encore là l'habitude des prophètes, de pleurer sur les hommes atteints de maux incurables. Ainsi fait Jérémie en un grand nombre d'endroits, ainsi le Christ quand il dit : « Malheur à toi, Corozaïn ! malheur à « toi, Bethsaïde ! » (Matth. XI, 21.) C'est encore là une manière d'instruire : car celui que la raison n'a pu ramener, souvent les larmes le ramènent. « Peuple rempli d'iniquités. » Voici qui rend l'accusation plus grave ; ils ont péché tous et jusqu'aux derniers excès. « Race mé- « chante. » Ce n'est pas qu'il leur reproche leur origine, mais il montre que depuis leur premier âge ils sont pécheurs. Lorsque Jean dit : « Serpents, race de vipères (Matth. III, 7), » il n'accuse pas leur nature : car il ne leur eût pas dit : « Faites donc de dignes fruits de péni- « tence, » s'ils avaient été méchants par nature de naissance. De même, en disant ici « race « méchante, » le Prophète ne leur reproche pas leur naissance. « Fils sans loi ; » il ne dit pas « transgresseurs, » mais « sans loi, » qui ne valent pas mieux que s'ils n'avaient jamais reçu la loi. Il note ainsi la corruption [1] de la volonté. « Vous avez abandonné le Seigneur « et vous l'avez irrité. » Il parle ainsi par emphase, car le nom seul de Dieu suffisait pour justifier l'accusation. Jérémie fait le même reproche en ces termes : « Parce qu'ils se sont « éloignés de lui et qu'ils se sont attachés aux « démons. » (Bar. IV, 7, 8.)

« Le saint d'Israël. » Voici encore qui aggrave l'accusation, c'est qu'ils le connaissaient bien comme le Maître de toutes choses. « Ils se sont « retournés en arrière (5). Pourquoi vous frap- « per encore, vous qui ajoutez sans cesse à vos « prévarications ? » Quel triste état lorsque les châtiments mêmes ne rendent pas meilleur ! Certes, c'est une des formes du bienfait que la punition. Ils ne pourront pas dire qu'il ne leur a accordé que des honneurs et des biens, et que, quand ils ont péché, il les a abandonnés ; mais par les honneurs il les a attirés, par la crainte des punitions il a voulu les amener à la pénitence, et dans l'un et l'autre cas ils se sont montrés incorrigibles. Il a employé tous les traitements, il a taillé, il a brûlé, et la maladie n'a pas disparu ; ce qui montre que la maladie est incurable, c'est qu'elle soit rebelle aux remèdes. « Toute tête est malade « et tout cœur rempli de tristesse (6). Depuis « les pieds jusqu'à la tête il n'y a rien de sain « en lui, ni blessure, ni tumeur, ni plaie en- « flammée. » Il rappelle ensuite les punitions

[1] Le texte grec paraît ici altéré : au lieu de διαφοράν le sens demanderait διαφθοράν *corruption*.

et les châtiments ; car ce n'est pas là une petite marque de l'amour qu'il leur porte et de l'honneur qu'il leur fait. Je les ai tous frappés, dit-il, je les ai tous accablés de douleur. Si « toute tête est malade, » comment n'y a-t-il ni blessure, ni tumeur? La blessure ne paraît-elle que quand le reste du corps est sain ; mais s'il est couvert de blessures, on ne pourra plus en distinguer une en particulier. Cela veut donc dire que tout le corps est couvert d'ulcères, qu'il n'y a pas un endroit sain à côté d'un autre malade, mais que tout est enflammé, que tout n'est qu'une tumeur. « On ne peut y appliquer rien d'adoucissant. » Voici qui est plus grave encore. Il est bien moins fâcheux d'être malade seulement que de ne pouvoir, étant malade, subir de traitement, surtout lorsque le médecin est si grand. « Ni huile, ni bandes. » C'est pour parler par emphase qu'il continue la métaphore ; c'est là le mérite de cette figure. « Votre terre est « déserte (7). » Ces événements, il ne les raconte pas comme passés, il les annonce comme futurs, bien qu'il emploie le temps du passé. Les prophètes en usent ainsi et pour effrayer l'auditeur et pour montrer combien ce qu'ils prédisent est certain. De même que les choses passées ne peuvent pas ne pas avoir existé, de même les choses que les prophètes ont annoncées devoir exister, ne peuvent pas ne pas arriver, à moins que par hasard ceux qui devaient être punis ne se repentent. « Vos « villes sont incendiées. » Il ne les a pas détruites entièrement, il a permis que des ruines échappées aux flammes des barbares restassent debout, parce qu'elles toucheraient davantage ceux qui les verraient. « Des étrangers dévorent « votre pays sous vos yeux, et il est désert parce « qu'il a été ravagé par des peuples étrangers. » C'est le comble du malheur pour des hommes d'être spectateurs de maux qui les atteignent, au lieu de les apprendre par la renommée seulement. « La fille de Sion demeura aban- « donnée comme une tente dans une vigne et « comme une cabane dans un champ de con- « combres (8). »

4. Les images font beaucoup, surtout celles de la sainte Ecriture, pour rendre plus frappant ce qu'on dit. Le Prophète appelle Jérusalem fille de Sion parce qu'elle est placée au pied de cette montagne. « Comme une tente dans « une vigne et comme une cabane dans un « champ de concombres. » Le fruit une fois enlevé, et les vignerons emmenés, à quoi servent les bâtiments de la ville? « Comme une « ville assiégée. » Cette expression figurée marque leur faiblesse et leur abandon. Car n'ayant plus personne qui vînt à leur secours, ils étaient dans la nécessité de rester enfermés dans l'enceinte de leurs remparts qui faisaient maintenant toute leur sûreté. « Et si le Sei- « gneur des armées n'en avait laissé quelques- « uns de notre race, nous aurions été comme « Sodome, et nous serions devenus semblables « à Gomorrhe (9). » C'est une habitude constante des prophètes de dire non-seulement ce que les pécheurs vont souffrir de maux, mais encore ce qu'ils mériteraient de souffrir afin que dans le temps même de leur châtiment ils rendent à Dieu de fréquentes actions de grâces de ce qu'il ne leur inflige qu'une punition fort inférieure à leurs crimes. C'est ce qu'Isaïe dit ici, que leurs péchés auraient mérité non les maux qu'il vient de rappeler, mais l'extinction complète de toute la race, comme il était arrivé à Sodome. Mais la miséricorde de Dieu ne l'a pas permis, elle n'a envoyé qu'une punition bien inférieure aux fautes. Et comme il y a beaucoup de rapport entre l'Ancien et le Nouveau Testament, saint Paul a usé du même moyen, et avec plus de raison que le prophète. Car de même qu'en ce temps-là, sans la miséricorde de Dieu, tous auraient péri, de même au temps du Christ, sans la charité, tous les hommes périssaient d'une manière encore plus affreuse. « Il « nous en a laissé quelques-uns de notre race. » Il parle de ceux qui furent sauvés de la captivité. « Ecoutez la parole du Seigneur, princes « de Sodome ; faites attention à la loi de notre « Dieu, peuple de Gomorrhe (10). » Après avoir dit qu'ils étaient dignes du châtiment de Sodome, il montre que leurs crimes n'ont pas été moins audacieux que ceux de Sodome : c'est pourquoi il les comprend avec eux dans une seule et même apostrophe. C'est bien là ce que veut dire le Prophète, autrement sa parole serait sans à propos. Par ce nom de princes de Sodome ce ne sont pas les habitants de cette dernière ville, mais les Juifs qu'il veut désigner ; ce qui va suivre l'indique clairement. Il parle de sacrifices, d'oblations, de tout ce culte légal, dont il n'y avait pas trace chez les Sodomites. Ces mots : la loi de notre Dieu, prouvent que tel est le sens.

« Qu'ai-je à faire de la multitude de vos sa-

« crifices? dit le Seigneur. J'ai assez des holo« caustes de vos béliers ; la graisse des agneaux, « le sang des taureaux et des boucs, je n'en « veux plus (11). » Le psaume XLIX tout entier ressemble à ces passages ; les termes diffèrent, mais les pensées sont les mêmes. Car ce verset du psaume, « Il appellera le ciel d'en-haut et « la terre pour juger son peuple, » ressemble à celui-ci : « Ecoute, ciel, et toi, terre, prête « l'oreille, parce que le Seigneur a parlé ; » et le reste ne se ressemble pas moins. Si David dit : « Je ne vous reprendrai point pour vos « sacrifices, car vos holocaustes sont toujours « devant moi, » Isaie dit de même : « Qu'ai-je « à faire de la multitude de vos sacrifices ? dit « le Seigneur. » David dit encore : « Je ne « recevrai point avec plaisir de votre maison « les veaux, ni de vos troupeaux les boucs. » Et Isaïe : « Les holocaustes des béliers, la « graisse des agneaux, le sang des taureaux et « des boucs, je n'en veux plus. » Comme on leur reprochait continuellement de manquer de vertu, et qu'ils répondaient pour toute justification qu'ils offraient continuellement des sacrifices, ces deux prophètes, ou plutôt tous les prophètes leur ôtent ce moyen de défense. D'où il est évident que ces sacrifices étaient institués non pour eux-mêmes, mais pour conduire les hommes à d'autres œuvres de vertu. Mais parce qu'ils négligeaient les choses nécessaires pour s'arrêter à ces observances, Dieu déclare qu'il ne les acceptera plus. « Pas même lorsque vous viendrez en « ma présence (12). » Lorsque vous viendrez au temple, veut-il dire. « Car qui a réclamé « ces choses de vos mains ? » Et cependant tout le Lévitique roule là-dessus et règle ce qui regarde les sacrifices. Et dans le Deutéronome comme en bien d'autres livres, on trouve çà et là quantité de lois sur ce sujet. Comment peut-il donc dire : « Qui a réclamé ces choses « de vos mains ? » C'est pour vous apprendre que Dieu n'avait pas fait cette législation pour ce qu'elle valait par elle-même, mais pour condescendre à la faiblesse des Juifs. De même qu'il ne voulait pas que la femme, une fois unie à l'homme, pût être répudiée, et qu'il le permit cependant pour éviter de plus grands maux, pour empêcher que les hommes ne tuassent leurs femmes, si, tout en les haïssant, ils étaient obligés de les garder chez eux ; de même ici, pour empêcher que les Israélites ne sacrifiassent aux démons, il voulut bien recevoir ce qui ne lui plaisait pas, afin que ce qui lui plaisait se fît. C'est ce que le prophète Amos nous montre par ces paroles : « M'avez-« vous offert des sacrifices et des victimes pen-« dant les quarante ans du désert ? » Jérémie dit aussi : « Ce n'est pas là ce que j'ai commandé « à vos pères. »

5. Comme c'est de cette manière qu'on honorait les démons, c'est pour ôter aux faibles tout sujet de scandale qu'il parle ainsi par tous les prophètes. Les démons se fâchaient contre ceux qui ne leur offraient pas ces sacrifices, et toujours on nous les représente demandant la graisse et la fumée et disant : « C'est l'honneur qui nous est attribué [1]. » Dieu au contraire ne demanda point dans le principe ces sacrifices, et quand il les ordonna, il fit voir que ce n'était pas pour lui-même qu'il les permettait, et une autre preuve encore, c'est qu'il y mit bientôt fin et que quand on les lui offrait, il ne les acceptait pas ; en un mot, il nous montra par tous les moyens possibles que ce mode d'adoration était indigne de la grandeur de son culte. Il nous veut donc dire maintenant : J'ai toléré ces choses à cause de vous, mais je n'en avais pas besoin. « Vous ne viendrez plus fouler mes par-« vis. » Ou bien il prédit la captivité, ou bien il leur défend d'entrer dans ses parvis, parce qu'ils ne le faisaient pas avec un cœur droit. « Si vous m'offrez de la farine, c'est inutile « (13). » Car parmi les commandements, les uns ont leur raison d'être en eux-mêmes, les autres en d'autres choses ; par exemple, connaître Dieu, ne pas tuer, ne pas commettre d'adultère, etc., tous ces commandements nous sont ordonnés pour eux-mêmes et pour l'utilité qu'ils renferment ; au contraire, offrir des sacrifices, apporter de l'encens, garder le sabbat et autres choses semblables, tous ces commandements ne furent pas donnés simplement et absolument pour les choses qu'ils prescrivaient, mais pour que leur observation éloignât les Israélites du culte des démons. Mais puisqu'ils gardaient ces derniers préceptes sans en recueillir le fruit et qu'ils n'en étaient pas moins attachés aux démons, c'est avec raison que Dieu rejette ces observances ; car c'est avec raison que l'on abat un arbre, qui se charge de feuilles et de branches, mais qui ne porte point de fruits. Car si le cultivateur donne ses soins à un arbre, ce n'est pas

[1] Τὸ γὰρ λάχομεν γέρας ἡμεῖς (Homère, IV, 49.)

pour l'écorce et le bois, mais pour le fruit qu'il en attend. « Votre encens m'est en abo« mination. » Le voyez-vous ? Il se réjouit moins de la nature de ce qu'on lui apporte que des dispositions de ceux qui offrent. Aussi il appelle la fumée et l'odeur qui s'élevaient du sacrifice de Noé un agréable parfum, et ici il donne à l'encens le nom d'abomination. Car comme je le disais, il regarde moins à la nature des dons qu'aux dispositions de ceux qui donnent. « Vos néoménies et vos sabbats « (14). » Remarquez qu'il ne rejette rien de ce qui est nécessaire, mais seulement ces rites que le Christ descendu parmi nous a fait disparaître. Aussi saint Paul, qui parlait avec véhémence lorsqu'il combattait les Juifs, rappelle non-seulement ces choses, mais d'autres encore, et il dit que ceux qui n'ont en eux-mêmes aucune vertu, gardent inutilement ces observances. « Si tu portes le nom de juif et « que tu te reposes sur la loi, et que tu te glo« rifies en Dieu, et que tu connaisses sa vo« lonté ; et que, instruit par la loi, tu saches « discerner ce qui est utile. » (Rom. II, 17, 18). Et encore : « A la vérité, la circoncision « est utile si tu observes la loi ; mais, si tu la « violes, ta circoncision devient incirconci« sion. » (Ibid. 25.) Et il dit que, si la loi leur a été confiée, leur incrédulité n'en sera pas pour cela moins punie ; c'est aussi ce que David fait entendre en ces termes : « Dieu dit « au pécheur : Pourquoi racontes-tu mes jus« tices ? » (Ps. XLIX, 16.) Les voyant s'enorgueillir d'entendre lire la loi, eux qui étaient vides de toute bonne œuvre, saint Paul abat leur orgueil en disant : « Toi qui instruis les « autres, tu ne t'instruis donc pas toi-même ! « Toi qui cries aux autres de ne pas voler, tu « voles ! » (Rom. II, 21.) De même David quand il dit : « Si vous voyiez un voleur, vous « couriez avec lui et vous faisiez alliance avec « les adultères. » (Ps. XLIX, 18.) « J'ai en abo« mination vos grands jours. » La Pentecôte, veut-il dire, la fête des Tabernacles, la Pâque et les autres fêtes. « Vos jeûnes, votre repos, « vos fêtes, mon âme les hait. » Il leur parle comme le ferait un homme. « Vous m'êtes de« venus à charge, » un objet de dégoût, de haine. Voyez son indicible longanimité, de les avoir supportés malgré leurs nombreux péchés et de ne s'être vengé que quand ces pécheurs l'eurent provoqué par l'excès de leurs iniquités. « Je ne pardonnerai plus vos pé« chés. » Je ne les souffrirai plus. David dit la même chose : « Vous avez fait ces choses et je « me suis tu. »(Ps. XLIX, 21.) « Lorsque vous « étendrez vos mains vers moi, je détournerai « mes yeux de vous, et lorsque vous multi« plierez vos prières, je ne vous écouterai « point (15). » D'où il est évident que la prière ne sert de rien, quelque longue qu'elle soit, si celui qui prie reste dans ses péchés. Rien n'est égal à la vertu et au témoignage que rendent les œuvres. « Vos mains sont pleines de sang, » c'est-à-dire meurtrières ; mais au lieu de meurtrières, il a dit pleines de sang, pour montrer qu'ils font de l'iniquité leur occupation et toujours avec ardeur.

6. C'est encore une preuve de sa douceur, de le voir donner la raison de ces menaces ; car il dit pour quelles causes il regrette la prière. « Lavez-vous, soyez purs (16). » Comment, après avoir dit : « Je ne pardonnerai « plus vos péchés, » donne-t-il ce conseil et comment, après leur avoir montré qu'ils sont incorrigibles, demande-t-il qu'ils se corrigent ? Dieu, quand il menace, fait désespérer du salut, afin d'augmenter la crainte, et loin de garder le silence, ensuite, il tâche de rendre l'espérance pour amener ainsi au repentir. Partout on peut voir la même conduite. A l'égard des Ninivites, il fit la même chose non point par les paroles, mais par les effets. Dans ses paroles il n'avait rien promis de bon, au contraire, il n'avait laissé voir après la menace que le seul châtiment ; et quand ces barbares eurent donné ce qu'ils pouvaient, sa colère s'apaisa bientôt. C'est ce que dit encore David dans le psaume XLIX^e ; car j'ai dit plus haut que ce psaume ressemble entièrement à ce début d'Isaïe ; et de même qu'Isaïe dit après avoir rappelé les menaces du Seigneur. « Lavez« vous, soyez purs, » de même David, après avoir dit : « Je vous reprendrai, je placerai « devant vous vos iniquités, » ajoute : « Le « sacrifice de louange m'honorera et c'est la « voie par laquelle je leur montrerai le salut « de Dieu (Ps. XLIX, 21, 23), » appelant louange la gloire qu'on lui rend par les œuvres et la connaissance des choses divines.

Et afin que par ces mots « lavez-vous, soyez « purs, » ils n'entendent point leurs purifications habituelles, il ajoute : « Otez de devant mes « yeux la corruption de vos âmes, et corrigez« vous de vos péchés. » Il montre par là que la vertu est facile et que la volonté est libre,

puisqu'il était en leur pouvoir de se convertir. « Apprenez à faire le bien (17). » Ainsi leur malice était si grande qu'ils ne connaissaient même plus la vertu. C'est ainsi que David dit : « Venez, enfants ; je vous enseignerai la « crainte du Seigneur. » (Ps. XXXIII, 12.) De toutes les sciences c'est la plus sublime et celle qui demande le plus d'application, parce qu'elle a à surmonter bien des obstacles, les résistances de la nature, la torpeur de la volonté, les embûches du démon et le tumulte des affaires. Baruch dit de même : « Celui-ci « est notre Dieu ; nul ne lui est comparable ; « il a trouvé toutes les voies de la science. » « Recherchez la justice (Baruch, III, 36, 37) ; » c'est-à-dire à venger ceux qui éprouvent des injustices, ce qui demande beaucoup de soins et une âme vigilante. C'est pourquoi il dit : « Recherchez. » Il y a bien des choses qui obscurcissent le droit, par exemple, les dons, l'ignorance, la puissance, la honte, la peur, l'acception des personnes : aussi faut-il beaucoup de vigilance, « Délivrez l'opprimé. » Ceci enchérit sur ce qui précède ; il demande non-seulement qu'on se propose, mais qu'on exécute ce qui est juste. « Jugez l'orphelin, et « faites justice à la veuve. » Dieu prend soin que personne ne soit maltraité, particulièrement parmi ceux qui, outre ces mauvais traitements, ont à supporter un autre malheur. La veuve et l'orphelin sont bien infortunés ; mais quand ils sont maltraités par les autres, c'est comme un double naufrage : « Venez et « entrons ensemble en discussion, dit le Sei« gneur (18). » Il est remarquable que partout dans les prophètes, Dieu ne cherche rien tant qu'à venger les opprimés. Il en est ainsi autre part encore que dans Isaïe, par exemple dans Michée, lorsque les Juifs disent : « Lui « sacrifierai-je pour mon impiété mon pre« mier-né, et pour l'iniquité de mon âme, le « fruit de mon sein ? » Le prophète ajoute : « Je « vous dirai, ô homme, ce qui est bon, et ce « que le Seigneur attend de vous, rien autre « chose que d'agir selon la justice et d'ai« mer la miséricorde et d'être prêt à suivre « le Seigneur votre Dieu. » Et le prophète David dit aussi : « Je chanterai devant vous « la miséricorde et la justice, Seigneur. »

« Venez. » Ce n'est qu'après les avoir munis des moyens de se justifier, qu'il les entraîne au tribunal, et qu'après leur avoir appris comment ils peuvent se dépouiller de leurs crimes, qu'il leur fait rendre compte, de peur que les trouvant sans excuse il ne soit obligé de les condamner. « Et entrons en discussion ; » comme s'il disait, commençons le jugement. Ce bon juge se fait avocat et médecin. Ensuite pour montrer que, quelles que soient nos bonnes actions, nous avons cependant toujours besoin de sa charité pour être délivrés de nos péchés, il dit : « Quand vos péchés seraient « comme l'écarlate, je vous rendrai blancs « comme la neige ; » vous le voyez, il prend des qualités diamétralement opposées, et promet de changer l'une en l'autre. « Et quand « ils seraient comme du vermillon, je les ren« drai blancs comme la laine. » Elle est donc bien méritoire la protection que l'on accorde aux veuves puisque d'une âme si corrrompue qu'elle est comme teinte de l'iniquité elle fait une âme non-seulement pure, mais brillante à ce point. « Si vous voulez m'écouter, vous « mangerez les biens de la terre (19), et si vous « ne voulez pas m'écouter, l'épée vous dévo« rera : car c'est le Seigneur qui l'a pronon« cée de sa bouche (20). » Parce que ces hommes grossiers regardaient comme moins désirable et moins doux de se délivrer de leurs péchés que de jouir des prétendus biens de la vie présente, avec la première chose il promet la seconde, et fait dépendre celle-ci de celle-là.

7. Ensuite pour montrer combien la vertu est facile, il la place dans la volonté seule. Mais comme l'espérance de ces biens aurait pu amollir les esprits, il termine par des choses effrayantes pour rendre plus frappante la puissance de celui qui a fait ces révélations. « Com« ment est-elle devenue une prostituée, la cité « fidèle de Sion (21) ? » Cette question montre et la douleur de celui qui la fait et l'insensibilité des Juifs et ce qu'il y a d'inattendu dans cet événement. Saint Paul fait aux Galates une question analogue : « Je m'étonne que vous « changiez si vite, » ce qui est comme une accusation et une exhortation pour porter à la vertu. Cette parole étonne sans doute : mais, comme elle est entremêlée de louanges, une nouvelle accusation vient fortifier l'autre. Nous ne cherchons pas tant à corriger ceux qui ne valent rien ; qui n'ont jamais mené qu'une vie abjecte, que ceux qui, après s'être montré d'abord vertueux, se sont ensuite tournés vers le mal. Il l'appelle prostituée, non qu'il veuille parler de la prostitution du corps,

mais de l'ingratitude de l'âme, ce qui est bien pire que l'autre prostitution. Là c'est sur l'homme, ici sur Dieu que retombe l'injure. Et si Isaïe et les autres prophètes parlent ainsi, c'est que Dieu avait daigné se laisser regarder comme l'époux de cette ville pour montrer son ineffable charité pour les Juifs, et les prophètes parlent souvent du Seigneur et de Jérusalem comme d'un époux et d'une épouse, non pas pour abaisser leur discours jusqu'à la grossièreté humaine, mais pour amener les Juifs par des exemples familiers à la connaissance de l'amour de Dieu; en même temps ils voulaient, par cette appellation honteuse de prostituée, les porter à rougir d'eux-mêmes. «Fidèle,» c'est-à-dire religieuse et pleine de vertu : ce qui montre encore qu'il ne parle pas de la prostitution des corps, puisque autrement il aurait dû dire la ville chaste; car ce mot eût été opposé à prostituée; mais pour montrer que par prostitution il voulait désigner l'impiété, il se sert du mot opposé, la foi. « Pleine d'iniquité, » c'est-à-dire de justice. Voici encore une bien grande accusation portée contre ce peuple, non-seulement il s'était précipité dans toute sorte d'iniquités, mais il avait abandonné toutes les vertus, ce trésor précieux de tous les biens qu'il tenait dans ses mains, il l'avait rejeté pour se réduire aux plus affreuses misères. « Dans laquelle « habitait la justice. » Elle y restait, dit-il, elle y demeurait, c'est-à-dire, elle y était plantée, enracinée, et les citoyens mettaient toute leur ardeur à la garder. En insistant sur les louanges du passé, il fait mieux ressortir ce que le changement avait de coupable, il rend en même temps de l'espoir puisqu'il montre aux pécheurs qu'il serait facile de regagner ce qu'ils ont perdu. « Et maintenant c'est la « demeure des meurtriers, » des homicides, veut-il dire. « Votre argent est impur (22), » c'est-à-dire de faux aloi, altéré, mélangé. « Vos « marchands mélangent leur vin d'eau. » Comme dès l'abord il n'a pas signalé leur méchanceté dans chacune de ses espèces, mais qu'il leur a dit, d'une manière générale, qu'ils sont des contempteurs, une race perverse, des fils impies, termes qui ressemblent plus à des injures qu'à une accusation, il indique ici les diverses espèces de leurs crimes, et place en premier lieu ce qui est au commencement, au milieu et à la fin des péchés, l'amour de l'argent et la fraude dans les contrats. Quelques-uns ne comprenant pas l'ineffable charité de Dieu, ont pris ce terme dans le sens anagogique. Jamais, disent-ils, le grand, le sublime Isaïe n'aurait parlé des tromperies des banquiers, des ruses des cabaretiers; mais il appelle argent les oracles de Dieu, et vin sa doctrine qu'ils mélangeaient de leurs commentaires. Pour moi, sans rejeter cette interprétation, je dis que l'autre est plus vraie. Non-seulement il n'est pas indigne d'un prophète de parler de ces choses, mais cela est très-digne et de lui et de la charité de Dieu. Et pourquoi m'étendre sur ce point? Lorsque le Fils unique de Dieu vint nous apporter ses enseignements sublimes et implanter sur notre terre la vie pure des anges, il parla bien souvent des mesures, et de choses qui paraissent plus petites encore, des salutations, de la place du milieu, du premier rang. Ces choses qui paraissent petites, si elles sont négligées, deviennent la source de grands péchés. Mais si toutes ces choses devaient être réglées dans le Nouveau Testament, à plus forte raison dans l'Ancien, alors que les auditeurs étaient plus grossiers, et que toute leur vie se bornait à suivre ces lois, puisqu'ils avaient été instruits surtout à s'éloigner de toute injustice, à ne faire aucun tort au prochain, à ne pas écraser la pauvreté des indigents par les mélanges frauduleux.

8. Le mépris de ces lois fut cause que souvent des villes furent renversées, des rois précipités du trône, des guerres implacables allumées, et leur observation amena plus d'une fois la paix, l'ordre et la sécurité nécessaire à la vertu. « Vos princes sont indociles (23). » C'est une preuve que la maladie, que la perversité est bien grande, quand les médecins même travaillent à l'augmenter. C'est aux rois de réprimer les mauvais instincts de leurs peuples, de les diriger vers le bien, et de les rendre soumis aux lois; mais quand eux-mêmes les premiers ils les enfreignent, comment peuvent-ils enseigner aux autres la soumission? En disant « sont indociles, » il veut dire, n'obéissent pas à la loi, rejettent le joug des préceptes; c'est aussi ce que leur reproche saint Paul en disant : « Toi qui instruis les autres, « tu ne t'instruis pas toi-même ? » (Rom. II, 21.) Quand donc la racine est corrompue, qu'attendre de bon des rameaux? « Ils sont les « complices des voleurs. » Voici qui aggrave la faute, c'est que, loin d'empêcher les crimes,

ils les favorisent; loin de faire la guerre aux voleurs, ils sont de connivence avec eux, et courent à une perversité entièrement opposée à la vertu des princes. « Aiment les présents. » Voici encore un nouveau vice engendré par l'amour de l'argent, vice qui, sous une apparence honnête, sous les dehors de la bienveillance, cache l'avarice la plus sordide. « Ne cherchent « que le gain. » Gardent rancune à leurs ennemis, s'empressent de rendre le mal pour le mal, espèce de péché très-grave. Aussi et le Nouveau et l'Ancien Testament mettent-ils tous leurs soins à le réprimer. « Que nul, est-il « dit, ne forme dans son cœur de mauvais des- « seins contre son frère. » (Zac. VII, 10.) Car il faut que le peuple et à plus forte raison le prince soit pur de toute inimitié, lui qui doit avertir ses sujets de déposer en justice toute haine privée, de peur que le port ne devienne un écueil. « Ne rendent point justice aux or- « phelins. » C'est-à-dire ne les aident pas à obtenir justice. « Et la cause de la veuve n'a « point d'accès auprès d'eux. »

Remarquez que le Prophète signale comme un mal non-seulement de faire de mauvaises actions, mais encore de ne pas en faire de bonnes, doctrine que nous retrouvons dans le Nouveau Testament. Car ceux qui n'ont pas nourri le pauvre dévoré par la faim, quoiqu'ils n'aient pas enlevé le bien d'autrui, mais uniquement parce qu'ils n'ont pas donné leurs biens à ceux qui étaient dans le besoin, sont envoyés au feu de l'enfer; de même le Prophète blâme les princes de Sion non de ce qu'ils sont ou avares ou tyrans, mais de ce qu'ils n'accordent pas leur protection à ceux qui en ont besoin. « Aussi voici ce que dit le « Maître, le Seigneur des armées, le Fort d'Is- « raël (24), » c'est-à-dire du peuple. Ce n'est pas sans motif qu'il emploie ce terme, le Fort, mais bien pour leur rappeler les bienfaits qu'ils ont obtenus contre toute espérance et les châtiments terribles qu'ils ont endurés; comme après avoir souvent et beaucoup péché, après avoir éprouvé la longanimité de Dieu, ils sont tombés dans la mollesse, il veut leur montrer que Dieu peut se venger quand il lui plaît, qu'il n'a pas besoin de temps favorables, de circonstances opportunes, que tout est sous sa main et à sa disposition. « Malheur à ceux qui com- « mandent en Israël! ma fureur contre mes « ennemis n'aura pas de fin. » Quoi de plus malheureux que ceux qui ont Dieu pour ennemi! « N'aura pas de fin, » dit-il, non qu'il veuille les jeter dans le désespoir, mais pour qu'une crainte plus fortement imprimée les amène au repentir. Car ces mots « ma fureur « n'aura point de fin, » sont moins terribles que ceux-ci, « contre mes ennemis. » Il n'y a rien qui irrite Dieu, comme l'injustice faite aux pauvres. « Malheur à ceux qui comman- « dent! » dit-il, non pour condamner tout pouvoir, mais le pouvoir qui fait le mal. La force dont il parle ici ce n'est pas la force du corps, mais la force que donnent les circonstances. « Et je ferai justice de mes adversaires. » Je punirai mes ennemis : il appelle ses ennemis les ennemis des pauvres, ceux qui les maltraitent; et il se sert de cette expression pour montrer la grandeur du méfait. « J'appesanti- « rai ma main sur vous et je vous purifierai « par le feu (25). » Apprenez de là que la colère et la vengeance de Dieu, quelles qu'elles soient, n'ont pas pour but le mal et la punition, mais l'amendement de ceux même qui sont châtiés. « Et je vous purifierai, dit-il, par « le feu. » Ce n'est donc pas quand nous sommes punis, c'est quand nous péchons qu'il faut pleurer, puisque dans le second cas nous nous souillons, tandis que dans le premier nous nous purifions. Quelle est la vertu de cette purification? De faire qu'il n'y ait plus en vous trace de souillure; car ce que le feu est à l'or, la punition l'est aux pécheurs. « Ceux qui dé- « sobéiront, je les perdrai, j'enlèverai du mi- « lieu de vous tous les impies et j'humilierai « tous les superbes. » Les incorrigibles, veut-il dire, et ceux qui ne céderont pas aux châtiments, je les perdrai. Que sert qu'ils vivent puisqu'ils n'emploient leur vie qu'à procurer le mal et d'eux-mêmes et des autres? Et ceux que le châtiment de ces endurcis pourra rendre meilleurs resteront. Il me semble qu'il fait ici allusion à la captivité. « Et je rétablirai vos « juges comme ils étaient autrefois, et vos con- « seillers comme ils étaient dans le principe. »

9. Ici il annonce le retour. Quand les incorrigibles auront disparu, et que ceux qui sont capables de s'améliorer seront devenus meilleurs, il montre (et c'est le moment) comment il achèvera la guérison; ce sera en donnant de bons chefs et de bons conseillers, afin que, tout le corps ayant ressenti l'effet des remèdes et de bons médecins continuant leurs soins, tous les membres reviennent de toutes parts à la santé. Ce n'est pas un léger bienfait que de

procurer de bons princes. « Et après cela vous « serez appelée la cité de la justice et Sion la « ville fidèle. » Et cependant nous ne trouvons nulle part que ce nom ait été donné à la ville de Jérusalem. Que dirons-nous donc? Que le Prophète le lui donne à cause des faits dont elle sera témoin.

Ceci ne nous sera pas peu utile, quand les Juifs nous demanderont l'interprétation du nom d'Emmanuel. Comme Isaïe a prédit que le Christ s'appellerait ainsi et que nulle part il n'a reçu ce nom, nous leur dirons qu'il appelle « nom » l'événement lui-même, comme dans le passage que nous examinons. « C'est par la « justice et la miséricorde qu'elle sera délivrée « de sa captivité (27).» — « Par la justice, » c'est-à-dire par la punition, le châtiment et la persécution que lui feront souffrir ses ennemis. « Par la miséricorde, » c'est-à-dire par la charité. Il leur promet deux grandes faveurs, que captifs il seront punis et qu'ils jouiront ensuite d'une grande paix, deux choses dont une seule suffirait par elle-même à rendre très-heureux, et qui réunies donnent une joie inénarrable. Et pour montrer encore d'une autre manière qu'après cette longue captivité, ils devraient leur retour non à ce qu'ils auraient par un châtiment proportionné, expié leurs fautes, mais à sa seule bonté, que leur salut serait l'œuvre de sa bonté et non le résultat d'une compensation et d'une sorte d'échange, il ajoute : « par la miséricorde. » — « Les méchants « et les pécheurs seront brisés à la fois. » Troisième bienfait : il ne restera personne pour les séduire et les entraîner, les docteurs d'iniquité auront disparu. « Et ceux qui auront aban« donné le Seigneur périront entièrement. » Ces impies, veut-il dire.

« Car ces idoles qu'ils ont recherchées seront « leur confusion (29). » Il y en a qui s'efforcent d'adapter ces paroles au temps présent ; pour moi, sans m'arrêter à les réfuter, je poursuis. C'est là ce qu'il prédit devoir arriver lors de l'incursion des ennemis. Et lorsque des barbares parcourront leurs pays, assiégeront leurs villes, les tiendront tous comme pris dans un filet, tandis que personne ne viendra les secourir et mettre fin à cette tempête parce qu'ils seront abandonnés de Dieu, c'est alors que la seule expérience couvrira de honte les serviteurs des idoles. « Qu'ils ont recherchées ; » pour lesquelles il ont montré tant de zèle. « Et ils rougiront de ces statues, » qu'ils ont faites. Pour accuser, il lui suffit de raconter. Car il suffisait même avant que les malheurs fussent venus instruire ces impies, il suffisait pour les confondre de leur montrer que ces idoles sont l'ouvrage des hommes. Quoi de plus honteux en effet que de se faire un dieu! « Et ils rougiront des jardins où ils se ren« daient avec tant d'empressement. » Non-seulement ils adoraient des statues, mais même des arbres dans les jardins. « Ils seront comme « le térébinthe qui a perdu ses feuilles (30). » Ces idoles ou ceux qui habitent la ville. Il emprunte sa comparaison à cet arbre, parce qu'il croît dans ce pays et qu'il n'y est pas rare parce qu'il a beaucoup de fleurs et de feuillages dans la saison favorable, et qu'il est très-laid au contraire quand il a perdu ses feuilles. « Et comme un jardin sans eau. » Cette deuxième image est plus claire que la première et vient confirmer ce que j'ai dit touchant celle-là. Car il n'y a rien de plus agréable qu'un jardin verdoyant, et il n'y a rien de plus triste qu'un jardin dépouillé : or la ville de Sion a été dans ces deux conditions. De tout temps elle avait été bonne, brillante, ornée de mille beautés; et elle est devenue plus vile, plus déshonorée que toute autre, ayant perdu tout d'un coup tant d'ornements. « Et leur « force sera comme l'étoupe sèche (31). » Ses précédentes images ont montré la laideur, celle-ci la faiblesse, toutes sont bien énergiques, bien claires et bien frappantes. « Comme « l'étoupe sèche, » c'est-à-dire faible. « Et « leurs œuvres comme une étincelle de feu. » Ici il montre que leurs maux viennent d'eux, qu'ils ont eux-mêmes attiré sur leurs têtes la captivité, qu'ils ont allumé eux-mêmes le feu qui les dévore. De même que des étincelles allument un incendie là où elles tombent, ainsi leurs péchés, à force de s'accumuler, ont enflammé la colère de Dieu. « Les méchants « et les pécheurs brûleront ensemble sans qu'il « y ait personne pour éteindre le feu. » S'il semble encore leur ôter tout espoir de salut, c'est toujours pour la même raison, non pour qu'ils désespèrent, mais pour que frappés d'une vive crainte, ils secouent leur mollesse. Et de là nous pouvons retirer une autre leçon, c'est qu'on ne peut vaincre sa puissance, et que, quand il punit et châtie, personne ne peut s'opposer à lui et faire cesser les maux.

CHAPITRE DEUXIÈME.

PAROLE QUI FUT ADRESSÉE A ISAIE, FILS D'AMOS.

—

ANALYSE.

1. Dans ce chapitre le Prophète prédit la vocation des Gentils, la diffusion de la vérité évangélique dans le monde, et la paix qui régnera alors. Si en parlant de l'établissement de l'Eglise il prononce encore les noms de *Judée* et de *Jérusalem*, il ne faut pas s'en étonner, c'est l'Eglise elle-même que ces expressions désignent; c'est ainsi que beaucoup de prophéties concernant les patriarches ne se sont réalisées que bien longtemps après eux dans la personne de leurs descendants.
2. Ce qu'il faut entendre par ces mots : *Dans les derniers jours*. La montagne du Seigneur, c'est l'Eglise.
3. De ces mots : *Et toutes les nations viendront à elle*, l'orateur tire contre le judaïsme un argument difficile à réfuter.
4. Autre argument puissant contre les Juifs, tiré de ces paroles : *Car de Sion sortira la loi, et de Jérusalem la parole du Seigneur.*
5. Etat de l'empire à l'époque où saint Chrysostome parlait. De la guerre chez les anciens peuples.
6. Le Prophète reproche aux Juifs leur impiété.
7. Ils ont violé leur loi sur tous les points, ils ont poussé la démence jusqu'à adorer des idoles, œuvres de leurs mains.
8 et 9. La vengeance de Dieu s'appesantira sur Jérusalem.

1. Ce titre nous apprend avec évidence que les prophètes n'ont pas donné d'un seul coup leurs prophéties, mais qu'inspirés en des temps divers, ils ont publié, à plusieurs reprises, différentes parties qui réunies ensuite ont formé tout le livre qui porte leur nom. C'est pourquoi Isaïe commence comme nous venons de voir. Ce n'est pas du reste la seule preuve qui nous rende ce que nous avançons, clair et évident; le Prophète nous l'indique encore en faisant mention des temps, disant tantôt : «L'année où Nathan vint à Azoth (Isaïe, CCI) ; » tantôt : « Et il arriva, l'année où mourut le roi « Ozias, que je vis le Seigneur assis sur un « trône élevé et sublime. » (Isaïe, VI, 1.) Car si les épîtres de saint Paul et les évangiles ont été composés d'un seul jet, il n'en est pas de même des prophéties, mais, comme je viens de le dire, elles ont été faites en divers temps. Aussi le Prophète commence-t-il son récit par un autre titre. Une nouvelle preuve que ce sont des parties détachées, c'est que ce dont il va parler est bien éloigné de ce qu'il a dit plus haut et bien plus sublime. La vocation des gentils, l'éclat de la prédication, la connaissance de la religion répandue par toute la terre, la paix régnant ici-bas, voilà son sujet. Et si tout en se disposant à traiter cette matière, il fait mention de la Judée et de Jérusalem, il ne faut pas vous en étonner, ses paroles étaient une prophétie déguisée sous ces noms. De même David, se mettant à composer le psaume LXXI, lui donna pour titre, *Sur Salomon*, ce qui ne l'empêche pas plus loin de parler de choses si sublimes qu'elles ne peuvent convenir à Salomon ni même à aucun homme. Ces expressions, « son nom a existé « avant le soleil, son trône a existé avant la « lune (Ps. LXXI, 17, 15), » et autres semblables, personne, quelque insensé qu'il soit, ne les appliquera à un homme. De même Jacob: quand il annonça ce dont Isaïe va nous parler ici, et d'autres événements plus grands encore, puisque, outre la vocation des Gentils, il prédit la passion, la résurrection et le temps de l'avènement du Messie, il ne le fit pas d'une manière ouverte, mais en cachant ces choses sous le nom de son fils, comme s'il n'eût fait qu'annoncer ce qui devait arriver à Juda; mais, comme le prouva l'événement, il prophétisait des choses qui ne regardaient que le Christ. En effet Juda ne fut pas l'attente des nations, sa tribu ne brilla pas quand la nation juive perdit l'indépendance; mais tout cela se réalisa par la venue du Christ.

Que si les Juifs avaient l'impudence de re-

jeter cette interprétation des prophéties, ce qui vient d'être dit suffirait à les réfuter; qu'on explique avec soin les prophéties, qu'on en pèse tous les termes avec l'attention convenable, et que l'on compare la prédiction avec l'événement. Et afin d'apporter plus de preuves qu'il n'en faut pour leur fermer la bouche, choisissant mes exemples dans ce qui a été prédit non du Christ, mais de leurs patriarches, je m'efforcerai de leur démontrer clairement que la plupart des prophéties ont été faites sous le nom des chefs de tribu et qu'elles ne se sont réalisées que dans leurs descendants. Et quand j'aurai rapporté un ou deux témoignages, j'aurai atteint mon but. Quand Jacob, ayant appelé Siméon et Lévi, leur annonça ce qui devait leur arriver, il dit: « Siméon et Lévi, « frères (Genès. XLIX, 5); » puis, après leur avoir reproché leur iniquité, et l'injuste massacre des Sichémites, il continue en ces termes: « Je les diviserai en Jacob et les « disperserai en Israël (7). » Cela ne s'est certes point réalisé pour Siméon et Lévi, mais bien pour les tribus qui descendirent d'eux. Car la tribu de Lévi fut dispersée de telle sorte que chacune des autres tribus en eut le dixième; il en fut presque de même de la tribu de Siméon qui fut dispersée au milieu des autres, et qui n'obtint pas comme elles un territoire compacte. Jacob, qui avait reçu des bénédictions de son père, ne vit se réaliser sur lui-même aucune d'elles. Son père lui avait prédit une longue prospérité, une domination perpétuelle sur Esaü; et cependant il manquait des choses nécessaires, il vivait dans la domesticité, et loin qu'il dominât sur son frère, il courut les plus grands dangers, et une fois l'ayant rencontré, il fut saisi d'une telle crainte qu'il s'estima trop heureux d'avoir pu lui échapper. Que répondrons-nous à cela? Que la prophétie n'est qu'un mensonge? Non, mais qu'elle attribue ordinairement à certaines personnes ce qui doit arriver à d'autres et qu'elle change les noms. C'est ce qui eut encore lieu pour Chanaan. Nous ne le voyons nulle part esclave de ses frères; et cependant loin que la malédiction fût retirée, elle s'accomplit dans les Gabaonites, descendants de Chanaan. Les paroles de Noé étaient une prophétie sous la forme d'une malédiction.

2. Quand donc tant et de si grands exemples nous montrent que bien des choses prédites pour ceux-ci, se sont accomplies en ceux-là, et que les prophètes changent les noms, qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'Isaïe, quoique parlant de la Judée et de Jérusalem, n'ait en vue que l'Eglise? Comme il s'adressait à des ingrats qui tuaient les prophètes, brûlaient leurs livres, renversaient les autels, c'est avec raison qu'un voile leur couvrait les yeux, lorsqu'ils lisaient l'Ancien Testament, comme le dit saint Paul. Car ils auraient anéanti la Bible, s'ils avaient compris la force des prophéties qui concernaient le Christ. Si, malgré sa présence, ses miracles, les preuves évidentes de sa puissance, de son union et de son intimité avec le Père, ils ne surent pas le vénérer, s'ils ne cessèrent de le poursuivre jusqu'à ce qu'ils l'eussent crucifié, auraient-ils donc épargné ceux qui parlaient de lui et que, même sans ce motif, ils tourmentaient continuellement? Aussi, c'est sous des noms qui étaient familiers et connus de tous, qu'ils cachaient leurs prophéties. Que les prophéties ne se rapportent pas à la Judée et à Jérusalem, c'est ce que nous démontrerons parfaitement, en examinant chaque expression. « Dans les derniers « jours la montagne du Seigneur se manifes- « tera à tous les regards (2). » Voyez l'exactitude du Prophète qui, ne se contentant pas d'annoncer l'événement, en prédit même le temps. Ce que dit saint Paul « Quand vint la « plénitude des temps (Galat. IV, 4), » et encore en un autre endroit, « dans la dispensation de « la plénitude des temps (Ephés. I, 10), » c'est ce que le Prophète exprime en ces termes « dans les derniers jours. » La montagne désigne l'Eglise et ses dogmes invincibles. Quand même des armées sans nombre s'attaqueraient à une montagne, dardant des flèches, lançant des javelots, manœuvrant des machines de guerre, à quoi aboutiraient tous ces efforts qu'à une retraite honteuse de ces armées après le complet épuisement de leurs forces? Ainsi en a-t-il été de tous ceux qui ont déclaré la guerre à l'Eglise, ils ne l'ont pas ébranlée, et après la perte de leur puissance ils se sont retirés couverts de confusion, épuisés par les coups qu'ils portaient, affaiblis par les traits qu'ils lançaient, vaincus, eux qui exerçaient la persécution par ceux qui la souffraient: victoire étrange, impossible aux hommes et qui n'est donnée qu'à Dieu seul.

Ce qu'il y a d'admirable, ce n'est pas que l'Eglise ait vaincu, mais qu'elle ait vaincu de cette manière. Poursuivie, traquée, frappée de

mille manières, non-seulement elle ne s'affaiblissait pas, mais elle prenait de nouveaux accroissements, et sa patience seule abattait ses adversaires; c'est ce que le diamant fait au fer : frappé, il brise celui qui le frappe; c'est ce que fait l'aiguillon aux récalcitrants; il ne s'émousse pas, mais ensanglante les pieds de celui qu'il atteint. Voilà pourquoi l'Eglise est appelée une montagne. Si le juif ne veut pas admettre cette métaphore, qu'il soit encore confondu par lui-même. Le Prophète dit que les loups et les agneaux auront des pâturages communs, que Dieu appellera d'un coup de sifflet les mouches et les abeilles, qu'il fera tomber sur les Juifs les violentes eaux d'un fleuve parce qu'ils ont rejeté l'eau de Siloë. (Isaïe, XI, 6; LXV, 25; VII, 18; VIII, 6.) Ces paroles prises à la lettre n'ont rien d'intelligible; mais attachez-vous à ce qu'elles signifient, et c'est alors que vous comprendrez tout différemment la suite des pensées. Que signifient-elles donc ? Par les loups et les agneaux le Prophète entend les caractères des hommes, les uns cruels, les autres pleins de douceur; par les mouches, l'impudence des Egyptiens; par le fleuve, la violence de l'armée barbare; par la fontaine de Siloë, la clémence et la modération du chef du peuple du Roi des Juifs. Personne, quelqu'insensé qu'il soit, ne nous contredira sur ce point. Donc de même qu'il désigne toutes ces choses sous des noms étrangers, il a aussi exprimé allégoriquement par ce mot de « montagne » la stabilité, la force invincible, la hauteur, l'inexpugnable, l'indomptable puissance de l'Eglise. Un autre prophète aussi compare à une montagne ceux qui croient en Dieu pour montrer qu'ils sont invincibles. « Se manifestera à tous les regards.» Nos paroles sont inutiles pour expliquer ces mots, car l'état même des choses fait entendre une voix plus éclatante que celle de la trompette pour publier la gloire de l'Eglise; le soleil et sa lumière sont moins visibles qu'elle. « La maison de Dieu sera établie sur le som« met des montagnes. »

3. Comment un juif va-t-il interpréter cela? Car le temple n'est pas sur la cîme des montagnes. Mais la puissance de l'Eglise s'élève jusqu'aux cieux, et de même qu'une maison établie sur le sommet d'une montagne peut être aperçue de tous, de même à bien plus forte raison l'Eglise est-elle visible à tous les regards. « Et elle s'élèvera au-dessus des col« lines. » Voici encore une circonstance qui n'a jamais été applicable au temple de Jérusalem, même au moment de sa plus grande splendeur. Comment l'appliquer à un temple que les Juifs eux-mêmes ont souvent déshonoré et que les mains des barbares ont détruit? Mais notre puissante Eglise a été bien plus souvent et plus terriblement éprouvée; cependant elle n'a jamais cédé aux attaques de ses ennemis et leurs efforts mêmes n'ont servi qu'à la relever et à la rendre plus visible. Alors des légions de martyrs, des multitudes de confesseurs se rencontrèrent, âmes plus dures que le fer et surpassant en éclat les astres: leurs corps étaient mis en pièces, mais leur âme, loin d'être vaincue, triomphait et était couronnée. Qui a jamais vu, qui a jamais entendu dire que des hommes qui recevaient la mort reçussent une couronne, que des hommes égorgés remportassent la victoire et qu'une armée devenait d'autant plus illustre, que les ennemis lui avaient tué plus d'hommes?

« Et toutes les nations viendront à elle. » A mesure qu'il avance le Prophète devient plus explicite, il révèle plus complétement sa pensée, tient un langage plus clair et plus propre à fermer la bouche aux Juifs. Car, quelle que soit leur impudence, ils ne peuvent appliquer ces paroles à leur temple. En effet, il était défendu, et cette défense était parfaitement suivie, de recevoir les nations dans ce temple. Et que dis-je, de recevoir les nations dans le temple? Quant aux Juifs eux-mêmes la loi interdisait sous les menaces les plus graves tout commerce avec les nations et punissait sévèrement les transgresseurs! Le prophète Aggée n'a que ce seul but dans toute sa prophétie, de blâmer, de reprendre, de juger ces alliances illicites. Mais pour nous il n'en est pas ainsi; l'Eglise ouvre son sein avec la plus grande facilité, et elle reçoit à bras ouverts chaque jour toutes les nations de la terre. Car les premiers maîtres de notre doctrine ont reçu cet ordre du Fils, et c'est de sa bouche qu'ils ont entendu cette parole: « Allez et enseignez « toutes les nations. » (Matth. XXVIII, 19.) Voyez aussi comme le Prophète parle non-seulement de la vocation des Gentils, mais encore de leur obéissance prompte et empressée. Il ne dit pas «seront amenées,» mais «viendront;» vérité qu'un autre prophète nous montre en

des termes plus clairs encore. « Le concitoyen n'enseignera plus son concitoyen, ni « le frère son frère, en disant: Apprends à « connaître le Seigneur, parce que tous me « connaîtront depuis le plus petit jusqu'au « plus grand. » Pour les Juifs les éléments changeaient leur nature ; c'étaient des menaces continuelles, des châtiments qui se répétaient sans cesse, des prodiges fréquents, des prophètes qui avertissaient, la crainte du législateur, des guerres imminentes, les incursions de barbares, la colère de Dieu qui se manifestait, des fléaux envoyés par le ciel ; et ils n'en demeuraient pas moins durs de tête et incirconcis de cœur, comme dit saint Etienne, obstinés et entêtés, tandis que pour les nations il suffit d'un mot, d'une parole et toutes accourent à l'Eglise. C'est ce qu'indique David par ces paroles : « Le peuple que je ne con« naissais pas s'est fait mon serviteur » (Ps. XVII, 45). Et admirant son obéissance, il ajoute : « A peine m'eut-il entendu qu'il m'o« béit. » Jacob indique aussi la même chose sous cette figure : « Il liera à la vigne son « ânon, et au sarment le petit de son ânesse. » Qui a jamais lié à un sarment, et attaché à une vigne un ânon qui n'endommageât pas le fruit? Chez les bêtes cela n'arrive pas, mais chez les hommes cela se fait souvent. Les Juifs, que mille chaînes assujétissaient, secouèrent le joug, brisèrent le lien, comme dit le Prophète ; mais les nations qui ne connaissaient point cette nécessité écoutèrent avec docilité, comme un ânon lié au sarment, sans que les préceptes leur parussent à charge; loin de là, elles se tenaient près de la vigne et montraient une admirable docilité. « Beau« coup de peuples viendront et diront : Allons, « montons à la montagne du Seigneur, à la « maison du Dieu de Jacob (3). » Voyez-les se livrant à leurs fêtes, tenant leurs assemblées, s'excitant les uns les autres et devenant tous les docteurs les uns des autres ; voyez non pas un, ni deux, ni trois, mais un grand nombre accourant ensemble. Car, dit-il, il viendra beaucoup de peuples et de pays différents, ce qui n'est nullement arrivé pour les Juifs; si quelques-uns sont venus, ce n'était qu'un petit nombre de prosélytes, obtenus avec de grandes difficultés ; ce n'étaient pas les nations qui étaient appelées, mais les prosélytes : « Des « prosélytes viendront à toi et seront tes ser« viteurs. » (Isaïe, LIV, 15.) Si le Prophète continue la même métaphore et appelle montagne la maison du Dieu de Jacob, ne vous en étonnez pas. Car, comme je l'ai dit, il rend sa prophétie tantôt plus claire tantôt plus obscure ; plus obscure, pour donner aux plus intelligents le moyen de comprendre ce que l'on dit ; plus claire, pour réprimer le mécontentement et les troubles que voudraient exciter les ingrats ; c'est ainsi que partout il varie son langage.

4. Ne vous étonnez pas, mon cher frère, de ce qu'il a dit « Dieu de Jacob ; » car le Fils unique de Dieu était Dieu de Jacob. C'est lui qui a donné la loi et qui a fait tous les miracles que virent les descendants de Jacob ; c'est ce qu'il est facile de voir dans l'Ancien Testament : car pour le Nouveau, les Juifs n'en tiennent aucun compte. Jérémie le dit : « Je ferai avec eux une nouvelle alliance, mais « non selon l'alliance que je fis avec leurs « pères (Jérém. XXXI, 31, 32), » montrant par là qu'il était l'auteur de l'une comme de l'autre loi. Il ajoute qu'il les a délivrés de la servitude d'Egypte : « Au jour où je les ai pris « par la main pour les faire sortir de la terre « d'Egypte. » Si c'est lui qui les a fait sortir de l'Egypte, c'est encore lui qui a opéré tant de merveilles et dans l'Egypte et dans le désert. — « Il nous fera connaître sa voie et nous y « marcherons. » Voyez-vous comme ils demandent une autre loi? Car la sainte Ecriture appelle ordinairement voie les commandements de Dieu ; s'il avait voulu parler de l'Ancien Testament, il n'aurait pas dit : « Il nous « fera connaître ; » car cette loi ancienne, tous la connaissaient manifestement, pleinement.

Ce ne sont pas là des sophismes, mais bien des preuves solides, faites pour convaincre même les plus obstinés. Non content de mentionner seulement cette voie nouvelle, il dit encore de quelle voie il veut parler et indique bien des signes qui la distinguent. Car il poursuit en ces termes : « La loi viendra de Sion et « la parole du Seigneur de Jérusalem. » A cela les juifs les plus impudents ne sauraient que répondre. En effet, que ces paroles aient été dites du Nouveau Testament ; c'est ce qu'indiquent avec évidence et le lieu et le temps et la condition de ceux qui reçurent la loi et les événements qui la suivirent. Et d'abord le lieu, la montagne de Sion. La loi de Moïse a été donnée aux ancêtres des Juifs sur le Sinaï. Comment ici peut-il donc dire « de Sion ? » Et

sans se contenter du lieu, il fait encore mention du temps, car il ne dit pas : « La loi est « sortie, » mais « la loi sortira, » ce qui regarde le temps futur et non un événement passé. Or quand le Prophète parla ainsi, la loi était donnée depuis bien des années, et le Nouveau Testament ne devait être donné que longtemps après. Aussi ne dit-il pas : « Est sortie, » mais « sortira, » c'est-à-dire dans la suite des temps. Il revient de nouveau sur la mention du lieu et dit : « Et la parole du Sei« gneur sortira de Jérusalem. » C'est ici surtout qu'il nous indique clairement un des caractères distinctifs du Nouveau Testament. Tantôt c'était assis sur la montagne que Notre-Seigneur dictait des préceptes sublimes et dignes des cieux, tantôt c'était à Jérusalem qu'il le faisait. Après l'indication du lieu et du temps, le Prophète donne celle des personnes qui devaient recevoir la loi nouvelle, et il ferme ainsi absolument et de toute manière la bouche aux contradicteurs. Quels sont donc ceux qui devaient être les disciples de l'Evangile ? Le peuple hébreu, les enfants des Juifs ? Non, mais les nations. Aussi il ajoute : « Il exercera son jugement au milieu des « nations (4).» L'essence de la loi, c'est surtout de condamner ceux qui la combattent. Or il n'est pas ici question de la loi ancienne ; c'est ce que montrent les choses mêmes. Nous ne gardons ni le sabbat, ni la circoncision, ni les fêtes, rien enfin de tout ce que les Juifs observaient. Nous avons entendu Paul nous dire : « Si vous vous faites circoncire, le Christ « ne vous servira de rien (Galat. v, 2) ; » et encore : « Vous observez certains jours, certains « mois, certains temps et certaines années ; je « crains d'avoir travaillé en vain parmi vous. » (Galates, IV, 10.) Il est donc évident qu'il parle de la loi nouvelle, puisqu'il exercera son jugement parmi les nations, selon ce que dit encore saint Paul : « Au jour où Dieu jugera ce « qu'il y a de caché dans les hommes. » (Rom. II, 16.) Comment jugera-t-il, dites-moi ? selon l'Ancien Testament? Non, mais « selon « mon Evangile. » Voyez-vous que, si les paroles sont différentes, les pensées sont les mêmes ? Isaïe dit : « Il exercera son jugement « au milieu des nations. » Saint Paul dit : « Il « jugera selon mon Evangile. » « Et il convain« cra une grande multitude, » ses adversaires, ceux qui auront transgressé la loi. C'est ce que le Christ nous apprend en ces termes : « Je ne « vous jugerai pas ; mais la parole que j'ai an« noncée sera votre juge. » (Jean, XII, 48.)

« Et ils forgeront de leurs épées des socs de « charrue et de leurs lances des faux. Un peuple « ne tirera plus l'épée contre un autre peuple, « et ils ne s'exerceront plus aux combats. » Le Prophète ne s'est pas contenté des premiers indices ; comme la vérité est riche en témoignages qui la font connaître, Isaïe nous signale encore le Nouveau Testament par une autre marque, mais si éclatante que toute la terre a pu l'observer. Quelle est cette marque ? La paix et la cessation des guerres. Quand ces choses arriveront, dit-il, le monde sera dans une telle tranquillité, que des armes de guerre on forgera des instruments d'agriculture. Chose qu'on ne voit nulle part dans l'histoire des Juifs ; loin de là, pendant tout le temps de leur existence comme nation, ils n'ont jamais cessé soit de porter la guerre au dehors, soit de la recevoir chez eux, et sans cesse ils étaient harcelés par des ennemis, tantôt plus, tantôt moins longtemps. Et les peuples mêmes de la Palestine les attaquaient souvent avec tant de force qu'ils leur firent courir les plus grands dangers.

5. C'est ce que nous attestent les livres des Rois qui ne contiennent que des récits de guerres ; c'est ce que nous attestent les prophètes, soit quand ils racontent l'histoire du passé, soit quand ils prédisent les événements futurs ; en un mot, depuis ce jour où ils secouèrent le joug des Egyptiens, leur histoire tout entière ne fut qu'une guerre. Mais aujourd'hui il n'en est plus de même ; sur toute la terre règne la paix. S'il se fait encore quelques guerres, elles ne ressemblent pas à celles d'autrefois. Alors on allait se briser villes contre villes, pays contre pays, peuples contre peuples ; une même nation se voyait divisée en un grand nombre de partis. Lisez le livre de Josué et des Juges, et vous verrez que de guerres la Palestine eut à soutenir en peu de temps. Quelque chose de plus fâcheux encore, c'est que la loi ordonnait à tout le monde de prendre les armes et que personne n'était exempt de ce devoir. Et ce n'était pas chez les Juifs seulement que cette coutume existait, mais bien par toute la terre ; les rhéteurs mêmes et les philosophes qui ne possédaient que leur manteau, se couvraient, quand la guerre les appelait, du bouclier, et marchaient dans les rangs de l'armée, et ce philosophe

d'Athènes si paisible et si sage, Socrate, fils de Sophronique, parut jusqu'à deux fois sur les champs de bataille. Et le plus illustre de leurs orateurs, Démosthènes, descendit bien souvent de la tribune pour aller combattre. Mais si la loi n'exemptait ni les orateurs ni les philosophes, il n'y en avait donc guère qui jouissent de cette exemption. Aujourd'hui vous ne voyez plus les mêmes faits se produire. Depuis que le Soleil de justice a brillé sur nous, cités, peuples, nations, tous sont tellement éloignés de la guerre et de ses dangers qu'ils ne savent plus manier les armes ; mais tranquilles au sein de leurs villes et sous la protection de leurs murs, ils entendent raconter les guerres lointaines, tout le peuple vit en paix, n'ayant plus à s'occuper de ce terrible devoir. S'il y a encore aujourd'hui des guerres, c'est aux extrémités de l'empire romain, et non plus, comme autrefois, dans chaque ville, dans chaque province. Alors, comme je l'ai dit, dans une même nation il y avait continuellement des séditions nombreuses et des guerres de partis ; mais maintenant tout ce que le soleil éclaire, depuis le Tigre jusqu'aux Iles Britanniques, et en outre, la Libye, l'Egypte, la Palestine, en un mot tout ce qui est soumis au sceptre des Romains vit en paix ; vous savez que les villes jouissent d'une profonde tranquillité et qu'elles ne connaissent plus la guerre que pour en entendre parler. Le Christ pouvait faire disparaître ces derniers restes de guerre ; mais il a permis, pour le châtiment des ces indolents que la paix endormirait, il a permis, dis-je, les incursions des barbares. Les paroles du Prophète, pour ceux qui les comprennent bien, annoncent (je l'ai déjà dit) qu'il n'y aura plus que des séditions de peu d'importance. Car il n'a pas dit : « Il n'y aura plus « de guerre ; » mais : « Un peuple ne tirera « plus l'épée contre un autre peuple, » et il montre ensuite combien les peuples seront libres, « ils ne s'exerceront plus aux combats, » sauf quelques hommes voués à cette profession. « Et maintenant, maison de Jacob, viens et « marchons dans la lumière du Seigneur (5.). « Il a rejeté son peuple, la maison de Ja- « cob (6). » Après avoir achevé sa prophétie sur l'Eglise il revient à l'histoire, comme pour reprendre la suite de ses paroles. Car c'était la coutume des prophètes d'envelopper d'ombre les prophéties soit par les termes dont ils se servaient, soit en passant brusquement d'un sujet à un autre. Ainsi interrompant tout à coup sa prophétie, et sans transition, comme s'il continuait le même sujet, Isaïe en vient à donner des avertissements aux Juifs : « Mainte- « nant, maison de Jacob, viens et marchons « dans la lumière du Seigneur, » c'est-à-dire, dans ses commandements, dans sa loi : car « le précepte de la loi est une lampe, une lu- « mière, la vie, une réprimande et une disci- « pline (Prov. VI, 23) ; » David dit aussi : « Le « précepte du Seigneur est rempli de lumière, « il éclaire les yeux (Ps. XVIII, 9) ; » et encore : « Votre loi est une lampe qui éclaire mes « pieds et une lumière dans mes sentiers. » (Ps. CXVIII, 105.) Partout vous verrez ce même nom donné à la loi. C'est ainsi que saint Paul dit : « Tu te flattes d'être le guide des « aveugles, la lumière de ceux qui sont dans « les ténèbres, le docteur des ignorants. » (Rom. II, 19, 20.) Les rayons du soleil n'éclairent pas les yeux de notre corps comme les préceptes de la loi illuminent les yeux de notre âme.

6. Pour montrer que même avant la récompense, avant le jour des rémunérations, les préceptes apportent leur récompense, dans le temps même où on les accomplit, il les appelle lumière. Car de même que l'œil se fortifie par cela seul qu'il est éclairé, de même notre âme, par cela seul qu'elle obéit à la loi, en retire le plus grand fruit ; elle y est purifiée, éloignée du mal et portée à la vertu. Et au contraire les prévaricateurs, même avant le jour des vengeances, sont punis par cela seul qu'ils prévariquent, puisqu'ils sont dans une pire condition que des hommes plongés dans les ténèbres, qu'ils sont remplis de crainte, de frayeur, de remords, qu'en plein midi ils craignent tout le monde, ceux qui connaissent leur péché, comme ceux qui ne le connaissent pas. « Il a rejeté son peuple, la maison de Ja- « cob, » c'est-à-dire, il l'a laissé aller, l'a abandonné, méprisé, privé de sa bienveillance. Ensuite, après les avoir effrayés, il leur dit la cause de cet abandon, afin qu'ils corrigent ce qu'ils ont fait de mal. Quelle est cette cause? « Parce que leur terre, comme la terre des « étrangers, est couverte de leurs augures. » En premier lieu il leur a reproché leur fraude, leur avarice, leur mépris des veuves ; il leur reproche ici leurs croyances mauvaises et ces restes d'impiété qui les entraînaient peu à peu au faux culte des démons. Ensuite, dans l'in-

tention de les tancer fortement, il dit non-seulement qu'ils se livrent aux augures, mais que « leur pays en est rempli. » Leur malice s'est accrue dans la plus large mesure, veut-il dire; tout à l'heure il disait peuple, non-seulement pécheur, mais plein de péchés, de même ici il dit terre « remplie d'augures. » Ensuite pour faire ressortir l'opprobre de leur conduite, d'une manière plus frappante encore, il ajoute : « Comme dès le commencement. » Dès le commencement ? Quand donc? Quand ils ne connaissaient pas encore le Seigneur, n'avaient pas encore reçu sa loi, ou éprouvé ses bienfaits, quand ils étaient encore au milieu des nations : voilà leur grand crime, de n'être pas devenus, après tant de soins et de bonté, meilleurs qu'ils n'étaient avant d'avoir reçu ses bienfaits. Et sans s'arrêter là, il ajoute, pour les effrayer, « comme la terre des étrangers, » et par cette comparaison il aggrave l'accusation. C'est ce que fait continuellement saint Paul, par exemple, quand il dit : « Je ne veux « pas, mes frères, que vous soyez dans l'igno-« rance touchant ceux qui dorment, afin que « vous ne vous attristiez pas comme font tous « les autres qui n'ont point d'espérance (I Thess. « IV, 12) ; » et encore : « Que chacun de vous « sache posséder son corps saintement et hon-« nêtement, et non dans la passion de la con-« voitise. » (Ibid. 4.) Et sans se contenter de cela, il ajoute ces mots : « Comme les autres « nations qui ne connaissent pas Dieu. » (Ibid. 5.) Car ce reproche pique ordinairement même ceux qui sont tombés bien bas.

Mais si les Juifs essuient ces reproches, quelle indulgence, quelle excuse trouverons-nous, nous qui, comblés de tant de grâces, revêtus de tant d'honneur, ayant reçu des espérances éternelles, sommes tombés dans les mêmes misères qu'eux? beaucoup, aujourd'hui encore, travaillés par cette maladie, ruinent eux-mêmes leur existence en s'abandonnant à la folie des augures; outre qu'ils offensent Dieu, ils ne gagnent que des douleurs qu'ils eussent pu éviter et perdent toute la vigueur nécessaire aux combats de la vertu. Car le démon s'efforce par tous les moyens de persuader à ces insensés qu'il ne dépend pas d'eux d'être vertueux ou vicieux, qu'ils n'ont pas été doués du libre arbitre, et cela pour obtenir ces deux choses effrayantes, qu'ils reculent devant les luttes qu'exige la vertu et qu'ils abandonnent leur liberté, une de leurs plus belles prérogatives. C'est là le funeste résultat que, par les augures, par les présages, par l'observance de certains jours, par la détestable croyance au destin et par bien d'autres pratiques, il a déjà atteint : il a tout bouleversé. C'est là l'objet des véhémentes objurgations du prophète qui veut arracher la racine du mal. « Et bien des « fils étrangers leur sont nés. »

7. Qu'est-ce à dire, « des fils étrangers ? » Dieu leur avait défendu, à cause de leur inconstance et de leur fragilité, d'avoir des relations avec le reste des hommes, de peur que par ce commerce ils ne se laissassent entraîner à l'idolâtrie. Comme bien éloignés de pouvoir redresser les autres, ils n'étaient pas même capables de résister à l'entraînement du mauvais exemple. Dieu établit une loi pour les protéger, il les éloigne d'abord du commerce des autres nations, et ainsi séparés du reste du monde il s'applique à les diriger et à les former. Il eût été à souhaiter, qu'avec toutes ces mesures, ils pussent conserver la discipline à laquelle Dieu les avait soumis. S'ils méprisèrent les autres préceptes, ils ne respectèrent pas plus celui-ci, ils entrèrent en relation avec les peuples voisins, prirent des femmes chez les Moabites, les Ammonites, et les autres nations idolâtres, et étant entrés dans leur parenté, ils admirent au milieu d'eux des docteurs d'iniquité et perdirent leur grandeur et leur pureté. « Leur terre fut remplie d'or et « d'argent et leurs trésors étaient infinis (7). « Leur pays fut rempli de chevaux et leurs « chars étaient innombrables (8). » Mais que signifie donc, pourrait-on dire, ce reproche d'avoir des richesses, de posséder des chevaux, surtout pour ce peuple qui n'était pas encore appelé à une vie si parfaite? Que répondre à cela? Que ce n'est pas l'usage qu'il blâme, mais leur intention qui n'était pas droite. De même que, quand il dit : « Malheur aux puissants « (Is. I, 24) ! » ce n'est pas l'autorité qu'il attaque, mais ceux qui s'en servent mal ; de même ici il blâme les Juifs non de ce qu'ils avaient des trésors, mais de ce qu'ils en amassaient de superflus, et bien au delà de ce qui était nécessaire. « Leurs trésors, » dit-il, « étaient infinis. » Et en outre, il les blâme de ce qu'enorgueillis de leurs richesses et de la multitude de leurs chevaux, ils apprenaient peu à peu à ne plus mettre leur espérance en Dieu ; c'est aussi ce que dit un autre prophète : « Malheur à ceux « qui se confient dans leur force et qui se glo-

« rifient dans l'abondance de leurs richesses !» (Ps. XLVIII, 7.) Et en un autre endroit : « Ce n'est « point dans sa grande puissance qu'un roi « trouvera son salut, et le géant ne se sauvera « point par sa force extraordinaire. » (Ps. XXXII, 16.) Et dans un autre psaume il est dit encore : « Il n'aime point qu'on se fie à la force du che- « val, et il ne lui plaît point que l'homme s'as- « sure en l'agilité de ses jambes. Le Seigneur « regarde avec plaisir ceux qui le craignent. » (Ps. CXL, 10.)

« Leur pays s'est rempli d'idoles, exécrables « ouvrages de leurs mains, et ils ont adoré ce « qu'ils avaient formé de leurs doigts. » Comme un habile médecin, le Prophète indique la cause et la source de la maladie. Comme il allait leur reprocher leur impiété, il vient d'indiquer la source de leur maladie, l'avarice, les excès de tout genre, les alliances illicites, et leur montre qu'ils ont ainsi glissé peu à peu jusqu'au fond de l'abîme et fini par adorer les idoles. Ensuite pour se railler de leur culte il ajoute « ouvrages de leurs mains. » Car que peut-il y avoir de plus ridicule que de voir l'homme créateur d'un Dieu ? Souvent l'Ecriture appelle les idoles *abomination;* de là vient qu'elle appelle *abomination de la désolation* l'idole placée dans le temple : « Quand vous « verrez l'abomination de la désolation se te- « nant dans le lieu saint, que celui qui lit com- « prenne. » (Matth. XXIV, 15.) Après les avoir détournés des choses sensibles, il leur défend de faire aucune image ; et il donne à cela le nom d'abomination pour les éloigner de l'impiété. Car avoir une chose en abomination, c'est la détester avec force, comme impure, comme exécrable. Ce qui est haïssable et digne d'exécration, l'Ecriture l'appelle abomination. Or il en est ainsi de toute idole. « Ils ont adoré « ce qu'ils avaient formé de leurs doigts (9). « Et ils se sont abaissés et des hommes se sont « humiliés. » Car si l'adoration de Dieu relève, celle des idoles abaisse et humilie. Quoi de plus bas que l'homme déchu de la route du salut, ayant Dieu pour ennemi, se prosternant devant des choses inanimées et adorant des pierres ! Dieu nous a appelés à un tel honneur, qu'il nous a élevés au-dessus du ciel ; mais le démon rabaisse ses serviteurs jusqu'à les rendre plus insensés que les choses insensibles. Aussi le Prophète dit : « Des hommes se sont humiliés. » Ce seul reproche suffit à guérir ceux qui ont encore quelque bon sens. Mais comme la plupart des hommes craignent moins le péché que les châtiments, il annonce en ces termes la punition : « Je ne leur pardonnerai pas. » Ils n'auront pas à espérer d'indulgence, de pardon ou de négligence à punir ; ils rendront un compte sévère de leurs crimes, ils les expieront. « Et maintenant entrez dans les caver- « nes, cachez-vous dans la terre pour ne pas « voir la face terrible du Seigneur (10). » Après s'être assez moqué de la folie des idolâtres, avoir montré et leur démence et la vanité des idoles, puisqu'elles sont l'ouvrage des hommes, il vient de nouveau les attaquer par ces paroles, et laissant à l'expérience le soin de justifier ce qu'il a dit, il ajoute : Il ne suffisait d'avoir montré l'erreur et la folie des idolâtres, par cela seul que les idoles sont fabriquées ; mais puisque, appesantis et aveuglés par l'impiété comme par une sorte d'ivresse, ils n'aperçoivent pas les choses les plus claires et les plus manifestes, tant de calamités vont fondre sur la ville que les plus stupides apprendront combien ils sont insensés et combien grande est la puissance de Dieu.

8. Aussi avant de parler de la guerre, il en indique les conséquences, leur dit d'entrer dans les cavernes, de se cacher même sous la terre, et pourquoi ? Pour leur apprendre combien sera implacable alors la colère de Dieu. « Cachez-vous, dit-il, dans le sein de la terre « pour ne pas voir la face terrible du Seigneur, « ni la gloire de sa puissance, lorsqu'il se lèvera « pour frapper la terre. » Il ne dit pas simplement devant sa grande puissance, mais devant la gloire de sa puissance, tant ses actions, ses victoires seront grandes ! tant elles auront d'éclat et de splendeur ! Il me semble qu'il indique ici la victoire d'Ezéchias, qu'il entend par la terre, la multitude des hommes qui l'habitaient, par la terre *frappée* leur ruine, par résurrection le secours par lequel Dieu sauva son peuple. Car David dit : « Que Dieu se lève et que ses « adversaires soient mis en déroute (Ps. LXVII, 2) ! » et encore : « Lève-toi, ô Dieu, juge la terre « (LXXXI, 8), » passage où il exprime les actes de Dieu par des images empruntées aux hommes. — « Les yeux du Seigneur sont élevés « et l'homme n'est rien (11). » Et afin qu'aucun de ses auditeurs ne refuse d'ajouter foi à ses paroles (car pour beaucoup cet événement était inespéré et tout à fait inattendu), le Prophète rappelle la puissance de Celui qui agit et la faiblesse de celui qui subit. Il n'y a, dit-il,

rien de plus élevé que Dieu, rien de plus bas que l'homme. Ne vous étonnez donc pas qu'étant si grand et si fort il puisse humilier à ce point des hommes si faibles. Et c'est avec raison qu'il dit : « Les yeux du Seigneur sont « élevés ; » il n'a pas dit la *puissance*, mais les *yeux* du Seigneur, parce que sa vue seule suffit pour faire disparaître tous les obstacles : c'est ce que David dit en d'autres termes : « Celui qui regarde la terre et elle tremble « (Ps. CIII, 32) ; » et un autre prophète encore : « Je le regarderai et je triompherai de lui. » (Osée, XI, 4.)

« La grandeur de l'homme sera abaissée et « le Seigneur seul sera exalté en ce jour. » Après cette victoire inattendue, ce triomphe si éclatant et si admirable, les démons furent vaincus, les idoles abattues, les faux prophètes eurent la bouche fermée, les barbares virent leur tyrannie brisée et toute bouche ennemie de Dieu fut fermée. C'est pourquoi il dit : « Le « Seigneur seul sera exalté en ce jour. » Désormais il n'y aura ni contradiction ni doute sur la puissance de Dieu, quand les événements l'auront mis en une si grande évidence. Par elle-même elle est élevée, sa grandeur n'a pas eu de commencement, elle existe toujours, et si l'on dit qu'elle est exaltée, c'est dans la pensée des hommes, parce que les ennemis et les contradicteurs, se rendant à l'évidence des faits, la reconnaîtront humblement et la béniront comme il convient. « Le jour du Sei« gneur des armées va éclater sur tous les su« perbes et les hautains, sur tous les insolents « et les hommes altiers, et ils seront humiliés « (12). Il va éclater sur ceux des cèdres du Li« ban qui sont grands et élevés et sur tous les « chênes de Casan (13), sur toutes les monta« gnes et les murailles élevées (14), sur toute « tour élevée (15), sur tous les vaisseaux et sur « ce qui fait la beauté des navires (16). Et la « grandeur de l'homme sera abaissée, et le « Seigneur seul sera exalté en ce jour-là (17). » Par murailles, par cèdre, par colline, par chêne, il entend les puissants, et par la hauteur de ces arbres il désigne métaphoriquement leur puissance ; et en parlant de navires et de ce qui fait la beauté des vaisseaux, ce sont les plus riches d'entre le peuple qu'il entend.

9. Ce qu'il veut dire, le voici : C'est que tout grand, tout puissant, tout général, tout riche, tout homme, pour ainsi dire, revêtu de puissance et de dignité, disparaîtra en ce temps et s'évanouira, et dans toutes ces grandeurs rien ne pourra soustraire qui que ce soit à la colère de Dieu, ni la force du corps, ni l'habileté militaire, ni l'abondance des richesses, ni la possession du pouvoir, ni la force d'une grande armée, ni quoi que ce soit de semblable. Il les appelle cèdres du Liban soit parce que ces arbres croissent en abondance sur cette montagne, soit parce que les événements annoncés arriveront bientôt ; par les ornements des navires, il entend la grandeur que donnent aux généraux leurs richesses, leurs armes, leurs satellites. Il me paraît indiquer aussi que l'invasion des barbares sera de longue durée. « Et « ils cacheront toutes leurs idoles (18) ; ils les « porteront dans les cavernes et les fentes des « rochers, dans les antres de la terre, pour les « faire disparaître de devant la face terrible du « Seigneur, de devant la gloire de sa puissance, « lorsqu'il se lèvera pour frapper la terre « (19). » Bien loin, veut-il dire, que les dieux apportent aux hommes quelque secours, ils auront eux-mêmes besoin du secours des hommes et de cachettes retirées pour disparaître « de devant la face terrible du Seigneur, de « devant la gloire de sa puissance, quand il se « lèvera pour frapper la terre. » Car, de peur qu'on n'attribue ces choses à l'incursion des barbares et qu'on ne croie que cette crainte est l'effet de leur puissance, il remonte jusqu'au Dieu de l'univers, disant que c'est lui qui dirige cette guerre et que c'est sa puissance qui, s'appesantissant sur les pécheurs, les met en ce danger. « En ce jour l'homme rejettera ses « abominables idoles d'argent ou d'or qu'il s'é« tait faites pour adorer des choses vaines et « des chauves-souris (20), et ils entreront dans « les fentes des pierres et les cavernes des ro« chers pour ne pas voir la face terrible du « Seigneur et la gloire de sa puissance lors« qu'il se lèvera pour frapper la terre (21). » Il les a assez raillés, en leur montrant qu'ils se sont cachés avec leurs dieux, qu'ils ont pénétré dans le sein de la terre, que la richesse de la matière de leurs idoles ne les a défendus en rien contre le malheur qui les accablait. Il a appelé leurs idoles chauves-souris, soit à cause de leur faiblesse, soit à cause des ténèbres de l'erreur, soit parce que les démons ne sont rien que dans l'obscurité. Car de même que les chauves-souris détestent le soleil et la lumière, tandis qu'elles aiment les ténèbres, de

même les démons et ceux qu'ils ont entraînés aiment et recherchent le vice et tout ce qui est contraire au bien, tandis qu'ils détestent la vertu et les œuvres de lumière, et quand celles-ci brillent, ils se cachent au plus tôt, tandis que celui qui aime la vertu n'éprouve aucune gêne, aucune fatigue. Il lui suffit de paraître pour dissiper ces ombres. « Cessez d'espérer « dans l'homme dont la vie n'est qu'un souffle, « et quel cas en ont-ils fait (22) ? » Ici, il me semble qu'il désigne Ezéchias que la crainte et la terreur avaient réduit à n'avoir plus qu'un souffle de vie. Les barbares l'ayant pris comme dans un filet, croyaient déjà tenir leur proie et regardaient le siége et la prise de la ville comme ne devant leur coûter aucun effort, et il arriva précisément le contraire. C'est pourquoi le Prophète dit : « Cessez de mettre « votre espérance dans l'homme dont la vie « n'est qu'un souffle, et quel cas en ont-ils « fait? » C'est-à-dire, ils n'en ont fait aucun cas. Car ils croyaient tout enlever comme à la course, et c'est précisément le contraire qui arriva, et celui qui, parmi nous, ne paraissait plus rien et qu'on croyait facile à attaquer, brilla plus que tous les autres, parce qu'il était appuyé par la puissance de Dieu.

CHAPITRE TROISIÈME.

1. « VOICI QUE LE MAITRE, LE SEIGNEUR DES ARMÉES, VA ENLEVER DE LA JUDÉE ET DE JÉRUSALEM « L'HOMME FORT ET LA FEMME FORTE. »

—

ANALYSE.

1. Le Prophète continue d'énumérer les châtiments qui éclateront en punition de la corruption et du luxe. Le Seigneur des armées va ôter de Jérusalem et de Juda le courage et la vigueur.
2. Il en ôtera aussi les prophètes et les sages.
3. Il leur donnera pour les conduire des jeunes gens sans prudence.
4. Il n'y aura plus de respect parmi le peuple. Les jeunes gens mépriseront les vieillards, et les hommes obscurs les plus hauts personnages.
5. Les méchants haïssent la vertu, et ne supportent qu'avec peine sa présence.
6. Le Prophète nous représente Dieu sous la figure d'un juge assis sur son tribunal.
7 et 8. Le luxe des femmes de Jérusalem au temps d'Isaïe.
9. Dévergondage des femmes au temps de saint Chrysostome; ces chrétiennes sont plus coupables que les femmes qui vivaient avant l'Evangile.
10. L'orateur développe cette idée que plus on aura reçu de grâces, plus le compte qu'on rendra de ses péchés sera rigoureux.

1. De même qu'un habile médecin, soit en brûlant, soit en tranchant, soit en donnant des remèdes amers, ne cherche que la santé des malades qu'il soigne, de même notre Dieu, dans sa charité, relevant par des châtiments divers les juifs inconstants et pécheurs, tantôt effraye ces ingrats par l'invasion des barbares, tantôt avant cette invasion même les arrête par d'autres menaces, pour entretenir en eux une crainte toujours nouvelle en leur montrant toujours de nouvelles calamités qui allaient les frapper. Maintenant donc il les menace de l'infirmité de la famine, de la sécheresse, de la privation non des choses nécessaires, mais de celles qui

sont néanmoins utiles pour la conservation de la vie. La famine n'est pas le seul mal à craindre, il n'est pas moins funeste de n'avoir personne à la tête des affaires : car alors l'abondance même des choses est plus triste que la famine. Que sert-il que tout coule comme de source, s'il s'élève des guerres civiles, si la mer s'agite et qu'au milieu de la furie des flots il n'y ait ni commandant ni pilote, personne enfin pour apaiser la tempête et rendre le calme ? Lorsque la faim vient s'ajouter à cela, voyez l'excès du mal. Dieu menace de toutes ces calamités, et la première est aussi la plus grave. « Voici que le Maître, le Seigneur des « armées. » Les prophètes se servent constamment du mot « voici » quand ils veulent pleinement certifier à l'auditeur la vérité de ce qu'ils disent. Ce n'est pas seulement ici, mais précédemment, et même dès le commencement qu'on a pu voir que l'infirmité du corps n'était souvent que la punition des fautes, par exemple pour Caïn ; comme il fit de sa force un usage contraire à la raison, c'est avec raison qu'elle lui fut retirée. De même du paralytique de la piscine ; que ses péchés aient été la cause de sa paralysie, le Christ l'affirme : « Voici que vous êtes guéri, ne péchez plus. » (Jean, v, 14.) Et Paul dit : « Aussi y en a-t-il par« mi vous beaucoup qui sont infirmes. » (I Cor. xi, 30.) Ils avaient en effet péché en apportant à la participation des mystères une conscience impure. Et il livre à l'infirmité du corps le fornicateur à qui il avait annoncé que ce serait là un châtiment de ses crimes. Cependant ce n'est pas partout le résultat du péché; c'est quelquefois une épreuve qui plus tard sera couronnée, comme il arriva à Lazare et à Job. Ce n'est pas seulement l'infirmité, ce sont encore les autres maux du corps qui nous surviennent à cause de nos péchés, comme la lèpre d'Ozias à cause de son impudence, la paralysie de la main du roi Jéroboam à cause de son arrogance et de son orgueil. Et la langue de Zacharie, pourquoi fut-elle enchaînée, sinon pour le péché qu'il avait commis en son âme ? Comme donc la santé, la force du corps et la prospérité devenaient pour les Juifs une occasion de s'enorgueillir, le Seigneur coupe le mal dans sa racine en les avertissant, les rendant meilleurs et leur donnant des biens plus grands que ceux qu'il leur enlève. Quel mal y a-t-il à ce que le corps souffre si l'âme en est portée à la vertu ? Et pour qu'ils ne pussent regarder cette infirmité comme une chose naturelle, le Prophète l'a prédite ; et ce n'est pas aux hommes seulement que s'adresse cette menace : le châtiment s'étend jusqu'aux femmes, puisque l'un et l'autre sexe se sont souillés, et dans la suite il s'adresse aux femmes à cause de l'excès de leurs fautes, et il leur reproche des crimes qui ont renversé la ville de fond en comble. Aussi il les menace également de la peste, car c'est la peste qu'il me semble indiquer par ces mots : « Je vais « enlever l'homme fort et la femme forte, » ou quelque autre infirmité du corps qui ne cédera point à l'art de la médecine. Car tels sont les fléaux envoyés par Dieu. « La force du pain et « la force de l'eau. » C'est un bien terrible châtiment que de voir disparaître, non pas la substance, mais la force qu'elle contenait, de sorte que la vue même nous punit puisque notre faim ne peut se rassasier et nous montre que c'est bien là un effet de la colère divine. « Le géant et le puissant. » L'Ecriture appelle ordinairement géant tout homme fort ou qui surpasse les autres par la proportion de ses membres. En effet lorsqu'elle dit, dans le récit de la création : « C'étaient des hommes ap« pelés géants (Gen. vi, 4), » ce n'est pas qu'elle nous fasse voir en eux une autre race, mais elle nous les montre forts, robustes et vigoureux. « L'homme de guerre et le juge. » C'est un châtiment insupportable, c'est la marque d'une ruine complète ; les murailles et les tours sont debout, et cependant la ville pourrait tomber avec ses habitants entre les mains des ennemis ! Car la sûreté des villes ne réside pas dans les pierres, dans le bois, dans les murs d'enceinte, mais dans la sagesse de leurs habitants, et quand ils sont tels, ils seront, en présence des ennemis, le meilleur rempart de leur patrie ; quand au contraire ils sont dépourvus de sagesse, ils rendent, même en l'absence de tout ennemi, la cité plus malheureuse que si elle était assiégée.

2. Aussi, pour ces pécheurs et pour tous ceux qui l'entendront, c'est une grande leçon de sagesse que donne le Prophète, en enseignant qu'il ne faut pas mettre sa confiance dans la grandeur d'une ville, dans les fossés et les machines qui la défendent, mais dans la vertu des gens de bien. Il leur dit donc pour les effrayer que le Seigneur leur enlèvera ce qui les protége, non-seulement les hommes qui savent combattre, mais même les juges

qui ne sont pas moins utiles aux Etats que les gens de guerre, puisqu'ils veillent à la conservation de la paix et que souvent ils détournent des guerres imminentes. Comme en effet les iniquités tendent continuellement à produire ces guerres, il est possible aux gardiens des lois, aux hommes qui connaissent parfaitement le droit, d'ôter toute cause de guerre en réprimant la plupart des péchés? Pourquoi donc Dieu les enlève-t-il aux Juifs? Parce que ceux-ci ne les ont pas écoutés. Ses enseignements sont très-utiles à ceux qui les écoutent, mais quand il s'adresse aux Juifs, il répand sur ses paroles une sorte d'obscurité, puisqu'ils ne les écoutaient pas avec attention : c'est ainsi que ces dons excellents et qui nous apportent le salut, ils les retirent souvent lorsque ceux à qui il les a départis n'en profitent point. « Le « Prophète et le devin. » Ce n'est pas un faible indice de colère que de voir cesser les prophéties. Lorsque Dieu prit en haine le peuple juif à cause des péchés des enfants d'Hélie et de la perversité de la multitude, la prophétie cessa : « La parole du Seigneur était précieuse ; on ne « connaissait plus de vision. » (I Rois, III, 1.) Précieuse, c'est-à-dire rare. La même chose arriva sous Ozias; ils auraient pu, s'ils avaient voulu, retirer de cette circonstance de grands biens. En effet, apprendre à connaître les choses de Dieu, se prémunir contre les dangers futurs, s'instruire de ce qui est obscur, quand il faudra ou attaquer les ennemis ou se reposer, comment ils pourraient chasser les maux qui les accablaient, tout cela leur donnait, pour se procurer le salut, une grande facilité. Mais comme ils ne mettaient pas en pratique ce qu'ils avaient appris, il leur ôta les moyens de l'apprendre encore ; ceci montre bien la charité de Dieu, de ce Dieu qui connaît l'avenir et qui sachant comment les Juifs useraient de ses dons les leur accordait néanmoins. Avec le Prophète il dit qu'il leur enlèvera encore le devin.

Ici il me semble qu'il appelle devins ces hommes qui, par leur sagesse et leur expérience, pénètrent dans l'avenir. Autre chose est la parole du devin, autre chose celle du Prophète ; l'un parle inspiré par le Saint-Esprit et ne profère rien de son propre fond ; l'autre, prenant pour point de départ les événements passés et n'ayant pour guide que son intelligence, prévoit bien des événements futurs, comme il est naturel qu'un homme intelligent les prévoie. Mais de l'un à l'autre il y a bien de la distance, toute la distance qui existe entre l'intelligence humaine et la grâce divine. Et afin de rendre ceci plus clair par un exemple, représentons-nous Salomon et Elisée : tous les deux firent connaître les choses cachées, tous les deux dévoilèrent des secrets, mais non par les mêmes moyens ; l'un ne se servait que de son intelligence et jugeait des courtisanes d'après ce qu'il connaissait de la nature ; l'autre sans avoir recours au raisonnement (et quel raisonnement aurait pu lui révéler le vol de Giési ?), éclairé par la grâce voyait ce qui se passait loin de lui : — « Le vieillard et le chef « de cinquante hommes. » Puis il ajoute qu'il enlèvera aussi les vieillards et les chefs de cinquante hommes. Par vieillards il n'entend pas simplement ceux qui sont parvenus à un âge avancé, mais ceux qui à des cheveux blancs unissent la sagesse qui convient aux cheveux blancs. Et en parlant du chef de cinquante hommes, il ne désigne pas seulement les chefs de cinquante hommes, mais les chefs quels qu'ils soient. Il n'y a rien, rien de plus terrible que l'anarchie, comme il n'y a rien de plus dangereux qu'un navire sans pilote. Et sans s'arrêter, il les menace encore de leur enlever une dernière protection, les hommes de bon conseil, qui ne sont pas moins utiles aux Etats que les années. « J'enlèverai, dit-il, « ces sages admirables qui donnent de bons « conseils et les architectes experts, » non pas ceux qui construisent des maisons, mais ceux qui ont l'expérience des affaires, une science vaste et qui pourraient administrer l'Etat avec intelligence.

3. Et avec ceux-là, « Le sage auditeur. » Si cette seule chose manque, même au milieu de l'abondance de toutes les autres, les cités n'en retireront aucun avantage ; qu'il y ait des prophètes, des conseillers, des puissants, s'il n'y a pas d'auditeurs, tout sera vain et inutile. Et ici ce mot j'enlèverai me semble signifier je laisserai, j'abandonnerai, comme saint Paul dit : « Il « les a livrés à un sens réprouvé (Rom. I, 28), » non qu'il les ait précipités dans la démence, mais il les a laissés et abandonnés dans la démence où ils étaient. « Je leur donnerai des « jeunes gens pour princes. » Voici qui est pire encore et plus fâcheux que l'anarchie. Celui qui n'a pas de chef est privé de conducteur ; mais celui qui en a un mauvais n'a qu'un conducteur qui le précipitera dans les abîmes.

S'il dit : « Jeunes gens, » ce n'est pas pour mépriser la jeunesse, mais pour mieux montrer la folie de ces chefs. Certes on voit des jeunes gens sages, comme aussi des vieillards insensés ; mais parce que cela n'a lieu que rarement et que le contraire arrive bien plus souvent, il se sert de ce nom pour désigner des insensés. Timothée, encore jeune, gouverna des églises avec plus de sagesse que ne l'eussent fait des milliers de vieillards ; Salomon, âgé seulement de douze ans, parlait à Dieu, jouissait d'un grand crédit, fut proclamé et couronné roi, eut pour admirateurs de sa sagesse même des barbares qui vinrent le contempler, non-seulement des hommes, mais encore des femmes accourues de loin, dont le voyage n'avait eu que ce seul but, d'entendre et d'apprendre quelque chose de sa bouche ; puis, devenu vieux, perdit beaucoup de sa vertu. Et son père, le bienheureux David, ne commit ce crime désastreux ni dans son enfance ni dans sa jeunesse ; il avait dépassé cet âge lorsqu'il pécha. Il n'était encore qu'un petit enfant lorsqu'il remporta cette admirable victoire, qu'il terrassa le barbare, qu'il montra tant de sagesse, et sa jeunesse n'empêcha nullement ses belles actions. Et quand Jérémie voulut s'excuser à cause de son âge, Dieu n'admit point cette raison ; mais il l'envoya vers le peuple juif et lui dit que sa jeunesse ne lui serait pas un obstacle, pourvu qu'il fût doué de fermeté. C'est à cet âge ou plutôt à un âge bien plus tendre encore que Daniel jugea les vieillards. Josias n'avait pas encore douze ans accomplis lorsqu'il monta sur un trône royal ; et à cet âge il se montrait sage, mais par la suite une négligence qui s'aggravait continuellement corrompit dans son âme toute vertu. Que dire de Joseph ? N'est-ce pas dans sa jeunesse, et encore, dans une extrême jeunesse qu'il eut à soutenir ce rude combat, non contre les hommes, mais contre la tyrannie de la nature, et qu'il sortit du milieu des flammes et d'une fournaise ardente plus terrible que la fournaise assyrienne, sans en avoir rien ressenti et aussi intact que les trois enfants. Le corps de ceux-ci n'avait pas été endommagé, pas même leurs cheveux, on aurait cru qu'ils sortaient de l'eau plutôt que du feu ; de même celui-là échappé aux mains ennemies de l'Egyptienne se retira sans que son innocence eût souffert ni de l'attouchement, ni des paroles, ni de la vue, ni des vêtements, ni des parfums qui allument l'incendie des passions, incendie plus terrible que celui des sarments et de la poix, ni enfin de son jeune âge, comme il arrive trop souvent aux hommes. Et ces trois jeunes gens à la fleur de leur âge surent maîtriser la gourmandise, fouler aux pieds la crainte de la mort, mépriser une armée si nombreuse et un roi dont la colère était plus terrible que ces flammes, et sans s'en effrayer, ils gardèrent toujours une âme libre. Ce n'est donc pas pour mépriser la jeunesse qu'il parle ainsi, car saint Paul, quand il dit : « Non un néophyte, de peur qu'enflé « d'orgueil il ne tombe dans la condamnation « du diable (I Tim. III, 6), » n'entend pas désigner une personne jeune encore quant à l'âge, mais plantée, c'est-à-dire, instruite depuis peu de temps ; car planter, dans son langage, c'est instruire et enseigner, comme lorsqu'il dit : « J'ai planté, Apollon a arrosé. » (I Cor. III, 6.) Et le Christ appelle aussi cela *planter* : « Toute plante que n'a point plantée mon Père « céleste, sera arrachée. » (Matth. XV, 13.) Du reste si par ce mot « Néophyte » il eût entendu un jeune homme, il n'aurait pas élevé Timothée jeune encore et si jeune qu'il lui dit : « Que personne ne méprise ta jeunesse « (I Tim. IV, 12), » il ne l'aurait pas, dis-je, élevé à cette dignité et ne lui aurait pas confié le soin de tant d'églises.

« Et des moqueurs les domineront. » Vous le voyez, ce n'est pas le jeune âge qu'il méprise, mais la perversité. Ce seul mot ajouté rend sa pensée plus claire. Car par moqueurs il entend ici des trompeurs, des railleurs, des flatteurs, tous ceux enfin qui par leurs paroles se livrent au démon. « Tout le peuple se précipitera, « homme contre homme, voisin contre voisin « (5). » Car de même que, quand les poutres qui soutiennent une construction sont pourries ou qu'on les a retirées, les murs s'écroulent nécessairement puisque rien ne les retient plus, de même après la disparition de tous ceux que le Prophète vient de rappeler, chefs, conseillers, juges, prophètes, il n'y aura plus rien qui empêche la nation de tomber en dissolution, d'être livrée à une immense ruine.

4. « L'enfant se lèvera audacieusement con« tre le vieillard et les derniers du peuple « contre les nobles. » Le jeune homme, veut-il dire, se soulèvera contre le vieillard, le méprisera, le dédaignera. Voilà ce qui, même

avant l'arrivée des ennemis, est plus terrible que la guerre. Quand en effet la vieillesse est méprisée par la jeunesse, et que les hommes vils et abjects foulent aux pieds ceux qui étaient honorés de tous, la ville où se passent ces choses n'est pas dans de meilleures conditions que si elle était abandonnée aux augures. « Chacun ira trouver son frère ou celui « qui habite sous le même toit que son père, « et lui dira : tu as un vêtement; sois notre « chef et que nous vivions sous ta domina- « tion (6). » Il répondra alors, et dira : « Je ne « serai pas votre chef, car il n'y a dans ma « maison ni pain ni vêtement. Je ne serai pas « le chef de ce peuple (7). » Ici il me semble qu'Isaïe prophétise ou bien un siége terrible qui réduira les habitants aux dernières extrémités, ou, s'il n'y a pas de siége, une famine intolérable, et un manque presque absolu des choses nécessaires. Il a eu recours au langage populaire : De même que beaucoup disent : Si on offrait de vendre toute la ville pour une obole, elle ne trouverait point d'acheteur, de même, pour montrer la misère extrême dans laquelle elle était tombée, le Prophète dit : Si on offrait de vendre les dignités pour un vêtement ou un pain, il n'y aurait pas d'acheteur, tant est grande la disette des choses nécessaires! « Parce que Jérusalem tombe en dis- « solution (8), » c'est-à-dire a été délaissée, désertée ; la providence de Dieu l'a abandonnée. « Et la Judée tombe; » elle est remplie de troubles, de tumulte, de confusion et de désordre. « Et leurs langues pécheresses refu- « sent d'obéir aux ordres du Seigneur. » Ici il indique la cause de leurs maux, l'intempérance de leur langue. C'est aussi ce qu'Osée leur reproche en ces termes : « Ephraïm a été « anéanti au jour de son châtiment; j'ai fait « voir dans les tribus d'Israël la vérité de mes « menaces. » (Os. v, 9.) Malachie dit aussi la même chose : « Les prophètes blâment ceux « qui par leurs paroles irritent Dieu. Et vous « avez dit : En quoi l'avons-nous irrité? En « ce que vous avez dit : Tous ceux qui font le « mal passent pour bons aux yeux du Seigneur « et il se complaît en eux. Où est donc le Dieu « de la justice? » (Mal. II, 17.) Dans ce reproche, il leur adresse deux accusations; c'est qu'ils ne se contentent pas de désobéir et de transgresser la loi; ils devraient rougir de cela et en avoir honte, se cacher et s'humilier; loin de là, ils ajoutent à leurs premières fautes, et après avoir enfreint les préceptes, ils ajoutent à leur désobéissance des paroles impudentes, comme un méchant serviteur qui, laissant sans les accomplir les ordres de son maître, ajouterait à cela l'insolence. « Aussi « dans sa gloire elle a été humiliée et la con- « fusion de son visage a rendu témoignage « contre eux (9). »

Il parle du futur comme d'un passé, selon l'habitude des prophètes. Il appelle la captivité l'humiliation de sa gloire. Car ce n'est pas une faible humiliation pour ceux qui étaient comptés parmi les rois de la terre de se voir asservis à des hommes profanes et barbares. Il entend ici par confusion du visage celle que fait naître le péché. Telle était leur vie. Comme ils s'étaient les premiers couverts de honte par les actions, Dieu, pour les en punir, les privait de leur gloire, les livrant ainsi à un châtiment moindre que celui qu'ils s'étaient eux-mêmes infligé. Car ils n'étaient pas couverts de honte sur la terre étrangère comme lorsqu'habitant leur patrie ils multipliaient leurs iniquités. Là leur perversité était réprimée : ici elle s'augmentait sans cesse. Le Prophète leur donne donc une bien grande leçon quand il leur apprend à ne pas attendre le châtiment pour fuir le vice, à s'humilier et à rougir, non pas lorsque les barbares les emmènent captifs, mais lorsque la tyrannie du péché les retient esclaves. « Ils ont publié leur péché, comme « dans Sodome, et ils ne l'ont point caché. » Ce que j'ai dit souvent, je le répète encore, c'est pour montrer la clémence divine que le Prophète annonce non ce qu'ils souffriront, mais la punition qu'ils méritaient. Leurs crimes ont égalé ceux de Sodome, mais leur châtiment a été bien plus faible. Le Seigneur ne les a pas détruits entièrement, n'a pas renversé leur ville de fond en comble, n'a pas fait disparaître les restes de leur nation. Ces mots : « Ils ont publié, ils n'ont point caché, » le Prophète s'en sert pour parler la langue des hommes. Dieu, en effet, n'attend pas que le crime se fasse pour le connaître (car ne connaît-il pas toutes choses, avant qu'elles se fassent?) ; mais Isaïe parle ainsi pour montrer la grandeur du mal.

5. De même que lorsque Moïse dit : « Le cri « de leur iniquité est monté jusqu'à moi (Gen. « XVIII, 20), » ce n'est pas qu'il relègue Dieu loin des hommes ni qu'il l'enferme dans le ciel, mais c'est qu'il veut montrer la grandeur

de leur péché; de même ici, ces mots: «Ils ont « annoncé, » ont pour but de faire voir l'excès de leur malice. En effet les péchés légers peuvent échapper à la connaissance du prochain, tandis que les plus grands et les plus énormes sont connus et manifestes pour tous, quand même il n'y aurait personne pour en faire l'objet d'une accusation, d'un blâme. Ils s'annoncent, ils se découvrent eux-mêmes. Aussi comme le Prophète veut montrer ici la grandeur des fautes, il dit: « Ils ont publié, ils « n'ont point caché, » comme s'il disait: c'est avec audace, avec insolence qu'ils ont péché, sans honte, sans rien déguiser, mais faisant du mal leur étude.

« Malheur à eux, parce qu'ils se sont nui à « eux-mêmes, en disant : Enchaînons le juste « parce qu'il nous incommode (10) ! » C'est le comble du malheur de voir non pas des hommes qui non-seulement pèchent, qui pèchent avec audace, mais encore qui chassent ceux qui pourraient les reprendre. Ceux que la frénésie emporte, bien souvent frappent le médecin : de même si des pécheurs montrent qu'ils sont incorrigibles, c'est surtout en chassant les justes. Car telle est la vertu ; sa seule vue suffit à affliger le méchant. Telle est la méchanceté ; sans même avoir été blâmée souvent, elle ne peut supporter la présence de ceux qui font le bien. Mais c'est un double crime que d'enchaîner le juste et de l'enchaîner comme incommode. Aussi le Prophète, voyant qu'ils ont porté l'iniquité à ses dernières limites, commence par les plaindre, non par les accuser ou les reprendre, et il dit: « Malheur à « eux ! » et il ajoute habilement « parce qu'ils « se sont nui à eux-mêmes. » Au premier abord, cette machination paraît tramée contre le juste ; mais en considérant la chose avec plus de soin, nous verrons que ce n'est pas celui qui la subit qui en souffre, mais ceux qui la font. Apprenons de là que le juste, même en étant soumis à mille maux, ne souffre aucun dommage de la part de ceux qui l'attaquent ; mais ceux-ci se transpercent eux-mêmes d'une épée, comme le faisaient les Juifs dont parle Isaïe. Ils n'ont pas nui au juste en l'enchaînant; mais ils se sont précipités eux-mêmes dans une plus grande obscurité, puisqu'ils ont rejeté la lumière. « Aussi ils mangeront le « fruit de leurs œuvres. » Car telle est la méchanceté ; elle trouve en elle-même son châtiment. Ce qu'il dit, le voici: Ils jouiront des fruits de leurs œuvres, en se plaçant dans une solitude plus grande et se préparant plus de précipices. « Malheur à l'impie ! il lui arrivera « des maux proportionnés aux œuvres de ses « mains (11). » Voyez-vous que nous donnons nous-mêmes la mesure et que nous posons la cause de notre châtiment? Aussi le Prophète recommence-t-il ses plaintes, ses gémissements et ses larmes parce que les Juifs se nuisaient à eux-mêmes et compromettaient leur salut plus que n'auraient pu le faire leurs plus acharnés ennemis; et quoi de plus malheureux que cela? « Mon peuple, les exacteurs te dépouil- « lent (12). » Il est d'un bon maître d'apporter dans ses paroles de la variété, de ne pas toujours irriter, de ne pas non plus montrer toujours de l'indulgence, mais d'employer tantôt l'un, tantôt l'autre moyen pour que la variété amène mieux l'utilité. C'est pour cela que le Prophète n'accuse pas toujours, mais gémit quelquefois, manière d'accuser qui n'en est que mieux sentie, tout en causant moins de douleur, et ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'une blessure plus profonde cause moins de douleur. Et non-seulement il gémit, mais encore il guérit, autre manière non moins étonnante d'instruire. En quoi consiste-t-elle? A ne pas blâmer tout le monde ensemble, mais à séparer le peuple de ses chefs et à accumuler les accusations sur la tête de ceux-ci. Ce moyen est si utile que Moïse l'a employé très-souvent. Bien que l'accusation dût retomber sur tous, cependant il ne la dirige que contre les chefs; en effet, Moïse voyant que le peuple surtout était coupable de la prévarication et qu'Aaron ne méritait pas tant de blâme, laisse de côté ceux qui étaient les plus coupables, et s'adresse à celui qui l'était moins, laissant à la conscience de ceux-là le soin de se juger eux-mêmes d'après les reproches faits à celui-ci, et de se condamner à un châtiment plus grand ; et c'est ce qui arriva. Il n'eut plus besoin de parler au peuple; mais il suffit de ce peu de paroles qu'il avait adressées à Aaron pour contenir, comme un seul homme, une si grande multitude, et pour l'amener de tant d'audace à une humilité et à une crainte extrêmes. C'est ce que prévoyait Moïse, et c'est pourquoi, à peine descendu de la montagne, il jette les tables de la loi et crie à Aaron: « Que t'a donc fait ce « peuple pour que tu en aies fait la joie de ses « ennemis ?» (Exod. XXXII, 21.)

6. Le prophète Isaïe fait de même et imite

ce saint de deux manières. Moïse n'alla pas simplement accuser; il prit l'extérieur d'une personne affligée et c'est ainsi qu'il accusa. Isaïe l'imite en ces deux choses quand il dit: « Mon peuple, les exacteurs te dépouillent. » Il les accuse et c'est pour paraître témoigner au peuple de la compassion qu'il parle ainsi. Par collecteurs il paraît désigner les usuriers ; pour moi, je croirais volontiers qu'il indique les voleurs et les avares, ou, si ce n'est pas ce sens, les receveurs des impôts. Remarquez ici sa prudence. Ce n'est pas qu'il blâme la chose, mais l'abus de la chose. Il ne dit pas en effet exigent ton bien, mais *te dépouillent*, c'est-à-dire te ravissent ce que tu as, te privent de tout sous prétexte d'impôts. C'est aux moissonneurs qu'il a emprunté cette métaphore. Dépouiller complétement un champ, c'est recueillir après la moisson les épis qui ont échappé aux ouvriers; c'est ne rien laisser sur ce champ. Or, c'est ce que faisaient alors les collecteurs d'impôts, puisqu'ils enlevaient tous les biens et renvoyaient les citoyens dépouillés. « Et les receveurs dominent sur vous. » Et ce qu'il y a de pis, c'est qu'ils ne se sont pas montrés seulement avides de biens, mais qu'ils ont porté plus loin leur tyrannie en soumettant à la servitude les hommes libres. « Mon peuple, ceux qui vous flattent vous « trompent. » Ici Isaïe me semble indiquer les faux prophètes, ou ceux qui parlent pour se rendre agréables: ce qui devient la cause d'une corruption extrême. Aussi pour montrer combien cela est nuisible, il ajoute: « Ils « rompent le chemin par où vous devez mar- « cher; » c'est-à-dire, ils ne vous laissent pas marcher droit, parce qu'ils vous font dévier, vous découragent et vous ôtent la vigueur. « Mais le Seigneur est prêt à venir vous juger, « et c'est son peuple qu'il appellera au juge- « ment; le Seigneur entrera en jugement avec « les anciens de son peuple et leurs princes (13).»

Il continue d'employer la même espèce d'accusation, la dirigeant non contre le peuple, mais contre les anciens et les chefs et rendant sa parole plus effrayante. D'un autre côté c'est Dieu qu'il montre jugeant, condamnant, et accusant des maux qu'ils avaient faits au peuple ceux qui lui ont nui. C'est pour cela qu'il dit: « Mais le Seigneur est prêt à venir juger.» Comme il a parlé en vain pour accuser puisqu'il s'adressait à des gens qui regardent l'accusation comme chose peu grave et ne se laissent effrayer que par les peines, il dit qu'on ne se bornera pas à accuser, mais qu'un châtiment est réservé au péché; celui qui condamnera, châtiera lui-même et jugera les prévaricateurs. Ceci nous montre combien Dieu est rempli de charité, puisqu'il consent à entrer en jugement avec eux et qu'il cherche à les confondre, ce qui doit certes causer une grande douleur aux hommes qui auraient conservé leur bon sens. Ce n'est pas seulement pour le motif dont j'ai parlé plus haut qu'il s'adresse aux princes et aux anciens, mais aussi pour apprendre à tous que le jugement des chefs sera plus sévère que celui des sujets. Ceux-ci ne répondront que pour eux-mêmes, ceux-là répondront et pour eux-mêmes et pour le peuple dont ils ont pris la direction; et ce n'est pas sans raison que les anciens seront soumis à un jugement aussi rigoureux. Car ce que fait l'autorité chez les chefs, l'âge le fait chez les vieillards. Certes le jeune homme qui pèche gravement mérite un châtiment; mais celui à qui l'âge a apporté plus de calme, qui n'est plus assiégé par des passions furieuses, mais pour qui il est facile de vivre en sage, et qui peut s'abstenir des choses du siècle, sera justement puni avec plus de sévérité s'il montre dans un âge avancé la même licence que les jeunes gens. « Mais vous, pourquoi avez-vous « incendié ma vigne, et pourquoi vos maisons « sont-elles remplies de la dépouille du pau- « vre? » Partout Dieu montre le soin qu'il prend des opprimés, soin non moins grand que quand il s'agit de péchés commis contre lui; bien plus il punit quelquefois plus gravement les fautes contre le prochain. Une femme est-elle adultère, il permet à son mari de la renvoyer: est-elle infidèle, il ne le permet pas, et cependant la faute d'infidélité est dirigée contre lui, tandis que l'autre n'est dirigée que contre un homme. Si votre sacrifice est prêt, il vous ordonne de le laisser là et de ne pas l'offrir avant que vous ne soyez réconcilié avec votre frère, si vous l'avez offensé. Et quand il juge celui qui devait dix mille talents, après avoir rappelé par combien de fautes il avait été offensé, il ne l'appelle pas même méchant, loin de là il se réconcilie aussitôt avec lui et lui remet toute sa dette; mais pour les cent deniers exigés de son compagnon, il l'appelle méchant serviteur, le livre aux bourreaux et, dit-il, il ne le relâchera que quand il aura payé toute la dette.

7. Et lorsque le Christ lui-même reçut un soufflet, loin de rien faire à l'esclave qui l'avait ainsi frappé, il se contenta de lui répondre avec douceur : « Si j'ai mal parlé, rendez témoignage du mal, mais si j'ai bien parlé, « pourquoi me frappez-vous ? » (Jean, XVIII, 23.) Et lorsque Jéroboam voulut saisir le prophète qui le réprimandait, le Seigneur lui paralysa la main, nous enseignant que nous devons lui rendre la pareille, c'est-à-dire supporter avec douceur les injures qui nous sont faites et punir avec force celles qu'on dirige contre Dieu. Aussi, bien que dans sa loi il ait mis en second lieu l'amour du prochain, il le déclare semblable au premier et s'il se montre sévère à exiger l'un, il ne l'est pas moins à exiger l'autre. De l'un il dit : « De tout votre « cœur et de toute votre âme ; » de l'autre, « comme vous-même. » (Matth. XXII, 37, 39.) Et d'autre part vous pouvez voir en bien des endroits avec quel soin Dieu demande que nous rendions aux autres ce que nous leur devons. Voyez donc ici comme il presse avec force, comme il accuse avec véhémence, comme il recourt à des paroles très-sévères. « Mais vous, dit-il, pourquoi avez-vous incendié « ma vigne? » Ce qu'auraient fait quelques ennemis barbares et cruels, vous l'avez fait à vos propres concitoyens. Il appelle le peuple sa vigne, parce qu'il l'a beaucoup soigné et entouré de sa divine protection. Et, pour renforcer l'accusation, il ne dit pas : Pourquoi avez-vous ruiné vos compagnons d'esclavage, votre prochain, vos frères ; mais : pourquoi avez-vous ruiné mes biens et les avez-vous dissipés ? Ensuite pour montrer de quelle espèce d'incendie il est question, il ajoute : « Pour« quoi vos maisons sont-elles remplies de la « dépouille du pauvre ? » La grêle ne ravage pas les vignes, comme l'injustice fait l'âme du malheureux et du pauvre qu'elle remplit d'une douleur plus insupportable que la mort. Le vol est toujours un mal, mais surtout quand celui qui en est l'objet se trouve dans la dernière misère. Ce n'est pas seulement pour les blâmer qu'il parle ainsi, mais pour les corriger, en leur mettant sous les yeux le spectacle du vol. Car après ces paroles c'est la vue de la chose mise sous les yeux par une vive peinture qui est le plus propre à pénétrer de componction un pécheur qui n'aurait pas perdu tout sentiment. « Pourquoi opprimez-vous « mon peuple (15)? » Il persévère dans le même chef d'accusation, en disant plus haut *ma vigne* et ici *mon peuple*. « Pourquoi couvrez« vous de confusion la face des humbles ? »

Ceux que vous deviez corriger, vous les repoussez ; ceux que vous deviez relever, vous les brisez. Car tout en les volant, ils méprisaient les humbles et ils les traitaient plus indignement que des esclaves, joignant l'orgueil à l'avarice et perdant toute prudence par cela seul qu'ils avaient acquis des richesses injustes. A l'avarice vient se joindre la maladie de l'orgueil, et plus on amasse de richesses, plus cette maladie s'accroît. « Voilà ce que dit le « Seigneur, le Seigneur, le Seigneur des ar« mées. » De quelles armées est-il question ? Des anges, des archanges, des puissances, et ainsi il élève l'auditeur de la terre au ciel, le fait penser à sa grande puissance, afin que frappé de ce spectacle il produise des œuvres de sagesse et qu'il voie bien que la patience divine est l'effet non de l'impuissance, mais de la longanimité. « Voici ce que dit le Seigneur : « Parce que les filles de Sion se sont enorgueil« lies, qu'elles ont marché la tête haute, faisant « des signes des yeux et mesurant leurs pas, traî« nant leurs tuniques en même temps qu'elles « frappaient du pied en cadence. Et Dieu hu« miliera les princesses de Sion et le Seigneur « les démasquera en ce jour. Et le Seigneur « fera disparaître la gloire de leurs vêtements, « leurs parures, leurs tresses de cheveux et « leurs rubans de tête, leurs croissants, leurs « colliers, les ornements de leurs visages et « l'arrangement d'un ornement de gloire, « leurs bracelets, leurs anneaux, leurs réseaux, « leurs bagues et leurs bracelets du bras droit, « leurs pendants d'oreilles, leurs robes de « pourpre, leurs manteaux pour la maison, « leurs crêpes de Laconie, leurs tissus de lin, « leurs étoffes de couleur de jacinthe ou d'é« carlate parsemées d'or et de pierres précieuses « et leurs vêtements d'été rehaussés d'or. Et « au lieu d'un agréable parfum il n'y aura « plus que de la poussière et tu te ceindras « non d'une ceinture, mais de jonc, et tes che« veux frisés disparaissant ne laisseront qu'une « tête chauve à cause de tes œuvres et au lieu « d'une tunique couleur de pourpre tu te cou« vriras d'un cilice. Telle sera la punition de « ton luxe. Et le plus beau de tes fils, celui « que tu aimes tombera par le glaive et les « puissants d'entre vous tomberont par le glaive « et seront humiliés. Et les vases où sont ren-

« fermés les fards dont tu relèves ta beauté « pleureront et on te laissera seule et tu seras « étendue par terre (16-26). » C'est une chose insolite que le Prophète a fait ici en s'adressant si longtemps aux femmes, ce que nous ne remarquons dans aucun autre endroit des Ecritures. Quelle en est donc la cause?

8. Il me semble qu'en ce temps-là la mollesse des femmes était grande et qu'elles n'ont pas peu contribué à la malice des hommes. C'est pour cela qu'il s'adresse à elles en particulier pour leur reprocher leurs grands crimes, et lorsqu'il commence à leur parler, c'est encore au nom de Dieu. « Voici ce que « dit le Seigneur : Parce que les filles de Sion « se sont enorgueillies, qu'elles ont marché la « tête haute. » Le premier des vices dont il les reprenne, c'est l'orgueil et l'arrogance. Certes ce vice est bien grave partout où il se rencontre, mais surtout quand ce sont des femmes qui s'en rendent coupables. Une femme altière, par cela même qu'elle est plus légère et moins raisonnable, se laisse entraîner facilement, se submerge et fait naufrage, parce que, comme un vent violent, la fierté et l'arrogance la précipitent dans l'abîme. Le Prophète paraît s'adresser aux femmes de Jérusalem; aussi il dit: les filles de Sion. « Elles ont marché la tête « haute. » Ici il les raille, en montrant l'orgueil des femmes qui, ne pouvant contenir cette passion en elles-mêmes, la laissent échapper au dehors et la font paraître dans l'attitude de leur corps. Et cet orgueil ne les rend pas seulement fières, mais encore impures; ce qu'Isaïe va dire et montrer dans ce qui suit. Car il ajoute : « Faisant des signes des yeux ; » c'est le propre des femmes qui veulent se faire rechercher de tourner les yeux çà et là, montrant ainsi leur mollesse et leur mauvaise passion : il n'y a pas d'indice plus grand de la mollesse et de l'impureté. « Mesurant leurs pas et traî- « nant leurs tuniques. » Cette accusation est sérieuse bien que peut-être elle ne le paraisse pas; c'est en effet la marque d'une extrême corruption, de la mollesse, de l'impureté, de la dissolution que de traîner sa tunique. C'est ce qu'un écrivain profane reprochait à son adversaire en disant : « Laissant « tomber ton manteau jusqu'à tes talons. »

« Frappant ensemble du pied en cadence. » C'est encore la même indécence qui se manifeste. Car il n'est rien, ni les yeux, ni les vêtements, ni les pieds, ni la démarche, rien, dis-je, qui ne puisse manifester soit la vertu, soit le vice. Car les sens sont comme les hérauts de l'âme qui habite en nous. Et de même que les peintres en mélangeant quelques couleurs dessinent toutes les images qu'ils veulent, de même les mouvements des membres de notre corps expriment au dehors et rendent sensibles aux regards les sentiments de l'âme. C'est pourquoi un autre sage dit: « Le vête- « ment de l'homme, le ris des dents et sa dé- « marche me font connaître quel il est. » (Eccl. XIX, 27.) « Et Dieu humiliera les princesses de « Sion et le Seigneur les démasquera en ce « jour, et le Seigneur fera disparaître la gloire « de leurs vêtements. » A ces deux passions, l'orgueil et l'impureté, il oppose les deux remèdes qui leur conviennent, à l'orgueil l'humiliation, à la recherche de la beauté des habits leur anéantissement. Une guerre arrivera, dit-il, et tout disparaîtra. Les femmes hautaines et orgueilleuses, tout à coup frappées par la crainte, se verront délivrées de leur maladie; quant à celles que la mollesse et le désordre corrompaient, quand elles seront tombées sous le joug de la servitude, elles se délivreront de leur impureté.

Pour donner à sa parole plus de gravité et frapper davantage l'esprit de ses auditeurs, il indique successivement tous ces ornements de femmes, ornements pour les yeux, ornements pour toutes les parties du corps. Il passe ensuite à l'ornementation de leurs maisons. Car non contentes d'orner leurs corps, elles portaient leur honteuse passion jusqu'à orner les murs, et employaient ainsi leurs richesses en dépenses inutiles, elles qui frisaient leurs cheveux, voulaient étendre partout les filets de leur coquetterie. C'est ce qu'il leur reproche en disant qu'il « fera disparaître la gloire de leurs vête- « ments, leurs parures, leurs tresses de che- « veux et leurs grappes. » Leurs grappes, c'est ou bien un ornement de la tête ou bien la forme qu'affectait ce ruban qui retenait les cheveux. « Leurs croissants » : c'était un ornement ressemblant à la lune et qu'on plaçait autour du cou. « Et leurs colliers. » Peut-être désigne-t-il des ornements en forme de faucille. « Et les ornements de leurs visages. » Ici je crois qu'il veut indiquer le fard et les couleurs. « Et l'arrangement d'un ornement de « gloire, » c'est-à-dire enchâssé dans l'or. « Et « leurs bracelets, » les bijoux en or qui entouraient leurs bras. « Leurs anneaux, » placés

autour du poignet. « Leurs réseaux d'or, » autour de la tête. « Leurs bagues et leurs brace-« lets du bras droit, » ceux qu'on appelle δεξιάρια. « Leurs pendants d'oreilles, leurs robes de « pourpre, leurs manteaux pour la maison, « leurs crêpes de Laconie. » Telle était leur fureur de libertinage qu'elles ne se contentaient pas de ce que produisait leur pays, mais qu'elles allaient chercher des ornements étrangers et qu'elles les faisaient venir d'au-delà des mers. Car entre la Palestine et la Laconie il y a une grande distance, une mer immense.

9. Ce n'est pas sans raison qu'il a désigné le pays sans indiquer le nom des ornements pour faire voir combien leur luxe dépassait les bornes. « Leurs tissus de lin, leurs étoffes de cou-« leur de jacinthe ou d'écarlate, leurs tissus de « lin parsemés d'or et de pierres précieuses et « leurs vêtements d'été rehaussés d'or. » Il n'y a rien, soit dans les vêtements, soit dans le reste de la toilette, qui leur ait échappé ; elles avaient épuisé tout luxe, emportées par cette passion tyrannique de l'impureté effrénée.

Mais si, avant les temps de la grâce et de notre religion si parfaite, ces choses étaient déjà blâmées, quel pardon obtiendront ces femmes qui appelées au ciel, à de plus longs combats, à l'imitation des anges, surpassent de beaucoup cette licence et celle même des courtisanes de théâtre ? Et ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'elles ne croient pas pécher. Aussi il nous faut les combattre avec la parole du Prophète. Ce n'est pas seulement contre les juives, mais contre les femmes d'aujourd'hui que sera prononcée cette parole : « Au lieu d'un agréa-« ble parfum, il n'y aura plus que de la pous-« sière. » Voyez-vous comment il condamne les parfums et comment il annonce que cette recherche sera punie ? La poussière dont il parle ici, c'est celle que soulevèrent le renversement de la ville et l'incursion des barbares. Ceux-ci détruisirent la ville par le fer et le feu, renversant certaines parties et brûlant les autres. C'est ce que le Prophète prédit en ces termes : « Au lieu d'un agréable par-« fum il n'y aura plus que de la poussière et « tu te ceindras non d'une ceinture, mais de « jonc ; » leur mettant sous les yeux le spectacle de la captivité et leur transmigration dans pays des barbares. « Et tes cheveux frisés dis-« paraissant ne laisseront qu'une tête chauve, » que leurs cheveux soient tombés par suite de cette catastrophe, ou que l'ennemi les ait fait couper, ou qu'elles se les soient coupés elles-mêmes. Car c'était autrefois la coutume dans le deuil et le malheur de se raser et de se couper les cheveux. Job, par exemple, se fit raser la tête en apprenant le malheur de ses enfants. Et plus loin le Prophète dit qu'elles se revêtiront d'un cilice, et qu'elles gémiront en se coupant les cheveux. Un autre dit aussi : « Ar-« rachez-vous les cheveux, coupez-les entière-« ment pour pleurer vos enfants qui vivaient « dans les délices. » — « Et au lieu d'une tu-« nique de pourpre tu te couvriras d'un cilice. » Ne sont-ce pas là des choses terribles et insupportables ? Mais pour nous le châtiment ne s'arrêtera pas là ; le ver empoisonné, et les ténèbres sans fin nous atteindront. Ces juives endurèrent la captivité, la servitude et des maux extrêmes pour leur parure : car que ce fût là la cause de leur punition et le péché que Dieu poursuivait particulièrement, Isaïe nous l'apprend quand lui-même, après cette énumération, dit, en indiquant la cause : « Telle sera « la punition de ton luxe. » Si, dis-je, les juives, pour s'être parées, subirent une telle punition qu'elles virent leur patrie renversée de fond en comble, et qu'après avoir connu de telles délices elles tombèrent dans l'esclavage, la servitude et l'exil, qu'elles furent emmenées sur une terre étrangère, qu'elles périrent par la famine, la peste et mille autres genres de mort, ne voyez-vous pas avec évidence que les mêmes fautes nous attireront des châtiments bien plus graves ? Car si nous recevons des honneurs plus grands, nous recevrons aussi des supplices plus graves.

Que si votre toilette ne vous a pas encore attiré ces maux, n'en soyez pas plus fiers. Car voici ce que Dieu fait ordinairement : il châtie un ou deux prévaricateurs pour montrer aux autres quels fléaux les attendent. Et pour rendre plus clair ce que je dis, les habitants de Sodome commirent autrefois d'horribles péchés ; ils subirent aussi un épouvantable châtiment quand le feu du ciel les frappa, que leurs villes, les habitants et la terre elle-même furent consumés avec leurs corps. Mais quoi ? N'y en a-t-il pas encore après eux qui osèrent commettre les mêmes péchés ? Oui, il y en a eu beaucoup et par toute la terre. Pourquoi donc ne furent-ils pas punis de même ? Parce qu'ils sont réservés pour une autre punition plus sévère. Dieu n'a pas renouvelé ce châtiment afin que ceux qui auront la même au-

dace, quand même ils n'en subiraient pas la peine ici-bas, sachent bien qu'ils n'échapperont pas. Serait-il raisonnable en effet que ceux qui, avant le temps de la grâce, de la loi, des prophètes, ont péché, souffrissent tant de maux, tandis que les pécheurs qui les ont suivis, après avoir été l'objet d'un si vif amour sans qu'un tel exemple les ait rendus plus sages, ce qui certes aggrave leur péché, éviteraient le châtiment réservé à leurs fautes? Pourquoi donc n'ont-ils pas encore été punis? Pour vous apprendre qu'ils sont réservés à un châtiment bien plus terrible.

10. Qu'il y ait des châtiments plus terribles que ceux de Sodome, le Christ nous l'apprend en ces termes : « Il y aura moins à souffrir « pour Sodome et pour Gomorrhe au jour du « jugement que pour cette ville. » Donc, que les femmes qui se parent aujourd'hui, si elles ne souffrent pas ce que souffrirent les femmes qui se paraient alors, n'en soient pas plus fières. La patience et la longanimité préparent un feu plus ardent et une flamme plus grande. C'est ce qui arriva à Ananie et à Saphire. C'est au commencement de cette époque où l'Evangile se répandit que, coupables de mensonges, ils moururent immédiatement, tandis que par la suite beaucoup qui commirent le même crime ne souffrirent rien. Pourrait-on donc expliquer comment un juge si juste et qui use envers tous de la même mesure punirait ceux qui sont moins coupables, tandis qu'il laisserait échapper ceux qui ont péché plus grièvement? N'est-il pas évident que, puisqu'il a fixé un jour où il doit juger l'univers, il ne retarde le châtiment de ces derniers qu'afin que tant de patience les rende meilleurs ou que, s'ils persévèrent dans les mêmes fautes, ils n'en soient que plus terriblement châtiés? Lors donc qu'après nos péchés nous ne sommes pas punis comme ceux qui autrefois commirent les mêmes fautes et en subirent la peine, n'en soyons pas plus tranquilles, mais au contraire que notre crainte augmente. C'est pour ainsi dire la promulgation d'une loi de Dieu que leur supplice : il nous avertit tous et nous dit : J'ai puni celui qui a péché dès le principe afin que, si tu pèches après lui, tu saches ce qui t'attend, tu te convertisses et deviennes meilleur. Car aux mêmes fautes sont réservés les mêmes châtiments, bien qu'ils ne suivent pas immédiatement. Ce n'est pas sans motif que je me suis arrêté sur ce passage : car ce mal effrayant a pénétré dans nos maisons, grâce à la mollesse des femmes, je veux dire les raffinements de la toilette qui augmentent les dépenses, qui précipitent dans des prodigalités inopportunes, qui deviennent chaque jour l'occasion de luttes, de discordes, de procès, qui font mourir de faim les pauvres. Car lorsque l'épouse a forcé son époux à dépenser tout son avoir et même plus pour la honte de son corps (car cet or qui brille sur elles, c'est leur honte), la main ne peut plus s'ouvrir pour l'aumône. Et de là bien d'autres espèces de péchés; mais laissons cela pour que l'expérience l'apprenne à ceux qui s'exposent à ces maux, et parlons de ce qui suit.

Après avoir dit quelle sera la captivité et avoir déclaré qu'elle ne venait que pour punir le luxe effréné des femmes, il achève la peinture du malheur en disant : « Et le plus beau « de tes fils, celui que tu aimes, tombera par « le glaive, et les puissants d'entre vous tom« beront par le glaive. » Voilà qui est plus effrayant que la captivité : car il est des cas où la vie est plus dure que la mort. Lorsque, outre la captivité, ils auront encore à gémir sur des morts prématurées, imaginez vous quel sera leur malheur, puisqu'une série non interrompue de maux vient ajouter souffrances sur souffrances. S'il n'y avait que la servitude, ce serait déjà un mal insupportable, et lorsqu'un tel malheur arrive à des hommes qui vivaient libres, c'est une vie plus dure que la mort. Mais voici, dit-il, que les deux choses seront réunies. Mais plutôt ne faut-il pas dire que c'est un double, un triple, un quadruple malheur quand c'est un fils, le plus beau d'entre tous, le plus chéri qui meurt, et cela de la main des barbares et non par la loi commune de la nature? Et ajoutez que tous ceux du même âge périront aussi; de sorte qu'ils n'ont plus d'espoir, quant à ce qui regarde du moins le secours et l'aide des hommes. « Et « ils seront humiliés. Et les vases où sont ren« fermés les fards dont tu relèves ta beauté « pleureront, et on te laissera seule et tu seras « étendue par terre. » Autant de traits qui complètent ce lugubre tableau, inspire la crainte, et rendent plus vive l'anxiété. Le Prophète met sous les yeux les malheurs, il fait la peinture des fléaux, allant partout et recueillant les détails de cette calamité, et cela, à cause de l'insensibilité des auditeurs. Il eût été

désirable que, touchées de ces menaces, les filles de Sion se fussent relevées courageusement, pressentant les calamités qui allaient fondre sur elles. Aussi ajoute-t-il (ce qui certes doit faire comprendre leur malheur), qu'elles verront vides les vases d'or, souvenir de leur ancienne prospérité, afin que cette vue vienne sans cesse leur rappeler leur malheur. Car les malheurs nous font sentir surtout leur aiguillon lorsque nous les mettons en parallèle avec notre félicité d'autrefois, et cette comparaison rend la blessure plus profonde. C'est ce qu'autrefois disait Job dans ses douleurs : « Qui me « donnera d'être comme aux jours d'autre- « fois ? » (Job, XXIX, 2.) Et il fait l'énumération de toutes ses richesses, des biens qui affluaient vers lui de toutes parts, des honneurs, des revenus, de tout l'éclat dont il jouissait, afin que cette comparaison montre mieux la gravité des malheurs qui l'accablent. C'est ce que fait le Prophète, quand il parle de ces vases, et que non content d'en parler, il ajoute qu'ils pleurent. Rien de plus éloquent que cette manière de parler qui personnifie les objets inanimés. Déjà il fait voir les vignes et le vin gémissant, pour mieux toucher ses auditeurs et piquer leur insensibilité. Qu'est-ce à dire : « On te laissera seule ? » Tu seras privée, veut-il dire, du secours de tes alliés et de la bienveillance de Dieu, dénuée de toute ta splendeur, entourée de tous côtés par tes ennemis, cernée au milieu des barbares. Ensuite, pour montrer l'excès de son humiliation, il dit : « Et tu seras étendue par terre. » Il ne dit pas, Tu tomberas, ni, Tu seras précipitée, mais c'est à un terme bien plus propre à montrer toute l'étendue de son humiliation qu'il a eu recours.

CHAPITRE QUATRIÈME.

1. « EN CE JOUR-LA SEPT FEMMES PRENDRONT UN HOMME ET ELLES LUI DIRONT : NOUS NOUS NOURRI- « RONS NOUS-MÊMES ET NOUS NOUS ENTRETIENDRONS NOUS-MÊMES DE VÊTEMENTS. AGRÉEZ SEULE- « MENT QUE NOUS PORTIONS VOTRE NOM ET DÉLIVREZ-NOUS DE NOTRE OPPROBRE. »

—

ANALYSE.

Continuation des vengeances de Dieu. Consolante assurance de l'avènement du Messie.

Il veut montrer combien par l'effet de la guerre les hommes seront devenus rares et à quel petit nombre sera réduit le peuple juif. Car ces femmes ne disent pas qu'elles ont besoin de l'assistance que les femmes reçoivent ordinairement des hommes, elles ne demandent simplement qu'à être délivrées de la viduité, et elles seront contentes. C'est ce que signifie : « Délivrez-nous de notre opprobre. » Car autrefois on considérait la viduité comme un opprobre. « En ce jour Dieu brillera dans « le conseil avec gloire sur la terre pour exal- « ter et glorifier ceux d'Israël qui auront été « sauvés (2). » Après les avoir effrayés par la menace de malheurs, avoir suffisamment représenté leurs infortunes, et longuement détaillé ces maux terribles, il en vient désormais à parler de choses meilleures. Il est d'un bon médecin non-seulement de couper et de brûler, mais aussi d'adoucir par des remèdes convenables les douleurs que ces opérations ont causées : c'est ce que fait Isaïe. Il ne dit pas que toute cette histoire aboutira à un triste dénouement, mais que quand les maux auront disparu, les biens viendront à leur tour ; et non-seulement les maux cesseront, mais un grand éclat et une grande gloire entourera les survivants d'Israël. C'est ce qu'il entend par « le Seigneur brillera, » sa lumière fera disparaître les ténèbres de la tristesse, ramènera le

jour dans tout son éclat, et rendra les Juifs illustres. Ces mots « dans le conseil » nous montrent qu'il le fera avec intelligence, avec la sagesse qui lui convient « Alors tous ceux qui « seront restés dans Sion et qui seront demeurés « dans Jérusalem seront appelés saints, eux « qui auront été écrits en Jérusalem parmi ceux « auxquels Dieu veut conserver la vie (3). »

Pour que vous sachiez que ceux qui ont échappé au danger ne doivent pas leur salut à un pur hasard, mais à la volonté divine qui les a protégés et qui ne les a pas laissés périr au milieu des dangers, il dit : « Ils seront appelés « saints tous ceux qui auront été écrits en Jéru- « salem parmi ceux auxquels Dieu veut con- « server la vie; » ceux qui ont été séparés, choisis, marqués pour ne souffrir aucun mal. Ce n'est pas sans motif qu'il les appelle saints, il veut montrer que ce qui les a sauvés, ce n'est pas simplement le choix qui a été fait d'eux, ni simplement la volonté de Dieu, mais aussi leur vertu, soit celle qui a précédé, soit celle qui devait suivre ces calamités. Quoique quelques-uns fussent déjà bons et vertueux, néanmoins ces événements devaient les rendre meilleurs et plus vigilants encore. Car de même que l'or jeté au feu perd toute souillure, de même les justes deviennent plus justes dans les épreuves, parce qu'ils y laissent tout ce qui pouvait leur rester de tiédeur. « Parce que le « Seigneur lavera les souillures des fils et des « filles de Sion, et les purifiera du sang qui est « au milieu d'eux, par un esprit de justice et « par un esprit d'ardeur (4). »

Isaïe me paraît indiquer ici une double purification : d'abord ils seront punis pour leurs péchés, et ensuite ce châtiment les rendra plus parfaits pour l'avenir. J'appelle sang de Jérusalem, les meurtres, les injustes massacres. Puis, pour aggraver l'accusation, il dit : « Qui « est au milieu d'eux. » Car ce n'était pas en cachette qu'ils répandaient le sang, mais ils dépassaient en cruauté les brigands, et ceux qui tendent leurs embûches sur les grandes routes. Ceux-ci choisissent pour leurs forfaits l'obscurité de la nuit et un lieu désert; mais ceux-là commettaient leurs iniquités sur les places publiques, au milieu de la ville, dans les tribunaux mêmes. Mais cette souillure, dit-il, la guerre l'enlèvera. Dans le temps de la prospérité il justifie les malheurs passés, envoyés, dit-il, pour laver, pour purifier, pour brûler et faire disparaître toute tache, pour les relever de la honte que faisaient peser sur eux tant de fautes et de meurtres. Mais que veulent dire ces mots : « Par un esprit de justice et par « un esprit d'ardeur ? » Il continue la métaphore des métaux soumis à l'action du feu. De même que dans cette opération l'air entrant avec force dans le creuset excite la flamme, donne aux charbons plus d'activité et ôte ainsi toute souillure aux métaux; de même la colère divine et l'incursion des ennemis a été pour la ville comme un feu, non comme un feu qui fait périr, mais un feu qui brûle, qui purifie, qui châtie, qui corrige. Car ces mots : « esprit de jus- « tice, » veulent dire esprit de punition, de châtiment, de vengeance. — « Et le Seigneur vien- « dra. » Par sa présence, il entend son action. « Et voici que la montagne de Sion tout entière, « avec tout ce qui l'entoure, sera couverte d'une « nuée pendant le jour, et pendant la nuit « comme d'une fumée et de la lumière d'un « feu qui brûle ; car Dieu protégera ce lieu de « toute sa gloire. Ce sera une ombre qui dé- « fendra contre la chaleur pendant le jour, ce « sera une retraite et un lieu caché pour mettre « à couvert des tempêtes et de la pluie (5, 6). »

Ce qu'il désigne par nuage, c'est ce bien-être que procure la cessation des maux; par le feu il entend la présence de Dieu et la consolation qu'elle apportera. En effet, ce qu'est un nuage dans la chaleur, un feu brillant l'est dans l'ombre et l'obscurité d'une nuit profonde. L'un fait disparaître la chaleur, l'autre l'obscurité. Aussi le Prophète compare la gloire de Dieu à l'éclat du feu et la cessation des maux à l'ombre d'un nuage. Puis pour montrer que ce n'est pas peu à peu et à mesure que les maux disparaîtront, mais que ce changement aura lieu tout à coup, au moment où les dangers seront le plus pressants, pour que cette circonstance même leur apprenne que ce n'est pas le hasard qui a produit cette amélioration, mais la puissance d'en-haut, il ajoute : « Comme « un feu qui brûle pendant la nuit, ainsi se fera « le changement. Ce sera comme une ombre « pendant le jour. » Quelle ombre sera-ce? Le secours et l'aide de Dieu qui, comme une ombre dans la chaleur, comme un toit ou une caverne pendant un violent orage, met à l'abri quiconque s'y réfugie : la protection de Dieu ne permet pas que ceux-là souffrent aucun mal, même pendant une guerre aussi désastreuse, ceux-là, dis-je, que dès le principe elle aura voulu sauver.

CHAPITRE CINQUIÈME.

1. « JE CHANTERAI A MA VIGNE BIEN-AIMÉE LE CANTIQUE DE MON BIEN-AIMÉ. »

—

ANALYSE.

1. Comparaison d'Israël avec une vigne stérile. Le Prophète intitule sa prophétie *cantique*, bien qu'il n'ait que des reproches à faire, des menaces à lancer; pourquoi cela ?
2. Dieu énumère, en manière de reproche, les bienfaits dont il a comblé son peuple.
3 et 4. Le Prophète dénonce les malheurs qui fondront sur les Juifs pour châtier leur ingratitude.
5. Malheur à ceux qui s'enivrent !
6. Malheur aux pécheurs endurcis, aux menteurs, aux contempteurs, à ceux qui appellent bien ce qui est mal, et mal ce qui est bien !
7 et 8. Malheur à ceux qui se font à eux-mêmes leur religion, leur morale et leur justice !

1. Après avoir effrayé les Juifs par la menace d'affreux malheurs, les avoir réjouis par l'annonce de grands biens, et avoir usé envers eux de divers traitements, le Prophète recommence son discours, et cela d'une manière qui ressemble au début de la prophétie. De même que dans ce début, il a rappelé les bienfaits de Dieu à leur égard, en disant : « J'ai engendré des « fils et je les ai élevés ; » et que leur remettant devant les yeux les iniquités qu'ils ont osé commettre, il ajoute : « Ils m'ont méprisé ; » et encore : « Israël ne m'a pas connu, et mon « peuple ne m'a pas compris ; » de même ici, en termes différents, il est vrai, mais avec des pensées identiques, Isaïe nous montre la même chose que d'abord. Mais pourquoi, puisqu'il va accuser, appelle-t-il cantique son accusation? Moïse a eu raison de donner ce nom au chant qu'il avait composé avec Marie, puisque c'était un chant de victoire; il a eu raison de commencer en ces termes : « Chantons un hymne « au Seigneur, parce qu'il a fait éclater sa « grandeur et sa gloire, en précipitant dans la « mer le cheval et le cavalier. » (Exod. XV, 1.) Et Débora, après cette merveilleuse victoire et ce triomphe inattendu, eut raison de faire entendre ce chant de triomphe et de rapporter à Dieu toute la gloire. (Jug. V.) Mais Isaïe va accuser, office qui réclame un langage véhément, un ton ferme et sévère, et cependant il nous annonce qu'il va chanter, et il intitule cantique ses reproches. Mais il n'est pas le seul à agir ainsi : Moïse, le grand Moïse, qui avait composé un cantique triomphal, composa aussi, pour reprendre les Juifs, ce long cantique rempli de reproches, où il est dit : « Est-ce là « ce que vous rendez au Seigneur ? Ce peuple « est fou et insensé (Deut. XXXII, 6) ; » puis il accumula les accusations et ordonna que le peuple le chanterait, et nous aussi nous le chantons encore à présent.

Pourquoi donc ont-ils avec des reproches composé un cantique ? Ils ont en cela fait preuve de sagesse spirituelle, et ils voulaient procurer un grand bien aux âmes de leurs auditeurs. Car comme il n'y a rien de si utile que le souvenir continuel de ses péchés, et que rien ne produit un souvenir aussi durable que le chant, voulant éviter que des accusations trop souvent répétées ne décourageassent les Juifs et ne les portassent à fuir le souvenir continuel de leurs iniquités, le Prophète a déguisé la honte de ce souvenir sous le chant de l'hymne ; pour adoucir cette douleur qu'ils n'auraient pu supporter, il a composé des cantiques afin que forcés par leur désir de chanter, forcés, dis-je, de les répéter sans cesse, ils s'en souvinssent sans cesse et que le souvenir continuel de leurs péchés leur fût comme une leçon continuelle de vertu. Vous savez que la

plupart des hommes ne connaissent pas même de nom le reste des saints Livres, tandis que tous ont sans cesse à la bouche et le livre des psaumes et les cantiques dont nous parlons : ainsi l'expérience même nous montre combien les chants sont utiles. C'est pourquoi le Prophète dit ici : « Je chanterai à ma vigne bien-« aimée le cantique de mon bien-aimé. A ma « vigne bien-aimée le cantique, » je chanterai au sujet de mon bien-aimé. Je chanterai pour lui, dit-il, et je prendrai pour sujet de mes chants ou lui-même ou ce qui se rapporte à lui. Comment se fait-il qu'étant sur le point d'accuser ce peuple, il l'appelle une vigne chérie et bien-aimée ? Ne vous en étonnez pas. Certes, il ne saurait débuter par une accusation plus grave que de leur reprocher de n'être pas devenus meilleurs, après avoir reçu de Dieu tant de marques d'affection. C'est ce qu'un autre prophète donne à entendre en ces termes : « J'ai trouvé Israël comme des grappes « de raisin dans le désert et leurs pères comme « les premières figues sur un figuier (Osée, IX, « 10) ; » il indique par le choix de ces fruits combien ils étaient aimables et remplis de bonnes qualités, non sans doute par leur propre vertu, mais par la bonté de Dieu. Ce qu'il dit, le voici en d'autres termes : Je l'ai aimé, comme celui qui trouve une grappe de raisin dans le désert, ou une figue de prémices sur un figuier. Ces comparaisons, il est vrai, ne sont pas dignes de Dieu, mais elles sont bien appropriées à leur gourmandise. « Et pour eux, « ajoute-t-il, pour eux qu'il poursuivait de « tant d'amour, ils se sont détournés de lui et « ont été trouver Béelphégor. » C'est en ces termes qu'il s'adresse à ce peuple chéri et bien-aimé, montrant aux Juifs que Dieu a tout fait pour eux, sans même qu'ils eussent commencé les premiers, Dieu les ayant encore prévenus. Et loin de se montrer ensuite dignes de ce bienfait, leurs œuvres n'ont montré que leur ingratitude. « Mon bien-aimé avait une « vigne plantée comme sur une corne, en « un lieu fertile. » Par ce mot de vigne il montre toute sa sollicitude et ses soins pour eux.

2. Et sans s'arrêter là, il énumère tous les bienfaits dont ils les a comblés ; il commence par indiquer le choix du lieu : « Comme sur « une corne, en un lieu fertile, » indiquant par le second mot la nature du terrain et par le premier sa position ; c'est aussi ce que David, dans ses psaumes dit de Jérusalem : « Jérusalem « est environnée de montagnes et le Seigneur « est autour de son peuple. » (Ps. CXXIV, 2.) Il l'a fortifiée, veut-il dire, par le choix même du lieu, mais, sans se contenter de cela, il est devenu lui-même sa principale défense : il indique en effet par ce mot, comme sur une corne, que ce lieu est inexpugnable ; mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'il indique la protection divine par la métaphore dont il se sert, métaphore empruntée à la corne d'un bœuf. C'est un proverbe dont on se sert communément en parlant de ceux qui se sont réfugiés en un lieu sûr. Comme en effet le taureau est le plus fort des animaux et qu'en lui la partie la plus forte est la corne, dont il se sert comme d'une arme, beaucoup se servent de cette figure, et l'Ecriture désigne souvent par κέρας μονοκέρωτος ceux qui sont en sûreté. Ces mots : « Sur une corne » signifient donc, en sûreté, en un lieu élevé : ce qui revient à ce qui est dit dans le premier chapitre : « J'ai « engendré des fils et je les ai élevés. » — « En « un lieu fertile, » ou comme dit Moïse, « dans « une terre où coulent le lait et le miel. » (Exod. III, 8.) « Je l'ai entourée d'une haie et d'une palissade. » La haie, c'est ou un rempart, ou la loi, ou la Providence ; car la loi était pour eux la plus forte des murailles. « Je l'ai « entourée d'une palissade, » c'est-à-dire je lui ai donné un rempart assuré ; car, comme il est souvent facile de franchir le mur d'une ville, je les ai entourés, dit-il, d'un autre moyen de défense. « Et je l'ai plantée de sorec. » Il continue sa métaphore, qu'il ne nous faut pas interpréter mot à mot, mais dont nous devons nous contenter de voir le but. Par sorec il désigne ici une vigne franche et de bonne race, dont le plant est choisi, éprouvé et d'excellente qualité, car il y a bien des sortes de vignes. « J'ai bâti une tour et fait un pressoir « au milieu. »

Quelques-uns entendent par là le temple et par le pressoir le sanctuaire, parce que là étaient recueillis les fruits de la vertu de chacun, les offrandes et tous les sacrifices ; pour moi, comme je l'ai déjà dit et le répète encore, je ne m'attache qu'au but de l'allégorie. Par tous ces détails il ne veut faire entendre qu'une chose ; c'est qu'il les a comblés de tous ses bienfaits, et qu'il leur a montré, en tout, son amour. Je ne les ai pas écrasés de travaux, je ne les ai pas accablés de fatigues, je ne les ai

fait ni bâtir, ni creuser la terre, ni planter; je leur ai au contraire livré l'ouvrage entièrement achevé. Et sa charité ne s'est pas bornée à cela, mais « j'ai attendu qu'elle produisît des « raisins, » et j'ai attendu avec bien de la patience le temps où elle porterait des fruits. J'ai usé de patience, ce mot : « J'ai attendu » le marque assez. « Elle n'a porté que des épines. » Il montre leur vie stérile, désolante et sans vertu. De quelle indulgence seront-ils donc dignes ceux qui cultivés avec tant de soins ne donnent que ces fruits ? « Et maintenant, « homme de Juda et habitants de Jérusalem, « soyez les juges entre moi et ma vigne (3). » Il faut avoir un droit bien assuré pour établir les coupables même juges de ce qu'ils ont fait. « Et maintenant ; » je ne parle pas de choses anciennes, c'est aujourd'hui que je suis prêt à me soumettre à votre jugement, car je ne cesse de vous combler de bienfaits, et jamais vous ne remplissez vos devoirs. « Que ferai-je « de plus à ma vigne? Car j'ai attendu qu'elle « produisît des raisins et elle n'a produit que « des épines (4). » La construction de cette phrase peut paraître un peu obscure : aussi il faut la rendre plus claire. Voici ce qu'il veut dire : Que fallait-il faire que je n'aie pas fait? C'est-à-dire, quel motif leur ai-je donné de pécher ainsi? Que peuvent-ils prétexter ? Peuvent-ils prétendre qu'ils ont péché parce qu'on les oubliait en certaines choses? « Que ferai-« je de plus à ma vigne que je n'aie fait ? Ce que j'ai fait, le voilà, dit-il ; cependant je ne me contente pas du témoignage des faits ni même de celui de ma parole ; mais si je n'ai pas fait tout ce qu'il y avait à faire, je vous demande de me le dire, je vous en fais juges vous qui avez joui de ces bienfaits, vous qui en êtes témoins, vous qui les avez connus par expérience, vous qui n'êtes pas étrangers et pour qui ce ne sont pas des choses inconnues. — « Maintenant donc je vais vous annoncer ce « que je ferai à ma vigne (5). » Comme il a remporté la victoire, gagné sa cause et démontré leur ingratitude, il porte maintenant sa sentence, il dit ce qu'il va faire, non simplement pour les condamner, mais pour que la crainte de ces menaces les rende plus modérés. « J'en arracherai la haie et elle sera exposée « au pillage ; je détruirai sa muraille et elle « sera foulée aux pieds. »

3. Je la priverai de mon aide, de mon secours, je ne leur accorderai plus ma bienveillance, et l'expérience du contraire leur apprendra de quels biens ils jouissaient autrefois ; ils le sauront, quand ils seront exposés au pillage. — « J'abandonnerai ma vigne; elle « ne sera ni taillée ni labourée (6). » Je répète qu'il se sert de la même métaphore. Cependant en cherchant avec plus de soin, on voit qu'il parle de la doctrine et des commandements. Ils ne jouiront plus des mêmes biens qu'auparavant, ils n'auront plus de docteurs, de chefs, de prophètes pour les corriger et prendre soin d'eux. Car de même que ceux qui soignent une vigne creusent, taillent, de même ceux qui dirigent les âmes menacent, effrayent, enseignent, accusent; mais, dit-il, ils seront privés de tout cela, transportés sur une terre étrangère. « Et les ronces la couvriront comme « une terre abandonnée, et je commanderai aux » nuages de ne plus répandre leur pluie sur « elle. » Il veut indiquer soit la désolation de la ville, soit l'abandon où ils seront eux-mêmes, où sera leur âme à chacun; par les nuages quelques-uns entendent les prophètes qui apportent la pluie d'en-haut et transmettent au peuple ce qui leur a été révélé. Mais ceux-là, dit-il, ne rempliront plus leur ministère habituel. S'il y en eut un ou deux qui les accompagnèrent dans leur exil, du moins la foule des prophètes se taisait.

« La vigne du Seigneur des armées, c'est la « maison d'Israël et les hommes de Juda sont le « plant qui fait ses délices. J'ai attendu qu'Israël « fît des actions justes, et il a fait l'iniquité ; au « lieu de la justice, il n'a produit que l'injustice « criante (7). » Comme ces noms présentent des métaphores nombreuses, vignes, tours, pressoir, haie, sillon, taille de la vigne, de peur que quelqu'insensé de ce temps-là ne crût qu'il s'agît en effet d'une vigne, le Prophète a eu soin de donner à la fin l'interprétation de tout. « La vigne du Seigneur des armées c'est « la maison d'Israël. » Je ne parle pas de plantes, veut-il dire, d'une créature inanimée, de pierres, de murailles, mais de notre peuple. C'est pour cela qu'il a ajouté : « Et les hommes de « Juda sont le plant qui fait ses délices; » car Juda surpassait les dix tribus; le temple et tout ce qui servait au culte était là; il florissait plus que le reste d'Israël, et cette tribu était plus royale et plus puissante. Il s'est servi du mot « qui fait ses délices » pour leur adresser un nouveau reproche, de ce qu'ils s'étaient montrés tels envers celui qui les aimait tant.

En effet quand des personnes s'aiment, elles ne peuvent pas, même dans des reproches, cacher l'excès de leur amour. Ceci nous fait découvrir un second enseignement qui n'est pas à dédaigner. Quel est-il? C'est de savoir quand et pour quels endroits de l'Ecriture on peut se servir de l'interprétation allégorique; qu'il n'est pas en notre pouvoir de régler cette manière à notre gré, qu'il faut avant tout nous attacher à la pensée même des Ecritures, et n'user de l'interprétation allégorique qu'autant que nous y serons autorisés par le texte sacré lui-même.

Ce que je veux dire, le voici. L'Ecriture se sert des termes de vigne, de haie, de pressoir; et, au lieu de laisser l'auditeur libre d'appliquer ces figures aux choses ou aux personnes qu'il voudrait, elle en indique elle-même par avance l'interprétation, en disant : « La vigne « du Seigneur des armées, c'est la maison d'Is-« raël. » Quand Ezéchiel parle d'un aigle énorme, aux grandes ailes, qui se dirige vers le Liban et qui enlève l'extrémité des branches d'un cèdre (Ezéch. XVII, 3), il ne laisse pas à l'auditeur le soin d'interpréter cette allégorie, mais il indique lui-même ce qu'il veut désigner par cet aigle et par ce cèdre. Notre prophète, un peu plus loin, parle d'un fleuve qui se répand avec violence sur la Judée, et ne voulant pas laisser à chacun la liberté d'appliquer cette figure selon sa guise à qui il voudrait, il déclare quel est le roi qu'il désigne par ce fleuve. Et telle est la pratique constante des saintes Ecritures, qu'à l'allégorie se trouve jointe son interprétation, de peur que l'imagination déréglée des chercheurs d'allégorie n'aille à tout propos et sans motif s'égarer et se précipiter à l'aventure. Et vous étonnerez-vous si les prophètes l'ont fait, quand l'auteur des Proverbes n'a pas agi autrement? Après avoir dit, « qu'une biche chérie, qu'un faon « de délices soit avec vous; que la source de « cette eau soit pour vous seul (Prov. v, 19), » il indique à qui s'appliquent ces paroles, à une épouse légitime et libre, et non à une femme de fornication, à une adultère. De même Isaïe déclare ici qui cette vigne représente. Puis après avoir rappelé les crimes, il annonce le châtiment; et à la fin il dit encore pour expliquer sa conduite : « J'ai attendu qu'ils fissent « des actions justes et je ne vois qu'iniquité, et « qu'ils portassent des fruits de justice et ils ne « produisent que l'injustice criante. » C'est avec justice, veut-il dire, que je les punirai. Car j'ai attendu qu'ils fissent des actions justes, c'est-à-dire pleines d'équité; et ils n'ont produit que le contraire, l'impiété, l'injustice, de criantes iniquités. Par ces iniquités criantes, il entend la passion des richesses, la colère injuste, les fureurs insensées, les luttes, les disputes. « Malheur à ceux qui joignent maison à « maison, qui ajoutent terre à terre, pour en-« lever quelque chose à leur voisin (8)! » Après avoir dit qu'ils se rendent coupables d'iniquités criantes par la passion des richesses, il indique une espèce de péché qui renferme une iniquité monstrueuse. Et il recommence ses gémissements, pour montrer combien sont grandes leurs fautes et incurables leurs maladies.

4. Ces crimes, nous les voyons encore maintenant commis par ceux qui abusent de leurs richesses, qui veulent s'emparer des possessions de leurs voisins, non pour se mettre en sûreté, mais pour nuire aux autres et qui, semblables à un feu envahisseur, ruinent tous leurs voisins. « Habiterez-vous donc seuls sur « la terre? Tout cela est monté aux oreilles du « Seigneur des armées. » Ce qui veut dire que leurs efforts seront vains, inutiles et sans résultat. Comme en effet les châtiments et les fléaux sont moins propres à convertir ces pécheurs, que de savoir qu'ils ne jouiront pas de leurs rapines, le Prophète leur adresse cette menace et leur dit qu'ils travaillent, qu'ils se rendent malheureux, qu'ils accumulent injustice sur injustice, mais que la jouissance de leurs crimes leur sera ravie. Car, veut-il dire, cet œil qui ne connaît pas le sommeil ne se fermera pas sur leurs fautes. Ce mot « est monté » ne marque pas que les crimes viennent d'être manifestés à Dieu, mais bien que le châtiment est proche, qu'ils vont recevoir leur récompense. « S'ils ont beaucoup de maisons, toutes « grandes et toutes belles qu'elles seront, elles « deviendront désertes, sans qu'un seul homme « y habite. »

Voilà l'effet de la passion d'amasser; lorsqu'elle apporte des richesses nouvelles, elle fait négliger les premières. C'est ce qu'Isaïe indique en disant : Lorsque vous élèverez de splendides édifices et que vous acquerrez les biens des autres, vous perdrez les vôtres. Elles seront debout, ces maisons que personne n'habitera, mais qui accuseront si clairement les ravisseurs, car leur solitude même, si grande et si prolongée, sera comme un monument de

leur péché. « Car dix arpents de vigne rempli« ront à peine un petit vase de vin, et celui qui « aura semé six mesures n'en recueillera que « trois (10). » De la désolation de la ville il passe à celle de la campagne, afin de faire sur l'auditeur plus d'impression. Car, dit-il, les maisons auront perdu leurs habitants, et la terre sa force productive. Au commencement, en punition de la faute d'Adam, elle porta des ronces et des épines, et ensuite, à cause du crime de Caïn, elle ne donna que des produits disproportionnés avec la culture qu'elle recevait et la fertilité native qui lui restait. Il y a encore bien d'autres circonstances où l'on peut voir la terre châtiée à cause des crimes des hommes. Et pourquoi vous étonner de ce que l'iniquité des hommes empêche sa fécondité et sa fertilité, quand vous savez que par nous elle est devenue corruptible et que par nous elle deviendra incorruptible? Car puisqu'elle n'existe qu'à cause de nous et pour nous servir, les modifications de son existence lui viennent aussi du même principe.

Il en arriva de même sous Noé. Quand la malice des hommes fut arrivée à son dernier terme, tout se corrompit, semences, plantes, animaux, terre, mer, air, montagnes, forêts, collines, villes, remparts, maisons, tours, et tout fut recouvert par ce terrible déluge. Et quand le genre humain dut se multiplier de nouveau, la terre rentra dans l'ordre ancien et recouvra sa beauté première. Tous ces événements eurent lieu à cause des hommes, comme il est facile de le voir. Car la mer se retira et elle apparut ensuite, le soleil et la lune s'arrêtèrent et quittèrent leur course accoutumée, le feu reçut les mêmes propriétés que l'eau, la terre que la mer, la mer que la terre; tout enfin, pour le dire en un mot, se transforme pour s'accommoder aux besoins de l'homme. Aussi l'homme étant plus précieux que tout le reste et tout n'existant que pour lui, aujourd'hui que le peuple juif a péché, Dieu arrête la fertilité de la terre, et, malgré les fatigues et les travaux réitérés, il ne laisse pas ses entrailles donner leur produit habituel, afin qu'on sache que ce n'est pas l'art de la culture, ni les bœufs et la charrue, ni rien de semblable, mais le Maître de toutes ces choses qui répand les biens d'une main libérale et qui, quand il le veut, arrête le cours de ces largesses. — « Malheur à ceux qui se lèvent le matin « pour courir après le vin de palmier et qui « restent jusqu'au soir, en sorte que le vin les « échauffe! Le luth et la harpe, les flûtes et les « tambours ne manquent pas dans leurs orgies; « mais ils n'ont aucun égard à l'œuvre du Sei« gneur, et ils ne considèrent point les ouvra« ges de ses mains (11 et 12.) » En leur reprochant leur orgueil, il indique la source du mal. C'est l'ivrognerie, mère de mille maux, surtout quand elle est audacieusement portée jusqu'à un tel excès.

5. Voyez avec quel soin il formule ses reproches. C'est tout le jour, dit-il, qu'ils emploient à cela. Ce n'est pas seulement pendant les repas nécessaires qu'ils le font; mais toute heure est pour eux une heure d'ivresse; dès le commencement du jour, alors surtout qu'ils devraient faire un retour sur eux-mêmes, ils s'abandonnent au vin, et qu'ils le veuillent ou ne le veuillent pas, ils demeurent jusqu'au soir rivés à cette chaîne. Quant une fois ils se sont enfoncés dans l'abîme de l'ivresse, qu'ils ont perdu leur raison, qu'ils ont réduit leur âme sous le dur esclavage de cette passion, semblables à un navire sans lest, privé de pilote et de matelots, qui erre çà et là, que le courant des eaux emporte partout, le gouffre de l'ivresse les engloutit. C'est pourquoi le Prophète dit : « Malheur à ceux qui se lèvent le « matin pour courir après le vin de palmier! » Ils ne satisfaisaient pas à un besoin, ils n'attendaient pas que la nécessité se fît sentir, mais c'était leur unique affaire et leur occupation que de s'enivrer sans cesse. C'est pour cela qu'il dit : « Pour courir après le vin de « palmier. » Le vin de palmier, c'est le suc qu'on extrait du fruit de cet arbre, en l'écrasant et le pilant, suc qui a la nature du vin. Il est soporifique et produit l'ivresse. Mais sans faire attention à rien de tout cela, ils poursuivaient toujours leur plaisir et restaient jusqu'au soir. « En sorte que le vin les échauffe. » Telle est en effet la nature de l'ivresse; plus on la satisfait, plus elle augmente, et plus la soif qu'elle produit est difficile à supporter. Puis il leur adresse une seconde accusation qui n'est pas moindre que la première. « Le luth « et la harpe, les flûtes et les tambours ne man« quent pas dans leurs orgies. » C'est ce qu'un autre prophète leur reproche en ces termes : « Vous buvez le vin purifié, vous vous parfu« mez des huiles les plus précieuses, vous ac« cordez vos voix avec le son des instruments « de musique. Vous regardez cette vie comme

« stable et comme ne devant point finir. » (Amos, VI, 6, 5.) C'est la marque d'une extrême folie et d'une âme sans vigueur que de faire de sa maison un théâtre et de se livrer à de tels chants. Si l'ivresse obscurcit, la musique affaiblit la vigueur de l'esprit, elle brise la force de l'âme et la porte aux dernières iniquités.

« Ils n'ont aucun égard à l'œuvre du Seigneur et ils ne considèrent point les ouvrages de ses mains. » Il entend par là ou ses miracles ou le spectacle de la nature. Comment pourraient-ils le contempler, eux qui font du jour la nuit, et qui la nuit ressemblent à des cadavres? Comment pourraient-ils voir le lever du soleil, l'éclatante beauté du ciel, la variété des astres qui brillent le soir, l'ordre et la subordination qui règnent dans toute la création, eux qui ont perdu la vue extérieure et la vue intérieure? C'est donc un grand crime qu'ils ont commis de passer leur vie sans contempler les merveilles que Dieu a produites, et de consumer leur temps dans les ténèbres de l'ivresse. « Mon peuple est devenu esclave, « parce qu'il n'a pas connu le Seigneur (13). » Il parle de l'avenir comme d'un passé et il annonce le châtiment de ce crime. L'ivresse seule peut déjà tenir lieu de châtiment, puisqu'elle remplit l'âme de trouble, et l'intelligence de ténèbres, qu'elle la rend captive, qu'elle lui cause mille maladies et au dedans et au dehors. Paul savait bien que la malice seule est un châtiment; c'est pour cela qu'il dit : « Recevant ainsi en eux-mêmes la récompense qui était due à leur égarement. » (Rom. I, 27.) Mais comme leur insensibilité était portée à ce point qu'ils étaient punis et ne le sentaient pas, qu'ils étaient malades et ne le savaient pas, il ajoute la menace d'un châtiment corporel : « Mon peuple a été emmené « captif, parce qu'il n'a pas connu le Seigneur. « Et une foule d'hommes moururent par la « faim et le manque d'eau. »

Remarquez que l'ordre même de ses menaces est un avertissement, et qu'il n'inflige pas de suite le plus grave châtiment. Ce n'est pas la captivité qui les punit d'abord, mais la faim et la soif, afin qu'ils restent chez eux en devenant meilleurs et que leurs vices incorrigibles n'attirent pas l'armée des barbares. Mais comme ils n'ont cédé en rien et qu'ils n'ont point profité de ce délai, il leur inflige enfin le dernier châtiment. Et pourtant, avant d'en arriver là, il dépeint en termes vifs et énergiques le supplice de la faim : « L'enfer, » dit-il, « a élargi son âme; » non que l'enfer ait une âme, mais le Prophète use d'une prosopopée pour mieux menacer, il veut rendre sa parole expressive et jeter une vive crainte dans l'esprit des auditeurs. Aussi il ajoute dans le même but : « Et il a ouvert sa gueule pour ne « plus la refermer, » comme s'il parlait de quelque monstre et qu'il leur mît sous les yeux le châtiment qui les attendait. Et ce qu'il y a de plus grave, c'est qu'il ne se contente pas d'ouvrir la gueule, mais qu'il la tient toujours béante, sans jamais être rassasié par tout ce qui y tombe. « Et tous y descendront, illus« tres, grands, riches, ceux qui sont la peste « d'Israël (14). » — Et pour nous apprendre que ce n'est pas le cours de la nature qui amènera cet événement, mais que ce fléau viendra de Dieu, que ce châtiment sera envoyé par le ciel, le Prophète annonce qu'il atteindra les illustres, les puissants, ceux qui bouleversent tout, qui jettent la confusion dans la nation juive.

6. Il appelle la « peste » d'Israël ceux qui, loin de conserver en eux-mêmes leur méchanceté, la communiquent aux autres. Tel est en effet le caractère de la peste. Dès qu'elle est sortie d'un corps, elle se répand parmi les autres. « Et ceux qui s'y réjouissent. » Celui qui vit dans les délices et la joie, qui croit être à l'abri de tout événement, celui-là même tombera et sera captif. « L'homme sera hu« milié, les grands seront méprisés et les yeux « des superbes seront abaissés. Et seul, le Sei« gneur des armées sera glorifié par ce juge« ment (15, 16). » Voyez encore comme Dieu cherche leur bien. Il ne cherche pas leur ruine complète, il ne veut pas que tout le peuple périsse, mais il en laisse quelques-uns, pour que la vue du châtiment de ceux qui ont été exterminés les rende meilleurs. C'est ce qu'il donne à entendre en disant : « L'homme sera « humilié, » c'est-à-dire celui qui restera, qui demeurera. « Et le Seigneur des armées sera « glorifié par ce jugement, et le Dieu saint « sera glorifié dans la justice. » Il indique deux biens qui en résulteront, à savoir, que les hommes se dépouilleront de leur orgueil et deviendront meilleurs, et que Dieu sera pour tous un sujet d'admiration; car, s'il est « exalté et glorifié, » ce sera par cette punition, par ce châtiment. Que veut dire ce mot « par

« ce jugement? » C'est-à-dire par cette vengeance.

« Et ils paîtront dispersés comme des tau« reaux, et les agneaux se nourriront dans les « déserts qu'ils auront quittés (17). » Il indique par là le petit nombre de ceux qui resteront, et l'immense désolation du pays. « Malheur à « vous qui tirez comme avec une corde vos « iniquités et comme avec une courroie vos « péchés; qui dites : Arrive bientôt ce que « Dieu doit faire afin que nous le voyons; que « les projets du saint d'Israël se réalisent afin « que nous les connaissions (18, 19). » Les prophètes avaient beau menacer continuellement et prédire des choses terribles, les faux prophètes qui ne parlaient que pour être agréables, et qui ôtaient au peuple toute énergie, disaient que ceux-là trompaient, et qu'eux-mêmes étaient seuls dans la vérité. Beaucoup, séduits par leurs mensonges, ne croyaient pas. D'ailleurs les prophéties ne se réalisant pas au moment où elles étaient annoncées, puisque le propre de la prophétie est d'annoncer les événements longtemps à l'avance, comme les prophètes menaçaient sans cesse de famines, de pestes, de guerres, sans pouvoir jamais les montrer, beaucoup prenaient de là occasion de n'y pas croire et disaient : Vienne ce que vous annoncez; si vous dites vrai, que vos paroles se réalisent; montrez-nous dans les événements actuels la volonté de Dieu. Puis donc qu'ils se faisaient de la patience divine un prétexte pour ne pas croire et qu'à leurs péchés ils en ajoutaient deux autres, d'abord l'incrédulité, puis l'indifférence qu'amenait cette incrédulité, c'est avec raison que le Prophète gémit sur eux en disant : Vous attirez sur vous comme par une longue corde la colère de Dieu et vous aggravez votre malice. Puisque vous n'ajoutez pas foi à nos paroles, il ne vous reste qu'à subir l'épreuve des événements. Ainsi c'est vous qui vous attirez des maux, en refusant de croire à nos paroles. C'est pourquoi il dit : « Malheur à vous qui tirez comme avec « une corde vos iniquités! » c'est-à-dire le châtiment de vos iniquités. Vous attirez de loin, veut-il dire, comme avec une corde la punition que vos péchés ont méritée, comme avec la courroie qui fixe une génisse sous le joug, marquant ainsi le zèle et l'ardeur qu'ils mettent à pécher. Vous ressemblez à celui qui traîne un fardeau au moyen d'une forte courroie, et c'est ainsi que par votre incrédulité vous attirez sur vous la colère de Dieu.

Il indique ensuite comment ils l'attirent : « Arrive bientôt ce que Dieu doit faire, afin « que nous le voyions! » C'est ce qu'un autre prophète leur reproche en ces termes : « Mal« heur à vous qui désirez voir le jour du Sei« gneur. De quoi vous servira-t-il, ce jour? Il « n'est que ténèbres sans lumière, qu'obscurité « sans clarté. » (Amos, v, 18, 19.) Ces incrédules aussi disaient : « Quand viendra le jour du « châtiment et de la vengeance? Malheur à « vous qui appelez le mal bien et le bien mal, « qui changez la lumière en ténèbres et les té« nèbres en lumière, qui transformez la « douceur en amertume et l'amertume en « douceur (20). » C'est toujours la même pensée. Après leur avoir reproché d'insulter les prophètes et de les appeler trompeurs, d'honorer les faux prophètes et de renverser l'ordre des choses, il les appelle encore malheureux parce que leurs jugements sont corrompus. « Malheur à vous qui appelez le mal bien (il « désigne par là les paroles des faux prophètes), « et le bien mal (les paroles des prophètes), qui « changez la lumière en ténèbres et les ténèbres « en lumière, qui transformez la douceur en « amertume et l'amertume en douceur! » Les paroles des prophètes sont dures, il est vrai, mais il n'y a rien de plus doux qu'eux, puisque leurs menaces doivent détourner les événements fâcheux. Les paroles des faux prophètes sont douces : mais il n'y a rien de plus amer qu'eux, puisque ces paroles agréables amèneront des punitions trop réelles.

7. Voyez avec quelle sagesse le Prophète a montré la fausseté de leurs jugements. Comme ils s'éloignaient des uns, parce que leurs paroles étaient dures et qu'ils se rapprochaient des autres, parce qu'ils montraient plus de douceur et de complaisance, il leur fait voir que c'est tout le contraire, que les prophètes n'ont que de la douceur et les faux prophètes que de l'amertume. Nous raisonnerons de même sur la lumière et l'obscurité. Les uns conduisaient à l'erreur, les autres à la vérité; les uns, leur liant pour ainsi dire les mains, les livraient enchaînés à l'obscurité de l'esclavage; les autres n'omettaient rien pour les amener à la lumière de la liberté. Comme donc les Juifs avaient de ceux-ci une opinion fausse et défavorable, c'est avec raison qu'il les reprend en disant : « Malheur à ceux qui font de la lumière « les ténèbres et des ténèbres la lumière! Mal-

« heur à ceux qui sont sages à leurs propres yeux « et prudents devant eux-mêmes (21) ! » Ce n'est pas un léger défaut que de se croire sage et de ne savoir pas contenir ses pensées. C'est de là que vient ce qu'il reproche, je veux dire d'appeler le mal bien et le bien mal, etc. C'est aussi ce que Paul reproche aux philosophes profanes : « En se disant sages, ils sont devenus fous. » (Rom. I, 22.) Et les Proverbes disent encore : « J'ai vu un homme qui se croit sage ; il y a « plus à espérer de celui qui n'a point de sens. » (Prov. XXVI, 12.) C'est ce que Paul rappelle encore en ces termes : « Ne soyez point sages à vos « propres yeux (Rom. XII, 16) ; » et encore : « Si « quelqu'un de vous paraît sage selon ce siècle, « qu'il devienne fou pour être sage. » (I Cor. III, 18.) Qu'il ne se confie pas, veut-il dire, à sa propre sagesse ni en ses propres pensées, mais qu'il les rejette et qu'il livre son âme aux leçons de l'Esprit-Saint. Puis donc qu'il y avait parmi les Juifs des hommes qui méprisaient les prophètes, parce que ceux-ci étaient bergers et chevriers, des hommes qui ne voulaient tirer leur sagesse que d'eux-mêmes, marque évidente de leur folie, et qui rejetaient la parole prophétique, c'est avec raison qn'Isaïe gémit sur eux en disant : « Malheur à ceux qui sont « prudents en eux-mêmes et sages à leurs pro- « pres yeux ! Malheur à ceux d'entre vous qui « sont forts et qui boivent le vin, qui sont puis- « sants et qui s'enivrent du vin de palmier « (22). »

Ne vous étonnez pas de ce qu'après avoir tant parlé de l'ivresse un peu plus haut, il revienne de nouveau sur le même sujet. Car comme cette blessure est grave et difficile à fermer, il faut la laver souvent. Elle est grave et difficile à fermer, parce que la plupart ne la regardent pas comme un péché, bien qu'elle soit le plus grave de tous les péchés, et qu'elle amène à sa suite mille déréglements. C'est pour cela qu'il dit : « Qui buvez le vin, qui « êtes puissants et qui vous enivrez du vin de « palmier. » C'est un double danger que la tyrannie de l'ivresse et l'excès de la puissance, Tous les hommes ont besoin de garder leur présence d'esprit, mais surtout ceux qui sont revêtus de dignités et d'une grande puissance. afin de ne pas être emportés dans le précipice par le poids de leur charge comme par un irrésistible courant d'eaux furieuses. « Qui, « pour des présents, justifient l'impie et qui ra- « vissent au juste sa propre justice (23). » C'est un double crime que d'absoudre le coupable et de condamner l'innocent, et ce double crime vient d'une même origine, les présents. « C'est « pourquoi comme la paille se consume par le « feu et est dévorée par la flamme ardente... » La punition sera prompte et la vengeance facile ; cette image montre bien que leur ruine sera complète.

8. C'est ce que signifient et le feu et la flamme, et la paille, et tout le reste. « Leur « racine sera réduite en cendres et leur fleur « tombera comme la poussière. » Ce qui est solidement fixé périra, ce qui est brillant sera flétri, ce qui est beau passera et s'écoulera. « Car ils n'ont pas voulu observer la loi du Sei- « gneur des armées et ils se sont indignés con- « tre la parole du saint d'Israël. » Cette parole, c'est la loi. « Et le Seigneur des armées s'est « irrité contre son peuple ; il a étendu sa main « contre eux et il les a frappés ; il s'est irrité « contre les montagnes et leurs cadavres ont « été jetés comme du fumier au milieu de la « route. Et tout cela n'a pas satisfait sa colère, « mais son bras est encore levé (25.) » Le Prophète indique par là une guerre terrible où il ne leur sera pas permis d'ensevelir les cadavres, non que Dieu veuille se venger sur les morts, mais pour que le châtiment d'autrui apprenne aux vivants à se corriger. Et voyez comme ce langage est sévère. Il ne dit pas qu'ils seront privés de sépulture, mais que les morts seront jetés avec plus de mépris que le fumier, ce qui est pour les vivants le spectacle le plus terrible, plus terrible même que la mort. Mais ce qu'il y a de plus grave, c'est que tous ces châtiments ne les ont pas rendus meilleurs et qu'ils ont persévéré dans la même conduite. Puis donc qu'ils ne sont pas devenus meilleurs, il les menace de nouveau du plus grave fléau, des barbares. C'est pour cela qu'il ajoute : « Donc il élèvera son étendard « parmi les nations éloignées (26.) » De peur que la longueur de la route ne laisse les coupables dans leur indifférence, il ajoute que Dieu amènera les barbares aussi facilement que celui qui, levant l'étendard, est aussitôt suivi par des gens armés et équipés : il en est de même pour des chevaux dressés au combat. Car aussitôt que l'étendard est levé pour le départ, ils se précipitent hors des barrières. Le Prophète fait donc entendre deux choses, qu'il est facile aux barbares de venir à l'appel de Dieu, et que depuis longtemps ils seraient

accourus, si sa longue patience ne les avait retenus.

Puis il continue et leur montre que cela est plus facile encore : « D'un coup de sifflet il les « appellera des extrémités de la terre. » Ne vous étonnez pas si, parlant de Dieu, il se sert de paroles si grossières ; il proportionne son langage à la stupidité des auditeurs, et ne veut qu'une chose, leur faire comprendre que cela est facile à Dieu et qu'ils n'échapperont pas à la punition ; aussi ajoute-t-il : « Et aussitôt « ces nations accourront avec rapidité ; elles ne « sentiront ni faim ni fatigue ; elles ne dormi« ront point. » Ce langage est hyperbolique. Comment ces étrangers pouvaient-ils échapper à la faim et au sommeil, puisqu'ils étaient hommes, et soumis aux misères communes de notre nature ? Mais comme je l'ai dit plus haut, il ne veut par tous ces détails que montrer la promptitude de l'armée d'invasion, sa facilité, sa rapidité. Ils ne quitteront pas les baudriers dont leurs reins sont ceints et les cordons de leurs souliers ne se rompront pas. Leurs flèches sont aiguës et leurs arcs toujours tendus. Les pieds de leurs chevaux sont durs comme le rocher et les roues de leurs chars rapides comme la tempête. Ils se précipitent comme des lions et se présentent comme les petits du lion. Ils saisiront leur proie en criant comme une bête féroce, et l'emporteront sans que personne la leur puisse ôter. En ce jour-là ils s'élanceront sur Israël avec des cris semblables au bruissement des flots de la mer. Ils jetteront les yeux en haut vers le ciel, en bas vers la terre, et il n'y aura qu'obscurité profonde dans leur désolation (27-30.)

Le Prophète emploie tous ces détails pour rendre son langage plus imposant, et la terreur plus forte, en parcourant successivement chaque partie, d'abord la résolution, puis la force, les armes, les chevaux, les chars ; il veut par cette longue énumération imprimer une crainte plus profonde, et par ces images frappantes mettre la chose sous les yeux. Aussi compare-t-il les envahisseurs à des lions, et sans s'arrêter là il fait entendre le rugissement, montre la colère du monstre ; il continue la métaphore et n'emploie que des figures. De là il passe à la mer, disant qu'il y aura un bruit, un tumulte, comme quand la mer est en fureur et que ses flots sont soulevés ; en un mot, il a recours à tout pour augmenter la frayeur et faire que ces événements funestes soient évités. Et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que ces malheureux ne trouveront aucun secours ni sur la terre ni dans le ciel, mais privés de toute aide d'en-haut, de toute aide d'en-bas, ils deviendront la proie de leurs ennemis. Leur malheur sera pour eux une affreuse obscurité, non que le soleil disparaisse à leurs yeux, mais parce qu'en plein midi leur disposition d'esprit leur fait trouver les ténèbres au lieu de la lumière : effet que l'affection et la douleur produisent souvent en nous. Et pour vous apprendre que cette obscurité vient, non de l'air, mais de la disposition d'esprit des Juifs, le Prophète ajoute : « Obscurité pro« fonde dans leur angoisse. »

CHAPITRE SIXIÈME.

1. « ET IL ARRIVA L'ANNÉE QUE MOURUT OZIAS. »

—

ANALYSE.

1. Vocation et consécration d'Isaïe pour le ministère prophétique. Comment il faut entendre ces mots : je vis Dieu.
2. Office des puissances célestes.
3. Les séraphins ne peuvent supporter la vue de Dieu ; quelle n'est donc pas la démence des hérétiques anoméens qui se vantent de contempler Dieu à leur aise et de le connaître parfaitement!

4. Du grand avantage qu'on retire de la confession.
5. Disposition excellente d'Isaie pour le ministère prophétique : *Me voici, Seigneur, envoyez-moi.*
6. Message qu'Isaïe reçoit de Dieu pour les Juifs.

1. Pourquoi le Prophète qui désigne ordinairement les armées par la vie des rois, désigne-t-il celle-ci par la mort d'Ozias ? Car il ne dit pas « Il arriva pendant la vie d'Ozias, » ni « sous le règne d'Ozias, » mais bien « Lors- « qu'il mourut. » Pourquoi en agit-il ainsi en cet endroit ? Ce n'est pas sans raison ni motif, mais par un dessein caché. Quel est-il ? Cet Ozias que sa bonne fortune avait exalté, que sa prospérité avait enivré, était devenu trop orgueilleux. Parce qu'il était roi, il avait cru pouvoir sacrifier, il s'était jeté dans le temple, avait pénétré dans le saint des saints, et bien que le grand prêtre voulût l'en empêcher et lui défendre l'entrée du sanctuaire, il n'en avait pas tenu compte, et persistant dans sa folle entreprise, il avait rejeté les paroles du pontife. Pour le punir de cette impudence, Dieu l'avait frappé de lèpre sur le front. Pour avoir voulu usurper l'honneur d'autrui il avait perdu le sien. Car non-seulement il n'obtint pas le sacerdoce, mais devenu impur, il fut chassé du palais, et il passa le reste de sa vie, caché dans une maison, ne pouvant supporter sa honte. Le peuple tout entier fut aussi puni, parce qu'il avait méprisé les lois du Seigneur et qu'il n'avait pas vengé l'honneur du sacerdoce outragé. Et comment fut-il puni ? Par la cessation du ministère des Prophètes : Dieu dans sa colère ne leur répondit plus rien à quoi que ce fût. Il ne le fit cependant pas pour toujours, mais il assigna pour terme à cette punition le terme de la vie du roi. Quand celui-là fut sorti de la vie, Dieu sortit aussi de sa colère et ouvrit en quelque sorte de nouveau les portes de la prophétie. C'est pour nous faire souvenir de cela que le Prophète rappelle l'année de la mort du roi.

Voici le commencement de sa prophétie : « Il arriva que, l'année de la mort du roi Ozias, « je vis le Seigneur assis. » Et cependant le Christ dit : « Personne n'a jamais vu le Père ; « le Fils unique qui est dans le sein du Père « est celui qui l'a fait connaître. » (Jean, I, 18.) Et encore : « Non que personne ait vu le Père, « si ce n'est celui qui est de Dieu, car celui-là « a vu le Père. » (Jean, VI, 46.) Et il dit lui-même à Moïse : « Personne ne pourra voir ma « face et vivre encore. » Comment donc Isaïe peut-il dire qu'il a vu le Seigneur ? « J'ai vu, » dit-il, « le Seigneur. » Il n'a rien dit de contraire aux paroles du Christ, rien qui ne leur fût conforme. Le Christ parle en effet d'une vue claire, telle que personne ne l'a eue ; or nul autre que le Fils n'a vu cette nature divine à découvert et sans ombre, et le Prophète dit qu'il en a eu une vue conforme à sa propre nature. Il n'a pas vu ce que Dieu est, mais il l'a vu comme en figure, et Dieu avait bien voulu s'abaisser autant que le demandait la faiblesse du Voyant. Que ni lui ni les autres prophètes n'aient vu la divinité à découvert, leurs paroles le montrent clairement. « J'ai vu, » dit-il, « le Seigneur assis. » Mais Dieu ne s'assied point ; c'est une figure empruntée au corps. Et non-seulement « assis, » mais « sur « un trône. » Or, rien ne peut contenir Dieu : comment pourrait-il être contenu quelque part, Celui qui est présent partout, qui remplit tout, « dans la main duquel sont les limites de la « terre ? » (Ps. XCIV, 4.) Ce qui montre que si cette vision avait lieu, c'est parce que Dieu s'abaissait. C'est ce qu'indique encore un autre prophète, parlant au nom de Dieu : « J'ai mul- « tiplié les visions (Osée, XII, 10) ; » c'est-à-dire, je me suis laissé voir de diverses manières. Si c'était sa substance pure que l'on eût découverte, on ne l'eût pas vu de diverses manières. Mais pour marquer que c'était par condescendance qu'il se laissait voir aux prophètes, tantôt de cette manière, tantôt de cette autre, conformant ces visions aux diverses circonstances, il dit : « J'ai multiplié les visions, et les prophètes « m'ont représenté à vous sous des images dif- « férentes. » Je n'ai pas paru comme j'étais, veut-il dire, mais je me suis conformé à la faiblesse de ceux qui me regardaient. Aussi vous le voyez, tantôt assis, tantôt armé, tantôt couvert de cheveux blancs, tantôt au grand air, tantôt dans le feu, tantôt se détournant, tantôt sur les chérubins, tantôt enfin, plus éclatant que les métaux les plus brillants. Dire pourquoi il apparaît tantôt armé et couvert de sang, tantôt dans le feu, tantôt se détournant, tantôt dans le ciel, tantôt sur un trône, tantôt sur les chérubins, ce n'en est pas ici le lieu, de peur que le hors-d'œuvre n'absorbe l'œuvre. Cependant la vision présente demande que

nous l'examinions. Pourquoi donc apparaît-il assis sur un trône, et entouré de séraphins? Il emprunte les usages des hommes, parce qu'il s'adresse à des hommes. Comme il allait parler de grandes choses qui concernaient soit toute la terre, soit Jérusalem en particulier, il rend une double sentence, l'une par laquelle il annonce un grand châtiment à la capitale et à la nation tout entière, l'autre par laquelle il promet à la terre un grand bienfait, de grandes espérances et un honneur immortel.

2. Quand on rend une sentence, il est d'usage de ne pas le faire en secret, mais de s'asseoir sur une tribune élevée, de se faire entourer de tous et d'ouvrir les rideaux. C'est pour imiter ces juges de la terre que Dieu se fait entourer de séraphins, et qu'il s'assied sur un trône élevé pour prononcer son arrêt. Et pour vous montrer que ceci n'est pas une conjecture, mais que c'est la coutume du Seigneur d'agir ainsi, je veux vous faire voir la même chose dans un autre prophète. Quand, dans le prophète Daniel, il est sur le point de rendre une sentence importante au sujet des châtiments et des punitions que se sont attirés les Juifs et des grands biens qui vont être donnés à la terre, nous voyons là aussi un trône éclatant et splendide, des légions d'anges qui l'entourent, des multitudes d'archanges, le Fils unique assis à côté du Père, des livres qui sont ouverts, des fleuves de feu qui roulent leurs ondes terribles, tout l'appareil enfin d'un redoutable tribunal. Et notre passage est tout à fait semblable à celui-là, ou plutôt celui-là est plus clair encore, les temps étant devenus plus proches et la prophétie étant arrivée à sa fin. Mais laissons aux hommes studieux le soin de comparer ces prophéties, d'en saisir la ressemblance, hâtons-nous de revenir à la première, et arrêtons-nous à chaque mot autant qu'il est possible. C'est ainsi que tout ce que nous avons dit deviendra plus clair et pour vous et pour nous. Que dit donc le Prophète ? « J'ai vu le Seigneur assis. » S'asseoir sur un trône, c'est toujours la marque d'un juge, selon cette parole de David : « Vous « vous êtes assis sur un trône, vous qui jugez « les justices ; » et celle-ci de Daniel : « Les « trônes furent apportés et les juges s'assirent. » Cet état seul d'être assis marque encore autre chose, selon le même prophète. Quoi donc? La fixité, la fermeté, la solidité, l'éternité, la vie sans fin. C'est pourquoi il est dit : Vous êtes assis pour l'éternité, et nous, nous périssons[1]. Vous, vous demeurez, vous êtes, vous vivez, vous restez toujours le même. Il ne parle pas du siége, le membre opposé le montre bien. Il ne dit pas en effet, nous sommes debout, mais bien nous périssons. S'asseoir sur un trône, c'est donc juger ; c'est pourquoi le Prophète voit Dieu assis sur un trône haut et élevé; peut-être que la signification de ces deux mots n'est pas la même. Le trône était haut, c'est-à-dire grand, très-long ; élevé, c'est-à-dire placé à une hauteur indicible. « Et la maison était « remplie de sa gloire. » Quelle maison ? dites-moi. Le temple. Comme de là provenait le sujet de sa colère, il était juste que ce fût là qu'il se montrât en cette admirable vision. Ce qu'il appelle *sa gloire,* c'est cette splendeur, cette lumière inaccessible que , désespérant de pouvoir rendre par la parole, il appelle gloire, et non-seulement gloire, mais gloire de Dieu. « Des séraphins se tenaient en cercle au- « tour de lui. » Qu'appelle-t-il séraphins? Ces puissances incorporelles et célestes, dont le nom seul indique la vertu et le bonheur. Car ce mot de la langue hébraïque s'interprète par bouches de feu.

Que nous apprend cette circonstance? La pureté de cette nature, sa vigilance, sa diligence, son agilité, sa force, sa simplicité. De même le prophète David, pour montrer combien le ministère des puissances d'en-haut est prompt, rapide, actif, dit : « Qui vous servez « des vents pour en faire vos envoyés, et des « flammes brûlantes pour en faire vos minis- « tres (Ps. CIII, 4) ; » paroles par lesquelles il nous montre leur vélocité, leur légèreté, leur rapidité. Il en est de même de ces puissances qui, par des chants purs, louent le Seigneur, remplissent continuellement cet office, lui offrant sans cesse leurs louanges et leurs hommages. Ce qui montre leur dignité , c'est qu'elles sont placées près du trône. De même qu'au service des rois de la terre, ceux qui sont plus élevés en dignité, se tiennent près du trône ; ainsi ces puissances célestes, à cause de leur vertu supérieure, entourent le trône d'en-haut, jouissant sans cesse d'un bonheur indicible, et faisant éternellement leurs délices de ce sublime ministère. « L'un avait six ailes et « l'autre six, de deux ils voilaient leurs pieds, « de deux ils se voilaient la face, et des deux « autres ils volaient. Ils criaient l'un à l'autre

[1] Ces paroles qui ont l'air d'une citation, ne se trouvent nulle part dans la sainte Ecriture.

« et ils disaient : Saint, Saint, Saint est le Sei-« gneur des armées. La terre est pleine de sa « gloire. » (Is. III.) Que nous indiquent, que signifient ces ailes ? Ces puissances n'ont pas d'ailes puisqu'elles n'ont pas de corps ; mais par ces figures sensibles, le Prophète veut nous faire comprendre des choses cachées, il condescend par là à la faiblesse de ceux qui l'écoutaient, et cependant, par cette condescendance il nous fait entendre excellemment des pensées qui surpassent toute intelligence.

3. Que signifient donc ces ailes ? La nature élevée et sublime de ces puissances. Ainsi nous montre-t-on Gabriel volant et descendant des cieux, pour nous apprendre sa promptitude et sa légèreté. Et vous étonnerez-vous si le Prophète se sert de ces expressions en parlant des puissances qui servent Dieu, quand il n'a pas dédaigné de s'abaisser à ce moyen, en parlant de Dieu même, du Dieu de l'univers ? Car, voulant montrer soit son incorporéité, soit la rapidité avec laquelle il est présent partout, David dit : « Celui qui marche sur les ailes des « vents (Ps. CIII, 3) ; » les vents n'ont cependant pas d'ailes, et Dieu ne marche pas sur leurs ailes. Comment, en effet, cela se ferait-il, puisqu'il est présent partout ? Mais, comme je l'ai déjà dit, le Prophète condescend à la faiblesse des auditeurs et se sert de choses qu'ils peuvent comprendre pour élever leur pensée. C'est encore ainsi que, pour montrer le secours qu'il reçoit et la sûreté que ce secours lui procure, il se sert des mêmes expressions, disant : « Vous me protégerez à l'ombre de vos ailes. » (Ps. XVI, 8.) Ici le Prophète ne veut pas seulement, au moyen de ces ailes, nous faire comprendre l'élévation et la sublimité de ces puissances, mais encore une autre chose qui doit nous frapper de terreur. Il nous montre que, bien que cette vision ne fût qu'une ombre, un acte de condescendance, cependant les puissances célestes elles-mêmes étaient incapables de s'élever jusqu'à cette hauteur de Dieu qui s'abaissait. Car si elles se cachaient les pieds et le dos, c'est qu'elles étaient effrayées, qu'elles redoutaient la splendeur, qu'elles ne pouvaient supporter l'éclat qui sortait du trône. Aussi se faisaient-elles comme un rempart de leurs ailes pour assombrir l'éclat de cette vision ; elles éprouvaient ce que nous éprouvons quand le tonnerre gronde et que les éclairs brillent, et que nous nous inclinons vers la terre.

Or, si les séraphins, ces grandes et admirables puissances, ne pouvaient regarder qu'avec tremblement Dieu assis et assis sur un trône, s'ils se cachaient la face et les pieds, qui dira la folie de ceux qui se vantent de parfaitement connaître Dieu et qui font sur cette nature immortelle des recherches curieuses ? « Des « deux autres ils volaient, et ils criaient. » Qu'est-ce que ce vol et que veut-il signifier ? Qu'ils sont sans cesse autour de Dieu, qu'ils ne s'éloignent pas de lui, que leur office est toujours le même, chanter sans cesse auprès de lui et louer continuellement leur Créateur. Car il n'a pas dit : « Ont crié, » mais « criaient, » c'est-à-dire qu'ils remplissent sans cesse ce devoir. « L'un à l'autre et ils disaient : Saint, « Saint, Saint. » Ceci marque que leur entente était parfaite et leur accord à louer Dieu complet. Ce chant n'est pas seulement une louange, mais une prophétie des biens que recevra la terre et une très-juste expression du dogme. Mais pourquoi, après avoir dit « Saint » une fois, ne faisaient-ils pas silence ? pourquoi ne s'arrêtaient-ils pas même après l'avoir dit deux fois ? pourquoi le répétaient-ils trois fois de suite avant de faire une pause ? N'est-il pas évident que c'est parce qu'ils chantaient un hymne à la Trinité ? Aussi saint Jean applique-t-il cet hymne au Fils, saint Luc au Saint-Esprit, et le Prophète au Père. Et le reste exprime la même pensée. Car après ce chant ils ajoutent : « Toute la terre est remplie de sa « gloire. » Ces paroles sont une prophétie exacte ; elles prédisent la connaissance future qui devait remplir toute la terre de la gloire de Dieu, tandis qu'au contraire, dans l'antiquité et au moment même où ces paroles étaient prononcées, toute la terre, et même la Judée, était remplie d'iniquité, et personne ne glorifiait Dieu. Et le Prophète en rend témoignage, lui qui dit : « A cause de vous, mon nom est « blasphémé parmi les nations. » (Ps. LII, 5.) Quand donc la terre a-t-elle été remplie de sa gloire ? Quand cet hymne a été apporté sur la terre, quand les hommes ont chanté avec les puissances célestes, qu'ils n'ont plus fait entendre qu'un même chant, retentir qu'une même louange. Que si un juif impudent refuse de me croire, qu'il me montre quand la terre a été remplie de la gloire de Dieu, de cette gloire qui vient de la connaissance ; mais jamais il ne pourrait me le montrer, quand il me démentirait mille fois. « Le dessus de la

« porte fut ébranlé par le retentissement de ce « grand cri. » Voyez-vous la clarté de la prophétie et comme les choses se suivent? Quand ce chant eut retenti et que la terre eut été remplie de la gloire de Dieu, la nation juive disparut, ce qu'indique le dessus de la porte ébranlé.

4. En effet, c'est un signe que le temple sera abandonné et renversé; or le temple étant renversé, tout le reste disparaîtra. Et pour vous apprendre que le Nouveau Testament a abrogé l'Ancien, le Prophète dit : « Le dessus de la « porte fut ébranlé par le retentissement de ce « grand cri, » c'est-à-dire que quand cet hymne de louange se fit entendre, quand la grâce brilla, quand la gloire de Dieu se répandit sur toute la terre, les ombres s'évanouirent. « Et la maison fut remplie de fumée. » A mon sens, ceci prophétise la ruine qui l'atteindra, le feu que les étrangers y mettront, et l'incendie qui la dévorera. « Alors je dis: Malheureux « que je suis! mon affliction est grande, moi « qui suis homme, qui ai des lèvres impures, « qui habite au milieu d'un peuple dont les « lèvres sont impures, et qui ai vu de mes « yeux le Seigneur des armées (5)! » Cette vision a terrifié, stupéfié le Prophète; elle lui a imprimé une vive crainte, elle lui fait faire des aveux, et grâce à elle, il connaît mieux la faiblesse de sa nature. « C'est ainsi que sont tous les saints; plus ils sont honorés et plus ils s'humilient; Abraham, quand il parle à Dieu, s'appelle terre et poussière; Paul, après avoir été jugé digne de cette admirable vision, s'appelle avorton; de même Isaïe déplore sa condition, d'abord à cause de sa nature : « Malheu« reux que je suis! Mon affliction est grande, « moi qui suis homme; » puis à cause de ses dispositions : « Moi qui ai des lèvres impures.» Il appelle ses lèvres impures relativement, me semble-t-il, aux langues enflammées de ces puissances excellentes, relativement aussi à leurs hommages si parfaits. Puis, sans s'arrêter là, il fait d'humiliants aveux au nom de tout le peuple, et ajoute : « Moi qui habite au mi« lieu d'un peuple dont les lèvres sont im« pures. » Pourquoi accuse-t-il ici leurs lèvres? Pour marquer qu'il n'ose pas parler. Les trois enfants dans la fournaise se servirent presque des mêmes expressions : « Il ne nous est pas permis d'ouvrir la bouche. » Et lorsque le temps était venu de chanter et de louer, qu'il voyait les anges accomplir cet office, ce n'est pas sans raison qu'il parle des lèvres, puisque c'était à elles surtout de remplir ce ministère. Voilà pour quel motif il appelle ses lèvres impures; et s'il appelle aussi impures celles du peuple, ce n'est pas pour la même raison, mais parce que le peuple était adonné à l'iniquité. « Et j'ai vu de mes propres yeux le Roi, le Sei« gneur. » Voilà ce qui me fait gémir et pleurer; c'est que j'ai été jugé digne de cet honneur, moi qui en suis indigne, de cet honneur qui surpasse à la fois et mes mérites et ma nature. Et lorsqu'il dit : « J'ai vu, » il n'entend pas parler d'une vue complète, mais de celle qui lui était possible.

Et voyez comme ses aveux sont récompensés. Il s'est accusé et aussitôt il a été purifié; car, quand il eut prononcé ces paroles, « un « des séraphins, dit-il, fut envoyé vers moi; « il avait dans sa main un charbon qu'il avait « pris avec des pincettes de dessus l'autel. Et « m'en ayant touché la bouche, il me dit: « Voilà que ce charbon a touché tes lèvres, « qu'il a enlevé tes péchés et purifié tes ini« quités (6, 7.) » Quelques-uns disent que c'étaient là des symboles des mystères futurs: l'autel, le feu qui y brûlait, les serviteurs, cette bouche purifiée par le feu, et ces pechés effacés; pour nous, attachons-nous au récit, et disons pourquoi cela est arrivé. Le Prophète va être envoyé au peuple juif pour lui annoncer des choses terribles et affreuses. Des séraphins lui sont envoyés pour le remplir de crainte et de franchise. Et afin qu'il n'aille pas prétexter, comme Moïse, qu'il avait une voix grêle, ou comme Jérémie qu'il était trop jeune et dire qu'il avait des lèvres impures, qu'il ne pouvait exécuter l'ordre qu'il avait reçu, les séraphins viennent effacer ses péchés, non par leur propre puissance (cela n'appartient qu'au Père, au Fils et au Saint-Esprit), mais par la mission qu'on leur avait donnée et les charbons qu'ils lui apportent. Car le séraphin ne dit pas « j'efface, » mais « voici que ce char« bon efface tes péchés et purifie tes iniquités, » par le commandement de Celui qui m'a envoyé. Pourquoi le séraphin, pour prendre ce charbon, se sert-il d'une pincette? Une puissance incorporelle ne peut craindre de se brûler avec un charbon. Pourquoi cela arrive-t-il? C'est encore une nouvelle condescendance. Aussi va-t-il le prendre sur l'autel là où on offrait des sacrifices d'adoration et d'expiation. Si vous demandez pourquoi la bouche du Pro-

phète n'a point été brûlée, je vous répondrai d'abord que ce feu n'était pas un feu sensible, bien qu'il en eût les apparences, ensuite que quand Dieu opère quelque chose, il ne faut pas faire sur son opération des recherches curieuses et difficiles.

5. Que dis-je, on a parfois vu un feu ardent et sensible reproduire l'effet qui lui est propre sur des corps qu'on lui livrait. Si donc dans cette fournaise remplie de sarments et de poix la flamme oublia sa propre nature, pourquoi vous étonner que dans une circonstance si extraordinaire, le feu, loin de consumer, n'ait servi qu'à purifier? « J'entendis la voix du Sei- « gneur qui disait: Qui enverrai-je et qui ira « vers ce peuple (8)? » Voyez-vous ce qu'a produit la vision, le bien que la crainte a opéré? La même chose est arrivée à Moïse. S'il ne vit ni les séraphins ni Dieu assis sur un trône, le spectacle qui lui apparut n'était pas moins étrange, il était même si étonnant que personne n'eût pu le contempler. Car « le buisson « brûlait, sans se consumer. » (Exod. III, 2.) Et pourtant après ce grand prodige et bien que Dieu l'eût beaucoup encouragé, le grand Moïse hésitait, il imaginait mille prétextes pour se soustraire à sa mission: « J'ai, » dit-il, « la voix grêle et la langue embarrassée. » (Exod. IV, 10, 13.) Un autre prophète dit: « Choi- « sissez-en un autre, Seigneur, pour l'en- « voyer. » C'est Jérémie qui parle ainsi en alléguant sa jeunesse (Jérém. I, 16.) Ezéchiel, bien qu'il eût reçu un ordre précis, reste encore sept jours auprès du fleuve, rempli d'hésitation et ne se sentant point la force d'accomplir sa mission. Aussi Dieu lui dit-il encore: « Je t'ai établi pour surveiller la maison « d'Israël; » et encore: « Je te redemanderai « leur âme » (Ezéch. III, 17, 18.) Jonas fit plus que de refuser, il s'enfuit. Quoi donc! Isaïe est-il plus hardi qu'eux tous, plus hardi que le grand Moïse? Qui oserait le dire? Pourquoi donc l'un hésite-t-il après avoir reçu l'ordre, tandis que l'autre, sans un commandement évident, embrasse avec ardeur cet office de prophète? Dieu ne lui dit pas: Va, mais il dit seulement: « Qui enverrai-je? » et Isaïe part aussitôt. Quelques-uns disent qu'après avoir péché en ne reprenant pas Ozias de son audace sacrilége, il voulut réparer sa faute, en acceptant avec empressement la mission que lui donnait Dieu, afin de l'apaiser: c'est pour cela que ses lèvres, disait-il, étaient impures, parce qu'il n'avait pas parlé avec franchise. Mais je ne saurais me ranger à cet avis; Paul est plus digne de foi, lui qui appelle Isaïe homme sans crainte: « Isaïe ne craint pas de dire. » (Rom. X, 20.) C'est pour cela qu'il ne termina pas sa vie par une mort naturelle, mais les Juifs lui infligèrent le dernier châtiment, parce qu'ils ne pouvaient supporter son langage énergique. D'ailleurs l'Ecriture ne dit nulle part qu'il fût présent quand Ozias montra son audace, ni que le voyant il se soit tu: ceux qui l'affirment ne font qu'une conjecture sans fondement. Que dirons-nous donc? Que le ministère de Moïse et celui-ci ne se ressemblent pas. L'un est envoyé dans un pays étranger et barbare, à un roi furieux et insensé, l'autre est envoyé vers ses compatriotes, qui avaient souvent entendu les prophètes et reçu longtemps leurs instructions: l'obéissance de l'un n'exigeait pas le même courage que celle de l'autre. Quelques-uns disent encore que ce fut une autre cause qui lui donna cette hardiesse. Comme il avait fait des aveux en son nom et au nom du peuple, et qu'un séraphin avait été envoyé vers lui pour purifier ses lèvres, il espérait que la même faveur serait accordée au peuple et qu'il serait député pour le lui annoncer: telle serait la raison pour laquelle il aurait montré tant d'empressement. Si les saints aiment Dieu, ils sont aussi ceux qui aiment le plus les hommes. Aussi comme Isaïe espérait qu'il aurait à annoncer au peuple le pardon de ses péchés, il s'empressa de s'écrier: « Me voici: envoyez- « moi. »

D'ailleurs il avait une âme hardie contre le danger, c'est ce que nous montre tout son ministère. Comme, après sa promesse, il n'osait plus refuser, il reçut son triste message. Mais voyez avec quelle sagesse Dieu le manie! Il ne lui dit pas dès l'abord: Va et dis, mais il le tient un instant en suspens avant de lui révéler quel ordre il va lui donner, quelle mission il doit lui confier. Puis, quand il le voit disposé à obéir, il lui déclare les maux qui vont fondre sur les Juifs. Quels sont-ils? « Va et dis à « ce peuple: Vous entendrez et vous ne com- « prendrez pas; vous regarderez et vous ne « verrez pas. Car le cœur de ce peuple est en- « durci, ses oreilles sont bouchées, et ses yeux « fermés, de peur que leurs yeux ne voient, « que leurs oreilles n'entendent, que leurs « cœurs ne comprennent, qu'ils ne se conver-

« tissent et que je ne les guérisse (9, 10). » Tout commentaire est inutile, puisque ce passage a eu des interprètes si éminents, je veux dire, Jean, le fils du tonnerre, et Paul qui connaissait si bien l'Ancien et le Nouveau Testament. Celui-ci, s'adressant à Rome à des personnes qui l'avaient écouté, mais qui ne pouvant supporter sa doctrine s'étaient éloignées, leur disait : « Le Saint-Esprit a bien dit : Vous entendrez et ne comprendrez pas. » (Act. XXVIII, 25, 26.) Quant au fils du tonnerre, comme les Juifs voyaient des miracles et ne croyaient pas, entendaient la doctrine et ne l'embrassaient pas, ils avaient vu Lazare ressuscité et ils voulaient tuer le Christ qui l'avait rendu à la vie ; Jésus avait chassé les démons et ils l'appelaient possédé du démon ; il les avait offerts à son Père et ils l'appelaient séducteur; ils adoptaient à son sujet des opinions contraires à la vérité. Jean leur rappelait cette prophétie dans les termes suivants : « Le prophète Isaïe l'a « bien dit : Vous entendrez et ne comprendrez « pas ; vous verrez et ne discernerez pas. » (Jean, XII, 38, 40.)

6. Comme en eux les yeux intérieurs de l'âme étaient aveuglés, il ne leur servait de rien d'avoir les yeux du corps ouverts, si leur jugement était corrompu. Voilà pourquoi ils entendaient sans comprendre et voyaient sans discerner ; et le Prophète en indique la cause qui résidait non dans la corruption de leurs sens, ni dans la dépravation de leur nature, mais dans l'aveuglement de leur cœur. « Le « cœur de ce peuple est endurci ; » or cet endurcissement est causé par les péchés et les passions. C'est de lui que saint Paul dit : « Je « ne pouvais pas vous parler comme à des « hommes spirituels ; vous n'auriez pas pu « supporter ce langage et vous ne le pouvez « pas encore. » (I Cor. III, 1.) Et il en indique la cause en ces termes : « Puisqu'il y a entre « vous des procès, de la jalousie, des rivalités, « n'êtes-vous pas des hommes charnels ? » (Ibid. 3.) Ceux-là aussi, aveuglés par la haine et l'envie, en proie à mille autres passions, avaient comme perdu l'œil de leur intelligence et ne pouvaient plus avoir des choses une vue claire : aussi leurs pensées, au sujet des choses qu'ils voyaient, s'éloignaient-elles de la vérité et se contredisaient-elles. Le Prophète, qui connaissait parfaitement leur état, découvrit par avance la cause du mal. Mais voyez à qui sont confiées les deux prophéties ! ce sont les séraphins qui manifestent celle qui regarde l'Eglise et les biens promis à la terre, en disant : « Saint, saint, saint est le Seigneur des armées, « toute la terre est remplie de sa gloire ; » quant à celle qui regarde la captivité et les châtiments des Juifs, ils la laissent au Prophète et nous apprennent ainsi la supériorité de l'Eglise.

« Et je dis : Jusques à quand, Seigneur ? » Voyez-vous que nos conjectures étaient bien fondées, quand nous disions que le Prophète avait montré beaucoup d'empressement à obéir ? Après avoir appris des choses fort contraires à celles qu'il attendait, je veux dire des fléaux, des désastres, il veut savoir jusqu'où ira la punition ; car il n'ose pas entreprendre de détourner d'eux toute la colère du Seigneur, parce que Dieu lui avait montré d'abord que leurs péchés ne méritaient pas de pardon. Leur crime, en effet, ce n'était ni le vol ni l'esprit de rapine, mais une désobéissance affectée, un esprit de contradiction qui s'opposait par système et de parti pris à ce que Dieu faisait. C'est ce que le Prophète indique en ces termes : « De peur que leurs yeux ne voient, « que leur cœur ne comprenne, qu'ils ne se « convertissent et que je ne les guérisse. » Comme s'ils craignaient, veut-il dire, d'apprendre ce qu'il faudrait savoir, ils ont mis tous leurs soins à aveugler leur intelligence. Comme le crime était grave et la punition inévitable, le Prophète désire apprendre ce qu'il en ignore encore ; mais tout en voulant s'en instruire il supplie. Comme il n'osait pas faire voir manifestement qu'il suppliait, il imagine d'interroger sous prétexte d'apprendre : « Jus- « ques à quand, Seigneur ? » et il dit : « Jusqu'à « ce que les villes soient désertes et privées « d'habitants, jusqu'à ce que les maisons n'aient « plus personne qui y demeure ; et la terre « sera déserte. Et ensuite Dieu bannira les « hommes loin de leur pays, et ceux qui auront « été laissés sur la terre se multiplieront : car « il en demeurera un dixième. Et cette partie « même sera frappée, et elle deviendra comme « le fruit du térébinthe ou comme le gland « sorti de son enveloppe, et la race qui en naîtra « sera sainte (11-13). » Après cette prophétie, il revient de nouveau au récit, prédit la défaite des dix tribus, puis la patience dont Dieu, à cause de cette captivité, usera envers les deux tribus, puis comment ces dernières seront emmenées à leur tour parce qu'elles n'auront re-

tiré de la patience céleste aucun profit, comment enfin leurs débris refleuriront. Lorsqu'il dit en effet « jusqu'à ce que leurs villes soient « désertes et privées d'habitants, » il annonce la ruine des dix tribus. En effet tous, tous, je le répète, avaient disparu, et violemment enlevés, tous avaient été emmenés dans un pays étranger, de sorte que toutes les villes étaient désertes et que personne n'était plus là pour faire produire à la terre les fruits nécessaires à ceux qui étaient restés. En disant donc « jus- « qu'à ce que les villes soient désertes et pri- « vées d'habitants, jusqu'à ce que les maisons « n'aient plus personne qui les habite, » il annonce la captivité. Et lorsqu'il dit : « Ensuite « Dieu bannira les hommes loin de leur pays, » il annonce ou un bonheur complet pour tous, ou la prospérité des deux tribus après le départ des dix autres. Et en effet, après avoir été délivrés de Sennachérib et de l'armée des barbares, après avoir obtenu cette victoire inespérée, ils virent leur nombre s'accroître prodigieusement, et leur vie se prolonger, parce qu'aucune guerre ne les troublait plus. Puis en disant « il s'éloigna, » il veut parler des hommes ou des armées. Et pour vous faire voir qu'il parle des deux tribus, il ajoute, « il « en demeurera un dixième, » appelant dixième ce qui dépasse dix, ce qui est au-dessus de dix, c'est-à-dire les deux tribus. C'est ainsi que Paul dit « plus de cinq cents frères (I Cor. xv, 10), » c'est-à-dire un nombre plus grand que cinq cents. « Et cette partie même sera frappée, et « elle deviendra comme le térébinthe, » c'est-à-dire les deux tribus. « Ou comme le gland « sorti de son enveloppe. » De même que ce fruit, une fois sorti de son enveloppe, est désagréable à voir, de même ils seront un objet de raillerie et de moquerie, lorsqu'ils seront bannis de leur ville et privés de leur gloire. « Et la race qui en naîtra sera sainte. » Ces maux, veut-il dire, ne seront ni sans guérison ni sans terme ; leur race sera sainte et elle demeurera, c'est-à-dire elle sera ferme, fixe, immobile, et elle pourra attendre que la face des événements change. Il est vrai qu'ils perdront leur prospérité ; mais ils n'auront pas à subir les maux extrêmes ; ils demeureront et resteront jusqu'à ce qu'ils reviennent à leur première manière de vivre et à leur première sainteté.

CHAPITRE SEPTIÈME.

1. « ET IL ARRIVA PENDANT LES JOURS D'ACHAZ, FILS DE JOATHAN, FILS D'OZIAS, ROI DE JUDA. »

—

ANALYSE.

1. Dieu se sert des prophéties déjà accomplies pour faire croire à celles qui ne recevront que dans un temps éloigné leur accomplissement. Quelquefois, comme dans le Nouveau Testament, il unit un miracle et une prophétie, afin que ceux qui voient le miracle ajoutent foi à la prophétie, et que ceux qui seront témoins de la réalisation de la prophétie croient aussi au miracle opéré en union avec la prophétie.

2 et 3. Prédiction de la ruine d'Ephraïm et de la Syrie.

4-7. Promesse de l'Emmanuel : *C'est pourquoi le Seigneur vous donnera lui-même un signe. Voici que la Vierge concevra dans son sein et enfantera un fils auquel on donnera le nom d'Emmanuel*, etc. Commentaire très-intéressant de cet important passage.

8-9. Prédiction de l'invasion des Assyriens.

1. Je répéterai ici ce que j'ai déjà dit bien des fois, que le but des prophéties n'était pas seulement d'apprendre aux Juifs l'avenir, mais de faire en sorte que cette connaissance leur fût avantageuse, que la crainte causée par les menaces les rendît plus sages, que l'espoir des récompenses les rendît plus zélés pour la vertu et qu'ils connussent par là quelle est la puissance et quelle était la providence de Dieu sur eux. Telle est la raison de l'espèce de prologue qui ouvre cette prophétie ; c'était pour empêcher de croire que ces événements arrivaient

au hasard et sans règle, d'après le cours de la nature ou un certain ordre des choses, et apprendre aux Israélites qu'ils étaient dirigés d'en-haut et par la volonté de Dieu, ce qui devait singulièrement les aider à connaître Dieu. Mais comme, ce que du reste j'ai déjà dit plus haut, la prophétie n'avait pas sa preuve au moment même et que les paroles précédaient de beaucoup les événements, de sorte que, quand ils arrivaient, quelques-uns étaient déjà morts et ne pouvaient pas juger de la vérité de ce qu'ils avaient entendu, voyez ce que Dieu fait et quel moyen il prend. Il joint prophétie à prophétie, les plus rapprochées aux plus éloignées, montrant ainsi par celles dont la génération actuelle verra la réalisation, la foi qu'il faut accorder à celles qui n'arriveront que beaucoup plus tard. Dans l'Evangile, c'est par un autre moyen qu'il arrive au même but; là il lie les miracles aux prophéties et confirme les unes par les autres. Voici ce que je veux dire : un lépreux s'approche de Jésus et il est purifié ; puis le serviteur du centurion est délivré de sa maladie ; c'étaient là de grands miracles ; mais sans s'arrêter aux miracles, il y joint une prophétie. Car lorsque le centurion eut montré cette foi si vive, si admirable, par laquelle il mérita que son serviteur fût guéri, le Christ ajouta : « Beaucoup viendront de l'O- « rient et de l'Occident et auront place dans le « royaume des cieux avec Abraham, Isaac et « Jacob, tandis que les enfants du royaume en « seront bannis. » (Matth. VIII, 11.) Par ces paroles, Jésus prophétise la vocation des Gentils et la réprobation des Juifs, événements qui maintenant sont des réalités et sont aux yeux de tous plus clairs que le soleil ; mais alors ils étaient obscurs et les incrédules refusaient de les admettre ; aussi le Christ, par le miracle qu'il fit alors, amena ses auditeurs à croire fermement ce qu'il annonçait pour un temps plus éloigné, de même qu'en voyant aujourd'hui l'accomplissement de la prophétie, nous en croyons plus fermement le miracle qui eut lieu alors. Que pourrait répondre l'incrédule? Que le lépreux n'a pas été purifié? Qu'il voie la vérité de la prophétie et que celle-ci le fasse croire au miracle. Qu'auraient pu répondre les Juifs contemporains? Que ce qu'il annonçait n'était pas vrai? Mais ils n'avaient qu'à voir le lépreux purifié, et apprendre, d'après ce qui s'était opéré sur lui, à ne pas refuser de croire ce qu'ils ne voyaient pas; pour les assurer de la prophétie ils avaient le miracle, comme ceux d'aujourd'hui ont la prophétie pour les assurer du miracle. Voyez-vous comme une chose confirme l'autre?

La même conduite se voit dans l'Ancien Testament. Quand Jéroboam se laissa aller à ces excès de folie et qu'il eut élevé ces veaux d'or, un prophète vint pour lui annoncer l'avenir et en arrivant il fit un miracle, pour que personne ne refusât de croire à des choses qui ne devaient arriver qu'au bout de trois cents ans; il brisa l'autel, jeta la graisse des sacrifices et paralysa la main du roi, donnant ainsi, par les prodiges de ce moment, une preuve évidente de la réalité des choses qui devaient arriver longtemps après. Telle a été souvent la conduite de Dieu dans l'Ancien et le Nouveau Testament, de Dieu qui, par ces moyens divers, pourvoyait à notre salut. C'est ce qui arrive ici et même d'une manière plus extraordinaire; au lieu d'un miracle seulement, il fit et une prophétie et un miracle. Mais pour mieux interpréter ce récit, parcourons-le avec attention. « Il arriva au temps « d'Achaz, fils de Joathan, fils d'Ozias, roi de « Juda; il arriva, dis-je, que Basin, roi de Sy- « rie, et Phacée, fils de Romélie, roi d'Israël, « se portèrent sur Jérusalem pour l'attaquer « et ils ne purent la prendre, et l'on vint dire « à la maison de David qu'Aram s'était ligué « avec Ephraïm (1, 2). » C'est un récit que ces paroles, une exposition de faits; mais pour celui qui a de l'intelligence, de la pénétration, il y a là beaucoup à recueillir ; il verra la sagesse de Dieu et sa providence sur les Juifs. Il ne réprima pas cette guerre dès son origine, et il ne permit pas aux ennemis de s'emparer de la ville ; mais, tout en faisant des menaces, il en empêcha l'effet, car il voulait seulement réveiller les Juifs, les faire sortir de leur torpeur et montrer sa puissance, puisque, même quand le danger est devenu imminent, il peut en délivrer aussi facilement que si ce même danger était encore à naître, chose que vous pouvez remarquer en bien des circonstances, par exemple, dans la fournaise de Babylone, dans la fosse aux lions et en mille autres occasions. Ces rois vinrent, ils assiégèrent la ville, mais tous leurs efforts n'aboutirent qu'à attaquer des murailles et à effrayer les assiégés.

2. Et ceci nous fait voir que le crime des dix tribus ne fut pas seulement d'avoir allumé une guerre civile et d'avoir pris les armes

contre leurs frères, mais encore de s'être liées avec des peuples issus d'une autre famille, d'une autre race, d'avoir pris pour alliées des nations avec lesquelles toute communication leur était interdite, d'avoir placé leur camp à côté d'elles et d'avoir avec elles assiégé la ville. Car ils firent marcher Basin, un étranger, contre leur métropole. Et les forces des combattants étaient inégales. Chez les uns, une multitude innombrable, des villes, des nations, des peuples ; chez les autres, rien de tout cela, mais une seule ville, la capitale, afin que la force de Dieu parût avec plus d'éclat. Personne, en effet, ne leva les armes contre ces ennemis, personne ne les attaqua, personne ne les inquiéta, et pourtant leurs efforts pervers n'aboutirent à rien. « Car, dit le Prophète, ils ne « purent la prendre. » Et qu'est-ce donc qui les en empêchait? Rien que la main de Dieu, qui les repoussait invisiblement. Toutefois, comme je l'ai dit, il fit disparaître le mal sans faire disparaître aussitôt la crainte. « Et l'on « vint dire à la maison de David, qu'Aram « s'était ligué avec Ephraïm. Et le cœur du roi « et le cœur de son peuple furent saisis. » Quand Dieu se prépare à faire quelque chose d'étonnant, il n'opère pas aussitôt le prodige, mais il laisse d'abord sentir à ceux qui doivent en recueillir le fruit, combien leurs maux sont graves, afin qu'après leur délivrance, ils se gardent bien de montrer la moindre ingratitude. Comme, en effet, la plupart des hommes, soit par orgueil, soit par négligence, oublient leurs maux quand ils en sont délivrés, ou, s'ils ne les oublient pas, s'attribuent à eux-mêmes toute la gloire, Dieu les laisse d'abord sentir leurs maux et les délivre ensuite de leurs ennemis, ce qu'il fit particulièrement en cette circonstance. Il laissa la crainte s'emparer des cœurs, il les livre en proie à un grand abattement, et ensuite il envoie la délivrance. C'est ce qui est arrivé au grand David. Le Seigneur devait le conduire au combat et élever par ses mains un brillant trophée ; mais il ne le fit pas dès le commencement de la guerre; il laissa d'abord les Israélites en proie à la crainte pendant quarante jours, et lorsqu'ils regardèrent leur salut comme désespéré, que le barbare Goliath leur lançait mille injures sans que personne osât se lever et marcher contre lui ; alors, dis-je, alors qu'ils avouaient eux-mêmes leur défaite et que leur impuissance était devenue évidente, il envoya à la guerre ce tout jeune homme et lui fit remporter cette étonnante victoire. Et si après tout cela, après une telle preuve d'impuissance, Saül, quand il fut délivré, se laissa aller à la haine et à la jalousie, et dressa des embûches à David ; s'il se laissa vaincre par sa passion et se montra ingrat envers son bienfaiteur, que n'aurait-il pas fait si lui, si son armée n'avaient pas avoué si hautement leur lâcheté ?

Vous verrez Dieu agir ainsi en beaucoup d'autres circonstances, et surtout en celle-ci. Il se proposait de délivrer les Israélites de cette guerre et d'éloigner d'eux tout danger ; mais il les laisse d'abord sentir leurs maux. « Le cœur du roi et le cœur de son peuple « furent saisis et tremblèrent, comme trem« blent les arbres des forêts agités par le « vent. » C'est le propre de la prophétie de révéler les choses cachées. Elle nous montre la disposition d'esprit de chacun et, pour plus de clarté, elle ajoute une image pour faire voir combien cette crainte était extrême. Leur cœur, dit-elle, était agité ; ils étaient dans une entière prostration, ils désespéraient de leur salut, ils pensaient être dans un danger extrême, ils n'attendaient plus rien de bon, tous étaient trahis par leurs propres pensées. Que fait Dieu ? Il prédit leur délivrance, et aussitôt il l'opère, afin qu'ils ne puissent attribuer à aucun autre la levée du siége, et il envoie son prophète pour annoncer l'avenir. « Le Sei« gneur dit à Isaïe: Va au-devant d'Achaz, toi et « Jasub ton fils qui t'est resté, à la piscine qui « se trouve au haut du champ du Foulon, et « tu lui diras : Ne sois ni dans l'agitation ni « dans la terreur, et que ton âme ne tombe « pas dans l'abattement et n'aie aucune crainte « de ces deux bouts de tisons fumants ; car « lorsque ma colère sera montée, je vous sau« verai encore (3, 4). » Qu'est-ce à dire : « Va « au-devant? » Le roi, agité par la crainte et la frayeur, n'était pas tranquille, il ne pouvait rester dans son palais ; mais, chose que les assiégés font ordinairement, il sortait continuellement pour visiter les remparts, les portes, courant de tous côtés, sans cesse dans l'agitation pour savoir où en étaient les ennemis ; c'est pourquoi il lui dit : « Va au-devant. » Qu'est-ce à dire : « Toi et Jasub ton fils qui t'est resté ? » Jasub, en langue hébraïque, veut dire conversation et manière de vivre. C'est ainsi que Jessé en envoyant David lui dit : « Tu connaîtras leur état, » c'est-à-dire tu m'annon-

ceras comment ils se portent et ce qu'ils font.

3. Et ici encore, me semble-t-il, le Prophète reçoit l'ordre de prendre un grand nombre de témoins, afin qu'après l'événement le roi ne puisse pas se montrer ingrat, comme si le prophète ne lui avait rien annoncé. Voici donc ce qu'il veut dire : Va au-devant, toi et ceux qui sont avec toi, ceux du peuple qui sont restés. Ne vous étonnez pas s'il appelle le peuple son fils ; car il a dit auparavant : « Me voici, « moi et les enfants que Dieu m'a donnés » (Isaïe, VIII, 18.) Et certes les saints se montraient vraiment pères et surpassaient, par leur charité et leur amour pour ce peuple, tous ceux à qui la nature fait donner le nom de père. Il dit : « qui sont restés, » parce que la guerre en avait enlevé beaucoup, « sur le chemin du « champ du Foulon. » Ceci me paraît bien difficile à expliquer, que des assiégés enfermés dans leur ville et n'osant même regarder au delà des murs, se soient montrés hors des portes, car aujourd'hui ce chemin est situé hors des portes. Quelle est donc la solution de cette difficulté ? C'est qu'autrefois la ville avait un second mur; elle avait deux enceintes de fortifications, et vous le verrez facilement par les paroles d'un autre prophète, si vous voulez y faire attention. Ce prophète sort donc pour relever ces courages abattus et il tâche de leur rendre bon espoir pour l'avenir. Sois tranquille, dit le Seigneur, et ne crains pas ; il appelle tisons ces deux rois, et ainsi il marque d'un seul trait et leur force et leur faiblesse. Car il ajoute « fumants, » c'est-à-dire près de s'éteindre. Ensuite, pour montrer que ce n'était pas par leur puissance, mais par la permission de Dieu qu'ils étaient venus attaquer la ville, il dit : « Lorsque ma colère sera mon- « tée, je vous sauverai encore. Le fils d'Aram « et le fils de Romélie, unis dans un dessein « funeste ainsi qu'Ephraïm ont dit contre toi : « Nous monterons vers la Judée et nous la « ravagerons ; agissant d'un commun accord, « nous la ferons tomber dans nos piéges et « nous y établirons pour roi le fils de Tabéel. « Voici ce que dit le Seigneur des armées : « Ces pensées ne subsisteront pas et n'auront « pas d'effet. Damas demeurera la capitale de « la Syrie et Basin régnera dans Damas, et « dans soixante-cinq ans, Ephraïm cessera « d'être au rang des peuples. Samarie sera la « capitale d'Ephraïm, et le fils de Romélie ré- « gnera dans Samarie. Et si vous ne croyez « pas, vous ne comprendrez pas (5, 9). »

Ici encore, le Prophète donne de sa prophétie une excellente confirmation. Après qu'il a excité la crainte, mis sous les yeux des maux imminents, fait espérer des biens encore fort éloignés et surpassant toute attente, comme les auditeurs n'étaient pas très-fermes dans leur foi, voici le moyen qu'il emploie : Il donne, de la réalité des événements futurs, la preuve la plus frappante, en faisant connaître les desseins mêmes des ennemis. Il fait connaître la pensée qu'ils avaient en marchant sur la ville, ce qu'ils se disaient les uns aux autres, le pacte qu'ils avaient fait avant de partir et il montre ou que c'était une trahison (agissant d'un commun accord, nous la ferons tomber dans nos piéges), ou qu'un orgueil insensé s'était emparé d'eux, puisqu'ils croyaient n'avoir besoin ni d'armes, ni de lutte, ni de combat pour prendre la ville. Il nous suffit de nous montrer, de parler ; nous les prendrons tous et nous nous en irons. Puis, comme il arrive souvent aux fanfarons, enflés d'orgueil par cette espérance même, ils pensent à un roi, comme si déjà la ville était prise, et ils cherchent quel maître il faudra donner à cette capitale. Voilà, dit-il, ce qu'ils font; mais Dieu va confondre ces projets. C'est pourquoi il dit : « Voici « ce que dit le Seigneur, » et sans s'arrêter là, il ajoute : « des armées. » Lorsqu'en effet il veut annoncer quelque chose de grand, il rappelle la puissance de Dieu, sa domination sur toutes choses, cette force étonnante et admirable. Que dit Dieu ? « Ces pensées ne subsis- « teront pas et n'auront pas d'effet : Damas de- « meurera capitale de la Syrie. » Sa puissance, veut-il dire, son autorité se bornera à Damas et n'ira pas plus loin. « Et Basin régnera dans « Damas, » et Basin continuera d'être le roi de Damas, c'est-à-dire il restera dans ses possessions actuelles, sans acquérir une puissance plus grande. « Et dans soixante ans Ephraïm « cessera d'être au rang des peuples. »

4. C'est une bien grande preuve de la vérité que de voir les prophètes assigner d'avance l'époque précise, et donner ainsi à ceux qui le désirent le moyen de s'assurer de la valeur de la prophétie. Pour aujourd'hui, dit-il, ils ne feront que se retirer de devant la ville ; mais dans soixante-cinq ans le royaume d'Israël périra; les ennemis les prendront et les emmèneront tous. Mais jusqu'à cette ruine ils ne

posséderont rien de plus que ce qu'ils ont actuellement. Ces paroles sont dites pour rassurer entièrement Achaz. En effet si le Prophète se fût contenté de dire : dans soixante-cinq ans vos ennemis périront, le roi peut-être se serait dit en lui-même : Mais quoi ! s'ils ne doivent périr qu'après nous avoir vaincus, quel avantage nous en reviendra-t-il ? Sois tranquille, dit Isaïe, même pour le moment présent ; plus tard ils périront entièrement, et pour le moment actuel ils ne pourront s'agrandir. Mais Samarie sera la capitale d'Ephraïm, c'est-à-dire des dix tribus (là était leur gouvernement), et ils ne s'étendront point au delà ; et le roi d'Israël régnera dans Samarie : il répète ici ce qu'il a dit de Damas, pour montrer qu'ils ne posséderont rien de plus que ce qu'ils ont actuellement. Puis, comme les choses qu'il venait d'annoncer surpassaient toute intelligence humaine et toute espèce de raisonnement, il a raison d'ajouter. « Si vous ne croyez pas, vous « ne comprendrez pas. » Ne cherche pas, veut-il dire, comment ni de quelle manière ces choses arriveront ; car c'est Dieu qui les fera, il ne faut que croire et penser à la puissance de celui qui agira : voilà toute la preuve de ce que j'ai annoncé. C'est aussi pour cela que le prophète David dit : « J'ai cru, c'est pourquoi « j'ai parlé. » (Ps. cxv, 10.) Et Paul s'emparant, non sans raison, de cette parole, lui donne encore une plus grande signification, en disant : « Ayant le même esprit de foi, « comme il est écrit : J'ai cru, c'est pourquoi j'ai « parlé, et nous aussi nous croyons et c'est « aussi pourquoi nous parlons. » (II Cor. iv, 13.) En effet, si la foi était nécessaire pour ces choses anciennes, aussi éloignées de celles du Nouveau Testament que la terre est éloignée du ciel, combien plus n'est-elle pas nécessaire pour ces vérités si élevées et qu'aucune intelligence n'a jamais comprises. C'est ce qu'indique l'Apôtre dans ce qui suit : « Ce que l'œil « n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu, ce qui n'est point monté dans le cœur « de l'homme, voilà ce que Dieu a préparé à « ceux qui l'aiment. » (I Cor. ii, 9.)

« Et le Seigneur parla encore à Achaz et il « dit : Demandez au Seigneur votre Dieu qu'il « vous fasse voir un prodige ou au fond de la « terre ou au plus haut des cieux. Et Achaz « dit : Je n'en demanderai point et je ne ten« terai point le Seigneur. Et Isaïe dit : Ecoutez « donc, maison de David : Est-ce peu pour vous « de lasser la patience des hommes, sans lasser « celle de Dieu. Aussi le Seigneur vous don« nera-t-il lui-même un signe. Voilà que la « Vierge concevra et elle enfantera un fils qu'on « appellera Emmanuel » (10 - 14.). Grande est la condescendance de Dieu et grande aussi l'ingratitude du roi. Celui-ci devait, en entendant le Prophète, ne plus douter de ses paroles ; que s'il conservait du doute, il aurait dû, à la vue d'un miracle, le chasser comme firent beaucoup de Juifs. Car Dieu, dans son amour pour les hommes, n'a pas refusé des prodiges à ces hommes grossiers, rampants et attachés à la terre ; c'est ce qui arriva, par exemple, à Gédéon [1]. Comme Achaz était très-grossier, très-incrédule, voyez combien Dieu montre de condescendance. Lui-même l'attire et l'excite à lui demander un miracle ; certes ce n'était pas déjà un petit prodige que d'avoir révélé ses secrets, d'avoir dévoilé toutes ses pensées, d'avoir manifesté toute son hypocrisie. Quand le Prophète lui eut dit : Demande un miracle, cet impie fit le croyant et dit : Je n'en demanderai pas et je ne tenterai pas le Seigneur ; voyez avec quelle véhémence le Prophète le reprend ; et c'est à bon droit qu'après avoir montré son hypocrisie, il l'accuse avec plus de sévérité. C'est pourquoi il ne le juge même pas digne d'une réponse et s'adressant au peuple il dit : « Ecoutez donc, maison de Da« vid : Est-ce peu pour vous de lasser la pa« tience des hommes, sans lasser celle de « Dieu ? » Et comment lassez-vous celle de Dieu ? Cela est obscur ; aussi faisons tous nos efforts pour éclaircir ce mot. Voici donc ce qu'il veut dire : sont-ce mes paroles ? Sont-ce mes pensées ? Si c'est une faute digne de blâme que de refuser sans aucun motif, sans aucune raison, de croire les hommes, combien plus de croire Dieu ! Lasser la patience, ce n'est donc pas autre chose qu'être incrédule. Est-ce là, dit-il, un faible crime ? Est-ce une légère faute que de refuser de croire les hommes ? Mais si cela est grave, combien plus de refuser de croire Dieu !

5. Le Prophète a parlé ainsi pour apprendre à tous qu'il n'avait pas été trompé, et qu'il jugeait non d'après les paroles qu'il avait entendues, mais d'après les pensées d'Achaz. C'est ce que le Christ a fait bien souvent aussi dans l'Evangile. Avant de se manifester par des miracles, il reproche aux Juifs leur méchanceté

[1] Il manque ici quelque chose très-probablement.

bien qu'ils ne l'eussent pas encore montrée au dehors : c'est ce qui arriva par exemple lors de la guérison du paralytique. En effet, après lui avoir dit : « Mon fils, aie confiance ; tes pé« chés te sont remis, » comme ils disaient en eux-mêmes : « Celui-ci blasphème », le Christ, avant de raffermir le paralytique, leur adresse ces paroles : « Pourquoi pensez-vous mal en « vos cœurs ? » (Matth. IX, 2, 3, 4.) Il leur donne ainsi de sa divinité la preuve la plus grande en leur montrant qu'il connaît les pensées secrètes. « Car il est écrit, seul vous connaissez « les cœurs. » (III Rois, VIII, 39.) Et David dit encore : « Dieu qui scrute les cœurs et les « reins. » (Ps. VII, 10.) Dieu donna souvent cette connaissance aux prophètes pour montrer que leurs paroles n'avaient rien d'humain, mais qu'elles leur venaient d'en-haut, du ciel. C'est pourquoi cet Isaïe à la grande voix, après avoir montré tant de douceur en parlant au roi, l'avoir retiré du danger, l'avoir rassuré pour le présent, et lui avoir donné pour gage de la vérité de sa prophétie la révélation des desseins formés par l'ennemi, la découverte d'une trahison, l'annonce d'une ruine entière et absolue pour Israël, la détermination précise de l'époque, Isaïe, dis-je, sans se contenter de cela, va plus loin encore, il n'attend pas que le roi lui demande un miracle, il l'y exhorte malgré son excessive incrédulité ; bien plus, il le laisse maître du choix : il ne lui dit pas « tel « ou tel miracle, » mais bien « celui que tu « veux. » Le Maître est riche, son pouvoir infini, sa force indicible. Le veux-tu dans le ciel, rien ne s'y oppose ; sur la terre, aucun obstacle. C'est ce que signifient ces mots « ou au « fond de la terre ou au plus haut des cieux. » Comme cela même ne le décidait pas, le Prophète, loin de se taire, ajoute un blâme sévère, et cela, pour convertir le roi, pour lui montrer qu'il n'avait pas réussi à tromper, à donner le change sur ses sentiments, et il annonce un événement ineffable, il prophétise le salut de la terre et la rénovation de toutes choses, et il dit que ce signe ne sera pas pour le seul Achaz, mais pour tout le peuple.

Au commencement il adressait la parole au roi ; mais quand il eut dévoilé son indignité, il parla à tout le peuple : « *Aussi*, dit-il, *il don*« *nera un signe*, non pas à toi, mais *à vous*. » *A vous*, à qui donc ? A vous qui êtes dans la maison de David. C'est de là comme d'une tige que sortira ce signe. Et quel signe ? « Voici que « la Vierge concevra et enfantera un fils qui sera « appelé Emmanuel. » Il faut observer, comme je l'ai dit plus haut, que ce n'est plus à Achaz qu'est donné ce signe. Ce n'est pas là une conjecture : car voyez les accusations et les blâmes du Prophète : « Est-ce peu pour vous que de « lasser la patience des hommes ? » et il ajoute : « C'est pourquoi le Seigneur vous donnera un « signe. Voici que la vierge concevra. » Si elle n'eût pas été vierge, ce n'eût pas été un signe. Car un signe doit sortir de l'ordre habituel des choses, du cours ordinaire de la nature, avoir quelque chose d'insolite, d'étrange même, pour être remarqué par chacun de ceux qui le voient et l'entendent. C'est pour cela qu'on l'appelle signe, parce qu'il signifie. Or il ne signifierait pas, s'il restait caché dans l'ordre habituel des choses. Aussi si le Prophète avait parlé d'une femme enfantant selon le cours ordinaire de la nature, pourquoi appeler « signe » une chose qui arrive tous les jours ? Aussi il ne dit pas au commencement, voici qu'une vierge, mais « voici que la vierge », voulant marquer par l'addition de l'article que cette vierge était remarquable et seule entre toutes. Que cette addition ait bien la signification indiquée, nous pouvons le voir dans l'Evangile. Lorsqu'en effet les Juifs envoyèrent demander à Jean : « Qui es-tu ? » ils ne lui dirent pas : « Es-tu Christ, » mais bien : « Es-tu le Christ ? » Ils ne dirent pas : « Tu es prophète, » mais : « Es-tu le Prophète ! » (Jean, I, 19-25.) C'est-à-dire le Christ, le Prophète par excellence. Saint Jean ne dit pas en commençant son Evangile : « Au commencement était un Verbe, » mais : « Au commencement était le Verbe et le « Verbe était en Dieu. » (Jean, I, 1.) De même ici, Isaïe ne dit pas : Voici qu'une vierge, mais « Voici que la vierge, » et il met en tête, comme il était digne d'un prophète de le faire, « Voici « que. » Ces événements en effet, il les voyait presque, il se les représentait par l'imagination, ils étaient pour lui évidents. Les prophètes voyaient les événements futurs plus clairement que nous ne voyons ce qui se passe sous nos yeux. Nos sens peuvent se tromper ; la grâce de l'Esprit-Saint les éloignait de toute erreur.

6. Et pourquoi ne pas ajouter que cette conception aurait lieu par la vertu de l'Esprit-Saint ? C'était une prophétie et il fallait parler d'une manière obscure, comme je l'ai dit souvent, à cause de la grossièreté des auditeurs, de peur qu'une connaissance exacte des

choses ne les portât à brûler les Livres saints. S'ils n'ont pas épargné les prophètes, à plus forte raison n'eussent-ils pas épargné leurs livres. Ceci n'est pas une simple conjecture : car un autre roi, du temps de Jérémie, déchire la Bible et la livre aux flammes (Jérémie, XXXVI, 23.) Voyez-vous cette folie intolérable, cette colère insensée? Il ne lui suffit pas de faire disparaître le livre, il le brûle pour satisfaire une passion délirante. Toutefois cet admirable prophète, même en restant obscur, a su tout indiquer. Une vierge, tout en restant vierge, comment peut-elle concevoir si ce n'est par la vertu de l'Esprit-Saint? Car enfreindre les lois de la nature ne saurait appartenir qu'à celui qui les a faites. Ainsi, en disant que la vierge enfantera, le Prophète a tout dévoilé. Après cet enfantement, il prédit le nom de l'enfant, non celui qui lui fut donné, mais celui qui lui convenait. De même qu'il appelle Jérusalem ville de la justice, non pas qu'elle ait jamais porté ce nom, mais parce que toutes les choses le lui donnaient, parce qu'elle devait se changer et devenir meilleure et accomplir toute justice, de même encore qu'il l'appelle prostituée, non qu'elle ait été ainsi désignée, mais parce que sa perversité lui méritait ce nom, comme sa vertu celui de ville de justice, de même, pour le Christ, il lui donne le nom que la nature des choses indiquait. Car c'est alors que Dieu fut avec nous, lorsqu'il parut sur la terre, conversant avec les hommes, et leur montrant la plus grande affection. Ce n'est pas un ange, ce n'est pas un archange qui se fait notre compagnon, mais c'est le Maître lui-même qui descend et vient tout redresser, qui parle aux courtisanes, qui mange avec les publicains, qui entre dans les maisons des pécheurs, qui permet aux larrons de lui parler avec confiance, qui attire à lui les mages, qui va partout et réforme tout, et s'unit notre nature. Or le Prophète annonce tout et cet enfantement et les biens ineffables, immenses, qui en découlent. En effet, lorsque Dieu est avec les hommes, il n'y a plus à craindre, à trembler, mais tout nous devient rassurant : c'est ce qui nous est arrivé. Ces maux anciens et inguérissables nous ont été enlevés, cette sentence portée contre tout le genre humain a été effacée, le péché a perdu toute force et le démon toute tyrannie; le paradis fermé à tous s'est ouvert pour la première fois à un meurtrier et à un brigand, les voûtes des cieux nous ont livré passage, l'homme s'est mêlé aux chœurs des anges, notre nature à été conduite jusqu'au trône du roi; la prison de l'enfer est devenue inutile; de la mort il n'est plus resté que le nom, la chose a disparu; les chœurs des martyrs, des femmes ont brisé l'aiguillon de l'enfer.

C'est dans la prévision de ces événements que le Prophète tressaillait de joie et d'allégresse, et d'une parole il nous indique tout, en nous annonçant l'Emmanuel. « Il mangera « le beurre et le miel; avant de connaître ou « de choisir le mal, il choisira le bien. Car « avant de distinguer le bien et le mal, l'enfant « s'éloignera du mal, pour rechercher le bien « (15, 16). » Comme cet enfant ne devait pas être simplement un homme, ni seulement un Dieu, mais un Dieu dans un homme, c'est avec raison que le Prophète présente la chose sous plusieurs faces, tantôt sous celle-ci, tantôt sous celle-là, et parle de choses étranges, de peur que la grandeur du miracle n'empêche d'y croire. Après avoir dit que la Vierge enfantera, ce qui déjà est au-dessus de la nature, que cet enfant sera appelé Emmanuel, ce qui est au-dessus de toute attente, il veut empêcher qu'en entendant ce mot Emmanuel, on n'aille embrasser sur l'Incarnation les erreurs de Marcion et de Valentin, et il donne de l'Incarnation la meilleure preuve, il la tire du besoin de nourriture auquel sera assujéti le Dieu-homme. Que dit-il en effet? « Il mangera le « beurre et le miel. » Cela ne convient pas à la divinité, mais bien à notre nature. C'est encore pour la même raison que le Verbe ne forma pas immédiatement un homme pour habiter en lui, mais qu'il se renferma dans le sein d'une femme, et cela pendant neuf mois, qu'il naquit, fut enveloppé de langes, fut nourri comme on l'est dans le premier âge, pour fermer la bouche à ceux qui essayeraient de nier l'Incarnation. Eclairé par la grâce divine, le Prophète voyait tout cela; mais au lieu de parler seulement de cette naissance et de cet enfantement miraculeux, il parle de la nourriture que prendra l'homme-Dieu dans son premier âge, encore revêtu de ses langes, nourriture semblable à celle des autres hommes, et qui n'aura rien d'extraordinaire. En lui tout n'était pas différent de nous, mais tout n'y était pas semblable. Naître d'une femme, c'est notre condition; d'une vierge, c'est au-dessus de notre nature. Prendre de la nourriture

selon les lois ordinaires de la nature et la même nourriture que les autres hommes, c'est notre condition ; mais être étranger à tout vice, n'avoir jamais donné la moindre marque de perversité, voilà qui est extraordinaire, étonnant et qui ne convient qu'à lui. C'est pourquoi le Prophète mentionne l'une et l'autre chose. Ce n'est pas, dit-il, après avoir goûté le mal qu'il s'en éloigne, mais dès l'origine et par la vertu d'en-haut il a pratiqué toute vertu. C'est ce que le Christ a dit lui-même : « Qui de « vous me convaincra de péché ? » et encore : « Le prince de ce monde vient et il n'a rien « en moi. » (Jean, VIII, 46 et XIV, 30.)

7. Le Prophète même que nous expliquons n'a-t-il pas dit : « Il n'a point commis l'ini« quité et le mensonge ne s'est point trouvé « dans sa bouche? » (Isaïe, LIX, 9.) C'est aussi ce qu'il dit dans le passage actuel qu'avant même de connaître ou de choisir le mal, lorsqu'il sera encore dans cet âge de l'innocence, au commencement de sa vie, il embrassera la vertu et n'aura rien de commun avec le vice. « Car, avant de distinguer le bien et le mal, « l'enfant s'éloignera du mal pour rechercher « le bien. » Il répète dans les mêmes termes la même pensée et insiste sur la même idée. Comme ses paroles annonçaient une chose sublime, il s'efforce, en la répétant, de la faire croire. Ce qu'il a dit plus haut : avant de connaître ou de choisir le mal, c'est ce qu'il redit en ces termes : « L'enfant, avant de distin« guer. » Et il insiste encore en disant : « Le « bien et le mal, s'éloignera du mal pour re« chercher le bien. » Ce fut là le caractère distinctif de l'enfant-Dieu. C'est celui que saint Paul fait continuellement remarquer, et saint Jean, en voyant le Christ, élève la voix pour crier : « Voici l'Agneau de Dieu, celui « qui ôte le péché du monde. » (Jean, I, 29.) Mais celui qui enlève le péché des autres est à plus forte raison sans péché lui-même. C'est aussi ce caractère sur lequel, comme je l'ai dit plus haut, saint Paul insiste continuellement. Comme le Christ devait mourir, l'Apôtre, de peur qu'on ne crût que cette mort était la punition de son péché, rappelle sans cesse son innocence, pour montrer que sa mort était la rançon de notre péché. Aussi il dit : « Le Christ, ressuscité d'entre les morts, ne « meurt plus : car s'il est mort, c'est pour le « péché qu'il est mort. » (Rom. VI, 9, 10.) Et cette mort, veut-il dire, il ne l'a pas endurée comme y étant soumis et à cause de son péché, mais à cause des péchés de tous. Si donc il n'était pas soumis à la première, il est plus que démontré qu'il ne mourra plus.

« Le pays pour lequel tu trembles devant « ces deux rois sera abandonné. » Ce que le Prophète fait en toute circonstance, il le fait ici encore. Après avoir annoncé les événements futurs, il revient aux présents. J'ai longuement montré qu'il en avait agi, à propos des séraphins, comme il agit ici. Il prophétise d'abord les biens que la terre entière devait recevoir, et ensuite il s'adresse au roi. C'est pourquoi il dit : « Le pays sera aban« donné. » Qu'est-ce à dire, « abandonné? » Il ne sera pas attaqué, il sera libre, il n'aura rien à craindre, rien à souffrir des maux de la guerre. « Le pays pour lequel tu trembles, » pour lequel tu es dans la terreur et les angoisses « devant ces deux rois » de Syrie et d'Israël. Mais pour que l'annonce d'événements heureux n'amollisse pas le roi, et que la paix ne le rende pas indolent, le Prophète jette dans son âme une nouvelle inquiétude par ces paroles : « Mais le Seigneur fera venir sur toi, « sur ton peuple, sur la maison de ton père « des jours tels qu'il n'y en a pas eu de sembla« bles depuis qu'Ephraïm a fait venir de Juda « le roi d'Assyrie (17). » Par là il indique cette invasion dans laquelle les barbares renversèrent la ville de fond en comble et enlevèrent tous les habitants captifs. Et il l'annonce, non pour qu'elle arrive, mais pour que la crainte les rendant meilleurs, ils éloignent ces maux de leur tête. Comme en effet rien n'avait pu les corriger, ni les biens qui leur avaient été départis sans aucun mérite de leur part (ce que montre la disposition d'esprit du roi et l'excès de son incrédulité), ni la menace de dangers effrayants, et qu'ils avaient résisté à ces deux remèdes salutaires, Isaïe annonce désormais un désastre plus profond, et cela pour retrancher toute corruption et guérir ces malades incurables. Que veulent dire ces mots, « depuis « le jour où Ephraïm aura fait venir de Juda « le roi d'Assyrie? » Les barbares vinrent dans le dessein d'enlever toute la nation; mais ils laissèrent Juda et ses deux tribus pour se jeter sur Israël. Voici donc ce que veut dire le Prophète : A partir du jour où les dix tribus attireront sur elles, par l'énormité de leurs fautes, l'armée des barbares qui sera venue d'abord contre vous, et où elles seront emmenées cap-

tives, à partir de ce jour il vous faut craindre et trembler : car cette armée s'avancera et viendra contre vous, si vous ne changez. Et il dit : A partir de ce jour Dieu les amènera. Car ce ne fut pas en même temps que les Israélites que les deux tribus furent enlevées; mais l'intervalle ne fut pas long.

8. Voici donc ce qu'il dit : Ces jours étaient fixés; mais Dieu attendait, prenait patience bien que leurs fautes méritassent dès lors châtiment : souvent, quand le jour de la punition est fixé, Dieu attend, il temporise encore, preuve bien évidente de sa charité pour les hommes, signe bien manifeste contre ceux qui ne veulent pas profiter de sa longanimité. Déjà, dit le Prophète, la menace est faite, déjà la sentence est portée, déjà la colère de Dieu s'allume, il leur montre la vengeance, pour ainsi dire, à leurs portes, pour les exciter au repentir, les rendre meilleurs, leur imprimer une vive crainte par la ruine des autres, et pour empêcher qu'en se voyant épargnés par le châtiment qui en avait frappé d'autres ils ne devinssent encore plus négligents que par le passé.

« Et en ce jour-là, le Seigneur fera venir « d'un coup de sifflet les mouches qui domi« nent sur l'extrémité du fleuve de l'Egypte « (18). » Vous le voyez, j'avais raison en disant que c'est pour augmenter leur frayeur que Dieu leur fait dès ce jour ses menaces. Ce qui suit produit le même effet, il accroît par ses paroles leur terreur en leur montrant ces armées qu'ils redoutaient tant, cette invasion si facile (ce qui devait les épouvanter), le grand nombre de ces barbares, ce qui devait leur faire perdre toute assurance; toutes ces choses, il les indique dans ce qui va suivre. Voyez : « En ce jour-là le Seigneur fera venir d'un « coup de sifflet les mouches. » Il appelle mouches les Egyptiens, à cause de leur impudeur et de leur effronterie, et aussi parce que repoussés continuellement ils revenaient continuellement à la charge, sans les laisser respirer, leur tendant mille piéges, les harcelant sans cesse dans l'infortune, comme les mouches s'attaquent aux blessures. Dieu, dit-il, les amènera. Mais au lieu de dire il les amènera, il dit : « Il les fera venir d'un coup de sifflet, » pour faire voir combien sera facile cette invasion, combien est invincible la puissance de Dieu, à qui il suffit de faire signe pour que tout le suive. Et c'est avec raison qu'il profite de cela pour les menacer des maux qu'ils ont éprouvés déjà. « Et l'abeille qui est au pays « d'Assur. » Le syrien et l'hébreu lisent, dit-on, non pas les « abeilles, » mais les « guêpes. » Comme les Juifs ne connaissaient pas bien ces peuples, le Prophète leur imprime par cette figure une plus vive crainte, leur faisant voir par cet animal combien les ennemis seront terribles, effrayants, inévitables, combien leurs blessures seront profondes et leur présence soudaine.

« Ils viendront et se reposeront tous dans « les gorges de ce pays, dans les creux des « rochers, dans les cavernes, dans tous les « trous, sur tous les arbres (19). » Après avoir annoncé combien la présence des ennemis sera effrayante et leur marche rapide, il dit quelle sera leur multitude. Il ne dit pas, ils camperont, mais « ils se reposeront, » non comme s'ils étaient venus dans un pays ennemi, mais comme s'ils habitaient leurs propres demeures, non comme s'il leur fallait travailler et combattre, mais comme s'ils couraient au-devant d'une victoire certaine et d'un butin assuré. C'est pour cela qu'il dit : « Ils viendront et se re« poseront, » ce qui ne convient qu'à des vainqueurs, à des hommes qui ont remporté une victoire, et qui reposent après des luttes et des fatigues nombreuses. Et ce ne sera pas dans les plaines seulement qu'ils se reposeront; mais comme cette multitude est innombrable et que le pays ne suffit pas à la contenir, abîmes, rochers, montagnes, forêts, tout, en un mot, est un asile pour ces barbares. Quand même les ennemis ne seraient pas si terribles ni les Juifs si faibles, il suffirait de ce grand nombre pour les effrayer; mais quand ces deux choses se trouvent réunies, la multitude et la puissance, quand (chose plus redoutable encore) c'est la colère de Dieu qui les conduit, quel espoir de salut peut-on conserver? Ces mots « dans tous les trous, sur tous les arbres » renferment une hyperbole : car ils n'allaient pas se reposer sur des arbres; mais, comme je l'ai indiqué plus haut, il y a tout à la fois hyperbole et continuation de la métaphore tirée des guêpes.

« En ce jour-là le Seigneur se servira comme « d'un rasoir enivré (20). » Il vient d'imprimer une vive crainte de ces armées; il la renouvelle maintenant, en faisant agir le ciel même, en montrant que ce ne sont pas quelques barbares Egyptiens ou Perses, mais Dieu lui-

même qui combat contre les Juifs. Il appelle rasoir sa colère devant laquelle rien ne peut résister, que personne ne peut soutenir, qui s'avance et ruine tout sans éprouver la moindre difficulté. De même que les cheveux ne peuvent supporter le tranchant du rasoir, mais qu'ils cèdent et tombent aussitôt, de même les Juifs ne pourront nullement résister à la colère de Dieu.

9. Ce rasoir enivré désigne donc la colère d'un Dieu plein de fureur, prêt à se venger, une sentence qui va s'exécuter. « Au delà du « fleuve du roi des Assyriens, » c'est-à-dire au delà de l'Euphrate, comme était la Judée et toute la Palestine par rapport à ceux qui viennent de la Perse. Tout cela, dit-il, sera détruit entièrement. Par ces mots tête, cheveux, barbe, pieds, il désigne tout le pays sous une métaphore empruntée du corps humain, et il embrasse dans ces paroles la contrée tout entière, comme il l'a fait au commencement lorsqu'il disait : « Toute tête est languissante « et tout cœur abattu. Des pieds jusqu'à la « tête, il n'y a rien d'intact en lui (Isaïe, I, « 5, 6); » là il parlait non d'un homme, mais de tout le pays qu'il comparait à un seul corps. C'est encore ce qu'il veut dire ici, savoir que toute la terre aura à subir un châtiment exemplaire. Il emprunte d'un côté ses images à un rasoir, de l'autre côté au corps humain, pour montrer que l'arrêt porté par Dieu produira un effet plus terrible que le rasoir, qu'il fera disparaître les hommes et tout ce que porte la terre, pour la laisser déserte et inhabitée. Il se sert encore d'une autre image pour exprimer cette désolation. Il le fait pour que la crainte grandisse toujours et reste, et pour éviter que la terreur ne diminue par suite d'un si long discours. Il semble à quelques-uns que ces paroles renferment la promesse de certains biens; mais un examen plus profond fait voir qu'il n'y a que la description d'une désolation extrême. Que dit-il en effet? « En ce temps-là « un homme nourrira une vache et deux bre- « bis, et à cause de l'abondance de leur lait, il « se nourrira de beurre; car tous ceux qui au- « ront été laissés sur la terre mangeront le « beurre et le miel (21, 22). »

Cela indique, comme je l'ai dit plus haut, une grande solitude. En effet, la terre qui produit du blé et de l'orge, étant dépourvue d'habitants fournira aux animaux une nourriture abondante et si abondante que deux brebis et une vache s'en nourrissant donneront à leur possesseur des fontaines de lait. Ainsi l'abondance de vivres pour les animaux est une marque évidente que les hommes auront disparu. Et voici ce qu'indique le miel; les abeilles aiment ordinairement à habiter dans les lieux déserts parce qu'elles y trouvent une nourriture abondante et que personne ne les trouble. Et pour mieux vous convaincre que le Prophète parle d'une solitude extrême, voyez la suite : « Et en ce temps, dans les lieux où l'on avait « vendu mille pieds de vigne mille sicles, il « ne croîtra que des ronces et des épines. On « n'entrera qu'avec l'arc et les flèches, parce « que les ronces et les épines couvriront toute « la terre (23-24). » C'est la marque d'un grand malheur quand non-seulement les montagnes et les forêts, mais la terre arable elle-même et celle qui n'attend que la culture produit des ronces. Ce n'est pas sans raison qu'il a parlé du prix des vignes, c'est pour nous montrer la fertilité de la terre et les soins des cultivateurs. Eh bien! dit-il, même ces lieux si fertiles, si dignes des soins des laboureurs seront tellement abandonnés qu'ils produiront au lieu de vignes des épines, et causeront à ceux qui les aborderont tant de terreur que nul n'osera y entrer sans défense et sans armes. Ces paroles marquent combien le lieu sera désert et comme les bêtes féroces y habiteront. Après avoir porté le trouble dans les âmes et jeté la crainte dans les cœurs, le Prophète s'adoucit un peu, pour annoncer aussi des événements heureux, la prospérité qui suivra, et faire comprendre par l'une comme par l'autre situation la puissance de Dieu. Mais il insiste sur les choses effrayantes et ne fait qu'effleurer les heureuses. Pourquoi cela ? Parce que c'était surtout par la réprimande que le peuple avait besoin d'être traité à ce moment : aussi après avoir administré sans ménagement ce remède, voulant laisser respirer quelque peu les auditeurs et les exciter encore par là à la vertu, il annonce des événements heureux en disant : « Toute montagne « sera cultivée par la charrue. »

De même en effet que, pendant la colère de Dieu, même la terre arable a été abandonnée, de même quand il sera apaisé, la terre dure deviendra comme la terre meuble, et comme elle, sera labourée et ensemencée. Quand ces choses arriveront, leurs conséquences se produiront aussi, la paix, l'abondance, la confiance, la sécurité, en un mot, l'état d'autrefois.

« La crainte sera bannie. Cette terre infertile « et couverte de ronces se changera en pâtu« rages pour les brebis et sera foulée par les « bœufs (25). » Par ces détails le Prophète indique encore l'abondance, comme il dira plus loin : « Heureux qui ensemence toutes « les eaux et qui envoie le bœuf et l'âne dans « ses pâturages. » (Is. XXXII, 20.) En effet, de même que pour dépeindre la solitude, il parle de sirènes et d'onocentaures, de même, pour dépeindre la paix et la tranquillité, il ne parle que d'animaux domestiques et apprivoisés, propres au travail des champs ; il les montre remplissant tous les lieux, pour faire entendre par là la culture et ses conséquences.

CHAPITRE HUITIÈME.

1. « ET LE SEIGNEUR ME DIT : PRENDS UN LIVRE DE PAPIER NEUF, GRAND, ET ÉCRIS-Y EN CARAC« TÈRES CONNUS, QU'IL FAUT SE HATER DE PRENDRE LE BUTIN ET LES DÉPOUILLES. — 2. VOICI LE « TEMPS : PRENDS-MOI POUR TÉMOINS DES HOMMES FIDÈLES, URIE LE PRÊTRE ET ZACHARIE, FILS « DE BARACHIE. — 3. JE ME SUIS APPROCHÉ DE LA PROPHÉTESSE ET ELLE CONÇUT ET ELLE ENFANTA « UN FILS. ET LE SEIGNEUR ME DIT : APPELLE-LE : HATEZ-VOUS DE PRENDRE LES DÉPOUILLES ET « DE PARTAGER LE BUTIN. — 4. CAR AVANT QUE L'ENFANT SACHE NOMMER SON PÈRE ET SA MÈRE, ON « EMPORTERA LA PUISSANCE DE DAMAS ET LES DÉPOUILLES DE SAMARIE DEVANT LE ROI DES ASSY« RIENS. »

ANALYSE.

1. But du ministère prophétique. Précaution à prendre par le Prophète pour qu'on ne puisse révoquer en doute sa prophétie et pour lui assurer un caractère irréfragable d'authenticité.
2. Au premier signal que Dieu leur donnera, les Assyriens arriveront en foule comme des mouches.
3. Invasion d'Israël et de la Syrie.

1. D'après le sens littéral, il semble que ces prescriptions sont différentes et n'ont entre elles rien de commun ; mais si vous voulez examiner les pensées, vous trouverez qu'elles se rapprochent et n'ont qu'un même but. Mais il faut dire d'abord dans quel dessein le ministère prophétique a été introduit dans le monde. Quelle est la mission de la prophétie ; voilà ce qu'il faut dire. Ordinairement, Dieu est lent et tardif à punir les méchants, comme il est prompt à récompenser la vertu. Aussi les hommes doués de peu d'énergie se laissent-ils entraîner, en voyant que le châtiment ne suit pas immédiatement les fautes. Or, pour faire voir qu'il est patient et que l'on ne doit pas se faire de sa longanimité un prétexte pour le vice, Dieu se sert de la prophétie, non pour infliger des peines, mais pour apprendre aux pécheurs ce qui les attend, afin que la menace les rende meilleurs et leur fasse éviter des punitions réelles ; et c'est seulement lorsqu'ils restent insensibles qu'il finit par les châtier. Le démon, voyant ce dessein et sachant combien ce ministère est profitable aux hommes, envoie des faux prophètes, pour contredire ceux qui annoncent des famines, des pestes, des guerres, et pour prophétiser de grandes prospérités. Comme Dieu veut, en inspirant la crainte des paroles, faire éviter de réelles punitions, le démon s'efforce de faire le contraire ; ses discours plaisent, ils amollissent les hommes et Dieu se voit dans la nécessité de leur

infliger des châtiments. Puis, lorsque ceux qui ont cru les faux prophètes, et qui, ne faisant aucun cas de la vertu, ont persévéré dans leurs fautes, se sont attirés de graves châtiments, et qu'enfin la vérité est mise en évidence tandis que le mensonge est confondu, le démon emploie d'autres piéges encore pour achever la ruine de ceux qui se laissent prendre. Il leur persuade à eux qui se laissent facilement tromper, qu'il faut attribuer ces événements fâcheux à la colère des démons rejetés et méprisés. C'est pour empêcher cette ruse que Dieu fait annoncer longtemps à l'avance aux hommes les maux qui leur arriveront ou plutôt qui les saisiront, pour qu'il ne soit pas possible à ceux qui trompaient les hommes, d'attribuer les événements à la colère des démons. Ce n'est pas par conjecture que je le dis : car entendez les paroles d'Isaïe : « Je sais que tu es dur, que ton « cou est comme une barre de fer, que tu as « un front d'airain. C'est pourquoi je t'ai parlé « dès le commencement afin que tu ne dises « pas : Ce sont mes idoles qui ont fait ces choses, « ce sont mes images taillées et jetées en fonte « qui me l'ont donné. Tu ne les as ni connues « ni entendues. » (Isaïe, XLVIII, 4, 5, 8.)

Comme donc, selon ce que j'ai dit plus haut et ce qu'atteste ce passage, les Juifs opposaient les prophéties les unes aux autres, la vraie prophétie se hâte de remédier à cette erreur, en annonçant les événements longtemps à l'avance. Comme il était à présumer que les ingrats auraient dit : Vous ne l'avez pas prédit, nous ne l'avons pas entendu, vous forgez ces prophéties après l'événement : car vous ne connaissez pas l'avenir; comment saurons-nous que vous avez parlé d'avance? à ce langage, Dieu oppose une réponse péremptoire et ferme ces bouches impudentes. Il n'ordonne pas seulement à ses prophètes de parler, mais il ordonne d'écrire les prophéties sur le papier et non-seulement d'écrire, mais encore pour qu'on ne puisse pas dire que cela a été fait après coup, il ordonne de prendre pour témoins des hommes que leur dignité et leur conduite rendaient dignes de foi. « Prends-moi « pour témoins, dit-il, des hommes fidèles, « Urie le prêtre et Zacharie, » afin que, quand les événements se réaliseront et que les méchants diront : Ces choses n'ont pas été prédites par avance, le livre soit produit et que les hommes qui ont été témoins de sa composition ferment ces bouches impudentes. C'est pourquoi Dieu dit : « Prends-moi un livre de pa- « pier neuf, » afin qu'il ne périsse pas au bout de quelque temps, mais qu'il reste longtemps et que ses caractères même accusent les détracteurs. « Et écris-y avec un style d'homme, « avec une plume, ce qui doit arriver. Et que « doit-il arriver? Il y aura guerre, victoire « remportée par les barbares, partage des dé- « pouilles, enlèvement du butin. Ecris, dit-il, « toutes ces choses, qu'il faut se hâter de pren- « dre le butin : car voici le temps. » Qu'est-ce à dire, « Voici le temps? » Cette parole nous fait entendre deux choses, que déjà la grandeur des fautes demandait châtiment, et que la punition est imminente. La patience de Dieu le fait temporiser : car il désire qu'ils se corrigent et rendent la punition inutile, et d'un autre côté il lui est facile par sa seule volonté de faire que tout s'exécute. En effet, lorsqu'il s'agissait des barbares qui devaient faire invasion, il dit : Ne pensez pas que la longueur de la route et la multitude de l'armée soient des causes de retard, comme il arrive souvent dans ce que font les hommes.

2. Mais pour Dieu, même ce qui est éloigné est présent, tant il lui est facile en un instant, en une seconde, d'amener et de faire arriver des extrémités de la terre même des multitudes innombrables. « Prends-moi pour témoins « des hommes fidèles, Urie le prêtre et Zacha- « rie, fils de Barachie. » Témoins de quoi? De l'époque, afin que si l'on vient à récuser ces livres, les hommes qui auront assisté à leur composition et en connaissent par conséquent bien l'époque, puissent, lorsqu'il s'élèvera des contradicteurs impudents, leur fermer la bouche. Ce qui suit a le même but et contient une preuve plus manifeste encore. Comment et de quelle manière? « Il s'est approché, dit-il, de « la prophétesse. » Il appelle ainsi sa propre femme, peut-être parce qu'elle participait à l'esprit prophétique : car ce n'est pas seulement aux hommes que les grâces sont communiquées, mais aussi aux femmes. Ce n'est pas comme dans les choses temporelles où les sexes sont distingués, où les uns ont à remplir les devoirs des hommes, les autres ceux des femmes, sans pouvoir changer de rôle; il n'en est pas ainsi dans les choses spirituelles; mais tout est commun, couronnes et combats. Vous verrez cela dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament et pour toutes les positions de la vie. S'étant approché d'elle selon la loi du ma-

riage, il la rendit enceinte. Et lorsque cette femme eut mis au monde un fils, il lui donne un nom étrange, extraordinaire, un nom prophétique. Que dit-il en effet? « Appelle-le, « hâtez-vous de prendre les dépouilles et de « partager le butin, » afin que si l'on récuse le livre, du moins le nom même de l'enfant, nom prophétique, imposé bien avant la réalisation des événements, et depuis lors toujours en usage, fasse taire même les plus audacieux. Il sera évident que le Prophète ne l'a pas forgé après coup, mais qu'il avait prévu dès longtemps ces événements, et ceux même qui s'étudient à méconnaître les soins dont ils sont l'objet seront forcés de croire, puisque, même avant les événements, ils auront vu l'enfant porter ce nom, et par suite annoncer sans cesse les malheurs à venir.

Ensuite il précise le sens de la prophétie en indiquant avec exactitude l'époque de ces infortunes : « Car avant que l'enfant sache nom« mer son père et sa mère, on emportera la « puissance de Damas et les dépouilles de Sa« marie devant le roi des Assyriens. » Voici ce qu'il veut dire : à l'époque où son âge sera bien peu avancé, où il ne pourra parler encore, la victoire sera remportée, les trophées seront élevés, non que cet enfant puisse lui-même ranger l'armée et vaincre les ennemis, mais dans ce temps, c'est-à-dire avant que l'enfant puisse parler; tout sera livré aux ennemis. — « Le Seigneur me parla encore et me dit : « Parce que ce peuple a rejeté les eaux de Si« loë qui coulent doucement et qu'il a mieux « aimé avoir pour roi Basin et le fils de Romé« lie, le Seigneur fera fondre sur lui le roi des « Assyriens, comme les grandes et violentes « eaux d'un fleuve (5-7.) »

Dieu, le plus souvent, n'annonce pas seulement le châtiment, mais il en indique la cause pour l'instruction des auditeurs; c'est ce qu'il fait également ici. Après avoir parlé du pillage exercé par des étrangers et de l'invasion des barbares, il indique quelle est la cause de cette guerre. Quelle est-elle? L'ingratitude des habitants de la ville. Comme ils avaient, dit-il, un roi doux, facile, humain, et qu'ils s'en sont séparés pour appeler des tyrans, pour essayer de passer sous une domination étrangère, parce qu'ils étaient fatigués de leur bonheur, eh bien! j'accomplirai surabondamment leur désir, en amenant au milieu d'eux un homme barbare et cruel. Il emploie des expressions métaphoriques pour dépeindre le caractère du roi indigène et la puissance du roi barbare; il en agit ainsi, comme je l'ai déjà dit, pour donner à sa parole plus de force et d'expression. C'est pour cela qu'il dit : « Parce que ce « peuple a rejeté les eaux de Siloë, » passage où il n'entend pas parler de l'eau, mais où, pour faire comprendre le caractère doux et humain du roi, il le compare au courant toujours tranquille de cette source aux eaux paisibles et sans bruit, et il désigne le roi par le mot de Siloë, cause de sa douceur et de sa modération : grande leçon pour les sujets qui, n'ayant à supporter qu'un joug léger, voulaient se soulever et se donner à des rois étrangers. Puisqu'ils ne veulent pas, dit-il, d'un roi doux et humain, mais qu'ils demandent Basin et le fils de Romélie, je leur enverrai le roi de Babylone; et la violence de son armée, il la rend par l'image d'un fleuve aux eaux abondantes et impétueuses.

3. Puis, interprétant sa métaphore, il dit : « Le roi des Assyriens. » Voyez-vous combien est certain ce que j'ai dit plus haut, que partout l'Ecriture donnait elle-même la clef des métaphores qu'elle employait? C'est ce qu'elle fait encore ici. Elle a parlé d'un fleuve, mais, sans continuer sa métaphore, elle dit quel fleuve, « le roi des Assyriens, avec toute sa « gloire. Il descendra dans toutes vos vallées « et il entourera tous vos murs. Et il enlèvera « de la Judée tous ceux qui peuvent lever la « tête ou faire quelque chose. Et son armée « sera si nombreuse qu'elle couvrira toute « votre contrée. » Pour montrer que tout cela arrivera, non par la vertu de l'homme, mais à cause de la colère de Dieu, il ne le représente pas comme un ennemi qui a besoin de combattre en bataille rangée, mais comme un homme qui vient enlever un butin tout préparé. Il ne se tiendra pas sous les armes, il ne se mettra pas, dit le Prophète, en ordre de bataille; mais cette multitude couvrira la face de la terre et vaincra facilement. Puis, même au milieu de la colère, il y a encore de la clémence. Dieu ne menace pas les Juifs de la ruine de leur capitale, il leur annonce seulement l'exil et la captivité, voulant que le châtiment de ceux qui seront enlevés corrige ceux qui resteront. « Il enlèvera de la Judée tous « ceux qui peuvent lever la tête. » Tous les puissants, veut-il dire, ceux qui pillent et emportent tout, ceux qui sont les fléaux du

peuple, il les jettera dans les fers et l'esclavage, afin que leurs sujets puissent respirer un peu et que la crainte qu'ils éprouveront en voyant emmener les autres ainsi que la conservation de leur propre liberté les rende meilleurs. C'est pourquoi il dit : « Qui peut « faire quelque chose, » c'est-à-dire celui qui est fort, qui peut agir, qui est capable de quelque travail. Et avant même qu'ils soient enlevés, dit-il, peut-être serez-vous assez effrayés à la vue de ce barbare qui couvrira de ses troupes votre pays. C'est pourquoi il ajoute : « Son ar« mée sera si nombreuse qu'elle couvrira toute « votre contrée. Dieu est avec nous. — Sachez« le, nations, et vous serez vaincues : entendez« le jusqu'aux extrémités de la terre, et mal« gré votre force vous serez vaincues; et si vous « prévalez une seconde fois, vous serez vain« cues une seconde fois. — Les desseins que « vous aurez formés, le Seigneur les dissipera; « les paroles que vous aurez dites n'auront « point d'effet, parce que Dieu est avec nous « (8-10). »

Il me semble prophétiser ici la victoire d'Ezéchias, ce brillant fait d'armes et sa cause. S'ils ont, semble-t-il dire, des armes, de nombreux soldats, l'expérience militaire, nous avons, nous, le plus puissant des auxiliaires, c'est-à-dire, Dieu. Le barbare vint, comme le Prophète en avait fait la menace, et il s'en alla après avoir pris beaucoup de villes; mais quand il revint de nouveau, il éprouva un sort tout contraire. C'est ce que le Prophète annonce, ainsi que la cause de cette victoire, et il s'adresse aux barbares eux-mêmes. Que cette première victoire, dit-il, ne vous enorgueillisse pas : car dans votre incursion présente nous avons un puissant auxiliaire. Sachez-le donc et retirez-vous : car vous entreprenez une chose impossible. Puis il montre la cause de cette victoire, il dit que la renommée publiera ces hauts faits jusqu'aux extrémités de la terre : «Entendez-le jusqu'aux extrémités de la terre.» Personne en effet n'a été sans apprendre ce qui s'est passé alors à Jérusalem; c'est pourquoi le Prophète dit : « Entendez-le jusqu'aux extré« mités de la terre, malgré votre force vous « serez vaincues. » Le barbare eut une grande renommée à cause de sa puissance. Or, en cet endroit il appelle forts non ceux dont le corps est robuste, mais ceux que l'abondance de leurs richesses et l'éclat de leur gloire font remarquer. « Et si vous prévalez une seconde fois « vous serez vaincues une seconde fois. Les « desseins que vous formerez, le Seigneur les « dissipera; les paroles que vous aurez dites « n'auront point d'effet, parce que Dieu est « avec nous. » Comme leurs desseins étaient mauvais, qu'ils se proposaient de ne retourner chez eux qu'après avoir renversé la ville de fond en comble, le Prophète parle de leurs projets et dit : Tout en restera aux paroles. Puis comme les choses qu'il annonce dépassent la nature humaine, il a recours, afin de faire croire à sa parole, à la grandeur de celui qui accomplira tout, et répète souvent « parce que « Dieu est avec nous, » et qu'il dissipera lui-même toutes ces machinations. Qu'à lui soit la gloire.

Traduit par M. FANIEN.

HOMÉLIES SUR OZIAS

OU TOUCHANT LES SÉRAPHINS.

AVERTISSEMENT.

Savilius regarde les cinq premières des homélies suivantes comme également authentiques. Cependant le silence du *Catalogus Augustanus* laisse place au doute en ce qui concerne la quatrième, et l'on peut affirmer, en tout cas, que c'est mal à propos qu'elle a été intercalée entre la troisième et la cinquième avec lesquelles elle ne forme pas suite.

L'ordre général dans lequel sont disposées ces six homélies n'est point d'ailleurs l'ordre chronologique. C'est ce que le savant Tillemont a parfaitement démontré. La première, loin de se relier à la seconde, paraît avoir été prononcée à une époque bien postérieure, dans un temps où l'Empire, livré à de faibles mains, était déjà envahi par les barbares. Saint Jean Chrysostome fait un tableau de ce temps de revers et de désastres qui permet de rapporter cette homélie au règne d'Arcadius, lequel commença en l'an 395. On peut ajouter que, dans cette première homélie, l'histoire d'Ozias n'arrive qu'incidemment, de sorte que le plan même du discours lui assigne une date toute différente. D'ailleurs cette date reste incertaine, il en est de même du lieu où l'homélie fut prononcée, on hésite entre Antioche et Constantinople.

L'homélie suivante, qui est la seconde de la série, paraît avoir été prononcée à Antioche. On conclut en effet des termes dont Chrysostome se sert pour annoncer qu'il va céder la parole à un autre orateur, que cet orateur n'était autre que Flavien, l'évêque d'Antioche. D'autre part, la comparaison que fait le Saint entre son inexpérience et l'expérience consommée de celui qui va le remplacer dans la chaire a fait croire à Tillemont que saint Jean Chrysostome débutait alors dans le sacerdoce. Des éditeurs modernes ont jugé que c'était là un indice bien léger, il est clair qu'on ne saurait en tirer une date précise, mais ce n'est pas à dire qu'il ne faille en tenir aucun compte. A cet indice qu'ils rejettent, les mêmes éditeurs en ont substitué un autre emprunté à ces mots du prédicateur : *mais je parlerai des noms dans un autre temps* (il s'agit de l'addition d'une lettre au nom d'Abram), et ils en concluent que la présente homélie dut être prononcée la même année que celle qui a pour sujet, le *changement des noms*, peut-être aurait-il mieux valu se borner à dire que ce dernier discours est certainement postérieur à celui qui nous occupe et que probablement il le suivit d'assez près. Il n'y a donc pas lieu, ce semble, de s'arrêter à la date de 388, proposée par les mêmes critiques, d'ailleurs à titre de simple conjecture.

La troisième homélie paraît avoir été prononcée peu de temps après la seconde, cette fois encore l'évêque Flavien prit la parole après saint Jean Chrysostome, l'auditoire était donc encore composé des habitants d'Antioche. — Flavien parla des martyrs, avant lui saint Jean Chrysostome avait entretenu les fidèles d'Ozias et des séraphins, ou plutôt encore de l'orgueil du roi Ozias, orgueil qui causa sa perte.

L'homélie qui vient en quatrième lieu ne se relie aucunement à la cinquième, ainsi que nous l'avons déjà fait pressentir plus haut; en effet, bien qu'il y soit question d'Ozias vers le milieu, rien n'indique ni une date commune ni un même lieu ; on peut même croire que cette quatrième homélie fut prononcée à Constantinople, car les termes par lesquels saint Jean Chrysostome caractérise la ville où il parle ne permettent guère de songer à Antioche, en dépit de la conjecture hasardée, timidement d'ailleurs, par Tillemont. Il faudrait donc déplacer ce discours, n'était l'autorité, sinon unanime, au moins générale, des manuscrits. Ajoutons que saint Jean Chrysostome paraît l'avoir prononcée dans le fort de l'été.

La cinquième homélie s'adapte exactement à la troisième et paraît y faire suite, contrairement à ce que nous avons remarqué au sujet de la quatrième.

La sixième enfin s'enchaîne parfaitement à la cinquième, elle fut prononcée à Antiocne à l'approche du Carême.

Erasme a donné des cinq premières homélies une traduction latine qui a été reproduite avec des corrections dans l'édition Migne, la sixième a été mise en latin par Fronton du Duc.

PREMIÈRE HOMÉLIE.

A LA LOUANGE DES FIDÈLES QUI SE SONT RENDUS A L'ÉGLISE, SUR LE BON ORDRE A OBSERVER DANS LE CULTE DIVIN, ET SUR LE TEXTE : « J'AI VU LE SEIGNEUR ASSIS SUR UN TRONE ÉLEVÉ ET « SUBLIME. »

ANALYSE.

1. Félicitations adressées aux auditeurs sur leur empressement à venir à l'Eglise.
2. Exhortation morale sur la contenance que l'on doit garder à l'Eglise. Que l'allégresse doit être mélangée de crainte chez les fidèles. Exemple des anges.
3. Explication du texte d'Isaïe. — Attitude des séraphins en présence de Dieu.
4. Funeste influence des spectacles. Vains subterfuges de ceux qui prétendent y assister sans péril. — Coupable irrévérence de ceux qui s'entretiennent d'affaires mondaines à l'Eglise, que le malheur des temps n'est point une excuse admissible, que la faute en est d'ailleurs au peuple, plutôt qu'à ses chefs.
5. Exemples relatifs à la proposition précédente, empruntés à l'Ecriture sainte. — Histoire d'Achar.
6. Punition d'Achar. — C'est donc nous-mêmes que nous devons accuser avant tout, même des malheurs publics. Dispositions intérieures et maintien exigés du fidèle présent à l'église.

1. Je vois que vous montrez beaucoup de zèle à mettre en pratique les conseils que je vous ai donnés l'autre jour. Aussi est-ce avec ardeur que, de mon côté, je jette la semence de l'instruction, fortifié par les bonnes espérances que font naître en moi ces dispositions. Quand le cultivateur qui s'est fatigué à répandre la graine, voit la terre fécondée se couvrir d'épaisses moissons, il oublie ses récents labeurs ; l'appât du gain l'excite à continuer ses travaux, à pourvoir à la conservation de sa récolte. Et combien plus profitable, combien plus lucrative n'est point la culture qui nous occupe? La culture de la terre, par l'abondance de fruits matériels qu'elle procure, subvient à la nourriture des corps : notre culture, à nous, en semant l'enseignement de la parole, en multipliant les dons de l'esprit, assure des provisions spirituelles, des vivres inépuisables et à l'abri des avaries, des trésors d'abondance garantis contre les ravages du temps, et placés sous la garde d'une providence ineffable, trésors dont il n'est donné qu'à l'esprit de jouir. Voilà le revenu que je tire de mes travaux, voilà les trésors que je mets en réserve pour votre charité. Lorsque je les vois s'accroître en vous, comment ne me réjouirais-je pas? ce n'est donc pas en vain que je répands la graisse, ce n'est pas en pure perte que j'ai pris de la peine, la terre où je sème est grasse et fertile, et propre à donner des fruits. Mais d'où me vient cette idée, que je fais un gain pareil? qu'est-ce qui me fait juger que mes discours produisent des actes? C'est votre empressement actuel, c'est le zèle avec lequel vous prenez possession de cette église, notre mère à tous ; ce sont ces stations nocturnes et prolongées, c'est cette assiduité avec laquelle à l'imitation du chœur angélique, vous offrez au créateur une perpétuelle adoration. O présents du Christ ! Là-haut, des armées d'anges chantent l'hymme de gloire : ici-bas, dans les églises, des hommes pareillement réunis en chœurs chantent le même hymne à leur exemple. Là-haut les séraphins font retentir l'hymne trois fois saint : ici-bas la foule des humains envoie au ciel les mêmes louanges; c'est comme une fête qui réunit ensemble les habitants des cieux et les habitants de la terre : reconnaissance, allégresse, chœurs joyeux, tout est commun. En effet, ce concert, c'est l'ineffable condescendance du Maître qui l'a formé, c'est le Saint-Esprit qui l'a composé; c'est la gloire du Père qui en a combiné

l'harmonie : c'est d'en-haut qu'il tient la beauté de ses mélodies ; c'est la Trinité qui le fait vibrer, comme l'instrument touché par la verge d'ivoire, et lui fait rendre ces modulations délicieuses et célestes, ces chants angéliques, cette éternelle symphonie. Voilà le résultat de notre empressement à l'Eglise, voilà le fruit de nos réunions ? Voilà pourquoi je me réjouis en considérant l'éclat de cette solennité ; je me réjouis en voyant ce bonheur qui remplit vos âmes, cette joie spirituelle, cette allégresse selon Dieu. Car rien ne répand autant de charme sur notre vie, que le contentement que nous goûtons à l'église. A l'église se conserve la joie de ceux qui sont dans la joie : à l'église se trouve le bonheur pour les affligés ; à l'église la gaîté pour les souffrants ; à l'église le rafraîchissement pour ceux qui sont las ; à l'église le repos pour ceux qui succombent. « Venez ici près de moi, est-il écrit, vous tous qui « êtes fatigués et accablés ; et je vous donnerai « le repos. » (Matth. II, 28.) Quoi de plus aimable que cette parole ? de plus doux que cet appel ? C'est à un festin que le Maître vous appelle, en vous appelant à l'église, c'est au repos qu'il vous convie en place de vos fatigues, c'est en récréation qu'il change vos peines, alors qu'il allége le faix de vos péchés ; les délices triomphent de votre chagrin, la gaîté guérit votre douleur d'ineffable sollicitude ! ô appel céleste ! Hâtons-nous donc, mes chers frères, de montrer encore un redoublement d'ardeur, et en même temps, de ne point perdre de vue, en contentant notre zèle, les règles de la convenance et le but que nous devons nous proposer. C'est le sujet dont je veux aujourd'hui vous entretenir : sujet déplaisant en apparence, mais utile en réalité bien loin qu'il doive vous paraître importun. Ainsi agissent les pères qui chérissent leurs enfants : ils ne s'occupent pas seulement de leur procurer des plaisirs d'un instant, ils ne craignent pas quelquefois de leur faire de la peine : ils ne se bornent pas à leur recommander les pratiques dont l'utilité est manifeste d'elle-même : celles même qui paraissent gênantes, mais auxquelles il est salutaire de se conformer, ils les leur enseignent avec une grande sollicitude, et exigent d'eux qu'ils les observent exactement. Que si nous prolongeons ce préambule, c'est pour que la peine que nous prenons ici ne soit pas perdue, c'est pour ne pas nous consumer en luttes et en veilles inutiles, c'est pour que nos paroles ne se perdent pas dans l'air après avoir retenti plutôt à notre détriment qu'à notre profit. En effet, le marchand qui part pour de lointains voyages, qui affronte tous les efforts des vents et tous les soulèvements des vagues, ne se résignerait pas à s'exposer en pure perte à de pareilles épreuves : s'il fend les vagues, s'il brave les périls, s'il change de lieu sans cesse, s'il passe toutes ses nuits sans dormir, c'est pour que son trafic l'enrichisse. De telle sorte que si, loin de trouver de l'avantage et de retirer un gain, il est encore menacé de perdre son capital, il est impossible qu'il lève l'ancre et coure se jeter au milieu de ces innombrables périls.

2. Convaincus de ces vérités, entrons ici avec le respect convenable, si nous ne voulons au lieu d'obtenir la rémission de nos péchés, revenir chez nous chargés de péchés nouveaux. — Qu'est-ce donc qui est demandé, exigé de nous ? C'est lorsque nous chantons les hymnes divins, d'offrir cet hommage avec un sentiment de crainte profonde et un extérieur qui respire la piété. En effet, il y a ici des personnes, lesquelles, je le pense, ne sont pas inconnues à votre charité, qui manquent de respect à l'égard de Dieu, et ne voyant dans les paroles de l'Esprit que des propos vulgaires, poussent des cris désordonnés et se conduisent véritablement comme des insensés, à voir l'agitation, les mouvements en tout sens de toute leur personne et dénotent par là des dispositions bien différentes d'un état vraiment spirituel. Malheureux, infortuné que tu es ! Quand c'est avec crainte et tremblement que tu devrais mêler ta voix aux louanges angéliques, quand c'est en frissonnant que tu devrais faire ta confession au Créateur afin d'obtenir par ce moyen le pardon de tes fautes, voici que tu transportes en ce lieu les postures des mimes et des danseuses, comme eux agitant les bras au mépris des bienséances, trépignant des pieds et disloquant ton corps par mille contorsions. Et comment n'éprouves-tu ni crainte ni effroi en bravant ainsi la sainte parole ? ne songes-tu pas que Dieu lui-même est ici, invisible et présent, qu'il surveille les mouvements de chacun, qu'il lit dans sa conscience ? Ne songes-tu pas que des anges assistent à ce redoutable banquet, et entourent cette table tout pénétrés de crainte ? mais non, tu ne songes point à cela, parce que les propos et les spectacles du théâtre ont fait la nuit dans ta pensée ; voilà pour-

quoi tu mêles ce qui se fait là-bas aux rites de l'église : voilà pourquoi par des cris indistincts tu trahis le désordre de ton âme. Comment donc pourras-tu demander la rémission de tes péchés ? comment pourras-tu attirer sur toi la miséricorde du Maître, quand c'est avec une pareille négligence que tu lui présentes ta requête. « Dieu ayez pitié de moi, » dis-tu, et tu montres des dispositions faites pour éloigner la pitié. « Sauvez-moi, » cries-tu, et tu affectes une posture propre à écarter le salut. De quoi servent pour la prière ces mains continuellement élevées en l'air ou balancées indécemment, ces cris violents, ces efforts de voir qui ne font que rendre la parole indistincte? N'est-ce point ainsi que se tiennent les prostituées des carrefours ? N'est-ce point ainsi que crient les acteurs dans les théâtres ? Comment peux-tu donc à ces angéliques hommages mêler les jeux des démons? Comment ne rougis-tu point lorsque tu t'entends proférer toi-même cette parole : « Servez le Seigneur dans la crainte et « célébrez-le avec tremblement. » (Ps. II, 11.) Est-ce le servir avec crainte, que de se laisser ainsi aller à la dissipation, aux mouvements déréglés, que de ne pas savoir toi-même ce que signifient ces éclats désordonnés de ta voix ? C'est là le fait de ce mépris, non de la crainte, de l'arrogance, non de l'humilité; c'est se divertir, plutôt que louer Dieu, qu'est-ce donc que servir Dieu dans la crainte? C'est apporter, fidèle en tout aux recommandations divines, de la crainte et du recueillement à l'exécution de celle-ci, c'est offrir ses prières avec un cœur contrit et une âme humiliée. Et ce n'est pas seulement de le servir dans la crainte, c'est encore de se réjouir en lui, avec tremblement que l'Esprit-Saint nous prescrit par la bouche du Prophète. En effet, comme en général, l'accomplissement d'un devoir produit de la joie chez l'homme vertueux, il a soin de dire que, en ce qui regarde ce devoir particulier, il convient de l'accomplir avec crainte et tremblement, de peur qu'en nous abandonnant au relâchement de la sécurité nous ne perdions le fruit de nos peines, et qu'en même temps nous n'excitions la colère divine. Mais comment faire, dira-t-on, pour se réjouir avec tremblement ? Ces deux choses ne sauraient se trouver réunies, tant est grande la différence qui les sépare. On appelle joie la satisfaction des désirs, la jouissance des choses qui plaisent, l'oubli de celles qui chagrinent; crainte, au contraire, cette appréhension des maux prévus, à laquelle est en proie une conscience qui s'accuse. Comment donc peut-on se réjouir avec crainte, et non-seulement avec crainte, mais encore avec tremblement, ce qui est un redoublement de crainte et un signe de mortelles angoisses.

Comment cela se peut-il faire, dites-vous ? Les séraphins eux-mêmes vous l'enseignent: car c'est ainsi qu'en fait ils s'acquittent de leur ministère. Ces êtres qui jouissent de l'ineffable gloire du Créateur, qui contemplent son incomparable beauté (non sans doute telle qu'elle est réellement : car nulle créature ne saurait la comprendre, ni la contempler, ni la figurer, et il serait absurde de s'en faire cette idée; mais autant qu'ils en sont capables, autant qu'il leur est donné de percevoir la lumière des rayons éternels); ces êtres donc, continuellement occupés de leur ministère autour du trône royal, vivent dans une joie perpétuelle, dans un éternel contentement, dans une allégresse incessante, toujours tressaillant de plaisir, et chantant les louanges du Très-Haut. Etre en présence d'une telle gloire, être inondés par la splendeur qui en jaillit, voilà leur joie, voilà leur allégresse, leur bonheur, leur gloire. Peut-être cela vous charme-t-il, peut-être le désir de cette gloire s'allume-t-il en vous.

3. Eh bien ! si vous voulez écouter celui qui vous exhorte, et prendre part avec respect aux louanges qui se chantent ici-bas, vous ne serez point privés de cette joie incomparable; car c'est le même Dieu qu'on célèbre sur terre et dans les cieux. « Le ciel et la terre, » dit l'Ecriture, « sont remplis de ses louanges. » (Isaie, VI, 3.) Comment donc ces êtres qui jouissent d'un tel contentement peuvent-ils y mêler de la crainte ? Ecoutez ce que dit le Prophète : « J'ai vu le Seigneur assis sur un trône « élevé et sublime. » Pourquoi après avoir dit qu'il est élevé, l'appelle-t-il encore sublime ? Est-ce que le mot « élevé » ne suffisait point pour peindre la chose, et montrer ce qu'a d'éminent une pareille majesté. Pourquoi donc ajouter « sublime ? » C'est pour montrer ce que ce trône a d'incompréhensible. En effet chez nous le mot « élevé » implique l'idée d'une comparaison avec les objets bas et inférieurs : par exemple, les montagnes sont élevées relativement aux plaines et aux endroits creux, le ciel est élevé puisqu'il domine toutes

les choses d'ici-bas : au contraire, ce qui est sublime, éminent, n'appartient qu'à cette incompréhensible nature, qu'il n'est possible ni d'entendre ni d'expliquer : de là ces mots : « J'ai vu le Seigneur assis sur un trône élevé « et sublime. » Et qu'avez-vous vu encore, ô Prophète ? Qu'avez-vous aperçu autour de lui ? « Et les séraphins, » continue-t-il, « étaient « debout autour de lui. » Que faisaient-ils ? Que disaient-ils ? Quelle confiance montraient-ils ? Aucune confiance, répond le Prophète, mais une crainte, un saisissement extrême, une terreur indicible qui se manifestait par leur maintien même. De leurs deux ailes ils se cachaient le visage, à la fois pour se protéger contre les rayons que lançait le trône, et dont ils ne pouvaient supporter l'éclat irrésistible, et d'autre part, de manière à laisser voir le respect qu'ils ont eux-mêmes pour le Maître.

J'ai dit quelle est leur joie, quel est leur contentement, et néanmoins ils cachent non-seulement leur visage, mais jusqu'à leurs pieds. Et pourquoi cela ? Quant aux yeux, cela s'explique par l'objet redoutable qui est devant eux, par l'impossibilité de soutenir l'éclat de la gloire inaccessible ; mais pourquoi se couvrir les pieds ? J'aurais voulu vous laisser cette question à examiner, afin d'occuper vos esprits à la résoudre, et de les animer à la recherche des vérités spirituelles ; mais je crains, en laissant votre pensée préoccupée de ce sujet, de vous distraire de l'exhortation, en sorte qu'il faut bien vous expliquer l'énigme. Pourquoi donc se couvrent-ils les pieds ? C'est une suite de leur empressement à montrer leur piété vis-à-vis du Créateur ; de là ces angoisses qu'ils s'efforcent de manifester par leur attitude, leur voix, la direction de leurs regards, comme aussi en restant debout. Et comme en dépit de tout cela ils ne peuvent réussir à réaliser leur désir, ni à faire leur devoir, ils dissimulent leur incapacité en se voilant de toutes parts. Avez-vous compris mon explication, ou faut-il que je la reprenne ? Pour la rendre plus claire, j'aurai recours aux exemples qui sont sous nos yeux. Quelqu'un se fait-il présenter à un monarque terrestre, il cherche tous les moyens de lui témoigner un grand respect, afin de s'attirer par là une faveur plus signalée. Dans cette vue, il combine et les mouvements de sa tête et les inflexions de sa voix, il a soin de tenir ses mains jointes et ses pieds rapprochés, en un mot de composer toute son attitude, de manière à exprimer cette vénération. Il en est ainsi de ces puissances incorporelles. Dans leur vif désir d'attester leur respect envers le Créateur, dans leurs efforts de tout genre pour y parvenir, ne pouvant y réussir néanmoins, ils cachent sous un voile leur impuissance à réaliser leur désir. Voilà pourquoi l'on dit qu'ils se cachent et le visage et les pieds. Ces paroles se prêtent d'ailleurs à une autre considération appartenant à l'ordre mystique : il ne faut pas entendre par là que les anges aient des pieds, un visage (ils sont incorporels ainsi que la Divinité). Le Prophète a voulu indiquer par ce langage, qu'ils se recueillent de toutes parts sur eux-mêmes, qu'ils servent le Maître avec crainte et avec une pieuse retenue. C'est ainsi que nous devons nous présenter nous-mêmes devant lui, quand nous lui offrons de semblables hommages ; nous devons craindre, trembler, nous figurant que nous le voyons lui-même avec les yeux de l'esprit. Et n'est-il pas présent ici, en effet, Celui qu'aucun lieu ne renferme, ne prend-il pas note des paroles que chacun profère ? C'est donc avec cette contrition, dans cette humilité du cœur, que nous devons chanter ses louanges, afin de les rendre agréables et d'envoyer au ciel comme le parfum d'un encens odorant. « Dieu, » dit l'Ecriture, « ne méprisera point « un cœur contrit et humilié. » (Ps. L, 19.) Cependant, dira-t-on, le Prophète nous exhorte à célébrer Dieu avec jubilation : que « toute la « terre célèbre le Seigneur avec jubilation. » (Ps., LXV, 1.) Mais ce que nous proscrivons, ce n'est point une pareille jubilation, ce sont les cris indistincts ; ce n'est point la voix de la glorification, c'est la voix du tumulte, ce sont les disputes, les mains agitées en l'air hors de propos, les piétinements, les attitudes molles ou indécentes, où se complaisent les désœuvrés au théâtre et dans les hippodromes. De là nous viennent ces enseignements funestes, de là ces vociférations irrévérencieuses et déplacées, de là ces gestes désordonnés, ces querelles, ces disputes, ces attitudes malséantes.

4. En effet rien ne dispose autant au mépris de la parole divine que les divertissements qu'on va chercher dans ces spectacles. C'est pour cette raison que j'ai exhorté plus d'une fois quiconque entre ici, quiconque jouit de l'enseignement divin, quiconque participe au redoutable et mystérieux sacrifice, à ne point porter ses pas dans ces théâtres, à ne point

mêler les mystères de Dieu aux mystères des démons. Mais il y a des hommes si insensés que, même revêtus des apparences de la sagesse, même avancés en âge, ils ne craignent pas de déserter l'Eglise pour ces lieux, sans égard à nos paroles, sans respect pour leur propre extérieur. Si nous venons à leur alléguer cette considération, à les exhorter au respect de leurs cheveux blancs et de la sagesse, quelle est leur sotte et ridicule réponse? Ces spectacles, disent-ils, offrent l'image de la victoire et des couronnes de la vie future, et nous en retirons la plus grande utilité. — Que dis-tu là, mon ami? Ce n'est qu'une vieillerie spécieuse et funeste. D'où pourrait provenir cette utilité? De tant de querelles, de tant de serments prodigués à la légère pour le malheur de ceux qui les prononcent, ou bien de ces injures, de ces invectives, de ces quolibets dont les spectateurs de ces jeux s'éclaboussent mutuellement? Mais ce n'est point de ces choses-là: c'est donc de ces cris désordonnés, de ces éclats de voix inarticulés, de ces nuages de poussière, de cette cohue, de ces violences, de ces minauderies à l'adresse des femmes, c'est de là que tu retires de l'utilité? Ici c'est le Maître des anges lui-même qui nous est montré par tous nos prophètes et nos instituteurs assis sur un trône élevé et sublime, et distribuant à ceux qui en sont dignes les prix et les couronnes, à ceux qui en sont indignes assignant en partage la géhenne et le feu; c'est le Seigneur lui-même qui nous en assure. Eh bien! tu ne tiens nul compte de tout cela; tu ne tiens compte ni des alarmes de la conscience, ni de la révélation de tes crimes, ni des angoisses du jugement, ni de l'irrévocable sévérité de la punition; et pour parer ta curiosité d'un absurde prétexte, tu prétends trouver un profit là où tu encours un irréparable dommage? Ah! je vous en prie, je vous en conjure, ne cherchons point d'excuses à nos péchés: ce sont là des faux-fuyants, des subterfuges qui ne peuvent que causer notre malheur. — Mais en voilà assez sur ce sujet: il est temps de revenir maintenant à notre première exhortation, et de la conclure en quelques mots, afin de terminer ce propos comme il convient. En effet ce n'est pas seulement l'indiscipline qui règne en ce lieu, c'est encore une autre maladie pernicieuse. En quoi consiste-t-elle? En ce que, venus ici pour converser avec Dieu, et pour lui adresser nos hommages, nous l'oublions pour prendre à part notre voisin, pour régler nos affaires, pour causer des affaires de la place publique, de celles de l'Etat, du théâtre, de l'armée, dire comment telle chose a été conduite, comment telle autre a été négligée, ce qui excède la mesure, ce qui reste en deçà; en un mot, pour nous entretenir ici de toutes nos affaires, soit publiques, soit privées. — Et comment excuser une pareille conduite? S'il nous arrive d'avoir audience d'un des rois de la terre, nous lui parlons seulement des choses dont il veut nous entretenir et au sujet desquelles il nous interroge: et quiconque oserait entamer une autre matière sans y être autorisé encourrait le plus terrible châtiment: et vous, quand vous abordez le Roi des rois, celui que les anges ne servent qu'en tremblant, vous interrompez votre dialogue avec lui, pour parler de boue, de poussière, de toiles d'araignée? Car voilà justement les affaires d'ici-bas. Et comment porterez-vous la peine de ce mépris? Et qui vous sauvera du châtiment réservé à une faute pareille?

Mais, dira-t-on, les affaires vont mal, l'Etat de même, et c'est pour nous un grand sujet d'entretiens et de discussions. Et quel en est le motif? L'incapacité de ceux qui nous gouvernent, répondra-t-on? Non, ce n'est point l'incapacité de ceux qui gouvernent, ce sont nos fautes, c'est le châtiment mérité par nos prévarications. Voilà ce qui a tout bouleversé, voilà ce qui a causé tous nos maux, voilà ce qui a armé nos ennemis, voilà ce qui a provoqué notre défaite. Si l'essaim des tribulations s'est répandu sur nous, la seule raison est celle que je viens de dire. En sorte que, eussions-nous à notre tête un Abraham, un Moïse, un David, un Salomon, le plus sage des hommes, fussions-nous gouvernés par le plus juste des mortels, si nous nous conduisons mal, c'est tout un quant au principe des maux qui nous accablent. Comment, de quelle façon? En effet, avons-nous pour chef un transgresseur des lois, un homme sans prudence et sans esprit de conduite: c'est que notre imprudence à nous et notre indiscipline nous ont valu un pareil guide, c'est que nous avons mérité par nos fautes d'être ainsi frappés. — C'est là, en effet, ce qu'il faut entendre par l'expression, avoir des chefs selon son cœur: cela signifie qu'en expiation de nos fautes antérieures nous sommes tombés sous la direction d'un pareil

maître, que ce soit un prêtre, ou un homme préposé aux affaires du monde. Mais fût-il un juste dans toute la force du terme, fût-il en justice l'égal de Moïse lui-même, son équité personnelle n'aura pas le pouvoir de voiler les innombrables excès de ses subordonnés. Et c'est ce dont on peut juger parfaitement par l'exemple de Moïse, de cet homme qui souffrit tant d'épreuves pour Israël, qui adressa pour ce peuple tant de supplications à Dieu, afin qu'il le mît en possession de la terre promise : mais attendu qu'Israël par ses propres infractions avait détourné de lui l'effet de cette promesse, la prière de Moïse ne put obtenir de Dieu l'abrogation du juste arrêt prononcé contre ce peuple qui, tout entier, fut terrassé dans le désert. Et cependant qui fut plus juste que Moïse ? Qui put parler à Dieu plus librement? Sans doute on dit que la prière du juste est puissante, mais c'est quand elle est rendue efficace, c'est-à-dire corroborée par le repentir et la conversion de ceux qu'elle concerne. Quant à ceux qui sont incorrigibles et incapables de conversion, comment pourrait-elle leur venir en aide, quand eux-mêmes y mettent opposition par leur conduite ?

5. Et pourquoi rappeler ce qui arrive d'un peuple abandonné tout entier au crime, quand on voit la faute d'un petit nombre de sujets, souvent même d'un seul, prévaloir sur le crédit des justes qui gouvernent? — Et c'est ce que montre encore l'exemple d'Israël, qui, dirigé par Moïse, ne fut pas plus tôt arrivé sur la terre étrangère, et n'eut pas plutôt engagé le combat, que quelques-uns d'entre eux s'éprirent d'une folle passion pour les femmes de ce peuple ennemi, et appelèrent par là sur tout le peuple la fameuse calamité qui causa sa perte.

Pour la faute d'un seul homme le châtiment fut pareil : souvenez-vous d'Achar, qui dépouilla l'offrande de la robe brodée, et par là enflamma la colère de Dieu contre le peuple. Mais peut-être quelques-uns des assistants ignorent les détails de cette histoire. Il faut donc la résumer en peu de mots, afin de la rappeler à ceux qui la connaissent, et de l'apprendre à ceux qui l'ignorent. Achar donc, cet Achar dont je parle, était un de ceux qui passèrent le Jourdain avec Jésus, fils de Navé, ce Jésus qu'un arrêt de Dieu élut comme successeur de Moïse, ce Jésus qui présentait une image, une figure de notre vrai Sauveur Jésus-Christ. En effet, de même que le fils de Navé fit passer le peuple, en traversant avec lui le Jourdain, du désert dans la terre de promesse, ainsi notre Sauveur, du désert de l'ignorance et de l'idolâtrie, nous a transportés par la voie sainte et salutaire du baptême dans la Jérusalem céleste, vers la mère des premiers-nés, aux lieux où sont préparées les stations de l'éternel repos, aux lieux où règne une paix que ne trouble aucune discorde. Jésus donc après avoir fait passer le peuple avec le secours de Celui qui lui donnait ses ordres, Jésus arriva sous les murs de Jéricho. Il s'occupait de ce siége d'une espèce nouvelle, et déjà les remparts allaient tomber, quand il s'adresse à son peuple; en quels termes? « Cette ville sera une offrande, avec tout ce qu'elle renferme, pour « le Seigneur Sabaoth, à l'exception de Raab la « prostituée ; n'y touchez pas. — Abstenez-« vous donc de l'offrande, de peur que vous « n'ayez l'idée d'en rien dérober, et que vous « ne causiez notre ruine. » Il veut dire que tout ce qui est dans la ville est consacré : car c'est ce qu'il entend par offrande. — Que personne, par conséquent, ne dérobe rien de ce qui est réservé au Seigneur Dieu, et par là, ne nous efface du nombre des vivants. La prescription était d'une exécution difficile, elle supposait une attention bien vigilante, et chez Dieu qui donnait cet ordre, et chez Jésus qui l'érigeait en loi. En effet, comment était-il possible qu'entre tant d'hommes cette loi ne rencontrât pas un infracteur, et cela, quand il y avait tant de motifs pour la transgresser? — L'irréflexion du peuple, sa convoitise, l'ignorance même où quelques-uns pouvaient être à l'égard de l'édit, la richesse des dépouilles exposées comme un appât à leurs regards, pour tenter la cupidité, tout était de nature à les pousser à l'infraction. Néanmoins la loi fut promulguée, et le péril attaché à l'infraction fut suspendu sur les têtes. Qu'arriva-t-il après cela? Les remparts tombèrent, et tout ce qui était dans la ville devint la proie des assiégeants. Ainsi, bien que tout le peuple observât fidèlement cet édit, il suffit de l'infraction d'un seul pour allumer contre tout le monde la colère de Dieu. « Les fils d'Israël, » dit l'Ecriture, « commirent un grand péché, ils dérobèrent, ils touchèrent à l'offrande, et Achar « fils de Charmi toucha à l'offrande, et le Seigneur fut enflammé de courroux contre les « fils d'Israël. » (Jos. VII, 1.) Et cependant il

n'y avait qu'un seul coupable. Comment donc les fils d'Israël furent-ils coupables, comment le Seigneur fut-il irrité contre les fils d'Israël? Voyez-vous comme le péché d'un seul attira le châtiment sur le peuple tout entier? Voyez-vous comment cette faute arma Dieu contre la multitude? Lorsque l'infraction eut été commise, sans que personne fût dans le secret, à l'exception de Dieu seul pour qui il n'y a point de mystères, le châtiment se fit d'abord attendre, et le coupable, bien qu'il se crût ignoré, n'était pas moins consumé par sa conscience, comme par un feu caché. Enfin arriva le temps d'accomplir la menace, le temps où la faute devait être révélée. « Jésus envoya des « hommes de Jéricho en Gaï. Et là montèrent « environ trois mille hommes, et ils fuirent « loin de la présence des hommes de Gaï; et « ils tuèrent trente-six hommes d'entre eux, et « ils les poursuivirent, et ils les exterminè-« rent: et le cœur du peuple fut épouvanté, « et il devint comme l'eau. » (Jos. VII, 2, 4, 5.)

6. Considérez ce châtiment d'une faute unique, considérez cet irréparable désastre. Un homme a péché, et sur tout le peuple s'abat la mort et la terreur. Qu'est-ce à dire, ô Dieu de bonté? Vous seul, vous êtes juste, et vos jugements sont droits. Vous faites justice à chacun d'après ses propres actes. Vous avez dit, Dieu miséricordieux, que chacun périra par son propre péché, et que l'on ne sera point puni l'un pour l'autre. Que penser dès lors de cet arrêt de votre justice? En vous tout est bien, Seigneur, tout est excellent, et disposé pour notre intérêt. Le Seigneur répond : c'est une souillure que le péché; qu'il soit donc flétri publiquement par un châtiment général, afin qu'il ne gagne pas tout le monde, afin qu'en voyant la menace terrible produite par une seule transgression, on fuie le châtiment sans fin auquel on s'exposerait par des fautes nouvelles. Jésus donc, en voyant cette déroute inconcevable, déchire ses vêtements, il tombe la face contre terre, en poussant ses tragiques lamentations que rapporte la divine Ecriture. Et le Maître, que lui répond-il? « Lève-toi : « pourquoi es-tu prosterné de la sorte? Ton « peuple a péché, il a transgressé ma loi, et « les fils d'Israël ne pourront se tenir en face « de leurs ennemis, jusqu'à ce que vous ayez « ôté l'offrande du milieu de vous. » (Jos. VII, 10, 12.) Cela fut donc proclamé parmi le peuple; et le coupable eut Dieu pour dénonciateur: il avoua sa faute. Achar, est-il écrit, répondit à Jésus : « J'ai péché véritablement en présence « du Seigneur Dieu d'Israël : voici comment « j'ai fait. Je vis dans le butin une robe fine, « brodée, parfaitement belle, et deux cents « sicles d'argent, et une lame d'or de cin-« quante sicles : tenté, je m'en emparai, et ces « choses sont enfouies dans ma tente. » (Ibid. V, 20, 21.) Dès lors il révèle tout, voyant l'infaillible véracité du dénonciateur, et confondu par cet irréfragable témoignage. Considérez maintenant sa mort ignominieuse et terrible : « Jésus l'emmena dans le ravin d'Achor, avec « ses fils et ses filles, ses veaux, ses bêtes de « somme, et tous ses troupeaux, et sa tente, et « tout ce qu'il possédait; et tout fut lapidé par « les pierres de tout Israël. » (Jos. VII, 24, 25.) Voilà le prix de la prévarication ; voilà l'incorruptible justice de Dieu. Instruits par cet exemple, considérons donc la venue des malheurs comme la punition de nos propres péchés, et attentifs à examiner chaque jour les fautes que nous avons commises, imputons-les, non aux autres, mais à nous-mêmes. En effet, les maux qui nous ont assaillis ne proviennent pas seulement de la négligence de nos magistrats, mais bien plutôt de nos égarements. Venons donc en ce lieu, réfléchissons chacun pour notre compte à nos prévarications, et au lieu d'accuser autrui, acquittons-nous avec la décence obligatoire du tribut d'hommages que nous devons ici-bas. Or voici en quoi consiste cette décence exigée : d'abord, s'approcher de Dieu avec un cœur contrit, ensuite manifester dans son extérieur les dispositions de son âme, par son attitude, par la manière de tenir ses mains, par le ton recueilli et les inflexions douces de la voix. C'est chose facile, et possible à quiconque le veut. Comment donc y déterminerons-nous tout le monde? Prescrivons-nous une loi à nous-mêmes, et disons que c'est un précepte d'utilité générale, et que nous devons participer tous à cette utilité. En conséquence, étouffons les éclats de voix désordonnés, réprimons les gestes malséants : présentons à Dieu nos mains jointes, au lieu de les élever avec des mouvements déplacés. Car Dieu a ces choses en horreur et en aversion, autant qu'il a d'affection et de tendresse pour l'homme recueilli : « Sur qui jetterai-je « les yeux, » dit l'Ecriture, « sinon sur « l'homme doux et paisible, sur celui qui « tremble devant ma parole? » (Isaïe, LXVI, 2.)

Disons-nous les uns aux autres, qu'il ne nous permet pas, quand nous venons lui parler, de converser ensemble, et interrompre notre dialogue avec lui, pour nous entretenir avec les assistants, pour jeter du fumier sur des perles. Car il considère une telle conduite comme une injure pour lui, et non comme un tribut d'hommages. Et si quelqu'un veut transgresser ce précepte, fermons-lui la bouche, chassons-le comme un ennemi de notre salut, rejetons-le hors de l'enceinte sacrée de l'Eglise. Si nous agissons de la sorte, nous n'aurons point de peine à nous purifier de nos fautes précédentes, et nous aurons au milieu de nous Dieu lui-même prenant part à nos fêtes avec les saints anges, et distribuant à chacun les couronnes de l'obéissance. En effet, c'est parce qu'il est bon et libéral, c'est parce qu'il se complaît dans notre salut, qu'heureux de notre bonheur, il nous a promis le royaume des cieux et la jouissance d'une vie éternelle, et qu'il nous a préparé tous les biens au sein de cette félicité, à laquelle puissions-nous tous parvenir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire, puissance, honneur et adoration au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

DEUXIÈME HOMÉLIE

SUR CE TEXTE DU PROPHÈTE ISAIE : « IL ARRIVA DANS L'ANNÉE OU MOURUT LE ROI OZIAS QUE JE « VIS LE SEIGNEUR ASSIS SUR UN TRONE ÉLEVÉ ET SUBLIME (IS. VI, 1) ; » ET QU'IL NE FAUT NÉGLIGER NI UNE LETTRE NI UNE SYLLABE DES DIVINES ÉCRITURES.

ANALYSE.

1. Louable zèle des fidèles assemblés. — Invitation à visiter le séjour de Dieu sous la direction du prophète Isaïe : exhortation au respect et à l'attention.
2. Maintien des anges devant Dieu : comment, s'ils ne voyaient qu'un simple reflet de la majesté céleste, ce reflet avait-il encore un éclat trop vif pour leurs yeux ? — Contre les anoméens et ceux qui sondent indiscrètement les mystères. — Qu'il n'y a rien de superflu dans les saintes Ecritures. — Effet d'une lettre ajoutée au nom primitif d'Abraham.
3. Utilité de la connaissance des temps, particulièrement pour établir le véritable caractère des prophéties. — Ignorance des temps chez les Gentils et les Juifs, principe des plus désolantes erreurs. — Saint Jean Chrysostome cède la parole à l'évêque.

1. Je me réjouis de vous voir accourir pour entendre la divine parole, et je considère cet empressement comme la plus forte preuve de vos progrès selon Dieu. Car ainsi que la faim dénote un corps en bonne disposition, ainsi l'amour des discours spirituels est un indice de la santé de l'âme. J'ai donc lieu de me réjouir : mais je crains de ne pouvoir jamais répondre dignement à cette avidité. Tel est à peu près le chagrin d'une tendre mère, lorsque ayant un petit enfant à nourrir, elle ne trouve pas dans son lait de quoi lui donner un abondant breuvage : pourtant, toute pauvre qu'elle est, elle lui présente le sein, et lui, il le saisit, le tire, le distend, et réchauffant de sa bouche cette mamelle refroidie, il lui fait rendre plus de nourriture qu'elle n'en contenait : pour la mère, elle souffre à la vérité de la torture infligée à ses mamelles, mais elle ne repousse point son nourrisson : car elle est mère, et elle consentirait à tout souffrir, plutôt que de chagriner l'enfant qu'elle a mis au jour. Or, si les mères sont si tendres pour les fruits de leurs entrailles, à plus forte raison

ces dispositions doivent-elles être les nôtres à l'égard de votre charité. Car les enfantements de la nature allument moins d'amour que ceux de l'esprit. Aussi, quelle que soit l'indigence qui règne à notre table, ce ne sera point une raison pour nous de la dérober à vos yeux ; tout ce qui est chez nous, nous le mettrons ici à votre disposition. C'est peu de chose, c'est un bien humble présent : néanmoins nous vous l'offrons. En effet celui qui avait reçu un talent en dépôt, ne fut pas accusé pour n'avoir pas rapporté cinq talents ; s'il fut puni, ce fut pour avoir enfoui l'unique talent qu'il avait reçu. (Matth, xxv, 24 et suiv.) En effet ce qui est exigé devant Dieu et devant les hommes, ce n'est pas de rapporter plus ou moins, c'est de ne jamais rendre au-dessous de ses moyens. L'autre jour, quand nous fûmes appelé à l'honneur d'entretenir votre charité, vous nous avez entendu lire ce psaume qui, excluant le pécheur de l'enceinte sacrée, prescrit aux anges et aux puissances d'en-haut de bénir le Dieu de l'univers. Voulez-vous qu'aujourd'hui encore, nous nous approchions pour prêter l'oreille à cette même mélodie angélique ? Je le présume. En effet si des hommes infâmes n'ont qu'à former des danses sur la place publique, qu'à chanter des chansons obscènes et licencieuses, et cela dans une obscurité profonde, à une heure avancée de la nuit, pour faire courir toute notre ville, et exciter la curiosité générale ; comment, nous, n'accourrions-nous pas, quand les peuples du ciel, quand les chœurs d'en-haut célèbrent le roi de cet univers, afin d'entendre ce divin, ce bienheureux concert? Et quelle serait notre excuse ? Mais, dira-t-on, comment faire pour entendre ? Il faut monter au ciel, sinon de corps, du moins d'esprit ; sinon en personne, au moins par la pensée. Le corps, terrestre et pesant, est fait pour rester en bas : mais l'âme est exempte de cette contrainte et rien ne l'empêche de s'envoler aux lieux les plus hauts et les moins accessibles : de sorte que, soit qu'elle veuille se rendre aux confins de la terre habitée, ou s'élever dans le ciel, il n'y a rien qui s'y oppose : tant sont légères les ailes que Dieu a données à ses pensers. Et ce ne sont point seulement des ailes légères qu'il lui a données, ce sont encore des yeux bien plus perçants que ceux du corps. La vue du corps, tant qu'elle traverse le vide des airs, porte à une grande distance : mais pour peu qu'elle rencontre un frêle objet, pareille à un courant forcé de rebrousser chemin, la voilà contrainte de reculer : les yeux de l'âme au contraire ont beau rencontrer des cloisons, des murailles, de hautes montagnes, que dis-je? les corps célestes eux-mêmes, elle franchit sans peine tous ces obstacles. Néanmoins, de quelque agilité, de quelque pénétration que l'âme soit douée, elle n'a pas elle-même la force suffisante pour comprendre les choses célestes ; elle a besoin d'un guide. Imitons donc ceux qui désirent visiter la demeure des rois. Comment s'y prennent-ils ? Ils se mettent à la recherche de celui qui tient les clefs du palais, l'abordent, s'abouchent avec lui, et lui font des instances, souvent même lui donnent de l'argent, afin d'obtenir la faveur qu'ils souhaitent. De même abordons, nous aussi, quelqu'un de ceux auxquels est confiée la garde du palais céleste ; abouchons-nous avec lui, prions-le avec instances ; en guise d'argent montrons-lui de sages et irréprochables dispositions. Alors, ce paiement reçu, il nous prendra par la main, nous promènera partout ; non content de nous montrer le palais, il nous fera voir le roi lui-même siégeant au milieu de ses armées, parmi ses généraux, j'entends les myriades des anges, les milliers des archanges ; il nous fera tout voir dans le dernier détail, autant que voir nous est possible. Quel est donc ce gardien ? Quel est l'homme préposé à la partie que nous voulons aujourd'hui visiter ? C'est Isaïe, celui des prophètes dont la voix est la plus sonore. Il faut donc nous aboucher avec lui.

Suivez-moi donc d'un pas mesuré et dans un profond silence. Quittez, avant d'entrer, toute pensée mondaine, toute distraction, tout désordre d'esprit : déposez tout cela devant le seuil de la porte extérieure : c'est ainsi que nous devons tous entrer. Car nous entrons dans le palais des cieux, nos pieds foulent des lieux rayonnants. Au dedans, un profond silence et d'ineffables mystères.

2. Mais prêtez une attention scrupuleuse, car la lecture de l'Ecriture sainte est l'accès des cieux : « Il arriva que dans l'année où « mourut le roi Ozias, je vis le Seigneur assis « sur un trône élevé et sublime. » (Isaïe, vi, 1.) Voyez-vous l'obligeance de ce bon serviteur? Du premier coup il nous introduit devant le trône royal, sans nous avoir fait passer préalablement par de longs détours ; mais en même

temps qu'il nous ouvre les portes, il nous montre le Roi assis en face. « Et les séraphins, » ajoute-t-il, « étaient debouts en cercle autour « de lui : six ailes à l'un, six ailes à l'autre; « et deux leur servaient à couvrir leur visage, « deux à couvrir leurs pieds, deux à voler, et ils « se criaient les uns aux autres ces mots : Saint, « saint, saint, le Seigneur Sabaoth. » (Ib. v, 2-3.)

Vraiment saint, lui qui a jugé notre nature digne de si grands, de si augustes mystères, lui qui nous a fait participer à de pareils secrets. Le frisson, l'épouvante s'est emparée de moi pendant ce cantique. Et faut-il être surpris que je m'étonne, moi créature de boue, moi sorti de la terre, quand les puissances d'en-haut elles-mêmes sont incessamment en proie à la plus grande admiration? C'est pourquoi ils détournent les yeux et se font des remparts de leurs ailes, incapables de résister aux rayons qui partent de là. Cependant, dira-t-on, ce qu'ils avaient devant les yeux n'était qu'une image appropriée à leur faiblesse. Comment se fait-il donc qu'ils n'aient pu en supporter l'éclat? C'est à moi que vous tenez ce langage? Gardez-le pour ceux qui sondent indiscrètement l'ineffable et bienheureuse nature, pour ceux dont la témérité ne connaît point de bornes. Les séraphins n'ont pu voir cette image affaiblie, et un homme a osé dire, que dis-je? un homme a osé concevoir l'idée qu'il était capable de voir clairement et distinctement cette nature sans mélange, que les chérubins eux-mêmes ne sauraient contempler. Cieux, frémissez; terre, ébranle-toi : voici des témérités plus grandes que les témérités passées. Les impiétés d'autrefois se retrouvent chez les hommes d'aujourd'hui. Ils adorent encore la création; mais ce qu'ont imaginé des hommes de nos jours, personne autrefois, n'eût osé le dire, ni souffrir qu'on le dît en sa présence. Que dites-vous? Que l'objet exposé aux yeux n'était qu'un reflet? Oui, mais un reflet de Dieu. Eh bien! si Daniel, qui jouissait auprès de Dieu d'un si grand crédit, ne put soutenir l'aspect d'un ange qui s'était abaissé jusqu'à lui, s'il tomba et demeura prosterné, les organes de la vue étant comme paralysés chez lui par tant de gloire, faut-il s'étonner que les séraphins aient été troublés et incapables de contempler la gloire de Dieu? Car il n'y avait pas si loin de Daniel à l'ange que de Dieu à ces puissances. Mais, de peur qu'en nous arrêtant trop longtemps à ces prodiges, nous ne jetions nos âmes dans la stupeur, hâtons-nous de revenir au commencement de l'histoire qui nous fournira des récits moins sublimes propres à les guider. « Et il arriva dans l'an« née où mourut le roi Ozias. » Il importe de rechercher d'abord dans quelle intention le Prophète nous marque l'époque : car ce n'est pas sans motif qu'il prend ce soin, ni sans réflexion. En effet, la bouche d'un prophète n'est autre que la bouche de Dieu : et d'une telle bouche il ne saurait rien sortir de superflu. Et nous, de notre côté, n'écoutons point comme si c'était quelque chose de superflu. Si ceux qui déterrent les métaux ne négligent point les moindres paillettes, si, dès qu'ils ont mis la main sur une veine d'or, ils en suivent minutieusement toutes les ramifications : à combien plus forte raison ne devons-nous pas agir ainsi à l'égard des Ecritures. D'ailleurs, quand il s'agit de mines, il faut prendre bien de la peine pour dépister ce qu'on cherche : car les métaux eux-mêmes ne sont pas autre chose que de la terre, et l'or pareillement : et cette communauté de nature dissimule à la vue l'objet des recherches. Cependant, cela même ne décourage point les mineurs, et ne les empêche point de déployer toute leur vigilance, bien que la vue seule leur permette de distinguer ce qui est terre, ce qui est véritablement or. Il n'en est pas ainsi de l'Ecriture. L'or n'y est point mélangé avec la terre, il s'y trouve dans sa pureté. « Les paroles du Seigneur, » est-il écrit, sont « des paroles pures, un ar« gent passé au feu, purgé de sa terre. » (Ps. XI, 7.) Les Ecritures sont des mines qui n'exigent point de travail, elles offrent leurs richesses à ceux qui cherchent comme un trésor tout prêt. Il suffit d'y jeter les yeux pour s'en aller chargé d'un inestimable profit : il suffit de les ouvrir, pour voir aussitôt les pierres étinceler.

Ce n'est point sans but que je vous parle ainsi, que je m'étends sur ce sujet; c'est parce qu'il y a des hommes à l'âme mercenaire, qui, lorsqu'ils ont les divins livres entre les mains, pour peu qu'ils y rencontrent une énumération d'époques ou une liste de noms, se hâtent de courir plus loin, et répondent à ceux qui leur en font le reproche : Il n'y a que des noms, cela ne sert à rien. Que dis-tu? Dieu parle, et tu oses dire que ses paroles ne

servent à rien? Si tu n'avais sous les yeux qu'un simple titre, ne tiendrais-tu pas, dis-moi, à t'arrêter, et à te rendre compte du trésor mis à ta disposition? Mais pourquoi parler des époques, des noms, des titres? Apprenez quelle est l'importance d'une seule lettre ajoutée, et cessez de mépriser les noms tout entiers. Abraham, notre patriarche (car il nous appartient plutôt qu'aux Juifs), s'appelait d'abord *Abram*, c'est-à-dire, en notre langue, *voyageur*. Dans la suite, désigné par le nom nouveau d'Abraham, il devint le père de toutes les nations, et l'addition d'une seule lettre suffit pour procurer à ce juste une pareille domination. De même que les rois donnent à leurs délégués des tablettes d'or, symbole de leurs fonctions, ainsi Dieu en cette occasion donna à ce juste une lettre, comme symbole de sa dignité.

3. Mais je reviendrai une autre fois sur les noms : il est nécessaire de dire aujourd'hui quelle est l'utilité de la connaissance des temps, et combien on perd à les ignorer. Pour le prouver, je me servirai d'abord d'exemples mondains. Les testaments, les actes relatifs aux mariages, aux obligations, aux autres contrats, faute d'être datés en tête des noms des consuls, perdent toute vertu propre. Voilà ce qui en fait la force, voilà ce qui prévient les contestations, voilà ce qui dispense des procès, et réconcilie ensemble les ennemis. C'est pourquoi ceux qui les rédigent, comme on place une lampe sur un support, ont soin de graver en tête de leur écrit les noms des consuls, afin de jeter par là du jour sur tout ce qui est plus bas. Oter cela, c'est ôter la lumière : aussitôt tout se remplit de ténèbres et de confusion. Voilà pourquoi toute donation faite ou reçue, tout acte conclu soit avec des amis, soit avec des ennemis, avec des serviteurs, avec des tuteurs, avec des intendants, a besoin de cette garantie, et nous ne manquons pas même de noter plus bas le mois, l'année, le jour. Si dans les affaires temporelles le temps a une si grande importance, cette importance est encore bien plus grande et plus considérable dans l'ordre spirituel. C'est ce qui montre que les prophéties sont des prophéties : qu'est-ce en effet qu'une prophétie, sinon une prédiction de ce qui doit arriver? Par conséquent, quiconque ignore l'époque de la prédiction ou celle qui l'a vue se réaliser, sera dans l'impossibilité de démontrer aux chicaneurs le caractère de la prophétie. Telle est l'origine des combats victorieux que nous soutenons contre les païens, lorsque nous leur montrons l'antiquité de nos traditions par rapport aux leurs : c'est là-dessus encore que se fondent nos controverses avec les Juifs ; avec les Juifs, ces malheureux, ces infortunés, que l'ignorance des temps a précipités dans la plus grande des erreurs. En effet, s'ils avaient entendu le patriarche dire : « Il ne manquera pas de princes sortis de Juda, « ni de chefs issus de sa race, jusqu'à la venue « de celui qui doit être envoyé (Gen. XLIX, 10), » et s'ils avaient fait bien attention aux temps de la venue, on ne les aurait pas vus quitter le Christ pour l'Antechrist : ce que le Christ lui-même leur a fait entendre en disant : « Je suis venu au nom de mon Père, et vous « ne m'avez pas reçu : si un autre vient « en son propre nom, vous le recevrez. » (Jean, V, 43.) Voyez-vous quelle erreur produite par l'ignorance des temps? Gardez-vous donc de négliger un si grand avantage. De même que dans les champs les bornes et les poteaux ne permettent pas de confondre les domaines, ainsi les temps et les époques ne permettent pas aux faits de se mêler les uns aux autres : ils les distinguent, assignent à chacun sa place, et par là nous épargnent bien des embarras. Il importe donc de vous dire ce que c'était que cet Ozias, à quelle époque il a régné, et sur quels hommes, et combien dura son règne, et comment il finit ses jours : mais plutôt il importe de s'arrêter ici. Car il faudrait s'embarquer dans un véritable océan de récits. Or, pour se hasarder sur une mer pareille, il faut s'assurer que les matelots ne sont point fatigués, mais dispos, et alors seulement se mettre en route. Si des ports et des îles sont semés sur toute la surface de la mer, c'est pour que pilote et nautonnier se délassent, l'un en déposant la rame, l'autre en se dessaisissant du gouvernail; si des hôtelleries et des auberges sont disposées d'endroit en endroit sur les routes, c'est afin que les bêtes de somme et les voyageurs se reposent de leurs fatigues; et de même, s'il y a pour le silence un temps marqué à la parole d'instruction, c'est pour que nous ne nous épuisions pas nous-mêmes à force de parler, et que nous ne vous devenions pas importuns. Salomon connaissait bien cette limite, lui qui a dit : « Il y a un

« temps pour se taire, et un temps pour par- « ler. » (Eccles. III, 7.) Que le temps du silence arrive donc pour nous, afin que ce soit pour notre maître le temps de parler. Notre langage, à nous, ressemble à un vin récemment tiré de dessous le pressoir; le sien fait penser à un vieux vin conservé depuis des années, où ceux qui ont besoin d'aide et de vigueur puisent l'une et l'autre en abondance. Ici se réalise aujourd'hui cette parole de l'Evangile : après le vin de qualité inférieure le meilleur est servi (Jean, II, 10.) Et comme ce vin-là n'était pas enfant de la vigne, mais bien de la vertu du Christ, ainsi la parole de celui qui va me remplacer ne découle pas d'une pensée humaine, mais de la grâce de l'Esprit. Accueillons-la donc avec empressement, cette liqueur abondante et spirituelle, gardons-la précieusement afin qu'arrosés constamment de ses ondes, nous rendions un fruit mûr au Dieu qui nous en gratifie, à ce Dieu à qui revient toute gloire et tout honneur, en même temps qu'à son Fils unique et au très-saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

TROISIÈME HOMÉLIE

SUR LE DEUXIÈME [1] LIVRE DES PARALIPOMÈNES, OU SE TROUVENT CES MOTS : « LE CŒUR D'OZIAS FUT « ENFLÉ ; » SUR L'HUMILITÉ ; SUR CE SUJET QUE L'HOMME VERTUEUX DOIT ÉVITER L'ARROGANCE, ET QUEL MAL C'EST QUE LA PRÉSOMPTION.

ANALYSE.

1. Résumé de l'histoire d'Ozias. — De la présomption engendrée par les bonnes œuvres.
2. Que le démon s'attaque de préférence aux justes.
3. Divers degrés de péchés : exemple du vol et de l'adultère. — Enormité du péché d'orgueil.
4. Suite du même sujet. — Que l'Ecriture est dans l'usage de faire connaître, à propos de chaque péché, quel en a été le principe. — L'orgueil, principe du péché d'Ozias.
5. Des mauvaises pensées. — Récapitulation.

1. Bénissons Dieu ; notre génération aussi a vu croître des martyrs, nous avons été jugés dignes, nous aussi, de voir des hommes égorgés pour le Christ, des hommes verser un sang sacré, un sang qui arrose toute l'Eglise, sujet d'effroi pour les démons, d'amour pour les anges; pour nous, principe de salut. Nous avons été jugés dignes de voir des hommes combattre, vaincre, triompher pour la religion. Que dis-je, de les voir? les corps mêmes de ces athlètes sont devenus notre partage; ces triomphateurs sont aujourd'hui parmi nous. Mais nous laisserons, pour cette fois, le soin de parler des martyrs à leur émule, à notre commun instituteur [1]. Quant à nous, nous vous dirons l'histoire d'Ozias, acquittant ainsi une vieille dette, et soulageant une attente déjà ancienne de nos auditeurs. Car chacun de vous brûle, je le sais, d'entendre cette histoire, et si nous avons prolongé cette anxiété, ce n'est pas en vue de la rendre plus pénible, c'est dans l'intention d'augmenter votre faim, afin que vous trouviez plus de charme au ban-

[1] La plupart des manuscrits indiquent à tort le premier livre.

[1] L'évêque Flavien. (Voir l'avertissement placé en tête des six discours.)

quet où nous vous convions. Un riche amphitryon, si ses hôtes lui viennent tout rassasiés, peut bien, par la magnificence de ses apprêts, réveiller leur appétit : mais la table du pauvre ne paraît jamais si bien servie, que lorsque les convives, appelés à y prendre place, arrivent affamés. Qu'est-ce donc qu'Ozias, de quels parents était-il issu, de quels hommes était-il roi, combien régna-t-il de temps, que fit-il de bien, quelles fautes commit-il, comment se termina sa vie? Nous allons vous dire tout cela, au plutôt tout ce qu'il est possible de vous dire sans encombrer votre mémoire; ainsi qu'il arrive quelquefois pour les lampes, si vous versez goutte à goutte l'huile sur la mèche, vous donnez au feu une nourriture suffisante; mais si vous la répandez d'un coup, bien loin de là, vous éteignez ce qu'il restait de lumière. Cet Ozias donc descendait de David et était roi des Juifs, il régna cinquante-deux ans. Estimé d'abord, il tomba ensuite dans le péché, égaré par une folle présomption, il usurpa les fonctions du sacerdoce.

Voilà les funestes effets de la présomption ; elle porte l'homme à se méconnaître lui-même et finit, après bien des peines, par épuiser tout le trésor de la vertu. Les autres maux proviennent en nous de notre négligence, nous contractons celui-là en faisant le bien. Car il n'est rien qui produise aussi habituellement la présomption qu'une bonne conscience, si nous n'y prenons pas garde. Voilà pourquoi le Christ, sachant que cette maladie s'empare de nous à la suite des bonnes œuvres, disait à ses disciples : « Lorsque vous aurez tout fait, dites : « Nous sommes des serviteurs inutiles. » (Luc, XVII, 10.) Lorsque cette bête féroce va pénétrer en vous, entend-il par là, prononcez ces paroles pour lui fermer la porte. Il ne dit pas, lorsque vous aurez tout fait vous serez encore inutiles, mais bien : « Dites que vous êtes inu« tiles. » Dis-le, ne crains rien, ce n'est point d'après ton jugement que je porte mon arrêt. Si tu t'appelles toi-même inutile, moi je te couronne comme utile. C'est ainsi qu'il dit ailleurs encore : « Dis le premier tes prévarications, afin « que tu sois justifié. » (Is. XLIII, 36.) En effet, devant les tribunaux humains, l'accusation suivie d'un aveu a pour conséquence la mort; devant le divin tribunal, au contraire, après l'accusation la couronne. C'est pourquoi Salomon aussi disait : « Ne te justifie pas devant le « Seigneur. » (Eccli. VII.) Mais Ozias n'entendit rien de tout cela, il entra dans le temple, il voulut brûler l'encens, et l'opposition du prêtre ne l'arrêta point. Et Dieu, que fit-il alors? Il lui envoya une lèpre au visage, punissant par là ce front impudent, et montrant au coupable que le jugement venait de Dieu et que ce n'était point à des hommes qu'il s'était attaqué. Voilà l'histoire d'Ozias. Mais il faut que nous la reprenions de plus haut. Si j'ai commencé par vous en raconter en abrégé, tous les événements, c'est pour que, en entendant le récit de l'Ecriture, vous le suiviez scrupuleusement. Prêtez donc attention : « Ozias, » est-il écrit, « fit le bien devant le « Seigneur. » (II Paral., XXVI, 4.) Voilà un grand témoignage rendu à sa vertu. Non-seulement il faisait le bien, mais encore il le faisait devant le Seigneur; ce n'était point pour frapper la vue des hommes, comme faisaient chez les Juifs ceux qui préludaient à l'aumône en sonnant de la trompette, ceux qui, dans les jeûnes, rendaient leur visage méconnaissable, ceux qui faisaient leurs prières dans les carrefours : hommes véritablement bien malheureux, puisqu'ils subissaient les épreuves et n'en recueillaient aucune récompense.

2. Que fais-tu, mon ami? Il y a un Maître à qui tu dois rendre compte de tes actes, et c'est un autre que tu prends à témoin de ta conduite? Tu as un juge et ce n'est pas lui que tu appelles comme spectateur? Ne vois-tu pas ce que font les cochers qui, sous les yeux de la ville entière assemblée sur les hauteurs, disputent le prix à la course des chars? Il leur suffit d'abord de parcourir tout le stade, côte à côte avec leurs adversaires, et ils ne s'efforcent de renverser les chars de ces derniers, que parvenus à l'endroit où ils voient siéger le monarque. Les regards d'un seul ont plus de prix à leurs yeux que tous les regards de la foule. Et toi qui vois le roi des anges même présider en personne aux courses où tu disputes le prix, tu le négliges pour courir t'offrir à la vue de tes compagnons d'esclavage? C'est pour cela qu'après tant de luttes tu reviens sans couronne, qu'après tant de sueurs tu retournes les mains vides devant l'arbitre du combat. Tel n'était pas Ozias : c'est en présence du Seigneur qu'il faisait le bien.

Comment donc un homme qui remplissait exactement ses devoirs en vint-il à faillir et à tomber? C'est ce qui m'étonne et m'embarrasse moi-même, ou plutôt il n'y a pas là peut-

être sujet d'être embarrassé : il était homme, c'est-à-dire chose prompte à glisser dans le péché, et facile à précipiter dans le vice. Et ce n'est pas là seulement que gît la difficulté, c'est encore en ce que nous sommes condamnés à suivre un chemin étroit, étranglé, cerné de précipices. Quand donc les penchants du cœur se réunissent avec les difficultés du chemin, ne vous étonnez plus des chutes. Comme ceux qui, dans les théâtres s'étudient à monter et à descendre le long d'une corde tendue de bas en haut, pour peu qu'ils jettent un regard de côté perdent l'équilibre, sont précipités dans l'orchestre et meurent : ainsi ceux qui font route dans cette voie, pour peu qu'ils se laissent aller, tombent dans l'abîme. C'est, en effet, une voie bien plus étroite qu'une corde, bien plus droite, bien plus inclinée, bien plus haute ; car par le haut elle aboutit au ciel ; et notre marche ne sera jamais si périlleuse que lorsque nous serons en haut et tout près du sommet : à cette hauteur, on éprouve un grand frisson, et il ne reste plus qu'un moyen de salut, c'est d'éviter de regarder en bas, de jeter les yeux sur la terre : car c'est là ce qui produit le redoutable vertige. Voilà pourquoi le Prophète ne cesse de nous crier, de nous répéter : « Jusqu'à la fin ne perdez pas (Ps. « LVI, 1); » par là il réveille notre âme languissante, il la soutient, l'arrête, quand elle va tomber. Dans le principe, en effet, nous n'avons pas besoin de tant d'exhortations. Pourquoi cela ? Parce que tout homme, jusqu'au plus insouciant, quand il se met à une entreprise, montre au début beaucoup d'activité, grâce à une ardeur qui est dans toute sa force, à une vigueur encore intacte, il monte sans peine au but qu'il se propose : mais quand nous avons fait la majeure partie du chemin, quand notre ardeur est refroidie, quand nos forces nous abandonnent et que nous allons tomber, c'est alors que le Prophète vient à propos nous assister, et comme il nous tendrait un bâton nous présente cette parole : « Jusqu'à la fin ne « perdez pas. »

En effet, le diable souffle alors avec plus de force : il imite en cela les pirates : ce n'est point lorsqu'ils voient les embarcations sortir du port qu'ils les attaquent (à quoi bon submerger un esquif encore vide ?); c'est lorsqu'ils les voient revenir avec leur cargaison complète, qu'ils mettent en œuvre tous leurs moyens. De même ce méchant démon choisit le temps où il nous voit chargés de richesses, jeûnes, prières, aumônes, chasteté, vertus de toute espèce, où il voit notre navire tout rempli des riches parures de la piété, pour fondre sur nous, et percer de mille coups l'abri qui garde nos trésors, de manière à submerger le vaisseau à l'entrée du port même et à nous renvoyer tout nus vers ce port. De là cette exhortation que le Prophète adresse à tous en disant : « Jusqu'à la fin ne perdez pas. » En effet, il est difficile de se relever d'une pareille chute. « Car celui qui est tombé au fond des « maux, éprouve du mépris. » (Prov. XVIII, 3.) Nous sommes tous indulgents pour celui qui tombe en commençant à cause de son inexpérience ; mais celui qui après des courses multipliées se laisse précipiter, celui-là on ne le juge pas facilement digne de pardon ni excusable : car c'est alors à la négligence que paraît devoir être imputée la chute. Et ce n'est pas la chute seulement qui est fâcheuse, c'est encore le scandale qu'elle cause à beaucoup de personnes, de sorte que la faute devient par là encore plus irrémissible. Instruits de ces vérités, écoutons le Prophète : « Jusqu'à la fin, ne « perdons pas. » C'est la raison qui arrache à Ezéchiel ce cri : « Si un homme a été juste, « et qu'ensuite il soit tombé dans le péché, ses « actes de justice ne lui seront plus comptés, « et il mourra dans son péché. « (Ezéch. III, 20.) C'est qu'Ezéchiel aussi craint pour la fin. Et ce n'est pas seulement de là, c'est encore du cas contraire, qu'il part pour montrer quelle est l'importante de cette affaire. « Si un « homme, » dit-il encore, « a été pécheur, et « qu'ensuite converti il devienne juste, ses pé« chés ne lui seront plus comptés : il vivra « dans sa justice. » (Ezéch. XVIII, 21.) Voyez-vous qu'ici encore il attache une grande importance à la fin ? De peur que le juste, confiant dans sa justice, ne se perde en se laissant aller à l'insouciance, il l'effraye par la pensée de la fin : et de peur que le pécheur, désespéré de ses fautes, ne persiste jusqu'au bout dans sa chute, il se sert de la même pensée pour le relever. Tu as beaucoup péché, lui dit-il, mais ne te décourage point : il y a moyen de revenir, si tu fais une fin contraire au commencement. Et d'autre part il dit au juste : Tu as fait beaucoup de bonnes œuvres, mais ne t'abandonne pas à la confiance : car tu peux tomber, si tu ne persévères pas jusqu'au bout dans le même zèle. Voyez-vous comment il détruit

chez l'un la confiance, chez l'autre le désespoir?

3. Ozias n'entendit rien de cela: aussi la confiance lui fit-elle faire une chute grave et irréparable. Car toute chute ne nous occasionne point pareille blessure : parmi les péchés les uns tombent seulement sous la condamnation, les autres sont punis du plus terrible châtiment. Paul blâmant ceux qui n'attendaient pas leurs frères dans les repas communs, s'exprime ainsi : « En dénonçant cela, je ne le « loue point. » (I Cor. XI, 17.) Voilà une faute qui reste dans les limites de la condamnation, et n'est punie que du blâme. Mais quand il parle de la fornication, son langage est différent : écoutez plutôt : « Si quelqu'un profane « le temple de Dieu, Dieu le frappera. » (I Cor. III, 17.) Il ne s'agit plus ici de blâme, ni de condamnation, mais du plus terrible châtiment. Salomon aussi connaît cette différence entre les péchés : compare-t-il le vol avec l'adultère, voici à peu près comment il parle : « Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'un homme « soit surpris volant, car il vole, afin de ras- « sasier sa faim ; mais l'adultère par manque « de sagesse cause la perte de son âme. » (Prov. VI, 30, 32.) Péché d'un côté, péché de l'autre, veut-il dire, mais l'un plus grand, l'autre moindre : car l'un des coupables a l'excuse de la pauvreté, l'autre n'a rien à alléguer pour sa défense. Pourtant, dira-t-on, l'adultère aussi peut objecter la voix impérieuse des appétits naturels. Mais la femme qui lui est échue en partage ne laisse pas échapper ce coupable : elle est là, et sa présence lui interdit toute justification.

En effet si le mariage et ses douceurs sont autorisées par la loi, c'est afin qu'il ne reste plus au mari aucun recours de ce genre. Si une femme lui a été donnée pour alliée, c'est afin qu'elle apaise en lui les fureurs de la nature, afin qu'elle calme en son cœur les orages de la passion. De même donc qu'un pilote qui fait naufrage au port ne saurait obtenir aucune indulgence : ainsi l'homme garanti par le mariage, s'il vient, après cela, à s'introduire frauduleusement dans le ménage d'autrui, ou même à regarder curieusement une femme quelconque, ne saurait trouver aucune justification, ni devant les hommes, ni devant Dieu, quand bien même il alléguerait à mille reprises les plaisirs de la nature. Mais plutôt, quel plaisir pourrait-il y avoir, là où sont les craintes, les angoisses, les dangers, et tant d'effroyables alarmes, où sont les jugements, les procès, la colère d'un juge, le glaive, le bourreau, le gouffre, le supplice? Tout l'effraye, tout l'épouvante, ce coupable : les ombres, les murs, les pierres elles-mêmes qui semblent prendre une voix, tout le monde excite sa défiance et ses soupçons : serviteurs, voisins, amis, ennemis, ceux qui savent tout, ceux qui ne savent rien. Que dis-je? laissons de côté si tu le veux, tout cela; admettons que le crime reste ignoré, que le coupable seul et sa complice le connaissent : comment supporteras-tu les reproches de ta conscience, cet accusateur importun que tu promènes en tous lieux? Il n'est pas plus facile à l'homme de se fuir lui-même, que d'échapper au jugement de ce tribunal. Ce tribunal, on ne le corrompt point à prix d'argent, on ne le réduit point par des flatteries : car il est divin, et c'est Dieu qui l'a installé dans nos âmes. Oui, « l'adultère « par manque de sagesse cause la perte de son « âme. »

Ce n'est pas que le voleur soit exempté du châtiment : il est puni, mais avec moins de rigueur. En effet les comparaisons ne rangent pas nécessairement les termes comparés dans deux catégories opposées; laissant chacun à sa place, elles attribuent à l'un plus, à l'autre moins. Peut-être n'avez-vous pas compris ce que je viens de dire : il faut donc m'exprimer plus clairement. Le mariage est une bonne chose, la virginité vaut mieux : de ce que la virginité vaut mieux, il ne s'ensuit pas que le mariage soit mauvais : il est inférieur, mais bon encore. De même ici : c'est un mal de voler, un moindre mal que l'autre, un mal pourtant. Voyez-vous la différence des péchés? Examinons donc de quel genre fut le péché d'Ozias. « Son cœur s'enfla, » dit l'Ecriture. Fâcheuse blessure : car c'est de la présomption, et la présomption est la source de tous les maux. Mais afin que vous compreniez en gros la gravité de cette maladie, écoutez ceci. Les autres péchés sont confinés dans la sphère de notre nature; mais l'orgueil a entraîné une puissance incorporelle, et l'a précipitée d'en-haut. Le diable n'a pas toujours été diable : c'est l'orgueil qui l'a fait diable. Si nous invoquions ici le témoignage d'Isaïe qui parle de lui en ces termes : « Je monterai dans le ciel, « et je serai semblable au Très-Haut (Isaïe, « XIV, 14), » ceux qui répugnent aux allégories,

s'inscriraient en faux contre notre témoin : mais si à ses côtés nous plaçons Paul avec le rôle d'accusateur, personne désormais ne nous contredira. Or, que dit Paul écrivant à Timothée ? Qu'il ne faut pas élever à la haute dignité de l'épiscopat celui qui vient d'être initié à l'Evangile ; et voici ses expressions : « Que ce ne soit pas un néophyte, de peur « qu'enflé d'orgueil, il ne tombe dans la con- « damnation et dans les piéges du diable « (I Tim. III, 6) : » de peur, veut-il faire entendre, que coupable du même péché que le diable, il n'ait le même sort.

4. Et ce n'est pas la seule preuve que nous puissions alléguer : une autre se tire du conseil que donna au premier de tous les hommes ce méchant démon. En effet, de même que les bons ont pour usage de donner à leur prochain des conseils propres à le rendre bon lui-même; ainsi c'est l'usage des méchants de prêcher aux autres les pratiques par lesquelles eux-mêmes sont devenus méchants. Cela même est encore une espèce de méchanceté : ils trouvent une consolation de leur propre châtiment dans la perte d'autrui. Qu'est-ce donc que le conseil donné à Adam par le diable ? C'est d'élever ses pensées au-dessus de sa propre nature et d'espérer se rendre égal à Dieu. Il se disait : si cela m'a précipité du ciel, à bien plus forte raison la même chose chassera-t-elle celui-ci du paradis. De là aussi ces paroles de Salomon : « Dieu résiste aux super- « bes. » (Prov. III, 34; I Pierre, V, 5; et Jacq., IV, 6.) Il ne dit pas, Dieu renvoie les superbes, les abandonne, les prive de son appui, il dit : « Dieu leur résiste ; » ce n'est pas que Dieu ait besoin de résistance et de lutte vis-à-vis des superbes. Quoi de plus faible, en effet, qu'un superbe ? Comme celui qui a perdu la vue est exposé aux mauvais traitements de tout le monde, ainsi le superbe, celui qui ne connaît pas le Seigneur, (il est écrit : « Le principe de la « superbe, c'est de ne pas connaître le Seigneur) « [Eccli. X, 14] ; » le superbe, dis-je, est à la merci des hommes eux-mêmes, une fois qu'il est privé de cette lumière. D'ailleurs, quand même il serait fort, Dieu n'aurait pas besoin d'entrer en lutte avec lui : celui à qui sa volonté a suffi pour tout produire, n'a pas besoin d'autre chose, à bien plus forte raison, pour tout anéantir. Pourquoi donc ces mots : « Dieu « résiste » ? C'est afin de montrer la violence de sa haine contre le superbe. C'est donc une terrible plaie que celle de l'orgueil : en voilà une preuve, et il y en a d'autres.

Mais si vous le voulez, nous chercherons aussi ailleurs pour en trouver la cause, pour découvrir l'origine de cette plaie. C'est l'usage de l'Ecriture, lorsqu'il s'agit d'accuser quelqu'un, de ne pas se borner à faire connaître sa faute, mais de nous instruire en même temps du motif qui le conduisit à pécher : si elle se comporte ainsi, c'est afin de garantir la santé de ceux qui sont bien portants contre la chance de pareilles chutes. Ainsi font les médecins qui visitent des malades : avant même d'examiner le mal, ils en recherchent la source, afin de réprimer le mal dans son principe : n'est-ce point perdre sa peine que de se borner à couper les rejetons, quand on laisse subsister la racine ? En quel endroit donc l'Ecriture indique-t-elle à la fois le péché et la cause du péché ? Elle accuse les hommes d'avant le déluge au sujet de leurs unions illicites : écoutez maintenant comment elle énonce la cause : « Les fils de « Dieu ayant vu que les filles des hommes « étaient belles, les prirent pour femmes. » (Gen. VI, 2.) Qu'est-ce à dire ? la beauté, principe du péché ? A Dieu ne plaise ! La beauté est un ouvrage de la sagesse divine : or un ouvrage divin ne saurait devenir principe de vie. Mais c'est donc la vue ? Non plus : car la vue aussi est un ouvrage de la nature. Qu'est-ce donc ? Ce sont les regards coupables : car ceci est le fait d'une volonté dépravée. C'est aussi pour cette raison qu'un sage nous conseille de « ne pas considérer la beauté d'au- « trui. » (Eccli. IX, 8.) Il ne dit point, ne pas voir : car cela peut arriver par un effet du hasard : il dit, « ne pas considérer, » proscrivant par là la contemplation de propos délibéré, la curiosité, l'attention coupable, ce qui trahit une âme dépravée et livrée à la concupiscence. Et quel mal, dira-t-on, peut-il en résulter ? C'est que par là, répond le sage, l'amour s'allume comme un feu. Car ainsi que le feu, s'il vient à prendre dans le fourrage ou dans la paille, ne tarde point, une fois en possession d'une matière, à produire un vaste incendie : ainsi le feu de la concupiscence qui est en nous, une fois qu'il est entré en communication par l'organe de la vue avec les charmes et l'éclat de la beauté, a bientôt fait d'embraser l'âme tout entière. En conséquence, au lieu de considérer le plaisir fugitif que la vue procure, songe à la douleur durable qui naît

de la concupiscence. Celle qui a causé ta blessure s'échappe souvent : mais la blessure ne s'échappe point : souvent elle subsiste pour ta perte. Pareille à la biche qu'un trait a percé d'un coup mortel, et qui désormais échapperait en vain aux mains des chasseurs, l'âme qu'a blessée le trait de la concupiscence, à la suite d'une contemplation curieuse et libertine, a beau être délivrée de l'arme qui l'a meurtrie : par elle-même, elle se consume et se tue, partout voyant l'ennemi, partout le traînant à sa suite. Mais il ne faut pas laisser s'égarer trop loin notre propos. Je disais donc que l'Ecriture a coutume d'indiquer à la fois les péchés et leurs causes : or voyez ce que, en cet endroit même, elle dit au sujet d'Ozias. Non contente de nous avoir appris que son cœur s'enfla, elle nous révèle encore pourquoi il s'enfle. Pourquoi donc? « Lorsqu'il fut devenu puissant, » dit-elle, son cœur s'enfla. Il ne put résister à l'étendue de sa puissance : de même que l'excès de nourriture engendre l'échauffement, l'échauffement, la fièvre, et que la fièvre cause souvent la mort: ainsi dans cette occasion, l'abondance des biens donna naissance à la présomption. En effet, ce qu'un échauffement est au corps, la présomption l'est à l'âme : et de la présomption naît le désir des choses qu'il ne faut point désirer.

5. Ce n'est point sans but que nous nous étendons sur ce sujet, c'est afin que vous ne jugiez jamais heureux, ni dignes d'envie, ceux qui sont au pouvoir, sachant à quel point une telle élévation est périlleuse ; c'est afin que vous ne regardiez jamais comme malheureux ceux qui vivent dans la peine et dans la pauvreté, sachant que c'est là qu'on trouve le plus de sûreté. C'est pourquoi le Prophète s'écriait : « C'est un bonheur pour moi, Seigneur, que « tu m'aies humilié. » (Ps. CXVIII, 71.) Voyez plutôt quelle infortune produisit une élévation: « Son cœur s'enfla au point de le corrompre, » dit le texte. Qu'est-ce à dire « Au point de le « corrompre ? » Parmi les mauvaises pensées, les unes ne franchissent pas même le seuil de notre âme, si nous avons su la munir de bons remparts : d'autres, après qu'elles sont nées en nous, croissent, si nous n'y prenons garde, mais si nous savons prévenir leurs progrès, elles sont promptement étouffées et ensevelies. D'autres enfin naissent, grandissent, s'épanouissent en mauvaises actions, ruinent entièrement la santé de notre âme, dès que notre négligence a passé les bornes. De là ces mots « Son cœur fut enflé ; » et la présomption ne resta pas au dedans, elle ne s'éteignit point : au contraire elle s'élança au dehors, et produisit une action coupable qui ruina toute la vertu d'Ozias. Le bonheur suprême, c'est d'être absolument fermé aux pensées coupables : ce que le Prophète fait entendre en disant : « Sei« gneur, mon cœur ne s'est pas enflé. » (Ps. CXXX, 1.) Il ne dit pas, mon cœur s'est enflé, mais, je l'ai comprimé ; il dit, mon cœur ne s'est pas enflé du tout, j'ai gardé mon âme constamment inaccessible au vice. Voilà, dis-je, le bonheur suprême : mais celui-là occupe le second degré, qui se hâte de chasser les pensées qui l'ont envahi, et ne leur permet pas de faire en lui un plus long séjour, de promener plus longtemps dans son cœur leurs détestables ravages. D'ailleurs quand bien même nous aurions poussé jusque-là la négligence, la bonté de Dieu laisse encore du recours à notre mollesse, et il ne manque pas de remèdes préparés pour les blessures de ce genre par cette grande et ineffable bonté. Mais il faut clore ici ce discours, de peur de voir se réaliser la crainte que nous exprimions en commençant, de peur que la multitude de nos paroles n'encombre votre mémoire. Par la même raison, il faut que je résume en peu de mots ce que j'ai dit. Une mère n'agit pas autrement : lorsqu'elle a entassé dans la robe de son enfant les fruits, les friandises, que sais-je encore? craignant que son étourderie ne laisse rien perdre de ce qu'elle lui a donné, elle relève de tous côtés son vêtement et l'assujétit solidement au moyen d'une ceinture. D'après cet exemple, resserrons tout ce long discours, et confions-le à la garde de la mémoire. Vous avez entendu comment nous ne devons rien faire par ostentation, comment c'est un grand mal que la négligence, comment elle fait trébucher facilement l'homme dont la vie est le plus irréprochable. Vous avez appris combien nous avons besoin de vigilance, surtout au terme de la vie, et comment il ne faut ni désespérer, quand on se convertit après avoir failli, ni s'abandonner à la confiance, quand on s'est relâché après avoir fait de bonnes œuvres. Nous vous avons entretenus de la différence des péchés, des dangers de l'admiration excitée par la beauté corporelle, et de ses redoutables effets. Vous n'avez pas oublié ce que nous avons dit de la présomption, ainsi que des mauvaises pensées. Retournons

chez nous sans rien perdre de cela ; ou plutôt, sans en rien perdre, recevons maintenant des conseils plus mûrs, ceux de notre excellent maître. Car nos paroles, à nous, quelles qu'elles puissent être, trahissent la jeunesse ; les siennes, quelles qu'elles doivent être, ont la parure d'une sagesse en cheveux blancs. Les nôtres ressemblent à un torrent qui coule avec fracas : les siennes ressemblent à la source qui épanche des fleuves avec tranquillité, rappelant l'huile plutôt que l'eau par sa lenteur. Recevons donc ces ondes, afin qu'elles deviennent en nous la fontaine qui jaillit jusque dans la vie éternelle, à laquelle puissions-nous tous parvenir, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui honneur, gloire et puissance au Père, conjointement avec le saint et bienfaisant Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

QUATRIÈME HOMÉLIE.

SUR CE TEXTE DU PROPHÈTE ISAIE : « IL ARRIVA DANS L'ANNÉE OU MOURUT LE ROI OZIAS, QUE JE « VIS LE SEIGNEUR ASSIS SUR UN TRONE ÉLEVÉ ET SUBLIME (IS. VI, 1); » ÉLOGE DE LA VILLE D'ANTIOCHE; ET RÉFUTATION INSPIRÉE DE CEUX QUI PROSCRIVENT LE MARIAGE.

ANALYSE.

1. Eloge de la ville et de ses habitants. — La parole, nourriture spirituelle.
2. Inébranlable solidité de l'Eglise. — Que le mariage n'est point un obstacle au salut.
3. Suite du même sujet : exemple à l'appui. — Exhortation à la patience, à propos de la chaleur qui incommode l'auditoire.
4. Que le juste est particulièrement exposé à l'orgueil. — Usurpation d'Ozias. — Que le sacerdoce et la royauté sont des choses distinctes, la première supérieure à la seconde.
5. Suite du même sujet. Louable résistance du prêtre : ses limites. Ozias atteint de la lèpre : moralité de ce châtiment.
6. Exemples analogues. Interruption des prophéties. Douceur des châtiments divins.

1. Le théâtre est superbe aujourd'hui, l'assemblée magnifique. Quelle en est la raison ? Les semailles d'hier fructifient dans la moisson de ce jour. Hier nous avons jeté la graine, aujourd'hui nous récoltons. Car ce n'est point ici une terre insensible et lente à produire, des âmes raisonnables, voilà le sol que nous cultivons. Nous n'avons point affaire à la nature toujours paresseuse, mais à la grâce, cette active ouvrière. L'ordre règne dans notre cité, notre peuple est obéissant. Hier il fut appelé, il est couronné dans ce jour. L'exhortation d'hier a pour fruit la docilité d'aujourd'hui. C'est pour cela que nous-même nous répandons avec bonheur la divine semence, la voyant tomber, non pas au milieu des épines qui l'étouffent, non pas sur le chemin où elle est foulée aux pieds, mais dans une terre féconde, où le grain n'est pas plus tôt jeté qu'il donne l'épi. Voilà ce que je dis toujours et ne cesserai de redire ; la gloire de notre ville, ce n'est pas d'avoir un sénat, des consuls, de nombreuses statues, un grand commerce, un site admirable, mais un peuple qui aime à écouter la parole, qui remplit les temples de Dieu et accroît de jour en jour les joies de l'Eglise, par son avidité insatiable pour une parole qu'on ne cesse pas de lui prodiguer. Car ce qui fait la gloire d'une ville, ce ne sont point ses édifices, mais ses habitants. Ne me dites pas que la ville des Ro-

mains est plus grande; montrez-moi que sa population est aussi avide d'instruction que la nôtre. Sodome avait des tours et Abraham habitait une simple tente; néanmoins les anges voyageurs passèrent à côté de Sodome et vinrent loger sous la tente. Ce qu'ils cherchaient, en effet, ce n'était point un séjour magnifique, c'était une âme vertueuse et belle. En vain Jean habitait un désert et Hérode une ville : il ne résulta de là qu'une chose; c'est que le désert devint plus illustre que la ville. Pourquoi cela? Parce que ce n'était point dans la ville que retentissait la prophétie.

Si j'insiste là-dessus, c'est pour que nous ne vantions jamais une ville à cause d'avantages passagers. Que vient-on me parler d'édifices et de colonnes? Tout cela s'écroule avec la vie. Entrez dans le temple de Jésus-Christ et vous verrez la vraie splendeur de la cité; vous verrez les pauvres rester là, depuis le milieu de la nuit jusqu'à l'aurore, sans que le tyrannique besoin du sommeil, ni les nécessités de l'indigence déterminent personne à sortir; vous y verrez les veillées sacrées joindre le jour et la nuit. C'est par là que notre ville est grande et vraiment la métropole de l'univers? Combien d'évêques et de docteurs arrivent ici qui, devenus tout à coup vos disciples, s'en retournent chez eux avec le désir d'y transplanter ce qu'ils vous ont vu pratiquer! Venir me parler d'honneurs, de richesses, c'est louer dans un arbre ses feuilles et non ses fruits. Si je parle ainsi, ce n'est pas pour flatter vos charités, mais pour rendre hommage à vos vertus. Je suis heureux à cause de vous, vous l'êtes à cause de vous-mêmes. « Bienheureux celui qui « parle à des oreilles qui l'entendent! » (Ecclés. XXV, 12.) C'est l'origine de mon bonheur, à moi. « Bienheureux ceux qui ont faim et soif « de la justice! » (Matth. v, 6.) Vous voyez bien que vous ne devez le vôtre qu'à vous-mêmes. Bienheureux, en effet, l'homme épris des discours spirituels! Voilà ce qui nous distingue des brutes. Ce n'est pas la forme du corps, la nourriture, la boisson, l'habitation, le genre de vie : toutes ces choses nous sont communes avec les animaux. En quoi donc l'homme diffère-t-il des bêtes? Par la raison et la parole. Voilà pourquoi l'on définit l'homme un animal raisonnable et doué de parole. L'âme, aussi bien que le corps, a besoin d'une nourriture. Pour le corps, la nourriture est le pain; pour l'âme, c'est la parole. Si vous voyiez un homme manger une pierre, lui donneriez-vous encore le nom d'homme? De même, quand vous voyez un homme se nourrir, non de parole mais de brutalité, dites : Celui-là aussi a perdu la dignité d'homme, car c'est par les aliments dont il se nourrit que l'homme manifeste sa dignité.

Aujourd'hui donc que l'assistance est en nombre, que la mer se retrouve paisible après tant d'orages, que la tempête qui soulevait les flots est calmée, mettons notre barque en mer: la langue nous servira de voile; la grâce de l'Esprit, si elle se rend à notre prière, sera pour nous le zéphyr; la croix sera la barre et le gouvernail. La mer a des ondes salées, ici c'est une eau vive. Là sont des animaux muets et sans raison, ici des âmes raisonnables; là-bas les navigateurs se reposent à terre des fatigues de l'Océan; ici c'est la terre qu'on traverse et le port est au ciel. Là sont des esquifs, ici des discours spirituels; là des planches réunies pour former le navire, ici une charpente de paroles. Là-bas la voile, ici la langue; le souffle du zéphyr là-bas, ici la visite de l'Esprit; là un homme est pilote, ici c'est le Christ. Aussi le navire peut bien être harcelé par la tempête, mais il ne saurait périr. Il pourrait aussi naviguer dans le calme, si le pilote le voulait; mais il ne le permet pas, afin que vous soyez témoins de la patience des navigateurs, et que vous vous rendiez un juste compte de l'intelligence du pilote.

2. Païens et Juifs, écoutez le récit de nos victoires et jugez de la prééminence de l'Eglise. Combien d'ennemis ont attaqué l'Eglise sans en triompher? Combien de tyrans? Combien de généraux? Combien d'empereurs? Auguste, Tibère, Caligula, Claude, Néron, en dépit de leurs titres et de leur puissance, lui ont fait la plus cruelle guerre, quand elle ne faisait que de naître, et n'ont pu néanmoins la déraciner; ils sont tombés dans le silence et dans l'oubli, tandis que l'Eglise persécutée élève son front au-dessus des nues. Ne considérez pas, en effet, que l'Eglise réside sur la terre : en réalité, sa vie est au ciel. Qu'est-ce qui le prouve? Les faits eux-mêmes. — Les onze disciples eurent à soutenir les attaques de l'univers entier : ils en triomphèrent, et leurs ennemis furent exterminés : les agneaux furent vainqueurs des loups. Voyez-vous ce berger qui envoie ses brebis au milieu des loups, de telle sorte que la fuite même ne puisse les sauver? Mais quel est le berger qui agit ainsi?

Le Christ, afin de vous prouver que nos victoires ne sont pas une conséquence de l'ordre des choses, mais qu'elles sont, au contraire, en contradiction avec cet ordre et avec la nature. L'Eglise est plus solide que le firmament.

Mais peut-être le gentil m'accuse-t-il d'orgueil : qu'il attende ma démonstration, et il se convaincra alors de la force de la vérité : il saura qu'il est plus aisé d'éteindre le soleil que d'anéantir l'Eglise. Qu'est-ce qui proclame cela ? dira-t-on. Celui qui l'a fondée : « Le ciel « et la terre passeront : mais mes paroles ne « passeront point. » (Matth. XXIV, 35.) — Il ne s'est pas borné à faire cette prédiction : il l'a réalisée. Pourquoi a-t-il établi l'Eglise plus solidement que le ciel ? Parce que l'Eglise est plus auguste que le ciel. Pourquoi le ciel a-t-il été fait ? Pour l'Eglise, et non pas l'Eglise pour le ciel. Le ciel existe pour l'homme, et non l'homme pour le ciel. C'est ce qui résulte des actes du Christ lui-même, qui ne s'est pas revêtu d'un corps céleste. Mais de peur de laisser, aujourd'hui encore, une dette à payer, si nous prolongions trop ce discours, hâtons-nous d'acquitter celle que nous avons contractée hier. C'est en considération des absents que j'ai différé jusqu'à ce jour. Mais puisqu'ils se sont rendus aujourd'hui où les appelait leur devoir, et que leur présence nous permet de ne rien épargner pour notre festin, il est temps de servir le repas : pour être d'hier, il n'en sera pas plus mauvais. En effet, il ne s'agit pas ici de viandes sujettes à se gâter, mais de pensées dont la fraîcheur est éternelle. Les viandes se corrompent, comme tout ce qui tient au corps : mais le temps ne fait que donner plus de saveur aux pensées.

Qu'est-ce donc que nous disions hier ? Car nous nous sommes hier déjà, assis à la table : mais les absents n'y perdront rien. « Et il arriva « dans l'année où mourut le roi Ozias, que je « vis le Seigneur assis sur un trône élevé et « sublime. » Qu'est-ce qui dit cela ? Isaïe, le contemplateur des séraphins : il était marié ; ce qui n'éloigna pas de lui la grâce. Vous avez écouté, vous avez entendu ce que nous dit aujourd'hui ce Prophète : « Sors, toi, et Jasub « ton fils. » — Ne passons pas légèrement là-dessus. Sors avec ton fils : Le Prophète avait donc un fils ? mais s'il avait un fils, il avait donc une femme ? Apprenez par là que le mariage n'est pas un mal : le mal, c'est la fornication. Cependant, venons-nous à dire à certaines personnes : pourquoi ne pas vivre comme il faut ? pourquoi ne plus mener une existence régulière ? On nous répond : le puis-je, à moins de renoncer à ma femme, à mes enfants, à mes affaires ? Que dites-vous ? Est-ce donc un obstacle que le mariage ? Votre femme vous a été donnée comme une auxiliaire, et non comme une ennemie. Le Prophète n'était-il pas marié ? Mais son mariage n'empêcha point l'Esprit de le visiter : il habitait avec une femme, et néanmoins il était prophète. Et Moïse, n'avait-il pas une femme ? Cependant il brisait des rochers, il commandait aux airs, il s'entretenait avec Dieu, il apaisait la colère divine. Et Abraham, n'était-il point marié ? Néanmoins des nations lui durent leur origine, ainsi que l'Eglise : il avait un fils, Isaac, et ce fils devint pour lui une occasion de bonnes œuvres. N'offrit-il pas ce jeune enfant, fruit de son mariage ? Ne fut-il pas à la fois et père et homme religieux ? Ne fit-il pas taire son cœur paternel pour devenir sacrificateur ? La piété chez lui ne triompha-t-elle pas de la nature ? N'étouffa-t-il pas le cri de ses entrailles pour faire éclater sa religion ? Ne vit-on pas la paternité vaincue et la piété couronnée ? N'est-il pas vrai qu'il aimait à la fois de tout son cœur et son enfant et Dieu ? Et son mariage fut-il un empêchement ?

Et la mère des Macchabées ? n'était-elle pas mariée ? n'a-t-elle pas donné sept enfants au chœur des saints ? ne les a-t-elle pas vus martyrs, sans être ébranlée, pareille à un roc : n'était-elle pas là, souffrant le martyre dans chacun d'eux, mère de martyrs, martyre elle-même sept fois ? On les torturait : mais les coups allaient jusqu'à elle. Car ne croyez pas qu'elle demeurât insensible ; elle était mère, et la nature révoltée lui faisait sentir sa force : néanmoins elle ne cédait pas. Elle était sur une mer orageuse : mais le courroux des flots s'apaise, et de même la crainte de Dieu réprimait dans son cœur l'instinct de la nature. De quelle huile avait-elle frotté leurs corps ? quelle éducation leur avait-elle donnée ? comment avait-elle réussi à en faire sept temples consacrés à Dieu, sept statues d'or, ou plutôt quelque chose de bien plus précieux que l'or ?

3. Non, l'or n'est pas comparable à une âme de martyr : voyez plutôt. Le tyran était là : il se retire, vaincu par une femme. Il l'attaquait avec des armes : elle le vainquit avec sa ferveur. Il avait allumé une fournaise : elle eut

recours à la vertu de l'esprit. Il mettait une armée en mouvement : elle se réfugia dans le sein des anges. — Ici-bas elle voyait le tyran : elle songeait au monarque de là-haut. Ici-bas elle voyait des tortures : elle comptait les palmes qui l'attendaient là-haut. Elle voyait le supplice : elle se représentait l'immortalité future : d'où ces mots de Paul : « Attendu que « nous ne considérons point les choses visibles, « mais les invisibles. » (II Cor. IV, 18.) Eh bien ! le mariage fut-il un obstacle pour cette femme ?

Et Pierre, le fondement de l'Eglise, l'amant passionné du Christ, cet ignorant qui confondait les orateurs, cet homme sans éducation qui fermait la bouche aux philosophes, qui mettait la sagesse grecque en pièces comme une toile d'araignée, cet infatigable voyageur, ce pêcheur qui jeta ses filets dans tous les endroits de la mer et du monde, n'était-il pas marié, lui aussi ? Il l'était : c'est l'évangéliste qui nous l'apprend, en disant : « Jésus entra « près de la belle-mère de Pierre qui avait la « fièvre. » (Marc, I, 30.) S'il avait une belle-mère, il avait donc une femme, il était marié. Et Philippe ? n'avait-il pas quatre filles ? S'il avait quatre filles, il avait une femme, il était marié. Arrivons au Christ : il était fils d'une vierge : mais il assista à un mariage, il fit son cadeau de noces. « Ils n'ont pas de vin, » lui dit sa mère, et il changea l'eau en vin : il avait honoré le mariage de sa présence virginale : son offrande montra combien il le respectait : n'ayez donc point d'horreur pour le mariage, mais haïssez la fornication. A mes risques et périls je me porte garant de votre salut, quand bien même vous seriez mariés.

Veillez à vos intérêts. Si votre femme est vertueuse, c'est une alliée pour vous. Et si elle ne l'est pas ? Rendez-la telle. — Il y a eu de bonnes femmes, il y en a eu de méchantes, ce qui vous ôte tout prétexte. — Que pensez-vous de celle de Job ? Mais Sara était vertueuse. — Je veux mettre sous vos yeux l'exemple d'une femme vicieuse et méchante. La femme de Job ne fit aucun mal à son mari. Elle était méchante, vicieuse, elle lui conseilla de blasphémer. Mais quoi ? Réussit-elle à ébranler cette tour, à renverser ce bronze, à triompher de ce roc, à repousser ce soldat, à percer ce navire, à déraciner cet arbre ? Rien de pareil. Elle heurta la tour, et la tour n'en fut que plus solide. Elle souleva les flots, et l'esquif, loin de couler à fond, continua de naviguer par un bon vent. Le fruit de l'arbre fut cueilli, mais l'arbre demeura immobile : les feuilles tombèrent, mais la racine resta inébranlable. Que l'on ne s'avise donc point de s'en prendre aux défauts de sa femme. Elle ne vaut rien ? Corrigez-la. Mais, direz-vous, elle m'a chassé du paradis. Oui, mais elle vous a ouvert les cieux. La nature est toujours la même, mais le caractère varie. La femme de Job était méchante ? Mais Suzanne était vertueuse. La femme de Putiphar était impudique ? Mais Sara était modeste. Vous connaissez l'une : jetez maintenant les yeux sur l'autre. C'est de même chez les hommes : il en est de bons, il en est de mauvais. Joseph était vertueux, les vieillards étaient libertins. Partout vous retrouvez le vice et la vertu : ce n'est pas la nature, c'est la volonté qui fait la distinction. Trève donc aux prétextes : mais hâtons-nous d'acquitter notre dette.

« Et il arriva dans l'année où mourut le roi « Ozias. » Je vais vous dire pourquoi le Prophète marque l'époque. Nous recherchions hier pourquoi, lorsque tous les prophètes, et Isaïe lui-même datent leurs prédictions par l'année du règne actuel, il est fait ici infraction à cet usage : le Prophète ne dit pas : dans les jours d'Ozias, mais à la mort d'Ozias. C'est ce que je veux aujourd'hui vous expliquer. La chaleur est forte : mais la rosée du discours est capable d'en triompher : le corps peut céder à la fatigue, et l'âme conserver la force de se réjouir. Ne me parlez point de chaleur, de sueur : qu'importe que votre corps soit en sueur, si vous essuyez votre âme. Les trois enfants étaient dans la fournaise, et n'enduraient aucun mal : la fournaise, pour eux, s'était faite rosée. — Quand vous songerez à la sueur qui vous incommode, représentez-vous le salaire et la récompense. Un plongeur se précipite sans hésiter dans l'abîme des eaux, pour en retirer quelques perles, qui deviennent ensuite un vrai sujet de guerre : je ne dis pas cela pour les déprécier, je blâme seulement la fureur avec laquelle on se les arrache. Et vous, quand il s'agit de mettre la main sur un inaltérable trésor, de planter une vigne dans votre âme, vous ne pouvez supporter la sueur ni le chaud ? Regardez ceux qui sont assis dans les théâtres : voyez comme ils suent, et reçoivent patiemment sur leurs têtes nues les rayons du soleil : tout cela pour tomber dans l'esclavage de la mort, dans les fers d'une prostituée. Ils

souffrent pour leur perte, et vous ne savez rien endurer pour votre salut? Vous êtes un athlète, un soldat. Mais qu'est-ce enfin que cet Ozias, et pourquoi le Prophète parle-t-il ici de sa mort? Cet Ozias était un roi, un homme juste, tout paré de bonnes œuvres : mais il finit par tomber dans la présomption, cette mère des maux, dans l'orgueil, cette source de troubles, dans l'arrogance, qui fut la perte du diable. Rien de pire que l'orgueil : voilà pourquoi nous avons consacré à ce sujet tout notre entretien d'hier, abattant l'orgueil, prêchant l'humilité.

4. Vous dirai-je quel bien c'est que l'humilité, quel mal que l'orgueil? Un pécheur eut l'avantage sur un juste (je veux parler du publicain et du pharisien) : de simples paroles l'emportèrent sur des actions. Comment cela? Le publicain disait : « Dieu, soyez-moi propice « à moi qui suis un pécheur. » Le Pharisien disait : « Je ne suis pas comme les autres « hommes, un larron, un avare. » Et puis? « Je jeûne deux fois la semaine, je paye la « dîme de tout ce que je possède. » (Luc, XVIII, 13, 11, 12.) Le pharisien produisit des actes de justice ; le publicain proféra des paroles d'humilité, et les paroles passèrent avant les actions : tout ce trésor s'en alla en fumée, toute cette pauvreté fut convertie en richesse. Ils étaient venus comme deux vaisseaux chargés qui entrent au port. Le publicain sut aborder comme il faut ; le pharisien fit naufrage, afin que vous sachiez quel mal c'est que l'orgueil. Vous êtes juste? N'humiliez pas votre frère. Vous êtes paré de bonnes œuvres? Gardez-vous d'injurier le prochain, et de diminuer par là les louanges qui vous sont dues. Plus vous êtes grands, plus vous devez vous rabaisser vous-mêmes. Ecoute bien mes paroles, mon cher auditeur. Le juste doit redouter l'orgueil, plus que le pécheur : je l'ai dit hier, et je le répète aujourd'hui à cause de ceux qui étaient absents l'autre jour : la raison en est que le pécheur est nécessairement humilié dans sa conscience, tandis que le juste est fier de ses bonnes œuvres. Voyez encore les vaisseaux : les navigateurs dont l'esquif est vide ne craignent point l'attaque des pirates, lesquels se soucient peu de couler un vaisseau sans cargaison. Ceux qui les redoutent sont ceux dont le navire est chargé : car le pirate vient là, où est l'or, où est l'argent, où sont les pierres précieuses. De même le diable ne persécute pas habituellement le pécheur, mais le juste, chez qui il trouve d'abondantes richesses. Puisque l'orgueil est souvent un fruit de la malice du diable, il faut rester maîtres de nous-mêmes. Plus vous êtes grands, plus il faut vous abaisser. Quand vous montez sur une hauteur, vous êtes obligés de prendre des précautions, pour ne pas tomber. Voilà pourquoi Notre-Seigneur a dit : « Quand vous au- « rez tout fait, dites : Nous sommes des servi- « teurs inutiles. » (Luc, XVII, 10.)

D'où te vient ta présomption, homme, parent de la terre, semblable à la cendre et par ta nature, et par tes pensées, et par tes actions? Aujourd'hui riche, demain pauvre ; aujourd'hui bien portant, demain malade ; joyeux aujourd'hui, triste demain : aujourd'hui dans la gloire, demain dans l'opprobre : aujourd'hui jeune, vieux demain. Y a-t-il rien de stable dans les choses humaines? ne passent-elles point comme le courant d'un fleuve? Elles paraissent, et plus vite qu'une ombre, nous abandonnent. D'où te vient ta présomption, homme qui n'es que fumée, vanité? « L'homme « a été fait à l'image de la vanité. » (Ps, CXLIII, 4.) « Ses jours sont comme le foin. » (Ps. CII, 15.) « Le foin s'est desséché, et sa fleur est « tombée. » (Isaïe, XL, 8.)

Si je parle ainsi, ce n'est point pour ravaler notre essence, mais pour brider notre orgueil. C'est une grande chose qu'un homme, c'est une chose de prix qu'un homme compatissant. Mais cet Ozias qui était roi et avait le front ceint du diadème, finit par s'enorgueillir de ce qu'il était juste : emporté par une folle présomption, il entra dans le temple. Et que dit-il? « Il entra dans le saint des saints et dit : « Je veux offrir l'encens. » Roi, il usurpe le sacerdoce. Je veux offrir l'encens, dit-il, parce que je suis juste. Reste, je te prie, dans ton domaine : autre est celui de la royauté, autre celui du sacerdoce : et le sacerdoce surpasse la royauté. En effet, cette royauté-là ne se manifeste point par des signes apparents ; ce n'est point aux pierres précieuses attachées à son vêtement, ni aux objets d'or qui le parent que se reconnaît celui qui en est investi. Tandis que le roi proprement dit a pour mission de gouverner les choses de la terre, le sacerdoce tient son droit d'en-haut : « Tout ce que vous « aurez lié sur la terre sera lié dans le ciel. » (Matth. XVI, 19.) Le roi est chargé des choses d'ici-bas, moi, des fonctions célestes : Quand je dis moi, entendez le prêtre. Gardez-vous donc

s'il vous arrive de trouver un prêtre indigne, de décrier pour cela le sacerdoce : ce n'est pas la fonction qu'il faut accuser, c'est celui qui s'acquitte mal d'un devoir glorieux. Judas trahit : mais ce n'est pas un grief contre l'apostolat, la volonté du coupable est seule en cause : la faute n'en est pas au sacerdoce, mais à la perversité d'un homme.

5. N'allez donc point accuser le sacerdoce : ne vous en prenez qu'au prêtre indigne. On vous prend à partie, on vous dit : Voyez-vous ce chrétien ? Répondez : Je ne parle point des personnes, mais des choses. Combien de médecins ont joué le rôle de bourreaux, et donné des poisons au lieu de remèdes ! Je ne m'en prends pas pourtant à leur art, mais au mauvais usage qu'ils en font. Combien de nautonniers ont causé la perte de leur navire ! La faute n'en est pas à la navigation, mais à leur étourderie. De même, si vous rencontrez un chrétien vicieux, au lieu d'incriminer la religion et le sacerdoce, n'accusez que celui qui use mal de ces belles choses. Le monarque est chargé des corps, le prêtre des âmes ; le monarque remet les dettes, le prêtre, les péchés. L'un contraint, l'autre exhorte ; l'un use de force, l'autre de persuasion. L'un a des armes matérielles, l'autre des armes spirituelles. Lui, il fait la guerre aux barbares : moi, je la fais aux démons. Ce dernier pouvoir est le plus grand : voilà pourquoi le roi incline son front sous les mains du prêtre : pourquoi l'on voit partout dans l'Ancien Testament les prêtres oindre le roi.

Eh bien ! le roi Ozias franchit les limites qui lui étaient assignées, les bornes prescrites au pouvoir royal : il entreprit d'usurper : il entra dans le temple de sa pleine autorité, dans l'intention d'offrir l'encens. Et le prêtre, que dit-il ? Tu n'as pas le droit, Ozias, d'offrir l'encens. Considérez la liberté, la noble indépendance de ce langage vraiment inspiré et d'une hardiesse indomptable. Ce prêtre avait le corps d'un homme et les pensées d'un ange ; ses pieds touchaient la terre, mais il vivait dans le ciel. Il vit le roi, et ne vit pas la pourpre ; il vit le roi, et ne vit pas le diadème. Ne me parlez plus de royauté, là où la loi est enfreinte. « Roi, tu n'as pas le droit d'offrir l'en« cens dans le saint des saints. » Tu outrepasses tes bornes, tu réclames ce qui ne t'appartient pas : pour ta punition tu perdras ce que tu as reçu. Tu n'as pas le droit d'offrir l'encens, c'est l'affaire des prêtres. Ce n'est pas ta fonction, mais la mienne. Est-ce que je t'ai dépouillé de ta pourpre ? Ne me dépouille pas de mon sacerdoce. « Tu n'as pas le « droit d'offrir l'encens, c'est la tâche des « prêtres, fils d'Aaron. »

Il y avait bien du temps qu'Aaron était mort quand ces choses se passèrent. Pourquoi donc au lieu de dire simplement « Des prêtres, » fait-il mention du chef de leur race ? C'est qu'il était advenu, à cette époque reculée, un fait à peu près semblable. Dathan, Abiron et Coré s'étaient révoltés contre Aaron : la terre s'entr'ouvrit, et les engloutit dans son sein. Le feu du ciel tomba sur eux, et les dévora. C'est afin de rappeler cette antique histoire, comment autrefois déjà le sacerdoce avait été persécuté sans être vaincu, comment le peuple, ayant pris parti contre lui à son tour, avait été châtié par Dieu, que le prêtre répond : « Tu « n'as pas le droit d'offrir l'encens, c'est la « tâche des prêtres, fils d'Aaron. » Il ne dit pas : Songe au supplice infligé à ceux qui tentèrent la même chose. Il ne dit pas : Songe que les rebelles furent brûlés. Il se contente de nommer Aaron qui fut ainsi vengé, et par là il rappelle au roi toute l'histoire. C'est à peu près comme s'il disait : N'imite point la témérité de Dathan, de peur de subir le châtiment infligé aux ennemis d'Aaron. Mais le roi Ozias n'y tint pas : tout gonflé de son orgueil, il entra dans le temple, et ouvrit le saint des saints, afin de sacrifier. Que fit Dieu ? Le prêtre avait été indignement bravé, la dignité du sacerdoce foulée aux pieds, le prêtre réduit à l'impuissance. Le prêtre, en effet, ne peut que faire des représentations et parler avec liberté ; il ne peut ni prendre les armes ni se couvrir du bouclier, ni brandir la lance, ni tendre l'arc, ni lancer la flèche. Les représentations du prêtre avaient donc échoué contre l'obstination du roi qui, lui, avait recours à la force et usait de son pouvoir. Alors le prêtre dit : J'ai fait ce que je pouvais faire, je suis impuissant désormais : venez au secours du sacerdoce avili : les lois sont violées, les préceptes renversés. Que fait alors le bon Dieu ? Il punit le téméraire. « Et « aussitôt une lèpre se montra sur son front. » Ce siége de l'effronterie devint le siége du châtiment.

Voyez-vous la douceur du châtiment divin ? Dieu ne lança point la foudre, n'ébranla point

la terre, ne bouleversa point le ciel. Seulement une lèpre se montra, justement sur le front, et non ailleurs, afin que le visage portât la marque du châtiment, afin que le décret divin y restât gravé comme sur une colonne. En effet, ce n'est pas en vue d'Ozias que cet événement arriva, mais en vue de la postérité. Dieu pouvait lui infliger un supplice proportionné à son crime : il ne le voulut pas : il aima mieux graver, pour ainsi dire, à la vue de tous la loi suivante : N'agissez pas comme lui, si vous ne voulez pas être châtiés comme lui. Ozias sortit de là comme une loi vivante : et son front parlait plus haut que le son d'une trompette. — Ce front portait gravés des caractères ineffaçables, non point tracés avec l'encre (on aurait pu les faire disparaître) : la nature même avait scellé sur ce front l'impureté destinée à la purification des autres hommes. — Et comme les condamnés qu'on emmène ont une corde passée dans la bouche : ainsi Ozias, en guise de corde, avait, en s'en allant, une lèpre sur le front, châtiment de son attentat contre le sacerdoce. Ce que j'en dis n'est point dirigé contre les rois, mais seulement contre ceux qu'enivrent l'orgueil et la fureur : je veux vous montrer seulement que le sacerdoce est supérieur à la royauté.

6. Quand l'âme a péché, Dieu punit toujours le corps. C'est ce qu'il fit à l'égard de Caïn. — L'âme de celui-ci s'était rendue coupable d'un meurtre : ce fut son corps qui fut frappé ; et cela se conçoit : « Tu seras sur la terre, » est-il écrit, « gémissant et tremblant. » Et Caïn allait çà et là, parlant à tous, éloquent, instructif dans son silence. Sa langue restait muette : mais ses membres criaient et révélaient à tous le motif pour lequel il gémissait, il tremblait : J'ai tué mon frère, j'ai commis un meurtre. Moïse, plus tard, parlait par l'Ecriture : lui, il allait parlant à tous par ses actions, et répétant : « Tu ne tueras point. » Voyez-vous cette bouche qui se tait, et ce fait qui parle ? voyez-vous marcher cette loi vivante ? voyez-vous cette table de loi qui circule ? voyez-vous ce châtiment qui en prévient d'autres ? ce supplice qui devient une occasion d'enseignement ? voyez-vous le péché dans cette âme, et la punition infligée à ce corps ? Il ne faut pas s'en étonner. Ainsi il advint de Zacharie : son âme pécha, et sa langue fut liée. Pour avoir mal usé de cet organe, Zacharie qui avait proféré la parole coupable fut puni : et une lèpre envahit le visage d'Ozias qui avait péché, afin de le corriger. Il sortait donc du temple, ce roi, comme un exemple pour tous, et le temple fut purifié : il fut chassé, sans que personne lui fît violence : il voulait usurper le sacerdoce, et il perdit ce qui lui appartenait. Il sortait donc du temple. C'était dans l'ancien temps, une loi, que tout lépreux fût chassé de la ville : il n'en est plus de même aujourd'hui. Pourquoi ? c'est qu'à l'époque où Dieu n'avait affaire, pour ainsi dire, qu'à de petits enfants, la lèpre était celle du corps : aujourd'hui c'est la lèpre de l'âme dont il est question.

Il s'en allait, ce roi lépreux : et personne n'osait le chasser de la ville, par considération pour son diadème et pour son pouvoir : il resta sur son trône et recommença à enfreindre la loi. Que fit Dieu ? Dans son courroux contre les Juifs, il interrompit les prophéties. Dans tout ce qui précède j'ai eu en vue la parole du Prophète, afin d'acquitter ma dette. Mais revenons à notre sujet. — Le roi lépreux sortit du temple. On aurait dû le bannir de la ville comme impur, suivant la coutume. Mais le peuple souffrit qu'il restât dans son palais et sur son trône, et n'osa proférer la moindre parole qui attestât son indépendance. Alors Dieu se détourna d'eux, et suspendit le bienfait des prophéties. Rien de plus juste : ils avaient enfreint sa loi, ils avaient craint de bannir un homme impur : alors Dieu interrompit les prophéties. « Et la parole était « précieuse alors, et il n'y avait point de pro- « phétie. » En d'autres termes, Dieu ne leur parlait plus par la bouche des prophètes : car l'Esprit-Saint, qui dictait aux prophètes leurs paroles, avait cessé de les inspirer, du jour où les Juifs avaient souffert au milieu d'eux un homme impur : la grâce de l'Esprit n'agissait plus sur un peuple souillé.

Voilà pourquoi il ne visitait pas les prophètes, ne leur apparaissait point, restait muet et caché. Pour éclaircir ce que je dis, je me servirai d'un exemple. Supposez un homme qui, mortellement offensé par une personne qu'il aime, lui dit : Tu ne me verras plus, je ne te parlerai plus. Ainsi fit Dieu dans cette occurrence. Les Juifs l'avaient irrité en ne bannissant point Ozias : Je ne parlerai plus à vos prophètes, leur dit-il, je cesse de vous envoyer la grâce de l'Esprit. Que de clémence dans ce châtiment ! Il ne lance point la foudre, il n'ébranle pas la ville jusque dans ses fondements : Vous

ne voulez pas me venger, dit-il, je ne vous fréquente plus. Est-ce que je ne pouvais pas le chasser? Mais j'ai voulu vous laisser le soin d'exécuter ce qui restait à faire. Vous refusez? Je ne vous fréquente plus, je n'ébranle plus l'âme de vos prophètes. La grâce de l'Esprit n'opérait plus; le silence régnait, il y avait haine entre Dieu et les hommes. La mort d'Ozias mit fin aux occasions de souillure. Comme il y avait longtemps que le Prophète n'avait prophétisé, et que ce silence avait désarmé la colère divine, les prophéties recommencèrent. Nécessairement, alors, le Prophète indique le temps où il parle, en disant : « Et « il arriva dans l'année où mourut le roi Ozias, « que je vis le Seigneur assis sur un trône élevé « et sublime. » Lorsqu'il fut mort, alors je vis le Seigneur, que je ne voyais pas auparavant, attendu qu'il était irrité contre nous. La mort de l'impur est survenue, et le courroux a cessé. Voilà pourquoi, lui qui désigne partout le roi vivant, il date ici de la mort d'Ozias : « Il ar« riva dans l'année où mourut le roi Ozias, que « je vis le Seigneur assis sur un trône élevé et « sublime. »

Mais il faut remarquer, ici encore, la bonté de Dieu. — L'impur succombe, et voilà que Dieu se réconcilie avec les hommes, — Pourquoi n'y eut-il pas besoin pour cela de bonnes œuvres, et suffit-il de la mort d'Ozias? Parce que Dieu est bon et ne se montre point en pareil cas juge rigoureux. — Ce Dieu bon, ce Dieu charitable, ne voulait qu'une chose, la disparition de l'impur. — Instruits par cet exemple, chassons loin de nous l'orgueil, ouvrons nos cœurs à l'humilité, offrons l'hommage de gloire accoutumé au Père, au Fils et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CINQUIÈME HOMÉLIE.

SUR CETTE PAROLE DU PROPHÈTE ISAIE : « IL ARRIVA DANS L'ANNÉE OU MOURUT LE ROI OZIAS, QUE « JE VIS LE SEIGNEUR, » ET COMME QUOI OZIAS FUT JUSTEMENT FRAPPÉ DE LA LÈPRE POUR AVOIR ILLÉGALEMENT BRULÉ L'ENCENS, CE QUI N'APPARTIENT PAS AUX ROIS, MAIS AUX PRÊTRES.

ANALYSE.

1. Le sacerdoce supérieur à la royauté.
2. Intrépidité du prêtre. Que la mansuétude est nécessaire dans les censures.
3. Bonté de Dieu manifestée par la douceur du châtiment et la promptitude du pardon.

1. Il faut que nous en finissions aujourd'hui avec l'histoire d'Ozias, et que nous achevions notre commentaire, si nous ne voulons pas prêter à rire comme cet homme dont il est question dans les Evangiles, lequel avait entrepris de bâtir une maison et n'avait pu y parvenir : autrement quelque passant dirait pareillement de nous : « Cet homme a commencé à bâtir, « et n'a pas pu achever son œuvre. » (Luc, XIV, 30.) Mais afin d'éclaircir nos paroles, il faut que nous revenions sur quelques-unes des choses que nous avons dites précédemment, de peur que notre discours ne se présente décapité, pour ainsi dire, sur ce théâtre spirituel; de cette manière, nous lui rendrons son véritable aspect, et les spectateurs pourront le reconnaître; nous rafraîchirons la mémoire de ceux qui nous ont déjà entendu traiter ce sujet, nous mettrons les autres au courant. Nous disions donc l'autre jour com-

ment Ozias avait été pieux, comment il s'était perverti, et à quel degré d'arrogance il se laissa entraîner : aujourd'hui il est nécessaire de dire comment il entra dans le temple, comment il entreprit d'offrir l'encens, comment le prêtre voulut l'en empêcher, comment il résista, attira par là le courroux de Dieu sur sa tête, fut atteint de la lèpre et en mourut : enfin pour quelle raison le Prophète, laissant de côté les jours de sa vie, fait mention de sa mort en disant : « L'année où mourut le roi « Ozias. » (Isaïe, VI, 1.) Car tel a été le point de départ de tout notre commentaire sur cette histoire : mais prêtez-moi une exacte attention.

« Et il arriva, lorsque le roi Ozias fut devenu « puissant, que son cœur s'enfla jusqu'à le corrompre, et qu'il se rendit coupable contre « le Seigneur son Dieu. » (II Paral. XXVI, 16.) De quelle façon se rendit-il coupable? Il entra dans le temple du Seigneur, pour offrir l'encens sur l'autel des parfums. O témérité! ô impudence! Il osa profaner jusqu'à l'inaccessible sanctuaire, forcer l'entrée du saint des saints, ce lieu interdit à tout autre qu'au grand prêtre. Voilà ce que devient une âme que l'orgueil a enivrée. Une fois qu'elle a perdu le soin de sa conservation, sa démence ne connaît plus de bornes : abandonnant les rênes de son salut aux passions déraisonnables, elle se laisse emporter en tous sens : pareille à un cheval rétif qui a secoué son frein et jeté bas son cavalier, elle court avec la violence d'un vent furieux, et épouvante tous ceux qu'elle rencontre sur son passage : tout fuit devant elle, personne n'ose l'arrêter. L'âme qui a secoué le frein de la crainte de Dieu, qui a jeté bas la raison, son écuyer, parcourt le domaine du vice, jusqu'à ce qu'elle aille se précipiter, tête baissée, dans l'abîme de la perdition. Il faut donc la réprimer sans relâche et refréner par de religieuses pensées son impétuosité déréglée.

Ozias ne fit point ainsi, il alla jusqu'à attenter aux droits de la suprême magistrature. Le sacerdoce, en effet, est supérieur même à la royauté : c'est une magistrature d'un ordre encore plus relevé. N'allez point m'alléguer la pourpre, le diadème, les vêtements dorés. Ombre que tout cela : les fleurs du printemps ont plus de prix. « Toute gloire humaine est « comme la fleur du foin (Isaïe, XL, 6); » oui, même la gloire des monarques. Cessez donc de m'alléguer ces vaines distinctions : et si vous voulez voir la différence qui sépare le roi du prêtre, examinez la mesure du pouvoir départi à chacun d'eux : vous verrez que le prêtre siége bien au-dessus du roi. Le trône royal vous paraît auguste, avec ses incrustations de pierres précieuses, et sa bordure dorée. Néanmoins le roi n'est maître qu'ici-bas et tout son pouvoir ne dépasse point les bornes de ce monde : le trône du sacerdoce, au contraire, est établi dans les cieux : les choses du ciel, voilà son domaine. Qui dit cela? Le Roi des cieux lui-même : « Tout ce que vous « aurez lié sur la terre, sera lié dans les cieux : « et tout ce que vous aurez délié sur la terre, « sera délié dans les cieux. » Quelle dignité pourrait rivaliser avec celle-là? Le ciel se fonde, pour juger, sur un jugement terrestre. Le juge siége ici-bas, et le Maître se conforme à l'arrêt de son serviteur : ce que l'un a jugé en ce monde, l'autre le ratifie là-haut. Le prêtre est comme un intermédiaire entre Dieu et la nature humaine : il fait descendre jusqu'à notre niveau les célestes prérogatives, il porte là-haut nos supplications : il réconcilie avec l'univers son monarque irrité, et nous sauve de sa vengeance quand nous avons failli. Voilà pourquoi Dieu soumet aux mains du prêtre jusqu'à la tête des rois, nous montrant par là que la première de ces magistratures est supérieure à l'autre : en effet, c'est au plus puissant à bénir le plus faible. Mais nous parlerons une autre fois du sacerdoce, et nous montrerons quelle en est la dignité : voyons d'abord l'excès d'iniquité du roi ou plutôt du tyran. Il entre dans le temple du Seigneur, et le prêtre Azarias le suit. Avais-je donc tort de dire que le prêtre est plus grand que le roi? On ne dirait pas qu'il ait affaire à un roi, mais à un esclave fugitif, à un serviteur rebelle qu'il veut chasser. A le voir entrer à sa suite avec cette précipitation , c'est comme un chien de bonne race qui court sus à un animal immonde, afin de l'expulser de la maison de son maître.

2. Voyez-vous l'intrépidité, la noblesse de cette âme de prêtre? Il ne considère point la grandeur de ce souverain, il ne réfléchit pas combien il est difficile de contenir une âme enivrée par la passion, il n'entend pas Salomon qui lui dit : « La menace d'un roi est sem« blable au courroux d'un lion (Prov. XIX, « 12) : » il ne voit que le vrai monarque, celui

des cieux, il ne songe qu'au tribunal, au jugement qui l'attendent là-haut : et fort de ces pensées, il se jette sur le tyran. Il savait, en effet, il savait bien que la menace d'un roi n'est semblable au courroux d'un lion qu'aux yeux de ceux dont les regards sont fixés sur la terre : mais pour un homme qui ne songeait qu'au ciel, qui était prêt à laisser sa vie au fond du sanctuaire, plutôt que de laisser violer les saintes lois, ce roi-là était moins qu'un chien. Rien de plus faible, en effet, que l'homme qui transgresse les lois divines ; et rien de plus fort, au contraire, que celui qui en prend en main la vengeance. « Celui qui commet le « péché est esclave du péché (Jean, VIII, 34), » de quelques milliers de couronnes que son front soit décoré : au contraire, celui qui pratique la justice, fût-il d'ailleurs le dernier des hommes, est plus digne du nom de roi que le roi lui-même. Telles étaient les pensées de ce généreux prêtre, lorsqu'il fondit sur le roi. Entrons nous-mêmes avec lui s'il vous paraît bon, afin d'entendre ce qu'il dit au roi. Nous le pouvons : et ce n'est pas un spectacle stérile, que de voir un roi confondu par un prêtre. Que dit donc le prêtre ? « Tu n'as pas « le droit, Ozias, d'offrir l'encens au Seigneur. »

Il ne l'appelle pas roi, il ne le désigne point par le nom de sa dignité, attendu que lui-même avait commencé par se détrôner. Vous avez vu l'intrépidité du prêtre ? considérez maintenant sa douceur. L'intrépidité ne nous suffit pas. Quand il s'agit de reprendre autrui, c'est de mansuétude surtout que nous avons besoin. En effet, comme personne n'inspire plus d'aversion et de haine aux coupables que ceux qui doivent les reprendre, comme ils ne désirent rien tant qu'une occasion de leur échapper et de se dérober au châtiment, il faut les retenir par la douceur et la modération. Ce n'est pas seulement la voix d'un censeur, c'est sa vue même qui est importune aux coupables : « Son aspect même nous est « odieux, » est-il écrit (Sap. II, 15) : aussi faut-il leur montrer beaucoup de mansuétude ; et c'est pour cela que l'Ecriture nous a mis sous les yeux et le pécheur, et celui qui allait le reprendre. Lorsqu'un médecin habile doit couper un membre gangrené, extraire des pierres engagées dans le corps, ou guérir enfin quelque autre infirmité, il ne prend pas le malade dans un coin pour le traiter, il le transporte en pleine place publique, et c'est là, au milieu d'une assemblée de spectateurs, qu'il procède à l'opération. Si les médecins agissent de la sorte, ce n'est pas pour tirer des infortunes humaines un sujet de vanité, c'est pour engager chacun de nous à prendre soin de sa santé. L'Ecriture ne fait pas autrement, quand elle a mis la main sur un pécheur, elle l'expose, en quelque sorte, aux regards, par une proclamation solennelle, non pas au milieu d'une place, mais au milieu de la terre : et c'est sous les yeux de l'univers entier, qu'elle vaque au traitement du malade, nous enseignant par là à veiller de plus près sur notre salut. Voyons donc comment, dans cette occasion, le prêtre essaya de ramener Ozias à de meilleurs sentiments.

Il ne lui dit pas : Criminel, scélérat, tu confonds, tu bouleverses tout, tu t'emportes au dernier excès de l'impiété : il ne se répandit pas en longues accusations. De même que les chirurgiens s'efforcent de faire promptement leur besogne, afin de diminuer la douleur de l'opération en l'abrégeant ; de même il se borne à un petit nombre de paroles pour arrêter l'effervescence de la témérité du roi : car le reproche est aux pécheurs ce qu'est aux malades l'amputation. Nous avons d'autres preuves de sa modération : mais la concision de son langage, elle-même, en est une. Voulez-vous voir comment il opère avec ses paroles, en cachant son fer, écoutez : « Tu n'as « pas le droit d'offrir l'encens au Seigneur : « cela n'appartient qu'aux prêtres, aux fils « d'Aaron, à ceux qui sont consacrés. » Voilà le coup porté. Comment ? je vais le montrer. Pourquoi n'avoir pas dit simplement « Les « prêtres, » et avoir ajouté Aaron ? C'est qu'il avait été le premier des grands prêtres, et que de son temps, il y avait eu un attentat analogue. Dathan, Coré et Abiron s'étaient révoltés contre lui avec quelques autres, et voulaient exercer eux-mêmes le sacerdoce : la terre s'entr'ouvrit pour les engloutir, et un feu tombé du ciel les dévora. C'est pour lui rappeler cette vieille histoire, qu'il fait mention d'Aaron, objet alors de cet attentat : il espère par là ramener la pensée du roi vers le châtiment infligé aux usurpateurs. Ce fut en pure perte : non par la faute du prêtre, mais par suite de la témérité du roi. Il aurait dû louer le prêtre et le remercier de son conseil. Mais, bien au contraire, il est écrit qu'il s'irrita, et envenima ainsi sa blessure. Car le pé-

ché est un moindre mal que l'obstination à la suite du péché. David se conduisit bien autrement : après les reproches de Nathan au sujet de Bersabée : « J'ai péché, » dit-il, « contre « le Seigneur. » (II Rois, XII, 13.)

3. Voyez-vous la contrition de ce cœur? Voyez-vous l'humilité de cette âme ? Voyez-vous comment les saints trouvent des sujets de gloire jusque dans leurs chutes. De même que les beaux corps, jusque dans la maladie, offrent encore à nos regards de nombreux vestiges de beauté : ainsi les âmes des saints conservent dans leur chute même, la marque de la vertu qui leur est propre. Cependant David avait reçu les reproches du Prophète au milieu de son palais, en présence d'une assistance nombreuse : Ozias recevait ceux du prêtre au fond du sanctuaire, et sans témoins : néanmoins il n'endura point cette réprimande. Eh bien ! il demeura donc incurable ? Nullement, la bonté de Dieu s'y opposa. Rappelez-vous l'histoire du lunatique que les disciples n'avaient pu délivrer du démon qui le possédait : « Apportez-le-« moi ici, » dit le Christ. (Matth. XVII, 16.) De même ici, dans l'impuissance du prêtre à triompher d'une maladie plus dangereuse que le plus impitoyable démon, Dieu lui-même se charge du malade. Et que fait-il ? Il lui fait venir une lèpre sur le front. « Il arriva, pendant « qu'il menaçait le prêtre, qu'une lèpre lui « vint sur le front. » Après cela, pareil à ces hommes que l'on traîne au supplice avec une corde entre les dents, en signe du jugement qui les condamne, Ozias s'éloigna, avec la marque d'infamie sur le front, sans qu'il fût besoin de bourreaux pour l'entraîner ; la lèpre elle-même était comme le bourreau qui le poussait violemment dehors. Il était entré pour usurper le sacerdoce ; il perdit jusqu'à la royauté : il était entré pour accroître sa majesté, c'est son impureté qu'il accrut. Sa souillure, en effet, le mettait au-dessous du dernier de ses sujets. Tant il est funeste de ne pas savoir demeurer entre les bornes que Dieu nous a prescrites, soit qu'il s'agisse de dignités ou de science ! Voyez-vous cette mer qui se déchaîne avec une indomptable impétuosité et soulève d'énormes vagues? Néanmoins, quelle que soit la hauteur de ses flots, et la fureur de ses mouvements, elle ne sera pas plus tôt arrivée à la borne que Dieu lui a posée, que ses vagues se résoudront en écume, et qu'elle rentrera dans son lit. Et pourtant quoi de plus faible que le sable? mais ce n'est pas le sable qui l'arrête, c'est la crainte de Celui qui a posé cette barrière. Que si cet exemple ne vous corrige pas, instruisez-vous en considérant l'histoire d'Ozias, en écoutant nos paroles.

Mais puisque nous avons assisté à la colère de Dieu, et à ses justes représailles, il est temps de faire voir sa bonté, son infinie douceur. Car il ne faut point parler de la colère seulement, mais encore de la bonté, si l'on ne veut pas plus jeter ses auditeurs dans le désespoir que dans le relâchement. Telle est la conduite de Paul : il fait entrer ces deux éléments dans ses exhortations : « Voyez, » dit-il, « la « bonté et la sévérité de Dieu (Rom. XI, 22), » afin de faire concourir et la crainte et l'espérance à relever le pécheur. La sévérité de Dieu, vous l'avez vue : voyez maintenant sa bonté. Comment nous la représenterons-nous, si nous examinons quel châtiment méritait Ozias? Quel châtiment méritait-il donc? Mille coups de foudre, le supplice, le châtiment suprême, du moment où il avait osé, dans l'excès de son impudence, franchir l'enceinte consacrée. En effet, si les premiers auteurs d'un pareil attentat avaient été punis de la sorte, je veux dire Dathan, Coré et Abiron, à plus forte raison le même supplice devait-il être infligé à ce nouveau coupable, que le malheur d'autrui n'avait pu corriger. Mais Dieu ne le voulut pas : il commença par lui faire les représentations les plus modérées par la bouche du prêtre. Ce que le Christ prescrit aux hommes de faire à l'égard de ceux qui les offensent. Dieu le fait ici pour un homme. « Si ton frère a péché contre toi, » est-il écrit, « va et reprends-le entre toi et lui « seul. » C'est ainsi que Dieu s'y prit pour réprimander ce roi. Le Christ ajoute : « S'il ne « t'écoute point, qu'il te soit comme un païen « et un publicain. » (Matth. XVIII, 15 et 17.) Mais Dieu, transgressant par bonté ses propres lois, ne rejette pas Ozias malgré sa résistance et sa rébellion : il continue à le rappeler à lui, et l'instruit par un châtiment qui est plutôt encore une correction. Il ne lança point sa foudre du haut du ciel, il ne réduisit point en cendres cette tête éhontée, il se contenta de lui envoyer la lèpre en guise d'avertissement. Voilà pour ce qui concerne Ozias. Je n'ajoute plus qu'une remarque avant de clore ce discours.

De quoi s'agit-il ? De ce que nous voulions savoir tout d'abord. Pourquoi, lorsque c'est

l'usage dans les prophéties, comme dans les histoires profanes, de mentionner l'époque de la vie des rois, Isaïe, au lieu de s'y conformer, date-t-il de la mort d'Ozias, en disant : « Et il « arriva dans l'année où mourut le roi Ozias?» Cependant rien ne l'empêchait de mentionner l'année du règne du roi actuel, selon l'usage constamment suivi par les prophètes. — Il n'en fait rien : d'où vient cela ? Une ancienne loi portait que le lépreux serait chassé de la ville, à la fois pour l'intérêt public, et pour le bien du lépreux lui-même qui, sans cela, aurait été à la merci de quiconque aurait voulu l'insulter ou le railler, tandis qu'exclu de la ville il trouvait dans son isolement même un rempart contre les affronts. On aurait dû en faire l'application au roi lui-même après qu'il eut été frappé de la lèpre : mais les gens de la ville eurent égard à sa dignité et lui permirent de rester caché dans sa maison. Dieu en fut irrité, et les prophéties cessèrent : ce fut comme au temps d'Elie : « La parole était pré« cieuse, et il n'y avait plus de vision dis« tincte. » (I Rois, III, 1.)

Veuillez considérer en ceci encore la bonté de Dieu. Il ne ruina pas la ville, il n'en extermina pas les habitants : on voit des amis se venger par le silence des torts d'un ami qui est en même temps leur égal : Dieu fit la même chose à l'égard d'un peuple qui méritait un châtiment, une punition plus sévères. Je l'ai chassé de mon temple, disait-il, et vous ne l'avez pas même banni de votre ville ; en le frappant de la lèpre, je l'avais livré désarmé entre vos mains comme un simple citoyen : néanmoins vous n'avez pas osé profiter de votre avantage ni expulser de votre ville celui que j'avais condamné. Combien de rois auraient supporté cette désobéissance, et n'auraient pas ruiné de fond en comble une ville où ils voyaient séjourner celui dont ils avaient ordonné l'expulsion? Dieu fit autrement : car il était Dieu, et non pas homme. Mais Ozias ne fut pas plus tôt mort que le Seigneur se hâta de pardonner, de rouvrir les portes de la prophétie, et de visiter de nouveau son peuple. Admirez la bonté divine qui éclate dans cette réconciliation. A considérer les choses suivant la stricte équité, il n'y avait pas lieu dès lors de pardonner. Pourquoi ? Parce que le départ d'Ozias n'était pas du fait des coupables, mais Dieu ne nous juge pas avec cette rigueur ; et il ne cherche qu'une chose, un prétexte de nous pardonner. — Remercions-le de tant de bonté, louons sa charité ineffable, de laquelle puissions-nous tous nous montrer dignes, par la grâce et la miséricorde de son Fils unique, Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire, puissance, honneur, au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

SIXIÈME HOMELIE.

ANALYSE.

1. Appel aux pécheurs. Bornes prescrites à l'intelligence des saintes Ecritures.
2. Dignité des séraphins : qu'elle vient surtout de leur place auprès du trône de Dieu. Caractère particulier de la gloire divine et de l'admiration qu'elle inspire.
3. Du jeûne. Nécessité d'une bonne préparation avant la communion : exhortation pressante.
4. Bonté de Dieu. Sa conduite à l'égard des pécheurs. Récapitulation.

1. Nous arrivons enfin au terme de notre traversée, nous avons fini l'histoire d'Ozias : si le trajet a duré si longtemps, la cause n'en est point la longueur de la route mais la cu-

riosité des passagers. Un pilote qui conduit des voyageurs curieux et désireux de visiter des villes étrangères, n'accomplit pas son voyage en un jour, quand bien même la distance n'exigerait pas davantage ; il est forcé de rester plus longtemps en route, parce qu'il lui faut mouiller à chaque port, et laisser débarquer dans chaque ville ses passagers, afin de contenter leur envie. Nous avons fait comme ce pilote : non que nous vous ayons montré en chemin des îles, des rades, des ports, des villes : mais nous vous avons fait considérer la vertu des justes, la coupable négligence des pécheurs, la témérité d'un roi, le courage d'un prêtre, la colère de Dieu et sa bonté, toutes deux employées à notre amendement. Aujourd'hui, puisque nous sommes parvenus à la résidence royale, coupons court aux délais ; disposons-nous à entrer dans la ville, et montons enfin à la métropole d'en-haut, cette Jérusalem qui est notre mère à tous, cette libre cité où les séraphins, où les chérubins, où des milliers d'archanges, où des myriades d'anges habitent, où s'élève le trône royal. Loin d'ici, donc, les profanes! loin d'ici les impurs ! nous allons pénétrer dans le monde des mystères. Loin d'ici quiconque est souillé et indigne d'entendre un pareil discours !

Mais que dis-je ? ah ! bien plutôt, accourez, impurs et profanes, déposez sur ce seuil vos souillures et votre iniquité, et venez vous joindre à nous. Car si le père de l'époux chassa de la chambre nuptiale et de l'appartement sacré celui qui avait des vêtements sordides, ce ne fut point parce qu'il était mal vêtu, mais parce qu'il était entré sans avoir changé de vêtements. Il ne lui dit pas : Pourquoi n'as-tu pas un habit de noce ? Mais bien : « Pourquoi es-tu entré sans avoir un habit de « noce ? » Tu étais debout à mendier dans les carrefours : néanmoins je n'ai pas eu honte de ta pauvreté, je n'ai pas été rebuté par ton ignominie : je t'ai tiré de ton abaissement pour t'introduire dans le sanctuaire nuptial, je t'ai fait asseoir à une table royale, je t'ai appelé aux honneurs d'en-haut, toi qui ne méritais que le suprême châtiment : mais ces bienfaits ne t'ont pas rendu meilleur : tu as persévéré dans tes habitudes vicieuses, tu n'as pas craint de faire injure à la fois à la noce et au marié. Va-t'en donc, et reçois le juste châtiment de ton insensibilité. Que chacun de nous prenne garde de s'entendre dire une telle parole : qu'il bannisse toute pensée indigne de l'enseignement spirituel, et qu'il prenne place alors à la table sacrée.

« Et il arriva dans l'année où mourut le roi « Ozias, que je vis le Seigneur assis sur un « trône élevé et sublime. » Comment il put le voir, c'est ce que j'ignore : il l'a vu, il le dit : comment il a pu le voir, c'est ce qu'il ne dit pas. J'accepte ses paroles, je ne m'inquiète pas de ce qu'il fait. Je vois ce qu'il me découvre, je ne scrute pas ce qu'il me cache : car c'est dans cette intention même qu'il me l'a caché. Le récit des Ecritures est un voile d'or : la chaîne en est d'or, la trame d'or. — Je ne veux point tisser des toiles d'araignée en regard de ce voile céleste. Je connais trop la faiblesse de mon esprit. Il est écrit : « Ne déplace point les « bornes éternelles que tes pères ont posées. » (Prov. XXII, 28.) Toucher à une borne est chose périlleuse : et comment déplacer celles que Dieu nous a prescrites ? Vous voulez savoir comment s'y prit Isaïe pour voir Dieu ! devenez vous-même prophète. Et comment le pourrais-je, dira-t-on, quand j'ai une femme, et des enfants à élever. Il ne tient qu'à toi de le pouvoir, mon très-cher frère. Isaïe lui-même était marié et père de deux fils : ce ne fut pas un empêchement pour lui. Le mariage n'est pas un obstacle jeté sur la route du ciel : si c'était un obstacle, si la femme était destinée à nous faire la guerre, Dieu, le jour où il la créa, ne l'aurait pas nommée notre alliée. Je voudrais dire cependant ce que signifie cette expression « assis », appliquée à Dieu : Dieu ne saurait être assis : car c'est là une attitude propre au corps, et la Divinité est incorporelle.

2. Je voudrais dire ce que c'est que le trône de Dieu : car il ne faut pas croire que Dieu soit emprisonné dans un trône : la divinité ne saurait être circonscrite. — Mais je craindrais, si je m'étendais sur ces points de doctrine, de différer l'acquittement de ma dette. Je vois que vous avez tous hâte d'entendre parler des séraphins ; et ce n'est pas d'aujourd'hui seulement, je m'en étais aperçu dès le premier jour. Aussi ma parole, perçant pour ainsi dire, dans son élan la foule des pensées qui l'assiégent, s'empresse-t-elle d'arriver à l'explication de ce passage : « Et les séraphins étaient debout tout « autour de lui. » Les voilà, ces séraphins, que vous désiriez voir depuis si longtemps. Contemplez-les donc, contentez votre impatience,

mais sans précipitation, sans étourderie: il ne s'agit point ici du passage d'un roi : là, le tumulte est pardonnable : car les satellites n'attendent point que les curieux aient regardé tout à leur aise : avant qu'ils aient bien vu, ils les forcent de passer leur chemin. Ce n'est pas la même chose ici : un récit se laisse considérer, jusqu'à ce qu'on ait examiné tout ce qu'il est possible d'y voir. « Et les séraphins étaient « debout tout autour de lui. » — Avant de nous faire connaître l'excellence de leur nature, il nous montre la dignité qu'ils tiennent du rang où ils sont placés. Il ne nous dit pas tout d'abord ce que sont les séraphins, mais à quel endroit ils se tiennent. Cette dernière distinction est supérieure à l'autre. Comment cela? C'est que la grandeur de ces puissances paraît moins dans leur nature de séraphins, que dans la place qu'elles occupent auprès du trône royal. C'est ainsi que nous attribuons un grade plus élevé à ceux des satellites qui chevauchent tout près du char royal. De même, parmi les puissances incorporelles, celles-là jouissent d'une gloire particulière, qui sont le plus voisines du trône.

Voilà pourquoi le Prophète omettant de faire valoir leur excellence naturelle, nous parle d'abord de la prééminence de leur rang, sachant que c'est là leur principale parure et que de là vient leur beauté. En effet, leur gloire, leur honneur, leur sécurité parfaite consistent justement en ce qu'ils sont rangés autour du trône de Dieu. On peut remarquer la même chose au sujet des anges. Le Christ voulant montrer pareillement leur grandeur, ne se borne pas à dire qu'ils sont anges, ne s'en tient pas là : « Parce que, » dit-il, « leurs anges voient éter« nellement le visage de mon Père qui est dans « les cieux. » (Matth. XVIII, 10.) De même que la distinction la plus haute attachée à la dignité d'ange, c'est de contempler le visage du Père : de même, ce qui distingue particulièrement les séraphins, c'est d'être debout autour du trône, et d'avoir Dieu au milieu d'eux. Eh bien ! ce glorieux privilége, vous aussi, pour peu que vous le vouliez, vous êtes en état de l'obtenir. Ce ne sont pas seulement les séraphins qui voient Dieu au milieu d'eux : c'est-nous-mêmes, dès que nous le voulons : « Là « où deux ou trois sont rassemblés en mon « nom, je suis là au milieu d'eux. » (Matth. XVIII, 20.) Et encore : « Le Seigneur est près de ceux « qui sont contrits de cœur, et il sauvera les « humbles d'esprit. » (Ps. XXXIII, 19.) De là aussi ce cri de Paul : « Pensez aux choses du « ciel où le Christ est assis à la droite de Dieu. » (Coloss. III, 2.) Voyez-vous comme il nous range avec les séraphins, en nous rapprochant du trône royal? Isaïe dit ensuite : « Six ailes à « l'un, et six ailes à l'autre. » Que nous indiquent ces six ailes? La sublimité, l'élévation, la légèreté, la célérité de ces êtres. Voilà pourquoi Gabriel aussi descend porté sur des ailes; non que des ailes puissent convenir à une puissance incorporelle : mais pour indiquer qu'il descend des suprêmes hauteurs, et qu'il quitte le séjour d'en-haut pour visiter la terre.

Mais que signifie maintenant le nombre de ces ailes ? Ici toute interprétation venant de nous serait oiseuse : car le texte s'explique lui-même, en nous faisant connaître l'usage de ces ailes : « Deux leur servaient à se voiler le « visage. » Rien de plus naturel : c'était comme un double rempart qui protégeait leur vue contre l'insoutenable éclat qui jaillissait d'une telle gloire. — « Deux à voiler leurs pieds, » peut-être par une conséquence de la même admiration. Nous aussi, quand nous sommes frappés de surprise, nous avons coutume de voiler notre corps de toutes parts. Et pourquoi parler de notre corps, quand notre âme elle-même, sous l'empire de ce sentiment en présence des spectacles qui dépassent sa portée, replie ses forces, et se réfugie pour ainsi dire, dans les profondeurs de notre être, le corps devenant alors comme un manteau qui l'enveloppe de tous les côtés? Mais n'allez pas, en m'entendant parler d'étonnement, de surprise, vous figurer des angoisses douloureuses : cet étonnement est mélangé d'une irrésistible allégresse. « Deux à voler, » signe qu'ils aspiraient constamment à s'élever, et n'abaissaient jamais leurs regards. « Et l'un criait à l'autre : « Saint, saint, saint! »

Ce cri est encore une marque de leur profonde admiration : ils ne se bornent pas à chanter, ils poussent des cris retentissants : et ce sont, en outre, des cris continus. Les beaux corps, quelle que soit leur beauté, ne nous causent d'abord qu'une muette surprise, au moment où nos yeux les aperçoivent : mais quand nos regards sont restés longtemps fixés sur ce spectacle, alors l'habitude, la connaissance que nos yeux ont dès lors de l'objet qu'ils considèrent finit par triompher de l'é-

tonnement. Par la même raison, l'effigie d'un monarque, au moment où elle vient d'être exposée, où elle a encore toute la fraîcheur de son coloris, nous frappe d'une admiration qui cesse après un jour ou deux. Et pourquoi parler du portrait d'un roi, quand nous éprouvons la même chose à l'égard des rayons du soleil, le plus radieux de tous les corps. Ainsi il n'y a pas de corps pour lequel l'admiration ne se refroidisse par l'habitude : il n'en est pas ainsi pour la gloire de Dieu : tout au contraire. Plus les célestes puissances passent de temps à contempler cette gloire, plus leur admiration augmente et redouble : aussi depuis qu'elles existent jusqu'à ce jour, elles ne se sont pas encore lassées devant cet objet perpétuel de leur contemplation, de manifester leur admiration par des cris : ce que nous éprouvons durant un moment à la vue d'un éclair qui nous éblouit, elles le ressentent continuellement, et ne cessent d'éprouver une stupeur mêlée d'allégresse. En effet, elles ne se bornent pas à crier, elles se crient l'une à l'autre, ce qui atteste une extrême admiration. De même, quand la foudre éclate, ou que la terre tremble, non-seulement nous nous levons comme en sursaut, en poussant des cris, mais encore nous parcourons toute notre maison pour chercher un refuge les uns auprès des autres. C'est ce que font les séraphins : et voilà pourquoi ils se crient l'un à l'autre : « Saint, saint, saint! »

3. Reconnaissez-vous ce langage? Est-ce le nôtre ou celui des séraphins? C'est le nôtre et c'est celui des séraphins, car le Christ a levé la cloison qui séparait les deux mondes; il a fait régner la paix sur la terre et dans les cieux; il a fait des deux choses une seule. D'abord cet hymne n'était chanté que dans le ciel; mais quand le Seigneur eut daigné descendre sur la terre, il nous a initiés à cette mélodie. Voilà pourquoi ce grand Pontife, quand il se tient debout à cette table sainte pour offrir le culte raisonnable avec la victime non sanglante, ne se contente pas de nous inviter à pousser cette acclamation : il commence par nommer les chérubins, par faire mention des séraphins, puis il nous exhorte à unir nos voix dans ce cri plein d'une sainte horreur : en nous faisant connaître ceux qui chantent avec nous, il élève notre pensée au-dessus de la terre; on dirait qu'il crie à chacun de nous : tu chantes avec les séraphins, tiens-toi debout avec les séraphins, avec eux déploie les ailes, avec eux voltige autour du trône royal.

Faut-il s'étonner de vous voir dans la compagnie des séraphins, quand Dieu vous permet de toucher impunément des choses dont les séraphins n'osent affronter le contact? « Un « des séraphins me fut envoyé, » dit notre Prophète, et il avait « un charbon allumé qu'il « avait pris avec la pince sur l'autel. » (Isaïe, VI, 6.) Cet autel est l'image et le symbole de celui que vous avez sous les yeux; ce feu représente le feu spirituel. Les séraphins n'avaient osé le saisir qu'au moyen d'une pince, et toi tu ne crains pas d'y porter la main! Si vous considérez la grandeur des objets, vous comprendrez que les séraphins même n'aient pas été dignes d'y toucher; mais si vous vous représentez la bonté du Seigneur, vous concevrez comment ces objets sublimes peuvent descendre sans honte au niveau de notre bassesse. Homme, songe à cela, réfléchis à la magnificence du présent qui t'est fait; lève-toi, détache-toi de la terre et remonte au ciel. Mais le corps t'entraîne et te tire en bas? Mais ne vois-tu pas le jeûne accourir à ton aide, le jeûne qui allége les ailes de l'âme, allége le fardeau de la chair, eût-il affaire à un corps plus lourd que le plomb. Mais le jeûne attendra que nous trouvions l'occasion d'en parler. Nous avons à nous occuper aujourd'hui des mystères, en vue desquels le jeûne lui-même est institué. Car, ainsi qu'aux jeux d'Olympie, la couronne est au bout des combats; de même, au bout du jeûne est la pure communion, de sorte que si nous ne savons pas acquérir ce mérite durant notre vie terrestre, après bien des épreuves inutiles et perdues, nous quitterons la carrière sans palme et sans couronne.

Si nos pères ont étendu cette carrière du jeûne, en nous fixant un temps spécial pour la pénitence, c'est afin que nous ne prenions place au festin que purifiés et délivrés de nos souillures. Et c'est pourquoi moi-même aujourd'hui, j'élève la voix pour vous prier, vous conjurer, vous supplier de ne pas approcher de cette table sainte avec une tache, avec une mauvaise conscience, sans cela il n'y aurait pas pour nous de profit, il n'y aurait pas de communion, quand nous porterions mille fois à nos lèvres ce corps sacré; il n'y aurait que condamnation, supplice et surcroît de châtiment. Ainsi donc, loin d'ici tout pécheur : mais que dis-je? en disant tout pécheur,

je m'exclus tout le premier du divin banquet. Non, mais loin d'ici quiconque persiste dans son péché. Si je vous avertis dès ce jour, c'est afin que dans le temps des festins royaux et de la veillée sainte, personne ne vienne me dire qu'il a omis de se munir et de prendre ses précautions avant de venir ici et qu'il aurait fallu le prévenir plus tôt; que s'il avait été averti à temps, il se serait complétement converti et purifié avant de venir. Afin qu'on ne puisse pas recourir à ces excuses, je vous conjure et vous supplie dès maintenant de faire une éclatante pénitence. Je sais que nul d'entre nous n'est à l'abri du reproche, que nul ne saurait se glorifier d'avoir un cœur pur; mais ce qui est effrayant, ce n'est point de n'avoir pas le cœur pur; c'est, ne l'ayant pas, de n'aller point trouver celui qui peut le purifier. Il le peut, s'il le veut, ou plutôt, il tient bien plus que nous encore, à ce que notre cœur soit pur; mais il attend que nous lui fournissions une occasion, quelle qu'elle soit, afin de pouvoir nous couronner avec assurance. Quel plus grand pécheur y eut-il jamais que le publicain? Cependant il n'eut qu'à dire : « Seigneur soyez-« moi propice, à moi qui suis un pécheur (Luc, « XVIII, 13), » et il descendit du temple mieux justifié que le pharisien. Quelle vertu y avait-il donc dans ces paroles? Dans les paroles, aucune; la vertu résidait tout entière dans la ferveur avec laquelle elles furent prononcées; ou plutôt elle n'était point seulement dans cette ferveur, mais avant tout dans la bonté de Dieu.

4. Eh! quel mérite, dites-moi, quel effort, quelle peine y a-t-il pour le pécheur à reconnaître qu'il est pécheur et à le dire à Dieu? Voyez-vous combien j'avais raison de dire que Dieu nous demande seulement de lui fournir une occasion, et qu'il contribue pour tout le reste à l'œuvre de notre salut? Faisons donc pénitence, pleurons, lamentons-nous. Un père qui a perdu sa fille passe quelquefois la plus grande partie de son existence dans les larmes et les gémissements: nous, c'est notre âme que nous avons perdue, et nous ne pleurons pas? C'est notre salut qui a fui de nos mains, et nous ne nous frappons pas la poitrine? Et que dis-je, notre âme, notre salut? Nous avons irrité notre Maître, un maître si doux, si bon, et nous ne nous cachons pas sous la terre? Pourtant ce n'est pas seulement le meilleur des maîtres; sa sollicitude à notre égard surpasse celle du père le plus tendre, de la mère la plus dévouée à ses enfants. « Est-ce qu'une femme « oubliera son enfant, au point de n'avoir pas « pitié du fruit de ses entrailles? Et quand bien « même la femme oublierait, moi, du moins, « je ne t'oublierai pas, dit le Seigneur. » (Isaïe, XLIX, 15.) Voilà une déclaration qui peut se passer de preuves: car elle vient de Dieu. Néanmoins voyons les faits, et cherchons-y la démonstration de cette vérité.

Quand Rébecca engagea son fils à jouer la scène qui devait détourner sur lui la bénédiction paternelle, après l'avoir bien travesti et revêtu des apparences de son frère, voyant que cela ne suffisait pas pour le rassurer, et voulant dissiper ses dernières alarmes: « Sur « moi retombe ta malédiction, » dit-elle, « mon « enfant. » (Gen. XXVII, 13.) Le mot est bien d'une mère, d'une mère passionnée pour son enfant. Mais le Christ a fait plus que de dire cette parole, il l'a réalisée: il ne s'est pas borné à une promesse, il a agi. Et Paul nous crie: « Le Christ nous a rachetés de la malédiction « de la loi, en devenant malédiction pour « nous. » (Gal. III, 13.) Et voilà celui que nous irriterons, dites-moi? Mais n'est-ce point chose plus redoutable que l'enfer lui-même, que le ver impérissable, que le feu inextinguible?

Ainsi donc, au moment de vous approcher de la sainte Table, songez que le Roi de l'univers est là présent: il est là, en effet, scrutant la pensée de chacun; il voit quel est celui qui vient dans les saintes dispositions requises, celui dont, au contraire, la conscience est chargée de fautes, l'âme impure et souillée, la conduite criminelle. Quand il trouve un homme en pareil état, tout d'abord il le livre au tribunal de sa conscience: ensuite, si ce juge, par le supplice moral qu'il lui inflige, réussit à le rendre meilleur, Dieu s'approche de nouveau. Que si le coupable demeure incorrigible, il tombe alors entre les mains du Seigneur, comme un ingrat incapable d'amendement. Jugez de l'étendue d'un pareil malheur par ces paroles de Paul: « Il est terrible de « tomber entre les mains du Dieu vivant. » (Hébr. X, 31.) Je sais que mes paroles sont cruelles: mais que faire? Si nous reculions devant l'amertume des remèdes, les blessures resteraient incurables: si nous recourons à ces remèdes amers, vous ne pouvez résister à l'excès de la souffrance. Je me sens gêné de toutes parts. D'ailleurs il faut cesser l'opération: car ce que j'ai dit est suffisant pour la correc-

tion des auditeurs attentifs. Mais pour que vous ne soyez pas les seuls à en recueillir le fruit, et que vous puissiez y faire participer d'autres encore, il faut récapituler ce qui précède.

Nous vous avons entretenus des séraphins, nous avons montré quel honneur c'est que de se tenir debout auprès du trône royal, et comment les hommes eux-mêmes sont en état d'obtenir cet honneur. Nous avons parlé des ailes, de l'inaccessible puissance de Dieu, de sa condescendance à notre égard : nous avons donné la raison du cri perpétuel, de la perpétuelle admiration des séraphins, et montré comment, dans cette contemplation incessante, la glorification est incessante pareillement; nous vous avons rappelé dans quel chœur nous sommes enrôlés et en quelle compagnie nous célébrons le Maître commun : nous avons parlé ensuite de la pénitence : et en dernier lieu du danger de s'approcher des mystères avec une conscience souillée, de l'impossibilité, pour l'homme incorrigible, d'échapper au châtiment. Ces enseignements, que la femme les reçoive de son mari, le fils de son père, le serviteur de son maître, le voisin de son voisin, l'ami de son ami : ou plutôt répétons-les à nos ennemis eux-mêmes, puisqu'il n'est pas jusqu'à leur salut dont nous ne soyons responsables. En effet, si nous sommes invités à relever leurs bêtes de somme, quand elles sont tombées, à les garder, à les ramener quand elles sont égarées, à bien plus forte raison devons-nous ramener leur âme quand elle est dans l'erreur, et la relever de ses chutes. Si nous tenons cette conduite tant en ce qui nous regarde qu'en ce qui concerne le prochain, nous pourrons comparaître avec confiance devant le tribunal du Christ, avec qui gloire, honneur, puissance, au Père comme au saint et vivifiant Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE SUR CETTE PAROLE DU PROPHÈTE :

MOI, LE SEIGNEUR DIEU, J'AI FAIT LA LUMIÈRE ET LES TÉNÈBRES,

FAISANT LA PAIX ET CRÉANT LES MAUX.

AVERTISSEMENT ET ANALYSE.

On ne sait si cette homélie a été prononcée à Antioche ou à Constantinople. Tillemont penche pour Constantinople, sur cet unique fondement que Chrysostome paraît, en cette occasion, avoir parlé après un autre prédicateur. — Retrouvée dans la bibliothèque du duc de Bavière, cette homélie a été traduite en latin par Fronton du Duc.

1. Magnificence et harmonie de la création.
2. Que le monde rend hommage au Créateur par la bouche de l'homme.
3. Distinction entre les biens, les maux, les choses indifférentes.
4. La richesse et la pauvreté, la santé et la maladie, la vie et la mort, la joie et la peine : choses indifférentes.
5. La vertu et le vice, seul bien et seul mal, au sens absolu du mot.
6. Prétendus maux qui n'en sont point en réalité. Lutte des prophètes contre les faux prophètes.
7. En quel sens doivent être prises les paroles du Prophète. Exhortation morale.

1. Elle est courte, cette parole; mais c'est une délicieuse source de miel, d'un miel dont on ne se dégoûte jamais. Le miel d'ici-bas finit par blaser notre palais, et corrompre notre goût. Mais le miel de la doctrine demeure en réserve dans notre conscience, pour nous procurer une joie perpétuelle, et nous acheminer à l'immortalité. L'un est composé avec le suc des plantes, les rayons de l'autre proviennent des divines Ecritures. Vous venez de vous en nourrir, grâce aux excellentes paroles de Celui que vous venez d'entendre : et votre docilité a couronné ses efforts : il a fait voir la force de la charité, la noblesse de la foi. C'est à notre tour maintenant, d'apporter tout notre zèle à vous offrir le repas accoutumé. Car nous sommes bienheureux de voir que la magnificence des jeux qui se célèbrent ne vous ait pas empêchés d'accourir en foule auprès de nous. Mettons-nous donc, nous aussi, en dépense, pour faire circuler parmi vous non la coupe d'où l'ivresse jaillit, mais celle qui donne la sagesse. Tel est, en effet, le vin des Ecritures, tels sont les mets de ce festin : ils n'engraissent point la chair. Si nous parlons ainsi, ce n'est point pour ravaler la chair, mais bien pour proclamer l'excellence de l'âme : ce n'est pas l'usage que nous rejetons, c'est l'abus que nous voulons réprimer. Telle doit être notre philosophie, à nous, pour ne pas

donner prise aux propos des hérétiques [1]. Le corps est une chose inférieure à l'âme, et non point une chose contraire. L'âme est simple; mais elle se plie aux appétits du corps. Dieu, le grand ouvrier, n'a point composé l'univers d'une, de deux, de trois substances : il y a introduit les essences les plus diverses, faisant paraître dans cette variété, l'inépuisable richesse de son industrie. Il n'a pas fait le ciel seulement, mais encore la terre; pas seulement la terre, mais encore le soleil ; pas seulement le soleil, mais encore la lune ; pas seulement la lune, mais encore les étoiles ; pas seulement les étoiles, mais encore l'air ; pas seulement l'air, mais encore les nuées ; pas seulement les nuées, mais encore l'éther ; pas seulement l'éther, mais encore les lacs, les fontaines, les fleuves, les montagnes, les bois, les collines, les prairies, les jardins, les graines, les plantes, mille espèces de végétaux, mille formes, mille vertus, mille natures diverses; dont il faudrait parcourir tout l'univers pour se faire une idée : et alors, revoyant en esprit toute la surface de la terre habitée, on s'écrierait avec le Prophète : « Que « vos ouvrages sont magnifiques, Seigneur! « Vous avez fait toutes choses avec sagesse. » (Ps. CIII, 24.)

Si donc il vous faut des spectacles, laissez là le théâtre de Satan, et accourez à ce théâtre spirituel; si vous désirez entendre le son de la lyre, laissez-là les mélodies profanes, et quand vous aurez bien affermi votre attention, venez en écouter une autre qui réveillera votre âme et la fortifiera. Ici des sons divers, des cordes variées unissent leurs dissonnances dans une harmonie unique pour les offrir au Seigneur, à l'incomparable ouvrier. C'est un concert de voix différentes qui s'accordent dans un même hommage à l'adresse de Celui qui les a créées : autant de cordes qui rendent chacune un son particulier et se répondent néanmoins entre elles. Voulez-vous savoir comment elles rendent chacune un son particulier : faites vibrer, en esprit, la corde du ciel : vous l'entendrez résonner fortement à la louange de Dieu. De là cette parole du Prophète : « Les cieux racontent la gloire de « Dieu, le firmament proclame l'œuvre de ses « mains. » (Ps. XVIII, 2.) Passez maintenant de cette corde à celle de la nuit et du jour : de là encore vous entendrez sortir des sons plus doux que ceux de la lyre et de la cithare la plus mélodieuse; surtout si vous êtes de ceux qui savent jouer de cet instrument.

Et comment le faire retentir ? dira-t-on. Le ciel ne remue ni bouche, ni langues, ni mâchoires, ni dents, ni lèvres. Comment donc sort cette voix ? Comment résonne le jour ? Ce ne sont pas là des instruments de musique : le ciel est la carrière du soleil et de la lune : le jour et la nuit ne sont que le temps qui passe. De peur que cette objection n'ébranle et ne déconcerte quelque esprit grossier, écoutez comment le Prophète appuie son dire. Après avoir dit : « Les cieux racontent la gloire « de Dieu, » et encore : « Le jour en parle au « jour, et la nuit en instruit la nuit, » il ne s'en tient pas là, et ajoute : « Il n'y a pas de « langage ni de paroles, parmi lesquelles leurs « voix ne soient pas entendues. » (Ib. v, 3, 4.) Voici le sens de ses paroles : non-seulement le jour et la nuit ont une voix, ainsi que le ciel, mais cette voix est plus claire, plus distincte, plus forte que la voix humaine. Comment expliquer cela ? Ecoutez seulement le texte : « Il n'y a pas de langage, ni de paroles parmi « lesquelles leurs voix ne soient pas enten- « dues. » Qu'est-ce que cela ? Un éloge de cette voix, une glorification de ce bruit. Ma voix, à moi, se fait entendre de celui qui parle ma langue, elle est muette pour un étranger. Par exemple, si je parle en langue grecque, celui qui comprend cet idiome m'entendra : mais il n'en sera pas de même d'un Scythe, d'un Thrace, d'un Maure, d'un Indien : la différence de nos langages empêchera que mes discours ne soient clairs pour eux.

2. D'autre part, si celui qui me parle est un Scythe ou un Thrace, je serai incapable de l'entendre, et des hommes de ces deux nations ne s'entendront pas davantage entre eux. Il n'en est pas ainsi du ciel, de la nuit et du jour : leur voix est telle qu'elle se fait entendre de tous les peuples, quel que soit leur idiome, leur langage, qu'elle est claire et distincte pour eux. Voilà pourquoi après ces mots : « Les cieux racontent la gloire de Dieu, » et « Le jour en parle au jour, » il ajoute : « Il « n'y a pas de langage ni de paroles, parmi « lesquelles leurs voix ne soient pas enten- « dues; » c'est-à-dire : tel est le langage, telle est la voix du jour, de la nuit, du ciel et de toutes les créatures, que toutes les nations, quelle que soit leur langue ou leur idiome,

[1] Les Manichéens.

les entendent. Il n'y a pas de pays étranger, il n'y a pas de contrée barbare où ne se fasse pas entendre la voix du ciel. Scythe, Thrace, Maure, Indien, Sarmate, tous, en quelque langue qu'ils s'expriment, sont en état d'entendre cette voix. Comment, de quelle façon ? Ecoutez donc comment il se fait que le ciel parle dans son silence.

Quand vous considérez sa beauté, sa grandeur, sa position, sa durée, son éclat, et qu'après avoir repassé toutes ces choses en vous-mêmes vous glorifiez le Créateur, vous bénissez l'auteur de ces merveilles, c'est le ciel qui prend une voix, qui par votre bouche rend hommage à Dieu. Tel est le sens de cette parole : « Les cieux racontent la gloire de Dieu. » En quelle façon ? En éveillant un sentiment d'admiration pour le Créateur chez celui qui en contemple l'éclat et la beauté. En effet, quand à la vue d'un si grand ouvrage, vous vous écriez : Gloire à vous, ô Dieu, pour ce corps immense que vous avez formé et offert à nos regards ! ce sont les cieux qui prononcent cet hommage par le ministère de votre langue, et en frappant vos yeux pour exciter votre admiration. C'est ainsi que, dans leur silence, ils glorifient Dieu et que tous les hommes entendent leur voix. Comme ce n'est pas à l'ouïe que ce langage s'adresse, mais à la vue et aux regards, et que la vue est la même chez tous, quand bien même le langage est différent, comme les Barbares, les Scythes, les Thraces, les Maures, les Indiens, entendent également cette voix, en d'autres termes, contemplent également ces prodiges, admirent également tant de beauté, de grandeur, de magnificence, enfin tout ce qui distingue le ciel, tout ce qui est dans son bon sens rend pareillement hommage au Créateur. On peut dire la même chose du jour et de la nuit.

Si le ciel par sa beauté, sa position, sa grandeur, son éclat, sa durée, par les services qu'il nous rend, par les propriétés qui le distinguent, que sais-je encore ? provoque l'admiration de celui qui le contemple, et l'invite à glorifier le Créateur, la nuit et le jour ont la même vertu. Considérez-vous l'ordre qui préside à cette distribution du temps, comment le jour, exact à remplir sa carrière, s'abstient d'empiéter sur le domaine de la nuit, reste scrupuleusement enfermé entre ses propres limites, et au lieu de se prévaloir de son éclat plus vif pour usurper le temps tout entier, se retire pour faire place aux ténèbres ; comment la nuit, de son côté, quand elle a terminé sa course, cède la place au jour ; comment enfin cette succession se reproduit depuis tant d'années sans confusion, sans désordre, sans que la nuit ait fait tort au jour, sans que le jour, malgré sa lumière plus intense, ait envahi le domaine de la nuit ? Ici encore, en retrouvant l'ordre, ne vous sentez-vous pas porté dans votre admiration à glorifier le Seigneur ? Comme on voit deux tendres sœurs respecter fidèlement les droits mutuels que leur assure le partage, fait avec poids et mesure, de l'héritage paternel : ainsi la nuit et le jour restent chacun à la place que lui assigne la répartition du temps, et se gardent bien de toucher l'un à la part de l'autre, ainsi que l'expérience a dû vous en convaincre.

Ecoutez, spoliateurs, écoutez, vous qui frustrez vos frères de leur héritage : rougissez en voyant tant de symétrie dans le partage du temps, tant d'égalité entre le jour et la nuit ; et guérissez-vous de votre infirmité. C'est de cette manière que le « jour parle au jour, que « la nuit instruit la nuit : » non que le jour ou la nuit ait un langage, à proprement parler : mais l'ordre, l'harmonie, l'égalité, la symétrie invariable qui président à leur succession, rendent au Créateur un hommage plus éclatant que le son de la trompette, non dans un coin du monde, mais dans tous les lieux que visite le soleil. Ces voix retentissent dans tous les lieux de l'univers, attendu que partout on voit le ciel, partout le jour, partout la nuit : et cet enseignement se propage sur la terre et les flots. — Voilà pourquoi le Prophète, au lieu de dire simplement que les cieux révèlent la gloire de Dieu, dit qu'ils la racontent : c'est un enseignement qu'ils donnent; le genre humain, voilà leurs disciples; ils ouvrent une immense école où, au lieu de livres et de textes, ils offrent à l'étude de tous, ignorants ou doctes, la beauté de leur nature ; où l'on peut lire ce qu'ils enseignent au sujet de la sagesse et de la puissance divine. C'est ainsi que les hommes n'ont pas besoin de parler, et célèbrent Dieu jusque dans leur silence par la bouche d'autrui. « Que votre lumière luise devant les hommes, « afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils « glorifient votre Père qui est dans les cieux. » (Matth. v, 16.)

De même que la vue d'une belle vie nous porte à louer Dieu, quand bien même celui

que nous admirons garderait le silence : de même les beautés du ciel nous invitent, par leur seul aspect, à en glorifier l'auteur. De là ces paroles : « Les cieux racontent la gloire de « Dieu : » entendez, par la bouche de ceux qui les contemplent. « Le jour en parle au jour, et « la nuit en instruit la nuit : » *En*, c'est-à-dire de leur auteur. — Si le jour appelle l'homme au travail, la nuit qui vient ensuite, le repose de ses fatigues innombrables, le délivre de ses inquiétudes; en assoupissant ses yeux lassés, en fermant ses paupières, elle répare ses forces pour la prochaine visite de l'aurore. Loin d'être inutile, elle nous rend donc, au contraire, le plus grand service. Si elle ne venait pas à son tour soulager l'homme épuisé de lassitude, c'est en vain que le jour ramènerait pour lui le moment du travail : sa nature succomberait à la continuité de la fatigue, il dépérirait, il mourrait : de quoi lui serviraient les rayons du soleil ? La nuit, qui rend le jour profitable à l'homme est aussi ce qu'il y a de plus propre à acheminer par ses bienfaits, à la connaissance de Dieu, l'être admis à jouir de ce spectacle. En réfléchissant quelle est l'utilité du jour, quelle est celle de la nuit, comment la nuit succède au jour, comment tour à tour, dans leur cours périodique et régulier, l'un et l'autre se relaient pour le salut de notre espèce, le plus stupide des hommes n'aura pas de peine, pour peu qu'il consulte sa raison, à comprendre la sagesse que le divin artiste a déployée en faisant le jour et la nuit, le premier destiné au travail, l'autre réservée pour le repos.

3. Toute cette digression nous a été suggérée par le début du Prophète. Mais comme il y a peut-être dans ce qui vous a été lu aujourd'hui des paroles qui ont pu scandaliser quelques auditeurs inattentifs ou peu versés dans les Ecritures, faisons diligence afin d'y arriver. Vous avez entendu l'histoire de l'hémorrhoïsse qui arrêta, par un simple contact, ses pertes de sang; le pouvoir de la foi la fit réussir dans cet heureux larcin : car c'était bien un larcin, mais un larcin glorieux, et celle qui l'avait commis obtint des éloges quand elle eût été surprise. C'est Jésus lui-même, en effet, c'est la victime du vol qui en loue l'auteur. Vous avez entendu la flétrissure imprimée à Paul, ses blessures, ses emprisonnements, ses comparutions en justice, ses naufrages, ses fers, ses chaînes, les piéges de tout genre auxquels il ne cessa d'être en butte, ses supplices quotidiens, la faim, la soif, la nudité, les complots journaliers qui le menaçaient. Mais où me laissé-je entraîner? Hâtons-nous de fuir, de peur que Paul à son tour ne nous arrête, ne nous détourne de notre objet. Bien des fois, vous le savez, quand je marchais dans une autre route, il m'a suffi de le rencontrer sur mes pas pour m'arrêter au milieu de mon discours, et rester sous le charme au point de ne plus parler que de lui seul. Pour éviter aujourd'hui pareille mésaventure, mettons un frein à nos paroles, dirigées vers un autre but, et ramenons-les de force au texte du Prophète.

Quel est donc ce texte? « Moi le Seigneur « qui ai fait la lumière et les ténèbres, qui fais « la paix et crée les maux. » Vous le voyez : ce n'est pas sans raison que nous nous sommes hâté d'arriver à cet endroit, et avons négligé tout le reste afin d'y parvenir. En effet, cette parole est faite pour scandaliser le lecteur inattentif. Faites donc attention, prêtez-moi une oreille vigilante, et rejetez loin de vous tous les soucis mondains, pour ne songer qu'à ce qui nous occupe. C'est ainsi que je veux vous récompenser de votre présence en ce lieu : je veux vous rassasier des aliments spirituels, de telle sorte que les absents puissent se convaincre du tort qu'ils se sont fait à eux-mêmes : ils en seront informés si, non contents d'écouter avec soin nos paroles, vous savez en outre leur en faire part. « Moi le Seigneur « Dieu qui ai fait la lumière et les ténèbres, « qui fais la paix et crée les maux. » Je reviens incessamment sur ce texte pour le bien graver dans vos esprits, avant de vous l'expliquer. Ce n'est pas Isaïe seul qui parle de la sorte. Un autre prophète a dit dans le même sens : « Y « a-t-il dans la ville quelque mal que le Sei- « gneur n'ait pas fait? » (Amos, III, 6.) Qu'est-ce que cela signifie? Car tous ces passages doivent être expliqués de la même manière. Comment donc expliquer ces mots? En nous rendant compte du sens des termes employés. Mais prêtez-moi une exacte attention. Si nous ne cessons de vous faire cette recommandation, ce n'est point là une vaine formule : c'est que les pensées que nous allons aborder sont des plus profondes. Parmi les choses, il y en a de bonnes, de mauvaises et d'indifférentes : entre ces dernières, un certain nombre passent pour mauvaises aux yeux de la multitude : elles ne le sont point cependant,

autrement que dans le langage et l'imagination.

Mais afin de rendre mes paroles plus claires, soumettons nos paroles à l'épreuve des exemples. La pauvreté est un mal aux yeux de la multitude : il n'en est rien pourtant : dans une âme sage et bien réglée, elle est au contraire un remède aux maux. La richesse passe généralement pour un bien : mais elle n'est un bien, à vrai dire, que pour celui qui en fait un bon usage. En effet, si c'était un bien, à parler absolument, que la richesse, il faudrait que ceux qui la possèdent fussent bons également : mais si l'on peut être riche sans être vertueux, si cette dernière qualité appartient uniquement à ceux qui font un bon usage de la richesse, il est clair que la richesse n'est pas un bien en soi, qu'elle n'est pour ainsi dire qu'une matière à vertu, par elle-même indifférente. Voyez plutôt. On remarque dans le corps certaines qualités dont le nom se communique à ceux en qui elles se rencontrent. Par exemple, le blanc n'est pas une substance, mais une qualité, un accident attaché à la substance : celui en qui cette qualité se trouve, nous disons qu'il est blanc. La maladie, voilà encore une qualité, un accident : l'homme qui en est affecté, nous disons qu'il est malade. Par conséquent, si la richesse était une vertu, le riche serait nécessairement vertueux et il faudrait le nommer ainsi : or, il n'en est rien : donc la richesse n'est point absolument une vertu, ni un bien : cela dépend de la volonté de celui qui en fait usage. Par contre, si la pauvreté était un mal, il faudrait que tous les pauvres fussent méchants. Que si beaucoup de pauvres sont parvenus au ciel, c'est que la pauvreté n'est pas un mal.

4. Mais, dira-t-on, pourquoi donc tant de plaintes proférées contre la pauvreté ? Cela ne tient point à la pauvreté, mais à la démence, à la faiblesse d'esprit de ceux qui l'accusent. Témoin le bienheureux Job qui, vivant dans une détresse extrême et au fond d'un abîme d'indigence, loin de blasphémer ne cessait de bénir Dieu, en disant : « Le Seigneur a donné, « le Seigneur a ôté : comme il a plu au Sei« gneur, ainsi il est advenu. Soit le nom du « Seigneur béni dans tous les siècles. » (Job, I, 21.) Mais, dira-t-on encore, combien d'hommes la richesse ne pousse-t-elle pas au vol et aux rapines ? La cause n'en est point la richesse, mais leur propre aveuglement : j'en atteste encore ce même Job qui, au fort de son opulence, non content de respecter le bien d'autrui, allait jusqu'à répandre le sien et à offrir un asile aux étrangers : « Ma maison, » dit-il, « était ouverte à tout étranger qui arri« vait. » (Job, XXXI, 32.) Abraham, cet homme si riche, prodiguait sa fortune à tout venant. L'opulence ne fit pas plus un spoliateur d'Abraham ou de Job que la pauvreté ne fit de Job ni de Lazare des blasphémateurs : ces deux hommes, en dépit de leur indigence extrême, brillèrent d'un tel éclat que Dieu même rendit témoignage à l'un (Dieu qui sait tous les secrets) : et que l'autre, transporté là-haut à la suite des anges, partagea la demeure du patriarche et participa aux mêmes biens que lui.

Tout cela donc est indifférent : richesse et pauvreté, santé et maladie, vie et mort, gloire et honneurs, servitude et liberté, que sais-je encore ? Car je craindrais d'allonger trop mon discours en complétant cette énumération : je me borne à vous en fournir l'occasion, et j'arrive à ce qui m'appelle. « Donne au sage une « occasion, » est-il écrit, « et il deviendra plus « sage. » (Prov. IX, 9.) Ainsi donc il n'y a rien dans toutes ces choses que d'indifférent : et il appartient à ceux qui en disposent de les faire tourner au bien ou au mal. La preuve que ces prétendus biens parmi lesquels on compte la richesse, sont indifférents, elle nous est fournie d'un côté par Abraham, qui sut faire un bon usage de sa fortune, de l'autre par le riche de l'histoire de Lazare, lequel usa de la sienne pour sa propre perte. La richesse n'est donc, par elle-même, ni un bien ni un mal. Si elle était un bien et non une chose indifférente, le riche de l'histoire de Lazare ne serait pas en butte à un pareil supplice : si elle était un mal, Abraham, qui était riche, n'aurait pas acquis tant de gloire. Il en est de même pour la maladie.

Si la maladie était un mal, il faudrait que celui qui en est affecté fût mauvais lui-même : dans cette hypothèse, c'eût été un méchant que Timothée, en proie à une maladie cruelle : « Bois un peu de vin, » lui dit Paul, « à cause « de ton estomac et de tes fréquentes maladies. » (I Tim. V, 23.) Que si, loin d'être un méchant par ce motif, il dut encore à sa maladie, par suite du courage avec lequel il la supporta, un surcroît de rémunération, il est évident

que la maladie n'est point un mal. Un autre, un prophète souffrait continuellement des yeux : il n'en était pas plus méchant pour cela : loin de là, il prophétisait, il prédisait l'avenir ; la maladie n'apportait aucun obstacle à sa vertu. Mais ce n'est pas à dire que la santé soit un bien, à parler absolument, et si, au lieu de s'en servir comme il convient, on en use pour de mauvaises pratiques, ou pour une imbécile oisiveté. — Pour cela aussi, l'on a des comptes à rendre. De là ces mots de Paul : « Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne « mange pas non plus. » (II Thess. III, 10.) Encore des choses indifférentes, qu'il appartient à ceux qui en usent de rendre bonnes ou mauvaises.

Et, à quoi bon m'étendre sur la santé, la mort, la richesse, la pauvreté. Prenons ce qui résume pour le vulgaire tous les biens, ce qui lui paraît le comble des maux ; je veux dire la vie et la mort : eh bien ! ce sont encore des choses indifférentes, qui changent de caractère selon l'usage qu'on en veut faire. Par exemple, vivre est un bien, quand on fait de la vie un bon usage : en use-t-on pour pécher, pour faillir, ce n'est plus un bien, la mort est dès lors préférable. Et ce coup qui inspire tant de craintes à la multitude devient une source de biens innombrables, quand on le reçoit pour un noble motif. J'en atteste les martyrs, dont la mort a fait les plus heureux des hommes. Voilà pourquoi Paul désirait vivre dans le Christ : il voyait là le prix de ses travaux. « Je « ne sais que choisir, » dit-il, « car je me sens « pressé des deux côtés, désirant d'être dégagé « des liens du corps et d'être avec Jésus-Christ. « Car cela est bien préférable. Mais demeurer « dans la chair est plus nécessaire à cause de « vous. » (Philipp. I, 22-24.) De là aussi cette parole du Prophète : « Précieuse devant le « Seigneur est la mort de ses saints. » (Ps. CXV, 15.) N'entendez point la mort en général, mais une telle mort. Ailleurs vous lisez, au contraire : « La mort des pécheurs est mau- « vaise. » (Ps. XXXIII, 22). Voyez-vous, ici encore, une de ces choses indifférentes qui varient du bien au mal, au gré de ceux qui les éprouvent. Aussi le sage Salomon peut-il compter parmi les biens ces choses indifférentes, en raisonnant à leur sujet, en montrant que s'il est faux d'en faire absolument des maux ou des biens, l'opportunité en fait des biens, quelle qu'en puisse être l'apparence, et que le contraire arrive dès que l'opportunité fait défaut : « Il y a un temps pour pleurer, » dit-il, « et un temps pour rire ; il y a un temps « pour vivre et un temps pour mourir. » C'est que la joie même n'est point un bien dans tous les cas ; il en est, au contraire, où elle devient funeste. Pareillement, la souffrance n'est pas toujours un bien ; elle devient quelquefois pernicieuse et mortelle. C'est encore ce que montre Paul, en disant : « La tristesse qui est selon « Dieu produit pour le salut une pénitence « stable ; mais la tristesse du siècle produit la « mort. » (II Cor. VII, 10.)

5. Voyez-vous que ceci encore est une chose indifférente ? Par conséquent le contraire, je veux dire la joie, sera chose également indifférente. Aussi ne nous est-il pas recommandé de nous réjouir purement et simplement, mais bien de nous réjouir dans le Seigneur. Mais nous avons assez éclairci ce sujet de choses indifférentes, au moins pour des auditeurs attentifs : il faut en venir maintenant aux choses qui ne sont pas indifférentes, aux choses bonnes qui ne sauraient devenir mauvaises, aux choses mauvaises qui ne peuvent jamais devenir bonnes. Celles dont nous avons parlé sont susceptibles de prendre tour à tour ces deux qualités : par exemple, la richesse est un mal, lorsqu'on s'en sert pour dépouiller autrui ; un bien, quand on la répand en aumônes ; et tout le reste suit la même règle. Mais il y a des choses qui ne sauraient devenir mauvaises ; d'autres, contraires aux précédentes, qui sont invariablement mauvaises et hors d'état de devenir bonnes : par exemple, l'impiété, le blasphème, l'incontinence, la cruauté, l'inhumanité, la gourmandise, et tout ce qui a le même caractère.

Je ne veux pas dire qu'un homme méchant ne puisse devenir bon, ni qu'un homme bon ne puisse devenir méchant : je dis seulement que les choses mêmes ne comportent point un pareil changement. Ici, il y a des bornes infranchissables ; d'un côté est le bien, de l'autre, le mal. Quant à l'homme, il est bon ou méchant, selon qu'il se porte d'un côté ou de l'autre. — Voilà donc trois catégories : des biens qui ne sauraient devenir maux, comme la chasteté, l'aumône, que sais-je encore ? des maux qui ne sauraient devenir biens, par exemple, l'incontinence, l'inhumanité, la cruauté ; enfin des choses qui sont susceptibles

de prendre ces deux caractères, à la volonté de ceux qui en ont la disposition ; la pauvreté, par exemple, qui tantôt sert au blasphème, tantôt aux bonnes paroles et à la sagesse. Mais il ne manque pas d'hommes déraisonnables (il faut bien arriver à notre explication), qui, au lieu de réserver le nom de maux aux maux qui ne sauraient changer de nature, l'appliquent en outre à certaines choses indifférentes, comme la pauvreté, la captivité, la servitude, que nous avons exclues du nombre des maux et rangées dans une catégorie mixte. Beaucoup, dis-je, appellent maux des choses qui n'en sont pas. Eh bien! le Prophète parle justement ici de ces prétendus maux qui ne sont tels qu'aux yeux du vulgaire, la captivité, la servitude, la famine, et autres choses pareilles.

Pour montrer que ces choses-là, loin d'être des maux, sont au contraire susceptibles de nous délivrer des maux véritables, prenons d'abord l'exemple de la famine, de cette épreuve qui inspire tant de crainte et de terreur. Ecoutez comment ce n'est point un mal, et recevez une leçon de sagesse. Quand le peuple hébreu se fut précipité dans les derniers excès, alors Elie, ce grand homme, destiné au ciel, voulant guérir la maladie du relâchement et en délivrer sa patrie, dit : « Vive le Seigneur, devant « lequel je suis! il n'y aura pas de pluie, sinon « sur une parole de moi. » (III Rois, VII, 1.) — Et celui qui ne possédait qu'une peau de mouton ferma le ciel ; tel était son crédit auprès de Dieu. Voyez-vous bien que la pauvreté n'est pas un mal? Sans cela, le plus pauvre des hommes n'aurait pas pu, sans quitter la terre, manifester un pareil pouvoir. — En prononçant ces paroles, il appela la famine, comme un excellent maître, capable d'apporter remède aux maux dont on était affligé. Et comme il arrive pour un corps saisi par une fièvre violente, les veines de la terre se desséchèrent, les torrents se tarirent, les plantes moururent, les flancs de la terre cessèrent de produire. Et ce ne fut pas un médiocre bienfait pour le peuple qui fut ainsi guéri de son entraînement vers le crime, qui revint à la modération, à la retenue, à la docilité, vis-à-vis du Prophète. Ces hommes qui couraient aux pieds des idoles, qui sacrifiaient leurs fils aux démons, virent tuer en grand nombre les prêtres de Baal, sans colère, sans chagrin ; ils endurèrent tout en silence et avec tremblement, parce que la disette les avait corrigés.

6. Vous le voyez : loin d'être un mal, la famine peut guérir les maux, et servir de remède contre les infirmités. Voulez-vous maintenant vous convaincre que la captivité elle-même n'est point un mal? Représentez-vous quels étaient les Juifs avant la captivité, et ce qu'ils furent une fois captifs, et vous verrez que ni la liberté n'est absolument un bien, ni la servitude absolument un mal. Quand les Juifs étaient en liberté et qu'ils habitaient leur patrie, ils se conduisaient de manière à s'attirer chaque jour les accusations de leurs prophètes, témoins de la violation des lois, des égarements de l'idolâtrie, de la transgression des divins commandements : mais une fois transportés sur la terre étrangère, une fois relégués en pays barbare, ils se reconnurent, s'amendèrent, revinrent au respect de la loi, comme le montre un psaume qu'il faut que je vous cite, afin de vous mettre sous les yeux le fruit de la captivité. — Voyons donc ce psaume : « Nous nous « sommes assis sur le bord des fleuves de Ba- « bylone : et là nous avons pleuré en nous « souvenant de Sion. Nous avons suspendu « nos instruments de musique aux saules qui « sont au milieu de Babylone. Car là ceux qui « nous avaient emmenés captifs, nous deman- « daient de chanter des cantiques, disant : « Chantez-nous quelqu'un des cantiques de « Sion. Comment chanter un cantique du Sei- « gneur dans une terre étrangère ? » (Psaume CXXXVI, 1-5.)

Voyez-vous comment la captivité les avait fait rentrer en eux-mêmes ? Auparavant, quand les prophètes leur répétaient de ne pas enfreindre la loi, ils ne voulaient pas les écouter : une fois captifs, quand les barbares les opprimaient, quand leurs maîtres leur faisaient violence, et voulaient les forcer à pécher, ils refusaient de leur obéir, ils disaient : Nous ne chanterons pas le cantique du Seigneur sur une terre étrangère, parce que la loi nous l'a défendu. Considérez encore les trois enfants : loin de leur causer aucun dommage, la captivité ne fit qu'ajouter à leur gloire. De même pour Daniel. Et Joseph ? Quel mal eut-il à endurer, étranger, esclave, prisonnier? Ne fut-ce pas là justement le principe de son élévation? Au contraire, cette femme barbare qui vivait dans l'opulence, le luxe, et la liberté, quel fruit lui revint-il de tous ces avantages? Ne fut-elle pas la plus malheureuse des créatures, faute d'avoir voulu en user comme il faut? — Nous avons

donc bien établi quels sont les maux, les biens, les choses indifférentes : et aussi que le Prophète a en vue ces dernières, c'est-à-dire des maux prétendus qui ne sont pas tels en réalité, la captivité, la servitude, l'exil. Pourquoi il tient ce langage, c'est ce qu'il est nécessaire de dire à présent.

Dieu étant bon, prompt à la miséricorde, lent à frapper et à punir, afin de ne pas livrer les Juifs aux supplices, leur envoya des prophètes, chargés de les effrayer par des menaces, afin qu'il n'eût pas à sévir, comme il fit aussi à l'égard des Ninivites. Il menaça aussi de détruire Ninive, non pour la détruire, mais pour n'avoir point à la détruire : et c'est, en effet, ce qui arriva. Telle fut sa conduite en ces nouvelles conjonctures : il envoya des prophètes, pour menacer les Juifs d'invasions barbares, de guerres, de captivité, de servitude, de supplices, d'exil. Pareil à un tendre père qui pour corriger un fils indocile ou nonchalant, va chercher une courroie, montre des cordes, en disant : Je t'attacherai, je te fouetterai, je te tuerai, et se montre terrible en paroles afin de guérir ainsi les défauts de ce jeune homme : ainsi Dieu ne cessait de menacer, afin de corriger les Juifs par la crainte. Le diable voyant cela et voulant mettre obstacle à l'amendement que devaient produire ces menaces, envoya de faux prophètes : et tandis que les prophètes menaçaient le peuple de captivité, de servitude, de famine, ces émissaires tenaient un langage tout contraire, promettant paix, abondance, prospérités de tout genre. Aussi les prophètes les accusaient-ils en disant : « Paix, « paix : et où est la paix ? » (Jér. VI, 14.) Tous les hommes instruits connaissent cette histoire et possèdent à fond toute cette lutte des prophètes contre les faux prophètes qui endormaient la vigilance du peuple. Voyant que ces discours engendraient parmi son peuple le relâchement et la corruption, Dieu dit alors par la bouche de ses prophètes : « Je suis le Dieu « qui fait la paix et qui crée les maux. » Quels maux ? Ces maux dont il était question, la captivité, la servitude, et autres de ce genre : mais non pas la fornication, l'incontinence, la convoitise, ni rien de pareil. En conséquence, l'autre prophète, en disant : « Y a-t-il dans la « ville un mal que le Seigneur n'ait pas fait ? » a justement en vue ce genre de maux, la disette, la maladie, les fléaux envoyés du ciel. De même encore le Christ, en disant : « A « chaque jour suffit son mal (Matth. VI, 34), » veut parler des fatigues, des prières, des souffrances.

7. Voici donc le sens des paroles du Prophète : Que les faux prophètes ne vous jettent point dans le relâchement. Dieu peut vous donner la paix et vous précipiter dans la captivité : c'est ce que signifie « faisant la paix et « créant les maux. » Et pour mieux vous en convaincre, pesons exactement le sens de ces expressions. — Il vient de dire : « Je suis celui « qui a fait la lumière et les ténèbres, » et il ajoute maintenant : « Faisant la paix et créant « les maux. » Il a opposé précédemment deux contraires : ici encore, ce sont deux contraires qu'il oppose : n'allez donc pas vous figurer qu'il s'agit de fornication, par exemple : il n'est question que de simples accidents. En effet, quel est l'opposé de la paix ? Evidemment la captivité, et non l'incontinence, ou la fornication, ou la convoitise. Plus haut il a mis en regard deux termes opposés : il en est de même ici : or le contraire de la paix, ce n'est point la fornication, ni l'adultère, ni l'incontinence, ni aucun des autres vices, mais bien la captivité, la servitude. Mais nous éprouvons à l'égard des choses la même illusion qu'à l'égard des éléments. Par exemple, Dieu a fait la lumière et les ténèbres ; et la plupart des hommes trouvent des charmes à la lumière, et sont importunés par les ténèbres : ils accusent la nuit comme si elle était malfaisante : et il en est de même pour les choses. Néanmoins il ne faut accuser ni la nuit ni les ténèbres, ni, à parler absolument, la servitude ou la captivité. Quel mal, dites-moi, font donc les ténèbres ? Ne sont-elles pas le délassement de nos fatigues, le soulagement de nos inquiétudes, la consolation de nos douleurs, la réparation de nos forces ? Sans les ténèbres, sans la nuit, comment jouirions-nous de la lumière ? L'être que nous sommes ne serait-il pas détruit, exterminé. — Eh bien ? de même que la nuit passe aux yeux des sots pour un mal, sans que ce nom lui convienne, attendu qu'elle est une auxiliaire du jour, et qu'en nous délassant, elle nous rend plus propres aux travaux de la journée : de même ce n'est pas davantage un mal que la captivité, dont le Prophète voulait parler en disant : « Celui qui fait la paix, et crée les maux ; » elle est plutôt utile à ceux qui en usent comme il faut : elle les rend meilleurs et plus sages en guérissant leur esprit égaré.

En effet la vertu est à l'abri de la servitude, et rien ne saurait en triompher, ni l'esclavage, ni la captivité, ni la pauvreté, ni la maladie, ni la mort, ce tyran impérieux entre tous. C'est ce que prouve l'exemple de tant d'hommes qui ont passé par toutes ces épreuves, et leur ont dû une gloire plus éclatante. Quel tort fit à Joseph sa servitude (car rien ne nous empêche de revenir encore sur cet exemple) ? Quel tort son emprisonnement, ses chaînes, la fausse accusation portée contre lui, les piéges qui lui furent dressés, son exil ? Quel tort fit à Job la perte de ses troupeaux, ou la mort violente et prématurée de ses enfants, ou la plaie qui frappa son corps, la vermine qui le rongea, ses intolérables souffrances, son abandon sur un fumier, la trahison de sa femme, les injures de ses amis, les outrages de ses serviteurs ? Et Lazare ? Fût-ce un malheur pour lui que de vivre couché sous un portique, d'être léché par les chiens ? Un malheur, que sa perpétuelle détresse, que les mépris du riche, que les ulcères, qu'une insupportable maladie, que le délaissement, l'indifférence de tous ceux qui auraient pu le protéger ? Et Paul ? Le plaindrons-nous pour avoir enduré tant d'emprisonnements, de jugements, de supplices, de naufrages, d'épreuves de tout genre qu'il serait impossible d'énumérer ?

Remplis de ces souvenirs, fuyons le vice, courons après la vertu : et prions afin de ne pas être induits en tentation : que si nous venons à y tomber, ne perdons point courage, ne désespérons pas : les tentations même deviennent des instruments de vertu aux mains de ceux qui savent en user : et si nous sommes sages, rien ne pourra nous empêcher de jouir de la gloire et des biens éternels, auxquels puissions-nous tous parvenir en Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE SUR CE TEXTE DE JÉRÉMIE :

SEIGNEUR, LA VOIE DE L'HOMME N'EST PAS EN LUI.

L'HOMME NE MARCHERA & NE CONDUIRA POINT SES PAS PAR LUI-MÊME.

AVERTISSEMENT ET ANALYSE.

L'authenticité de cette homélie n'est pas douteuse : le saint Orateur y rappelle, comme récent, son discours sur la discussion de saint Pierre et de saint Paul, suivi, dit-il, d'un panégyrique de saint Eustathe, et en dernier lieu d'un éloge de saint Romain, martyr. Ces indications nous font connaître approximativement la date relative de ces homélies sans nous permettre d'en fixer la date absolue. Nous savons seulement qu'elles furent toutes prononcées à Antioche. Le texte de celle-ci est emprunté à un passage de Jérémie dont quelques-uns s'autorisaient pour nier le libre arbitre.

1. Nécessité d'aborder tour à tour, dans la prédication, les matières faciles et les sujets épineux.
2. Danger des citations tronquées ou inexactes : exemples.
3. Autres exemples.
4. Circonstances qui expliquent le texte de Jérémie. Part de la grâce et part du libre arbitre.
5. Que les hommes de bonne volonté doivent avoir bonne espérance.

1. Cette voie publique que vous apercevez d'ici, tantôt descend ou s'étend en plaine, tantôt monte et devient difficile ; il en est de même des saintes Ecritures : elles offrent des endroits que tout le monde embrasse d'un coup d'œil, d'autres qui réclament, au contraire, beaucoup de soin et de méditation. Quand nous suivons une route plane et unie, nous n'avons pas besoin d'une grande attention ; mais quand notre chemin est montueux, étroit, escarpé, bordé de précipices, c'est alors que tout notre sang-froid, toute notre vigilance nous deviennent nécessaires, attendu que la difficulté des lieux ne comporte point le laisser-aller. Pour peu qu'on regarde de côté, le pied peut glisser, et voilà le voyageur précipité dans les abîmes ; pour peu que l'on regarde au fond des gouffres, on est pris de vertige et l'on tombe. De même, dans les divines Ecritures, les pensées simples et faciles sont accessibles à l'esprit le moins recueilli ; mais il n'en est pas de même pour les endroits scabreux. Il faut donc faire appel à tout notre sang-froid, à toute notre vigilance au moment de traverser ces passages difficiles, si nous ne voulons pas nous exposer aux plus grands dangers. Que si nous vous proposons quelquefois, pour exercice, des textes faciles, et vous en soumettons d'autres fois de plus épineux, c'est, d'une part, pour vous reposer, de l'autre, pour vous préserver de la nonchalance. Car si une facilité continue est propre à engendrer la mollesse, les exercices violents, trop répétés, peuvent provoquer le découragement. Il faut donc en-

tremêler ces deux genres d'instruction et faire succéder l'un à l'autre, de telle sorte que notre pensée ne s'abandonne pas à un excès de relâchement, et que, d'un autre côté, elle ne succombe pas à une tension continuelle au point de se refuser désormais au travail.

Voilà pourquoi, dans ces derniers temps, après vous avoir entretenus de Paul et de Pierre, de la discussion qu'ils eurent ensemble à Antioche, et vous avoir montré comment aucune paix ne saurait donner d'aussi beaux fruits que cette guerre apparente, vous voyant fatigués de cette excursion sur une matière difficile, nous vous avons amenés le jour suivant sur un terrain plus uni, en vous faisant l'éloge du bienheureux Eustathe, puis en vantant les mérites du généreux martyr Romain, devant une assemblée plus nombreuse et plus enthousiaste que jamais. De même qu'un voyageur fatigué, parvenu à une prairie, se réjouit, se délecte, en voyant qu'il était au bout de ses peines, et que tout est désormais pour lui repos, plaisir, contentement : ainsi vous-mêmes, au sortir d'une instruction hérissée de difficultés, vous vîtes arriver le panégyrique des martyrs avec un profond contentement et une joie sans mélange. Il ne s'agissait plus, en effet, d'arguments ni de réfutations, d'attaque ni de défense : en l'absence de tout adversaire et de tout obstacle, le discours parcourait sa carrière en toute liberté. Il n'en fut que plus solennel, plus approprié à la fête, et plus approuvé : car les auditeurs, quand ils n'ont pas de peine à suivre l'orateur, et que rien ne fatigue leur attention, sont plus disposés à louer le prédicateur. Aujourd'hui, que nous nous sommes suffisamment assuré la faveur de vos charités, en évitant de leur proposer aucune question difficile, il faut que nous en revenions à notre premier genre d'exercices, que nous vous ramenions aux passages plus épineux et vraiment difficiles à comprendre des Ecritures, non pour vous fatiguer, mais pour vous exercer à vous tirer sans péril de ces endroits escarpés.

De même que dans notre premier discours nous croyons voir d'abord une division, une lutte entre les apôtres, et qu'après avoir franchi cette difficulté, nous avons pu reconnaître enfin, de la hauteur où nous étions montés, les fruits spirituels qui résultèrent de ce débat, charité, joie, paix, de sorte que notre travail, loin d'être stérile et vain, aboutit à la plus heureuse conclusion ; de même aujourd'hui je m'attends, avec le secours de vos prières, si nous savons franchir avec patience et persévérance la route qui s'ouvre devant nous, et gravir cette pente escarpée, à trouver tout uni, aisé, accessible, une fois que nous serons au sommet. Quel est donc le sujet qui nous est proposé? La parole du Prophète qui vous a été lue aujourd'hui : « Seigneur, la voie de « l'homme n'est pas en lui ; l'homme ne marchera point et ne conduira point ses pas par « lui-même. » Voilà le problème : veuillez me prêter la même attention que vous m'avez montrée précédemment : ce problême-ci n'est pas moins important que l'autre, et même il demande encore plus de méditation.

Comment cela? C'est que la discorde apparente et non réelle de Pierre et de Paul n'est point fort connue, de sorte qu'il n'était pas probable que cette histoire mal comprise dût faire un grand mal : notre texte, au contraire, on le colporte en tous lieux, dans les maisons, sur les places, à la ville, à la campagne, sur terre, sur mer et dans les îles : en quelque lieu que vous portiez vos pas, vous entendrez mille bouches redire : il est écrit : « La voie « de l'homme n'est pas en lui. » Et l'on ne se contente point de commenter cette parole : il y en a d'autres qu'on y rattache, celle-ci, par exemple : « Cela ne dépend ni de celui qui « veut, ni de celui qui court (Rom. IX, 16) ; » et cette autre encore : « Si le Seigneur ne bâtit « pas une maison, ceux qui la bâtissent ont « perdu leurs peines.» (Ps. CXXVI.) Et si l'on cite ces passages, c'est pour mettre sa propre négligence à l'abri derrière les saintes Ecritures, c'est afin de percer à jour notre salut et nos espérances. Ce qu'on veut établir par là, c'est simplement que nous ne sommes maîtres de rien. Dès lors, tout est fini pour nous : adieu la promesse du royaume, adieu la menace de l'enfer, adieu lois, châtiments, supplices, conseils.

2. En effet, à quoi bon conseiller un être qui ne dispose de rien? et que promettre à une créature dénuée de toute liberté? ni celui qui a bien agi n'est digne de louange, ni celui qui a faibli n'encourt peine ou châtiment, dès que notre conduite ne dépend plus de nous-mêmes. Si les hommes concevaient jamais une pareille idée, personne ne voudrait pratiquer la vertu ni fuir le vice. Nous ne laissons point un jour se passer sans vous parler de l'enfer, du

royaume des intolérables supplices, des récompenses que la pensée humaine ne saurait se représenter : promesses, conseils, menaces, moyens de tout genre, aboutissent à peine à déterminer quelques-uns d'entre vous à souffrir pour la vertu, à s'abstenir des joies du vice. Retranchez maintenant cette ancre sainte, ne verrez-vous pas aussitôt la barque entière submergée, tous les passagers précipités au fond des abîmes, ne compterez-vous pas chaque jour de nouveaux naufrages ? Car il n'est rien, non, rien que le diable ait à cœur comme de nous persuader que les péchés ne nous font encourir aucuns châtiments, et que d'autre part les bonnes œuvres ne nous rendent dignes ni d'éloges ni de couronnes : c'est là-dessus qu'il compte pour paralyser les hommes de bonne volonté et éteindre leur zèle, comme pour redoubler la négligence, accroître la mollesse des hommes sans vertu.

Il faut donc peser bien attentivement ces paroles. Des deux côtés un précipice, un abîme s'ouvre pour nous, si nous lisons étourdiment ce passage. Que devons-nous dire? Que le Prophète a menti? Voilà un danger : car un prophète ne ment pas, puisqu'il ne fait qu'énoncer les paroles de Dieu. Mais si le Prophète n'a pas menti, il faut donc admettre qu'il ne dépend pas de nous de faire notre devoir? Non : il dépend de nous de faire notre devoir, et cependant le Prophète n'a pas menti : nous établirons ces deux points, si vous nous prêtez attention. Si j'ai pris soin de vous montrer ces deux abîmes ouverts à droite et à gauche, c'est afin que nous apportions tout notre sang-froid à effectuer le passage. Nous ne devons pas nous borner à examiner cette parole : « La voie de l'homme n'est pas en lui ; » nous devons embrasser toute la suite du texte, voir de qui il s'agit, quel est celui qui parle, à qui il s'adresse, le but, le temps, les circonstances dans lesquelles il tient ce langage. En effet, ce n'est pas assez de dire qu'une chose se trouve dans les saintes Ecritures, d'en détacher au hasard certaines paroles, d'en mutiler le texte inspiré, et d'en présenter quelques lambeaux sans liaison sur lesquels on s'acharne tout à son aise : trop de doctrines empoisonnées ont pénétré dans l'Eglise, par la faute de quelques étourdis qui, à l'instigation du diable, faisaient violence aux paroles des Ecritures, y ajoutaient ou en retranchaient, de manière à obscurcir la vérité.

Il ne suffit donc pas de dire : Cette parole est dans l'Ecriture; il faut lire le texte en son entier : car si nous nous avisions de rompre le lien et l'enchaînement qui en unissent les parties, ce serait l'origine d'une foule de doctrines pernicieuses. Ne lit-on pas dans l'Ecriture : « Il n'y a point de Dieu (Ps. XIII, 1)? » et encore : « Il a détourné son visage, pour « ne pas voir jusqu'à la fin; » et pareillement : « Dieu ne cherchera point? » (Ps. X, 13.) Est-il vrai? il n'y a point de Dieu? Il ne surveille point ce qui se passe sur la terre? Et qui pourrait tenir ou tolérer chez autrui un pareil langage? Pourtant, cela se trouve dans l'Ecriture : mais apprenez comment cela s'y trouve : « L'insensé a dit dans son cœur : il n'y a point « de Dieu. » Ce n'est point l'avis, le jugement de l'Ecriture, mais celui du cœur de l'impie : l'Ecriture n'exprime point sa propre pensée, mais bien celle d'autrui. Passons à l'autre exemple : « Jusques à quand l'impie a-t-il « irrité Dieu? Car il a dit dans son cœur : il ne « recherchera pas. Il a détourné son visage « pour ne pas voir jusqu'à la fin. » Ici encore l'Ecriture ne fait qu'exposer l'avis et l'opinion de l'impie.

Ainsi font les médecins : ils racontent aux personnes bien portantes les égarements des fous et des insensés, afin de leur inspirer plus de circonspection. Comme la piété est la santé de l'âme, comme la pire des maladies et des infirmités est de ne pas connaître Dieu, l'Ecriture nous cite les paroles des impies, non pas seulement pour que nous les entendions, mais pour que nous nous gardions de les proférer. Elle vous dit quel est le langage de l'insensé, afin que vous deveniez sensé, et que vous n'appreniez point un pareil propos : elle vous dit quel est le langage de l'impie, afin que vous fuyiez l'impiété. Mais ce n'est pas assez de dire qu'il ne faut pas isoler le texte : il faut encore le citer exactement et n'y rien ajouter.

Il y a dans les Ecritures d'autres passages que l'on cite souvent en les dénaturant. Par exemple, on prétend qu'il est écrit : « Si tu « brûles, marie-toi. » Mais nulle part vous ne trouverez la chose exprimée en ces termes. Ecoutez plutôt le texte véritable : « Je dis aux « célibataires et aux veuves qu'il leur est avan- « tageux de rester ainsi comme moi-même. « Que s'ils ne peuvent se contenir, qu'ils se « marient. Car il vaut mieux se marier que de « brûler. » (I Cor. VII, 8, 9.) Eh bien ! répon-

dra-t-on, n'est-ce pas la même chose que de dire : si tu brûles, marie-toi? D'abord, quand bien même ce serait la même chose, on aurait tort néanmoins de défigurer le vrai texte de l'Ecriture, et de prêter au sens du texte sacré ses propres expressions. Mais, de plus, ce n'est pas du tout la même chose, et nous allons le montrer. En effet, dire simplement: si tu brûles, marie-toi, ce serait donner le droit à tous ceux qui ont fait vœu de célibat, pour peu qu'ils fussent tourmentés par la concupiscence de rompre leurs engagements avec Dieu, et de courir se marier, au mépris de leur promesse.

3. Si au contraire vous savez à qui Paul s'adresse, et que ce n'est pas à tous indistinctement, mais seulement à ceux qui n'ont jamais contracté d'engagement, vous saurez alors faire justice de cette liberté pernicieuse et funeste. Je parle, dit Paul, pour les célibataires et les veuves, non pour celles qui ont fait vœu de viduité, mais pour celles qui ne se sont arrêtées à aucun parti et sont encore dans l'indécision à cet égard. Par exemple, une femme a perdu son mari, elle n'a pas encore résolu ni décidé en elle-même si elle doit rester fidèle à la viduité ou prendre un autre époux. Je lui fais savoir, dit Paul, qu'il est mieux qu'elle reste ainsi. Mais si elle ne peut résister à un tel fardeau, qu'elle se marie. Quant à celles qui ont déjà pris un parti et se sont enrôlées parmi les veuves fidèles, quant à celles qui ont des engagements avec Dieu, il ne dit nullement qu'elles soient libres de convoler en secondes noces. Aussi écrivant à Timothée il s'exprime à peu près comme il suit : « Ecarte les jeunes veuves; car après « s'être dégoûtées du Christ, elles veulent se « marier, s'attirant ainsi la condamnation, « puisqu'elles ont violé leur première foi. » (I Tim. v, 11, 12.) Voyez-vous comment ici il les punit, les châtie, les menace de condamnation, pour avoir enfreint leurs engagements à l'égard de Dieu, et trahi leur promesse? Il est donc clair que ce texte ne s'applique pas à celles qui ont fait des vœux. Par conséquent, il ne faut pas le citer purement et simplement, mais savoir encore quelles personnes les Ecritures ont eu en vue.

Il y a encore un texte que l'on colporte, non plus en l'altérant dans sa forme, mais en y introduisant quelque chose qui ne s'y trouve pas. Telle est la malice du diable : additions, retranchements, changements, altérations des textes, tout lui est bon pour introduire les doctrines de perdition. Quelle est donc cette parole? La voici : A moi est l'argent et à moi l'or; et à qui je voudrai, je les donnerai. Une partie de cette phrase est prise dans l'Ecriture, l'autre ne s'y trouve pas : c'est une pièce étrangère qu'on y a rajustée. « A moi est l'ar- « gent et à moi l'or » est en effet, une parole du prophète. Quant à « Et à qui je voudrai, « je les donnerai, » ceci n'est plus dans le texte, c'est une addition imputable à l'ignorance de ceux qui le citent. Et quel mal résulte-t-il de cette nouvelle altération? Une foule de scélérats, de fourbes, de libertins qui ne sont pas dignes même de voir la lumière du soleil, de vivre, de respirer, se procurent une grande opulence, en bouleversant tout, en pillant les maisons des veuves, en dépouillant les orphelins, en opprimant les faibles. En conséquence, le diable, voulant persuader aux hommes que toute richesse vient d'en-haut et de la munificence divine, afin d'exciter par là de nombreux blasphèmes contre le Seigneur, a pris dans l'Ecriture cette parole : « A moi est l'argent, et à moi « l'or, » et y a ajouté ceci qui n'est plus dans le texte : Et à qui je voudrai, je les donnerai. Le prophète Aggée ne dit point cela. A leur retour du pays des barbares, les Juifs avaient à relever leur temple et à lui rendre son ancienne splendeur. Mais ils étaient dans l'embarras, pressés par l'ennemi, par la disette, et manquant de ressources. Alors voulant leur rendre la confiance et leur faire espérer une heureuse issue, Aggée leur dit, au nom du Seigneur : « A moi l'argent, et à moi l'or! « la gloire de cette dernière maison sera en- « core plus grande que celle de la première. » (Aggée, II, 9, 10.)

Et qu'est-ce que cela fait à notre objet? Cela prouve qu'il faut se garder de traiter légèrement les textes des Ecritures, de les isoler de ce qui les explique et s'y enchaîne, de les priver de la lumière que leur prêtent ce qui précède et ce qui suit pour en médire étourdiment et les calomnier. Si devant un tribunal qui statue seulement sur des choses mondaines, on a soin de produire toutes les raisons pour et contre, lieux, circonstances, motifs, personnes, que sais-je encore? comment ne serait-il pas absurde, lorsqu'il s'agit pour nous de la vie éternelle, de citer inconsidérément les textes de l'Ecriture? On se garde bien

de lire étourdiment une loi promulguée par un monarque : faute d'avoir indiqué la date, le nom du législateur, d'avoir cité enfin le texte exactement et dans son intégrité, on est puni, condamné au dernier supplice : et nous, quand nous lisons, non pas une loi humaine, mais une loi divine et descendue des cieux, nous pousserons la négligence au point de la mettre en pièces, en lambeaux? Comment justifier, excuser une pareille conduite? Peut-être me suis-je étendu démesurément sur ce point : ce n'est pas sans intention : j'ai voulu vous corriger d'une détestable habitude. Ne nous lassons donc point, jusqu'à ce que notre but soit atteint : en effet, si nous sommes au monde, ce n'est pas pour boire, manger ou nous vêtir, c'est pour fuir le vice, et pratiquer la vertu, grâce aux lumières de la sagesse révélée. Voulez-vous vous convaincre qu'en effet nous ne sommes pas nés pour manger et pour boire, mais pour des choses bien plus grandes et bien meilleures? écoutez Dieu lui-même qui va vous dire pour quelle fin il a créé l'homme. Au moment où il le façonne, il prononce ces paroles : « Faisons l'homme à « notre image et à notre ressemblance. »

4. Or ce n'est pas en mangeant, en buvant, en nous habillant que nous devenons semblables à Dieu ; car Dieu ne mange, ni ne boit, ni ne s'habille. C'est en pratiquant la justice, en montrant de la charité, en faisant preuve de sagesse et de probité, en compatissant aux maux du prochain, en cultivant toutes les vertus. Quant au boire et au manger, ces choses nous sont communes avec les brutes, et nous n'avons en ce point aucune supériorité sur elles. En quoi donc réside notre excellence? En ce que nous sommes faits à l'image et à la ressemblance de Dieu. Ne nous lassons donc point de conférer au sujet de la vertu, et puisque nous avons cité ce texte du prophète, examinons-le scrupuleusement; demandons-nous qui a prononcé cette parole, pour qui il parlait, quand, à qui, dans quelles circonstances; en un mot ne négligeons rien de ce qui peut nous mettre sur la voie.

D'abord cette parole est du prophète Jérémie : il ne priait point alors pour lui-même, mais pour autrui, je veux dire pour les Juifs, ce peuple ingrat, ce peuple grossier, incorrigible, ce peuple réservé à un châtiment, à un supplice exemplaire. Dieu lui disait au sujet des Juifs : « Ne prie pas pour ce peuple, parce « que je ne l'écouterai pas. » (Jérémie, VII, 16.) Quelques-uns pensent qu'il s'agit en cet endroit de Nabuchodonosor : ce barbare allait attaquer les Juifs, détruire leur ville, les emmener en captivité. Alors voulant les convaincre tous que ce n'était pas la puissance, les forces du roi qui l'avaient fait triompher, mais bien les égarements de ses ennemis, et la volonté de Dieu qui guidait ses pas et l'avait conduit comme par la main vers sa propre cité, Jérémie dit : « Je sais, Seigneur, que la voie de « l'homme n'est pas en lui, que l'homme ne « marchera point et ne conduira point ses pas « vers lui-même. » Voici le sens de ces paroles : Cette voie que le barbare a suivie pour nous attaquer, il n'y est pas entré de lui-même, ce n'est pas lui qui a remporté la victoire ; si vous ne nous aviez pas livrés entre ses mains, il n'aurait pas été vainqueur, il n'aurait pas triomphé. Je vous prie donc et vous conjure, puisque vous avez statué de la sorte, que la vengeance reste entre certaines limites. « Châ« tiez-nous, mais selon le jugement et non selon « la colère. »

Mais comme il y a des gens qui contestent cela et prétendent qu'il est question ici non du barbare, mais de la nature humaine en général, il est nécessaire de les réfuter. Voyons donc ce que nous avons à leur répondre. Jérémie priait pour des pécheurs, pour lesquels souvent il lui avait été interdit de prier. En conséquence, il commence par représenter la ville en pleurs, attendu que Dieu ne cessait de lui répéter : Ne prie pas pour eux ; il prosterne d'abord la cité qui avait besoin de la bonté divine, afin de tirer de là une occasion, un prétexte spécieux pour supplier Dieu en sa faveur. Il s'adresse premièrement à elle, en lui disant : « Hélas ! quel est ton malheur ! ta plaie est « douloureuse. » Alors elle répond : « Cette « blessure est bien la mienne, ma tente a péri, « mes peaux ont été déchirées en lambeaux, « mes fils et mes brebis se sont éloignés de « moi et ne sont plus. Mes bergers ont perdu « l'esprit et ils n'ont pas cherché le Seigneur. « Le bruit d'une rumeur et d'un grand ébran« lement vient du côté de l'Aquilon, pour ré« duire les villes de Juda en un désert et en « faire un nid de passereaux (19-22). »

Ensuite, après avoir déploré sa propre infortune, elle ajoute : « Seigneur, la voie de « l'homme n'est pas en lui. » Qu'est-ce à dire? Parce que Jérémie pleure et a pu introduire

dans le monde une doctrine de perdition, nous ôter le libre arbitre et dire qu'il ne nous appartient pas de faire notre devoir ? Nullement; ses gémissements mêmes contiennent la confirmation de notre liberté ; après avoir dit que la voie de l'homme n'est pas en lui, Jérémie ne s'en tient pas là, mais il ajoute : « L'homme « ne marchera point et ne guidera point ses « pas par lui-même. » Il veut dire par là que tout ne dépend pas de nous, que certaines choses sont en notre pouvoir, d'autres au pouvoir de Dieu. Prendre le meilleur parti, vouloir faire effort, affronter toutes les fatigues, voilà le domaine de notre libre arbitre ; mais mener à fin ces louables projets, empêcher qu'ils n'échouent, faire que nos bonnes œuvres arrivent à consommation, c'est le fait de la grâce d'en-haut. Dieu a partagé la vertu entre lui-même et nous, il n'a pas voulu qu'elle nous appartînt pleinement, de peur que nous ne nous laissions emporter à l'orgueil; il n'a pas pris tout, pour lui non plus, de peur que nous ne tombions dans le relâchement, il a laissé quelque chose à notre activité et s'est réservé à lui-même la plus forte part. La preuve que si tout dépendait de nous, l'orgueil s'emparerait de nous et nous pousserait à notre perte, ce sont les paroles du pharisien, l'orgueil, la jactance que révèlent ses paroles, cette présomption avec laquelle il se met au-dessus du monde entier. Si Dieu n'a pas tout remis entre nos mains et s'est borné à livrer certaines choses à notre libre arbitre, c'est afin d'avoir un prétexte spécieux de nous couronner sans enfreindre la justice. Et c'est ce qu'il a fait voir dans la parabole où il dit qu'ayant trouvé des hommes vers la onzième heure, il les envoya travailler à sa vigne. Et que pouvaient faire des ouvriers arrivés si tard ? Mais ce moment suffit à Dieu pour leur donner un plein salaire.

Et pour bien vous convaincre que c'est là, en effet, ce que dit le Prophète, qu'il ne détruit pas le libre arbitre, qu'il n'a en vue, dans cet endroit, que l'issue des événements, écoutez ce qui suit. Après ces mots : « La voie de l'homme n'est pas en lui, » il se hâte d'ajouter : « Châtiez-nous, Seigneur, mais selon le « jugement, et non selon la colère. » Si rien absolument ne dépendait de nous, que signifieraient ces mots : « Châtiez-nous, mais selon « le jugement ? »

En effet, quelle plus grande injustice que de châtier des êtres qui ne sont pas maîtres de leurs actions, d'infliger une peine à des hommes qui ne disposent pas eux-mêmes de leur voie, de leur conduite. Par conséquent, lorsque Jérémie sollicite Dieu de ne pas rendre le châtiment trop sévère, il indique implicitement que ce châtiment, ce supplice est mérité : or c'est là établir nettement l'existence du libre arbitre. Car, si les Juifs n'étaient pas maîtres de leurs actions, ce n'est pas un adoucissement de leur peine qu'il fallait demander pour eux, mais bien la complète impunité : ou plutôt il n'était pas besoin de la demander, car Dieu n'a pas besoin d'être sollicité pour ne pas punir les innocents. Que dis-je, Dieu ? je devrais dire tout homme sensé. Ainsi donc, quand le prophète intercède pour les Juifs, il est clair qu'il croit intercéder pour des pécheurs : et il y a péché, lorsque dans notre liberté de ne pas transgresser la loi, nous la transgressons. De sorte que tout nous prouve que nos bonnes œuvres dépendent à la fois de nous-mêmes et de Dieu. Tel est encore le sens de ce passage : « Cela ne dépend ni de celui qui veut, ni de « celui qui court, mais de Dieu qui fait misé« ricorde. »

Et pourquoi donc courrais-je, dira-t-on, pourquoi voudrais-je, si tout ne dépend pas de moi ? Afin d'attirer sur vous par votre course et par votre volonté la faveur, la bienveillance de Dieu, de telle sorte qu'il vous aide, vous tende la main et vous conduise au but. Renoncez à cela, cessez de courir et de vouloir, Dieu ne vous tendra plus la main : et lui-même s'éloignera. Qu'est-ce qui le prouve ? Ecoutez le langage qu'il tient à la ville de Jérusalem : « Combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, et vous ne l'avez pas « voulu? Voici que votre maison est laissée « dans l'abandon. » (Matth. XXII, 37.) Voyez-vous comment Dieu lui-même se retire, en voyant qu'ils ne veulent point ? Si nous avons besoin de vouloir et de courir, c'est afin de nous concilier Dieu. Le prophète veut donc dire, qu'opérer le bien ne dépend point de nous, mais de l'assistance divine ; mais que vouloir le bien, cela est de notre ressort et de celui de notre libre arbitre.

Ainsi donc, dira-t-on, l'opération dépendant de l'assistance divine, quand bien même je ne l'effectuerais point, je ne mériterais aucun reproche : dès que j'ai donné tout ce qui est en moi, ma volonté, mon ferme propos, mes efforts, si Celui qui est maître de l'événement ne

m'assiste point, ne me tend pas la main, je suis déchargé de tout grief. Mais cela est impossible, oui, impossible. Une fois que nous avons pris un parti, conçu une volonté, formé un propos, Dieu ne saurait nous abandonner. S'il exhorte, s'il avertit ceux à qui la volonté fait défaut, afin qu'ils veulent et prennent une résolution, à plus forte raison ne délaisse-t-il point les hommes tout déterminés. Il est écrit : « Considérez les anciennes générations et « voyez. Qui a espéré dans le Seigneur et a « été confondu ? Qui a persévéré dans ses « commandements et a été négligé par lui. » (II, 11 , 12.) Paul dit ailleurs : « L'espoir « ne confond point, » à savoir l'espoir en Dieu. Il ne saurait manquer d'arriver à son but, celui qui espère en Dieu de tout son cœur et qui fait tout son possible. Ailleurs : « Dieu est « fidèle et il ne souffrira pas que vous soyez « tentés au-dessus de vos forces, mais il vous « fera tirer profit de la tentation même, afin « que vous puissiez persévérer. » (I Corinth., X, 13.) De là ce conseil du sage : « Mon « fils, lorsque tu entreras au service de Dieu, « prépare ton âme à la tentation. Dirige ton « cœur et patiente, et ne te hâte point au temps « de l'obscurité. Attache-toi à Dieu et ne le « quitte pas. » (Eccli. II, 1, 2.) Et voici encore un autre conseil : « Celui qui aura persévéré « jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé. » (Matth. X, 22.)

Toutes ces choses sont des règles, des lois, des dogmes immuables, et il faut que cette opinion reste solidement implantée dans votre âme, à savoir, qu'un homme zélé, préoccupé de son salut et faisant tout son possible, ne saurait jamais être abandonné de Dieu. Ne savez-vous pas ce que Jésus dit à Pierre : « Simon, « Simon, combien de fois Satan vous a demandés pour vous cribler comme le froment, « et moi j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne « défaille point? » Dieu donc, lorsqu'il voit que le fardeau est au-dessus de nos forces, nous tend la main et allége la tentation. Mais quand il voit que nous abandonnons le soin de notre salut par notre faute et par négligence, et que nous ne voulons pas être sauvés, alors il nous lâche et nous délaisse. Il ne nous force pas, ne nous contraint pas ; il agit comme dans le temps où il prêchait la doctrine. Alors il ne faisait pas violence à ceux qui s'éloignaient et refusaient de l'entendre, il se bornait à résoudre les difficultés, à éclaircir les énigmes pour ceux qui lui prêtaient attention. Il agit de même en ce qui concerne la conduite ; il ne force ni ne contraint les insensés et les rebelles, il attire seulement à lui, avec une grande force, les hommes de bonne volonté. De là ces paroles de Pierre : « En vérité, je vois que « dans toute nation, celui qui craint Dieu et « pratique la justice lui est agréable. » (Act. X, 34, 35.) Et le prophète nous donne le même avertissement par ces paroles : « Si vous vou« lez et que vous m'écoutiez, vous mangerez « les biens de la terre ; mais si vous ne voulez « pas et que vous ne m'écoutiez pas, le glaive « vous dévorera. » (Isaïe, I, 19, 20.) Instruits de ces vérités, bien persuadés qu'il dépend de nous de vouloir et de courir, que par là nous nous assurons la protection divine, et que cette protection assure à son tour le succès de nos œuvres, réveillons-nous, mes très-chers frères et déployons tout notre zèle pour le salut de notre âme, afin qu'après un court temps passé ici-bas dans les épreuves, nous jouissions au sein de l'éternité des biens impérissables, auxquels puissions-nous tous parvenir, par la grâce et la bonté de N.-S. J.-C., avec qui gloire au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles ! Ainsi soit il.

HOMÉLIES

SUR L'OBSCURITÉ DES PROPHÉTIES

AVERTISSEMENT.

Ces deux homélies ont été prononcées à Antioche : Il résulte, en effet, d'un passage de la seconde que saint Jean Chrysostome n'était pas alors évêque de la ville où il prêchait. Quant à la date, elle est incertaine. On voit seulement que la seconde homélie fut prononcée un dimanche quelques jours après la première, et peu de temps avant l'homélie sur ce sujet : *Que les démons ne gouvernent point le monde :* en ce qui concerne le dernier point, la preuve est un résumé contenu dans ce dernier discours. On a voulu tirer une indication chronologique du passage où saint Chrysostome annonce un discours sur Melchisédech : mais comme il est revenu plusieurs fois sur ce sujet, l'indice est insuffisant.

L'authenticité de ce discours a été contestée sur ce fondement que l'orateur fait de Sennachérib, un roi des Perses. Mais cette confusion est fréquente chez saint Jean Chrysostome, et ne prouve rien par conséquent contre l'attribution consacrée de ces deux homélies qui comptent d'ailleurs parmi les plus célèbres et les plus intéressantes.

PREMIÈRE HOMÉLIE.

COMMENT IL ÉTAIT AVANTAGEUX QUE LES PROPHÉTIES CONCERNANT LE CHRIST LES GENTILS ET LA RÉPROBATION DES JUIFS FUSSENT OBSCURES.

ANALYSE.

1. Difficultés attachées à l'explication des prophètes.
2. Texte de saint Paul relatif à Melchisédech. Double mystère de la double génération du Christ.
3. Obscurité des prophéties. Raison tirée du caractère des Juifs et de leur fureur contre les prophètes qui les menaçaient.
4. Que les Juifs seraient allés, dans leur fureur, jusqu'à détruire les saints Livres Exemple tiré de l'histoire de Jérémie et de Baruch, et, à ce propos, conciliation de la liberté humaine avec la prescience divine.
5. Fin de la même histoire.
6. Que l'Ancien Testament n'est obscur que dans la partie qui concerne la réprobation des Juifs, la vocation des Gentils et l'abrogation de la loi.
7. Accord de la loi et de la grâce.

1. Je veux aujourd'hui vous servir un festin prophétique ; je me dispose à lancer ma parole sur l'océan de la sagesse d'Isaïe. Mais comment m'y prendre? J'ai peur, je tremble qu'une fois sortis du port, et parvenus aux pensées du prophète, tant de profondeur ne nous donne le vertige, accident fréquent chez les navigateurs novices. Ceux-ci n'ont pas plus tôt

quitté la terre, vu les flots entourner leur vaisseau, et tout disparaître, hors la mer et le ciel, que le vertige les saisit, et qu'ils croient voir leur esquif tourner avec la mer. — Mais ces illusions ne sont pas produites par la mer; elles n'ont d'autre cause que l'inexpérience du nautonnier. On voit d'autres matelots se jeter tout nus dans la mer et plonger, sans rien éprouver de pareil : au fond de l'océan ils se trouvent plus en sûreté que ceux qui restent sur le pont, et bien que l'eau salée leur entre dans la bouche, dans les yeux, dans tout le corps, ils ne se trouvent point gênés. Tels sont les avantages que procure l'exercice, tels sont les inconvénients de l'inexpérience : tant il est vrai que le premier nous apprend à braver jusqu'aux périls, tandis que l'autre nous met en défiance et en crainte, même en l'absence de tout danger. Les uns, assis sur le tillac, n'ont qu'à regarder pour être pris de vertige : les autres conservent leur sang-froid même au milieu des vagues. Il en est de même pour notre cœur : lui aussi, il subit souvent les assauts de vagues plus terribles que les tempêtes de la mer : c'est l'orage de la colère qui bouleverse notre âme jusque dans ses profondeurs; c'est le souffle de la concupiscence qui jette le désordre dans notre entendement. Mais l'homme sans expérience, celui qui ne s'est pas exercé, perd la tête dès que l'orage a commencé, se trouble, laisse la passion submerger, le naufrage engloutir son âme : au contraire, l'homme expérimenté, celui qui s'est habitué à supporter noblement les épreuves de ce genre, élève sa raison au-dessus des passions, l'assied, comme un pilote, au gouvernail, et ne se lasse point de faire tous ses efforts qu'il n'ait dirigé son esquif vers le port tranquille de la philosophie. Ce qui se passe sur mer, ce qui est vrai également du cœur, se rencontre également dans l'interprétation des Ecritures : une fois embarqués sur cette mer, nous sommes inévitablement troublés, déconcertés; non que la mer soit redoutable, mais parce que nous, les passagers, nous manquons d'expérience.

Voulez-vous vous convaincre qu'un discours naturellement très-simple, peut devenir difficile pour des auditeurs inexpérimentés? Ecoutez le témoignage de Paul. Après avoir dit que le Christ a été pontife selon l'ordre de Melchisédech, il poursuit, sur la question de savoir ce que c'est que Melchisédech : « Sur quoi nous « aurions beaucoup de choses à dire, et diffi« ciles à expliquer. » (Hébr. v, 11.) Qu'est-ce à dire, ô bienheureux Paul? Vous auriez de la peine à expliquer ces choses, vous investi de la sagesse spirituelle, vous qui avez ouï les secrètes paroles, vous qui avez été ravi au troisième ciel? Si vous avez de la peine à les expliquer, qui donc les comprendra? Si j'ai de la peine à les expliquer, répond-il, ce n'est pas qu'elles soient, en elles-mêmes, difficiles, c'est à cause du peu d'intelligence des auditeurs. En effet, après ces mots : « Difficiles à expli« quer, » il ajoute : « Parce que vous êtes de« venus peu capables d'entendre. » Voyez-vous bien que ce n'est pas la nature des paroles, mais l'inexpérience des auditeurs qui fait toute la difficulté? Et non-seulement elle rend difficile ce qui était aisé, mais elle rend long ce qui était court : voilà pourquoi Paul ne dit pas seulement que ce sujet est difficile, mais encore qu'il est long, et rejette ces deux inconvénients, la longueur comme la difficulté, sur l'incapacité de ceux qui l'écoutent. S'il est nécessaire d'offrir au malade des mets variés, et non pas seulement quelques aliments préparés à la hâte, afin qu'il puisse laisser celui qui ne lui plaît pas, et en prendre un autre, ou, si cet autre ne lui agrée pas davantage, se rabattre sur un troisième, ou, sur un quatrième, s'il n'en est pas d'autre qui lui convienne; afin, dis-je, que nous triomphions de ses dégoûts à force de diversité, et que la facilité de choisir ait raison de ses répugnances, on est quelquefois obligé à la même conduite dans les apprêts d'un festin spirituel. Quand nous sommes faibles, il faut multiplier et varier les discours qui nous sont destinés, y semer des paraboles, des exemples, des artifices, des circonlocutions, que sais-je encore? afin qu'il nous soit aisé de choisir dans le nombre ce qui peut nous convenir. D'ailleurs quelle que fût la difficulté et la longueur de la matière, Paul n'a point voulu priver pour cela ses auditeurs de savoir ce qu'était Melchisédech : En disant « Beaucoup de choses diffi« ciles à expliquer, » il a voulu seulement réveiller leur zèle et raviver leur attention : ce qui ne l'empêche pas de contenter leur avidité en leur offrant le festin désiré.

2. Suivons cet exemple : quelque immense que soit l'océan des prophètes quelques profonds abîmes qu'il recèle, hasardons-nous sur cette mer, autant qu'il est en nous, ou plutôt,

autant que nous le permettra la grâce d'en haut : ce n'est point par confiance en nous-mêmes, c'est pour votre intérêt que nous affrontons ces périls, suivant en cela même l'exemple de Paul. — Je disais qu'il ne frustra pas ses auditeurs de l'instruction concernant Melchisédech. Ecoutez plutôt ce qui suit. Après avoir dit : « Beaucoup de choses difficiles à « expliquer, » il ajoute : « Melchisédech, c'est-« à-dire roi de justice, et ensuite aussi roi de « Salem, c'est-à-dire roi de paix : sans père, « sans mère, sans généalogie ; n'ayant ni com-« mencement de jours ni fin de vie ; ressem-« blant ainsi au Fils de Dieu, il demeure prêtre « à perpétuité. » (Hébr. VII, 1.) Est-ce que vos oreilles n'ont pas été choquées d'entendre Paul dire, en parlant d'un homme : « Sans « père, sans mère ? » Et que dis-je, en parlant d'un homme ? Quand il s'agirait du Christ, est-ce que ces mots ne provoqueraient pas une longue recherche ? Car si le Christ n'a pas de père, comment est-il le Fils ? S'il n'a pas de père, comment est-il le Fils unique ? Un fils doit avoir un père : sans quoi il ne serait pas fils. Mais il est bien vrai : le Fils de Dieu n'a ni père ni mère. Et comment cela ? Il est sans père, selon la génération terrestre, sans mère selon la génération d'en-haut : ici-bas il n'a pas eu de père, il n'a pas eu de mère au ciel. « Sans généalogie. » Ecoutez, vous qui disputez sans fin sur son essence. Cependant quelques-uns pensent que cette expression : « Sans « généalogie » concerne la génération céleste. Pour les hérétiques, ils n'admettent pas même cela ; cette génération même est l'objet de leurs recherches, de leur curiosité indiscrète. D'autres, plus réservés, cèdent sur ce point, mais n'admettent pas que cette expression : « Sans généalogie, » concerne aussi la génération d'en-bas. Montrons donc que Paul en parlant ainsi, a eu en vue les deux générations, celle d'en-haut et celle d'ici-bas.

En effet, si celle-là est redoutable, celle-ci est également mystérieuse. De là cette parole d'Isaïe : « Sa génération, qui la racontera ? » (LIII, 8.) Mais, dira-t-on, il s'agit ici de la génération céleste. Alors, que dirons-nous à Paul, qui rappelle les deux générations, et ajoute ensuite « sans généalogie ? » Car c'est après avoir dit « sans père, sans mère, » qu'il poursuit en disant « sans généalogie, » afin que vous le considériez comme privé de généalogie, à la fois selon la génération suivant laquelle il n'a point de mère, et selon celle suivant laquelle il est sans père, je veux dire la génération d'ici-bas. Voilà pourquoi ce n'est qu'après avoir fait mention de l'une et de l'autre, qu'il ajoute : « sans généalogie. » En effet, celle d'ici-bas est elle-même incompréhensible, afin que nous n'osions pas même porter nos regards sur l'autre. Car si le portique du temple est si majestueux, si redoutable, comment oserait-on pénétrer dans le sanctuaire ? Que Jésus a été engendré par le Père, je le sais : comment ? je l'ignore. Qu'il a été enfanté par une vierge, je le sais : comment cela s'est fait, c'est ce que je ne comprends pas davantage. Nous confessons la génération des deux natures, et gardons le silence sur la manière dont l'une et l'autre ont été engendrées. Et si je reconnais, en ce qui regarde la terre et la Vierge, que Jésus a été mis au jour par une vierge, sans rien comprendre à un pareil enfantement mon ignorance sur ce point ne m'induit pas à nier le fait même. Il faut faire de même en ce qui regarde le Père : quand bien même vous ignorez comment la génération a eu lieu, confessez qu'elle a eu lieu. Que si un hérétique vient vous dire : Comment le Fils a-t-il été engendré par le Père ? rabattez vers la terre, son orgueil ; dites-lui : Descends des cieux, fais-moi comprendre comment il a été enfanté par la Vierge, et alors tu me renouvelleras ta question. Retenez-le bien, pressez-le de toutes parts, ne le laissez pas échapper, ni chercher une retraite dans le labyrinthe des raisonnements. Retenez-le, prenez-le à la gorge, non avec la main, mais avec la parole, ne lui permettez ni dissertations, ni échappatoires, car c'est ce qu'il désire. S'ils réussissent à nous scandaliser par leurs discours, c'est parce que nous consentons à les suivre, au lieu de les ramener sous la loi des divines Ecritures. Faites-vous donc un rempart, tout autour de vous, des témoignages des Ecritures, et il ne pourra pas même ouvrir la bouche. Demandez à l'hérétique : Comment a-t-il été enfanté par la Vierge ? Je ne sors pas de là. Je ne quitte pas ce terrain. Il ne saura que vous dire, quelle que puisse être sa rage de disputer. Ce que Dieu a fermé qui l'ouvrira ? La foi seule sait admettre les choses de cet ordre. Que si vous résistez, et voulez des raisonnements, je vous dirai ce que le Christ dit à Nicodème : « Si je vous dis les choses de la terre, et que « vous ne croyiez point, comment croirez-

« vous, si je vous dis les choses du ciel? » (Jean, III, 12.) Je vous parle de l'enfantement de la Vierge, et vous ne savez pas, et vous restez muet! et voici que vous voulez sonder le ciel! que dis-je? plût à Dieu que votre curiosité s'attaquât au ciel et non au Maître des cieux : « Si je vous dis les choses de la terre, « et que vous ne me croyiez point. » Il ne dit pas : vous n'êtes pas persuadés, mais bien « vous ne croyez point, » afin de vous faire voir que la foi est nécessaire, même à l'égard des choses terrestres.

Mais si la foi est nécessaire pour les choses terrestres, à plus forte raison l'est-elle pour les choses célestes. Cependant Jésus en cette occurrence parlait à Nicodème d'un enfantement bien moindre : il s'agissait du baptême de la génération spirituelle: eh bien! il disait que ces choses mêmes ne sont accessibles qu'à la foi. Il les appelait terrestres, non qu'elles aient ce caractère, mais parce qu'elles s'accomplissent ici-bas, et qu'en comparaison de l'ineffable et sublime génération céleste, elles sont véritablement telles. Ainsi donc, s'il est impossible de comprendre comment l'eau peut me régénérer, s'il n'appartient qu'à la foi d'admettre la réalité de ce mystère, sans s'inquiéter de la façon dont il s'accomplit, quelle folie, alors qu'il s'agit de la génération céleste du Fils unique, de recourir aux raisonnements humains, et de demander compte de la manière dont s'est opéré ce miracle.

3. Nous avons suffisamment fait voir comment le Fils unique de Dieu est en effet sans père et sans mère, et comment il est sans généalogie selon les deux générations : revenons maintenant à ce qui presse: remettons à un autre jour ce qui touche Melchisédech, et prêtons une oreille attentive, afin d'entendre les énigmes prophétiques. Les prophéties ressemblent, en effet, à des énigmes: les difficultés abondent dans l'Ancien Testament, et les livres dont il se compose ne sont pas aisés à comprendre: le Nouveau est plus clair et plus simple. Et d'où vient, dira-t-on, cette différence? Cependant le Nouveau Testament nous entretient d'objets plus importants, du royaume des cieux, de la résurrection des corps, des biens ineffables qui surpassent l'intelligence humaine? Quelle est donc la raison de l'obscurité des prophéties? Les prophéties prédisent beaucoup de maux aux Juifs, comment ils seront rejetés, tandis que nous, nous serons appelés; comment le temple sera détruit et ne sera point relevé; comment Jérusalem tombera et sera foulée aux pieds; comment les Juifs, réduits à errer, seront dispersés dans tous les endroits du monde habités; comment, exilés, ils ne conserveront plus leurs anciens usages, et perdront tout ce qu'ils avaient eu jusque là, prophéties, sacrifices, sacerdoce, royauté. En outre, les prophètes leur annonçaient bien d'autres malheurs dont la prédiction remplit leurs livres. Afin donc que les Juifs, entendant trop bien ce langage, ne fissent pas mourir tout d'abord ceux qui le leur tenaient, les prophètes eurent soin de voiler leurs prédictions sous les difficultés de l'interprétation, et de répandre une grande obscurité sur les faits dont ils parlaient: de cette manière l'ambiguïté des paroles devint un abri pour ceux qui les faisaient entendre. Qu'est-ce qui le prouve? Car nous avons des comptes à rendre, bien que nous parlions devant des amis: qui sait si dans le nombre, il n'y a pas aussi beaucoup de personnes animées d'autres sentiments? Qu'elles s'instruisent donc, elles aussi, afin de prendre rang, à leur tour, parmi nos amis.

Je disais que si les Juifs avaient su les maux qui devaient fondre sur eux, la prise de Jérusalem, cette éternelle et irréparable vengeance du Christ, s'ils avaient entendu les prophètes s'exprimer clairement à ce sujet, ils se seraient hâtés de les faire périr. Comment le prouverons-nous? D'abord par leur caractère qui était passionné et féroce. C'était un peuple toujours altéré du sang des prophètes, et dont les mains étaient exercées au massacre des saints. C'est ce que leur reproche le grand Hélie, en disant : « Seigneur, ils ont tué vos prophètes, ils ont « ruiné vos autels. » (III Rois, XIX, 10.) Le Christ dit encore : « Jérusalem, Jérusalem, qui « as tué les prophètes, et lapides ceux qui ont « été envoyés vers toi. » Isaïe profère une accusation pareille, quand il s'écrie : « Vos mains « sont pleines de sang. » (Isaïe, I, 15.) Et voici une autre parole du Christ : « Vos pères ont « tué les prophètes, et vous, vous bâtissez leurs « monuments : comblez la mesure de vos « pères. » (Matth. XXIII, 31, 32.) Voyez-vous comment et le Maître et les serviteurs attestent cette humeur sanguinaire ? Mais qu'est-ce à dire : « Comblez la mesure de vos pères ? » C'est-à-dire, tuez-moi aussi : au meurtre des serviteurs ajoutez le sang du maître. Leurs homicides se comptaient par milliers ; mais ils

n'avaient égorgé que des frères en esclavage : c'est quand ils eurent porté la main sur le Maître, que la mesure fut comblée. Cela se conçoit : tant qu'ils n'avaient pas tué le Maître, ils avaient l'espoir d'être sauvés et ils comptaient que l'Agneau de Dieu prendrait sur lui les péchés du monde. Mais une fois qu'ils eurent fait périr le médecin, qu'ils eurent attenté au propitiatoire même, qu'ils se furent détournés de Celui qui était venu pour remettre les péchés, ils furent déchus de toutes leurs espérances. De là cette parole : « Comblez la mesure « de vos pères. »

Je l'accorde, dira-t-on : que les Juifs étaient homicides et sanguinaires, c'est ce qu'établissent bien des témoignages : mais où voyez-vous qu'ils n'auraient pas épargné les prophètes, s'ils avaient été informés par eux de la ruine future de Jérusalem, de la fin de la loi, de la modification de l'Ancien Testament ? D'abord, cela résulte manifestement de ce qui précède : mais je veux encore rendre la chose plus évidente, en m'appuyant sur les Ecritures mêmes. Un prophète venait-il à leur dire que Jérusalem était menacée d'une destruction temporaire, au lieu de se convertir, et de détourner d'eux la colère divine, ils déchargeaient leur courroux sur le prophète. L'histoire même va vous montrer la vérité de ce que j'avance. Les Perses, une fois, assiégeaient leur ville ; l'armée barbare la bloquait : le péril n'avait rien de problématique, Jérusalem était comme prise au filet, environnée de toutes parts d'hommes armés. Néanmoins, malgré l'évidence du danger, lorsque Jérémie vint dire aux Juifs que la ville serait livrée aux Chaldéens (ce qui n'était pas même une prophétie, car l'avenir apparaissait à tous les yeux), lorsqu'il annonça cette vérité sensible et manifeste, ces pervers, ces fous, ces ingrats, s'emportèrent à un tel excès de démence, qu'ils le considérèrent comme un traître, un ennemi public, et l'accusèrent de paralyser les bras du peuple. (Jérémie, XXXVIII, 4.) Et pourtant il les fortifiait, il réveillait leur zèle, il s'efforçait de les ramener à Dieu, et de mettre autour d'eux ce solide et inexpugnable rempart : mais eux, sans faire attention à tout cela, voulaient qu'on le fît mourir. C'est ainsi qu'ils avaient coutume de rémunérer leurs bienfaiteurs. — Et le pardon même du roi n'adoucit point leur colère : ne pouvant faire périr Jérémie, ils le jetèrent dans un marais fangeux.

4. Mais s'ils ne supportaient pas la prédiction d'une captivité temporaire, comment auraient-ils écouté l'annonce de leur perpétuelle servitude. S'ils ne voulurent pas écouter Jérémie qui leur disait : Vous irez à Babylone, et le punirent d'avoir prononcé ces paroles, qu'aurait-ce été, si les prophètes leur avaient dit, non pas, Vous irez à Babylone ; mais : Vous serez disséminés dans tout l'univers et vous ne reviendrez plus ? N'auraient-ils pas bu le sang de ces téméraires ? Mais peut-être ne voyez-vous là qu'une conjecture : Eh bien ! je vais vous donner une preuve irréfutable que les prophètes ne pouvaient sans danger révéler aux Juifs l'avenir, je veux dire leur chute et notre élévation.

Dites-moi : Etienne, le premier des martyrs, pourquoi l'ont-ils lapidé ? N'est-ce pas cela qu'ils lui reprochaient ? Ne disaient-ils pas : « Cet « homme profère des paroles de blasphème ? » Et encore : « Il a dit que Jésus détruirait ce tem- « ple, et changerait les traditions que nous a « données Moïse. » (Act. VI, 11-14.) Et voilà pourquoi ils l'ont lapidé. Que si alors ils ne souffraient point qu'on leur tînt ce langage, et cela, en présence de la confirmation donnée par les faits eux-mêmes, comment auraient-ils pu se résigner à entendre pareille prédiction sortir de la bouche des prophètes ? Vous avez entendu, mon cher auditeur, que c'est à cause du temple et du changement des institutions qu'ils ont lapidé Etienne. Ecoutez maintenant comment le Christ même a reçu d'eux le même reproche. Il a dit : « Détruisez ce temple et dans « trois jours je le relèverai. » (Matth. XXVI, 61 ; Jean, II, 19.) Voyez-vous comment c'était toujours à propos de la destruction du temple et de la réforme des institutions qu'ils s'irritaient ? Voilà pourquoi, si les prophètes parlaient de ces choses ils n'en parlaient pas ouvertement.

De même, si les Juifs voulaient faire périr Paul, c'est parce qu'il cherchait à leur persuader de renoncer à leurs institutions. « Tu « vois, mon frère, combien de milliers de « Juifs ont cru, et ils ont tous entendu dire de « toi, que tu enseignes le renoncement à la « loi. » (Act. XXI, 20.) Les fidèles ne voulaient pas qu'on leur parlât de renoncer à la loi : comment donc ceux qui ne croyaient pas encore auraient-ils pu se laisser dire que la loi aurait une fin ? Que les Juifs auraient tué les prophètes, s'ils avaient prédit clairement une chose pareille, c'est ce que nous avons fait voir par des témoignages, celui du bienheureux

Jérémie, celui du premier martyr Etienne, celui du Christ lui-même, ainsi que de l'apôtre Paul. C'est sur les mêmes griefs qu'ils les condamnèrent tous. Mais qu'ils seraient allés jusqu'à brûler les livres prophétiques, s'ils en avaient compris le sens, c'est ce que j'avais essayé de vous prouver à l'aide d'une histoire qui sera d'abord obscure pour vous, mais ne tardera point à s'éclaircir, tant je ferai d'efforts pour vous l'expliquer. Quelle est donc cette histoire? Ecoutez.

« Et il arriva, dans la quatrième année de « Joachim, fils de Josias, roi de Juda, que le « Seigneur dit à Jérémie : Ecris tous les dis- « cours que je t'ai tenus depuis le temps de « Josias jusqu'à ce jour. (Jérém. XXXVI, 1, 2); » c'est-à-dire tous les maux que je me propose de leur faire. Observez la conduite de ce Dieu plein de bonté et de sollicitude. Les Juifs ne voulaient pas entendre les prophéties séparément : Eh bien ! réunis-les toutes, dit-il, et augmente leur terreur, afin que la peur au moins les corrige. Rappelez-vous ce que je veux prouver : qu'ils auraient été jusqu'à détruire les saints Livres, s'ils avaient eu connaissance de ce qui est aujourd'hui réalisé. « Peut-être ils entendront » (il faut continuer l'histoire) « les maux que je me propose de « leur faire, et ils se détourneront de leur voie « de perdition. » Peut-être? Et c'est Dieu qui parle? Est-ce donc, dites-moi, qu'il ignore l'avenir? Est-ce qu'il ne sait pas si les Juifs entendront ou non, Lui qui sait toutes choses avant qu'elles n'arrivent, Lui qui sonde les reins et les cœurs, Lui qui peut juger les pensées et les projets, Lui aux yeux de qui tout est à nu, à découvert? D'où vient donc qu'il dit : Peut-être ils entendront? Il faut bien vous rendre compte de ce point aussi, à cause de ceux qui accusent d'ignorance le Fils unique. Voici que le Père, également, parle en cet endroit comme un ignorant : car ce mot « Peut- « être, » est un signe d'ignorance : mais cette ignorance n'est qu'apparente. Ainsi donc quand vous entendrez faire au sujet du Fils quelque objection pareille, confondez leur cause, à tous deux. Il est le Fils, et il imite constamment le Père.

Mais remettons à un autre temps ces discussions, de peur de nous écarter de notre objet, et disons l'origine de cette expression : « Peut- « être ils entendront. » Si Dieu avait dit : « Ils « entendront, » sans ajouter : « Peut-être, » il eût dit une chose fausse ; car les Juifs ne devaient pas entendre. S'il avait dit, ce qui était vrai, à savoir qu'ils n'entendraient pas, c'est inutilement qu'il eût dépêché le prophète à des sourds. Et ce n'est pas seulement pour cette raison qu'il a employé des expressions ambiguës, c'est encore afin que sa prescience ne fût pas considérée comme prédéterminant fatalement l'obéissance : sans cela quelques-uns auraient pu dire que Dieu avait prédit, et qu'ainsi l'événement n'était pas douteux : c'est ce qui arrive pour Juda. Dieu avait prédit, dit-on, qu'il trahirait, et voilà pourquoi il a trahi. Folie ! impudence ! La prescience, entendez-vous, ne saurait être la cause du crime : à Dieu ne plaise ! Elle n'est pas prédéterminante à l'égard des événements futurs, elle est seulement prévoyante. Ce n'est point parce que le Christ avait prédit, que Juda devint traître ; c'est parce que Juda devait devenir traître, que le Christ l'a prédit. C'est pour empêcher qu'on ne vînt dire, Dieu a dit, qu'ils n'entendraient pas et leur a fermé la porte du repentir, c'est pour prévenir une pareille objection, que Dieu a dit au prophète : « Peut-être ils entendront. »

5. Souvenez-vous de ce que je veux établir : Si je ne cesse de vous le rappeler, c'est afin que vous n'oubliiez pas, quand je serai arrivé à la solution, la question que nous nous sommes posée en commençant. Quelle est donc notre proposition ? C'est que si les Juifs avaient pressenti les malheurs qui devaient fondre sur eux (je parle de ceux auxquels ils sont maintenant en proie), ils seraient allés jusqu'à détruire les livres, et n'auraient pas même respecté les saintes Ecritures. Mais revenons à notre histoire. « Ayant ouï cela, Jérémie appelle son « disciple Baruch, fils de Nérias, et lui dit : « Ecris sur un livre tous les maux qui doivent « leur arriver. (Jér. XXXVI, 4.) » Qu'est-ce à dire? Dieu t'a donné une commission et tu envois ton disciple? Est-ce que tu trembles? Est-ce que tu as peur? Est-ce que tu es intimidé? Et si tu as peur, comment ton disciple aura-t-il assez de courage ? mais ce n'est rien de tout cela ; la raison est tout à côté. Après avoir dit : Ecris et lis, il ajoute : « Car pour « moi je suis retenu en prison. » O grandeur d'âme ! Il était en prison, et il ne renonçait pas pourtant à prophétiser. Contemplons le courage de ce juste, admirons la sagesse de son âme.

Il ne dit pas : Tous mes malheurs sont une

conséquence de ma franchise ; j'ai prodigué en vain mes paroles, sans aucun profit ni pour les autres, ni pour moi ; des chaînes, voilà tout ce que j'y ai gagné ; et Dieu ne m'a pas encore affranchi de mes liens, qu'il me renvoie vers ces bêtes féroces. Il ne dit, ne pensa rien de pareil ; il ne songeait qu'à une chose : au moyen d'exécuter l'ordre du Seigneur ; et attendu que par lui-même il en était incapable, il employa son disciple à cette œuvre : « Dis« leur, » dit-il, « et dis-leur tous les maux ; « car pour moi je suis retenu en prison. » Jérémie dit, et Baruch écrivit sur un livre. C'était temps de jeûne, quand ces choses se passaient, une fête approchait qui attirait tout le monde à la métropole ; la réunion devait être générale, car l'assemblée avait à s'occuper d'affaires pressantes. « Baruch entra devant les magis« trats, et il lut aux oreilles des magistrats « toutes ces paroles. » Il en dit, de plus, la raison : « Peut-être votre miséricorde tom« bera-t-elle devant la face du Seigneur. » C'était pour qu'ils ne crussent point qu'il parlait en accusateur, et qu'ils s'adoucissent en apprenant qu'il venait à eux pour leur intérêt.

Que font alors ces hommes? Au lieu de le remercier, de le louer, de l'admirer comme ils auraient dû le faire, ils vont rapporter au roi ce qui était écrit dans le livre, et déposent ce livre dans la maison d'Elisama. Et le roi ayant « envoyé Judi » (un des hommes de son entourage), « ordonna que le livre lui fût ap« porté ; et le roi était assis dans sa demeure « d'hiver. » On était, en effet, dans le neuvième mois, c'est-à-dire en novembre, Jérémie comptant à commencer par mars. Ceci même est à remarquer, car s'il avait compté à partir de septembre, on n'aurait pas été en hiver. Mais à quoi bon ce détail ? La suite vous en fera voir clairement l'utilité. « Et un foyer « était devant lui ; » c'est-à-dire un brasier, parce qu'il faisait froid. Voyez-vous comme la divine Ecriture n'omet rien? Un brasier allumé était devant le roi ; autour de lui, ses officiers ; on apporta ce livre précieux (prédire les maux n'est-ce pas y apporter remède ?), et on en fit lecture. Veuillez ne pas oublier, je vous prie, où j'en veux venir. « Et quand trois « pages furent lues, ayant pris le canif, il « coupa le livre et le jeta dans le brasier al« lumé, jusqu'à ce que le livre eût péri tout « entier. »

Eh bien! voyez-vous comment ils n'épargnent pas même les livres, ne respectent pas même les saintes Ecritures? Parce qu'il était question de l'asservissement de Jérusalem, ce livre fut déchiré, et le roi, faute d'avoir sous sa main le prophète, déchargea sa colère sur ce qu'il avait écrit. Celui qui sévissait ainsi contre un objet inanimé, qu'aurait-il fait à un être vivant, s'il l'avait tenu en son pouvoir? Les bêtes féroces qui ont saisi ceux qui les assaillent, voient-elles ceux-ci leur échapper en laissant entre leurs dents les peaux dont ils sont couverts, elles assouvissent leur colère en rongeant ces vêtements : ainsi fit le roi. Faute d'avoir trouvé le possesseur du livre, il déchira le livre même ; et il ne se contenta pas de le déchirer, il alla jusqu'à le jeter dans le brasier allumé, afin qu'il ne restât pas un vestige des choses qui y étaient écrites. Mais vous ne connaissez pas encore toute sa fureur : vous en serez instruits, si vous suivez bien cette relation.

Jérémie ne dit pas que le roi brûla le livre après l'avoir lu, mais « après en avoir lu trois « ou quatre pages, il le déchira. » Il n'attendit pas même la fin de la lecture, le préambule même suffit déjà pour l'exaspérer. Voilà pourquoi il n'eût pas été sûr, pour les prophètes juifs, de révéler clairement tous les malheurs futurs. Si ce roi ne put supporter la prédiction d'une captivité temporaire, comment aurait-il enduré l'annonce de la captivité perpétuelle? Que dis-je? le roi ne s'en tint pas là : il fit chercher partout le prophète, dit l'Ecriture ; mais il ne le trouva point : car Dieu le cacha. Il le cacha dans une retraite; quant aux autres prophètes, il les abrita derrière l'obscurité de leur langage.

6. Mais ce n'est pas cette histoire seule qui prouve clairement qu'il était téméraire et périlleux, chez les Juifs, de prédire la gloire et les honneurs réservés aux Gentils, et la déchéance dont les Juifs eux-mêmes étaient menacés : ce sont encore les paroles de Paul. Paul, voyant un prophète toucher un mot de cette prédiction et annoncer, dans un langage plus clair que celui des autres, notre fortune et l'infortune des Juifs, demeure étonné et confondu de son audace, et s'exprime ainsi : « Mais Isaïe ne craint pas de dire : J'ai été « trouvé par ceux qui ne me cherchaient pas, « je me suis montré à ceux qui ne me deman« daient pas. J'ai dit me voici, à la nation qui « n'avait pas invoqué mon nom.» (Rom. x, 20;

Isaïe, LXV, 1.) Si la prophétie n'avait pas été périlleuse, comment s'expliqueraient ces mots de Paul : « Isaïe ne craint pas de dire : « J'ai été trouvé par ceux qui ne me cherchaient « pas ? » Grande accusation contre les Juifs, en vérité ; ceux qui ne cherchaient pas trouvèrent, et ceux qui cherchaient ne réussirent pas; ceux qui n'avaient pas entendu crurent, et ceux qui avaient entendu crucifièrent. Voilà pourquoi Paul appelle Isaïe audacieux. C'était, en effet, une marque d'audace extrême, de faire entendre, sans ménagement, les accusations, au milieu des accusés; de prononcer une prophétie qui les dépouillait de leurs honneurs, et admettait d'autres à la gloire due à eux-mêmes. Ceux qui l'écoutaient cessaient d'être ses juges et devenaient tous ses accusateurs. Or comment se soustraire au péril, quand, pour juges, on n'a que des ennemis ? Voilà pourquoi Paul a dit : « Il ne craint pas de dire. »

Mais je veux rendre ce point encore plus évident pour vous. Si les Ecritures n'ont parlé de nous et des Juifs qu'avec ambiguïté, c'est afin que les Juifs n'en comprissent pas le langage avant le temps fixé. — J'en atteste la grande voix de Paul, cet organe du ciel cette trompette des cieux, ce vase d'élection, ce paranymphe du Christ. « Je vous ai fiancés, » dit-il, « à un époux unique, au Christ, pour « vous présenter à lui comme une vierge pure. » (II Cor. XI, 2.) Voilà le témoin que je produis devant vous pour vous attester clairement que telle est la raison qui a fait jeter de l'obscurité sur certaines parties de l'Ancien Testament, non sur la totalité : car si tout avait été obscur, c'est en vain qu'un tel langage aurait été tenu aux hommes d'alors. Il est question dans les prophéties des guerres temporaires qui éclatèrent alors, de pestes, de famines : elles contiennent encore ce qui est accompli aujourd'hui, la vocation de l'Eglise, le rejet de la synagogue, l'abrogation de la loi. Quant aux choses dont nous parlons, Dieu ne voulait pas que les Juifs les connussent, mais celles-là seulement qui se réalisèrent dans leur temps. Voilà justement ce que je veux prouver : à savoir qu'il a rendu obscur seulement ce qui nous concerne ainsi que la synagogue, ce qui regarde les événements aujourd'hui réalisés, et l'abrogation de la loi : ces dernières choses, il ne fallait pas qu'elles leur fussent connues dès lors. En effet, s'ils avaient su tout d'abord que la loi était temporaire, ils n'auraient pas manqué de la mépriser : voilà pourquoi ce point seul a été laissé dans l'ombre.

Maintenant, si vous voulez vous convaincre que toutes les prophéties n'étaient pas obscures, et que cette partie seule était enveloppée, écoutez Paul qui établit clairement ces deux vérités, à savoir que la loi était laissée dans l'ombre ; mais pour cette partie seulement, écrivant aux Corinthiens, il leur tient à peu près ce langage : « Ayant donc une telle « espérance, nous usons d'une grande liberté ; « et non comme Moïse, qui mettait un voile « sur son visage, pour que les enfants d'Israël « ne regardassent pas ce qui devait disparaître ; « aussi leurs esprits se sont hébétés. Car jus« qu'à ce jour le même voile demeure sans « être levé, lorsqu'ils lisent l'Ancien Testament, « parce que c'est par le Christ qu'il s'enlève. » (II Corinth. III, 13, 15.) Peut-être ce texte est-il obscur : il faut donc l'éclaircir, en vous rappelant l'histoire à laquelle il fait allusion. Quand Moïse, après avoir reçu les tables de la loi sur la montagne, était sur le point de redescendre, une gloire ineffable et merveilleuse rayonnait de sa face, tellement que personne, dans la multitude, n'osait l'aborder ni lui adresser la parole. Alors, afin de ne pas rester toujours inaccessible au peuple, il mit un voile sur son visage, et permit ainsi aux Juifs de l'approcher sans crainte. Il conservait ce voile pour converser avec le peuple, et le déposait pour ses entretiens avec Dieu. Le but de tout cela, c'était d'une part que le législateur parût digne de foi à ceux qui devaient recevoir la loi de ses mains, et d'autre part qu'une figure de la vérité fût esquissée à l'avance dans sa personne, que la raison de l'Incarnation fût manifestée longtemps à l'avance. — En effet, attendu que certaines personnes devaient dire : Pourquoi le Christ n'a-t-il point paru ici-bas dans la simplicité de sa divine nature, au lieu de se revêtir de chair ? Il a répondu à l'avance à toutes ces objections par le voile dont il couvrit son serviteur : si les Juifs ne purent plus dès lors contempler la gloire du serviteur, comment auraient-ils supporté plus tard l'aspect de la divinité toute nue ?

7. Ce voile nous donne encore un autre enseignement : c'est que les Juifs voient la loi de la même manière qu'ils voyaient alors Moïse. Ainsi qu'alors ils ne pouvaient apercevoir le glorieux visage du législateur derrière le tissu qui le couvrait, de même aujourd'hui la gloire

de la loi échappe à leurs regards. Enfin, ce même voile nous est encore nécessaire pour que nous l'opposions aux hérétiques. Ceux-ci, voyant dans le texte cité une condamnation de la loi, se sont armés de ce passage de l'Epître : en y trouvant que la loi porte un voile, qu'elle est abrogée, ils ont vu là une accusation portée contre elle, et ont renoncé aux Ecritures, mais pour succomber à leurs propres raisonnements. Cela même, en effet, prouve la grandeur de la loi. Si le voile mis alors sur la face de Moïse ne compromettait en rien sa majesté, et témoignait seulement de la faiblesse des Juifs, que dis-je? s'il rendait à Moïse le plus magnifique hommage, à Moïse, dont le visage rayonnait d'une gloire telle, qu'il ne pouvait plus se montrer sans voile aux autres serviteurs de son Maître, il en est de même pour la loi. Si la loi n'eût pas été revêtue d'une gloire inaccessible, elle n'aurait pas eu besoin d'un voile.

Ainsi donc lorsque Paul nous dit « qu'un « voile demeure sur la lecture de l'Ancien Tes- « tament, » il fait allusion à son obscurité; mais quand il ajoute, « Sans être levé, parce « que c'est par le Christ qu'il s'enlève, » il nous indique quelle est la partie de la loi qui est obcure. Ce qui est obscur dans la loi, ce n'est pas ce qui regarde la conduite et les institutions; sans cela, elle eût été octroyée inutilement; les parties obscures sont seulement celles qui pouvaient nous instruire de l'abrogation qui devait être opérée par le Christ. En effet, c'est encore un trait de la sagesse divine, que d'avoir fait prédire par la loi même qu'elle serait abrogée par la venue du Christ, et que ce temps marquerait sa fin. C'est justement cette partie de la loi où est prédite cette abrogation, qui seule était obscure. Le grand Paul n'indique pas autre chose, lorsqu'il ajoute : « Sans être levé, parce que c'est par le Christ « qu'il s'enlève. » — Comme en entendant dire qu'un voile est sur la lecture de l'Ancien Testament, vous pourriez croire qu'il est obscur et ambigu dans son entier, Paul a soin de vous prémunir aussitôt contre ce faux soupçon. Il vient de dire : « Un voile reste sur la lecture « de l'Ancien Testament; » il ajoute : « Sans « être levé, parce que c'est par le Christ qu'il « s'enlève. » Ce qui n'a pas été révélé, c'est justement cette abrogation par le Christ : cela n'a pas été révélé à ceux qui ne s'approchaient pas dans un esprit de foi. Quant à celui qui s'approche muni de la grâce du Saint-Esprit, il voit la loi sans voile, il en contemple la gloire toute nue. Or la gloire de la loi, sachez-le bien, c'est d'avoir pu enseigner qu'il appartient au Christ de l'abroger. Sa vraie gloire, c'est d'avoir été en état de vous initier au Christ ; or, elle vous initie, en indiquant sa propre abrogation.

De sorte que nous trouvons ici l'occasion de porter un coup mortel aux hérétiques. Si la loi était hostile et contraire au Christ, au lieu d'être son ouvrage, Paul n'aurait point parlé de sa gloire, en souvenir de ce qu'elle a pu instruire ceux qui la suivaient, qu'il appartenait au Christ de l'abroger.

Si la loi était mauvaise, il ne fallait pas que son voile tombât; même le temps de la grâce venu, elle devait rester voilée et obscure. Mais si c'est une vertu de la grâce de rendre ses fidèles plus perspicaces quand il s'agit de comprendre la loi, si bien qu'ils n'y trouvent que motifs et raisons de croire dans le Christ; y a-t-il une preuve plus frappante de la parenté qui existe entre la grâce et la loi, que d'une part, cette clairvoyance donnée par le Christ à ses disciples, pour comprendre le régime de la loi, et d'autre part, le secours que prête celle-ci, bien connue et bien comprise, à ceux qui sont initiés à la doctrine du Christ, pour les acheminer à la vie éternelle? Cela ne montre point que le Christ soit en opposition avec la loi, ni la loi en guerre avec le Christ; on y voit tout le contraire : la loi, d'un côté, frayant la voie à la sublime sagesse chrétienne, de l'autre, le Christ, prenant l'homme à ce degré pour le conduire au plus haut sommet. Pour tant de bienfaits, rendons grâces au bon Dieu qui règle chaque chose suivant l'opportunité, dont l'industrie se multiplie pour notre salut, et, autant qu'il est en nous, montrons une conduite digne de sa bonté et de son inépuisable providence, afin d'obtenir les biens éternels, auxquels puissions-nous tous parvenir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire, honneur, puissance, au Père et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il !

DEUXIÈME HOMÉLIE

ENCORE SUR L'OBSCURITÉ DE L'ANCIEN TESTAMENT, SUR LA BONTÉ DE DIEU; ET QU'IL NE FAUT PAS S'ACCUSER LES UNS LES AUTRES.

—

ANALYSE.

1. Félicitations aux auditeurs. Que les prophéties restent naturellement obscures jusqu'à leur accomplissement.
2. La traduction : autre cause d'obscurité.
3. Unité de la langue primitive : que la confusion des langues n'est pas impossible à Dieu, mais à l'homme.
4. Problème du langage. Que les plus grands saints ont eu besoin de prières. Efficacité de la prière faite en commun
5. Double nature de l'homme.
6. La considération de notre nature, leçon d'humilité.
7. Mélange de la beauté et de la faiblesse dans les ouvrages de Dieu : raison de ce mélange.
8. Taire ses mauvaises pensées, afin de les étouffer. — S'accuser soi-même au lieu d'accuser autrui.
9. Exemples tirés des deux Testaments.
10. Exhortation à fuir la médisance et à fermer la bouche aux médisants.

1. Le bouvier se réjouit, quand il voit son troupeau vigoureux et bien portant; le laboureur se réjouit en voyant grandir les moissons; mais ni le cultivateur n'éprouve autant de joie à la vue de ses champs, ni le bouvier à l'aspect de ses troupeaux, que je conçois, moi, d'allégresse et de contentement, en voyant cette aire auguste se remplir de gerbes spirituelles. Quand tant de pieuses oreilles sont réunies pour recevoir le grain de la parole sacrée, on ne peut manquer de voir bientôt l'épi d'obéissance pulluler et mûrir. Quand on a ouvert le sillon dans une terre grasse et fertile, il n'est pas besoin d'y répandre la semence d'une main bien libérale pour obtenir une abondante récolte : la nature du sol suffit, par elle-même, à multiplier les grains qu'on lui confie. De même lorsqu'on sème dans les âmes religieuses et dociles, épargnât-on même la semence de l'instruction, on verra surgir une riche moisson, grâce à la sagesse des auditeurs qui prévaudra sur le peu de ressources de l'orateur. La même chose est encore vraie de la pêche. Quelque inexpérimentés que puissent être les pêcheurs, s'ils jettent leurs filets dans une anse où les poissons abondent, ils ne restent pas longtemps sans capture, parce que la foule des poissons réunis fait contre-poids à leur inexpérience. Mais, s'il est vrai que dans ce genre de pêche, la multitude du poisson rend souvent la confiance au pêcheur le plus inhabile, à plus forte raison cela sera-t-il vrai pour notre pêche spirituelle. En effet, les poissons ne voient pas plus tôt lancer l'engin dans les flots, qu'ils s'écartent et s'enfuient ; votre conduite, à vous, est toute différente. Voyez-vous quelqu'un se lever et déployer le filet de la prédication ; loin de vous éloigner ou de fuir, vous accourez de tous les points afin de vous rapprocher, chacun pousse et coudoie son voisin, afin de se jeter, de tomber avant lui dans le filet. Si jamais nous n'avons retiré notre filet vide, c'est grâce à votre empressement et non à notre expérience. L'autre jour, une langue qui distille un flot d'or pur et raffiné, une bouche d'où le miel découle, nous a bien régalés : je veux parler du bienheureux Paul : mais que dis-je? et quel miel égalerait la douceur de son enseignement spirituel ?

Cependant, puisque votre philosophie ne dédaigne pas même ma pauvreté, ma misère ; puisque, tout en admirant ce qui est sublime, vous ne refusez pas d'entendre le langage de notre faiblesse, je me lève, jaloux d'acquitter la dette que j'ai contractée ce jour-là envers vous, la promesse que la longueur de mon dernier sujet m'a empêché de tenir. Quelle est cette dette? Il faut vous rappeler l'origine de cette obligation, afin que le sujet de mon discours en éclaircisse les développements. Nous recherchions pour quel motif l'Ancien Testament est plus obscur que le Nouveau : vous vous en souvenez peut-être : nous en avons déjà donné une raison, à savoir, la férocité de ceux à qui il s'adressait: et nous vous avons produit à l'appui le témoignage de Paul qui dit : « Le même voile reste sur la lecture « de l'Ancien Testament, sans être levé, parce « qu'il appartient à Jésus-Christ de l'enlever. » Nous avons montré que si le législateur Moïse avait eu un voile, la loi en avait un autre dans son obscurité : mais ce voile n'est pas plus compromettant pour la loi que l'autre pour le législateur : il atteste seulement la faiblesse de ceux à qui la loi s'adressait. Si Moïse portait un voile, la raison n'en était pas en lui-même, mais chez les Juifs, incapables de soutenir la gloire dont rayonnait son visage. Aussi ôtait-il ce voile pour converser avec Dieu. De même la loi, attendu qu'on ne pouvait pas encore comprendre les dogmes sublimes de la religion parfaite, ceux qui concernent le Christ, ceux du Nouveau Testament ; attendu que tout cela restait en réserve et comme en dépôt dans l'Ancien Testament ; la loi, dis-je, portait un voile, par condescendance pour les Juifs, et pour ménager notre trésor, à nous, afin que ce voile fût enlevé quand le Christ aurait paru et que nous nous serions donnés à lui.

Vous voyez à quel degré d'élévation nous a portés la venue du Christ, qui nous a égalés à Moïse en dignité. Mais peut-être on dira : Pourquoi donc parler aux Juifs, si ce que l'on disait n'était pas clair pour eux? C'était dans l'intérêt de ceux qui devaient venir ensuite. En effet, la dignité de la prophétie consiste, non à rapporter les faits présents, mais à prédire les événements futurs. Or, une prophétie énoncée obscurément s'éclaircit quand elle est réalisée, mais demeure obscure jusque-là. Ainsi donc, les prophéties étaient obscures, à l'époque où elles parurent sous cette forme énigmatique; mais une fois qu'elles furent accomplies, l'événement les rendit plus claires. Vous allez comprendre qu'une prophétie, quoique bien antérieure à l'événement, si elle est énoncée obscurément, reste ambiguë en attendant l'événement : les disciples, eux-mêmes, vont vous rendre cette vérité sensible. « Détruisez ce temple, » disait le Christ aux Juifs (Jean, II, 19). Car, attendu qu'ils chassaient ceux qui profanaient le temple par leur trafic, les Juifs lui dirent : « Par quel signe nous « montres-tu que tu peux faire ces choses ? » A cela il répondit : « Détruisez ce temple et je « le relèverai en trois jours. Or il parlait du « temple de son corps. » Voilà une prophétie : la croix, la destruction du temple, la résurrection au bout de trois jours: tout cela était encore dans l'avenir. Et voyez quelle allusion frappante il fait à ces deux choses en même temps ! leur audace à eux, sa puissance à lui. Néanmoins ils ne comprirent point ces paroles. Que les Juifs ne les aient pas comprises, cela ne doit pas nous étonner ; mais il est dit que les disciples mêmes ne comprirent pas, jusqu'à ce que Jésus ressuscita d'entre les morts : « Et alors ils crurent à l'Ecriture et à « la parole qu'avait dite Jésus. »

2. Voyez-vous comment ils eurent besoin des événements réalisés pour l'éclaircissement de la prophétie, et comment les Juifs étaient excusables de ne pas comprendre les prophéties concernant le Christ, avant la venue du Christ? C'est cette venue qui devait les rendre claires et intelligibles. Ecoutez plutôt le Christ lui-même : « Si je n'étais pas venu et que je ne « leur eusse point parlé, ils ne seraient pas en « faute.» (Jean, XV, 21.) Et comment n'étaient-ils pas en faute, quand les prophéties les avertissaient? C'est que, si elles les avertissaient, elles manquaient de clarté et ne devaient être éclaircies qu'à la venue de celui qu'elles annonçaient. En effet, si dès l'origine elles avaient été intelligibles et claires, il est manifeste qu'ils auraient été en faute dès avant sa venue ; mais s'ils n'étaient point alors en faute, il est évident que c'est à cause de l'obscurité, des ténèbres dont les prédictions étaient enveloppées. On ne leur demandait pas de croire au Christ avant que le Christ eût paru.

Alors à quoi bon les prédictions? Afin que, dès l'apparition du Christ, ils trouvassent, sans sortir de chez eux, des maîtres pour les

initier; afin qu'ils pussent se convaincre que ce qui se passait n'était point une nouveauté, que l'incarnation n'était point une chose improvisée, mais une chose annoncée de loin et depuis beaucoup d'années, ce qui n'était pas peu propre à les gagner à la foi. Voilà une cause d'obscurité que nous avons fait valoir, dans notre précédent entretien, à l'aide de nombreux témoignages. Pour ne point vous fatiguer en vous répétant les mêmes choses, il faut quitter ce point et passer à une autre raison qui rend l'Ancien Testament, non point obscur ou inintelligible, mais difficile pour nous. Car autre chose est de ne rien comprendre à un texte, et de n'apercevoir que le voile qui le cache; autre chose, d'en trouver le sens, bien qu'avec difficulté.

Quelle est donc cette seconde raison qui rend l'Ancien Testament plus difficile que le Nouveau? C'est que l'Ancien Testament n'est pas écrit dans notre langue nationale; il est rédigé dans un idiome, on nous le lit dans un autre. Il a été écrit, à l'origine, en hébreu, et c'est par l'intermédiaire de la langue grecque qu'il arrive à notre connaissance : or, la traduction d'une langue dans une autre est une entreprise pleine de difficultés. Ils ne l'ignorent pas, ceux qui sont versés dans plusieurs langues; ils savent qu'il est impossible de faire passer dans un autre langage toute l'énergie de l'expression originale. Voilà une nouvelle cause de la difficulté de l'Ancien Testament. Trois cents ans avant Jésus-Christ, sous Ptolémée, roi d'Egypte, l'Ancien Testament fut traduit en grec : œuvre bien utile et nécessaire. Car, tant qu'il s'adressait au seul peuple juif, il pouvait rester en langue hébraïque : personne alors ne songeait à ce livre, le reste des hommes étant plongé dans la plus extrême barbarie. Mais aux approches de la venue du Christ, au moment où il allait appeler à lui tout l'univers, non-seulement par les apôtres, mais encore par les prophètes (car les prophètes aussi nous acheminent à la connaissance de la doctrine du Christ), alors Dieu voulut que les prophéties, ces voies, ces avenues jusque-là fermées par l'obstacle d'une langue inconnue, fussent complétement ouvertes au moyen de la traduction, afin que les Gentils, affluant de toutes parts, et suivant sans peine ces chemins, pussent arriver par là jusqu'au roi des prophètes, et adorer le Fils unique de Dieu.

Voilà pourquoi tous les livres de ce Testament ont été traduits avant l'apparition du Christ : s'ils étaient restés écrits seulement en hébreu, c'est en vain que David aurait dit : « Demande-« moi, et je te donnerai les nations pour ton « héritage, et je mettrai les frontières de la « terre en ta possession. » (Ps. II, 8.) Comment cette parole aurait-elle été intelligible pour un Syrien, un Galate, un Macédonien, un Athénien, si l'Ecriture était demeurée dans son obscurité primitive? De même, Isaïe s'écrie : « Comme une brebis, il a été conduit pour « être égorgé : comme un agneau sans voix « devant celui qui le tond (53, 7). » Et ailleurs: « On verra la racine de Jessé, et celui qui se « lève pour commander aux nations; en lui « les nations espèreront (11, 10.) » Et encore : « La terre sera remplie de la connaissance du « Seigneur, comme la mer des eaux dont elle « est couverte. » (Ibid. v, 9.) David dit encore: « Le Seigneur est monté en jubilation; le Sei-« gneur, à la voix de la trompette (Ps. XLVI, 6); » et aussi : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : « Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que j'aie « fait de tes ennemis un escabeau pour tes « pieds. » (Ps. CIX, 11.)

3. En conséquence, comme l'Ancien Testament renfermait des prophéties au sujet de la Passion, de la Résurrection, de l'Ascension, de la place assignée à droite, de la seconde venue du Christ, en un mot de tout ce qu'on trouve dans le Nouveau, afin que ces choses ne demeurassent pas ignorées des peuples futurs, et qu'ils ne méconnussent pas la vertu de la prophétie, la grâce de Dieu pourvut à ce que les Ecritures fussent traduites avant la venue du Christ, à l'usage non-seulement des Gentils, mais encore de ceux des Juifs qui, dispersés dans toutes les contrées de la terre, auraient oublié la langue hébraïque. Voyez en effet : le Gentil a cru, à la vue des signes destinés aux Juifs. Comment les apôtres, maintenant, auraient-ils pu gagner les Juifs, s'ils n'avaient pu les instruire par la voix d'un de leurs prophètes? Si Paul, entrant dans Athènes, eut besoin d'une inscription gravée sur un autel et partit de là pour instruire les habitants de cette ville, comptant les réduire plus facilement avec leurs propres armes, ce qui arriva en effet : à bien plus forte raison, quand il parlait aux Juifs, avait-il besoin de l'appui des prophètes pour qu'ils ne l'accusassent pas, eux aussi, de leur prê-

cher des doctrines étrangères et nouvelles.

Et pourquoi, dira-t-on, n'y avait-il pas une seule langue : cela nous aurait épargné toutes ces difficultés. Il n'y avait qu'une langue autrefois, mon ami; la langage de l'homme était un comme sa nature. A l'origine, il n'y avait point de peuples distincts par leur langue, point d'Indien, de Thrace, de Scythe : tous parlaient le même idiome. Eh bien! qu'est-il donc arrivé? direz-vous. Il est arrivé que nous nous sommes montrés indignes de ce langage unique, ingrats que nous sommes. Que dites-vous? Nous avons perdu nos droits à un langage? Mais il n'est point d'animal qui n'ait le sien : les brebis bêlent, les chèvres ont leur cri, le taureau beugle, le cheval hennit, le lion rugit, le loup hurle, le serpent siffle : chacune des bêtes a gardé sa voix : moi seul, j'ai été déshérité du langage qui m'appartenait? Bêtes sauvages ou domestiques, animaux apprivoisés ou farouches, tous ont conservé le cri qui leur avait été assigné à l'origine : et moi, leur maître, je suis déchu? leurs prérogatives restent immuables, et moi je me suis vu retirer les présents de Dieu? Et quel crime si énorme ai-je donc commis? N'était-ce pas assez des peines précédemment infligées? Dieu m'avait donné le paradis, et il m'en a chassé. Je menais une vie exempte de peines et de soucis : il m'a condamné aux sueurs et à la fatigue. Sans semer, sans labourer, j'obtenais tout de la terre : il lui a ordonné de produire des ronces et des épines, et il m'a fait retourner dans son sein : il m'a puni de mort; il a puni le sexe féminin en l'assujétissant aux peines et aux douleurs de l'enfantement. Et cela n'a pas suffi pour mon châtiment! Il a fallu encore m'ôter mon langage, me retirer ce privilége, afin que je me détourne de mes parents, de mes frères, comme de sauvages, et que la différence des langues mît obstacle à notre commerce!

J'ai grossi l'objection à dessein, afin que, la solution une fois donnée, la victoire soit plus éclatante. Si Dieu voulait, dites-vous, me dépouiller de tous ces avantages, pourquoi m'en a-t-il investi à l'origine? Voulez-vous que je m'arme de cela même, de l'objection pure et simple pour résoudre la difficulté? Il est si facile, en effet de justifier Dieu, qu'il n'y a besoin de rien ajouter aux objections de notre contradicteur, pour réfuter ses accusations. Pourquoi il m'a donné tous ces biens à l'origine, puisqu'il voulait me les retirer? Je le demande comme vous : s'il voulait vous ôter tout cela, pourquoi vous le donnait-il? C'est donc parce qu'il ne voulait pas vous ôter ces choses, qu'il vous les a données dans le principe. Qu'est-il donc arrivé? Ce n'est pas Dieu qui vous a repris ses dons, c'est vous qui les avez perdus. Admirez la bonté de Celui qui vous les a faits; et accusez votre propre négligence, à vous qui n'avez pas su conserver ce que vous aviez reçu. Il est donc évident que le coupable n'est pas celui qui a confié le dépôt, mais celui qui a laissé le dépôt périr entre ses mains. Dieu a montré son amour pour vous, sa bonté, son désir de vous obliger, et cela sans y être aucunement forcé ni contraint, sans y être sollicité par vos bonnes œuvres, sans avoir lieu de récompenser vos efforts; dès qu'il vous eut formé, il se hâta de vous conférer cette prérogative, afin de montrer que ce présent n'était pas une rétribution, mais une pure faveur. Que si vous n'avez pas su garder ce qu'il vous avait octroyé, c'est vous-même qu'il faut accuser, et non votre bienfaiteur.

Est-ce tout ce que nous avons à dire pour la justification du Seigneur? Cette raison, sans doute est suffisante ; mais son infinie bonté, son ineffable charité, nous offrent encore bien d'autres considérations à faire valoir. Nous n'avons pas seulement à alléguer que le présent venait de lui, et que la perte vous est imputable; par là, sans doute, l'auteur du bienfait est déchargé de toute accusation, ou plutôt, il mérite l'admiration la plus grande pour ne pas vous avoir refusé un présent qu'il savait que vous deviez perdre. Mais il y a une autre raison bien plus forte à produire. Quelle est-elle? C'est que, cette perte causée par votre propre négligence, il l'a réparée; ou plutôt, il ne vous a pas restitué seulement ce que vous aviez perdu, il vous l'a encore rendu avec usure. Vous aviez perdu le paradis, il vous a donné le ciel. Voyez-vous de combien le profit surpasse la perte, combien ce trésor est supérieur à l'autre? Il vous a donné le ciel, d'une part, afin de faire éclater sa propre bonté, de l'autre afin d'affliger le diable, en lui montrant que, quelques piéges qu'il puisse tendre à l'espèce humaine, il n'y saurait rien gagner, puisque Dieu ne cesse de nous faire monter en dignité. Vous aviez donc perdu le paradis, et Dieu vous a ouvert le ciel, vous

aviez été condamné à une peine temporaire, et vous avez été gratifiés d'une vie éternelle; la terre avait reçu l'ordre de porter des ronces et des épines, et le fruit de l'Esprit a germé dans votre âme.

4. Examinez maintenant à quel degré de condescendance la bonté divine a daigné s'abaisser. Voyez ceux qui ont perdu quelque objet : quand bien même ils en reçoivent d'autres plus précieux et plus magnifiques, ils sont portés à rechercher toujours celui qu'ils ont perdu, et à ne pas se tenir pour contents, jusqu'à ce qu'ils en soient rentrés en possession. Aussi, quand vous eûtes perdu le paradis, Dieu, non content de vous donner le ciel, vous donna à la fois et le ciel et le paradis. « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis, » dit-il, (Luc, XXIII, 43), afin de consoler votre âme affligée, non-seulement par de nouveaux dons plus magnifiques, mais encore par la restitution de ceux que vous aviez perdus. Maintenant, si vous le voulez, arrivons à notre sujet, et voyons comment nous avons perdu notre langage. Cette histoire n'est pas d'une médiocre importance pour le salut. Car un pareil exemple est propre à nous rendre plus circonspects à l'avenir. Il faudrait ici tout vous dire : comment à l'origine tous les hommes n'avaient qu'un langage; comment ce langage unique fit place à des langues diverses; jusques à quand dura l'unité, et quand la diversité commença; si l'antique idiome disparut, et fut chassé par d'autres, ou s'il subsista, à côté de ceux qui furent introduits postérieurement; pourquoi, pour quels motifs eut lieu la confusion; ensuite dans laquelle de ces nombreuses langues fut écrit l'Ancien Testament (car c'est pour en arriver là que nous remuons tous ces problèmes), si ce fut dans la langue ancienne et originelle, ou dans les langues qui s'étaient introduites plus tard. Mais ne craignez rien : si nous ne pouvons acquitter pleinement notre dette aujourd'hui, de toute manière nous nous libérerons plus tard.

Pourquoi donc, si nous ne devons pas remplir tous nos engagements dès aujourd'hui, vous avoir lu en détail le compte que nous avons à régler? C'est afin que l'attente du paiement entretienne perpétuellement notre souvenir dans vos âmes. L'homme qui a prêté une somme d'argent, et qui a une dette à réclamer, celui-là, à table, à la maison, sur la place publique, au lit, partout, songe et rêve à son débiteur; l'amour de l'argent est cause que cette image est toujours présente à l'esprit du créancier, avec celle de son argent. De même, c'est afin que l'espérance d'être soldés nous maintienne toujours présents à votre esprit, à la maison, sur la place, en quelque lieu que vous soyez, que nous avons fait le compte de nos dettes, sans vouloir nous libérer entièrement dans ce jour, afin de laisser en vous, avec la pensée du paiement à venir, une occasion de reporter vers nous votre souvenir. Car c'est pour nous un grand motif de confiance, que la perpétuité de votre attachement, que la fidèle affection d'un peuple pareil et aussi nombreux. Celui qui a l'affection, en effet, peut compter sur les prières : et quel trésor que les prières! vous allez en juger.

Paul, ce grand Paul, qui fut ravi au troisième ciel, qui entendit les paroles ineffables, qui sut fouler aux pieds toutes les attaches de la nature, Paul, vivant déjà dans une sûreté parfaite, avait encore besoin des prières des disciples, et disait : « Priez pour moi, afin « que je sois délivré des infidèles. » (Rom. XV, 30, 31.) Et encore : « Priez, afin que la pa« role me soit donnée, lorsque j'ouvrirai la « bouche. » (Ephés. VI, 19.) Partout vous le voyez demander les prières des disciples, et leur rendre grâces après les avoir obtenues. Et il ne faut pas me dire que c'est par humilité qu'il recourt aux prières des disciples : il en montre le pouvoir en disant : « Celui qui nous « a délivrés de si grands périls, et qui, comme « nous l'espérons de lui, nous en délivrera « encore, surtout vous nous aidant en priant « pour nous, afin qu'un grand nombre ren« dent grâces pour nous du don qui nous a « été fait. » (II Cor. I, 11.)

Si Paul a échappé à des dangers, grâce aux prières de la multitude, comment ne fonderions-nous pas, nous, un grand espoir sur une pareille assistance? En effet, c'est parce que nous sommes faibles, quand nous prions isolément, et plus forts quand nous sommes réunis, que nous nous unissons pour fléchir Dieu, à un grand nombre d'auxiliaires. De même un roi qui vient de condamner un homme à mort, ne se laisse pas facilement désarmer par l'intercession d'une seule personne; mais si toute une ville vient le supplier, il cède; celui qu'on menait au supplice échappe à sa peine, grâce au nombre de ceux

qui sollicitent pour lui, et il est rendu à la vie. Tel est le pouvoir d'une multitude suppliante. Ici même, si nous nous réunissons tous ensemble, c'est afin d'incliner Dieu plus efficacement à la miséricorde. C'est parce que, comme je l'ai dit, nous sommes faibles quand nous prions seuls, que nous nous joignons par un lien de charité pour apaiser Dieu et le rendre propice à nos demandes. Ce n'est pas sans motif que je parle ainsi, et ce n'est pas seulement pour mon intérêt : c'est pour que toujours vous vous empressiez à nos réunions, pour que vous ne disiez pas : Eh quoi ! ne puis-je pas prier chez moi ? Sans doute, vous pouvez prier : mais votre prière a plus de pouvoir, lorsque vous êtes uni aux autres membres, lorsque le corps entier de l'Eglise élève au ciel sa prière d'un seul cœur, les prêtres étant là pour offrir les vœux de la multitude réunie.

5. Voulez-vous savoir quel pouvoir a la prière faite à l'église ? Pierre était un jour enchaîné dans une prison et chargé de liens. « Mais l'Eglise ne cessait de prier pour lui « (Act. XII, 5), » et il fut délivré promptement de sa captivité. Qu'y a-t-il donc de plus puissant que la prière, puisqu'elle a rendu service aux colonnes, aux tours de l'église? Paul et Pierre, en effet, étaient pour l'Eglise des tours et des colonnes : eh bien ! la prière rompit les liens de l'un, et ouvrit la bouche de l'autre. Mais afin que ce ne soit pas seulement les événements passés, mais encore les faits quotidiens, qui vous fassent connaître la double vertu de la prière, c'est de la prière même adressée par le peuple que je vais maintenant vous entretenir. Si le premier venu s'avisait de vous recommander de prier en votre particulier pour le salut de votre évêque, chacun de vous s'excuserait comme si ce fardeau surpassait ses forces; mais lorsque, réunis tous ensemble, vous entendez le diacre vous adresser la même invitation et vous dire : « Prions pour l'évêque « et pour sa vieillesse, et pour qu'il soit assisté, « et pour qu'il marche droit dans la parole de « vérité, et pour ceux qui sont ici, et pour « ceux qui sont partout, » vous ne refusez pas de vous rendre à cette injonction, et vous offrez au ciel une prière fervente, connaissant le pouvoir de votre réunion. Les initiés savent ce que je dis : car la prière des catéchumènes n'a pas à s'occuper de cela, attendu qu'ils n'ont pas encore assez de crédit : mais vous, c'est pour l'univers, c'est pour l'Eglise étendue jusqu'aux extrémités de la terre, c'est pour tous les évêques chargés de l'administrer, que le diacre préposé aux prières vous prescrit d'offrir les vôtres; et vous lui obéissez avec zèle, témoignant par votre obéissance même, combien est grande la vertu d'une prière offerte dans l'église par un peuple unanime. Mais revenons à notre proposition, à savoir qu'il n'y avait primitivement qu'un seul idiome.

Qu'est-ce qui prouve cette unité? « Et toute « la terre était une lèvre. » (Gen. XI, 1.) La phrase est obscure. Est-ce que la terre a une lèvre? Aucunement. Que signifie donc ce texte, et de quoi parle-t-il? Il ne parle pas de la terre prise comme une chose inanimée, immobile : c'est l'ensemble de l'espèce humaine qu'il désigne par ce nom, par cette allusion à sa nature propre, à la mère de qui elle est sortie. Car cet être double (c'est l'homme que je veux dire), composé de deux substances, l'une sensible, l'autre immatérielle, à savoir, d'une âme et d'un corps, tient à la fois à la terre et au ciel. Par son essence immatérielle il est allié aux puissances d'en-haut, par sa nature matérielle il est uni aux choses de la terre : c'est véritablement le lien qui joint les deux parties de la création. Fait-il ce qui plaît à Dieu : alors on le nomme spirituel, d'un nom qui n'est point celui de l'âme, mais rappelle une prérogative encore plus glorieuse, l'influence de l'Esprit-Saint. En effet, notre âme ne suffit point aux bonnes œuvres, si elle est dénuée de cette assistance. Voulez-vous la preuve de ce que j'avance? et que dis-je, elle ne suffit pas aux bonnes œuvres? elle ne suffit pas même à comprendre ce qu'elle entend. « L'homme ani- « mal ne perçoit pas ce qui est de l'Esprit de « Dieu. » (I Cor. II, 14.) De même que le nom « de charnel » est donné à l'homme esclave de la chair, ainsi celui « d'animal » est donné à l'homme qui se remet de tout aux raisonnements humains, et ne reçoit pas l'influence de l'Esprit. Mais, comme je le disais, nous sommes appelés spirituels quand nous faisons de bonnes œuvres : au contraire, quand nous péchons, quand nous commettons des fautes, quand nous manquons à la noblesse de notre nature, alors nous prenons le nom de terre qui est celui de notre nature inférieure.

Ici donc, attendu les accusations qui vont suivre contre les constructeurs de la tour, contre ceux qui se laissèrent aller à l'orgueil,

qui présumèrent trop d'eux-mêmes, attendu la condamnation qui va être prononcée contre ces hommes, nous sommes désignés en cet endroit par le nom de notre nature inférieure : « Toute la terre était une seule lèvre. » Et la preuve que Dieu nous appelle ainsi, lorsque nous avons péché, c'est qu'il donne ce nom à Adam après sa faute : « Tu es terre et tu t'en « iras en terre. » Et cependant il n'était pas terre seulement, il avait encore une âme immortelle. Pourquoi donc ce nom? Parce que Adam avait péché. Du moins ce n'est pas ainsi que Dieu l'appela lorsqu'il le forma, écoutez plutôt : « Faisons l'homme à notre image et à « notre ressemblance; et qu'ils règnent sur les « poissons de la mer et sur les animaux de la « terre. Et ils inspireront une crainte et un « tremblement qui s'étendra sur toute la terre.» Voyez-vous quelles prérogatives attachées à sa nature, quels honneurs, quelles louanges? Mais cela se passait avant le péché : après le péché tout change : « Tu es terre et tu t'en « iras en terre. » Ecoutez encore cette allusion de Malachie, ou plutôt de Dieu par la bouche de son prophète : « Voici que je vous dépêche « le prophète Elie. » Et pourquoi donc le dépêche-t-il? « Pour tourner le cœur du père « vers son fils. » (Malach. IV, 5, 6.) C'est à cause du terrible, du formidable jugement qui doit arriver : de peur que le juge ne surprenne certains hommes sans défense contre les accusations et ne les condamne ; afin que cette visite et l'annonce de la venue prochaine rende les hommes plus sages. Comme d'ailleurs on néglige volontiers des avertissements donnés il y a longtemps, ce prophète arrive pour nous rafraîchir la mémoire. Mais il nous faut montrer maintenant comment les pécheurs sont appelés « Terre. »

6. Après avoir dit : « Pour tourner le cœur « du père vers le fils, » il ajoute : « De peur « que, venant, je ne frappe toute la terre » : or, ce sont les pécheurs qu'il frappe. Voyez-vous que les pécheurs sont appelés « Terre? » Ailleurs le prophète, parlant du Christ, s'exprime ainsi : « Il aura les reins ceints de jus« tice, et les flancs enveloppés de vérité. » (Isaie, XI, 5.) Non que Dieu ait des reins, des flancs : la Divinité est incorporelle. Mais le prophète nous fait voir par là l'incorruptibilité, l'infaillibilité du juge : et comment il n'y a autour de lui ni calomniateurs, ni hommes hostiles, comment, il est inaccessible et à la corruption et à l'erreur. Dans les tribunaux de la terre on voit frapper des innocents, et des coupables échapper, car la justice est souvent séduite. Mais quand arrivera le juge équitable et infaillible, celui dont les reins sont ceints de justice et les flancs enveloppés de vérité, tous recevront exacte justice.

« Et il frappa la terre avec la parole de sa « bouche » (Ib. 4.). Et pour vous faire entendre qu'il veut parler non de la terre, mais des pécheurs, il ajoute : « Et avec le souffle qui « passe par ses lèvres il exterminera les im« pies. » Voyez-vous qu'ici encore par le mot « terre, » il désigne les pécheurs? En conséquence, quand vous entendez lire que « Toute « la terre était une seule lèvre, » il faut vous représenter encore l'espèce humaine : c'est un moyen de nous rappeler notre néant : c'est un grand avantage, en effet, que de considérer de quelle famille on sort, et de savoir de quoi l'on est formé. La considération de notre nature, voilà une suffisante leçon d'humilité; c'en est assez pour étouffer toutes nos passions et faire le calme dans notre cœur. De là ce conseil d'un sage : « Fais attention à toi-même « Eccl. XXIX, 27); » songe à ta nature, à ta constitution, cela suffit pour rabattre à jamais ta présomption. Aussi Abraham, ce juste, avait-il toujours cette pensée dans l'esprit, et ne se laissait-il jamais emporter à l'orgueil. Celui qui conversait avec Dieu (tel était le crédit dont il jouissait), celui à la vertu duquel Dieu même rendit hommage, ne craignait pas de dire : « Je suis terre et cendre. » (Genèse, XVIII, 27.)

Un autre, voulant réprimer l'enflure du cœur humain, ne cherche pas pour cela de longs discours, il se borne à nous rappeler notre nature, et il nous réprimande fortement en ces termes : « Pourquoi se glorifier quand « on est terre et cendre? » (Eccli. X, 9.) Vous me parlez des enseignements de la mort? Mais humiliez cet homme pendant qu'il est en vie. Il ne sait pas maintenant qu'il est terre et cendre. Il voit la beauté de son corps, il voit sa puissance, les hommages de ses flatteurs, l'assiduité de ses parasites. Il est revêtu d'habits magnifiques, environné de tout l'appareil du pouvoir; tout cela lui fait illusion et le porte à oublier sa nature. Nous savons que nous sommes terre et cendre ; oui, nous qui sommes dans notre bon sens ; mais lui, il ne s'attend pas à la démonstration que la mort lui ré-

serve, il ne va pas voir les bières, les cercueils de ses ancêtres, il voit le présent, il ne songe pas à l'avenir. Dès maintenant, instruisez-le qu'il n'est que terre et cendre. Attendez, reprend le Sage : ce n'est pas tout ce que j'enseigne, je veux le rabaisser encore bien davantage, afin qu'il apprenne, lui le présomptueux, à connaître sa bassesse ; afin que, dès son vivant, il reçoive un remède. Après ces mots « Pourquoi se glorifier, quand on est « cendre ? » il ajoute : « Dans sa vie même ses « entrailles sont réduites à rien. »

Qu'est-ce à dire ? Peut-être cet endroit n'est-il-pas clair. Il parle de ces entrailles, de ce ventre plein d'ordures, d'impureté, de puanteur, non pour accuser notre nature, mais pour nous inspirer l'humilité : « Dans sa vie « même ses entrailles sont réduites à rien. » Voyez-vous la bassesse, la fragilité de notre essence ? N'attendez pas le dernier jour pour vous convaincre de votre faiblesse. Scrutez l'homme, pendant qu'il est en vie, pénétrez par la pensée dans ses entrailles, et vous verrez tout son néant. Mais ne vous découragez pas : Dieu, n'a pas agi ainsi par haine, mais par ménagement pour nous, afin de nous fournir de grandes raisons d'humilité. Si un homme, bien qu'étant terre et cendre, a osé dire : « Je monterai dans le ciel (Isaïe, XIV, 13), » où son cœur ne se serait-il pas laissé emporter, s'il n'avait été retenu par le frein de sa nature ? Ainsi donc, lorsque vous verrez un homme enflé d'orgueil, portant la tête haute, fronçant le sourcil, monté sur un char, menaçant, jetant en prison, envoyant à la mort, persécutant, dites-lui : « Pourquoi « se glorifier quand on est terre et cendre ? « Dans sa vie même, ses entrailles sont réduites « à rien. »

Cela ne s'applique pas seulement au simple particulier, mais à celui-là même qui siége sur un trône royal. Ne considérez point sa robe de pourpre, son diadème, ses vêtements dorés : mais scrutez sa nature, et vous verrez qu'elle ne le distingue en rien du vulgaire : ou plutôt, si vous le voulez, passez en revue toutes ces choses, robe de pourpre, diadème, habits dorés, et le reste de l'appareil, et vous verrez que la terre encore est la matière de tout cela. « Toute gloire humaine est comme la fleur du « foin. » Voilà que tous ces ornements paraissent à leur tour encore plus vils que la terre. Voyez-vous comme notre orgueil est humilié ? Comment toute notre présomption est rabattue par la simple considération de notre nature ? Il suffit de réfléchir à ce que nous sommes, de quoi nous sommes formés, et voilà toute la vanité de nos pensées à terre. Car si Dieu nous a composés de deux substances, c'est afin que la bassesse de la chair rabaisse celui qui se laisse emporter par l'orgueil ; et afin que, d'autre part, si nous venons à concevoir quelque pensée indigne des priviléges que Dieu nous a conférés, la noblesse qui est le caractère de l'âme réveille en nous l'ambition d'égaler les puissances célestes.

7. Mais la considération de notre nature n'est pas bonne seulement pour détruire l'orgueil : qu'une autre passion vienne à nous troubler, avarice, amour coupable et désordonné, cela suffit pour en réprimer les ravages. — Par conséquent, lorsque vous voyez une belle femme, aux yeux brillants et doux, aux joues fraîches, au visage empreint d'un charme inexprimable, si elle enflamme vos désirs et excite votre convoitise, songez que c'est de la terre que vous admirez, que c'est de la cendre qui vous enflamme, et le délire sortira de votre âme ; dépouillez-la de cette peau qui recouvre son visage, et alors vous verrez le néant de ses charmes. Ne vous arrêtez point à l'apparence, pénétrez plus avant par la pensée, et vous ne trouverez pas autre chose que des os, des nerfs et des veines. Mais ce n'est pas assez. Il faut vous la représenter changée, vieillie, malade, les yeux enfoncés, les joues creuses, et toute cette fleur fanée. Songez à ce que vous admirez, et rougissez de votre goût. Vous admirez de la boue, de la cendre ; une poussière vous embrase. Ce n'est pas pour accuser notre nature que je parle ainsi : à Dieu ne plaise ! Ce n'est pas pour la maltraiter, pour la ravaler. C'est pour fournir des remèdes aux malades. Si Dieu l'a faite ce qu'elle est, aussi vile, c'est pour faire éclater et sa propre puissance, et sa sollicitude à notre égard. Il a voulu, d'une part, nous inspirer l'humilité par l'imperfection de notre nature, et réprimer ainsi toutes nos convoitises ; de l'autre, montrer sa sagesse, capable de tirer de la fange une pareille beauté : de sorte que, au moment même où je mets si bas notre essence, je dévoile l'industrie du Créateur. En effet, si un sculpteur nous paraît surtout admirable, non quand il expose à nos yeux une belle statue d'or, mais quand il façonne avec l'argile une

image parfaite et accomplie : ainsi rien n'est plus propre à nous faire admirer et louer l'habileté du souverain Artiste, que la beauté imprimée par lui à la cendre, à la boue, que l'art ineffable qui éclate dans la création de nos corps.

Et ce qu'il a fait pour son corps, il l'a fait également pour toute la création. Employant souvent les plus viles essences, il y a mis le signe manifeste de sa propre sagesse, et en même temps il y a mêlé un témoignage de leur originelle infirmité : de telle sorte que tant d'art et de beauté vous fasse admirer le Créateur, et qu'en même temps cette infirmité, cette imperfection de nature vous préserve d'adorer son ouvrage. C'est une belle chose que le soleil dans son éclat; toute la terre en est illuminée; mais la nuit venue, il disparaît. « Qu'y a-t-il de plus brillant que le soleil? « est-il écrit. Et pourtant lui-même disparaît.» (Eccli. XVII, 30.) Et cela peut arriver même pendant le jour. S'il est advenu plus d'une fois que le soleil a disparu en plein jour, c'est afin que vous admiriez en lui l'art du Créateur, sans pourtant adorer un ouvrage sujet à ces défaillances. Vous voyez le ciel, ce corps immense : qu'il est grand, beau, resplendissant, supérieur en éclat à nos propres corps? Mais il n'a pas d'âme. Voyez-vous à la fois, la marque de l'artiste, et le signe de l'infirmité ? Voyez-vous comment vous êtes préservé des deux côtés? Dieu a fait de belles choses, afin que vous ne le soupçonniez pas d'impuissance : mais pour que vous n'adoriez pas les créatures comme des dieux, il les a rendues faibles par un côté. N'oubliez jamais cela.

Si nous expliquons les Ecritures, ce n'est pas seulement pour que vous compreniez les Ecritures, c'est encore afin que vous redressiez votre conduite. Si vous ne le faites point, nos lectures sont inutiles, nos explications superflues. Comme un athlète qui fréquente la palestre, se frotte d'huile et se fait styler par les mains d'un maître, pourrait s'épargner cette peine si, au moment de la lutte, il doit faire honte à l'enseignement qu'il a reçu : de même vous qui venez ici, apprendre à lutter par tous les moyens contre le diable, si le moment des combats doit être pour vous celui de la chute, pour peu que vous voyiez un beau visage, ou que l'orgueil s'empare de vous, ou que quelque autre mauvaise pensée vous assiége, c'est inutilement que vous êtes venus ici. Souvenez-vous donc de ce qui vous a été dit, non contre notre nature, mais contre les déréglements de la passion. Ce n'est pas la nature, c'est la passion que nous avons accusée. Par là réprimez en vous la colère, modérez la concupiscence, déracinez l'orgueil.

« Et toute la terre était une seule lèvre, » et il n'y avait qu'un langage pour tous. Nous voici revenus à notre problème. Il ne s'agissait pas, en effet, de la terre, mais de ce fait que tous les hommes avaient le même langage. Mais d'où vient cette expression : « Une « seule lèvre? » pour désigner le langage. C'est l'usage de l'Ecriture de nommer ainsi les paroles, le langage. Ce point encore est à éclaircir à cause des hérétiques, de ceux qui accusent la création divine, qui prétendent que le corps est mauvais. L'Ecriture emploie les noms des membres du corps pour désigner les mouvements coupables de la pensée. Par exemple : « Ils ont aiguisé leur langue comme « celle d'un serpent; leur langue est une épée « tranchante. » (Ps. CXXXIX, 4 et LVI, 5.) Quelques-uns croient que c'est de la langue qu'il s'agit. A Dieu ne plaise ! il ne s'agit pas de la langue, ouvrage de Dieu, mais de ces paroles meurtrières, homicides, qui blessent plus cruellement que le glaive. « Leur langue est « une épée tranchante. Des lèvres trompeuses « sont dans leur cœur, et dans leur cœur elles « ont dit du mal. » Il n'est pas question ici d'un organe, mais de propos perfides. De même, dans notre passage « Et toute la terre était une « seule lèvre, » ne signifie pas que tous les hommes n'avaient qu'une lèvre : « lèvre, » ici, veut dire langage. Car après ces mots : « toute « la terre était une seule lèvre, » viennent aussitôt ceux-ci : « Et il n'y avait » qu'un langage pour tous. De même quand l'Ecriture dit : « Leur gosier est un sépulcre ouvert (Ps. V, 11.) », elle n'a pas en vue le gosier, mais les mauvaises paroles, les doctrines de mort auxquelles il livre passage. Car un tombeau est un réceptacle d'ossements et de cadavres. Telles sont, par exemple les bouches de ces hommes qui accusent le Créateur; telles encore les bouches de ceux qui profèrent des paroles obscènes, des invectives, de ceux qui font sortir de leur gosier des propos coupables et empestés.

8. C'est de parfums qu'il faut le remplir, mon cher auditeur, et non de miasmes; il faut en faire un trésor royal, et non un sépulcre

de Satan. Si c'est un sépulcre, du moins, fermez-le, afin que la puanteur n'en sorte pas. Vous avez de mauvaises pensées : ne les proférez pas ; laissez-les dormir au fond de vous-mêmes, et bientôt elles seront étouffées. Nous sommes mortels, nous concevons souvent bien des pensées coupables, déréglées, impures ; du moins ne permettons pas à ces pensées de se faire jour en paroles, afin que, refoulées, elles languissent et meurent. — Si l'on jette dans une fosse des bêtes féroces d'espèce différente, et qu'ensuite on referme la fosse, elles sont bien vite étouffées ; mais pour peu qu'on laisse un faible jour, une issue, on les ranime, on les sauve, on ne fait que les irriter davantage ; il en est de même pour les mauvaises pensées. Une fois qu'elles ont pris naissance en nous, si nous avons soin de leur fermer toute issue vers le dehors, nous en avons bientôt raison ; si au contraire nous les laissons s'échapper en paroles, nous les fortifions en leur permettant de respirer par ce canal, et nous tombons de l'habitude des mauvaises paroles dans le gouffre des actions criminelles. Voilà pourquoi le prophète, au lieu de dire simplement : « Un sépulcre, » a dit : « Un sépulcre ouvert. » C'est la faute dont je parlais tout à l'heure. Non-seulement celui qui profère des paroles honteuses se déshonore lui-même, mais il fait encore le plus grand tort à son prochain, à tous ceux qui le fréquentent. Et de même que, si nous ouvrions les sépulcres, nous remplirions les villes de pestilence ; de même si nous laissons les bouches impures s'ouvrir, elles infecteront tous ceux qui seront à leur portée. Il faut donc mettre à la bouche une porte, un verrou et un levier.

Nous avons suffisamment montré qu'il n'y avait qu'une langue à l'origine : il nous reste à dire d'où vient qu'un si grand nombre aient été plus tard introduites. Mais d'abord appliquons-nous à un sujet plus important pour la conduite : apprenons à notre langue à porter un frein et à ne pas exprimer indistinctement tout ce qui nous passe par l'esprit ; à ne pas médire de nos frères, à ne pas mordre, à ne pas déchirer le prochain. Ceux qui mordent le corps sont moins redoutables que ceux qui mordent par les paroles. Ceux-là blessent le corps avec leurs dents ; ceux-ci par leurs propos, blessent l'âme et font d'incurables plaies. Mais plus la morsure est cruelle, plus le châtiment et le supplice seront rigoureux. D'ailleurs, ce n'est pas seulement pour cela que le médisant se verra refuser miséricorde, c'est encore parce qu'il n'aura aucun prétexte, vrai ou faux, à produire pour justifier sa méchanceté. Les autres péchés ont des excuses, mauvaises sans doute, mais enfin, ils en ont ; par exemple, le fornicateur satisfait sa concupiscence, le voleur remédie à sa pauvreté, l'homicide contente sa colère, le médisant n'a rien à dire pour sa justification. En effet, quel profit se procure-t-il ? dites-moi ; quel appétit satisfait-il ? Le seul principe de sa faute, c'est une jalousie sans excuse, mauvaise ou bonne. — Voilà pourquoi il perd tout titre à l'indulgence. Vous voulez accuser ? Je vais vous donner une bonne occasion. Vous voulez médire ? Eh bien ! dites du mal de vos péchés. « Dis le premier tes péchés, » est-il écrit, « afin que tu sois justifié. » (Isaïe, XLIII, 26.) — Voyez-vous ce genre de médisance couronné, loué, justifié ? Et ailleurs : « Le juste « s'accuse lui-même le premier (Prov. XVIII, « 17) ; » lui-même et non autrui. Si vous accusez autrui, vous êtes châtié ; si vous vous accusez vous-même, vous êtes couronné. Et pour vous faire bien entendre combien il y a de gloire à accuser ses propres fautes, le Sage dit : « Le juste s'accuse lui-même tout le premier. » Mais s'il est juste, comment est-il accusateur ? et s'il est accusateur, comment est-il juste ? Le juste ne tombe pas sous le coup de l'accusation. Si le Sage parle ainsi, c'est pour vous apprendre que le pécheur lui-même devient juste, du moment où il accuse ses fautes. Qu'est-ce à dire, Tout le premier ? Ecoutez-moi bien.

Dans les jugements il y a deux parties, le plaignant et le prévenu ; l'accusateur et l'accusé ; le suspect et celui qui est hors de cause : et la parole est donnée d'abord à l'accusateur, à celui qui est hors de cause. Ici c'est le contraire. Vous, le coupable, emparez-vous du premier tour de parole, afin d'être justifié : n'attendez pas l'accusateur. Bien que vous ayez rang de prévenu, néanmoins, avant que l'autre partie élève la voix contre vous, hâtez-vous d'accuser vous-même vos fautes. C'est un glaive qu'une langue acérée : ne nous en servons pas pour blesser les autres, mais pour amputer nos chairs malades. Voulez-vous vous convaincre que les justes avaient coutume de médire d'eux-mêmes, et non des autres ? Ecoutez Paul qui s'écrie : « Je rends grâces à Celui « qui m'a fortifié, au Christ, de ce qu'il m'a « estimé fidèle en m'établissant dans son mi-

« nistère, moi qui étais auparavant blasphé« mateur, persécuteur et téméraire. » Voyez-vous comment il médit de lui-même? Et encore : « Le Christ est venu en ce monde « pour sauver les pécheurs, entre lesquels je « suis le premier. Et ailleurs enfin : Je ne suis « pas digne d'être appelé apôtre, parce que « j'ai persécuté l'Eglise de Dieu. » (I Tim. I, 12-15; I Cor. XV, 9.)

9. Voyez-vous de quelle façon il s'accuse partout lui-même ? C'est qu'il sait ce que rapporte ce genre d'accusation, et qu'elle produit la justice. Sachant donc qu'il faut s'accuser, il ne se ménage pas les accusations : mais voit-il les autres faire le procès aux défauts d'autrui, considérez avec quelle sévérité il leur ferme la bouche : « C'est pourquoi ne ju« gez pas avant le temps, jusqu'à ce que vienne « le Seigneur, qui éclairera ce qui est caché « dans les ténèbres, et manifestera les pensées « des cœurs. » (I Cor. IV, 5.) Laissez le jugement à celui qui connait les secrets du cœur. Peut-être croyez-vous connaître ceux du prochain : votre jugement est en défaut. « Qui sait « les choses de l'homme, sinon l'esprit de « l'homme qui est en lui ? » (I Cor. II, 11.) Combien parmi ceux qu'on ravale et qu'on méprise brilleront d'un éclat plus vif que le soleil? Combien parmi les grands et les illustres, seront reconnus pour être de la cendre et des sépulcres blanchis? Vous avez entendu comment Paul médit de lui-même, comment il ne cesse de rappeler, d'exagérer, de grossir des péchés pour lesquels il ne devait pas être accusé? Il était, cela est vrai, blasphémateur, persécuteur et téméraire avant le baptême : mais le baptême avait effacé ces péchés. Néanmoins il les rappelle, non qu'il dût en rendre compte, mais pour montrer la bonté de Dieu, qui l'avait métamorphosé à ce point, qui, d'un persécuteur, avait fait un apôtre. Que si Paul rappelait ses fautes effacées, à plus forte raison devons-nous rappeler celles qui ont suivi notre baptême. En effet, quel recours, quelle excuse nous restera-t-il si, tandis que Paul ne cesse de faire mention des péchés qui ne lui sont plus imputables, nous passons sous silence, nous, ceux-là mêmes dont nous avons à rendre compte, et si nous négligeons nos propres fautes, pour nous enquérir curieusement de celles d'autrui. Ecoutez Pierre disant : « Eloi« gnez-vous de moi, parce que je suis un « homme pécheur. » Ecoutez comment Matthieu, lui aussi, incrimine sa vie passée, se déclare publicain, et ne rougit pas de divulguer la conduite qu'il avait tenue d'abord. N'ayant aucun reproche à s'adresser depuis le baptême, ces hommes remontaient plus haut, afin de nous apprendre à ne pas nous occuper des misères d'autrui, et à songer aux nôtres, à les repasser constamment dans notre esprit.

Car il n'y a pas, non, il y a pas, pour le rachat des péchés, un remède comparable à cette mention, à cette accusation perpétuelle. C'est par là que le publicain put se décharger de ces fautes innombrables qui lui faisaient dire : « Seigneur, soyez-moi propice, à moi, pé« cheur. » Par là, le pharisien se priva de toute justification, lui qui, au lieu de se représenter ses péchés, accusait l'univers, en disant : « Je ne suis pas comme le reste des hommes « qui sont voleurs et injustes, ni comme ce « publicain. » De là aussi ce conseil de Paul : « Que chacun éprouve ses propres œuvres, et « alors il trouvera sa gloire en lui-même et « non dans un autre. » (Galat. VI, 4.) — Voulez-vous voir comment, dans l'Ancien Testament même, les justes s'accusent? Ecoutez leurs paroles : elles s'accordent parfaitement avec les précédentes. On lit chez David : « Mes « iniquités ont dépassé ma tête : comme un « lourd fardeau, elles se sont appesanties sur « moi. » (Ps. XXXVII, 5.) Isaïe s'écrie : « Hé« las ! Malheur à moi, homme, ayant les lèvres « impures. » (VI, 5.)

Les trois enfants, dans la fournaise, ceux qui avaient livré leurs corps au supplice à cause de Dieu, se comptaient eux-mêmes parmi les derniers des pécheurs : « Nous avons péché, « nous avons enfreint la loi (Dan. III, 29), » disaient-ils : et pourtant quoi de plus glorieux, quoi de plus pur que ces victimes ! Eussent-ils commis quelques péchés, il eût suffi de cette flamme pour les effacer. Mais ils ne considéraient pas leurs bonnes œuvres, ils ne songeaient qu'à leurs fautes. De même Daniel, après la fosse aux lions, après les innombrables supplices qu'il eut à endurer, continuait à s'accuser lui-même ; mais aucun de ces hommes n'incriminait le prochain. Pourquoi? Parce que celui qui médit d'autrui, irrite le Seigneur; tandis que celui qui médit de soi-même, se le rend propice et miséricordieux; le juste devient plus juste ; le pécheur est mis hors d'accusation et devient digne de pardon.

Instruits de ces vérités, ne nous enquérons

point des défauts d'autrui, mais des nôtres; scrutons notre conscience, passons en revue toute notre existence, interrogeons-nous sur chacun de nos péchés ; et loin de dire du mal des autres, n'écoutons pas ceux qui voudraient en dire. En effet, à cela aussi un grief, un châtiment redoutable est attaché : « Tu n'accueilleras pas un propos léger, » est-il écrit. (Exod. XXIII, 1.) On ne vous dit pas : Tu ne croiras pas un propos léger, mais : Tu ne l'accueilleras pas : bouche-toi les oreilles, ferme tout passage à la médisance ; montre que tu n'es pas moins que l'accusé, toi qui entends l'accusation, armé et en guerre contre celui qui la prononce. Imite le Prophète qui dit : « Celui qui médisait en « secret de son prochain , je le chassais. » (Ps. C, 5.) Il ne dit pas : Je ne croyais pas : mais je ne le laissais pas même parler , je le chassais , comme un ennemi dangereux.

10. Mais on voit des gens qui se rassurent en tenant ce langage ridicule : Seigneur, ne m'imputez point à péché ce que je n'ai fait qu'entendre. A quoi bon cette apologie? A quoi bon cette excuse? Taisez-vous , et vous êtes déchargé de tout grief; ne dites rien, et vous n'avez rien à craindre. Pourquoi vous créer des embarras, et avec Dieu et avec les hommes ? pourquoi vous exposer à être accusé? pourquoi ajouter à votre fardeau ? Ne vous suffit-il pas d'avoir à répondre de vos propres fautes ? faut-il que vous vous chargiez encore des péchés d'autrui ? Votre excuse est superflue : ce n'est pas d'avoir entendu que vous rendrez compte, vous êtes responsable de la médisance elle-même. En effet, quand vous ne gardez pas le silence après avoir entendu, vous n'êtes pas punissable seulement pour avoir entendu, vous l'êtes encore comme si vous aviez médit. « D'après vos discours vous serez justifié, » est-il écrit, « et d'après vos discours vous serez « condamné. » (Matt. XXII, 37.)

Si je parle ainsi , si j'insiste sur ce point, ce n'est pas dans l'intérêt de ceux dont on médit, mais dans celui des médisants. Celui qu'on diffame n'éprouve aucun dommage, aucun préjudice : au contraire, s'il est calomnié, un dédommagement lui est réservé ; si le propos est vrai, ce n'est pas votre médisance qui lui fait tort : car ce n'est pas sur vos invectives que le juge le jugera. Et même disons-le, au risque d'étonner, il en retirera un grand profit, s'il sait les endurer courageusement, comme le publicain, par exemple ; le médisant au contraire, que ses propos soient vrais ou faux, se fait le plus grand tort. Qu'il est perdu, s'il calomnie, c'est ce qu'il n'est pas besoin de démontrer ; mais que même s'il dit la vérité, il rend le juge plus sévère pour lui, en étalant les infirmités du prochain, en causant des scandales, en dévoilant à tous les yeux ce qu'il faudrait cacher, en proclamant les péchés d'autrui, c'est ce dont tout le monde aussi est peut-être convaincu. En effet, si celui qui a scandalisé une seule personne doit être châtié sans rémission, celui qui en scandalise des milliers pas ses mauvais propos, quel châtiment n'encourra-t-il pas? Le pharisien ne mentait pas, il disait la vérité, en appelant publicain le publicain, néanmoins il fut puni.

Pénétrés de cette pensée , mes chers frères , fuyons la médisance : il n'y a pas de péché plus grave , ni qui se commette plus aisément. Comment cela ? Parce que rien n'est plus facile que d'enfreindre la loi en ce point ; parce que, si l'on n'y prend garde, on s'y laisse promptement entraîner. Pour les autres péchés il faut du temps, de l'argent, de la persistance, des complices, et souvent le temps qui s'écoule en empêche la consommation. Par exemple, quelqu'un a résolu de tuer , de voler, de commettre une injustice ; il lui faut beaucoup de travail pour arriver à ses fins, et souvent, grâce à ce retard, il guérit de sa colère, revient de sa passion criminelle, réprime sa volonté corrompue, renonce à exécuter son projet : il n'en est pas de même pour la médisance : si nous n'avons pas tout notre sang-froid, nous nous y laissons facilement emporter ; et nous n'avons besoin ni de temps, ni de délais, ni d'argent, ni d'efforts pour médire : c'est assez de le vouloir, et voilà notre volonté réalisée. Car le ministère de la langue suffit à cela.

Ainsi donc puisque ce mal est si facile à faire, ce péché si obstiné à nous circonvenir, puisque la punition, le châtiment en sont si rigoureux , et le profit nul, ni grand, ni petit, évitons soigneusement cette infirmité, et soignons les misères d'autrui au lieu de les divulguer. Répétons aux pécheurs cette recommandation divine : « Si ton frère a péché contre toi, va « et reprends-le entre toi et lui seul (Matth. XVIII, 15) ; » ainsi plus le reproche sera tenu secret, plus la guérison sera facile. Ne mordons point, et ne suçons point les plaies d'autrui : n'imitons pas les mouches, mais les abeilles. Les mouches se posent sur les plaies

et mordent : les abeilles volent sur les fleurs. Aussi les unes font des rayons, tandis que les autres causent des maladies aux corps sur lesquels elles se posent : les unes sont un objet de dégoût, les autres un objet d'amour et de louanges. Et nous aussi, par conséquent, préparons notre âme à voler vers la prairie de la vertu des saints, enivrons-nous du parfum de leurs bonnes œuvres, et ne mordons point les plaies du prochain ; que si nous voyons d'autres personnes tomber dans cette faute, fermons-leur la bouche, dressons devant elles l'épouvantail du supplice, et rappelons-leur les liens qui les unissent à leurs frères. Si elles ne veulent pas céder, appelons-les mouches, afin qu'au moins la honte de s'entendre nommer ainsi les arrache à leur détestable habitude, et que, revenues de cette occupation perverse, elles s'appliquent de tous leurs soins à sonder leurs propres infirmités. De cette manière, ceux qui ont failli se relèveront au souvenir de leurs fautes non divulguées ; ceux qui se représenteront constamment leurs propres misères s'en déchargeront facilement, parce que le souvenir de leurs péchés précédents les rendra plus lents à en commettre de nouveaux : enfin, ceux qui auront toujours devant les yeux, le mérite des saints, contracteront un grand empressement à les imiter ; et quand nous aurons ainsi redressé tout le corps de l'Eglise, nous pourrons, avec tous ceux qui sont ici, entrer dans le royaume des cieux, auquel puissions-nous tous parvenir, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec lequel gloire au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

Traduit par M. X...

HOMÉLIE

PRONONCÉE DANS LA GRANDE ÉGLISE, APRÈS QUELQUES PAROLES SUR CE PASSAGE DE L'ÉVANGILE :

LE FILS NE FAIT RIEN DE LUI-MÊME, QU'IL N'AIT VU FAIRE A SON PÈRE.

(JEAN, V, 19.)

AVERTISSEMENT ET ANALYSE.

Cette magnifique homélie a été pour la première fois tirée de l'oubli par le savant Eric Benzel, et publiée par lui à Upsal, en 1708, d'après un manuscrit anglais, vicieux en beaucoup de passages. Nous avons eu le bonheur de la retrouver dans un manuscrit du cardinal Ottoboni à Rome, et nous avons pu combler les lacunes et corriger les fautes.

Cette homélie, qui est toute de controverse,, fut prononcée à l'occasion d'une objection des Anoméens. Saint Chrysostome, dans son discours précédent avait cité ce mot de l'Evangile : *Mon Père agit toujours et moi j'agis également;* il avait démontré par là que le Fils est égal au Père, ainsi, ajoute-t-il, que le déclare l'Évangéliste en ces termes : *C'est pourquoi ils le poursuivaient davantage, non-seulement parce qu'il rompait le sabbat, mais encore parce qu'il nommait Dieu son Père, se faisant l'égal de Dieu;* c'était par là qu'il avait terminé son discours. Mais les hérétiques Anoméens opposèrent à ce raisonnement un autre passage de saint Jean (5, 19.) : *Le Fils ne fait rien de lui-même, qu'il n'ait vu faire à son Père.* L'objection pouvait troubler ses auditeurs; il fallait donc réfuter ces subtilités des Anoméens : aussi l'évêque Flavien pornonça-t-il quelques paroles, et sachant le peuple désireux d'entendre Chrysostome, comme le plus capable de repousser vigoureusement une telle attaque, il se tut bientôt et lui confia le soin de réfuter les hérétiques.....

Il est donc certain que ce discours fut prononcé à Antioche, dans la grande église, comme le dit le titre, et en présence de Flavien, alors que Chrysostome était déjà en haute estime auprès des habitants d'Antioche... Les dix premières homélies contre les Anoméens sont de l'année même où il fut fait prêtre et commença à prêcher (386 et 387). Celle-ci et celle qui en fut l'occasion, furent prononcées plus tard, quand des prédications continuelles eurent donné à Chrysostome un grand nom à Antioche. Nous ignorons l'année.

1. Hommage à l'évêque Flavien. — Appel à l'attention des auditeurs. — Importance du sujet.
2. Il expose l'objection des Anoméens, qui s'appuie sur une fausse interprétation du texte cité. — Il la réfute, par la nature même du Christ, par la théorie de la responsabilité humaine.
3. Par ses conséquences pour la création, et pour l'incarnation.
4 et 5. Par le témoignage de Jésus-Christ lui-même, et par des exemples de puissance tirés de sa vie terrestre.
6. Il établit le vrai sens du texte, qui est une preuve de consubstantialité : le fils ne peut rien sans le Père, le Père sans le Fils, parce qu'ils ne sont qu'un. — Preuves de cette interprétation tirées de l'Evangile et des paroles mêmes du Christ.
7. Conclusion : le Père et le Fils ont une égale puissance.

1. O violence ! ô tyrannie ! notre maître, qui vient de parler avant moi, ne nous a permis, alors qu'il avait sa coupe pleine, d'y tremper que le bout des lèvres; et ce n'est pas faute d'instruction à nous verser : les paroles ne découlent-elles pas toujours de sa bouche comme d'une source abondante? Mais, comme je le disais en commençant, il a voulu, mes

Nous renvoyons le commentaire sur le prophète Daniel à notre dernier volume, afin de pouvoir le traduire sur un meilleur texte, récemment découvert.

chers frères, mettre dans tout son jour la tyrannie dont vous faites preuve si souvent envers votre serviteur indigne. Voilà pourquoi il a été si prompt à se taire, à terminer son discours : il a voulu satisfaire à vos désirs, et pour cela il m'a remis l'obligation d'achever le paiement de sa dette. Puis donc qu'il m'a cédé la parole et que je vous vois suspendus à mes lèvres, il faut enfin que je me dispose pour la lutte ; mais venez à mon aide, tendez-moi la main : que vos prières délient ma langue, et qu'une attention intelligente rende votre instruction plus facile ; puisque le prophète ne demande pas seulement la sagesse chez qui conseille, mais aussi l'intelligence chez qui écoute. (Isaïe, III, 3.) Car nous n'avons pas aujourd'hui à engager un combat de peu d'importance : mais il réclame de tous, beaucoup de prières ; de vous qui écoutez beaucoup d'attention ; de moi qui parle, beaucoup d'efforts, pour que ma parole soit exacte et juste, et qu'elle pénètre dans vos âmes, mes chers frères, et s'y fixe solidement. Il vous faut non-seulement m'entendre, mais vous instruire, non-seulement vous instruire, mais enseigner; non-seulement recevoir vous-mêmes la vérité, mais la transmettre. Nous aurons en effet un plus brillant théâtre, une plus nombreuse réunion, quand ce que vous aurez entendu vous aura servi à amener de nouveaux fidèles.

Dans notre précédente assemblée, vous ayant cité cette parole de l'Evangile : « Mon Père « agit toujours, et moi j'agis également (Jean, « V, 17), » je vous ai montré partant de là que le Fils est l'égal du Père, conséquence que l'Evangéliste avait déjà explicitement énoncée, en disant : « Ils le poursuivaient davantage, « non-seulement parce qu'il rompait le sabbat, « mais parce qu'il appelait Dieu son père, se « faisant l'égal de Dieu (Jean, V, 18), » et j'ai ainsi terminé mon discours. Aujourd'hui il me faut ruiner les objections que soulèvent les hérétiques à ce propos. Car, quoique en face d'une foule amie, je dois parler avec assez de justesse pour que mon langage soit irréprochable, inattaquable, fût-ce même par-devant des ennemis. En effet, comme je vous l'ai dit déjà, je ne veux pas seulement que vous m'écoutiez, mais aussi que vous instruisiez vos frères. Aussi me suis-je efforcé de vous abriter de toutes parts sous des armes spirituelles, pour qu'aucun de vos membres n'apparaisse à découvert, et ne reçoive une blessure mortelle. Oui, la parole nous est une arme : elle garantit les nôtres, et frappe nos adversaires; elle les frappe non pour les abattre, mais pour les relever de terre, dans les combats que nous livrons, c'est pour le salut de l'ennemi que s'élèvent nos trophées. Pour obtenir cet heureux triomphe, prêtez-moi donc votre attention; rejetez toute pensée mondaine; tenez votre esprit en éveil, et suivez-moi d'un œil pénétrant. Que le riche ne se laisse pas énerver par la noblesse; que le pauvre ne plie pas sous les soucis de sa misère; mais que chacun, bannissant de sa pensée les inégalités du monde, se prépare à entendre : car le sujet que nous avons à traiter est grave.

Et si je reviens sur ces recommandations, c'est que je sais sur quel abîme nous nous avançons. Mais ne tremblez pas à ce mot d'abîme : avec l'Esprit-Saint pour guide, plus de ténèbres sur les eaux, mais partout une route facile, si du moins vous suivez la voie où je vous appelle. Pas de trouble, pas d'effroi. Assurément la question que nous devons agiter aujourd'hui peut commencer par troubler un auditeur d'un esprit superficiel, et par soulever en lui des doutes; mais s'il attend la fin, quand il verra une solution d'accord avec sa foi, il jouira d'une heureuse paix, et il pourra faire aborder son âme dans un port sans orages. Donc, pour qu'il en soit ainsi, pas de trouble, pas d'effroi; mais suivez en toute patience, en toute assurance, la voie que vous enseigne ma parole.

Quelles sont les objections de nos contradicteurs? «Le Fils ne peut rien de lui-même, « disent-ils, qu'il n'ait vu faire à son Père. » (Jean, 5, 9.) Tel est bien le texte de l'Ecriture. Comment donc nous opposent-ils ces paroles? C'est qu'ils ne les citent pas dans le sens de l'Ecriture. En effet, que veulent-ils en conclure? Voyez-vous, disent-ils, comme le Fils de Dieu repousse toute pensée d'égalité? Comme les Juifs le soupçonnaient de se prétendre l'égal de Dieu, il leur répond par ces mots: «le Fils ne peut rien de lui-même. »

2. Avais-je tort de dire que ces paroles pouvaient vous troubler, et tout d'abord inquiéter qui les entend? Mais attendez et vous verrez nos adversaires accablés sous leurs propres armes. Avant tout il ne s'agissait pas d'un soupçon des Juifs; c'est ce que je vous ai démontré en toute évidence dans notre précédent entre-

uen; pour ne pas remettre ce point en avant, je vous renvoie à mon dernier discours, et je vais m'efforcer de réfuter ce qu'on nous objecte aujourd'hui, en montrant que Jésus parle ainsi, non pour repousser ce soupçon des Juifs, mais pour confirmer leur opinion de tous points, et nous fournir la preuve de sa ressemblance, de son union étroite, de son entente parfaite avec son Père. Oui, je m'appuie avec tant de confiance sur cette parole, que j'y vois une démonstration de sa communauté de nature avec le Père, de sa consubstantialité. Ne soyez pas troublés par les raisonnements des hérétiques. Des épées, des lances, des javelots en peinture ne sauraient épouvanter un guerrier à l'aspect redoutable, à la mine résolue. Tout cela n'est qu'ombre et vaine image, et non pas réalité. Ainsi des raisonnements des hérétiques : pour les réfuter, attachons-nous au texte lui-même; retournons-le sans relâche, et demandons-leur comment ils le veulent interpréter.

Car il ne suffit pas de lire. Si c'était assez, pourquoi Philippe disait-il à l'eunuque : « Comprends-tu ce que tu lis? » (Actes, VIII, 30.) Par où l'on voit qu'il lisait, mais sans comprendre ce qui était écrit. Aussi répondit-il : « De qui, je te prie, parle le prophète? De lui-même, ou d'un autre? » (Ibid., v. 34.) S'il suffisait de lire, comment se fait-il que les Juifs, en lisant l'Ancien Testament, et les prédictions sur la naissance du Christ, sur les signes et les miracles qui l'accompagneraient, le lieu, le temps, la croix, l'ensevelissement, la résurrection, l'ascension, la place à la droite de son Père, la descente du Saint-Esprit, la dispersion des Apôtres, la réprobation de la synagogue, la noblesse de l'Eglise, ne croient pas encore aujourd'hui? Il ne suffit donc pas de lire, si l'on ne comprend de surcroît. Qu'un homme mange sans digérer, il ne peut vivre ; de même, qu'un homme lise sans comprendre, il ne rencontrera pas la vérité. Ne me présentez donc pas seulement le texte de l'Evangile, mais interprétez-le. Voilà ce que je leur demande, afin d'écarter leurs fausses interprétations, et de jeter ensuite les fondements de la vérité. Ainsi font les architectes, ils ne jettent pas les fondations, avant d'avoir enlevé tout ce qui est mouvant, afin de bâtir avec solidité. Imitons-les.

Répondez-moi donc : ainsi le Fils ne peut absolument rien faire de lui-même? Car il n'a pas dit qu'il pût faire des hommes, mais non des anges; ou bien des anges, mais non des archanges; il a dit : rien. C'est donc un aveu d'impuissance? puisqu'à votre sens, il ne peut rien, enchaîné qu'il est par une sorte de force invincible; puisqu'il ne fait rien de lui-même, mais seulement ce qu'il a vu faire à son Père. Voyez quelle nouvelle doctrine, en complet désaccord avec sa substance pure, immortelle, inénarrable, inexplicable, incompréhensible !

Et pourquoi parler du Christ? Moi chétif, moi misérable, moi ver de terre, nul ne saurait dire de moi que je ne puis rien par moi-même ; nul ne le saurait dire de vous, ni d'aucun homme. Car, s'il en était ainsi, l'enfer, l'expiation, le châtiment, vains mots! vains mots, les couronnes, les récompenses, la félicité ! Non, nous ne serons pas punis pour nos fautes, nous ne serons pas récompensés pour nos bonnes actions, si nous ne faisons rien de nous-mêmes ! La récompense n'est pas promise à l'action elle-même, mais à l'intention. Ainsi, quand un homme fait de lui-même une bonne action, il est félicité, il est récompensé : non pas s'il la fait purement et simplement, mais avec intention, de dessein prémédité.

Et voyez la vérité de mes paroles : « Il y a « des eunuques, dit saint Matthieu, qui ont été « faits eunuques par les hommes; et il y a des « eunuques, qui se sont faits eunuques eux-« mêmes en vue du royaume des cieux. » (Matth. XIX, 12.) Il entend ici par eunuques, non ceux qui retranchent leurs membres, mais ceux qui se défont des pensées mauvaises et déréglées. non avec le fer, mais avec le raisonnement, et la sagesse et l'aide de Dieu. Ainsi il y a deux sortes d'eunuques, les uns mutilés par l'homme en leurs corps, les autres mutilés par la piété en leurs mauvaises pensées. Mais quoique leur mutilation diffère dans ses causes, ils n'en vivent pas moins également les uns et les autres loin du commerce de la femme. Egalement, ai-je dit, non par l'intention, mais par le fait matériel. Ni l'eunuque ne peut voir une femme, ni le moine, qui s'est fait eunuque lui-même. Le fait est le même, non pas la fin. Ceux que l'Evangéliste a dit mutilés par la main des hommes, il ne leur accorde aucune récompense ; c'est pour eux affaire d'incapacité physique, et non de lutte. Mais les autres, il leur décerne la couronne céleste, en disant « en vue du royaume des cieux. » Pourtant ni l'un ni l'autre n'a commerce avec la femme,

mais l'un s'abstient forcément par impuissance ; l'autre est chaste par la puissance de sa volonté, il veut et il triomphe.

Et, quand les hommes peuvent par eux-mêmes de telles choses, quand ils peuvent raisonner, parler, accomplir tant d'autres actes, le Maître des anges ne pourra par lui-même absolument rien? Qui supporterait un pareil langage? N'entendez-vous pas saint Paul disant : « Dans une grande maison ne se trouvent pas seulement des vases d'or et d'argent, mais il y en a de bois et de terre, les « uns pour l'honneur, les autres pour l'ignominie; si quelqu'un se garde pur de ces choses, il sera un vase d'honneur, sanctifié et « propre au service du Seigneur. » (II Tim. II, 20, 21.)

3. Voyez-vous encore que c'est par eux-mêmes qu'ils se corrigent? Car c'est là le sens du mot : « Si quelqu'un se garde pur. » Que signifie donc l'objection qui nous est faite? — Si je ne m'adressais qu'à des frères, j'aurais déjà tiré la conclusion; mais puisque j'ai affaire à des adversaires, à des ennemis, il me faut encore renverser leurs arguments. Examinons de rechef la parole évangélique, pour en rendre le sens manifeste.

Que nous puissions par nous-mêmes et agir et parler, c'est ce que le raisonnement a assez démontré. Car s'il n'en était ainsi, nous ne serions pas récompensés pour nos bonnes œuvres. Interrogeons de nouveau l'hérétique. Que veut-il dire : « S'il n'a vu son Père faire « quelque chose, il ne peut rien faire de lui-« même? » De cette parole prise à la lettre, mais non de son interprétation, ou plutôt non pas même de cette parole, mais de la fausse interprétation qu'en donnent les hérétiques, il résulte nécessairement qu'il a dû y avoir deux créations. — Comment? Pourquoi? — S'il n'a vu son Père faire quelque chose, disent-ils, il ne peut rien faire. Il faut donc de toute nécessité que les œuvres du Père aient été d'abord achevées, et puis qu'il y en ait d'autres du Fils, qu'il crée après avoir vu les premières. Car s'il n'a vu faire, il ne fait pas, disent-ils. Or, pour qu'il voie, il faut qu'il y ait des œuvres.

Hé bien, je vous prie, répondez-moi! Je ne vois qu'un soleil, pourriez-vous m'en montrer deux, afin que j'attribue l'un au Père, l'autre au Fils? Montrez-moi deux lunes, deux terres, deux mers, et ainsi du reste? Vous ne le pourriez. Car il n'y a qu'un soleil. En quel sens donc ne fait-il rien, qu'il n'ait vu faire à son Père? De qui voulez-vous que le soleil soit l'ouvrage? Du Père? Où est le soleil du Fils? Du Fils? Où est le soleil du Père, le modèle sur lequel le Fils en a fait un semblable? Comment maintenir ce mot : « Tout « a été fait par lui et sans lui rien n'a été « fait? » (Jean, I, 3.) Car si tout a été fait par lui, quel moment assigner à cette division de l'œuvre? Voyez-vous quels raisonnements! Comme vous vous percez de vos propres armes! Comme le mensonge se dénonce lui-même!

Voilà comment, en exposant leur interprétation, je l'ai montrée se ruinant elle-même. Mais je leur demanderais volontiers encore : Lequel a revêtu notre chair, et est descendu dans le sein d'une vierge? Le Père ou le Fils? Répondez. N'est-il pas clair pour tous que c'est le Fils unique de Dieu? Paul dit : « Soyez « dans le même sentiment où a été Jésus-« Christ qui ayant la forme de Dieu, n'a point « cru que ce fût pour lui une usurpation « d'être égal à Dieu, mais il s'est anéanti lui-« même en prenant la forme de serviteur. » (Philip. II, 5-7.) Et : « Dieu a envoyé son « Fils unique, né d'une femme, né sous la « loi. » (Gal. IV, 4.) Toute l'Ecriture, Ancien et Nouveau Testament, est remplie de témoignages à ce sujet, et les faits crient que le Fils unique s'est fait chair, et non pas le Père. Est-ce donc après avoir vu son Père prendre un corps, que le Fils unique a pris un corps? Car il ne l'aurait pu s'il ne l'avait vu le faire. « Il ne peut rien faire de lui-même qu'il ne « l'ait vu faire à son Père. » Quand donc aurait-il vu son Père prendre un corps? Vous ne le pourriez dire. Et ne prétendez pas que ce soit là peu de chose. Car le fondement de notre salut est l'incarnation du Fils unique, sa descente au milieu de nous. Avant qu'il se fût fait homme, le mal régnait sur le monde, la nuit la plus profonde enveloppait tout, de tous côtés ce n'étaient que temples et autels pour les idoles, qu'odeur et fumée de sacrifices, que torrents de sang, et de sang non-seulement de brebis et de bœufs, mais même d'hommes. « Ils sacrifiaient leurs fils et leurs « filles aux démons. » (Ps. CV, 3.) Et ces crimes, qui les commettait? Le peuple qui possédait des prophètes, qui connaissait la loi, qui avait joui de la vue de Dieu, qui avait été nourri au milieu de miracles sans nombre.

S'il en était ainsi du peuple privilégié, demandez-vous ce qu'étaient les autres contrées de la terre, possédées des démons, soumises au mal, esclaves de toutes les passions, elles qui honoraient des morceaux de bois, adoraient des pierres, des montagnes, des collines, des forêts, des arbres, des lacs, des sources, des fleuves? A quoi bon en dire davantage? Les crimes des Juifs suffisent à nous faire juger du débordement du mal chez les autres nations. « C'étaient des chevaux en « rut, et chacun d'eux hennissait après la « femme de son voisin. » (Jér. v, 8.) « Le « bœuf a reconnu son possesseur, l'âne l'étable « de son maître, mais Israël ne m'a pas re« connu. » (Isaïe, I, 3.) « Des chiens muets, « qui ne pouvaient aboyer. » (Isaïe, LVI, 10.) « Tu as pris la figure d'une courtisane ; tu as « dépouillé publiquement toute pudeur. » (Jér. III, 3.) « Il n'en est pas un qui comprenne, « pas un qui cherche Dieu : tous ont détourné « leurs regards, et aussitôt ils sont devenus « inutiles. » (Ps. XIII, 2, 23.) Et un autre : « En vain le fondeur fond l'argent au creuset : « leurs iniquités n'ont pas disparu. » (Jér. VI, 29.) Un autre encore : « L'imprécation, le « mensonge, le vol, le meurtre, l'adultère se « sont répandus sur la terre, et le sang se « mêle au sang. » (Osée, IV, 2.) Un autre encore : « Si l'Ethiopien change sa peau, la « panthère son pelage tacheté, ce peuple aussi « pourra juger, ayant appris à discerner le « mal. » (Jér. XIII, 23.) Et celui-ci : « Malheur, « ô mon âme! L'homme pieux a disparu de « la terre, et le juste ne se rencontre plus « parmi les hommes : tous jugent les mains « dans le sang. » (Mich. VII, 2.) Puis c'est Dieu : « Je hais, je repousse vos fêtes, et je « n'accepterai pas l'odeur des victimes que « vous immolez dans vos assemblées. » (Amos, V, 4.) Elie dit : « Ils ont renversé tes autels, « et tué tes prophètes, et je suis resté seul, et « ils me cherchent pour me tuer. » (III Rois, XIX, 10.) Et Dieu encore : « J'ai quitté ma « maison, j'ai abandonné mon héritage, j'ai « remis ma vie aux mains de mes ennemis. » (Jér. XII, 7.) Puis David : « Ils ont immolé « leurs fils et leurs filles aux démons, et ils « ont versé un sang innocent, le sang de leurs « fils et de leurs filles. » (Ps. CVI, 37, 36.)

4. Avez-vous vu la tyrannie du mal? Ils sont devenus semblables à des chiens, à des chevaux, plus déraisonnables que des ânes, plus inintelligents que des bœufs, et leur folie a outragé la nature même. Mais après l'Incarnation du Christ, que dit l'Ecriture : « Notre Père, qui « êtes dans les cieux. » (Matth. VI, 9.) Auparavant elle disait : « Va-t-en vers la fourmi, pa« resseux (Prov. VI, 6) ; » mais après nous avons été élevés au rang de fils, inscrits au ciel, et nous nous mêlons aux chœurs des anges, et nous prenons part à leurs chants, et nous rivalisons avec les puissances incorporelles. Les autels ont disparu, les temples ont été détruits. Les pierres nous ont paru des pierres, le bois, du bois; les arbres, des arbres; les sources, des sources. Le soleil de la justice a brillé (Mal. IV, 2) ; il nous a dévoilé la nature, ensevelie jusque-là dans la nuit par les ténèbres de l'erreur, et les ombres profondes de l'ignorance, qui troublaient et offusquaient notre vue. Depuis que de ses rayons le Soleil de la justice a dissipé les nuages épais de l'erreur, partout règnent la lumière et le jour, ou plutôt l'étincelante clarté du plein midi. Les Perses, qui épousaient leurs mères, observent maintenant la virginité! Ceux qui méconnaissaient leurs enfants et les égorgeaient, sont devenus des modèles de bonté, d'humanité! Les loups ont pris la douceur des brebis! Oui, et ceux mêmes qui étaient plus cruels que des loups! Car le loup ne renie pas la nature : il reconnaît son petit ; or les hommes étaient plus féroces que les loups. Mais depuis l'Incarnation du Fils unique, et la dispensation de ses grâces, ils ont dépouillé leur férocité, et sont revenus à leur ancienne noblesse ; que dis-je, ils se sont élevés à la vertu des anges! Auparavant les villes étaient pleines d'impiété : aujourd'hui le désert même apprend la sagesse avec les cabanes des moines, qui, dans les montagnes et les forêts, imitent la vie des anges, après avoir dépouillé la vie du siècle. Et qu'est-il besoin de paroles étudiées, quand les faits parlent eux-mêmes, et montrent avec une lumière plus éclatante que le soleil, les bienfaits qui ont inondé la terre après ce miraculeux et saint enfantement d'une vierge, après la rédemption du genre humain et l'Incarnation du Sauveur.

Eh bien! cette œuvre si grande et si belle, il l'a faite de lui-même, et Paul nous le proclame, en disant : « Jésus-Christ, qui ayant la « forme de Dieu n'a pas cru que ce fût pour « lui une usurpation d'être égal à Dieu ; mais « il s'est anéanti lui-même, en prenant la

« forme de serviteur. » (Phil. II, 6, 7.) Entendez-vous, hérétiques? « Il s'est anéanti lui-« même. » Et dans un autre passage : « De « même que le Christ nous a aimés, et s'est « livré lui-même pour nous comme victime « offerte à Dieu en odeur de suavité. » (Ephés. V, 2.) Et il a été crucifié de sa propre volonté, et il s'est immolé lui-même ; aussi disait-il : « J'ai le pouvoir de déposer ma vie, et j'ai le « pouvoir de la reprendre. Personne ne me « l'enlève : je la dépose de moi-même. » (Jean, X, 18.) Que répondez-vous à cela, hérétiques, vous qui détournez du vrai sens le mot de l'Evangile : « Le Fils ne peut rien de lui-même? » Le voilà en personne disant : « Je dépose la vie « de moi-même, et je la reprends de moi-« même. » Parole non de grande valeur, mais du plus grand poids ! Et du Père aussi, il est dit qu'il a pouvoir sur la vie et sur la mort. Voyez-vous comment vous êtes tombés dans vos propres filets ? Qu'avez-vous à répondre à ce mot : « Je la dépose de moi-même, et je la « reprends de moi-même. » Comment donc entendez-vous qu'il ne fait rien de lui-même ?

Certes, comme je l'ai dit, si j'avais seulement à discuter avec les hérétiques, après les avoir ainsi mis dans l'embarras et pris dans leurs filets, je me retirerais, avec une victoire assez belle et un triomphe assez éclatant, dans la démonstration complète de leurs folies ! Mais je ne veux pas me borner à fermer la bouche à nos contradicteurs, je veux aussi instruire nos frères et fortifier les membres de notre Eglise : je ne m'en tiendrai donc pas là , je m'efforcerai d'aller plus avant ; je produirai un nouveau fait pour confondre l'impudence de nos adversaires. Que lisons-nous en effet ? « Le Père ne juge personne, c'est le Fils qui « juge tous les hommes. » (Jean, V, 22.)

5. Je le demande donc aux hérétiques, si le Père ne juge personne, si c'est le Fils qui juge, comment juge-t-il? Car s'il ne peut rien faire par lui-même, qu'il n'ait vu faire auparavant à son Père, si d'autre part, le Père ne jugeant pas, le Fils juge tous les hommes, comment peut-il faire ce qu'il n'a pas vu ? Et ne passons pas légèrement sur ce point : ce n'est pas une considération sans importance, mais un argument de la plus haute valeur. Songez en effet quelle œuvre immense ! Tous les hommes depuis Adam jusqu'à la consommation des siècles, Grecs, Juifs, hérétiques, fidèles égarés, les faire comparaître tous au jour suprême, et découvrir tout ce qu'ils ont tenu secret, actions, paroles, ruses, perfidies, et jusqu'à leurs plus mystérieuses pensées : et cela non par des témoignages, ni par des preuves, ni par des figures, ni par des renseignements, ni par rien de ce genre : mais ne recourir qu'à sa propre puissance pour les confondre ! Et pourtant cette œuvre immense, il l'accomplit lui-même, sans avoir vu l'exemple de son Père, sans l'imiter ; car « le Père « ne juge personne. »

Voyez-le encore en d'autres circonstances agir de sa propre autorité, soit pour opérer des miracles, soit pour porter des lois, soit pour tant d'autres choses. Quand il est monté sur la montagne, au moment de donner le Nouveau Testament, il dit : « Vous avez appris « qu'il a été dit aux anciens : vous ne tuerez « pas ; et celui qui aura tué méritera d'être « condamné par le jugement. Mais moi, je vous « le dis. Tout homme qui se sera mis en colère « sans raison contre son frère, méritera d'être « condamné par le jugement. Vous avez appris « qu'il a été dit : œil pour œil, dent pour dent. « Mais moi je vous dis de ne pas rendre la pa-« reille au méchant ; si quelqu'un vous a « frappé sur la joue droite, tendez-lui l'au-« tre. » (Matth. V, 21, 22, 38, 39.) Qu'est-ce que ce langage ? — Celui qui ne fait rien par lui-même, redresse les paroles de son Père, et améliore ses lois ? Et quand je dis : améliore, ne voyez pas dans ce mot un blasphème, une atteinte à la puissance de Dieu. Si la loi première est moins bonne, ce n'est pas du fait de Dieu, mais du fait de ceux qui ont reçu la loi. Du reste l'Ancien Testament est aussi l'œuvre du Fils unique, comme le Nouveau est aussi celle du Père : comment, dites-moi, ne fait-il rien de lui-même, lui qui ajoute à l'Ancien Testament et qui déploie une telle puissance ?

En vérité, y a-t-il rien de plus faible que l'hérésie ! Les Juifs demeuraient frappés de stupeur, parce qu'il leur donnait ses enseignements : « comme ayant la puissance, et « non à la manière des scribes et des phari-« siens. » (Matth. VII, 28.) Ainsi les Juifs rendent témoignage de sa puissance, et les hérétiques viennent protester qu'il ne peut rien de lui-même. Et les Juifs n'ont pas dit, comme devant avoir la puissance, mais bien : « comme « ayant la puissance. » Car la puissance ne lui est pas venue dans la suite, mais il l'avait en-

tière, sans qu'il y manquât rien. Aussi, interrogé sur son règne, disait-il : « Je suis né pour « régner. » (Jean, XVIII, 37.) Une autre fois on lui présente le paralytique, et, après lui avoir remis ses fautes : « Pour que vous sachiez que « le Fils de l'homme a la puissance de remet- « tre les péchés sur la terre, prends ton lit, lui « dit-il, et va-t-en dans ta demeure. » (Matth. IX, 6.) La foule disait : il fait tout, comme ayant la puissance ; mais lui : « Le Fils de « l'homme a la puissance de remettre les pé- « chés sur la terre, » et encore : « J'ai la puis- « sance de déposer ma vie, et la puissance de « la reprendre. » (Jean, X, 18.)

Ainsi, il a la puissance de porter des lois, il a la puissance de remettre les péchés, il a la puissance sur la vie et sur la mort, et vous prétendez qu'il ne peut rien par lui-même ? — Est-il rien de plus éclatant que notre triomphe ?

6. Maintenant que nous en avons fini avec les hérétiques, si vous le voulez, arrivons à la conclusion : je veux vous montrer tout d'abord que ce mot « Il ne peut, » appliqué à Dieu, est une preuve, non de faiblesse, mais de force. Quelque surprenante que vous paraisse cette assertion, je ne vous en donnerai pas moins une démonstration éclatante. Si je dis que Dieu ne peut faillir, je ne l'accuse pas de faiblesse, mais je porte témoignage de sa puissance infinie. Si je dis que Dieu ne peut mentir, c'est encore même témoignage. Ainsi, Paul disait : « Si nous persévérons, nous ré- « gnerons avec lui ; si nous cessons de croire, « lui-même demeure fidèle : car il ne peut se « démentir. » (II Tim. II, 12, 13.) Voyez-vous que ce mot : « il ne peut » est une marque de sa puissance.

Et pourquoi parler de Dieu ? Les choses matérielles elles-mêmes viennent à l'appui de mon raisonnement. Si je dis que le diamant ne peut se briser, est-ce de sa faiblesse ou de sa grande force que je témoigne ainsi ? Alors donc que vous entendez dire que Dieu ne peut faillir, que Dieu ne peut mentir ni se démentir, ne voyez pas dans cette parole une accusation de faiblesse, mais l'aveu d'une puissance infinie : c'est dire que son essence n'admet pas le mal, qu'elle est incorruptible, immaculée, supérieure.

Puisque voilà cette difficulté bien tranchée, tournons maintenant, sur notre propre sujet, l'effort de notre discours. « Le Fils ne peut « rien faire par lui-même. » Que veut dire ce « par lui-même ? » Si vous l'entendez en son vrai sens, vous y verrez l'étroite union de Jésus avec son Père, l'identité de leur substance, en un mot la consubstantialité du Père et du Fils. Que signifie donc « Il ne peut rien « par lui-même ? » Qu'il ne peut rien faire qui lui soit propre en dehors de son Père, rien de personnel, de distinct, rien d'étranger au Père, rien d'autre enfin que ce que fait le Père : car ce que fait l'un, l'autre le fait aussi. Donc le mot, il ne peut rien faire par lui-même, n'est la négation ni de sa liberté, ni de sa puissance, mais la manifestation de l'union du Père et du Fils, le témoignage de leur accord, de leur étroite union, le signe enfin de leur identité.

Car, comme il rompait le sabbat, et que les Juifs l'accusaient de violer la loi, en disant : le Seigneur a ordonné une chose, et tu en fais une autre, il abat leur impudence par ces mots : Je n'ai rien fait que n'ait fait mon Père, je ne lui suis ni opposé, ni ennemi. S'il ne s'est pas exprimé en ces termes, s'il a revêtu sa pensée d'une enveloppe plus terrestre et plus épaisse, songez qu'il parlait à des Juifs, qui le prenaient pour l'ennemi de Dieu. Aussi pour qu'on ne pût le croire tel, ajoute-t-il aussitôt : « Les actes qu'il fait, le Fils les fait également. » (Jean, V, 19.) Or, s'il ne fait rien par lui-même, comment les fait-il *également ?* Faire n'est rien ; les apôtres faisaient à son exemple, ils réveillaient les morts, ils guérissaient les lépreux, mais non pas *également*, comme lui. Comment donc faisaient-ils ? Pourquoi vous attacher à nous, disent-ils, comme si nous avions fait marcher cet homme de notre propre autorité, par notre propre puissance ? (Act. III, 12.) Et Jésus ? « Afin que vous « sachiez que le Fils de l'homme a la puissance de remettre les péchés sur la terre (Marc, II, 10 ; Luc, V, 24), » et quand il s'agit de la résurrection des morts : « Comme le Père réveille « les morts et les ressuscite, de même aussi le « Fils ressuscite ceux qu'il veut. » (Jean, V, 21.) Il aurait suffi de dire : « de même ; » mais de surcroît pour rabaisser l'impudence de ses contradicteurs, il ajoute : « ceux qu'il veut, » comme preuve de sa pleine puissance. C'est pour cela qu'après avoir dit : « Les actes que « fait le Père, » il n'ajoute pas, « le Fils les fait « également. » « Car tout a été fait par lui, et « sans lui rien ne s'est fait. » (Jean, I, 3.)

Voyez-vous comme Jésus s'applique à faire comprendre l'accord, la liaison, l'union parfaite du Père et du Fils, en disant, non pas « des choses semblables, » mais « les mêmes » que le Père, et « également. »

Aussi, même lorsqu'il a voulu se représenter sous un langage modeste, s'est-il encore exprimé avec les plus grandes précautions. Car il n'a pas dit, « S'il ne l'a appris de son « Père, » afin que vous n'alliez pas croire qu'il apprenne; il n'a pas dit non plus, « S'il n'en a reçu l'ordre, » afin que vous ne le soupçonniez pas d'avoir rang de serviteur, mais « s'il n'a vu son Père le faire. » Et cette parole même indique une étroite union avec le Père. Car s'il peut voir son Père agir, et comprendre comment il agit, il a la même substance. Nous avons bien souvent déjà démontré que nul ne peut voir une substance, ni la connaître pleinement, s'il n'est de même nature. Un ange apparaissant dans sa pure substance, est demeuré invisible à un homme, et encore était-ce un homme d'une grande vertu, Daniel. Aussi Jésus proclamait-il la vision de Dieu comme un privilége de sa nature. « Nul n'a « jamais vu Dieu, le Fils unique, qui est dans « le sein du Père, voilà celui qui a raconté « Dieu. » (Jean, I, 18.) Et ailleurs : « Car per« sonne n'a vu le Père, si ce n'est celui qui « vient de Dieu, et celui-là l'a vu. » (Jean, VI, 46.) Et pourtant combien d'autres, des prophètes, des patriarches, des justes, des anges l'ont vu ; mais il parle d'une vue parfaite.

Ne disons donc pas qu'il agit, lorsqu'il voit le Père agir : car que signifierait : « Tout a été « fait par lui, et sans lui rien ne s'est fait? (Jean, I, 3.) » et ceci : « Ce qu'il fait, le Fils le « fait également? » (Jean, V, 19.) Car s'il le fait *également*, comment ne le fait-il qu'après avoir vu le Père? Il faudra donc, d'après votre raisonnement, que le Père lui-même ne fasse qu'après avoir vu faire un autre : mais c'est le comble de la déraison et de la folie.

7. Mais pour ne pas prolonger notre discours à réfuter ces misérables absurdités, voici ce que nous ajouterons : C'est parce qu'il parlait à des Juifs qui l'accusaient d'être l'ennemi de Dieu et l'adversaire de ses lois, et qui tiraient cette accusation de ses actes, qu'il a donné à son langage une figure plus terrestre et plus matérielle, laissant aux oreilles intelligentes à y trouver un sens digne de Dieu, et redressant ceux qui comprenaient d'une manière plus grossière. Voilà pourquoi il a dit : « Les actes « qu'il fait, le Fils les fait également. » Ce n'est pas qu'il attende pour agir, jusqu'à ce qu'il ait vu agir son Père; ce n'est pas qu'il ait besoin d'apprendre; mais il voit l'essence même de son Père, et il la connaît complétement : « Comme mon Père me connaît, moi je connais « mon Père. » (Jean, X, 15.) Et il fait et exécute tout de sa propre autorité, par l'intelligence et la sagesse qui lui appartiennent, sans avoir besoin d'apprendre ni de voir d'abord. Comment en aurait-il besoin, lui, l'image parfaite de son Père, lui qui fait tout de même que son Père, également, avec la même puissance? Car en parlant de sa puissance, il a dit : « Mon Père « et moi, nous sommes un. » (Jean, X, 30.) Ainsi instruits et éclairés par tout ce qui a été dit, évitons donc les réunions des hérétiques, demeurons à jamais attachés à la vraie foi, réglons avec soin notre vie et notre conduite sur les enseignements de la religion, pour obtenir les biens de la vie future, par la grâce et les bontés de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui, avec le Père et le Fils, soient la gloire et l'empire, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il!

HOMÉLIE SUR MELCHISÉDECH.

AVERTISSEMENT ET ANALYSE.

Cette homélie a été également retrouvée par Eric Benzel dans les manuscrits anglais et publiée par lui à Upsal, elle ressemble en grande partie à la précédente. En effet, quoiqu'elle traite comme l'indique le titre, de Melchisédech, il y en a une bonne part contre les Anoméens. Mais il discute aussi contre les Melchisédécites, qui disaient Melchisédech plus grand que le Fils ; d'autres croyaient qu'il était le Saint-Esprit. Il ne faudrait pas prendre ce discours pour l'homélie sur Melchisédech, dont parle Chrysostome dans son homélie sur le psaume 41. Celle dont il est question en ce passage est la septième contre les Juifs.

Nous n'avons pu trouver de renseignements sur l'époque où fut prononcée cette homélie ; elle ne renferme rien qui l'indique. On ne sait pas davantage si ce fut à Antioche ou à Constantinople : nous pencherions pour Antioche, parce que c'est là qu'il a livré le plus d'assauts aux Anoméens.

1. Trouble causé par l'inexpérience, et sur mer, et dans les orages des passions, et de même dans la lecture des Livres saints — Leur difficulté attestée par saint Paul ; nécessité de les expliquer longuement.
2. Contre les Anoméens : le Christ n'a ni père, ni mère, ni généalogie, c'est-à-dire que ses deux naissances terrestre et céleste, et par suite sa double nature sont insondables.
3. Contre les Melchisédécites : Melchisédech n'est pas plus grand que le Christ, puisqu'il est dit que tout genou fléchira devant le Christ; il n'est pas le Saint-Esprit, parce que l'incarnation du Christ eût été inutile, si le Saint-Esprit s'était déjà fait homme ; il est dit sans généalogie, parce qu'il est l'image du Christ ; et le Christ appelé pontife selon l'ordre de Melchisédech, parce que Melchisédech honorait Dieu par le pain et le vin, à l'imitation du Christ qui devait venir plus tard.

1. Je veux vous faire asseoir aujourd'hui à la table des apôtres ; je me dispose à diriger ma course sur une vaste mer, sur la doctrine de l'apôtre Paul. Mais que m'adviendra-t-il ? Je crains, je redoute que, sortis du port et lancés sur l'abîme des paroles apostoliques, nous ne soyons pris de vertige, comme il arrive aux navigateurs novices. Quand ils ont quitté la terre, et que des deux côtés du vaisseau ils ne voient que la mer, et rien autre chose que les flots et le ciel, le vertige s'empare d'eux, et ils s'imaginent que leur vaisseau tournoie avec la mer. Or ce n'est pas de la mer, mais de l'inexpérience des navigateurs que viennent ces étourdissements. D'autres en effet se plongent tout nus dans ses eaux, et n'éprouvent rien de tel : mais descendus dans ses profondeurs, ils y sont plus à l'aise que ceux qui sont établis sur la terre ferme, et, la bouche, les yeux, tout le corps exposé à l'eau salée, ils ne souffrent pas : tant l'inexpérience est un grand et étrange mal ! tant l'expérience est un grand bien ! Celle-ci enseigne à mépriser même ce qui est redoutable; celle-là dispose à soupçonner et à craindre, même ce qui est inoffensif. Les uns en effet, sur le haut du pont, ont le vertige à la vue seule des flots : les autres, au milieu des eaux, ne se troublent pas. Ainsi arrive-t-il de notre esprit. Souvent il est envahi par les flots des passions, plus terribles que les flots de la mer, et qui, comme une tempête, bouleversent notre âme sous le souffle des désirs coupables, en jetant le désordre dans toutes nos pensées. L'homme inexpérimenté, ignorant, aux premiers orages de la passion, se trouble, se frappe, se tourmente. Il voit son âme envahie par les flots faire naufrage ! Mais l'homme instruit et prévenu par l'expérience, supporte ces assauts le front haut : comme le pilote au gouvernail, il maintient son esprit ferme au-

dessus des passions, et ne cesse de faire effort, jusqu'à ce qu'il ait rendu sa barque au port tranquille de la sagesse.

Ce qui arrive sur mer et dans la conduite de nos pensées, doit se rencontrer aussi dans l'explication de l'Ecriture : le trouble, la crainte peuvent nous saisir, quand nous arrivons en pleine mer, non que la mer soit dangereuse, mais parce que nous sommes des navigateurs inexpérimentés. Un discours facile à comprendre par lui-même, peut devenir difficile par suite de l'inexpérience des auditeurs, et je vais en tirer de saint Paul un exemple. Après avoir dit que le Christ a été pontife selon l'ordre de Melchisédech, alors qu'il recherche ce qu'est Melchisédech, il ajoute : « Nous avons sur lui « à dire des choses nombreuses et difficiles à « expliquer. » (Héb. V, 11.) Que veux-tu dire, ô saint Paul ? Difficile à expliquer pour toi, qui es doué de la sagesse d'en-haut ? pour toi, qui as entendu les mystères ? pour toi, qui as été ravi au troisième ciel ? Si tu ne peux les expliquer, qui les comprendra ? — Difficiles à expliquer, dit-il, non à cause de ma propre faiblesse, mais à cause de l'ignorance de ceux qui m'écoutent. Car, après avoir dit, « difficiles « à expliquer, » il ajoute, « parce que vous « avez l'esprit lent à m'entendre. »

Voyez-vous que ce n'est pas la nature de sa parole, mais bien l'ignorance des auditeurs, qui rend cette parole difficile à comprendre quand elle ne l'est pas par elle-même? La même cause la rend encore longue, bien que par elle-même elle soit courte. Aussi ne se borne-t-il pas à dire « des choses difficiles à expliquer; » il dit encore « des choses nombreuses, » imputant à la fois et la longueur et la difficulté à l'esprit lourd de ceux qui l'écoutent. De même, en effet, qu'il ne faut pas servir aux malades une table sans variété et sans apprêt, mais leur présenter des mets de toute sorte, afin que s'ils ne veulent pas de l'un, ils prennent d'un autre [1], s'ils refusent celui-ci ils acceptent celui-là; s'ils en repoussent un, ils portent la main sur un autre, afin que la variété triomphe de leur peu d'appétit, et que la diversité des plats finisse par vaincre leur dégoût ; ainsi faut-il faire souvent pour notre esprit, quand nous sommes faibles, il faut alors nous offrir des discours abondants, pleins de comparaisons et d'exemples variés, de démonstrations et de périodes, de mille choses, enfin, parmi lesquelles nous pourrons facilement choisir ce qui nous est utile. Quelque long et difficile à expliquer que dût être son discours, Paul n'a pas renoncé à enseigner à ses disciples ce qu'était Melchisédech ; en disant « long et difficile à expliquer, » il a éveillé leur attention, il les a empêchés d'écouter avec indifférence; mais il ne leur présente pas moins la table chargée, et il donne satisfaction à leur désir.

2. Faisons donc de même. Quoique nous ne puissions mesurer l'immense étendue, ni atteindre aux dernières profondeurs de la pensée de l'Apôtre, risquons-nous sur les flots, nous assurant, non dans notre force, mais dans la grâce qui nous est donnée d'en-haut; risquons-nous sur les flots, non par confiance en nous-même, mais pour votre salut, et imitons en cela saint Paul. Car il n'a pas privé ses frères de ses instructions sur Melchisédech ; écoutez plutôt la suite. Après avoir dit : « nous au« rons sur lui à dire des choses nombreuses et « difficiles à expliquer, » il ajoute : « Car ce Mel« chisédech, roi de justice est aussi roi de Sa« lem, c'est-à-dire roi de paix, qui n'a ni père, ni « mère, ni généalogie, ni commencement, ni « fin, est l'image du Fils de Dieu, et demeure « pontife à jamais. » (Héb. VII, 1-4.) Vos oreilles n'ont-elles pas été blessées de l'entendre dire d'un homme « qu'il n'a ni père, ni mère, ni « généalogie ? » Et que dis-je, d'un homme? Quand ce serait du Fils, ne soulèverait-il pas encore une grave question? Car s'il n'a pas de Père, comment est-il le Fils? S'il n'a pas de mère, comment est-il le Fils unique? Il faut bien qu'un fils ait un père, ou bien il ne serait pas fils. Mais le Fils de Dieu n'a ni père, ni mère; pas de père, par sa naissance terrestre; pas de mère, par sa naissance céleste. Non, sur terre il n'a pas de père, et dans les cieux il n'a pas de mère. « Il n'a pas de généalogie. » Que ceux qui examinent curieusement sa substance l'entendent! Il en est pourtant qui admettent que ces mots : « Il n'a pas de généalogie, » s'appliquent à sa naissance céleste.

Certains hérétiques ne le veulent même pas : car ils recherchent et scrutent indiscrètement cette naissance : les plus modérés cependant cèdent sur ce point, et prétendent que ce mot : « Il n'a pas de généalogie, » est dit de sa naissance terrestre. Montrons donc que Paul l'a dit de l'une et de l'autre, et de la céleste et de la terrestre. Car l'une est d'une majesté accablante, et l'autre est un mystère insondable. Aussi Isaïe

[1] Le texte paraît avoir été altéré par des répétitions.

dit-il : « Qui racontera sa naissance? » (Isaïe, LIII, 8.) Vous m'objectez qu'il ne parle que de sa naissance céleste? Mais Paul, qui, après avoir parlé des deux naissances, ajoute : « Il « n'a pas de généalogie?... » C'est pour que vous croyiez qu'il n'en a ni selon cette première naissance, dans laquelle il n'a pas de mère ; ni selon sa naissance terrestre, dans laquelle il n'a pas de père; qu'après les avoir rappelées toutes les deux, il a dit : « Il n'a pas « de généalogie. » Et en effet, si sa naissance ici-bas est incompréhensible, oserions-nous seulement lever les yeux sur sa naissance de là-haut? Si le vestibule du temple est aussi redoutable, aussi inaccessible, qui entreprendra de pénétrer dans le sanctuaire? Il a été engendré par le Père, je le sais. Mais comment? je l'ignore. Il a été enfanté par la Vierge, je le sais. Mais comment? je ne le comprends pas davantage. Sa double naissance est un fait reconnu, mais la manière dont elles se sont opérées l'une et l'autre est un mystère. Sans doute je ne sais pas comment il est né de la Vierge, mais je n'en reconnais pas moins qu'il est né d'elle, et ne me fais pas une arme de ce que j'ignore ; pour supprimer le fait, agissez de même à l'égard du Père. Vous ne savez pas comment Jésus est né du Père, reconnaissez cependant qu'il est né de lui. Et si les hérétiques vous disent : « Comment le Fils est-il né du Père? » abaissez leur orgueil vers cette terre, et dites-leur : Descendez des cieux et expliquez-nous comment il est né de la Vierge et puis vous pourrez regarder plus haut. Retenez-les, enfermez-les, ne leur permettez pas de reculer et de faire retraite dans le labyrinthe des raisonnements; retenez-les, serrés, non pas sous votre main, mais sous votre parole; ne leur donnez pas le loisir d'échapper par où ils voudront. Car, s'ils nous embarrassent dans les discussions, c'est que nous les suivons sur leur terrain, au lieu de les amener au pied des lois des saintes Ecritures. Tenez-les assiégés de toutes parts par les témoignages de l'Ecriture, et ils ne pourront pas même ouvrir la bouche. Dites-leur : Comment est-il né de la Vierge? Je ne vous lâche pas, je ne recule pas. Ils ne sauraient vous le dire, quand ils l'essayeraient mille fois ! Lorsque Dieu nous cache un secret, qui le découvrira? La foi seule peut alors nous instruire. Si vous ne pouvez comprendre et que vous cherchiez à raisonner, je vous dirai comme le Christ à Nicodème : « Je vous ai « parlé des choses terrestres et vous ne me « croyez pas ; comment me croirez-vous, si je « vous parle des choses célestes? » (Jean, III, 12.) Je vous ai parlé de l'enfantement d'une Vierge, et vous ne savez que dire, et vous n'osez ouvrir la bouche, et voilà que vous avez la curiosité de rechercher la naissance du Christ dans les cieux? Et encore s'il ne s'agissait que des cieux ! Mais c'est le Maître même des cieux que vous prétendez pénétrer ! « Je vous ai « parlé des choses terrestres et vous ne me « croyez pas. » Il ne dit pas, vous n'êtes pas persuadés, mais « vous ne me croyez pas, » me montrant par là que si les choses terrestres mêmes exigent la foi, à plus forte raison les choses célestes l'exigeront-elles. Et pourtant il parlait alors à Nicodème d'un genre de naissance bien inférieur : c'était du baptême et de la régénération spirituelle; et il est bien évident que ce sont choses intelligibles pour la foi seule. Et s'il les appelait terrestres, ce n'est pas qu'elles le soient vraiment, mais c'est qu'elles se consomment sur la terre, et qu'en comparaison de cette divine naissance, de cette naissance inénarrable et au-dessus de toute intelligence, elles sont véritablement terrestres. Si donc notre régénération par les eaux du baptême ne peut être comprise, mais que la foi seule la puisse entendre, sans avoir à rechercher comment elle s'opère, quelle folie ne serait-ce pas que de mettre en œuvre les raisonnements humains pour découvrir la naissance céleste du Fils unique et de vouloir s'en rendre compte? — Non, le Fils de Dieu n'a ni père, ni mère, ni généalogie : nous avons bien démontré comment.

3. Mais puisqu'il en est beaucoup qui, ne comprenant pas ce qui est écrit de Melchisédech, l'ont proclamé plus grand que le Christ, puisqu'ils ont suscité une hérésie, sous le nom de Melchisédécites, et qu'ils disputent avec nous, prétendant montrer qu'il est plus grand que le Christ, et s'appuyant sur ces mots : « Tu es pontife à jamais selon l'ordre de Mel-« chisédech (Ps. CIX, 4), » il faut leur répondre. Voici leur raisonnement : Comment ne serait-il pas plus grand que le Christ, quand le Christ est pontife à son image et selon son ordre? Mais nous, nous disons qu'il est un homme de notre espèce, si loin d'être plus grand que le Christ, qu'il n'est pas même plus grand que Jean-Baptiste : car, « il n'en a pas « paru un seul plus grand que Jean-Baptiste, »

a dit le Christ, « parmi ceux qui sont nés d'une « femme. » (Matth. II, 11.)

D'autres tombent dans une autre erreur et déclarent que Melchisédech est le Saint-Esprit; nous le nions également. Quel besoin y aurait-il eu pour le Verbe de Dieu de se faire homme si l'Esprit-Saint s'était déjà incarné? — Mais puisqu'il n'est pas plus grand que le Christ, puisqu'il n'est pas non plus le Saint-Esprit, qu'ils nous disent donc le lieu où ils le placent? Est-ce au ciel, ou sur la terre? ou dans les régions situées sous la terre? Que ce soit au ciel ou ailleurs, nous allons leur faire entendre qu'il fléchit le genou devant le Christ incarné dans le sein de Marie, mère de Dieu. Car l'Apôtre dit: « Tout genou fléchira devant « lui, » et la suite. (Phil. II, 10.) Si donc tout genou fléchit devant le Christ, Melchisédech doit être moins grand que lui: car il adore le Christ, et le Christ est adoré. Si ces malheureux hérétiques regardent ce qui suit, où il est dit, « Est l'image du Fils de Dieu (Héb. VII, 3), » il leur faudra bien comprendre que Melchisédech a été fait comme nous à l'image et à la ressemblance de Dieu.

Les Juifs disent qu'il était né de la fornication, et que c'est pour cela qu'il est dit sans généalogie; nous leur répondrons aussi qu'ils se trompent. Salomon, né de la femme adultère d'Urie, a une généalogie. Mais comme Melchisédech était la figure du Seigneur, et qu'il représentait une image du Christ, de même que Jonas, l'Ecriture a passé son père sous silence, afin de nous faire voir en lui, comme en une image fidèle, le Christ qui n'a vraiment ni père, ni généalogie. — Mais ces Melchisédécites nous font encore cette objection: Que signifie donc ce que le Père dit au Christ: « Tu es pontife à jamais selon l'ordre « de Melchisédech? » (Ps. CIX, 4.) Nous leur répondons que Melchisédech a été un homme juste, et véritablement l'image du Christ, mu par l'esprit prophétique, comprenant le sacrifice qui devait être offert pour les nations; il a honoré Dieu avec le pain et le vin, à l'imitation du Christ qui devait venir. Et comme la synagogue juive, selon l'ordre d'Aaron, offrait en sacrifice à Dieu, non du pain et du vin, mais des génisses et des agneaux, et honorait Dieu avec des victimes sanglantes, Dieu parlant à Celui qui doit naître de la vierge Marie, à Jésus-Christ, à son propre Fils, proclame ceci: « Tu es pontife à jamais selon l'ordre de Mel- « chisédech; » Non pas selon l'ordre d'Aaron, qui adore Dieu avec des génisses et des agneaux; mais: « Tu es pontife à jamais selon l'ordre de « Melchisédech! » présentant à jamais, par le pain et le vin l'offrande des fidèles. Par lui gloire soit à Dieu et à l'Esprit-Saint, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

CONTRE CEUX QUI ONT ABANDONNÉ L'ÉGLISE,

POUR ALLER AUX JEUX DU CIRQUE ET DU THÉATRE.

AVERTISSEMENT ET ANALYSE.

Voir la vie de saint Jean Chrysostome, tome I, page 329-330.

1. Indignité de la conduite de ceux qui ont quitté l'Eglise pour aller au théâtre.
2. Leur ingratitude après la preuve éclatante qu'ils viennent de recevoir de la bonté de Dieu.
3. Comment se justifieront-ils au tribunal de Dieu. — Immoralité et dangers du théâtre.
4. Nécessité de ramener les coupables par de bons conseils, et s'ils résistent par la rigueur et même l'excommunication. — Il réclame le concours de tous les fidèles en vue de leur propre salut.

1. Peut-on supporter, peut-on souffrir pareille chose? Je veux vous prendre pour juges contre vous-mêmes. Ainsi Dieu fit autrefois avec les Hébreux, il les prit pour juges contre eux-mêmes, en leur disant: « Mon peuple, que « t'ai-je fait, en quoi t'ai-je affligé, en quoi t'ai-« je constristé? Réponds-moi. » (Mich. VI, 3.) Et ailleurs: « Quelle faute tes pères ont-ils eu « à me reprocher ? » (Jérém. II, 5.) Je l'imiterai, et je vous demanderai encore: Peut-on supporter, peut-on souffrir pareille chose? Après que ma voix a tant de fois fourni sa carrière, après un si long enseignement, plusieurs m'ont abandonné, pour aller voir courir des chevaux, et ils se sont livrés à de tels excès, qu'ils ont rempli la ville entière de bruit et de clameurs désordonnées, et provoqué les rires, ou plutôt la tristesse. Pour moi, renfermé dans ma demeure, au bruit de ces voix retentissantes, je souffrais plus cruellement que les malheureux battus par la tempête. Ceux-ci, quand les flots se brisent contre les flancs de leur navire, se sentent en péril de mort et tremblent: plus effrayants encore retentissaient en moi ces cris furieux, et je baissais les yeux à terre, et je me voilais la face: quoi! les uns, dans les places élevées, s'afficher aussi honteusement! les autres, dans le bas, au milieu de la foule, applaudir ainsi les cochers, et crier plus fort qu'eux! Que répondrons-nous donc? Comment nous disculperons-nous, si quelque étranger vient à nous accuser et à dire: Est-ce ainsi que se conduit la ville des apôtres? La ville dans l'Eglise a eu un fondateur si illustre? Est-ce là ce peuple ami du Christ, ce peuple théâtre de vérité, théâtre de spiritualité? — Vous n'avez pas même respecté le jour où s'est accompli ce mystère de notre salut: mais au moment où Notre-Seigneur était crucifié pour le monde, où s'offrait un tel

sacrifice, où le paradis s'ouvrait, et où le larron était rétabli dans son ancienne patrie ; au moment où la malédiction disparaissait, où le péché était effacé, où cessait un long état de guerre, où Dieu se réconciliait avec les hommes, où tout changeait de face ; en ce jour où vous deviez jeûner, glorifier le Seigneur, et adresser de pieuses actions de grâces à Celui qui comblait de biens le monde ; vous avez abandonné l'église, le sacrifice spirituel, l'assemblée de vos frères, la solennité du jeûne, pour vous donner à Satan, et, sous sa garde, courir à ce spectacle ! Peut-on supporter, peut-on souffrir pareille chose ? Je ne cesserai de répéter continuellement ces mots, et d'adoucir ma douleur, en ne la comprimant pas en silence, mais en l'exposant, en l'étalant à vos yeux. Comment pourrons-nous désormais nous rendre Dieu propice ? Comment apaiser son courroux ? Il n'y a pas trois jours éclate une pluie violente, qui dévaste tout sur son passage et, enlevant, pour ainsi dire, le pain de la bouche des laboureurs, renverse les épis presque mûrs, et gâte ce qu'elle laisse en déposant derrière elle une humidité funeste : aussitôt ce sont des processions suppliantes, des prières ; toute notre ville court comme un torrent aux temples des apôtres, et nous implorons l'intercession de saint Pierre et du bienheureux André, et de ce couple sacré d'apôtres, de Paul et de Timothée. Puis, la colère céleste apaisée, nous traversons la mer, nous bravons les flots, nous accourons aux princes des apôtres : Pierre, le fondement de la foi ; Paul, le vase d'élection, célébrant une fête toute spirituelle, chantant leurs combats, et leurs triomphes, et leurs victoires contre les démons. Et, sans être épouvantés par la crainte des malheurs passés, sans être instruits par la merveilleuse assistance des apôtres, sur-le-champ, après un seul jour d'intervalle, voilà des trépignements, des cris ; voilà votre âme enchaînée par les passions et traînée au mal ! Mais si vous vouliez voir une course d'êtres sans raison, pourquoi n'avez-vous pas attelé vos passions déraisonnables, la colère et la concupiscence ? Pourquoi ne les avez-vous pas mises sous le joug de la sagesse, ce joug si doux et si léger, avec la droite raison pour les conduire, et n'avez-vous pas couru vers le but de votre céleste vocation, dirigeant votre course, non de crime en crime, mais de la terre vers le ciel ? Voilà une course qui joint à l'attrait du plaisir une haute utilité ! Mais laissant aller vos propres affaires au gré du hasard et de la fortune, vous étiez assis à contempler la victoire d'un autre, et vous consumiez un jour, un si grand jour dans des vanités et des riens, que dis-je ? dans le mal !

2. Ne savez-vous pas que, si nous réclamons de nos serviteurs, quand nous leur remettons de l'argent, un compte exact et jusqu'à la dernière obole, Dieu, lui aussi, nous demandera compte des jours de notre vie, et de la manière dont nous avons dépensé chacun d'eux ? Que répondrons-nous ? Comment nous justifierons-nous, quand il nous demandera compte de ce jour ? Pour vous le soleil s'est levé, la lune a éclairé la nuit, et le chœur infini des étoiles a brillé ; pour vous les vents ont soufflé et les fleuves ont coulé ; les semences ont germé, les plantes ont poussé, et la nature a suivi son cours ordinaire : le jour a lui et la nuit a suivi : et tout cela s'est fait pour vous ; et vous, ainsi servis par toute la création, vous en profitez pour combler les vœux du démon ! Dieu vous a loué cette splendide demeure, qu'on appelle le monde, et vous ne le payez pas ! — Et il ne vous a pas suffi d'un jour de désordres ! mais le lendemain, quand vous deviez prendre quelque répit après l'infamie de la veille, vous retourniez au théâtre, vous couriez de la fumée au feu, vous vous jetiez dans un nouveau gouffre plus effroyable ! Des vieillards souillaient leurs cheveux blancs, des jeunes gens ruinaient leur jeunesse, des pères amenaient leurs fils, se hâtant de plonger des enfants innocents dans l'abîme de l'iniquité, bien dignes certes de recevoir, au lieu du nom de pères, celui d'assassins de leurs fils, pour tuer ainsi dans le vice l'âme de ceux qu'ils ont engendrés ! — Et dans quel vice, dites-vous ? — Ah ! je souffre de ce que, malades, vous ne voyez pas votre mal, pour appeler au moins le médecin ! Vous vous êtes remplis d'adultère, et vous demandez quel vice ? N'avez-vous pas entendu le Christ dire : « Celui qui a jeté sur une femme un regard de convoitise, a déjà commis l'adultère avec elle. » (Matth. v, 28) ? Eh bien ! Et si je n'ai pas jeté sur elle un regard de convoitise, dites-vous ? Mais comment pourrez-vous me le faire croire ? Celui qui ne sait pas résister à l'attrait du spectacle, qui se montre si empressé à y courir, comment, après avoir rassasié ses yeux, pourra-t-il rester chaste ? Votre corps est-il donc une pierre, un mor-

ceau de fer? Ton enveloppe est de chair, de chair humaine, plus facile à enflammer que l'herbe sèche au feu de la concupiscence.

Et que vais-je parler du théâtre? Rencontrons-nous souvent une femme sur la place publique? nous voilà troublés. Et vous, dominant la scène, assis à une place où tout excite à la débauche, vous voyez une femme perdue entrer tête nue, avec la dernière impudeur, couverte de vêtements tissus d'or, faisant des gestes efféminés et déshonnêtes, chantant des chansons lascives, des vers obscènes, lançant des paroles infâmes, en un mot, se permettant toutes les ignominies que vous, spectateurs, vous pouvez concevoir, et encore vous vous penchez pour n'en rien perdre! et vous osez dire que vous n'éprouvez aucun mouvement de la chair? Votre corps est-il donc une pierre? un morceau de fer? Car je ne me ferai pas faute de répéter les mêmes termes. Seriez-vous plus sages que ces grands et nobles cœurs qu'un regard seul a perdus? N'avez-vous pas entendu Salomon : « Qui marchera sur des « charbons ardents sans se brûler les pieds? « Qui appliquera du feu sur son sein, sans « brûler ses vêtements? Tel est l'homme qui « va voir une femme étrangère! » (Prov. VI, 28, 27, 29.) Si vous n'avez pas possédé cette misérable, vous êtes unis à elle de désir, et en pensée vous avez commis la faute. Et ce n'est pas pour cet instant seulement; mais la représentation finie, elle partie, vous gardez son image dans votre âme, et ses paroles, et ses gestes, et ses regards, et sa démarche, et la cadence de sa voix, de sa danse, et ses chants obscènes, et vous vous retirez percés de mille blessures. N'est-ce pas là ce qui perd les familles? ce qui ruine la pudeur? ce qui dissout les mariages? ce qui soulève tant de disputes, et de querelles, et de dégoûts sans cause? Quand, tout pleins d'elle, vous rentrez déjà vaincus et pris, vous trouvez votre femme déplaisante, vos enfants insupportables, vos serviteurs odieux, votre maison ennuyeuse, vos occupations habituelles, le soin de vos affaires vous importunent, et tous ceux qui vous approchent vous sont à charge et vous pèsent.

3. Et la raison, c'est que vous ne rentrez pas seul dans votre demeure, mais que vous y ramenez cette courtisane, non pas ouvertement, visiblement; le mal serait moindre : la femme légitime la chasserait bientôt; mais elle y entre cachée dans votre cœur, dans votre conscience, et elle allume en vous la flamme de *Babylone*, que dis-je? une flamme bien plus terrible : car ce ne sont ni les étoupes, ni la naphte, ni la poix, mais toutes ces *infamies* dont j'ai parlé, qui alimentent le feu, et portent partout leurs ravages. De même que les fiévreux, sans rien avoir à reprocher à ceux qui les servent, sont, à cause de la force de leur mal, *désagréables* à tous, repoussent les aliments, se fâchent contre les médecins, s'emportent contre leurs amis, se mettent en fureur contre leurs serviteurs : ainsi ceux qui sont en proie à cette cruelle maladie s'agitent et s'irritent, parce qu'ils voient toujours leur mal sous leurs yeux. O conduite indigne! Le loup, le lion, les autres bêtes sauvages, attaquées à coups de flèches, fuient le chasseur; et l'homme, cet être raisonnable, une fois blessé, suit celle qui l'a blessé, en sorte qu'il reçoit un trait bien plus dangereux, et se complaît dans sa blessure; et, pour comble d'opprobre, il rend sa maladie incurable. Comment en effet celui qui ne hait pas sa blessure et ne désire pas en être guéri, chercherait-il un médecin? Aussi suis-je accablé de douleur et d'amertume, quand je vous vois sortir de là infectés d'un tel mal, et exposés pour un instant de plaisir à de perpétuels tourments! Oui, avant même l'enfer et ses supplices, vous vous soumettez aux peines les plus rigoureuses. N'est-ce pas le dernier des supplices, dites-moi, que de nourrir une telle passion, de brûler sans cesse, de porter en tous lieux les flammes d'un amour insensé, et de plus les remords de votre conscience? Comment oserez-vous approcher de ce seuil sacré? comment vous asseoir à la céleste table? comment entendre des discours sur la continence, quand vous êtes pleins de blessures saignantes, de plaies ouvertes, et que votre âme est asservie par la passion? A quoi bon en dire davantage? A voir ce qui se passe ici, chacun peut comprendre ces souffrances des âmes. Je vois, tandis que je vous parle, des fidèles se frapper le front, et je vous sais gré de votre sensibilité. Mais je ne puis m'empêcher de le penser, ce sont ceux qui n'ont fait aucun mal, qui pleurent la chute de leurs frères. Aussi suis-je moi-même accablé de douleur et d'amertume, en voyant un troupeau pareil dévasté par le démon. Mais si vous le voulez, nous l'arrêterons bien vite. Comment, et par quelle conduite? En ramenant à la santé ceux qui sont malades; en déployant les filets de la vérité, et cherchant

de toutes parts ceux qui ont été pris par les bêtes sauvages, et les arrachant de la gueule même du lion. Ne me dites pas : Ceux qui ont été enlevés au troupeau, sont peu nombreux ; ne fussent-ils que dix, ce serait une perte énorme ; ne fussent-ils que cinq, que deux, n'y en eût-il qu'un ! Le divin Pasteur a abandonné ses quatre-vingt-dix neuf brebis, pour courir après la centième, et il n'est pas revenu avant de la ramener, et il a complété la centaine entamée, en y faisant rentrer celle qui s'était égarée. Ne dites pas qu'il n'y en a qu'un, mais songez que pour cette âme, tout ce qui se voit a été fait ; que pour elle lois, châtiments, supplices ont été édictés ; que pour elle se sont accomplis tant de miracles, et toutes les opérations de Dieu ; que pour elle il a sacrifié jusqu'à son Fils unique. Réfléchissez au prix qu'il a été payé même pour un seul, et ne dédaignez pas son salut, mais allez, ramenez-le à nous, exhortez-le à ne plus retomber en pareille faute, et nous avons une justification suffisante.

Mais s'il n'écoute ni mes conseils, ni vos exhortations, je finirai par me servir de la puissance que Dieu m'a donnée non pour détruire, mais pour édifier.

4. Je vous préviens donc, et je le proclame hautement, si l'un de vous, après cette exhortation, cette leçon, déserte l'Eglise pour courir se perdre à ce gouffre du théâtre, je ne le recevrai plus dans cette enceinte, je ne l'admettrai plus à nos mystères, je ne lui permettrai plus de s'approcher de la sainte table ; mais à l'exemple du pasteur qui isole les brebis galeuses des brebis saines, de peur qu'elles ne leur communiquent leur mal, je les éloignerai moi aussi. Si jadis le lépreux devait se tenir hors du camp, et, fût-il roi, était rejeté avec son diadème, à combien plus forte raison écarterons-nous une âme infectée de la lèpre de notre camp sacré. J'ai commencé par recourir aux exhortations et aux conseils : après tant de leçons et d'avis, il me faut désormais arriver à amputer les membres malades. Il y a un an que je suis entré dans votre ville, et je n'ai pas négligé de vous exhorter sans cesse sur ce sujet. Puisque plusieurs s'obstinent à croupir dans cette pourriture, voyons donc à trancher dans le vif. Car, à défaut de fer, j'ai à mon service une parole qui tranche mieux que le fer ; à défaut du feu, j'ai une doctrine plus brûlante que le feu, et qui cautérise plus profondément que lui.

Ainsi ne bravez pas notre sentence. Quoique indigne et misérable, j'ai reçu de la grâce de Dieu autorité pour agir ainsi. Loin de ces lieux donc de tels hommes, afin que ceux qui sont saints deviennent plus forts, et que les malades se relèvent de ce mal terrible. Si vous tremblez à cette menace, car je vous vois tous sombres et confondus, que les coupables viennent à résipiscence, et ma sentence est levée. Car si j'ai reçu le pouvoir de lier, j'ai aussi celui de délier, et de faire rentrer dans l'Eglise. Loin de moi la pensée de rompre avec nos frères, mais je veux écarter de l'Eglise la honte et l'opprobre. Aujourd'hui les Grecs nous raillent, les Juifs nous tournent en ridicule, en voyant notre extrême tolérance pour le mal. Mais alors ils nous respecteront, ils admireront l'Eglise, et la sainteté de ses lois. Ainsi que pas un de ceux qui persistent dans cette fornication, n'entre à l'Eglise ; châtiez-les, traitez-les en ennemis. « Si quelqu'un « n'obéit pas à notre parole exprimée par cette « épître, notez-le, et ne le voyez plus. » (II Thess. III, 4.) Voici la conduite que vous devez tenir : n'échangez pas un mot avec eux, ne les accueillez pas dans votre maison, ne vous asseyez pas à la même table, ne soyez avec eux ni quand ils entrent, ni quand ils sortent, ni sur la place publique, ainsi ils nous reviendront plus vite, de même que les chasseurs, lorsqu'ils poursuivent des bêtes difficiles à prendre, ne les chassent pas d'un seul côté, mais les traquent de toutes parts, et les font tomber ainsi dans leurs filets : de même poursuivons ensemble ceux qui sont devenus semblables à des bêtes fauves et poussons-les dans les filets du salut, moi d'un côté, vous d'un autre. Pour réussir dans ce projet, indignez-vous avec moi, ou plutôt gémissez sur la loi de Dieu violée, et détournez-vous quelque temps de ceux de vos frères qui sont dans le mal et qui transgressent la loi, pour les ramener à vous à jamais. Car vous ne serez pas sous le coup d'une accusation légère, si vous êtes indifférents à leur perte, mais vous recevrez les plus grands châtiments. Si dans les demeures des hommes, un serviteur vole de l'or ou de l'argent et est pris, on ne châtie pas seulement le voleur, mais ceux qui ont connu le vol et ne l'ont pas dénoncé ; à combien plus forte raison dans l'Eglise. Dieu vous dira : vous avez vu enlever de ma demeure, non pas de l'argent, non pas un vase d'or, mais un

trésor de continence ; vous avez vu celui qui reçoit ce corps précieux, qui participe à un tel sacrifice, s'en aller dans le séjour du démon : et vous n'avez rien dit? Et vous l'avez supporté? Et vous ne l'avez pas dénoncé au prêtre ? Et ce sera un compte sévère que l'on vous demandera. Aussi moi-même, quelque douleur que je doive vous causer, n'épargnerai-je pas les châtiments les plus sévères. Car il vaut beaucoup mieux vous affliger maintenant pour vous sauver, au jugement futur, que m'exposer ainsi que vous, par des paroles trop indulgentes, à la damnation: or, il n'est ni sûr, ni prudent pour moi, de passer sous silence de tels excès : car chacun de vous doit compte de lui-même, et moi je dois compte du salut de tous. Aussi ne cesserai-je de parler et d'agir, fallut-il vous affliger, vous tourmenter, vous devenir odieux, afin de pouvoir me présenter à ce tribunal redoutable sans tache, sans souillure, sans faute à me reprocher. Puissent les prières des saints nous ramener bientôt les coupables, et faire avancer ceux qui sont restés purs, dans la voie de la continence et de la chasteté, pour que vous soyez sauvés, que je sois heureux, et que Dieu soit glorifié maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE SUR CETTE PAROLE APOSTOLIQUE :

SACHEZ QUE DANS LES DERNIERS JOURS IL Y AURA DES TEMPS REDOUTABLES.

(II Tim. iii, 1.)

AVERTISSEMENT ET ANALYSE.

Cette homélie tirée du manuscrit 559 de la bibliothèque du Vatican, paraîtra authentique à quiconque n'est pas étranger aux ouvrages de saint Jean Chrysostome. Le style, l'expression, les idées, tout a bien sa marque.

Il la prononça après avoir été retenu chez lui quelques jours par sa santé ; il n'était pas encore guéri que son amour pour les fidèles le ramenait déjà à l'église : il le dit lui-même au commencement et surtout à la fin de son discours. Comme il a été souvent malade, nous ne pouvons guère savoir à quelle époque il prononça ce discours, ni si ce fut à Antioche ou à Constantinople. Cependant le début même où il avoue combien il a peu l'expérience de la prédication semble indiquer que ce fut à Antioche.

1. Il remercie les fidèles de leur attention ; ils en seront récompensés par la vue des choses nuisibles.
2. En effet, les yeux de la foi voient les choses invisibles : exemple d'Abraham, exemple contraire aux Juifs !
3. Que faut-il donc voir dans le texte du jour ? — Ces paroles prouvent d'abord la sollicitude de saint Paul et de tous les apôtres pour les hommes dans le présent et dans l'avenir.
4. Autre exemple de cette sollicitude chez saint Pierre.
5. Pourquoi saint Paul annonce-t-il ainsi à ses disciples, et sans préciser le temps, un danger futur ?
6. C'est afin que les hommes se tiennent toujours sur leurs gardes, mais en même temps pour ne pas les effrayer, il rappelle qu'après lui l'Esprit-Saint leur restera, et il les supplie de se souvenir de lui-même et de son exemple. — Le Christ avertit de mêm, ses disciples de malheurs qui n'arriveront qu'après eux. — Il faut donc que l'homme se tienne toujours prêt à comparaître devant Dieu.
7. La faiblesse de la santé de Chrysostome l'oblige de se taire, mais il est heureux d'être revenu au milieu de son troupeau.

1. Je suis faible, et pauvre, et sans expérience de la parole ; mais quand je jette les yeux sur cette assemblée, j'oublie ma faiblesse, je ne connais plus ma pauvreté, je n'ai plus conscience de mon incapacité, tant est grande la tyrannie de votre charité. Aussi ai-je plus d'empressement que ceux qui vivent dans l'abondance à vous offrir ma table frugale. C'est vous-mêmes qui m'inspirez cette libéralité, vous dont l'attention ardente réveille ceux qui se laissent aller, vous qui dévorez mes paroles et demeurez suspendus à mes lèvres. De même que les petits de l'hirondelle, lorsqu'ils voient leur mère voler vers eux, se penchent hors du nid et tendent leur cou, pour recevoir d'elle leur nourriture ; de même, les yeux attachés sans cesse sur moi, tandis que je parle, vous recevez l'enseignement que vous apporte ma bouche, et avant même que les mots ne sortent de mes lèvres, votre pensée les saisit. Qui donc ne nous féliciterait, vous et moi, de ce que je parle « à des oreilles qui entendent ? » (Eccl. xxv, 12.) Le travail nous est commun, commune aussi sera la couronne, commun le pro-

fit, commun le salaire. Le Christ a déclaré bienheureux ses disciples, en disant : « Bien« heureux vos yeux, parce qu'ils voient, bien« heureuses vos oreilles, parce qu'elles enten« dent. » (Matth. XIII, 16.) Permettez-moi d'user des mêmes termes, puisque vous montrez le même empressement : « Bienheureux « vos yeux, parce qu'ils voient, bienheureuses « vos oreilles, parce qu'elles entendent. » Que vos oreilles entendent, c'est chose évidente; mais que vos yeux voient, comme voyaient les disciples du Christ, c'est ce que je vais m'efforcer de vous montrer, afin que vous ne soyez pas réduits à la moitié de leur béatitude, mais que vous l'ayez entière. Que voyaient donc les disciples? Des morts rappelés à la vie, des aveugles qui recouvraient la lumière, des lépreux purifiés, des démons chassés, des boiteux redressés, toutes les infirmités de la nature guéries. Tous ces miracles, vous les voyez aussi, sinon par les yeux du corps, au moins par ceux de la foi. Car telle est la vertu des yeux de la foi : ils voient ce qui n'est pas visible, et ils se représentent ce qui n'est pas encore. Comment prouver que la foi est la vue et la révélation de ce qui n'est pas visible? Ecoutez les paroles de Paul : « La foi est le « fondement des choses à espérer, la révélation « de ce que l'on ne voit pas. » (Hébr. XI, 1.) Et regardez quelle merveille! Les yeux du corps voient les choses visibles, mais non celles qui ne le sont pas; et les yeux de la foi, tout au contraire, voient ce qui n'est pas visible et non ce qui l'est. C'est ce que Paul a déclaré en ces termes : « Une tribulation momentanée « et légère opère en nous au delà de toute me« sure le poids éternel d'une sublime gloire « parce que nous ne considérons point ce qui « se voit, mais ce qui ne se voit pas. » (II Cor. IV, 17.) Et comment voir ce qui ne se voit pas? Comment, sinon par les yeux de la foi? Il le dit ailleurs : « Par la foi nous comprenons « l'enchaînement des siècles. » (Hébr. XI, 3.) Comment? Car nous ne le voyons pas. « Parce « que ce qui n'était pas visible nous apparaît. » Voulez-vous un autre témoignage encore, que les yeux de la foi voient ce qui est invisible? Paul écrivant aux Galates leur dit : « Vous dont « les yeux ont vu Jésus-Christ crucifié au mi« lieu de vous. » (Gal. III, 1.)

2. Que dites-vous, bienheureux Paul? Les Galates l'ont-ils vu crucifié en Galatie? Ne savons-nous pas tous que Jésus a souffert sa passion en Palestine, en pleine Judée? Comment donc les Galates l'ont-ils vu crucifié? Par les yeux de la foi et non par ceux du corps. Voyez-vous que les yeux de la foi voient ce qui n'est pas visible? A une telle distance, après un si long temps, ils ont vu Jésus-Christ crucifié. C'est ainsi que vous aussi, vous voyez les morts rappelés à la vie, c'est ainsi que vous voyez aujourd'hui le lépreux guéri, et le paralytique rétabli sur ses jambes, et plus clairement que les Juifs qui étaient là. Ils étaient présents, mais ils ne crurent pas au miracle; vous êtes éloignés, mais vous avez la foi. Aussi ai-je eu raison de vous dire : « Bienheureux vos yeux, parce qu'ils « voient. »

Voulez-vous encore une autre preuve que les yeux de la foi voient ce qui est invisible et laissent échapper ce qui se voit? Car ils ne verraient pas les choses invisibles, s'ils ne se détournaient des autres : écoutez Paul nous dire d'Abraham qu'il a vu par les yeux de la foi ce fils qui lui devait naître et qu'il en a reçu ainsi la promesse. Que dit l'Apôtre en effet? « Et il ne « fut pas ébranlé dans sa foi et il ne songea « pas à son corps frappé de mort. » (Rom. IV, 19.) Quelle foi puissante! De même en effet que « les pensées des hommes sont timides et fai« bles (Sap. IX, 14); » de même la foi est forte et puissante. « Il ne songea pas à son corps « frappé de mort. » Sentez-vous comme il se détourne des choses visibles? Comme il ne jette pas un regard sur sa vieillesse! Et pourtant elle était sous ses yeux, mais il voyait par les yeux de la foi et non par ceux du corps. Aussi n'a-t-il pas vu sa vieillesse, ni le sein « de Sara frappé de mort. » (Rom. IV, 19.)

Il veut dire par là sa stérilité. Car il y avait en elle double impuissance, celle de l'âge et celle de la nature. Non-seulement l'âge avait rendu son corps inhabile à enfanter, mais son sein, l'organe où se fait le travail de la nature était mort, même avant la vieillesse, par stérilité. Voyez combien d'obstacles! Vieillesse du mari, vieillesse de la femme; stérilité, empêchement plus grand encore que la vieillesse, car la stérilité interdit absolument d'être mère. Eh bien! il ne s'est arrêté à rien de tout cela, il a levé vers le ciel les yeux de la foi, rassuré sur l'exécution de la promesse par la puissance de celui qui promettait. Aussi « n'eut-il pas « de doute sur la promesse de Dieu, mais il

« fut fortifié par la foi. » (Rom. iv, 20.) Oui, la foi est un appui solide, un port sûr, où l'âme, revenue des écarts du raisonnement, se repose en paix. « Bienheureux vos yeux, parce « qu'ils voient ; » car il nous faut revenir encore à cette même parole. Les Juifs pourtant voyaient aussi ce qui se passait. Mais ce n'est pas cette vision extérieure qui est proclamée bienheureuse, ce n'est pas elle qui par ses organes voit les miracles, mais la vision intérieure. Ils ne voyaient que ténèbres et ils disaient : « C'est lui, ce n'est pas lui ; appelons « ses parents. » (Jean, ix, 8, 9, 18.) Entendez-vous leur incertitude? Voyez-vous qu'il ne suffit pas des yeux du corps pour voir les miracles? Ceux qui étaient près de lui et le regardaient de leurs yeux, disaient : « C'est lui, ce « n'est pas lui, » et nous qui sommes loin, nous ne disons pas : « C'est lui, ce n'est pas « lui ; » mais c'est lui-même. Comprenez-vous qu'être loin n'y fait rien, quand on a les yeux de la foi et qu'être près ne sert de rien, quand on ne les a pas? Qu'ont-ils gagné à voir ? Rien. Car nous avons une vision plus claire que la leur.

Puis donc que vos yeux voient et que vos oreilles entendent comme ceux que le Christ a proclamés bienheureux, je veux vous présenter les perles précieuses de l'Ecriture. Car de même que le Christ, loin de répondre aux questions des Juifs augmenta encore leur ignorance, parce qu'ils ne comprenaient pas ; de même, puisque vous comprenez, vous devez avoir l'explication de ces mystères. Les disciples s'approchaient étonnés et lui disaient : « Pourquoi leur parlez-vous en paraboles? » (Matth. xiii, 10, 13.) Et il leur répondit : « Parce qu'ils voient sans voir. » Vous qui tout au contraire sans avoir vu alors, voyez maintenant, il ne faut pas que je vous parle en paraboles; et il ajoutait : « ils entendent sans « entendre ; » vous qui, sans avoir entendu alors, n'entendez pas moins aujourd'hui que vous n'auriez entendu au moment même, il ne faut pas que je vous prive de vous faire asseoir à cette table. Car le Christ n'a pas proclamé moins heureux ceux qui sont comme vous que les autres : « Tu as vu, dit-il, et tu « as cru; bienheureux ceux qui n'ont pas vu « et ont cru. » (Jean, xx, 29.) Ne soyez donc pas moins ardents au bien, pour n'avoir pas vécu alors, pour être venus au monde seulement aujourd'hui. Car si vous le voulez, vous n'en souffrirez pas, de même que beaucoup de ceux qui ont vécu au temps du Christ, parce qu'ils n'ont pas voulu, n'y ont rien gagné.

3. Qu'avons-nous donc lu aujourd'hui? « Sachez que dans les derniers jours il y aura « des temps redoutables. » C'est de la seconde épître à Timothée que sont tirées ces paroles. Terrible menace ! mais relevons la tête : il laisse entendre sans préciser et les temps où nous sommes, et les temps futurs, et les temps jusqu'à la consommation des siècles. « Sachez « que dans les derniers jours il y aura des « temps redoutables. » Parole concise, et d'une grande force ! De même en effet que les aromates répandent leur parfum, non par leur masse, mais par leur vertu même : de même les saintes Ecritures nous sont utiles, non par l'abondance des paroles, mais par l'énergie du sens. L'essence même d'un aromate est son parfum : si vous en jetez une parcelle au feu, elle développe toutes ses enivrantes vertus ; ainsi l'Ecriture sainte en elle-même est pleine de suavité : et quand elle descend dans notre âme, c'est comme si elle était jetée dans un vase à brûler les parfums : elle en remplit tout le dedans d'une suave odeur.

« Or sachez que dans les derniers jours il y « aura des temps redoutables. » Il parle de la consommation des siècles. Que vous fait à vous, bienheureux Paul, la consommation des siècles, ainsi qu'à Timothée, et à ceux qui vous entendent? Dans peu d'années ils doivent mourir, échapper aux dangers futurs et au contact des méchants. Je ne borne pas mes regards au présent, répond-il, je les étends jusque sur l'avenir. Je ne veille pas seulement sur le troupeau qui m'entoure; je crains, je tremble aussi pour celui qui doit naître. Nous autres nous ne songeons guère qu'aux hommes qui vivent à nos côtés, mais lui, il porte sa sollicitude jusque sur ceux qui ne sont pas nés encore. Le bon pasteur n'attend pas de voir le loup attaquer ses brebis et se jeter sur elles, pour les avertir, mais il signale l'ennemi au loin. De même Paul, à l'exemple du bon pasteur, placé sur une hauteur, au rang des prophètes, et voyant de loin d'un regard prophétique les bêtes cruelles qui menacent le troupeau, prédit et prophétise leur attaque lors de la consommation des siècles, pour préparer ceux qui ne sont pas

nés encore à la vigilance, et mettre tout le troupeau à l'abri par ses avertissements. Un père, dévoué aux siens, élève-t-il une maison, il la bâtit belle et grande, non pour ses fils seuls, mais pour leurs enfants et les enfants de leurs enfants. Ainsi encore un roi entoure-t-il de murailles une ville qu'il aime, il les fait solides et sûres, non pour garantir seulement la génération qu'il gouverne, mais pour protéger toutes celles qui doivent venir après; il les veut capables de résister non-seulement contre les entreprises du moment, mais contre les attaques futures. Ainsi a fait Paul. Comme les écrits des apôtres sont les remparts des Eglises, il met à l'abri derrière eux non-seulement ceux qui vivent de son temps, mais ceux qui doivent venir plus tard. Et il a formé une enceinte si solide, si inexpugnable, qui couvre et enferme si bien la terre entière, qu'elle défend et les hommes de son temps, et ceux qui ont suivi, et ceux d'aujourd'hui, et ceux qui suivent encore, contre tout assaut des ennemis. Telles sont les âmes des saints : pleines de dévouement, de sollicitude, d'un amour qui dépasse les tendresses du sang, qui parle plus haut que les entrailles d'une mère : c'est l'amour inspiré par l'Esprit-Saint, par la grâce divine.

4. Voulez-vous que je vous montre encore autrement que les saints ne songent pas eux-mêmes, qu'ils ne s'inquiètent pas seulement de leurs frères vivants, mais aussi de ceux qui sont encore à naître? Jésus, nous dit l'Evangile, étant assis sur la montagne, ses disciples s'approchèrent de lui. Or c'étaient des hommes déjà vieux et qui devaient bientôt quitter cette vie. Que lui demandent-ils donc? De quoi s'inquiètent-ils? Que craignent-ils? Sur quoi interrogent-ils leur maître? Sur ce qui devait arriver de leur vivant, ou peu après? Nullement. Ils négligent tout cela pour dire quoi? « Quel sera le signe de votre venue « et de la consommation des siècles? » (Math. XXIV, 3.) Les voyez-vous eux aussi s'informant de la consommation des siècles, et se préoccupant des hommes qui vivront plus tard? C'est que les apôtres ne regardent pas ce qui les concerne, mais tous ensemble et chacun en particulier ce qui concerne les autres. Voyez Pierre, le maître du chœur apostolique, la voix des apôtres, le chef de cette famille, le souverain de toute la terre, le fondement de l'Eglise, l'ardent ami du Christ, lui à qui le Christ dit : « Pierre, « m'aimes-tu plus que ceux-ci? » (Jean XXI, 25); et si je fais ainsi son éloge, c'est pour que vous voyiez qu'il aimait véritablement le Christ : et certes la plus grande preuve de l'amour qu'on a pour le Christ, c'est le soin qu'on prend de ses serviteurs; ce n'est pas moi qui le dis, c'est ce maître bien aimé : « Si tu m'aimes, lui dit-il, pais mes brebis. » Examinons s'il remplit son devoir de pasteur, s'il a soin des brebis, s'il les aime vraiment, s'il est dévoué au troupeau, pour apprendre de là s'il aime aussi le vrai pasteur : car c'est le signe proclamé par Jésus même. Pierre donc, jetant tout ce qu'il avait, son filet, tous ses instruments de pêche et sa barque, abandonne la mer, son métier, sa maison. Considérons non pas que tout cela était peu, mais que c'était tout ce qu'il avait, et louons son empressement. Car la veuve qui donna deux deniers, ne déposa pas un bien gros poids d'argent, mais elle montra un grand trésor de bonne volonté, de même que l'apôtre, au sein de la pauvreté, fit voir un grand trésor d'empressement. Ce que sont à d'autres des terres, des esclaves, des maisons, de l'or, tout cela, était pour lui dans son filet, dans la mer, dans son métier, dans sa barque. Ne cherchons donc pas s'il a peu abandonné, mais s'il a tout laissé. Ce que l'on demande, ce n'est pas de donner peu ou beaucoup, mais de ne pas offrir moins qu'on ne peut. Il a donc tout quitté, patrie, maison, amis, famille, et jusqu'à sa tranquillité; car il s'est ainsi aliéné le peuple juif : « Déjà, est-il dit, les Juifs s'étaient entendus « pour que quiconque confesserait qu'il était « le Christ, fût chassé de la Synagogue. » (Jean, IX, 22). Ce qui nous montre qu'il ne douta pas, qu'il n'hésita pas à espérer le royaume des cieux, mais qu'il crut pleinement, et sur l'évidence même des faits, et, avant l'évidence des faits, sur la parole du Sauveur, qui s'engageait à lui en assurer la possession. Comme Pierre lui avait dit : « Nous avons tout abandonné, et nous vous « avons suivi; » qu'aurons-nous? Le Christ lui répondit : « Vous siégerez sur douze trônes, « jugeant les douze tribus d'Israël. » (Math. XIX, 27, 28.)

J'ai établi ce point, afin qu'au moment où je vous le montrerai, craignant pour les autres serviteurs, vous ne disiez pas qu'il craint pour

lui-même. Comment craindrait-il, quand Celui qui doit le couronner, a lui-même annoncé et la couronne et les récompenses? Hé bien! ce Pierre, qui avait tout laissé, qui espérait fermement le royaume des cieux, un jour qu'un riche s'était approché et avait demandé au Christ: « Que dois-je faire pour obtenir la vie « éternelle? (Matth. XIX, 16); » et que le Christ lui avait répondu: « Si tu veux être parfait, « va, vends tout ce que tu as, donne-le aux « pauvres, et suis-moi (Ibid. 21); » comme le Christ, voyant ce riche tout triste, disait à ses disciples: « Regardez comme il est difficile aux « riches d'entrer dans le royaume des cieux; « en vérité, en vérité je vous le dis, il est plus « facile à un chameau de passer par le trou « d'une aiguille, qu'à un riche de pénétrer « dans le royaume de Dieu (Matth. XIX, 24); » Pierre, ce Pierre, dépouillé de tout, sûr d'avoir le royaume céleste, qui n'avait rien à craindre pour son propre salut, qui savait de source certaine quels honneurs lui étaient réservés là-haut, entendant ces mots dit: « Qui pourra se « sauver? » (Ibid. 25.) Que crains-tu, ô bienheureux Pierre? Que redoutes-tu? Pourquoi trembles-tu? Tu as tout dépouillé, tu as tout abandonné; c'est des riches que parle le Christ, ce sont eux qu'il accuse, et toi tu vis dans le dépouillement et la pauvreté. Mais ce n'est pas à moi que je songe, répond-il, c'est le salut des autres qui m'occupe. Voilà pourquoi, assuré pour lui-même, il s'inquiète des autres, demandant: « Qui pourra se sauver? »

5. Vous voyez la sollicitude des apôtres. Et comme ils ne forment qu'un seul corps? Vous voyez comment Pierre craint et pour ceux qui vivent en même temps que lui, et pour ceux qui sont à naître? Il en est de même de Paul. Aussi a-t-il dit: « Sachez que dans les derniers « jours il y aura des temps redoutables. » Il y revient encore ailleurs. Sur le point de quitter l'Asie, pour être transporté à Rome, et de là monter aux cieux (car la mort des saints n'est pas une mort mais une migration de la terre au ciel, d'un séjour moins bon à un séjour meilleur, c'est l'échange de compagnon d'esclavage contre le Seigneur, de la société des hommes contre celle des anges), comme il allait partir vers Dieu le souverain Maître, il règle avec soin toutes ses affaires. En effet tout le temps qu'il fut avec ses disciples, il leur distribua l'instruction avec le plus grand zèle; aussi déclare-t-il: « Je suis pur du sang de « tous (Act. XX, 26); » je n'ai rien négligé de ce que je devais leur apprendre pour leur salut. Mais quoi? après s'être mis en sûreté lui-même, puisque Dieu ne devait l'accuser sur rien de ce qui se rapportait au temps de sa vie, a-t-il donc négligé les âmes qui devaient venir plus tard? Nullement; mais comme s'il avait à rendre compte aussi de celle-là, il a eu soin de leur adresser les paroles que nous avons lues, et celles que nous allons lire: « Veillez, » dit-il, « sur vous-mêmes et sur tout le trou-« peau. » (Act. XX, 28.) Voyez-vous de quelle sollicitude il était travaillé pour tous? Chacun de nous s'inquiète de sa propre personne, mais lui, le chef, il s'inquiète de tous. Aussi dit-il de ceux qui sont chargés d'enseigner: « Ceux qui veillent sur nos âmes, comme s'ils « avaient à en rendre compte. » (Héb. XIII, 17.) Redoutable jugement en vérité, quand il faut rendre compte d'un si grand peuple! Mais comme je vous le disais, il les appelle et leur dit: « Veillez sur vous-mêmes et sur tout le « troupeau, dont l'Esprit-Saint vous a faits pas-« teurs et gardiens. » (Act. XX, 28.) Qu'est-il arrivé? Pourquoi ces exhortations? Quel danger prévois-tu? Quelle épreuve devines-tu? Quel péril, quelle calamité, quelle guerre? Réponds: car tu es placé plus haut que nous: et tu ne vois pas seulement le présent, mais aussi l'avenir. Dis-nous donc pourquoi ces avertissements, ces recommandations? « Je sais, « dit-il, qu'après mon départ des loups redou-« tables se jetteront au milieu du troupeau. » Voyez-vous ce que je disais, qu'il ne craint pas et ne tremble pas seulement pour son temps, mais aussi pour les temps qui suivront son départ? « Des loups se jetteront, » dit-il, et non pas simplement des loups, mais « des « loups redoutables qui n'épargneront pas le « troupeau. » Ainsi double danger : l'absence de Paul, et l'attaque des loups; le maître ne sera plus là, et les ennemis surviendront. Et examinez la cruauté de ces bêtes sauvages, et la malice des méchants! ils ont guetté l'absence du maître, et alors ils se sont jetés sur le troupeau. Hé quoi? nous abandonnes-tu sans chef et sans protecteurs; te bornes-tu à annoncer les dangers, sans nous adresser la moindre exhortation? Mais si tu agis ainsi, tu vas augmenter l'effroi, abattre les âmes de ceux qui t'entendent, les énerver, les paralyser. Aussi leur a-t-il d'abord rappelé l'Esprit-Saint à la pensée: « Dont l'Esprit-Saint vous a faits pasteurs et

« gardiens. » C'est-à-dire, si Paul vous quitte, l'Esprit-Saint vous reste. Voyez-vous comme il a relevé leur âme, en leur rappelant ce Maître divin, qui lui donnait à lui-même la force? Pourquoi donc les a-t-il effrayés ? Pour chasser l'indolence. Qui donne un conseil a deux devoirs à remplir : ne pas laisser une confiance trop grande qui mènerait à l'indolence; ne pas se borner non plus à effrayer, de crainte de pousser au découragement; donc en leur rappelant l'Esprit-Saint, il a chassé le découragement, et en leur parlant des loups, l'indolence. « Des loups redoutables, qui « n'épargneront pas le troupeau. Veillez sur « vous-même. Je ne vous ai rien caché, » dit-il: souvenez-vous de moi. Il suffit en effet de se souvenir de Paul pour reprendre courage. Et encore il ne parle pas de se souvenir de lui seulement, mais plutôt de ses actions. Et la preuve qu'il ne s'agit pas simplement de lui, mais qu'il veut les exciter par ce souvenir à l'imiter, c'est qu'il dit à tous ceux qui pourront l'entendre : « Souvenez-vous de moi, qui trois jours « et trois nuits n'ai cessé de pleurer et de gé- « mir pour avertir chacun de vous. » (Act. xx, 31.) Je ne veux pas que vous vous souveniez seulement de moi, mais aussi du temps, et de mes conseils, et de mon dévouement, et de mes larmes, et de tous mes gémissements; de même que les parents des malades, quand après de longs efforts ils ne peuvent leur persuader de prendre les aliments et les remèdes convenables à leur santé, se mettent à pleurer pour les toucher davantage; ainsi fait Paul avec ses disciples: quand il voit ses paroles et l'enseignement impuissant, il a recours aux larmes pour remède.

6. Quel homme ne serait touché de voir Paul pleurer et gémir, fût-il plus insensible que les pierres? Voyez-vous comme là encore il prédit ce qui doit arriver? C'est ce qu'il fait aussi en disant: « Sachez que dans les derniers « jours il y aura des temps redoutables. » Pourquoi donc s'adresse-t-il à Timothée, au lieu de dire : « Que ceux qui doivent venir sa- « chent qu'il y aura des temps redoutables ? » Sache, dit-il, sache toi-même, et il le dit pour lui apprendre que le disciple comme le maître doit s'inquiéter de l'avenir. Autrement, il ne lui aurait pas imposé une sollicitude semblable à la sienne. Ainsi fait également le Christ. Quand les disciples se sont approchés pour s'informer de la consommation des siècles, il leur dit : « Vous entendrez parler de « guerres. » (Matth. xxiv, 6.) Or ils ne devaient pas eux-mêmes en entendre parler. C'est que les fidèles ne forment qu'un même corps. Et de même que les hommes de son temps entendaient ce qui ne devait être que plus tard, de même nous aussi nous apprenons ce qui a été en ce temps-là. Comme je vous le disais, en effet, nous ne formons qu'un même corps, eux et nous, étroitement liés les uns aux autres, quoique nous occupions l'extrémité des membres; et ce corps n'est divisé ni par le temps, ni par l'espace; car nous sommes unis, non par les ligaments des nerfs, mais par les liens de la charité qui nous enserrent de toutes parts. Aussi leur parle-t-il de nous, et nous-mêmes pouvons-nous entendre ce qui les regarde.

Il est utile de rechercher encore pourquoi, en toutes circonstances, l'Apôtre parle de malheurs terribles qui doivent s'accumuler vers la fin de cette vie présente. Ailleurs, en effet, il dit: « Dans les derniers jours quelques-uns re- « nonceront à la foi (I Tim. iv, 1) ,» et ici il dit encore : « Dans les derniers jours il y aura des « temps redoutables. » Et le Christ, d'accord « avec ces prédictions, disait : « A la consom- « mation des siècles vous entendrez parler de « guerres, et de bruits de guerres, et de famines « et de pestes. » (Matth. xxiv, 6, 7.) Pourquoi donc à la consommation des siècles ce concours de tant de calamités épouvantables? Certains disent que la création, fatiguée, épuisée, de même qu'un corps vieilli contracte une foule de maladies, dans sa vieillesse, elle aussi se chargera d'une foule de misères. Mais le corps, c'est en vertu de son infirmité naturelle, des lois de sa nature, qu'il arrive à la caducité. Les pestes, au contraire, les guerres, les tremblements de terre, ne viennent pas de la vieillesse de la création. Non, ce n'est pas à la vieillesse des choses créées qu'il faut attribuer ces maux, « famines, pestes, tremblements de terre, en « certaines régions; » mais à la corruption qui doit envahir les âmes des hommes; car ce sont tous châtiments du péché, et moyens de remédier aux iniquités humaines. Car les iniquités humaines grandissent alors. Et pourquoi grandissent-elles, me dites-vous? C'est, à ce qu'il me semble, que le jugement tarde, que la vérification est reculée, que le Juge se fait attendre, et qu'alors ceux qui ont à rendre leurs comptes se relâchent. Ainsi du mauvais

serviteur, qui, comme le dit le Christ, devint moins vigilant. Mon maître ne vient pas, se dit-il, et sous ce prétexte il battait les autres serviteurs, et dissipait la fortune de son maître. Aussi le Christ, quand les disciples le vinrent trouver et voulurent savoir le jour de la consommation, ne le leur dit-il pas, pour que l'incertitude de l'avenir nous tînt toujours en émoi : de la sorte chacun de nous, sans cesse songeant à l'avenir et vivant dans l'attente de la venue du Christ, aurait plus de zèle. Ecoutez cet avertissement : « Ne remets « pas à te tourner vers le Seigneur, et n'at« tends pas de jour en jour, de peur d'ê« tre brisé au milieu de tes lenteurs. » (Eccli. v, 8, 9.) C'est-à-dire le jour de la mort est incertain, et il l'est, pour que toujours tu te tiennes en éveil. Le jour du Seigneur arrivera, comme un voleur de nuit, non pour dérober, mais pour assurer notre salut. Car celui qui s'attend à la venue d'un voleur, ne cesse de veiller, et allumant un flambeau, il reste debout toute la nuit. Ainsi vous-mêmes, ayant allumé le flambeau de la foi et de la sagesse, entretenez la lumière de vos lampes, dans une veille continue. Puisque nous ne savons quand doit venir l'époux, il faut être toujours prêts, afin qu'à son arrivée il nous trouve veillants.

7. Je voulais vous parler plus longuement ; mais à peine la faiblesse de ma santé m'a-t-elle permis d'arriver jusqu'ici, après m'avoir si longtemps séparé de vous. Oui, le temps m'a paru long, non par le nombre des jours, mais à la mesure de mon affection. Pour ceux qui aiment, le plus court instant de séparation paraît un siècle. Aussi saint Paul, après avoir été séparé quelques jours des fidèles de Thessalonique, leur dit-il : « Privé de vous, mes frè« res, pour un instant, j'ai eu d'autant plus de « hâte de voir en face et non plus de cœur « votre visage. » Saint Paul, le plus sage des hommes, ne pouvait supporter l'absence un instant, comment la supporterons-nous tant de jours ? Il[1] [ne l'a pu supporter un instant ; et moi ne pouvant plus longtemps supporter une absence de tant de jours], encore tout malade, je suis accouru à vous, persuadé que je trouverais le remède le plus efficace dans votre vue, mes frères bien-aimés. Oui, jouir de votre affection, voilà qui m'est meilleur que les soins des médecins, plus salutaire que tous leurs secours : puissé-je jouir longtemps de ce bonheur, par les prières et l'intercession de tous les saints, pour la gloire de Jésus-Christ Notre-Seigneur, par qui et avec qui gloire, honneur, puissance, au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Les mots renfermés entre crochets ne sont pas dans le texte grec ; ils ont été rétablis par conjecture dans la traduction latine.

HOMÉLIE

SUR LA PARFAITE CHARITÉ,

SUR LA RÉCOMPENSE PROPORTIONNÉE AU MÉRITE, ET SUR LA COMPONCTION.

AVERTISSEMENT ET ANALYSE.

Cette homélie est avec raison attribuée par Saville à Chrysostome. — Rien d'ailleurs ne permet de distinguer si elle a été prononcée à Antioche ou à Constantinople.

1. Importance de la charité, attestée par les ordres de Dieu et les paroles des Apôtres.
2. Ses effets pour la félicité de l'homme, et contre les menées du démon. — La charité, comme toutes les vertus, peut être acquise par notre volonté.
3. Le libre arbitre prouvé par notre conduite de chaque jour, par nos efforts pour arriver au bien, par notre responsabilité.
4. Tableau du jugement dernier, nous devons y penser souvent, pour diriger notre vie : supplice effroyable des méchants, félicité inexprimable des bons.
5. Rien ne peut nous donner une idée de la béatitude céleste.
6. Comment donc nous exposer à la perdre pour les jouissances de la terre. — Ruses du démon qui cherche à nous persuader que Dieu ne tiendra pas ses menaces.
7. Exemple de leur accomplissement, le déluge, la ruine de Sodome et de Gomorrhe, Pharaon enseveli dans la mer Rouge, les Juifs souvent châtiés. — Qu'adviendra-t-il de nous, qui, avec plus de lumières pour nous conduire, sommes tombés dans les plus grands crimes.
8. Dieu nous épargne sur terre pour nous punir plus sévèrement dans l'enfer. — Les païens mêmes ont cru à l'enfer. — Nous devons y croire pour songer à nous en garantir.

1. Toute bonne œuvre est le fruit de la charité : aussi est-il souvent parlé d'elle, le Christ ayant dit : « Tous reconnaîtront que vous êtes « mes disciples, si vous vous aimez les uns les « autres (Jean, XIII, 35); » et saint Paul proclamant : « Ne devez rien à personne, que de « vous aimer les uns les autres. » (Rom. XIII, 8.) Il ne dit pas seulement aimez-vous; il en parle comme d'une dette mutuelle. Nous devons toujours à notre corps des aliments, et toujours nous les lui donnons (c'est un devoir qui s'étend en effet à toute notre vie) : ainsi doit-il être de la charité, nous apprend l'Apôtre, et bien plus encore, puisqu'elle conduit à la vie éternelle, et n'abandonne jamais ceux qui la possèdent. « Trois choses ne passent « pas, » dit-il, « la foi, l'espérance et la cha- « rité; mais la charité est la plus grande. » (I Cor. XIII, 13.)

Et ce n'est pas seulement par des paroles, mais par des actes qu'elle nous est enseignée, et en premier lieu par la manière dont nous

nous sommes multipliés. Si Dieu n'a créé qu'un homme et s'il a ordonné que tous les autres sortiraient de lui, c'est pour que tous nous nous regardions comme ne faisant qu'un, et que nous nous empressions de nous aimer les uns les autres. En second lieu le commerce, les échanges ont servi à sa sagesse pour amener cette réciprocité d'affection; écoutez comment. En remplissant la terre de biens, il a donné à chaque pays des espèces de fruits qui lui sont propres, pour que la nécessité nous mît en rapport les uns avec les autres, et que l'échange de notre superflu contre ce qui nous manque, établît des liens d'affection entre tout le genre humain. Ainsi a-t-il fait pour chaque homme. Il n'a pas donné à tous de tout savoir, celui-ci sait la médecine, celui-là un art mécanique, d'autres ont d'autres connaissances, afin qu'ayant besoin les uns des autres nous nous aimions tous. Dans les choses de l'esprit on retrouve le même principe appliqué ainsi. Paul nous dit : « A l'un est donné la parole de « sagesse, à un autre la parole de science, à « celui-ci le don de prophétie, à celui-là la « grâce de guérir, à tel le don des langues, à « tel autre le don d'interprétation. » (I Cor. XII, 8, 10.) Mais rien n'est au-dessus de la charité : aussi lui-même la proclame-t-il supérieure à tout, en ces termes : « Si je parle les langues « des hommes et celles des anges, sans avoir « la charité, je suis comme un airain sonnant, « ou une cymbale retentissante ; si j'avais le « don de prophétie, la science de tous les mys- « tères, si j'ai la foi, et une foi capable de « transporter les montagnes, mais sans avoir « la charité, je ne suis rien. » (I Cor. XIII, 12.) Et il ne s'en est pas tenu là : mourir même pour la foi ne sert de rien, dit-il, si vous n'avez la charité. Et ce n'est pas sans raison qu'il parlait ainsi de la charité : il savait, et il savait pleinement, lui qui semait la parole divine, que la charité bien enracinée devait donner comme fruits toutes les vertus. Ces préceptes, « tu ne forniqueras pas, tu ne tueras pas, tu « ne voleras pas, tu ne porteras pas de faux « témoignage (Exod. XX, 13, 16); » et tous les autres sont compris et comme résumés dans celui-ci : « Tu aimeras ton prochain comme « toi-même. » (Luc, XIX, 18; Gal. V, 14.) Mais pourquoi énumérer les petits avantages de la charité et se taire sur les plus grands? C'est la charité qui a fait descendre parmi nous le Fils bien-aimé de Dieu, c'est par elle qu'il a habité et conversé avec les hommes, pour dissiper l'erreur du polythéisme, répandre la connaissance du vrai Dieu et apprendre aux hommes à s'aimer les uns les autres, comme en témoigne saint Jean dans ces mots : « Dieu a tant « aimé le monde, qu'il lui a donné son fils « unique, afin que quiconque croirait en lui « fût sauvé de la mort et possédât la vie éter- « nelle. » (Jean, III, 16.) C'est dans le feu de cet ardent amour que Paul a prononcé cette parole divine : « Qui nous arrachera à l'a- « mour du Christ? les tribulations, la misère, « la persécution, la faim, la nudité, le danger, « le fer? » (Rom. VIII, 35.) Puis, méprisant ces épreuves qu'il regarde comme insignifiantes, il passe à de beaucoup plus grandes : Car, » dit-il, « ni la mort, ni la vie, ni le présent, ni l'a- « venir, ni hauteur, ni profondeur, ni aucune « créature ne pourra nous arracher à l'amour « de Dieu, en Jésus-Christ Notre-Seigneur. » (Ibid. 33, 39.) Aussi rien ne pouvait détourner ce bienheureux de l'amour qui l'embrasait, ni ciel, ni terre, ni mer, ni le royaume des cieux, ni les supplices de l'enfer : il méprisait tout au prix du Christ. Jetons nos regards sur d'autres saints : nous verrons que tous ont plu à Dieu par la charité.

2. La charité vous apprend à considérer votre prochain comme vous-même, à vous réjouir de son bonheur, comme du vôtre, et à souffrir de ses maux comme des vôtres. La charité réunit tous les hommes en un seul corps, et fait de toutes leurs âmes la demeure de l'Esprit-Saint : l'Esprit de paix repose, en effet, non sur ceux qui sont divisés, mais sur ceux qui sont unis par le cœur. La charité rend commun à tous ce qui est à chacun comme il est dit au livre des Actes : « Tous ceux qui « croyaient n'avaient qu'un seul cœur, une « seule âme; aucun d'eux ne réclamait comme « sien ce qui lui appartenait, mais tout était « commun eutre eux: chacun recevait sa part « suivant ses besoins. » (Act. IV, 32, 35.) Est-il une muraille de pierres immenses ajustées et cimentées entre elles, aussi solide, pour résister aux assauts de l'ennemi, que des cœurs unis par la charité, et reliés par la communauté des pensées? Ils résistent même aux assauts du démon, et il en doit être ainsi. Car ceux qui se rangent les uns avec les autres contre lui, au lieu de s'unir à lui les uns contre les autres, se rendent invincibles à toutes ses entreprises, et dressent ainsi à la charité

de magnifiques trophées. De même que les cordes de la lyre, toutes nombreuses qu'elles sont, en concourant à une harmonie unique, produisent une musique délicieuse : de même ceux qui sont associés en une seule pensée, font entendre la voix harmonieuse de la charité. Aussi Paul conseille-t-il de s'accorder en pensées, en paroles, et de croire toujours à la supériorité d'autrui, de manière que nulle rivalité d'ambition ne détruise la charité, mais que de mutuelles concessions établissent la concorde. (Philipp. III, 16, 2, 3.) Il dit encore : « Que la charité vous fasse esclaves les uns des « autres. Car toute la loi se résume en un mot : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » (Gal. V, 13, 14; Lév. XIX, 18.) Celui qui aime non-seulement ne veut pas commander, mais il veut obéir : il a plus de plaisir à recevoir des ordres qu'à en donner. Celui qui aime rend plus volontiers un service qu'il ne le reçoit : obliger son ami lui paraît plus agréable que d'être l'obligé. Celui qui aime veut rendre service, mais sans le faire sentir : il veut l'emporter en bons offices, mais sans en avoir l'air. Peut-être quelques-uns ne me comprennent-ils pas : je vais m'expliquer à l'aide d'un exemple. Le Seigneur, dans sa bonté, voulait nous donner son Fils; pour ne pas paraître nous accorder une pure faveur, mais payer une dette, il ordonne à Abraham de lui donner son propre fils; de la sorte, au jour où il nous donnerait le sien, il semblerait non pas nous accorder une grâce, mais s'acquitter de ce qu'il devait, avec les trésors infinis de sa bonté. Sans doute mon langage doit paraître étrange à beaucoup. C'est que je parle d'une chose qui se passe dans le ciel. Si j'avais à vous parler d'une plante de l'Inde, que nul de vous n'eût vue, je ne saurais vous la mettre sous les yeux quand j'y reviendrais cent fois : de même aujourd'hui perdrai-je mes paroles : il en est qui ne me comprennent pas. Car c'est dans le ciel, vous disais-je, que pousse cette plante. Mais si nous voulons, nous pouvons la faire germer en nous. C'est pour cela que nous avons appris à dire à notre Père céleste : « Que votre volonté « soit faite dans le ciel et sur la terre. » (Matth. VI, 10.)

3. Ne croyons donc pas impossible d'acquérir un si grand bien. Nous le pouvons, oui, nous le pouvons, si nous voulons nous tenir toujours en éveil; que dis-je? nous pouvons embrasser la vertu tout entière. Car nous sommes gouvernés par notre libre arbitre, et non soumis, comme le prétendent quelques-uns, à la fatalité, au destin : vouloir et ne vouloir pas, voilà pour nous la définition du vice et de la vertu! C'est pour cela que Dieu nous a promis le royaume des cieux, et nous a menacés de sa vengeance. Il n'aurait pas agi de même avec des esclaves du destin : c'est seulement en face des actes de la libre volonté que peut se poser une telle alternative. Il ne nous aurait pas imposé de lois, il ne nous aurait pas adressé d'avertissements, si nous étions liés par la fatalité. Mais comme nous sommes libres, et maîtres de notre volonté, que la mollesse nous pousse au mal, et le zèle au bien, il a imaginé ces secours; et, par la crainte du châtiment unie à l'attente de la récompense, il nous rappelle au devoir et nous apprend à être sages.

Ce n'est pas la seule preuve de la liberté humaine; notre propre conduite montre bien que ni le destin, ni le hasard, ni la naissance, ni la marche des astres n'ont d'influence sur notre vie. Si c'était là la source de nos actions, et non pas notre libre arbitre, à quel titre battriez-vous de verges le serviteur qui vous a volé? à quel titre citeriez-vous en justice votre femme adultère? Pourquoi rougissez-vous d'une action déraisonnable? Pourquoi ne supportez-vous pas une parole outrageante, et, quand on vous appelle adultère, débauché, ivrogne, ou de tout autre nom de ce genre, pourquoi vous déclarez-vous insulté? S'il ne dépend pas de vous de faillir, il n'y a ni faute dans ce que vous avez fait, ni outrage dans ce qui vous est dit. Donc puisque vous ne pardonnez pas à qui fait mal, puisque vous rougissez vous-même d'une action mauvaise, et cherchez à la cacher, puisque vous regardez comme un outrage de pareilles accusations, vous reconnaissez par là même que notre conduite n'est pas asservie à la fatalité, mais que nous jouissons du libre arbitre.

A ceux qui ne sont pas libres, nous pardonnons tout. Qu'un homme possédé du démon déchire notre tunique, qu'il nous frappe, non-seulement nous ne le châtions pas, mais nous avons pour lui de la commisération, de la pitié. Pourquoi? C'est qu'il n'a pas son libre arbitre, mais qu'il a agi sous l'influence du démon. Si toutes les fautes étaient ainsi produites par la puissance irrésistible de la fatalité, nous les pardonnerions toutes, mais comme nous savons que cette puissance n'existe

pas, nous ne pardonnons pas, maîtres à nos serviteurs, maris à nos femmes, femmes à nos maris, pères à nos enfants, docteurs à nos disciples, princes à nos sujets; mais nous demandons un compte sévère, une réparation de toute faute, nous amenons le coupable devant les tribunaux, nous le battons de verges, nous lui adressons des réprimandes, nous ne négligeons rien pour l'arracher au mal. Nous donnons à nos fils des gouverneurs, nous les envoyons chez des maîtres, nous les menaçons, nous leur infligeons des corrections, nous employons tout pour faire d'eux des gens de bien. Qu'est-il donc besoin de tant de peines et de sueurs pour arriver à la vertu? Si la fatalité a réglé que tel serait honnête homme : qu'il dorme et dorme encore; il n'en sera pas moins honnête homme : mais non ! on ne peut pas même appeler ainsi qui serait honnête sans le vouloir! Qu'est-il besoin de tant de peines et de sueurs pour fuir le mal? S'il a été écrit que tel sera mauvais; se donnât-il mille peines, il sera mauvais : mais non ! on ne peut pas même appeler ainsi qui serait contraint au mal malgré soi. Le possédé, même s'il injurie, même s'il frappe (je reviens à mon exemple), ne passe pas à nos yeux pour faire mal; car ce n'est pas à lui que nous rapportons l'outrage, mais au démon qui le force. De même le méchant, s'il est poussé au mal par la fatalité, ne recevra pas de nous le nom de méchant, pas plus que le bon celui de bon. Les appeler ainsi, ce serait tout bouleverser dans notre vie; ce serait supprimer et la vertu, et le vice, et l'étude des arts, et les lois, et toutes les autres choses de ce genre. Pourquoi donc tant de soins quand nous sommes malades, et tant de dépenses, et des médecins, et des remèdes, et la diète, et la continence? Si la santé et la maladie dépendent de la fatalité, inutiles sont les dépenses, inutiles les médecins, inutile la diète si rigoureusement observée par les malades. Mais nous voyons assez, par ce nouveau raisonnement, que rien de tout cela n'est inutile. Laissons donc de côté cette fable de la fatalité; non, il n'est pas de nécessité qui règle nos actions : elles sont toutes, comme je l'ai dit, l'œuvre de notre libre arbitre.

4. Donc, mes frères bien-aimés, par ces considérations et beaucoup d'autres que l'on pourrait faire, mais que je ne ferai point parce que celles-ci suffisent pour un auditoire intelligent, fuyons le vice, chérissons la vertu, pour montrer à l'épreuve que nous dirigeons notre libre arbitre à notre gré, et ne pas être confondu au jour de la révélation suprême. « Il « faut en effet, » dit saint Paul, « que tous nous « comparaissions devant le tribunal du Christ, « pour rapporter chacun nos actions ou bonnes, « ou mauvaises. » (II Cor. V, 10.) Je vous en prie, supposons-nous devant ce tribunal, le juge sur son siége, toutes nos actions révélées, et mises au jour. Car il ne suffira pas que nous nous présentions, il faudra que nous nous fassions connaître. Ne rougissez-vous pas ? Ne tremblez-vous pas? Nous souhaitons souvent de mourir, plutôt que de voir une seule faute connue des amis que nous respectons. Quels seront donc nos sentiments, quand tous nos péchés apparaîtront aux yeux de tous les anges et de tous les hommes, et que nous serons nous-mêmes sous leurs regards? « Je te con« vaincrai, » est-il dit, « et je ferai dresser tes « péchés en face de toi. » (Ps. XLIX, 21.) Si, loin de cette scène, en la supposant seulement et l'évoquant par la parole, nous succombons sous le faix de notre conscience, que sera-ce au jour du jugement, quand toute la terre sera là, et les anges et les archanges, et les princes et les puissances, quand les trompettes sonneront de toutes parts et se répondront, quand les justes seront enlevés dans les nuages, et que les pécheurs fondront en larmes? Quelle ne sera pas alors la terreur de ceux qui resteront en terre? Car, est-il dit : « L'une est enlevée, et l'autre est laissée; l'un « est emporté, et l'autre demeure. » (Matt. XXIV, 40.) Quelle sera la souffrance de leur âme, quand ils verront les uns enlevés avec honneur, et eux-mêmes laissés couverts de honte? Non, croyez-m'en, il n'est pas possible à la parole de rendre une telle douleur. Avez-vous vu parfois des condamnés emmenés à la mort? En quel état est leur âme, selon vous, tandis qu'ils cheminent vers la porte de la ville? Que ne voudraient-ils pas faire et souffrir, pour être délivrés de cette poignante douleur? J'ai entendu dire à beaucoup d'infortunés, qui, après avoir été conduits au supplice, avaient été graciés par la clémence de l'empereur, qu'ils avaient l'âme si troublée, si bouleversée, qu'ils ne reconnaissaient plus même les hommes. Mais pourquoi parler de ces malheureux? A l'entour d'eux se tenaient un grand nombre d'hommes, dont la plupart ne les con-

naissaient pas. Si l'on eût alors sondé l'âme de chacun, on n'en eût pas trouvé un seul assez cruel, assez ferme, assez énergique pour n'avoir pas l'âme abattue et brisée par la terreur et l'angoisse. Si, à la mort d'autrui, sans nul intérêt personnel, les hommes éprouvent de telles émotions, quand nous-mêmes nous courrons de bien autres dangers, que ressentirons-nous, alors que nous serons bannis du bonheur éternel, et condamnés à un éternel supplice? N'y eût-il pas d'enfer, être chassés d'une si brillante fortune, s'en aller privés d'honneur, quel supplice ne serait-ce pas? Si aujourd'hui nombre d'hommes, voyant l'empereur faire son entrée, et songeant à leur propre misère, ressentent moins de plaisir à contempler un tel spectacle, que de chagrin de n'avoir aucune part à tous ces biens et de ne pas approcher le souverain, que sera-ce alors? Croyez-vous que ce ne sera pas un terrible châtiment de ne pas trouver place dans ce chœur céleste? de ne pas être jugé digne de cet honneur inexprimable? d'être rejeté loin de cette assemblée et de ces biens ineffables? Et quand à cela s'ajouteront les ténèbres, les grincements de dents, les chaînes indissolubles, le ver qui ne meurt pas ; le feu inextinguible, le désespoir, la misère, la langue desséchée, comme celle du riche; quand nous pleurerons et qu'il n'y aura personne pour nous entendre ; quand nous gémirons, quand nous tressaillerons de douleur; et que nul n'y fera attention ; quand nous chercherons de toutes parts, et qu'il n'y aura personne pour nous consoler ! à quel rang placer parmi les malheureux ceux qui souffriront ainsi? Que peut-il y avoir de plus misérable que leurs âmes, de plus digne de compassion ?

5. Si, pénétrant dans une prison, à la vue de ces malheureux décharnés, ou serrés dans les fers, ou enfermés dans les ténèbres, nous tremblons, nous frissonnons, nous n'épargnons rien pour ne pas tomber nous-mêmes dans une telle misère, dans une telle torture; quand nous serons emmenés sous les chaînes aux supplices de l'enfer, que deviendrons-nous? que ferons-nous? Les chaînes n'y sont pas des chaînes de fer, mais d'un feu qui ne s'éteint jamais; nos gardiens n'y sont pas des hommes comme nous, qu'on peut souvent adoucir, mais des anges terribles et implacables, dont nous ne pourrions même supporter le regard, et qui tirent vengeance de nos insultes envers Dieu. Là ni argent, ni nourriture, ni paroles de consolation qui puissent soulager, ni encouragement, mais une inflexible colère. Quand Noé, et Job, et Daniel, verraient leurs proches dans ces tourments, ils n'oseraient les secourir, ni leur tendre la main. Les affections de la nature elles-mêmes disparaissent alors. Comme il se rencontre en effet des justes, pères d'enfants coupables, et des bons, fils de parents mauvais (car le vice vient non de la nature, mais de la volonté), pour que leur félicité soit sans mélange et qu'au sein de la béatitude ils ne souffrent pas par commisération, toute pitié s'anéantit alors et ils s'indignent avec le Seigneur contre leur propre sang. Si maintenant même des pères, voyant leurs fils livrés au mal, les déshéritent et les retranchent de leur famille, combien plus en sera-t-il ainsi, au jour du jugement ?

Ainsi que nul, s'il n'a fait le bien, n'espère le moindre bien, eût-il mille justes parmi ses ancêtres : « Chacun rapportera, » est-il dit, « ses « actions personnelles, ou bonnes, ou mau« vaises. » (II Cor. v, 10.) Tâchons donc, je vous en prie, d'entendre et de revenir à la sagesse. Si vous êtes brûlé des feux impurs de la concupiscence, songez aux flammes du supplice et ces feux s'éteindront. Si vous voulez prononcer une parole déshonnête, songez à ces grincements de dents et la peur vous servira de frein. Si vous méditez de prendre le bien d'autrui, entendez le Juge dire : « Liez« lui les pieds et les mains et jetez-le dans les « ténèbres extérieures (Matth. xxii, 13), » et vous repousserez la tentation. Si vous êtes dur et impitoyable, rappelez-vous ces vierges, qui, ayant laissé éteindre leurs lampes faute d'huile, furent exclues de la couche du fiancé, et vous deviendrez bien vite humain. Si vous êtes porté à l'ivresse et aux orgies, écoutez le riche disant : « Envoyez-moi Lazare, » dans l'espérance que du bout du doigt il rafraîchirait sa langue desséchée par le feu, et ne l'obtenant pas ; et vous renoncerez bien vite à votre passion. Et tous vos vices, vous les redresserez de la sorte, car Dieu n'a rien commandé de pénible. D'où vient donc que ses commandements nous paraissent pénibles? C'est par suite de notre mollesse. Avec du zèle, ce qui paraît difficile nous deviendra léger, aisé; avec la mollesse, les choses les plus faciles nous sembleront lourdes.

Faisons ces réflexions et ne jugeons pas heu-

reux ceux qui vivent dans les délices, mais songeons à leur fin ; ici-bas ordure et graisse, ailleurs vers de pourriture et feu ; ni ceux qui volent, mais songeons à leur fin ; ici-bas inquiétudes et tourments, ailleurs liens éternels et ténèbres extérieures ; ni ceux qui aiment la gloire, car quelle est leur fin ? ici-bas esclavage et apparence, ailleurs damnation et flammes éternelles. Si nous nous entretenions ainsi avec nous-mêmes et si nous ne cessions d'endormir de la sorte nos mauvaises passions, nous ne serions pas longs à fuir le vice et à embrasser la vertu, à éteindre l'amour des biens présents et à nous enflammer pour les biens futurs. Qu'a donc le présent de solide, ou de si remarquable, de si merveilleux, pour y dépenser toute notre ardeur ? Ne voyons-nous pas toujours tout rouler dans un même cercle, le jour et la nuit, la nuit et le jour, l'hiver et l'été, l'été et l'hiver, et rien de plus? Enflammons-nous donc de l'amour des biens futurs. Quelle gloire est réservée aux justes, elle est telle que les paroles ne la peuvent dire ! Ils revêtiront, à la résurrection, des corps incorruptibles, pour partager la gloire et le trône du Christ.

6. L'immensité de ce bonheur, voici comment nous la pouvons comprendre, ou plutôt rien ne nous la fera comprendre ; mais à l'aide d'un exemple emprunté aux biens présents, je veux vous en donner une idée, et, autant qu'il sera en moi, je m'efforcerai de mettre sous vos yeux ce qui en a été dit. Dites-moi, si, vieux et plongé dans la misère, on vous promettait de vous rajeunir en un instant et de vous ramener à la fleur même de l'âge, et de vous revêtir, au-dessus de tous les hommes, de force et de beauté; et de vous investir, pour des milliers d'années, de la royauté de toute la terre, et d'une royauté paisible, assurée, que ne consentiriez-vous pas, en vue d'une telle promesse, à faire et à souffrir? Eh bien! voilà que le Christ vous offre, non ce bonheur, mais un bonheur beaucoup plus grand : car il n'y a pas entre la vieillesse et la jeunesse autant de différence qu'entre ce qui passe et ce qui ne passe pas; entre la royauté et la misère, qu'entre la gloire présente et la gloire future. C'est la distance du songe à la réalité, ou plutôt ce que j'ai dit n'est rien encore : car il n'est pas de parole capable de vous retracer combien ce qui est s'éloigne de ce qui sera. Eu égard à la durée, il n'est pas même possible de se figurer la différence. Comment comparer au présent une vie qui n'a pas de fin ? C'est encore une paix aussi différente de la nôtre, que celle-ci diffère de la guerre ; et ce qui ne passe pas l'emporte sur ce qui passe, comme la perle la plus pure sur une motte de terre. Mais non, tout ce que l'on peut dire ne saurait donner la moindre image de ce bonheur. Comparer la beauté de ces corps éternels aux rayons du soleil, à l'éclair le plus étincelant, ce n'est rien dire qui en rende l'éclat. Pour mériter de tels biens : argent, corps, est-il rien que nous ne devions sacrifier? Que dis-je, nos âmes mêmes? Aujourd'hui, si l'on vous introduisait dans le palais, et qu'on vous obtînt une audience du souverain devant toute sa cour, s'il vous faisait asseoir à sa table, s'il vous associait à sa vie, vous vous proclameriez le plus heureux des hommes; et, quand vous devez monter au ciel, vous présenter devant le Souverain du monde, briller de l'éclat des anges, jouir de cette gloire inaccessible, vous doutez si vous devez sacrifier vos richesses, quand vous devriez, fallût-il perdre la vie même, être transporté d'allégresse, bondir de joie, vous envoler sur les ailes du bonheur? S'agit-il d'obtenir un gouvernement, une occasion de vol (car ce n'est pas pour moi un gain légitime), vous prodiguez vos biens, vous empruntez, quand vous n'hésiteriez pas, s'il le fallait, à donner en gage femme et enfants ! Vient-on à vous offrir le royaume des cieux, une puissance qui ne passe pas à un successeur, vous hésitez, vous reculez, vous regardez à l'argent? Et vous ne songez pas, quand la partie du ciel que nous voyons est si belle, si séduisante, à ce que doivent être les régions supérieures, et les cieux des cieux?

Mais puisque les yeux du corps ne les peuvent voir, élevez-vous par la pensée, et vous plaçant au-dessus de notre ciel, tournez vos regards vers ce ciel supérieur, vers ces profondeurs infinies, vers cette lumière inaccessible, vers les nations des anges, vers les rangs des archanges, vers les autres puissances incorporelles; puis, redescendant ici-bas, revenez aux figures de la terre et représentez-vous tout l'entourage de notre souverain terrestre, des hommes chamarrés d'or, un attelage de mules blanches avec des harnais d'or et un char enrichi de pierreries, et les lames d'or qui s'agitent à l'entour, et les dragons brodés sur des vêtements de soie, et les boucliers

avec des yeux d'or, et les chevaux chargés d'or, et les freins d'or; mais une fois que nos yeux rencontrent l'empereur, nous ne voyons plus rien autre chose : lui seul attire nos regards, par ses habits de pourpre, son diadème, son siége, l'agrafe, les chaussures, la majesté de son visage. Rassemblez donc toutes ces images, puis reportant votre pensée là-haut, figurez-vous le jour terrible de la venue du Christ. Ce ne sera plus un attelage de mules, ni des chars d'or, ni des dragons et des boucliers d'or, que vous verrez, mais un spectacle qui fera trembler et qui produira une stupeur qui gagnera jusqu'aux vertus célestes elles-mêmes; car il est dit : « Les vertus cé« lestes seront ébranlées. » (Matth. XXIV, 29.) Alors le ciel entier s'ouvrira, le Fils unique de Dieu descendra, non pas entouré de vingt, de cent gardes, mais de milliers et de myriades d'anges et d'archanges, et tout sera rempli de crainte et de terreur; la terre se fendra, et tous les hommes qui auront jamais vécu, depuis Adam jusqu'au dernier jour, sortiront de terre et seront enlevés, tandis que le Christ apparaîtra entouré d'une telle gloire, qu'il obscurcira la lumière du soleil et de la lune, offusqués par son éclat. Ah! quel étrange aveuglement! Après la promesse d'une telle félicité, s'attacher encore au présent, et ne pas penser à la méchanceté du démon qui, pour si peu de chose, nous ravit de si grands biens, qui nous donne de la boue pour nous dérober le ciel, qui nous montre une ombre pour nous déposséder de la réalité, qui nous abuse par des songes (car les richesses de la terre ne sont autre chose), pour nous laisser, au grand jour, dans une affreuse misère. Ainsi, avertis de ses ruses, mes chers frères, sachons les déjouer, ne nous laissons pas damner avec lui, et que le Juge ne nous dise pas : « Eloignez« vous de moi, maudits; allez aux flammes « éternelles préparées pour le diable et pour « ses anges. » (Matth. XXV, 41.)

7. Mais Dieu aime les hommes, dites-vous, il ne nous perdra pas. — Et ces paroles ont-elles donc été écrites en vain? — Non, répliquez-vous, mais seulement pour nous menacer et nous ramener au bien. — Mais si nous ne venons pas à résipiscence, et que nous demeurions dans le mal, dites-moi, ne nous condamnera-t-il pas? Il ne récompensera donc pas non plus les bons? — Si vraiment, direz-vous, car il est digne de lui de récompenser même au delà du mérite. — Ainsi les promesses de récompenses seront vraies et se réaliseront; mais non pas les autres. O démon, que tes artifices sont infinis! que de haine sous ce faux amour des hommes! C'est lui qui raisonne ainsi pour rendre la grâce inutile, et attiédir votre zèle. Comme il a vu que la crainte de la damnation est un frein qui contient notre âme, et l'éloigne du mal, il n'est rien qu'il ne tente et ne fasse pour bannir nos terreurs, dans l'espérance que nous courrons ensuite sans rien craindre à l'abîme!

Comment donc triompher de lui? Tout ce que nous pourrons citer des Ecritures, nos contradicteurs prétendront que c'est pure menace : qu'ils le disent des choses à venir, j'y consens, quoique ce soit une grande impiété; mais le diront-ils de ce qui est passé, de ce qui est accompli? Interrogeons-les donc : Avez-vous ouï parler du déluge et de cette complète destruction? N'était-ce encore qu'une menace? n'a-t-il pas eu lieu? ne s'est-il pas réalisé? n'en avons-nous pas le témoignage dans ces monts d'Arménie, où l'arche s'est arrêtée? Les débris de l'arche ne sont-ils pas conservés encore pour notre instruction? Beaucoup d'hommes tenaient en ce temps-là même langage; et pendant les cent ans que l'on mit à construire l'arche, à ajuster les bois, malgré les avertissements du juste, il n'était personne qui le crût : mais pour n'avoir pas cru aux paroles de menace, les pécheurs subirent tous ensemble un châtiment trop réel! Or celui qui les frappa d'un tel supplice, n'en fera-t-il pas tomber sur nous un plus cruel encore? Nos fautes ne sont certes pas moindres. Alors ils s'adonnaient à des relations défendues : « Les fils « de Dieu, » est-il dit, « se sont approchés des « filles des hommes (Gen. VI, 2); » aujourd'hui il n'est sorte de crime qui n'ait été commis.

Mais, si vous le voulez bien, passons à d'autres exemples de châtiment, pour affermir par le souvenir des faits passés la croyance aux faits à venir. Est-il quelqu'un de vous qui ait été en Palestine? Je n'en doute pas. Vous serez donc vous-mêmes les témoins de ma véracité. Au-dessus d'Ascalon et de Gaza, à l'embouchure même du Jourdain, s'étendait une contrée vaste et fertile, qui rivalisait avec le paradis du Seigneur : «Loth,» est-il dit, «vit tout autour « du Jourdain une contrée arrosée par les eaux « comme le paradis du Seigneur. » (Gen. XIII,

10.) Et maintenant, entre toutes les régions désertes, elle est la plus désolée. Si des arbres s'y élèvent et y portent des fruits, ces fruits sont comme un monument de la colère divine. Ce sont des grenades d'une apparence magnifique, de l'aspect le plus séduisant pour qui ne les connaît pas ; mais une fois cueillies et ouvertes, au lieu de chair, elles ne laissent dans la main que cendre et poussière. Ainsi en est-il de la terre, et des pierres, et de l'air même. Tout y est brûlé, tout y est réduit en cendres, comme pour rappeler à la fois la colère passée, et avertir du supplice futur. Sont-ce encore des menaces en paroles ? N'est-ce qu'un vain bruit de mots ? Si l'un de vous ne croit pas à l'enfer, qu'il réfléchisse à Sodome, qu'il se rappelle Gomorrhe, et ce châtiment si reculé dans le passé qui dure encore. En le racontant, l'Ecriture sainte dit de la sagesse : « C'est elle qui, au milieu des impies frappés « de mort, sauva le juste et le déroba au feu « qui descendait sur les cinq villes. » (Sag. x, 6-7.) Elle dit encore : « En témoignage du « crime la terre déserte fume, et porte irré« gulièrement ses fruits. » Or il nous faut voir ce qui leur a valu ce châtiment. Ils avaient commis un crime, grave sans doute et exécrable, mais un seul. Ils se livraient à l'amour des jeunes gens, et voilà pourquoi ils ont été consumés par une pluie de feu ; maintenant des milliers de crimes non moindres, que dis-je ? plus épouvantables, se commettent, et l'embrasement ne se renouvelle pas ? Pourquoi ? C'est qu'un autre feu s'apprête, un feu qui ne s'éteindra jamais. Comment en effet Celui qu'une seule faute mit dans un tel courroux, et qui n'accueillit pas les supplications d'Abraham, qui ne se laissa pas désarmer par la présence de Loth, après tant de crimes, nous épargnera-t-il ? Non, il ne le saurait, il ne le saurait.

8. Mais ne nous arrêtons pas encore ; citons d'autres supplices, pour établir plus solidement ce que nous avançons par plusieurs preuves. Vous connaissez tous le roi d'Egypte Pharaon ; vous savez donc quelle peine il a subie, comment avec ses chars et ses chevaux, avec son armée tout entière, il fut enseveli dans la mer Rouge. Mais entendez aussi les châtiments des Juifs ; c'est Paul qui parle : « Ne forniquons pas, comme certains d'entre « eux, qui périrent en un jour au nombre de « vingt-trois mille ; ne murmurons pas comme « certains d'entre eux, qui tombèrent sous la « main de l'exterminateur ; ne tentons pas le « Seigneur, comme certains d'entre eux, qui « furent dévorés par les serpents. » (I Cor. x, 8, 9, 10.) S'ils ont ainsi payé leurs fautes, que sera-ce de nous ? Ah ! si nous ne sommes pas punis maintenant c'est pour cela surtout qu'il nous faut trembler, ce n'est pas pour échapper à l'expiation, mais pour en subir une plus terrible, si nous ne changeons pas, que nous sommes réservés. Ils ne connaissaient pas l'enfer, et voilà pourquoi ils ont été châtiés ici-bas ; mais nous, pour toutes nos fautes, si nous ne sommes pas punis dans la vie présente, nous payerons dans la vie future. Serait-il raisonnable que des hommes, encore dans l'enfance de l'humanité, aient été si durement punis, tandis que nous, qui avons joui d'un enseignement plus complet et qui avons commis des fautes beaucoup plus graves, nous échapperions au châtiment ? Voulez-vous entendre encore le reste de leurs infortunes, ce que les Israélites, habitant la Palestine, ont souffert des Babyloniens, des Assyriens, des Macédoniens ? Les famines, les pestes, les guerres, les captivités qu'ils ont supportées sous Titus et sous Vespasien ? Lisez le livre de Josèphe sur la prise de Jérusalem, et vous apprendrez cette tragique infortune. Car sans parler de leurs autres misères, ils tombèrent dans une famine si terrible qu'ils mangeaient leurs ceintures, leurs chaussures, et puis encore la nécessité leur faisait mettre tout sous la dent, comme dit le même historien. Et ils ne s'en tinrent pas là, ils allèrent jusqu'à manger leurs propres enfants. Comment donc, quand ils ont payé si cher leurs fautes, nous qui sommes plus coupables, échapperions-nous à la peine ? S'ils ont été châtiés alors, pourquoi ne le serions-nous pas aujourd'hui ? N'est-il pas visible même pour un aveugle que c'est parce que le châtiment nous est réservé dans l'avenir, comme il a été dit souvent ?

Réfléchissons encore à ce qui se passe en cette vie, et nous ne refuserons pas de croire à l'enfer. Car si Dieu est juste et ne fait pas acception des personnes, et il en est ainsi, pourquoi donc parmi les assassins, les uns payent-ils leur crime ici-bas, et les autres non ? Pourquoi les uns expient-ils leurs adultères, tandis que les autres meurent impunis ? Pourquoi tant de violateurs de tombeaux échappent-ils à la peine ? tant de voleurs ?

tant d'avares? tant d'artisans de rapine? S'il n'y avait pas d'enfer, où subiraient-ils leur peine?

Nos contradicteurs sont-ils convaincus que la menace de l'enfer n'est pas une fable? C'est si bien la vérité que poètes et philosophes et conteurs ont écrit sur la rémunération future, et ont dit que les méchants sont punis dans l'enfer. Car s'ils ne pouvaient en parler en toute vérité n'ayant, sur ces matières, d'autres données que les principes de la raison et quelques ouï-dire, échos affaiblis et altérés de nos doctrines, du moins ont-ils conçu une certaine image du jugement. Ils parlent du Cocyte, du fleuve Pyriphlégéthon, de l'eau du Styx, du Tartare situé aussi loin de la terre que celle-ci l'est du ciel, et de mille autres sortes de supplices; puis des Champs-Elysées, des îles bienheureuses, de prairies émaillées de fleurs, de parfums pénétrants, d'un air subtil, de chœurs formés en ces lieux, revêtus de vêtements blancs, chantant des hymnes, en un mot, d'un sort heureux ou malheureux, réservé aux hommes après cette vie. Gardons-nous donc de ne pas croire à l'enfer de peur d'y être jetés : car celui qui n'y croit pas, se relâche; et celui qui se relâche y sera inévitablement condamné. Croyons-y sans hésitation, et parlons-en sans cesse et nous ne serons pas prompts à faillir. Les souvenirs réveillés par de tels discours, semblables à un remède amer, seront capables de chasser le vice, s'ils sont toujours présents à notre âme. Recourons à ce remède pour nous purifier, pour être jugés dignes de voir Dieu, comme il est donné aux hommes de le voir, pour jouir des biens futurs, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Gloire à lui dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

Traduit par M. MOSSOT.

HOMÉLIE

SUR JOSEPH ET LA CONTINENCE.

—

AVERTISSEMENT.

On ignore si cette courte homélie, qui paraît avoir été adressée à de récents prosélytes fut prononcée à Antioche ou à Constantinople. L'original en est perdu, sauf quelques lignes. Pour le reste, nous n'avons qu'une ancienne traduction latine.

En tout temps, c'est un sujet d'entretien très-utile et très-séant à des serviteurs du Christ que la chasteté : mais c'est aujourd'hui surtout qu'il est à propos de vous en parler, aujourd'hui que les enfants de l'Eglise, revêtus du Christ, doivent s'appliquer par-dessus toute chose à acquérir la chasteté. — Celui qui, en voyant des athlètes, désignés pour disputer la palme aux jeux olympiques, descendre tout frottés d'huile dans le stade, leur parlerait alors de luttes, de persévérance, de victoire, semblerait à tout le monde avoir bien choisi son moment. Ainsi quand nous voyons les athlètes du Sauveur, fortifiés par l'Esprit, grâce aux divins sacrements, il est naturel que nous leur parlions de la chasteté pour les préparer aux combats spirituels. Dans les combats du monde le couronnement suit la victoire : il la précède dans les combats du Christ. Pourquoi donc le Christ nous envoie-t-il couronnés au combat? C'est pour épouvanter nos adversaires, pour relever notre courage ; c'est afin qu'attentifs à l'honneur que Dieu nous confère, nous ne disions, nous ne fassions rien qui soit indigne du Seigneur. Qu'un roi vêtu de pourpre et ceint du diadème, vienne, dans l'emportement des passions, à compromettre en lui la majesté royale, il lui suffit de jeter les yeux sur son manteau royal pour rentrer en lui-même, et travailler à ne plus se laisser vaincre par les passions honteuses. Et vous aussi, vous qui êtes revêtus du Christ, fuyez la honteuse concupiscence, et jetez promptement les yeux sur votre divin vêtement : aussitôt vous deviendrez meilleurs, et vous n'aurez plus rien à craindre des artifices du malin. Il est donc beau de vanter la continence, plus beau de la posséder. Et certes, ce n'est pas une médiocre excitation à la pratiquer que d'en parler souvent, d'en entendre souvent parler. Si Dieu a voulu que les vertus des saints fussent célébrées dans les divines Ecritures, c'est pour que tous les hommes soient animés à suivre leur exemple, à marcher sur leurs traces, à pratiquer la continence conformément à leurs leçons. Souvent, aux combats gymniques, des spectateurs, enflammés par la vue des couronnes décernées aux athlètes, se dépouillent à leur tour de leurs vêtements, et endurent sueurs et fatigues pour ceindre, eux aussi, l'olivier ou le laurier. Mais

nous, avec quel enthousiasme ne devons-nous pas tout endurer pour la continence, quand nous la voyons couronnée par les mains de Dieu, et lutter à notre tour afin d'obtenir ces couronnes célestes, prix des bonnes œuvres, des œuvres de salut. Les athlètes cèdent à l'attrait de quelques feuilles de laurier ou d'olivier, de cette gloire éphémère qui est celle du monde : comment, dès lors, ne pas s'indigner, si les présents du Christ ne savaient pas nous arracher aux plaisirs, et nous déterminer à donner la préférence à la crainte de Dieu sur la concupiscence ?

D'ailleurs ce ne sont point seulement les hommes qui imitent leurs semblables, nous trouvons la même chose chez les brutes. Souvent des colombes, en voyant une d'elles s'envoler, prennent toutes leur essor aussitôt ; un poulain généreux, qui bondit au milieu d'une troupe de chevaux, l'entraîne après lui. Ainsi parmi vous, qui êtes le troupeau du Christ, il est un noble poulain, le chaste Joseph, dont les transports célestes appellent l'imitation de tous ses compagnons de servitude. Formons donc avec ce vertueux jeune homme comme une danse spirituelle ; célébrons sa continence, non-seulement par des paroles, mais encore en suivant son exemple. — Il sut, ce grand homme, il sut rester un exact et fidèle gardien de la chasteté, quand il ne tenait qu'à lui de s'assujétir la reine elle-même, et de vivre au milieu des richesses, du luxe et de la volupté. Et pourtant, malgré la perspective d'une telle fortune, songeant que les richesses, la puissance, la gloire, n'ont qu'une durée limitée par les bornes de la vie présente, et ne procurent aucun avantage qui ne soit temporel, tandis que la vertu a devant elle un horizon infini, il sut mettre à ses passions un frein, la crainte du Christ. Richesses, délices, promesses de sa maîtresse, il méprisa tout, et préféra la prison et l'infortune au séjour des palais ; et pourtant combien il est difficile à la beauté de résister aux tentations du plaisir ! Mais après un tel exemple de continence, la beauté de son âme éclipse celle de son corps : la beauté de son corps en faisait un astre brillant ; les grâces de son âme en firent un ange. Pour nous, ce qu'il nous faut admirer, ce n'est pas seulement la continence de ce jeune homme, ce sont encore les périls qu'il brava pour la conserver, jugeant l'esclavage des passions plus pesant et plus redoutable que la mort.

Et cette admiration, on l'éprouvera si l'on considère attentivement sa vertu, et si l'on se rend bien compte des circonstances au milieu desquelles il sut garder la pureté de son âme. Avant qu'apparût sur la terre le Maître et le Créateur de l'univers, il garda la liberté du cœur. Il vivait dans un séjour d'impies, il était entouré de dangereux conseillers, sans avoir auprès de lui un seul maître de continence. Ce n'étaient que voluptueux, gourmands, sans piété, sans vertu ; et cependant au milieu de cette multitude d'impies, voyant sa maîtresse s'abandonner à une passion effrénée, il ne délaissa point les célestes trésors, il préserva de toute atteinte le temple de l'Esprit, aimant mieux mourir que de tomber sous le joug des voluptés. Il n'avait pas entendu Paul enseigner que nos corps sont les membres du Christ ; il n'avait pas ouï la voix divine, et cela ne l'empêcha point de se montrer l'égal des hommes honorés des célestes promesses : exemple qui nous montre, à nous, enfants des églises, combien il est essentiel pour nous de lutter et de maintenir notre âme à l'abri de toute atteinte. Joseph, en effet, ne pourrait-il pas nous dire : Si moi qui ai vécu avant la naissance du Christ, moi qui n'ai pas entendu proclamer par le sublime apôtre Paul que nos corps sont les membres du Christ, j'ai jugé qu'il appartenait aux serviteurs de Dieu de maîtriser en eux la concupiscence ; si je n'ai pas failli à la continence, en dépit de tous les dangers que je voyais suspendus sur ma tête, combien ne devez-vous pas davantage vivre dans la continence avec crainte et tremblement, afin de ne point paraître indignes d'un pareil honneur, afin que les membres du Christ ne deviennent point les membres d'une prostituée ?

Voilà une parole capable d'armer de continence toutes les âmes, d'éteindre sans peine toutes les concupiscences. Une pluie qui tombe sur des flammes ne les éteint pas aussi facilement qu'un tel langage, en pénétrant dans l'âme, n'étouffe les mauvaises passions. Il pourrait encore nous tenir de pareils discours, ce grand Job, qui non-seulement pratiqua scrupuleusement la continence, mais qui encore imposa à ses regards la loi de ne pas s'arrêter sur un visage de jeune fille, de peur que l'attrait de la beauté ne séduisît son cœur. Qui ne resterait frappé d'étonnement et d'admiration en voyant ce vaillant ennemi du diable, ce vainqueur qui sut déjouer tous les

artifices du malin, interdire à ses yeux la vue d'une belle jeune fille? Le diable approche : il ne fuit pas, il tient bon, comme un lion confiant dans ses forces. Une jeune fille paraît; il recule ; au lieu de s'arrêter à contempler sa beauté, il se hâte de battre en retraite. C'est qu'il savait que pour lutter avec succès contre les démons, les qualités requises sont l'audace et le courage : mais que, lorsqu'on se propose pour but la continence, la victoire n'est pas donnée à l'expérience, mais à la fuite. Vous tous qui faites profession de virginité, recevez donc les conseils de cet homme chaste entre tous qui demeura si fidèle à la continence même avant l'Incarnation. Ce n'est pas, en effet, une chose indigne d'attention, qu'il ait paru avant l'Incarnation des justes capables de si grandes marques de continence.

Moins de raisons plaidaient alors pour cette vertu : on ne faisait pas un crime, même aux vierges, de n'y pas être demeurées fidèles. Comment cela? C'est que si Dieu, si le sublime auteur de l'univers s'est revêtu de la forme humaine, c'était pour faire descendre du ciel la pureté des anges. Lorsque maintenant les hommes, après un tel honneur, se soumettent au joug de la volupté, on ne saurait représenter par des couleurs assez fortes une témérité qui assimile les membres du Christ à des membres de prostituée, qui attente à la miséricorde du Seigneur, et la rend stérile autant qu'il dépend de l'homme. Les démons savent, et ils en sont effrayés, que Dieu, qui ne leur permet pas de s'unir à lui, nous accorde cette faveur. Et parmi les fidèles, on trouve des hommes qui osent se séparer du Christ, et s'unir à des prostituées ! Ce serait un moindre mal, de tomber du ciel dans la boue, que de déchoir, une fois membre du Christ, de ce divin honneur, et de devenir membre de prostituée.

Ainsi donc, quand la concupiscence s'allume dans votre âme, souvenez-vous aussitôt du Christ, figurez-vous que Paul est là qui vous exhorte et vous dit : « Ne savez-vous pas que « vos corps sont membres du Christ? Portant « les membres du Christ, en ferez-vous des « membres de prostituée ? » (I Corinth. VI, 15.) Rappelez-vous ces paroles : et aussitôt vous verrez fuir la volupté. Car si une maîtresse chaste et réservée rappelle au devoir par son seul aspect des servantes débauchées, faut-il s'étonner que le souvenir du Christ apaise incontinent les chatouillements de la volupté? Ayez toujours devant les yeux le rayonnement de la croix, et toujours vous resterez pur de péché. Ainsi qu'une colonne de nuées, figure de notre croix, protégeait la foule des Hébreux contre toutes les attaques des Egyptiens : de même l'aspect de la croix suffit pour chasser loin de nous toute volupté coupable, voilà la sauvegarde de l'âme, voilà l'antidote des passions honteuses. Car si les médecins savent guérir les infirmités du corps, une âme malade est guérie sur-le-champ par les paroles du Christ.

Nous prions donc et nous conjurons les pécheurs qui sont encore asservis aux voluptés de la chair, de se réveiller, de revenir à eux, de ne pas se laisser vaincre par les passions, ni emporter par leurs mouvements déréglés, de ne pas se soumettre volontairement à une odieuse servitude, mais de lutter vaillamment, d'affermir leur âme par la crainte du Christ, et de chasser leur tyran de la forteresse qu'il occupe : afin que, lavés de toute souillure, purifiés de nos innombrables péchés, nous puissions approcher avec une âme sans reproche et sans tache des divins et augustes sacrements du grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ : à qui gloire et puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SERMONS

SUR LA CONSOLATION DE LA MORT

AVERTISSEMENT.

Ces deux opuscules ne nous ont été conservés que dans une traduction latine. Le premier porte en tête : « Sermon de saint Jean « sur la consolation de la mort. » Le second réuni au premier n'a point de titre et se termine seulement par ces mots : « Fin « du discours de la Résurrection. » Il est probable que le saint Jean désigné par le titre du premier de ces deux discours n'est autre que saint Jean Chrysostome, dont on croit d'ailleurs reconnaître l'éloquence à travers le voile de la traduction latine. Il n'est pas impossible néanmoins que ces deux ouvrages soient de simples centons dont les éléments auraient été puisés dans les écrits du saint évêque. — Le commencement du second discours établit sa connexion avec le premier ; et le mot *Libellus* que porte le texte à cet endroit, permet de supposer que ni l'un ni l'autre n'a peut-être été prononcé. — Au point de vue littéraire, on remarquera la vive prosopopée qui se trouve au paragraphe 7 du second sermon.

PREMIER SERMON.

ANALYSE.

1. De la bonne et de la mauvaise tristesse.
2. Loi générale de la mort.
3. La mort peut être un bienfait.
4. Le deuil aboli par la loi nouvelle.
5. De la résurrection.
6. Qu'il faut répondre avec joie à l'appel de Dieu.
7. L'attente de la résurrection, fond du Christianisme.

1\. Faites silence, mes frères, si vous ne voulez laisser perdre des paroles utiles et qui vous seront bien nécessaires en ce moment. Le besoin de la médecine ne se fait jamais mieux sentir, que lorsqu'une grave maladie se déclare : s'il y a lieu d'appliquer avec soin le collyre, c'est lorsque l'œil est en souffrance. Vous qui êtes exempts de pareilles infirmités, écoutez-moi donc sans murmurer : car l'homme en santé, lui-même, ne peut rien perdre à

connaître les médicaments salutaires: et vous dont le mal a gagné l'âme et obscurci la clairvoyance, n'en soyez que plus attentifs à ouvrir les yeux afin que le collyre de la parole de salu vous soit appliqué, non-seulement pour votre consolation, mais encore pour votre guérison. Si la personne qui a mal aux yeux refuse de les ouvrir pour y recevoir le collyre versé par le médecin, le remède se répand au dehors de la pupille, et l'œil demeure endolori : de même, si l'affligé, dans l'excès de sa tristesse, ferme son âme aux avertissements qui pourraient le sauver, il souffre encore davantage, et éprouvera peut-être la vérité de ces paroles de l'Ecriture : que la tristesse du monde opère la mort. (II Cor. VII, 10.) Le bienheureux apôtre Paul, ce docteur des fidèles, ce médecin de salut, a dit qu'il y a deux tristesses : l'une bonne, l'autre mauvaise; l'une utile, l'autre funeste; l'une qui sauve, l'autre qui perd. Et pour que personne ne révoque en doute ce que je dis, je vais citer ses propres paroles. Il dit : « La tristesse qui est selon Dieu produit pour le « salut une pénitence stable; mais la tristesse « du siècle produit la mort. » (Ibid.) Voilà la mauvaise tristesse.

2. Voyons donc, mes frères, si la tristesse présente, si celle qui dévore maintenant les cœurs et s'exprime dans le langage, est utile ou funeste, capable d'aider ou de nuire. Voilà un corps inanimé ; sur une table est étendu un homme qui n'est plus un homme, des membres privés de vie ; on crie, il ne répond pas ; on l'appelle, il n'entend pas ; son visage est pâle, défiguré, d'une transparence qui laisse voir la mort : à ce spectacle vient se joindre l'idée du silence éternel qu'il va désormais garder, du plaisir qu'on a goûté dans son commerce, des services qu'il aurait pu nous rendre; le sang parle, les plus tendres paroles arrivent à notre cœur, avec le regret d'une longue familiarité. Voilà sans doute de quoi tirer des larmes, exciter des gémissements, et plonger l'âme entière dans une tristesse profonde. A cette douleur si forte, si bien armée, la première chose à opposer, c'est que tout ce qui naît ici-bas est condamné à mourir. Telle est la loi de Dieu, telle est l'immuable sentence qu'après sa faute le premier père du genre humain s'entendit signifier, quand Dieu lui dit : « Tu es terre, et tu iras en terre. » Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce qu'un homme, né pour ce destin, ait satisfait à la loi, à la sentence divine? Faut-il s'indigner de ce qu'un fils de mortels ait répondu à l'appel, à l'irrésistible appel de la nature qui est la sienne? Ce qui est si ancien n'a rien d'étrange, ce qui est quotidien n'a rien d'inouï, ce qui est commun à tous n'est particulier à personne.

Si nous savons que nos ancêtres et nos bisaïeux sont partis par ce même chemin de la mort, si les patriarches même, si les prophètes, à commencer par Adam ont dû mourir pour s'en aller de ce monde, retirons notre âme de cet abîme de tristesse : ce mortel n'a fait que payer sa dette. Et qu'y a-t-il de triste dans l'acquittement d'une dette? Cette dette, on ne saurait s'en décharger à prix d'argent : cette dette, ni la vertu n'en dispense, ni la sagesse, ni la puissance; et les rois mêmes sont contraints de la payer. Ah! je vous exciterais à redoubler de tristesse, si, pouvant empêcher ou retarder cet événement au prix de quelque sacrifice, votre négligence ou votre parcimonie l'eût laissé s'accomplir. Mais, puisque tout provient d'un éternel et immuable décret de la Divinité, c'est à tort que nous nous plaignons, à tort que nous recherchons en nous-mêmes les raisons de cette mort, quand il est écrit : « Au Seigneur Dieu appartiennent les dénoue- « ments de la mort. » (Ps. LXVII, 21.) Pénétrons-nous de cette condition imposée généralement à la vie : et les yeux de notre âme, grâce à ce premier remède, commenceront à éprouver quelque soulagement.

3. Mais, dites-vous que la mort est un malheur commun à tous, je le sais bien : je n'ignore pas que celui que j'ai perdu n'a fait que payer sa dette : mais je songe à l'attrait de son commerce, aux liens qui nous unissaient, à notre intimité : de là mes regrets. Si pour cette raison vous vous abandonnez à la tristesse, vous êtes le jouet de l'erreur et non le sujet de la raison. Vous devez savoir que Dieu qui vous avait donné ce bonheur, peut vous en donner un autre qui le surpasse; que celui qui vous a infligé cette perte, saura bien, dans une autre occasion, la réparer. Pour ce qui est de l'intérêt, si vous songez au vôtre, vous devez considérer aussi celui du défunt : peut-être est-ce un bonheur pour lui, suivant ce qui est écrit : « Il a été enlevé, pour que la malice ne chan- « geât point son intelligence. Son âme était « agréable à Dieu, et pour cette raison il s'est « hâté de le retirer du milieu de l'iniquité. » (Sag. IV, 11, 14.) Que dire de l'intimité que

le temps efface quelquefois, au point que la mémoire n'en garde aucune trace? Ce que le temps peut faire, à plus forte raison la sagesse et la réflexion doivent-elles l'opérer. Songeons surtout à cette sentence divine exprimée par la bouche de l'Apôtre : « La tristesse du siècle produit la « mort. » Plaisir, intérêt présent, commerce intime, toutes ces choses sont du monde, toutes ces joies sont du siècle et passent avec lui : se décourager, se contrister pour cela, n'est-ce pas vraiment une maladie mortelle? Je ne puis que vous le répéter encore, vous le répéter sans cesse : « La tristesse du siècle pro« duit la mort. » Pourquoi produit-elle la mort? Parce qu'une tristesse excessive nous conduit ou au doute ou au blasphème.

4. Mais, dira-t-on, nous interdis-tu de pleurer les morts? Quand on a pleuré les patriarches, et Moïse, ce ministre de Dieu, et tant de prophètes; quand Job, le juste par excellence, a déchiré ses vêtements après avoir perdu ses fils, ce n'est pas moi qui défends de pleurer les morts, c'est l'Apôtre des Gentils, lequel parle ainsi : « Je ne veux pas que vous ignoriez, « mes frères, au sujet de ceux qui dorment, « que vous ne devez pas vous affliger comme « ceux qui n'ont pas d'espérance. » (I Thessalon. IV, 12.) Ce texte si clair ne saurait être obscurci par les exemples de ceux qui avant la loi ou à l'ombre de la loi, ont pleuré leurs morts. Ils avaient raison de pleurer, parce que le Christ n'était pas encore venu du ciel sécher par sa résurrection cette source de larmes. Ils avaient raison de pleurer, parce que la sentence de mort portait encore ses effets. Ils avaient raison de gémir : car la résurrection n'était pas encore prêchée. Les saints espéraient la venue du Seigneur : mais en attendant, ils pleuraient leurs morts, parce qu'ils n'avaient pas encore vu celui qu'ils espéraient. Siméon, un de ces saints de l'ancien temps, d'abord inquiet à la pensée de mourir, n'eut pas plutôt reçu entre ses bras Jésus Notre-Seigneur, encore enfant selon la chair, qu'il se félicita de sa mort prochaine, en disant : « Maintenant vous laissez, « Seigneur, votre serviteur s'en aller en paix : « parce que mes yeux ont vu le Sauveur qui « vient de vous. » (Luc, II, 29-30.) O bienheureux Siméon! Il avait vu l'objet de son espérance, et désormais il considérait la mort comme une paix, un repos. Mais vous direz : Ne lit-on pas dans l'Evangile que la fille du chef de la synagogue fut pleurée, que les sœurs de Lazare le pleurèrent. C'est que ces affligés restaient attachés à la doctrine de l'ancienne loi, attendu qu'ils n'avaient pas encore vu le Christ ressusciter d'entre les morts. Que dis-je? Le Seigneur lui-même pleura Lazare enseveli, non certes, pour donner l'exemple de pleurer les morts, mais pour montrer par ses larmes qu'il s'était revêtu d'un corps véritable; ou encore, dans son humanité, il pleurait sur les Juifs qu'un pareil signe même ne devait pas faire croire en lui. En effet, ce n'est pas la mort de Lazare qui pouvait causer ses larmes, puisque Jésus lui-même l'avait déclaré endormi, et avait promis de le ressusciter, ce qui fut fait.

5. Les anciens gardèrent donc leurs usages et leur faiblesse jusqu'à la venue du Christ. Mais du jour où le Verbe fut fait chair et habita parmi nous, du jour où le dernier Adam abrogea la sentence portée contre le premier, du jour où le Seigneur anéantit notre mort par sa mort et ressuscita des enfers le troisième jour, la mort cessa d'être un objet d'effroi pour les fidèles : on ne craint plus le déclin du jour, parce que le soleil levant paraît au ciel. Ecoutez plutôt la voix du Seigneur qui ne saurait mentir : « Je suis la résurrection et « la vie : celui qui croit en moi, quand même « il serait mort, vivra : et quiconque vit et « croit en moi, ne mourra jamais. » (Jean, XI, 25, 26.) Elle n'a rien d'ambigu, mes très-chers frères, cette parole divine : Quiconque croit au Christ et garde ses commandements, vivra, même après sa mort. S'emparant à son tour de cette parole, et s'y attachant de toute la force de sa foi, l'apôtre saint Paul enseignait ce qui suit; « Je ne veux pas que vous igno« riez, mes frères, au sujet de ceux qui dor« ment, que vous ne devez pas être tristes. » (I Thessalon. IV, 12.) Admirable révélation de l'Apôtre! Un mot lui suffit pour prêcher la résurrection, avant d'en enseigner le dogme. Il appelle les morts « Ceux qui dorment, » et fait entendre clairement par là qu'ils doivent ressusciter. « Vous ne devez pas être tristes au « sujet de ceux qui dorment, ainsi que les au« tres. » Ceux qui n'ont pas l'espérance, qu'ils s'abandonnent à la tristesse : nous qui sommes fils de l'espérance, réjouissons-nous. Maintenant, quelle est cette espérance qui nous distingue, c'est ce qu'il nous apprend en disant : « Si nous croyons que Jésus est mort et res« suscité, Dieu amènera de même avec Jésus

« ceux qui se seront endormis en lui. » (I Thessalon. IV, 13.) Jésus est pour nous, et le salut durant notre vie terrestre, et la vie à notre départ d'ici-bas. « Pour moi, dit l'Apôtre, vivre « est le Christ, et mourir un gain. » (Philipp. I, 21.) Gain en effet, puisqu'une prompte mort nous dispense des peines et des tribulations attachées à une vie plus longue. Voici maintenant que le prophète nous fait savoir dans quel ordre et de quelle manière sera réalisée notre espérance : « Nous vous affirmons « sur la parole du Seigneur que nous qui vi« vons et qui sommes réservés pour l'avènement « du Seigneur, nous ne préviendrons pas ceux « qui se sont déjà endormis. Car le Seigneur « lui-même, au commandement et à la voix de « l'archange, et au son de la trompette de Dieu, « descendra du ciel ; et ceux qui seront morts « dans le Christ, ressusciteront les premiers. « Ensuite, nous qui vivons, qui sommes restés, « nous serons emportés avec eux dans les nuées « au-devant du Christ dans les airs : et ainsi nous « serons à jamais avec le Seigneur. » (I Thessalon. IV, 14-16.) Il veut dire par là que le Seigneur à son arrivée trouvera beaucoup de chrétiens encore vivants et non séparés de leur corps ; ceux-ci, néanmoins, ne seront pas ravis au ciel avant que les saints morts, ressuscités par la trompette de Dieu et la voix de l'archange, soient sortis de leurs tombeaux. Mais une fois réveillés, ils seront enlevés dans les nuées, conjointement avec les vivants, pour aller au-devant de Jésus-Christ dans les airs : et dès lors ils règneront à jamais avec lui. Et certes l'on ne saurait révoquer en doute que les corps, malgré leur pesanteur, puissent être soulevés dans les airs : c'est ainsi qu'à la voix du Seigneur, le corps de Pierre put marcher sur les eaux. L'histoire d'Elie nous fournit encore une confirmation de notre espérance, dans ce fait qu'il fut ravi au ciel à travers les airs sur un char enflammé.

6. Mais vous demanderez peut-être : En quel état sera-t-on après la résurrection? C'est votre Seigneur qui vous l'apprend : « Alors les « justes brilleront comme le soleil dans le « royaume de leur Père. » (Matth. XIII, 43.) Que dis-je, comme le soleil? Quand les fidèles doivent être transfigurés à l'image du Christ, comme l'atteste l'apôtre Paul : « Notre vie est « dans les cieux : c'est de là aussi que nous at« tendons le Sauveur, Notre-Seigneur Jésus-« Christ, qui réformera le corps de notre hu« milité en le conformant à son corps glo« rieux. » (Philipp. III, 20, 21.) Sans nul doute cette chair mortelle sera transfigurée en conformité de la splendeur du Christ : ce qui était mortel se revêtira d'immortalité : car « Ce qui « avait été semé dans l'infirmité, ressuscitera « dans la force. » (I Corinth. XV, 43.) La chair ne craindra plus la corruption, elle ne sera plus sujette à la faim, à la soif, aux maladies, aux accidents. La paix profonde, une sécurité constante, peuvent se rencontrer dans cette vie. Autre est cette gloire céleste, où la joie même ne subira point d'éclipses.

7. Voilà ce que saint Paul avait dans l'esprit et sous les yeux, lorsqu'il disait : « Je désirais « d'être dissous et d'être avec Jésus-Christ, « chose bien meilleure pour moi. » (Philipp. I, 23.) Ailleurs il parle explicitement : « Pen« dant que nous sommes dans ce corps, nous « voyageons loin du Seigneur : car c'est par la « foi que nous marchons, et non par une claire « vue. Mais nous aimons mieux sortir de ce « corps et aller jouir de la présence du Sei« gneur. » (II Corinth. V, 6-8.) Hommes de peu de foi, que faisons-nous donc, quand nous perdons le courage et la paix, pour peu qu'une des personnes qui nous sont chères s'en aille auprès du Seigneur? Que faisons-nous en préférant voyager en ce monde, plutôt que d'être transportés en présence du Christ?

Oui, toute notre vie n'est qu'un voyage : comme des étrangers en ce monde, nous n'avons pas de séjour fixe, nous travaillons, prenons de la peine, marchant par des voies difficiles, hérissées de dangers : de toutes parts des piéges, des ennemis tant spirituels que corporels, de tous côtés des sentiers d'erreur. Et quand tant de périls nous assaillent, loin de faire des vœux pour notre délivrance, nous allons jusqu'à plaindre et pleurer ceux qui sont délivrés, comme s'ils étaient perdus! Quel service Dieu nous a-t-il donc rendu par son Fils unique, si nous redoutons encore le trépas? Pourquoi nous glorifier d'avoir été régénérés par l'eau et par l'Esprit, si le départ d'ici-bas nous afflige? Le Seigneur lui-même nous crie : « Si quelqu'un me sert, qu'il me suive, et où « je suis, là sera aussi mon serviteur. » (Jean, XII, 26.)

Supposez qu'un roi terrestre invite quelqu'un à visiter son palais ou à prendre place à sa table, l'invité ne s'empressera-t-il point d'accourir? Combien ne devons-nous pas nous

hâter davantage d'accourir vers le roi du ciel, qui appelle ceux qu'il reçoit, non-seulement à sa table, mais encore au partage de son trône : « Si nous mourons avec lui, dit l'Ecriture, « nous vivrons avec lui ; si nous souffrons, « nous régnerons avec lui. » (II Timoth. II, 12.) Je ne dis pas cela pour qu'on attente à sa vie, pour qu'on se donne la mort contre la volonté du Dieu créateur, pour qu'on chasse son âme de l'asile que lui offre le corps : je dis cela pour que, à l'heure où l'on est appelé soi-même ou voit appeler son prochain, on parte joyeux et content, ou qu'on félicite ceux qui partent. Le fond du christianisme, en effet, c'est l'attente d'une vraie vie après la mort, d'un retour après le départ. Munis de la parole de l'Apôtre, remercions donc avec confiance Dieu qui nous a fait vaincre la mort, par le Christ, Notre-Seigneur, à qui gloire et puissance, maintenant et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SECOND SERMON.

ANALYSE.

1. Résurrection de la chair, à démontrer seule contre les infidèles et les incrédules, celle de l'âme étant admise par tous.
2. Possibilité, analogies, vision d'Ezéchiel.
3. Promesse divine, témoignage des apôtres et des martyrs. Exemple de la mère des Macchabées, de David, d'un païen.
4. Prosopopée : le diable au jour du jugement, plaidant la cause de ce païen comparé aux chrétiens pusillanimes.
5. Bornes prescrites aux regrets.
6. Garder sa tristesse pour la pénitence.
7. Exhortation à la résignation.

1. Dans le discours qui précède nous avons traité brièvement des raisons qui doivent nous consoler d'être mortels, de l'espoir de la résurrection ; nous allons maintenant revenir avec plus de développements et plus de force sur le même sujet. Si les choses que j'ai dites sont certaines aux yeux des fidèles, elles paraissent des fables aux infidèles et aux incrédules, c'est à ceux-ci que nous nous adresserons d'abord en quelques mots. Tous vos doutes, à vous incrédules, portent sur la permanence du corps. Quelques-uns nient, en effet, qu'un corps réduit en poussière puisse ressusciter et revivre. D'ailleurs en ce qui concerne l'âme, la chose leur paraît indubitable ; aussi bien, touchant l'immortalité de l'âme il n'y pas même de dissentiment parmi les philosophes, quoique païens. Qu'est-ce que la mort, sinon la séparation du corps et de l'âme? Au départ de l'âme qui vit toujours, qui ne peut mourir, parce qu'elle provient du souffle de Dieu, le corps seul périt, car il y a en nous une partie mortelle, une autre immortelle. Mais à son départ, l'âme, invisible aux yeux charnels, est recueillie par les anges, et établie, ou dans le sein d'Abraham, si elle est fidèle, ou dans la prison de l'enfer, si elle est pécheresse ; jusqu'à l'arrivée du jour fixé pour qu'elle rentre en possession de son corps et rende compte de ses actes au tribunal du juge incorruptible, le Christ. Les hésitations ne regardent donc que la chair. En conséquence, c'est à son secours qu'il faut venir, c'est sa résurrection qu'il faut démontrer.

2. Que si quelque sceptique, quelque incrédule me demande : « Comment les morts res« susciteront-ils? ou avec quel corps revien« dront-ils? » je leur répondrai par la bouche

et avec le langage de l'Apôtre : « Insensé, ce « que tu sèmes n'est point vivifié, si auparavant il ne meurt. Et ce que tu sèmes n'est « pas le corps même qui doit venir, mais une « simple graine, comme de blé ou de quelque « autre chose (I Cor. xv, 35-37), » une graine morte et desséchée ; et une fois tombée en putréfaction, elle se lève plus féconde, se revêt de siliques, s'arme d'épis. Comment donc celui qui fait renaître le grain de blé à cause de toi, serait-il incapable de te ressusciter en vue de lui-même ? Celui qui ressuscite chaque jour le soleil plongé dans le sépulcre de la nuit, qui renouvelle la lune presque éteinte, qui ramène pour nos besoins les saisons écoulées, pourrait ne pas nous rappeler, nous en faveur de qui il répare toutes choses, et laisser disparaître sans retour ceux qu'il a allumés de son souffle, animés de son Esprit ? Il cesserait d'être à jamais, l'homme qui l'a connu, adoré pieusement ?

Mais vous hésitez encore à croire que vous puissiez renaître après la mort, être rappelés à l'existence, quand vous ne serez plus qu'une cendre, qu'une poussière d'ossements ? Mais dites-moi donc ce que vous étiez avant que votre mère vous conçût? Rien, assurément. Eh bien ! ne sera-t-il pas facile à Dieu qui vous a créés de rien, de vous refaire avec quelque chose ? Croyez-moi, refaire ce qui fut sera aisé à qui a pu créer ce qui n'était pas. Celui qui, dans le sein de votre mère, a, de je ne sais quelle semence, fait sortir des nerfs, des veines et des os, celui-là pourra, n'en doutez point, vous retirer du sein de la terre pour une vie nouvelle. Mais vous craignez que vos os desséchés ne puissent se revêtir désormais de la chair qui les couvrait autrefois ? Gardez-vous d'apprécier la majesté divine d'après votre propre impuissance. Ce Dieu, père de l'univers, qui vêt les arbres de feuilles et les prairies de fleurs, ce Dieu saura bien habiller vos os, quand sera venu le printemps de la résurrection.

Le prophète Ezéchiel en avait douté quelque temps, le Seigneur lui demandant si les ossements desséchés qui gisaient dans la plaine, vivaient, il répondit : « Vous le savez, Sei- « gneur. » Mais après que Dieu lui ayant donné ses ordres et lui-même prophétisant, il eut vu ces os accourir à leurs places et rentrer dans leurs jointures, quand il eut vu ces os desséchés s'unir par des nerfs, se couvrir de chair, se sillonner de veines, se vêtir de peau ; après qu'il eut prophétisé en esprit et que l'esprit de chacun fut revenu et rentré dans ces corps gisants, qu'ils eurent ressuscité, qu'ils se tinrent debout ; alors le Prophète, raffermi au sujet de la résurrection, mit par écrit sa vision, afin qu'une si grande chose parvînt à la connaissance de la postérité. C'est donc justement qu'Isaïe s'écrie : « Les morts se relèveront, ceux « qui sont dans les tombeaux ressusciteront, « ceux qui sont dans la terre se réjouiront. « Car la rosée qui vient de vous est la santé « pour eux. » (Isaïe, xxvi, 19.) Au printemps, de même que la rosée fait germer et croître les semences humides, ainsi la rosée de l'Esprit fera germer les os des fidèles.

3. Doutez-vous maintenant qu'avec quelques débris d'ossements on puisse refaire l'homme tout entier ? Une faible étincelle vous suffit, à vous, pour ranimer une grande flamme : et Dieu, avec un peu de cendre ne pourrait refaire votre humble corps dans son intégrité ? En vain vous diriez : nulle part les restes de la chair ne se retrouvent : peut-être ils ont été consumés par le feu ou dévorés par les bêtes : mais sachez d'abord que tout ce qui est consumé retournera dans les entrailles de la terre, d'où il suffira d'un ordre de Dieu pour le faire sortir. Vous-même, quand vous manquez de feu, vous prenez une pierre et un peu de fer, et vous faites sortir des veines du caillou autant de feu qu'il vous est nécessaire. Ce que vous faites par votre industrie et l'intelligence que Dieu vous a départie lui-même, quand vous amenez au jour ce qui était invisible, comment la majesté divine n'aurait-elle pas le pouvoir de l'opérer ? Comment ne pourrait-elle pas faire paraître ce qui était caché jusque-là ? Croyez-moi : Dieu peut tout.

4. Occupez-vous de savoir une seule chose, s'il a promis d'opérer la résurrection : une fois assuré de la réalité de cette promesse par le témoignage de plus d'un grand homme, que dis-je ? par l'infaillible garantie de Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, affermi dans la foi, cessez désormais de craindre la mort. Continuer de la craindre, en effet, c'est douter : et douter, c'est se charger d'un péché sans remède : car c'est accuser Dieu, par cette incrédulité téméraire, ou d'impuissance, ou, tout au moins, de mensonge. Mais ce n'est pas là ce qu'établissent les bienheureux apôtres, les saints martyrs. Les apôtres enseignent que le Christ est ressuscité pour répandre ce dogme

de la résurrection ; ils nous annoncent que les morts doivent être ressuscités en lui ; ils n'ont reculé ni devant la mort, ni devant les tortures, ni devant la croix. Si le témoignage de deux ou de trois personnes suffit en toute matière, comment révoquer en doute la résurrection des morts, établie par tant de témoignages si valables, et scellés du sang de ceux qui les ont prononcés ?

Et les saints martyrs ? ont-ils compté, oui ou non, sur la résurrection ? S'ils n'y avaient pas compté, ils n'auraient certes pas accueilli comme le plus grand des bonheurs une mort aggravée par tant de souffrances et de tourments. C'est qu'ils ne songeaient pas aux supplices du moment, mais aux récompenses futures. Ils savaient qu'il est dit : « Les choses « qui se voient sont pour un temps ; mais « celles qui ne se voient pas sont éternelles. » (II Corinth. IV, 18.) Ecoutez, mes frères, un trait de courage. Une mère exhortait ses sept fils, sans pleurer, que dis-je ? avec joie : elle voyait ses fils écorchés, coupés en morceaux, brûlés à petit feu : et elle ne pleurait pas, elle ne gémissait pas, elle encourageait instamment ses fils à la patience. Ce n'était point certes cruauté chez elle, mais bien fidélité : elle aimait ses fils, non avec faiblesse, mais d'un amour viril. Elle exhortait ses fils au martyre qu'elle subit elle-même avec joie. C'est qu'elle était sûre de sa résurrection et de celle de ses fils ? Que dirai-je de tant d'hommes, de femmes, d'enfants, de jeunes filles ? raconterai-je comment tous se jouèrent de la mort, comment tous s'enrôlèrent avec le plus vif empressement dans la céleste milice ? Il n'aurait tenu qu'à eux, cependant, de rester dans la vie présente : car ils étaient libres ou de vivre en reniant le Christ, ou de mourir en le confessant : mais ils préférèrent sacrifier une vie temporaire, et conquérir la vie éternelle, quitter la terre et habiter le ciel.

5. Comment hésiter dans ce choix, mes frères ? quel asile reste-t-il encore à la crainte de la mort ? Si nous sommes les fils des martyrs, si nous voulons être reconnus pour leurs héritiers, ne nous affligeons pas devant la mort, ne pleurons pas les êtres chers à notre âme, qui s'envolent avant nous vers le Seigneur. Si nous étions tentés de porter leur deuil, les bienheureux martyrs nous réprimanderaient eux-mêmes, et nous diraient : O fidèles ! ô vous qui aspirez au royaume de Dieu ! vous qui pleurez avec tant de marques d'affliction ceux que vous aimez, quand ils sont morts dans leurs lits, mollement couchés sur la plume, si vous les voyiez torturer et mettre à mort par les Gentils pour le nom de Dieu, que feriez-vous ? L'histoire ne vous fournit-elle pas un exemple ? Le patriarche Abraham, offrant son fils unique en sacrifice, l'égorgea par le glaive de son obéissance ; il ne fit pas grâce à celui qu'il aimait d'un si profond amour, parce qu'il voulait prouver sa docilité aux ordres divins. Me direz-vous qu'il n'a agi ainsi qu'à cause de ce commandement d'en-haut ? Eh bien ! à vous aussi, il vous est commandé de ne pas vous affliger au sujet des endormis. Ceux qui n'observeront pas les moindres préceptes, observeront-ils les plus grands ? Ignorez-vous que l'âme qui succombe à de telles épreuves, encourt la condamnation dans les épreuves plus redoutables ? Si l'on a peur d'un ruisseau, se hasardera-t-on sur la mer ? Celui qui pleure une perte si amèrement, est-il capable d'affronter la lutte du martyre ? Car, pour celui qui se montre patient et magnanime en ces occurrences, il se fraye la voie pour monter plus haut.

6. En voilà assez, mes frères, pour vous inspirer le mépris de la mort, et confirmer vos espérances. Il me reste à mettre sous vos yeux l'exemple des anciens, exemple consolateur entre tous, auquel je souhaite que vous prêtiez tous l'attention du cœur. Le grand roi David voyait avec la plus vive douleur un fils chéri, qu'il aimait plus que sa propre vie, atteint d'une maladie : tout remède humain étant devenu impuissant, il recourut à Dieu ; déposant tout l'appareil de la majesté royale, il s'assit à terre, coucha sur un cilice, s'abstint de boire et de manger : et sept jours durant il pria Dieu de vouloir bien lui accorder la vie de son fils. Les vieillards de son palais vinrent le consoler, le prier d'accepter du pain, craignant que dans son zèle pour la vie de son fils, il ne le précédât lui-même au tombeau. Ils ne purent rien gagner, rien obtenir par leurs instances : une tendresse aussi vive brave le danger même. Il repose donc, ce roi, sur un sordide cilice, pendant que son fils est malade : les paroles ne peuvent le consoler ; le besoin de nourriture ne saurait même le distraire. Son âme se repaît de tristesse, son cœur se nourrit de souffrances ; ses yeux versent des larmes, et c'est son unique breuvage.

Sur ces entrefaites le décret de Dieu s'accomplit : l'enfant meurt. Voilà la mère en deuil, toute la maison dans les larmes ; les esclaves tremblants, indécis, ne savent que faire : aucun n'osait annoncer au maître la mort de son fils : ils craignaient que ce père, si affligé quand son enfant vivait encore, ne mît fin à ses jours en apprenant qu'il n'était plus. Tandis que les serviteurs disputent entre eux, tandis que, dans leur trouble, ils se pressent ou se dissuadent mutuellement de parler, David comprend, il prévient le message, il demande si son fils a rendu l'âme. Ils ne peuvent dire non, leurs larmes révèlent la vérité. On accourt avec une hâte inusitée, on est dans l'attente et dans la crainte, de ce que peut tenter contre lui-même ce tendre père. Le roi David quitte aussitôt le cilice sur lequel il était couché ; il le quitte, le visage serein, comme s'il avait appris que son fils était sauvé ; il va au bain, se plonge dans l'eau ; il va au temple, adore Dieu ; il prend son repas avec ses amis, étouffant ses soupirs, mettant fin à ses lamentations, un air de contentement sur le front.

Les gens de la maison s'étonnent ; ses amis demeurent stupéfaits de ce changement surprenant et subit : enfin ils osent lui demander d'où vient, qu'après avoir tant pleuré du vivant de son fils, il ne pleure plus maintenant qu'il est mort. Alors cet homme magnanime répondit : Tant que mon fils vivait encore, il fallait m'humilier, jeûner, pleurer sous les yeux du Seigneur : car je pouvais espérer la prolongation de sa vie : mais aujourd'hui que la volonté du Seigneur est accomplie, ce serait une folie et une impiété, de me tourmenter de lamentations inutiles. « J'irai vers lui, » dit-il, « il ne reviendra pas vers moi. » Contemplez cet exemple de magnanimité, de courage. Si David, qui vivait sous le régime de la loi, à une époque où le deuil était, je ne dirai pas permis, mais imposé, sut interdire ainsi à son cœur un deuil déraisonnable, réprimer ainsi sa tristesse et celle des siens : nous qui vivons sous le régime de la grâce, nous qui sommes assurés de la résurrection, à qui toute tristesse est interdite, de quel front osons-nous pleurer nos morts à la façon des Gentils, pousser des hurlements insensés, comme font en d'autres circonstances les ministres de Bacchus, déchirer nos vêtements et mettre nos poitrines à nu, faire entendre de stériles chants de plainte autour du tombeau où repose le corps du défunt ? Enfin pour quelle raison teindre en noir nos vêtements, sinon pour attester, non-seulement par nos pleurs, mais par nos vêtements mêmes que nous sommes de malheureux infidèles ? Ce sont là, mes frères, des rites étrangers, empruntés, défendus, et messéants, lors même qu'ils seraient permis.

Mais quelquefois, quand il s'agit d'un frère ou d'une sœur, en dépit de la force qu'on peut puiser dans sa foi et dans la volonté du Seigneur, on se laisse vaincre, ébranler par l'opinion de ses parents, de ses voisins : on craint de paraître insensible et dur, en s'abstenant de toucher à ses vêtements, de s'abandonner aux orgies d'un deuil insensé. Eh ! quelle vanité, quelle folie, que de songer à l'opinion de quelques hommes jouets de l'erreur, et de ne pas craindre de faire tort par là à la foi qu'on a embrassée ! Pourquoi n'apprend-il pas plutôt la patience, celui qui est dans ce cas ? Et pourquoi celui qui doute ne vient-il pas apprendre à croire auprès de moi ? Quelle que soit la douleur qui dévore son âme, il devrait ensevelir son deuil dans le silence de son cœur, au lieu de le publier dans un emportement indiscret.

7. Je veux encore citer un seul exemple afin de corriger ceux qui croient devoir pleurer les morts ; cet exemple est emprunté à l'histoire païenne. Il y avait, parmi les païens, un grand personnage, qui avait un fils unique et l'aimait de tout son cœur. Il sacrifiait au Capitole, en l'honneur des idoles de sa nation, quand on vint lui annoncer que son fils unique était mort. Il ne quitta pas les objets consacrés qu'il tenait dans ses mains, ne pleura pas, ne soupira pas ; et écoutez quelle fut sa réponse : Qu'on l'ensevelisse, dit-il ; je sais que mon fils était mortel. Considérez cette réponse, considérez la vertu de ce païen, qui ne voulut pas même qu'on l'attendît pour inhumer son fils en sa présence. Que ferons-nous, mes frères, au jour du jugement, en présence du Christ, si le diable alors amène cet homme en face de nous et dit : Cet homme, mon adorateur, que j'abusais par mes prestiges, au point de lui faire rendre un culte à des images aveugles et sourdes ; cet homme à qui je n'avais promis ni la résurrection d'entre les morts, ni le paradis, ni le royaume des cieux ; cet homme, avec la fermeté d'un sage a vu sans se plaindre, sans gémir, la mort de son fils unique, et une pareille nouvelle n'a pu lui faire déserter mes autels : et vos chrétiens, vos fidèles, pour qui

vous avez enduré le crucifiement et la mort, afin de les délivrer eux-mêmes de la crainte du trépas, et de les rendre assurés de leur résurrection; non-seulement ils pleurent les morts et en portent le deuil, mais ils osent encore venir à l'église, et même quelques-uns de vos clercs, de vos pasteurs, interrompent leur ministère pour se livrer au deuil, comme s'ils voulaient braver votre volonté? Et pourquoi? parce que vous avez tiré ceux qu'il vous a plu des ténèbres du siècle pour les appeler à vous.

A cela que pourrons-nous répondre, mes frères? Ne serons-nous pas saisis de confusion en nous voyant convaincus d'être inférieurs en ce point à des gentils? Et cependant ils devraient pleurer, ces païens, qui, ignorant Dieu, ne sont pas plutôt morts qu'ils courent droit au supplice. Ils devraient pleurer, ces Juifs, qui en refusant de croire au Christ, se sont voués eux-mêmes à la perdition. Il faut plaindre aussi nos catéchumènes si, par défaut de foi ou par la négligence de leurs proches, ils ont perdu la vie avant d'avoir reçu le baptême salutaire. Mais pour celui qui s'en va du monde, sanctifié par la grâce, scellé de la foi, justifié par ses œuvres ou protégé par son innocence, loin de le pleurer, il faut l'estimer heureux; regrettons-le, ne le pleurons pas; et regrettons-le avec modération, en songeant que nous-mêmes nous ne tarderons pas à le suivre.

8. Trève donc à tes larmes, à tes soupirs, à tes gémissements, ô fidèle: bannis ta tristesse présente pour revêtir cette autre tristesse que l'Apôtre nomme tristesse selon Dieu, tristesse capable d'opérer notre salut durable: en d'autres termes, le repentir des péchés que tu as commis. Sonde ton cœur, interroge ta conscience; et si tu y trouves quelque sujet de repentir (ce qui ne peut manquer, puisque tu es homme), soupire en te confessant, mêle des larmes à tes prières, tremble à la pensée de la mort véritable, du supplice de l'âme, à la pensée de ton péché, comme parle David: « Puisque je déclare mon iniquité, et que je « serai troublé au sujet de mon péché: » et tu ne redouteras pas la dissolution de ton corps qui sera rajeuni et perfectionné en temps opportun, quand Dieu l'ordonnera. Voyez comment l'Ecriture proclame à la fois ces deux vérités, en disant: « L'heure vient où tous ceux « qui sont dans les sépulcres, en sortiront. » Voilà pour la tranquillité d'âme, pour le mépris de la mort. Et la suite, maintenant? « Ceux qui auront fait le bien, pour ressusciter « à la vie; mais ceux qui auront fait le mal, « pour ressusciter à leur condamnation. » (Jean, v, 28, 29.) Voilà pour la différence des résurrections. Toute chair, du moins toute chair humaine, doit ressusciter nécessairement; mais les bons ressusciteront à la vie, les méchants au supplice, ainsi qu'il est écrit: « C'est « pourquoi les impies ne ressusciteront point « dans le jugement, ni les pécheurs dans l'as« semblée des justes. » (Ps. I, 5.) Ainsi donc, si nous ne voulons pas ressusciter à notre condamnation, bannissons toute tristesse au sujet de la mort, et livrons-nous à cette autre tristesse qui est celle de la pénitence; songeons aux bonnes œuvres, à l'amendement de notre vie, et si nous pensons aux cadavres, aux funérailles, que ce soit pour nous rappeler que nous sommes mortels, et nous empêcher par là de négliger notre salut, pendant qu'il est temps, qu'il nous est loisible de nous en occuper: c'est, à savoir, en donnant de meilleurs fruits, en réparant les fautes que nous avons pu commettre dans notre ignorance: autrement l'instant de la mort pourrait nous surprendre; nous demanderions alors, mais en vain, du temps pour nous repentir; nous demanderions à faire des aumônes, à expier nos fautes, et nos souhaits ne seraient point exaucés.

9. Après vous avoir montré, mes frères, la nécessité commune de la mort, l'interdiction prononcée contre les larmes, la faiblesse des anciens, encore étrangers à l'influence fortifiante du christianisme, après avoir mis sous vos yeux le sacrement du Seigneur et l'enseignement des apôtres au sujet de la résurrection, vous avoir rappelé les actes des apôtres, les souffrances des martyrs, vous avoir proposé en outre l'exemple de David, et y avoir ajouté celui d'un gentil; enfin apres avoir insisté sur la différence des deux tristesses, l'une nuisible, l'autre utile; l'une pernicieuse, l'autre salutaire au moyen de la pénitence: que nous reste-t-il, mes frères, sinon à rendre grâces à Dieu notre Père, et à dire: « Que votre vo« lonté soit faite sur la terre comme aux « cieux? » C'est vous qui nous avez donné la vie, vous qui avez institué la mort; vous nous introduisez dans le monde, vous nous en retirez, et après nous en avoir retirés, vous nous

sauvez, car rien ne périt de ce qui appartient aux vôtres, à ce point que vous avez dit qu'il ne périssait pas un seul cheveu de leur tête : « Vous leur ôterez leur souffle, et ils défail- « liront, et ils retourneront dans leur terre ; » mais aussi : « Vous enverrez votre Esprit, et ils « seront créés, et vous renouvellerez la face « de la terre. » Voilà, mes frères, le langage qui convient à des fidèles, voilà le remède de salut ; l'œil essuyé par cette consolation, imprégné du remède de ces réflexions, non-seulement ne tombera point dans la cécité, résultat du désespoir, mais ne sentira pas même les humeurs engendrées par la tristesse : bien au contraire, portant un clair regard sur le séjour de lumière, nous dirons avec le patient Job : « Le Seigneur a donné, et le Seigneur a ôté ; « comme il a plu au Seigneur, ainsi il est « arrivé : soit le nom du Seigneur béni dans « les siècles des siècles ! Ainsi soit-il. »

SYNOPSE OU ABRÉGÉ

DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT,

DISPOSÉ SUIVANT UN ORDRE DE MATIÈRES QUI VIENT EN AIDE A LA MÉMOIRE.

AVERTISSEMENT.

Quelques critiques ont révoqué en doute que la synopse fût de saint Chrysostome, mais ils n'en ont point donné de raison ; et il y en a beaucoup pour la lui attribuer : 1° Cette *synopse*, en faisant le dénombrement des livres du Nouveau Testament, ne compte que trois épîtres catholiques, quoiqu'il y en ait sept, qui étaient même reçues comme canoniques par la plus grande partie des Eglises d'Orient et par presque toutes celles d'Occident. Mais l'Eglise d'Antioche n'en recevait que trois du temps de saint Chrysostome, comme on le voit par une homélie d'un prêtre d'Antioche, prêchée devant l'évêque Flavien, où il est dit en termes exprès que les Pères rejettent la première du canon, la seconde et la troisième épître de saint Jean. Corme, l'égyptien, dit en termes exprès que les Syriens ne recevaient que trois épîtres catholiques ; une de saint Jacques, une de saint Pierre et une de saint Jean. De plus saint Chrysostome ne cite nulle part les quatre autres épîtres catholiques. — 2° L'apocalypse n'est point mise dans cette synopse au rang des livres canoniques. Or saint Chrysostome ne la cite jamais dans ses ouvrages. — 3° L'auteur de cette synopse, de même que saint Chrysostome dit que la malédiction donnée par Noé à Cham, n'a eu son accomplissement que sur les Gabaonites et nous ne connaissons point d'autres anciens qui aient expliqué ainsi cette prophétie. — 4° On lit dans cette synopse que Thara, père d'Abraham, prit avec lui ses fils Abraham et Nachor et Loth, son neveu, et vint à Charran ; leçon suivie aussi par saint Chrysostome et qu'on ne trouve point ailleurs. — 5° L'auteur de cette synopse combat souvent les Juifs, qui étaient en grand nombre à Antioche et il marque même quelquefois les passages qu'on peut leur opposer. Or saint Chrysostome attaque souvent les Juifs. — 6° Cet auteur met aussi, comme ce Père, le patriarche Job parmi les descendants d'Esaü.

(Extrait de Dom Remy Ceillier.)

DISSERTATION PRÉLIMINAIRE.

Pourquoi la première partie des Ecritures est appelée l'Ancien Testament ; le but de l'un et de l'autre Testament est unique. Division de l'Ancien Testament en Histoire, Préceptes et Prophéties. — Origine de la race juive. — Deux espèces de prophéties, la prophétie d'action et la prophétie par les paroles.

Le Nouveau Testament est ainsi appelé à cause de sa date et de la nature des événements qu'il raconte ; parce que tout a été renouvelé, et premièrement l'homme pour qui toutes choses ont été faites. Que personne ne dise : le ciel est le même, la terre n'a point changé, ni l'homme qui en est le roi. Une loi nouvelle a été donnée, de nouveaux préceptes ont été donnés, en même temps qu'une grâce nouvelle dans le bain salutaire, un nouvel

homme, de nouvelles promesses ont paru. Il ne s'agit plus dans ces promesses de la terre ni des choses terrestres, mais du ciel et des choses célestes. Ces mystères sont nouveaux. Ce n'est plus le temps des offrandes matérielles, des brebis, du sang, de la graisse et de la fiente des victimes ; nous avons un culte raisonnable et une adoration qui ne peut être séparée de la vertu, des commandements que les anciens ne connaissaient pas, un bois de vie qui nous conduit au ciel et qui nous élève au-dessus de nous-mêmes.

Le but des deux Testaments est unique et n'est autre que le redressement de l'homme. Et qu'y a-t-il d'étonnant si tel est le but des Ecritures, puisque la création tout entière existe pour l'homme? Le vaste ciel a été fait pour lui, aussi bien que l'étendue des terres et que cette mer dont l'immensité excite notre admiration pour son Auteur et nous-mêmes à la connaissance de Dieu. Toutes ces choses ayant donc été faites pour l'homme, et le but de l'Ancienne et de la Nouvelle Ecriture étant le même, Moïse a jugé nécessaire de raconter les histoires anciennes, mais en s'écartant de la manière des profanes qui écrivent les faits simplement pour narrer, ne songeant qu'à rapporter des combats et des batailles et à tirer quelque gloire de leurs ouvrages. Il n'en est pas ainsi du législateur hébreu qui écrit la vie des hommes illustres dont les actions ont été admirables, afin qu'elle soit pour la postérité un enseignement de la vertu, et qui n'a pas seulement transmis le souvenir de ceux qui ont fait le bien, mais aussi de ceux qui ont péché, afin d'exhorter à imiter les uns et à éviter les traces des autres, plaçant de la sorte sous nos yeux un double encouragement à la vertu et à la vigilance.

N'allons pas croire que le rôle du législateur ne peut lui permettre de mêler le récit des événements passés et la rédaction des lois. La narration de la vie des hommes qui ont vécu saintement n'a pas moins de force que la loi elle-même. C'est pourquoi dans l'Ancien Testament se trouve une partie historique, l'Octateuque ou les huit premiers livres. La Genèse rapporte la création et la vie des hommes qui furent agréables à Dieu. L'Exode nous montre la sortie d'Egypte accompagnée de miracles, le séjour dans le désert et la loi donnée. Le Lévitique nous instruit sur les sacrifices et les cérémonies sacrées : la tribu de Lévi ayant obtenu le sacerdoce par le sort, c'est à cause de cette tribu que le livre a été ainsi appelé. Ensuite, le livre des Nombres : après la sortie de l'Egypte Dieu ordonna de compter les Hébreux, et il se trouva six cent mille hommes sortis d'Abraham. Le Deutéronome suit les Nombres, Moïse ayant promulgué pour la seconde fois la loi. Le livre de Jésus, fils de Navé, vient après; ce fut Jésus qui fut le conducteur du peuple après Moïse, qui l'introduisit dans la terre de promission et qui partagea la contrée entre les douze tribus en recourant au sort. Ensuite, les Juges; le fils de Navé étant mort, le gouvernement passa aux mains de l'aristocratie et le pouvoir appartenait aux tribus. Ensuite, Ruth, livre court, qui renferme l'histoire d'une femme étrangère mariée à l'un des descendants d'Abraham. Ensuite, les quatre livres des Rois contenant tout ce qui est arrivé à Saül, David, Salomon, Elie et Elisée, et enfin jusqu'à la captivité de Babylone. Après les Rois, Esdras. Lorsque les Juifs eurent été emmenés à Babylone à cause de leurs péchés et qu'ils eurent passé soixante-dix années dans la servitude, Dieu eut pitié d'eux, et il disposa Cyrus, alors roi des Perses, le même dont Xénophon a raconté l'éducation, à renvoyer les captifs. Une fois mis en liberté, ils revinrent sous la conduite d'Esdras, de Néhémie et de Zorobabel. Esdras a écrit le récit de tout ce qui concerne ce retour, la réédification du temple et le rétablissement de la ville. Cent années se passèrent, et la cité fut envahie de nouveau par les Macédoniens. Antiochus Epiphane survint; ils souffrirent pendant trois ans et demi les maux de l'invasion et furent encore délivrés de ces calamités. Enfin, un temps peu considérable s'étant écoulé, le Christ vint et le Vieux Testament fut terminé.

Pour faire connaître l'origine de la race juive, il est indispensable d'entrer dans quelques détails que voici. Après Adam, vécut Seth, son fils, ensuite Enoch ; puis un grand nombre d'autres formant plusieurs générations. Et après cela, vécut Noé, sous lequel, les hommes étant corrompus par l'iniquité, arriva le déluge. Après le déluge, Noé sortit de l'arche, seul avec ses trois enfants, et il remplit la terre de sa race, plusieurs générations s'étant succédé. Lorsqu'ils furent devenus nombreux, les hommes résolurent d'élever une

tour qui monterait jusqu'au ciel; mais Dieu connut leurs pensées, il confondit leur langage, et au lieu d'une seule langue, il y en eut plusieurs. Il devint nécessaire, dès qu'ils ne s'entendirent plus les uns les autres, de ne plus habiter ensemble, et ce fut pour cette cause qu'ils se dispersèrent par toute la terre. On assure que, dans cette confusion des idiomes, Héber, l'ancêtre des Juifs, qui n'avait point voulu prendre part à l'entreprise coupable des autres, fut le seul qui conserva sa propre langue, à titre de récompense de ses bonnes dispositions. L'un de ses descendants fut Abraham, qui donna le jour à Isaac, et de celui-ci naquit Jacob, qui lui-même engendra les douze patriarches : Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Issachar, Zabulon, Nephtali, Gad, Dan, Aser, Joseph et Benjamin. Onze de ces patriarches donnèrent leur nom à un nombre pareil de tribus, car chacun engendra une tribu, et leurs descendants prenaient le nom de chacun d'eux. Cependant, Joseph ne fut point le père d'une seule, mais de deux tribus, car Jacob ne voulut point que Joseph donnât son nom à une tribu seulement. Qu'arriva-t-il donc? Ce fut que Joseph devint doublement patriarche, parce que les noms de ses deux fils, Ephraïm et Manassé, furent ceux de deux tribus qui reconnaissaient Joseph pour ancêtre. D'où il résulte qu'au lieu de onze tribus, il y en eut treize, onze issues des autres fils de Jacob, et deux des fils de Joseph. La tribu de Lévi fut mise à part et chargée du sacerdoce; il ne fut pas nécessaire de lui rien assigner en partage, et le nombre de douze ne fut pas changé. Les douze tribus vaquaient à toutes les affaires; la seule tribu de Lévi s'occupait des seules choses saintes dont elle avait la charge. Moïse appartenait à cette dernière tribu. Les douze patriarches étant donc allés en Egypte, la promesse faite à Abraham : « Je multiplierai tes descendants « comme les étoiles du ciel, » s'accomplit et ils furent les pères des six cent mille hommes qui formèrent le peuple des Juifs, ainsi nommés à cause de la tribu royale de Juda qui fournit les souverains de la nation.

Ainsi, l'Ancien Testament renferme une partie historique, celle dont nous avons déjà parlé, et une partie contenant des préceptes : les Proverbes, la Sagesse de Sirach, l'Ecclésiaste, le Cantique des Cantiques, de même qu'une partie prophétique, je veux dire les livres des seize prophètes, de Ruth et de David. Cette division des matières contenues dans les saintes Ecritures n'empêche pas que l'une ne soit mêlée à l'autre : dans les livres historiques, on rencontrera la prophétie, par exemple, et les prophètes écrivant souvent des récits qui appartiennent à l'histoire; et d'autre part, dans la prophétie et dans l'histoire, nous voyons aussi des préceptes et des exhortations. Toutes ces choses, comme je l'ai dit, ont un but unique, le redressement et l'amélioration de ceux qui entendent les Ecritures, de telle sorte que tantôt la narration, tantôt les préceptes et les conseils, tantôt les prophéties, nous enseignent ce que nous devons faire.

Le propre de la prophétie est d'annoncer les événements à venir, soit heureux, soit funestes, afin de ramener les uns dans la bonne voie, et d'écarter les autres par la crainte du sentier de l'iniquité. Il y a aussi une autre classe de prophéties, savoir celles qui ont pour objet le Christ, et qui décrivent minutieusement son avènement dans le monde, ce qu'il devait faire à partir de sa venue, la conception, la naissance, l'élévation en croix, les miracles, le choix des disciples, le Testament Nouveau, la fin de la nationalité juive, la ruine du paganisme, le triomphe de l'Eglise, et toute la série des événements qui devaient s'accomplir. Tout avait été prédit avec clarté par les prophètes, longtemps d'avance, soit d'une manière figurative, soit par des paroles expresses.

Car, il y a deux sortes de prophéties, l'une qui annonce l'avenir par des paroles, l'autre par des actions. Le Prophète emploie les paroles, lorsque, voulant signifier le supplice de la croix, il dit : « Il a été conduit comme la « brebis qui va être immolée; il ressemble à « l'agneau qui demeure sans voix devant celui « qui le tond. » (Isaïe, LIII, 7.) Telle est la prophétie par le moyen du langage. Mais nous voyons la prophétie par action lorsqu'Abraham nous est montré offrant son fils, et immolant le bélier. Ce sont alors ces événements qui nous font voir par avance l'image de la croix et de l'immolation pour le salut du monde. L'Ancien Testament renferme un grand nombre de ces types et de ces prophéties par actions.

La prophétie n'a pas seulement pour objet d'annoncer l'avenir, mais aussi de faire connaître le passé, et c'est ce qui est vrai surtout dans les récits de Moïse. Quand il parle du ciel et de la terre, il raconte des choses passées et

ensevelies dans l'obscurité des temps; il les énonce à l'aide de la prophétie. S'il appartient à la prophétie de dévoiler les choses qui ne sont pas encore arrivées ou qui demeurent encore cachées, il ne faut pas une moindre grâce pour manifester ce qui est accompli, mais caché par le temps.

La prophétie découvre aussi le présent lorsqu'un fait se passe, mais n'est pas connu; nous en voyons un exemple dans l'histoire d'Ananie et de Saphire. Là, ce n'est point le passé qui est révélé, ce n'est point l'avenir, mais un fait actuel, inconnu toutefois. Pierre découvre l'événement par la prophétie et le manifeste devant tout le monde.

Ce sont là les divers genres de prophéties que renferme l'Ancien Testament. Mais ce qui avait été dit par énigme dans l'Ancien se trouve expliqué dans le Nouveau; la prophétie est vérifiée par le témoignage des faits, je veux dire par l'établissement de cette vie nouvelle qui est celle du ciel, par la révélation de ces biens futurs qui sont ineffables, « que l'œil de « l'homme n'a point vus, que l'oreille n'a point « entendus, que le cœur de l'homme n'a point « goûtés. » (I Cor. II, 9.) Le Nouveau Testament a reçu l'homme sortant du joug de l'Ancien, et il l'a conduit doucement et avec mesure de la voie d'iniquité à la participation de la vie des anges. L'œuvre de l'Ancien Testament était de former l'homme, le Nouveau fait de l'homme un ange. Le péché avait fait perdre à la créature raisonnable la dignité d'homme, l'avait réduit au rang des animaux et rendu semblable aux bêtes sauvages; la loi a chassé l'iniquité et la grâce a surajouté cette vertu angélique.

Les livres du Nouveau Testament sont: les quatorze Epîtres de Paul, les quatre Evangiles, deux qui furent écrits par des disciples de Jésus-Christ, Jean et Matthieu, et les deux autres par Luc et par Marc, celui-ci disciple de Pierre et celui-là de Paul. Les premiers avaient vu le Christ de leurs propres yeux et ils avaient vécu avec lui; les derniers ont transmis ce qu'ils avaient eux-mêmes appris. A quoi il faut joindre le livre des Actes, qui est aussi de Luc, et les trois Epîtres Catholiques.

ABRÉGÉ DE LA GENÈSE.

Création du monde et formation de l'homme. Adam reçoit un commandement; la femme est formée d'une de ses côtes; le serpent la trompe; elle-même trompe l'homme, et, maudite avec lui, est chassée du Paradis avec lui. Le serpent est maudit; il rampera sur le ventre. Caïn tue son frère parce que celui-ci est préféré, il reçoit le châtiment; ensuite il engendre des enfants. Eve donne le jour à Seth. Liste des descendants d'Adam et de Seth jusqu'à Noé, et reproches qu'encourent les hommes pour leurs mariages criminels, en même temps que pour leurs iniquités. Les fils de Dieu, tel est le nom de ceux qui tirent leur origine de Seth (Gen. VI, 2), car voici ce qui est écrit: « J'ai dit: vous êtes des dieux, vous « êtes tous les fils du Très-Haut. » (Ps. LXXXI, 6.) Les filles des hommes sont celles qui descendent de Caïn. Dieu annonce à Noé la ruine du genre humain par le déluge, et lui ordonne de construire l'arche, longue de trois cents coudées, large de cinquante et haute de trente coudées. Lorsqu'il est entré dans l'arche, le déluge survient, pendant quarante jours et quarante nuits. L'eau demeure sur la terre pendant cent cinquante jours, et les sommets des montagnes apparaissent le premier jour du dixième mois. Après quarante jours, Noé envoie le corbeau qui ne revient pas, et sept jours après il envoie la colombe qui revient portant un rameau d'olivier. Dieu ordonne à Noé de quitter l'arche; lorsqu'il est sorti, il offre à Dieu un sacrifice et il est béni avec ses enfants. Il reçoit de Dieu la promesse que les hommes ne périront plus par un déluge. Ensuite, il bénit Sem et Japhet; mais il maudit Chanaan, parce que Cham, dont il était le fils, avait révélé la nudité de son père. Cette malédiction fut accomplie sur les Gabaonites, et, à vrai dire, elle eut l'apparence d'une malédic-

tion, mais en réalité ce fut une prophétie. Liste des descendants de Noé jusqu'à Phaleg, à qui ce nom fut donné parce que la terre fut divisée au temps où il vécut. Alors fut construite la tour dans le lieu qui fut appelé Babylone, c'est-à-dire confusion, parce que dans cet endroit eut lieu la confusion des langues. Héber, père de Phaleg, ne consentit point, dit-on, à construire la tour avec les autres et pour cela, sa langue ne fut point changée ; mais il garda son idiome intact, et lui imposa même son nom. On l'appelait Héber, sa langue fut l'hébraïque, et ainsi est-il prouvé que l'idiome hébreu est la plus ancienne des langues. Cette langue était celle dont tous se servaient avant la confusion.

Héber fut l'ancêtre d'Abraham. Généalogie des descendants de Seth jusqu'à Abraham. Tharé, père d'Abraham, prend avec lui ses fils Abraham et Nachor et Loth, son petit-fils, et vient au pays de Charran, ayant résolu d'habiter la terre de Chanaan. Tharé mort, Abraham reçoit de Dieu l'ordre de quitter le pays de Charran et il s'en va à Sichem, dans le pays de Chanaan. Dieu lui promet de donner cette terre à sa race. Abraham élève à Dieu un autel et fixe sa tente vers la mer. Une famine étant survenue, il se rend en Egypte, ordonnant à sa femme de dire qu'elle est sa sœur. Mais Pharaon l'enlève et, repris par Dieu, la rend à Abraham. Les conducteurs des troupeaux d'Abraham et de Loth se disputent, et ils cessent d'habiter l'un avec l'autre. Loth séjourne dans la terre de Sodome et Abraham près du chêne de Mambré, où Dieu lui renouvelle ses promesses, affirmant qu'il multipliera sa race et lui donnera cette contrée pour héritage. Or, cinq rois de la terre de Sodome s'étant révoltés contre Chodorlahomor, à qui ils obéissaient auparavant, celui-ci prit avec lui trois autres rois et leur fit la guerre; il les mit en fuite et emmena des prisonniers parmi lesquels était Loth. Cependant, Abraham l'ayant su, il poursuivit le vainqueur avec trois cent dix-huit des serviteurs nés dans sa maison et reprit le fils de son frère avec les chevaux et les femmes. Il est béni par Melchisédech qui s'avance à sa rencontre avec le pain et le vin, et il lui donne la dîme. C'est pourquoi Paul a dit, dans l'épître aux Hébreux que « Lévi qui reçoit la dîme a payé lui-même la « dîme. » (Hébr. VII, 9.) Il n'acquiesce point à la demande du roi de Sodome, qui le priait de garder les chevaux pour sa part, « afin que « vous ne puissiez dire, » dit-il : « J'ai enrichi « Abraham. » (Gen. XIV, 23.)

Dieu ayant dit à Abraham : « Ta récom« pense sera grande (Gen. XV, 1), » celui-ci se plaint de n'avoir point d'enfants. Dieu lui parle une seconde fois ; il lui apprend que celui qui sortira de lui possédera son héritage, et que sa race sera comme les astres du firmament. C'est en cet endroit qu'il est dit : « Abraham crut à la parole de Dieu et sa foi « lui fut imputée à justice. » (Gen. XV, 6.) Il divise la chair des victimes et il apprend que sa race sera réduite en esclavage et qu'ensuite elle sera délivrée après qu'elle aura été humiliée pendant quatre cents ans. Sara, qui était stérile, donne Agar à Abraham afin qu'il ait des enfants d'elle. Celle-ci ayant conçu s'enorgueillit devant sa maîtresse et Abraham la livra à Sara pour châtier son insolence. Agar, maltraitée par Sara, s'enfuit de sa demeure : un ange lui ordonne de retourner près de sa maîtresse, lui promet que sa race sera nombreuse et, avant que l'enfant ne soit né, lui donne un nom, l'appelant Ismaël. Agar met au monde Ismaël, et Abraham âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans change de nom : il cesse d'être appelé Abram et s'appelle Abraham. Dieu lui ordonne de se circoncire et avec lui toute sa maison. Sara change aussi de nom et est appelée Sarra. La naissance d'Isaac est promise à Abraham. Le Fils de Dieu lui apparaît avec deux anges et lui dit : « Je reviendrai « vers toi dans ce temps et à cette heure, et « Sara ta femme aura un fils. » (Gen. XVIII, 10.)

Abraham prie pour les habitants de Sodome. Deux anges vont trouver Loth. Les habitants de Sodome les poursuivent et sont frappés d'aveuglement. Les anges, emmenant Loth, sortent de la maison, et lui-même se réfugie à Ségor avec ses filles, tandis que sa femme est changée en une statue de sel parce qu'elle s'est retournée pour regarder derrière elle. Pendant que Sodome était en feu, Loth se retira vers la montagne, et ses deux filles conçurent de lui ; la plus âgée donna naissance à Moab et la plus jeune à Ammon : elles avaient conçu après avoir enivré leur père, car elles pensaient que toute la race des hommes avait péri.

Cependant, Abraham alla habiter le pays de Gérare, et le roi de cette contrée, Abimélech, enleva Sarra. Le roi ayant entendu les mena-

ces de Dieu se justifie en disant qu'il pensait que cette femme était sœur d'Abraham et qu'elle-même l'avait dit. Il la renvoie avec des présents. Elle met au monde Isaac. Elle chasse de sa demeure l'esclave et son fils Ismaël. Abimélech conclut avec Abraham une alliance, ils jurent de ne plus se nuire l'un à l'autre; Abimélech reçoit sept jeunes brebis en témoignage devant le puits du jurement, afin que tous voient que ce puits appartient à Abraham. Celui-ci offre son fils en holocauste, d'après l'ordre qu'il en a reçu ; le bélier est immolé au lieu d'Isaac. Ce sont là les types qui devaient avoir leur réalité dans l'incarnation de Jésus-Christ, victime immolée pour nous.

Sarra meurt. Abraham achète un tombeau de Héphron le Héthéen et ensevelit sa femme. Puis, il envoie son serviteur afin qu'il amène pour son fils Isaac une femme de la Mésopotamie, lui recommandant de ne pas le conduire dans ce pays si la femme refusait de venir avec lui. Lorsque le serviteur arriva dans la cité habitée par Nachor, il demanda à Dieu de lui faire reconnaître par un signe la jeune fille qu'il venait chercher, et ce signe était qu'elle lui donnerait de l'eau à boire pour lui et pour ses chameaux. Rébecca, fille de Bathuel, qui lui-même était fils de Nachor, se présenta. Or, Nachor était le frère d'Abraham. La jeune fille donna à boire au serviteur et aux chameaux ; elle dit de qui elle était fille, et elle conduisit l'homme et elle lui donna l'hospitalité. Celui-ci dit pourquoi il était venu et demanda la jeune fille ; mais ses parents lui laissèrent le soin de répondre. Elle consentit ; le serviteur l'emmena et elle fut la femme d'Isaac.

Sarra étant morte, Abraham prit pour épouse Cétura, et les enfants qu'il en eut furent élevés à part. Il leur fit des présents ; mais il laissa Isaac pour héritier de ses biens, et il mourut. En cet endroit, sont indiqués les noms des fils d'Ismaël, qui habita depuis Evilat jusqu'à Sur.

Rébecca était stérile et Isaac adressait à Dieu des prières, afin qu'elle pût concevoir, et elle conçut. Lorsqu'elle eut conçu dans son sein, Dieu lui dit : « Deux nations sont dans ton sein ; « un peuple dominera l'autre (Gen. xxv, 23), » voulant annoncer ce qui devait arriver aux Juifs et aux Chrétiens. Elle mit au monde les enfants, qui grandirent, et Esaü vendit à Jacob ses droits d'aînesse pour un plat de lentilles. Une famine survint ; mais lorsque Isaac songeait à se rendre en Egypte il en fut empêché par Dieu qui lui ordonna de demeurer dans le lieu où il était, promettant d'être avec lui, de bénir sa race et de la multiplier. Abimélech, roi de Gérare, sachant que Rébecca était femme d'Isaac (car il avait pensé d'abord qu'elle était sa sœur), menaça de mort quiconque lui ferait outrage. Isaac ensemença un champ et le grain rendit cent pour un. Lorsqu'il eut acquis de grandes richesses par suite de la bénédiction de Dieu, les Philistins lui portèrent envie et Abimélech le contraignit de s'éloigner. Il ne résista point, mais il s'en alla et creusa des puits ; cependant des querelles étaient faites pour ces puits. Isaac ne tenta pas de riposter ; il creusa d'autres puits jusqu'au temps où ils cessèrent de se quereller. Dieu le bénissait, et Isaac accueillit avec bonté Abimélech qui vint à lui ; il lui donna un repas, ne se souvenant plus des injures qu'on lui avait faites.

Esaü prit pour femmes deux chananéennes qui, toujours, étaient en querelle avec Rébecca. Mais Isaac était devenu vieux. Il commanda à son fils Esaü d'aller chasser et de lui préparer à manger, afin qu'il le bénît. Jacob conseillé par sa mère, devança Esaü. Ayant fait cuire deux chevreaux, Rébecca se servit de leurs peaux pour déguiser Jacob, puis elle lui mit entre les mains la nourriture préparée par elle et l'envoya. Jacob s'approcha de son père et reçut ses bénédictions. Esaü revint ; il apprit ce qui s'était passé ; il se lamentait et poussait des gémissements, demandant lui aussi des bénédictions. Sa persévérance ne fut pas déçue ; il n'obtint pas tout ce qu'il espérait, il obtint néanmoins. Ayant reçu une moindre bénédiction, au lieu de la plus grande, il s'irritait contre son frère, et gardait du ressentiment en attendant la mort de son père pour assouvir alors en toute sûreté sa vengeance. La mère de Jacob l'en avertit et lui conseilla de chercher son salut dans la fuite. Elle dit à Isaac que la vie lui deviendra insupportable si Jacob prend aussi une femme parmi les Chananéens et dispose le père à l'envoyer en Mésopotamie vers Laban, son frère, afin qu'il prenne une de ses filles pour épouse. Lorsqu'il est parti, Esaü prend pour femme une fille d'Ismaël, qui lui-même était fils d'Abraham et d'Agar.

Jacob voit l'échelle mystérieuse, il érige un monument et promet à Dieu de lui consacrer

la dîme de ses biens s'il revient sain et sauf. Il parvient en Mésopotamie, il voit Rachel et l'embrasse ; celle-ci de retour l'annonce à Laban son père, qui vient, reconnaît Jacob et l'introduit chez lui. Jacob le sert ; voulant avoir une de ses filles pour récompense, il lui donne la plus âgée. Laban propose à Jacob indigné de cette supercherie sept autres années de services s'il veut obtenir la plus jeune, ce que Jacob accepte et il épouse la plus jeune. La première, Lia, avait des yeux malades ; la plus jeune était belle, on l'appelait Rachel. L'une et l'autre sont des types ou des figures : la plus âgée représente la synagogue des Juifs et la plus jeune l'Eglise de Jésus-Christ.

Lia conçut et elle enfanta Ruben, Siméon, Lévi, Juda. Rachel qui n'avait point d'enfants, donna comme épouse du second rang à Jacob son esclave Bala et celle-ci mit au monde Dan et Nephtali. Lia lui donna pareillement Zelpha, qui était son esclave, et celle-ci enfanta Gad et Aser. Ensuite Lia donna le jour à Issachar et Zabulon. Rachel à son tour devint mère de Joseph. Quand Jacob eut résolu de rentrer dans son pays, Laban lui accorda la récompense que Jacob lui-même avait déterminée, tous les agneaux de couleur brune et toutes les chèvres de couleur blanche. Les uns et les autres étaient en grand nombre, car Jacob posait des baguettes dans les lieux où les brebis devaient boire et celles-ci mettaient bas des petits, les uns blancs, les autres variés et tachetés de couleur sombre. Le tout était l'œuvre de Dieu, ainsi que le dit Jacob. Les fils de Laban lui portaient envie, c'est pourquoi, ayant pris en secret ses épouses et tout ce qu'il possédait, il s'en alla. Laban le poursuivit, mais avant qu'il eût pu le rejoindre, Dieu lui fit entendre des menaces qui devaient s'accomplir s'il maltraitait Jacob. Ayant atteint Jacob, Laban l'accusait et lui demandait pour quelle cause il était parti en secret. Jacob répondit que c'était à cause de l'envie qu'on lui portait et parce qu'il craignait que Laban ne voulût retenir ses filles. Mais celui-ci cherchait ses dieux que Rachel avait pris, il ne les trouva point et il adressait à Jacob de violents reproches. Enfin, après qu'ils eurent mangé et bu, ils élevèrent un amas de pierres qu'ils appelèrent le monument du témoignage et ils s'en allèrent chacun de son côté.

Des anges de Dieu apparaissent à Jacob. Jacob envoie vers Esaü pour lui annoncer son retour. Les envoyés reviennent et rapportent qu'Esaü s'avance avec quatre cents hommes. Saisi de crainte, Jacob prie Dieu de le délivrer du danger qu'il court et il fait porter des dons à Esaü. Il traverse le torrent, il est béni par l'ange, il change de nom. Il voit venir Esaü et partage sa troupe, il met d'abord les esclaves avec leurs enfants, ensuite Lia avec ses enfants, puis Rachel la dernière, avec Joseph. Pour lui, il marchait en avant. Esaü lui fit bon accueil, reçut ses présents et demanda à faire route avec lui, mais Jacob refusa cette offre et il se rendit à Salem, ville des Sichémites, où Sichem, le fils du roi Emmor, enflammé d'amour pour Dina fille de Jacob et lui ayant fait violence demandait à la prendre pour femme. Siméon et Lévi répondirent que ce mariage pourrait avoir lieu si lui et son peuple se faisaient circoncire. Lorsqu'ils furent circoncis, tandis qu'ils étaient encore dans les douleurs de la circoncision, Siméon et Lévi les mirent à mort. Jacob craignit ensuite que les Chananéens du voisinage ne vinssent à fondre sur lui, il se retira à Béthel, par l'ordre de Dieu. La nourrice de Rébecca mourut. Dieu bénit Jacob qui partit de Béthel pour aller habiter à la tour de Gader. Rachel eut un accouchement malheureux, elle mourut et fut inhumée sur le chemin d'Ephrata, c'est-à-dire à Bethléem. L'enfant nouveau-né était Benjamin. Ruben eut commerce avec Bala, la concubine de son père. Isaac mourut, ses fils Esaü et Jacob l'ensevelirent. Les descendants d'Esaü sont indiqués, et parmi eux Job, qui est appelé Jobab en cet endroit.

Les frères de Joseph lui portaient envie à cause de ses songes et parce que son père l'aimait davantage. L'ayant saisi lorsqu'il était seul, ils voulurent le tuer. Ruben leur conseilla de le jeter dans une citerne, car il avait résolu de le sauver du trépas. On l'y jeta, puis on le vendit aux Madianites d'après le conseil de Juda. Ils montrèrent à leur père sa tunique trempée dans le sang, et lui, pensant qu'il avait été la proie d'une bête farouche, le pleurait amèrement. Les enfants de Juda furent Her, Onan et Sela. Her étant mort, Onan, son frère, prit avec lui Thamar femme de celui-ci, mais il ne voulait pas susciter d'enfant à son frère. Il mourut lui-même et Juda ne voulait pas donner Thamar pour femme à Sela, son troisième fils. Thamar s'étant parée s'assit le long du chemin comme une courtisane. Pensant

qu'elle était vraiment une courtisane, car elle s'était caché le visage, Juda eut commerce avec elle et lui remit pour arrhes un collier, un anneau et son bâton. Quand il apprit dans la suite que Thamar était enceinte, Juda, qui était son beau-père, ordonna de la faire mourir sur un bûcher. Celle-ci envoya quelqu'un qui dit qu'elle avait conçu par l'œuvre de l'homme à qui était cet anneau, et Juda s'écria : « Thamar a agi avec plus de justice que « moi. » (Gen. XXXVIII, 26.) Lorsqu'elle mit au monde, Zara passa d'abord la main et la retira, puis Pharès vit le jour et Zara ensuite. Or, voici l'explication allégorique de ce fait. Les premiers hommes justes qui vécurent avant la loi passèrent la main, c'est-à-dire qu'ils montrèrent une vie ornée de vertus et digne des anges. Ensuite, ce fut le régime de la loi. Puis, de nouveau, la vie première des anciens justes reparut, portée par le Christ à un degré de perfection plus grande.

Putiphar le maître d'hôtel de Pharaon, acheta Joseph et lui confia le soin de toutes les choses qui étaient dan. sa maison. Joseph ne consentit point au désir de sa maîtresse qu voulait le faire pécher. Elle le calomnie, il est jeté dans la prison. Là aussi, il est élevé au-dessus des autres : il explique les songes du panetier et de l'échanson. Il arriva selon sa parole ; l'un fut mis à mort, l'autre rétabli dans sa première charge. Pharaon voit en songe les vaches et les épis, qui présageaient l'abondance et la famine. Joseph est tiré de prison pour interpréter le songe, parce que l'échanson l'avait signalé au roi. Il donna l'interprétation et aussi les conseils qui pourraient apporter un remède à la famine. Il est établi le premier après Pharaon ; il recueille une grande abondance de blé pendant les sept années d'abondance, et, quand la famine survient, il vend du blé à ceux qui en veulent. Ses frères viennent pour en acheter. Il ne voit point avec eux Benjamin et craint qu'ils ne l'aient tué. Il les accuse d'être des espions, et dit qu'il n'est pas d'autre moyen de se justifier de cette accusation que d'amener en Egypte Benjamin, leur plus jeune frère, et de le lui faire voir. Il prend Siméon comme ôtage et le retient prisonnier ; il renvoie les autres et leur donne du blé et de l'argent. Mais lorsqu'ils virent l'argent, en ouvrant les sacs, ils furent troublés par ce fait inattendu. Ils demandèrent Benjamin à leur père, lui racontant tout ce qui était arrivé. Jacob refusait de laisser partir l'enfant. La famine continuait de sévir. Juda insista pour prendre Benjamin, promettant de le ramener sain et sauf, et Jacob donna le double d'argent, recommandant encore d'emporter d'autres dons.

Lorsqu'ils arrivèrent auprès de Joseph, ils furent accueillis par lui avec bienveillance ; il les interrogea au sujet de leur père et leur fit un grand festin. Quand ils repartirent, Joseph ordonna de mettre une coupe d'or dans le sac de Benjamin, à l'insu de tous. La coupe étant mise, ils s'en allèrent, emportant le tout : mais Joseph dit à l'intendant de sa maison de poursuivre ces hommes, et celui-ci les ayant atteints leur reprochait de récompenser les bienfaits par de mauvaises actions. Ils furent troublés et dirent que celui d'entre eux qui serait trouvé coupable du larcin, serait digne de mort, et que les autres demeureraient esclaves. Or, la coupe fut trouvée dans le sac de Benjamin. Alors, Juda se présenta devant Joseph, lui parla longuement de leur père, de Joseph et de Benjamin, offrant d'être esclave à la place de ce dernier, et il excita tellement la pitié de Joseph que tout fut découvert. Ayant congédié tout le monde afin qu'il pût verser des larmes en toute liberté, Joseph se fit connaître à ses frères et les renvoya vers leur père avec des dons considérables et des chariots. Pharaon avait donné son consentement à tout ceci.

Quand Jacob apprit tout ce qui concernait Joseph, il fut comblé de joie et, par l'ordre de Dieu, il se rendit en Egypte. Joseph revit son père et l'annonça à Pharaon qui leur assigna Ramesès pour demeure. Cependant tout l'argent de la contrée était épuisé. Les habitants payèrent le blé avec leurs troupeaux, puis, quand ils n'en eurent plus et que la famine continuait, ils se livrèrent eux-mêmes avec leurs terres. Devenus esclaves de Pharaon, ils ensemençaient la terre et lui portaient le cinquième de la récolte, conservant pour eux quatre autres parts. Sur le point de mourir, Jacob fit promettre à Joseph, par serment, qu'il ne l'ensevelirait point en Egypte, mais dans le tombeau de ses pères. Ephraïm et Manassé, fils de Joseph, furent mis par lui, non au rang de ses petits-fils, mais au rang de ses propres fils. La vue de Jacob s'était affaiblie. Il avait embrassé les fils de Joseph et il allait les bénir. Joseph avait placé Ephraïm à gauche

de Jacob et Manassé à droite. Mais Jacob plaça sa main droite sur le plus jeune, qui était à sa gauche, et la main gauche sur celui qui était à sa droite, et il les bénit. Joseph pensant qu'il agissait par ignorance et voulant y remédier, Jacob ne le souffrit point et dit qu'il avait agi en connaissance de cause, non par ignorance. Il donna à Joseph la ville de Sichem, qui n'entra point en partage, et qui avait été prise par Siméon et Lévi. Il bénit tous ses enfants et prophétisa touchant la venue du Christ. « Le « prince ne sortira point de Juda, dit-il, le « chef du peuple ne sortira point de sa race « avant que vienne Celui qui est attendu. » (Gen. XLIX, 10.)

Après la mort de Jacob, Joseph le pleura et, emportant ses ossements, il l'ensevelit dans la grotte d'Abraham. Ses frères se dirent alors entre eux : « Peut-être il se souviendra de « l'injure que nous lui avons faite et nous « rendra le mal commis à son égard (Gen. L, « 15), » et ils l'imploraient en disant : « Voici « que nous sommes vos esclaves. » (Ibid. L, 18.) Joseph se mit à pleurer et leur répondit : « Ne « craignez point, car c'est Dieu qui a tout fait. « Vous avez formé des projets criminels, mais « Dieu m'a favorisé de ses biens. Je vous nour- « rirai, vous et vos familles. » (Ibid. 19, 21.) Joseph vécut cent ans, et il vit les enfants d'Ephraïm jusqu'à la troisième génération. Il parla de la sorte à ses frères : « Dieu vous visitera et « il vous introduira dans la terre de promis- « sion qu'il a promis avec serment de donner « à nos pères. Vous porterez alors avec vous mes ossements. » (Ibid. L, 24.) Et étant mort, à l'âge de cent ans, il fut enseveli en Egypte.

ABRÉGÉ DU LIVRE DE L'EXODE.

Il y eut en Egypte un roi qui ne connaissait pas Joseph ; il accabla les Israélites en les employant à la fabrication des briques. Il ordonna aux sages-femmes de mettre à mort les enfants mâles qui naîtraient aux Hébreux, et, comme elles n'obéirent pas, il chargea le peuple d'accomplir cette iniquité. Alors naquit Moïse, de la tribu de Lévi ; ses parents l'exposèrent dans une petite embarcation. La fille de Pharaon survint, prit l'enfant et le donna à nourrir. Devenu grand, Moïse alla voir les enfants d'Israël. Tandis qu'il considérait leurs durs travaux, il aperçut un Egyptien qui frappait un Hébreu. Il regarda de tous côtés et, ne voyant personne, il tua l'Egyptien, dont il cacha le corps dans le sable. Le jour suivant, il sortit et vit deux Hébreux qui se disputaient entre eux. Il dit à l'un : « Pourquoi frappez- « vous votre prochain? Celui-ci répondit : Qui « vous a établi chef et juge parmi nous ? Vou- « lez-vous me tuer comme l'Egyptien d'hier? » (Exod. II, 13.) Moïse eut peur, et ceci étant venu aux oreilles de Pharaon, il cherchait à le faire mourir. Moïse craignant ce qui pourrait arriver, se retira au pays de Madian. Là, il vint en aide aux filles de Jéthro, qui voulaient abreuver leurs troupeaux. Celles-ci racontèrent la chose à leur père et lui amenèrent Moïse, à qui il donna pour femme une de ses filles, et elle enfanta Gersa et Eliézer.

Tandis que Moïse faisait paître les troupeaux, Dieu lui parla. Il approcha du buisson et vit une merveille, car le buisson était enflammé et ne se consumait pas. Dieu l'envoya en Egypte en lui disant : « Je suis Celui qui suis. » (Exod. III, 14.) Il lui ordonna de rassembler les anciens et d'aller trouver Pharaon, en commandant aux Hébreux de s'emparer, lorsqu'ils partiraient, chacun des coupes d'argent et d'or de leurs voisins. Les signes qu'il lui donna pour le persuader furent ceux-ci : la verge changée en serpent, le changement de sa main qui devint blanche par la lèpre et qui reprit sa couleur première, enfin l'eau du fleuve. « Tu « la répandras, » dit-il, « sur la terre, et ce sera « du sang. » (Exod. IV, 9.) Moïse résistait ; mais Dieu irrité lui adjoignit Aaron. Moïse annonça à son beau-père Jéthro qu'il allait se rendre en Egypte, et le roi qui cherchait à le faire périr étant mort, Dieu lui dit : « Va main-

tenant en Egypte. » (Ibid. 19.) Moïse prit donc sa femme et ses enfants et partit ainsi. Mais un ange lui apparut qui le remplit de terreur. Ce n'était point cependant à cause de la circoncision, car si la circoncision avait été le motif, il eût été nécessaire que l'ange ne se retirât point avant que la mère des fils de Moïse eût circoncis le second également, mais parce que Moïse ne devait point emmener sa femme en Egypte. Il n'était pas envoyé pour habiter en ce pays, mais pour en faire sortir le peuple d'Israël; il le comprit ainsi et renvoya sa femme. Quelle est la preuve de ce renvoi? C'est qu'à la sortie d'Egypte son beau-père Jéthro vint à sa rencontre avec la femme de Moïse.

Aaron se joint à Moïse. Tous deux vont trouver les anciens d'Israël, auxquels ils parlent de la part de Dieu. Ceux-ci sont dans la joie. Lorsqu'ils se présentent devant Pharaon et lui ordonnent de laisser partir le peuple, non-seulement le roi ne le permet pas, mais il maltraite encore davantage les Israélites, ordonnant de ne plus leur fournir la paille, de sorte qu'ils fussent obligés de s'en pourvoir eux-mêmes. Les chefs des travaux, qui étaient fustigés parce que la même quantité de travaux n'avait pas été faite, s'adressèrent à Pharaon et n'obtinrent aucun soulagement. Ils murmurèrent contre Moïse qui, de nouveau, fut envoyé vers les Israélites pour leur annoncer la sortie d'Egypte. Toutefois, ils n'écoutaient pas Moïse, tant ils étaient abattus.

En cet endroit est la généalogie de Moïse, à qui Dieu dit : « Je t'ai établi le Dieu de Pha« raon (Exod. VII, 1), » et il l'envoie vers Pharaon ordonnant de donner un signe, si le roi le demande, celui de la baguette changée en serpent. Après la baguette changée en serpent, le roi ne consent pas, l'eau du fleuve est changée en sang et la terre est couverte de grenouilles. Puis vinrent les moucherons et les mouches, puis la mort des animaux, puis les ulcères, la grêle et le tonnerre, les sauterelles, les ténèbres palpables. La mort des premiers-nés allait suivre; les Hébreux reçoivent l'ordre d'immoler un agneau mâle et sans tache, et d'oindre de son sang les portes de leur demeure, parce que les habitants de la maison sur laquelle serait la marque du sang ne périraient point. Moïse commande de se nourrir des pains azymes pendant sept jours, et il ordonne de conserver ce rite lorsque le peuple sera entré dans la terre de promission. « Et si « vos fils vous interrogent, vous direz que ce sa« crifice est la pâque du Seigneur. » (Exod. XII, 27.) Après que, pendant la nuit, tous leurs premiers-nés eurent été frappés de mort, les Egyptiens chassèrent les Israélites de l'Egypte. Les Hébreux partirent, emportant les vases d'argent et d'or, emmenant une population nombreuse et mêlée, et des moutons, des bœufs, des bêtes de somme. Le temps que passèrent les fils d'Israël et leurs pères dans la terre de Chanaan et ensuite dans l'Egypte fut de quatre cent trente années.

Dieu dit ensuite : « Tu me consacreras et tu « sanctifieras tous les premiers-nés tant des « hommes que des troupeaux (Exod. XIII, 2), » parce qu'il avait fait mourir les premiers-nés des Egyptiens. Il ne les conduisit point alors dans les pays des Philistins, de peur que la nécessité, où ils se verraient de faire la guerre à ces peuples ne les fît repentir d'avoir quitté l'Egypte, et résoudre d'y retourner : il les fit passer à travers la mer Rouge. Ce fut à la cinquième génération que les fils d'Israël quittèrent l'Egypte, et Moïse emporta les ossements de Joseph. Cependant, Dieu conduisait le peuple par une colonne de feu durant la nuit et par une colonne de nuée durant le jour.

Pharaon ayant changé de résolution les poursuivit. Moïse frappa la mer avec sa baguette et elle s'écarta pour livrer passage aux Israélites, mais elle réunit ses flots sur les Egyptiens et les engloutit. Moïse chanta un cantique au Seigneur et Marie chantait avec les femmes. Ils vinrent à Mara où l'eau était amère : Moïse la rendit douce en y jetant le bois. Ils arrivèrent ensuite aux douze sources et aux soixante-dix palmiers, en un lieu qu'on appelait Elim. Ils s'avancèrent de là dans le désert, entre Elim et Sina, et les Israélites murmuraient dans le désert parce qu'ils manquaient de viande. Alors, il plut de la manne. Ensuite, Dieu leur envoya des cailles. Ceci fut digne de remarque touchant la manne : ceux qui en recueillirent plus n'en eurent pas davantage, ceux qui en recueillirent moins en eurent en quantité suffisante, et Moïse leur ordonna de n'en point garder pour le lendemain. Ils n'obéirent point, et ce qui resta ainsi fut rempli de vers. Moïse leur dit aussi de ne point sortir le jour du sabbat ; ils désobéirent encore sur ce point, mais étant sortis ils ne trouvèrent rien. Moïse ordonna qu'on remplît de manne un vase d'or

qui serait gardé pour les générations futures, et ils mangèrent de la manne pendant quarante ans. Ils murmurèrent aussi à cause de la soif : Moïse frappa le rocher, et il en coula de l'eau. Amalec vint combattre Israël, et Josué fils de Navé les mit en fuite : pendant tout le temps que les mains de Moïse étaient élevées Israël était vainqueur, mais lorsqu'il les laissait retomber Israël avait le dessous. C'était la figure de la croix. Aaron et Hur se tenant auprès de Moïse soutenaient ses mains. Et Dieu dit à Moïse : « Ecris ceci dans un livre, afin qu'on « en garde le souvenir. » (Exod. XVII, 4.)

Jéthro, beau-père [1] de Moïse, vint au-devant de lui, lui amenant sa femme, et il se présenta devant Moïse et devant le peuple. Moïse lui raconta les choses admirables que Dieu avait faites, et il fut ravi d'admiration. Mais lorsqu'il vit tout le peuple environner Moïse, et celui-ci ne pouvoir suffire à juger tous les différends, il lui dit : Choisissez des hommes capables, religieux, justes et haïssant l'orgueil, et établissez-les, les uns sur mille, les autres sur cent, sur cinquante et sur dix. (Exod. XVIII, 21.) Moïse fit ainsi, et alla sur la montagne.

Dieu commande à Moïse de dire aux Israélites qu'ils seront la nation sainte, le sacerdoce royal de Dieu, s'ils obéissent à ses lois. Ils répondirent : « Tout ce que Dieu dit, nous l'écoute« rons et nous le ferons. » (Exod. XIX, 8.) Alors, Moïse ordonna au peuple de se purifier jusqu'au troisième jour et de blanchir ses vêtements. Ensuite, il dit ce que nous lisons dans l'Apôtre s'adressant aux Hébreux : « Si « quelqu'un touche la montagne, il sera la« pidé. » (Hébr. XII, 20.) Une fumée sortait de la montagne et le bruit des trompettes se faisait entendre. Or, Moïse reçut les commandements de la loi, le Décalogue et les autres prescriptions de Dieu. Cette parole : « Tu ne maudiras point « les dieux (Exod. XXII, 8), » ne doit point s'entendre des idoles, mais des princes, car aussitôt il ajoute : Tu ne maudiras point celui qui commande ton peuple. De grands biens leur sont promis s'ils demeurent fidèles : ils soumettront les nations ; ils posséderont la terre ; leur pain et leur eau seront bénis ; ils seront délivrés de toute maladie ; il n'y aura point de femme stérile parmi eux, point d'orphelins, point de mort prématurée ; ils posséderont tout le pays qui s'étend depuis la mer Rouge jusqu'à la contrée des Philistins, depuis le désert jusqu'à l'Euphrate. Moïse offre un sacrifice ; il verse la moitié du sang sur l'autel, et avec le reste il asperge le peuple. Paul en fait mention dans l'épître aux Hébreux, lorsqu'il dit : « Le premier Testament n'a pas été re« nouvelé sans l'effusion du sang. » (Hébr. IX, 18.)

Dieu ordonne à Moïse de gravir la montagne et de prendre des tables, il demeure là quarante jours et quarante nuits. Il apprend quelle doit être la disposition du tabernacle et des objets qu'il renfermera, tout ce qui concerne le vêtement sacerdotal, l'onction des prêtres et les rançons. (Exod. XXX, 12.) Le prix de la rançon était de la moitié d'une drachme pour chacun, c'est-à-dire dix oboles. Dieu lui apprend encore la manière de composer l'huile pour les onctions et recommande de garder le sabbat. Les Israélites se réunissent contre Aaron et tombent dans l'idolâtrie. Dieu dit à Moïse : « Laisse-moi, je les détruirai et je te ferai le « chef d'une puissante nation. » (Exod. XXXII, 10.)

Quand Moïse descendit, il vit le veau d'or et le peuple qui se réjouissait à l'entour ; il jeta les tables de la loi et les brisa, il réprimanda Aaron et dit aux fils de Lévi venus vers lui : « Si quelqu'un est pour le Seigneur, qu'il « vienne à moi, et que chacun mette à mort « son frère ou l'un d'entre ses proches, et trois « mille [1] hommes tombèrent ainsi frappés. » (Exod. XXXII, 26, 28.) Et Moïse se tourna vers Dieu et lui dit : « Si vous remettez leur péché, « vous le remettrez ; mais si vous ne le remet« tez pas, effacez-moi du livre que vous avez « écrit. » (Exod. XXXII, 31, 32.) Le peuple pleura et reçut l'ordre de quitter ses vêtements de fête. C'est en cet endroit qu'il est dit : « Et « Dieu parla à Moïse comme quelqu'un qui « parle à un ami. » (Exod. XXXIII, 11.) Or, Josué, fils de Navé, ne sortit pas de sa tente. Cependant, Moïse priait Dieu de ne point abandonner son peuple, et ayant préparé deux nouvelles tables, il écrivit le Décalogue et passa de nouveau quarante jours et quarante nuits. Dieu renouvelle ses commandements sur la pâque, sur le sabbat, sur la destruction des dieux des nations, sur la sanctification des premiers-nés. Là se trouve mentionné le voile avec lequel Moïse parlait au peuple et dont

[1] La version des septante dit abusivement *γαμϐρὸς, gendre*, au lieu de *πενθερὸς*, beau-père. (Note du texte.)

[1] Chiffre plus vraisemblable que celui de la Vulgate qui met 23,000.

Paul s'est souvenu dans la deuxième aux Corinthiens. (II Cor. III, 13.)

Le sabbat est promulgué. Moïse demande les matériaux nécessaires à la construction du tabernacle, c'est-à-dire de l'or, de l'airain, des toisons, et le reste. Tous apportaient avec un si grand zèle les objets demandés qu'il y en eut bientôt en trop grande quantité. Béséléel, de la tribu de Juda, et Ooliab, de la tribu de Dan, achevèrent tout cet ouvrage, et le tabernacle fut construit et une nuée le couvrit. On employa vingt-neuf talents et soixante-dix sicles d'or, cent talents d'argent et sept cent soixante-douze sicles, soixante dix talents d'airain et deux mille cinq cents sicles.

ABRÉGÉ DU LÉVITIQUE, QUI EST LE TROISIÈME LIVRE.

Ce livre est appelé le Lévitique parce qu'il renferme particulièrement l'explication entière des rites lévitiques ; la manière dont furent choisis et oints, pour les cérémonies sacrées, Aaron et ses fils, de la tribu de Lévi ; toute la distinction des différentes sortes de sacrifices ; la qualité du sacrifice et de l'oblation. On y expose la règle de chaque sacrifice, de celui qui est offert pour le salut et de celui qu'on offre pour le délit, soit volontaire soit involontaire ; on y explique comment la victime doit être partagée et à qui elle doit être attribuée.

Ce livre rapporte l'onction du souverain pontife et des autres prêtres ; il contient la notion et la description des signes qui font reconnaître la lèpre des hommes, des vêtements ou des maisons en même temps que les prescriptions pour purifier de la lèpre. Il dit quelle est la loi et la distinction des mariages légitimes, et quels mariages sont réputés illégitimes. Il en est de même pour la différence entre les animaux purs et impurs, entre les oiseaux, les poissons, les reptiles de tout genre, ceux dont les Hébreux peuvent faire leur nourriture et ceux dont ils doivent s'abstenir. Il indique le jour où doivent retentir les trompettes au commencement du septième mois, le précepte du grand jeûne qu'il faut observer au dixième jour du septième mois ; ce jour est le sabbat des sabbats et le jour de la rémission des péchés. Il fixe la fête des Tabernacles au quinze du même mois. Il est question aussi des autres fêtes et des offrandes qu'on doit y faire ; de l'affranchissement des Hébreux vendus comme esclaves ; de la remise des dettes ; du repos de la septième année que l'on doit accorder à la terre. Il est parlé de nouveau des observances légales et des témoignages. De grands biens sont promis à ceux qui observeront ces lois ; des menaces terribles sont faites à ceux qui les violeraient.

La distinction entre les animaux purs est celle-ci : ceux-là sont purs qui ruminent et dont l'ongle est divisé et forme deux ongles ; tels sont le veau, le mouton, la chèvre, le cerf, la gazelle, le chevreuil, l'antilope, le bouc-cerf, la girafe et d'autres semblables. Si l'une des deux conditions manque, l'animal est impur : ainsi, le chameau, le lièvre, le porc-épic, qui ruminent mais n'ont pas l'ongle fendu, et de même pour le porc, qui a l'ongle fendu mais qui ne rumine pas. Parmi les oiseaux, ceux dont il est défendu de se nourrir sont l'aigle, le griphon, l'aigle de mer, le vautour, le milan, le corbeau, et ceux qui leur ressemblent, l'épervier et ceux qui lui ressemblent, le hibou, le goéland, l'ibis, la poule d'eau, le pélican, le cygne, le héron, le pluvier, et ceux qui leur ressemblent, la huppe, la chauve-souris. Parmi les reptiles ailés, ceux-là sont impurs qui s'avancent sur quatre pattes, mais ceux qui ont les membres postérieurs plus élevés de sorte qu'ils peuvent sauter, sont la sauterelle, le pittacus, l'attacus et ceux qui leur ressemblent, et l'ophieuque. Tout ce qui est né dans les eaux, soit dans la mer, soit dans les fleuves, soit dans les torrents est déclaré pur, lorsque ces animaux sont

pourvus de nageoires et d'écailles, comme le barbeau, le scare, le glancus, le mulet, et ceux qui leur ressemblent. Ceux qui manquent de l'une ou de l'autre chose sont impurs et ne peuvent être mangés, telle est la sépia qui a des nageoires et n'a point d'écailles. Parmi les animaux qui rampent sur la terre, les suivants sont impurs : la belette, la souris, le crocodile terrestre, la musaraigne, le caméléon, le lézard moucheté, le saurus, la taupe. Quant au serpent et à ceux qui lui sont semblables, il était superflu d'en parler, car il est clair que cet animal est pour tous un sujet d'horreur et de dégoût. Toutes ces choses sont rappelées dans le Deutéronome.

Le Lévitique défend aussi de manger des animaux morts et du sang ; il parle des femmes qui accouchent. Si quelque homme laisse couler sa semence, il sera impur pendant huit jours. La circoncision de l'enfant aura lieu le huitième jour. Il est parlé du flux de la femme et de la différence des purifications, selon qu'elle a mis au monde un fils ou une fille. Loi sur la lèpre et sur la purification de la lèpre, sur les hommes qui perdent leur semence et les femmes affligées d'une perte. Prescriptions sur le respect du sanctuaire, sur le bouc émissaire, sur le jeûne, sur les unions illicites, sur les mariages légitimes et illégitimes, sur l'obligation pour le prêtre de ne point épouser une veuve ou une femme répudiée, mais une vierge que nul n'aura connue ; sur la fille du prêtre coupable de fornication. Que le prêtre doit être à l'abri de tout reproche. Des dons offerts au Seigneur. Des sabbats, des fêtes, de la fête de Pâque, de celle des Tabernacles, de celle des Trompettes, de l'huile, de la lumière, des pains de proposition, de l'année sabbatique. Des esclaves juifs et étrangers. Du renoncement aux idoles dont Dieu a dit : « Je « suis votre Dieu ; vous ne ferez point de si« mulacres, vous n'érigerez point de statues ; « vous ne placerez point de colonnes ou de « pierres debout dans votre terre pour vous « prosterner devant elles. » (Lév. XXVI, 1.) Puis, il ajoute ces menaces contre les prévaricateurs : « Je suis le Seigneur votre Dieu qui « vous ai tirés de la terre d'Egypte lorsque « vous étiez esclaves, qui ai brisé votre joug « et vous ai servi de guide. Si vous ne m'écou« tez pas, si vous n'accomplissez pas mes pré« ceptes, si vous les répudiez, si votre âme s'é« loigne de mes jugements, de sorte que vous « n'accomplissiez pas tous mes commande« ments et que vous rejetiez mon Testament, je « vous traiterai de la même façon et j'appelle« rai sur vous la disette, la lèpre, le feu qui « dévore les yeux ; vous jetterez vainement « vos semences sur la terre et vos ennemis « s'en nourriront. » (Ibid. XIII, 16.) Tel est le contenu de ce livre, qui renferme d'autres préceptes et diverses prescriptions et se termine par ces menaces.

ABRÉGÉ DU LIVRE DES NOMBRES.

Dans le manuscrit de Lyon, on trouve ce commencement de l'abrégé.

Ce livre est appelé Livre des Nombres parce que chaque tribu fut l'objet d'un dénombrement suivant l'ordre de Dieu et que le nombre de tout le peuple est consigné dans ce livre. Moïse et Aaron firent ce dénombrement avec les chefs de chaque tribu. Le nombre des hommes de guerre, à partir de vingt ans et au-dessus, était de six cent mille cent cinquante, outre la multitude du peuple. Moïse et Aaron seuls comptèrent séparément la tribu de Lévi, d'après l'ordre de Dieu, à partir de l'âge d'un mois et au-dessus.

Moïse reçoit l'ordre de compter le peuple, depuis l'âge de vingt ans et au-dessus ; il se trouva six cent trois mille six cent cinquante hommes, non compris les Lévites. Généalogie de la tribu de Lévi. Les hommes de cette tribu sont comptés : ils sont au nombre de vingt-

deux mille, à partir de l'âge d'un mois, et au-dessus. Mais parce que les premiers-nés d'Israël étaient au nombre de vingt-deux mille deux cent soixante-treize, Moïse reçut le prix du rachat pour ceux qui étaient en surplus et le remit à Aaron. Le prix total du rachat versé pour chaque tête, montait à treize cent soixante-cinq sicles.

Moïse détermine quels sont ceux qui seront employés au culte divin, et seront chargés des fonctions lévitiques, car tous n'étaient pas appelés indistinctement aux mêmes honneurs. Les vases les plus précieux du tabernacle étaient confiés aux uns, aux autres ceux qui l'étaient moins. Le nombre des Lévites consacrés aux fonctions saintes, depuis l'âge de vingt ans et au delà jusqu'à l'âge de cinquante ans, fut de huit mille cinq cent quatre-vingt-trois. Puis, Moïse ordonne de chasser du camp quiconque est impur ; il donne les règles du sacrifice pour le délit ; il établit la loi de jalousie, de telle sorte qu'aucune femme ne puisse être attaquée faussement d'adultère et qu'aucune femme adultère ne puisse demeurer impunie. Il prescrit la prière pour la sanctification, et indique comment le prêtre bénira les enfants d'Israël. Lorsque le tabernacle est achevé, les princes des tribus apportent des dons riches et nombreux. Moïse reçoit l'ordre de sanctifier les Lévites, et Dieu lui apprend qu'ils rempliront les fonctions sacerdotales à partir de vingt ans et au-dessus, mais qu'ils cesseront de les remplir à l'âge de cinquante ans.

Dieu ordonne aux Israélites, par la bouche de Moïse, de célébrer la pâque : « Dis que les « enfants d'Israël fassent la pâque. » (Nomb. IX, 2.) Car on était au premier mois de la seconde année. Ceux qui étaient impurs s'approchèrent de Moïse et il offrit un sacrifice à Dieu pour eux. Dieu ordonne encore que ceux qui ne pourront immoler la pâque dans le premier mois, parce qu'ils seront impurs ou parce qu'ils seront retenus par un long voyage, le feront au treizième jour du second mois. Mais celui qui, étant pur, et n'étant retenu par aucun voyage lointain, ne fera point la pâque dans le premier mois, celui-là péchera. La loi sera la même pour les Israélites et pour les étrangers habitant au milieu d'eux.

Lorsque la nuée s'élevait, les Israélites levaient le camp ; là où la nuée s'arrêtait, ils campaient de nouveau. Moïse reçoit aussi l'ordre de faire des trompettes d'argent pour donner le signal au peuple, soit pour lever le camp, soit pour réunir les guerriers dans les jours de combat, soit pour les sacrifices, et l'on devait encore faire retentir les trompettes dans les jours de fêtes, dans les premiers jours du mois, au temps des holocaustes.

Quand les enfants d'Israël se mirent en marche, Moïse pria Jobab, fils de Raguël, le même qui est appelé Jéthro, de les accompagner et de devenir participant de tous les biens qui leur étaient promis. Lorsque l'arche se mettait en marche, Moïse disait : « Levez-vous, Seigneur, « que vos ennemis soient dissipés, et que ceux « qui vous haïssent soient mis en fuite. » (Nomb. X, 35.) Le peuple murmure et une partie des tentes sont brûlées ; on appela cet endroit le lieu de l'incendie. Moïse prie et le fléau s'arrête. Les Israélites demandent de la viande et ils disent : « Nous nous souvenons « des poissons que nous mangions en Egypte, « des melons et des concombres, des poireaux, « des oignons et de l'ail. Maintenant notre âme « est aride et nos yeux ne voient rien que la « manne. » (Nomb. XI, 5, 6.) Moïse supportait avec chagrin cette révolte et il priait devant Dieu qui lui adjoignit soixante-dix anciens afin de le soulager dans le commandement. Mais Josué, fils de Navé, disait : Empêche le fils d'Udad et de Modad de prophétiser, et Moïse répondit : « Seras-tu jaloux et envieux à ma « place ? Qui me donnera que tout le peuple « de Dieu prophétise ? » (Nomb. XI, 29.) Dieu envoie des cailles et ils en mangent. Ils avaient encore la chair entre les dents et ils mouraient. C'est ce qui est dit par le Psalmiste : « Ils « avaient encore la nourriture dans leur « bouche, et la colère de Dieu s'est élevée « contre eux, et il en fit périr un grand nom- « bre. » (Ps. LXXVII, 30, 31.) Ce lieu fut appelé le monument de concupiscence. Marie parle contre Moïse en disant : « Est-ce que c'est à lui « seul que Dieu a parlé ? » (Nomb. XII, 2.) Dieu lui-même répond qu'il n'avait parlé de la sorte qu'à lui seul parmi les prophètes, et il frappe Marie de la lèpre. Moïse prie pour elle ; elle n'est point guérie avant d'avoir passé sept jours hors du camp.

Moïse envoie dans la terre de Chanaan quelques explorateurs choisis parmi le peuple. Ceux-ci, après avoir exploré, rapportent une grappe de raisin, et ils exaltent le pays qu'ils ont parcouru. Mais ils inspiraient la terreur au peuple en disant que la contrée était

habitée par des guerriers redoutables. Cependant, Caleb, fils de Jéphone, et Josué, fils de Navé, qui étaient eux-mêmes parmi les explorateurs, ranimaient la confiance d'Israël. On voulut les lapider. Dieu fut irrité de nouveau et déclara que ceux qui avaient murmuré n'entreraient pas dans la terre de promission mais seulement leurs enfants, et avec eux Caleb et Josué. Ils passeront, dit-il, quarante ans dans le désert, selon le nombre des jours pendant lesquels ils ont exploré cette terre, jusqu'au temps où leurs enfants seront devenus grands. Tous les explorateurs de la terre de Chanaan moururent, à l'exception de Caleb et de Josué, fils de Navé, et le peuple pleura.

Ils marchent contre Amalec, malgré la volonté de Dieu, et l'arche demeure dans le camp avec Moïse. Amalec s'avance et les taille en pièces. Les prescriptions touchant les holocaustes, les prémices, le sacrifice offert pour le délit, sont données. Un Israélite est surpris ramassant du bois le jour du sabbat, il est lapidé. Il est recommandé de mettre des franges au bord des vêtements. Histoire de Coré, Dathan et Abiron : leur révolte et leur châtiment. A la suite de ces événements, le reste du peuple ne devient pas meilleur, mais ils se révoltent de nouveau contre Moïse ; quatorze mille sept cents hommes sont frappés de mort. La verge d'Aaron fleurit. Moïse prescrit ce que doivent recevoir les lévites et le grand prêtre : il dit de quelle façon doit être recueillie la cendre de la génisse pour l'eau d'aspersion. Plusieurs ont vu dans cette génisse la figure de la passion de Jésus-Christ. La cendre de la génisse purifiait celui qui était impur à cause d'un mort.

Le peuple vient à Cadès. Marie meurt en cet endroit : elle y est ensevelie. Les Juifs n'ayant point d'eau murmurent encore. Dieu ordonne à Moïse et Aaron de faire sortir l'eau du rocher. Moïse frappe la pierre en disant : « Est-ce que « nous pourrons faire sortir pour vous l'eau « de cette pierre ? » (Nomb. xx, 10.) L'eau coula ; mais Dieu dit à Moïse et Aaron : « Parce « que vous n'avez point cru en moi et que « vous ne m'avez pas sanctifié en la présence « des enfants d'Israël, vous ne conduirez pas « ce peuple en la terre que je leur donnerai. « (Ibid. 12.) » Moïse envoie des ambassadeurs au roi d'Edom, afin qu'il leur permette le passage ; mais il ne le permet pas et les enfants d'Israël s'éloignent de lui. Ils parviennent à la montagne de Hor. Moïse, par l'ordre de Dieu, prend Aaron et son fils Eléazar et les conduit sur la montagne. Il revêt Eléazar des vêtements d'Aaron. Aaron meurt sur la montagne ; le peuple le pleure pendant trente jours.

Les Israélites triomphent d'un roi chananéen et prononcent l'anathème sur lui. S'étant rapprochés de la mer Rouge, ils suivent les frontières de la terre d'Edom ; leurs esprits sont abattus et ils murmurent contre Moïse. Dieu leur envoie des serpents qui les font mourir. Moïse prie pour eux et fabrique un serpent d'airain par l'ordre de Dieu. Celui qui était mordu se trouvait guéri lorsqu'il regardait le serpent. Il est parlé de ce serpent dans l'Evangile : « De même que Moïse éleva le ser- « pent dans le désert, ainsi il est nécessaire « que le fils de l'homme soit élevé. » (Jean, III, 14.)

Moïse envoie des ambassadeurs à Séhon, roi des Amorrhéens. Séhon ayant combattu contre le roi de Moab l'avait vaincu et s'était emparé de ses terres. Lorsqu'il combattit contre les Israélites, il fut vaincu, et ceux-ci s'emparèrent de toutes ses villes. Ils combattent contre Og, roi de Basan, à qui ils font subir le même traitement qu'à Séhon, et ils s'emparèrent de sa terre et de ses villes. Le roi Balac envoie chercher le devin Balaam, afin qu'il maudisse Israël. Dieu empêche d'abord Balaam de partir ; mais le roi insiste, et Dieu le laisse aller vers le roi, mais non pour maudire ; les malédictions se changent en bénédictions. Les malédictions du devin eussent été impuissantes, mais le peuple affligé aurait pu y ajouter foi, et il aurait encouru la condamnation par sa propre faute. Balaam prophétise la venue du Christ : « Une étoile sortira de Jacob et un « homme s'élèvera dans Israël. » (Nomb. XXIV, 17.) Car Dieu avait rempli de son Esprit le devin. Mais après le départ de Balaam, les Israélites eurent commerce avec les filles de Moab, et ils se faisaient initier au culte de Beelphégor. Alors Moïse ordonne que chacun mette à mort son frère idolâtre. Phinées, fils d'Eléazar, met à mort Zambri l'Israélite et Chasbi la Madianite avec lui, et « cela lui fut « imputé à justice. » (Ps. CV, 31.)

Un dénombrement des enfants d'Israël, à partir de vingt ans et au-dessus, donne le chiffre de six cent trois mille trente combat-

tants ; le nombre de lévites est de vingt-trois mille, à partir de l'âge d'un mois et au-dessus. Ce recensement eut lieu à Araboth, dans la terre de Moab, au delà du Jourdain. Et il ne restait aucun de ceux que Moïse avait dénombrés dans le désert de Sina, à l'exception de Josué, fils de Navé, et de Caleb, fils de Jéphone. Les filles de Salpaad, de la tribu de Manassé, viennent après la mort de leur père qui ne laisse point d'enfant mâle, demander que son héritage et ses biens leur soient accordés. Dieu ordonne qu'il en soit ainsi, et si quelqu'un meurt sans avoir de fils, sa fille sera héritière, et s'il n'a point de fille son frère sera héritier, et s'il n'a point de frère ce sera le frère de son père.

Dieu fait voir à Moïse la terre promise du haut du mont Navo [1], et Josué, fils de Navé, est établi chef à sa place. Alors sont données aux fils d'Israël les prescriptions concernant les holocaustes, les sacrifices de chaque jour, ceux qu'il faut offrir le jour du sabbat, le premier jour du mois, au temps de la Pâque, dans le jour des semaines et dans le septième mois ; ce qui concerne les vœux est aussi réglé, c'est-à-dire la promesse que quelqu'un aurait pu faire. On arme douze mille hommes d'entre les Israélites contre Madian et Phinées marche avec eux ; ils mettent à mort les Madianites, cinq rois de Madian et le devin Balaam. Ils offrent à Dieu les prémices du butin et se partagent le reste. Les tribus de Ruben et de Gad, et la demi-tribu de Manassé, demandent à Moïse la contrée qui est au delà du Jourdain. Il la leur accorde après qu'ils ont promis de combattre avec les autres Israélites et de passer le Jourdain en armes pour faire la guerre avec leurs frères.

Moïse rappelle tout ce qui est arrivé depuis la sortie d'Egypte jusqu'au jour où les enfants d'Israël vinrent devant Jéricho. Il leur commande d'exterminer les idoles des nations. Il leur marque les limites de la terre promise, disant en quel endroit elles commencent et où elles finissent. Il parle de la terre qui doit appartenir aux lévites et des six villes de refuge dans lesquelles le meurtrier involontaire pourra trouver un abri et demeurer sans péril jusqu'à la mort du grand prêtre. Mais s'il est rencontré hors de la ville et qu'il soit tué par un parent de celui qui est mort, celui-ci ne sera point puni. Il ajoute quelques mots sur les lois relatives au meurtre. Les chefs de la tribu de Manassé vinrent trouver Moïse et ils lui dirent : Il a été jugé que les filles de Salpaad recevraient l'héritage de leur père, mais s'il arrive qu'elles se marient à un homme d'une autre tribu, qu'en résultera-t-il ? Ce qui est échu par le sort à notre tribu passera à une autre tribu. Alors, Moïse ordonna que tout homme prendrait une femme dans sa tribu, afin que l'héritage d'une tribu ne fût point transporté à une autre.

[1] Dans la vulgate Abarim, conformément à l'hébreu.

ABRÉGÉ DU DEUTÉRONOME.

Moïse raconte en abrégé tout ce qui est arrivé antérieurement, afin de remettre en la mémoire des Israélites les bienfaits de Dieu et leurs iniquités. Exhortation à ne point se livrer à l'idolâtrie. En cet endroit est écrit : « Tu « n'adoreras point les étoiles que le Seigneur « ton Dieu a disposées pour toutes les nations « qui sont sous le ciel. » (Deut. IV, 19.) Ce mot, « a disposées pour les nations, » n'indique pas que Dieu ordonne aux nations d'adorer les étoiles ; mais comme le dit le bienheureux Paul : « Dieu les a livrés à leur sens réprouvé « (Rom. I, 28), » non parce qu'il les a livrés lui-même, mais parce que les voyant ainsi engagés et sans espoir de conversion, il les a abandonnés. Ainsi dans ce passage, « il les a « disposées pour les nations, » c'est-à-dire parce que les nations ont embrassé l'erreur, et qu'elles n'ont point voulu revenir, Dieu les a abandonnées.

Un peu plus loin, Moïse leur dit : « J'en « prends à témoin le ciel et la terre, si vous

« vous éloignez de Dieu, vous mourrez. » (Deut. IV, 26.) Ensuite, il montre que Dieu n'a jamais accordé à aucune nation de pareils bienfaits. Il détermine trois villes de refuge proche du Jourdain. De nouveau, rappelant les préceptes anciens, il dit : « Ecrivez ces « choses dans vos mains et sur les portes de « vos maisons, et vous en instruirez vos fils. » (Deut. VI, 8, 9.) Après avoir annoncé quels maux fondront sur eux s'ils n'obéissent pas, il les rassure contre la crainte de leurs ennemis. De nouveau, il rappelle les préceptes anciens. En cet endroit il est écrit : « Veillez sur vous-« mêmes (Ibid. V, 13), » parole qu'il répète fréquemment ensuite. Il les avertit de ne point attribuer leurs victoires à leur propre bravoure, mais à la grâce de Dieu. En cet endroit il est écrit : « Dieu est un feu dévorant (Deut. « IV, 24; Hébr. XII, 29), » parole que Paul a placée dans l'épître aux Hébreux. Il les exhorte à ne point se laisser aller à l'orgueil, « car ce « n'est point à cause de ta justice, ô Israël, » dit-il, « que les nations seront exterminées, « mais à cause de leur propre impiété. » (Deut. IX, 5.) Il les fait souvenir du veau d'or. En cet endroit, il est écrit : « Livrez à la cir-« concision la dureté de votre cœur et n'en-« durcissez point vos têtes. » (Deut. X, 16.) Il fait l'éloge de la terre promise. Là se trouve cette parole : « Lorsque vous aurez mangé et « bu et que vous serez rassasiés, soyez atten-« tifs. » (Deut. VI, 12, 13.) Il leur annonce des maux s'ils n'obéissent point, des biens s'ils obéissent. Il ordonne de bénir le mont Garizim et de maudire le mont Gébal. Il commande de détruire les idoles et les lieux qui leur sont consacrés. Il ordonne de ne point offrir à Dieu des sacrifices en tous lieux, mais dans celui que lui-même aura choisi. Il dit de ne point imiter les nations et de n'écouter aucun de ceux qui conseillent l'idolâtrie, même s'il opère des prodiges, que ce soit un ami ou tout autre, mais de lapider celui qui conseille ainsi, fût-il même un frère, et si une ville se laisse aller à l'idolâtrie elle sera détruite entièrement.

Il dit ce qu'il est permis de manger, et ce qui n'est pas permis. Il donne la loi pour la rémission des dettes, pour le renvoi et l'affranchissement des esclaves, pour les premiers-nés, pour la célébration de la pâque. En cet endroit, il est écrit : « Vous ne pourrez faire la pâque en « aucune des villes que le Seigneur votre Dieu « vous donnera, mais seulement dans le lieu « que le Seigneur votre Dieu aura choisi. » (Deut. XVI, 5.) Il parle de la fête des semaines, de celle des tabernacles, des juges, des rois, si quelque jour ils ont le désir d'avoir un roi, des lévites et de ceux qui doivent être choisis pour cette fonction. Il est défendu de recourir aux purificateurs, aux enchanteurs, aux devins, aux augures et à tous autres semblables.

En cet endroit, il est écrit : « Dieu vous sus-« citera un prophète tel que moi. » (Deut. XVIII, 15.) Il donne les prescriptions touchant les villes de refuge. Là se trouve écrit : « Que « toute parole soit attestée par deux ou trois « témoins (Deut. XIX, 15; Jean, I, 45), » et il est statué sur le faux témoignage et la peine qui lui est réservée. Il dit qui l'on doit envoyer lorsque la guerre va s'engager, et ceux-là ne devront point combattre contre l'ennemi. Il exhorte à ne pas faire mourir les ennemis prisonniers de guerre, excepté ceux de sept nations. Et toutes les villes que vous prendrez, dit-il, vous les pillerez; mais vous tuerez seulement les mâles. Tous ceux dont vous posséderez la terre, n'en laissez vivre aucun. Ne coupez pas les arbres à fruits, dit-il, pour en faire des pieux qui servent au siége.

Il établit la marche à suivre lorsque quelqu'un est mis à mort et que le meurtrier demeure inconnu. Si un homme a deux femmes, qu'il haïsse l'une et chérisse l'autre, et qu'il arrive que le premier-né soit le fils de la femme qui n'est pas aimée, on ne lui préférera pas celui de la femme qui est aimée davantage. Il parle du fils désobéissant. En cet endroit est écrit : « Maudit est celui qui est pendu au « bois ! » (Deut. XXI, 53.) La malédiction était pour tous ceux qui n'accomplissaient pas la loi. « Maudit est celui qui n'observe pas les « prescriptions écrites dans ce livre ! » (Deut. XXVII, 26; Gal. III, 13.) Moïse parle pour ceux qui vivent sous la loi, et le Christ ne pouvait encourir cette malédiction, car il a accompli la loi, et, pendu au bois, il a détruit la malédiction par la malédiction [1].

Il ne faut pas négliger de porter secours même au bétail de son ennemi. Diverses lois sont portées, et en particulier sur le mariage; des peines sont établies contre ceux qui violent les vierges. Moïse interdit l'assemblée à certains

[1] Mais Jésus-Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, s'étant rendu lui-même malédiction pour nous, selon qu'il est écrit : Maudit est celui qui est pendu au bois. (Gal. III, 13.)

individus et porte d'autres lois. Il défend l'usure. Il défend de retarder l'accomplissement des vœux ; lorsque quelqu'un aura promis, qu'il accomplisse aussitôt sa promesse. Il fait mention de la femme qui reçoit un écrit pour le divorce, des objets donnés en gage, du vol, du salaire des mercenaires, de l'orphelin, de la veuve, des épis et des grappes de raisin qu'il faut laisser à recueillir pour les pauvres. En cet endroit, il est dit que celui qui a commis une faute ne doit pas recevoir plus de quarante coups. Il ne faut point lier la bouche du bœuf qui travaille dans l'aire. Le frère survivant doit susciter des enfants au frère mort. Ce qui est réservé à celui qui ne veut pas en susciter. Des poids et des mesures. De l'extermination des Amalécites. Des prémices. De l'humanité à l'égard des veuves et des orphelins.

En cet endroit, commencent les malédictions et les bénédictions, les unes pour ceux qui désobéissent, les autres pour ceux qui sont fidèles. Moïse détaille longuement les maux qui doivent fondre sur eux; c'est ce qui arriva sous la domination des Assyriens et des Babyloniens. Que des enfants même aient été mangés, c'est ce qui eut lieu dans les siéges subis par les Juifs. Dans cet endroit, il est fait allusion au Christ: « Et ta vie, » dit-il, « sera « suspendue devant tes yeux. » (Deut. XXVIII, 66.) Là aussi est cette parole: « Qu'il n'y ait « point parmi vous de racine d'amertume (Ibid. « XXIX, 18), » dont Paul s'est souvenu dans l'épître aux Hébreux. (Hébr. XII, 15.) Là encore, nous lisons : « Ces secrets cachés dans le Sei« gneur notre Dieu sont maintenant manifestés « pour nous et pour nos enfants. Car son com« mandement, » dit-il, « n'est point au-dessus « de nous. Il n'est point dans le ciel, de telle « sorte que vous disiez : Qui donc pourra mon« ter jusqu'au ciel? Il n'est point au dela de « la mer; mais sa parole est près de vous, elle « est dans votre bouche. » (Deut. XXIX, 29; id. XXX, 11 ; Rom. X, 6.) Toutes ces choses dites pour la loi mosaïque, Paul les a appliquées à la foi en Jésus-Christ. « Je prends à témoin « devant vous, » dit-il, « le ciel et la terre « de l'obligation où vous êtes d'aimer votre « Dieu. »

Alors, Moïse appelle Josué, fils de Navé; il lui ordonne de conduire le peuple et de ne point redouter les ennemis, puisqu'il a Dieu pour auxiliaire. Il veut qu'à la fête des Tabernacles la loi soit lue devant tout le peuple. Dieu prédit à Moïse qu'après sa mort le peuple deviendra idolâtre et sera puni. Que ce cantique, dit-il, porte témoignage contre eux, car ils ne pourront l'oublier. Et Moïse écrivit le cantique, et il leur prédit leurs prévarications. Là est écrit: « Ils m'ont provoqué en me re« nonçant pour leur Dieu, et je les provoque« rai en les renonçant pour mon peuple. » (Deut. XXXII, 21.) Moïse reçoit l'ordre de monter sur la montagne d'Abarim, appelée aussi Nabo, et de contempler la terre promise; et après qu'il eut béni chaque tribu il mourut. Mais personne n'a vu son tombeau jusqu'à ce jour.

Ici finissent les cinq livres de Moïse, les seuls que reçoivent les Samaritains.

ABRÉGÉ DU LIVRE DE JOSUÉ, FILS DE NAVÉ.

Josué, reçoit l'ordre de recommander au peuple d'observer la loi de Dieu; il envoie des explorateurs qui entrent dans Jéricho. Le roi de ce pays l'ayant appris envoie chez Raab, la courtisane, qui les avait reçus, des hommes chargés de les saisir. Celle-ci cache les explorateurs et, en retour de ce bienfait, demande le salut pour sa maison lorsque la ville sera prise, ce qu'ils promettent. A leur retour, ils racontent ce qui est arrivé.

Josué ordonne au peuple de traverser le Jourdain. Ils le passent à pied sec et dressent douze pierres au milieu du camp. Les rois amorrhéens, au delà du Jourdain, et les rois

phéniciens, apprenant que les Israélites avaient passé le fleuve à pied sec sont effrayés et pleins d'épouvante. Alors Josué, ayant pris des couteaux de pierre, circoncit les Juifs. Car, ils avaient passé quarante ans dans le désert et, à cause de cela, la plupart n'avaient point été circoncis, même parmi les hommes en état de porter les armes, et ils étaient morts incirconcis[1]; à leur place furent substitués leurs fils que Josué circoncit parce qu'ils ne l'avaient point été durant la marche dans le désert. Ensuite, ils firent la pâque. Et du jour où ils mangèrent les azymes avec le blé provenant de cette terre, la manne cessa de tomber.

Dieu commande à Josué de se déchausser et de faire le tour de Jéricho, avec l'arche et les trompettes, pendant sept jours. Après ce temps, les murailles tombèrent d'elles-mêmes. Il est manifeste que l'on commença alors à rompre le sabbat, car, de quelque façon que l'on compte, il est nécessaire que le sabbat soit tombé dans l'un de ces jours [2]. Raab est épargnée avec sa famille; elle habite au milieu d'Israël. La ville est livrée aux flammes et frappée d'anathème; Josué maudit celui qui la rebâtirait. Achar avait volé l'un des objets frappés d'anathème, et le peuple est vaincu dans l'attaque d'une autre ville. Josué prie Dieu, qui ordonne de faire disparaître l'anathème. Achar est découvert et convaincu de vol; il est lapidé avec ses fils et ses filles.

Josué engage le combat et prend Gaza qu'il livre aux flammes. Douze mille hommes périssent dans la ville et le roi est attaché à une potence. Les rois des Amorrhéens, des Chananéens et d'autres se réunissent pour faire la guerre aux Israélites. Josué élève un autel de pierres non polies, et il écrit en ce lieu le Deutéronome. Une moitié du peuple se tient près de la montagne de Gébal et l'autre près de la montagne de Garizim. Ensuite, vient ce qui se passa à l'égard des Gabaonites. Car, effrayés par la renommée des Israélites et ayant appris de quelle façon ils avaient vaincu dans les combats, ils les viennent trouver, portant des vêtements usés, avec des pains desséchés, et des sandales usées, et ils disent au peuple qu'ils arrivent d'une terre éloignée, donnant comme preuve de leur lointaine demeure leurs vêtements, leurs pains, leurs chaussures. Ils disaient que tout cela s'était usé par le trajet, et qu'ils étaient venus pour faire une alliance pacifique avec eux. Les Israélites firent alliance sans avoir consulté Dieu. Lorsqu'ils reconnurent qu'ils avaient été trompés et que les Gabaonites n'habitaient pas au loin, mais à petite distance, parce qu'ils ne pouvaient les attaquer contre leur serment ils en firent des esclaves chargés de couper le bois et de porter l'eau. Ainsi s'accomplit la prédiction de Noé: « Chanaan est « un enfant réduit en servitude (Gen. IX, 25), » car c'est de lui que descendait ce peuple.

Adonibezec, roi de Jérusalem, apprit que les villes de Jéricho et de Gaza avaient été prises, que les Gabaonites s'étaient livrés aux enfants d'Israël, et il entreprit de leur faire la guerre, avec l'aide de plusieurs rois alliés. Ils appellent Josué à leur secours. Il vient, engage le combat et met les ennemis en fuite; une grêle tombe du ciel sur eux et la grêle en tue plus que les enfants d'Israël par le glaive. Alors le soleil demeura immobile du côté de Gabaon et la lune du côté de la vallée d'Elom, et Josué mit à mort tout le peuple ennemi et cinq rois. Il s'empare de Macéda, de Lebna, de Lachis, d'Odola, d'Hébron, de Dabir, de toute la région de la montagne et de celle de la plaine. Plusieurs autres rois s'avancent avec leurs armées et Josué les extermine. Leurs noms sont indiqués, de même que celui de leurs villes et le nombre de leurs guerriers.

Dieu ordonne à Josué de partager aux Israélites la terre promise. Il décrit ce que chaque tribu obtient en partage et ce qui est abandonné aux lévites, Josué met les tribus de Ruben et de Gad et la demi-tribu de Manassé en possession des terres qui leur avaient été assignées du vivant de Moïse. En se séparant, ils élevèrent un autel sur les bords du Jourdain, ce qui fut une cause d'inquiétude pour les autres tribus. Car on avait pensé que c'était une marque de défection. On envoya donc pour leur adresser des reproches, mais eux se justifiaient en disant qu'ils n'avaient point bâti l'autel en signe de défection. C'est, dirent-ils, pour que vos fils ne disent point à nos fils qu'ils sont des étrangers pour eux, parce que le Jourdain

[1] Saint Jean Chrysostome, qui soutenait de fréquentes controverses contre les Juifs, surtout à Antioche, indique souvent combien les prescriptions légales étaient loin d'être aussi religieusement observées dans les anciens temps, que le prétendaient les Juifs, ses contemporains. Ainsi il faut remarquer ici que ceux qui moururent dans le désert, n'avaient pas été circoncis; et tout à l'heure il prouvera que le sabbat ne fut pas observé pendant le siége de Jéricho, puisque les Israélites tournèrent autour des murs de cette ville sept jours durant.

[2] *Déjà le nombre de sept jours a violé le sabbat*, dit notre auteur dans son commentaire sur les psaumes, cette phrase obscure trouve ici son explication.

coule au milieu d'eux et les sépare; cet autel sera un monument pour que vos fils ne puissent dire à nos fils : Vous n'êtes pas la portion du Seigneur. Et de la sorte ils persuadèrent aux autres tribus de ne point leur faire la guerre.

Josué rassemble ensuite les Israélites. Il leur rappelle tous les bienfaits de Dieu; il les exhorte à garder la loi; il leur annonce les maux qui leur sont réservés s'ils ne l'observent point, et ensuite il meurt. Le grand prêtre Eléazar meurt également et Phinées, son fils, obtient le sacerdoce à sa place. Bientôt, les fils d'Israël adorèrent les idoles, et ils furent livrés entre les mains d'Eglon, roi de Moab, qui les tint en servitude pendant dix-huit ans.

DU LIVRE DES JUGES.

Il est dit quelles villes les Israélites ont prises, quelles autres villes ils ont obligées à payer le tribut. Car, leur manque de courage pour endurer les fatigues de la guerre leur fit transgresser le commandement de Dieu qui ordonnait d'exterminer entièrement les ennemis. Un ange envoyé par le Seigneur vers les Israélites leur reproche cette transgression. Lorsqu'il fallait les détruire, leur dit-il, vous avez fait des alliances avec eux : c'est pourquoi Dieu n'exterminera point ce qui reste de ces nations. Entendant cela, ils pleurèrent tous ensemble, et ce lieu fut appelé le lieu des pleurs. Et ils deviennent prévaricateurs et idolâtres, et ils sont livrés à leurs ennemis; ils sont délivrés de la servitude et, de nouveau, ils retombent dans les mêmes maux. Ils sont livrés à Chusan-Sathon, roi de Syrie, pendant huit ans, et Dieu les délivre par le juge Othoniel. Ils sont livrés à Eglon, roi de Moab, ils crient vers le Seigneur qui leur suscite Aod, lequel tue par ruse Eglon et les Moabites. Après ceux-ci, Samgar fut juge, puis Débora la prophétesse. Lorsque les Israélites étaient sous le joug du roi de Chanaan, Débora ordonne à Barac de commencer la guerre; il refuse, à moins qu'elle-même ne vienne avec lui, et Débora l'accompagne. Le combat s'engage; ils mettent leurs ennemis en fuite. Sisara, chef de l'armée de Jabin, va trouver une femme nommée Jaël et lui demande à boire. Elle lui donne du lait et non de l'eau. Il boit et s'endort. Cette femme prenant alors un clou l'enfonce dans sa tempe. Ainsi mourut Sisara. Barac le vit lorsqu'il était mort. Débora chante un cantique pour la victoire.

De nouveau les Israélites sont livrés aux mains de Madian, car ils offensaient continuellement le Seigneur. Un ange apparaît à Gédéon et l'exhorte à combattre. Le Seigneur lui commande d'immoler une victime grasse du troupeau de son père, de l'apporter en holocauste et de détruire l'autel de Baal. Il fait ainsi, et il offre un holocauste au Seigneur. Gédéon, appelé aussi Jérobaal, demande un signe, qui lui est donné dans la toison. Dieu lui ordonne de renvoyer toute son armée, en gardant seulement trois cents hommes. Il fait ainsi, et, engageant le combat avec des lampes et des trompettes, il défait les ennemis. Oreb et Zeb, princes de Madian, sont mis à mort, de même que les rois Zebée et Salmana. Or, Gédéon mourant laisse soixante-dix fils et Abimélech, qu'il avait eu d'une concubine. Celui-ci tue ses soixante-dix frères et règne, mais peu de temps après il porte la peine de son fratricide, partant pour la guerre, il est atteint à la tête par un éclat de meule lancé par une femme, et il meurt.

Après Abimélech, Thola fut juge, et après Thola ce fut Jaïr. Les enfants d'Israël irritent Dieu et ils sont livrés aux mains d'Ammon. Alors, les chefs du peuple prennent pour chef de guerre contre les fils d'Ammon, Jephté, fils d'une courtisane, et chassé par ses frères de la maison paternelle; ils lui donnent le commandement. Jephté accède à leurs désirs, et il envoie d'abord un ambassadeur au roi des fils

d'Ammon, qui ne se laisse point fléchir. Il promet à Dieu de lui sacrifier celui qu'il rencontrera le premier s'il revient de la guerre. Il combat ses ennemis, il est vainqueur, et il immole sa fille, car elle fut la première qui se présenta devant lui.

De nouveau, les Israélites irritèrent Dieu, et ils furent livrés aux mains des étrangers. Alors naquit Samson. Il vit une femme de Thamnatha, il l'aima et il voulut la prendre pour épouse; ses parents l'en détournaient d'abord, parce qu'elle était étrangère ; ensuite voyant qu'il insistait, ils ne refusèrent plus. Tandis qu'il allait pour l'entretenir, un lion vint à sa rencontre et il le tua de ses mains. Lorsqu'arriva le temps du mariage, il se met en marche de nouveau, et il vit un rayon de miel dans la bouche du lion tué par lui ; il en prit, il en mangea, il en donna à ses parents et à ceux qui l'accompagnaient, puis il proposa cette énigme : « De celui qui dévore est sortie « la nourriture, » c'est-à-dire de la bouche du lion, « et de celui qui était violent, au lieu de « l'amertume est sortie la douceur. » (Jug. XIV, 14.) Il promit, si l'on devinait, de donner trente ceintures et trente robes ; mais si on ne le pouvait, on lui en donnerait autant. Comme ceux qui s'étaient engagés à deviner étaient dans l'embarras et ne trouvaient point, ils menacèrent sa femme de mort si elle n'apprenait de lui l'énigme ; celle-ci l'ayant apprise, la leur découvrit et ils répondirent, de sorte qu'ils reçurent le prix. Mais Samson s'indigna. Le père de cette femme ayant peur, la prit et la donna à un autre, mais Samson fut encore plus contristé. C'est pourquoi, prenant trois cents renards et autant de torches qu'il leur attacha à la queue, il les lâcha au milieu des champs des étrangers. Ceux-ci, lorsque leurs champs furent ravagés par l'incendie, mirent eux-mêmes le feu à la maison de la femme et ils la brûlèrent avec son père. Ceci n'apaisa point la colère de Samson, mais il leur fit encore la guerre. Eux donc, s'étant rangés en bataille contre Samson, demandaient qu'il leur fût livré ; les Israélites le lièrent et le livrèrent aux ennemis.

Samson brisa ses liens, et trouvant une mâchoire d'âne, il s'en servit pour tuer mille d'entre eux. Il eut soif et il pria Dieu, et il sortit de l'eau de cette mâchoire et il but. Il alla voir ensuite une courtisane à Gaza et ses ennemis l'entourèrent ; mais au milieu de la nuit il prit les portes de la ville, et les mettant sur ses épaules il s'en alla. Samson aima ensuite une femme du nom de Dalila, et il la prit pour épouse. Les princes des étrangers promirent à cette femme onze cents pièces d'argent s'ils apprenaient d'elle de quelle manière on pouvait lui enlever ses forces. Comme elle essayait de le savoir, d'abord il la trompa ; enfin, parce qu'elle le tourmentait, il lui déclara la vérité, disant que si quelqu'un lui coupait les cheveux il n'aurait plus de forces. Elle appela les princes et, le tenant endormi, elle le fit tondre et il fut affaibli. Les étrangers le prenant lui ôtèrent la vue et le jetèrent dans une prison. Ils se réjouirent et le firent sortir de la prison, afin de se jouer de lui. Mais lui, gémissant amèrement, pria le Seigneur de lui rendre ses forces, puis il saisit les colonnes de l'édifice et les ébranla, et il renversa l'édifice sur les princes, sur lui-même, sur tout le reste du peuple, et il en tua plus qu'il n'en avait fait mourir pendant tout le reste de sa vie.

Après ces jours, ceux de la tribu de Dan firent la guerre et prirent la ville de Laïs dont ils changèrent le nom, et ils établirent en ce lieu une statue pour l'adorer. Or, un lévite s'étant mis en colère contre sa concubine et celle-ci étant allée dans la maison de son père, il y alla pour la ramener avec lui. En chemin, il s'arrêta à Gabaa, ville de Benjamin, où il logea chez un vieillard. Les habitants de Gabaa entourant cette maison, en demandaient l'hôte afin de lui faire outrage. Le vieillard était disposé à leur abandonner sa fille encore vierge, mais emmenant la courtisane, ils la gardèrent pour leurs plaisirs pendant toute la nuit. Lorsque le jour vint, ils la quittèrent et s'en allèrent. Celle-ci, après ces outrages, allant vers la maison où était son mari, rendit l'âme. Lors donc qu'il sortait il la trouva morte, il divisa son corps en douze parts et les envoya aux douze tribus. Les Israélites furent indignés ; ils prirent les armes et ils demandaient qu'on leur livrât ceux qui avaient outragé la femme. On refusa de les donner et la guerre s'engagea. Une première et une seconde fois, ils furent vaincus ; mais dans la troisième rencontre ils taillèrent en pièces toute la tribu de Benjamin, à l'exception de six cents hommes qui avaient pris la fuite. Il était donc à craindre que la tribu tout entière ne pérît, car ils n'avaient point de femmes,

et les enfants d'Israël avaient juré de ne point leur en donner. C'est pourquoi mettant à mort ceux qui ne les avaient point accompagnés contre les Benjaminites, ils leur donnèrent les filles de ceux-ci encore vierges, au nombre de quatre cents. Et parce qu'il y en avait encore qui n'avaient point de femmes, ils leur permirent d'enlever des vierges à l'insu de leurs parents pendant la célébration d'une fête.

ABRÉGÉ DU LIVRE DE RUTH.

Noémi, après la mort de son mari et de ses fils, après qu'eut cessé la famine qui l'avait obligée d'habiter dans le pays des Moabites, revient dans la Judée. L'une de ses belles-filles, suivant son conseil, demeura parmi les Moabites; l'autre, malgré toutes ses exhortations pour l'engager à rester, ne le voulut pas; mais elle l'accompagna. Elle se marie avec Booz, qui était le proche parent de Noémi, et elle donne le jour à Obed, qui fut père de Jessé, qui fut le père de David, roi.

ABRÉGÉ DU PREMIER LIVRE DES ROIS.

Elcana avait deux femmes et n'avait point d'enfant de l'une d'elles. Lorsqu'il allait sacrifier à Silo, la femme stérile s'adressa au Seigneur, et elle enfanta Samuel qu'elle donna à la maison de Dieu pour toujours, ainsi qu'elle l'avait promis avant qu'elle eût conçu. Héli était alors grand prêtre. Les enfants d'Héli, Ophni et Phinées, étaient des jeunes gens méchants et pervers qui prenaient leur part des victimes avant qu'elles fussent offertes à Dieu. Or, Héli bénit Anne, et elle eut encore trois fils et deux filles, et Samuel croissait en vertu. Héli apprit les crimes de ses fils qui se livraient à l'adultère; il les reprit dans ses discours, mais ils n'obéissaient point. La ruine de sa maison et la mort de ses fils dont le péché de ceux-ci sera la cause est annoncée à Héli. La colère implacable de Dieu est révélée à Samuel qui en instruit Héli.

Les étrangers font la guerre à Israël qu'ils mettent en fuite après l'avoir taillé en pièces. Les fils d'Héli avaient apporté l'arche d'alliance; ils tombent frappés dans le combat avec beaucoup d'autres, et les ennemis s'emparent de l'arche. Un homme vient apprendre ces choses à Héli qui tombe à la renverse de son siége, se brise la tête et meurt. Sa belle-fille meurt lorsqu'elle apprend toutes ces choses. Les étrangers introduisent l'arche dans le temple de Dagon, qui tombe par deux fois et se brise. Les hommes furent châtiés en même temps dans les parties honteuses de leur corps, et une multitude de rats surgit dans leurs champs. Ceux d'Azot envoient l'arche à ceux de Geth, qui sont affligés des mêmes plaies. Ils l'envoient à Ascalon, et les hommes meurent de toutes parts. Conseillés par leurs devins, ils font cinq anus d'or et cinq rats de même métal et, les plaçant sur un chariot avec l'arche, ils y attellent des vaches dont on renferme les veaux dans l'étable. Les vaches allèrent tout droit, en suivant le chemin qui conduit à Bethsamès. Les habitants de ce pays reçurent l'arche et offrirent

à Dieu un sacrifice dont furent témoins les princes des étrangers. Les fils de Jéchonias n'avaient pas accueilli l'arche avec empressement, ils ne s'étaient pas réjouis avec les autres, et une grande plaie frappa le peuple. Effrayés, ceux de Bethsamès envoyèrent l'arche dans la maison d'Aminadab.

Les Israélites s'étaient convertis à Dieu dans ce temps, et ils triomphaient des étrangers, qui leur firent la guerre. Samuel pria pour eux; ils reprirent les villes que les ennemis leur avaient prises. Mais Samuel devint vieux et ses fils ne marchaient point dans la voie de leur père. Les Juifs s'étant rassemblés demandèrent un roi. Samuel fut affligé de cela; mais Dieu lui dit : « Ce n'est pas toi qu'ils ont « méprisé, c'est moi. C'est pourquoi je leur « ferai connaître le droit du roi (I Rois, VIII, « 7), » c'est-à-dire les services que le roi doit exiger d'eux. Samuel leur rapporta ce que Dieu avait dit; ils persistèrent dans leur demande.

Les ânesses de Cis, père de Saül, étaient perdues. Cis envoya Saül les chercher; comme il ne les trouvait pas, suivant le conseil de son serviteur, il alla trouver Samuel afin de l'interroger. Dieu lui-même le signale à Samuel, en lui disant : Donne à celui-ci l'onction royale. Saül arriva, demandant à Samuel où était le Voyant, car c'est ainsi qu'ils appelaient les prophètes. Il répondit que c'était lui-même, et le conduisant à Rama, où le peuple faisait un sacrifice, il le reçut à sa table; puis, quand vint l'aurore, faisant route avec lui, il versa sur sa tête un flacon d'huile, et l'ayant embrassé il lui dit : Tu commanderas au peuple, et lui ayant donné des signes il le renvoya. Et Saül prophétisa.

Un des familiers de Saül l'interrogea, lui demandant où il était allé. Il répondit : A la recherche des ânesses. Cependant, le peuple se réunit à Maspha, et Saül est établi roi. Le roi des Ammonites avait engagé la guerre contre ceux de Galaad, qui envoyèrent des députés à Saül. Il marche à leur secours et taille en pièces les ennemis. On fait à Galgala un festin et Samuel harangue le peuple auquel il dit : « Ai-je pris le veau ou l'âne de quel- « qu'un d'entre vous? » (I Rois, XII, 3.) Les ayant exhortés à obéir à Dieu, il prie et la pluie tombe au jour de la moisson. Le peuple fut dans la crainte, et ils avouèrent qu'ils avaient péché en demandant un roi. Samuel les exhorte de nouveau à obéir aux commandements de Dieu.

Saül défait complétement les étrangers. Ceux-ci, supportant avec peine cet échec, recommencent la guerre avec de plus grandes forces. Les Israélites sont mis en fuite. Saül reste seul. Il offre à Dieu un holocauste, sans attendre Samuel qui lui avait recommandé d'attendre. Samuel arrive, il est irrité de ce qui a été fait, il menace Saül de la perte de sa royauté, qui sera transférée à un autre, et il voulait dire David. Tandis qu'il était sur une colline avec six cents hommes, son fils Jonathan se précipite en secret sur les ennemis, avec un seul serviteur, et il en tue un bon nombre. Saül s'en aperçoit et, tombant sur tout ce monde en désordre, il est vainqueur, et ordonne avec serment que personne ne prenne aucune nourriture jusqu'au soir. Jonathan n'ayant pas entendu cet ordre goûte du miel. Saül consulte Dieu pour savoir s'il faut poursuivre les ennemis, mais Dieu ne répond pas et il comprend que quelqu'un a péché parmi le peuple. Lorsque Jonathan fut découvert seul coupable, Saül était prêt à le mettre à mort; mais le peuple l'arracha de ses mains.

Samuel ordonne à Saül de combattre contre les Amalécites, de tout détruire et de n'épargner personne. Il n'obéit pas et conserve le roi Agag, des troupeaux de moutons et de bœufs. Samuel le voit venir; il est irrité et il dit : « Dieu veut moins les holocaustes et les « sacrifices qu'il ne veut qu'on obéisse à sa « voix, car l'obéissance vaut mieux que la « victime. » (I Rois, XV, 22.) Samuel le menace de la perte de la royauté. Saül veut l'obliger à faire route avec lui, mais Samuel ne veut pas. Ensuite, il marche par contrainte, et commandant à Saül de lui amener Agag, Samuel le tue de ses propres mains. A partir de ce jour, il ne vit plus Saül jusqu'au jour de sa mort, mais il pleurait sur lui.

Samuel fut ensuite envoyé de Dieu pour donner l'onction à David, il alla et l'oignit. Un esprit malin s'empara de Saül, on lui amena David, afin qu'il jouât de la harpe et qu'il apaisât l'esprit malin. Lorsque Goliath faisait la guerre à Israël et que tous étaient épouvantés, David fut envoyé pour visiter ses frères; il vint au camp et demanda quelle récompense serait donnée à celui qui tuerait cet étranger. Ils lui dirent : La fille du roi lui sera

donnée pour épouse. Il alla donc trouver Saül et lui promit de tuer cet homme. Celui-ci n'ajoutait pas foi à cette promesse. A la fin, il envoya David, qui partit après avoir déposé les armes qu'il ne pouvait même pas porter. David ayant lancé une pierre au front de Goliath, le renversa, et prenant l'épée de celui-ci, il lui coupa la tête, et revint triomphant du combat.

Jonathas ayant vu David lui fut attaché du fond de son âme; il l'aima beaucoup et lui fit des présents; mais Saül lui portait envie, parce que les jeunes filles en chœur avaient chanté : « Saül en a tué mille, David en a tué dix mille. » (I Rois, XVIII, 7.) Il leva sa lance contre David afin de le tuer, mais celui-ci s'enfuit. Tandis que David était célébré par tous, Saül devenait encore plus jaloux, et, voulant le faire périr, il promit de lui donner sa fille s'il tuait cent hommes d'entre les ennemis. David les tua et devint gendre du roi. De nouveau, David acquit de la gloire dans une autre guerre; aussi, Saül, toujours plus aigri contre lui, fait savoir à son fils Jonathas qu'il voulait le tuer. Jonathas avertit David et lui dit de se cacher. Quand il eut calmé son père, il ramena David auprès de lui. Une nouvelle guerre s'engage, David signale son courage, et il échappe encore à Saül qui voulait le percer de sa lance. Il s'enfuit par le conseil de sa femme. Saül envoie des hommes pour le saisir, mais elle répond qu'il est malade. Quand Saül sut qu'il s'était enfui, il fit des reproches à sa fille. Puis, apprenant en quel endroit était David, il envoie pour le faire prendre. Ceux qu'il avait envoyés ne revinrent pas, mais ils demeurèrent au milieu des prophètes et lui-même se mit en route.

David va trouver Jonathas; il lui annonce que Saül veut le faire mourir. Si tu veux le savoir demain, dit-il, d'une manière assurée, je m'absenterai au moment du repas. Si ton père demande la cause de mon absence, dis que j'ai demandé à m'absenter à cause d'un sacrifice qui a lieu dans la ville. S'il montre de la douceur, je n'ai rien à craindre de lui : s'il se montre irrité, il est évident qu'il veut me frapper et qu'il me tend des embûches. Jonathas fit ainsi. Or, Saül se montra si fort irrité qu'il essaya de tuer son fils. Sortant de table, celui-ci s'en alla dans la campagne et lança des flèches, car c'était le signal convenu. Courant derrière son serviteur, tandis que David était caché en cet endroit, il dit : Hâte-toi, ne t'arrête point, car cette flèche est loin de toi. David comprit ce que signifiaient ces choses et, quand le serviteur se fut éloigné, il se jeta au cou de Jonathas et pleura. Celui-ci lui dit de fuir et de se souvenir de leurs conventions. Ces conventions étaient qu'il aurait toujours pitié de la maison de Jonathas, soit qu'il fût vivant, soit qu'il fût mort.

David va trouver le prêtre Abimélech. Il mange alors les pains de proposition. Il prend l'épée de Goliath disant qu'il a été envoyé quelque part en toute hâte par le roi. Il va de là chez Anchis, puis à Odolla, et il recommande sa maison au roi de Moab. Saül se plaignant devant ses serviteurs de ce que personne ne prenait part à ses peines et ne lui livrait David, Doëg l'Iduméen, qui était présent lorsque David était venu trouver le prêtre, lui raconta ce qui était arrivé. Alors, ayant fait venir les prêtres, et personne de ceux qui étaient là ne voulant les tuer, il en donna l'ordre à Doëg, qui égorgea trois cent cinquante hommes portant l'éphod et détruisit Nobé, leur ville. L'un des fils d'un prêtre, qui parvint à s'échapper, annonça ces choses à David, qui en gémit, garda auprès de lui cet homme et délivra la ville de Cila, assiégée. Il apprend que Saül le poursuit et il s'en va de là dans le désert de Ziph, mais Saül le sait et marche derrière lui. Cependant, il apprend la nouvelle d'une incursion des ennemis et revient sur ses pas. Revenu du combat, il se met de nouveau à sa poursuite et entre dans une caverne où David se reposait et avec lui plusieurs de ses hommes. Tous l'exhortaient à tuer Saül, mais il refusa et ne voulut pas permettre de le faire à ceux qui le voulaient. Mais lorsqu'il fut sorti de la caverne, David le suivit et, criant derrière lui, il fit voir à Saül quelle était sa méchanceté, en même temps qu'il lui montrait sa propre justice, et Saül pleura. En ce temps mourut Samuel.

David envoie vers Nabal pour solliciter quelques dons en retour de la protection accordée à ses troupeaux. Non-seulement celui-ci ne lui donna rien, mais il l'outragea en répondant à ses envoyés, et David, en armes, s'avançait pour le perdre. Abigaïl, femme de Nabal, le sut, et emportant des présents, elle s'avança au-devant de David. Elle le supplia et arrêta le châtiment. Après la mort de Nabal, elle devint femme de David. Saül ayant su en quel lieu était David, vint encore une fois vers lui. Tan-

dis que Saül dormait avec toute son armée, David survint avec Abessa; celui-ci lui conseillait de tuer son ennemi; David ne le voulut pas; mais il prit la coupe qui était à son chevet et sa lance; puis s'éloignant, il poussa des cris et réveilla le général auquel il reprochait de ne pas garder le roi. Il montra la lance et la coupe, reprochant à Saül de poursuivre celui qui ne lui avait nui en rien. Cependant il s'enfuit vers Anchis, ne croyant pas sûr de demeurer auprès de Saül. David reçoit d'Anchis la ville de Siceleg, il fait des incursions chez les ennemis et rapporte beaucoup de richesses et de troupeaux.

Les étrangers se réunissent contre Israël. Saül consulte la pythonisse. David revient de l'armée, parce que les princes des étrangers ne lui permettaient pas de marcher avec eux, craignant qu'il ne vînt à les trahir : il trouve la ville de Siceleg brûlée, les femmes enlevées; elles avaient été emmenées captives. Ayant interrogé Dieu pour savoir s'il devait poursuivre les ravisseurs, et Dieu ayant dit de les poursuivre, il marche contre eux. Apprenant d'un serviteur égyptien où ils étaient campés, il les attaque pendant leur repos et remporte des dépouilles qu'il partage également entre ceux qui avaient combattu et ceux qui étaient restés à la garde du bagage. La bataille s'engage entre Israël et les étrangers. Saül tombe avec Jonathas et deux de ses fils. Les ennemis prirent son corps et le suspendirent à la muraille de Bethsan, appelée aussi Scythopolis; mais des hommes de Jabès vinrent, l'emportèrent en même temps que Jonathas, et les ensevelirent.

DEUXIÈME LIVRE DES ROIS.

Un homme vint trouver David, en lui disant qu'il avait tué Saül, et David le fit mettre à mort. David pleura Saül et Jonathas, et il reçut l'onction royale. Il envoya vers les habitants de Jabès Galaad, pour les féliciter d'avoir enseveli Saül. Cependant, le général de Saül Abner, établit roi Isboseth, fils de Saül. Mais David régna sur la tribu de Juda. Joab, serviteur de David, et Abner, serviteur de Saül, marchèrent l'un contre l'autre et le combat fut soutenu des deux parts par la jeunesse. Asaël, frère de Joab, poursuivit Abner qui, plusieurs fois, l'exhorta à se retirer, mais il ne voulut pas. Abner le tua, et appelant Joab il lui demanda de faire cesser la lutte. La guerre était donc allumée entre la maison de Saül et la maison de David ; celui-ci s'affermissait chaque jour, mais l'autre s'affaiblissait.

Abner prit pour lui une concubine de Saül; Isboseth lui en fit des reproches, et Abner envoya vers David, promettant de lui livrer tout le peuple. Il alla vers David qui lui donna un repas. Mais Joab, qui revenait de la guerre, apprit cela, et, attirant Abner par ruse, il le tua pour venger le sang de son frère. David le sut et maudit Joab; il pleura Abner et l'ensevelit avec beaucoup d'honneur. Rechab et Baana tuèrent en secret Isboseth ; ils vinrent trouver David, croyant avoir acquis de la gloire par ce meurtre ; mais il les fit mettre à mort. Ainsi, David devint roi de tout le peuple. Il marcha vers Jérusalem, ville des Jébuséens dont les boiteux défendaient l'entrée ; il prit la citadelle et se bâtit une demeure. Hiram, roi de Tyr, fit alliance avec David. Les étrangers font la guerre; David sort et les met en fuite. Ils reparaissent de nouveau ; mais Dieu l'empêche d'aller à leur rencontre. « Lorsque « tu entendras, » dit le Seigneur, « la voix de « l'agitation et des pleurs, tu engageras le « combat (II Rois, v, 24), » et je te les livrerai.

David fait venir l'arche. Oza est frappé de mort parce qu'il avait étendu la main vers l'arche. Tandis que l'arche s'avançait, David danse devant l'arche, et Michol se moque de lui. David voulait bâtir un temple; il en est empêché par Nathan le prophète. Il adresse à Dieu des prières et des actions de grâces, se réjouissant à cause des promesses qu'il avait entendues. David défait les étrangers, les Moabites et les Syriens; il apporte à Jérusalem les armes d'or dont il s'était em-

paré : Susac, roi d'Egypte, les enleva dans la suite. David consacra beaucoup de choses par l'anathème. Ce fut alors qu'il admit Memphibaal, fils de Jonathas, à la table royale, et lui fit don de tout ce qui avait appartenu à Saül. Il lui donna pour serviteur Siba, qui était le serviteur de son père, et ordonna qu'il servirait Memphibaal avec ses enfants.

David envoie vers le roi des fils d'Ammon pour le consoler après la mort de son père ; mais conseillé par les grands, le roi insulte ceux qui étaient venus pour le consoler. Une guerre en résulte, pour laquelle David envoie Joab, puis marche lui-même et met ses ennemis en fuite. En cet endroit se place ce qui est relatif à Urie, à Bersabée, à l'enfant qui mourut. Salomon naît ensuite. Joab attaque Rabbath et, après qu'il est maître de la ville, il envoie vers David, voulant lui attribuer la victoire.

Amnon, fils de David, aime sa sœur Thamar; il simule une maladie, et lorsqu'elle vient pour le visiter, il l'outrage. Absalon, frère de celle-ci, invite le roi à un festin et le roi ne venant pas, il demande que ses frères viennent. Ceux-ci arrivent; Absalon donne des ordres à ses serviteurs et ils tuent Amnon pendant le repas. Lorsque le roi apprit cela, il pleura beaucoup et fut irrité contre Absalon, qui s'enfuit. Après trois ans, lorsque la colère du roi était apaisée, Joab persuade au roi, par ruse, au moyen de la femme de Thécua, de rappeler Absalon. A son retour, David ne voulut pas le voir de suite; il demeura deux ans dans Jérusalem hors de la présence du roi. Absalon mande auprès de lui Joab, qui n'obéit pas. Il met le feu dans son champ, et de la sorte il le contraint de venir. Envoyé par lui vers le roi, Joab les réconcilie et conduit Absalon près de David. Cependant Absalon se fit un char et il eut des cavaliers. Recevant avec beaucoup d'honneur ceux qui venaient pour être jugés, il les louait comme des gens qui ont à dire des choses justes et témoignait de la pitié parce qu'il n'y avait personne pour soutenir leurs droits. Il disait : « Qui m'établira juge sur ce « pays (II Rois, v, 24) ? » et de cette façon il se conciliait le peuple.

Absalon se révolte contre David qui, l'ayant appris, s'enfuit de Jérusalem, laissant ses concubines dans la ville. Ethaï veut le suivre; il l'en empêche d'abord, puis il cède à ses instances. Lorsqu'on eut traversé le torrent, il ordonna de reporter l'arche dans la ville; lui-même devait attendre dans le lieu des Oliviers s'ils avaient quelque chose à lui apprendre des secrets du roi. Chusaï s'avance au-devant de David, qui l'envoie pour renverser les desseins d'Achitopel, placé au rang des conseillers d'Absalon. Après son départ, vint Siba, qui accusait son maître Memphibaal de vouloir régner, et David lui donne tous les biens de son maître. Séméi maudit David qui retient Abessa et l'empêche de le tuer. Chusaï se rend près d'Absalon; il lui persuade qu'il est venu spontanément vers lui. Le conseil se réunit pour savoir ce que l'on doit faire, et Achitopel persuade à Absalon d'avoir commerce avec les concubines de son père, ce qu'il accomplit sur le toit du palais, afin que tous en fussent témoins. Achitopel ajouta cet autre conseil, de prendre mille hommes avec lui, de poursuivre David et de le tuer. Lorsque Chusaï fut appelé à donner son avis, il combattit l'avis d'Achitopel, exhortant à attendre afin de poursuivre David avec une force plus grande. Cet avis prévalut, car Dieu le voulait ainsi. Alors Chusaï envoie les enfants des prêtres et annonce le tout à David. Cependant Achitopel, dont le sentiment avait été méprisé, s'étrangla.

Beaucoup de présents sont apportés à David. Ayant levé une armée, il la fait marcher et dit : « Epargnez mon cher fils Absalon (II Rois, « XVIII, 5), » car on ne lui permit pas de se mettre lui-même en campagne. Le combat commence ; beaucoup d'hommes succombent, et parmi eux Absalon, retenu à un arbre par sa chevelure. La guerre finit par cette mort. Joab dépêche Chusaï pour annoncer la victoire à David. David, ayant écouté, pleurait à cause de son fils, jusqu'au temps où Joab survenant changea ses dispositions et lui persuada de recevoir l'armée avec un visage gai. Le roi rappelle à lui Israël qui fuyait; Abessa les amène à se soumettre à David, car ils en avaient déjà la pensée. Il passe le Jourdain : Séméi se présente, reconnaissant sa faute, et David arrêta Abessa qui voulait le tuer. Memphibaal vint aussi, avec un extérieur sale et des vêtements sordides, ayant une épaisse moustache et laissant voir de longs ongles, car toutes ces choses étaient des signes de la tristesse qu'il ressentait de la guerre soulevée contre David. Le roi demanda pourquoi il ne l'avait pas suivi. Il répondit qu'il avait prié Siba, son serviteur, de le placer sur une bête de somme, et qu'il ne

l'avait pas voulu. Le roi ordonne que son champ sera partagé entre lui et Siba. David désirait ramener avec lui Berzelli, qui lui avait fourni beaucoup de secours pendant la guerre, il refuse à cause de sa vieillesse. Le roi prit son fils à sa place. L'armée se divise ; une partie se donne à Séba et David envoie Amessa pour le combattre, mais Joab tue Amessa par ruse et assiége la ville dans laquelle Séba s'est réfugié. Ceux qui étaient dans la ville, suivant les conseils d'une femme, coupent la tête de Séba, la jettent du haut des murailles à Joab et se délivrent ainsi de la guerre.

Une famine envahit la terre et elle ne pouvait avoir de fin que si on livrait aux Gabaonites plusieurs des descendants de Saül. David épargne Memphibaal à cause du serment fait à Jonathas ; mais il livre les enfants et petits-enfants de Saül et il ensevelit dans le tombeau de Cis, Saül et Jonathas. De nouvelles guerres s'élèvent. On empêche David d'y prendre part, dans la crainte qu'il ne coure quelque danger. C'est alors qu'il compose le dix-septième psaume, qui raconte les hauts faits et les belles actions des généraux de David. Joab reçoit l'ordre de faire le dénombrement du peuple et il le fait : or, il y avait en Israël neuf cent mille guerriers et dans Juda quatre cent mille. Le prophète Gad se présente alors et donne à David le choix entre trois genres de châtiments pour celui qu'il aimerait mieux supporter, soit trois années de famine, trois jours de fuite devant les ennemis ou trois jours de mortalité. David s'écrie : « Voici que j'ai péché ; moi « qui suis le pasteur du peuple, j'ai commis « l'iniquité, mais ceux-ci qui forment le trou« peau qu'ont-ils fait ? que votre main soit sur « moi et sur la maison de mon père. » (II Rois, xxiv, 17.) Le fléau cessa. David reçut l'ordre d'élever un autel dans l'aire d'Ormia et d'offrir un sacrifice, et il fit ainsi.

Ornias, fils de David, reçut dans un festin Joab et Abiathar, comme étant celui qui devait régner un jour. D'après le conseil de Nathan le prophète, Bersabée va trouver David et lui annonce ces choses. Tandis qu'elle parlait, Nathan entra, car tous deux voulaient que Salomon fût roi. Ils sortirent ayant placé Salomon sur la mule royale ; le prophète Nathan et le prêtre Sadoc allèrent à Gihon et ils l'oignirent en disant : « Vive le roi. » (III Rois, I, 39.) Jonathan, fils d'Abiathar, annonça le tout à Ornias, tandis qu'il était à table. Les autres s'enfuirent, mais Ornias se réfugia près de l'autel, car il craignait Salomon. Salomon le fit sortir de là, et Ornias s'approchant adorait le roi.

David, sur le point de mourir, exhorte Salomon à garder la loi de Dieu, car il obtiendrait de la sorte l'effet des promesses qui lui avaient été faites. Il lui ordonne de punir Joab et Séméi, d'honorer les enfants de Berzelli et de les admettre à la table royale. Et il mourut, ayant régné quarante ans.

TROISIÈME LIVRE DES ROIS.

Salomon met à mort Ornias parce qu'il avait demandé Abisag pour épouse ; il dépouille Abiathar du sacerdoce. La menace faite à la race d'Héli fut accomplie, car Abiathar appartenait à cette famille. Il fit mettre à mort également Joab, et il établit Sadoc à la place d'Abiathar. Seméi reçoit l'injonction de demeurer toujours dans la ville ; s'il lui arrivait de sortir, il ne le ferait pas impunément, mais il serait condamné à mourir. Les serviteurs de Séméï vinrent à s'enfuir ; il oublia les ordres du roi et sortit pour aller à leur recherche. Salomon le sut et il le fit mourir.

Récit sur la sagesse de Salomon, la paix qui règne en ce temps, la magnificence de sa table, ses chars, ses chevaux et ses richesses de tout genre. Salomon demande à Dieu la sagesse. Il juge deux femmes qui le viennent trouver pour un enfant. Nouveau discours sur la sagesse de Salomon, l'abondance de sa table et les officiers qui remplissent auprès de lui les divers emplois.

Salomon envoie demander à Hiram, roi de Tyr, moyennant salaire, des ouvriers habiles à travailler le bois. Hiram les accorde. Là il est parlé du nombre des ouvriers, de la quantité des matériaux préparés pour la construction du temple. Le temple est ensuite édifié. Salomon prie dans le temple ; il offre un sacrifice et il fait la dédicace. Dieu lui promet de grands biens s'il observe les commandements et le menace du contraire s'il devient prévaricateur.

Salomon avait un navire qui lui apportait de l'or. Histoire de la reine du sud qui vient pour entendre sa sagesse. Ses grandes richesses, les armes d'or qu'il fait fabriquer; étendue de son royaume, depuis quel endroit jusqu'à quel autre. En cet endroit, il est parlé de son idolâtrie, de ses offenses envers Dieu. Menaces qui lui sont adressées; son royaume sera dissous et la paix sera enlevée. Ader l'Iduméen et Esdrom se révoltent. Jéroboam, son serviteur, se révolte aussi contre lui. Le prophète Ahias va trouver Jéroboam, lui donne dix morceaux de son manteau qu'il déchire, signifiant par là qu'il aura le sceptre des dix tribus. Salomon voulait le tuer, mais il s'enfuit en Egypte, d'où il revient après la mort de Salomon.

Le peuple vient à Roboam, fils de Salomon, demandant un joug plus léger que celui de Salomon. Conseillé par les jeunes gens élevés avec lui, Roboam menace d'aggraver encore le fardeau ; alors les dix tribus se séparèrent et choisirent Jéroboam pour régner sur elles. Roboam voulait faire la guerre ; mais Dieu l'en empêcha. Le fils de Jéroboam devient malade, et il envoie sa femme vers le prophète Ahias pour l'interroger sur cette maladie ; il dit que l'enfant mourrait et il mourut. Jéroboam élève deux veaux d'or, l'un à Béthel et l'autre à Dan, afin que le peuple n'aille plus à Jérusalem; tandis qu'il sacrifiait, l'homme de Dieu se présente et prophétise touchant le roi Josias. La main du roi se dessèche et l'autel est brisé, mais le prophète prie Dieu et le roi est guéri. Il invite le prophète à manger avec lui; celui-ci refusait, selon le commandement de Dieu, mais ensuite il transgresse cet ordre et il est tué par un lion. Jéroboam persévéra dans son impiété et Roboam adora les idoles pendant toutes les années de son règne. Sésac vint et s'empara de ses trésors.

Après Roboam régna Abias, son fils, et après celui-ci Asa, fils d'Abias. Après Jéroboam régna Adab, son fils: Basa le mit à mort et il régna, et il fit la guerre à Asa qui fut vainqueur en recourant à l'alliance d'Ader le Syrien. Basa était un roi méchant ; Dieu le menace de grands maux. Après lui règne Ela, son fils, que tue Zambri, l'un des généraux, qui règne à son tour, et détruit la maison de Basa. Après que Zambri fut mort, lui-même ayant mis le feu à sa demeure, Ambri régna. Lorsqu'il fut mort, Achab, son fils, fut roi. Josaphat, fils d'Asa, règne aussi. Le prophète Elie menace Achab de la sécheresse qui dure trois ans et six mois. Pendant ce temps, un corbeau nourrit le prophète. En cet endroit, est l'histoire de la veuve de Sarepta, de la mesure d'huile et de la mesure de farine, de la mort de l'enfant et de sa résurrection. Elie est envoyé vers Achab ; il offre une victime et fait tomber du ciel le feu qui la dévore. Il fait saisir les prêtres de Baal qui sont égorgés. Il annonce la pluie à Achab. Elie monte sur le Carmel, il offre un sacrifice, il prie et la pluie tombe.

Jézabel, femme d'Achab, menace de mort le prophète qui s'avance dans le désert où il s'endort. Réveillé par un ange, il trouve un pain de froment cuit sous la cendre ; il le mange et il est fortifié. Avec cette seule nourriture, il marche pendant quarante jours jusqu'à la montagne d'Horeb. Alors, il dit cette parole: Seigneur, ils ont renversé vos autels. Elisée, laissant ses bœufs, suit Elie. Ici est l'histoire de la vigne de Naboth, des menaces contre Jézabel et Achab, et du repentir d'Achab. Le Syrien Ader fait invasion en Israël, avec trente-deux rois. Achab en triomphe ; Ader recommence la guerre ; il éprouve un grand désastre. Lorsqu'il se vit dans un si grand danger, il se couvrit de vêtements misérables, et alla trouver Achab, se disant son esclave et attendant de lui son salut. Achab le fit monter sur son char et le renvoya dans son pays comblé d'honneurs. Le prophète se présenta ; il fit des reproches au roi et le menaça de mort.

Achab consulte pour savoir s'il doit faire la guerre aux Syriens, et par le conseil de Josaphat, roi de Juda, on fait venir le prophète Michée qui, étant interrogé, prédit des calamités si la guerre est faite ; Achab s'irrite. Le faux prophète Sédécias frappe Michée, Achab ordonne de conserver Michée jusqu'à la fin de la guerre comme un prophète menteur. Il se met en marche pour combattre et il dit à Josa-

phat : Changeons de vêtements et d'insignes ; je prendrai les tiens et je te donnerai les miens. Ceci étant fait, les soldats qui avaient reçu l'ordre de leur roi de négliger tous les autres et de s'attacher dans le combat au seul roi d'Israël, voyant Josaphat, roi de Juda, et pensant qu'il était le roi d'Israël, car le vêtement les avait trompés, ils l'entouraient et voulaient le tuer. Mais il s'écria et repoussa le danger. Cependant, un archer frappa Achab et son sang coula. Ils le lavèrent dans la fontaine et les femmes de mauvaise vie se lavèrent dans son sang et les chiens le léchèrent. Ochosias, fils d'Achab, régna après lui. Josaphat, qui avait été son ami, ne fut pas châtié, parce que ses bonnes œuvres arrêtèrent le châtiment [1].

QUATRIÈME LIVRE DES ROIS.

Ochosias étant tombé malade envoya demander à Baal s'il guérirait. Elie rencontra les envoyés et leur commanda d'aller dire qu'il ne se rétablirait pas. Ochosias, apprenant que c'est Elie qui a parlé ainsi, envoie un chef de cinquante hommes, puis un autre. L'un et l'autre ayant été consumés par le feu du ciel, avec les cinquante hommes, Elie reçoit l'ordre de suivre le troisième, et se rendant près du roi, il lui dit qu'il mourra. Après lui, règne son frère Joram, car il n'avait point de fils. En cet endroit, est l'enlèvement d'Elie dans le ciel. Les enfants des prophètes ayant vu Elisée qui traverse à pied sec le Jourdain, disent : l'esprit d'Elie s'est reposé sur lui. Mais ils voulaient envoyer à la recherche d'Elie et il les en empêcha. Puis il consentit à leur désir, mais ils ne le trouvèrent point. Elisée rend saines les eaux de Jéricho. Il passe à Béthel et maudit les enfants qui le raillaient : des ours les dévorent.

Le roi de Moab refusait de payer le tribut accoutumé. Joram, roi d'Israël, marche contre lui, prenant pour alliés Josaphat, roi de Juda, et le roi d'Edom. Ils ne trouvèrent point d'eau dans le désert et ils couraient risque de périr. D'après l'avis d'Ochosias, ils allèrent trouver Elisée. Celui-ci se montre irrité contre le roi d'Israël, et il ne consent de la voir qu'en faveur du roi de Juda. Non-seulement il leur promet une grande abondance d'eau, mais la victoire sur les Moabites, ce qui est vérifié par l'événement. Le roi des Moabites fut réduit à une telle extrémité qu'il tua son fils sur les remparts.

En cet endroit, il est parlé de la femme dont l'huile fut multipliée et de la Sunamite à qui Elisée, ayant prié, obtint un fils et le ressuscita quand il fut mort. Une famine survient : Elisée enlève l'amertume qui était dans les mets préparés pour les enfants des prophètes et il nourrit cent hommes, au nom du Seigneur, avec vingt pains d'orge. Naaman, général du roi de Syrie, est atteint de la lèpre ; il vient demander sa guérison au roi d'Israël qui est troublé et déchire ses vêtements. Elisée le fait venir et lui ordonne de se laver sept fois dans le fleuve du Jourdain. Naaman néglige d'abord cet ordre et n'espère point sa guérison. Ensuite exhorté par ses serviteurs, il se lave, il est guéri et il offre des présents à Elisée qui les refuse. Lorsqu'il est parti, Giézi, serviteur d'Elisée, court après lui, comme envoyé par Elisée, et reçoit de Naaman deux talents d'argent et deux vêtements. Revenu près de son maître, il essayait de les cacher. Elisée lui fit des reproches et, en punition, il fut frappé de la lèpre. Les enfants des prophètes vont couper du bois pour bâtir ; l'un d'eux laisse tomber le fer de sa cognée ; Elisée jette un morceau de bois qu'il casse et le fer reparaît au-dessus de l'eau.

Le roi de Syrie fait la guerre à Israël, selon la prédiction d'Elisée. Le Syrien envoie une troupe de soldats contre Elisée. Le prophète prie ; ceux qui venaient contre lui sont frappés de cécité ; il les conduit au milieu de leurs ennemis et il arrête le roi qui voulait les tuer. Il ordonne qu'après les avoir fait manger, on

[1] Le texte grec qui manque de clarté est ici corrigé d'après la note au bas de la colonne 351.

les renvoie. La famine devient si grande que la tête d'un âne fut vendue cinquante sicles [1], et la quatrième partie d'un cube de fiente de pigeon cinq sicles. Une femme se présente devant le roi, accusant une autre femme parce qu'ayant mangé avec elle son fils, elle refusait de livrer le sien, comme elle l'avait promis. Le roi déchira ses vêtements et envoya vers Elisée pour lui couper la tête. Le prophète dit au messager que le lendemain la famine aurait cessé. Il n'ajoute pas foi, et le prophète lui prédit sa mort. Or, quatre lépreux, poussés au désespoir par la famine, prennent la résolution de passer à l'ennemi et vont au camp, d'où ils trouvent les hommes absents, tandis que les tentes regorgent de richesses. Ils pillent ce qu'ils peuvent emporter et vont donner la nouvelle au roi qui, d'abord, craint qu'il ne s'agisse d'une ruse. Il dépêche des cavaliers qui confirment la nouvelle; il livre le camp au pillage du peuple et la famine cesse. Celui qui n'avait pas ajouté foi à la parole d'Elisée meurt, foulé aux pieds par la multitude. Elisée avait prédit à la femme dont il ressuscita le fils sept années de famine et l'avait exhortée à habiter dans une région étrangère. Après qu'elle eut quitté le pays étranger et que la famine eut cessé, elle revint et se présenta devant le roi, demandant à rentrer dans la possession de ses biens.

Le roi de Syrie envoie demander à Elisée s'il échappera à la maladie dont il était atteint. Elisée répond à l'envoyé qu'il n'échappera point, et il prophétise la défaite des Israélites. Après la mort du roi, Hazaël régna à sa place. Joram, roi de Juda, étant mort, Ochosias, son fils, lui succéda. Elisée envoie l'un des enfants des prophètes avec ordre de donner l'onction à Jéhu; celui-ci devenu roi met à mort Joram et le jette dans la vigne de Naboth, qu'avait usurpée le père de Joram. Il mit aussi à mort Ochosias et entra dans la cité d'Israël. Jézabel, parée, regardait du haut d'une tour; le roi dit aux eunuques de la précipiter en bas et elle mourut. Jéhu tua les soixante-dix fils d'Achab, les frères d'Ochosias et les prêtres de Baal, et il brisa l'idole de Baal. Alors Hazaël tailla en pièces les enfants d'Israël. Jéhu meurt; Joachaz, son fils, règne. Histoire de Joas, roi de Juda, de Joiada, le grand prêtre, et de Gotholia. Israël est livré à ses ennemis et, de nouveau, Dieu a pitié de ce peuple. Lorsque Joachaz mourut, Joas, son fils, régna sur Israël, et allant trouver Elisée, il versait des larmes. Le Prophète lui ordonna de prendre cinq flèches et de les lancer contre le sol. Quand il en eut envoyé trois, il cessa et le prophète dit : tu vaincras trois fois la Syrie, mais si tu avais lancé les cinq traits tu l'aurais accablée d'une ruine complète. Ensuite, Elisée fut enseveli, et un mort que l'on jeta sur sa tombe revint à la vie.

Hazaël étant mort, le fils d'Ader régna à sa place. Joas battit trois fois les Syriens et il mourut, et Jéroboam, son fils, fut roi. Après la mort de Joas, roi de Juda, Amasias, son fils, régna; il vainquit Edom et combattit Joas, roi d'Israël. Celui-ci le vainquit et entra dans Jérusalem. Jéroboam étant mort, Zacharie, son fils gouverna Israël. Amasias, roi de Juda, mourut, et Azarias, appelé aussi Ozias, régna. Sous ce règne, Osée commença à prophétiser. Sallum met à mort Zacharie et gouverne Israël; il a pour allié le roi des Assyriens, à qui il donne mille talents. Après sa mort, Manahem règne à sa place. Après Ozias, Joathan, son fils, régna sur Juda, et après celui-ci Achaz, son fils. Sous ce règne, Rasin, le Syrien, et Phacée, fils de Romélie, s'avancèrent, et Achaz envoya vers Téglathphalasar, roi des Assyriens, pour lui demander son alliance. Il vint, en effet, prit Damas, et mit à mort Rasin. Salmanasar, roi d'Assyrie, combattit Osée, fils d'Ela, et le fit son tributaire. Lorsque l'Assyrien apprit qu'il songeait à faire défection et envoyait des ambassadeurs au roi d'Ethiopie, il l'assiégea, le mit dans les fers, et, s'emparant de Samarie et des autres villes, il en transporta les habitants dans l'Assyrie.

En cet endroit sont les reproches adressés à Israël et à Juda. Ceux qui avaient été amenés de Babylone et habitaient dans Samarie étaient dévorés par des lions, parce qu'ils ne craignaient point Dieu. Un prêtre leur est envoyé qui les instruit de la loi de Dieu, et ils craignaient Dieu et adoraient les idoles. Histoire d'Ezéchias et des Assyriens, qui est aussi rapportée par Isaïe. Histoire de Manassé, de son impiété et de sa mort. Après sa mort, son fils Amon règne; après celui-ci, Josias, son fils, de qui le prophète avait parlé par avance à Jéroboam, le serviteur de Salomon, lorsque la main du roi fut desséchée. Il purifie Jérusalem, et renverse tous les lieux-hauts, détruit les sépulcres des prêtres des idoles et brise les idoles.

[1] Dans la Vulgate : 80 pièces d'argent et non 50. (IV Rois, VI, 26.)

C'est de lui qu'il est dit qu'il n'y eut point auparavant de roi semblable à lui, qui se convertit au Seigneur de tout son cœur et de toute son âme. Sous ce règne Jérémie commença à prophétiser. Ce temps fut aussi celui de Holda, la prophétesse.

Le Pharaon Néchao met à mort Josias, et Joachaz, son fils, règne à sa place. Pharaon ayant aussi renversé celui-ci et l'ayant conduit en Egypte, où il meurt, établit roi le fils de Josias, Eliacim ou Joachim, et il rend le pays tributaire. Le premier Joachim, vaincu par Nabuchodonosor, fut précipité des remparts. C'est de lui que Jérémie a dit : « Son cadavre « sera exposé à la chaleur du jour et au froid « de la nuit. » Et aussi : « Il sera enseveli dans « la sépulture de l'âne. » (Jérém. XXXVI, 30, et XXII, 19.) Car après que son corps fut corrompu, il fut enseveli. Eliacim, ou Joachim, fils de Josias étant mort, Joachim son fils et neveu de Josias, régna. Ce Joachim était aussi appelé Jéchonias. Le roi d'Egypte ne sortit point de sa terre. Mais Nabuchodonosor venant et assiégeant la ville, Joachim ou Jéchonias alla au-devant de lui avec sa mère, et Nabuchodonosor l'emmena à Babylone, établissant roi dans Jérusalem un fils de Josias, le frère de son père. Celui-ci était Mathanias ou Sédécias, qui prévariqua contre le roi de Babylone. Nabuchodonosor vint, assiégea Jérusalem qu'il prit et livra aux flammes; il priva de la vue et enchaîna Sédécias qu'il emmena à Babylone, donnant à Godolias l'autorité sur tous ceux qui étaient réstés dans Jérusalem. Quand Godolias eut été mis à mort par Ismaël, ceux qui étaient ainsi demeurés sous sa domination passèrent en Egypte. Cependant, à Babylone, le roi Evilmérodac accordait les plus grands honneurs à Joachim.

Le royaume de Samarie, ainsi qu'il a été dit déjà, avait cessé au temps d'Osée, fils d'Ela, celui qui avait assassiné Phacée, fils de Romélie. Le royaume de Jérusalem prit fin au temps de Sédécias, qui fut conduit à Babylone, à qui l'on creva les yeux, et qui passa vingt-sept ans dans la prison, mais qu'ensuite le roi combla d'honneurs, lui donnant un trône au-dessus de tous les autres rois qui étaient là, le faisant manger et boire auprès de lui tous les jours de sa vie. Ici finit le livre des Rois, c'est-à-dire au temps où la ville est prise et le peuple emmené en captivité.

Il nous reste à reprendre les noms des rois d'Israël et de Juda pour indiquer ce qu'ils ont fait, leur fin, le nombre d'années pendant lequel ils ont régné, reprenant, ainsi qu'il suit, ce qui est dans ces quatre livres.

Après la mort de Saül, qui avait régné quarante ans, David régna aussi quarante ans sur Israël et sur Juda, savoir : à Hébron sept ans sur tout Israël et sur Juda trente-trois ans. Il accomplit le bien avec un cœur parfait. Sous ce règne vécurent les prophètes Nathan et Gad. Salomon, fils de David, régna lui-même sur tout le peuple pendant quarante années ; et il fit le mal. Sous lui vécurent aussi les prophètes Nathan et Gad. Roboam, son fils, régna dix-sept ans et fit le mal. Pendant qu'il régnait, eut lieu le schisme, et les deux tribus de Juda et de Benjamin demeurèrent attachées à lui et à Jérusalem. Les dix tribus s'attachèrent à Samarie. Sous le règne de ce prince vécurent les prophètes Ahias le Silonite et Addon ; Abias, son fils, régna trois ans. Son cœur n'était point semblable à celui de David ; mais il marcha dans la voie de l'iniquité comme son père. Sous ce règne vécut encore le prophète Addon. Asa, fils de celui-ci, gouverna quarante ans et fit le bien ; mais les lieux hauts subsistaient. Sous lui vivaient les prophètes Azarias, fils d'Oded, et Anam. Josaphat, fils d'Asa, régna vingt-cinq ans et fit le bien ; mais il laissa subsister les lieux hauts, et à la fin de son règne il mérita d'être repris, parce qu'il avait fait amitié avec Ochozias, roi d'Israël, et que tous deux conduisaient en commun la plupart de leurs entreprises. Sous lui vécurent les prophètes Elie, Elisée, Michée, Jéhu, fils d'Anem, Oziel, fils de Zacharie, Filadad, fils d'Adia et de Marissa. Joram, fils de Josaphat, régna huit ans et fit le mal ; il eux pour femme la fille d'Achab. Sous ce règne vécurent aussi Elie et Elisée. Ochozias, fils de Joram, régna un an et fit le mal. Après lui, Gotholia [1], sa mère, gouverna sept ans. Joas, fils d'Ochozias, régna quarante ans ; il fit mourir Zacharie, après avoir fait le bien dans la plénitude de son cœur, tant que vécut le prudent Joiadas et qu'il lui donna ses conseils. Les serviteurs de Joas le mirent à mort dans sa maison de Mello. Sous lui prophétisa Zacharie, fils de Joiadas.

Amasias, fils de Joas, règna dix-neuf ans et fit le bien au commencement de son règne ; mais il ne renouvela point les temps de David.

[1] Athalie.

Car le peuple sacrifiait dans les lieux hauts, et il ne fit pas disparaître les bois sacrés. Sous lui prophétisèrent des prophètes dont le nom n'a point été écrit. Dans la suite, Amasias ayant vaincu les habitants de Séir, il s'enorgueillit, il adora les idoles de Séir et il fut livré aux mains de ses ennemis qui le battirent. Azarias, appelé aussi Ozias, régna cinquante ans et, dans le commencement, il fit le bien, comme son père ; mais il n'abolit pas les hauts lieux. Enflé par la prospérité, il voulut sacrifier dans le temple même, ce qui était permis aux prêtres seuls. C'est pourquoi, il fut frappé de la lèpre, après qu'il eut entendu ces paroles : « Il ne t'est pas permis, Ozias, de sacrifier au « Seigneur, mais aux prêtres seuls. » (II Par. XXVI, 18.) Sous son règne vécut le prophète Isaïe.

Les noms des rois qui régnèrent à Samarie, leur fin, leurs actions remarquables, le nombre des années de leur règne sont ainsi qu'il suit. Jéroboam, fils de Nabath, régna vingt-quatre ans. Celui-ci revenant de l'Egypte lorsque le royaume était divisé fut le premier qui régna dans Samarie ; il fit le mal comme personne autre ne le fit. En effet, craignant que le royaume ne lui fût enlevé, il fit deux veaux d'or et trompa le peuple en disant : « Ceux-ci « sont vos dieux qui vous ont ramenés de l'E- « gypte. » (I Rois, XII, 28.) Il institua des fêtes et un sacerdoce et « il fit pécher Israël. » (II Rois, XIV, 8.) Car tous les rois qui vinrent après lui l'imitèrent. Sous ce règne vécut Ahias le Silonite, qui prononça des malédictions contre lui devant l'autel.

Joathan régna seize ans, et il fit le bien comme son père ; mais il ne détruisit pas les hauts lieux. Isaïe vécut aussi sous ce règne. Achaz, fils du précédent, régna seize ans et fit le mal. Sous lui vécurent les prophètes Isaïe et Oded. Ezéchias régna vingt-neuf ans, et il fit le bien parfaitement, comme David. Il détruisit le serpent d'airain que Moïse avait fait élever. Sous ce règne, Sennachérib et Rapsacés, qui avaient blasphémé, sont frappés, et, dans une seule nuit, l'ange extermine cent quatre-vingt-cinq mille Assyriens. Ezéchias, sur le point de mourir, reçoit une prolongation de quinze années de vie. Manassès, son fils, régna cinquante-cinq ans, et il fit le mal. Tout ce qu'Ezéchias avait détruit, il le rétablit, et il devint pour Juda un autre Jéroboam, de sorte que Jérusalem fut traitée à cause de lui comme Samarie. C'est de lui qu'il a été dit « qu'il « fit pécher Juda. » (IV Rois, XXI, 16.) C'est pourquoi il fut emmené captif à Babylone; mais Dieu le ramena de la captivité dans Jérusalem après sa conversion, ainsi qu'il est écrit dans les Paralipomènes, et il recouvra la royauté. Il mourut repentant et enseignant au peuple à servir Dieu. Il ne fut pas enseveli dans la ville, mais dans son jardin, dans le jardin d'Oza. Amos, son fils, régna deux ans, et il fit le mal, comme Manassès, son père ; ses serviteurs le tuèrent, et il fut enseveli dans le jardin d'Oza, dans lequel son père avait été inhumé avant lui.

Josias, fils du précédent, régna trente-un ans. Le peuple le fit roi lorsqu'il n'avait que huit ans. Il fit le bien et il marcha dans la voie de David, ne s'écartant ni à droite ni à gauche. Il abattit tous les bois sacrés et enleva toutes les idoles. Lorsqu'il eut atteint l'âge de seize ans, il demanda le livre de la loi, et voyant qu'elle avait été transgressée il ordonna d'en faire la lecture ; il fit célébrer la Pâque et il ordonna de la célébrer, comme il est écrit. Le Pharaon Néchao le mit à mort, sur les rives de l'Euphrate, à la suite d'une contestation qu'ils eurent entre eux. Sous lui vécurent les prophètes Sophonias et Jérémie, et la prophétesse Holda, femme de Sellum. Son fils Joachas régna trois mois et fit le mal : Pharaon l'emmena captif. Sous lui vécut aussi Jérémie. Eliacim, autre fils de Josias, appelé aussi Joachim après que son nom eut été changé, régna onze ans et fit le mal. Joachim ou Jéchonias, son fils, régna trois mois et fit le mal ; il fut emmené captif à Babylone. Nathan fut le fils de celui-ci. Nabuchodonosor le fit roi et changea son nom en celui de Sédécias. Il régna douze ans et fit le mal. Jérémie vécut également sous ce règne. Le royaume de Juda subsista jusqu'à lui et fut renversé comme celui de Samarie. Car la ville fut prise et tous les habitants furent emmenés captifs à Babylone avec leurs richesses. En tout, il y eut vingt-un rois, sans compter Gotholia (Athalie).

Nabath [1], fils de Jéroboam, régna douze ans et fit le mal, et personne de cette race ne régna ensuite. Zambri, qui était d'une race différente, régna douze ans. Baaza régna vingt-quatre ans et fit le mal. Pendant ce règne vivaient les prophètes Elie, Elisée, Michée, et celui qui prophétisa devant Achab sur la Syrie et le fils

[1] Nadab.

d'Ader [1], et celui qui, blessé parce que lui-même l'avait ordonné (III Rois, xx, 35), réprimanda Achab, et en outre beaucoup d'enfants des prophètes. Ochozias, fils d'Achab, régna deux ans et il fit le mal. Sous lui vécurent aussi Elie et Elisée, car Elie frappa par le feu du ciel, au nom du Seigneur, les chefs de cinquante hommes envoyés par lui. Joram, fils d'Achab, régna douze ans et fit le mal, et personne de cette race ne régna ensuite. Sous ce règne, Elie fut enlevé au ciel ; Elisée vécut jusqu'à Jéroboam, fils de Joas, roi d'Israël. Sous le même roi vivaient les enfants des prophètes.

Jéhu, fils de Namsi, qui appartenait à une autre race, régna vingt-deux ans. Il fit périr toute larace d'Achab et tous les prophètes de Baal immolés par embûche, et il renversa sa statue. Parce qu'il avait fait le bien dans toutes ces choses, il lui fut annoncé que ses enfants seraient assis sur son trône jusqu'à la quatrième génération. Joachaz, son fils, régna dix-sept ans et fit le mal. Il fit la guerre contre Jérusalem dont il enleva l'or et les richesses. Jéroboam, fils de celui-ci, régna quarante et un ans et fit le mal. Zacharie, fils du précédent, régna six mois et fit le mal. La race de Jéhu dura jusqu'à lui, c'est-à-dire jusqu'à la quatrième génération.

Sellum, fils de Jabès, d'une autre race, régna trente jours et fit le mal. Manahem, fils de Gadi, d'une autre race, régna vingt ans et fit le mal. Isaïe et Osée prophétisèrent sous ce règne. Phacée, fils de Romélie, d'une autre race, régna vingt ans ; il tua Phacéia et fit le mal. Sous lui vécurent aussi les prophètes Isaïe et Osée. Osée, fils d'Ela, d'une autre race, régna neuf ans. Il tua Phacée et fit le mal, mais non comme ses prédécesseurs. Il fut le dernier roi de Samarie. Avec lui cessa la royauté et périt l'empire de Samarie, qui fut ensuite habitée par les Assyriens. De ceux-ci sont sortis les hérétiques Samaritains, appelés Sadducéens. Ainsi finit le résumé du livre des Rois.

[1] Vulgate, Bénadad (fils d'Ader).

PREMIER LIVRE DES PARALIPOMÈNES.

Les Paralipomènes sont ainsi appelés parce que beaucoup de choses laissées de côté dans les quatre livres des Rois sont contenues dans ces livres. Dans ce premier livre est décrite la généalogie de toutes les tribus, depuis Adam jusqu'aux rois, par tribus, par familles, par maisons. Il est dit quels furent ceux des lévites que David établit pour chanter devant Dieu avec la flûte et la cithare, quels autres il consacra aux œuvres du temple, car il fut le premier qui commença à jeter les fondements du temple. Divers détails sur les rois et leurs générations sont donnés, d'où il résulte que le total des années des rois qui régnèrent à Jérusalem depuis David est de quatre cent soixante-quatorze. Tous ces rois furent de la race de David, et il y en eut neuf qui firent le bien ; ceux qui firent le mal sont au nombre de douze, Gotholia [1] non comprise. Toutes les années de ceux qui régnèrent à Samarie s'élevèrent au nombre de deux cent soixante-neuf et trente jours ; douze rois furent donnés par huit races différentes : tous firent le mal, en imitant le péché de Jéroboam.

[1] Athalie.

DEUXIÈME LIVRE DES PARALIPOMÈNES.

Dans le deuxième livre des Paralipomènes sont consignées les actions des rois. Ceux qui les ont écrites sont les prophètes qui ont vécu dans les différents temps des rois. Si l'on veut savoir en particulier quels sont ceux qui ont écrit ces choses, il faut remarquer que ce livre renferme les actions des rois d'Israël et de Juda qui ont été omises dans les livres des Rois. Or ceux qui écrivirent en entier l'histoire des divers règnes sont les suivants : Samuel et les prophètes Nathan et Gad ont écrit le règne de David; les prophètes Nathan et Ahias celui de Salomon ; les prophètes Semeas et Addon celui de Jéroboam; le prophète Addon celui d'Abias. Les actions d'Asa sont dans le livre consacré aux rois de Juda; le prophète Jéhu, fils d'Anam, qui écrivit le livre des rois d'Israël, a écrit le règne de Josaphat. Ce que fit Joas est raconté dans les livres des Rois. Ce que fit Amasias est dit dans le livre des rois de Juda et d'Israël. Le prophète Isaïe a écrit le règne d'Ozias. Les actions de Joathan sont dans le livre des rois de Juda et d'Israël, celles d'Achaz dans le livre des rois de Juda et d'Israël. Le prophète Isaïe, fils d'Amos, a rapporté le règne d'Ezéchias. Ce qui concerne Manassès est dans le livre des Voyants, ce qui est relatif à Josias dans le livre des rois de Juda et d'Israël. Ce que fit Joachim est écrit dans le livre des rois de Juda et d'Israël. Telles sont les matières contenues dans les Paralipomènes, et tel en est l'ordre.

PREMIER LIVRE D'ESDRAS [1].

Ce livre porte le nom d'Esdras, parce que c'est Esdras, prêtre et lecteur, qui raconte et décrit le retour des fils d'Israël depuis la Perse jusqu'à Jérusalem. Ce retour s'accomplit par le commandement et l'ordre des rois Cyrus et Darius, sous la conduite de Jésu, fils de Josédec, d'Esdras et de Zorobabel, après qu'on eut discuté sur l'énigme pour laquelle était proposée cette récompense que le vainqueur obtiendrait du roi ce qu'il voudrait. L'un dit que le vin est ce qu'il y a de plus fort, l'autre dit que c'était le roi, mais Zorobabel dit que ce qu'il y a de plus fort ce sont les femmes, et au-dessus de tout, la vérité. Lorsqu'il eut ainsi parlé, Zorobabel fut déclaré vainqueur et, interrogé sur ce qu'il voulait, il demanda que la captivité prît fin et que Jérusalem fût rebâtie. On lui accorda sa demande et la captivité prit fin : car alors étaient accomplies les soixante-dix années de la colère. Ceux qui revinrent de la captivité, appartenant à la tribu de Juda, à celles de Benjamin et de Lévi, étaient au nombre de quarante-deux mille, et il y avait trois cent trente chevaux, deux cent quarante-cinq mules, quatre cent trente-cinq chameaux, sept mille trois cent trente-quatre serviteurs et servantes, deux cents chanteurs, six mille sept cent vingt ânes. Ceux qui furent chargés de réédifier étaient Zorobabel, Jésu, fils de Josédec et Néhémie. Esdras, qui était habile dans la loi, apporta le livre de la loi et le lut, et il établit tout ce qui avait rapport au temple et aux lévites. Lui-même expliqua la loi, et il fit renvoyer les femmes étrangères que plusieurs avaient prises durant la captivité. Ils les renvoyèrent et furent purifiés, et l'on célébra la Pâque selon la loi, ainsi qu'il est écrit, en observant les jeûnes. Ainsi finit le premier livre d'Esdras.

[1] Ce livre, appelé ici le premier, est le troisième qui est rangé parmi les apocryphes.

DEUXIÈME LIVRE D'ESDRAS.

Dans ce livre sont contenues les mêmes choses que dans le premier, concernant le retour de la captivité, à l'exception de l'énigme proposée. Plusieurs détails sont donnés sur l'eunuque Néhémie qui, lui-même, demanda la reconstruction du temple, et sur la lecture que fit Esdras, tandis que Jésu, Banéas et Sarabia instruisaient le peuple. Esdras, en lisant, dissertait avec la science du Seigneur. Le peuple comprit cette lecture et célébra la Pâque, et le septième mois il observa le jeûne et célébra la fête des Tabernacles, ainsi qu'il est écrit : « Ils n'avaient point fait ainsi depuis les « jours de Josué, fils de Navé.» (II Esd. VIII, 17.) Esdras ayant vu que des femmes du pays d'Azot étaient mariées aux Hébreux, persuada à tous de promettre l'observance de la loi de Dieu. Et il renvoya toutes ces femmes comme illégitimes, et ils jurèrent de garder la loi. Ayant donc été purifiés et sanctifiés, ils se réjouirent et rentrèrent chacun dans leurs maisons. Ceci est aussi raconté concernant Esdras : les livres de la loi ayant péri, à cause de la négligence du peuple et de la longueur de la captivité, Esdras, qui était habile et instruit, et qui, de plus, était lecteur, les conserva, et ensuite les mit au jour et les publia de nouveau, et ainsi ils furent sauvés.

LIVRE D'ESTHER.

Ce livre porte le nom d'Esther parce que Dieu a sauvé, par Esther, les Juifs sur le point de périr jusqu'au dernier, et frappé Aman qui avait médité leur ruine. En effet, Artaxercès, roi des Perses, ayant répudié sa femme, en cherchait une autre dans son empire, qui fût la plus belle et la plus gracieuse, et son choix se fixa sur Esther qui était de nation juive. Elle avait pour parent Mardochée, emmené de son pays dans la captivité au temps du roi Sédécias. Or, le roi ayant élevé à de grands honneurs un homme nommé Aman, il ordonna que tous l'adorassent; mais Mardochée, qu'animait le zèle pour le culte de Dieu, ne voulant point adorer un homme, Aman s'en irrita et, apprenant qu'il était juif, persuada au roi Artaxercès de publier un édit pour mettre à mort, sans distinction, tous les juifs qui vivaient dans son empire, en un même jour du douzième mois. Mardochée l'ayant su, pleura et jeûna, et il envoya vers Esther pour lui demander appui. Esther ayant jeûné et prié Dieu, et s'étant parée des ornements de son sexe, sans être appelée, bien qu'il ne fût pas permis d'aller trouver le roi lorsqu'il ne l'avait pas demandé, elle alla le trouver, sans attendre l'occasion favorable et espérant que la prière qu'elle venait faire lui en tiendrait lieu ; mais le roi s'étant étonné de cette action étrange, elle tomba à ses pieds par la crainte. Cependant, Dieu changea le cœur du roi et le disposa à la douceur et à la clémence, et s'avançant, il releva sa femme, l'exhortant à ne rien craindre, mais à demander ce qu'elle voudrait. Elle demanda que le roi vînt souper avec Aman une première fois, puis une seconde. Aman, hors de lui par la joie qu'il éprouvait d'avoir été invité par la reine, s'emportait davantage contre Mardochée, et il fit abattre un grand arbre, voulant que Mardochée, y fût pendu le jour suivant.

Cependant, le roi, par une disposition particulière de la Providence, étant demeuré éveillé pendant la nuit et n'ayant pu dormir, ordonna qu'on lui fît lecture de l'histoire de son règne.

Dans cette lecture il se rencontra un service qui lui avait été rendu par Mardochée. Car il avait livré au roi deux eunuques qui complotaient contre lui et les avaient convaincus. Le roi, ayant reçu ce bienfait de Mardochée, cherchait à lui accorder une récompense digne du service rendu. Lorsqu'Aman vint de grand matin vers lui, il lui demanda de quels honneurs était digne celui qui avait bien mérité du roi. Aman pensant qu'il était interrogé par le roi pour une chose qui le concernait lui-même répondit qu'il méritait d'être appelé le second après le roi. Le roi ordonne que Mardochée sera honoré de cette manière et qu'Aman le précédera.

Esther, ayant saisi une occasion, intercéda pour les Juifs. Ensuite le roi se livrant à son chagrin à cause de l'édit injuste contre les Juifs, et s'irritant contre Aman, celui-ci supplie Esther en l'absence du roi; il tombe devant elle et se prosterne à ses genoux. Le roi ayant vu Aman qui touchait les genoux de la reine et pensant qu'il lui faisait outrage, ordonna qu'Aman fût pendu à l'arbre qu'il avait préparé pour Mardochée. Il publia un édit ordonnant que les Juifs demeureraient sains et saufs et que leurs ennemis seraient mis à mort par eux. Le nombre de ceux qui périrent ainsi fut de quinze mille, et il fut établi une fête au quatorzième ou au quinzième jour du mois qu'on appelait Adar. Ce jour est appelé dans la langue des Juifs, Phura, et dans ce jour ils brûlent Aman et se réjouissent, faisant de cette fête un souvenir de leur salut. Ainsi se termine le livre d'Esther.

LIVRE DE TOBIE.

Ce livre porte le nom de Tobie parce qu'il contient l'histoire de ce personnage. Tobie était de la tribu de Nephtali; il fut emmené en captivité et vécut à Ninive, craignant Dieu et exerçant la miséricorde. Tandis qu'il était captif, il ne mangea point le pain des nations, mais il se conserva pur au milieu d'elles. Il fut préfet des vivres de Salmanasar [1], et il déposa dix talents chez Gabélus, dans la Médie. Pour lui, il avait soin d'ensevelir ceux qui mouraient d'entre les Juifs. Calomnié auprès du roi Sennachérib [2], il s'enfuit. De retour, il ensevelit encore un mort et il s'endormit au pied du mur, et, comme il avait coutume, il dormit les yeux ouverts. Or, des oiseaux ayant laissé tomber d'en-haut leur fiente sur ses yeux, il se forma une taie blanche, et il ne voyait plus.

Il y avait à Ecbatane une fille de Raguel, son parent, qui s'appelait Sara. Le démon Asmodée ne permettait à aucun de l'avoir pour épouse, car il avait tué sept hommes qui l'avaient épousée. La jeune fille, fort contristée, pria Dieu, qui lui envoya en aide l'archange Raphaël. Cependant Tobie ayant exhorté son fils à ne jamais prendre une femme étrangère, mais de sa tribu et de sa race, lui remit l'obligation de dix talents et lui ordonna de s'en aller et de les demander. Le jeune homme ne connaissant ni la route ni l'homme sortit pour chercher un compagnon de voyage. La Providence divine lui fit trouver Raphaël, qui se tenait au dehors avec l'apparence d'un homme, et il fit convention du prix avec lui après que Raphaël eût dit qu'il connaissait la route. L'archange fit donc route avec lui, paraissant être un homme et prenant le nom d'Azarias.

Lorsqu'ils arrivèrent au fleuve du Tigre, le jeune homme voulut y descendre pour se baigner et aussitôt un énorme poisson s'élança sur lui. L'ange lui dit de le saisir, de le couper en morceaux, de mettre à part le foie, le cœur et le fiel pour les conserver. Le jeune homme ayant demandé quelle en était l'utilité, il répondit : Le foie et le cœur mis sur le feu chassent le démon, la bile fait disparaître la taie blanche des yeux. Par le conseil et avec le secours de l'ange, le jeune Tobie prit pour femme

[1] Dans le grec : Tnemasar.
[2] Dans le grec : Achirel.

Sara, fille de Raguel, le démon étant mis en fuite par la fumée, et l'ange l'ayant enchaîné dans les régions de la haute Egypte.

Tobie demeurant avec sa femme envoya Azarias, toujours regardé comme un homme, dans la Médie, et celui-ci, ayant reçu les dix talents, revint avec sa femme et avec l'ange lui-même vers son père. A son retour, le jeune Tobie oignit avec la bile du poisson les yeux de son père; les écailles tombèrent et il vit aussitôt. Tobie avait cinquante-huit ans lorsqu'il perdit la vue; il en avait soixante-six lorsqu'il la recouvra. Lorsque Tobie vit la lumière, l'ange se manifesta et fit connaître qu'il n'était point un homme, mais qu'il avait été envoyé de Dieu à leur secours et au secours de Sara. Devenu vieux, Tobie ordonna à son fils d'aller en Médie, à cause de la ruine de Ninive, qui devait arriver selon la parole du prophète Jonas, et il mourut à l'âge de cent cinquante-cinq ans. Le jeune Tobie alla donc dans la Médie où il ensevelit les parents de sa femme et où il apprit la catastrophe de Ninive. Il mourut lui-même à l'âge de cent sept ans. Ainsi finit le livre de Tobie.

LIVRE DE JUDITH.

Ce livre porte le nom de Judith parce que Dieu délivra par elle les enfants d'Israël attaqués et assiégés par Holopherne et frappa Holopherne lui-même. Voici quelle est cette histoire. Nabuchodonosor, roi des Assyriens, lorsqu'il faisait la guerre à Arphaxad, roi des Mèdes, avait demandé du secours à toutes les nations jusqu'à l'Egypte. Personne n'ayant envoyé de secours, mais tous ayant refusé, après qu'il eut vaincu et triomphé d'Arphaxad, il fit la guerre à ceux qui n'avaient point fourni de troupes, et il envoya contre eux Holopherne avec des forces considérables. Celui-ci soumit toutes les autres nations et renversa leurs dieux. Mais les Israélites se fortifièrent, ne voulant point se soumettre à Holopherne, et ils ne furent point effrayés par ses menaces. Le prêtre Joachim écrivit à ceux de Béthulie de couper le chemin à l'armée d'Holopherne, car c'était de ce côté qu'était sa route, et ils le firent. Holopherne prépara ses troupes au combat. Achior, prince des enfants d'Ammon, conseilla à Holopherne de ne point attaquer la nation des Hébreux, parce qu'ils avaient Dieu pour protecteur; mais Holopherne l'envoya dans Béthulie, assurant qu'il le mettrait à mort s'il triomphait des Hébreux. Achior demeura donc dans Béthulie, tandis qu'Holopherne l'assiégeait et qu'il avait intercepté les eaux. Le peuple était tourmenté par la soif et les chefs de la cité étaient sur le point de la livrer, lorsque Judith déposant ses vêtements de veuve, car elle avait perdu son mari et passait tous ses jours dans le jeûne, prit les ornements d'une fiancée et, demandant que la ville ne fût point rendue avant cinq jours, elle alla trouver Holopherne qu'elle trompa par sa sagesse. Le troisième jour, elle lui trancha la tête, à l'insu de ses soldats et les habitants de la ville suspendirent cette tête aux murailles, afin de la faire voir aux capitaines d'Holopherne. Les Assyriens prirent la fuite et les Israélites fondant de tous côtés sur eux les taillèrent en pièces. Ainsi délivrés, ils pillèrent le camp et remirent à Judith tout ce qui avait appartenu à Holopherne. Pour elle, elle s'en alla à Jérusalem et offrit tout au Seigneur, puis, revenant dans sa maison, elle garda le même genre de vie et demeura veuve jusqu'à sa mort, personne n'ayant pu la décider à contracter un nouveau mariage. Elle mourut, après avoir été admirable dans sa viduité, à l'âge de cent cinq ans. Ainsi finit ce livre.

LIVRE DE JOB.

Ce livre est appelé du nom de Job, parce qu'il contient l'histoire de celui-ci, la manière dont il souffrit, étant tenté par le diable, la victoire qu'il remporta en supportant avec piété les plaies qui fondirent sur lui. Il reçut une récompense double et devint plus illustre qu'auparavant. Lorsqu'il endura ses souffrances, il était âgé de soixante-dix ans; il vécut ensuite cent soixante-dix autres années, en sorte que le chiffre des années de sa vie fut de deux cent quarante ans. Job vécut avant Moïse, car il était le cinquième descendant d'Abraham, étant issu d'Esaü. Les amis de Job vinrent pour le consoler à cause des souffrances qu'il endurait, mais ils le firent avec si peu de miséricorde et avec un zèle si amer que leurs discours leur furent imputés à péché. Job pria Dieu pour eux et il leur fut pardonné. Les discours de Job à ses amis sont au nombre de huit, ceux d'Eliphaz à Job au nombre de trois, ceux de Sophar au nombre de deux, ceux de Baldad au nombre de trois. Il y a aussi un discours d'Eliu, fils de Barachel, de Buz. Enfin, le Seigneur parle à Job du milieu du tourbillon et de la nuée. Il répond au Séigneur et lui adresse deux fois la parole, et ainsi se termine ce livre.

Le but de tout ce livre est d'exhorter à la patience ceux sur qui fondent les calamités, ce qui arrive même à ceux qui donnent les plus grandes marques de leur piété, de telle sorte qu'ils ne soient point scandalisés, mais qu'ils s'écrient: « Le Seigneur a donné, le Seigneur « a enlevé; il a été fait ainsi qu'il a plu au « Seigneur; que son nom soit béni dans les « siècles des siècles (Job, I, 21); » ou cette autre parole: « Je suis sorti nu du sein de ma mère « et je retournerai nu dans la terre (Ibid.), » et qu'ainsi ils apprennent quelle est l'utilité de la patience puisqu'ils en recevront la récompense comme Job. Il s'agit aussi de montrer que Dieu n'est pas l'auteur de nos maux et qu'il ne tente personne, mais que, Dieu le permettant ainsi, les tentations viennent aux hommes par l'intermédiaire du démon pour l'épreuve et la perfection de chacun.

On croit que Salomon a écrit ce livre, à moins que Moïse lui-même n'en soit l'auteur. Nous venons de dire le contenu de ce livre; en voici le résumé selon l'ordre des chapitres. Il est dit au commencement que Job habitait la terre de Hus. Ensuite, l'Ecriture rend témoignage à sa vie pure, raconte qu'il eut sept fils et six filles [1] et parle du nombre de ses troupeaux. Ses fils, se réunissant tous les jours, faisaient des festins avec leurs trois sœurs, et Job envoyait pour sanctifier ses fils, offrant pour eux un sacrifice au Seigneur. Dieu, s'adressant à Satan, rend un premier témoignage à Job. Première réponse pleine d'envie de Satan à Dieu, concernant Job. Dieu donne puissance au diable sur tout ce qui appartient à Job, mais non sur Job lui-même. D'abord, Satan fait annoncer à Job que ses chevaux et ses ânes ont été pris, que ses serviteurs ont été battus. Un deuxième envoyé vient dire à Job: Vos troupeaux ont été consumés par le feu du ciel et les pasteurs avec eux. Un troisième envoyé annonce à Job qu'on a emmené ses chameaux et que ses serviteurs ont été taillés en pièces. Un quatrième lui annonce que la maison a été renversée et que tous ses enfants sont morts. Au milieu de toutes ces calamités, Job ne pécha point devant le Seigneur. Deuxième témoignage de Dieu parlant à Satan et faisant l'éloge de Job. Deuxième réponse pleine d'envie faite par Satan au Seigneur concernant Job. Le Seigneur livre Job, en faisant la réserve de sa vie. Le diable s'en allant le frappe depuis les pieds jusqu'à la tête et, assis sur son fumier, Job ramasse le pus de ses plaies. Sa femme lui dit de maudire le Seigneur et de mourir; il la réprimande. Trois amis de Job, Eliphaz, roi des Thémanites, Baldad, roi des Sauchées, Sophar, roi des Ménées, apprirent tout ce qui lui était arrivé. Ils partirent chacun de leur contrée pour lui faire visite, et l'ayant considéré, ils déchirèrent leurs vêtements à la vue d'un si grand malheur. Job le premier ouvrit la bouche et il maudit le jour et la nuit dans lesquels il fut mis au monde. Là est cette pa-

[1] Le texte grec dit six filles, mais la Vulgate dit trois.
A la phrase suivante, le texte grec ne parle plus en effet que de trois.

role : « Comme le serviteur craint son maître, « ainsi la lumière a été donnée à ceux qui vi- « vent dans l'amertume, qui désirent le trépas « et ne l'obtiennent pas (Job, III, 19.) Car la « mort est un repos pour l'homme. » Eliphaz, le premier, répondant à Job, dit : « Cherche « dans ta mémoire quel est l'innocent qui a « péri, quels sont ceux qui gardent la vérité et « qui ont été perdus sans ressource. La fé- « rocité du dragon s'est éteinte ; le fourmilion « a péri parce qu'il n'avait point de nourriture ; « les jeunes lionceaux se sont séparés l'un de « l'autre. Il n'y a point de créature vivante qui « soit pure devant le Seigneur, ni d'homme « qui puisse être justifié par ses œuvres.» (Job, IV, 7, 11, 17.) « Les insensés, » dit-il, « pren- « nent racine, mais leur nourriture est aussitôt « dévorée, car ce qu'ils ont recueilli devient la « nourriture du juste (V, 3.) L'homme, » dit- il, « est né pour le travail, mais les petits des « vautours gagnent les régions élevées de l'air. « Dieu confond la sagesse des sages, et il dissipe « les projets des habiles. Mais le Seigneur arra- « che du danger l'innocent et la septième tri- « bulation ne l'atteint pas, » c'est-à-dire : aucune tribulation ne l'atteint. « Examine-toi « donc pour savoir en quoi tu as péché. » (Ibid. VII, 13, 19, 27.)

Première réponse de Job à Eliphaz : « Si « quelqu'un pesait pareillement dans la ba- « lance la colère qui me frappe et mes dou- « leurs, le poids de ma souffrance surpassera « celui du sable de la mer. » (VI, 2, 3.) Et plus loin : « L'âne sauvage ne crie pas en vain, « mais seulement lorsqu'il cherche sa nourri- « ture. Le bœuf ne fait pas entendre ses mu- « gissements lorsque le foin est dans la crèche. « Ma force n'est pas celle des pierres, mes « chairs ne sont pas de l'airain. » (Ibid. V, 12.) Et encore : « La vie de l'homme sur la terre « est un combat ; elle ressemble au travail « quotidien du mercenaire. » Et encore : « Si « j'ai péché, que puis-je faire ? » Et encore : « Vous qui connaissez l'esprit de l'homme pour- « quoi m'avez-vous établi votre contradic- « teur ? » (VII, 1, 20.)

Après Eliphaz, Baldad, le Sauchéote, s'adresse à Job : « Jusqu'à quand parleras-tu ? « Un esprit abondant en paroles est sur tes « lèvres. Est-ce que Dieu sera injuste lorsqu'il « juge ? ou Celui qui a fait toutes choses ne « rendra-t-il pas la justice ? » (VIII 2, 3.) Et encore ! « De même que le papyrus ne pousse « point sans l'eau, et que l'herbe des prés est « flétrie sans arrosage, en sorte qu'elle tient « encore à la racine et ne sera point moisson- « née, parce que avant d'être coupée elle est « desséchée, ainsi sera la fin dernière de tous « ceux qui oublient Dieu. » (II, 13.)

Première réplique de Job à Baldad : « Je « sais en vérité qu'il en est ainsi ; car, com- « ment l'homme sera-t-il juste devant Dieu ? » (IX, 2.) Et encore : « Lui seul a étendu le ciel « et il marche sur la mer comme sur un sol « affermi ; ses mains ont fait la pléiade et « l'étoile du soir. (VIII, 9.) Qui résistera au « jugement de Dieu ? Si je suis juste, ma « bouche peut-être sera impie, et, si je n'ai « point commis de faute, je ne m'en retourne- « rai pas innocent. » (XIX, 20.) Et de nouveau : « Ma vie est plus rapide que la marche « d'un coureur. Reste-t-il un vestige de la « marche du navire ou du vol de l'aigle qui « cherche sa proie ? » (XXV, 26.) Souvenez- « vous que vous m'avez fait de terre et que « de nouveau je retournerai en terre. Vous « avez répandu comme le lait ma substance, « et le reste. Je serais comme si je n'eusse « point été. Pourquoi du sein de ma mère « n'ai-je pas été porté dans la tombe ? » (X, 9, 10, 19.)

Après Eliphaz, Baldad avait pris la parole ; après Baldad, le Ménéen, vient à son tour suivant l'ordre dans lequel chacun espère l'emporter par ses discours sur Job. « Celui qui a « parlé beaucoup écoutera aussi. » Et ensuite : « Ton visage brillera comme l'onde limpide. « Dépouille-toi de tes souillures et tu ne crain- « dras point, et tu oublieras tes souffrances « comme le flot qui s'est évanoui. Ta prière « sera pareille à l'étoile du matin. » (XI, 2, 15, 17.)

Première réponse de Job à Sophar : « Vous « êtes donc les seuls hommes et la sagesse « mourra avec vous ? J'ai cependant un cœur « comme le vôtre. » (XII, 2, 3.) Et ensuite : « Qui ignore que tout a été fait par la main du « Seigneur, lui qui a dans sa main l'âme de « tous les êtres vivants et l'esprit de tous les « hommes. S'il retient les eaux, tout se dessè- « che, » dit-il, « et s'il les envoie, elles ra- « vagent la terre. » (Ibid. XIX, 10, 15.) Et de nouveau : « Qui sera pur de toute souillure ? « Personne de ceux qui auront vécu même un « jour sur la terre. » Et encore : « L'arbre « n'est pas sans espérance. Lorsqu'on l'a cou-

« pé, il peut reverdir, et le rejeton ne man« quera point. L'homme s'en va lorsqu'il est « mort, et le mortel qui tombe n'est plus. » (XIV, 4, 5, 7, 10.)

Tout recommence une seconde fois. Eliphaz s'adresse à Job : « Le sage donnera-t-il pour « réponse des paroles qu'emporte le vent? Je « te convaincrai par ta bouche et non par mes « paroles. Quel est celui qui est homme et « demeure irréprochable ? Quel est celui qui « est juste, étant né de la femme? » (XV, 2, 6, 14.)

Seconde réponse de Job à Eliphaz : « J'ai « entendu souvent ces paroles ; toutes vos con« solations sont mauvaises. Mon témoin est « dans le ciel et Celui qui voit ma conscience « demeure dans les lieux élevés. Qu'il y ait un « juge entre l'homme et Dieu. » (XVI, 2, 20, 22.) Et aussi : « Mon jour a été changé en une nuit « profonde. J'attends que le tombeau soit ma « demeure. J'ai appelé le trépas mon père ; « j'ai appelé la poussière ma mère et ma sœur. » (XVII, 12, 14.)

Baldad, le second, reprend et s'adresse à Job : « Jusques à quand parleras-tu ? Si tu « meurs, l'espace qui s'étend sous le ciel sera« t-il inhabitable ? » (XVIII, 2, 4.)

Job répond, pour la seconde fois, à Baldad : « Jusques à quand affligerez-vous mon âme et « me poursuivrez-vous de vos discours ? Vous « parlez contre moi sans éprouver de honte. » (XIX, 2, 3.) Et ensuite : « Il m'a dépouillé de « ma gloire et il a ôté la couronne de ma tête; « il a déraciné mes espérances comme un arbre « que l'on arrache. » Et encore : « Mes frères « se sont éloignés de moi ; ils ont reconnu des « étrangers plutôt que moi ; mes amis n'ont « pas eu de pitié pour moi ; j'ai appelé mon « serviteur, et il ne m'a point écouté ; j'ai « adressé mes prières à ma femme et elle n'y « a point eu d'égard ; j'ai invoqué les fils de « mes concubines et ils m'ont repoussé. Ayez « pitié de moi, ayez pitié de moi, vous qui êtes « mes amis. Pourquoi me persécutez-vous, « comme Dieu lui-même ? Qui me donnera que « mes paroles soient écrites ? Toutes ces choses « ont été accomplies en moi par le Seigneur. « Mon œil le voit et non un autre. Nous trou« verons en lui la racine de nos discours. Pre« nez garde à l'abri derrière lequel vous vous « retranchez [1]. » (XIX, 9 et suiv.)

Sophar de nouveau s'adresse à Job : « Je ne « pensais pas que tu voulusses répliquer ainsi. « La joie des impies tombe en ruines ; l'allé« gresse des pervers périra. Lorsqu'il paraît « affermi, l'impie est près de sa fin. » Et encore : « Ses os sont remplis des vices de sa jeu« nesse. Si sa malice devient douce dans la « bouche, il la cachera sous sa langue. Comme « le fiel de l'aspic, qui remplit son ventre, « ainsi les richesses amassées injustement se« ront vomies par celui qui les possède. En « vain et inutilement il travaille, amassant des « richesses dont il ne jouira pas. » Et encore : « Il a renversé la maison d'un grand nombre « de ceux qui ne pouvaient résister. Que l'arc « d'airain le blesse ; que le trait lancé traverse « sa bouche [1]. Les astres parcourront la place de « ses tentes. Car tel est le partage de l'homme « impie devant le Seigneur. » (XX, 2 et suiv.).

Deuxième réponse de Job à Sophar : « Ecou« tez, écoutez mes paroles, et que ma conso« lation ne vienne pas de vous. Car, est-ce donc « avec l'homme que je dois lutter par mes dis« cours ? Pourquoi les impies vivent-ils et « vieillissent-ils dans la richesse et dans la « prospérité ? La femme qui enfante parmi eux « échappe au péril. » Là est cette parole : « L'impie dit au Seigneur : Retirez-vous de « moi, je ne veux pas connaître vos voies. Quel « est le Tout-Puissant pour que nous le ser« vions ? Est-ce que ce n'est pas le Seigneur « qui donne la science et l'intelligence ? Lui« même juge les œuvres, et c'est pourquoi je « sais que vous insistez contre moi avec au« dace. » Et aussi : « Où est la demeure des « princes ? Au jour de la perdition, le méchant « disparaît, et après lui tout homme qui mar« che dans sa voie. » (XXI, 2 et suiv.)

Pour la troisième fois, Eliphaz insiste : « N'est-ce pas le Seigneur qui donne la science « et l'intelligence ? Qu'importe-t-il à Dieu que « tu sois irréprochable dans tes œuvres ? » En cet endroit, Eliphaz dit à Job : « Tu as ren« voyé les veuves sans les assister, tu as oppri« mé les orphelins, et tu as dit : Le Tout-Puis« sant le sait-il ? Les impies disent : Que nous « fera le Seigneur et quel châtiment le Tout« Puissant enverra-t-il sur nous ? » Là est cette parole : « Le Seigneur te purifiera comme l'ar« gent éprouvé par le feu. Regarde le ciel en « te réjouissant. Lorsque tu auras prié, il

[1] Saint Chrysostome, qui résume rapidement, semble attribuer à Job une parole que celui-ci met dans la bouche de ses adversaires : *Quare dicitis : Radicem verbi inveniamus contra eum ?*

[1] Dans la traduction latine : traverse son corps, en lisant : σώματος et non στόματος.

« t'exaucera et tu garderas la pureté de tes « mains. » (xxii, 2 et suiv.)

Troisième réponse de Job à Eliphaz : « Mes « mains ont fait l'aumône, et sa main s'est ap« pesantie sur ma douleur. Les ténèbres m'ont « environné de toutes parts. » (xxiii, 2, 17.) « Les impies n'ont point connu de bornes ; ils « ont contraint un grand nombre à dormir « dépouillés de leurs vêtements. Pour eux, les « plantes sortiront desséchées de la terre, car « ils se sont emparés des biens de l'orphelin. » (xxiv, 2 et suiv.)

Baldad insiste pour la troisième fois : « Celui « qui a fait toutes choses, réside au plus haut « des cieux. Que nul ne pense qu'il y a des « délais pour les brigands de la mer. Comment « l'homme sera-t-il juste devant le Seigneur, « puisque l'homme n'est que poussière et le « fils de l'homme un vermisseau ? » (xxv, 2 etsuiv.).

Troisième réponse de Job à Baldad : « A qui « viendras-tu en aide ou qui suivras-tu ? N'est« ce pas Celui qui est le plus puissant? L'enfer « n'a point de voiles devant lui. Il a suspendu « la terre dans le vide ; il a enchaîné l'eau dans « les nuages. D'un mot il a mis à mort le dra« gon rebelle. » (xxvi, 2 et suiv.)

Sophar renonce à rien ajouter pour la troisième fois et les deux autres gardent le silence, n'ayant rien à dire, puisque Job soutient qu'il est juste, et celui-ci commence un nouveau discours sur le même sujet, ses amis l'écoutant et en tirant profit. « Le Seigneur est vivant, « dit-il, lui qui m'a jugé, et c'est le Tout-Puis« sant qui a rempli mon âme d'amertume. « Tant qu'un souffle de vie restera en moi et « que l'Esprit divin sera dans mes narines, mes « lèvres ne proféreront rien d'injuste. Je vous « apprendrai ce qui repose entre les mains du « Seigneur. Vous-mêmes savez que vous ajoutez « les choses vaines aux choses vaines. Le par« tage de l'homme impie sera celui-ci devant « le Seigneur : ses fils, quelque nombreux « qu'ils soient, seront réservés au glaive et nul « n'aura compassion de leurs veuves. (xxvii, « 2 et suiv.) Si l'impie ramasse l'argent comme « la terre, sait-il quel est le lieu où il se forme ? « quel est l'endroit où l'or est distillé ? Le fer « vient de la terre et l'airain est taillé comme « la pierre. Mon œil, dit-il, a vu tout ce qui « est précieux. Mais où se trouve la sagesse ? « L'abîme dit : elle n'est pas en moi ; et la mer « répond : elle n'est pas avec moi. Appelle la « sagesse au-dessus de toutes les choses les « plus chères. La topaze de l'Ethiopie ne peut « lui être comparée ; l'or le plus pur ne peut « lui être assimilé. Le Seigneur lui-même « dirige ses voies. Il voit tout ce qui est sous le « ciel, il connaît les choses qui sont sur la « terre, le séjour des vents et la mesure des « eaux. Il dit à l'homme : voici que le culte « de Dieu est la sagesse. » (xxvii, 16 ; xxviii, 2 et suiv.)

Les trois amis de Job continuant de se taire, il ajoute : « Qui me donnera de revoir le temps « de mes premiers jours, dans lesquels le Sei« gneur était mon gardien, lorque son flam« beau brillait sur ma tête, lorsque je m'avan« çais le matin dans la cité et que mon siége « était disposé sur la place publique. J'ai sauvé « le pauvre de la main des puissants. La béné« diction de ceux qui périssaient est venue sur « moi. J'étais l'œil de l'aveugle, le pied du « boiteux, le protecteur de ceux qui avaient « besoin d'aide. J'ai brisé la mâchoire des « hommes injustes, et j'ai enlevé leurs rapines « qu'ils retenaient avec les dents. Comme la « terre aride reçoit la pluie, ainsi ils écoutaient « mes discours. J'étais comme un roi au mi« lieu de ses guerriers. (xx, 2 et suiv.) Les « fils des insensés, ceux dont le nom est sans « honneur ont fait de moi un amusement et « un objet de dérision. Ils ne m'ont pas épargné « et m'ont craché à la face. Ils m'ont traité « comme la fange ; ma portion a été la pous« sière et la cendre. Vous m'avez frappé, « Seigneur, d'une main puissante ; je suis « devenu le frère des dragons [1], l'égal des « oiseaux de nuit. (xxx, 8 et suiv.) Si mon cœur « a suivi la femme d'un autre, que ma femme « aussi plaise à mon prochain. Car, c'est une « ardeur indomptable qui porte l'homme à « souiller la femme du prochain. Si j'ai méprisé « celui qui périssait dans sa nudité, si je ne « l'ai point couvert, si ses épaules n'ont point « été réchauffées par la toison de mes trou« peaux, que mon épaule soit séparée de l'os « auquel elle est attachée. Si je me suis réjoui « de la ruine de mes ennemis et si mon cœur « a dit : c'est bien, que mon oreille entende la « malédiction qui retombe sur moi. Si je n'ai « pas rendu à mon débiteur son obligation « sans en rien retenir, si la terre gémit contre « moi, qu'elle me rende au lieu du blé l'ortie. » (xxxi, 9 et suiv.)

[1] Σειρήνων dans le grec. La Vulgate dit : *frater draconum.* (xxx, 29.)

Eliu, fils de Barachiel, fils de Buz, s'irrita contre Job parce qu'il se disait juste devant le Seigneur. C'est pourquoi, le fils de Barachiel, le Buzite, dit : « Je suis le moins avancé en âge, et c'est « pourquoi j'ai craint de déployer de« vant vous ma science. » (XXXII, 2, 6.) Eliu se levant avec impudence parle ainsi contre Job, tandis que les trois autres se taisent : « Je parle« rai de nouveau, car les paroles se pressent sur « mes lèvres. » (Ibid. XVII.) Eliu dit à Job : « C'est « l'Esprit de Dieu qui m'a fait, c'est le souffle « du Tout-Puissant qui m'enseigne. Si tu le « peux, réponds-moi. Que Dieu détourne « l'homme de l'iniquité. Il épargne son âme « en le gardant de la mort et l'empêchant de « tomber durant la guerre. Il le reprend en « lui envoyant la maladie qui l'étend sur sa « couche. Il renouvelle son corps comme l'en« duit appliqué sur la muraille et il remplit « ses os de leur moelle. C'est pourquoi, « l'homme s'accusera lui-même en disant : « qu'ai-je fait ? il ne m'a pas puni selon la « grandeur de mes péchés. » Eliu dit encore à Job : « Ouvre l'oreille, Job, et écoute-moi ; « demeure en silence et je parlerai. Si tu as « des paroles à ajouter, réponds-moi, car je « veux que tu sois juge de la justice de mes « discours. » (XXXIII, 4 et suiv.) Poursuivant encore, Eliu dit pour la troisième fois : « Sages, « écoutez-moi : il est bon que ceux qui ont la « science ouvrent l'oreille, car l'oreille juge « les discours. » Eliu dit encore : « Quel homme « est semblable à Job, qui avale la dérision « comme l'eau, qui n'a point péché, qui n'a « point agi sans piété ? Que ce ne soit pas moi « qui renverse la justice devant le Tout-Puis« sant. Mais il rend à chacun des hommes selon « ses œuvres. Celui-là est impie qui dit au roi : « tu as agi avec iniquité ; et : il n'a pas redouté « ma face lorsqu'il était en ma présence. Car, « Dieu voit tout ; il comprend ce qui n'a point « de vestige, les choses merveilleuses et rele« vées, celles dont le nombre ne peut être « compté. L'homme prudent entend mes pa« roles ; mais Job n'a point parlé avec sagesse. » (XXXIV, 2 et suiv.) Continuant une quatrième fois, Eliu parle contre Job : « Pourquoi as-tu « jugé de la sorte dans tes jugements ? qui es« tu pour dire : Je suis juste devant le Sei« gneur ? » (XXXV, 2.) Pour la cinquième fois, Eliu insiste dans ses discours et ni Job, ni ses amis ne l'accusent comme injuste. Il est manifeste par là que les trois amis ont changé de sentiment. Il dit à Job : « Supporte encore « un instant mes discours, afin que je t'ins« truise ; car j'ai encore quelque chose à dire. » (XXXVI, 2.) Et Eliu s'exprime ainsi : « Ouvre « tes oreilles pour mes paroles, ô Job. Recon« nais la puissance du Seigneur. As-tu près de « toi un scribe ou un livre ? Les nuages dorés « viennent-ils de l'aquilon ? » (XXXVII, 14 et suiv.)

Dieu se manifeste ; il juge Job et l'instruisant du mystère du Christ, il dit : « Quel est « celui qui obscurcit mes conseils et qui ren« ferme ses paroles dans son cœur ? » Dialogue du Seigneur : « J'ai donné des portes à la mer « pour la renfermer ; je lui ai dit : tu viendras « jusqu'ici et tu n'iras pas plus loin, mais tes « flots se briseront sur eux-mêmes. » Discours du Seigneur : « As-tu pris la fange pour en « former l'animal ? Les portes de la mort s'ou« vrent-elles devant toi par la crainte ? Les « portiers de l'enfer ont-ils tremblé en te « voyant ? » Et encore : « As-tu visité les tré« sors où s'amasse la neige ? as-tu contemplé « les trésors de la grêle ? d'où vient le givre ? « comment est préparé le cours de la pluie qui « tombe avec force ? » Et encore : « Quel est « le père de la pluie ? quel est le sein d'où la « glace est sortie ? qui a enfanté le brouillard « dans le ciel et les gouttes de rosée sur la « terre ? appelleras-tu la nuée par tes paroles « et t'obéira-t-elle en répondant par le bruit « des grandes eaux ? est-ce que si tu comman« des à la foudre, elle s'élancera ? qui a donné « à la femme la science qui organise le corps ? « qui a préparé au corbeau sa proie ? car ses « petits ont volé en croassant devant le « Seigneur et cherchant leur nourriture. » (XXXVIII, 2 et s.) Et encore : « L'autruche a « des ailes ; elle laissera ses œufs dans la terre ; « Dieu n'a pas mis en elle la sagesse et cepen« dant l'oiseau se rira du cavalier. » Et encore : « Est-ce par ta science que l'épervier se tient « au haut des airs, tandis que le vautour s'as« sied et demeure sur son nid ? » (XXXIX, 13 et s.)

Le Seigneur parla de nouveau à Job : « Est« ce toi qui jugeras les jugements du Tout-Puis« sant ? Celui qui argumente contre Dieu ne « répondra-t-il point ? » Job dit au Seigneur : « J'ai argumenté contre le Seigneur, je suis « jugé et instruit par les paroles que je viens « d'entendre. » (Ibid. 32.) Le Seigneur parla ensuite, une seconde fois, se manifestant au milieu de la nuée : « Ceins tes reins comme

« un guerrier ; je t'interrogerai et tu me ré« pondras. » Discours du Seigneur : « Je con« fesserai que ton bras est puissant pour donner « le salut. Voici que les autres animaux sauvages « viennent se nourrir devant toi de l'herbe « des champs comme les bœufs. Mais la force « de Behemoth [1] est dans l'ombilic, il élève sa « queue comme un cyprès, ses côtes sont « d'airain, son épine dorsale est du fer fondu ; « il dort à l'ombre de toute espèce d'arbres. « Tu conduiras Léviathan [2] avec un hameçon ; « tu placeras une muselière autour de ses na« rines, lorsque tous les navigateurs se réunis« sant ne pourraient emporter seulement la « peau de sa queue. (XL, 2 et s.) Car il regarde « le fer comme une paille, l'airain comme un « bois pourri ; un arc d'airain ne le blessera « point. » (XLI, 18-19.)

[1] Le texte ne nomme pas Behemoth, bien que rapportant les paroles de la Vulgate qui le concernent.

[2] Le texte dit λέοντα et non Léviathan, mais en se reportant à la Vulgate on peut rétablir ce mot dans la traduction.

Job cesse alors de parler, après qu'il s'est écrié : « Je sais que vous pouvez tout et que « rien ne vous est impossible. Qui donc pour« rait vous cacher ce qu'il pense ? Je me suis « estimé comme cendre et poussière. » (XLII, 2, 3, 6.) Le Seigneur reprend Eliphaz, le Thémanite, parce qu'il a péché, et avec lui ses deux amis, parce qu'il n'a point parlé selon la vérité devant le Seigneur comme son serviteur Job. Alors, s'accomplit la purification des trois amis, par le ministère de Job, prêtre de Dieu. Il est dit comment le Seigneur glorifia Job, et, à la prière de celui-ci, intercédant pour ses amis, leur remit leur faute. Lorsque tous ceux qui étaient de la race de Job apprirent ces choses, ils vinrent le trouver ; ils mangèrent et burent avec lui et, pleins d'admiration pour sa personne, ils lui donnèrent chacun un agneau et quatre drachmes d'or. Il est écrit qu'il ressuscitera avec ceux que ressuscitera le Seigneur. Dans ces choses est toute la substance et la force du livre de Job.

LA SAGESSE DE SALOMON.

Ce livre est appelé la Sagesse de Salomon, parce que Salomon, dit-on, écrivit aussi ce livre. Il contient l'enseignement de la justice et apprend à discerner les hommes méchants de ceux que le zèle du bien anime ; il prophétise touchant le Christ. Il apprend qu'il est besoin d'un long travail et d'un vif désir pour obtenir la sagesse. Il décrit certaines parties de la nature ; il s'élève contre les idoles, contre ceux qui les font, contre ceux qui mettent en elles leur espérance et qui les adorent. Hymne et actions de grâces pour toutes les choses admirables survenues aux Israélites en présence de leurs ennemis et qui furent l'œuvre de Dieu. Tel est le contenu de tout ce livre ; mais la récapitulation selon l'ordre des chapitres est celle-ci :

Au commencement, exhortation du juste à la piété et blâme infligé à l'impie blasphémateur. « N'imitez pas les antechrists, car ils sont « fils de la mort. » Ainsi, les impies en sont venus au point de crucifier le Dieu de gloire, en mettant au-dessus de lui le siècle présent. Ils ont poursuivi de même et mis à mort les Apôtres. Il arrivera que plusieurs mépriseront la loi de Dieu et que d'autres la pratiqueront.

Dieu n'épargnera pas la multitude de ceux qui sont impies envers le Christ. Mais Dieu veille sur un seul juste qui a mis sa confiance dans le Christ, même lorsqu'il meurt jeune : « Ce n'est pas le long espace du temps qui fait « une vieillesse vénérable. » (IV, 8.) L'impie méprise la mort de celui qui croit dans le Christ, mais celui-ci est discerné par le Christ lui-même. Les impies seront livrés à une ruine ignominieuse et ceux-là sont réservés à un jugement sévère et à la condamnation, qui auront persécuté les serviteurs du Christ, car ils verront la gloire du Christ et de ses disciples, tandis qu'eux-mêmes seront livrés au supplice.

La richesse amène à sa suite l'orgueil. Quelle est la colère de Dieu contre ceux qui se

sont montrés impies envers le Christ. Exhortation aux princes d'Israël pour qu'ils croient au Christ, ou plutôt exhortation aux chefs de l'Eglise catholique sur la manière de gouverner après qu'il aura quitté le monde. Quelle est la Sagesse, c'est-à-dire le Fils de Dieu. Comment le Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous. Car, dit-il, j'ai souffert les mêmes choses que vous, étant homme et soumis à la loi par l'ordre de Dieu. Concernant le Christ : c'est par la sagesse de Dieu que j'ai la connaissance de toutes choses ; « nous sommes entre ses mains, nous et nos discours. » (VII, 16.) Quelle est la sagesse et comment elle est venue parmi les hommes ; « elle est « unique et elle peut tout, elle demeure en « elle-même et elle renouvelle toutes choses. » (Ibid. XXVII.)

J'ai aimé la sagesse dès ma jeunesse, dit-il, et j'ai reçu d'elle tous les biens de la chair et de l'esprit. Ayant connu la grandeur de la sagesse, j'ai prié le Seigneur de me donner son Esprit-Saint qui me la ferait connaître. Et il m'a été envoyé de sorte qu'il m'est venu en aide dans mes œuvres. Car, « les pensées des « mortels sont sans force. » (IX, 14.)

Quelles sont les œuvres de la sagesse. Comment elle a gardé le premier homme ; de quels maux Dieu délivre ceux qui croient en lui et quels grands biens il leur accorde, ainsi qu'il arriva à Noé, Abraham, Lot, Jacob, Joseph, aux Israélites qu'il délivra des mains des Egyptiens par la main de Moïse et qu'il rassasia de l'eau sortie du rocher. Comment il envoya les guêpes à sept nations et ensuite, usant de longanimité, il leur donna le temps du repentir, enseignant par là à son peuple à se montrer miséricordieux. Contre les adorateurs des éléments, des grenouilles, des moucherons, des rats, des sauterelles, des guêpes, des serpents. Contre les adorateurs des idoles d'or ou d'argent, de bois ou de pierre. Que par le bois le salut sera accordé à ceux qui croient. De ceux qui fabriquent les idoles ou qui en font la représentation. De tous les maux qui résultent de l'idolâtrie. Des mauvaises religions et combien de maux en découlent. De la céramique et des idoles de terre cuite. De toutes les idoles qu'adorent les nations, les animaux ennemis de l'homme, les serpents, les chats et autres semblables. Que Dieu accorda un bienfait au peuple d'Israël, envoyant des cailles au lieu des grenouilles. Que contre la morsure des serpents le salut fut donné au peuple par le serpent d'airain suspendu à la croix ; mais les ennemis d'Israël furent mis à mort par les serpents et par les rats. Que Dieu nourrit son peuple de la nourriture des anges, accommodée au goût de chacun et renfermant toutes les saveurs. Qu'il envoya la grêle et le tonnerre pour détruire les richesses des Egyptiens. Qu'il envoya aux Egyptiens les ténèbres palpables et les maux qui les accompagnaient, mais qu'il envoya à ses saints la lumière en Egypte et la colonne de feu dans le désert. En punition de la mort des enfants hébreux, il envoya la mort aux premiers-nés des Egyptiens et il engloutit l'armée dans les ondes, et tandis que les premiers-nés étaient frappés de mort, le salut était accordé à Israël par le sang de l'agneau. Pour les justes menacés de mort dans le désert, Aaron fléchit le Seigneur en priant et offrant de l'encens ; pour la mort des Egyptiens submergés dans la mer Rouge, la colère de Dieu fut sans miséricorde, et le passage du peuple s'accomplit d'une manière admirable. Que les Egyptiens souffrirent ces maux à cause de leur inhumanité envers des étrangers, de même que les habitants de Sodome. Que tous les éléments sont soumis à la volonté divine du Christ, prêts à obéir à son commandement, comme les cordes de la cithare obéissent aux doigts de celui qui tient l'instrument. Dans ces choses est toute la substance du livre de la Sagesse de Salomon, qui mérite le nom de Panarétique.

PROVERBES DE SALOMON.

On appelle ce livre Proverbes de Salomon, parce que c'est Salomon qui en a prononcé et écrit le contenu. Lorsqu'il eut pris possession du royaume de David, son père, il pria Dieu de lui donner la sagesse plutôt que les richesses et que la victoire sur ses ennemis. Il reçut l'effet de sa demande et devint sage plus que tous les mortels qui avaient été avant lui ou qui furent dans la suite. Il fut admiré de tous pour les choses qu'il avait faites ou dites; il composa trois mille paraboles et cinq mille cantiques; il disserta sur la nature de tout ce qui germe sur la terre et de tous les animaux. Il écrivit, selon les uns, trois livres seulement, celui-ci, l'Ecclésiaste et le Cantique des cantiques; suivant les autres, il composa aussi la Sagesse, qui est intitulée et appelée Panarétique, car ils affirment que ce livre est véritablement son œuvre.

Ce livre est donc appelé le livre des Proverbes. Or, les proverbes sont des paroles remplies de sagesse qui ressemblent aux énigmes, qui disent une chose et signifient une autre cachée sous celle-ci. Telle est la nature des proverbes. Il en est ainsi quand les disciples disent, dans l'évangile de Jean, après que le Seigneur eut dit beaucoup de choses dont le sens demeurait obscur pour eux : « Maintenant, vous parlez ouvertement et « vous ne dites aucun proverbe. » (Jean, XVI, 29.) D'où il est facile de conclure que les proverbes présentent un sens caché et non un sens clair. C'est parce que la plupart des paroles contenues dans ce livre sont de cette nature qu'il est appelé le livre des Proverbes.

Le proverbe est appelé par les Grecs *paroimia*, parce que de telles sentences étaient ordinairement écrites le long des chemins, pour la correction et l'enseignement de ceux qui passaient par là. On écrivait ainsi le long des chemins, parce que tous ne recherchent pas les enseignements de la vérité; afin que, passant et voyant ces choses, les hommes recherchassent le sens de ce qui est écrit et qu'ainsi ils fussent instruits. Quelques-uns définissent ainsi le proverbe : la parole d'un seul, mise comme dans le chemin pour être exposée aux regards de plusieurs.

Ce livre renferme la connaissance de la sagesse et de la discipline, l'intelligence des discours sensés, les divers sens du langage, la notion de la justice véritable pour redresser les jugements, les moyens de reconnaître les paraboles, les sentences des sages, les énigmes, les paroles obscures. Car, il y a une connaissance de la sagesse et de la discipline. Si les Grecs prétendent posséder la sagesse, si les hérétiques se croient en possession de la discipline, l'auteur de ce livre enseigne à la fois la sagesse et la discipline véritable, afin que, par la ressemblance de ce nom de sagesse, nul ne soit entraîné vers les sophismes des Grecs ou des hérétiques. Les Grecs pensent l'emporter sur tous en cette matière et « disant être « sages, ils sont devenus insensés. » (Rom. I, 22.)

Les hérétiques, persuadés qu'ils possèdent la discipline, marchent dans leur voie propre, et ils pèchent, condamnés par eux-mêmes.

Le sage, s'il entend les divines paroles, deviendra plus sage; car, entendant la loi de Dieu et la mettant en pratique, ne se laissant séduire par aucune tromperie, ni entraîner par la négligence dans la discipline du Seigneur, l'homme deviendra sage et, instruit de la sorte, il recevra de Dieu une connaissance parfaite. C'est ainsi que les sages sont instruits, et l'intelligence des discours de la sagesse n'est autre que la connaissance du Dieu unique et véritable. Parmi les Grecs, les uns ont pensé que Dieu est corporel, les autres l'ont adoré dans les simulacres des idoles. Les hérétiques, à leur tour, se sont égarés dans la connaissance du vrai. C'est pourquoi celui-ci [l'auteur des proverbes] parle de la connaissance véritable de Dieu, en disant qu'il est ineffable : « La gloire de Dieu cache la parole (Prov. XXV, « 2), » et il dit de sa providence : « Les yeux « du Seigneur contemplent en tous lieux les « bons et les méchants. » (Ibid. XV.) Et encore: « Le riche et le pauvre se sont rencontrés : le « Seigneur a fait l'un et l'autre. » (Prov. XXII, 2.) « Tandis que le débiteur et le créancier sont

« en face l'un de l'autre, le Seigneur les voit « tous deux. (Prov. XXIX, 13.) Les voix de « l'homme sont sous les regards de Dieu, il « aperçoit les traces de son passage.» (Id. II, 21.) Il signale aussi sa justice : « Les sacrifices « des impies sont une abomination devant « Dieu ; mais il accueille la prière de ceux qui « marchent dans le droit chemin. » (Id. XV, 8.) Et encore : « Dieu renverse la demeure « des orgueilleux, il affermit la borne de l'hé- « ritage de la veuve. » (Id. XV, 25.) Il n'accomplit pas directement les œuvres de ses mains, mais il fait toutes choses par son Verbe et par la sagesse, et c'est ce qui caractérise le Dieu véritable qu'il est le Père du Fils. Et c'est pour cela qu'il est dit : « C'est par la sagesse que « Dieu a affermi la terre. » (Ibid. III, 19.) Et encore : « Dieu a fait les contrées habitables « et inhabitables et tous les lieux élevés que « l'homme peut cultiver sous le ciel. Lorsqu'il « a fait le ciel, j'étais avec lui ; quand il éta- « blissait son trône au-dessus des vents, quand « il plaçait les nuées dans les régions élevées, « j'étais avec lui disposant toutes choses. C'était « en moi qu'était sa joie ; je me réjouissais « tous les jours en sa présence. » (Ibid. VIII, 26, 30.)

Il y a des sens divers dans ce livre ; celui qui examine dans son esprit les trouvera et découvrira les sens cachés. En voici des exemples : « L'homme intelligent échappe aux ardeurs du « jour ; celui qui transgresse la loi devient le « jouet des vents au temps de la moisson. » (Ibid. X, 6.) Et encore : « Recueille tout ce qui « est vert dans les champs, fauche l'herbe de « la prairie et rassemble tout le foin de la mon- « tagne, afin que tu aies des troupeaux pour « te vêtir. » (Ibid. XXVII, 25.) Et encore : « Si « tu t'assieds pour manger à la table des grands, « fais attention à ce qui est servi devant toi, « (Ibid. XXIII, 1), » et d'autres passages semblables.

Ce livre dit quelle est la notion de la véritable justice, car plusieurs se trompent sur la définition du juste, les uns disant que la justice consiste à rendre le dépôt que l'on a reçu, les autres à rendre le mal pour le mal et le bien pour le bien. De telles définitions n'ont rien d'exact. Ne dites pas, en effet : j'agirai envers lui de la même manière qu'il a agi envers moi ; je tirerai vengeance de lui pour l'injure qu'il m'a faite. Celui-ci [l'auteur des Proverbes] nous enseigne quelle est la véritable justice, savoir : de rendre à chacun ce qui lui est dû en particulier. « Honorez Dieu d'a- « bord par vos œuvres de justice et donnez-lui « les prémices de vos fruits de justice. » (Prov. III, 9.) Ensuite, honorez le roi, rendez à vos parents les devoirs qui leur sont dus, à tous ce qui est équitable. Et c'est là un type de la justice. Un autre consiste à justifier son âme, en gardant l'équité et ne se laissant point entraîner par l'iniquité, mais en agissant d'après la raison. « Ne vous laissez pas décevoir par « les mauvais conseils qui vous feraient ou- « blier les enseignements de votre jeunesse « (Prov. II, 16) ; » mais faites toutes choses avec conseil, de telle sorte que chacun se juge lui-même et ne forme que de bons désirs : « Tous les désirs du juste sont bons (Prov. XI, « 23) ; le désir du juste est accueilli.» (Ibid. X, 25.)

Touchant la colère, il s'exprime ainsi : « Ne « soyez pas l'ami de celui qui se livre à la co- « lère, n'habitez point avec un homme em- « porté. (Prov. XXII, 24.) L'insensé laisse échap- « per toute sa colère, l'homme sage en écono- « mise une partie. » (Ibid. XXIX, 11.) Celui donc qui se donne ainsi à lui-même une règle, qui conserve saines et pures les actions qui relèvent de chacune des facultés de son âme, celui-là connaîtra la justice véritable.

Régler ses jugements, c'est d'abord juger avec justice et selon la loi de Dieu, car il est dit : « Ouvre ta bouche à la parole de Dieu et « juge sainement de toutes choses. Sois juge « du pauvre et de celui qui est faible. » (Prov. XXXI, 8.) « Celui qui dit de l'impie : C'est un « juste, sera exécrable aux peuples et odieux « parmi les nations, car il n'est pas bon de « faire acception de personne dans ses juge- « ments. » (Prov. XXIV, 24.) Ces paroles n'offrent pas d'ambiguïté. En second lieu, celui qui juge les autres doit s'appliquer à lui-même le même jugement : qu'il s'examine, qu'il se reprenne lui-même s'il s'est laissé emporter par la colère ; qu'il réprime ses désirs s'ils ont été trop violents ; qu'il excite et réveille la raison s'il l'a laissée sommeiller, et qu'il dise : « Jusques à quand, ô paresseux, demeureras- « tu dans ton repos ? » Alors, se gouvernant avec justice et devenu son propre accusateur, il apprendra à porter un jugement droit et il n'entendra pas un autre lui dire : « Vous qui « instruisez les autres ne vous instruisez-vous « pas vous-même ? Vous qui dites : ne soyez

« point adultères, pourquoi commettez-vous « l'adultère ? » (Rom. II, 21.) De même que celui qui marche et suit son chemin droit parvient au but ; ainsi celui qui porte des jugements droits est reconnu juste et sage.

Les paraboles sont des discours qui offrent comme une image des choses dont on parle. Elles permettent de saisir par la ressemblance les choses dont il est question. C'est ainsi que le Seigneur disait, comme le rapporte Marc : « A quoi comparerai-je le royaume de Dieu « ou à quelle parabole aurai-je recours pour « en parler (Marc. IV, 30) ? » indiquant que la parabole est une façon de parler par ressemblance. Et lorsqu'il a dit : « Le royaume de « Dieu est semblable, » il ajoute aussitôt : « C'est pourquoi je leur parle en paraboles. » (Matth. XIII, 31.) Les paraboles sont semblables à celle-ci : « De même que la chute de la neige « au temps de la moisson tempère la chaleur, « ainsi l'envoyé fidèle réjouit ceux qui l'ont « envoyé. » (Prov. XXV, 13.) Ou encore : « Ceux « qui se réjouissent d'avoir fait une promesse « trompeuse ressemblent aux vents, aux nua- « ges et à la pluie (Ibid. 14), » et d'autres discours semblables.

Les sentences ne sont pas des subtilités de paroles, des discours qui séduisent par une apparence probable, mais des enseignements vrais et exacts, proférés non selon la doctrine d'un maître, mais comme le résultat d'une intuition particulière et comme une affirmation personnelle : « Lorsque le cœur se réjouit, « le visage s'épanouit ; dans la tristesse il s'as- « sombrit. » (Prov. XV, 13.) De même : « Le « cœur droit cherche la science ; la bouche des « insensés se nourrit de sottise. » (Ibid. 14.) Ou bien : « La haine excite les querelles ; la « charité recouvre tous ceux qui n'aiment « point la contention. » (Prov. X, 12.) « Celui « qui méprise une chose sera méprisé par elle ; « celui qui accomplit le commandement de- « meurera à l'abri du mal. » Les discours des autres hommes sont, pour la plupart, d'un sens douteux ; ceux des sages, tels que sont les précédents, sont vrais et exacts de tout point, de telle sorte que l'on n'y puisse contredire. Les autres hommes définissent une chose par ses effets, comme si l'on dit que l'homme injuste est méprisable et que l'adultère est infâme, car cela est évident pour tous. Mais les sages remontent aux principes des choses, afin que chacun connaissant la source du mal puisse se tenir en garde, et ils donnent comme un pronostic des mouvements de l'âme, ainsi qu'on l'a vu dans les choses dites plus haut : « La haine excite les querelles ; la charité re- « couvre tous ceux qui n'aiment point la con- « tention. » Celui qui est querelleur tire de la haine le principe de sa méchanceté et personne ne dira qu'il aime celui qui se plaît dans les querelles. Au contraire, celui qui fuit la contention a le caractère de la charité, en sorte que personne ne dira que celui qui a la charité aime les disputes. De même, il est dit : « Le « paresseux est rempli de désirs (Prov. XIII, « 4), » et : « L'homme emporté agit sans rai- « son. » (Prov. XIV, 17.) Car, l'âme du paresseux est tout entière plongée dans les désirs et l'homme emporté par la colère n'est capable d'aucun bon conseil.

Le sage décrit les mœurs et fait connaître le principe des actions, leur cause, lorsqu'il dit que la haine précède les rixes ; que la charité précède la fuite de la dispute ; que la volupté coupable précède la paresse ; que la colère suit le manque de conseil ; que la cause du mépris dans lequel l'homme tombe est le mépris de la loi ; que la crainte de Dieu nous garde à l'abri du mal ; et, de même, que la cause de la perte de l'âme est de ne point garder sa langue, ou que la témérité engendre la crainte. Si, donc, on examine ainsi en détail chacune de ces sentences, on découvrira qu'elles ont été prononcées et écrites afin que ceux qui les connaîtront apprennent en même temps les causes du bien et du mal, qu'ils accomplissent le bien et s'écartent de l'iniquité.

Les énigmes sont des paroles d'un sens obscur qui sont destinées à préoccuper l'esprit de celui qui les rencontre et qui ne peut en découvrir ou en deviner le sens, mais qui cependant laissent découvrir la pensée cachée à celui qui les scrute attentivement. En voici des exemples : « Une sangsue avait trois filles très-chéries ; « ces trois et la quatrième n'ont jamais dit : « c'est assez. La tombe, l'amour d'une femme, « l'abîme, la terre qui n'est jamais rassasiée « d'eau, l'eau et le feu n'ont jamais dit : c'est « assez. » (Prov. XXX, 15.) Et encore : « Il y a « trois choses que mon intelligence ne peut « atteindre et une quatrième que j'ignore : les « traces de l'aigle au milieu des airs, celles du « serpent sur la pierre, celles du navire qui « fend l'onde et les voies de l'homme pen- « dant le temps de sa jeunesse. » (Ibid. 18.)

Tout ce qui ressemble à ceci est énigme ; une chose est indiquée et il s'agit d'une autre; certains passages sont obscurs et ils ont un sens caché. Tel est le résumé du livre des Proverbes.

La récapitulation suivant l'ordre des chapitres est celle-ci : au commencement, il s'agit des proverbes eux-mêmes de « Salomon, fils « de David, qui régna sur Jérusalem, ayant « pour but la connaissance de la sagesse et de « la discipline. » (Prov. I, 1.) Que « le commen« cement de la sagesse est la crainte du Sei« gneur. » (Ibid. 7.) Qu'il faut écouter les commandements du père et ne pas rejeter les ordres de la mère. Qu'il ne faut pas errer, ni faire route avec ceux qui accomplissent l'iniquité, pour puiser à la même bourse. La sagesse prêche dans les chemins publics, mais les impies ne veulent point l'entendre : « Lors« que je les appelais, ils ne m'ont point écou« tée; ils m'appelleront et je ne les écouterai « pas. » (Ibid. XXIV, 28.) Ensuite est cette parole : « Accepte mes commandements et ton « oreille entendra la sagesse, afin que tu con« naisses la justice et le jugement. » (Ibid. II, 2.) « Malheur à ceux qui abandonnent les « droits sentiers et qui se réjouissent du mal « qui arrive. » (Ibid. XIII, 14.) Et ensuite: « Ne te laisse pas aller aux conseils pervers « afin que les sentiers de la justice te soient « rendus faciles. » (Ibid. XIX, 20.) Et ensuite : Ne négligez point l'observation de la loi, afin que votre vie soit longue et s'écoule en paix. Qu'il faut se confier en Dieu dans la plénitude du cœur, ne pas se reposer sur sa propre prudence, mais honorer le Seigneur par des œuvres de justice. Qu'il ne faut point négliger les enseignements du Seigneur : « Le Seigneur « châtie celui qu'il aime. » (Prov. III, 12.) Bienheureux l'homme qui trouve la sagesse. Que l'on ne doit point oublier de tenir compte de ces enseignements (III, 21), mais garder sa volonté et son intelligence, afin, dit-il, qu'elles soient la vie de votre chair. Qu'il ne faut point s'abstenir du bienfait que réclame l'indigent lorsque votre main possède ce qui est nécessaire pour le secourir, et que l'on ne doit pas ourdir le mal contre son ami, parce que l'homme injuste est impur devant le Seigneur. Ensuite cette parole : « Le Seigneur résiste aux « superbes et donne sa grâce aux humbles. » (Ibid. 34.) Qu'il faut écouter les préceptes de son père. Et ensuite: « Mon fils, fais attention « à mes paroles et garde ton cœur avec soin, et « le Seigneur rendra ta marche droite. » (Prov. IV, 20.) Qu'il ne faut point s'attacher à la femme perverse : « Elle ne marche point dans « les voies de la vie ; poursuis ta route loin « d'elle.» (Prov. V, 6.) Et ensuite : « Bois de l'eau « de ton vase, et que la fontaine de ton eau te « soit douce. » (Ibid. 15.) Et ensuite : « Tu passe« ras de longs jours vivant familièrement avec « sa sagesse [1]. (Ibid. 19.) Vas à la fourmi, ado« lescent paresseux, et deviens plus sage, car « elle amasse durant la moisson des greniers « abondants. » De celui qui va à l'abeille : « Apprends combien elle est laborieuse. » (Prov. VI, 6.) Et ceci : « Jusqu'à quand, pares« seux, seras-tu couché ? » (Ibid. 9.) Tu dors encore un peu ; tu reposes encore un peu, et à cause de cela la ruine viendra sur toi soudain. Encore une fois, de l'observation des préceptes du père : « Car ils sont la lumière et « le flambeau des commandements et le che« min de la vie. (Ibid. 23.) Quelqu'un portera« t-il du feu dans son sein, tandis que ses vête« ments ne brûleront point ? Ou marchera-t-on « sur des charbons ardents sans se brûler les « pieds ? (Ibid. 27.) Celui qui a commerce avec « une femme mariée ne sera point innocent. » (Ibid. 29.) Et encore : « Il n'est pas étonnant « que quelqu'un soit surpris faisant un larcin, « car il vole pour remplir son ventre affamé, « mais l'adultère perd son âme parce qu'il est « un insensé. » (Ibid. XXX, 32.) Et ensuite : « Adore le Seigneur et tu seras puissant ; garde « mes commandements et grave-les sur les ta« bles de ton cœur, afin qu'ils te défendent de « la femme étrangère et de la courtisane. » (Prov. VII, 2, et suiv.) Que l'on doit prêcher la sagesse qui réside sur les hauteurs, parce qu'elle est plus précieuse que l'argent, plus pure que l'or éprouvé, et que la crainte du Seigneur hait l'injustice. (Prov. VIII, 1 et suiv.) Et ensuite : « Le Seigneur m'a établi au com« mencement de ses voies pour les œuvres de « ses mains. (Ibid. 22.) La sagesse s'est édifié « une demeure. (Prov. IX, 1.) Reprends le sage, « et il t'aimera. Si tu es sage, tu le seras pour « toi-même et pour tes proches ; si tu es mé-

[1] Les paroles empruntées ici au livre des Proverbes sont relatives à la fidélité conjugale : Bois de l'eau de ton vase, etc. Sans expliquer ce sens figuré, sans rien dire qui rappelle la femme, on passe tout à coup aux derniers mots du v. 19 : Tu passeras de longs jours vivant familièrement avec sa sagesse. Pour traduire en gardant la manière et le faire de l'auteur, il n'y a rien à ajouter. Pour être compris du lecteur, il faudrait : avec la sagesse de la femme que tu as choisie dans tes jeunes années.

« chant, les maux seront pour toi seul. La « femme insensée et audacieuse manquera de « nourriture. (Ibid. 8 et suiv.) La pauvreté hu« milie l'homme; le fils élevé par une sage « discipline sera sage : la mémoire du juste « obtiendra les louanges; celui qui marche « avec simplicité marche avec confiance ; celui « dont les lèvres profèrent la sagesse frappe « comme d'une verge l'homme qui n'a point « de cœur; la discipline garde les voies de la « vie; les lèvres du juste cachent l'inimitié ; « l'insensé accomplit le mal ; la bouche du juste « distille la sagesse. » (Prov. xx, 4 et suiv.) Contre les idolâtres qui fabriquent les idoles d'or ou d'argent, de pierre ou de bois. Que le salut est accordé par le bois à ceux qui croiront. De ceux qui font les idoles ou qui les peignent. De tous les maux engendrés par l'idolâtrie. Du culte impie et des maux qui en découlent. De l'argile et des idoles d'argile. De toutes les idoles adorées par les nations. Des animaux ennemis de l'homme ; du serpent, du chat et des autres semblables. Que Dieu a été le bienfaiteur d'Israël, envoyant les cailles au lieu des grenouilles.

RÉSUMÉ DU LIVRE DE SIRAC.

De la crainte du Seigneur; qu'il ne faut pas s'irriter; qu'il ne faut pas s'approcher de Dieu avec hypocrisie. De la tentation et de la patience. De l'honneur dû aux parents; de l'équité. Qu'il ne faut pas chercher quelque chose de plus relevé que les commandements. De l'aumône et de la protection des orphelins. De la sagesse; de la honte nuisible et utile : il [l'auteur de ce livre] s'étend en cet endroit sur la crainte nuisible. Qu'il ne faut pas s'abandonner au désir des richesses, ni penser que l'on pèche impunément lorsque l'on ne reçoit pas aussitôt le châtiment, car Dieu est patient et il est besoin de le fléchir. Des paroles vaines, de l'orgueil, de l'épreuve des amis, de la discipline, de l'audition des choses utiles. Qu'il ne faut point pécher, ni mentir, ni prononcer des paroles vaines; qu'il ne faut pas renouveler ses vœux, c'est-à-dire différer ce que l'on a promis à Dieu. De la femme, des serviteurs, des troupeaux, des enfants, du père, de la piété envers Dieu, de l'honneur rendu aux prêtres, de la visite des affligés. Qu'il ne faut point disputer, injurier; qu'il ne faut point mépriser les discours et la sagesse des anciens. De la tempérance, de l'amitié; que l'on ne doit point imiter les pécheurs. Du juge intelligent et de l'insensé, de l'orgueil, de l'équité, que l'on ne doit point blâmer sans jugement et sans examen. Il faut se garder des méchants. De la recherche des hommes riches auxquels s'attache le grand nombre; de l'avarice de plusieurs d'entre eux. Des avares auxquels on donne le nom du ver qui ronge le bois, qui ne donnent jamais rien au prochain. De la possession de la sagesse; du libre arbitre. Qu'il vaut mieux n'avoir point d'enfants que d'en avoir qui soient méchants. Que rien n'est caché pour Dieu. Des créatures, de la formation de l'homme, de l'honneur dont il a été revêtu. De la loi donnée, de l'aumône, de la pénitence, qu'il ne faut point mener une vie déréglée. Qu'il faut garder le secret; de la honte nuisible de l'insensé. Qu'il faut se convertir de ses péchés; qu'il faut fuir l'avarice; du sage et de l'insensé; de la fille sans retenue; de la folie de l'insensé; de la fermeté de l'esprit; qu'il ne faut point parler sans précaution. Que l'on doit se repentir de ses fautes; qu'il ne faut point proférer de serments; de la sagesse. De la bonne et de la mauvaise femme; des marchands; de ceux qui révèlent les secrets. De ceux qui louent en face et qui raillent ensuite. Que l'on doit pardonner au prochain ses manquements à notre égard. De la langue trompeuse; qu'il faut prêter au prochain sans usure, mais tendre la main à l'indigent. Qu'il faut élever avec soin ses enfants; des serviteurs; des animaux sans raison; des songes. De ceux qui craignent Dieu; du sacrifice du juste, du

sacrifice de l'injuste. De l'amour de l'argent ; de l'avidité de manger ; de l'ivresse. Que la constitution de la nature humaine est la même pour tous, mais que la volonté est différente et qu'elle est la cause pour laquelle les uns sont bénis et les autres maudits. De la médecine ; qu'il ne faut point se laisser vaincre par une tristesse excessive. Que l'on doit être retenu par les lois et par les commandements de Dieu. Des œuvres de Dieu ; des châtiments ; de la nature humaine ; elle est remplie de meurtres et de soucis amers. Des œuvres de Dieu.

ABRÉGÉ DES CHOSES DITES PAR LE PROPHÈTE ISAIE.

Accusation d'Israël, ses malheurs, ses sacrifices réprouvés, exhortation à une vie meilleure. Prophétie concernant l'Eglise et la paix à venir. Accusation d'Israël et futurs malheurs du siége. Reproches aux Juifs pour leur vie sensuelle et leur orgueil. Réprobation d'Israël caché sous la similitude de la vigne. Il reproche aux princes d'Israël leur avarice et les excès de l'ivresse, et il leur annonce la désolation future. Il menace ceux qui honorent les faux prophètes et non les vrais prophètes. Il annonce l'arrivée de leurs ennemis. Il a une vision dans laquelle ses lèvres sont purifiées. Le roi de Syrie fait la guerre à Jérusalem avec les Israélites, et Isaïe prophétise touchant le Christ, touchant la ruine de Jérusalem et la venue de Nabuchodonosor. Prophétie sur ceux qui croiront au Christ. De la puissance, de l'orgueil et de la ruine de l'Assyrien. De ceux qui ont foi dans le Christ, de sa génération selon la chair ; de la mansuétude de ceux qui croient en lui.

Il prophétise la ruine de Babylone et des nations étrangères. Ruine des Moabites. Prophétie sur le Christ. Ruine de Damas ; calamités et salut d'Israël. Ruine de l'Egypte. Il annonce par allégorie les maux qui fondront sur les nations qui ne croiront pas au Seigneur et le châtiment de leur incrédulité. Isaïe reçoit l'ordre de se promener nu. Guerre des Mèdes et des Babyloniens contre l'Idumée et l'Arabie. Dernier siége de Jérusalem par Nabuchodonosor. Prophétie faite à Sobna, le trésorier, concernant sa ruine. Les trésoriers ou gardiens des richesses du temple étaient de la race sacerdotale. Ruine de Tyr et ensuite son salut ; paroles allégoriques concernant les églises. Ruine de Babylone par les Mèdes et, pour cet événement, grâces rendues à Dieu par le prophète. Prophétie sur ceux qui croient au Christ, sur la ruine future de l'empire de Satan par le Christ, sur son avènement selon la chair. De la foi au Christ.

Accusation contre Israël parce qu'il a cessé de mettre en Dieu son espérance pour la placer dans les Egyptiens ; maux qui lui arriveront, prospérité qui suivra. Il prophétise en cet endroit sur l'Eglise du Christ, sur le retour des nations vers le Christ et sur la ruine de Jérusalem. Histoire de l'Eglise sous le nom de l'Idumée et de Jérusalem, c'est-à-dire, en recourant au sens anagogique, récit de la désolation des Juifs et de la prospérité de l'Eglise du Christ. Histoire de Sennachérib. Prophétie sur Jean le précurseur et ceux qui croiront au Christ. Démonstration de la puissance de Dieu. Accusation d'Israël à cause de son idolâtrie, et énumération des bienfaits accordés au peuple. De la constitution de l'Eglise ; de la faiblesse des idoles et de leur impuissance. Prophétie concernant le Christ et ceux qui croiront en lui. Reproches faits à Israël, à cause de ses péchés. Il déclare que leur désobéissance a attiré sur eux les calamités qui les ont accablés. De la foi au Christ. Que le Seigneur a permis au peuple de ne pas sacrifier et qu'il ne demande pas le culte des sacrifices. Prophétie sur ceux qui ont foi dans le Christ. Démonstration de la faiblesse des idoles et preuve de la puissance de Dieu.

Ruine de Babylone ; démonstration de la dureté du cœur des Juifs ; prophéties heureuses. Prophétie concernant le Christ et consola-

tion de Jérusalem. Prophétie sur les apôtres et sur le Christ. De la naissance du Christ selon la chair, de sa passion, de sa résurrection, de la multitude de ceux qui croiront en lui. Du Christ et d'Israël, selon l'histoire; de ceux qui croiront au Christ, selon le sens anagogique. Accusation contre les Juifs à cause de leur idolâtrie. Condamnation de leurs jeûnes et annonce d'un jeûne plus agréable à Dieu. Reproches à cause de leurs œuvres perverses et de leurs conseils iniques; prophétie sur ceux qui croient dans le Christ. Prophétie touchant le Christ et les guérisons du corps et de l'âme accomplies par lui; des apôtres et des autres croyants. De sa passion. Confession du prophète au nom de tout le peuple; confusion de leur incrédulité par le Seigneur. Election de ceux qui croient en lui et accusation de l'idolâtrie des Juifs. De ceux d'entre les Juifs qui croient en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Accusation de ceux qui ne croient point à la vie future.

ABRÉGÉ DES CHOSES DITES PAR LE PROPHÈTE JÉRÉMIE.

Prédiction des maux qui arriveront à Israël par Nabuchodonosor. Reproches adressés aux Israélites à cause de leur idolâtrie et souvenir des bienfaits de Dieu à leur égard; maux qu'ont endurés ceux qui ont mis leur confiance dans les Egyptiens. Démonstration de l'impuissance des idoles et reproches aux Israélites à cause du sacrifice des victimes humaines. Accusation contre Israël et comparaison avec Juda, qu'il surpasse par les crimes. Prédiction des biens qui attendent Israël s'il se convertit à Dieu; confession du prophète prenant la place du peuple. Arrivée des Babyloniens; lamentations du peuple sur la ruine future et description de ces calamités. Reproches contre le peuple, parce qu'il n'y a point eu un seul homme assez juste pour que la colère de Dieu fût arrêtée; démonstration de leur iniquité. Que Jérusalem ne doit point être renversée jusqu'aux fondements par Nabuchodonosor.

Arrivée des Babyloniens et accusation de désobéissance contre Israël, parce qu'ils n'ont point voulu écouter les prophètes. Accusation contre les faux prophètes qui trompaient le peuple, parce que Jérémie annonçant qu'il y aurait guerre, eux disaient qu'il y aurait paix. Réprobation des sacrifices; arrivée du Babylonien et condamnation de l'esprit rebelle des Juifs. Il exhorte Juda à revenir au bien, et, s'ils ne le font, les menace du même châtiment qu'Israël. Dieu empêche Jérémie de prier pour eux. Refus d'accepter leurs sacrifices; accusation au sujet de leur inconstance et des victimes humaines qu'ils offraient aux idoles. Il prédit que le lieu où est l'idole deviendra leur tombeau et que plusieurs d'entre les morts seront privés de sépulture.

Il est question de nouveau de l'arrivée des ennemis. Lamentation de Jérémie sur les iniquités du peuple. Reproches faits aux Juifs parce qu'ils sont incirconcis de cœur et exhortation à ne point se laisser entraîner à l'idolâtrie. Lamentation faite au nom du peuple sur les malheurs à venir et accusation faite par Dieu lui-même. Exhortation aux Juifs pour qu'ils obéissent à Dieu; accusation contre leurs pères et maux qui leur sont advenus à la suite. De nouveau Jérémie est empêché de prier pour eux. Le prophète se plaint des embûches qui lui ont été tendues par les Juifs à Anathoth, et il prédit qu'ils périront pour cette cause.

Jerémie reçoit l'ordre de cacher sa ceinture, et il prédit que les Juifs seront rassasiés et enivrés de maux. De l'absence de pluie : le prophète est empêché de prier pour le peuple. Dieu rejette leurs holocaustes et leurs jeûnes; il menace les faux prophètes parce qu'ils disaient qu'aucune calamité ne fondrait sur le peuple. Il prie Dieu qui répond qu'il n'exaucera point sa demande, lors même que Moïse et Samuel intercéderaient pour eux; mais qu'il les livrera au glaive et à la mort, à la faim et à la captivité, à toutes les angoisses de la dou-

leur. Jérémie prie pour que ceux qui l'outragent soient punis; Dieu lui dit : « Si tu sépares ce qui est précieux de ce qui est vil, tu « seras comme la bouche de Dieu. » (Jérém. xv, 19.) Dieu ordonne à Jérémie de ne point se marier, de ne point se lamenter et de prendre part à ce que font les Israélites qui pleurent leurs morts.

Prophétie concernant les apôtres et concernant le Christ. Le prophète rapporte les paroles de ceux qui ne croiront point en lui et prie pour leur confusion. Il recommande aux Juifs d'observer le sabbat. Le prophète est envoyé dans la maison du potier. « Soudain, dit « le Seigneur, je parlerai contre un royaume, « et je le détruirai. Et soudain je parlerai sur « une nation et sur un royaume, et ils seront « rétablis. » Mais s'ils font le mal, je n'accomplirai point le bien que j'avais promis de leur faire. (Jérém. xviii, 7 et suiv.) Ce chapitre est utile contre les Juifs, lorsqu'ils disent que le Seigneur leur a promis ses biens, car ayant manqué à la soumission envers Notre-Seigneur Jésus-Christ, eux-mêmes sont la cause des maux présents qui les accablent. Le prophète prédit les embûches que lui préparent les Juifs, et il prononce des imprécations contre eux parce qu'ils ont rendu le mal pour le bien.

Jérémie reçoit l'ordre de prendre un vase de terre, d'annoncer les maux du peuple et de briser le vase sous leurs yeux en disant : ainsi Jérusalem sera réduite en poudre. Jeté en prison par Phassur, il prophétise à Phassur les maux qui fondront sur lui. Ensuite, il s'irrite contre ceux qui l'ont livré, il les maudit, il maudit le jour de sa naissance. Le roi Sédécias envoie demander à Jérémie si Nabuchodonosor s'éloignera de lui. Il répond que Dieu combattra contre les Juifs et contre le roi Sédécias; mais si le peuple se remet volontairement à Nabuchodonosor, il sera sauvé; et le roi ne mourra point si, renonçant à son impiété, il veut s'attacher aux commandements de Dieu. Prophétie contre Joachim, contre Jéchonias et contre les pasteurs du peuple; condamnation des faux prophètes. Il prophétise à Juda des choses heureuses. Il prophétise à tout le peuple resté à Jérusalem avec Sédécias, en se servant de la parabole des figues, la venue de Nabuchodonosor et la ruine de toutes les nations. Il prédit la ruine de Jérusalem.

Jérémie est saisi par les prêtres pour être mis à mort, et il échappe au péril. Le prophète ordonne qu'on le charge de chaînes et qu'on dise aux envoyés des nations étrangères qu'ils fassent savoir à leurs rois de se soumettre à Nabuchodonosor, parce que Dieu menace de mort ceux qui ne se soumettront point. Il adresse la même exhortation à Sédécias, aux prêtres et au peuple. Le faux prophète Ananias s'oppose à Jérémie et dit que les vases sacrés seront rendus et que Jéchonias, fils de Joachim, frère de Sédécias, reviendra. Ananias brise la chaîne du prophète; mais Jérémie est envoyé pour lui annoncer qu'il mourra, ce qui arriva dans la même année. Il annonce les maux réservés aux prophètes qui vivent à Babylone et au peuple un long temps de captivité, après lequel, cependant, il lui sera donné de revenir. Séméias s'indignait de toutes ces choses, et il réprimande le grand prêtre parce qu'il n'a pas empêché Jérémie de prononcer de telles prophéties; c'est pourquoi Dieu menace de le perdre. Ensuite, discours du prophète pour consoler Israël. Il indique le temps dans lequel ils reviendront de Babylone, c'est-à-dire dans le temps de Pâques, ainsi qu'on le voit dans Esdras, où il est dit qu'ils revinrent dans la fête des Azymes. Par là les Juifs sont manifestement convaincus d'erreur, car ils attendent encore les biens qui sont promis en cet endroit et qui sont déjà venus.

Prophétie touchant les enfants mis à mort par Hérode, touchant le Nouveau Testament. Les Juifs attendent encore la réédification de la ville décrite en cet endroit; mais elle a eu lieu lorsqu'ils revinrent de Babylone. Jérémie reçoit l'ordre d'acheter le champ du frère de son père, et l'ayant acheté il dit : la ville est livrée et vous m'ordonnez d'acheter un champ. Dieu lui répond : Ce qui arrive présentement est causé par les péchés du peuple, mais il viendra un temps où de nouveau la ville sera habitée. Il prédit à Sédécias qu'il sera prisonnier; il leur reproche d'asservir pour la seconde fois les esclaves qu'ils avaient mis en liberté; il menace de grandes calamités à venir. Il ordonne aux fils de Jonadab de construire une maison; ceux-ci refusent. Jérémie reçoit l'ordre de mettre par écrit tout ce qu'il a prophétisé sur Israël afin d'inspirer aux Juifs un sentiment de crainte lorsqu'ils entendront de nouveau la menace des maux qui les attendent. Il commande à Baruch de faire ce travail, et il le fait. Et l'ayant écrit, il en fait lecture aux Juifs.

Les princes d'Israël, lorsqu'ils ont entendu cette lecture, en donnent avis au roi Joachim qui fait saisir le livre et le jette au feu. Jérémie reçoit l'ordre de l'écrire une seconde fois. Il prophétise au roi des malheurs qui seront le châtiment de son audace. Il prophétise la ruine de Jérusalem. Il est pris et jeté en prison, puis mandé par Sédécias, auquel il déclare qu'il sera fait prisonnier et à qui il demande de ne le point renvoyer dans la prison. Les princes le jettent dans la citerne remplie de boue, et Abdémélech l'en retire. Appelé de nouveau devant le roi, il lui annonce son salut s'il consent à se livrer volontiers aux ennemis, mais s'il ne le veut pas la mort fondra sur la ville entière et de grands maux le frapperont lui-même. Après qu'il n'a pu lui persuader de se livrer, les barbares arrivent, il est pris et avec lui toute la ville. Mais les généraux de Nabuchodonosor traitent bien Jérémie, qui annonce aussi à Abdémélech son salut.

Le chef de la milice leur ayant laissé la liberté d'aller où ils voudraient, Jérémie se retire près de Godolias, qui avait été établi pour commander à ceux qui restaient dans la Judée. Les Juifs dispersés dans la campagne se rallient autour de Godolias. Ismaël fait périr Godolias et plusieurs autres et, prenant le peuple qui obéissait à Godolias, il s'en va dans le pays des Ammonites. Mais lorsque le peuple vit Johanan, l'un des princes qui était du parti de Godolias, il le suivit, et Ismaël s'enfuit avec huit hommes seulement. Johanan demanda à Jérémie de prier pour eux; Jérémie leur conseilla de ne point aller en Egypte, les menaçant de mort, de la part de Dieu, s'ils allaient habiter dans ce pays, mais il ne put les persuader. Lorsqu'ils vinrent à Taphna, il les exhorta à ne point adorer les idoles. Comme ils s'opposaient à ses discours, il leur annonce de grands malheurs, de même qu'au roi des Egyptiens; il leur prédit la ruine de l'Egypte, la ruine des tribus étrangères, la ruine des Moabites, des Ammonites, des Iduméens, la ruine de Damas et d'Elam, la ruine de Babylone, enfin le retour des Juifs emmenés dans cette ville. Il raconte comment Jérusalem fut prise, comment Joachim fut tiré de son abaissement et élevé en honneur, parce qu'il s'était volontairement soumis à Nabuchodonosor, avec sa mère.

ABRÉGÉ DES CHOSES DITES PAR LE PROPHÈTE ÉZÉCHIEL.

Le Prophète voit en vision les chérubins et reçoit l'ordre de parler aux Israélites de la part de Dieu. Il est transporté par l'Esprit de Dieu au milieu de la captivité. Ils est poussé par Dieu à parler avec confiance et sans relâche aux justes et aux pécheurs pour leur montrer la voie qui conduit à la vie et enseigner les commandements de Dieu. Il reçoit l'ordre de se renfermer dans sa maison et de figurer le siége de Jérusalem par l'exemple de l'argile et du pot de fer. Il reçoit l'ordre de dormir sur un côté pendant un nombre déterminé de jours pour signifier l'affliction réservée au peuple durant la captivité. Il annonce par les pains cuits avec les excréments du bœuf et par le partage de ses cheveux leur mort et leur dispersion, la ruine de la ville et le renversement des idoles. Il voit les iniquités et l'idolâtrie du peuple, et ensuite ceux qui viendront jusqu'à la destruction de la ville. Il voit de nouveau les chérubins et annonce des maux à la ville. Il parle de ceux qui croiront au Christ; il prédit encore la captivité du peuple qui arriva sous Sédécias et la privation de la vue pour Sédécias par ordre du même Nabuchodonosor. Il prédit des maux qui ne devaient pas venir dans un temps éloigné, mais dans un temps fort proche. Il menace les faux prophètes et leur déclare qu'aucune prière ne pourra détourner les maux qu'ils endureront, de telle sorte que ni Job, ni Daniel, ni Noé ne pourraient en délivrer leurs fils; il fait connaître par l'exemple du bois de la vigne le sort qui les attend. Il raconte la honte et l'abais-

sement du peuple depuis le commencement, avant qu'il se fût attaché à Dieu, et sa gloire après son alliance avec le Seigneur, son idolâtrie et la captivité qui en fut la punition; il montre la grandeur de ses iniquités par la comparaison de Sodome et de Samarie. Mais les biens qu'il promet en disant : « J'établirai « mon alliance avec toi (Ezéch. XVI, 62), » peuvent être entendus comme ayant leur application dans ceux qui croient au Christ.

Il prédit la venue de Nabuchodonosor. Il parle contre ceux qui disaient : « Les pères « ont mangé des raisins verts, les dents des « enfants en ont été agacées.» (Ezéch. XVIII, 2.) De la mère du roi Sédécias. Le Prophète atteste devant les anciens les iniquités de leurs pères. Là est cette parole : « Sur ma montagne « sainte,» et c'est de la montagne élevée d'Israël qu'il parle : « Seigneur, Adonaï, c'est là que « toute la maison d'Israël me servira jusqu'à « la fin (Ezéch., XX.), » et c'est de ceux qui croiront au Christ que ceci doit s'entendre. De Théman, d'Israël et des fils d'Ammon. Il rappelle les iniquités et les péchés d'Israël, des prêtres, des princes et des faux prophètes. « J'ai cherché un homme marchant droit et « se tenant debout devant ma face dans la « brèche du mur, pour protéger cette terre « afin de ne point la détruire, et je n'en ai point « trouvé. » (Ezéch. XXII, 30.) De l'idolâtrie du peuple d'Israël en Egypte et dans la suite, et des calamités qui l'ont frappé, calamités dans lesquelles il ne leur était pas permis de se livrer au deuil. Contre les Ammonites et les Iduméens, contre les tribus étrangères et Sor, que l'on suppose être la ville de Tyr. Il prédit de grandes calamités contre le prince de Tyr et de Sidon, contre l'Egypte et le roi d'Egypte. Il annonce des malheurs à la sentinelle d'Israël si elle ne prédit au peuple, pour lequel elle a été établie, les calamités envoyées par Dieu.

Le prophète dit que l'injuste ne périra point pour ses anciennes iniquités, s'il se convertit à Dieu et accomplit les choses qui lui sont agréables, tandis que le juste n'obtiendra point le salut à cause de son ancienne justice si, venant à changer, il devient inique et injuste. Quelqu'un vient dire au prophète que Jérusalem est prise et il en prend occasion de les accuser, parce qu'ils ne font pas attention à ce que les prophètes ont prédit. Il prophétise contre les pasteurs d'Israël et annonce qu'il sera donné un pasteur unique, ce qui eut lieu sous Zorobabel, ce que les Juifs disent impudemment n'être pas encore arrivé, bien que cela soit accompli, comme je l'ai dit, sous Zorobabel. Il prophétise contre les Iduméens et prédit aux Israélites des biens que Dieu leur accordera, non parce qu'ils en sont dignes, mais afin que son nom ne soit pas blasphémé. Le prophète est conduit dans un champ et prophétise sur des ossements arides. Il prophétise sur Zorobabel, en disant qu'il y aura un seul et unique prince des Juifs, ce qui peut être entendu de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il prophétise sur Gog et Magog qui attaqueraient les Juifs après le retour de Babylone, mais qui seraient vaincus. Quelques-uns l'entendent par allégorie de l'Eglise et du démon, et aussi des persécutions qui furent soulevées dans différents temps par les empereurs impies. Il prophétise la reconstruction du temple, le rétablissement du culte légal, choses que les Juifs attendent encore, mais qui furent accomplies au temps d'Esdras et de Zorobabel. La construction du temple qu'il prédit et l'eau qui sortait peu à peu et s'augmentait peuvent s'entendre de ceux qui se convertirent au Christ, qui étaient morts avant qu'ils aient cru et qui sont devenus vivants après qu'ils ont cru.

ABRÉGÉ DES CHOSES DITES PAR LE PROPHÈTE DANIEL.

Daniel et ses compagnons sont choisis et livrés au chef des eunuques ; ils sont nourris de légumes ; ils sont trouvés les plus sages de ceux qui sont placés auprès du roi. Nabuchodonosor a un songe et il ordonne de mettre à mort les mages qui ne peuvent définir ce songe et l'interpréter. Daniel et ses compagnons sont en danger, mais Dieu les sauve en révélant à Daniel la nature du songe. Daniel est introduit, il dit au roi quel a été le songe et quelle en est l'interprétation. La pierre taillée sans le secours d'aucune main, c'est le Christ ; sans le secours d'aucune main signifie sa naissance d'une vierge sans l'approche d'un homme. Nabuchodonosor ayant élevé une statue ordonne à tous de se prosterner devant elle, et il fait jeter dans la fournaise les trois enfants qui n'ont point adoré. Lorsque ceux qui étaient auprès de la fournaise eurent été dévorés par le feu et que les enfants eurent commencé de chanter un hymne à Dieu, le roi, les ayant appelés et les voyant sains et saufs, fut saisi de crainte devant Dieu ; il les honora du titre de princes des Juifs, et il porta un décret pour que celui qui blasphémerait contre Dieu fût mis à mort.

Nabuchodonosor a un songe, et, de nouveau, les sages de Babylone ne peuvent l'expliquer. Daniel en donne l'explication et conseille au roi de racheter ses péchés par des aumônes. Peu de temps après, le songe se réalisa et Nabuchodonosor loua Dieu. Les vases sacrés du temple ayant été apportés par ordre de Balthasar, fils de Nabuchodonosor, les doigts d'une main apparurent tandis qu'ils mangeaient et buvaient dans ces vases, et elle traça une écriture que les sages de Babylone ne purent lire, mais que Daniel lut et expliqua. Il fut revêtu de la pourpre, on lui mit un collier d'or et on le proclama le troisième dans l'empire.

Darius, le Mède, ayant régné et établi Daniel comme prince, est contraint par les généraux et par les satrapes de porter un décret pour ordonner que quiconque fera une demande à un dieu ou à un homme, excepté au roi, durant l'espace de trente jours, sera jeté dans la fosse aux lions. Quand ce décret est porté, ils observent Daniel priant Dieu, l'accusent et contraignent le roi de le jeter dans la fosse. L'ayant fait jeter, le roi vient ensuite, le trouve sain et sauf, le fait sortir de la fosse, et perd avec leurs femmes, en les livrant aux lions, ceux qui l'avaient fait précipiter. Il porte un décret pour que tous craignent le Seigneur. Il voit la vision des animaux, la lionne qui représente le royaume d'Assyrie, l'ours, celui des Mèdes et des Perses, le tigre, celui des Macédoniens, et un quatrième animal, l'empire romain. Il prophétise touchant le Christ et touchant l'impie Antiochus. Car, celui-ci est la petite corne qui triomphe des trois premières. Il prophétise en annonçant de quelle façon Alexandre le Macédonien détruisit le royaume des Perses : il indique par le bélier le roi des Perses et par le bouc Alexandre de Macédoine. La dernière vision concernant la reine du Sud est dans le livre des Macchabées. Il renverse la statue de Bel et tue le dragon. Il est jeté dans la fosse et il est sauvé ; ceux qui l'ont fait précipiter y sont jetés à leur tour et dévorés par les lions.

OSÉE.

Le prophète reçoit l'ordre de prendre pour femme une courtisane et de nommer les enfants qui viendront à naître « Jezraël, celle « dont on n'a pas pitié et celui qui n'est pas « mon peuple. » (Osée, I, 4.) Il accuse le peuple de fornication, il lui annonce sa ruine, et de nouveaux biens après cette ruine. Cette parole : « Je ferai alliance avec les animaux des « champs, » et « je ferai une alliance d'époux « (Osée, II, 18), » peuvent être entendues de ceux qui croiront dans le Christ. Il reçoit l'ordre de prendre encore une femme prostituée pour signifier la désolation des Juifs, et il reproche aux prêtres et au peuple la grandeur de leurs iniquités. Il leur reproche l'ivresse, l'adultère et les emportements. Il les accuse d'avoir cessé de mettre en Dieu leur espérance pour la placer dans les Assyriens et les Egyptiens, et il leur annonce des châtiments. Il dit qu'Ephraïm est devenu puissant par les secours obtenus, mais qu'il s'est élevé au-dessus de la juste mesure à cause de sa prospérité. Dieu montre sa sollicitude à l'égard des Israélites et leur ingratitude envers lui ; il leur prédit des calamités.

JOEL.

Le prophète raconte la dévastation des fruits de la terre et exhorte le peuple à se rendre Dieu propice. Il prophétise la venue de l'Assyrien et annonce ensuite quelque prospérité. Il prédit ce qui arriva aux apôtres au sujet des langues Il annonce aussi la ruine des nations après le retour de la captivité de Babylone sous Zorobabel. Cet endroit contient une allégorie.

AMOS.

Il rappelle les iniquités de Damas, de Gaza, de Tyr, des Iduméens, des Ammonites, des Moabites, de Juda et d'Israël, et il en prédit le châtiment à venir. Il énumère les bienfaits accordés par Dieu aux Juifs, leur négligence et leur mépris dans son service, enfin les malheurs qui les attendent. Il accuse les femmes de Samarie à cause de leur ivresse et de leurs rapines. Il prédit la famine et la destruction des moissons parce qu'ils ne se sont point convertis et qu'ayant été affligés de beaucoup de maux ils ne sont point devenus meilleurs. Il reproche aux Israélites de ne pouvoir supporter ceux qui les reprennent, et il les exhorte à se convertir à Dieu. Il leur annonce des maux à venir qui seront causés par leur incrédulité. Car c'est d'eux qu'il dit : « Malheur à ceux qui « désirent le jour du Seigneur ! » (Amos, V,

18.) Quelques-uns ont entendu cela du jugement futur, ainsi que le veulent encore quelques incrédules qui disent : qu'il vienne donc s'il est vrai qu'il doive venir ! Le Seigneur a rejeté leurs fêtes, leurs sacrifices et leurs psaumes. Il parle de l'astre du dieu Raphan, c'est-à-dire de Saturne, car les Grecs disent de leur dieu Saturne que c'est un astre dans le ciel, et ils l'appellent ainsi. Il dit aussi : « M'a« vez-vous offert des victimes et des oblations « durant quarante années ? » (Amos, v, 25.) Le peuple n'en offrit point, mais seulement les princes du peuple lorsque l'arche s'arrêta, et, en cet endroit, il parle de tout le peuple. Il les accuse d'intempérance dans la nourriture et il leur annonce des malheurs. Il prédit leur mort en parlant des sauterelles, de l'alliance et du niveau. Amasias fait savoir ces choses au roi qui chasse le prophète et l'expulse. Le prophète lui prédit et prédit au peuple de grands maux. Il voit le vase de l'oiseleur et il s'en sert pour indiquer qu'ils seront captifs. Il énumère leurs iniquités et leurs violences, il dit les maux qui fondront sur eux. Cette parole : « Le « soleil se couchera dans son midi (Amos, VIII, « 9), » se rapporte au temps de la passion du Christ. Il parle ensuite sur ceux qui croiront au Christ.

ABDIAS.

Il annonce le châtiment des Iduméens, qu'ils ont en effet subi, parce qu'ils s'étaient réunis aux autres ennemis d'Israël pour l'accabler. Prophétie concernant l'Eglise.

JONAS.

Le prophète Jonas raconte sa fuite à Tharsis, la tempête, l'histoire du poisson qui l'engloutit et le rejeta, la pénitence des Ninivites, l'accroissement et le desséchement de la plante qui l'abrita.

MICHÉE.

Il annonce la future désolation de Samarie et de Jérusalem et il en dit la cause. Il ajoute le retour des Juifs de Babylone, les péchés et l'accusation des princes du peuple, des prêtres, des faux prophètes, de l'Eglise qui croira en Notre-Seigneur et du Nouveau Testament, car la première loi doit périr, et enfin de la paix. Des maux sont de nouveau annoncés aux Juifs. De la naissance du Christ selon la chair et de ceux qui croiront en lui. « Et il y aura un

« reste de Jacob (Mich. v, 7) ; » cette parole est rappelée par l'apôtre Paul qui dit : « Ce qui « restera sera sauvé. » (Rom. IX, 27.) Jugement du Seigneur contre son peuple ; énumération de ses bienfaits ; refus des sacrifices. Le prophète se plaint de ce que les bons et les justes ont disparu. En terminant, accusation et menaces de grandes calamités, ensuite biens promis à Israël.

NAHUM.

Il parle de la puissance de Dieu ; il prophétise touchant les apôtres. Il ajoute l'invasion des Babyloniens contre Ninive et leur captivité. Il rappelle sa puissance et sa richesse avant le temps de sa ruine.

HOMELIE

POUR LA NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

AVERTISSEMENT.

L'homélie *sur la fête de Noël* est citée par saint Cyrille d'Alexandrie sous le nom de saint Chrysostome et une partie de ce que ce Père en a cité se trouve dans les actes du concile d'Ephèse. Malgré un témoignage si positif, on a cependant émis des doutes sur l'authenticité de cette homélie telle que nous l'avons. Ces doutes se fondent sur ce que saint Cyrille, dans sa citation, rapporte à la sainte Vierge les paroles suivantes : *Elle embrasse le Soleil de justice qui ne peut être circonscrit*, tandis que dans notre homélie, elles sont dites de Béthléem. C'est sur ce fondement que Tillemont ne veut voir dans le morceau suivant qu'un centon formé de passages empruntés tantôt à saint Chrysostome, tantôt à saint Athanase : quoi qu'il en soit, homélie ou centon, la pièce est fort belle et ne manque ni de suite dans les idées, ni d'unité dans le style.

Je vois un mystère nouveau et admirable ; la voix des pasteurs retentit à mes oreilles, non semblable aux accords agrestes du chalumeau, mais au chant des hymnes célestes. Les anges chantent, les archanges font entendre leurs accords et les chérubins leurs cantiques, les séraphins rendent gloire, tous célèbrent cette fête dans laquelle ils contemplent un Dieu sur la terre et l'homme dans les cieux, Celui qui était élevé abaissé par son incarnation et celui qui était abaissé élevé par la miséricorde. Aujourd'hui, Béthléem imite le ciel : les astres de son firmament sont les anges qui chantent leurs cantiques ; son soleil est le Soleil de justice qui ne peut être circonscrit. Et ne cherchez pas comment cela a pu être accompli, car lorsque Dieu veut, l'ordre de la nature doit céder. Il a voulu, il a eu la puissance, il est descendu, il nous a sauvés : la volonté de Dieu s'accomplit en toutes choses.

Aujourd'hui, Celui qui est prend naissance, Celui qui est devient ce qu'il n'était pas. Etant Dieu, il devient homme et n'abandonne pas sa divinité. Car, ce n'est point par la perte de sa divinité qu'il devient homme, ni par addition de qualité que d'homme il devient Dieu ; mais il est le Verbe, et, sa nature demeurant la même à cause de son immutabilité, il s'est fait chair. Mais lorsqu'il vint à naître, les Juifs refusaient de croire à cet enfantement merveilleux, les Pharisiens interprétaient à contre-

sens les livres sacrés, les scribes enseignaient le contraire de la loi, enfin Hérode cherchait Celui qui venait de naître non pour l'honorer, mais pour le faire périr.

Dans ce jour, tout ce qu'ils voyaient était contradiction. « Car, » ainsi que le dit le Psalmiste, « ces choses n'ont point été cachées à « leurs fils dans la génération suivante. » (Ps. LXXVII, 4.) Des rois arrivèrent, et c'était pour vénérer le roi céleste qui venait sur la terre, non pas accompagné des anges, des archanges, des trônes, des dominations, des puissances, des vertus; mais parcourant un chemin nouveau, une route non frayée, et sortant d'un sein immaculé. Cependant, il n'abandonnait pas le gouvernement des légions célestes, ni ne se dépouillait de sa divinité lorsqu'il se faisait homme: les rois vinrent l'adorer comme le céleste Roi de gloire; les soldats le reconnurent comme le Seigneur des armées; les femmes le vénérèrent comme né de la femme et changeant les douleurs de la femme en joie et en allégresse; les vierges le proclamèrent comme fils d'une vierge, admirant que Celui qui a fait le lait et les mamelles et qui a donné au sein de la femme d'être une source intarissable reçoive d'une mère vierge la nourriture des petits enfants; les enfants l'ont vu devenir petit enfant afin que de la bouche des enfants et de ceux qui sont à la mamelle sortît la louange parfaite; les enfants ont vu en lui l'enfant qui s'est servi de la fureur d'Hérode pour donner à leur âge la gloire du martyre; les hommes faits ont reconnu Celui qui s'est fait homme pour apporter remède aux maux de ceux qui vivaient sous le joug; pour les pasteurs, il est le bon Pasteur qui donne sa vie pour ses brebis; pour les prêtres, il est le souverain Pontife selon l'ordre de Melchisédech (Hébr. VII, 17; Ps. CIX, 4); pour les esclaves, il est Celui qui a pris la forme de l'esclave afin de nous racheter de la servitude (Philip. II, 7); pour les pécheurs, il est Celui qui a tiré de leurs filets ceux qui ont été envoyés pour ramener les hommes; pour les publicains, Celui qui a choisi un publicain afin d'en faire un évangéliste; pour les femmes de mauvaise vie, Celui dont les pieds furent arrosés des larmes d'une courtisane; et, pour tout dire en un mot, les pécheurs ont pu voir en lui l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde; les mages lui ont fourni sa garde royale, les pasteurs l'ont environné de leurs bénédictions, les publicains ont annoncé son Evangile, les courtisanes l'ont embaumé avec la myrrhe, la Samaritaine a eu soif de la source de vie qu'il fait connaître, et la Chananéenne a montré envers lui sa foi inébranlable.

Puisque tous se réjouissent ainsi, je veux aussi me réjouir, je veux former des chœurs, je veux célébrer une fête, mais je formerai des chœurs non en pinçant la cithare, non en agitant le thyrse, non en m'accompagnant de la flûte, non en portant des torches allumées, je veux, au lieu d'instruments de musique, porter les langes du Christ. Ces langes sont mon espérance, ma vie, mon salut; ils me tiennent lieu de flûte et de cithare. C'est pourquoi je m'avance en les portant, afin que leur puissance soit toute la force de mon discours et que je puisse dire avec l'ange: « Gloire à Dieu « au plus haut des cieux ! » avec les pasteurs: « Et la paix sur la terre aux hommes de bonne « volonté ! » (Luc, II, 14.)

Aujourd'hui, celui qui est né du Père d'une manière ineffable est né de la Vierge, pour l'amour de moi, d'une manière inexplicable et merveilleuse. Il est né du Père, avant les siècles, conformément aux lois de sa nature et Celui qui l'a engendré le sait; aujourd'hui, il est né en dehors des lois de la nature et la grâce de l'Esprit-Saint en est témoin. Sa génération céleste est légitime et la génération terrestre ne l'est pas moins; il est vraiment le Dieu engendré de Dieu, il est vraiment homme né d'une vierge. Dans le ciel, il est le seul Fils unique d'un seul; sur la terre, il est le seul Fils unique d'une vierge seule. De même que dans sa génération céleste il serait impie de lui chercher une mère, de même dans sa génération terrestre ce serait un blasphème de lui chercher un père. Le Père a engendré sans écoulement de sa substance et la Vierge a enfanté sans connaître la corruption. Dieu n'a point souffert d'écoulement de sa substance, car il a engendré comme il convenait à un Dieu, et la Vierge n'a point connu la corruption lorsqu'elle enfantait, parce qu'elle a enfanté spirituellement [1]. D'où il suit que sa génération céleste ne peut être expliquée par des paroles humaines et que sa venue dans le temps ne peut être le sujet de nos investigations. Je sais qu'une vierge a enfanté aujourd'hui, et je crois qu'un Dieu a engendré en

[1] C'est-à-dire par l'opération du Saint-Esprit.

dehors du temps; mais j'ai appris que le mode de cette génération doit être honoré par le silence et ne peut être l'objet d'une curiosité indiscrète. Car, lorsqu'il s'agit de Dieu, il ne faut pas nous arrêter à la nature des choses, mais croire à la puissance de Celui qui agit. C'est une loi de la nature qu'une femme mette au monde après qu'elle a contracté mariage; mais si une vierge, sans connaître le mariage, enfante et ensuite reste vierge, ceci est au-dessus de la nature. Que l'on scrute ce qui est conforme à la nature, j'y consens; mais on doit honorer par le silence ce qui est au-dessus de la nature, non parce qu'il faut s'éloigner de tels sujets, mais parce qu'ils sont ineffables et dignes d'être célébrés autrement que par des paroles.

Mais accordez-moi, je vous prie, la permission de mettre fin à ce discours dès l'exorde. Car, je redoute de m'élever jusqu'à cette région des choses dont il n'est point permis de parler et je ne sais de quel côté ni comment diriger le gouvernail. Que dirai-je, ou comment pourrai-je parler? Je vois une mère qui enfante, je contemple un fils mis au monde, mais j'ignore le mode de cette génération: lorsque Dieu veut, la nature est vaincue, les limites de l'ordre établi dans la nature sont franchies. Rien n'arrive ici selon l'ordre de la nature, mais un miracle s'accomplit au-dessus des lois de la nature. La nature n'a point agi; la volonté du Seigneur a opéré. O grâce qui surpasse tout langage! Le Fils unique, qui est avant tous les siècles, que le sens du toucher ne peut atteindre, qui est simple, incorporel, a revêtu un corps mortel et visible comme le mien! Et pour quelle cause, sinon pour que son aspect nous enseigne, et qu'ainsi enseignés il nous conduise par la main vers les choses invisibles? Parce que les hommes ont plus de confiance dans ce que leurs yeux voient que dans ce que leurs oreilles entendent, et qu'ils hésitent lorsqu'ils n'ont point vu, il a voulu parler aux yeux par le moyen de son corps, de telle sorte que tout prétexte fût enlevé à l'incrédulité. Il naît d'une vierge qui ne connaît point ce qui a rapport à la génération, qui n'a point coopéré à ce qui s'accomplit, qui n'a en rien contribué à ce qui est fait, mais qui est un simple instrument de la puissance ineffable et qui sait seulement ce qu'elle a appris de Gabriel en l'interrogeant: « Comment cela se « peut-il faire puisque je ne connais point « d'homme? » (Luc, 1, 34.) Ce à quoi il répond: Voulez-vous le savoir? « L'Esprit-Saint « descendra en vous et la puissance du Très-« Haut vous couvrira de son ombre. » (Ibid. 35.) Or, comment le Seigneur était-il avec elle et, bientôt après, recevant d'elle la naissance? De même que l'artisan qui trouve une matière très-belle et parfaitement disposée en fabrique un vase merveilleux, ainsi le Christ trouvant le corps saint et l'âme de la Vierge se construit un temple animé, il forme dans son sein l'homme tel qu'il l'a résolu, se revêt de cette nature humaine et se manifeste aujourd'hui, n'ayant point rougi de la difformité de notre nature. Ce n'a pas été pour lui un opprobre de se revêtir de son propre ouvrage, et c'était pour son œuvre une gloire éclatante que celle de devenir le vêtement de Celui qui l'avait faite. De même que dans la première formation il était impossible que l'homme existât avant que la terre dont il fut fait vînt entre les mains de son Créateur, ainsi il était impossible que le corps corruptible de l'homme reçût une nouvelle nature avant que Celui qui l'avait faite s'en fût revêtu.

Que dirai-je donc ou comment parlerai-je[1]? Ce mystère me frappe d'admiration. L'Ancien des jours devient enfant; Celui qui est assis sur un trône élevé et inaccessible repose dans la crèche; Celui que le sens du toucher ne peut connaître, qui est simple, sans composition de parties et qui n'a point de corps est touché par des mains humaines; Celui qui brise les liens de l'iniquité est retenu dans les liens que forment ses langes, parce qu'il l'a ainsi voulu. Il a résolu de changer l'ignominie en honneur, l'infamie en un titre de gloire, l'outrage extrême en une preuve de vertu. C'est pourquoi il a pris mon corps, afin que je puisse porter en moi son Verbe; et prenant ma chair, il m'a donné son Esprit, afin que donnant et recevant il puisse amasser pour moi un trésor de vie. Il a pris ma chair, afin de me sanctifier; il m'a donné son Esprit afin de me sauver.

Mais, encore une fois, que dirai-je ou comment parlerai-je? « Voici qu'une vierge concevra. » (Isaïe, VII, 14.) Ce n'est plus désormais une chose à venir dont il est parlé; c'est une chose accomplie qui est proposée à notre admiration. C'est parmi les Juifs que s'est

[1] Ce qui suit est cité pa saint Cyrille dans son livre *aux Reines*.

accomplie cette parole prononcée au milieu d'eux ; c'est parmi nous qu'elle est crue, parmi nous qui n'en avions pas même entendu le premier mot : « Voici que la vierge concevra. » (Isaïe, VII, 14.) La synagogue gardait la promesse écrite ; l'Eglise possède l'objet de la promesse. L'une a possédé le livre et l'autre les trésors promis par ce livre ; l'une a su teindre la laine et l'autre a revêtu la robe de pourpre qui en a été tissue. La Judée l'a enfanté ; la terre entière l'a reçu. La synagogue l'a nourri et élevé ; l'Eglise le possède et recueille les fruits de sa présence. Celle-là eut le cep de la vigne et près de moi sont les fruits mûrs de la vérité. Celle-là a vendangé les raisins ; mais les nations boivent le breuvage mystique. Celle-là a semé le grain du froment dans la Judée ; mais les nations ont moissonné avec la faux la moisson de la foi. Les nations ont recueilli avec piété la rose, tandis que l'épine de l'incrédulité est demeurée parmi les Juifs. Le petit s'est envolé et les insensés restent assis auprès du nid demeuré vide. Les Juifs interprètent la lettre, qui est semblable à la feuille, et les nations recueillent le fruit de l'Esprit.

« La Vierge concevra. » Dis-moi donc le reste, ô juif ! dis-moi quel est Celui qu'elle a enfanté ? Aie en moi autant de confiance qu'en Hérode. Mais tu manques de confiance, et je sais pourquoi. Tu ne penses qu'à tendre des embûches. Tu l'as dit à Hérode afin qu'il le mît à mort ; tu ne me le dis pas, pour que je ne puisse l'adorer. Quel est donc Celui qu'elle a enfanté ? Quel est-il ? C'est le Maître de la nature. Lorsque tu gardes le silence, la nature crie. Elle a enfanté Celui qui a été mis au monde de la façon qu'il avait choisie pour naître. Ce n'est pas la nature qui avait réglé cet enfantement, mais c'est le Maître de la nature qui introduit ce mode inusité de naissance, afin de montrer, en se faisant homme, qu'il ne naît pas comme un homme, mais comme un Dieu.

Il naît aujourd'hui d'une vierge qui triomphe de la nature et qui remporte la victoire sur le mariage. Il convenait au Dispensateur de la sainteté qu'il naquît d'un enfantement pur et saint. Il est Celui qui forma autrefois Adam d'une terre vierge et ensuite tira la femme d'Adam sans le concours d'une mère. De même qu'Adam, sans mère, donna naissance à la femme, ainsi la Vierge enfante aujourd'hui un homme sans le concours de l'homme. Et parce que le sexe de la femme était redevable envers l'homme depuis qu'Adam avait donné naissance à la femme sans le secours d'une femme, aujourd'hui la Vierge paye à l'homme la dette contractée par Eve, puisqu'elle enfante sans le secours de l'homme. Afin qu'Adam ne puisse s'enorgueillir d'avoir produit la femme sans le secours d'une femme, la Vierge engendre un homme sans le secours de l'homme, de telle sorte que l'égalité résulte de la parité des merveilles opérées. Adam perdit une de ses côtes et n'en fut pas amoindri ; d'autre part, le Seigneur s'est formé dans le sein de la Vierge un temple animé et il n'a point détruit sa virginité. Adam demeura sain et sauf après l'enlèvement de sa côte ; la Vierge n'a point été flétrie après la naissance de son fils.

Le Seigneur n'a point voulu se construire un autre temple, ni se revêtir d'un corps formé d'une autre manière, pour faire connaître qu'il ne méprisait pas le limon d'Adam. Et, parce que l'homme trompé était devenu l'instrument de Satan, il a fallu qu'il prît comme un temple animé celui-là même qui avait été séduit, afin que par cette union avec son Créateur, il l'arrachât à l'union et au service de Satan. Et, toutefois, se faisant homme, le Christ n'est pas mis au monde comme un homme, mais comme un Dieu, parce que s'il était issu, comme l'un de nous, d'un mariage ordinaire, la foule n'eût pas voulu croire en lui. Mais il naît d'une vierge et, en naissant, il garde le sein de sa mère immaculé, et cette vierge elle-même sans souillure, afin que les circonstances inusitées d'un pareil enfantement nous inspirent une foi plus grande. Donc, si le Gentil m'interroge ou si le juif m'interroge pour savoir si le Christ, étant Dieu par nature, s'est fait homme en dehors des lois de la nature, je répondrai qu'il en est ainsi, et j'en donnerai pour preuves les marques d'une virginité qui n'a point été violée. Car il n'y a qu'un Dieu qui puisse vaincre l'ordre de la nature, il n'y a que Celui qui a fait le sein de la femme et lui a donné sa virginité qui ait pu préparer pour lui-même ce mode immaculé de sa naissance et se construire, selon son désir, un temple bâti d'une manière ineffable.

Dis-moi donc, ô juif, si la Vierge a enfanté ou non ? Si elle a enfanté, reconnais la mer-

veille de cet enfantement. Mais si elle n'a point enfanté, pourquoi as-tu trompé Hérode? C'est toi-même qui as répondu lorsqu'il demandait où devait naître le Christ : « A Béthléem, « dans la terre de Juda. » (Matth. II, 5.) Est-ce que je connaissais cette bourgade ou ce lieu? Est-ce que j'étais informé de la dignité de Celui qui venait de naître? Est-ce que ce n'est pas Isaïe qui fait mention de lui comme d'un Dieu? «Elle enfantera un fils,» dit-il, « et on l'appellera Emmanuel. » (Isaïe, VII, 14.) N'est-ce pas vous, adversaires sans bonne foi, qui nous avez appris la vérité? N'est-ce pas vous, scribes et pharisiens, observateurs exacts de la loi, qui nous avez instruits de toute cette affaire? (Matth. I, 23.) Est-ce que nous connaissions la langue hébraïque? Est-ce que vous n'avez pas été vous-mêmes les interprètes des Ecritures? Après que la Vierge eut enfanté, avant qu'elle enfantât, n'est-ce pas vous qui, interrogés par Hérode, afin qu'il fût clair que ce passage n'est pas interprété avec partialité, avez apporté en témoignage le prophète Michée, à l'appui de votre discours? « Et toi,» dit-il, «Béthléem, mai« son de paix, tu n'es pas la dernière entre les « principales villes de Juda; car c'est de toi « que sortira le chef qui gouvernera mon peu« ple d'Israël. » (Mich. V, 2; Matth. 2, 6.) Le prophète a dit avec raison : « De toi, » car c'est de vous qu'il est sorti pour être donné au monde.

Celui qui est se manifeste, mais celui qui n'est pas est créé ou formé. Mais lui, il était; il était auparavant; il était toujours. Il était de toute éternité comme Dieu, gouvernant le monde. Aujourd'hui, il se manifeste comme homme afin de gouverner son peuple, mais comme Dieu il sauve toute la terre. O ennemis utiles! O accusateurs bienveillants! Vous dont l'imprudence a révélé le Dieu né dans Béthléem, vous qui avez fait connaître le Seigneur caché dans la crèche, vous qui sans le vouloir avez montré la retraite dans laquelle il repose, vous qui devenus nos bienfaiteurs contre votre gré avez découvert ce que vous vouliez laisser dans l'ombre! Voyez-vous ces maîtres inhabiles? Ce qu'ils enseignent, ils l'ignorent: ils meurent de faim et ils nous nourrissent; ils ont soif et ils nous désaltèrent; ils sont dans l'indigence et ils nous enrichissent.

Venez donc et célébrons cette fête; venez et que ce soit pour nous un jour de solennité. Que la manière de célébrer cette fête soit extraordinaire, puisque le récit de cette naissance est extraordinaire. Aujourd'hui, le lien antique est brisé, le diable est couvert de confusion, les démons se sont enfuis, la mort est détruite, le paradis est ouvert, la malédiction est effacée, le péché a été banni, l'erreur a été vaincue, la vérité est revenue, et la parole de la piété est répandue et propagée en tous lieux. La vie du ciel est implantée sur la terre, les anges communiquent avec les hommes, les hommes ne craignent point de s'entretenir avec les anges. Et pourquoi? Parce qu'un Dieu est venu sur la terre et l'homme dans le ciel, et qu'ainsi tout a été uni et mêlé. Il est venu sur la terre, lui qui est tout entier dans le ciel, et, étant tout entier dans le ciel, il est tout entier sur la terre. Etant Dieu, il s'est fait homme, sans renoncer à sa divinité. Etant le Verbe, non sujet au changement, il s'est fait chair: il s'est fait chair afin d'habiter parmi nous. Il n'est point devenu Dieu, mais il était Dieu. Mais il s'est fait chair, afin qu'une crèche pût recevoir Celui que le ciel ne pouvait contenir. Il est donc posé dans la crèche, afin que Celui qui nourrit toute créature reçoive d'une vierge mère la nourriture qui convient à un petit enfant.

De la sorte, le Père des siècles à venir devient un enfant à la mamelle et repose sur les bras d'une vierge, afin d'offrir aux mages un accès plus facile. Car aujourd'hui les mages arrivent et donnent l'exemple de ne point obéir au tyran : le ciel se réjouit et indique le lieu où repose son Seigneur, et ce Seigneur porté sur le nuage léger du corps qu'il a choisi s'avance rapidement vers le pays d'Egypte. En apparence, il fuit les embûches d'Hérode; dans la réalité, il accomplit ce qui avait été dit par le prophète Isaïe: « En ce jour-là, » dit-il, « Israël sera le troisième, après l'Assyrien; « parmi les Egyptiens sera mon peuple béni sur « la terre que bénit le Seigneur Dieu des ar« mées en disant: Béni sera mon peuple en « Egypte, en Assyrie, et en Israël! » (Isaïe, XIX, 24.)

Que diras-tu, ô juif, toi, le premier, qui deviens le troisième? Les Egyptiens et les Assyriens sont mis avant toi, et Israël, le premier-né, est compté ensuite. Il en est ainsi à bon droit. Les Assyriens viendront d'abord, puisque les premiers, ils ont adoré en la personne des mages. Les Egyptiens après les Assyriens, parce qu'ils l'ont reçu fuyant les em-

bûches d'Hérode. Israël sera compté le dernier parce qu'après la sortie du Jourdain il l'a reconnu par la personne des apôtres. Il est entré en Egypte renversant les idoles de l'Egypte faites de la main de l'homme, après avoir fait mourir les premiers-nés des Egyptiens. (Isaïe, XIX, 1.) C'est pourquoi aujourd'hui il se présente en qualité de premier-né, afin de faire disparaître un deuil ancien. Qu'il soit appelé premier-né, c'est ce qu'atteste Luc l'évangéliste, en disant : « Et elle mit au monde son « premier-né, et elle l'enveloppa de langes, « et elle le plaça dans la crèche parce qu'il n'y « avait point de place pour eux dans l'hôtelle- « rie. » (Luc, II, 7.) Il entre en Egypte pour mettre fin au deuil antique, apportant la joie et non des plaies nouvelles, et au lieu de la nuit et des ténèbres la lumière du salut. Jadis, l'eau du fleuve avait été souillée par la mort des enfants enlevés avant l'âge. Maintenant, celui-là même entre en Egypte qui, autrefois, avait rougi ces ondes; il donne à l'eau du fleuve la vertu d'engendrer le salut, purifiant par la puissance de l'Esprit tout ce qu'il y avait en elle d'impur et de souillé. Les Egyptiens, frappés de diverses plaies et se laissant aller à leur fureur, avaient méconnu Dieu. Il entre en Egypte et remplit de la connaissance de Dieu les âmes religieuses qui sont dans cette contrée, en sorte que la terre arrosée par le Nil aurait bientôt plus de martyrs que d'épis.

A cause de la brièveté du temps, je terminerai ici mon discours. Je terminerai lorsque j'aurai dit comment le Verbe, qui est immuable, est devenu chair, sans changement de sa nature. Mais que dirai-je ou comment parlerai-je? Je vois un artisan, une crèche, un enfant, des langes, l'enfant né de la Vierge privé des choses nécessaires, de toutes parts la pauvreté, de toutes parts l'indigence. Avez-vous vu le riche dans une pauvreté profonde? Comment étant riche est-il devenu pauvre à cause de nous? Comment n'a-t-il point un lit, point de molle toison, mais la crèche toute nue sur laquelle il est jeté? O pauvreté, source de richesses! O richesses sans mesure, qui n'avez que l'apparence de la pauvreté! Il repose dans la crèche et il ébranle le monde entier. Il est enveloppé dans les liens de ses langes et il brise les liens du péché. Il n'a pas encore fait entendre sa voix et il a instruit les mages et il les a disposés à la conversion.

Que dirai-je donc ou comment parlerai-je? Voici l'enfant enveloppé de ses langes et couché dans la crèche; Marie, vierge et mère est près de lui; près de lui est Joseph, regardé comme son père. Celui-ci est appelé le mari, celle-là est saluée du nom de femme; mais ces noms légitimes sont dépouillés de toute leur signification habituelle, ils doivent être compris comme une simple appellation, mais une appellation qui ne va point jusqu'à la nature des choses. Joseph est l'époux de Marie, mais l'Esprit-Saint l'a couverte de son ombre. Et c'est pour cela que Joseph hésite et ne sait quel nom donner à l'enfant. Il n'osait pas dire qu'il fût le fruit de l'adultère et ne pouvait proférer ce blasphème contre la Vierge, mais il ne pouvait pas dire qu'il fût son propre fils, car il savait qu'il ignorait comment et d'où l'enfant tirait son origine. C'est pour cela que, tandis qu'il doute, un oracle du ciel lui est apporté par la voix de l'ange : « Ne crains pas « Joseph, car ce qui est né d'elle est de l'Es- « prit-Saint. » (Matth. I, 20.)

L'Esprit-Saint a couvert la Vierge de son ombre. Pourquoi donc est-il né de la Vierge, en conservant sa virginité immaculée? Afin que, si jadis Satan trompa Eve encore vierge, Gabriel, à son tour, vînt apporter un heureux message à Marie, elle-même vierge. Mais Eve trompée enfanta une parole qui introduisit la mort dans le monde, tandis que Marie, recevant un heureux message, enfanta dans la chair le Verbe qui nous donne la vie éternelle. La parole d'Eve indiqua le bois par lequel Adam fut chassé du paradis; le Verbe sorti de la Vierge montre la croix par laquelle il introduit le larron à la place d'Adam dans le paradis. Car comme les gentils, les juifs et les hérétiques ne voulaient pas croire que Dieu engendre sans écoulement de sa substance, en demeurant immuable, c'est pourquoi aujourd'hui, sorti d'un corps sujet au changement, il a conservé, dans son intégrité, ce corps sujet au changement, pour nous faire comprendre que, de même qu'il est né d'une vierge sans briser sa virginité, ainsi Dieu, sans changement ni écoulement de sa substance sainte, comme Dieu, a engendré un Dieu, ainsi qu'il convenait à un Dieu.

Et, parce que les hommes, ayant abandonné Dieu, se sont fait des statues de forme humaine auxquelles ils portaient leur culte, au mépris du Créateur; à cause de cela, aujour-

d'hui, le Verbe de Dieu, étant Dieu, apparaît sous la forme de l'homme, afin de détruire le mensonge et de transporter vers lui-même tout culte. A lui donc qui rétablit de la sorte toutes choses dans une voie meilleure, à Celui qui est le Christ Notre-Seigneur, gloire et honneur, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

Traduit par M. HORIOT.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SIXIÈME VOLUME.

COMMENTAIRE SUR LES PSAUMES.

(SUITE.)

SUR LE PSAUME X.

Pour la fin, pour David — Suivant un autre : Chant de victoire pour David. — Suivant un autre : Pour l'auteur de la victoire. 1

SUR LE PSAUME XI.

Pour la fin, pour l'octave. — D'après un autre : A l'auteur de la victoire pour l'octave. En hébreu : Aseminith.
« Sauvez-moi, Seigneur, parce que le juste a fait dé- « faut, parce que les vérités ont été altérées par « les fils des hommes. » Suivant un autre : « Parce « que les fidèles ont disparu du milieu des fils des « hommes. » 5

SUR LE PSAUME XII.

Pour la fin, psaume pour David. — D'après un autre : Chant de victoire de David. — Suivant un autre : Pour une victoire : « Jusques à quand, Seigneur, « m'oubliez-vous complétement ? Jusques à quand « détournez-vous votre visage de moi ? » D'après un autre : « Cachez-vous ? » — « Jusques à quand « placerai-je des projets (ou rangerai-je des pen- « sées) dans mon âme, des chagrins dans mon « cœur nuit et jour ? » Autrement : « Mes inquié- « tudes dans ma pensée chaque jour ? » 9

SUR LE PSAUME XLI.

« De même que le cerf aspire après les sources (2). »
Pourquoi les psaumes ont été introduits ici-bas, et pourquoi on associe le chant à leurs paroles. — De la longanimité de Dieu. 13

SUR LE PSAUME XLIII.

A l'auteur de la victoire, pour les fils de Coré. — « Notre Dieu, nous avons entendu de nos oreilles, « nos pères nous ont fait connaître l'œuvre que tu « as opérée en leurs jours, dans des jours anciens. » Un autre interprète traduit : « Dans les jours d'au- « paravant; » et un autre : « Dans les jours du com- « mencement. » 22

SUR LE PSAUME XLIV.

Chant triomphant pour les fleurs des fils de Coré. — Suivant un autre : A l'auteur de la victoire au sujet des lis des fils de Coré. — Au lieu de lis, le texte hébreu dit : Al sosanim, cantique d'intelligence pour

le bien-aimé. — D'après un autre : Chant d'amitié du savant. — D'après un autre : en hébreu, idithoth. — Les Septante disent : « Pour la fin, pour ceux « qui seront changés, intelligence aux fils de Coré, « chant pour le bien-aimé. Mon cœur a bonne pa- « role. » — Suivant un autre : « S'est échappé. » — Suivant un autre : « Mon cœur a été remué par « une bonne parole. » 36

SUR LE PSAUME XLV.

1. Pour la fin, pour les fils de Coré, pour les secrets. — Selon un autre : A l'auteur de la victoire d'entre les fils de Coré. — Selon un autre : Chant pour les jeunesses. — 2. « Dieu est notre refuge et notre « force, il est notre auxiliaire puissant dans les afflic- « tions qui nous ont visités. » — Selon un autre : « Auxiliaire trouvé dans nos afflictions. » — 3. « C'est « pourquoi nous ne serons point saisis de crainte, « quand la terre serait bouleversée et que les mon- « tagnes seraient transportées au cœur des mers. » 51

SUR LE PSAUME XLVI.

1. Pour la fin, pour les fils de Coré. — Un autre : A celui qui a fait remporter la victoire aux fils de Coré. — 2 « Vous toutes, ô nations, applaudissez « avec les mains. » — Un autre : « Avec la main. » « Témoignez à Dieu votre allégresse par des cris. » — Un autre : « Témoignez votre allégresse par vos « louanges. — 3. Car le Seigneur est le Très-Haut, « le Dieu terrible, il est le grand roi qui règne « sur toute la terre. » 55

SUR LE PSAUME XLVII.

1. Psaume pour servir de cantique aux enfants de Coré. — 2. « Le Seigneur est grand et digne de toute « louange dans la cité de notre Dieu, sur sa sainte « montagne, 3. dont il établit bien les racines à « la joie de toute la terre. » — Un autre interprète dit : « Qui s'est élevée comme une belle tige à l'al- « légresse de toute la terre. » — Un autre : « A la « splendeur de toute la terre, splendeur déterminée « dès le principe. » 63

SUR LE PSAUME XLVIII.

1. Pour la fin, aux enfants de Coré. — Suivant un autre : Chant de triomphe. — 2. « Peuples, écoutez « toutes ces choses. » — Un autre : « Ecoutez « ceci : Prêtez l'oreille, vous tous qui habitez la « terre. » — Un autre : « L'Occident. » On lit dans le texte hébreu, old. — 3. « Et ceux qui sont nés « de la terre et ceux qui sont fils des hommes. » — Un autre : « Et l'humanité, et en outre les fils « de chaque homme, le riche en même temps que « le pauvre. » Un autre : « (Le riche et le pauvre) « ensemble. » 68

SUR LE PSAUME XLIX.

1. « Le Dieu des dieux, le Seigneur a parlé, et il appelle « la terre depuis l'Orient jusqu'à l'Occident. » 83

SUR LE PSAUME CVIII.

2. « O Dieu, ne taisez pas ma louange, parce que la « bouche du pécheur, la bouche du fourbe s'est « ouverte contre moi. — 3. Ils ont parlé contre moi « avec une langue perfide, ils m'ont investi de pa- « roles de haine, ils m'ont combattu sans motif. — « 4. Au lieu de m'aimer, ils se sont fait mes dé- « tracteurs et moi je vous invoquais. — 5. Ils m'ont « rendu le mal pour le bien et la haine pour l'a- « mour. — 6. Etablissez l'impie sur mon ennemi et « que le diable se tienne à sa droite. — 7. Lorsqu'on « le jugera, qu'il sorte condamné et que sa prière « même devienne un crime. — 8. Que ses jours soient « abrégés et qu'un autre reçoive sa mission. — 9. Que « ses enfants deviennent orphelins, que sa femme « devienne veuve. 10. Que ses enfants ne connais- « sent plus le repos, qu'ils soient vagabonds, men- « diant leur pain, qu'ils soient chassés de la de- « meure qui leur appartient. 11. Que l'usurier « dévore toute sa fortune et que des étrangers s'em- « parent du fruit de ses travaux. » 98

SUR LE PSAUME CIX.

1. « Le Seigneur dit à mon Seigneur : Asseyez-vous « à ma droite. » 104

SUR LE PSAUME CX.

1. « Seigneur, je vous rendrai hommage de tout mon « cœur. » 117

SUR LE PSAUME CXI.

1. « Heureux l'homme qui craint le Seigneur ! » 127

SUR LE PSAUME CXII.

1. Louez, enfants, le Seigneur, louez le nom du Sei- « gneur. » 134

SUR LE PSAUME CXIII.

1. « Lorsqu'Israël sortit de l'Egypte, et la maison de « Jacob d'un peuple barbare, Dieu prit pour sanc- « tuaire la maison de Juda, et établit son empire « dans Israël. » 138

SUR LE PSAUME CXIV.

1. « J'ai aimé parce que le Seigneur exaucera la voix « de ma prière. » 146

SUR LE PSAUME CXV.

1. « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé : mais j'ai été « humilié entièrement. » 150

SUR LE PSAUME CXVI.

1. « Nations, louez le Seigneur, peuples, louez-le tous : « 2. Parce que sa miséricorde a été puissamment « affermie sur nous et que la vérité du Seigneur « demeure éternellement. » 157

SUR LE PSAUME CXVII.

1. « Louez le Seigneur parce qu'il est bon, parce que « sa miséricorde s'étend dans tous les siècles. » 158

SUR LE PSAUME CXIX.

Cantique des degrés, ou selon une autre version : Cantique pour les montées.

1. « J'ai crié vers le Seigneur lorsque j'étais dans « l'affliction, et il m'a exaucé. » 167

SUR LE PSAUME CXX.

Cantique des degrés, ou bien, cantiques des montées.

1. « J'ai levé mes yeux vers les montagnes d'où me « viendra le secours. » Ou bien, « je lève, » etc. 172

SUR LE PSAUME CXXI.

1. « Je me suis réjoui, lorsqu'on m'a dit : Nous irons « dans la maison du Seigneur. » 175

SUR LE PSAUME CXXII.

1. « J'ai élevé mes yeux vers vous qui habitez dans « les cieux. » 179

SUR LE PSAUME CXXIII.

1. « Si le Seigneur n'avait été avec nous. » 181

SUR LE PSAUME CXXIV.

1. « Ceux qui mettent leur confiance dans le Seigneur « sont fermes comme la montagne de Sion. » 185

SUR LE PSAUME CXXV.

1. « Lorsque le Seigneur a fait venir ceux de Sion qui « étaient captifs, nous avons été comblés de conso- « lations. » Un autre interprète dit : « Lorsque le « Seigneur aura fait revenir ceux qui étaient cap- « tifs, nous serons consolés. » 188

SUR LE PSAUME CXXVI.

1. « Si le Seigneur ne bâtit une maison, c'est en vain « que travaillent ceux qui la bâtissent ; si le Sei- « gneur ne garde une ville, c'est en vain que veille « celui qui la garde. — 2. C'est en vain que vous « vous levez avant le jour, levez-vous après que « vous vous serez reposés. » 191

SUR LE PSAUME CXXVII.

1. « Heureux tous ceux qui craignent le Seigneur! » 194

SUR LE PSAUME CXXVIII.

1. « Ils m'ont souvent attaqué depuis ma jeunesse ; « oui, qu'Israël le dise. — 2. Ils m'ont souvent atta- « qué depuis ma jeunesse ; c'est qu'en effet ils « n'ont rien pu contre moi. » Un autre interprète traduit : « Mais ils n'ont rien pu contre moi. » 199

SUR LE PSAUME CXXIX.

1. « Des profondeurs j'ai crié vers vous, Seigneur, « Seigneur, exaucez ma prière. » 201

SUR LE PSAUME CXXX.

1. « Seigneur, mon cœur ne s'est point élevé d'or- « gueil, et mes yeux ne se sont pas fièrement por- « tés en haut. » — Autre texte : « Mes yeux ne « se sont point élevés d'orgueil, et je n'ai pas mar- « ché au milieu des choses grandes, ni au milieu « des choses surprenantes et au-dessus de moi. » — Autre texte : « Au milieu des choses magni- « fiques. » — Autre texte : « Au milieu des choses « pompeuses, ni au milieu des choses dont la « grandeur fut au-dessus de moi. » 205

SUR LE PSAUME CXXXI.

1. « Souviens-toi, Seigneur, de David, et de toute sa « douceur. » 207

SUR LE PSAUME CXXXII.

1. « Qu'y a-t-il, je le demande, de beau ou d'a- « gréable ? (Autre version : Qu'y a-t-il, je le de- « mande, de bon et de beau), si ce n'est que des « frères habitent ensemble unis. » 212

SUR LE PSAUME CXXXIII.

1. « Maintenant donc bénissez le Seigneur, vous tous « qui êtes les serviteurs du Seigneur, vous qui tenez « dans la maison du Seigneur. » 214

SUR LE PSAUME CXXXIV.

1. « Louez le nom du Seigneur ; louez le Seigneur, « vous qui êtes ses serviteurs ; vous qui demeurez « dans la maison du Seigneur, dans le parvis de la « maison de notre Dieu. Louez le Seigneur, parce « que le Seigneur est bon (1, 2, 3.) » 216

SUR LE PSAUME CXXXV.

1. « Louez le Seigneur parce qu'il est bon, parce que « sa miséricorde est éternelle. » 226

SUR LE PSAUME CXXXVI.

1. « Sur les rives des fleuves de Babylone, nous nous « sommes assis, et là, nous avons pleuré au sou- « venir de Sion. » 231

SUR LE PSAUME CXXXVII.

1. « Je vous louerai, Seigneur, de tout mon cœur. » 233

SUR LE PSAUME CXXXVIII.

1. Pour la fin, à l'auteur de la victoire. — « Sei- « gneur, vous m'avez éprouvé et connu. » 237

SUR LE PSAUME CXXXIX.

1. « Délivrez-moi, Seigneur, de l'homme méchant, « délivrez-moi de l'homme injuste. » 244

SUR LE PSAUME CXL.

1. « Seigneur, j'ai crié vers vous; exaucez-moi, écoutez ma voix, lorsque je pousserai mes cris vers « vous. » 250

SUR LE PSAUME CXLI.

1. « J'ai élevé ma voix pour crier vers le Seigneur. « J'ai élevé ma voix pour prier le Seigneur. » 262

SUR LE PSAUME CXLII.

1. « Seigneur, exaucez ma prière (προσευχή)! » 267

SUR LE PSAUME CXLIII.

1. « Béni soit le Seigneur mon Dieu, qui apprend à « mes mains à combattre, et à mes doigts à faire « la guerre ! » 275

SUR LE PSAUME CXLIV.

1 « Je célébrerai votre gloire, ô mon Dieu, ô mon « Roi, et je bénirai votre nom, dans tous les siè- « cles des siècles. » 282

SUR LE PSAUME CXLV.

1. « O mon âme, louez le Seigneur. Je louerai le Sei- « gneur pendant ma vie, je célébrerai la gloire de « mon Dieu, tant que je vivrai. » 289

SUR LE PSAUME CXLVI.

1. « Louez le Seigneur, parce qu'il est bon de le « louer. » 292

SUR LE PSAUME CXLVII.

1. « Jérusalem, loue le Seigneur ; Sion, loue ton « Dieu. » 295

SUR LE PSAUME CXLVIII.

1. « Louez le Seigneur, ô vous qui êtes dans les « cieux, louez-le dans les plus hauts lieux, louez- « le, vous tous qui êtes ses anges. » 300

SUR LE PSAUME CXLIX.

1. « Chantez au Seigneur un cantique nouveau. » 307

SUR LE PSAUME CL.

1. « Louez le Seigneur dans ses saints. » Un autre texte : « Dans un sanctuaire. » Un autre texte : « Dans ce qu'il sanctifie. » 310

HOMELIES SUR CETTE PAROLE DU PROPHÈTE DAVID :

« Ne craignez point, en voyant un homme devenu « riche, et sa maison comblée de gloire (Ps. XLVIII, « 17), » et sur l'hospitalité. — Première homélie. 315

« Ne craignez point en voyant un homme devenu « riche; » et sur l'aumône. — Deuxième homélie 324

HOMÉLIE SUR LA GRANDE SEMAINE

D'où vient ce nom de GRANDE SEMAINE ; sur ce verset : « O mon âme, louez le Seigneur. » (Ps. CXLV, 2.) » Sur « le gardien de la prison, » dans les Actes des apôtres. 329

COMMENTAIRE SUR ISAIE :

Préface. 337

CHAPITRE PREMIER.

Vision d'Isaïe. 338

CHAPITRE DEUXIÈME.

« Parole qui fut adressée à Isaïe, fils d'Amos. » 349

CHAPITRE TROISIÈME.

1. « Voici que le maître, le Seigneur des armées, va « enlever de la Judée et de Jérusalem l'homme fort « et la femme forte. » 358

CHAPITRE QUATRIÈME.

1. « En ce jour-là sept femmes prendront un homme « et elles lui diront : nous nous nourrirons nous-« mêmes et nous nous entretiendrons nous-mêmes « de vêtements. Agréez seulement que nous portions « votre nom et délivrez-nous de notre opprobre. » 369

CHAPITRE CINQUIÈME.

1. « Je chanterai à ma vigne bien-aimée le cantique « de mon bien-aimé. » 371

CHAPITRE SIXIÈME.

1. « Et il arriva l'année que mourut Ozias. 379

CHAPITRE SEPTIÈME.

1. « Et il arriva pendant les jours d'Achaz, fils de « Joathan, fils d'Ozias, roi de Juda. » 386

CHAPITRE HUITIÈME.

1. « Et le Seigneur me dit : Prends un livre de papier « neuf, grand, et écris-y en caractères connus, qu'il « faut se hâter de prendre le butin et les dépouilles. « — 2. Voici le temps : prends-moi pour témoins des « hommes fidèles, Urie le prêtre et Zacharie, fils « de Barachie. — 3. Je me suis approché de la pro-« phétesse et elle conçut et elle enfanta un fils. Et « le Seigneur me dit : appelle-le : hâtez-vous de « prendre les dépouilles et de partager le butin. — « 4. Car avant que l'enfant sache nommer son père « et sa mère, on emportera la puissance de Damas « et les dépouilles de Samarie devant le roi des « Assyriens. » 396

HOMÉLIES SUR OZIAS OU TOUCHANT LES SÉRAPHINS :

PREMIÈRE HOMÉLIE.

A la louange des fidèles qui se sont rendus à l'Eglise, sur le bon ordre à observer dans le culte divin, et sur le texte : « J'ai vu le Seigneur assis sur un trône « élevé et sublime. » 402

DEUXIÈME HOMÉLIE.

Sur ce texte du prophète Isaïe : « Il arriva dans l'année « où mourut le roi Ozias que je vis le Seigneur « assis sur un trône élevé et sublime (Is. VI, 1) ; » et qu'il ne faut négliger ni une lettre ni une syllabe des divines Ecritures. 409

TROISIÈME HOMÉLIE.

Sur le deuxième livre des Paralipomènes, où se trouvent ces mots : « Le cœur d'Ozias fut enflé ; » sur l'humilité ; sur ce sujet que l'homme vertueux doit éviter l'arrogance, et quel mal c'est que la présomption. 413

QUATRIÈME HOMÉLIE.

Sur ce texte du prophète Isaïe : « Il arriva dans « l'année où mourut le roi Ozias, que je vis le Sei-« gneur assis sur un trône élevé et sublime (Is. « VI, 1); » éloge de la ville d'Antioche; et réfutation inspirée de ceux qui proscrivent le mariage. 419

CINQUIÈME HOMÉLIE.

Sur cette parole du prophète Isaïe : « Il arriva dans « l'année où mourut le roi Ozias, que je vis le Sei-« gneur, » et comme quoi Ozias fut justement frappé de la lèpre pour avoir illégalement brûlé l'encens, ce qui n'appartient pas aux rois, mais aux prêtres. 426

SIXIÈME HOMÉLIE. 430

HOMÉLIES

Sur cette parole du prophète : « Moi, le Seigneur Dieu, j'ai fait la lumière et les ténèbres, « faisant la paix et créant les maux. » 437

Sur ce texte de Jérémie : « Seigneur, la voie de « l'homme n'est pas en lui. L'homme ne marchera et ne conduira point ses pas par lui-« même. » 446

HOMÉLIES SUR L'OBSCURITÉ DES PROPHÉTIES :

PREMIÈRE HOMÉLIE.

Comment il était avantageux que les prophéties concernant le Christ, les Gentils et la réprobation des Juifs fussent obscures. 453

DEUXIÈME HOMÉLIE.

Encore sur l'obscurité de l'Ancien Testament, sur la bonté de Dieu ; et qu'il ne faut pas s'accuser les uns les autres. 462

HOMÉLIES

Sur ce passage de l'Evangile : « Le Fils ne fait rien « de lui-même, qu'il n'ait vu faire à son Père. » (Jean, v, 19.) 475

Sur Melchisédech. 483

Contre ceux qui ont abandonné l'église pour aller aux jeux du cirque et du théâtre. 487

Sur cette parole apostolique : « Sachez que dans les derniers jours il y aura des temps redoutables. » (II Tim. III, 1.) 492

Sur la parfaite charité, sur la récompense proportionnée au mérite, et sur la componction. 499

Sur Joseph et la continence. 508

SERMONS SUR LA CONSOLATION DE LA MORT :

PREMIER SERMON 511

SECOND SERMON. 515

SYNOPSE OU ABRÉGÉ DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT,

Disposé suivant un ordre de matières qui vient en aide à la mémoire.

Dissertation préliminaire. 521
Abrégé de la Genèse. 524
Abrégé du livre de l'Exode. 529
Abrégé du Lévitique, qui est le troisième livre. 532
Abrégé du livre des Nombres. 533
Abrégé du Deutéronome. 536
Abrégé du livre de Josué, fils de Navé. 538
Du livre des Juges. 540
Abrégé du livre de Ruth. 542
Abrégé du premier livre des Rois. Ibid
Deuxième livre des Rois. 545
Troisième livre des Rois. 547
Quatrième livre des Rois. 549
Premier livre des Paralipomènes. 553
Deuxième livre des Paralipomènes. 554
Livre premier d'Esdras. Ibid
Deuxième livre d'Esdras. 555
Livre d'Esther. Ibid
Livre de Tobie. 556
Livre de Judith. 557
Livre de Job. 558
La Sagesse de Salomon. 563
Proverbes de Salomon. 565
Résumé du livre de Sirac. 569
Abrégé des choses dites par le prophète Isaïe. 570
Abrégé des choses dites par le prophète Jérémie. 571
Abrégé des choses dites par le prophète Ezéchiel. 573
Abrégé des choses dites par le prophète Daniel. 575
Osée. 576
Joel. Ibid
Amos. Ibid
Abdias. 577
Jonas. Ibid
Michée. Ibid
Nahum. 578

HOMÉLIE

Pour la nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 579

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Bar-le-Duc, Typ. Louis GUÉRIN, rue de la Rochelle, 49-51.

DATE DUE

GAYLORD			PRINTED IN U.S.A.

GTU Library
3 2400 00264 7661

BR 65 C5 1864 v.6 LC Coll.

Chrysostomus, Joannes, Saint
Oeuvres complètes

BR
65
C5
1864
v.6

LC Coll.